

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

Rédacteur en chef, M. S. HENRY BERTHOUD.

MM.
ABRANTÈS (Mme la duchesse d'), œuvres posthumes.
AIMÉ-MARTIN.
AUDIBERT.
BALZAC (de).
BERTSCH (Auguste).
BEN (Paul).
BERTHOUD (S. Henry).
BLAZE (Henry).
BOGAERTS (Félix).
BOITARD.
BORY-SAINT-VINCENT.
CASTIL-BLAZE.
DEBOUT (docteur E.).
DELAVIGNE (Casimir), œuvres posthumes.
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DESCHAMPS (Antony).

MM.
DUMAS (Alexandre).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HERBIN (Victor).
HUGO (Victor).
JACOB (le bibliophile).
JAL (historiographe de la marine).
JANIN (Jules).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KOCK (Paul de).
LAFONT (Charles).
LAMARTINE (Alphonse de).
LECLERC (Edmond).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (Émile).

MM.
MARIE DE BLAIS.
MORREN (Ch.)
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
NICOLLE (Henri).
PARFAIT (Noël).
PONGERVILLE, de l'Académie française.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINTINE.
SALVANDY (de), député.
SCRIBE, de l'Académie française.
SOULIÉ (Frédéric).
SUE (Eugène).
TASTU (Mme Amable).
URBINO DA MANTOVA.
VAN HASSELT (André).
VIARDOT (Louis).

DESSINS.

MM.
BIARD.
BOULANGER (Clément).
BRASCASSAT.
FOUSSEREAU.
GAVARNI.

MM.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
JACQUAND.
LEEHMANN.
MONNIER (Henry).

MM.
MOREL-FATIO.
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

ANDREW, BEST, LELOIR.

IMPRIMERIE DE HENNUYER ET TURPIN, RUE LEMERCIER, 24, BATIGNOLLES.



MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME ONZIÈME.

1843-1844.

PARIS, RUE GAILLON, 4.

MUSÉE DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

Deuxième Série.

LES LÉPIDOPTÈRES.



Si jamais vous rencontrez dans le chemin de la vie un être séduisant, léger, brillant, à la taille délicate et aérienne, à la mise coquette et riche, à la robe chamarrée d'or, d'émeraude et d'azur, à la démarche vive et capricieuse; un être gai, enjoué, sémillant, usant sa vie à voltiger de plaisirs en plaisirs sans s'attacher à rien, caressant sans amour, irritant le désir sans vouloir le satisfaire, infidèle par tempérament, craintif et timide sans cesser d'être insouciant du danger, très-affairé sans avoir rien à faire, aimant surtout à briller au grand jour, fuyant l'ombre et le repos; en un mot, un être charmant, délicieux, qu'on ne peut voir sans l'admirer, qu'on ne peut admirer sans en désirer la possession, qui n'a jamais manqué de plaire et de séduire, qui, par son extrême légèreté, vous échappe, fuit, et disparaît quand vous croyez le tenir, prenez garde..... Si, au

passage, vous pouvez le saisir, saisissez-le; mais ne lui demandez rien de son passé, car il est ignoble; jouissez du présent, et ne comptez pas sur un avenir qui, pour lui comme pour vous, se résumera en quelques jours, pour ne vous laisser que des regrets et un peu de poussière dorée détachée de son aile!

Et surtout n'allez pas vous imaginer que je veux vous parler d'une jeune lionne des salons de la Chaussée-d'Antin; Dieu m'en garde! Il n'est question ici que d'un papillon, qui, chenille rampante et hideuse d'impureté il n'y a encore que quelques heures, s'est tout à coup revêtu d'une robe étincelante, puis s'est élancé de la boue, sur laquelle elle vivait, dans une sphère noble et élevée, pour y briller quelques jours, et s'évanouir à jamais en rentrant dans le néant d'où elle était sortie. Est-ce que cela peut ressembler à quelques-unes de nos jolies financières? Fi donc!

Voilà ma moralité, et si je l'ai placée à la tête de mon ouvrage au lieu de la déduire à la fin, comme c'était l'usage autrefois, parce qu'alors il y avait de la morale, c'est que j'ai voulu suivre les illustres traces de mes confrères les naturalistes écrivassiers, qui souvent veulent nous faire prendre un habit retourné pour un habit neuf. Telle est bien aussi mon intention, mais j'ai du moins le mérite de l'avouer.

C'est bien certainement aux papillons que l'on doit les premiers essais de la science entomologique, science grave, sérieuse, d'une haute utilité, et qui consiste, pour beaucoup de naturalistes, à piquer des mouches, collectionner des cerfs-volants, étudier des pattes d'araignées et courir après les papillons. En effet, et comme disait le prince de l'entomologie, le bon M. Latreille, «est-il quelqu'un parmi nous qui, dans sa tendre enfance, ne se soit fait un jouet, un amusement de ces êtres charmants? Comme si le papillon connaissait la beauté de sa parure, et qu'il voulût nous forcer à l'admirer, il vient voltiger autour de nous, se poser sur cette fleur qui frappe dans le moment notre vue, et paraître nous dire : — N'ai-je pas autant de droit qu'elle à votre hommage? — Dans la classe des oiseaux, il en est sans doute que l'auteur de la nature se plut à embellir avec un soin particulier; le plumage du colibri est superbe et fait le désespoir du pinceau; mais ses couleurs ont-elles cette variété, cette combinaison de teintes qu'offre le papillon? Le colibri n'a que deux ailes, et la surface supérieure de ces organes est seule ornée; mais le papillon a quatre ailes, et dont les surfaces opposées sont presque toujours différentes; soit qu'il étende ses ailes horizontalement, soit qu'il les relève, nos yeux sont toujours agréablement frappés. Si l'étendue de ses ailes est proportionnellement plus considérable que celle des autres, c'est que la nature a voulu que le cadre fût plus grand, afin qu'elle pût exercer davantage son pinceau. La fleur nous inspire par son éclat, la fraîcheur de son coloris et souvent par son agréable parfum un intérêt bien légitime; mais sa conquête n'est point pénible : fixée au sol qui l'a vue naître, elle est toujours sous notre main, elle est toujours prête à succomber sans la moindre résistance à un simple coup de ciseau. Mais le papillon irrite nos désirs en cherchant à se dérober à notre poursuite. Si nous voulons nous en rendre les maîtres, il faut être quelques instants volage comme lui. Cette fleur, enfin, pendant que vous l'admirez, commence à perdre sa beauté : elle n'est déjà plus. Mais il n'en est pas de même du papillon; sa beauté lui survivra, et, longtemps après sa mort, il fera l'ornement de ce cabinet où vous avez rassemblé les productions de la nature. »

Voyons maintenant si nous pouvons jeter quelque intérêt sur l'histoire de ces êtres délicats dont vient de nous parler M. Latreille avec un enthousiasme tout entomologique. Nous les prendrons dès leur naissance, dans ce premier berceau qui n'est rien autre chose qu'une graine animale; nous les suivrons dans leur état de larve ou chenille, puis dans ce second berceau tissu de soie, où la chrysalide emmaillottée, par une merveilleuse métamorphose, brise tout à coup ses langes impurs, s'élance dans les airs, et paraît sous les formes légères d'un brillant papillon.

DE L'OEUF DES PAPILLONS.

Par une intelligence instinctive, les femelles des papillons déposent constamment leurs œufs sur la plante dont les feuilles doivent nourrir leur postérité, et, presque toujours, cette plante est d'une espèce unique. On sait que le mûrier seul peut nourrir la chenille du bombyx ver à soie; que celle du sphinx tête-de-mort ne se trouve que sur la pomme de terre et quelquefois sur le troëne; celle du grand-paon sur le poirier ou plus rarement sur l'érable-sycomore, etc. Et quand vous me demanderez comment il peut se faire qu'un lépidoptère ne se trompe jamais d'espèce botanique, tandis que l'homme est sujet à manger de la ciguë pour du cerfeuil, je vous répondrai que je n'en sais rien, et que de plus savants que moi n'en savent probablement pas davantage. Quoi qu'il en soit, la femelle du papillon, quand elle a trouvé la plante qui convient à sa postérité, cherche la place où elle doit déposer ses œufs, et il faut que ce choix soit fait avec beaucoup de discernement, comme vous allez le voir. Si les œufs doivent éclore avant l'hiver, le choix est aisé, et elle n'a tout simplement qu'à les déposer sur une feuille tendre, que ses enfants pourront ronger facilement avec leurs faibles mâchoires et leurs mandibules encore peu raffermies : c'est aussi ce qu'elle fait. Mais si l'automne est avancé, les œufs n'écloront qu'au printemps, et si elle les déposait sur une feuille, les rigueurs de l'hiver les détruiraient avec la feuille. Dans ce cas, la mère prévoyante les place sur l'écorce d'une branche qui persiste et brave les gelées de la mauvaise saison. Là, elle les dépose un à un, assez lentement pour se donner le temps de les arranger comme il lui convient; ou bien, vive et étourdie comme la femelle de l'hépiale du houblon (1), elle les lance avec une extrême vitesse, quelquefois assez loin d'elle.

Mais ce n'est pas tout : il faut disposer ces œufs dans un certain ordre, et toutes les femelles de papillons n'ont pas là-dessus les mêmes idées, qu'on me passe ce mot. Les unes laissent au hasard le soin de les arranger, et se bornent à les coller solidement sur le corps où elles pondent, au moyen d'un vernis glutineux dont ils s'enduisent en passant par l'oviduc, ce qui, du reste, est commun à toutes les espèces; d'autres, comme par exemple le papillon du chou (2), les arrangent côte à côte, en colonne serrée, l'extrémité qui doit ouvrir un passage à la chenille en dessus, de manière à ce que la jeune larve ne soit pas obligée de déranger les autres œufs pour sortir du sien. Ceux du petit-paon (3), un des plus beaux papillons de la France, sont oblongs, rangés côte à côte sur deux lignes, et imitent assez bien dans leur disposition des bouteilles placées dans des planches trouées. La dicranie queue-fourchue (4) peut les asseoir dans cette position avec d'autant plus de facilité,

(1) *Hepialus humilis.*
(2) *Pieris brassica.*
(3) *Saturnia carpini.*
(4) *Dicranura vinula.*

que le côté qui doit être posé est plat, membraneux et à demi transparent, tandis que le côté supérieur est hémisphérique, corné et opaque. Le bombyx à livrée (1) place les siens autour d'un rameau, dans nos jardins, et les arrange en anneau ou en bracelet dans un ordre si admirable, qu'on les prendrait pour un ouvrage de l'art. Enfin, les bombyx de la jacée (2) et franconien (3) placent les leurs sur les tiges des graminées et des hélianthèmes, en anneaux composés chacun de deux à trois cents œufs de forme pyramidale, à sommet aplati, ayant leur axe perpendiculaire à la tige, qu'ils embrassent en formant plusieurs spirales. Ces bombyx remplissent les intervalles des œufs avec une matière gommeuse, tenace, brune, servant à les fixer et et probablement aussi à les garantir des intempéries de l'hiver.

Comme vous voyez, il ne suffit pas aux espèces délicates d'avoir fixé solidement leurs œufs, il faut encore les garantir contre le froid et l'humidité, et c'est ce que font beaucoup de papillons. Les bombyx dispar et queue-dorée (4), et plusieurs autres, avant de déposer les leurs contre une branche ou un tronc d'arbre, commencent par leur préparer un lit de poils disposés sans beaucoup d'ordre, mais doux et moelleux; ils pondent dessus plusieurs couches d'œufs, toujours en les entremêlant de poils doux et fins, puis, lorsque la ponte est finie, après avoir recouvert le tout d'une bonne couche de poils soyeux, ils s'occupent à placer un toit capable à la fois de défendre l'espoir de leur postérité contre le froid et la pluie. Pour cela, ils s'arrachent des poils assez longs et rudes qui leur formaient une espèce de houppe à l'extrémité de l'abdomen, et ils ont l'intelligence de les arranger sur leurs œufs en les faisant se recouvrir les uns les autres comme les tuiles d'un toit, ou plutôt comme les tiges du chaume dont on recouvre les cabanes rustiques; l'eau de la pluie glisse sur cette jolie toiture, aussi lisse et aussi brillante que le plus beau velours.

D'autres papillons, quand ils ont à pondre, se bornent à épancher sur leurs œufs une liqueur visqueuse, qui, en se desséchant, leur forme une couverture solide et imperméable à l'eau. Le botis de l'épi-d'eau (5), qui vit, à l'état de chenille, sur les plantes aquatiques des marais, entoure les siens d'une substance gélatineuse, analogue à celle qui enveloppe le frai des grenouilles. Le liparis du saule (6) cache les siens sous une substance blanche et écumeuse, moitié friable et moitié cotonneuse quand elle est desséchée, mais qui, étant insoluble dans l'eau, les met parfaitement à l'abri de la pluie et de l'humidité.

J'ai dit, je crois, que les œufs des papillons ont la plus grande ressemblance avec les graines des végétaux, et cette analogie se décèle jusque sur les réticulations de leur surface. Les uns sont rayés, striés, granulés, etc.; ceux du satyre-bacchante (7) sont couronnés par de petites écailles imbriquées; ils sont entièrement couverts de réticulations hexagones dans le satyre-égérie (8). Dans les piéris du choux et de l'alisier (9), ils présentent des côtes longitudinales, souvent réunies par des lignes élevées qui les coupent à angles droits.

(1) *Bombyx neustria.*
(2) *Bombyx castrensis.*
(3) *Bombyx franconica.*
(4) *Bombyx dispar* et *chrysorrhœa.*
(5) *Botys potamogalis.*
(6) *Liparis salicis.*
(7) *Satyrus dejanira.*
(8) *Satyrus egeria.*
(9) *Pieris brassicæ* et *cratœgi.*

DES CHENILLES.

Voyons comment la jeune chenille sort de l'œuf, quand un certain degré de chaleur atmosphérique a développé ses organes naissants. Dans un grand nombre de papillons diurnes et nocturnes, l'œuf est muni, à sa partie supérieure, d'une sorte de petite trappe ou de calotte, que la chenille n'a qu'à soulever pour en sortir. Mais quelquefois cette trappe n'existe pas, comme par exemple dans le bombyx à livrée (1), et alors la larve est obligée de ronger la coque de l'œuf pour se pratiquer une sortie.

Généralement, les chenilles sont recouvertes d'une peau molle, facile à déchirer; mais, dans d'autres cas, comme dans la vanesse grande-tortue (2), elle est coriace et assez solide. Le corps se divise en segments ou anneaux plus ou moins faciles à distinguer, au nombre de douze, non compris la tête; celle-ci est écailleuse, munie de fortes mandibules, qui lui servent à ronger et découper sa nourriture. Les trois premiers anneaux portent six pattes antérieures, et les anneaux postérieurs portent un nombre de fausses pattes qui varie en raison des espèces. Leur corps est nu ou velu, quelquefois muni de singuliers appendices, dont on connaît peu ou point les fonctions. Parmi les plus curieux, nous citerons ceux de la dicranie queue-fourchue (3). Cette chenille a sur le premier anneau, près de la tête, un tentacule fourchu, mobile, rétractile, dont chaque branche est terminée par un bouton renflé et criblé de petits trous comme la pomme d'un arrosoir. Lorsqu'elle est sans inquiétude, ce tentacule, retiré dans l'anneau, est à peine visible; mais si un danger la menace, aussitôt elle l'allonge, l'ajuste du côté de son ennemi, et lui lance, à une assez grande distance, une liqueur corrosive qui jaillit par les trous des boutons. Cette liqueur est caustique au point de causer une assez vive douleur quand elle entre dans les yeux. Mais les chenilles ont un ennemi terrible, l'ichneumon, qui brave cette aspersion brûlante, se pose sur le dos de l'insecte, lui perce la peau avec sa tarière aiguë, et lui dépose dans le corps un œuf d'où naîtra la larve parasite qui la dévorera à l'intérieur. Dans ce cas la dicranie a une autre arme à opposer aux entreprises de l'ennemi. Le dernier segment de son abdomen est terminé par une queue fourchue, composée de deux longs tubes cylindriques, mobiles à la base, et garnis d'un grand nombre d'épines courtes et raides. Lorsque la chenille voit l'ichneumon voltiger autour d'elle, ou qu'elle le sent se poser sur son dos, aussitôt elle fait sortir de chacun de ces tubes un filet charnu, grêle, allongé, d'un beau rose, auquel elle peut donner toutes les inflexions possibles, jusqu'à le rouler en spirale; elle s'en sert comme d'un fouet pour battre le brigand et le contraindre à s'éloigner; puis, quand elle n'a plus d'inquiétude, elle contracte son fouet, qui se retire dans son fourreau à la manière des cornes de l'escargot.

La chenille du machaon (4), comme celle du flambé (5), que nous avons fait graver ici, a, près du bord antérieur du premier segment, fort près de la tête, un appendice d'un rouge orangé, rétractile, fourchu à son extrémité, que l'animal peut faire sortir de son corps ou rentrer à volonté. Ce n'est pas une arme bien terrible, car elle n'éjacule aucune liqueur vénéneuse, et elle ne peut faire l'office du fouet de la dicranie; mais du moins c'est un épouvantail,

(1) *Bombyx neustria.*
(2) *Vanessa polychloros.*
(3) *Dicranura vinula.*
(4) *Papilio machaon.*
(5) *Papilio podalirius.*

qui, du reste, exhale une odeur assez désagréable pour écarter l'ennemi. Une foule d'autres chenilles sont munies d'appendices plus ou moins longs, quelquefois tuberculeux, d'autres fois terminés par une houppe de poils, de formes variées, et donnant souvent à ces animaux une figure bizarre ou menaçante. Il est peu de personnes qui n'aient remarqué sur l'avant-dernier anneau des chenilles de sphinx cet aiguillon droit ou arqué, affectant la forme suspecte de l'aiguillon d'un scorpion, quoique d'une innocence parfaite.

La robe velue du plus grand nombre des chenilles n'est pas toujours dépourvue de beauté, et plusieurs offrent des touffes de poils en panache, en gerbe, en brosse, en crête, en huppe, en pinceau, etc., colorés des teintes les plus brillantes et surtout les plus tranchées. Tantôt ces poils ont toute la rigidité du crin, tantôt toute la finesse et le moelleux du plus beau velours; il en est de soyeux, de cotonneux, de laineux, etc. On en trouve de longs et raides comme des piquants, et souvent même ils sont entremêlés de véritables épines. Dans le petit-paon de nuit (1), six poils, rayonnant en étoile, sont placés sur de petits tubercules régulièrement alignés, et au milieu de chaque étoile est un poil plus grand que les autres et portant un bouton à son extrémité. Enfin, les poils affectent toutes les formes, toutes les couleurs et tous les arrangements. Moins formidables en apparence que les épines qui couvrent le corps de quelques chenilles des genres vanesse, argynis et autres, ils sont cependant beaucoup plus perfides. Lorsque certaines chenilles sont sur le point de changer de peau, les poils deviennent secs, raides, cassants, et se détachent du corps de l'animal au moindre attouchement. D'une finesse extrême, ils s'insinuent dans la peau des doigts de l'imprudent observateur, y causent de la rougeur, des démangeaisons insupportables, et même un peu de douleur. Si une chenille, en cet état, passe en rampant sur une partie nue de la peau, son passage seul suffit pour implanter dans le tissu cutané une certaine quantité de ces poils imperceptibles à l'œil nu, et causer une irritation fort désagréable. Ce fait, mal observé, a fait croire au vulgaire que ces animaux sont vénéneux, et de là vient sans doute la répugnance qu'ils inspirent à beaucoup de monde.

Cependant quelques espèces exotiques ont dans leurs épines des armes véritablement redoutables, et le *diable cornu du platane*, nom que l'on donne dans le nord de l'Amérique à la chenille du cérocampe royal (2), nous en offrira un exemple. Sa taille est gigantesque proportionnellement, et atteint quelquefois jusqu'à près de six pouces de longueur. Derrière sa tête et sur la partie postérieure de ses premiers anneaux il porte sept à huit épines aiguës, grosses, et longues de près d'un pouce. Lorsqu'on l'inquiète, le diable cornu s'irrite, redresse la tête, secoue sa crinière acérée avec vivacité, et en cherchant à atteindre la main de l'imprudent qui le menace. Cette attitude formidable et ces épines hérissées jettent une si grande terreur dans l'âme des Américains, qu'ils craignent cette chenille à l'égal du serpent à sonnettes. Néanmoins ses piqûres, fort douloureuses, n'amènent jamais, que je sache, des accidents très-graves.

Il existe dans la Nouvelle-Hollande une chenille qui, pour être moins brutale dans sa perfidie, n'en est que plus dangereuse. On ne lui aperçoit sur le corps aucune épine, mais seulement huit petits tubercules charnus, d'une apparence tout à fait inoffensive. Si vous la touchez, vous apprendrez à vos dépens qu'il ne faut pas se fier aux apparences si souvent trompeuses d'une innocence d'emprunt; de chacun de ses huit tubercules elle fera sortir un faisceau de petits aiguillons qui vous feront à la fois plusieurs blessures extrêmement douloureuses. Parmi les chenilles les mieux armées de nos climats, deux des plus formidables, mais seulement en apparence, sont celle du morio (1), et celle du paon de jour (2), toutes deux donnant de charmants papillons que nous avons fait graver ici.

Si la nature n'a pas donné aux chenilles des armes bien puissantes pour repousser les attaques de leurs nombreux ennemis, elle a doué plusieurs d'entre elles de la faculté singulière de se dérober aux regards les plus perçants. Celles qui sont vulgairement connues sous les noms de *géomètres*, *arpenteuses*, sont toujours vertes, grisâtres ou brunâtres, absolument de la couleur d'un rameau vert, ou d'un morceau de bois sec. Leur forme est grêle, allongée, cylindrique, comme un petit rameau; leurs anneaux sont munis de tubercules ayant parfaitement la forme des yeux ou gemmes d'un bourgeon d'arbre, ou de rugosités imitant à s'y méprendre une écorce raboteuse et morte; avec leur queue et la première paire de leurs fausses pattes, elles saisissent un rameau de leur couleur et de leur grosseur, puis redressant ou renversant leur corps dans une position perpendiculaire au rameau, tantôt verticalement, tantôt obliquement, elles restent dans une absolue immobilité pendant des heures entières, c'est-à-dire autant de temps qu'elles se croient menacées d'un danger. Dans cette bizarre position, qui suppose une force musculaire énorme, il est impossible à l'œil le plus exercé de les distinguer, et on les prend constamment pour une petite branche desséchée de l'arbrisseau sur lequel elles sont.

HABITATIONS DES CHENILLES.

Mais reprenons la chenille au moment où elle sort de l'œuf, et suivons-la dans son enfance. La première chose que fait celle du papillon gazé (3) est de dévorer l'enveloppe dont elle vient de sortir, puis, après s'être reposée un instant, elle va attaquer les œufs non éclos de son voisinage, non pour dévorer ses sœurs, comme font quelques autres chenilles, mais bien pour leur prêter secours et les aider à sortir de leurs prisons. Dès après leur naissance, la plupart des chenilles s'occupent à chercher, en même temps que leur nourriture, un abri propre à les garantir de la pluie, du froid et des rayons du soleil qui dessécheraient bientôt leurs tendres organes. Celles de la famille des tinéides sont mineuses : elles creusent dans l'épaisseur de la feuille qui doit les nourrir, une galerie qui les défend contre les intempéries de l'air. La chenille du cossus ronge-bois (4), remarquable par son agilité et par le courage avec lequel elle se défend et cherche à mordre quand on la prend, se creuse une galerie dans le bois dont elle se nourrit, et elle a cela de commun avec toutes ses congénères : mais, parmi les autres, elle a seule l'intelligence de se fabriquer, pour passer l'hiver, un logement composé de fragments de bois liés entre eux avec de la soie. On a donné le nom de *plieuses* à des chenilles de la famille des tordeuses et des tinéides, qui se forment une habitation dans une feuille qu'elles savent plier convenablement pour cela,

(1) *Saturnia carpini.*
(2) *Cerocampo regalis.*

(1) *Vanessa antiopa.*
(2) *Vanessa io.*
(3) *Pieris cratægi.*
(4) *Cossus ligniperda.*



Papillon morpho-pavoine avec sa chenille et sa chrysalide.

en appliquant la moitié de la feuille sur l'autre moitié, et tapissant l'entre-deux d'une soie douce et chaude. Les *rouleuses* donnent à cette habitation la forme d'une sorte de rouleau cylindrique ou un peu cônique, dont elles conservent l'ouverture la plus petite pour en faire l'entrée, et elles bouchent l'autre. Si le rouleau doit être tout à fait cônique, ce n'est plus une feuille entière qui doit le fournir, mais seulement une longue pièce triangulaire que la chenille découpe avec ses mandibules, sans la détacher tout à fait, afin de lui laisser une base fixe. A mesure que la portion coupée devient libre elle la roule, et lorsque le corps du cône est terminé, il ne s'agit plus que de le lever pour le mettre debout, car telle doit être sa position sur la feuille. Pour cela elle emploie à peu près les mêmes moyens que ceux dont on s'est servi pour dresser l'obélisque de Luxor, à cela près qu'elle ne se sert pas de machines aussi compliquées, que les câbles qu'elle fixe au sommet de la pyramide sont en soie et non en chanvre, et que le poids de son corps qu'elle fait peser sur ses câbles est son seul levier. D'autres chenilles réunissent plusieurs feuilles en bouquet, les attachent solidement, et se font leur couche de soie dans le milieu.

On se demande comment un animal si petit peut être assez fort pour rapprocher deux ou plusieurs feuilles rigides et très-grandes comparativement à lui. Rien cependant n'est plus simple quand on possède, comme la jeune chenille, de bons éléments de physique. Elle sait qu'elle peut doubler, quintupler, multiplier sa force jusqu'à l'infini, au moyen des leviers et des câbles élastiques dont elle se sert avec une grande habileté; elle sait particulièrement les lois de l'élasticité des corps, de l'équilibre des puissances, etc., etc., et avec sa science, elle transporterait des montagnes s'il était nécessaire. Voici ce que c'est : ne prenons pas une montagne pour exemple, mais deux feuilles de poirier, et supposons que la résistance que lui offre la rigidité des feuilles soit égale à cent fois la force de l'animal : elle attache d'abord à une feuille un fil de soie élastique; elle tire dessus de toute sa force, l'attache à l'autre feuille, et le bande autant qu'elle le peut; elle attache un second fil de la même manière, puis un troisième, un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à cent. Il est évident que si la résistance est égale à cent fois sa force, et que chaque fil représente cette force elle-même, la traction de cent fils sera égale à la résistance, et, avec quelques fils de plus, il faudra que les feuilles se rapprochent l'une de l'autre. Lorsque leurs bords seront à une distance convenable, la chenille n'aura plus qu'à les fixer solidement au moyen de fils plus courts. Si, pendant ce travail, la force de résistance se compliquait par la plus grande rigidité d'une grosse nervure, notre petit ingénieur ne serait nullement embarrassé; au lieu d'employer de nouveaux câbles de soie, ce qui deviendrait dispendieux pour sa filière, et surtout gênant, elle affaiblit la nervure en en rongeant çà et là des parties, et en l'amincissant davantage dans les endroits plus résistants que les autres.

Tels sont les principes de construction d'une maison à demeure fixe; mais il existe des chenilles qui ont à la fois le goût du confortable et du vagabondage. Il faut à ces dernières des habitations chaudes, commodes, douillettement tapissées, mais qu'elles puissent transporter avec elles, comme les escargots font de la leur. Vous rencontrerez ordinairement ces coureuses sous les feuilles du poirier, au printemps. La maison, longue de trois lignes, de la grosseur d'une épingle, perpendiculaire à la feuille et ressemblant à une épine, est entièrement construite en soie. Son orifice, placé à la base, se trouve sur une petite excavation du parenchyme, ouvrage de la chenille qui, en promenant sa petite tente çà et là, se nourrit de la portion de la feuille qu'elle recouvre immédiatement. Lorsque l'animal a grossi, et que son habitation est devenue trop étroite, il la fend en deux, et remplit l'intervalle avec de la nouvelle soie. Pour maintenir sa tente dans une position perpendiculaire, il attache la base à la feuille au moyen de quelques fils de soie qu'il coupe quand il veut se transporter ailleurs.

Si parmi ces petites chenilles il y a des architectes, des ingénieurs et des physiciens, il y en a aussi qui ne sont que de simples artisans, exerçant de modestes industries, mais touchant à la perfection par le fini de leur travail. Tels sont les tailleurs d'habits, dont je vais vous parler, et que vous pourrez chercher sur les feuilles du chêne, du hêtre, du pommier, et même du rosier de votre jardin. La robe de ces chenilles tinéides consiste en une sorte de fourreau en forme de corne cylindrique dans son milieu, ayant l'orifice antérieur circulaire, et le postérieur triangulaire; il est bâti avec la fine membrane qui recouvre le parenchyme d'une feuille, et voici comment le tailleur s'y prend pour le faire : il creuse une cavité oblongue dans l'intérieur d'une feuille, en rongeant le parenchyme renfermé entre la membrane supérieure et la membrane inférieure formant les deux surfaces; après avoir détaché ces membranes, il s'agit de les couper convenablement avant de les coudre pour en faire une robe, et cette opération n'est pas facile, car le fourreau ne devant pas être cylindrique dans toute sa longueur, il en résulte qu'il faut donner à la coupe des deux pièces d'étoffe une courbe différente de chaque côté; aussi Réaumur assure-t-il que ce fourreau est aussi difficile à couper que les morceaux de drap formant le dos d'un habit. Cette délicate opération étant terminée, le petit tailleur coud les deux pièces ensemble avec du fil de soie, et cette couture est si artistement faite, les dentelures de chaque bord s'engrènent si bien les unes dans les autres, que la réunion des étoffes est à peine visible, même avec une loupe. On trouve cependant, dans la même famille, des tailleurs encore plus adroits : ceux-ci savent fort bien que les membranes qui recouvrent les deux surfaces d'une feuille sont soudées l'une à l'autre tout le long du bord de cette feuille; après mûre réflexion, ils coupent leur robe sur ce bord même, profitent de cette soudure, et n'ont plus qu'une couture à faire au lieu de deux. Il y a certainement progrès dans cette méthode; mais ce progrès ne favoriserait-il pas la paresse? Voilà une question que je soumets au jugement des hautes intelligences qui s'exercent, pendant des années consécutives, sur la dissection d'un derrière de guêpe ou d'une patte de mouche; elle me paraît profonde, d'une grande portée, et intéressant vivement les progrès de la civilisation et la morale publique des chenilles. Quand je deviendrai riche, ce qui sera par la grâce de Dieu, car je ne sais rien faire pour cela, j'offrirai un prix façon Montyon au savant qui résoudra cet important problème.

La teigne à manteau (1) affiche un luxe insolent qui annoncerait déjà, au moins selon l'opinion de J.-J. Rousseau, un commencement de corruption dans la république des chenilles. Mais comme il me paraît que les opinions de ce soi-disant philosophe ont un peu vieilli, surtout dans la pratique, je crois que je peux conter le fait sans inconvénient. Cette teigne, pour ses vêtements, dédaigne toute autre étoffe que la soie la plus brillante. Elle s'en fait d'abord une robe élégante, parfaitement ajustée à sa taille; puis, sur cette robe, elle jette un manteau de la même matière,

(1) *Tinea palliatella.*

et s'en drape de manière à ne lui laisser d'ouverture que d'un côté. Le plus grand luxe n'est pas encore là, comme vous allez le voir. Ce manteau n'est pas d'un tissu simple et uni comme la robe qu'il recouvre, mais bien brodé sur toute sa surface avec des écailles nombreuses, transparentes, se recouvrant les unes les autres comme celles d'un poisson.

Si on en juge par le costume, ces teignes, qui dévorent nos draps, nos fourrures, nos collections d'histoire naturelle, nos récoltes même, forment, avec celles dont je viens de vous parler, l'aristocratie des chenilles. Mais parmi ces insectes il y a un petit peuple plus humble, plus modeste, plus laborieux peut-être, qui se contente de matériaux beaucoup plus grossiers pour se faire des robes et des habitations. Par exemple, la diurnée du lichen (1) sait se fabriquer, avec des fragments de lichen, une jolie maison en spirale comme la coquille d'un escargot; le bombyx habillé (2) fait la sienne avec de petits morceaux de chaume qu'il arrange en cylindre très-élégant; d'autres emploient comme matériaux des brins de paille, de bois, de laine, de crin, du sable, etc.

Presque toutes les chenilles dont nous avons parlé jusqu'ici vivent solitairement; il en est beaucoup d'autres qui vivent en famille, sous une tente commune, tissue en soie, et assez grande pour contenir jusqu'à trois ou quatre cents individus, et même beaucoup plus. Dans de certaines espèces, qui vont chercher leur nourriture pendant le jour, elles ne sont réunies sous la tente que la nuit ou quand le ciel est à la pluie; d'autres ne s'y rassemblent, au contraire, que pendant le jour, et profitent des ombres de la nuit pour dévorer la verdure des environs. Si les chenilles sont nées en automne, elles passent l'hiver dans cet abri, et elles l'agrandissent, au printemps, à mesure qu'elles grandissent et qu'il leur faut plus de place. Quelquefois elles s'éloignent assez de l'habitation pour aller chercher de nouvelles feuilles sur les arbres voisins. Dans ce cas, elles partent presque toutes ensemble, marchant sur plusieurs de front, en longues lignes comme une procession : aussi a-t-on appelé celles-là *processionnaires*. D'autres, plus paresseuses ou plus intelligentes, se laissent tomber de l'arbre où est le nid, en filant un long fil de soie qui les soutient dans leur chute : parvenues à terre, elles attachent l'extrémité de ce fil à un brin d'herbe, et elles l'abandonnent pour aller se promener autre part. Lorsque l'heure de la retraite est sonnée, elles savent fort bien retrouver le câble qu'elles ont tendu, et elles s'en servent comme d'une échelle de corde pour remonter au domicile commun.

Si nous étudions la croissance des chenilles depuis le moment de leur naissance jusqu'à ce qu'elles se métamorphosent en chrysalides, un phénomène nous frappera d'étonnement; c'est leur changement de peau. Tous les animaux muent plusieurs fois dans le cours de leur vie; mais chez tous, soit que la peau tombe en petits fragments à peine sensibles comme chez l'homme, soit qu'elle se dépouille d'un seul morceau comme dans les écrevisses et les serpents, il y a toujours formation d'une seule peau intérieure qui chasse au dehors la vieille peau quand la nouvelle peut la remplacer. Dans les larves, il en est autrement. Si une chenille doit muer quatre fois, par exemple, dès le moment de sa naissance elle est revêtue de quatre peaux entières, parfaites, se recouvrant les unes les autres, et il n'y a pas, comme dans les autres animaux, formation d'une peau nouvelle. On a même observé que toutes les peaux, même la plus interne, celle qui sera exposée à l'air la dernière, sont, dès le principe, recouvertes des poils, épines, etc., qui devront les armer plus tard; seulement, les appendices sont très-petits et couchés sous la peau qui les couvre. Une autre singularité plus étonnante encore, c'est que les organes intérieurs des chenilles, tels que l'estomac, les intestins, les vaisseaux aérifères qui constituent l'organe de la respiration et qui viennent aboutir aux stigmates, sont sujets à une mue complète comme la peau, et les membranes entières sont rejetées au dehors en même temps que cette dernière. Ce fait a été observé par Degeer; mais il me paraît si extraordinaire que je crois nécessaire de faire de nouvelles observations avant de l'affirmer.

(1) *Diurnea lichenum.*
(2) *Psyche graminella.*

MÉTAMORPHOSE DES CHENILLES.

Un phénomène encore plus étrange que tous ceux que j'ai déjà cités est celui de la transformation d'une chenille en un brillant papillon; ce mystère de la nature est encore resté inexplicable, malgré tous les efforts des naturalistes. Avant d'arriver à l'état parfait, avant de déployer ces quatre ailes légères qui ont changé un être lourd et rampant en un animal plein d'élégance, de vivacité, ayant la faculté de se promener dans les airs, la chenille a dû passer par l'état de chrysalide, et y rester plus ou moins longtemps. Sous cette forme, elle est presque privée de mouvement; sa tête, ses pattes et tout son corps sont emmaillottés dans une enveloppe coriace, souvent brune, quelquefois parée de couleurs métalliques les plus brillantes, qui ne lui laisse aucun moyen de fuir ses ennemis ou de se défendre contre leurs attaques. Heureusement pour elle, la chenille est prévoyante; elle sait ce qui doit lui arriver, les accidents qu'elle doit craindre, et la prudence la plus consommée lui indique les moyens de s'y soustraire. Mais toutes, pour parvenir au même but, n'emploient pas les mêmes procédés, et, sous ce rapport comme sous les autres, leur intelligence paraît beaucoup varier.

Les unes se chrysalident à nu; les autres s'enveloppent dans une coque, et ce sont là les deux principales différences qu'elles offrent à l'observation. Les premières, avant de se dépouiller de la peau de chenille qui couvre celle de la chrysalide naissante, se suspendent à une branche ou à un autre corps, mais toujours dans un endroit retiré, à l'abri des intempéries de l'air ou au moins du choc des objets environnants. A peu d'exceptions près, toutes les chenilles nues et suspendues appartiennent à la division des lépidoptères diurnes. Beaucoup prennent la position perpendiculaire, mais la tête en bas, parce qu'elles se fixent par la queue; d'autres s'attachent également par la queue, mais elles se soutiennent dans une position horizontale au moyen d'une sorte de brassière en soie dont elles se ceignent le corps. Parmi les chenilles qui se chrysalident à nu, on peut ranger celles de la plupart des sphinx, quoiqu'elles aient la précaution de s'enterrer ou de se retirer dans de petits trous obscurs pour subir leurs métamorphoses.

D'autres chenilles, avant de se chrysalider, se préparent une coque faite avec plus ou moins d'art, et avec des matériaux divers, mais dans lesquels la soie entre toujours pour quelque chose. Il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait vu un ver à soie faire son cocon; il serait donc inutile de revenir ici sur la manière dont les chenilles construisent leur coque, puisque toutes agissent à peu près de la même manière pour tisser: mais toutes ne font pas des cocons de formes semblables, et c'est ce que nous allons

voir. Le grand-paon de nuit (1), dont nous donnons la figure, compose le sien entièrement de soie, dont les fils sont liés par une matière qui devient tellement dure en se desséchant, qu'il serait impossible au papillon d'en sortir si la chenille n'avait pas pris des précautions préalables. En construisant sa coque, elle commence par la base, et dispose ses fils en zigzags comme le ver à soie; mais, arrivée à ceux qui doivent former l'ouverture ou le goulot, elle les arrange presque en ligne droite, parallèlement les uns aux autres et convergeant vers le même point central; il en résulte comme l'entrée d'une nasse à prendre le poisson: le papillon écarte les fils en y passant pour sortir, sans avoir besoin de les rompre. Une petite chenille velue, qui se nourrit de lichen, fait sa coque d'une manière étrange: elle commence par s'arracher ses poils les plus longs et les plus forts; elle les implante dans une feuille et les dispose en cercle, debout, les uns à côté des autres, comme la rangée de pieux d'une palissade; elle les soutient au moyen de fils qu'elle entre-croise de l'un à l'autre; puis, avec les mêmes fils, elle force leurs extrémités supérieures à se courber en voûte et à former un toit. Elle se renferme dans cette sorte de pagode en dôme, et n'en sort qu'à l'état de papillon.

Le cocon de certaines chenilles est quelquefois si mince, qu'on peut très-bien voir ce qui se passe au dedans; son tissu ressemble tantôt à de la gaze, tantôt à de la dentelle. Il en est de ronds, d'ovales, d'allongés, de cylindriques; d'autres en forme de navette, de bateau renversé. On en voit de doubles qui renferment deux chrysalides: il y en a qui sont composés d'un mélange de soie avec des poils de la chenille, des fragments de feuilles sèches, des grains de sable, de terre, de la sciure de bois, etc.; enfin ils affectent diverses couleurs; mais le blanc, le jaune, le roux, le brun et le verdâtre sont les teintes les plus ordinaires. Le bombyx à livrée (2), après avoir filé sa coque, rejette par l'anus trois ou quatre masses d'une matière molle, pâteuse, dont il enduit les parois de sa prison. La teigne de l'orge (3) se fait une coque de soie dans le grain même qui la nourrit, et dont l'écorce forme la paroi extérieure: elle la divise en deux petites chambres, l'une où elle doit subir ses métamorphoses, l'autre où elle dépose ses excréments. Mais nous ne finirions plus si nous voulions décrire tous les genres de cocons, et nous risquerions surtout de raconter des choses que nos lecteurs ont pu observer par eux-mêmes. Nous allons donc nous borner à jeter un coup d'œil sur la chrysalide.

Pour tuer une chenille ou un papillon, il suffit ordinairement d'une petite gelée. Il n'en est pas de même de la chrysalide; elle supporte très-bien les froids les plus intenses de nos climats sans en souffrir; elle gèle; elle devient dure comme un morceau de glace, et elle reste en cet état pendant tout l'hiver. Lorsque le temps se radoucit, elle dégèle et finit par faire un papillon comme si elle n'avait éprouvé aucun accident. Les chrysalides des lépidoptères diurnes sont le plus souvent anguleuses, armées de pointes ou d'éminences côniques, tandis que celles des lépidoptères nocturnes affectent la forme presque cylindrique d'un ovale allongé. Dans toutes, on distingue déjà, à travers le fourreau qui les enveloppe et les comprime, toutes les parties du papillon. Les anguleuses sont quelquefois parées de brillantes couleurs métalliques; mais les autres affectent constamment une couleur terne, passant par toutes les nuances du roux pâle au brun noirâtre, à peu d'exceptions près. Celle du parnassien-apollon (1), charmant papillon dont nous donnons la figure, est recouverte d'une efflorescence qui la fait paraître bleuâtre.

(1) *Saturnia pyri.*
(2) *Bombyx neustria.*
(3) *Tinea hordei.*

Une chrysalide reste plus ou moins longtemps à l'état de nymphe, selon l'espèce d'abord, puis selon la saison et le degré de température. On peut cependant regarder comme une règle générale que les plus petites se métamorphosent beaucoup plus vite que les grandes espèces, et presque dans un temps proportionnel à leur grandeur. Par exemple, celles de la plupart des teignes ne restent sous cette forme que quatre à cinq jours, tandis que j'ai gardé pendant deux ans des chrysalides de grand-paon. Il paraît aussi que des circonstances tenant aux individus, indépendamment de l'espèce, peuvent hâter ou retarder l'éclosion; car, sur dix chrysalides tenues dans la même boîte, exposées aux mêmes influences de température, il m'est arrivé de voir quelquefois une différence très-variable dans le temps de la métamorphose.

DES PAPILLONS.

Lorsque la nature a marqué le moment où le papillon doit, pour la dernière fois, sortir de sa prison, l'insecte s'agite, se secoue, et parvient à rompre l'adhérence qui tenait son corps collé au fourreau de la chrysalide; il se gonfle en rapprochant son abdomen de sa poitrine et force son enveloppe à se fendre sur le dos pour lui livrer passage. S'il s'est chrysalidé à nu, il ne lui reste plus qu'à étendre les ailes alors molles, humides, plissées et repliées membrane sur membrane comme un linge mouillé. Il y parvient en leur donnant un mouvement rapide, comme un frémissement, et bientôt elles sont étendues, desséchées, capables de le soutenir dans les airs où il s'élance aussitôt. Mais si la chrysalide est renfermée dans une coque, il faut, avant de penser à raffermir ses membres et à développer ses organes du vol, que l'insecte sorte de sa prison de soie. Comment fera-t-il pour y parvenir? car il n'a pour tout instrument qu'une trompe membraneuse, délicate, et qui se trouve dans un état de faiblesse qui ne lui permet pas même de se dérouler. La nature a pourvu à tout cela, et par divers moyens. Je vous ai déjà dit comment la coque si dure, si coriace du grand-paon avait une sortie en forme de nasse à prendre le poisson: il y a cette seule différence, c'est que le goulot de la nasse est tourné en dehors et non en dedans; d'où il résulte que le papillon peut en sortir facilement en brisant seulement quelques fils, mais qu'aucun ennemi ne peut y entrer.

La teigne des grains (2), pénètre dans le grain de blé qui la nourrit par une ouverture qui, lorsqu'elle a grandi et qu'elle s'est métamorphosée, devient beaucoup trop petite pour lui permettre d'en sortir. Pour parer à cet inconvénient, voici l'ingénieux procédé qu'elle emploie. Avant de se chrysalider, la chenille ronge, au sommet du grain, une petite pièce circulaire, en forme de trappe, qu'elle a soin de ne pas détacher complétement, et qu'elle maintient même au moyen de quelques fils de soie fort légers. Lorsque le papillon veut sortir, d'un coup de tête il brise aisément ces faibles liens; l'opercule s'ouvre comme une porte, et l'insecte sort de la demeure où il a passé toute sa vie.

Une autre chenille, qui vit dans une feuille de tremble roulée en cornet, se prépare une sortie en découpant contre les parois de la feuille une ouverture circulaire, mais avec la

(1) *Parnassius apollo.*
(2) *Tinea granella.*



Le grand paon. Le paon de jour. Le flambé.
Le sphynx demi-paon. Le morio. L'apollon.

précaution de ne pas attaquer l'épiderme extérieur qui suffit pour tenir la porte en place. Cela fait, elle se tisse une coque de soie d'un tissu très-léger, facile à briser; cette coque est suspendue au milieu de l'habitation, comme un hamac, par deux fils légers; et, comme elle a tout prévu, la place de sa tête se trouve directement en face de l'opercule de la feuille, ce qui épargne au papillon jusqu'à la peine de chercher la porte de l'habitation.

D'autres espèces se contentent, en filant leur coque, de laisser une ouverture qu'elles bouchent avec un tampon de fibres végétales légèrement collées ensemble; quelques-unes masquent cette ouverture avec un couvercle mobile en soie, dont la charnière consiste en quelques fils faciles à rompre. Enfin, le plus grand nombre construit sa coque d'une épaisseur et d'une solidité à peu près égale. Dans ce cas le papillon imbibe le tissu d'un fluide particulier qui ramollit et dissout la gomme qui unissait les fils entre eux; puis, frappant avec sa tête comme avec le bélier d'airain dont les anciens se servaient pour abattre une muraille, il écarte les fils ou les brise, et se fraye un passage. Quand je dis qu'il frappe avec la tête, je dis mal, car c'est seulement avec ses yeux : eux seuls ont alors une solidité assez grande pour cela, outre que leurs nombreuses facettes font l'office d'une lime pour user et couper les fils qui opposent de la résistance.

Voici le papillon libre, voltigeant dans les airs, et étalant au grand jour toutes les richesses de sa nouvelle parure. Mais, hélas! que me reste-t-il à dire de lui? presque rien. Cette intelligence qu'il possédait à l'état de laborieuse chenille, il l'a perdue pour toujours; il ne sait plus que courir étourdiment de fleur en fleur, pour trouver une femelle, s'accoupler et mourir, si toutefois un des mille dangers qu'il ne sait ni prévoir ni éviter ne termine pas sa carrière dès le commencement. Il en est de lui comme de certains autres êtres fort séduisants du reste : quand on a parlé de leur beauté, de l'éclat de leur parure et de leur capricieuse légèreté, il ne reste plus rien à dire.

Terminons donc en vous faisant remarquer la robe chamarrée des charmantes espèces que nos gravures mettent sous vos yeux. Celui-ci, seul sur cette page, est le MORPHE APOLLON (1), papillon exotique, remarquable par sa grandeur, par les grands yeux qui embellissent ses ailes inférieures, et par l'éclat de sa couleur.

Ceux-ci, réunis sur la même page, appartiennent tous à la France, et ont été choisis parmi les plus belles espèces de notre pays. Vous voyez le GRAND PAON (2), dont la chenille verte, très-grosse, presque nue, est parée de plusieurs rangs élevés de petites perles du plus beau bleu de ciel. C'est le plus grand des papillons de la France, et il atteint souvent jusqu'à cinq pouces de largeur d'un bout de l'aile à l'autre. Ses habitudes sont tristes, nocturnes, et sa robe terne comme la nuit; son corps est brun, avec une tache blanchâtre à l'extrémité antérieure du prothorax; ses ailes sont d'un brun saupoudré de gris, ayant chacune au milieu une tache oculaire noire, coupée par un trait transparent, entourée d'un cercle fauve obscur, d'un demi-cercle blanc, d'un autre rougeâtre, et enfin d'un cercle noir. Ce bel insecte ne s'éloigne guère de nos jardins et de nos vergers, dont la chenille dévore les poiriers.

Le sphinx demi-paon (3), moins nocturne que le précédent, fuit cependant la lumière du jour et n'élève son vol extrêmement rapide que pendant le crépuscule. Ses ailes sont

(1) *Morpho apollo.*
(2) *Saturnia pyri.*
(3) *Smerinthus ocellata.*

anguleuses, les supérieures d'un brun diversement nuancé, les inférieures d'un rouge foncé, ayant chacune une tache noire et bleue en forme d'œil; son abdomen est paré de bandes rouges.

Le paon de jour (1) aime, comme ceux qui vont suivre, à faire briller au grand jour l'éclat de ses vives couleurs. C'est un des jolis papillons de la France. Ses ailes sont anguleuses et dentées, d'un fauve rougeâtre en dessus, avec une grande tache en forme d'œil sur chacune. L'œil des supérieures est rougeâtre au milieu, entouré d'un cercle jaunâtre : celui des inférieures noirâtre, avec un cercle gris autour, et renfermant des taches bleuâtres; le dessous des ailes est noirâtre.

Le morio (2) est assez voisin du précédent quant aux formes et aux habitudes, mais il en diffère beaucoup sous le rapport des couleurs. Ses ailes, anguleuses, sont d'un noir pourpre foncé, avec une bande jaunâtre ou blanchâtre au bord postérieur, et une suite de taches bleues au-dessus.

Le flambé (3) est remarquable par ses ailes étroites, allongées, les inférieures terminées par une assez longue queue. Elles sont jaunes, les antérieures traversées de plusieurs raies noires; les postérieures ayant au-dessous de semblables raies, dont deux très-rapprochées interceptent une ligne fauve, quelques lunules bleues sur leur bord postérieur, et une tache rougeâtre à lunule bleue à l'angle anal.

L'apollon (4) est un des plus beaux papillons diurnes de la France, mais il est rare et ne se trouve guère que sur les hautes montagnes des Alpes, des Pyrénées, de l'Auvergne, et sur le mont Pilat. Ses ailes sont blanches, peu couvertes d'écailles, très-entières, arrondies, tachées de noir. Les postérieures ont en dessus et en dessous deux yeux à iris rouge, entourés extérieurement d'un cercle bleuâtre; elles ont en outre trois ou quatre taches rouges bordées de noir.

BOITARD.

(1) *Vanessa io.*
(2) *Vanessa antiopa.*
(3) *Papilio podalyrius.*
(4) *Parnassius apollo.*

PROMENADES SUR L'ÉTANG.

INTRODUCTION.



Or, quand j'approchai de quinze ans, on me retira du collége, où j'avais eu, tous les hivers, les talons crevés d'engelures, et la fièvre tierce le reste du temps. Je vous laisse à juger de mes études et de mes récréations! Une partie de barre tous les deux mois, un *accessit* tous les deux ans, telles furent mes joies et mes gloires d'écolier. Eh bien! je regrette souvent ces années de pension. Le maître était si bon! et je recevais de si bonnes lettres de mon père! Je croyais qu'il n'irait jamais au pays d'où l'on n'écrit plus..... Bref, je n'avais pas quinze ans, qu'on me retira du collége, tout maigre et tremblant la fièvre, et qu'on m'envoya, pour refaire ma santé, dans un grand château près de Blois, chez des parents très-riches, très-hospitaliers et très-gais : toutes qualités qui ne sont guère de la même famille, comme je m'en suis aperçu depuis dans le monde. Il me semble que c'est hier que je suis entré par cette longue avenue de peupliers qui, de loin, avec leurs plumets verts, se tenaient droits et alignés comme un régiment de dragons gigantesques; et pourtant, il y a de cela...; vous ne le saurez pas; et je voudrais bien ne pas le savoir moi-même.

Le château était très-habité, et on y menait joyeuse vie, c'est-à-dire que jusqu'à cinq heures tous les hommes allaient à la chasse aux lièvres ou aux bécasses (moi, je voudrais chasser le tigre, et je n'aime pas la chasse, dit-on!), et que ces dames se renfermaient dans leurs chambres pour étudier leur piano, ou se réunissaient au salon pour broder je ne sais quoi, et faire des histoires bien méchantes contre je ne sais qui, enfin ce qu'on appelle de bonnes causeries. Puis, on montait s'habiller pour le dîner; et le soir, un vieil ami de la famille faisait une lecture à quatre joueurs de tric-trac, qui ne décoléraient pas dans un coin, à huit ou dix chasseurs qui s'étendaient éreintés sur tous les sofas, et à toutes ces dames qui, pour s'encourager à veiller et à vivre, se regardaient de minute en minute dans le petit miroir de leurs corbeilles à ouvrage,

et qui, de quart d'heure en quart d'heure, se levaient traînant les pieds dans toute la longueur du salon, et se balançant le corps et interrogeant des yeux toutes les portes et toutes les croisées, comme si quelque prince ou quelque beau page blond allait paraître avec un bouquet de pierreries ou un bouquet de fleurs. — Personne n'entrait, et on revenait à la corbeille d'ouvrage et au petit miroir. — Remarquez que la lecture continuait toujours, au grand plaisir du lecteur qui ne voyait que son livre, et qui fondait en larmes, ou se pâmait de rire tout seul; il avait pourtant soixante-quinze ans: cela ne fait rien du tout.

Le lendemain se levait et se couchait parfaitement semblable à la veille. Seulement, quelquefois une voiturée de voisins arrivait au château. Alors, grand ennui, grande contrariété de promener et d'héberger tout ce monde, ce dont on se dédommageait le soir par une moquerie de deux heures. Ces soirs-là, le lecteur faisait sa lecture tout bas. Les autres se suffisaient à eux-mêmes; ils étaient en verve et tout gaillards. Mais ce beau feu s'éteignait avec les bougies, et le château retombait, au bout de vingt-quatre heures, dans cette vie morte que vous avez entrevue plus haut. — C'est égal, je vous jure ma parole d'honneur que tous ces gens-là se trouvaient fort heureux. Une bonne chère, de bonnes voitures, de belles toilettes; pour peu qu'avec cela on n'ait pas beaucoup de cœur et guère d'imagination, que faut-il de plus pour le bonheur? On se dit bien en soi-même: « Je ne m'amuse pas extrêmement; je m'ennuie même à périr le plus souvent. » Mais on ajoute aussitôt: « Comment font donc les autres, qui n'ont ni mes chevaux, ni ma table, ni mes diamants? » Et on redevient content par vanité et par comparaison; car le luxe ne prévoit pas de jouissances hors de lui. C'est une grâce d'état. Ne plaignons donc pas trop les heureux du siècle.

— « Mon petit ami, me cria un matin l'homme aux lectures, en frappant à la porte de ma chambre, allons, levez-vous, le soleil va se lever aussi, et il a quelque chose à vous dire. » Je ne me fis pas attendre. Mon cœur battait de reconnaissance en songeant que ce bon M. de Nervat venait ainsi chercher un écolier, quand je le voyais éviter la conversation de bien des grandes personnes. Nous marchâmes longtemps dans les hautes herbes mouillées par la rosée matinale, jusqu'à un tertre assez élevé d'où l'on découvrait la Loire large et calme avec ses bateaux à voiles, ses rives basses et fertiles, et son lit indécis. En ce moment, le soleil tout au fond de l'horizon, à notre gauche, sortit du fleuve, comme un grand bouclier de fer rouge; puis, à mesure qu'il s'emparait du ciel, comme un roi longtemps absent, des flèches d'or perçaient l'argent limpide de la Loire; et les bois, et les prés, et les collines s'embellissaient de toutes les teintes du prisme solaire, et les oiseaux s'éveillaient en chantant, et les brises tièdes portaient leurs chansons à tous les échos et à tous les cœurs; et un parfum végétal, plus enivrant que les plus délicieuses odeurs, s'élevait de toutes parts comme l'haleine de la nature, et je n'eusse pas été surpris de voir la main de Dieu entr'ouvrir la voûte du firmament, pour s'admirer et se réjouir dans son œuvre; et je tombai à genoux, en m'écriant: « Oh! que tout cela est beau! »

Alors, mon vénérable guide: « Bien, mon enfant! j'attendais votre exclamation pour vous parler. Si vous fussiez resté froid à ce spectacle, comme font tant d'autres, je vous aurais ramené au château sans vous rien dire ou en vous disant des riens, ce qui est beaucoup moins. Maintenant je vous connais; venez donc et parlons. » Et il me prit le bras pour descendre au bas du tertre, et il me conduisit au bord d'un large étang, qui, par son étendue et la limpidité de ses eaux, pourrait se donner des airs de lac, si des sources l'alimentaient et s'en échappaient en rivières. Une barque était là, inquiète et tourmentant sa chaîne, comme une biche captive. Nous y montâmes. « Rien n'est si bon qu'un bateau pour causer et se promener, me dit M. de Nervat: c'est un banc qui marche, c'est une voiture qui se tait. Allons, ramez un peu, mon ami; il ne faut pas négliger les exercices du corps même pour ceux de l'esprit; l'équilibre de notre double nature doit toujours être maintenu dans le *moi* humain. Ensuite, une fois l'impulsion donnée, nous laisserons aller notre barque et nos pensées à leur cours; et si vous ne vous ennuyez pas aux narrations et aux conseils d'un vieillard, nous viendrons tous les matins sur l'étang pendant que le château dort, et là, je vous conterai mille choses, et vous instruirai de ce que l'expérience m'a trop bien appris, comme ferait un vieux nocher pour un jeune matelot. »

Si je sais et si je vaux quelque chose (et cela est bien peu, sans doute), je le dois à ces *Promenades sur l'étang*. Je crois donc utile d'en retracer les leçons ou plutôt les causeries à ceux qui ont l'âge que j'avais alors. Puissent-elles fructifier plus complétement dans des organisations meilleures et de meilleurs esprits! Puisse mon souvenir n'être pas tout à fait perdu pour la mémoire de cet excellent M. de Nervat, qui, durant son passage ici-bas, n'a guère trouvé que moi pour l'écouter; car c'était un homme d'un cœur si droit et d'une raison si sûre, que tout le monde l'appelait *le vieux fou!*

Dès le lendemain commencèrent nos entretiens dans le bateau; je ne les aurais pas mis par écrit chaque jour, qu'ils seraient restés pour ainsi dire sténographiés dans mon cerveau; et je vais les transcrire ici dans leur ordre quotidien, qui n'a eu d'autres règles que le hasard ou la fantaisie; pareils en cela aux caprices même des promenades.

CHAPITRE PREMIER.

OU EST LE BONHEUR.

Le lendemain:

— « Comment donc! me dit M. de Nervat, mais nous naviguons merveilleusement, ce matin! on vous prendrait de loin pour un vieux rameur, mon jeune ami, et c'est la seconde fois que vous touchez une rame. Comme on fait vite et bien ce que l'on fait avec plaisir! Je gage que vous étiez moins prompt et moins habile à manier votre syntaxe latine ou votre dictionnaire grec; enfant!... vous vous trouviez malheureux, peut-être! Où est le bonheur, s'il n'est pas dans le dortoir, dans le pupitre, dans les récréations d'un écolier?

» *Où est le bonheur ?...* c'est la grande question pour ce

monde, comme le *to be or not to be* d'Hamlet, pour l'autre monde. Le témoignage d'une conscience pure et la modération des désirs, c'est là qu'est le bonheur. Dieu qui a voulu, quoi qu'en disent les écrivains hypocondres, que ses fils soient heureux, a mis le bonheur à leur portée, comme les feuilles du cytise sous la dent du chevreau. Quelques affreuses calamités naturelles, le fléau de quelques incurables infirmités, ne sont que des exceptions qui ont sans doute leur raison dans les secrets de la sagesse divine, et qui accompagnent de loin en loin, sans les déranger, l'ordre général de l'univers et la marche régulière du genre humain. Encore, ces plaies horribles sont-elles pour les uns la juste conséquence de leur mauvaise vie, et pour d'autres, la source des consolations et des espérances d'une vie meilleure. Car, il ne faut pas se hâter de juger du bonheur ou du malheur intimes, sur les symptômes extérieurs et les apparences visibles. Au surplus, à part ces exceptions qu'il ne nous est pas donné d'apprécier exactement, Dieu a placé le bonheur comme un joyau sacré dans le berceau des petits enfants. Plus tard, ils peuvent en faire un collier, ou le briser entre leurs doigts. L'homme peut manquer à la Providence; la Providence ne manque pas à l'homme. Elle envoie sans doute des chagrins à notre cœur, ainsi que des douleurs à notre corps; mais, lorsqu'il n'y a point de notre faute, le bonheur, qui s'est terni par instant, refleurit sous les larmes, comme la santé sous les sueurs de la fièvre, jusqu'au jour marqué pour l'éternelle félicité.

» Pourquoi donc cette plainte presque unanime de désespoir ou de mécontentement qui s'élève nuit et jour de la terre vers les astres paisibles? c'est que l'immense majorité des hommes, après s'être demandé cent fois : *où est le bonheur?* va le chercher où il n'est pas; c'est que les divers fléaux dont le Ciel a rendu l'homme tributaire,

« Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits. »

Le poëte Lemierre a exprimé là une grande vérité; il en a dit bien d'autres; et nos moindres versificateurs se moquent du poëte Lemierre.

» Mettant même de côté les vices et les passions qui sont des causes de malheur inhérentes à chaque homme, et dont la société n'est pas responsable, combien le corps social par ses mœurs, ses préjugés et ses exigences, a-t-il à se reprocher le malaise de chacun de ses membres! En effet, *où est le bonheur* aux yeux de la société, sinon dans les succès de l'ambition, de l'amour-propre et de la cupidité? Qu'est-ce que les familles désirent et recherchent pour leurs enfants? des places, des honneurs, des applaudissements ou beaucoup d'argent. On appelle heureux ceux qui arrivent à quelque chose de tout cela, et malheureux ceux qui restent en chemin ou qui ne s'y sont pas mis. Et qu'on ne croie pas que ces idées soient le triste apanage des hautes classes, ou du moins des classes moyennes. Vous pouvez descendre en toute sûreté, vous retrouverez tout en bas la même manie des états libéraux, le même dégoût des métiers modestes, et le même amour de l'or qui est le dernier mot du siècle actuel. Non que je prétende étouffer toute émulation, toute noble velléité de gloire ou de fortune. Le monde, ce fleuve rapide et fécondant, croupirait comme une marre fangeuse. Et puis, je ne suis pas de ces stoïques envieux qui vous disent qu'il n'y a point de bonheur dans le rang et la richesse; ce sont, au contraire, d'excellents prétextes pour être heureux. La médiocrité est une bonne chose, mais il ne faut pas en abuser. Toutefois, la plupart des riches et des grands sont grandement tourmentés ou richement ennuyés, parce qu'ils ne savent pas vivre une bonne vie : regardez plutôt dans certains hôtels et au fond de certaines voitures, ou, sans aller si loin, dans le château où nous sommes depuis trois semaines. Et, d'un autre côté, Dieu n'a pas déshérité du bonheur les petits et les pauvres; le bonheur, comme le soleil, luit pour tout le monde; écoutez plutôt ce bûcheron qui chante là-bas.

» Mais la sottise universelle, c'est de placer le bonheur uniquement dans le but lointain qu'on poursuit, et que peu atteignent, au lieu de l'échelonner sur les routes que nous parcourons tous : pareils à des voyageurs qui, partis pour Rome ou pour Constantinople, et ne rêvant que ces deux cités fameuses, ne regarderaient pas les fleuves, les forêts, les montagnes, les mers et les beaux horizons du chemin. Quelquefois la maladie ou les brigands les frappent de mort avant qu'ils aient aperçu les tours de la ville, et ils ont tout perdu. Souvent, parvenus auprès de Saint-Pierre ou de Sainte-Sophie, ils n'y trouvent bientôt que vide et désappointement, fatigués qu'ils sont du long et pénible voyage. Ainsi de l'ambition d'honneurs ou de richesses. Les personnes qui ne voient que le point de départ et le point d'arrivée (où l'on n'arrive pas toujours), passent préoccupées devant le bonheur qui était là sur le bord des sentiers, jouant avec les fleurs et les cailloux roses et bleus, ou se baignant dans les ruisseaux, ou courant après les hirondelles, ou chantant avec les jeunes filles sur le seuil des cabanes. — Il n'y a qu'une philosophie pratique, c'est d'ouvrir son âme aux moindres joies et d'être heureux à mesure.

» C'est ainsi que j'ai fait, mon petit ami, ajouta M. de Nervat après une pause de quelques minutes, pendant laquelle il me prit les rames pour me délasser; c'est ainsi que j'ai fait, et vous me voyez pauvre, obscur, vieux, et cependant plus jeune d'esprit et d'émotions que nos messieurs les joueurs et les chasseurs. J'ai beaucoup pleuré, car les hommes m'ont fait du mal et Dieu m'a enlevé les êtres qui m'étaient chers; mais je n'ai pas été complice de l'adversité, et mon âme et mon intelligence ne se sont pas fermées aux bons désirs, et je les ai gardées toujours prêtes à recevoir la rosée après les pluies d'orage. Le tort d'une infinité de gens très-raisonnables d'ailleurs, c'est de croire que le bonheur est fait pour telle ou telle position, plutôt que de s'en faire un dans celle qu'on a. Vous sortez pour courir après lui : restez chez vous, et ouvrez-lui la porte, il entrera; je le connais. On demande souvent : « Où est le bonheur? » et plus souvent le bonheur demande : « Où êtes-vous? » Voilà ce qu'il faudrait crier au genre humain, au lieu de tous les grands systèmes dont on l'étourdit, et qui finiront par le rendre fou.

» Quant à vous, mon enfant, car c'est votre bonheur surtout qui m'occupe, et c'est assez pour nous de mener notre barque sans nous mêler de la manœuvre des flottes, jetez les yeux autour de vous : que de trônes écroulés, que d'ambitions déçues, que de gloires oubliées! Qui sait si l'Empereur lui-même, ce colosse qui ne s'appareille dans les temps qu'avec Alexandre, César et Charlemagne (nous étions alors en 1812), qui sait si Napoléon Bonaparte ne tombera pas un jour du haut de sa puissance et de sa colonne, écrasant sous sa chute toutes les fortunes qui avaient grandi à son ombre? — N'avez-vous pas vu des riches ruinés tout à coup et mourir de consomption, parce qu'ils n'avaient plus rien dans leur poche comme dans leur tête? — N'avez-vous pas vu des poëtes ou des artistes de génie (ces autres empereurs) finir leurs jours dans l'amertume, parce que le bruit de leur nom s'éteignait dans le

fracas des plus jeunes renommées? Donc, mon jeune ami, ne recherchez point la grandeur, la richesse ni la gloire pour elles-mêmes; il n'y a point de consolations pour leurs amants malheureux; et leurs favoris, après tout, n'en recueillent souvent qu'une moisson de désespoir!

» Et, à ce propos, s'il est vrai que le démon de la poésie vous a mordu, comme je le crains, à voir vos cahiers de classes barbouillés de strophes et de rimes sur toutes les marges, prenez bien garde à la rage; cautérisez vite la plaie. La poésie est la plus douce chose, comme charme et amour; elle est la plus cuisante comme vanité. Cultivez avec conscience la disposition que le Ciel a pu vous donner, ne fût-ce que pour mieux jouir du talent des autres, car l'exercice seul d'un art nous en peut révéler tous les secrets; ne fût-ce encore que pour mieux comprendre et mieux admirer les beautés de la nature et les mystères de l'âme, car la poésie est un prisme et une sonde. Si un peu d'honneur vous en revient un jour, tant mieux; car en suivant mes conseils, vous ne connaîtrez pas l'orgueil, dont les retours ont tant de misères. Si vous passez obscur, tant mieux encore, car vous ne connaîtrez point l'envie, n'est-ce pas? ce serpent aussi cruel que le serpent d'Ève! Quoi qu'il en soit de votre poésie, faites-en un état le plus tard possible, et un métier jamais. Et quand l'âge sera venu pour vous, après bien des choses et des personnes qui s'en seront allées, vous retrouverez en vous-même tout un monde d'illusions et de souvenirs; et à ceux qui demanderont *où est le bonheur?* on leur indiquera du doigt votre douce retraite. Et cependant tous les hommes de plaisirs matériels, qui font les heureux devant le monde, et ce beau Gustave de L*** lui-même, qui vient sur son cheval de 6,000 fr., et avec ses deux *groom* rayés, nous avertir que le déjeuner est servi, pour nous faire admirer le luxe de son négligé; tous ces *fashionables* seront alors dans la solitude du cœur et le repos de l'intelligence, avec la goutte et le *spleen* pour toute compagnie.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DE LA NÉCESSITÉ D'UN ÉTAT.

« Si vous êtes pauvre, prenez un état pour ne pas mourir de faim; si vous êtes riche, prenez un état pour ne pas mourir d'ennui. Montesquieu voulait qu'on punît la paresse comme le crime. L'oisiveté étant la mère de tous les vices, moi, je voudrais qu'on accordât des honneurs considérables à celui qui détruirait l'oisiveté, beaucoup plus considérables qu'à celui qui aurait extirpé le plus affreux vice de la société; de même qu'on donne la plus grosse prime au chasseur qui a tué une louve pleine. On est si près de malfaire quand on ne fait rien!... Et tenez, ajouta M. de Nervat, mieux vaut sans doute ce pauvre vieux batelier qui sue à conduire cette grande barque là-bas, que les quatre jeunes dandys qui se font ainsi traîner, couchés sur le dos et bâillant comme des carpes. On voit tout de suite, à la manière ennuyée dont ces beaux messieurs s'amusent, qu'ils n'ont rien à faire qu'à s'amuser.

» *Toujours en fêtes, pas un moment de plaisir!* Moi, qui n'ai jamais fait un vers de ma vie, l'indignation me rendrait poëte, selon l'expression du classique latin: *indignatio*, etc., etc...; mais vous savez mieux cela que moi, puisque vous avez à peine achevé vos études, mon petit ami. Donc je n'ai aucune indulgence pour la fainéantise; cela me crispe à voir et à savoir. Le travail est le lot des enfants d'Adam depuis le péché d'Ève: c'est souvent un devoir pénible, c'est toujours un bienfait. Il donne cœur au plaisir, comme le plaisir donne cœur à l'ouvrage. Le pain gagné par le travail est d'une saveur que n'ont point les gâteaux des oisifs. Que sont toutes les délices du monde à des gens blasés? la table est magnifiquement servie, le festin est excellent, oui, mais il y manque l'appétit. Excusez du peu!

» Tandis que vous êtes tout jeune, mon cher rhétoricien, occupez-vous du choix d'un état: c'est la grande affaire de cette vie. Il n'y a pas de sot métier: il y a des sots qui n'en ont point..., ou des gens d'esprit qui sont pires que des sots quand ils ne savent pas s'occuper, puisqu'ils se dévorent eux-mêmes, faute d'une proie extérieure. Voyez-vous, s'il y a quelques personnes qui meurent de besoin et beaucoup d'autres d'indigestion, c'est presque toujours au désœuvrement qu'il faut s'en prendre. Il y a des états pour tous les rangs, pour toutes les fortunes, pour toutes les éducations. Il y a même des occupations qui, sans être des états, en tiennent lieu pour les gens qui s'en passeraient matériellement. La spéculation n'est pas le principal but, c'est l'emploi du temps. Il s'agit aussi bien de ne pas perdre sa vie que de chercher à la gagner. Il en est de l'occupation comme de la religion: elles sont pour le moins aussi nécessaires aux grands qu'aux petits, quoiqu'on dise dans les salons: *Cela est bon pour le peuple!*

» Mais combien peu de gens savent s'occuper par eux-mêmes! Si l'homme n'est pas forcé d'agir, sa paresse native prend bien vite le dessus; on voit de fréquentes désertions dans les volontaires du travail. Une des plus grandes vertus, c'est d'accomplir jour à jour une tâche qu'on s'est imposée soi-même. Votre père possède cette vertu et beaucoup d'autres, mon cher enfant. Parvenu, jeune de cœur et d'esprit, à un âge très-avancé, les fonctions laborieuses, les devoirs d'état l'ont quitté, et je ne l'ai jamais vu si occupé que depuis qu'il n'a rien à faire. C'est au point qu'on le dérange toujours en entrant dans son cabinet; il a les visites et les promenades en aversion; et les causeries seules de l'amitié ou de l'esprit peuvent l'arracher aux aimables et graves entretiens de ses livres. Aussi, chaque jour, quand le soir vient, votre père se croit encore à midi; il en est de même du soir de sa vie. Heureux qui, comme lui, n'a besoin de personne pour s'amuser et sait vivre seul des journées entières! mais pour cela, il faut un esprit fertile et cultivé, avec une âme droite et pure. Les cerveaux creux et les consciences malades ne

tiennent pas en place et courent toujours après quelqu'un. Je conseille à ce quelqu'un de courir plus fort. L'étude ressemble à cette adorable mère peinte par Landsear, et qui protége et rend si heureux son enfant!



Une mère, d'après Landsear.

» Un état, une occupation obligatoire tient lieu de cette vertu si rare qui fait les loisirs studieux. Avec un état, point de ce vague misérable, de ces nausées vaporeuses, de ce *dégingandé* de l'existence, fléau trop à la mode parmi la jeunesse actuelle. Un devoir accompli, quelque peu de chose qu'il soit, est une grande satisfaction. C'est une joie intérieure, une joie sereine, une bonne joie, de se dire : « Je suis au poste que m'a désigné la Providence ; je remplis ma destinée, grande ou mesquine, qu'importe? J'ai creusé mon sillon aujourd'hui ; je puis me reposer ou rire maintenant, et regarder le ciel et la nature, sans qu'une voix s'élève autour de moi pour me demander : Qu'as-tu fait de ta journée ? »

» Vous sortez des classes et vous entrez dans le monde, mon ami; ne prolongez pas les vacances, vous ne pourriez plus reprendre le collier du travail. Le monde est une étude et une arène aussi : il ne donne point de prix ni de couronnes à ceux qui ne travaillent pas. Et ne croyez point qu'avec toutes les obligations d'un état, vous n'auriez plus de moments pour les plaisirs : outre qu'ils seront plus vifs, ils arriveront toujours à propos. J'ai remarqué que les hommes qui ne font rien n'ont le temps de rien. C'est

comme une grande fortune sans ordre ; elle ne vous laisse jamais la disposition d'une somme ronde quand il vous la faut. L'habitude de classer son temps fait qu'on en a pour tout.

» Il y a un malheur dans notre siècle, il y en a même plus d'un, mais enfin voilà ce malheur : toutes les professions, toutes les fonctions du gouvernement rapportent de l'argent. Elles semblent donc revenir de droit aux hommes qui ont de la capacité avec une aisance bornée; si donc les hommes qui ont une grande aisance avec une capacité quelquefois fort bornée accaparent une partie de ces places, ils font un tort réel à ceux qu'elles aideraient à vivre. Si les riches, au contraire, s'abstiennent d'y concourir, voilà une masse énorme d'oisifs bien terribles, car ils ont tous les moyens d'abuser de leur oisiveté. Autrefois, cet inconvénient était sauvé par cette multitude de charges judiciaires qui non-seulement ne rapportaient rien, mais qu'on n'obtenait que moyennant finances. Un président à mortier achetait 300,000 livres le droit de se lever à cinq heures du matin pour rendre la justice à tous les plaideurs. On peut dire de fort bonnes choses, et on en a dit, contre la vénalité des charges ; toujours est-il que voilà des riches qui employaient leur argent à employer leur temps. C'était par vanité, dit-on, parce qu'il leur en revenait de l'honneur et des honneurs : c'est par vanité aussi que se font certaines aumônes. Mais un des grands problèmes à résoudre, n'est-ce pas de faire tourner les passions des individus au profit de la société? Au surplus, mon jeune ami, ce n'est pas comme *laudator temporis acti*, que je vous dis cela ; c'est par esprit de justice tout bonnement. Il y a des choses de l'époque présente que je préfère de beaucoup à certaines choses de mon temps, et je l'avouerai avec grande naïveté dans nos prochains entretiens.

» Néanmoins, songez à prendre un état; et, en attendant, faites force de rames vers le rivage, car le vent fraîchit, un point noir s'avance dans le ciel du côté de l'occident, les petits flots de l'étang se rident, et, avant qu'il soit huit heures (et il est huit heures moins deux minutes) nous pourrions bien être arrosés de manière à faire rire de nous tout le château, *quod est vitandum !* »

Et je naviguai de tout mon courage et de tout mon savoir, et nous abordâmes tout juste pour ne pas perdre une seule goutte du déluge que M. de Nervat avait si bien prédit... un peu trop tard.

CHAPITRE TROISIÈME.

ÉPISODE.

Ce jour-là, nous trouvâmes, dès sept heures du matin, l'étang couvert de barques toutes pleines de monde. C'était une partie de promenade nautique qu'avaient arrangée les habitants du château avec plusieurs châteaux voisins. Il devait y avoir grande pêche, concert sur l'eau, déjeuner sur l'herbe, que sais-je encore ? La maîtresse du lieu avait voulu surprendre ainsi nos courses solitaires et jeter ses plaisirs bruyants à travers notre philosophie matinale. Quand j'arrivai, avec M. de Nervat, sur le bord de l'étang, ce fut un vaste éclat de rire parti de toutes les embarcations, et mille mauvais bons mots sur le négligé de notre costume, qui contrastait en effet d'une manière peu avantageuse avec l'élégance méditée de toutes les toilettes. Nous supportâmes courageusement cette bordée de railleries, et nous fîmes bonne contenance, comme on devait l'attendre de deux philosophes. Seulement, M. de Nervat, ayant promené son regard observateur sur le personnel de la flottille, se prit à rire dans sa barbe qui avait trois jours de date, et murmura entre ses trois ou quatre dents : « Rira bien qui rira le dernier. » Puis nous appareillâmes, et, prenant le vent, nous joignîmes la brillante escadre, qui nous reçut fort galamment après cette première salve de quolibets moqueurs ; et nous voilà tous envolés.... et heureux sur les flots, comme le poisson dans l'eau.

Beaucoup plus heureux même, car au bout d'un quart d'heure dix plats de friture et trois ou quatre matelottes furent pêchés à grand renfort de lignes et de filets. Il y avait là des petits poissons roses, bleuâtres ou argentés, et tout effilés comme de petites flèches ; et des limandes aplaties comme une feuille de papier, et dont l'organisation vitale est un problème que je suis bien résolu à ne pas résoudre; puis des perches grasses et appétissantes, que les gourmands ont surnommées les perdrix des rivières; puis des anguilles que j'appelais des couleuvres, puis un brochet méchant et vorace comme un requin, puis enfin une antique et vénérable carpe hydropique, avec de la terre et de l'herbe sur le dos et de la barbe autour du bec : cette vieille douairière de l'étang, qui avait vu, dit-on, François Ier, mais qui ne s'en souvenait pas, fit une résistance héroïque ; elle cassa trois hameçons, rompit trois fois les mailles du filet, et ne se rendit qu'aux étreintes de quatre mains de bateliers qui la lancèrent à sec sur le rivage pour la calmer. (Quel calme !) Oh ! que son agonie fut longue et terrible ! comme la pauvre carpe se tordait, sautait, se roulait et bondissait encore ! L'eau vivifiante était là, sous ses yeux, à quelques bonds; elle en respirait la fraîcheur; son gosier haletant et desséché en humait les délices absentes. Alors, par un dernier effort, elle s'élançait vers sa limpide patrie... Mais un pied ou une rame impitoyable la rejetait bien loin sur la terre aride et raboteuse. Je la vis longtemps se débattre misérablement... Cet air qui nous fait exister la faisait mourir... Elle souffrait tant, qu'il me sembla voir des larmes tomber de ses yeux éteints et entendre un gémissement sortir de sa gorge muette...; puis, elle écarta en tous sens ses nageoires qui semblaient encore chercher un peu d'eau, elle ouvrit une dernière fois son bec altéré, et, se couchant sur le flanc, elle s'endormit convulsivement pour ne plus se réveiller. Il y avait près de nous des messieurs fort importants, qui s'amusaient on ne peut davantage aux tortures de cette malheureuse bête..... Moi, j'en avais la chair de poule, et mon cœur faisait du bruit comme le battant d'une cloche. M. de Nervat s'en aperçut : « C'est bien, mon enfant, me dit-il, ne cachez point votre émotion; celui qui n'a point pitié des animaux, soyez sûr qu'il n'a pas non plus grande humanité. »

Cependant, les barques s'éloignaient en déployant leurs

petites voiles que gonflaient doucement les tièdes zéphyrs de l'automne ; et tout à coup une voix chanta, la voix d'une jeune demoiselle assise, calme et pure, à l'extrémité d'un bâteau près du nôtre, comme ces figures d'ivoire que les anciens attachaient à la poupe de leurs navires pour conjurer les orages. Or, voici ce qu'elle chanta :

Ce que j'aime, c'est l'avalanche;
L'aigle qui joue avec l'éclair;
C'est la lune, veilleuse blanche,
Suspendue aux voûtes de l'air;
Ce que j'aime, c'est l'éphémère
Qui naît et meurt dans un rayon;
C'est la rose et le papillon...
Ce que j'adore, c'est ma mère!
Ma bonne mère!

Ce que j'aime aussi, c'est Grenade
Aux lions de marbre, aux toits d'or;
C'est Venise, veuve et malade,
Mais toujours jeune et belle encor;
Ce que j'aime, c'est l'onde amère
Qui vient s'endormir mollement
Au seuil de ses palais dormant...
Ce que j'adore, c'est ma mère!
Ma bonne mère!

Ce que j'aime, c'est la magie
Des pinceaux, du chant et des vers;
C'est le grand lustre, où la bougie
Rayonne, soleil des hivers.
Ce que j'aime, c'est la chimère,
Fée aux sympathiques miroirs,
Qui court dans nos bals, tous les soirs...
Ce que j'adore, c'est ma mère!
Ma bonne mère!

La voix et la musique étaient délicieuses; toutes les barques applaudirent à trois reprises ; mais moi !.... dans quelle extase d'orgueil étais-je plongé! Ces paroles..., elles étaient de moi! C'étaient les premiers vers que j'avais faits ou du moins que j'avais écrits sur un album, sur un des premiers albums qui eussent paru (combien nous en est-il passé depuis par les mains !... cela fait trembler). Et cette jeune demoiselle les aura lus quelque part, me dis-je en mon cœur, et les aura trouvés jolis, puisqu'elle en a fait la musique elle-même, sa première musique aussi, et puisqu'elle les chante avec tant de charme et d'expression..., et tout cela sans me connaître, sans connaître l'auteur !... Dieu peut m'envoyer de grands succès (il peut les choses les plus extraordinaires), jamais aucun triomphe public et officiel ne remplira mon âme d'une joie et d'une émotion si douces et si vives. Mes pieds ne touchaient plus au bateau, j'avais grandi d'une coudée en trois minutes, je crus un instant qu'il me poussait des ailes.... Notre bateau frappa contre un pieu caché sous l'eau, et la secousse fut telle que je m'écroulai tout de mon long avec mes rêves. « Vous voyez, mon bon ami, me dit M. de Nervat, en m'aidant à me relever, qu'il n'y a pas loin d'un poëte triomphant à un auteur tombé..., c'est un des cent mille exemples des caprices de la gloire. »

Et la flottille continuait sa navigation prospère ; et sur un signe de la *barque-amirale*, s'éleva d'un bateau chargé de musiciens une symphonie de hautbois, de bassons, de flûtes et de cors, qui se répandit autour de nous et nous enferma comme dans un réseau sonore. Rien n'est si délicieux que la musique sur l'eau, que les merveilles de l'art au milieu des merveilles de la nature. « En vérité, me disait M. de Nervat dans les silences de la symphonie, je ne sais pas pourquoi les riches du siècle ne se donnent jamais ces sortes de plaisirs; ou plutôt je sais trop pourquoi : c'est que nos riches n'aiment ni la nature ni les arts. — Qu'est-ce qu'ils aiment donc? lui demandai-je. — Mon enfant, ils aiment les tilburys, les pâtés de foie et la bouillotte. — Voilà tout? — A bien peu de chose près! — Pauvres riches! »

Je réfléchissais encore sur leur misère, quand on nous aborda dans une île charmante, qui souriait comme une corbeille de fleurs et de verdure au milieu des vastes eaux de l'étang. Connaissez-vous rien de plus séduisant qu'une île comme celle-là? Elle avait des collines, des bois, des vallées et une petite rivière à elle toute seule. C'est l'abrégé d'un monde, et il semble que le malheur et le chagrin ne puissent pas vous atteindre derrière ce rempart de flots qui vous protége. Hélas ! le chagrin est un monstre qui nage à merveille, et pour peu qu'il vous adopte, il saura bien vous aller trouver..., fût-ce au bout de tous les océans; j'ai su cela depuis, mais alors j'étais fort ignorant de ces choses. Un excellent déjeuner était préparé sur l'herbe, c'est-à-dire sur des tables qui avaient les pieds dans l'herbe, ce qui est un peu moins champêtre, mais beaucoup plus commode. On s'assit fort gaiement, et le festin commença, et la symphonie de recommencer. Nous étions vraiment, à la statue près, autant de don Juans...; et en effet, l'orchestre nous redisait cet admirable final du souper, où Mozart mêla ce qu'il y a de plus enchanteur à ce qu'il y a de plus terrible, la musique de l'enfer aux mélodies du ciel. Au bout de cinquante ou soixante mesures, la figure de nos messieurs s'allongeait avec la musique..., ils chuchotaient, ils bâillaient, ils avaient des crampes ; enfin, il était clair comme le jour qu'ils s'ennuyaient et qu'ils regrettaient la carpe.... Par bonheur, un domestique vint à se prendre le pied dans une broussaille, sur le bord de l'île, et tomba dans l'eau la tête la première. — Ces messieurs se déridèrent un peu; il était temps; et comme cet accident avait fait tout interrompre pour aller repêcher ce pauvre homme, qui en fut quitte pour avoir bu un coup d'eau pure (libation contre ses habitudes), nos messieurs en profitèrent pour s'écrier : « Assez, assez de musique, car on ne s'entend pas. » Et Mozart, le Raphaël de la mélodie, le Shakspeare de l'harmonie, fut obligé de serrer ses flûtes et ses hautbois, pour écouter... qui ? et quoi ?...

Alors s'établit une conversation sur je ne sais plus quel mariage d'une demoiselle des environs, que l'on blâmait fort parce qu'elle avait choisi le plus aimable au lieu du plus riche. Mon Dieu ! elle s'était peut-être trompée ! Tout ce que je compris dans ce flux de paroles sans pensée (ô divin Mozart, pourquoi t'avait-on fait taire?), c'est que tout ce monde comme il faut, et comme il n'en faudrait pas, disposait ainsi l'échelle du mérite : d'abord, et bien au-dessus de tout, l'argent; ensuite, la naissance ou le rang; puis, beaucoup, beaucoup plus bas, l'esprit, la science et les talents ; et enfin, dans l'erratum de leur liste, les vertus et la moralité. Cette chose me contrista de la part de gens que je croyais avoir à respecter à cause de leur âge et de leur position : voilà que je les méprisais..., et j'en pleurais presque. Mes regards se tournèrent vers la jeune Polymnie qui m'avait pris pour son Apollon (voyez comme j'étais mythologique alors!) ; elle ne pleurait pas, mais elle souriait d'une manière...; cela voulait dire absolument la même chose.

A force de parler, ces messieurs ne s'entendirent plus (c'était bien la peine de faire cesser la musique) ; puis quelques mots piquants, je me trompe, mordants, furent prononcés autour de la table; le vin avait éveillé toutes les prétentions et mis tous les cœurs à nu..., ils n'y gagnaient pas : la discussion dégénérait en dispute... Les dames s'in-

terposèrent et levèrent le siége pour lever en même temps toute difficulté, et tous les convives, arrivés si joyeux, s'en revinrent les uns avec de l'aigreur et du fiel dans le cœur, les autres avec des vapeurs et de l'ennui : les autres, ce sont les dames, bien entendu. M. de Nervat, tout seul, riait encore dans sa grande barbe, et il riait bien, comme riant le dernier : il l'avait dit.

En regagnant le château : « Est-ce que tout le monde pense comme ces messieurs ? lui dis-je. — Oui, mon petit ami, tout ce qu'on appelle le monde dans notre siècle. Son aristocratie est arrangée comme cela : les banquiers sont en haut, puis les grands seigneurs, puis les poëtes et les philosophes, puis les gens vertueux et les saints eux-mêmes, si nous en avions. — Mais il me semble que si l'on renversait la pyramide, cela n'en vaudrait que mieux. — Oui, certes, mon enfant. Voulez-vous avoir une opinion juste de quelque chose? prenez l'opinion contraire à celle du monde. — Et cette absurde classification du mérite a-t-elle toujours été comme elle est à présent? — Non, mon ami. — Et sera-t-elle toujours de même? — Non pas, fort heureusement. — Pourquoi ? — Parce que rien n'est stationnaire sous la lune. — Les choses iront donc mieux plus tard? — Elles iront du moins autrement, et, au point où elles en sont, tout changement ressemble à une amélioration... Mais nous causerons de tout cela dans notre première promenade. Celle-ci n'aura pourtant pas été perdue; c'est une leçon en action, et comme une des planches de notre texte. »

Nous arrivâmes au perron du château, où tous les amis et bons voisins se séparèrent sans prendre jour pour une nouvelle partie de plaisir, dans la peur, sans doute, de n'y pas trouver la moindre partie d'un plaisir.

Chapitre quatrième.

LA VIE DU COLLÉGE.

En rentrant de cette fête nautique, je trouvai dans la salle à manger du château trois écoliers, neveux ou petits-cousins des propriétaires, et qui venaient passer chez eux quelques jours des vacances. Nous nous liâmes tout de suite de cette bonne et franche amitié du premier âge, qui est sûre de regagner dans l'avenir les années qu'elle n'aurait pu avoir dans le passé. Lorsque ces messieurs eurent achevé leur *goûter*, ce qui se fit attendre un peu, nous causâmes de nos affaires : — A quel collége êtes-vous ? — Et vous ? — Le *second plat* y est-il bon ? — Combien avez-vous de vacances? — Où va-t-on se promener ? — Vous permet-on d'acheter des cervelas et des pâtés avec *vos semaines*? Toutes questions plus graves les unes que les autres, comme vous voyez. Quand ils apprirent que j'étais sorti du collége tout à fait, ils reculèrent trois pas et me toisèrent des yeux, avec une sorte d'étonnement mêlé de respect et d'envie.

— Il est sorti du collége!... est-il heureux celui-là!

Et ils devinrent tout rêveurs.

Le lendemain matin, M. de Nervat les fit monter avec nous dans notre bateau : il n'oubliait jamais rien ni personne. Lorsque nous fûmes en plein étang, et que les rires et les vives conversations d'écoliers furent en pleine activité, joutant de bruit, mais non pas de mélodie, avec les petits oiseaux du rivage, qui s'égosillaient pour se faire entendre (les petits oiseaux sont d'une exigence et d'un amour-propre inconcevables) :

— Est-il heureux, celui-là !... il est sorti du collége! s'écria M. de Nervat avec une emphase comique; car, messieurs, ajouta-t-il, j'ai entendu hier cette exclamation que je vous répète ici, et que vous ne répéterez plus vous-mêmes, j'espère, si vous voulez m'écouter un instant... C'est donc une bien affreuse chose que d'être au collége? Et pourquoi cela, s'il vous plaît?...

— Ah ! mais, répondirent les trois écoliers, parce qu'on y travaille et qu'on n'y est pas libre.

— Ce que vous désirez le plus, c'est d'en être dehors? Pour quelle raison ?

— Tiens ! pour être libres et ne plus travailler !

— Voyons, mes petits amis, raisonnons et calculons.

Vous avez, au collége, deux ou trois heures de récréation par jour, sans compter les promenades; trois ou quatre jours de congé ou de sortie par mois; un ou deux mois de vacances par an. Pauvres esclaves à la chaîne et à la corvée !... Et savez-vous quelle liberté vous attend dans le monde ?... Quelque état ou carrière que vous suiviez, votre travail y sera plus long et votre chaîne plus courte : demandez à tous ces heureux qui sont sortis du collége, depuis l'Empereur jusqu'à moi, qui ai végété un demi-siècle en d'obscures occupations; demandez-nous à tous combien d'heures par jour, de jours par mois, de mois par an cette vie de loisirs et de liberté nous a laissés pour être à nous-mêmes et à ce qui nous plaît !... Vous en auriez pitié si je vous le disais !... Une voix intérieure nous crie sans cesse : « Travaille ! travaille ! empereur ou commis, travaille ! artiste ou artisan, travaille ! laboureur ou marin, travaille ! poëte ou marchand, travaille ! et quand tu auras longtemps travaillé, tes récréations, tes congés et vacances seront encore remplis de sollicitudes et de tracas, et bien souvent de chagrins et de douleurs. Ta vie sera libre quelquefois; ton esprit ne le sera jamais; les soins de l'existence, les soucis de l'avenir, les embarras de famille, les injustices des hommes, leurs obsessions, leurs importunités, leurs calomnies..., et jusqu'à leurs visites, qu'il faut rendre; à leurs lettres, auxquelles il faut répondre; à leurs commissions, qu'il faut faire (car les coups de massue ne dispensent pas des coups d'épingle), seront autant de fantômes très-réels qui viendront assiéger les rapides moments de ton repos ou de tes plaisirs : tout le reste sera au travail. Quelle liberté ! Et ce travail, mes amis, ce n'est plus la noble étude des chefs-d'œuvre antiques ou des sciences toujours nouvelles; c'est un labeur aride et ingrat, n'ayant d'autre appât que le prix de fortune ou d'ambition, qui tantôt nous échappe, et tantôt couronne une tête courbée par l'âge ou le chagrin.

— Mais il y a des hommes riches et qui ne font rien que s'amuser !

— D'abord, cela est rare, et quand on met à la loterie,

il ne faut pas compter sur le quine ; et puis, ces gens si indépendants sont les esclaves de leurs passions ou de leurs préjugés (il n'y a pas de pires maîtres) ; ces gens si désoccupés ont un travail affreux, celui d'arranger leur journée, le matin, et de la pousser jusqu'au soir sans qu'elle retombe d'ennui sur eux mille fois pour une, comme la pierre fabuleuse de Sysiphe.

« Vous regardez le collége, mes enfants, comme un rude chemin pour arriver aux sentiers fleuris du monde. La discipline, les travaux et le prétendu esclavage du collége ne sont, au contraire, qu'une image anticipée et bien affaiblie de ce qui vous attend à sa sortie ; une préparation nécessaire à la vie réelle, et doucement proportionnée à la délicatesse de vos organes. Croyez-moi, et regardez-vous : votre visage est épanoui ; vos gestes sont la joie même ; vos paroles sont vives, bruyantes... ; une existence qui a des journées entières comme cela peut-elle sans absurdité être appelée malheureuse? Et les instants du travail n'ont-ils pas leur charme indicible ? Il me semble être encore dans la classe, le soir, quand le poêle est bien chaud et toutes les portes bien closes ; nous sommes là dix amis de front sur chaque double banc des deux longues tables : un Virgile est ouvert devant chaque écolier pieusement incliné sur son pupitre. Tout se tait dans la vaste salle, et l'on n'entend que le petit bruit des plumes qui courent sur le papier, ou des feuilles du dictionnaire qu'un doigt agile interroge. Cette poésie du divin Virgile, cette symétrie et ce silence de la classe, cette figure vénérable du vieux maître, assis dans sa chaire, au bout de la table, et surveillant son jeune peuple comme un roi pasteur... ; cette



La classe.

tranquillité suprême et du corps et de l'âme; tout cela, comparé à la vie inquiète et troublée telle que le monde l'a faite, tire encore des larmes de mes yeux desséchés, et ramène un sourire inaccoutumé sur mes lèvres ! Et je me souviens qu'un jour le maître me punit sévèrement pour avoir poussé trois cris au milieu de la classe silencieuse : il avait raison; mais ces trois cris n'étaient ni une sotte espièglerie ni une plus sotte moquerie; non, c'était le langage involontaire de ma joie intérieure ; je me sentais heureux, mais d'un bonheur presque surnaturel, de vivre si calme au milieu de cette atmosphère studieuse, et je criai, et je me laissai punir sans rien expliquer ; je mettais une sorte de sainte pudeur à ne pas livrer peut-être aux rires profanes de mes camarades le secret d'une émotion intime qu'ils n'auraient pas comprise. Combien de fois, ainsi, tient-on cachées au fond de son cœur ses admirations ou ses croyances ! combien de fois les a-t-on même presque reniées plutôt que de les exposer à l'indifférence ou aux sarcasmes des hommes ! On voile son idole, de peur qu'un sot ne la trouve pas belle. Mais, continua M. de Nervat, quand mon père vint me voir, le jour même de ma punition, je lui racontai la chose tout entière à lui, ce pauvre père, et il m'embrassa si fort!... il était si tendre!... Il tira sa montre de son gousset, sa belle montre d'or guilloché, et il me dit: « C'est pour toi, mon enfant !... garde-la toujours en souvenir de la joie que m'a causée ta faute d'aujourd'hui. » Et

je voulus lui sauter au cou; mais j'étais à genoux pour une heure encore, montre à la main, c'est à la lettre; et pour ne pas rompre mon ban, je ne baisai que ces mains chéries..., qui, un mois après, me bénissaient sur un lit de mort!... Non, je ne croirai jamais qu'il y ait soixante et six ans de cela!... Mon pauvre père! mon père adoré! c'est moi qui suis vieux maintenant; mais je n'ai point d'enfant, et je suis toujours le tien par le cœur! Tu me vois du haut des cieux, n'est-ce pas? Mais moi..., je n'ai pas cessé de chercher depuis que tu as quitté la terre!...

« Eh bien! voilà que je pleure de grosses larmes, et vous pleurez aussi, mes amis; pardon! pardon! La matinée est superbe; le rivage est couvert de fleurs; nous allons y aborder, et vous ferez une bonne partie de course et de lutte sur le gazon, et encore de ces bons rires de tout à l'heure. »

Mais nous nous précipitâmes tous quatre sur les joues de M. de Nervat, et nous les inondâmes de caresses, et nous baisâmes longtemps ses cheveux blancs; et les trois écoliers lui promirent de reprendre vaillamment la vie du collége, où le travail est si paisible et la récréation si animée; où les rivaux sont des amis, lorsque, dans le monde, les amis sont presque toujours des rivaux; où les maîtres, enfin, châtient et récompensent comme feraient les pères eux-mêmes, et bien mieux sans doute; car ils ont nécessairement trois grandes qualités qui doivent les faire vénérer des élèves et des parents: science, conscience et patience; je dis nécessairement, car ceux qui ne les auraient pas n'auraient ni la force ni les moyens de continuer trois mois cette noble, difficile et salutaire profession.

CHAPITRE CINQUIÈME.

UN BULLLETIN DE LA GRANDE ARMÉE.

Des affaires de famille avaient appelé M. de Nervat à Paris; car, lorsqu'on n'a plus de famille, hélas! on en a encore longtemps les tracas: c'est un héritage qui ne vous manque jamais. C'était le seul qu'avait fait cet excellent homme, et il s'en occupait comme d'autres s'occupent d'une riche succession, pour l'honneur de son nom, que personne cependant ne devait porter après lui, mais qui devait s'éteindre pur et glorieux comme un soleil qui se coucherait pour la dernière fois. Quant à moi, il avait été convenu que je passerais l'hiver dans ce château, dont les maîtres étaient retenus par des travaux et des plantations. M. de Nervat m'avait dicté l'emploi de mes journées pour le temps de son absence, qui serait de deux mois environ, et j'exécutai ses prescriptions aussi ponctuellement pour le moins que s'il eût été là pour me surveiller. Les volontés d'un ami qui part sont sacrées; c'est le testament de l'absence. « Levez-vous de bonne heure; travaillez toujours quand vous êtes seul, et ne recherchez que la société des dames et des vieillards. » Ce furent là ses dernières paroles en me quittant.

Et lorsqu'il revint, c'était par une froide aurore de la fin de novembre; il faisait à peine jour, et il m'aperçut de loin, dans la grande avenue, comme si j'allais à sa rencontre; et pourtant, il n'avait rien écrit de son retour; car il craignait par-dessus tout d'occasionner le moindre dérangement. Il fut heureux de me trouver si matinal, circonstance de bon augure pour ses autres prescriptions. Je vous laisse à penser si je lui sautai au cou et si je l'accablai de caresses et de questions. Mais lui:

— Et notre bateau, mon cher ami? nous avons tout le temps d'une bonne promenade et d'une bonne causerie avant le réveil du château. Vous ramerez tout seul, et la mollesse de notre navigation me reposera des cahots de la grande route.

Que c'est une douce et belle chose qu'une fraîche matinée de novembre, un pâle et pur soleil d'automne! c'est comme une vieillesse souriante et sereine; comme un cœur chaud sous des cheveux blancs. Aussi, je regardais tour à tour le ciel et M. de Nervat; c'était une harmonie parfaite. A peine étions-nous installés dans notre bateau, lui à moitié couché, moi ramant déjà des deux bras, qu'un bruit sourd et répété de seconde en seconde s'entendit du côté de la ville: nous prêtâmes l'oreille en nous penchant sur l'eau, et les échos profonds de l'étang nous rendirent le bruit plus distinct.

— C'est le canon! c'est le canon! m'écriai-je en me levant brusquement.

Et sans M. de Nervat, qui me retint par la jambe, je m'élançais du bateau et je me serais noyé le plus gaîment du monde; car, bateau, étang, M. de Nervat lui-même, tout avait disparu; il n'y avait plus pour moi que le canon qui tonnait, et le besoin d'y courir.

—Ah! monsieur, dis-je en m'éveillant de mon somnambulisme d'enthousiasme, revenons vite au château; ce sont des nouvelles de la grande armée! encore une victoire de l'Empereur! bien sûr!

On vous a raconté, mes jeunes amis, mais vous ne pouvez comprendre tout à fait quelles étaient nos émotions presque continuelles, à nous, écoliers de l'Empire. Napoléon avait décrété deux grandes choses: l'ordre à l'intérieur, et la victoire partout. On payait cela, je le sais, avec du sang français et de la liberté; mais quand arrivait le bulletin, il n'était plus question que de la bataille gagnée, des cent drapeaux apportés pour tapisser le dôme des Invalides, des cent canons pris pour faire des colonnes, des vingt mille prisonniers enchaînés au char de nos triomphes, et des capitales étrangères, qui deviendraient peut-être des chefs-lieux de nos départements. Et c'étaient des cris dans toutes les rues, des proclamations dans tous les théâtres, des *Te Deum* dans toutes les églises!

Ce jour-là, c'était encore une grande victoire; laquelle, je ne saurais le dire; il est permis à la mémoire de s'égarer dans cette forêt de lauriers: ce que je sais parfaitement, c'est qu'on me fit lire tout haut, pendant le déjeuner, le bulletin de la grande armée, et que les opinions les plus contraires se réunirent dans un juste sentiment d'orgueil national, et qu'on parla fort mal de l'Angleterre

que nous irions bientôt conquérir, et fort glorieusement du roi de Rome, encore au berceau, qui un jour gouvernerait en paix le nouvel empire d'Occident (hélas! il ne faudrait jamais parler de rien); et je sortis de table avec le transport au cerveau. Et en effet, je revins, quelques heures après, avec une ode nationale, impériale, triomphale!... que j'envoyai à M. de Fontanes, grand-maître de l'Université, qui me répondit beaucoup de compliments, et au *Moniteur*, qui l'imprima, et à l'Empereur, qui me fit dire qu'il l'avait lue... Je vous demande un peu ce que je devins! je croyais, en vérité, avoir gagné la bataille d'Austerlitz. La voici, cette ode, revue, diminuée et purgée, dans le temps, par M. de Nervat. Elle aura peut-être de l'intérêt à vos yeux, mes jeunes amis, à cause du sujet, et comme une œuvre d'écolier; c'est une confidence de camarade à camarade. Et puis, ce premier petit succès a décidé ma vocation, et, à partir de là, je n'ai plus cessé de marcher dans cette rude carrière poétique et littéraire qu'il faut ensuite continuer péniblement jusqu'à ce que mort s'ensuive. Prenez donc bien garde de faire imprimer trop tôt une ode dans le *Moniteur*.

LA PAIX CONQUISE. — ODE.

« Folle Albion, tu dis : Je suis reine ! la terre
Enfante l'or pour moi.......

Mais je m'arrête et vous fais grâce du reste, avec d'autant plus de générosité que cette ode se trouve à présent dans tous mes recueils, et que si on ne la lit point, ce n'est pas faute d'occasion.

Eh bien! en recopiant le commencement de ces vieux vers, mon cœur se surprend encore à tressaillir. C'est qu'il en était alors des idées de guerre et de conquête comme depuis des utopies politiques, comme aujourd'hui des théories philosophiques, artistiques ou industrielles. A chaque époque ses querelles et ses enthousiasmes; et convenons que si jamais enthousiasme fut raisonnable, c'est celui qu'inspirait l'Empereur!... Mais que les guerres et les conquêtes sont loin!... M. de Nervat me le disait bien: « Chaque régime meurt par l'abus de son principe; l'Empereur, à force de tuer des hommes, finira par tuer la guerre elle-même à coups de canon! »

(*Sera continué.*) ÉMILE DESCHAMPS.

DEUX AVENTURES DE CHASSE.

Quand j'habitais l'Amérique, j'avais l'habitude d'aller me promener, presque toutes les après-midi, sur la place principale de Washington. J'y rencontrais souvent un petit homme boiteux, les yeux couverts de lunettes vertes, assez laid, et qui se rendait, une ligne à la main, vers une des rivières du voisinage, pour y pêcher des petits poissons, fort communs dans les environs. La physionomie de cet homme était si plaisante, que j'avais fini par m'en faire une sorte d'amusement; d'autant plus que je le voyais presque toujours revenir, le soir, avec son panier vide. Un jour que je faisais ma promenade habituelle en compagnie, cette fois, d'un capitaine arrivant de l'Amérique du Sud, mon pêcheur malencontreux passa, et je me pris à rire.

— Le niais, m'écriai-je!

Mon ami me regarda en souriant lui-même.

— Cet homme, dit-il, n'a pas toujours été occupé à pêcher sans prendre de poisson. Je l'ai connu, il n'y a pas bien longtemps, dans d'autres contrées, où il faisait preuve de courage et d'adresse à une pêche plus sérieuse.

Puis, appelant le vieillard :

— Holà! maître Dedmer, cria-t-il; passerez-vous près d'un ancien ami sans le saluer?

Le pêcheur vint serrer affectueusement la main du capitaine.

— Voici monsieur, qui rit de votre peu de bonheur à la pêche, dit brusquement celui-ci.

— En effet, répliqua le vieillard avec une charmante bonhomie, les chances ne me sont guère favorables : il faut surtout en accuser la faiblesse de ma vue; quand on est à peu près aveugle, on fait un mauvais pêcheur.

Le remords me saisit quand j'appris que la prétendue maladresse de cet homme avait pour cause une si triste infirmité.

— N'importe, reprit-il avec gaieté, si les petits poissons mordent aujourd'hui impunément à ma ligne, il n'en a pas toujours été de même des gros.

— Je le sais, et je désire en convaincre monsieur..... Contez-nous donc ce qui vous est arrivé à la Guyane.

— Volontiers, dit le vieillard; seulement, veuillez regarder à l'horloge du Capitole l'heure qu'il est, afin que je ne retarde pas trop mon retour chez moi; car ma femme pourrait s'inquiéter.

J'allai voir l'heure à l'horloge du Capitole, si petite et si mal placée — le Capitole est l'Hôtel-de-Ville de Wasington. — J'appris au vieillard qu'il était quatre heures.

— J'ai une demi-heure devant moi, dit-il; écoutez donc.

I.

J'eus l'occasion, pendant un séjour que je fis dans l'Amérique du Sud, de passer quelques semaines sur une habitation située au bord d'un fleuve qui prend sa source dans les montagnes de la Guyane. Mon hôte, quoique la plus grande partie de son temps fût employée à diriger et à surveiller les travaux de sa plantation, trouvait cependant encore le moyen d'en consacrer une bonne partie à mon amusement. Accompagnés de deux domestiques et de César, nègre intelligent et actif, nous nous enfoncions quelquefois dans l'intérieur des terres, et faisions une guerre assez meurtrière aux quadrupèdes et aux oiseaux dont ces contrées abondent; ou bien, descendant le fleuve avec une couple de canots, nous nous livrions au plaisir de la pêche, dont nous variions la monotonie en tirant, de temps à autre, sur les oiseaux qui se présentaient à notre portée.

Par suite de la configuration du pays, qui est bas et plat aux approches de la mer, beaucoup de grands fleuves de la côte septentrionale de l'Amérique du Sud se divisent en plusieurs branches ou canaux, avant de confondre leurs eaux dans celles de l'Océan. Les îles formées par ces canaux sont quelquefois d'une étendue considérable, et se

composent de savanes ou terrains marécageux, en grande partie couverts de hauts herbages, de joncs, de roseaux et autres plantes aquatiques. Sous ces fourrés épais et presque inaccessibles, de nombreuses espèces de reptiles trouvent une retraite d'où ils ne sortent que pour aller à la recherche de leur proie.

Mon hôte et César m'avaient dit qu'ils avaient souvent vu de grands serpents traverser les canaux pour passer d'une île à l'autre, et qu'ils étaient parvenus, non sans peine et sans danger, à en détruire quelques-uns. Ces récits avaient excité ma curiosité, et j'aurais voulu découvrir aussi un de ces reptiles. Non pas que je tinsse beaucoup à faire une connaissance intime avec eux...; bien au contraire : le peu que j'en avais vu m'avait inspiré une aversion bien marquée, et tout ce que j'avais entendu raconter de leurs effroyables pouvoirs de destruction n'avait fait que me fortifier dans ce sentiment. Je n'aurais cependant pas été fâché d'en voir un... de loin. Malheureusement, dans toutes nos excursions, rien de semblable ne s'était présenté à nous, et je commençais à soupçonner mon hôte et César d'avoir passablement exagéré le nombre et les dimensions des serpents qu'ils disaient avoir vus et détruits. Mais j'eus, peu de temps après, une aventure qui changea complétement mon opinion à cet égard, et qui me força de rendre justice à leur véracité.

Un jour, c'était environ trois semaines après mon arrivée, mon hôte me dit qu'il était obligé d'aller visiter une propriété située à une dizaine de milles, et qu'une partie de sa route étant à travers bois, il se trouvait dans la nécessité d'emmener César, la seule personne qui connût le chemin. Il ajouta qu'il serait de retour de bonne heure dans l'après-midi, et que si je voulais, en l'attendant, faire un tour de promenade ou une partie sur l'eau, je pouvais me faire accompagner par ceux de ses gens que je jugerais à propos de prendre avec moi.

Quand il fut parti, je rôdai pendant une heure ou deux sur l'habitation, sans rien trouver qui fixât mon attention : enfin, cherchant à tuer le temps d'une manière plus agréable, et trouvant qu'il faisait trop chaud pour aller à la chasse, j'ordonnai à un des domestiques d'apprêter les ustensiles de pêche. Ces préparatifs bientôt terminés, je l'envoyai aussi chercher mon fusil; et, refusant l'offre qu'il me fit de m'accompagner, je sautai dans la barque, et poussai au large. Je commençai à descendre lentement le fleuve. Le courant n'étant pas rapide, je fus quelque temps avant d'arriver à l'endroit où le fleuve se partage en plusieurs branches. Je dirigeai mon canot dans une de ces branches, où j'avais déjà été avec César, et où nous avions trouvé mainte occasion d'exercer notre adresse. Le canal n'avait pas, en général, plus de dix-huit à vingt pieds de largeur. Je manœuvrai pendant quelque temps à la voile, tantôt descendant, tantôt remontant le courant, et essayant d'abattre quelques-uns des oiseaux au brillant plumage qui fréquentent ces lagunes; mais ils étaient rares, et ne se laissaient pas approcher. Peut-être aussi ne tirais-je pas avec mon aplomb ordinaire; quoi qu'il en soit, j'épuisai mes munitions, à l'exception d'un seul coup, et n'abattis qu'un oiseau de l'espèce des flamants. Découragé par mon peu de succès, je jetai mes lignes, et au bout de quelque temps je les tirai hors de l'eau; mais, soit qu'elles n'eussent pas été amorcées avec autant de soin que César avait coutume de le faire, ou que les poissons fussent aussi farouches que les oiseaux, je n'attrapai rien. Pensant que je serais peut-être plus heureux ailleurs, je redescendis encore le fleuve, l'espace d'environ un quart de mille, et jetai une seconde fois mes lignes.

Cependant la température était devenue étouffante. Ne voyant aucune chance d'utiliser mon dernier coup de fusil, j'ôtai mes souliers et mes bas, et baignai mes pieds dans l'eau; puis posant mon arme à côté de moi, je m'étendis sur les bancs du canot, attendant qu'il fût temps de retirer mes lignes. Dans cette position je m'assoupis insensiblement, et finis par m'endormir, accablé, je le suppose, par la chaleur et la fatigue. J'ignore combien de temps j'étais resté dans cet état, lorsque je fus réveillé par une sensation singulière; c'était une espèce de chatouillement, comme si quelque animal m'eût léché les pieds. Dans cet état de demi-stupeur qui suit immédiatement le réveil, je jetai les yeux de ce côté... Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai le frissonnement d'horreur qui parcourut tout mon corps, en apercevant la tête et le cou d'un énorme serpent, qui couvrait un de mes pieds de salive, se disposant, ainsi que l'idée m'en vint aussitôt, à l'avaler. J'avais affronté la mort sous bien des formes : sur l'Océan, sur le champ de bataille; mais jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais pensé qu'elle pût se présenter à moi sous un aspect aussi hideux. Un instant, un seul instant, je fus fasciné. Mais le sentiment de ma position me rendit bientôt à moi-même; je retirai vivement ma jambe, tandis que le monstre tenait fixés sur moi ses yeux perfides et repoussants : en même temps, je saisis mon fusil. Le serpent, apparemment troublé par le mouvement que je fis, abaissa sa tête au-dessous du bord du canot. J'imagine que, trompé par mon immobilité, il m'avait pris jusqu'alors pour un corps mort. A peine avais-je eu le temps de me mettre sur mon séant et de diriger de ce côté le canon de mon fusil, que le cou et la tête du reptile reparurent, se mouvant en arrière et en avant, comme s'il cherchait quelque objet qu'il avait perdu. Le bout de mon canon n'était qu'à quelques pieds de lui; je fis feu, et il reçut toute la charge dans la tête. Soulevant alors hors de l'eau une partie de son corps, avec un horrible sifflement qui glaça tout mon sang, et déployant à mes yeux ses énormes proportions, que je n'avais encore pu que soupçonner, il sembla vouloir s'élancer sur moi et m'enlacer dans ses monstrueux replis; mais jetant de côté mon fusil, je poussai d'un vigoureux coup de rame le canot hors de sa portée. En m'éloignant, je pus remarquer que ma charge avait fait effet; car le sang commença à couler de la tête du reptile, tandis qu'il se tordait sur lui-même avec d'affreuses contorsions. Malheureusement j'avais, ainsi que je l'ai dit, épuisé toutes mes munitions; sans quoi j'aurais certainement régalé le monstre d'un ou deux saluts semblables à celui que je lui avais déjà donné.

Tout cela s'était passé en beaucoup moins de temps que je n'en ai mis à le conter. En remontant le fleuve, je pus entendre les joncs, parmi lesquels s'était réfugié le serpent, s'affaisser et se rompre sous le poids de son corps. Je ne songeai plus à mes lignes, que j'avais abandonnées; mais continuant à fendre le courant avec toute la vitesse que je pouvais imprimer à mon canot, je ne fus pas longtemps avant d'atteindre l'endroit où je m'étais embarqué. Je sautai à terre, et amarrant à la hâte le canot, je courus à la maison, où je trouvai mon excellent hôte, qui venait d'arriver. Je lui racontai le danger auquel je venais d'échapper presque miraculeusement, et l'état dans lequel j'avais laissé le serpent.

— En ce cas, me dit-il, il ne saurait nous échapper; il faut nous mettre à sa poursuite sans perdre un instant.

Et appelant aussitôt César, il lui ordonna de préparer les fusils, et d'amener avec lui deux des autres domestiques.

— Si vous vous sentez disposé, me dit-il alors, à mener à fin l'aventure que vous avez si bien commencée, et si vous ne craignez pas de vous retrouver face à face avec votre ennemi, nous vous procurerons un passe-temps que, selon toute apparence, vous n'aurez pas lieu de regretter.

Je lui répondis que rien n'était plus loin de mon intention que de rester en arrière; et j'ajoutai que, si mes munitions n'avaient pas été épuisées, mon adversaire n'en aurait pas été quitte à si bon marché.

— En général, poursuivit-il, il est extrêmement dangereux d'attaquer de près ces gros serpents lorsqu'ils sont blessés, parce qu'alors ils deviennent furieux, et nous avons des exemples de gens qui ont perdu la vie dans des expéditions de ce genre. Il y avait sur l'habitation d'un de mes voisins un pauvre diable qui, accompagnant un jour à la chasse son maître et quelques amis, se trouva tout à coup en présence d'un grand boa. Il fit aussitôt feu sur lui, et, croyant l'avoir blessé mortellement, il s'avança pour l'achever; mais l'animal, revenant à lui, le saisit, le terrassa, et l'enveloppa de ses replis. Ses cris affreux amenèrent les autres chasseurs à son secours; mais, lorsqu'ils arrivèrent, il était tellement au pouvoir du serpent, qu'il n'y avait pas la moindre chance de le sauver. Il était impossible de tirer sans faire, selon toute probabilité, plus de mal à l'homme qu'à la bête. Approcher et chercher à le dégager eût été s'exposer au même sort. On parvint cependant à tuer le reptile; mais ce ne fut qu'après qu'il eut lui-même étouffé sa victime.



Le Capitole à Washington.

Que cette histoire ne vous effraye pourtant pas, dit mon ami en riant; car nous prenons tant de précautions pour les approcher, qu'il est presque impossible qu'il arrive d'accident.

César reparut en ce moment, suivi d'une demi-douzaine d'auxiliaires, munis chacun de quelque arme; deux d'entre eux portaient une espèce de pique à croc, pour ouvrir un passage à travers les joncs. Nous fûmes bientôt assis dans les canots, et descendîmes rapidement le fleuve, grâce à nos rames maniées avec une adresse singulière par deux nègres vigoureux. En peu de temps nous arrivâmes sur le théâtre de mon exploit. Une partie du rivage, qui n'était pas couverte de joncs, portait des traces de sang qui prouvaient que la blessure de l'animal était grave. Précisément en face de l'endroit où se trouvaient ces traces, les joncs étaient brisés et écrasés, et laissaient entre eux une espèce de passage assez large pour qu'un homme pût y pénétrer sans difficulté.

Ayant fait halte pour nous assurer que nos armes étaient

en bon état, nous écoutâmes attentivement, tâchant de saisir quelque bruit qui pût nous indiquer la retraite de notre ennemi. Mais nous n'entendîmes rien. Nous résolûmes donc d'entrer dans le fourré. Un des nègres passa en avant et écarta avec sa pique à croc tout ce qui obstruait le passage: mon ami et moi suivions, le fusil à la main, tandis que César et les autres formaient l'arrière-garde. Les joncs avaient, presque partout, de huit à dix pieds de hauteur, et ils étaient si serrés, que nous aurions eu beaucoup de peine à nous frayer un passage, sans le sillon que le serpent avait formé.

Nous avions fait, je le suppose, une cinquantaine de pas, lorsque le nègre qui nous précédait donna un signal qui nous apprit que nous touchions au but. Il reçut aussitôt l'ordre de se replier en arrière, tandis que mon hôte et moi, avançant avec précaution, aperçûmes, à travers les joncs, le corps du monstre, dont une partie était roulée sur elle-même, le reste gisait étendu sur la terre; mais l'épaisseur du fourré nous empêchait de voir la tête. Dérangé par notre approche, il parut, autant que nous pûmes en juger par ses mouvements, se tourner vers nous et se disposer à nous attaquer. Nos fusils étaient prêts, et, dès que nous pûmes distinguer la tête, nous fîmes feu tous deux presque au même instant. Les joncs interceptèrent une partie de la charge, mais ce qu'il en reçut parut suffisant, car sa tête dressée retomba à terre, et il commença à pousser des sifflements aigus et à se tordre d'une manière convulsive. Quoiqu'il fût à peu près hors de combat, il était encore, même en cet état, dangereux à approcher. Mais César, qui semblait posséder beaucoup d'audace et de sang-froid, nous pria de ne plus tirer, et, s'ouvrant un passage à travers les joncs, il fit un petit détour pour arriver jusqu'au monstre, et réussit à lui porter un coup, qui l'étourdit complétement: plusieurs coups semblables achevèrent bientôt sa victoire. Voyant notre ennemi tout à fait mort, nous pûmes l'examiner à loisir; et j'avoue que ce ne fut pas sans frémir que je touchai ce monstre, en pensant de combien peu il s'en était fallu que je ne lui servisse de pâture.

Nous nous mîmes alors à l'ouvrage, et parvînmes, non sans peine, à tirer cette énorme bête jusqu'au bord de l'eau. L'ayant attachée à un des canots, nous la remorquâmes jusqu'à l'habitation. Nous trouvâmes, en la mesurant, qu'elle avait près de quarante pieds de long; en quelques endroits, son corps était presque de la grosseur d'un homme. Mon ami me dit que c'était le plus grand serpent qu'il eût encore vu tué, quoiqu'il en eût souvent aperçu d'autres qui devaient être, ainsi qu'il en était convaincu d'après toutes les circonstances, d'une taille encore plus gigantesque.

Ce fut seulement lorsque je me trouvai, le soir, assis devant une table hospitalière, que je me sentis accablé par la fatigue et les émotions de cette journée. Je me remis cependant peu à peu, et je ne me rappelle pas avoir jamais passé une soirée plus agréable. Mais cette aventure avait fait une impression bien profonde sur mon esprit; et, pendant quelques mois, je me réveillais souvent en sursaut, le front baigné d'une sueur froide, croyant me sentir broyé et expirant dans les embrassements de cet horrible reptile. Ces pénibles visions finirent cependant par s'effacer; il ne me resta que le souvenir du danger que j'avais couru, et le sentiment de la reconnaissance que je devais à la Providence qui m'avait préservé d'une mort affreuse.

Plus tard, je vous dirai une seconde aventure, non moins merveilleuse, et qui m'est arrivée à peu près à la même époque.

Le vieillard nous regarda, et reconnut sans peine qu'il nous avait intéressés.

— Encore un récit, dit-il, et je vous quitte; celui-ci commence déjà à ressembler un peu à mes pêches malencontreuses.

II.

Le Bundelcund est le désert de l'Inde. La main de l'homme n'a pas encore essayé d'y nettoyer la terre des broussailles épaisses dont elle est partout hérissée. Le sol marécageux de cette contrée est tellement malsain, qu'il ne s'est encore trouvé que bien peu d'individus, quelque pauvres et misérables qu'ils fussent, qui aient eu le courage de s'y établir. J'avais à traverser ce pays pour joindre mon régiment. Mortellement ennuyé de ma captivité à bord du petit bateau sur lequel j'avançais lentement à travers les plaines du Bundelcund, je résolus de mettre pied à terre au premier endroit qui m'offrirait l'aspect agréable d'une habitation humaine. Sachant que tout le pays était infesté par des animaux sauvages et féroces, je ne me laissai pas tenter par une foule de sites admirables, mais solitaires, devant lesquels je passais. Enfin j'arrivai à un petit groupe de huttes indiennes, situées à environ un demi-mille du fleuve. J'ordonnai aussitôt à mon pilote d'aborder, et d'amarrer le bateau au rivage; puis, jetant mon fusil sur mon épaule, je me dirigeai droit vers les huttes. Mon approche n'eut pas été plutôt signalée que deux Indiens, entièrement nus, à l'exception de leurs petits *langoutes*, accoururent à ma rencontre, et me prévinrent que je marchais sur un sol perfide, et criblé tout à l'entour de trous cachés. Ils m'apprirent que leur unique occupation consistait à creuser ces espèces de fosses, d'environ huit pieds de profondeur, qu'ils recouvraient ensuite de branchages et de broussailles. C'est ainsi qu'ils s'emparaient des bêtes sauvages; celles-ci, croyant marcher ou courir sur un terrain solide, tombaient tout à coup dans le piége, et se trouvaient livrées sans défense à la merci des Indiens, qui les tuaient, les dépouillaient pour vendre leur peau, et allaient réclamer des autorités la prime offerte pour chaque tête de tigre. Ils avaient, depuis un an, capturé une vingtaine de ces derniers. Deux d'entre eux, il est vrai, avaient été tués par les bêtes féroces; mais leurs compagnons, considérant ces accidents comme l'effet naturel de la prédestination, en paraissaient peu affectés. Il était déjà tard: je les envoyai chercher les nattes sur lesquelles je dormais habituellement, et je résolus de passer la nuit dans une de ces huttes. Les Indiens m'avaient promis de me faire assister, au point du jour, à une chasse curieuse: avec une pareille promesse, on m'aurait fait faire la moitié du tour du globe; aussi n'avais-je pas hésité à accepter leur offre.

Après avoir pris un peu de riz et nettoyé mon fusil (dont un canon était toujours chargé à balle et l'autre avec du gros plomb), je préparai mes munitions de chasse pour le lendemain, occupation fort intéressante lorsqu'on se trouve isolé comme je l'étais: je me couchai ensuite, avec la précaution de fermer la porte aussi bien que je le pus, car je n'aimais pas trop la figure et les manières d'un des Indiens, et je commençais déjà à me repentir de m'être mis aussi complétement à leur discrétion. Mes domestiques, que je regrettais de n'avoir pas amenés avec moi, étaient à un demi-mille de distance. Les gens au milieu desquels je me trouvais étaient des hommes d'un caractère farouche, d'une taille et d'une force athlétiques, accoutumés à combattre les bêtes féroces: avec la facilité qu'ils avaient de transporter leur résidence d'un lieu dans un autre, pouvant, dans les vastes so-

litudes du Bundelcund, défier toutes les recherches, d'une cupidité proverbiale, et comptant la vie pour rien, qui me garantissait que ces hommes ne se jetteraient pas sur moi pour m'assassiner? J'avais eu l'imprudence de leur laisser voir ma bourse pleine de roupies, et je leur avais vanté les qualités de mon fusil, objet plus précieux encore pour eux que l'or. Qui pouvait les empêcher de se rendre maîtres de tout cela? Rien. Je comprenais le danger de ma position, et, roulant ces pensées dans mon esprit, je tombai dans un sommeil léger et inquiet.

Il devait être environ une heure du matin, lorsque je fus réveillé par un bruit sourd : plusieurs personnes s'entretenaient à voix basse près de la petite fenêtre de ma hutte, qui n'avait pour fermeture qu'un mauvais volet ou plutôt une espèce de châssis garni d'herbes desséchées. Je me traînai doucement de ce côté, et, à mon grand effroi, je les entendis exprimer ainsi leurs intentions féroces:

— Depuis quand, demanda une voix que je n'avais pas encore entendue, le tenez-vous?

— Depuis hier soir à la tombée de la nuit.

— Et avez-vous écouté depuis, pour vous assurer s'il ne bougeait pas?

— Oui, et nous croyons qu'il dort.

— En ce cas, c'est le moment de tomber sur lui. Mais comme vous dites qu'il est fort, il faut manœuvrer avec prudence. Comment l'attaquerons-nous?

— Je pense, répondit un des interlocuteurs, que le meilleur moyen sera de lui tirer des flèches empoisonnées.

— C'est bien; mais s'il sort?

— S'il sort, nous l'achèverons avec nos couteaux.

— Les avez-vous sur vous?

— Pas encore.

— Eh bien donc, dépêchez-vous, dit celui qui paraissait être le chef; courez les chercher, et nous expédierons l'affaire le plus tôt possible. Je serai ici dans cinq minutes.

Et je les entendis se séparer brusquement et partir de différents côtés.

Le cœur palpitant, j'écoutai, jusqu'à ce que le bruit de leurs pas se fût éteint dans l'éloignement: alors, saisissant mon fusil, je résolus de chercher à m'échapper, ou, dans tous les cas, de vendre ma vie aussi cher que possible, en rase campagne, d'où un coup de fusil pourrait être entendu de mes gens à bord du bateau. L'instant d'après, j'avais franchi la porte, et, avec la rapidité de l'éclair, je m'élançai dans la direction que je croyais être celle du lieu où ma barque était amarrée.

La lune brillait avec éclat, et je courais sans songer à d'autre danger que celui d'être poursuivi par cette bande de meurtriers au milieu de laquelle j'avais eu le malheur de tomber. Les hurlements du chacal et du fayo, les rugissements des bêtes de proie et les cris des oiseaux sauvages, troublés dans leurs retraites, ajoutaient à l'horreur de la scène. Tout à coup j'aperçus quelque chose bondir au milieu des broussailles, et j'entendis les branchages craquer sous la pression d'un corps pesant. Un grognement sauvage, accompagné d'une espèce de sifflement particulier, semblable à celui du chat, et une paire d'yeux étincelant au milieu de l'obscurité, m'apprirent que j'étais poursuivi par un tigre. Je me crus perdu. Encore un bond, et j'étais au pouvoir de mon farouche ennemi. Je n'eus pas même le temps de faire une prière. Je me précipitai en avant avec toute l'énergie du désespoir, et au même instant je ressentis une violente commotion, des étincelles de feu jaillirent de mes yeux, tous mes membres furent comme disloqués. J'étais tombé dans une fosse, et, au moment où je tombais, le tigre avait bondi par-dessus moi.

Revenu de l'étourdissement produit par cette chute, et soulagé pour le moment de la frayeur que j'avais éprouvée, je me hasardai à lever les yeux. A la clarté de la lune, j'aperçus le tigre couché à plat ventre au bord de la fosse, guettant avec une anxiété sauvage le malheureux qu'il semblait évidemment considérer comme une proie qui ne pouvait lui échapper. Ses yeux brillants suivaient tous mes mouvements, et je me blottis le plus bas que je pus, afin d'être hors de la portée de sa griffe meurtrière.

Comme mes yeux commençaient à se familiariser avec l'endroit où j'étais, j'aperçus, à ma grande horreur, un long serpent noir, qui essayait de remonter contre les parois de la fosse. N'y pouvant parvenir, il sembla hésiter s'il ferait une nouvelle tentative pour s'échapper ou s'il attaquerait l'intrus qui tremblait devant lui. Il parut enfin s'arrêter à ce dernier parti : il se dressa tout à coup, et, fixant sur moi ses yeux verdâtres et étincelants, il se prépara à s'élancer. Je sautai sur mes pieds; mais à peine étais-je debout, que je sentis la chair de mon épaule déchirée par les ongles du tigre, à la portée duquel je m'étais imprudemment exposé en me levant. L'animal, en faisant ce mouvement, avait dérangé les branchages qui étaient au bord de la fosse: mon fusil tomba à mes pieds. Malgré mon sang qui coulait et la vive douleur que je ressentais, j'eus encore assez de force pour le ressaisir, et faisant aussitôt feu sur le serpent, je le tuai au moment où il allait se jeter sur moi.

La détonation de mon arme sembla redoubler la férocité du tigre, qui essaya alors de descendre dans la fosse. Je commençai à examiner sérieusement s'il ne valait pas mieux me livrer tout de suite à cet animal furieux que de rester plus longtemps dans cette affreuse position. J'eus le vertige; le désespoir semblait ébranler ma raison. Je savais que la compagne du serpent ne tarderait pas à venir le joindre. Déjà la terre commençait à s'ébouler sous les griffes impatientes du tigre. La nature humaine allait succomber, lorsque tout à coup un rugissement épouvantable se fait entendre, et le tigre, traversé de plusieurs dards empoisonnés, se roule dans les convulsions de la mort. L'instant d'après paraissent mon hôte de la veille et mes amis, qui s'empressent de me tirer de la fosse. On pousse des cris de joie en me retrouvant à peu près sain et sauf, on me félicite, et les Indiens surtout paraissent heureux de m'avoir sauvé.

Que signifiait donc leur conduite? Le mystère fut bientôt éclairci. Ils m'expliquèrent, en me reconduisant à mon bateau, qu'ils venaient de tuer un beau léopard, qui était tombé, la veille, dans une de leurs fosses, et que c'était le sujet de la conversation dans laquelle j'avais cru voir un complot contre ma vie. Ils revenaient de cette expédition lorsqu'ils avaient entendu mon coup de fusil, et, se précipitant de ce côté, ils avaient eu le bonheur d'arriver à temps pour me sauver.

En achevant ces mots, le vieillard nous quitta.

BORGHERS.

(Traduit de l'anglais.)

LES CONTEMPORAINS.

MARIE-JEANNE.

Quelques jours après la première représentation d'*Antony*, on discutait vivement, chez Mme la comtesse de B**, sur les attaques virulentes de l'auteur de ce drame contre l'amitié. Les uns, en petit nombre, les accusaient de paradoxes; les autres, en majorité, adoptaient avec enthousiasme la misanthropie de M. Alexandre Dumas, et invectivaient de toutes leurs forces cette pauvre nature humaine incapable d'un sentiment aussi noble et aussi désintéressé que l'amitié.

Mme la comtesse de B**, comme l'attestent ses charmants ouvrages, tous empreints d'une pensée utile et douce, était une femme de haute intelligence, qui devait cette intelligence à son cœur. Toutefois, la bonté n'excluait pas chez elle la malice; elle laissa donc la discussion s'engager assez énergiquement pour que les adversaires ne pussent, ni d'un côté ni de l'autre, reculer ou se rétracter. Tantôt elle semblait encourager par un sourire les partisans d'*Antony;* tantôt c'était à ses adversaires qu'elle venait en aide, en leur accordant de l'attention et de l'intérêt. A la fin, quand on eut épuisé, de part et d'autre, les arguments, et que les orateurs pour ou contre en vinrent à cet état de fatigue orale qui amène une sorte de trêve entre les parties belligérantes, Mme la comtesse de B** rompit le silence.

— J'ai, depuis quelques jours, appris une histoire qui peut parfaitement servir de conclusion à votre polémique, dit-elle. Veuillez m'écouter sans interruption; vous savez que ma poitrine est faible, et que je me fatigue vite en parlant.

On se rapprocha de la comtesse; on fit cercle autour d'elle et chacun se tut. Elle commença presque à mi-voix, en personne qui a la conviction d'être religieusement écoutée :

— Au plus fort de la Terreur, dit-elle, une pauvre matelassière qui habitait le faubourg Saint-Antoine mit au monde une fille : le père, honnête ouvrier, fit inscrire cette fille, à l'état civil, sous le nom de Marie-Jeanne Dubois. A cette époque, donner à un enfant le nom de la Vierge et celui d'une sainte véritable était en quelque sorte de l'audace. Mais Dubois ne se sentit pas le courage d'affubler sa fille des noms baroques alors à la mode et adoptés presque exclusivement pour les nouveau-nés. Au lieu de s'appeler Égalité, Vérité, Junie, Poppée ou Cornélie, elle reçut donc les noms chrétiens de *Marie-Jeanne*, au grand déplaisir de l'officier municipal, qui fronça le sourcil, et se promit d'inscrire Dubois sur la liste des modérés. Cette promesse ne tarda point à recevoir son exécution. Malgré la pauvreté et le peu d'intérêt qu'on avait à le perdre, Dubois fut vivement inquiété par les jacobins. Sa femme le supplia d'aller, comme tous ceux qu'on persécutait, chercher un asile à l'armée... Hélas! il y trouva une mort glorieuse, et tomba au premier rang en défendant avec une noble ardeur les frontières de la France.

Marie-Jeanne avait quinze mois quand un bulletin de l'armée du Nord vint apprendre à sa mère la mort du brave soldat. La digne femme résolut de ne pas se remarier, quoique sa beauté et sa bonne conduite lui valussent de nombreux aspirants à sa main. Elle se dévoua exclusivement à Marie-Jeanne, l'éleva honnêtement et parvint à en faire le modèle des jeunes filles du faubourg Saint-Antoine. En 1815, un ouvrier, nommé Vignon, demanda en mariage celle que chacun aimait et respectait dans le quartier, l'épousa et ne tarda point à l'emmener avec lui à Bordeaux, sa ville natale. Marie quitta sans regret Paris, où ne l'attachait plus aucun lien : Dieu venait de rappeler à lui sa mère.

Tout prospérait chez Vignon, grâce à son amour du travail, grâce surtout à l'esprit d'ordre et à la bonté de Marie-Jeanne. Deux années de bonheur s'écoulèrent pour les époux. Puis Dieu soumit tout à coup à des épreuves cruelles la douce et laborieuse jeune femme. Vignon tomba malade; la maladie dura longtemps, et non-seulement elle empêcha Vignon de travailler, mais encore elle mit Marie-Jeanne dans l'impossibilité de se livrer à d'autres soins que ceux qu'exigeait le triste état de son mari. Dix-huit mois s'écoulèrent ainsi, durant lesquels les ressources du petit ménage s'épuisèrent peu à peu. La gêne arriva, puis la misère; la misère dans la mansarde d'un malade! la misère avec toutes ses privations et ses douleurs!

Ici, Mme la comtesse de B** s'interrompit un moment et porta les yeux autour d'elle.

Chacun l'écoutait avec une profonde attention. Personne ne songea à prendre la parole, tandis que la conteuse s'accordait un peu de repos.

Elle reprit en ces termes :

— La maison où Vignon se mourait sans secours et sans pouvoir se résigner à entrer dans un hospice (car pour entrer dans un hospice il faut se séparer de sa famille et de tous ceux qu'on aime); cette maison, dis-je, était habitée par plusieurs riches locataires. Ils entendirent parler de la triste position de l'ouvrier, mais ils ne songèrent point à lui venir en aide. La seule personne qui se montra compatissante pour Marie-Jeanne et pour Vignon fut la veuve d'un officier, presque aussi pauvre qu'eux, et qui occupait une petite chambre en face de leur mansarde.

Mme Dutois tenait, pendant la journée, une école de petits enfants. Le soir, quand les élèves étaient retournés chez leurs parents, elle venait s'asseoir au chevet du malade et partageait avec lui le peu d'argent qu'elle possédait. Touchée de la résignation de Vignon et attendrie par la douceur et le dévouement de Marie-Jeanne, elle se dépouilla peu à peu de ses bijoux, de son linge, et même d'une partie de ses meubles; Marie-Jeanne voulait refuser, mais Mme Dutois lui disait :

— Vous n'êtes pas la maîtresse de ne point accepter ce que j'apporte. C'est pour votre mari; c'est pour le soulager.

Et Marie-Jeanne acceptait en pleurant.

Cependant l'état de Vignon empirait de plus en plus; le délire arriva, et, après le délire, la mort. Mme Dutois entoura Marie des seules consolations qui pussent

quelque chose sur un cœur si cruellement blessé. Elle pleura avec la pauvre femme et partagea sa douleur. Les deux veuves étaient trop indigentes pour garder chacune un logement; elles se réunirent dans la même chambre, et Marie-Jeanne devint l'auxiliaire de Mme Dutois pour la direction de l'école. Les écoliers ne manquaient pas, et l'aisance commençait à sourire aux bonnes femmes, quand Mme Dutois tomba malade. Savez-vous ce que fit Marie-Jeanne?

— Elle abandonna Mme Dutois, répondit en ricanant un beau jeune homme pâle qui avait, le matin même, injurié dans un petit journal le bienfaiteur dont il avait mangé le pain pendant deux ans.

— Vous vous trompez, monsieur, reprit Mme de B**. Elle rendit à Mme Dutois le dévouement que celle-ci avait témoigné à Vignon, et se fit femme de peine de deux ou trois ménages, pour gagner quelque argent; car les élèves s'en étaient allés lorsque les parents avaient appris combien était grave et devait durer longtemps la maladie de l'institutrice.

En effet, cette maladie n'eut jamais de guérison, et Mme Dutois devint et resta paralytique.

Vous le voyez, monsieur, Marie-Jeanne ne suivait pas les principes que vous professez.

— Mais, interrompit le jeune homme, ces principes ne sont pas les miens... L'expérience seule...

— Je prends acte de votre désaveu, et je vous en félicite. Mais une autre fois, réfléchissez avant de médire si promptement de l'humanité; Montaigne l'a dit : « Ceux « qui traictent mal des hommes les voyent à travers la fe« nestre de leur propre conscience. »

Je continue :

Cependant, étrangère à Bordeaux, Marie, quoique laborieuse, pouvait à peine subvenir à ses besoins et à ceux de son amie. Il ne suffit pas à un artisan de se montrer laborieux, adroit, probe, il faut qu'il trouve de l'ouvrage : la société, assez charitable pour ne pas refuser du pain à ceux qui en demandent, ne l'est pas au point de pourvoir à ce qu'ils puissent d'abord en gagner. Il serait pourtant plus digne d'une civilisation avancée de prévenir la misère que de la secourir. Marie, qui préférait un salaire à l'aumône, pensait sans doute ainsi quand elle voulut revenir à Paris dans l'espoir d'y trouver du travail qu'elle ne pouvait plus se procurer à Bordeaux. Il est facile de changer de lieu quand on peut prendre des chevaux de poste, payer sa place à la diligence, ou bien encore, leste et robuste, franchir les distances à pied presque aussi rapidement qu'on les franchit en imagination dans la jeunesse. Marie a vingt-huit ans, une bonne santé, de quoi payer son gîte chaque soir; la route ne l'effraye pas. Mais son amie? On est bien vieille à cinquante-deux ans, avec une paralysie! Ce n'est pas qu'il n'y ait, à Bordeaux comme à Paris, des hospices; mais quel triste séjour qu'un hospice, quoiqu'il faille encore souvent de la faveur pour y être admis! Au reste, Mme Dutois était la seule qui se fût prise à réfléchir sur la nature de cet asile et sur les difficultés de se le procurer. Marie n'y pensa pas un seul moment; mais en revanche, elle médita beaucoup sur les moyens de transporter Mme Dutois à Paris, car « il n'y avait pas à dire, il fallait « que Mme Dutois vînt à Paris, puisque Marie y allait. »

Lorsqu'elle déclara positivement à Mme Dutois que, redoutant la misère à l'égal de la mort, elle était décidée à ne plus différer son départ, celle-ci lui répondit avec un peu d'inquiétude :

— Oui, il te faut quitter Bordeaux; mais moi..., comment m'en irai-je?

— J'y ai pensé.

— Eh bien?...

Il faut d'abord vendre tout notre mobilier.

— Sans doute, mais que vaut-il?

— J'ai fait notre marché...

— Il n'y aura jamais de quoi payer deux places à la diligence, vivre en route, attendre l'ouvrage à Paris...

— Oh! ça non, par exemple... Mais ce n'est pas par la diligence que nous partirons.

— Tu iras comme tu voudras, toi, tu as de bonnes jambes; mais moi, qui ne peux pas mettre un pied devant l'autre?...

— Je le sais bien; aussi j'ai arrangé tout cela. J'ai fait mes prix : j'achète d'abord une bonne petite charrette... Elle est bien petite, parce qu'il n'y aura de la place que pour un matelas. Il te faut ton matelas d'abord. Puis il faut se trouver de suite dans ses meubles à Paris. Notre malle de linge ira par le roulage.

— Mais, ma chère amie, c'est bien de l'argent; une charrette, un cheval. Car qu'est-ce que tu veux faire d'une charrette sans cheval?

— Tiens! la charrette ne mangera pas en route, et c'est moi qui serai dans les brancards.

— Tu seras dans les brancards, et tu me traîneras?

— Eh! comment voudrais-tu faire autrement?

— Mon Dieu! est-il possible!

— Ah! si tu trouves que nous puissions faire autrement, je veux bien.

Mme Dutois regarda Marie, et après un moment de silence lui dit :

— Mais on se moquera de nous sur la route... Une jeune femme qui en traîne une vieille.

— J'en ai bien eu la pensée; aussi, tout le long du chemin, je dirai que tu es ma mère.

— Ah! c'est toi qui me sers de mère!

Le 22 mars 1822, Marie disposa sa charrette, dont un drap vert étendu sur des cerceaux augmentait encore le poids, car il fallait avant tout que son amie n'eût pas froid. Elle y plaça la pauvre maîtresse d'école et son petit chien; puis, s'attelant dans les brancards, elle prit la route de Paris, aux regards de tous les voisins, plus étonnés qu'attendris.

Pendant la première journée, les giboulées se succédaient, le traînage était pénible; on ne put aller qu'au *Carbon blanc*. Là, se perdit le petit chien de Mme Dutois : elle en tira un fâcheux augure pour le voyage et s'attrista; mais Marie rassura son amie. Cependant, aucune circonstance agréable n'encourageait la pauvre femme; elle excitait la curiosité et non la bienveillance, et au Carbon blanc, les frais de gîte et de nourriture furent exigés des pauvres voyageuses sans diminution du prix ordinaire.

La seconde journée se termina à Saint-André de Cubsac, où la Dordogne se passait sur un bac. De son naturel peu sensible, le nautonier de la Dordogne ne vit absolument qu'une nouvelle manière de parcourir les grands chemins, dans le mode adopté par la courageuse Marie; il lui fit donc payer le passage au prix du tarif, payer pour elle, payer pour la charrette, payer pour Mme Dutois, ainsi que payaient chaque jour toutes les femmes et toutes les charrettes. Un accueil meilleur les attendait à la couchée. Une chaire d'instruction élémentaire était vacante à Saint-André de Cubsac, et elle fut offerte à Mme Dutois par une personne qu'elle connaissait dans ce bourg; mais quant à la matelassière, il n'y avait guère

d'ouvrage pour elle dans la commune. On essaya donc de lui démontrer l'avantage de s'acheminer vers Paris sans charrette et sans vieille femme. Marie et Mme Dutois refusèrent, et on repartit. Il fallut laisser le matelas ou découvrir la voiture, car décidément elle était trop lourde; Mme Dutois ayant préféré le premier expédient, la charrette conserva sa couverture, dans laquelle le vent s'engouffrait par fois comme s'il y eût mis de la malice, disait Marie.

Un épisode marqua la quatrième journée. Dans le creux d'un vallon, la charrette s'embourba et résista à tous les efforts de Marie. Haletante, couverte de sueur, elle s'assit tristement sur un de ses brancards et regarda Mme Dutois, dont les yeux se remplissaient de larmes.

Un vieux paysan leur indiqua une maison derrière le bois qui bordait la route, et Marie se décida à aller demander du secours. Un valet de la ferme lui refusa son assistance; mais Marie parvint jusqu'au maître, qui ordonna aussitôt à un autre domestique d'aller à l'aide de la voyageuse avec un cheval. Grâce au cheval qu'on attela en avant de Marie, le pas difficile fut franchi, on monta la côte, et Marie gagna Chouvanceau, où elle vit arriver presque en même temps le premier valet de ferme, qui s'excusa de ses refus et remit aux pauvres voyageuses six francs, de la part de son maître. Les six francs venaient à propos, l'aubergiste de Chouvanceau ne logeait personne gratis.

La cinquième journée devait conduire les voyageuses au delà de Barbezieux. Il y avait huit grandes lieues à faire. Le courage de Marie ne faiblissait pas, mais ses forces de femme commençaient à s'épuiser. La Providence lui envoya le compagnon de route le plus désirable dans sa position. Louis, un bon roulier, conduisant un fourgon traîné par six forts chevaux, jeta un regard sur le chétif équipage de la charrette. Il entra en conversation avec les voyageuses; il offrit d'alléger le poids que traînait Marie en attachant derrière son fourgon la petite voiture, et comme Marie était encore obligée de demeurer entre les brancards pour les maintenir, le bon roulier marcha à côté d'elle et l'encouragea en faisant l'éloge de sa résolution.

La sixième journée, la plus longue, fut aussi la plus intéressante. Angoulême était le but qu'il fallait atteindre. On avait neuf lieues à parcourir, mais Louis et ses chevaux étaient d'un grand secours. Pendant une montée, d'autres rouliers le rejoignirent, et chacun d'eux voulut traîner à son tour Mme Dutois, pour juger par eux-mêmes des forces que déployait Marie. Ces essais se faisaient si gaiement que les bruyants éclats de rire de l'un de ces rouliers attirèrent l'attention d'une dame qui faisait route, dans sa calèche, pour Angoulême. Elle fit arrêter son postillon et demanda ce qui réjouissait les rouliers. Louis s'empressa de répondre à la dame : C'est, dit-il, une femme qui s'est attelée pour en traîner une autre, vieille et malade : pour lui, il ne s'étonnait que d'une chose, c'était que les voyageuses n'eussent pas reçu l'indemnité de route et la voiture, la vieille comme veuve d'officier, la jeune comme journalière sans ouvrage, et retournant dans la ville où elle était née. La dame l'écoutait à peine : voulant voir de ses yeux la généreuse créature capable d'un tel dévouement, elle descendit de sa calèche, et, malgré le mauvais temps, courut à la petite charrette, souleva la serge verte, et demeura immobile d'attendrissement devant la paralytique.

— Voilà mon adresse, dit-elle à Marie en lui remettant une carte. Dès que vous serez à Angoulême, venez me trouver.

Puis, ayant pressé la main de Marie, la dame quitta la charrette et les rouliers. Sa calèche de poste s'éloigne rapidement.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette belle dame qui n'a pas eu peur d'entrer dans la boue jusqu'à la cheville? demanda Louis.

On lut sur la carte le nom de la comtesse de J***.

Tout se devine maintenant : Mme la comtesse de J*** obtint une feuille de route qui valut à ses protégées la faveur d'une charrette traînée, d'étape en étape, par un cheval; elles reçurent encore les trois sous par lieue que Louis avait réclamés pour elles. Le récit de la comtesse avait paru si merveilleux aux autorités d'Angoulême, que, malgré l'attestation de la comtesse et ses instances, malgré la régularité des papiers dont les voyageuses étaient munies, on crut ne pas pouvoir se dispenser d'en écrire aux autorités de Bordeaux.

La réponse arriva de Bordeaux, et comme elle était honorable et favorable, la feuille de route fut délivrée. Marie et son amie furent donc voiturées aux frais de l'État sur la grande route d'Angoulême à Paris.

Malgré la supériorité apparente de leur nouvelle manière de voyager, Mme Dutois et surtout Marie n'en furent pas moins réduites à regretter quelquefois encore leur premier moyen de transport. Par exemple, elles se virent, un jour, placées, dans la charrette, à côté de conscrits réfractaires garrottés, ce qui leur procurait l'escorte peu agréable de la gendarmerie, et les fit prendre, en plusieurs lieux, pour des criminelles.

Une autre fois, ce fut une folle, qu'il fallut, à la fin, tenir enchaînée près de la vieille paralytique, ce qui faisait dire à Marie que *le bien ne se fait pas toujours bien*.

Enfin, l'on arriva à Paris, où, toujours inséparables, Marie et Mme Dutois, quoique l'une trouvât peu d'ouvrage et que l'autre fût toujours infirme, échappèrent cependant à la misère par les soins d'une amie de Mme de J***.

Eh bien! que pensent de mon histoire les misanthropes et ceux qui prétendent que l'amitié n'est qu'un vain mot?

— Je pense, reprit le jeune homme de tout à l'heure, qui cherchait à se relever de son échec et de la leçon qu'il avait reçue, je pense que Marie-Jeanne et Mme Dutois sont une rare exception à une règle presque rigoureusement absolue. Aussi, la société est-elle sans récompense pour de telles vertus exceptionnelles.

— Vous vous trompez, monsieur, la société récompense les vertus obscures. Si demain, 9 août, vous voulez vous rendre à l'Institut, vous y entendrez proclamer le nom de Marie-Jeanne Vignon. L'illustre président du corps le plus illustre de l'Europe, Cuvier, décernera à cette pauvre femme, jusqu'alors inconnue, un prix de deux mille francs. Marie-Jeanne n'en sait rien encore; elle ignore les motifs qui m'ont fait l'inviter à passer, demain matin, chez moi. Elle m'accompagnera à l'Académie, et là elle trouvera Mme Dutois; là, elle apprendra que, grâce à M. de Montyon, les vertus domestiques ne sont pas condamnées, en France, à mourir ignorées, et sans servir d'encouragements et d'exemple. Oui, l'amitié est une sainte passion, que Dieu a donnée à l'homme pour l'aider dans les épreuves de la vie. Un fardeau supporté par deux perd presque toute sa pesanteur.

Cette fois, personne ne répliqua, chacun était convaincu.

S. Henry BERTHOUD.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 AOUT AU 15 OCTOBRE.)

L'Académie des Beaux-Arts a décerné les grands prix de sculpture comme il suit : premier grand prix à M. René-Ambroise Maréchal, de Paris, âgé de 25 ans et demi, élève de MM. Ramey et Dumont; second grand prix, à M. Eugène-Louis Lequesne, de Paris, âgé de 28 ans, élève de M. Pradier; deuxième second grand prix à M. Hubert Lavigne, de Pons-la-Granville (Moselle), âgé de 25 ans, élève de MM. Ramey et Dumont.

— L'exposition des envois des pensionnaires de Rome a lieu, depuis huit jours, à l'école des Beaux-Arts. Les avis sont partagés sur la valeur de ces œuvres d'art : les juges systématiques, ne retrouvant plus dans cette école l'unité qui s'y faisait remarquer du temps où M. Ingres la dirigeait, blâment très-fort la *manière* toute personnelle de divers pensionnaires; quant à nous, nous préférons la variété actuelle à la monotonie des expositions précédentes.

Parmi les peintres, il faut mentionner tout d'abord M. Murat, dont l'œuvre capitale, quoiqu'un peu bizarre d'effet, ne manque ni d'élévation ni de style. Son *Jérémie*, un peu froid et d'une expression plutôt étrange que vraiment inspirée, est pourtant une figure assez bien inventée, qui se distingue par le caractère et la solennité; les groupes de femmes qui se lamentent sont variés et harmonieux. Mais la lumière du soleil couchant paraît un peu trop éclatante, et les ombres trop prononcées. En somme, il y a du talent dans cette scène, et très-certainement c'est là pour M. Murat un tableau qui rachète complétement a faiblesse de ses envois précédents.

M. Hébert a envoyé deux odalisques qui rêvent nonchalamment sur le bord de la mer. Cette peinture, très-recherchée, vise avant tout à l'originalité; elle ne manque pourtant pas de grâce et de poésie. Les travaux des deux derniers lauréats, le *Troïle*, de M. Brisset, et les *Deux Amants*, de M. Lebouy, sont des études consciencieusement faites.

La sculpture mérite moins d'éloges que la peinture : sauf la copie du *Mars assis*, exécutée par M. Godde, et le bas-relief de M. Vautier, nous n'avons été réellement satisfaits d'aucun morceau. Il y a un certain mérite de dessin dans l'*Oreste* de M. Chambard ; mais cette figure manque totalement d'idéal.

Les dessins de M. Pollet sont aussi remarquables que nombreux : ses copies du *Joueur de violon* de Raphaël, et de la *Vénus* du Titien, méritent à tous égards d'être transportées sur le cuivre.

Il nous reste à parler, parmi les architectes, de M. Guénepin, qui a fait un plan d'*Hôtel des invalides de la marine*, où se trouve le sentiment monumental joint au sentiment de l'utilité.

Quoi qu'en puissent dire certains esprits moroses, notre école de Rome est loin d'être en décadence, et nous pouvons attendre des pensionnaires actuels des œuvres tout aussi distinguées que celles des élèves de M. Ingres.

— Un membre de l'Académie des sciences, M. Vicat, a fait des expériences très-importantes sur les diverses espèces de ciments hydrauliques. Tous ceux qu'il a essayés résistent à l'eau douce; les uns tiennent bon dans l'Océan et sont détruits dans la Méditerranée; d'autres enfin sont inattaquables à l'eau des deux mers. Ce savant, dont les recherches ont produit une profonde impression sur l'assemblée, a prouvé que la différence d'action des deux mers sur les ciments tient à la quantité différente des sels qu'elles renferment. Il a trouvé, par exemple, 7 parties de sel de magnésie dans la Méditerranée et 2 dans l'Océan. De l'eau de mer faite artificiellement dans ces deux proportions, s'est comportée à l'égard du ciment comme l'eau de mer naturelle : ce sont les sels qui détruisent certains ciments.

Le ciment naturel, d'abord détruit à l'extérieur, résiste bientôt par le travail qui s'accomplit dans son intérieur. Si l'on avait employé à la digue d'Alger une certaine espèce de ciment, au bout de deux ou trois ans la digue aurait disparu. Heureusement que le hasard a bien inspiré l'ingénieur chargé de la direction du premier de nos ports africains. Certes, l'accueil qu'a reçu cette communication à l'Académie est déjà une récompense pour son auteur.

— Les arts viennent de faire une perte sensible. M. Gérard, statuaire, ancien pensionnaire du roi à Rome, a terminé, le 16 septembre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, sa longue et honorable carrière. M. Gérard a attaché son nom aux principaux monuments de la capitale : les travaux exécutés par lui à la Colonne, aux Tuileries, au Louvre, au Palais-Royal, à la Chapelle expiatoire, et en dernier lieu à l'arc de triomphe de l'Étoile, l'ont depuis longtemps placé au rang de nos habiles statuaires. Ses obsèques ont réuni un grand nombre d'artistes, accourus pour honorer en sa personne le talent consciencieux joint à la modestie du vrai mérite.

— Il résulte des observations de M. Rossignol, que le cuivre se trouve naturellement dans le corps de l'homme et des animaux, et qu'il s'y introduit par les aliments. D'après ses recherches, le cuivre existe effectivement dans la chicorée, le suc de fécule et dans une foule d'autres substances nutritives. Si ces résultats se confirment, on prévoit toute la réserve qu'ils devront inspirer au médecin légiste chargé de constater un empoisonnement par le cuivre. Une décision précipitée pourrait coûter la tête d'un innocent. Il est vrai qu'on aura toujours la ressource précieuse de pouvoir expérimenter comparativement sur le sujet supposé empoisonné et sur un autre mort tout autrement. Attendons d'ailleurs que les recherches se complètent et que la science prononce.

— La cire existe-t-elle toute formée sur les fleurs où les insectes iraient la puiser, et leur travail se borne-t-il à la séparer des autres matières organiques avec lesquelles elle est combinée, ou bien la composent-ils, par une véritable sécrétion, aux dépens de ces éléments contenus dans les parties végétales dont ils font leur nourriture? Question délicate et hardie, qu'on ne peut éclaircir qu'en portant le flambeau de l'expérience dans les actes les plus intimes de leur vie. Ce n'est pas du reste la première fois qu'elle ait été abordée. Voici comment MM. Edwards et Dumas en ont tenté la solution : ils ont enfermé dans des ruches vitrées de jeunes essaims, avec du sucre et de l'eau pour toute pâture, et ces abeilles se sont mises à l'œuvre pour construire leurs cellules, qu'elles n'ont abandonnées qu'en tombant malades. La cire dont elles les bâtissaient n'était ni dans le sucre ni dans l'eau; donc la cire est créée par une opération de chimie vivante, aux dépens de ses éléments pris sur les plantes. Mais si ces insectes n'avaient fait, par une légère modification, que tirer de leur propre graisse la cire, qui, comme elle, est un corps gras? On a analysé comparativement ces ouvrières et leurs sœurs qui n'avaient point été soumises à l'expérience, et l'on a vu que la quantité de cire produite dépassait de beaucoup le déchet de graisse de celles qui l'avaient fournie. Puisque les abeilles font de la cire avec du sucre, où il n'entre aucune trace de ce corps gras, elle est en général le résultat d'une sécrétion qui s'opère sur les aliments, et plus immédiatement sur le sang, comme chez nous la bile, les larmes, etc.

M. Duméril fait observer que l'expérience de la ruche vitrée avait été faite dès 1817 avec le même succès par M. Bretonneau. Les abeilles n'avaient non plus à leur disposition que du sucre et de l'eau, et elles ont donné une cire blanche comme de la cire vierge. « Je l'ai examinée, dit-il, et au bout d'un certain temps elles devinrent malades et n'en firent plus. » Ces résultats s'accordent ainsi parfaitement avec ceux de MM. Edwards et Dumas.

— Les ingénieurs des mines viennent d'adresser à M. le ministre des travaux

publics un rapport important sur leurs travaux pendant l'année 1842.

L'importation des combustibles minéraux s'est considérablement augmentée : en 1841, de 1,291,000 tonnes, elle a atteint le chiffre de 1,619,000 tonnes, ce qui a porté la consommation totale de 4,257,000 tonnes à 4,980,000 tonnes, déduction faite de 49,000 tonnes exportées.

L'industrie métallurgique française occupe aujourd'hui en Europe l'un des premiers rangs dans l'art de la sidérotechnie. Il résulte en effet des documents officiels :

1° Que la fabrication de la Prusse n'a été, en 1840, que de 112,000 tonnes de fonte, et de 15,000 tonnes de fer forgé ;

2° Que la production de la Suède n'a été, en 1839, que de 115,000 tonnes de fonte et 87,000 tonnes de fer ;

3° Enfin, que la production de la Russie n'a été, en moyenne pendant les années 1835 à 1838, que de 189,000 tonnes de fonte et 103,000 de fer. Ensemble pour ces trois puissances, 416,000 tonnes de fonte et 264,000 tonnes de gros fer ; tandis que la France a produit à elle seule en 1841, 377,000 tonnes de fonte, et 264,000 tonnes de fer, c'est-à-dire autant de fer, et seulement 39,000 tonnes de fonte de moins que les trois grandes puissances métallurgiques du Nord réunies.

Le tableau général de la production des diverses branches de l'industrie minérale présente les chiffres totaux suivants : Mines, minières et carrières, 26,785 en activité ; 2,586 non exploitées. — Usines, 17,240 en activité, 711 non exploitées. — Ouvriers employés, 321,770. — Valeur créée, 389,191,169 francs.

— Les autorités de la cité de Londres, et les commissaires des égouts chargés du nettoyage des rues, viennent de prendre des arrangements avec la compagnie de balayage à la mécanique pour faire babalayer toutes les rues de la cité par ce nouveau système. Il paraît que la machine à balayer peut passer dans les rues les plus étroites et les plus populeuses, et fonctionner sans nuire en aucune manière à la circulation.

— M. Mirlaveau, fabricant d'étoffes de soie à Lyon, vient d'appliquer la mécanique Jacquard aux instruments de musique. Son premier essai a été sur l'accordéon. Un carton que l'on change pour varier les mélodies, comme dans la fabrique pour varier les dessins, remplace le talent de l'instrumentiste, et, au moyen d'une manivelle, on joue aussi bien que pourrait le faire un maître habile. Cinq années de sa vie et toutes ses ressources ont été consacrées à cette œuvre, et M. Mirlaveau, pour populariser sa découverte et subvenir à ses besoins, a établi aux Brotteaux, près le pont Morand, une échoppe, où le visitent de nombreux curieux.

— Non-seulement on est trop fondé à se plaindre de la petite quantité de terrains affectés aux prairies de la France, en comparaison de ceux que l'Angleterre et la Hollande leur consacrent ; mais on doit encore regretter une chose fâcheuse pour notre agriculture : c'est la négligence, souvent même l'ignorance des propriétaires cultivateurs de ces prairies, dont une grande partie est occupée par des plantes inutiles ou nuisibles. On a calculé que sur soixante espèces de plantes de nos prairies, il en est au plus dix-huit à vingt qui soient bonnes et utiles à la nourriture des animaux ; les autres sont inutiles, nuisibles ou même vénéneuses. Il n'en est pas de même dans les prairies des comtés d'York, de Norfolk, etc., en Angleterre, parce qu'on a soin d'en purger les terrains, ce qu'on ne fait pas en France, d'où résulte une grande diminution dans la quantité et dans la qualité de nos fourrages. M. Gaume de Saint-Hilaire, membre de la Société royale d'Agriculture, vient de publier un catalogue raisonné de ces plantes, avec l'indication des meilleurs moyens de les détruire.

— On voit dans ce moment, dans les ateliers d'un de nos constructeurs de locomotives pour chemins de fer, rue du Faubourg-Saint-Antoine, une locomotive à six roues, garnie de voiles, de mâts, et de tout ce qui constitue un petit bâtiment de guerre. Le constructeur espère, par cette combinaison, accélérer la force propulsive de ses locomotives, de manière à économiser plus d'un tiers du combustible nécessaire aux autres moteurs.

— On sait que la liste civile a fait permuter le musée Standish avec le musée de la marine. Le musée Standish est rendu au public depuis plusieurs mois ; celui de la marine vient à son tour d'être ouvert. On y arrive par un escalier en bois qui est à l'entrée du musée Standish.

Le musée de la marine occupe treize petites salles formant enfilade de plain-pied. Dans la première est le plan en relief de Toulon, des vaisseaux sur cales et des dessins ; dans la deuxième, le plan de Brest et quelques vaisseaux achevés et voilés ; dans la troisième est le plan de Lorient, quelques frégates et des instruments de marine ; dans la quatrième, un grand modèle de l'*Océan*, doyen de nos vaisseaux de ligne ; dans la cinquième, plusieurs petits modèles ; dans la sixième, dite salle des Sauvages, est la colonne formée des débris du naufrage de Lapeyrouse et la plus rare collection de toute espèce d'objets à l'usage des sauvages et dus à leur génie inventif ; dans la septième sont des ponts et des machines ; dans la huitième, un magnifique modèle du *Valmy* en ivoire et argent (ce modèle a été envoyé de Brest il y a quelques jours) ; dans la neuvième, les instruments de navigation, de géographie et de précision ; dans la dixième, les armes et une machine à vapeur pour les paquebots ; dans la onzième, le plan de Rochefort, la galère en petit et les admirables bas-reliefs en grand qui décoraient la galère de Louis XIV ; dans la douzième, la flotte française de 1792 à 1814, les bustes des marins fameux et des tableaux maritimes ; dans la treizième, qui est un vestibule de sortie, est une locomotive de chemin de fer.

On descend de ce musée par un autre petit escalier dans le musée des dessins : M. Lebas (de l'obélisque), qui a dirigé la réorganisation de ce musée, a cru devoir supprimer beaucoup de choses d'un assez mince intérêt pour le public, qui a gagné à cette réorganisation de pouvoir circuler dans les salles et tout à l'entour des objets exposés. Le musée de la marine est ouvert aux artistes et aux étrangers, comme tous les musées du Louvre, tous les jours de la semaine, de dix heures à quatre, le lundi excepté.

— Comme on le sait, ce qui a donné l'idée des greffes animales, ce sont des faits semblables à celui de Garengeot. Un individu, dans une rixe, se voit couper, d'un coup de dents, le bout du nez ; le morceau tombe dans la boue, le blessé court après son adversaire, venge son nez, et vient reprendre le bout dans le ruisseau. Il le porte chez le chirurgien qui le lave dans du vin et l'adapte à la plaie ; la réunion fut parfaite et le nez ne perdit presque rien de sa forme. Ce cas, qui avait d'abord paru suspect, semble avoir pris tous les caractères de l'authenticité en se multipliant. Il est incontestable aujourd'hui que la pulpe d'un doigt, le lobule de l'oreille ou du nez, une fois détachés complétement, peuvent reprendre ; de là, à emprunter à un autre individu une autre partie qui nous manque, il n'y a qu'un pas. Peut-être cependant aurait-on pu croire qu'en remettant un lambeau à la place qu'il occupait, il trouve, dans l'exacte correspondance des vaisseaux et des fibres divisés, des conditions de réunion qui n'existent plus dans le cas où on le greffe sur une autre partie. Mais bien avant que Duhamel implantât avec succès l'ergot d'un coq dans sa crête, les Indiens inséraient deux phalanges onguéales d'oiseau, par leur base, sur la tête d'un serpent innocent, afin de le faire passer pour un serpent très-venimeux armé de deux espèces de cornes, et de se donner, aux yeux de la foule, le mérite de manier sans crainte et sans danger un reptile terrible.

Depuis longtemps les Indiens se taillent des nez aux dépens du bras, et on les avait imités en Europe ; mais on n'avait pas encore appliqué l'opération de la greffe animale à une membrane aussi délicate que la cornée transparente. Sans doute, quand elle est devenue opaque chez l'homme, si l'on pouvait la remplacer par celle d'un animal, on rendrait la vue à bien des malheureux. M. le docteur Plouvier, de Lille, a fait les expériences suivantes sur des lapins, expériences déjà faites par M. Feldmann, qui les répète avec succès dans le laboratoire de M. Flourens : il excise la cornée à peu près comme on l'incise dans l'extraction de la cataracte, fait sortir le cristallin, remplace le lambeau enlevé par un autre à peu près semblable, et le réunit par des points de suture au reste de la cornée de l'opéré. Cette coaptation a plusieurs fois réussi, même en greffant une cornée de chien sur une cornée de lapin. M. Plouvier conserve un lapin borgne qui vit ainsi depuis le mois de février avec une cornée de chien à travers laquelle il voit à se conduire sans presque jamais se cogner. Mais cette opération s'accompagne souvent d'une hémorrhagie grave, de

l'issue de l'humeur vitrée, et est parfois suivie de la fonte inflammatoire de l'œil, et presque toujours de l'aplatissement de la nouvelle cornée, et conséquemment de la presbytie; pour jouir alors du bénéfice de l'opération, le lapin aurait littéralement besoin d'une paire de lunettes. En un mot, ces expériences curieuses et habilement faites, ne permettent pas d'espérer qu'elles puissent jamais avoir d'intérêt qu'en physiologie.

— D'après une lettre de M. de Humboldt, on fore en Pensylvanie un puits artésien qu'on se propose de creuser autant que possible, à la profondeur de 2,000 mètres, par exemple, c'est-à-dire à peu près une demi-lieue; et si l'on réussit, on aura une eau à 70 degrés centigrades. On est déjà arrivé à 622 mètres; avant ce niveau, l'augmentation de la température n'avait pas suivi la loi ordinaire, ce qui tenait, suivant M. de Humboldt, au refroidissement de la colonne inférieure produit par des eaux filtrant des couches plus élevées qui pénétraient dans le puits par des fissures. Mais à 622 mètres, la force ascensionnelle de la couche profonde a été si considérable qu'elle a refoulé l'eau des sources supérieures; et la loi s'est rétablie. Si l'explication est vraie, comme le donne à penser le nom de son savant auteur, il y a ici une exception à ce principe d'hydraulique qui veut que les liquides circulant dans des tubes exercent sur leurs parois une aspiration proportionnelle à la vitesse du courant. Ce forage a été encore remarquable par un dégagement énorme d'acide carbonique. A cette occasion, M. le secrétaire perpétuel annonce à l'Académie que le gouvernement a l'intention de doter le Jardin des Plantes d'un puits artésien de 200 mètres plus profond que celui de Grenelle, c'est-à-dire qu'il aura environ 900 mètres, presque un quart de lieue. Ses eaux, qui devront avoir 31 degrés, serviront à chauffer les serres du Jardin des Plantes et les salles des hospices de la Salpêtrière et de la Pitié, et fourniront des bains tout préparés; ce sera concilier le bien-être des malades avec une immense économie de combustible. Qui répondrait qu'un jour quelque Mulot ne fera pas jaillir de l'eau bouillante à la surface du sol? Alors, au lieu de s'approvisionner de bois et de charbon, on irait prendre un abonnement au nouveau puits artésien.

— Des fouilles ont été pratiquées par M. l'abbé Cochet sur la plaine située entre Etretat et Bordeaux-Saint-Clair (Seine-Inférieure), sur le bord de l'ancienne voie romaine qui venait de Lillebonne; ces fouilles ont été couronnées d'un plein succès. En huit jours, on a mis à découvert une villa, dont la longueur n'est pas moindre de 113 mètres; la largeur n'est pas encore connue, parce qu'il n'a pas été possible d'explorer cette année le champ voisin sous lequel s'étendent les constructions.

L'édifice romain trouvé par M. Cochet se dirige du sud au nord; il se compose d'une galerie longue de 54 mètres, qui ne comptait pas moins de 20 colonnes, dont les bases restent encore. Un fût qui subsiste fait juger qu'elles ne manquent ni de grâce ni d'élégance; près de la galerie, venait un corridor de 53 mètres de long sur 3 de large; il était suivi d'un mur de clôture, épais de 80 cent. et long de 103 mètres, qui semblait destiné à fermer la villa du côté de l'est.

Les appartements de la maison devaient occuper la partie occidentale de l'édifice, car les restes de murs que l'on a rencontrés courent dans toutes sortes de directions et forment des salles longues et des chambres carrées; le pavage subsiste encore en quelques endroits.

L'année prochaine cet édifice pourra être exploré dans son entier, et alors l'usage des divers appartements pourra être reconnu. Parmi les objets d'art que cette fouille a mis à découvert, on remarque des épingles en bronze, des chaudières et des cuillères en cuivre, des ornements de baudrier, des médailles de Trajan et de Faustine, des mamelons en fer, des restes de sabres, des brides et des ossements de cheval; ce qui indiquerait le séjour d'un peuple militaire et maritime. Un violent incendie a dû ravager ce monument, car, en certains endroits, on découvre jusqu'à 1 mètre 50 cent. de cendres et de charbon.

La poterie rencontrée dans ces ruines indique à la fois la terre fine du Haut-Empire et la terre grossière des hommes du Nord.

Une tradition répandue dans le pays, et transmise de père en fils, dit qu'il y eut là un couvent et un monastère; cette tradition ne paraît pas dénuée de vraisemblance: les chroniqueurs racontent, en effet, que saint Waringe, ayant fondé l'abbaye de Fécamp, au septième siècle, lui donna pour première abbesse Childemarque, qu'il fit venir de son ermitage de Bordeaux, près les Loges. On sait, d'ailleurs, que les cloîtres de nos abbayes ont succédé aux galeries des villas romaines.

— M. Davidson, habile mécanicien et fabricant d'instruments, a été employé (sous le patronage des directeurs de la compagnie associée pour les chemins de fer d'Edimbourg et de Glascow) à une série d'expériences relatives aux moyens d'appliquer l'électro-magnétisme à la marche des locomotives sur les chemins de fer. Ces expériences ont amené un résultat satisfaisant. Il a construit une machine contenant six puissantes batteries, communiquant à de grandes spirales magnétiques, qui sont elles-mêmes en rapport avec trois grandes portions aimantées attachées chacune à des cylindres tournants, à travers lesquels passent les essieux des roues qui fonctionnent. Samedi dernier, la force d'impulsion d'une semblable machine a été essayée, en présence de plusieurs directeurs, sur une des voitures appartenant à la compagnie. Cette énorme machine, pesant entre cinq et six *tonnes* (de 5 à 6,000 kilogrammes), fut immédiatement mise en mouvement dès l'instant où eut lieu l'immersion de plaques métalliques dans les vases contenant une solution d'acide sulfurique. Un phénomène curieux, qui se lie à la mise en action de cette nouvelle et ingénieuse machine, fut le nombre et l'étendue des brillants éclairs qui accompagnaient sa marche. Le mouvement imprimé, quoique n'étant pas très-rapide, a néanmoins fourni la preuve que cet agent peut être utilement appliqué à la locomotion. L'inventeur espère parvenir à vaincre toutes les difficultés qui pouvaient encore s'opposer à l'emploi de cet agent, afin de le substituer à ceux qui sont en usage pour faire mouvoir les trains des chemins de fer.

— Caroline Pechler, née Greiner, illustre poëte, auteur d'un *Agatocle* qui a été traduit dans toutes les langues et dont les chansons ont inspiré plus d'un compositeur de musique, est morte à Vienne, le 9 août, à l'âge de soixante-quatorze ans. Elle a été ensevelie dans le cimetière où reposent les cendres de Beethoven, de Seyfbied et de Schubert. Sa maison était le rendez-vous de toutes les célébrités littéraires et artistiques. Elle avait connu intimement les plus grands maîtres, Gluck, Mozart, Haydn, Salieri; et souvent elle a dépeint leur caractère d'une façon si naturelle, qu'on croirait, en la lisant, les voir et les entendre. On doit publier bientôt les mémoires de cette femme célèbre.

— M. Larivière, peintre, vient de partir pour Alger, où il doit, par ordre du roi, faire le portrait du gouverneur-général, destiné à prendre place dans le salon des Maréchaux.

— L'Ambigu obtient un succès grand et populaire avec les *Bohémiens de Paris*; un drame de M. de Balzac, *Paméla Giraud*, n'a réussi que médiocrement à la Gaîté et méritait un meilleur sort; tout Paris court voir, au Cirque-Olympique, *Don Quichotte*, pièce à grand spectacle et des plus amusantes.

— Carlotta Grisi, Petipas et Coralli fils sont à Londres pour monter le joli ballet de Th. Gautier et Burgmuller, *la Péri*.

— Les répétitions de *Don Sébastien* ne laissent pas de repos aux artistes du chant et de la danse. Jamais on n'avait déployé à l'Opéra autant de zèle qu'on en montre pour cet ouvrage. Les bruits de coulisses sont entièrement favorables à la musique et au poëme; et, chose rare, il n'y a pas un artiste ayant un rôle dans la pièce qui ne soit satisfait.

— Rien de plus amusant et de plus instructif pour la jeunesse que la nouvelle pièce du théâtre Comte; *Jonas avalé par la baleine* obtient chaque soir un immense succès. Tout Paris voudra visiter les *Iles Marquises*, ses habitants, et voir leurs danses vraiment originales; cet heureux théâtre ne peut manquer de récupérer avec d'énormes bénéfices les grandes dépenses qu'il a dû faire pour monter avec autant de luxe ces importants ouvrages.

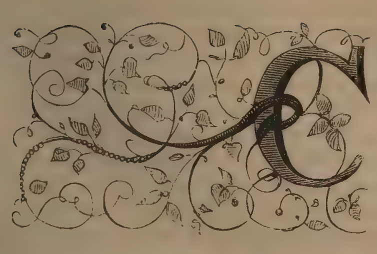
Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

MAUVAISE LANGUE ET BON CŒUR.

G. SEGUIN. D.

CHAPITRE PREMIER.



Combien de gens se récrieraient au récit du mal qu'ils font journellement, en se croyant de bonne foi les meilleures gens du monde! Comme ils accuseraient leur plus fidèle historien de mensonge, de calomnie, en lui entendant raconter tous les événements qui sont résultés de leur légèreté, de leur indifférence pour les intérêts d'autrui; de ces inconséquences, de ces indiscrétions, fruits d'une imprévoyance égoïste, qui fait livrer sans y penser le secret d'un ami, par la raison qu'on n'y attache pas personnellement beaucoup d'importance! Comme ils crieraient à l'injustice, si leurs nombreuses victimes imaginaient de se venger de leurs méfaits par quelques méchants procédés...;

de quels noms affreux ils accableraient ceux dont les reproches arriveraient à se faire écouter! Et pourtant le Ciel sait si la plupart des malheurs qu'on déplore dans l'état de société où nous vivons ne sont pas plutôt l'œuvre des défauts que des vices.

J'aurais beaucoup d'exemples à citer à l'appui de ce raisonnement, je me contenterai de vous en offrir un seul: puisse-t-il vous persuader!

M. Renaudin de Beauvallon, député de la province où se trouvaient ses terres, était un homme tout occupé de ses affaires et de celles de l'État, laissant à sa femme le soin d'élever ses enfants. Pourtant son fils touchait à sa majorité, et les conseils d'un père auraient dû diriger ses premiers pas dans le monde; mais les travaux, les intrigues d'une politique compliquée prenaient tous les moments du législateur; il ne lui en restait plus que pour veiller aux gros intérêts de sa famille, tels que l'augmentation de sa fortune, l'ambition d'un rang au-dessus du sien, d'une décoration de plus, enfin de ces faveurs de cour qui aident à marier ses enfants et qu'on espère leur léguer.

Mais de leur inspirer des goûts modestes, de combattre leurs défauts, de développer en eux la raison, les sentiments qui mènent au bonheur, il n'y avait jamais pensé: c'était Mme de Beauvallon qui avait dicté à elle seule le code de famille auquel ses trois enfants étaient soumis tant bien que mal.

L'aînée de ses filles, la belle Emmeline, avait résisté, moins par sa volonté que par sa nature, au système d'éducation de sa mère. Ce système était celui à la mode de nos jours, qui consiste à surcharger le cerveau des jeunes filles de tant d'études diverses, que si par hasard leur santé ne s'en altère pas, leur esprit s'en courbature et leur naturel y succombe. Depuis huit heures du matin jusqu'à cinq heures passées, on voyait se succéder une file de maîtres ou de maîtresses, d'autant plus exacts à venir donner leurs leçons, qu'ils étaient richement payés. De ce nombre étaient quatre maîtres de langues, car Mme de Beauvallon entendait dire journellement dans le monde, en parlant des jeunes personnes qu'on y menait dans l'espoir de les marier: « Celle-ci est élevée à merveille, elle sait quatre langues; voyez, elle cause en espagnol avec le prince d'Anglona, parle allemand à l'ambassadrice d'Autriche, rit en anglais avec lord Brougham, et, comme elle va chanter, vous jugerez de son excellente prononciation italienne. »

Ainsi Mme de Beauvallon, croyant qu'une jeune personne paraîtrait insipide à son mari si elle ne pouvait causer avec lui dans quatre langues différentes, exigeait de ses filles l'aptitude paralysante qu'il faut avoir pour mettre tant de mots à la place de ses idées.

Laurette, la jeune sœur d'Emmeline, avait plié son intelligence à ce travail ingrat. Il était à la mode, cela lui suffisait pour en braver l'ennui avec courage; et puis, faire des solécismes dans quatre langues, c'était causer tant de plaisir à sa mère, qu'elle s'y serait résignée par pur amour filial. Mais le caractère rêveur d'Emmeline se refusait complétement à ce genre d'étude; sa pensée avait besoin d'aliment, et quand elle se fixait sur un sentiment ou sur un objet, elle ne le quittait qu'après s'être longuement appliquée à en connaître l'effet ou le mérite; puis elle s'abandonnait à ce vague enchanteur, espèce de somnambulisme des imaginations poétiques, où tout leur apparaît sous un jour radieux, où leur destinée se déroule à leurs yeux, calme, douce et parée de tout ce qui embellit la vie.

On peut se figurer le dépit d'Emmeline lorsqu'on venait l'arracher à ses tableaux enivrants, à ses magnifiques *châteaux en Espagne*, pour aller écouter attentivement la grammaire et les verbes d'un pédant étranger. Elle les répétait, les écrivait avec docilité; mais elle les oubliait aussitôt, malgré son désir de les graver dans sa mémoire, tant sa pensée présente l'emportait sur son souvenir. Mme de Beauvallon ayant épuisé avec Emmeline les encouragements et les pénitences, commençait à désespérer de l'intelligence de sa fille, et se résignait en disant:

—Ce n'est pas la faute de la pauvre enfant, elle ne manque pas de bonne volonté; mais ses facultés n'y répondent pas. Le temps les développera peut-être.

Et, dans cette espérance, on continuait les leçons, dont Laurette profitait seule. Aussi était-elle regardée comme le phénix de la famille.

Dès ses premières années, on l'avait traitée de prodige. Ses moindres mots étaient cités; sa facilité à contrefaire l'accent, les gestes, le parler des amis ridicules qui venaient chez sa mère, faisaient la joie de ses parents.

— C'est un vrai petit singe, disaient-ils dans leur ravissement. Elle en a les grâces et la malice; seulement, elle est plus jolie.

Et Laurette, encouragée par ces éloges, ne pensait qu'à en mériter d'autres en redoublant de traits malins et de singeries amusantes.

C'est un tort commun à toutes les familles que celui d'admirer dans les enfants les défauts qu'on blâme, qu'on punit chez les hommes. Il n'y a pas de mère qui ne s'extasie en voyant l'air pimpant que prend sa petite fille en mettant une robe neuve, qui ne vous dise avec orgueil:

— Savez-vous bien qu'elle est déjà coquette!

Et qui n'ajoute, en voyant son petit garçon saccager ses joujoux:

— Voyez comme il est rageur! Ah! le gaillard ne se laissera pas mener.

En effet, quand vient le moment de soumettre sa volonté au travail, aux ordres d'un supérieur, on retrouve bien vite ces belles dispositions à la colère, à la révolte, et l'on s'en étonne, comme si la ronce qu'on a cultivée avec soin ne devait pas porter d'épines.

Cette admiration pernicieuse des parents pour leurs enfants a plus d'inconvénients encore pour les femmes que pour les hommes. Ceux-ci, destinés à passer tôt ou tard par une éducation publique, ne conservent pas longtemps les illusions d'enfance sur leur propre mérite; les camarades de collége leur ont bientôt appris ce qu'ils valent réellement. Mais les jeunes filles élevées dans leur famille sont longtemps dupes de l'aveuglement maternel. Laurette en était une preuve; douée d'un bon cœur, susceptible de générosité, de dévouement, elle laissait aller son esprit à tort et à travers, ne se doutant pas du mal que peut produire un mot inconséquent, une épigramme piquante, un caquet amusant.

La malice ne va jamais sans la curiosité; la médisance a besoin de sujet; la moquerie, de faits ridicules; aussi Laurette était-elle à l'affût des moindres événements, des plus petites intrigues qui agitaient la maison paternelle. La haine des domestiques entre eux, les motifs de jalousie qui amenaient leurs querelles, elle savait tout. Son attention maligne se portait même jusque chez ses bonnes amies; elle était au courant des plaisirs qu'on leur ménageait, des projets de mariage qui se tramaient pour elles. Une démarche, un mot, une réticence, suffisaient pour lui faire deviner le secret qu'on espérait garder; et malheur au héros de ce secret s'il avait un ridicule, si sa famille était entachée d'une de ces aventures burlesques dont le souvenir est embarrassant: la gaieté de Laurette en faisait bientôt le sujet du rire général.

Elle avait pour amie la fille d'un riche parvenu, dont toute l'ambition était de voir un jour sa chère Clotilde-duchesse; il croyait avoir assez d'argent pour acheter ce plaisir-là : mais il mettait pour condition au mariage de sa fille, qu'elle ne le quitterait point; et Laurette prétendait que nul gendre ne consentirait à subir le père pour épouser la fille. Elle énumérait, à l'appui de ce raisonnement, tous les travers du parvenu, contrefaisait ses manières moitié grossières, moitié galantes, son ton important, son langage prétentieux, et ce *laisser-aller* magnifique qui caractérise nos Turcarets modernes. Le portrait était si ressemblant, que les amis de M. Moutonneau ne pouvaient s'empêcher d'en rire, et que sa fille elle-même avait le tort de s'en amuser tout bas; car la présence de la victime n'arrêtait pas toujours la moquerie de Laurette, qui, une fois lancée contre le ridicule, courait après lui, sans nul égard pour ce qui aurait dû l'arrêter. Cependant M. Moutonneau avait épousé une cousine de M. de Beauvallon; mais comme elle était morte, on regardait la parenté comme morte avec elle.

Ce démon de l'ironie, qui détruit tout sans jamais rien créer, et qui s'était emparé de l'esprit de Laurette, avait déjà produit son effet sur chacun des prétendants qui aspiraient à la main de sa sœur.

L'un était trop grand, trop maigre, et rappelait le *chevalier de la Triste-Figure.*

L'autre était trop petit : ce serait un *mari de poche.*

Celui-ci n'aimait que les chevaux, parlait sans cesse courses, attelage, *steeples-chasses*, tours de force hippiatriques; autant vaudrait épouser un écuyer de Franconi.

Celui-là discutait avec chaleur sur la pièce nouvelle, sur l'ouvrage qui venait de paraître, il en citait des vers ou des pages entières : ce devait être un pédant, un de ces esprits *analyseurs* qui dissertent lourdement sur tout et ont en mépris ceux qui n'écoutent pas leurs éternelles dissertations.

Les élégants, c'étaient des sots tout dévoués à la mode, qui lui sacrifiaient leur fortune et la dot de leur femme.

Les gens simples, dédaigneux des vanités de la parure, des petits intérêts du grand monde, étaient des gens ennuyeux auxquels on ne sait que dire, tant ils restent étrangers à tout ce qui se passe. Enfin ses épigrammes ne laissaient aucune illusion sur personne, et comme sa critique était toujours plus ou moins fondée, Emmeline se voyait forcée d'en reconnaître souvent la vérité.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Dès que la Chambre des députés suspendait ses travaux, M. de Beauvallon partait avec toute sa famille pour se rendre à sa terre, située aux environs d'E***.

Le château de Beauvallon, acquis par M. Renaudin pour avoir le droit d'en joindre le nom au sien, était entouré de bois et de vignes en plein rapport. Sous les tilleuls de la première cour, un bal champêtre réunissait tous les dimanches les notabilités du village et les habitants des châteaux voisins. Avec l'apparence des plaisirs rustiques, on s'y donnait, comme à la ville, toutes les jouissances de la vanité, toutes les agitations de la coquetterie.

A l'époque où la chasse amenait les jeunes et les vieux Hippolytes à la campagne, on avait imaginé d'y jouer la comédie; c'était ouvrir un vaste champ aux ambitions, aux susceptibilités d'amour-propre, aux petites intrigues, aux innocentes inclinations, aux projets de tous genres.

Le château de Rodeville, voisin de celui de Beauvallon, fournissait à lui seul plusieurs des premiers sujets de la troupe comique. Son propriétaire, ancien receveur-général, dont les occupations financières n'avaient point amorti la passion dramatique, jouait les pères nobles très-convenablement; mais son fils, grand beau jeune homme, brave, plein d'esprit, ayant dans un salon la tournure la plus distinguée, les manières les plus gracieuses, était pris, en entrant en scène, d'un accès de timidité si paralysante, qu'il en perdait la mémoire et toute contenance. Aussi, se rendant justice, il avait offert souvent sa démission de jeune premier; mais son père s'obstinait à prédire que l'émotion qui déconcertait ainsi toutes les facultés de son cher Théodore serait bientôt vaincue par un peu plus d'habitude de la scène, et, comme il avait toutes les qualités qu'on exige dans un amoureux, on décida qu'il en garderait l'emploi.

Laurette, dont la vivacité, l'enjouement, se refusaient aux langueurs d'un rôle sentimental, remplissait ceux des soubrettes; Emmeline était naturellement condamnée à l'emploi des amoureuses. La marquise de Sennecourt, jeune châtelaine, veuve d'un vieux général, et dont la terre touchait à celle de Beauvallon, jouait à ravir les grandes coquettes; son frère, le duc de Saint-André, s'escrimait dans les Frontins, les rôles charges. Sa tournure burlesque, sa figure commune, sa voix mordante, se prêtaient merveilleusement à faire rire, et il avait de grands succès.

Les personnages accessoires, les *utilités*, étaient confiés aux amis, aux visiteurs des châteaux respectifs; mais la salle de spectacle la plus spacieuse, la mieux décorée, était celle de Beauvallon. Laurette en avait ordonné l'arrangement à grands frais, ce qui lui avait attiré des reproches assez vifs de la part de son père; mais Mme de Beauvallon avait démontré à son mari que c'était de l'argent bien placé, par la raison que ce théâtre attirant chez elle toute la noblesse des environs, sa fille aînée pourrait se choisir un mari dans un rang fort au-dessus du sien, et faire ainsi mourir de jalousie les parents qu'ils avaient en province; car les enfants de ceux-là ne devaient jamais franchir les limites d'une riche bourgeoisie.

M. de Beauvallon s'était rendu à ce raisonnement vaniteux; et, pour mieux s'assurer la visite et l'intimité de ses nobles voisins, il les invitait à de bons dîners qui devaient précéder les répétitions.

On cita bientôt à dix lieues à la ronde les soirées dramatiques du château de Beauvallon. C'était à qui s'y ferait inviter, et comme Laurette passait à bon droit pour disposer des volontés de son père et de sa mère, c'est à elle surtout qu'on cherchait à plaire. On s'occupait à peine de sa sœur; chacun s'accordait pour trouver Emmeline belle, et l'on convenait d'autant plus volontiers de sa beauté, que

nulle coquetterie ne la faisant valoir, elle ne rivalisait avec les agréments d'aucune autre femme.

Théodore seul remarquait la constante rêverie d'Emmeline et s'appliquait involontairement à en deviner le sujet; les différentes impressions qui se peignaient sur ce beau front le faisaient rêver lui-même. Des pensées profondes, une exquise sensibilité pouvaient seules expliquer tant de mobilité dans le silence; et puis ce long regard, cette douce mélancolie révélaient une âme tendre, passionnée, peut-être! Et Théodore plaçait des trésors d'amour dans ce cœur inconnu.

On n'est pas l'objet d'une vive préoccupation sans en ressentir une sorte de trouble. C'est ce qu'Emmeline éprouvait en surprenant les yeux de Théodore souvent attachés sur elle, et en reconnaissant dans une foule de petits faits presque insignifiants sa constance à l'observer et même à la deviner. Souffrait-elle de la chaleur d'un salon, sans pourtant oser s'en plaindre, il allait ouvrir une fenêtre; la voyait-il pâlir à l'approche de ces femmes à prétendus maux de nerfs, et qui portent des parfums tellement ambrés qu'on ne peut tenir près d'elles, il les éloignait d'Emmeline sous un prétexte quelconque, et ne les quittait pas, au risque d'en garder la migraine tout le reste du jour, qu'il ne les eût placées à l'autre bout de l'appartement. Il connaissait les fleurs, les fruits qu'elle préférait, et trouvait toujours quelque moyen ingénieux de les lui offrir, non pas lui-même, mais par l'entremise de quelques jeunes gens empressés à le suppléer. Discutait-on sur la comédie à choisir, sur la musique à exécuter, il n'hésitait pas à conclure pour la pièce ou le duo que préférait Emmeline; c'était un servage discret, une adoration muette, dont le charme devenait chaque jour plus dangereux; Emmeline en ressentait déjà la puissance, qu'elle se croyait encore sous l'empire de ce vague délicieux qui l'avait sauvée jusqu'alors de tout sentiment exclusif. Elle ne s'apercevait pas qu'elle ne prenait plus d'intérêt qu'aux choses vantées par Théodore; qu'avant son arrivée, tout l'ennuyait; qu'elle se parait avec plus de soin depuis qu'elle lui avait entendu dire à l'un de ses amis:

— Que Mlle de Beauvallon a une jolie robe! jamais je ne l'ai vue mise avec plus de goût que ce soir.

Enfin, que lorsqu'il sortait du salon où elle se trouvait, il lui semblait qu'on en éteignait subitement toutes les lumières. Mais ces symptômes, effrayants pour une âme déjà éprouvée, n'éveillaient nulles craintes dans le cœur d'Emmeline; elle mettait ces impressions différentes sur le compte de sa disposition naturelle, et, comme elle n'avait point encore souffert, elle ne savait rien.

Le choix d'une pièce propice aux prétentions de Mme de Sennecourt et au talent de Laurette n'était pas facile; on se décida pour le chef-d'œuvre de Molière. Un homme de lettres, bon comédien, fut chargé du rôle de Tartufe; la marquise eut celui d'Elvire, et Dorine échut tout naturellement à Laurette, comme Marianne à Emmeline, et Valère à Théodore.



Les personnages de Molière.

Ce dernier était ravi de voir Molière se charger de parler pour lui, et, malgré son peu de talent, l'on s'extasiait aux répétitions sur le naturel dont tous deux faisaient preuve dans cette querelle, si vraie que, jeunes ou vieux, tout le monde s'y reconnaît.

S'aimer ainsi tout haut, quand on n'aurait osé l'avouer tout bas, c'était franchir à son insu toutes les difficultés de la situation. Aussi Théodore et Emmeline étaient-ils établis dans tout l'enchantement d'un amour mutuel, sans soupçonner un instant qu'un sentiment si bien encouragé par

tout ce qu'on imaginait pour l'exalter, ne fût pas protégé par leurs deux familles.

Mais Mme de Beauvallon, bien loin d'approuver l'inclination qu'elle avait laissé prendre à sa fille, méditait pour elle une de ces alliances pauvres et brillantes qui sont à la mode aujourd'hui.

Le duc de Saint-André était le héros des deux romans que M. Moutonneau et Mme de Beauvallon composaient en faveur de leurs filles. La tournure burlesque de M. de Saint-André, son esprit mesquin, tâtillon, malveillant, son cœur égoïste, disparaissaient sous le poids de son titre; Clotilde elle-même en était éblouie, et comme une jeune fille innocente et vaine ne sait jamais à quel point un mari *désagréable* peut être *désagréable*, elle pensait trouver dans la joie d'être duchesse la compensation de tous les inconvénients attachés au malheur d'être mariée à un homme qu'on ne peut aimer.

Avec plus d'expérience du cœur humain, Clotilde eût caché soigneusement sa triste ambition et son désir de captiver M. de Saint-André; car donner à un homme l'idée qu'on serait trop heureuse de lui plaire, c'est très-souvent lui ôter toute envie de vous aimer. En conséquence de ce principe, le duc n'avait d'yeux que pour Emmeline. L'indifférence bien prouvée qu'elle témoignait pour lui, pour son nom et son rang, piquait l'amour-propre de M. de Saint-André; plein de confiance en son mérite, il espérait triompher de ce qu'il appelait un dédain de *pensionnaire*, et il s'épuisait en soins, en galanteries, en reproches, en épigrammes, en soupirs, sans qu'Emmeline y fît la moindre attention.

Mais ce que son esprit captivé ne remarquait pas, était observé avec grand intérêt par sa mère. Peu importait à Mme de Beauvallon que sa fille eût ou non du goût pour M. de Saint-André, elle la croyait assez docile pour prendre aveuglément le mari qu'on lui choisirait, et, de plus, elle la supposait trop de son siècle pour n'être pas ravie de sacrifier toutes ses inclinations au plaisir de faire la grande dame avec ses jeunes amies, quitte à subir les humiliations qui accueillent d'ordinaire l'admission de la riche bourgeoise dans une famille titrée.

Cependant l'indifférence d'Emmeline pour les soins du duc de Saint-André paraissant surnaturelle à Mme de Beauvallon, elle en chercha la cause et la découvrit bientôt. D'abord, indignée qu'un jeune homme de la classe financière osât prétendre à la main de sa fille, elle prit la résolution d'éloigner Théodore de chez elle; cela n'était pas facile. M. de Rodeville était lié d'affaires avec M. de Beauvallon; ils partageaient les profits de plusieurs entreprises importantes, et se brouiller avec lui, c'eût été compromettre la fortune de l'un et de l'autre. Il fallait chercher un autre moyen de déconcerter l'amour de Théodore.

Mme de Beauvallon pensa que l'esprit malin de Laurette la servirait au mieux dans ce projet. Elle l'encouragea par quelques plaisanteries sur la gaucherie du jeune amoureux en jouant la comédie; il n'en fallait pas davantage pour mettre en verve la gaieté moqueuse de Laurette. Elle contrefit si bien l'air embarrassé, l'espèce de bégaiement de Théodore lorsqu'il se trouvait près d'Emmeline, lui exprimant devant tout un public l'amour qu'il ressentait trop vivement pour le raconter ainsi; elle exagéra si bien l'émotion, le tremblement de l'amoureux, qu'elle divertit tout le monde, et qu'Emmeline elle-même fut forcée d'en rire.

Des âmes charitables, comme il s'en trouve partout, ne manquèrent pas de répéter à Théodore le succès qu'avaient obtenu les singeries de Laurette. Il ne s'en offensa point, car il n'avait aucune prétention dramatique; mais quand on lui dit qu'Emmeline avait *beaucoup* ri de la caricature que Laurette avait faite de lui, il en ressentit un mouvement d'humeur qui se changea bientôt en tristesse profonde.

— Si elle m'aimait un peu, pensa-t-il, loin de s'en amuser, elle eût été blessée de me voir ainsi tourner en ridicule. Ah! je m'abusais en la croyant bonne, sensible; elle ne vaut pas mieux que sa sœur.

Et, pénétré de l'idée qu'Emmeline aussi riait de son amour, il se promit de ne plus le laisser voir et de l'éteindre en son cœur, s'il était possible.

Perdant alors tout espoir de plaire, il devint maussade, et les critiques de Laurette eurent un sujet de plus pour s'exercer. C'est ainsi que l'ironie procède, elle finit par donner les ridicules et les défauts qu'elle suppose pour s'en moquer.

— En vérité, c'est bien dommage que nous ne puissions décider mon frère à prendre les rôles de ce pauvre Théodore, dit Laurette à sa mère et à sa sœur, car il les joue indignement; et, de plus, il attriste toutes nos répétitions par son visage ennuyé. Il a l'air d'être aux *travaux forcés* tout le temps qu'il débite son rôle, et son supplice fait mal à voir. Le duc de Saint-André prétend que lorsqu'il tombe aux genoux d'Emmeline, dans les *Jeux de l'amour et du hasard*, on le prendrait pour un écolier en pénitence. Il n'y a pas moyen de captiver l'attention des spectateurs, tout occupés qu'ils sont à étouffer les rires moqueurs que le jeune premier provoque. Toi qui as de l'empire sur Théodore, ajouta Laurette en s'adressant à sa sœur, tu devrais l'engager à se retirer du théâtre. Cela n'a rien d'humiliant, car on voit tous les jours des gens fort spirituels jouer très-mal la comédie.

— Je ne me charge point de cette commission, répondit Emmeline avec une sorte d'amertume; je ne suis pas assez liée avec M. de Rodeville pour lui donner un conseil aussi désagréable.

— Eh bien! reprit Laurette en riant, nous le laisserons être ridicule à son aise; la gaieté générale y gagnera.

En effet, la gaieté des spectateurs, excitée par les plaisanteries de Laurette, ne se contraignit plus, et Théodore finit par s'apercevoir qu'il était l'objet de cette hilarité maligne. Amédée de Beauvallon, à qui le duc de Saint-André confiait ordinairement ses remarques ironiques, en avait ri très-haut, et le jeune Rodeville, choqué de se voir ainsi bafouer par le fils de la maison, lui adressa quelques-unes de ces paroles qui, entre hommes, ne se disent ni ne s'écoutent impunément, malgré le vernis de politesse qui en recouvre la rusticité.

C'était après une représentation dramatique, au moment où tous les spectateurs, réunis dans le grand salon, s'exprimaient avec d'autant plus de franchise sur les talents des acteurs, qu'ils les croyaient occupés en ce moment à se déshabiller. Mais Théodore, venant de jouer un rôle en habit moderne, n'avait à ôter que son rouge; il était rentré sans bruit dans le salon où chacun riait des bons mots, des observations de Laurette et de M. de Saint-André sur les manières gauches, les intonations fausses des pauvres amateurs dramatiques.

Amédée, qui en riait ouvertement, n'était pas celui dont l'ironie offensa le plus M. de Rodeville; il ne s'était adressé à lui que pour parvenir jusqu'à M. de Saint-André.

— Dites à votre noble ami, le duc de Saint-André, qu'il a raison de se moquer de ma façon de jouer la comédie, car je reconnais la jouer fort mal; mais qu'il est d'autres jeux où je suis moins maladroit, et que je le lui prouverai quand il voudra.

Avait dit Théodore à Amédée de manière à être entendu de M. de Saint-André. Alors le premier, croyant de son honneur de prendre le défi sur son compte, répondit fièrement qu'il s'avouait seul coupable des rires dont M. de Rodeville s'offensait, et qu'il était prêt à lui donner toutes les satisfactions qu'il pouvait exiger à cet égard.

L'arrivée de Mme de Beauvallon près de son fils suspendit cette explication, que chacun des intéressés se promit bien de reprendre le lendemain.

CHAPITRE TROISIÈME.

Un incident imprévu vint jeter l'alarme. Mme de Sennecourt avait rencontré à la porte du salon M. Moutonneau, pâle, l'air effaré, et se parlant à lui-même. Elle lui demande la cause de son émotion, et apprend de lui qu'une querelle, dont la suite doit amener un duel entre deux de ses amis, le met dans cet état violent, et qu'il descend dans le jardin pour méditer sur les moyens d'arranger cette affaire. Mme de Sennecourt insiste pour savoir le nom des combattants, et, en entendant nommer Théodore, elle tombe évanouie sur les marches du perron. M. Moutonneau, peu accoutumé à ces sortes d'effets, croit que la marquise se meurt réellement; il crie au secours, et dit tant de paroles entrecoupées pour tromper sur la cause de cet évanouissement, qu'il la fait deviner aux moins pénétrants. Les plus fins viennent en complimenter M. de Rodeville, qui ne comprend rien à ces nouvelles plaisanteries; mais comme il ne se sent pas en disposition de les supporter patiemment, il prend le parti de retourner chez lui avant le commencement du bal.

Mme de Sennecourt, qui se ranime, le voit passer près d'elle sans s'informer de l'état où elle se trouve : elle s'en indigne, et le dépit lui rend bientôt assez de force pour danser toute la nuit. C'est à Amédée qu'elle adresse particulièrement ses coquetteries, car elle voudrait le distraire de sa querelle avec Théodore. Le bruit de cette altercation arrive bientôt aux oreilles de Laurette; elle va s'informer auprès de M. Moutonneau de ce qui s'est passé; celui-ci redouble sa curiosité en lui disant que les femmes n'ont rien à voir dans ces tristes affaires; qu'elle devait en être moins instruite qu'une autre, puisqu'un mot d'elle était le prétexte qui avait amené les choses au point où elles en étaient.

— Un mot de moi! s'écrie Laurette; quoi! mon frère et son ami se tueraient pour une plaisanterie de ma part? C'est impossible...

— Je n'en sais rien, mais j'ai entendu Théodore dire en s'en allant : « Ah! ils prétendent que j'ai l'air d'un écolier en pénitence... Eh bien! je leur ferai voir que cet écolier-là vaut un maître. »

— Ah! mon Dieu! on lui a répété cette sotte plaisanterie, dit Laurette, les larmes aux yeux, et c'est mon frère qu'il en veut punir! Comment faire, monsieur Moutonneau, pour empêcher ce malheur? Si j'allais avertir mon père?...

— Gardez-vous-en bien; cela ne ferait que l'irriter contre les jeunes gens sans rien changer à leur détermination. Quand un homme se croit insulté par les mauvais propos d'un autre, cela ne se passe pas ainsi, ajouta M. Moutonneau d'un ton chevaleresque; l'entremise des femmes, des parents, ne fait qu'envenimer la chose. C'est pour cela que je dis sans cesse à Clotilde : « Ma chère enfant, écoute tout et ne répète rien. »

En finissant ces mots, M. Moutonneau rentra dans le salon et Laurette l'y suivit, espérant trouver l'occasion de parler à son frère, de lui avouer qu'elle seule était cause du ressentiment de Théodore, et qu'elle était prête à lui demander excuse d'avoir plaisanté sur sa manière de jouer la comédie.

— Je ne sais ce que tu veux dire, répondit Amédée en feignant de ne pas la comprendre. Je ne me suis point aperçu de la mauvaise humeur de Théodore, et, s'il est fâché contre toi, cela ne me regarde pas.

— Rassurée par ces mots, dits le plus tranquillement possible, Laurette se mit à danser avec le duc de Saint-André, qui, n'ayant pu décider Emmeline à lui accorder une contredanse, était venu l'inviter.

— Grace au ciel, ou à votre charmante malice, dit le duc, nous sommes débarrassés de cet ennuyeux *Valère* : il est allé se reposer sur ses lauriers dramatiques. Je crois pourtant que vos bons mots et nos rires l'ont dégoûté pour jamais de l'emploi d'amoureux.

— Et moi, j'en serais desespérée, répondit Laurette; car c'est au fond un très-bon jeune homme, aimable, spirituel, un peu trop susceptible peut-être; mais c'est une raison de plus pour le ménager...

— Ou pour lui former le caractère, interrompit le duc. Ces petits messieurs, qu'un rien effarouche, ont besoin de quelques leçons..... Ah! ils ne veulent pas qu'on se moque d'eux! et de qui se moquera-t-on? bon Dieu!

— Est-il vrai qu'il se soit plaint à mon frère d'une certaine comparaison si vraie que j'ai eu le tort de la répéter?

— Ne vous inquiétez donc pas de la bonne ou mauvaise humeur de ce singulier personnage; nous saurons bien le calmer. L'essentiel est de le dégoûter si bien du plaisir de jouer la comédie, qu'il nous rende tous ses rôles.

Cette conversation, entrecoupée de chassés, de balancés, de chaînes anglaises, avait rejeté Laurette dans sa première inquiétude. N'espérant pas goûter le moindre repos, elle se promit, la nuit, d'épier les démarches de son frère.

Quand tout le monde fut parti, elle le vit prendre un bougeoir et se diriger vers la chambre qu'il occupait; puis, se se ravisant tout à coup, il revint sur ses pas et entra dans l'appartement de Mme de Beauvallon. Laurette l'y suivit.

— Il me semble que je ne vous ai pas souhaité le bonsoir, ma mère, dit Amédée avec une émotion qu'il cherchait à dissimuler.

— Si, vraiment, tu m'as dit bonsoir, et même tu m'as prévenue que tu ne viendrais pas déjeuner demain avec nous; tu m'as parlé d'une partie de campagne..... Enfin, amuse-toi, mon enfant, c'est de ton âge.

— Ah! mon Dieu! pensa Laurette, cette partie de campagne me fait frémir... Comment l'empêcher de sortir du château? Si j'allais, au nom de mon père, défendre au con-

cierge d'ouvrir la grille à qui que ce soit avant neuf heures! Oui, c'est le seul moyen...

Et Laurette, s'arrêtant à ce projet, va dans sa chambre attendre le moment de l'accomplir. Mlle Augustine est là qui l'attend et qui pleure.

— Ah! mon Dieu! sauriez-vous quelque chose? s'écrie Laurette.

— Je sais qu'on me renvoie, mademoiselle, et cela, parce que vous avez dit l'autre jour, en riant, que je rougis quand on parle de Germain, que je pleure quand monsieur le gronde, enfin, que j'en suis folle. Là-dessus, madame, qui ne veut pas *d'amitié* dans ses domestiques, à cause de l'exemple que cela peut donner, m'a ordonné de chercher une autre condition. J'ai eu beau lui dire que Germain me recherchait pour le bon motif, ça n'a rien fait. « Eh bien! a dit madame, quand Germain vous aura épousée, je vous reprendrai peut-être. » Mais vous pensez bien, mademoiselle, qu'à présent que je suis sans place, Germain ne m'épousera pas.

Et la pauvre Augustine se mit à sanglotter de nouveau.

— Vraiment, je ne sais quel démon s'attache à mes paroles, s'écria Laurette. Je ne pense à faire de mal à personne, et le désespoir et la mort peut-être résultent de tout ce que je dis. C'est de quoi me rendre muette pour le reste de ma vie... Mais il faut agir, cependant, il faut prévenir, réparer les maux dont je suis cause. D'abord, ma chère Augustine, je vais conjurer ma mère de vous marier au lieu de vous renvoyer. Pour prix de ce service, vous m'aiderez à empêcher un plus grand malheur que le vôtre.

— Ah! mademoiselle, commandez, et vous verrez si je ne me mets pas en quatre pour vous obéir, dit Augustine en sautant de joie.

Alors Laurette lui apprit dans quels motifs secrets son frère devait sortir du château à la pointe du jour.

— Il est de la plus haute importance, dit-elle, que je lui parle avant son départ. J'irais bien l'attendre au bout du corridor sur lequel donne sa porte; mais si quelqu'un me voyait là, cela paraîtrait étrange, on soupçonnerait quelque chose. Il vaut mieux que je sois avertie par vous; votre chambre est au-dessus de la mienne et à peu de distance de celle d'Amédée, vous frapperez trois coups sur le plancher quand vous l'entendrez ouvrir sa porte, et je le rejoindrai comme par hasard.

Le fait convenu, deux heures après Laurette arrivait par un escalier dérobé dans le grand vestibule au même moment où Amédée allait le traverser pour gagner le perron.

— Où vas-tu de si grand matin? lui dit-elle, pâle d'inquiétude.

— Je vais... à la chasse, répondit-il.

— A la chasse sans fusil?

— Germain va me l'apporter.

— A la chasse avec une boîte à pistolets?

— Allons, laisse-moi..., je suis attendu.

— Non, je ne te laisserai pas risquer ta vie, celle d'un ami, pour une misérable plaisanterie dite et répétée sans conséquence, mais dont j'ai tout le tort... C'est moi seule qui dois en porter la peine..., et je vais...

— Tu feras et diras tout ce qui te plaira quand j'aurai satisfait celui qui se croit insulté; mais, d'ici là, toute tentative est inutile. J'ai dans ma poche une invitation qui s'accepte toujours, et, toi-même, tu me mépriserais si j'hésitais à m'y rendre.

— Oh! mon Dieu! s'écria Laurette, comment le retenir? Mais ce n'est pas toi qui mérites la colère de Théodore. C'est M. de Saint-André qui s'est moqué de lui ouvertement, c'est sur le duc que doit porter sa vengeance.

— Il ne s'agit pas de dénoncer le plus coupable; c'est à moi que le défi est adressé, cela me suffit.

Alors Amédée, voyant que Laurette cherchait à lui barrer le passage et à attirer du monde par le retentissement de sa voix, la repoussa dans le fond du vestibule et franchit la porte. Un instant après, le bruit que la grille fait en se refermant apprend à Laurette que son frère est dehors du château.

Dans son désespoir, ne sachant ce qu'elle doit faire, elle va réveiller sa mère, espérant que Mme de Beauvallon trouvera mieux qu'elle le moyen de s'opposer au duel qui la glace d'effroi.

Mais que peut une pauvre mère en pareille circonstance? Celle-ci s'agite, crie, se désole, sans rien imaginer; car elle sait que si les femmes ont trop souvent la puissance de faire naître ces sortes de combats, elles n'ont jamais celle de les empêcher. Elle exhale sa douleur en injures contre Théodore, l'appelle l'assassin de son fils, et jure par tout ce qu'elle a de sacré que jamais cet affreux Théodore ne sera son gendre.

Elle fait appeler tous ses gens l'un après l'autre pour savoir de quel côté s'est dirigé son fils en sortant du château; tous l'ignorent, et même le concierge, qui ne l'a pas remarqué. Il résulte de ces démarches tant de suppositions, tant de bavardages, qu'ils arrivent aux oreilles d'Emmeline.

A la seule idée qu'en ce moment même son frère et Théodore sont peut-être prêts à se couper la gorge, Emmeline sent les battements de son cœur s'arrêter, sa vue se trouble, elle reste immobile. Son inquiétude est trop vive pour s'exhaler en paroles; on la croirait insensible au malheur qui la menace, si son visage pâle et morne ne trahissait sa souffrance.

Le réveil de M. de Beauvallon apporta un peu de calme dans ces différentes agitations. Il sermonna sa femme sur la nécessité d'affecter beaucoup de sang-froid dans ces sortes d'événements, où l'autorité paternelle était sans influence; il ordonne que les habitudes de la maison n'en soient point interrompues, et qu'on serve le déjeuner à l'heure ordinaire.

C'est une des choses les plus tristes dans les chagrins de famille que la règle des usages qui continuent à travers tout le désordre du désespoir; que ce repas, où la mère se fait l'effort d'assister pour que les enfants se décident à y manger, où chacun renfonce ses larmes en jetant ses regards sur la place vide, où la peur d'éclater en sanglots fait parler de choses auxquelles personne ne pense. Heureux ceux qui ne connaissent pas cette courageuse torture!

Lorsqu'on vint avertir Emmeline que son père était déjà à table, elle sortit de sa stupeur pour se rendre près de lui. Plus elle le supposait inquiet, plus elle aurait cru manquer à son devoir en n'allant pas lui donner ses soins.

En passant près de la chambre de Laurette pour descendre dans la salle à manger, Emmeline entendit sa sœur qui s'écriait en pleurant:

— Pour une simple moquerie plonger toute une famille dans l'état où nous sommes! me faire prendre en horreur à moi-même! me rendre la cause d'un meurtre! Ah! que le Ciel m'anéantisse, plutôt que de me plonger dans cet abîme de regrets!...

Et les larmes la suffoquaient. Emmeline, plus tremblante qu'elle encore, s'efforça de la calmer, et fit si bien qu'elle la détermina à venir avec elle rejoindre leur père. Celui-ci aimait son fils; mais comme il entrait encore plus d'amour-

propre que de tendresse dans son attachement, il n'était pas fâché que l'unique héritier de son nom se tirât avec éclat d'une affaire d'honneur, et, partagé entre sa crainte et sa *gloriole* paternelle, il faisait de beaux discours à sa femme et à ses filles sur la fermeté qu'on devait mettre à braver les malheurs, les dangers attachés à l'état de société, et il regardait en même temps du coin de l'œil si la grille ne s'ouvrait pas pour laisser passer le brancard d'un blessé.

Enfin Emmeline jette un cri de joie : elle a aperçu son frère au bout de l'avenue. Laurette et elle veulent courir au-devant de lui ; M. de Beauvallon les retient, en disant qu'il n'est pas convenable de montrer tant d'empressement à savoir le résultat d'une action fort condamnable en elle-même. Il fallut se rasseoir, et attendre patiemment qu'Amédée eût franchi l'avenue.

— Il n'est pas seul : le duc de Saint-André l'accompagne, dit Laurette.

— Mon frère a le bras en écharpe, dit Emmeline avec effroi.



— Il est blessé ! crie Mme de Beauvallon. Ah ! le monstre de Théodore !

— Tant mieux ! interrompt son mari ; sortir d'un duel avec une légère blessure, c'est la perfection du genre.

— Mais peut-être son... adversaire a-t-il... succombé, dit Emmeline d'une voix étouffée...

— Ah ! je l'espère bien, vraiment, reprend Mme de Beauvallon.

Puis elle se livre de nouveau à toute sa rage contre le jeune Rodeville. Elle n'avait point encore épuisé la liste des noms odieux dont elle accablait Théodore lorsque Amédée entra.

— Ah ! ma mère ! dit-il en répondant aux derniers mots qu'il avait entendus, gardez-vous d'insulter à la conduite du plus brave jeune homme qui soit au monde !

— Il n'est pas mort? demanda Emmeline en tremblant.

— Non ; mais il aurait pu me tuer, et il s'est contenté de m'égratigner, répond Amédée en montrant son bras.

— Ah ! vous voulez en faire un héros ! dit le duc de Saint-André ; mais nous aurions tous agi comme lui ; vous le manquez ! il vous épargne ; rien de plus simple.

— N'importe ; je ne lui en sais pas moins bon gré, reprit Amédée, et je lui en garderai de la reconnaissance toute ma vie.

— Aime-le tant que tu voudras, dit Mme de Beauvallon ; quant à moi je promets bien de le haïr toujours.

Le duc de Saint-André dit alors tout ce qui devait entretenir la châtelaine dans cet affreux sentiment ; et sauf Emmeline, Laurette et Amédée, qui gardèrent le silence, chacun conclut à ce que l'on ne pouvait plus avoir de relations avec la famille Rodeville après ce qui venait de se passer.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ce duel fit grand bruit dans les châteaux voisins, et l'arrêt rendu à Beauvallon fut bientôt confirmé par tous les habitués de la maison.

Le duc de Saint-André, voyant l'exil de Théodore voté par tous les grands parents d'Emmeline, pensa que c'était le moment de lancer sa proposition de mariage. Il adressa sa demande à Mme de Beauvallon, certain d'avance du succès qu'elle obtiendrait d'elle. En effet, l'idée d'entendre appeler sa fille *madame la Duchesse* l'enivra à tel point, qu'elle n'attendit pas d'avoir consulté Emmeline pour répondre à M. de Saint-André qu'il pouvait compter sur l'empressement de *toute* sa famille à accepter l'honneur qu'il voulait bien lui faire.

Dès que le duc fut parti, l'âme réjouie, pour aller faire part à sa sœur de l'heureux événement qui allait combler ses vœux et rétablir sa fortune, Mme de Beauvallon fit appeler Laurette pour lui donner la mission difficile d'aller préparer sa sœur au rang qui l'attendait.

— Mais je crains, dit Laurette en hésitant à obéir, que le duc de Saint-André, qui, entre nous, n'est pas fort aimable, ne soit pas du goût d'Emmeline.

— Il s'agit bien de cela ! reprit sa mère ; si l'on consultait le goût des jeunes filles pour les marier, on ne leur ferait jamais faire un bon mariage : je n'aimais pas du tout votre père quand je l'ai épousé ; eh bien ! au bout d'un an j'en étais folle.

— Mais peut-être n'en aimiez-vous pas un autre ?... dit Laurette timidement.

— Un autre ! répéta Mme de Beauvallon d'un air indigné ; ah ! vraiment, de mon temps, une jeune personne bien élevée ne se serait jamais permis d'aimer qui que ce soit sans la permission de ses parents ; et j'espère bien qu'il en sera de même dans ma famille.



Laurette.

Laurette, voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'opposer à la résolution de sa mère, se rendit près d'Emmeline pour la préparer le plus doucement possible au coup qu'elle allait lui porter. Emmeline la reçut avec calme, sans se permettre un mot de reproche contre l'autorité qui décidait du malheur de sa vie.

Laurette, étonnée mais heureuse de trouver sa sœur aussi résignée, lui demande ce qu'elle doit répondre de sa part à leur mère.

— Que je n'épouserai jamais le duc de Saint-André, dit Emmeline tranquillement.

— Quoi! tu veux résister à une volonté si forte! s'écria Laurette; ah! ma pauvre Emmeline, que de chagrins vont t'assaillir!

— J'y suis préparée. Le jour où je me suis vue à jamais séparée de Théodore, j'ai renoncé à me marier, et j'espère qu'on voudra bien me permettre de joindre ma dot à la tienne.

— Non, certes, on ne te le permettra pas; et je n'accepterai jamais un tel sacrifice. C'est bien assez d'avoir à me reprocher la querelle qui a amené cette fatale rupture. Mais que faire pour détourner la colère prête à tomber sur toi? J'ai déjà tenté quelques représentations qui ont été fort mal accueillies; j'ai hasardé de parler du peu de charme de ce duc de Saint-André, qui me paraît ainsi qu'à toi le plus laid, le plus sot mari qu'on puisse prendre; mais son titre couvre si bien ses travers, que ma mère ne les aperçoit pas.

— Je les connais; cela suffit, chère Laurette. Laisse-moi le soin d'apprendre à mon père les motifs de mon refus : si, comme je le pressens, ce refus lui donne de l'humeur, je ne veux pas que tu en sois victime.

En effet, M. et Mme de Beauvallon s'emportèrent vivement contre ce qu'ils appelaient l'*entêtement* de leur fille en faveur de ce *mauvais sujet* de Théodore. On accusa celui-ci de la résistance d'Emmeline, et le ressentiment qu'on lui portait en redoubla; mais, dans l'espérance de vaincre par les prières ou par les menaces l'obstacle qu'Emmeline apportait à ce mariage, M. et Mme de Beauvallon s'accordèrent dans l'intention de cacher à M. le duc de Saint-André la réponse définitive de leur fille, et ils lui demandèrent le temps nécessaire pour disposer l'esprit d'Emmeline à ce changement de situation.

M. de Saint-André, très-confiant dans son mérite et dans tout ce qu'il devait lui attirer d'heureux, avait parlé à plusieurs personnes de son mariage avec l'aînée des demoiselles de Beauvallon comme d'une chose presque conclue. Ce bruit une fois parvenu à Théodore, il en était tombé dans un désespoir qu'on peut s'imaginer, mais qu'on ne saurait peindre. Cent projets plus insensés l'un que l'autre lui passèrent par la tête, et tous aboutissaient à tuer M. de Saint-André, comme si la mort d'un sot empêchait de le voir aussitôt remplacé par un second. Si Théodore avait su avec quelle noble résignation Emmeline supportait la colère de ses parents pour lui rester fidèle, il eût été plus sage et moins à plaindre.

Enfin, le temps, les injures, les pénitences, tout ayant échoué auprès d'Emmeline, il fallut faire connaître son refus au duc de Saint-André. On se fit un prétexte du chagrin qui la rendait malade pour l'envoyer aux eaux de Plombières, et rompre ainsi pendant quelque temps des relations de société qui devenaient difficiles.

C'est alors que Laurette, pénétrée du regret d'être la cause du malheur de sa sœur et de celui de Théodore, ne pensa plus qu'à le réparer.

— J'ai fait bien du mal sans le vouloir, se dit-elle; ah! si je parviens à en détruire l'effet, dussé-je y sacrifier le bonheur de ma vie, je bénirai le Ciel de m'en avoir donné les moyens.

Et le Ciel, qui se montre ordinairement propice aux bonnes intentions, jeta dans le cerveau de Laurette une idée qui pouvait avoir le résultat qu'elle désirait.

Elle réfléchit sur les passions qui faisaient agir chacun dans cette occurrence.

— Ma sœur est charmante, pensa-t-elle, et M. de Saint-André la trouvait avec raison plus belle que moi; mais il ne faut pas se faire d'illusion; c'était pour sa dot seule qu'il l'épousait : eh bien! j'en ai une aussi riche; pourquoi ne m'épouserait-il pas, moi? Il me déplaît horriblement; je le crois fat, avare, égoïste; et taquin jusqu'à la méchanceté; mais qu'importe? ce n'est pas de moi dont il s'agit. Et d'ailleurs, je ne pourrais jouir d'aucun bonheur avant d'avoir assuré celui d'Emmeline et de Théodore; c'est à cela qu'il faut arriver, coûte que coûte. Ma mère veut avoir une de ses filles duchesse; il doit lui être indifférent que ce soit l'aînée ou la cadette : eh bien! si en me résignant à être la femme d'un homme détestable je puis satisfaire les intérêts de tout le monde, contenter la vanité de ma bonne mère, l'ambition de mon père, la cupidité d'un mari, et l'amour de ma sœur, il n'y a pas à hésiter.

Ce n'est pas assez que de vouloir s'immoler généreusement, encore faut-il le faire avec l'adresse nécessaire pour tirer profit de son sacrifice. M. de Saint-André avait affiché un si grand sentiment pour Emmeline, qu'il ne pouvait subitement feindre le même amour pour une autre. Il fallait l'aider à devenir infidèle. Laurette jeta les yeux sur la marquise de Sennecourt pour lui rendre ce service. Elle lui fit entendre que si son frère s'était adressé à elle plutôt qu'à Emmeline, il n'eût pas essuyé un pareil refus.

La confidence eut le résultat que Laurette en espérait. Mme de Sennecourt trouva son frère très-disposé à prendre l'argent de M. de Beauvallon, qu'il lui vînt de l'une ou de l'autre de ses filles. Mais, en dépit de toute sa fatuité, il eut peine à se persuader que cette même jeune fille qui l'accablait chaque jour de moqueries et d'épigrammes, cachât un sentiment tendre pour lui sous ce masque ironique. Il était tenté de se tourner vers l'ambitieuse Clotilde. Là, il était certain d'un accueil favorable; mais on répandait le bruit que la fortune du père de Clotilde venait de subir un échec; et d'ailleurs Mme de Sennecourt ne pouvait se faire à l'idée de voir son frère le gendre d'un homme aussi commun. Enfin, encouragé par sa sœur, le duc de Saint-André l'autorisa à parler à Mme de Beauvallon du projet qui devait remplacer le premier. Celle-ci regrettait trop vivement l'honneur de son alliance pour ne pas recevoir avec des transports de joie la nouvelle proposition du duc. Mais, avertie par l'expérience, elle demanda le temps de consulter Laurette avant de s'engager irrévocablement.

Mme de Beauvallon trouva autant de docilité dans Laurette qu'elle avait trouvé de résistance dans Emmeline. Elle consentait non-seulement à vaincre le dégoût que lui inspirait M. de Saint-André, mais à lui laisser croire que la raison et l'obéissance ne la déterminaient pas seules à l'épouser. A tant de soumission, à tant de sacrifices elle ne mettait qu'une seule condition : c'était le mariage de sa sœur avec Théodore de Rodeville.

A ce nom, Mme de Beauvallon s'était récriée que jamais le *spadassin* qui avait blessé son fils n'entrerait dans sa famille. A cela Laurette avait répondu tranquillement :

— Eh bien! il n'y aura pas non plus de duchesse dans la famille.

Mme de Beauvallon et son mari, ayant tenté vainement par tous les moyens imaginables de faire renoncer Laurette à la condition qu'elle exigeait, finirent par s'y soumettre. Amédée lui-même se chargea de ramener Théodore et son père au château de Beauvallon. Il fut décidé que les deux mariages se feraient le même jour.

Laurette voulut être témoin de la joie qu'éprouveraient Emmeline et Théodore à se revoir. « Le bonheur de ma vie entière doit payer cet heureux moment, pensait-elle; j'en dois avoir ma part de plaisir. » Mais elle se garda bien de rien dire qui pût donner l'idée du sacrifice qu'elle faisait à cette union ; car le bon cœur d'Emmeline n'aurait pas accepté une félicité achetée au prix du bonheur de sa chère Laurette. Celle-ci s'efforçait donc de paraître tout occupée des intérêts de vanité qui remplacent ceux de l'âme dans les mariages de calcul. Les riches étoffes, les dentelles de son trousseau semblaient lui faire oublier la laideur de son futur, et le chiffre blasonné, brodé sur ses mouchoirs, le lui faisait paraître aimable, à ce qu'elle prétendait. Mais lorsque après avoir ainsi étalé ses richesses de fiancée aux yeux de ses amies, et leur avoir fait accroire que la possession de tous ces colifichets suffisait à ses désirs, elle rentrait dans sa chambre, un ruisseau de larmes inondait son visage. Elle s'avouait que l'orgueil d'un titre, le luxe d'une parure ne la consoleraient jamais de la perte du bonheur qu'elle avait rêvé; qu'il fallait à son cœur des jouissances plus nobles. Et elle s'étonnait de voir toujours le même souvenir se mêler à ses regrets, c'était celui du jeune Adolphe de Nérival.

Admis depuis quelques mois au château de Beauvallon, M. de Nérival n'avait jamais dit à personne qu'il adorait Laurette, et tout le monde le savait; elle seule en doutait, mais c'était par l'effet de cette défiance qu'on ressent d'ordinaire pour tous les succès qu'on désire. Et puis Adolphe, quoique bien né, n'avait pas de fortune : il était de ces esprits supérieurs destinés à se créer une belle existence, mais dont la haute intelligence n'est devinée que par les personnes douées elles-mêmes de grandes facultés.

C'est en perdant tout espoir de répondre jamais à l'amour d'Adolphe que Laurette s'aperçut du prix qu'elle y attachait.

— Eh bien! ce sera une expiation de plus, dit-elle, qui me vaudra le pardon du mal que j'ai fait si souvent en disant tout ce qui me passe par la tête.

Il était impossible de ne pas faire une comparaison désolante pour Laurette entre ces deux mariages qui allaient s'accomplir. Théodore, en adoration devant le charmant visage d'Emmeline, s'embellissait lui-même du bonheur d'être aimé. Ils parlaient de leur existence future avec tout l'enivrement des plus douces espérances, avec ce chaste embarras qui ajoute encore du charme aux projets de ménage. Emmeline, consultée sur les moindres intérêts, en décidait à son gré. Tout faisait prévoir qu'elle serait la reine du royaume conjugal.

Pendant ce temps, le duc de Saint-André comptait le nombre de domestiques qu'il pourrait ajouter aux siens, la somme qu'il pourrait mettre aux somptueux appartements qu'il occuperait, et il se dépitait de ne pas trouver dans les revenus que lui apportait sa femme de quoi entretenir un équipage de chasse et fonder un haras.

La pauvre Laurette n'entrait pour rien dans aucun de ses projets; et pourtant elle seule devait lui donner les moyens de les réaliser. Mais les égoïstes ne sont reconnaissants que de ce qu'ils espèrent; les combler de biens, c'est acheter leur ingratitude.

Le jour de la signature des deux contrats étant fixé, M. et Mme de Beauvallon voulurent en faire une première solennité, et y convièrent tous les châtelains du voisinage.

Les deux fiancées, parées avec goût, partageaient tous les suffrages. Les uns vantaient la douce langueur répandue sur les traits d'Emmeline; ce regard à la fois tendre et mélancolique qui est la véritable expression du bonheur. Les autres s'extasiaient sur l'air animé, le regard fiévreux, le sourire continuel de Laurette, et se disaient entre eux : « Celle-là ne cache pas sa joie de se marier. » Car c'est ainsi que jugent les indifférents sur ce qu'on leur montre et non sur ce qui est.

Adolphe seul devinait que Laurette souriait pour ne pas pleurer. Il espérait que la même sympathie lui faisait lire dans son cœur tout ce qu'il souffrait en la voyant ainsi passer au pouvoir d'un autre. Il voulait qu'elle le sût malheureux, très-malheureux de ce mariage; et pour lui prouver qu'il n'avait pas le courage d'en être témoin, il sortit du salon au moment où les notaires entrèrent pour réclamer les signatures requises.

Le contrat d'Emmeline devait passer le premier. Toutes les personnes dispersées dans l'appartement se réunirent près de la grande table où chacun venait inscrire son nom. Il en résulta une véritable foule. La température était fort chaude, et tout à coup des cris étouffés se firent entendre, et ils furent suivis du bruit que fait un homme en tombant à terre.

C'était le gros M. Moutonneau qui succombait à une attaque d'apoplexie.

On juge de l'effet que produisit cet événement sinistre. Tout fut suspendu pour ne s'occuper que des secours à donner au malade. On le transporta chez lui : un médecin, un chirurgien sont aussitôt appelés, mais leurs secours furent inutiles; M. Moutonneau expira dans la nuit, laissant une fille dans la douleur et héritière d'une fortune immense.

Comme sans s'en vanter M. de Beauvallon était un peu parent de M. Moutonneau, on ne put se dispenser d'ajourner la fête des deux mariages.

Laurette se reprocha d'en éprouver une sorte de plaisir, mais voir éloigner le malheur qu'on redoute, c'est renaître à l'espoir d'y échapper. Pourtant, rien ne pouvait faire présumer un changement dans la destinée de Laurette; elle-même l'avait fixée; elle devait la croire immuable.

Elle commençait à reprocher au Ciel de lui avoir donné ce moment de répit pour rendre son sacrifice doublement pénible, lorsqu'un matin son père lui fit dire de venir lui parler.

— Qu'a-t-il à m'apprendre? pensa-t-elle; ah! cela ne saurait être un malheur! Voilà l'avantage de se trouver dans ma position, condamnée à passer sa vie avec un homme qu'on déteste : on peut défier tous les chagrins de la vie; que sont-ils auprès de celui-là?

Tout en raisonnant ainsi, elle arriva jusque dans le cabinet de son père, et perdit beaucoup de sa sécurité en voyant la consternation peinte sur les traits de M. de Beauvallon.

— C'est une indignité, disait-il en se parlant à lui-même; une action infâme dont mon fils tirerait vengeance sur l'heure, si l'honneur de sa sœur ne nous contraignait pas au silence. Du courage, ma fille, ajouta-t-il en apercevant Laurette, du courage! Il est des situations où c'est faire preuve d'honneur que de supporter sans plaintes l'insulte d'un misérable. Grâce au Ciel, ce n'est point un coup mortel qu'il vous porte, et la considération de votre famille n'en souffrira pas ; mais je sens tout ce qu'un semblable procédé doit vous causer de peine, et je m'en afflige pour vous.

— Mais qu'arrive-t-il donc, mon père? demande Laurette avec impatience.

— En vérité, je ne trouve pas de mot pour vous préparer à une semblable nouvelle.

— Ne craignez rien, parlez.

— Eh bien! le duc de Saint-André rompt avec nous.

— Qu'entends-je? s'écrie Laurette en sautant de joie.

— Il vous refuse! et cette mort, qui est venue tout suspendre, en est cause. En apprenant que Clotilde héritait de trois millions, le monstre s'est réjoui de n'avoir point encore signé son contrat avec vous. Sa sœur a été trouver le tuteur de Mlle Moutonneau; ils se sont entendus ensemble, Dieu sait à quelles conditions, et c'est Clotilde qu'il épouse.

— Ah! mon Dieu, quel bonheur! s'écria Laurette en embrassant son père.

Puis elle lui raconte le sacrifice qu'elle faisait en acceptant un pareil mari. Son dévouement était si beau, sa joie est si naïve, que son père en est touché. Il lui accorde de maintenir le mariage de sa sœur, et de laisser au jeune Adolphe le temps de mériter Laurette.

Pour prix d'un si doux avenir, Laurette promit de ne plus médire de personne, et de se montrer indulgente pour tous les ridicules, excepté cependant pour ceux de M. le duc et de Mme la duchesse de Saint-André. On lui laissa ce petit dédommagement, dans la certitude que la leçon avait été assez sévère pour qu'elle ne retombât point dans le même tort, puis on s'occupa de la rendre heureuse en disant qu'après avoir corrigé la mauvaise langue, on devait récompenser le bon cœur.

Mme Sophie GAY.

POÉSIE.

LE SOMMEIL DE MARGUERITE.

Sur le tissu fragile où votre art se déploie,
La navette, enfin lasse, échappe à votre main;
Vous ne distinguez plus les couleurs de la soie:
Cédez à la nature, il est temps; à demain!
Demain, dès que le jour frappera vos paupières,
Vous reprendrez, plus calme, un travail précieux;
Éteignez votre lampe et dites vos prières:
Marguerite, fermez les yeux.

Les fleurs que la nuit aime ont entr'ouvert leurs urnes;
L'hymne affaibli du soir cesse dans le saint lieu:
Voici l'heure où l'essaim des fantômes nocturnes
Se disperse dans l'ombre et suit l'ordre de Dieu.
Jamais au milieu d'eux le crime ne repose;
Ils lui jettent au front leurs ongles furieux.
Vous qui ne connaissez que les songes de rose,
Marguerite, fermez les yeux.

Vos soleils sont voilés d'amertume et d'alarmes,
Mais la nuit pour votre âme est pleine de douceur;
Vous gagnez avec peine un pain trempé de larmes,
Pour votre vieille mère et votre jeune sœur:
Mais vous êtes aimée et vous êtes bénie,
Et quand vous sommeillez, les envoyés des cieux
Viennent vous saluer comme autrefois Marie.
Marguerite, fermez les yeux.

Devant vous est l'hôtel d'un grand du jour, d'un prince!
L'aumône est inconnue à ce riche sans cœur;
Il dépense aujourd'hui l'impôt d'une province,
Il refusait hier une obole au malheur.
Son palais fastueux de vingt lustres s'éclaire;
Le pauvre le regarde et passe soucieux...
Ce luxe sans prudence insulte à la misère.
Marguerite, fermez les yeux.

L'élu de votre amour, celui qui dès l'enfance
A senti votre cœur battre à l'appel du sien,
A rejoint nos soldats sur ces bords que la France
Arrosa tant de fois du plus pur sang chrétien.
Il reviendra bientôt, vous a-t-on dit? — Mensonge!
Ses frères ont pleuré son trépas glorieux:
Si vous le revoyez, ce sera dans un songe.
Marguerite, fermez les yeux.

CHARLES LAFONT.

PROMENADES SUR L'ÉTANG.



CHAPITRE SIXIÈME (1).

LES MENDIANTS.

La voix fêlée de la vieille horloge du village proclamait la septième heure du matin, et tous les thermomètres et baromètres du château étaient d'accord avec mon calendrier pour annoncer le mois de décembre, frimaire, comme l'avait si bien nommé la Révolution.

« Quand une bonne chose est faite ou inventée, n'importe par qui, me disait M. de Nervat, chemin faisant vers le bateau, non-seulement il ne faut pas nier qu'elle soit bonne, mais encore il faudrait l'adopter. Je regretterai donc toujours que l'ont n'ait pas conservé le calendrier dit républicain, pour la dénomination des mois, comme on a fait du nouveau système monétaire. Je ne parle pas de la substitution de la décade à la semaine, substitution impossible et impie : neuf jours consécutifs de travail dépassent les forces humaines ; et le *dimanche*, le jour du Seigneur, ne sera jamais détrôné par l'insipide *décadi*. Mais les noms des mois !... Quelle sorte d'inconvénients y aurait-il à remplacer les païens Janvier (Janus), Mai (Maïa), et Juillet (Julius), par Nivôse, Floréal et Messidor, qui rappellent au moins les neiges, les fleurs et les moissons ; et surtout l'absurde Décembre (nº 10 pour exprimer le douzième mois de l'année !), par Frimaire, dont le nom, mon petit ami, n'est que trop bien justifié : voyez plutôt le givre et les frimas qui craquent sous nos pieds. Mais, dit-on, les mois républicains ne concordaient pas exactement, pour le point de départ et la durée, avec les anciens mois ! Cela est un tort, et, pour faire prévaloir les nouvelles appellations rien n'était plus facile que d'établir cette concordance en supprimant les jours complémentaires, dont on n'a jamais su que faire, et en commençant l'année par le mois de nivôse. Si l'ordre des saisons en eût peut-être légèrement souffert, comme il varie selon les méridiens, c'est une considération nulle. De cette manière, les fêtes religieuses, civiles ou champêtres, les anniversaires de toutes sortes, tout ce qui tient aux mœurs et aux coutumes des peuples, auraient continué de tomber aux mêmes quantièmes que par le passé. Mais, ajoute-t-on, comment déraciner les vieux noms de la mémoire et des habitudes routinières des paysans ? Comment a-t-on substitué les départements aux provinces, les francs aux livres tournois, les litres à la pinte, etc. ?... C'est l'affaire d'une ou deux générations. Mais la France devait-elle, pouvait-elle, sans ridicule et sans grande incommodité, s'obstiner à un calendrier qu

(1) Voir le numéro dernier page 12 et suivantes.

n'était celui d'aucune autre nation? Une fois toute la différence réduite aux noms, comme je viens de vous l'expliquer, il ne se fût plus agi que d'une simple traduction, fort aisée. Et d'ailleurs, pourquoi les gouvernements et les peuples qui, de gré ou de force, ont accepté nos droits-réunis, notre timbre, notre conscription, notre calcul décimal, etc..., et qui ont gardé tout cela, même après le départ de nos soldats victorieux, n'auraient-ils pas adopté aussi les nouveaux noms de nos mois? Depuis quand la France ne donne-t-elle plus le ton et la mode? Elle n'avait qu'à persister, et l'Europe aurait adopté les noms de ses mois, comme la forme de ses chapeaux et de ses robes, ne fût-ce que parce qu'ils sont plus jolis et plus élégants. En effet, indépendamment de la justesse de leur signification, comparée aux non-sens ou aux contre-sens des anciennes dénominations, quelle euphonie dans leurs consonnances! quelle *ingéniosité* (passez-moi le barbarisme) dans leur contexture! ces terminaisons en *ose* pour les mois d'hiver, en *al* pour ceux du printemps, en *or* pour ceux d'été, en *aire* pour ceux d'automne!... Comme tout est harmonique et harmonieux! Comme cela sent le poëte! Aussi est-ce le poëte de la Convention, Fabre-d'Eglantine, qui est l'inventeur de ce calendrier charmant. Un poëte ne passe jamais nulle part sans y laisser quelque trace de goût, quelque rayon de beauté! Et vous verrez (ou vos petits-enfants le verront) que le calendrier de l'auteur du *Philinte de Molière*, des *deux Précepteurs* et de *l'Intrigue épistolaire*, sera le calendrier de l'avenir, quand ses expressives et sonores appellations ne retraceront plus à la mémoire que l'image confuse et pâlie de l'époque désastreuse où il est né. »

M. de Nervat était en veine (l'enthousiasme était la seule langue de ses convictions, quelque minime qu'en fût l'objet), et il aurait parlé de frimaire jusqu'en nivôse, s'il n'eût été interrompu dans sa prédication par le « Eh! mon cher monsieur! » d'un important commensal du château. C'était M. S...., qui, quelques années auparavant, avait juré haine à la monarchie et demandé l'abolition de la cour et de la noblesse, et qui maintenant était baron de l'empire, nous fatiguait les yeux de ses armoiries et de sa livrée féodale, et sollicitait une charge de chambellan (le grand Empereur devait bien rire quelquefois); du reste, fort jeune encore pour tous les serments qu'il avait prêtés *à courte échéance*, et venant de faire un excellent mariage, c'est-à-dire ayant épousé une femme commune, laide et maussade, qui lui avait apporté une dot de quinze cent mille francs.

— Que diable, continua-t-il sans interruption, faites-vous donc ainsi tous les matins, vous autres? Un cours de botanique ou de physique? ou de morale? Hein? Ma parole d'honneur, j'ai voulu m'en assurer par moi-même, et, qui sait, profiter peut-être de la leçon. Et puis, je ne serai pas fâché de voir lever le soleil. Le lever du soleil, c'est un fort beau spectacle en vérité, et dont je n'ai pas abusé. J'y ai bien assisté huit ou dix fois dans ma vie, en revenant du bal ou du jeu, mais je dormais dans le fond de ma voiture, comme dans ma loge à l'Opéra, et il faut pourtant voir cela une fois avant de mourir. Du reste, j'ai bien choisi mon temps pour déranger le moins possible ma nuit; le soleil est un paresseux, comme moi; il se lève tard dans cette saison.

— Peut-être même ne se lèvera-t-il pas du tout aujourd'hui, interrompit un peu vivement M. de Nervat, qui s'impatientait du ton de protection que ce monsieur prenait avec le soleil.

— Eh bien! nous nous en passerons, reprit M. S...., et plus facilement que d'un bon déjeuner. Mais je ne prétends point me passer de vos sermons, cher monsieur de Nervat. Je n'ai guère le temps de toutes ces choses-là, et je serai fort aise, une fois, d'être prêché avec ce petit jeune homme (et il me donnait des petits coups de grand seigneur sur l'épaule; et il tortillait dans ses doigts les boutons du gilet de M. de Nervat). Voyons, où est le bateau, et de quoi nous parlerez-vous ce matin?

— De rien, probablement, répondit M. de Nervat de plus en plus sec, lui si affectueux d'ordinaire. C'est qu'en sa qualité d'homme le moins offensif du monde, il supportait moins que tout autre la plus légère offense.

Cependant M. S...., qui avait tout le plaisir de notre contrariété, avait déjà détaché le bateau, et nous y montions à peine, qu'une troupe de pauvres gens, vieillards, femmes et enfants, se précipitèrent vers nous de la route voisine, tendant les mains à l'aumône. C'étaient de ces mendiants vagabonds qui, manquant d'ouvrage et surtout de cœur, vont quêtant, dans la morte-saison, de ferme en ferme, de château en château, et racontant chaque année que leur village a été brûlé.

M. de Nervat vida ses poches dans leurs mains, et me conseilla d'en faire autant. « Ce sont peut-être de fort mauvais sujets, me disait-il tout bas, mais à coup sûr ce sont des malheureux. »

Quant à M. le baron de l'empire, il était tout installé dans le bateau, le visage épanoui, et son lorgnon d'or et de rubis braqué sur les haillons et les figures terreuses de ces pauvres misérables.

— Eh! monsieur, s'écria M. de Nervat en entrant dans le bateau avec moi, leurs souffrances et leur opprobre ne sont-ils pas assez visibles à l'œil nu?

— D'abord, répliqua le baron en continuant de les lorgner et de sourire, j'ai la vue très-basse, et la passion de l'étude des physionomies. C'est un caprice fort innocent, et cela vaut beaucoup mieux que d'entretenir la *gueuserie*... Car enfin, comme l'a dit un ministre d'Etat: l'aumône est une prime offerte à la fainéantise. D'ailleurs, il y a un décret de l'Empereur qui abolit la mendicité.

— Il fallait peut-être commencer par abolir la misère, ainsi que tous les fléaux et tous les vices qui y conduisent, répliqua M. de Nervat. Quant à ces malheureux que voici, peut-être, avec du courage, auraient-ils trouvé hier du travail, peut-être ont-ils bu le peu qu'ils avaient; mais enfin ils n'ont pas de quoi manger aujourd'hui, et ce sont nos frères, tout défigurés qu'ils soient. Les systèmes politiques, les expériences philosophiques sont de fort bonnes choses, et si les législateurs peuvent parvenir à extirper la misère, et sa fille la mendicité, ils auront mérité des statues; mais j'en doute fort. Quel que soit le bien-être général d'un peuple, combien de calamités particulières frapperont toujours l'individu! et alors, pour combattre ces malheurs, il n'y aura jamais que la charité, et l'aumône sa seule arme. Convenez, monsieur, que nous sommes loin de cette aisance universelle, et qu'en attendant, bien des malheureux mourraient de faim si on se contentait... de les lorgner. Tenez, mon ami, ajouta M. de Nervat en s'adressant à moi, voici une petite pièce que je retrouve au fond de mon gousset; allez porter cette dernière obole à toutes ces misères, qu'elles soient méritées ou non; nous ne sommes pas dans les cœurs, Dieu seul y regarde... Mais cette offrande, remettez-la vous-même à eux-mêmes: ce n'est pas le tout de donner, il faut que notre main touche la main du pauvre; c'est comme une intimité passagère qui ennoblit l'aumône à ses yeux.

Et je redescendis sur le bord de l'étang pour m'acquitter de la sainte commission ; et quand je revins dans le bateau, l'aspirant chambellan, dont l'amour-propre était piqué, avait déjà sa bourse à la main. Il se leva sur le banc, et de là il jeta au milieu du groupe des mendiants quelques pièces que ces malheureux se disputèrent. Ils couraient, se bousculaient, se battaient à qui en aurait le plus, et le baron de rire. Quelquefois, son lorgnon à l'œil, il visait un de ces pauvres gens à l'oreille ou au nez, et la grimace ou l'écorchure qui s'ensuivait devenait le signal d'une joie inextinguible que partageaient les misérables eux-mêmes ; et alors le baron redoublait d'adresse et de gros sous. C'était un véritable bombardement d'aumônes. Les cris, les injures, les coups donnés et reçus remplacèrent bientôt dans cette foule les rires stupides qui avaient déjà remplacé le calme et la supplication. Et le chambellan, attisant cet incendie de cupidité, nous disait dans les courts entr'actes de cette hideuse représentation : « Voilà vos intéressants protégés, vos bons pauvres..., vos frères... monsieur le philosophe! tenez, comme ils se ruent à cette risible curée ; ils s'égorgeraient ou se feraient éventrer pour un liard... Encore ceci ! bon ! Ils tombent les uns sur les autres, comme des capucins de cartes... Oh ! c'est charmant ! On a parbleu raison de dire que la bienfaisance est un grand plaisir. Je ne crois pas m'être jamais tant amusé. Eh bien, vous ne riez pas, monsieur de Nervat?

— Non, monsieur, je ne ris pas ; je ne ris jamais de la dégradation de mes semblables, et je détourne les yeux pour ne pas voir la brutalité animale de ces misérables, qui seraient les derniers des hommes si... — Si, dites-vous...? — S'il n'existait pas des gens pour encourager cet abrutissement et y prendre un ignoble plaisir. — Mais, monsieur, ceci ressemble à une leçon. — Vous demandiez un sermon..., et il n'est pas fini. Ramez toujours, mon petit ami, monsieur nous écoutera jusqu'à l'autre bord. Oui, monsieur, un ignoble plaisir ! Et encore, ces malheureux dont vous riez cruellement, que vous méprisez de si haut, c'est la faim qui les pousse à tant de ridicules et grossières actions, c'est leur pain qu'ils poursuivent en marchant sur le corps de leurs camarades !... Le besoin est une explication, et l'ignorance une excuse pour ces mendiants des rues. Mais ceux qui, au lieu de remercier la Providence des biens et de la position qu'elle leur a donnés, vont encore tendre la main aux largesses du pouvoir, et sollicitent des pensions et des vanités avec plus de bassesses ou d'effronterie que leurs confrères en guenilles n'en mettent à demander de quoi subsister jusqu'à demain ; ceux qui, pour absorber en leur personne la plus forte part de cette proie d'orgueil et de cupidité, se poussent et se bousculent aussi les uns les autres sur les chemins de l'ambition et de la fortune, dénonçant, calomniant, déchirant..., gorgés de tout et demandant toujours..., ceux-là, monsieur, ne sont-ils pas les premiers et les derniers des mendiants ? L'intrigue est la mendicité des riches.

— C'en est trop, monsieur... Nervat, je crois, interrompit le haut baron, qui ne riait plus ; et si vos cheveux blancs et mon rang... — Mon père, m'écriai-je en laissant tomber les rames et en me jetant dans les bras de M. de Nervat comme pour le protéger. — Mon fils, reprit-il avec autant de calme qu'il avait mis de chaleur dans son allocution, ne craignez point pour moi. M. le baron saura que ma vieille épée de capitaine au régiment de Picardie est à son service aussi bien que mes sermons de philosophe chrétien. Grâce à Dieu, je puis encore donner des leçons de plus d'un genre.

Nous rentrâmes tous les trois au château sans prononcer une parole de plus, et M. S...., le soir même, se ressouvint qu'une affaire urgente l'appelait à Paris.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES GLAÇONS.

Cette nuit-là, les étoiles avaient brillé d'une lumière plus vive et plus scintillante que dans aucune nuit d'été, et la terre paraissait presque aussi resplendissante que le ciel, avec son manteau de neige et sa parure de glaçons, qui reflétaient les clartés des astres comme les mille facettes d'un grand miroir brisé. Ces prismes nocturnes étaient d'un effet magique, suspendus aux grands arbres et aux rochers comme de grosses larmes pétrifiées, et aux bras et au cou des statues du parc tels que des joyaux d'aigues-marines.

« La campagne est belle toute l'année. Son deuil blanc, comme celui des reines d'autrefois, a ses magnificences qui valent ses toilettes de fête pour les yeux qui savent regarder, pour les cœurs qui savent sentir ; et on ne connaît qu'un aspect de la nature, ou plutôt on ne la connaît pas, quand on n'a point passé un hiver à la campagne : car ne point savoir tout de chaque chose, c'est n'en rien savoir. »

Ainsi me parlait M. de Nervat, tandis que je m'habillais à la hâte pour le suivre à notre bateau : « Car, ajoutait-il, l'étang n'est guère pris encore que sur les bords, et il ne faut jamais manquer à l'occasion ni reculer devant le *possible*.

Et nous descendîmes sur les terrasses gelées, et nous prîmes notre chemin ordinaire, moi, frappant des pieds à chaque pas et soufflant de mes lèvres violettes dans mes mains toutes rouges ; lui, calme et souriant à la bise aiguë et marchant dans la neige avec ses petits souliers à boucles et ses bas de soie chinés, tout aussi ferme et plus réchauffé que les jeunes gens d'aujourd'hui avec leurs grosses bottes et leurs pantalons de cuir de laine et leurs amples redingotes fourrées qui les enveloppent comme une robe et comme un capuchon. Et voyant que je le regardais avec une sorte d'étonnement : « C'est une erreur énorme, et par conséquent populaire, me dit-il, de croire que nous autres Français du siècle de Louis XV nous étions des petits-maîtres efféminés, presque des petites-maîtresses, occupés seulement de petits riens et ne pouvant supporter la plus petite peine, espèces de plantes de serres chaudes, tout étiolées et vivant d'une vie factice, sans force physique ni énergie morale. Voilà ce que la génération actuelle se répète sans cesse avec complaisance ; c'est comme si elle di-

sait : « C'est nous qui sommes héroïques, intrépides et penseurs, et véritablement des hommes à présent ! » et tout cela, parce que les gens du monde, avant la révolution, portaient des habits de soie, des manches de dentelles et les cheveux poudrés, et qu'ils étaient gais, gracieux et polis, au lieu d'avoir des coiffures, des physionomies et des manières de *Brutus*. Mais, mon Dieu, ces marquis galants et frisés allaient fort bien au froid et au feu avec leurs dentelles et leurs vestes brodées, et s'ils ne se présentaient pas avec de la barbe jusqu'aux yeux et des bottes ferrées aux pieds devant les dames, souvenez-vous qu'ils changeaient à peine de costume et de façons à la chasse ou à la guerre. Les sangliers de Chantilly et les Anglais de Fontenoy ne s'en trouvaient pas mieux pour cela. Souvenez-vous encore que l'Assemblée Constituante, qui certes comme talent et comme énergie en valait bien d'autres, était en grande partie composée de messieurs qui, pour avoir le chapeau sous le bras, n'en portaient pas moins la tête haute. Dans le grand drame social, le costume et *la mise en scène* sont fort peu importants, les caractères et les actions sont tout. De nobles cœurs et de grandes pensées battent et s'agitent sous l'habit de satin et les cheveux roulés comme sous la laine et les cheveux plats. L'élégance des formes n'entraîne pas plus la mollesse de l'âme que la rusticité des manières et des propos ne signifie la bravoure et la force. Il est même à remarquer, et je ne dis pas cela en qualité de *laudator temporis acti* (car aucun de vous n'est plus enthousiaste que votre vieux ami de la gloire militaire et des grandes choses de ce siècle), il est même à remarquer que vos élégants si farouches, et qui croiraient déroger en se faisant aimables, s'aiment beaucoup eux-mêmes, et se soignent et songent à leurs aises mille fois davantage que les petits-maîtres d'autrefois. Comme ils ne s'occupent de personne, ils ont nécessairement tout le loisir de s'occuper de leur propre personne.

» J'avais besoin, mon petit ami, de vous dire tout cela une fois pour toutes, afin de vous prémunir contre de sottes préventions et de vous supplier de rester le plus possible Français de jadis en marchant avec la France d'aujourd'hui. Il faut être impie pour renier le passé, ou insensé pour déserter le présent. Je voudrais que vous fussiez sensible aux exquises délicatesses de la civilisation du dernier siècle comme je le suis moi-même au bruit glorieux de nos armes et aux progrès de toutes nos sciences. Et pour nous résumer dans le petit cercle d'idées où nous étions d'abord, voyez comme mes quatre-vingts hivers supportent celui-ci avec sérénité ! vos quinze printemps ne font pas meilleure mine. Voyez aussi, et cela je m'en accuse franchement, comme j'ai été mauvaise tête l'autre jour avec M. S..., et comme ma *crânerie* surannée serait coupable si elle n'était pas risible ! C'est un reste de chevalerie malentendue, et vous oublierez le détestable exemple que je vous ai donné, ou plutôt vous en garderez la mémoire pour ne jamais l'imiter. Le tort de ma ridicule provocation surpassait tous les torts de mon antagoniste, et ce n'était pas de ma bouche que vous deviez jamais entendre que le sang est bon pour laver une injure. J'ai oublié un instant la loi chrétienne et les lois humaines, et j'en demande pardon à Dieu et aux hommes, et à vous, mon enfant, dont j'ai scandalisé la jeunesse par ma violence caduque. Le sang est trop rare pour qu'on le répande de gaieté de cœur autrement qu'au service de la patrie ; la vie est trop fragile pour que nous l'exposions imprudemment, si ce n'est afin de sauver celle de nos frères.»

Cela dit, nous arrivions au bord de l'étang ; il fallait marcher quelques pas sur la glace pour aller trouver l'eau et notre pauvre bateau qui faisait craquer sa chaîne, poussé par le vent et insulté par les glaçons errant çà et là sur les ondes, comme de petits îlots stériles. J'hésitais à prendre la rame. « Allons, mon enfant, me cria mon grave compagnon, allons, coupons les cordes et levons l'ancre. Il faut toujours que le courage et la résolution grandissent avec la difficulté. » Et nous voilà voguant à la grâce de Dieu, et venant échouer à chaque minute contre ces écueils flottant comme nous. Alors M. de Nervat me dit : « Cette promenade n'est pas des plus agréables, n'est-ce pas? Mais nous n'en aurons jamais fait de plus salutaires. Jusqu'à présent nous avons navigué sur des flots calmes et dociles, ayant à peine quelques rides légères, comme les plis gracieux et passagers qui folâtrent autour de la bouche d'une jeune fille ; et aucun obstacle, aucune barrière n'entravait notre vol prospère ; c'était comme le monde des contes bleus, comme la vie des beaux rêves. Aujourd'hui, le vent est mauvais, les eaux de l'étang sont revêches et profondément plissées comme l'humeur et les joues d'une vieille duègne acariâtre ; et des centaines de glaçons nous barrent la route et nous heurtent brutalement comme autant d'ennemis ; c'est le monde vrai, c'est la vie réelle. Vous prenez ici une leçon de conduite ; vous entrevoyez une image de la destinée, telle que les hommes se la font les uns pour les autres. Tenez, vous dirigez votre barque de ce côté, vers cette échappée qui vous promet un libre passage ; et vite, voilà dix ou douze glaçons qui se mettent en travers, et qui narguent de loin tous vos efforts. Il vous faut revirer de bord, rétrograder ou biaiser, et passer par surprise, au risque de laisser *un peu de vous-même* à chaque barrière. Vous êtes assez tranquille pour le moment, vous voulez faire une halte dans le bassin uni et reposé... Bon ! voilà les glaçons qui arrivent sur vous de tous côtés et qui vous disputent le refuge que vous aviez bien gagné pourtant.

» Telle est la vie de ce monde : cherche-t-on une carrière, tous les chemins en sont obstrués de rivaux, d'ennemis, d'envieux ! Veut-on demeurer abrité dans le port modeste que l'on a conquis à force de rames et de patience, de cruels événements, ou des humains plus cruels encore, viennent vous y relancer avec fureur, et portent l'orage au sein de votre repos, et prennent, s'ils peuvent, votre place au soleil !... Sur la terre comme sur notre étang, c'est un combat de tous les moments, une guerre offensive et défensive ; partout des hommes froids et durs comme des glaçons ! Il faut vivre cependant au milieu de toutes ces chances de malheur et de ruine, et nous efforcer d'atteindre l'autre bord, où la paix nous attend, si nous n'avons pas désespéré ou blasphémé pendant la rude traversée.

— Mais, répondis-je, en me donnant un mal incroyable pour manœuvrer le bateau, on a dans le monde des amis qui vous aident et qui vous garantissent, et vous consolent des méchants et des indifférents... Je vous aurai, vous, le meilleur des amis ! — Ah ! pauvre enfant, des amis !... Il n'y en a pas pour chacun. C'est une espèce très-rare. On est obligé de se mettre plusieurs pour avoir un ami ; et encore, est-il toujours là ? n'a-t-il pas lui-même ses misères, ses impossibilités ?... Quant à vous, cher enfant, vous m'avez, il est vrai, mais vous ne m'aurez pas longtemps, et je vous manquerai lorsque je vous serais le plus nécessaire. C'est pourquoi vous voyez cette larme dans mes yeux. » Et il me serra dans ses bras. « Mais surtout, continua-t-il, prenez garde aux faux amis. Ce bouquet d'herbes et de plantes encore vertes et roses qui nous arrive de là-bas en caressant la surface de l'eau, prenez-y garde, c'est un glaçon déguisé. Vous ne me croyez pas, vous tendez votre rame pour amener à vous quelques fraî-

ches lianes, et votre rame s'est brisée. Je vous le disais bien, le glaçon était dessous. Ainsi des faux amis, plus difficiles encore à reconnaître. On n'y entend quelque chose que lorsqu'il faut dire adieu à toute la compagnie. La vie est une langue que l'on commence à épeler dans les bras de la mort... Mais me voilà aussi triste qu'un jeune homme d'à présent. Allons! allons! joie et santé! Au rivage, mon ami, et à table, et à la récréation! »

Et je fis force de rames, et j'abordai après des détours et des fatigues incroyables, non sans avoir les bras et les habits un peu endommagés, mais la souplesse et la chaleur étaient revenues dans mes membres si engourdis une heure auparavant. — « Eh bien! me dit encore M. de Nervat, vous n'avez perdu ni votre temps ni vos peines; vous voilà réchauffé pour toute la journée, et aguerri contre la vie hostile. Vous savez maintenant comment on se tire d'affaire au milieu des glaçons coalisés; vous avez appris comment faut se conduire avec les hommes. Que Dieu vous envoie un ami quand je partirai, et je m'en irai content! »

CHAPITRE HUITIÈME.

LES ÉTRENNES.

Vous avez peut-être remarqué qu'il dégèle toujours le 1er janvier de chaque année, à Paris du moins. Combien de fois y ai-je vu, dans le mois de décembre, les petits garçons glisser et se culbuter en riant sur les ruisseaux glacés, avant d'arriver à l'école deux heures trop tard, ou se mitrailler avec des boules de neige, dont les passants endossent par-ci par-là quelques éclats égarés! Puis arrive la Saint-Sylvestre, et le vent du sud, et voilà les ruisseaux qui se dégourdissent et les neiges qui fondent partout, et c'est un océan de boue dans les rues et un déluge de gouttières le long des maisons; l'atmosphère n'est plus qu'un vaste réseau de brume grisâtre, et il n'est plus question du soleil. C'est l'année qui commence, et l'on dirait la fin du monde. Cependant une foule de fantômes essoufflés se croisent, se heurtent ou s'embrassent sur les trottoirs, et vont implorant du geste et de la voix l'insolent orgueil des cochers de place qui, pour toute réponse, leur adressent mille éclaboussures noires et larges comme des encriers. Ce périodique dégel du premier jour de l'an à Paris est un phénomène habituel dont la raison météorologique n'est pas encore connue; à moins que ce ne soit une prime accordée aux fiacres par le crédit de leur patron. C'est la seule explication raisonnable qu'on en puisse donner.

Eh bien! nous avions cette année au château un premier janvier de Paris. Toutes les allées du parc étaient défoncées, on marchait dans une espèce de purée gluante, on respirait des nuages; les escaliers suaient à grosses gouttes, les squelettes des arbres pleuraient de grosses larmes, et il fallait à chaque instant éclaircir les vitres ternies par cette affreuse rosée des hivers, si on tenait à voir le morne et désolé tableau du ciel et de la terre. Pas un habitant du château n'eût osé bouger de sa chambre bien close; toutefois le soleil était à peine, soi-disant levé, que M. de Nervat et moi nous ramions sur notre étang, sans crainte des glaçons, je vous jure, mais pénétrés jusqu'à la moelle des os d'une humidité glaciale, pire que la plus rude gelée. Et M. de Nervat me disait:

« On s'est souvent plaint de ce que l'année s'ouvrît au milieu des plus mauvais temps et des plus tristes jours. J'y vois au contraire un enseignement salutaire. L'année, en se montrant tout de suite morose et hostile, nous prémunit contre de fallacieuses illusions et donne d'avance plus de prix à des biens imprévus et à des joies qu'elle n'a pas promises. Une année, même des plus choisies, est comme un grand château délabré où quelques chambres bien parées, quelques salles bien exposées au soleil, se rencontrent encore parmi de longues galeries humides et froides, des trappes meurtrières, des cavités effrayantes, des salons en ruine et des voûtes ténébreuses où s'engouffrent les vents. Si la porte d'entrée est ornée de belles colonnes de marbre poli, et surmontée de vases de fleurs toujours fraîches, le voyageur charmé en passe le seuil brillant, marche bientôt de décombres en décombres, de déceptions en déceptions, et perd enfin courage pour avoir espéré de trop belles choses. Mieux vaudrait une entrée modeste et sombre, après laquelle rien de mal ne surprend et le moindre bien est comme un grand bénéfice.

» Et il en est de tout ainsi, ajouta M. de Nervat. Voyez des enfants à qui on n'a refusé aucune fantaisie, que des parents plus fous que tendres ont comblés de prévenances, épiant leurs moindres caprices pour les satisfaire, stimulant même leur vanité ou leur gourmandise de mille façons..., et vous les verrez, quand ils seront hommes, ayant des désirs insatiables, ou, ce qui est bien pis, n'avoir plus aucun désir. Il faut que l'entrée dans la vie soit simple, austère et difficile, pour que le reste, quoi qu'il puisse être, en paraisse du moins supportable. Les enfants *gâtés* ne deviennent jamais des hommes *sains*. Je sais bien ce que disent les mères trop faibles : « Ces pauvres enfants, donnons-leur toujours du bon temps, quand nous le pouvons; qui sait s'ils en auront plus tard? Ne nous rendons pas du moins complices de la destinée en leur imposant volontairement des privations ou des austérités qu'ils ne seront peut-être que trop tôt obligés de subir. De deux choses l'une, ou ils doivent être heureux un jour, et alors pourquoi les rendre malheureux, en pure perte, dans leurs plus riantes années; ou bien la vie leur sera rude et hostile, et alors pourquoi ne pas la leur rendre douce tandis que cela dépend de nous? Et si Dieu doit les rappeler à lui avant qu'ils soient hommes!... Ah! grand Dieu! qu'à l'affreux désespoir de leur survivre, nous n'ajoutions pas l'affreux remords de ne leur avoir donné aucune joie pendant leur court passage sur cette terre! » — Voilà comment bien des mères se trompent et veulent se tromper, appelant ainsi des arguments spécieux au secours de leur faiblesse de cœur. Tendre et ingénieuse logique qui est encore respectable jusque dans sa déraison, mais dont il faut démasquer la fausseté et le danger avec d'autant plus de rigueur qu'on s'y laisserait aisément attendrir.

» Je ne saurais trop le répéter, mon petit ami, et au lieu de vous qui m'écoutez, je voudrais que toutes les mères fussent là pour m'entendre : si vous *gâtez* vos enfants, ils seront plus tard désarmés dans les combats avec la destinée, ou blasés et ennuyés au milieu de ses fêtes, si Dieu leur en réserve; ou il leur faudra tous les trésors et toutes les voluptés de la terre, pour un seul de leurs caprices. Est-ce à dire qu'il faille leur faire pour cela une enfance de privations et les rendre malheureux pour leur apprendre à ne pas l'être? qu'à Dieu ne plaise! Ces pauvres enfants, leur bonheur dès à présent et à chaque minute doit être l'objet de toute la sollicitude des parents; mais ce qu'il faut leur apprendre, c'est à être heureux autrement que par des dissipations, de petites vanités satisfaites, des friandises recherchées, et des cadeaux inutiles. C'est par le cœur et par l'intelligence que la race humaine doit surtout recevoir le bonheur; et à tout âge, l'intelligence et le cœur peuvent avoir des plaisirs proportionnés. L'enfant au maillot, qui sourit à sa mère pleurant de joie, éprouve déjà une émotion de l'âme. L'enfant de sept ans, à l'aspect d'un beau site ou à la lecture d'un livre intéressant, éprouve déjà une émotion intelligente. Voilà les jouissances qu'il faut développer et favoriser dans le premier âge, et toujours ainsi, au lieu d'instruire vous-même vos petits garçons et vos petites filles à mettre leur bonheur dans les bijoux et dans les dragées. La coquetterie et la gourmandise n'ont pas besoin d'être encouragées, mais seulement satisfaites avec économie et prudence. Ce ne sont jamais les passions vaines ou les appétits grossiers qu'on doit chercher à provoquer. Mettre les récompenses et les punitions d'un enfant dans ses repas, c'est le traiter comme un animal qu'on veut dresser. — Mais, direz-vous, il faut bien prendre les enfants par leur endroit sensible; or, leur grande affaire, c'est le dîner, ce sont les friandises, etc.... A quoi je répondrai : oui, c'est la grande affaire des enfants tels que vous les élevez, mais c'est justement de quoi je me plains. La gourmandise est la seule sensualité des enfants. Un enfant gourmand est comme une grande personne débauchée. Que les enfants aient des repas réglés, qu'ils mangent une nourriture saine et tant que l'appétit leur en dira, mais ne cherchez point à exalter leur appétit trop facile par des sucreries ou des mets plus succulents. Quand je vois un enfant ne pas manger les choses simples d'un dîner et se *réserver*, comme on dit, pour les crèmes roses, les gâteaux et les plats sucrés, je me dis : Ce joli enfant aura une mauvaise santé ou un caractère malheureux. Ce symptôme ne m'a jamais trompé. En résumé, des soins maternels et de tendres caresses, de bonnes lectures, le spectacle des merveilles du monde et les pures émotions des arts, puis des courses, des jeux, des exercices gymnastiques, souvent, très-souvent..., c'est ainsi que le cœur, l'esprit et le corps des enfants se formeront et se développeront; c'est ainsi qu'ils seront véritablement des hommes. Mais, en grâce, ne flattez, n'excitez, ne caressez jamais en eux les penchants sensuels. Vous en seriez punis de la manière la plus affreuse, c'est-à-dire par l'inconduite ou le malheur de ces pauvres êtres.

» Et voyez, mon bon ami, ajouta M. de Nervat, voyez comme, hier au soir, tous vos jeunes camarades si riches et si gâtés sont demeurés indifférents aux beaux cadeaux du jour de l'an si magnifiquement étalés dans le salon du château. C'est que pendant toute l'année on leur donne des étrennes. Ils n'ont pas la peine ou plutôt le plaisir de désirer, et ils seront toujours misérables au sein de l'abondance. Vous, au contraire, qui avez été élevé avec une tendresse si ardente par votre père, mais en même temps si éclairée, vous à qui on a tout de suite appris à ne pas placer le bonheur si bas, et à se passer de caprices et de fantaisies, plutôt qu'à se les passer tous..., comme je jouissais de votre douce jouissance à la réception des modestes étrennes que votre excellent père vous a envoyées de Paris! — Certes, à vous voir tous, on eût dit que vous aviez reçu les trésors de l'Inde, et que vos petits amis avaient été presque oubliés...»

M. de Nervat en était là de son discours, lorsqu'à travers le brouillard qui s'épaississait de moments en moments, j'entendis une voix claire et douce qui appelait sur le rivage : Émile! Émile! — En un clin d'œil le bateau regagna le bord et je me jetai au cou de ma vieille *bonne*, de ma seconde mère, pauvre et sainte femme qui avait obtenu de mon père la grâce de s'embarquer, infirme et souffrante, dans une mauvaise voiture, par un temps effroyable, pour venir à cinquante lieues embrasser son cher enfant et retourner le soir même auprès de son maître vieux et souffrant aussi... Une fois mes étrennes parties, elle n'avait pu résister à les suivre. C'était un coup de tête de son cœur; aussi après l'avoir embrassée longtemps, je la grondai beaucoup, et puis je l'embrassai encore bien longtemps!

Voilà du bonheur!... et j'avais une âme pour le comprendre, parce que mon père et cette excellente femme m'avaient toujours trop aimé pour me gâter. — Une caresse, une lettre tendre, un petit rien d'un prix inestimable, donné et reçu par le cœur, comme la rose de *Zémire et Azor*, voilà les plus belles étrennes du monde. Que j'aurais plaint les autres avec leurs magnifiques cadeaux, si j'avais pu penser à eux dans ce moment-là!

ÉMILE DESCHAMPS.

TRADITION DE L'HISTOIRE D'ÉCOSSE.

Le bonhomme de Ballengeich.

Avant la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre, les habitants des frontières des deux pays faisaient de fréquentes incursions sur le territoire voisin. Souvent une bande de maraudeurs, profitant d'un épais brouillard ou d'une nuit obscure, portait partout le ravage, et enlevait les troupeaux. Ces incursions devinrent si fréquentes et si préjudiciables aux habitants paisibles, que les deux gouvernements, résolus d'y mettre un terme, chargèrent de ce

devoir quelques-uns des nobles puissants qui résidaient sur la frontière. Ces seigneurs, qui prirent le titre de *gardiens des marches*, étaient tenus de protéger le pays, et de répandre l'alarme au moyen de fanaux allumés sur les hauteurs. Les fanaux donnaient aux habitants le signal de ramener leurs bestiaux en lieu sûr, et de se réunir pour repousser et poursuivre les envahisseurs.

La charge importante de *gardien des marches*, à laquelle était attaché un pouvoir discrétionnaire, demandait de la vigilance, du courage et de la fidélité : mais elle n'était pas toujours remise aux meilleures mains, et le bien public en souffrait.

Sous le règne de Jacques V, cette dignité appartenait à sir John Charteris d'Amisfield, près de Dumfries ; le *gardien des marches* était un homme brave mais altier, et oubliait quelquefois ses devoirs jusqu'à les sacrifier à son intérêt.

George Maxwell, jeune fermier dans l'Annandale, s'était fréquemment signalé en repoussant les invasions auxquelles cette partie du pays était exposée : il avait excité ainsi la haine particulière des maraudeurs anglais. Un jour, il eut à poursuivre ces derniers, qui venaient de piller sa maison et d'emmener ses bestiaux. A la tête d'une forte troupe, il tomba sur l'ennemi, tout embarrassé de son butin. Dans la lutte sanglante qui s'engagea, George fut tué : il laissa dans la pauvreté sa femme et son fils unique, âgé de dix ans.

Les voisins de la veuve lui donnèrent une petite ferme ; mais de nouvelles attaques de l'ennemi réduisirent la malheureuse femme à une extrême pauvreté : il ne lui restait plus qu'une petite chaumière et une vache, qu'un bon fermier laissait paître dans ses champs.

Plus tard, l'industrie et l'affection filiale de son fils lui permirent de vivre dans une sorte de bien-être.

Wallace Maxwell, à l'âge de vingt ans, semblait avoir hérité du courage de son père et de l'ardeur patriotique du capitaine dont il portait le nom. On l'avait souvent entendu déclarer que s'il ne pouvait espérer de délivrer son pays des maraudeurs anglais, il comptait bien tirer une éclatante vengeance de la mort prématurée de son père.

Le ressentiment de ses injures et de celles de son pays ne remplissait pourtant pas le cœur de Wallace au point de le rendre inaccessible à des passions plus tendres.

Sa mâle tournure et son air gracieux avaient attiré l'attention de plus d'une belle : il n'aurait pas eu de peine à choisir une femme bien au-dessus de son humble condition. Mais déjà toutes ses affections étaient fixées sur Marie Monreith. Cette jeune fille, aussi dépourvue que lui des biens de la fortune, avait été libéralement dédommagée par la nature : elle était belle ; et, ce qui vaut mieux encore, elle avait un cœur pénétré de principes vertueux, et un esprit beaucoup mieux cultivé qu'on n'aurait pu l'attendre de sa position. A ces qualités se joignait une dignité naturelle, tempérée par une modestie et une douceur angéliques. Son père, ruiné par les Anglais, n'avait pas longtemps survécu à ses malheurs ; la mère était morte de chagrin, et avait laissé Marie orpheline à vingt ans. Sa beauté lui attira des admirateurs, et son état d'abandon, car elle n'avait pas de parents dans l'Annandale, l'exposait aux séductions des gens dépravés. Mais on vit bientôt que flatterie, présents et belles promesses ne pouvaient rien sur cette âme pure.

Wallace Maxwell réussit à gagner son estime et sa tendresse. Tous les deux servaient le fermier de qui la mère de Wallace tenait sa chaumière ; tous les deux étaient à peu près du même âge, et dans la fleur de la beauté ; mais les tous deux avaient assez de jugement pour ne pas hâter leur union ; bien qu'ils vécussent sous les yeux l'un de l'autre, la raison leur disait que le temps était encore éloigné où ils pourraient, sans imprudence, consommer une union, objet de tous leurs vœux.

Dans une incursion récente d'une bande d'Anglais, le chef de ces derniers, fils d'un riche habitant, avait été fait prisonnier et avait payé une forte rançon à sir John, qui se l'était appropriée comme bénéfice de sa charge. Bientôt après, cette même bande, irritée des menaces de vengeance de Maxwell, et décidée à le ruiner complétement, profita d'une nuit brumeuse pour envahir l'Annandale, dans le dessein de capturer le jeune fermier. Ils y réussirent par ruse. La vie du prisonnier aurait couru le plus grand danger, si l'homme qui venait de payer une rançon pour son propre fils n'eût pris possession de Wallace, en déclarant qu'il ne le relâcherait que pour une somme égale à celle qu'il avait payée au gardien des marches.

Il serait impossible de dire le chagrin de la mère et de la fiancée de Maxwell. La première se rendit le lendemain à Amisfield, raconta à sir John ce qui venait de se passer, et le supplia en pleurant de mettre des troupes à la poursuite des pillards, encore peu éloignés. Il était encore possible de leur arracher son fils et tout leur butin.

Quelque temps auparavant, Wallace Maxwell avait encouru le déplaisir du gardien des marches ; trop peu généreux pour oublier ou pour pardonner, celui-ci traita la pauvre mère avec une indifférence méprisante, et lui dit qu'il serait de la dernière inconvenance d'alarmer le pays pour si peu de chose.

La pauvre veuve, le cœur déchiré, revint raconter à Marie le triste résultat de sa démarche.

Dans son désespoir, la jeune fille résolut d'aller elle-même trouver le gouverneur. Elle se rendit immédiatement au château, et demanda sir John. Bien connue de ses gens, elle fut facilement admise. Sa beauté, l'égarement de ses traits, le feu de ses regards, les larmes qui baignaient son visage, augmentaient l'intérêt qu'elle inspirait généralement. Elle tomba aux genoux du gouverneur, et voulut parler ; mais les sanglots étouffèrent sa voix. Il la releva, la fit asseoir, et l'engagea à se remettre. Enfin, d'une voix entrecoupée, et lançant des regards capables de pénétrer le cœur le plus dur, elle supplia le gouverneur, au nom de la tendresse qu'il avait jamais pu porter à sa mère, au nom de la pitié qu'il devait éprouver pour les angoisses d'une femme, de ne pas se montrer inflexible, et d'employer tout son pouvoir pour rendre à la liberté le meilleur des fils et le plus fidèle des fiancés.

— Vous ignorez sans doute, reprit avec douceur sir John, tous les obstacles qui s'opposent à vos désirs : Wallace Maxwell s'est attiré l'inimitié des Anglais, et, à cette heure, il doit être en lieu si sûr, que toute tentative de délivrance par la force des armes serait sans succès ; mais, en votre faveur, je prendrai le seul moyen qui puisse réussir. Je le rachèterai à prix d'or ; vous savez qu'il en faudra beaucoup ; et j'espère que votre reconnaissance sera proportionnée.

— Nous ferons tout au monde pour vous prouver notre gratitude, répliqua Marie, le visage empourpré de plaisir et les yeux rayonnants. Que le Ciel vous récompense !

— Attendre ma récompense du Ciel, ce serait faire crédit à quelqu'un qui peut payer comptant. Il est en votre pouvoir, charmante Marie, de reconnaître ce service de manière à me rendre votre débiteur, sans vous appauvrir le moins du monde.

Et il s'arrêta, par crainte ou par honte de s'expliquer

plus clairement; tant la beauté et l'innocence imposent aux plus pervers.

Alarmée de ce langage, Marie, dans la rectitude de son cœur, ne croyait pourtant pas encore à un projet sérieux : elle répondit, le front couvert de rougeur :

— Je suis sûre, monsieur, que votre honneur ne vous permettrait pas d'insulter une jeune fille sans défense; vous avez voulu mettre à l'épreuve ma tendresse pour Wallace Maxwell; souffrez donc que, de nouveau, je vous supplie de prendre les mesures que vous jugerez les plus propres à obtenir sa liberté.

Un torrent de larmes accompagnait ces paroles; ses yeux, fixés sur le gouverneur, avaient une expression si douce et si implorante, que le cœur d'un démon en eût été ému.

Le langage le plus flatteur, les raisonnements les plus artificieux, rien ne fut épargné par sir John pour gagner la jeune fille; enfin, voyant tous ses efforts inutiles, il termina ainsi :

— De toutes mes promesses je ne rétracte rien; mais, par le ciel, je jure que Wallace Maxwell périra dans un cachot ou de la main de ses ennemis; car jamais je ne le délivrerai. Réfléchissez avant de me quitter; songez à sa vie; ne le compromettez pas plus longtemps.

A cette nouvelle insulte, les yeux enflammés de colère, et le cœur oppressé de sanglots, Marie quitta le château.

L'esprit de la veuve Maxwell n'était pas de nature à s'abattre facilement; bien que profondément affligée, elle ne désespérait pas du salut de son fils. Ignorant la démarche de Marie, elle avait réfléchi, de son côté, s'il ne serait pas convenable de tâcher d'obtenir une audience du roi, pour lui exposer ses griefs tant contre les maraudeurs anglais que contre sir John. Elle était plongée dans ces réflexions, lorsque Marie revint à la chaumière: la pauvre fille, presque folle de désespoir et de ressentiment, lui raconta la réception qui lui avait été faite. Ce récit fixa les incertitudes de la veuve, et la fortifia dans sa résolution. Après avoir mêlé leurs lamentations et leurs larmes, elles résolurent d'aller trouver leur ami le fermier, de lui soumettre leur projet, et, s'il l'approuvait, de lui demander pour Marie la permission d'être du voyage.

L'insolente négligence du gouverneur avait soulevé un mécontentement universel; aussi le fermier approuva-t-il hautement le dessein des pauvres femmes, persuadé qu'elles obtiendraient satisfaction, et que toute la contrée pourrait y trouver de l'avantage. Il hâta secrètement leur départ, et leur recommanda, quelle que fût la réponse qu'elles obtiendraient, de ne pas la divulguer avant d'en avoir vu le résultat; le lendemain matin, au point du jour, la veuve et Marie partirent pour Stirling.

Le roi Jacques V était accessible au dernier de ses sujets; les deux femmes n'eurent donc pas de peine à obtenir



d'être admises en sa présence. La veuve Maxwell avait été belle dans sa jeunesse, et, malgré l'âge, sa personne était encore pleine de charme et de noblesse. En un mot, elle avait l'extérieur le plus convenable pour appuyer sa demande auprès d'un roi dont le cœur fut toujours singulièrement sensible à la puissance de la beauté. Mais dans

cette occasion, l'auxiliaire, bien que silencieuse, plaida avec plus de succès encore que la plaignante. Avant même de les avoir entendues, le roi souhaita secrètement que leur demande fût conforme à la justice et à l'honneur.

Il eut bientôt dissipé par son affabilité le trouble que sa présence leur avait inspiré : quand elles furent remises, la veuve raconta son histoire simplement et véridiquement, mais avec une naïveté si touchante, qu'un auditeur moins prévenu que le roi en eût été profondément affecté. Arrivée au moment de faire connaître le résultat de la démarche de Marie auprès de sir John, elle hésita, rougit, et demeura silencieuse. Jacques crut en deviner le motif, et la rougeur qui couvrit le visage de la jeune fille lui dévoila la vérité.

— Fort bien, dit-il en contenant son indignation, je serai bientôt dans l'Annandale, et j'essayerai de vous rendre justice. Regardez ce seigneur; quand je vous l'enverrai, suivez-le où il vous conduira. En attendant, il vous procurera un logement sûr pour cette nuit, et vous remettra une somme d'argent suffisante à votre voyage; car je désire que vous retourniez chez vous le plus tôt possible. Comptez que je ne vous oublierai pas.

On sait généralement que Jacques, animé d'un grand amour de la justice, avait aussi beaucoup d'excentricité dans le caractère. Il parcourait souvent le pays sous divers déguisements, tels que ceux de colporteur, de musicien ambulant, et même de mendiant. Tantôt il voulait découvrir les abus commis par ses préposés; tantôt, comme le calife des contes arabes, il n'avait pour but que son divertissement. Dans ces occasions, quand il jugeait à propos de se découvrir, il prenait le nom du *Bonhomme de*



Ballengeich. Il existait dans son palais un secret passage qui lui permettait de faire ces excursions seul, à l'insu de tout le monde, ou suivi d'un serviteur déguisé.

Cette fois, il résolut de visiter incognito le gardien des Marches; ses dispositions prises, il arriva bientôt dans l'Annandale. Le résultat de ses informations fut conforme à l'opinion qu'il avait conçue des deux femmes; il se rendit à leur demeure déguisé en mendiant. En approchant de la ferme, il vit, près d'un ruisseau, une jeune fille qui lavait du linge; c'était Marie. Arrivé près d'elle, il feignit de souffrir, et s'assit sur un tertre, en poussant des gémissements. Marie accourut aussitôt, lui demanda la cause de son mal-

et lui offrit de le secourir autant qu'il dépendrait d'elle. Jacques répliqua qu'il était sujet à de tels accès; mais qu'un peu de lait chaud et du repos pendant une heure suffiraient pour le guérir. Aussitôt Marie lui offrit avec bonté son assistance pour aller jusqu'à la ferme, où il recevrait de meilleurs soins. Elle l'aida à se lever, le prit par le bras, lui recommanda de s'appuyer sur son épaule, et tous deux se mirent lentement en route. Il fut reçu à la ferme de la manière la plus bienveillante. On raconta l'histoire de Marie et de Wallace Maxwell, non sans l'entremêler d'imprécations contre l'indolence du gouverneur, « Bien sûr, disait-on, que si le roi le savait, il priverait cet homme de sa charge, ou le punirait sévèrement. » Jacques, convaincu de la haine de ses sujets contre sir John, ne voulut pas faire attendre plus longtemps l'heure de la justice.

Retournant pour son rendez-vous de la nuit dans un petit village appelé Duncow, il en partit le lendemain matin, et se dirigea vers Amisfield, situé dans le voisinage. Une partie de sa suite resta à Duncow; le reste de son escorte eut ordre de se tenir en embuscade dans un ravin près d'Amisfield, jusqu'à ce qu'il eût besoin d'elle. Dépouillant son costume de mendiant, il se présenta, vêtu en simple paysan, à la porte du château du gouverneur, et demanda au domestique d'être admis immédiatement auprès de sir John. On lui répondit que sir John venait de se mettre à table, et qu'il avait intimé la défense formelle de ne jamais le déranger pendant ses repas, sous aucun prétexte.

— Et combien de temps sera-t-il à dîner?

— Deux heures, trois peut-être; on ne peut pas le voir avant que cette cloche sonne.

— Je suis étranger, je ne puis attendre si longtemps. Prenez cette pièce d'argent, et allez dire à votre maître que je désire lui parler pour un objet important; ce sera l'affaire de quelques minutes.

Le domestique s'acquitta de cette commission, et fut bientôt de retour.

— Sir John a dit que malgré l'importance de votre affaire, il faut que vous l'attendiez, si vous n'aimez mieux retourner d'où vous êtes venu.

— Voilà qui est bien dur. Tenez, prenez encore ces deux pièces, dites-lui que je viens de la frontière, où j'ai vu les Anglais préparer une expédition; je suis accouru lui en donner la nouvelle, et je pense qu'il manquerait à ses devoirs s'il n'allumait pas immédiatement les fanaux, pour donner l'alerte dans le pays.

Ce message fut porté de nouveau; le serviteur revint l'air triste, et en secouant la tête.

— Eh bien! le gouverneur consent-il à me recevoir? demanda précipitamment l'étranger, dont la générosité avait gagné le domestique.

— Excusez-moi, l'ami, répondit ce dernier, mais il faut que je vous rende les propres paroles de sir John: il dit que si vous voulez attendre deux heures, il verra alors si vous êtes un fripon ou un imbécile; mais que si vous lui envoyez encore un message aussi impertinent, vous et moi nous aurons lieu de nous en repentir. Cependant je veux reconnaître votre politesse, venez avec moi, je vous donnerai un morceau à manger, et un pot de bonne bière pour attendre le loisir de sir John.

— Merci de tout cœur, mon brave garçon, mais ainsi que je vous le disais, je ne puis attendre. Prenez ces trois pièces, retournez vers le gouverneur, et dites-lui que le bonhomme de Ballengeich insiste pour lui parler à l'instant même.

Le domestique avait à peine le dos tourné, que Jacques sonna du cor d'une manière particulière; le serviteur trouva sir John dans une consternation que son message changea en véritable terreur.

Avant que sir John eût atteint la porte, Jacques, débarrassé de son grossier surtout, parut couvert des insignes de la royauté, tandis que ses nobles accouraient au galop. Quand ils furent tous réunis, le roi, seulement alors, daigna adresser la parole au gouverneur, prosterné à ses pieds.

— Levez-vous, sir John, dit-il d'un ton sévère et impérieux; vous avez ordonné à votre serviteur de me dire que j'étais un fripon ou un imbécile... Oui, vous avez raison, j'ai fait acte de folie en déléguant mon pouvoir à un fripon comme vous.

Le gouverneur, d'une voix mal assurée, bégaya pour excuse qu'il ignorait que sa majesté le demandât.

— Mais je vous ai fait dire que je désirais vous parler pour une affaire importante, et vous avez refusé de vous déranger. Moi, le roi, le dernier de mes sujets m'approche à toute heure... Néanmoins, j'agirai à votre égard suivant mon habitude; j'écouterai avant de condamner, bien qu'il y ait contre vous des charges accablantes.

— Plairait-il à Votre Majesté d'honorer de sa présence mon humble demeure, et de me permettre de parler pour ma défense, dit le gouverneur, justement alarmé.

— Non, sir John; je ne veux pas entrer comme juge dans ce lieu où l'on a refusé de m'admettre quand je demandais du secours. Je tiens ma cour au château d'Hoddam; je vous ordonne de vous y rendre immédiatement; là, j'entendrai vos réponses aux accusations qui s'élèvent contre vous. Avant notre départ, vous donnerez des ordres pour l'entretien de ma suite, hommes et chevaux, dans votre château, tant que je resterai dans l'Annandale.

Le roi désigna les seigneurs qui devaient l'accompagner au château d'Hoddam, et commanda au gouverneur de l'y suivre sans délai.

Sir John se sentait bien coupable de négligence, et même de quelque chose de pire dans l'exercice de sa charge, mais néanmoins il ne connaissait pas les faits particuliers qu'on lui imputait. Il s'efforça donc, en présence de son souverain, de feindre la tranquillité de l'innocence.

Jacques, allant droit au but, lui demanda si dans une incursion récente on n'avait pas pillé la maison d'une veuve, enlevé sa vache et fait son fils prisonnier. Le lendemain matin, cette femme n'est-elle pas venue se plaindre à vous et vous demander protection? ajouta-t-il. Sir John, avez-vous, dans cette occasion, fait tout ce que vous pouviez faire?

— J'avoue que non... La veuve aura la meilleure vache de mes troupeaux, et je garnirai sa maison complétement; j'espère ainsi satisfaire votre majesté.

— Et son fils, comment lui sera-t-il rendu?

— Quand nous aurons le bonheur de faire un prisonnier anglais, on pourra l'échanger avec ce jeune homme.

— Écoutez-moi bien, sir John, si, d'ici huit jours, Wallace Maxwell ne m'est pas présenté en bonne santé, vous serez pendu à l'arbre qui s'élève devant cette fenêtre. Je n'ai rien à ajouter pour le moment; tenez-vous prêt à reparaître devant moi quand vous en serez requis.

Le gouverneur connaissait le caractère résolu du monarque; il dépêcha aussitôt un serviteur dévoué avec pleins pouvoirs pour racheter, à tout prix, la liberté de Maxwell et ramener ce jeune homme sans perdre un instant. Pendant ce temps-là, une troupe considérable d'hommes et de chevaux, au nombre de plusieurs centaines, s'installaient pour prendre leurs francs quartiers au château

de sir John, et l'arrivée du roi répandait le bonheur et la joie dans tout le pays.

Le lendemain matin, Jacques donna au jeune seigneur qu'il avait désigné à la veuve, l'ordre d'aller la chercher, ainsi que Marie; il leur fit le plus gracieux accueil. La pauvre femme, pénétrée de reconnaissance, s'efforça d'exprimer ses humbles remerciements. Elle raconta que la veille, sir John lui avait envoyé une vache deux fois plus belle que la sienne, ainsi que des meubles et d'autres objets plus précieux que tout ce qu'on lui avait pris; mais, ajouta-t-elle en pleurant, tout cela n'est rien sans mon cher fils. Le roi la tranquillisa, lui donna l'assurance que leur demande n'avait pas été oubliée, et les congédia avec la promesse de les envoyer chercher dès que Wallace serait arrivé.

Le gouverneur, retenu prisonnier dans son propre château, sentait tous les jours augmenter ses angoisses: on jugera de son effroi quand il reçut un message royal qui lui ordonnait de se rendre au château d'Hoddam le lendemain à midi, et, s'il n'amenait avec lui Wallace Maxwell, de se préparer à la mort.

Il resta dans la plus cruelle anxiété jusqu'au lever du soleil. Ce fut seulemnt alors qu'arriva le fermier Wallace, dont on avait payé la rançon un prix exorbitant. Sans donner au jeune homme le temps de se reposer, sir John le fit partir en toute hâte pour le château d'Hoddam, et adressa un message au roi afin d'en obtenir une audience.

Jacques envoya chercher la mère de Wallace. L'entrevue, qui eut lieu en sa présence, l'émut jusqu'aux larmes. L'affection maternelle oublia toute étiquette. Après l'avoir assouvie, pour ainsi dire, la veuve pensa seulement à faire agenouiller son fils devant le souverain, qui venait de lui rendre la liberté et probablement de lui sauver la vie. Wallace mit un genou en terre et prit le Ciel à témoin que sa liberté et ses jours seraient consacrés au service de Sa Majesté.

Jacques, enchanté de la mâle tournure et des nobles manières de Wallace, se convainquit de la sincérité de son attachement pour Marie, et le fit éloigner pour un instant.

Marie fut ensuite appelée, et introduite en présence de sir John; le roi les observait l'un et l'autre. La figure de la jeune fille s'anima, et ses yeux lancèrent des regards d'indignation. La pâleur mortelle qui couvrit le visage du gouverneur était la confession de sa faute.

— Connaissez-vous cette jeune femme, sir John? répondez à mes questions franchement, et songez que votre vie dépend de la sincérité de vos réponses, dit le roi d'un air sombre et résolu.

— Oui, monseigneur, je l'ai vue, répondit sir John en bégayant et les lèvres tremblantes.

— Où?

— A Amisfield.

— En quelle occasion?

— Elle venait me demander la délivrance de Wallace Maxwell.

— Et vous l'avez refusée parce qu'elle rejetait des conditions outrageantes pour elle et déshonorantes pour vous. Parlez, est-ce la vérité?

— A ma honte, monseigneur, j'avoue ma faute; mais je suis prêt à faire toutes les réparations qui sont en mon pouvoir; je m'en remets à Votre Majesté pour les imposer.

— Vous méritez d'être pendu, sir John... Cependant, je veux bien ne pas vous châtier aussi sévèrement que je devrais le faire... Vous connaissez l'amour qu'ont l'un pour l'autre Marie et Wallace Maxwell, dont vous avez déjà payé la rançon. Vous donnerez à ce dernier une ferme et pas moins de cinquante acres de bonne terre, libres de toute redevance pendant sa vie ou celle de sa femme. De plus, vous y joindrez des troupeaux et une habitation commode, avec les meubles et les instruments nécessaires; tout cela sera prêt dans trois mois. Si vous jugez mes conditions trop dures, je vous offre de vous faire accrocher à cet arbre avant le coucher du soleil. Vous avez le choix.

— J'accepte les premières conditions, sire, et je promets de ne rien négliger pour le bonheur de ces jeunes gens.

En ce moment, on introduisit Wallace; Marie se jeta dans ses bras, et tous deux tombèrent aux pieds de leur souverain. Jacques les releva et leur dit:

— J'ai mis votre amour à l'épreuve; je l'ai trouvé sincère. Wallace, Marie vous apporte une dot dont elle vous expliquera l'origine. Je veux vous voir unis avant de quitter l'Annandale; je présiderai à la fête. Que vos soins pour votre mère la récompensent de ce qu'elle a fait pour vous deux. Je compte que tout le monde ici se rappellera longtemps la visite dans l'Annandale du *Bonhomme de Ballengeich.*

SÉVERIN.

(*Traduit de l'anglais.*)

LE CHATEAU DE CHATSWORTH.

Chatsworth est situé dans le comté de Derby, à six milles de la ville de Chesterfield; on y arrive par le joli village d'Edensor. Cette propriété était au nombre des domaines qui furent donnés par Guillaume le Conquérant à Guillaume Pévéril, un de ses compagnons. Sous le règne d'Élisabeth, elle fut achetée par sir William Cavendish, qui commença la construction du château. Après la mort de sir Cavendish, l'édifice fut achevé par sa veuve, la célèbre comtesse de Shrewsbury. A cette époque déjà Chatsworth passait pour un des édifices les plus remarquables de l'Angleterre.

Le bâtiment actuel a été construit, en 1702, par le premier duc de Devonshire. Il forme un carré composé de quatre faces régulières presque égales, quoique d'architecture différente, et renferme une tour quadrangulaire, au milieu de laquelle jaillit une fontaine, dont le centre est occupé par un groupe en marbre qui représente Orion assis sur un dauphin. Cette cour est ornée d'une galerie couverte, soutenue par des colonnes d'ordre dorique. On a fait usage, pour toutes les constructions, d'une belle pierre veinée qui se trouve dans les carrières du voisinage.

Aujourd'hui, le château appartient au duc de Devonshire, grand chambellan de la reine, et l'un des lords les plus riches de l'Angleterre.

Une description, quelque détaillée qu'elle fût, ne saurait donner une idée complète de la résidence de Chatsworth; les jardins et le parc surtout excitent l'étonnement et l'admiration; ils offrent, dans une enceinte d'environ neuf milles, les mouvements de terrain les plus variés et les points de vue les plus pittoresques : l'art y lutte avec la nature. Des troupeaux de daims y errent en liberté.

A l'ouest, coule la rivière Derwent, et du côté opposé s'élève une riche pente boisée, au sommet de laquelle s'étend un vaste plateau. C'est là qu'on a creusé un réservoir immense, qui alimente les jardins, les fontaines, les cascades et les jets d'eau, construits, dit-on, à l'imitation de ceux de Versailles. La façade du château qui regarde les jardins porte la devise des Cavendish, *Cavendo tutus*, qui s'étend sur toute la longueur de la frise.

Le duc actuel de Devonshire a fait à cette propriété tous les embellissements que lui permettait son immense fortune, et qu'on pouvait attendre de son goût éclairé. Chatsworth est aujourd'hui une résidence vraiment royale. La grande serre, qui a trois cents pieds de long sur cent quarante-cinq de large, réunit les plantes et les arbres exotiques les plus rares; elle couvre un acre de terrain, et on s'y promène en voiture. Il n'existe rien en ce genre sur une échelle aussi gigantesque.



Le château de Chatsworth (Angleterre).

Dans les jardins, on s'étonne de voir mûrir sous un climat nébuleux et froid les fruits des contrées méridionales; c'est que les murs contre lesquels s'appuient les espaliers sont chauffés par des conduits intérieurs.

Le duc de Devonshire porte si loin l'amour des fleurs, qu'il a envoyé dans l'Amérique du Sud un jardinier chargé, exclusivement et pour toute mission, d'étudier les moyens d'acclimater à Chatsworth une espèce de fleur qui n'avait pu jusqu'alors y vivre.

On voit encore dans la serre, enfermés derrière des grillages à peine visibles, des milliers d'oiseaux exotiques qui semblent y voler en liberté.

L'intérieur du château est digne de l'extérieur : la cheminée de la salle à manger a pour soutien deux magnifiques statues de Westmacott : deux grands tableaux la décorent en outre : l'un est le portrait de Charles Ier par Rembrandt, et le second celui de Henri VIII.

Les tapisseries, la bibliothèque, et d'autres trésors d'art et de science se trouvent réunis à Chatsworth. La galerie de statuaire rassemble de précieux chefs-d'œuvre : c'est là qu'ont trouvé un asile digne d'eux, l'Endymion et l'Hébé de Canova, la Vénus de Thorwaldsen, le *Cymbal-player* et deux Bacchantes de Westmacott, et une copie de la Vénus de Médicis par Bartolini. Une galerie de bustes historiques est fort remarquable; Chantrey, Combell, Gott, Vickmann, Nollekens, et les maîtres que nous avons nommés tout à l'heure, ont contribué également à la peupler. Une seule œuvre française y figure par une exception unique; c'est le buste de Bellini, par Dantan jeune.

Le château de Chatsworth a servi de prison à l'infortunée Marie Stuart, qui y fut renfermée pendant treize ans. Une suite d'appartements, qu'on suppose correspondre à ceux qu'elle occupait, a conservé son nom. Le philosophe Hobbes habita Chatsworth, qui donna aussi l'hospitalité au maréchal de Tallart, fait prisonnier à la bataille de Blenheim.

IMPRESSIONS SUR ÉTOFFES.

Avant de démontrer la manière dont on imprime les dessins sur les étoffes, et avant d'entrer dans tous les détails relatifs à cette opération, nous croyons devoir dire quelques mots sur les personnes chargées d'exécuter les principaux travaux. Commençons par les dessinateurs.

On peut diviser les dessinateurs en deux classes, les *compositeurs* et les *finisseurs*. Les premiers doivent joindre beaucoup de goût à une imagination féconde; ils inventent et créent continuellement des dessins, qui ont le mérite d'être toujours nouveaux.

Le *compositeur* donne ordinairement l'exposé de son idée, en faisant un croquis seulement *poché*. On soumet ce croquis au fabricant, pour qu'il le juge, et qu'il fasse connaître les modifications qu'il croit utiles, avant la mise au net. On suit cette marche pour que, les dessins une fois achevés, on ne puisse les laisser pour compte au dessinateur.

Le choix des croquis fait, et les couleurs dont sont couvertes les *pochades* adoptées par le fabricant, on procède à la mise au net de la manière suivante.

Le compositeur calque entièrement son croquis au moyen d'un papier végétal. Ce papier, fabriqué avec de la filasse de chanvre ou de lin préparée encore fraîche, est très-transparent. Le calque terminé, on tire, sur un papier très-ordinaire, des lignes pour tracer la mesure de la grandeur du *rapport*, et on frotte son calque à peu près au milieu, puis aux quatre coins, selon que le rapport est carré ou croisé. On ajoute ce qui manque pour remplir la mesure donnée, et on relève tout le dessin.

Cette opération terminée, et après avoir tracé les mêmes traits sur un assez joli papier, presque généralement du Wattemann, on décalque le dessin en le frottant assez fortement sur un papier au moyen d'un petit instrument de la forme d'un couteau à papier, que l'on nomme *frottoir*. On se sert aussi quelquefois d'une pointe à décalquer. On met sous le papier végétal un autre papier noirci avec de la mine de plomb, et en suivant exactement tous les traits du dessin, en ayant soin de tenir la pointe comme si c'était un crayon, l'on obtient un trait net et complet.

Le *compositeur* échantillonne une partie de son dessin, et le *finisseur* continue à peindre le reste, en imitant le coloris du *compositeur*.

Le *compositeur* doit connaître la fabrication, autrement il ferait souvent des dessins inexécutables; il suffit au *finisseur* de savoir peindre. Beaucoup de ces derniers cependant enluminent tout un dessin selon leur goût, sans avoir recours au *compositeur*.

Sans vouloir faire ici la physiologie du dessinateur, nous dirons seulement que la plupart ont reçu une assez belle éducation; plusieurs ont quitté leur *partie* pour embrasser des carrières toutes différentes. Je pourrais citer d'ex-dessinateurs qui, jeunes encore, occupent aujourd'hui un rang dans la littérature, dans les arts, et même dans les sciences.

La plupart des dessinateurs sur étoffes prennent le titre d'artiste, et méritent bien de porter ce titre.

Les dessins, une fois rendus chez le fabricant, passent entre le mains des graveurs. Cette profession, comme celle des dessinateurs, n'est exercée que par des hommes.

Parmi les graveurs, les uns confectionnent les planches en bois ou *blocs* dont on se sert pour l'impression à la main; les autres gravent les *rouleaux métalliques* et les *planches plates*. Des femmes sont employées pour *picoter* les planches en bois et pour les garnir de petits filets de laiton. La *planche* est ordinairement une pièce de bois de poirier, sur laquelle on grave en relief le dessin qui doit être colorié sur les étoffes. Lorsque le dessin est trop compliqué, ou s'il se compose de picots, de hachures, ou enfin que les traits aient une extrême finesse, on rend ces dessins au moyen de petites lames de cuivre que l'on fixe dans le bois.

Les *rouleaux* sont des cylindres en cuivre qui portent en creux, sur leur surface, les dessins. La *planche plate* est une planche de cuivre d'un mètre carré environ, gravée au poinçon. On emploie toutes ces machines pour la toile et pour la laine.

Les planches exécutées, on prépare dans les manufactures les étoffes qui doivent être imprimées.

Ces étoffes, avant de recevoir les dessins qui leur sont destinés, subissent différentes opérations chimiques; telles que le lavage, le blanchiment, le séchage, etc. Sauf quelques modifications, les mêmes opérations s'appliquent à la laine comme à la toile.

Pendant longtemps on a fait usage, pour le blanchiment des étoffes, de lavage à l'eau simple. On la faisait chauffer et bouillir avec des plantes d'une nature savonneuse; puis on lessivait les étoffes dans cette eau, et on les exposait ensuite sur les prés. D'autres moyens étaient encore employés; mais rien n'égalait l'usage du *chlore*, dont on se sert aujourd'hui, et qui fut découvert par Scheele en 1774.

Avant de soumettre au blanchiment les étoffes désignées pour l'impression, on fait en outre l'opération du grillage, c'est-à-dire qu'on brûle le duvet qui les recouvre, afin de les rendre unies. Pour cette opération, on dispose dans une chambre spéciale la pièce d'étoffe de manière à ce qu'elle se trouve bien tendue; une roue, rougie par le feu et continuellement entretenue, est placée au milieu de cette chambre, et un homme fait brûler le duvet de la pièce d'étoffe en la déroulant devant cette roue.

Lorsque les étoffes sont grillées, lavées et désuintées, on applique les mordants, et elles peuvent alors recevoir les matières colorantes. L'application des mordants, des couleurs, des *réserves* et des rongeants, s'opère par des moyens mécaniques.

On appelle *réserves* les substances qui servent à empêcher les couleurs de se fixer sur certaines parties des étoffes. Les rongeants sont des agents chimiques, au moyen desquels, à certaines places désignées, on enlève le mordant de la couleur sur une pièce d'étoffe teinte d'une manière égale partout.

La *perrotine*, qui tire son nom de *Perrot*, son inventeur, est une machine très-précieuse qui pourrait presque remplacer la planche, et qui coûte moins cher. Elle consiste en trois ou quatre planches de bois gravées en relief comme pour l'impression à la main; ces planches égalent en longueur la largeur du tissu qui doit être imprimé. Comme les rouleaux, elle est établie sur un bâti en bois. Un mécanisme très-simple charge de couleur les planches et les presse

tour à tour contre la pièce qui doit être imprimée, et qui passe d'elle-même devant chaque planche. La perrotine apporte une extrême économie dans la fabrication. Deux hommes suffisent aujourd'hui à un travail pour lequel on employait auparavant une vingtaine d'imprimeurs accompagnés de leurs tireurs.

Les couleurs se fixent d'une manière très-solide sur toutes les parties *mordancées* d'une pièce. Lorsque l'étoffe doit avoir des dessins de plusieurs couleurs, on imprime un nombre égal de mordants à celui des couleurs. A cet effet on applique sur la pièce de petites planches appelées *rentrures*, qui ne portent les nouveaux mordants que sur les endroits du dessin réservés par la *planche*, le *rouleau* ou la *perrotine*. Après l'application des mordants, on trempe l'étoffe dans un bain de teinture, ou bien, après l'application de chaque impression, on la plonge dans différents bains. On voit apparaître alors sur la pièce plusieurs couleurs qui produisent ensuite des dessins bien exécutés.

Les hommes chargés du lavage, du séchage et de la teinture, sont des manœuvres.

Lorsqu'on veut avoir des dessins noirs, rouges et puce, je suppose, on imprime en premier lieu ces dessins avec les mordants. Ainsi on se sert pour le *noir* d'acétate de fer, pour le *rouge* d'acétate d'alumine, et pour le *puce* de ces deux sels mélangés; puis on trempe la pièce dans un bain de garance, et l'on obtient ces couleurs.

Pour obtenir sur un fond blanc des dessins noirs, rouges et jaunes, on imprime premièrement de l'acétate fer, on *rentre* le mordant d'alumine, puis, après avoir trempé dans la garance, qui donne les nuances noires et rouges, on blanchit le fond, et l'on *rentre* le jaune au moyen d'une décoction de *quercitron* à laquelle on ajoute de la gomme et une dissolution d'étain. On lave et on sèche ensuite la pièce.

Pour ronger les couleurs inutiles, on se sert de chlore. Cette opération s'appelle *enlevage*. Elle consiste à imprimer un rongeant composé d'acides divers sur les parties que l'on veut avoir blanches dans une étoffe à fond uni.

Lorsque toutes les impressions sont terminées, on fixe les couleurs, c'est-à-dire qu'on expose les pièces, dans des cuves bien fermées, à la vapeur de l'eau bouillante pendant l'espace d'une demi-heure à trois quarts d'heure. Les couleurs se trouvent alors non-seulement fixées, mais encore elles deviennent plus belles et plus vives qu'avant cette opération. On doit à un Allemand les premiers procédés de la fixation des couleurs au moyen de la vapeur. C'est en Alsace que les règles de la fabrication des étoffes sont le plus observées par les industriels, et où les fabriques se trouvent établies sur le pied le plus grandiose. On y compte des fabriques dont le personnel s'élève à près de deux mille personnes. Dans ces grands établissements, les fabricants ont leurs ateliers de construction et leurs filatures.

A Rouen et à Paris, ou du moins dans leurs environs, on peut citer également des fabriques d'une assez haute importance.

Quant aux dessins, ce sont les artistes parisiens qui créent les nouveautés, et qui savent y apporter le plus de grâce et le meilleur goût. A différentes époques de l'année, un grand nombre de fabricants étrangers, surtout des Anglais et des Allemands, viennent à Paris acheter et commander des dessins aux *dessinateurs*.

Il eût été trop long dans ces notes rapides de faire l'explication de tous les procédés chimiques que l'on est obligé d'employer pour préparer les couleurs imprimées sur les étoffes; j'ai cherché seulement à donner quelques idées sommaires sur des productions industrielles dont on se sert tous les jours sans avoir aucune idée de la manière dont elles se façonnent.

A. E., *dessinateur sur étoffes*.

LES RAPIDES.

Au sud du Kentucky, l'État de Tennessée est borné à l'est par la Caroline du Nord, au sud par la Géorgie, l'Alabama et le Mississipi, à l'ouest par le Mississipi du territoire d'Arkansas et du Missouri. Il a 140 lieues de long et 35 de large; 40 milles de surface, et 420,813 habitants, dont 69,000 nègres esclaves. Les monts Cumberland le divisent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale : celle-ci est ondulée, unie même en quelques endroits. La première est montagneuse, le centre est montueux; de belles vallées, arrosées par des rivières, dont le Tennessée et le Cumberland sont les plus considérables, suivent généralement une direction tortueuse, qui multiplie la diversité des aspects. La plus grande partie du sol est calcaire. Le terrain est très-fertile dans l'ouest et dans le centre, maigre dans l'est. On y cultive principalement le tabac, le coton et le froment. On envoie beaucoup de bétail dans les États maritimes sur l'Atlantique. Le climat est généralement sain, et ressemble à celui du Kentucky.

La plupart des villes sont nouvelles : les plus grandes sont Nashville, Franklin, Fayetteville, Colombia, Gallatin, Rogersville. Murfreesborough, la capitale, qui est une des plus considérables, ne compte que 1,200 habitants; elle s'élève sur une éminence au milieu d'une plaine immense; elle est arrosée par de belles sources, et a dans son voisinage des eaux minérales.

Les Chikasâs possèdent la partie occidentale de l'État entre le Mississipi et le Tennessée; les Chérokis ont une portion des cantons méridionaux. Les Chikasâs ont constamment montré beaucoup d'attachement pour les peuples de l'Union : ils se glorifient de n'avoir jamais versé le sang d'aucun habitant des États-Unis. Suivant leur tradition, ils descendent d'une nation nombreuse, qui habitait au loin dans les terres de l'est à l'ouest, et que les Espagnols ont en grande partie détruite : aussi les Chikasâs conservent contre ceux-ci une haine héréditaire et implacable.

Au mois d'avril 1819, le voyageur Harris, qui avait pas-

sé l'hiver à Pittsbourg, en partie pour visiter les bords du lac Érié, arriva à Meadville, jolie ville sur le French-Creek; cette rivière, qui prend sa source à peu de distance du lac Érié, se jette dans l'Alleghany; elle est navigable dans toute l'étendue de son cours, qui est de 140 milles, à cause de ses nombreuses sinuosités. Meadville, entourée de vergers et de forêts, a un aspect très-gai; des traces de fortifications donnent lieu de présumer que c'était autrefois un poste militaire de la ligne sur laquelle se trouvaient les forts Duquesne, Presqu'île et d'autres. Les États-Unis y ont un arsenal.

En allant vers le Sugar-Creek, on observe un grand changement dans la nature du terrain; les abords de la rivière y sont fertiles; plus loin, ils deviennent humides et marécageux. Le chemin entre Crawford et Franklin, éloignés l'un de l'autre de trente milles, est encore en quelques endroits barré par de grosses masses de rochers que l'on a beaucoup de peine à franchir. Si l'on réfléchit au peu de temps qui s'est écoulé depuis que des colons se sont établis dans ce pays, on doit s'étonner de ce qui a déjà été fait, et de ce que l'on est en train d'effectuer. Une route, qui conduira de Pittsbourg au lac Érié, passera dans les environs de Franklin; une autre, qui s'approchera de Meadville, ouvrira vers l'est une communication facile avec le New-York. « C'est là de l'argent bien dépensé, observe Harris, et les citoyens en sont plus contents que de le voir employé à élever un de leurs compatriotes au-dessus d'eux. »

Franklin, entouré de montagnes, est situé au confluent du French-Creek et de l'Alléghany; sa position est très-avantageuse pour le commerce, quoique les environs ne soient pas très-fertiles. La population est très-nombreuse. On reproche aux habitants d'être très-adonnés aux liqueurs spiritueuses. On voit à un demi-mille plus bas les ruines du fort Venango : il s'élevait dans un angle qui commande le passage de la rivière.

« Au delà de Franklin, dit Harris, il fallut franchir péniblement plus d'une montée. On ne conçoit pas, en passant devant les métairies placées dans ce canton, pourquoi les colons s'y sont fixés de préférence, tandis que des espaces immenses de terres fertiles restent encore incultes; ici le terrain ne consiste qu'en rochers.

« Je suivis la vallée fertile dans laquelle serpente le Frenck-Creek, et à laquelle la verdure variée des chênes, des sapinettes blanches, des châtaigniers et d'une foule d'autres arbres ajoutait un charme nouveau. Waterford, l'ancien fort de la Rivière-aux-Bœufs, du temps des Français, est sur cette rivière, qui se jette dans le French-Creek. C'est un lieu peu important; mais sa position à la source d'une rivière navigable, et seulement à douze milles du lac Érié, auquel on se propose de l'unir par un canal, contribuera sans doute à le rendre plus considérable.

« Un chemin excellent nous fit arriver à Érié, siége des autorités du comté du même nom. Nous avions rencontré sur la route une quantité de chevaux et de bœufs qui transportaient du sel et du poisson des bords du lac à Waterford, pour y être embarqués et expédiés à Pittsbourg et ailleurs. Érié, appelé Presqu'île lorsque les Français étaient maîtres du Canada, avait été un lieu très-insignifiant jusqu'à l'époque de la dernière guerre entre les Américains et les Anglais. Le port est très-bon; un banc de sable, qui se trouve à l'entrée, en interdit l'accès aux navires qui tirent plus de six pieds d'eau. On espère remédier à cet inconvénient en ouvrant un canal à l'ouest de la ville, et obtenir par là un courant qui sera assez fort pour s'opposer à l'accumulation du sable.

« Sur une hauteur, à l'est, on aperçoit les restes des ouvrages français; à deux milles, au nord, s'élève un phare; les États-Unis ont, dans le voisinage, un fort en bois, et un second sur une pointe de terre qui borne la baie de ce côté; deux petits vaisseaux de guerre y sont mouillés. La plaine au bord de laquelle on a bâti Érié s'élève de soixante-dix pieds au-dessus du niveau du lac, dont les bords en cet endroit sont escarpés.

« Le 26 mai, je m'embarquai, ainsi que d'autres passagers, à bord du *George-Washington*, goëlette de cent tonneaux. Le soir, on se trouva devant Portland, village de l'État de New-York, à l'embouchure du Châteauqué; le lendemain matin je descendis à terre. Le pays est fertile, peu habité jusqu'à présent. A trois milles de la côte, je gravis sur une colline, du haut de laquelle je n'apercevais que des forêts, du milieu desquelles s'élevaient, çà et là, des colonnes de fumée, qui indiquaient des fermes nouvellement établies, et, dans le lointain, la surface du lac, que parcouraient des bateaux à la voile.

« Je revins à bord le 28; le surlendemain, on laissa tomber l'ancre devant le fort Érié, ou plutôt devant ses ruines. Un brick, qui portait pavillon anglais, me rappela vivement mon pays, et un cabaret, dont l'enseigne était une couronne, me fit connaître que je me trouvais sur le territoire d'un royaume. J'allai à Buffalo, ville située de l'autre côté du lac, dans l'État de New-York. Elle est à l'embouchure du Buffalo-Creek, et à l'endroit où le Niagara forme l'issue du lac Erié. Une route, dont la longueur est de 330 milles, mène à New-York. Un canal qui joint le Hudson au lac aboutit à cette ville.

« Buffalo fut détruit par les Anglais dans la dernière guerre; on le rebâtit en pierre. Les maisons et les édifices ne manquent pas d'élégance. En suivant les bords du Niagara, l'on apercevait fréquemment des ruines de maisons brûlées pendant la guerre. Au-dessous de Blackrok, village de la rive américaine, le lit de la rivière est entrecoupé d'îles; quelques-unes sont grandes et bien boisées. Sept milles plus loin, le nuage de vapeur qui s'élève au-dessus du Saut du Niagara nous avertit que nous approchions de cette chute fameuse; la rivière s'élargissait à mesure que nous avancions et ses bords devenaient plus pittoresques. Trois milles au-dessus du Saut, on rencontre, sur le territoire canadien, le village Chippioua, à l'embouchure du ruisseau du même nom; un fort en défend l'entrée. Le 5 juillet 1814, les Américains y remportèrent un avantage sur les Anglais. A un demi-mille commence la chute ou plutôt une suite de chutes, dont chacune, quoique considérable, disparaît devant la dernière. En partant de Chippioua, on entre dans une forêt qui bouche la vue; cependant on entend le bruit de la chute, surtout lorsque le vent souffle du côté où elle est. Un paysan se mit à rire en voyant que nous nous servions d'un parapluie pour nous préserver de ce que nous regardions comme une forte ondée; c'était la pluie causée par les rejaillissements de l'eau que le vent nous renvoyait, quoique nous en fussions éloignés d'un mille et demi. En se dégageant des arbres et des broussailles, on arrive sur les bords du Saut, et l'on reste saisi d'admiration.

« La description de Weld est la plus exacte que j'aie lue; mais ni sa plume ni celle d'aucun écrivain ne peut dépeindre l'effet que produit cette énorme masse d'eau lorsqu'elle tombe. A un mille au sud de Forsythis-House, on jouit le mieux de la chute; l'œil se promène jusqu'à cinq milles en remontant la rivière, où des collines bornent la perspective, et on n'aperçoit pas sans frayeur des bateaux à la voile qui abandonnent leur mouillage devant Chippioua; en suivant le cours du Niagara, l'on observe diffé-

rentes baies, dans lesquelles les cimes sombres des arbres s'élèvent au-dessus des girouettes des navires ; la rive du Canada est parsemée de moulins et de maisons, dont les habitants sont, par l'effet de l'habitude, devenus indifférents au grand spectacle qui frappe leurs regards. Enfin, l'œil s'étant reposé sur l'île des Chèvres, qui partage la grande chute en deux, poursuit la rivière jusqu'au bord de l'abîme, dans lequel elle se précipite avec un bruit terrible. Deux ponts, jetés depuis peu au-dessus des Rapides, permettent de se rendre sans aucun danger dans cette île, dont on a fait un rendez-vous agréable par des bains, un café, etc.

« Je m'approchai avec précaution des bords du précipice, à quelques pieds au-dessus de la chute. Le bruit violent, le fracas continuel, le vaste espace sur lequel plonge la vue, me firent perdre pour quelque temps le désir d'aller plus avant. Enfin je me hasardai, avec mes compagnons de voyage, à descendre dans cette fente de rochers, et, à l'aide des racines d'un vieil arbre, nous atteignîmes des échelles qui nous firent parvenir sur un tas de rochers écroulés ; ensuite, gravissant et rampant péniblement de rocher en rocher, et pénétrés par la pluie, nous sommes arrivés à l'endroit où la masse d'eau tombe dans le gouffre. Une pointe de rocher nous empêcha d'avancer à plus de quarante pieds sous la chute. L'espace entre la nappe d'eau et le mur du rocher qui est derrière, est d'une trentaine de pieds. Notre curiosité pleinement satisfaite, nous avons regagné le sentier raboteux et l'échelle tremblante qui nous avait aidés à descendre. »

Volney, qui visita le Saut du Niagara, n'a pas essayé de le décrire, parce que, parvenu au bas de la chute, il ne put, à cause de sa faiblesse, suite d'une fièvre maligne dont il était convalescent, s'en approcher assez pour examiner à loisir cette merveille du Nouveau-Monde. Il a donc emprunté la description de Weld. Voici comment s'exprime ce voyageur :

« En arrivant au pied des échelles de Simcoé, au fond du ravin, l'on se trouve au milieu d'un amas de rochers et de terre détachés du flanc du coteau. On voit le flanc garni de sapins et de cèdres suspendus sur la tête du voyageur et comme menaçant de l'écraser; plusieurs de ces arbres ont la tête en bas et ne tiennent au coteau que par leurs racines. La rivière en cet endroit n'a qu'un quart de mille de largeur (un peu plus de quatre cents mètres), et, sur la rive opposée, l'on a une très-belle vue de la petite cataracte. Celle du Fer-à-Cheval est à moitié cachée par le coteau.

« Nous suivîmes la rivière jusqu'à la grande cataracte ; nous marchâmes une bonne partie du chemin sur une couche horizontale de pierres à chaux couverte de sable, excepté en quelques endroits, où il fallut gravir des amas de rochers détachés du coteau... Ici l'on trouve beaucoup de poissons, d'écureuils, de renards et d'autres animaux, qui, surpris au-dessus des cataractes par le courant qu'ils voulaient passer à la nage, ont été précipités dans le gouffre et jetés sur cette rive ; l'on voit également des arbres et des planches que le courant a détachés des moulins à scier. Plus on approche de la chute, plus la route devient difficile et raboteuse : en quelques endroits, où des parties du coteau se sont écroulées, d'énormes amas de terre, d'arbres et de rochers qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau, s'opposent à la marche, présentent une barrière qui paraît impénétrable, et qui le serait en effet si l'on n'avait un bon guide pour les franchir. Il faut, après être parvenu avec beaucoup de peine jusqu'à leur sommet, traverser en rampant sur les mains et sur les genoux de longs passages obscurs formés par des vides entre les crevasses des rochers et des arbres, et lorsque l'on a franchi ces amas de terre et d'arbres, il faut encore gravir, les uns après les autres, les rochers qui sont le long du coteau; car ici la rivière ne laisse qu'un très-petit espace libre, et ces rochers sont si glissants, à cause de l'humidité qu'y entretiennent les vapeurs ou plutôt la pluie de la cataracte, que ce n'est qu'en prenant les plus grandes précautions que l'on peut se préserver de la plus terrible de toutes les chutes. Nous avions encore un quart de mille à faire pour parvenir au pied du saut, et nous étions aussi mouillés par les vapeurs que si nous avions été trempés dans la rivière.

« Arrivés là, aucun obstacle n'empêche d'approcher au pied de la chute. On peut même avancer derrière cette prodigieuse nappe d'eau, parce que, outre que le rocher du haut duquel elle se précipite a une forte saillie, la chaleur occasionnée par le violent bouillonnement des eaux a causé dans la partie inférieure du roc des cavernes profondes qui s'étendent au loin sous le lit de la cataracte. En entendant le bruit sourd et gémissant qu'elles occasionnent, Charlevok a eu le mérite de deviner l'existence de ces cavernes. Je m'avançai de cinq ou six pas derrière la nappe d'eau, afin de jeter un coup d'œil dans leur intérieur; mais je faillis être suffoqué par un tourbillon de vent qui règne constamment et avec furie au pied de la chute, et qui est causé par les chocs violents de cette prodigieuse masse d'eau contre les rochers. J'avoue que je ne fus pas tenté d'aller plus avant, et aucun de mes compagnons n'essaya plus que moi de pénétrer dans ces antres terribles, séjour menaçant d'une mort certaine. Aucune expression ne peut donner une juste idée des sensations qu'imprime un spectacle si imposant; tous les sens sont saisis d'effroi. Le bruit effrayant de l'eau inspire une terreur religieuse, qui s'augmente encore lorsque l'on réfléchit qu'un souffle de ce tourbillon peut subitement enlever de dessus le rocher glissant le faible mortel qui s'y place, et le faire disparaître dans le gouffre affreux qu'il a sous ses pieds, et dont aucune force humaine ne pourrait le sauver.

« La largeur de la chute est plus grande que celle de la rivière ; celle-ci, un moment avant d'arriver au précipice, fait un détour considérable à gauche, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique et lui fait faire un angle considérable avec le rocher du haut duquel elle tombe. Elle ne forme pas une nappe unique; elle est partagée par des îles en trois cataractes bien distinctes les unes des autres. La plus grande, qui est du côté du Canada, est appelée la Grande cataracte, ou la cataracte du Fer-à-Cheval, parce qu'elle en a un peu la forme ; sa hauteur n'est que de 142 pieds, tandis que celle des autres est de 160. Cette circonstance lui donne la prééminence sur les deux autres pour la largeur et la rapidité. Le lit du Niagara, au-dessus du précipice, étant plus haut d'un côté que de l'autre, les eaux se pressent vers la partie du lit la moins élevée, et acquièrent par conséquent dans leur chute une plus grande vélocité que celles qui s'échappent par l'autre côté ; cette vélocité est encore accélérée par les rapides qui se trouvent en plus grand nombre de ce même côté. C'est du centre du Fer-à-Cheval que s'élève ce nuage prodigieux de vapeurs que l'on aperçoit de si loin.

« Il est impossible de mesurer l'étendue de cette partie de la chute autrement qu'avec l'œil; mais l'opinion la plus générale lui donne une circonférence de 600 pas; l'île qui la sépare de la chute la plus voisine peut avoir 350 pas de large, la seconde chute n'en a que 5; l'île qui sépare celle-ci de la troisième chute n'en a que trente, et cette troisième en a au moins autant que la plus grande des

deux îles. Il résulte de cet aperçu que la largeur totale du précipice, en y comprenant les îles, est de 1,335 pas. Ce calcul n'est pas exagéré, plusieurs voyageurs l'ayant estimé à plus d'un mille anglais. La quantité d'eau qui se précipite du haut en bas de ces chutes est prodigieuse, si l'on peut ajouter quelque crédit au calcul qui suppose qu'elle est de 670,255 tonneaux par minute.

« La pente du rapide qui précède le grand saut du Niagara est de quarante-six pieds, et celle du ravin, jusqu'à la plate-forme au-dessous de la chute, est de soixante et un pieds; de sorte que la hauteur totale de la chute est de deux cent quarante pieds.

« Autrefois, le saut du Niagara existait probablement au point où est aujourd'hui cette plate-forme, c'est-à-dire vis-à-vis de Queenstown, village situé sur la rive canadienne; plus on examine le bord de la rivière depuis le lieu où le saut se trouve actuellement, plus cette conjecture paraît fondée.

« Dans tout cet espace, le lit du Niagara est semé de rochers énormes, et les coteaux qui le bordent sont partout rompus et inégaux; ce qui annonce qu'il s'est opéré dans cette partie de la rivière des déchirements considérables; car les deux côtés portent des marques évidentes de l'action de l'eau jusqu'à une grande élévation au-dessus du lit de la rivière; or, comme il est constant que dans les plus fortes inondations elle n'est jamais parvenue jusqu'à ces marques, et qu'elle n'en a même jamais approché, il est évident que son lit a été jadis beaucoup plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. Au-dessus de Queenstown, au contraire, on n'aperçoit aucune marque qui porte à croire que le lit du Niagara ait jamais été plus élevé qu'il ne l'est actuellement. D'ailleurs, l'expansion subite de la rivière, et sa



Les Rapides.

profondeur soudaine dès que l'on a passé les hauteurs de Queenstown, donnent plus de poids à l'opinion d'après laquelle les eaux ont dû se précipiter pendant longtemps du haut de ces collines, et qui attribue à leur longue existence dans cet endroit la formation de ce large bassin. En remontant un mille au-dessus de Queenstown, on trouve un gouffre effrayant qui n'a pu être creusé que par le séjour de la chute dans cet endroit, séjour qui aura été prolongé par la solidité des rochers du haut desquels elle se précipite.

« On sait par tradition que la grande cataracte n'a pas toujours eu la forme d'un fer à cheval, et qu'elle avait au milieu une pointe de rocher très-saillante. Depuis le commencement du dix-huitième siècle, sa forme est à peu près la même. »

Harris raconte qu'au mois d'août 1818, une portion du rocher voisin de la chute était tombée; ce qui confirme l'opinion dont on vient de parler. « Elle acquiert encore plus de probabilité, ajoute-t-il, lorsque l'on suit les bords du Niagara jusqu'à Queenstown, où cessent les hauteurs; de ce point jusqu'au lac Ontario, son cours est extrêmement tranquille. Quelques personnes ont supposé qu'avant de s'ouvrir un passage dans cet endroit, il portait autrefois ses eaux, et toutes celles dont il est le débouché, dans l'Ohio, et de là dans le Mississipi. Des vieillards prétendent qu'autrefois l'île aux Chèvres s'étendait beaucoup plus au nord qu'à présent.

Louis BRUNEL.

(*Traduit de l'anglais.*)

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE.)

M. Charles Fermon a lu à l'Académie des sciences une note sur la manière dont les sons se produisent. En faisant des recherches sur le mouvement de l'air dans les tuyaux ouverts et fermés, et voulant que ses expériences parlassent autant que possible aux yeux, l'auteur a eu recours à l'emploi d'une vapeur colorée. Il a vu que si l'on fait résonner une flûte traversière en verre, pleine de fumée de tabac, la colonne de fumée sort en décrivant une spirale très-régulière. Si l'on fait résonner un tuyau d'orgue ou un flageolet en verre plein de fumée, la colonne décrit encore une spirale. Si l'on fait résonner un tube fermé par un bout, à la manière d'une flûte de Pan, la colonne décrit encore une spirale très-irrégulière. La forme des tubes et l'embouchure n'a pas d'influence marquée sur la formation des spirales. M. Fermon cite encore un grand nombre de cas de production de son où il est facile de découvrir la forme d'une spirale plus ou moins régulière.

Ces faits ont conduit l'auteur à penser que le mouvement de spirale était essentiel à la production des sons, et, dans ce cas, il devait être possible de produire un son toutes les fois que l'on forcerait l'air à se mouvoir en spirale. Et c'est, en effet, ce qu'il démontre à l'aide d'un petit instrument qu'il nomme *hélicophone*. Il se compose d'un tube en verre dont la longueur est égale au moins à trois ou quatre fois son diamètre. A l'une de ses ouvertures on place un bouchon dont les côtés sont creusés de plusieurs hélices. En soufflant alors par cette ouverture, on produit un son d'autant plus aigu que la force du vent est plus considérable. Cette expérience n'a pas suffi à M. Fermon, et, pour s'assurer que le mouvement en spirale pouvait seul donner un son, il a remplacé dans l'hélicophone le bouchon spiralé par des bouchons accidentés d'une foule de sinuosités transversales ou longitudinales, et chaque fois l'expérience n'a donné lieu à la production d'aucun son, bien que les accidents fussent multipliés autant que possible.

En expérimentant comme l'a fait M. Fermon, on arrive à démontrer que l'acuité ou la gravité d'un son dépend de trois causes différentes: 1° de la longueur de la spirale; 2° du mouvement de la spirale; 3° de l'étendue de la section de la spirale.

L'intensité du son paraît dépendre de la quantité d'air qui entre dans la composition d'une spirale d'un mouvement donné.

Dans un prochain Mémoire, M. Fermon espère démontrer que le timbre des tuyaux dépend de la forme des spirales.

— M. Blondeau de Carolles vient de faire connaître les circonstances qui ont précédé et accompagné la chute de la foudre sur la ville de Rougères, le 9 septembre dernier. Les faits les plus saillants qui ressortent de cette communication sont les suivants:

1° Formation d'un orage au-dessus de la mer, lequel a donné naissance à des explosions de la foudre qui, vues d'un point déterminé, ne paraissaient être que des éclairs de chaleur, tandis qu'au contraire, à une faible distance, ils portaient avec eux la mort et la désolation. Ce fait viendrait à l'appui des physiciens qui pensent que les éclairs de chaleur indiquent toujours la présence d'un orage en quelque point du globe.

2° Bifurcation de la foudre au moment de sa chute. Ce fait ne paraît pas avoir été observé précédemment.

3° Inflammation des matières combustibles par la foudre, non pas immédiatement après sa chute, mais après avoir parcouru une étendue fort considérable. Ce fait viendrait à l'appui de l'opinion qui consiste à admettre que la vitesse de la foudre aussitôt après sa chute est si grande, qu'elle ne saurait enflammer les matières qu'elle rencontre, et qu'il faut, pour qu'elle puisse produire cet effet, que sa vitesse se soit ralentie.

4° Fusion des métaux en des points déterminés. Toutes les boucles de cuivre étaient fondues aux angles. Le fer était rendu caverneux, sa couleur était jaune aux environs des points de fusion, ce qui provenait du transport du métal électro-négatif sur le métal électro-positif.

5° Action à la fois directe et par influence du fluide électrique sur des animaux qui ont été foudroyés. L'action par influence paraît être plus redoutable que l'action directe, car les animaux qui ont ressenti la première sont morts le sang décomposé et rendu incoagulable; celui, au contraire, qui a été gravement blessé à la tête a survécu au choc.

6° Apparition de la foudre sous forme d'un globe lumineux répandant à sa suite une odeur sulfureuse des plus intenses, et donnant naissance à des effets physiques, mécaniques et physiologiques.

— M. Dantan jeune, qui termine en ce moment une statue en marbre de miss Kemble, s'occupe encore d'un buste de Soufflot, architecte du Panthéon. Ces deux ouvrages sont réussis avec le talent élevé et heureux qui caractérise l'auteur de tant d'œuvres éminentes.

— La ville de Nantes se dispose à élever un monument à Cambrone. La ville d'Aurillac songe aussi à ériger une statue à l'un de ses plus illustres enfants, à Gerbert, ce savant éminent qui projeta les vives lumières de son génie sur toute la fin du dixième siècle. On sait que Gerbert fut le premier Français qui, en 999, sous le nom de Silvestre II, s'assit dans la chaire de saint Pierre. Il composa un grand nombre d'écrits sur les mathématiques, la physique, la théologie, etc.; il inventa des orgues hydrauliques; il fit à Magdebourg la première horloge, dont il régla le mouvement sur l'étoile polaire, en observant celle-ci à la faveur d'un tuyau qui était sans doute une lunette de sa façon, les télescopes n'étant pas encore connus; il fit des sphères de sa main, et découvrit les horloges à roues: on pense même qu'il enseigna le premier l'arithmétique avec les neuf chiffres d'aujourd'hui, c'est-à-dire avec les chiffres arabes qui, pendant longtemps, n'ont été connus que des seuls géomètres. Né dans un village, l'occupation de sa première jeunesse fut de garder les troupeaux.

— M. Chazal, peintre de fleurs du Cabinet de la reine, vient de terminer, avec le talent facile et sûr qui le caractérise,

un grand tableau commandé par M. le ministre de l'intérieur à Mme Bruyère, et que cette artiste n'avait encore qu'ébauché au moment où la mort l'a frappée.

— M. Carle Elshoet achève en ce moment, à Lyon, deux groupes qui ornent les avant-corps de l'attique de l'Hôtel-Dieu. L'un de ces groupes, le premier, représente l'Indigence et la Maternité; le second, le Rhône et la Saône; les figures ont cinq mètres de hauteur, elles sont accompagnées de quatre lions de grandeur colossale. Monseigneur le duc de Nemours, lors de son passage à Lyon, a félicité de la manière la plus flatteuse M. Elshoet sur le mérite de son œuvre.

— Le nouvel édifice érigé sur le boulevard des Invalides, pour l'institution royale des jeunes aveugles, va bientôt être livré à sa destination. En ce moment les ouvriers mettent la dernière main à l'œuvre.

Les terrains sur lesquels sont élevés les bâtiments destinés à cette institution furent achetés en 1838; ils forment un carré long entièrement séparé des habitations voisines; la façade principale, par le boulevard; le derrière, par la rue Masseran, et les côtés, par la rue de Sèvres et la petite rue des Acacias. Leur superficie générale est d'environ 12,000 mètres carrés; le développement des bâtiments est de 460 mètres. Les travaux de construction ont été commencés en 1839, et poursuivis depuis lors sans interruption jusqu'à ce jour, où ils touchent enfin à leur terme.

Le nouvel hôtel, exécuté sur le plan et sous la direction de M. Philippon, architecte, est composé de trois bâtiments principaux reliés par quatre autres bâtiments faisant face au boulevard et à la rue Masseran. L'entrée principale, fermée par une très-jolie grille en fer placée entre deux petits pavillons, est située sur le boulevard, d'où l'on peut admirer le fronton de l'édifice dû au ciseau de Jouffroy, sculpteur. Le sujet choisi par l'artiste est en parfaite harmonie avec l'établissement; c'est, d'un côté, Valentin Haüy, premier instituteur des jeunes aveugles, enseignant le travail à ses élèves; de l'autre, une institutrice donnant des leçons aux jeunes filles aveugles, et au milieu, la Religion les encourageant tous deux.

Les dispositions intérieures du local ont été combinées de manière à isoler les filles des garçons, et les uns comme les autres trouveront les mêmes commodités, les mêmes dispositions dans la partie qui leur est affectée. Le bâtiment du milieu formant la séparation des deux quartiers n'a de commun que la chapelle qui se trouve au premier étage.

Les garçons sont placés dans l'aile de droite et les filles dans l'aile de gauche Au rez-de-chaussée, à l'entrée, sont, des deux côtés, des réfectoires garnis de tables de marbre posées sur des trépieds en fonte fort élégamment ouvragés; les cuisines se trouvent derrière; et dans le fond les salles de bains disposées de manière à servir à la fois trente-deux bains de corps et trente-deux bains de pieds.

A droite et à gauche sont les salles de récréation. Les salles de classe et d'étude sont au premier étage; au-dessus de ces dernières, à leur extrémité, sur le boulevard, les salles de conférence, entre lesquelles se trouve celle du conseil. L'appartement du directeur est à côté, dans le pavillon de droite, et celui de la première institutrice dans le pavillon de gauche.

La chapelle se trouve, ainsi que nous l'avons dit, dans le bâtiment du milieu; elle est des ordres ionique et corinthien combinés ensemble: la nef est soutenue par vingt-quatre colonnes, dont quatre en marbre plein et les autres en stuc; le plafond des bas-côtés est coupé par des caissons, décorés uniformément par des peintures de fantaisie. Le grand plafond est orné de rosaces dorées qui produisent un très-bel effet.

Le monument est de forme demi-circulaire, terminé en calotte; l'autel est placé au fond contre le mur dans lequel est ménagée une niche pour le tabernacle. Des tribunes sont élevées de chaque côté et se prolongent d'un bout à l'autre de la nef: les dispositions intérieures ont été prises de manière à pouvoir couper le vaisseau en deux parties par une cloison mobile qui sera placée à l'origine de l'hémicycle, et ménagera, en avant, une grande salle d'exercice pour les élèves. L'appartement de l'aumônier est contigu à la chapelle.

Le deuxième étage est composé, dans les deux quartiers, de vastes salles servant de dortoirs, de logements pour le médecin, l'agent comptable, etc.; le logement des sœurs est au troisième étage, entre l'infirmerie des garçons et celle des filles, et à côté desquels se trouvent d'autres salles de bains pour les malades et un promenoir pour les convalescents. Les archives sont placées sur la chapelle, au bout d'un grand dortoir supplémentaire. Viennent ensuite les logements des professeurs, des divers employés de l'établissement, et les ateliers. En résumé, rien n'a été négligé dans le nouvel édifice pour conserver la santé et assurer le bien-être des hôtes infortunés qu'il va recevoir; ils y trouveront un air pur, des logements vastes et sains; de beaux jardins, une distribution commode parfaitement entendue, qui, jointe aux soins paternels et à la profonde sollicitude de leur honorable directeur M. Dufau, pourront leur faire oublier la triste infirmité dont ils sont affligés.

— Les sciences archéologiques viennent de faire une perte dans la personne de M. Allou, qui fut successivement secrétaire, bibliothécaire, et président de la Société des Antiquaires de France. Il a publié, entre autres écrits, une *Description des Monuments du département de la Haute-Vienne*, un *Essai sur les Armures du moyen âge*, et une *Biographie* de M. Alexandre Lenoir, qui avait formé l'ancien Musée d'antiquités nationales des Petits-Augustins. M. Beaulieu, président actuel de la Société des Antiquaires, a prononcé sur la tombe de M. Allou un discours touchant où il a retracé les travaux et les vertus de ce savant modeste.

— Aujourd'hui, l'on embaume les corps d'animaux, oiseaux, poissons, et même les corps humains, en injectant du sulfate d'alumine de fer, dissous dans de l'*eau chaude* marquant 32 degrés à l'aréomètre. On se rappelle peut-être que G. Secato avait découvert un moyen pour réduire à l'état de solidité pierreuse les substances animales dures ou molles; mais malheureusement cet inventeur a fait comme beaucoup d'autres, il a emporté son secret dans la tombe.

Depuis cette époque, on a fait beaucoup de recherches sur ce sujet. L'agent chimique le plus efficace qui ait été employé est le deuto-chlorure de mercure (*sublimé corrosif*) : mais avec ce sel, malgré ses propriétés antiseptiques, quoiqu'il modifie les parties animales d'une manière particulière, on n'a jamais pu parvenir à lapidifier les substances animales comme le faisait G. Secato. Mais voici M. l'abbé Baldacconi, préparateur du musée d'histoire naturelle de Vienne, qui, pour obtenir le même résultat, a essayé de faire usage du sel ammoniaque, et c'est en unissant ce sel, par la voie humide, au sublimé corrosif pour former le sel triple, connu des alchimistes sous le nom de *sel d'Alembroth*.

Les premiers objets qu'il a plongés dans une dissolution de ce sel composé ont commencé par flotter à la surface, mais peu à peu ils se sont immergés, et après quelques jours ont gagné le fond; jugeant alors qu'ils étaient assez saturés, il les a retirés de ce liquide, et il a eu la satisfaction de voir qu'ils avaient acquis la dureté des pierres, qu'on pouvait les polir, qu'ils résistaient au marteau, que leur cassure était angulaire, leur poids spécifique 5 à 6 fois plus considérable que celui de l'eau, enfin qu'ils rendaient un son métallique quand on les frappait.

Mais la circonstance la plus intéressante de toutes, c'est que les objets ainsi traités conservent leur couleur naturelle, qu'ils n'éprouvent aucune altération, et qu'après leur sortie du bain, ils ne demandent aucun soin particulier. M. Baldacconi a déposé au musée impérial de Vienne un assez grand nombre de pièces traitées par cette méthode, parmi lesquelles se trouvent des animaux à corps mou et gélatineux; depuis lors toutes ces pièces sont restées parfaitement intactes, et l'inventeur est convaincu que les personnes qui répéteront ces expériences pourront en confirmer l'exactitude.

— A Ostende, ces jours derniers, on a pu admirer le phénomène, assez rare dans ces parages, de la phosphorescence de la mer. Vers 9 heures, la nuit était très-sombre, les vagues paraissaient enflammées; lorsqu'elles se brisaient, on aurait cru voir les gerbes d'un feu d'artifice. Chaque goutte d'eau scintillait comme une étoile, et en plongeant la main dans la mer à une centaine de pas du bord, on la retirait brillante pendant un instant comme si elle eût été enduite de phosphore. Un bateau à vapeur est sorti le soir où le phénomène était le plus remarqué; l'agitation causée par les roues multipliait cet effet de lumière, et le na-

vire semblait laisser après lui une longue traînée de feu.

— Le dernier numéro des *Annales des Mines* contient des renseignements curieux sur une pépite d'or, morceau d'or natif, qu'on a découverte, le 26 octobre 1842, dans l'Oural. Cette pépite est plus grande que toutes les pépites connues dans le monde entier. Elle se trouvait dans les mines aurifères de Miask, non loin des mines si renommées de Bzatevo-Nikolaefsk et de Bzatevo-Alexandrofsk, dans l'Oural méridional; elle ne pèse pas moins de 36 kilogrammes; on l'a déposée au musée de l'Institut des ingénieurs des mines de Russie.

D'après M. de Humboldt, les plus grosses pépites d'or connues sont:

La pépite trouvée dans le Rio-Hagua, en 1502, pesant	14,500 gr.
Celle qu'on a trouvée aux États-Unis, dans le comté d'Anjou (Caroline du Nord), en 1821, pesant	21,700
Celle qu'on a trouvée à Miask, en 1826,	10,118
Et, enfin, celle dont nous venons de parler,	36,020

Le plus grand morceau de platine, le métal usuel le plus précieux après l'or, qu'on ait trouvé jusqu'ici, pèse 8 k. 325.

La Sibérie, à l'est de l'Oural, a produit, en 1842, 7,840 kilogr. d'or, et toutes les mines de la Russie réunies 15,889 kilogr., valant 55 millions.

— Les journaux de Bruxelles contiennent les lignes qui suivent: « On parle d'un nouveau système de chemins de fer qui est sur le point de voir le jour en Belgique. Il surpasse, selon son auteur, tout ce que l'on a vu de plus ingénieux en ce genre de construction. L'auteur se promet de franchir les pentes les plus difficiles, de traverser les marais, etc., sans dépenses extraordinaires. Il assurerait de même la sécurité des personnes et des choses, et la célérité des transports. Il traverserait sans danger les courbes du moindre rayon, et tous ces résultats merveilleux seraient obtenus sans presque opérer ni remblais ni déblais. Ce système, s'il n'est pas chimérique, offrirait au gouvernement et aux sociétés les moyens d'étendre, à peu de frais, nos grandes voies de communication. Les machines, à ce qu'il paraît, n'auraient besoin de déployer sur cette voie qu'une force de quatre à cinq chevaux pour entraîner un convoi de vingt wagons. »

— Le capitaine Harris, qui fut envoyé comme ambassadeur à la cour de Shoa, située au sud de l'Abyssinie, pour y conclure un traité de commerce avec le roi de ce pays, est revenu à Londres par l'*Oriental*. Il a rapporté de ce pays, pour en faire présent à la reine et au prince de Galles, une grande quantité d'objets rares et précieux, entre autres, une couronne portée par la dernière reine de Shoa, des boucliers à devises guerrières, dont les lettres sont composées d'or, d'argent et de pierres précieuses, des épées, des gantelets, des habits et des robes faites de poil d'animaux sauvages d'Éthiopie, beaucoup de décorations du pays, telles que des bagues d'ivoire, des sabres d'argent, des épées recourbées, etc. Le capitaine Harris a ajouté à sa collection intéressante un magnifique mulet d'un noir de jais, qui sort des haras du roi de Shoa. Cet animal, qui est très-docile, va être envoyé à Windsor.

— M. Bouton vient d'ouvrir un diorama; les deux tableaux exposés sont: la *Basilique de Saint-Paul*, et une *vue de Fribourg*. Un effet de neige, d'une illusion merveilleuse, change l'aspect de ce dernier tableau.

Quant à la basilique de Saint-Paul, l'artiste la montre telle qu'elle était d'abord avant sa destruction, et ensuite telle que l'incendie l'a laissée. On le sait, cette église, appelée *S° Paolo fuori della mura*, est située à environ un tiers de lieue de la porte S. Paolo, à l'ouest de Rome, et sur le chemin d'Ostie. C'est un des plus beaux temples érigés par Constantin le Grand. Il fut bâti à la demande du pape saint Silvestre, sur l'emplacement de la sépulture de saint Paul.

La nef et les bas côtés étaient soutenus par quatre rangs de colonnes corinthiennes en marbre précieux, dont le nombre s'élevait à quatre-vingts. Le dallage de l'église était formé de fragments irréguliers de marbre couverts d'anciennes inscriptions. La voûte de la nef était une mosaïque représentant le Sauveur entouré de ses apôtres. Les murs étaient ornés des portraits des papes que saint Léon fit peindre, à partir de saint Pierre jusqu'à lui. Ces portraits étaient au nombre de 258, et s'étendaient autour de l'église. La place destinée à Pie VI était immédiatement auprès de saint Pierre, ce qui fit dire à Rome qu'il n'y aurait plus de papes. Malgré cette prédiction, Pie VII plaça son portrait sous celui de saint Pierre, et en commença ainsi une nouvelle série.

De grand matin, le 16 juillet 1823, on faisait des réparations à l'intérieur de la basilique, lorsqu'on s'aperçut que le toit était en flammes. Peu de temps après, il s'écroula, et le feu agit avec tant de violence, qu'il fendit et calcina les colonnes de marbre, et attaqua jusqu'aux colonnes de porphire qui furent brisées malgré leur extrême dureté. Une grande partie des portraits des papes, ainsi que le grand autel, sous lequel sont les reliques de saint Paul, furent jusqu'à un certain degré respectés par les flammes.

La toiture était admirée pour sa construction. Les architectes disent que les poutres de cèdre qui la soutenaient, étaient si prodigieusement épaisses, qu'elles ont dû brûler pendant plusieurs jours avant que les flammes parussent en dehors. On pense qu'une traînée de combustibles doit avoir été employée pour communiquer le feu de poutre en poutre.

Il était impossible de contempler ces ruines sans regretter profondément que cette ancienne basilique du monde chrétien ait été détruite d'une manière si malheureuse et si rapide. Les ressources du gouvernement papal ne permirent pas à Pie VII de commencer la restauration de Saint-Paul; mais son successeur, Léon XII, adressa en 1827 une bulle à tous les prélats et aux catholiques pieux, pour les engager à contribuer à cette réédification, et une somme considérable fut réalisée à cet effet.

— A la Comédie-Française, *Eve*, de M. Léon Gozlan, a obtenu un grand succès: c'est une œuvre charmante et pleine de fantaisie.

— Les répétitions de *Maria di Rohan* marchent activement aux Italiens. Cet ouvrage capital pourra être joué vers la fin de ce mois. Il y a dans le troisième acte un trio chanté par madame Grisi, MM. Salvi et Ronconi, sur lequel on compte beaucoup.

— Toute l'activité de la direction de l'Opéra se porte, depuis quelque temps, sur le nouvel opéra de MM. Donizetti et Scribe, *Don Sébastien de Portugal*. L'effet en a été immense. Parmi les plus beaux morceaux de la partition, on cite une cavatine chantée par Barrhoilet, au premier acte, au moment où les Portugais quittent le port de Lisbonne; au second acte, un duo entre Duprez et Mme Stoltz, et une très-belle romance par Duprez; au troisième acte, un duo entre Duprez et Barrhoilet, une romance très-originale de Barrhoilet, et une marche funèbre d'un effet irrésistible; au quatrième acte, une belle scène avec les chœurs, une scène d'inquisition; enfin, au cinquième acte, une romance par Mme Stoltz, un duo entre Mme Stoltz et Duprez, une barcarole délicieuse par Barrhoilet, et un charmant trio entre Mme Stoltz, Duprez et Barrhoilet.

Les décorations de *Don Sébastien* sont splendides.

— *Mina* est un des plus grands succès qu'il y ait eu à Feydeau. Trois fois par semaine la foule se porte à ce théâtre pour entendre et applaudir cette pièce charmante.

— M. Auber a terminé une nouvelle partition en trois actes; on espère qu'elle sera exécutée cet hiver.

— Au Gymnase, Bouffé a repris une partie de son ancien répertoire; aux Variétés, dans *Jacquot*, Neuville montre un talent d'imitation merveilleux; l'Ambigu a *les Bohémiens*; la Gaîté, un drame de M. Paul Foucher; les Délassements-Comiques, une charmante féerie, *la Fille du Ciel*; et les Folies-Dramatiques, *les Inconvénients de la Diligence*.

— Le Vaudeville a obtenu peu de succès avec *Madame Roland*. Le Cirque prépare *le Vengeur*, et le Palais-Royal une pièce de M. Duvert, c'est-à-dire un succès.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

LA MÉTAMORPHOSE

Conte pour les Petits Enfants.



CHAPITRE PREMIER.

LE SORCIER.

Hadzinn a poun!!!
Hadzinn a poun!!!
Hadzinn a poun!!!

Ces paroles magiques furent prononcées d'une voix terrible, un soir d'hiver, par un vieillard d'une figure sombre et malveillante. Il était coiffé d'un bonnet de soie noire pointu. Assis devant un fourneau d'une forme bizarre, il tenait attentivement le manche d'un poêlon énorme, dans lequel bouillonnait quelque chose d'extraordinaire.

Ce vieillard n'était point un confiseur, et ce n'étaient point de bonnes friandises qu'il surveillait avec tant de soin; ce n'était pas non plus de la bouillie, ni de la panade, comme en savent faire quelquefois les bons pères nourriciers.

Ce n'était pas de la colle, ce n'étaient pas des pommes de terre; c'était quelque chose de plus singulier que tout cela, et qu'il faudra bien vous dire, parce que vous ne le devineriez jamais.

Ce vieillard était un sorcier; or, un sorcier, mes enfants, c'est un savant, mais un savant méchant; un homme qui emploie la science à faire le mal, tandis qu'au contraire les bons savants l'emploient à faire le bien, et consacrent toute leur vie à des découvertes utiles, pour améliorer le sort des hommes.

Ce sorcier avait lu quelque part qu'un autre sorcier comme lui était parvenu, à force de maléfices, à composer un homme avec de la terre, des ossements et de la cendre, et qu'il avait su animer toute cette masse, en prononçant quelques paroles magiques. Il s'était donc mis à l'ouvrage pour imiter son confrère. Mais lui, ce n'était pas un homme qu'il voulait composer, c'était une femme; et il commençait à espérer beaucoup du succès de son entreprise.

Il y avait déjà soixante-treize jours, soixante-treize nuits, treize minutes, et treize secondes que le poêlon merveilleux était sur le fourneau, et déjà il avait obtenu des résultats assez heureux. A chaque nouvelle cuisson, le sorcier observait un progrès satisfaisant; le vingt et unième jour, il retira le poêlon du four, le posa par terre, prononça les paroles magiques :

Hadzinn a poun!!!
Hadzinn a poun!!!
Hadzinn a poun!!!

Et il vit avec ravissement sortir du poêlon une jolie petite souris, qui se mit à courir dans toute la chambre; il la rattrapa aussitôt, la replongea dans la casserole, et remit le tout sur le feu. Quelques jours après, il recommença une seconde épreuve, et ce fut une chouette qui sortit du poêlon; quelques jours après il vit une fouine : « Bon, pensa-t-il, j'approche; je fais de grands progrès; dans deux jours je parviendrai à faire une couleuvre..., puis une chatte..., puis enfin une femme!... J'approche, j'approche. » Et il se frotta les mains de plaisir.

Remarquez que c'était un sorcier, et qu'un sorcier ne pouvait vouloir créer qu'une méchante femme; sans cela il aurait commencé par faire une abeille, puis une hirondelle, puis une colombe, puis une levrette, puis une gazelle, et puis enfin une bonne et douce jeune fille. Voilà ce qu'aurait voulu un bon savant.

Toute la nuit le vieillard tourna dans sa chaudière une cuillère d'or, au bout de laquelle était une main d'argent, qui avait aux doigts de petites bagues, brillantes de pierres précieuses. Il tourna et tourna tant, qu'épuisé de fatigue quand le jour parut, il se laissa tomber dans son grand fauteuil, et s'endormit.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA ROBE LILAS.

Le même jour, à la même heure, une petite fille, qui demeurait dans la maison voisine, venait de se réveiller.

— Ma bonne, dit-elle, il fera beau aujourd'hui; je ne veux plus mettre ma vieille robe noire, je veux mettre cette jolie robe lilas que ma tante m'a donnée.

— Mademoiselle, reprit Rosalie, votre robe lilas n'est pas encore repassée : je n'ai pu la savonner qu'hier.

— Eh bien! repassez-la ce matin, reprit Sophie d'un ton impérieux.

— Mademoiselle, cela m'est impossible, il n'y a pas encore de feu allumé nulle part dans la maison.

— Bah! s'écria la petite volontaire, vous avez toujours de bonnes raisons pour ne pas faire ce qu'on vous demande.

En disant cela, Sophie se leva et descendit dans la cour. Elle aperçut du feu dans la grande cheminée du sorcier, qui demeurait en face d'elle, et qui s'était vu contraint d'entr'ouvrir la porte de son laboratoire, pour n'être pas étouffé par la grande quantité de charbon qu'il y brûlait.

Sophie était une petite effrontée qui ne doutait de rien; nulle démarche ne lui coûtait, lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses caprices. Elle traversa, sans être vue, la grande cour qui la séparait du sorcier, sauta légèrement le ruisseau de la rue, où on lui défendait pourtant bien d'aller toute seule, et elle pénétra hardiment dans le mystérieux laboratoire.

A l'aspect du vieillard immobile, elle recula soudain épouvantée; car il avait l'air extrêmement méchant, quoiqu'il fût endormi et fatigué. Mais bientôt cette crainte se dissipa, et Sophie s'approcha de la cheminée; il n'y avait de feu que dans le fourneau, et, pour dérober quelques charbons allumés, il fallait pousser un peu de côté le poêlon qui était dessus, ce que Sophie fit avec beaucoup d'adresse. Elle s'était munie d'une pelle, et quoiqu'on lui eût aussi bien défendu de toucher au feu, elle se hâta de la remplir de charbons ardents, en tâchant de faire le moins de bruit possible.

Elle tremblait d'éveiller le sorcier, elle n'osait respirer; quelque chose lui disait que ce qu'elle faisait était dangereux; elle frissonnait au moindre bruit : cependant le désir de mettre sa belle robe lilas ce matin même, que ses petites amies devaient venir souhaiter la fête de sa mère, l'idée de leur paraître plus jolie encore qu'à l'ordinaire, l'aidait à surmonter toutes ses craintes. Elle était si coquette cette petite Sophie! et on lui avait dit toujours que sa coquetterie un jour lui porterait malheur.

Après avoir dérobé autant de feu qu'il en pouvait tenir sur la pelle, après avoir remis tout doucement les pincettes du sorcier sur le fourneau, Sophie se disposait à s'éloigner, lorsque tout à coup elle aperçut dans la casserole magique deux gros yeux qui la regardaient fixement.

Sa frayeur fut si grande qu'elle jeta un cri malgré elle, et que la pelle tomba de ses mains. Au même instant le sorcier s'éveilla.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA MÉTAMORPHOSE.

Il faut avoir passé des années sur un travail, pour comprendre l'importance qu'un homme attache à son ouvrage, un peintre à son tableau, un poëte à une idée, un savant à une découverte. Les enfants ne savent jamais cela; ils n'attachent d'importance qu'à une poupée, et encore la brisent-ils sitôt qu'on la leur donne. Ils ne comprennent pas que d'une chose qui leur paraît très-laide, dépendent quelquefois la gloire, la fortune et le bonheur d'une personne, qui a mis en elle tout son avenir. Les enfants bien élevés devraient savoir cela, et apprendre de bonne heure à respecter ce qu'ils ignorent.

Sophie ne se doutait pas qu'en repoussant cette casserole, et en la privant de feu pour un moment, elle avait rendu le travail du sorcier impossible, et que toutes les peines qu'il se donnait depuis tant de mois pour maintenir ce feu dans une chaleur égale et continuelle, étaient perdues comme s'il n'avait jamais rien fait; en vain il avait déterré tous les trésors de la science, en vain il avait veillé nuit et jour pour parvenir à une découverte merveilleuse: tout cela était devenu inutile. Il fallait tout recommencer, à la dernière épreuve, au moment même du succès! Qu'on se figure donc le désespoir du sorcier, quand il vit d'un seul coup tout son avenir détruit, son travail anéanti; il devint pâle de colère, il pleurait de rage, comme pleure un sorcier: des larmes, des larmes noires coulèrent de ses yeux, et tombèrent sur la pierre blanche en deux taches d'encre; ses mains se tordaient de fureur. Il ne pouvait parler; il repassait dans sa mémoire infernale les imprécations les plus terribles, les malédictions les plus puissantes, pour en accabler la malheureuse enfant, qui s'était jetée à genoux devant lui, et qui élevait en tremblant ses mains suppliantes.

Tout à coup, perdant l'esprit, et comme saisi d'une inspiration de vengeance, il s'empara du poêlon fatal, où les gros yeux brillaient encore, et lança violemment tout ce qu'il contenait au visage de la pauvre Sophie, qui courba la tête, épouvantée, et tomba évanouie.

Le sorcier, tournant plusieurs fois autour d'elle, prononça les paroles magiques:

Hadzinn a poun!!!
Hadzinn a poun!!!
Hadzinn a poun!!!

Et bientôt Sophie ne fut plus Sophie: ses jolies petites mains s'étaient changées en pattes avec de longues griffes, ses grands yeux d'un bleu si tendre étaient de gros yeux verts, ses cheveux blonds n'étaient plus qu'une épaisse fourrure; enfin cette Sophie si gentille, si fière de sa beauté, n'était plus qu'une grosse chatte sans grâce, que comme chatte on n'aurait pas même admirée.

Quand la pauvre Sophie revint à elle, et qu'elle comprit sa métamorphose, son cœur se serra tristement; elle voulut parler, parler avec cette douce voix à laquelle sa bonne mère ne pouvait résister: hélas! elle n'avait plus de voix; elle miaula, mais elle *miaula faux*; car le sorcier, qui n'avait jamais fait d'autre chatte, n'avait pu lui donner une véritable voix comme celle des véritables chats; aussi ses tristes plaintes étaient-elles sans douceur.

On se rappelle que la dernière épreuve était celle de la chatte, avant d'arriver à la femme, et cette chatte manquée ne donnait pas grand regret pour la femme qui devait lui succéder; il était probable qu'elle aurait été de même fort grossièrement construite, et que sa voix aurait eu peu de charmes.

Quant à celle de la pauvre petite Sophie, elle ressemblait bien plus au gémissement d'une tabatière qu'on ouvre, qu'aux miaulements d'une chatte; et le sorcier n'éprouva aucun plaisir à entendre cette voix fausse et plaintive qui lui faisait si peu d'honneur.

Pendant que Sophie gémissait, elle entendit dans la cour sa bonne qui l'appelait.

— Sophie! Sophie! criait-on de tous côtés.

Alors la pauvre enfant s'agita et bondit par toute la chambre dans une anxiété épouvantable.

— Ah! ah! cria le méchant sorcier avec un rire de démon, voilà que l'on t'appelle, ma belle petite chatte: va donc, ta mère sera fière de te voir si bien habillée; va, va donc, montre-lui ta nouvelle parure. Cette robe neuve te gêne un peu, n'est-ce pas, dans les commencements? Mais il faudra bien t'y accoutumer, car, je t'en préviens, tu ne la quitteras que si jamais quelqu'un te dit: Sophie, je te pardonne, et certes, maudite petite fille, ce ne sera pas moi.

Disant ces mots, le sorcier donna un coup de pied à la grosse chatte, qui s'enfuit dans la cour, où elle resta un moment tout étourdie.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IL Y A DES PERSONNES QUI N'AIMENT PAS LES CHATS.

— Sophie! Sophie! le déjeuner est servi!

— Mademoiselle Sophie! madame vous appelle!

— Avez-vous vu Mlle Sophie, monsieur Péchar? disait la femme de chambre au portier.

— Non, mademoiselle; nous ne l'avons pas encore vue aujourd'hui.

— Sophie! Sophie!

Et Sophie courait dans l'escalier, et venait toujours à son nom; elle s'apprêtait à entrer dans la salle à manger, lorsque sa bonne lui marcha sur la patte en s'écriant:

— Ah! mon Dieu! à qui donc ce gros vilain chat? Veux-tu bien t'en aller! je n'aime pas les chats; il n'y a

rien que j'*haï* tant qu'un chat! pusch! pouah! pouah! va-t'en!

Et la pauvre Sophie fut obligée de s'en aller.

Comme elle descendait tristement l'escalier, son petit cousin sortit de la salle à manger, tenant une énorme tartine de confiture à la main; c'était sa part du déjeuner, et il courait avertir sa cousine pour qu'elle vînt chercher la sienne.

— Sophie! Sophie! criait-il; ma cousine! viens donc vite déjeuner; il y a des confitures!

Sophie, oubliant qu'elle était devenue chatte, s'approcha de son cousin, et voulut prendre la tartine qu'il tenait dans ses mains; mais le petit gourmand se mit aussitôt à crier comme si on l'écorchait:

— Maman! maman! un gros chat qui veut manger mes confitures!

La malheureuse chatte fut encore obligée de s'éloigner tristement, bien tristement, sans déjeuner. Elle alla se réfugier dans sa chambre, et se coucha dans son lit, espérant qu'elle y serait en sûreté. Mais à peine venait-elle d'y entrer, que sa bonne revint. Elle rapportait la robe lilas toute fraîche et bien repassée, cette robe fatale qui avait causé tous ses malheurs.

— Sophie! dit-elle, allons, mademoiselle Sophie, ne faites pas la boudeuse! venez vous habiller; votre robe est prête: venez!

Rosalie cherchait la petite fille derrière la porte, dans tous les coins, imaginant qu'elle s'était cachée; tout en cherchant et appelant de chaque côté, elle rangeait çà et là les divers objets qui se trouvaient dans sa chambre, puis elle commença à tirer les rideaux pour faire le lit. En levant la couverture, elle aperçut la grosse chatte; alors, ce fut un train épouvantable.

— Te voilà encore, vilaine bête! s'écriait-elle; qu'est-ce que tu fais là? Veux-tu bien t'en aller!

Et les *pusch! pouah! pusch!* de recommencer; le tout avec accompagnement de coups de pied et de manche à balai.

Sophie, tout effrayée, s'enfuit encore aussi vite qu'il lui fut possible; et, dès qu'elle fut hors d'atteinte des coups de la terrible Rosalie, elle alla se blottir devant la porte de sa



Dame Rosalie

mère, et attendit son réveil avec résignation. « Malgré mon affreuse métamorphose, pensa-t-elle, maman saura me reconnaître; oh! j'en suis sûre! elle me devinera; elle me comprendra, elle qui m'entendait si bien quand je ne savais pas encore parler! si je pouvais seulement être près d'elle!!! elle m'aime tant! elle empêchera qu'on me fasse du mal!

Chapitre cinquième.

UNE TRISTE FÊTE.

Tandis que Sophie était là encore toute tremblante, elle vit arriver ses deux petites cousines, bien habillées, bien jolies, marchant sur la pointe des pieds, et tenant un gros bouquet dans leurs petites mains.

— Ma tante n'est pas encore réveillée? dirent-elles, nous venons lui souhaiter une bonne fête. Où est donc Sophie? qu'elle mette nos bouquets dans l'eau.

— Mlle Sophie doit être dans sa chambre, reprit le domestique, ne sachant rien de ce qui s'était passé.

— Ah! je parie, s'écria l'aînée des cousines, je parie qu'elle travaille encore à sa pelotte; je disais bien qu'elle ne serait pas finie pour la fête de ma tante; mes manchettes, à moi, sont faites depuis huit jours.

En disant ces mots, la petite cousine montra une jolie paire de manchettes, qu'elle-même avait brodées, et dont elle venait faire présent à sa tante. Sophie voyait toutes ces choses, ces présents, ces bouquets, et son pauvre cœur saignait douloureusement. Ce n'est pas que, de son côté, elle fût en retard pour fêter aussi sa mère; hélas! sa pelotte et son bouquet étaient préparés de la veille; mais le moyen d'apporter tout cela avec ses grosses vilaines pattes de chat!

En ce moment, elle se sentait bien malheureuse; mais ce n'était rien encore. Au bout d'une heure, sa mère sonna, et comme la femme de chambre se disposait à entrer chez elle, Rosalie accourut tout effarée.

— Si madame demande Mlle Sophie, dit-elle, répondez-lui que je suis sortie avec elle pour acheter des fleurs; cela me donnera le temps de la chercher encore. Nous ne pouvons savoir ce qu'elle est devenue. Ah! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle en sanglotant, s'il lui était arrivé malheur, j'en mourrais!

Sophie, désolée de voir pleurer sa bonne à cause d'elle, oubliant qu'elle ne pouvait la reconnaître, voulut lui parler et la consoler; mais Rosalie la repoussa encore, cette fois des mains, sans coups de pied ni de bâton; car la pauvre fille était si inquiète qu'elle n'avait plus le temps d'être méchante.

Bientôt l'alarme se répandit dans toute la maison, et personne n'eut plus la présence d'esprit de cacher son inquiétude. Mme Épernay, ne voyant point revenir sa fille, et ne comprenant rien aux airs mystérieux, aux réponses évasives de ses gens lorsqu'elle leur parlait de Sophie, commença à soupçonner quelque malheur. Elle se leva à la hâte, et courut vers la chambre de Sophie, imaginant qu'elle était malade et qu'on voulait le lui cacher.

Quand Sophie vit passer sa mère devant elle, son cœur battit vivement; elle courut aussitôt sur ses traces pour la rejoindre, espérant en être reconnue; mais un vilain épagneul, qui ne quittait jamais Mme Epernay, ayant aperçu la pauvre chatte, bien loin de la reconnaître pour sa jeune maîtresse, se mit à aboyer d'une telle force, qu'il attira tous les autres chiens de la maison. Au même instant, caniches, levrettes et carlins assaillirent la malheureuse Sophie, qui n'eut que le temps de grimper sur le toit; ce qu'elle fit avec beaucoup de peine, n'en ayant pas encore l'habitude.

On attendait toujours le retour de Rosalie, pensant qu'elle ramènerait Sophie, ou que du moins elle rapporterait de ses nouvelles; mais Rosalie ne revenait point; elle n'osait reparaître devant sa maîtresse: hélas! la malheureuse fille ne revint jamais!

Madame Epernay appelait sa fille d'une voix déchirante.

— Viens, mon enfant, disait-elle, je ne te gronderai pas!

Puis elle parcourait toutes les chambres de la maison, la cour, le jardin; elle interrogeait tout le monde: elle, ordinairement si douce, à force d'inquiétude, elle devenait impatiente et violente; elle grondait tous ses domestiques, leur ordonnait de courir dans toutes les rues pour chercher son enfant; elle reprochait au portier d'avoir laissé sortir sa fille; puis elle revenait dans son appartement, regardait l'heure qu'il était à la pendule, et mesurait, d'après le temps qui s'était écoulé, les progrès de son inquiétude.

A mesure que la journée s'avançait, cette inquiétude agitée se changeait en un horrible désespoir. Elle avait envoyé chez tous ses amis, tous ses parents, à la police, dans tout le voisinage; et personne n'avait pu lui donner de nouvelles de Sophie.

Tout à coup l'idée lui vint que sa fille était morte par suite de quelque affreux accident; qu'elle était tombée dans le feu ou par la fenêtre, ou qu'elle s'était noyée, et qu'on le lui cachait pour lui laisser un peu d'espoir; qu'on voulait la préparer par degrés à ce coup terrible.

— Ma fille! ma fille! criait-elle; oh! dites-moi la vérité! la reverrai-je? Que lui est-il arrivé? oh! ne me cachez rien; je vous en conjure!

Alors elle pleurait; c'étaient des sanglots à fendre le cœur.

Sans doute cette malheureuse femme était bien à plaindre; mais pourtant il y avait au monde quelqu'un de plus à plaindre encore; c'était Sophie; Sophie, qui entendait les cris de sa mère, et qui ne pouvait lui dire: « Je suis là! » Jamais un enfant n'avait rien éprouvé de pareil; car jamais les enfants ne savent comme on les aime, comme on les pleure; et elle connaissait l'affreux chagrin de voir sa mère si malheureuse à cause d'elle.

Dans l'excès de sa douleur, Sophie imagina d'aller chez

le sorcier le conjurer de lui rendre sa première forme; mais le sorcier était parti, et son fourneau même avait disparu. Sophie resta toute la nuit à regarder les fenêtres de sa mère et à voir passer et repasser l'ombre des personnes qui s'empressaient auprès d'elle pour la servir. Mme Epernay se trouvait fort malade par suite de sa douleur.

Sophie guettait un instant favorable, où la porte de l'appartement de sa mère serait entr'ouverte, afin de s'introduire auprès d'elle; mais le vilain épagneul était toujours là, terrible et menaçant; et d'ailleurs Sophie commençait à perdre tout espoir d'être reconnue, même de sa mère.

L'idée lui vint aussi d'écrire ce qui lui était arrivé, et de calmer ainsi l'inquiétude de sa mère; mais elle n'avait rien pour écrire, ni plume, ni papier, ni encre; elle essaya de griffer quelques mots sur le mur, mais elle ne put en venir à bout; et d'ailleurs, qui est-ce qui aurait jamais pensé sérieusement à *lire* un mur sur lequel il y aurait écrit: « Ma chère maman, ne me pleure pas; je suis devenue chatte. »

CHAPITRE SIXIÈME.

LA LETTRE.

Dès que le jour parut, Sophie, craignant d'être renvoyée de la maison où elle éprouvait encore un plaisir douloureux à être auprès de sa mère, regrimpa sur le toit afin de voir ce qui se passait autour d'elle sans être vue. Comme elle était là triste et rêveuse, elle entendit, dans la cour de la maison voisine, le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrait; elle vit alors l'intérieur d'une jolie chambre où il y avait un bon feu: çà et là des livres étaient posés sur différentes tables; c'étaient comme des dictionnaires d'anglais ou d'italien. Il y avait aussi des fleurs dans un vase sur un petit bureau qui, d'abord, frappa les regards de Sophie; elle pensa à la lettre qu'elle voulait écrire, et résolut d'entrer dans cet appartement. Elle sauta d'abord sur la fenêtre, et, voyant qu'il n'y avait personne dans la chambre, elle y entra bravement.

Le mouvement qu'elle fit jeta par terre un morceau de mie de pain posé sur un carton à dessin, ce qui faisait présumer que quelqu'un allait bientôt venir dessiner dans ce salon. Sophie n'avait rien mangé depuis la veille; elle ne put résister à la tentation; elle mangea toute la mie de pain; elle aurait mangé les miettes s'il y en avait eu.

Après ce splendide repas, elle voulut écrire sa lettre; et pour cela, sauta sur le fauteuil qui était près de la table, et s'empara de la première plume qui se trouva sous sa patte. Hélas! la difficulté était de tenir cette plume et de tracer quelques caractères tant soit peu lisibles. Après avoir figuré quelques traits informes, qu'elle croyait être des mots, Sophie voulut relire sa lettre; mais elle ne put s'y reconnaître: c'étaient des zigzags à n'en plus finir, des triangles, des losanges, des profils de nez pointus, de tout, excepté de l'écriture; c'était, enfin, ce que peut faire un chat avec sa patte; je ne saurais rien dire de mieux.

Impatientée de voir qu'elle ne réussissait point, elle jeta sa plume, et trempa sa patte tout entière dans l'encrier, essayant d'écrire avec ses griffes; mais, ma foi! ce fut bien autre chose; au lieu d'une lettre elle en formait cinq à la fois; et puis elle faisait des pâtés! oh! mais des pâtés! à épuiser la boutique d'un marchand d'encre!

Elle avait déjà jeté de l'encre sur tous les papiers qui étaient sur la table, sur le fauteuil et sur deux ou trois livres, lorsque la personne qui habitait cette chambre arriva. C'était une grande jeune fille, d'environ seize ans, qui parut fort surprise de trouver chez elle une grosse chatte, qu'elle ne connaissait point du tout, occupée à écrire devant son bureau.

Bien loin de se fâcher, Églantine (la jeune personne se nommait ainsi), charmée de voir une chatte si bien élevée, fit à Sophie toutes sortes de caresses; lui donna des bonbons, des croquignoles, du bon lait qui restait de son déjeuner; et Sophie se rappela ce que son maître d'écriture lui avait dit souvent, en lui donnant sa leçon: « Un jour, mademoiselle, vous serez bien heureuse de savoir écrire. »

Sophie se ressouvint aussi des paroles du sorcier, que sa douleur lui avait d'abord fait oublier: « Tu ne reprendras ta forme première que si jamais quelqu'un te dit: « Sophie, je te pardonne »; et alors la pauvre chatte, se voyant si bien traitée, reprit courage, et espéra qu'un jour elle pourrait amener cette belle Eglantine, qui l'aimait déjà, à prononcer cette parole de salut: « Sophie, je te pardonne. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

LES ÉPREUVES.

Le soir, Sophie retourna chez sa mère pour savoir de ses nouvelles; mais Mme Épernay venait de partir. Sa famille s'était hâtée de l'arracher à ces lieux qui lui retraçaient de si cruels souvenirs; on avait le projet de la faire voyager en Italie pour la distraire, car on craignait qu'elle ne succombât à son chagrin.

Sophie fut bien triste de l'absence de sa mère; et cette pensée, qu'elle était partie pour l'oublier, l'affligea profon-

dément. Elle savait que sa mère serait longtemps inconsolable; mais l'idée que les personnes qui l'entouraient allaient faire tous leurs efforts pour l'effacer de son souvenir, la tourmentait, et, dans son inquiétude, elle en voulait à sa famille de chercher à consoler sa mère. Sophie passa la nuit cachée dans la remise, où elle eut froid; elle eût été mieux dans l'écurie, mais elle avait trop grand'-peur des chevaux pour se hasarder à y pénétrer.

Dès que la fenêtre du salon d'Églantine fut ouverte, Sophie retourna auprès d'elle. La jeune fille la reçut encore mieux que la veille, car c'était maintenant une ancienne amie.

— Minette, dit-elle, viens ici.

Sophie ne voulut point répondre à ce nom, et parut même fort mécontente qu'on le lui donnât.

— Mignonne, reprit Églantine.

Mais Sophie ne voulut pas encore répondre à ce nom.

— Il faut pourtant que je te donne un nom, puisque tu es à moi, dit la jeune fille, et que tu ne peux me dire le tien.

A ces mots, Sophie eut une pensée lumineuse; elle sauta d'un bond sur la fenêtre, courut sur les toits jusqu'à sa demeure, et bientôt, franchissant les marches de l'escalier, elle arriva devant la porte de sa chambre. On était encore en train de déménager; tout était ouvert dans l'appartement; les joujoux, les robes de Sophie étaient épars çà et là. Comme chacun était occupé, Sophie vit qu'on ne ferait point attention à elle; alors elle s'empara très-adroitement d'un de ses petits mouchoirs, qui étaient rangés en paquet sur une commode, et elle s'enfuit promptement.

Sophie avait elle-même brodé son nom à l'un des coins de ce mouchoir; et, à peine fut-elle de retour chez Églantine, qu'elle lui apporta le mouchoir, en lui montrant avec sa patte les lettres qui composaient son nom.

— Sophie! lut tout haut Églantine.

Aussitôt la chatte sauta sur ses genoux, puis elle s'éloigna pour se faire encore appeler. En vain sa jeune maîtresse essayait de lui donner d'autres noms, la chatte lui montrait toujours celui de *Sophie* brodé sur le petit mouchoir; et Églantine, voyant qu'elle ne voulait répondre qu'à ce nom, comprit que c'était celui qu'on lui avait toujours donné, et se résigna à le lui laisser.

Ordinairement, c'est la maîtresse qui fait l'éducation de son chat; cette fois, au contraire, c'était la chatte qui apprenait à sa maîtresse comment elle voulait être appelée. Cela paraissait fort singulier; mais Eglantine savait à quel point les animaux domestiques sont intelligents, et rien ne l'étonnait de leur part.

Voilà donc Sophie établie dans la maison sous son nom véritable: le plus difficile était fait; il ne s'agissait plus, maintenant, que de se faire dire: « *Je te pardonne!* » et le moindre petit crime pouvait amener ce mot-là.

Mais pour se faire pardonner de sa maîtresse, il fallait d'abord la fâcher; et cela n'était pas si facile qu'on devait le croire au premier moment.

On avait donné à Eglantine une grande boîte de bonbons qui paraissaient excellents. Sophie vit cette boite, et elle se mit bien vite à dévorer tout ce qu'elle contenait, et attendit joyeusement le retour de sa maîtresse, espérant qu'elle la gronderait.

Mais son espérance fut trompée. Églantine n'était point gourmande; elle vit que Sophie avait mangé ses bonbons, et au lieu de se mettre en colère:

— Tu as bien fait, dit-elle; tu as deviné que je les gardais pour toi.

Sophie fut mécontente de tant de douceur; elle résolut de s'en venger.

Églantine dessinait à merveille. Depuis plusieurs jours, elle se hâtait d'achever un paysage qu'elle voulait montrer à son père; ce dessin était très-avancé; il n'y avait plus que quelques coups de crayon à donner pour le terminer entièrement.

Sophie, voyant que sa maîtresse avait mis beaucoup de soin à cet ouvrage, pensa que, s'il était gâté, elle serait en colère. Aussi, un jour qu'Églantine était sortie, la maligne chatte s'empara du dessin, le déchira, le mit en pièces, et lécha si proprement tout le crayon, que les arbres, les ruisseaux, les vaches, les maisons, ne faisaient plus qu'une même chose.

Après ce beau travail, Sophie alla se cacher sous la table, pour guetter la colère de sa maîtresse.

Églantine revint peu de moments après. Elle fut d'abord quelques instants avant de reconnaître son dessin dans ces chiffons de papier déchirés qui jonchaient le tapis; puis, lorsqu'elle se fut assurée que c'était bien son ouvrage qu'on avait ainsi arrangé, au lieu d'entrer dans une grande fureur, comme Sophie s'y attendait, elle se mit à rire.

— Si mon père voyait cela, s'écria-t-elle, comme il se moquerait de moi! « C'est bien fait, me dirait-il, pourquoi avez-vous des chats? »

En parlant ainsi, Églantine ramassa les morceaux de son dessin, les jeta au feu pour qu'il ne restât aucune trace du crime de sa chère Sophie; puis elle se remit à dessiner, et recommença un second paysage comme s'il n'était rien arrivé. Il était impossible de lire sur son visage la moindre impression de dépit.

Cependant Sophie sortit bravement de sa cachette, espérant que sa vue exciterait la colère de sa maîtresse, et qu'après l'avoir un peu grondée, elle lui dirait enfin: « Sophie, je te pardonne »; mais Églantine ne la gronda point.

— Cache-toi bien vite, lui dit-elle; mon père va venir; tu sais qu'il n'aime point les chats.

Et Sophie s'éloigna triste et découragée.

CHAPITRE HUITIÈME.

ENCORE UNE ÉPREUVE.

Quelques jours après, l'espoir revint dans son cœur. En entrant dans la chambre de sa maîtresse, Sophie aperçut une superbe guirlande de roses que l'on venait d'apporter à l'instant.

La femme de chambre avait eu l'imprudence de la poser sur l'oreiller du lit, pendant que le coiffeur arrangeait les beaux cheveux d'Églantine, qui, assise devant une toilette, ne pouvait voir ce qui se passait autour d'elle.

Sophie vit que l'instant était favorable; sa maîtresse devant aller à un grand bal pour lequel on semblait se parer plus qu'à l'ordinaire, cette guirlande était un objet de la plus haute importance; donc c'était elle qu'il fallait immoler; il fallait l'attaquer sans plus tarder. Si Églantine avait supporté patiemment la perte de ses bonbons et de son paysage, elle ne pouvait être insensible au massacre de sa guirlande.

Pendant que le coiffeur, affairé, racontait avec vivacité toutes les admirables coiffures qu'il avait faites, le soir même, pour la fête où devait aller Églantine, la chatte sauta légèrement sur le lit, et alla bien doucement se coucher au milieu de la guirlande, de manière qu'il n'y eut pas une seule fleur qui ne fût écrasée par le poids de son corps. Il avait beaucoup plu ce jour-là, Sophie avait couru dans la rue, et elle joignait à tous ses charmes celui d'être crottée horriblement; si bien que chaque rose fut à l'instant mouchetée, mouillée et fanée comme si elle avait subi un orage; avec cette différence qu'une rose des champs peut se ranimer au soleil, et que celles-là ne pouvaient plus jamais revivre : les roses de *Batton* ne diffèrent qu'en cela des véritables fleurs.

Quand le coiffeur eut terminé sa natte, qu'il voulut prendre la guirlande pour la poser sur la tête d'Églantine, et qu'il saisit, au lieu de ces belles fleurs, les deux oreilles d'un chat, il recula épouvanté.

Quelle fut sa douleur en voyant l'état misérable auquel était réduite la guirlande! les roses, pendantes et meurtries, couvertes de boue, incapables même de figurer sur le chapeau d'une bergère en cabriolet, le Mardi-Gras!

— Mademoiselle, s'écria-t-il, il me sera impossible de vous coiffer avec cela!

Et il montrait, d'une main indignée, la malheureuse guirlande déflorée.

Églantine n'était point coquette; elle avait raison, elle était si belle! La vue de ce paquet de fleurs crottées, loin de la fâcher la fit rire.

— Je vois qu'il me faut renoncer à mettre cette guirlande aujourd'hui, dit-elle : Fanny, donnez-moi cette branche de lilas que j'avais l'autre jour; toutes les fleurs vont également bien avec une robe de crêpe blanc.

A ces mots, Sophie s'élança hors de la chambre dans un désespoir impossible à imaginer. Elle s'irritait de tant de patience : « Quoi! pensait-elle, pas même coquette! on lui gâte toute sa parure; et cela, qui ferait tant de peine à d'autres femmes, ne lui donne pas seulement un peu d'humeur! »

Sophie reprochait à Églantine sa douceur comme un crime; elle l'accusait d'insouciance; elle ne pouvait lui pardonner un bon caractère qui dérangeait tous ses projets, renversait toutes ses espérances. C'est ainsi que nous prenons souvent pour un défaut, chez nos amis, une bonne qualité qui nous gêne.

Chapitre neuvième.

LE RESSENTIMENT.

Sophie passa un mois dans la tristesse et le découragement; elle s'ennuyait horriblement d'être chatte, de ne pas voir sa mère; elle s'imaginait que Mme Épernay avait adopté une de ses cousines, et cette pensée la faisait pleurer de jalousie.

Elle désespérait de jamais parvenir à fâcher sa maîtresse, ou du moins elle sentait que pour l'irriter il faudrait lui faire une peine sérieuse, et elle ne pouvait s'y décider.

Sophie voulait bien reprendre sa première forme; mais il lui en coûtait d'être ingrate et d'affliger cette bonne Églantine, qui avait tant de soins pour elle : cependant le désir de voir sa mère l'emporta.

Églantine avait un petit frère, dans la chambre duquel sa chatte ne pouvait jamais entrer. On l'avait toujours éloignée sévèrement, dans la crainte que l'enfant ne fût égratigné par elle.

Malgré toute la vigilance des gens de la maison, Sophie trouva le moyen de s'introduire dans la chambre, auprès du berceau de l'enfant, et, comme il voulait jouer avec elle, elle lui donna un grand coup de griffe sur la joue.

Mais il arriva ce qu'elle n'avait pas prévu : l'enfant s'étant vivement retourné, le coup porta plus haut qu'elle ne voulait, et le pauvre petit enfant eut l'œil à moitié déchiré. Ses cris attirèrent Églantine. Oh! cette fois, elle fut bien en colère; elle repoussa Sophie avec indignation, et Sophie s'enfuit plus malheureuse encore qu'elle ne l'avait été; car elle vit bien que jamais on ne lui pardonnerait de s'être montrée si cruelle.

Sophie n'osait plus revenir chez sa maîtresse depuis cet événement. Elle errait sur les toits, et elle passait des nuits entières à gémir. Elle ne voyait plus aucune chance de rentrer en grâce auprès d'Églantine. Elle savait que son petit frère était toujours malade, que son œil n'était pas encore guéri; d'ailleurs, elle se rendait justice; elle sentait bien qu'Églantine ne l'aimerait plus. Un soir, plus triste que jamais, elle était assise sur une gouttière, et réfléchissait amèrement sur la cruauté de son sort : tout à coup, elle aperçut une grande clarté dans l'appartement qu'habitait le petit frère d'Églantine, dans cette chambre même où on lui défendait toujours d'entrer. Une lampe, placée auprès du lit de l'enfant, avait mis le feu aux rideaux; les gens de la maison étaient à dîner, personne ne pouvait deviner ce danger.

La chambre déjà se remplissait de flammes, et le pauvre petit enfant, suffoqué par la fumée, ne pouvait déjà plus crier.

Sophie vit ce péril : elle ne perdit point la tête; elle s'élança dans la chambre, cassant un carreau de la fenêtre, au risque de se déchirer les pattes; puis, se pendant à la sonnette, elle fit un carillon épouvantable, qui mit sur pied en un instant tous les domestiques de la maison.

Églantine, elle-même, accourut tout effrayée; elle se précipita dans la chambre à travers les flammes, emporta son petit frère dans ses bras, et son émotion fut telle, qu'elle ne songea pas à s'étonner de voir sa chatte pendue à la sonnette.

Les domestiques ne furent pas si indifférents; ils éteignirent d'abord le feu en toute hâte, puis, quand le danger fut passé, que le pauvre enfant fut rassuré, ils firent de grandes exclamations sur la manière extraordinaire, prodigieuse, inimaginable, dont il avait été sauvé. « C'était à la chatte, disaient-ils, qu'on devait de le voir encore en vie; sans elle, il était étouffé. Avec quelle intelligence elle avait reconnu ce péril! quelle adresse étonnante il lui avait fallu pour s'emparer de la sonnette! et quelle idée merveilleuse lui avait fait s'en emparer! Cette chatte, ajoutaient-ils, a de l'esprit comme un singe! »



Mme Epernay.

Dans leur enthousiasme, ils ne s'offensaient point du tout d'être venus à la sonnette d'un chat : ce qui prouve qu'à force d'esprit, un petit personnage finit par commander à plus grand que lui, sans que nul orgueil s'en étonne.

Églantine, entendant tous ces éloges, voulut remercier sa bonne chatte, à qui elle devait la vie de son frère. Mais Sophie, qui se rappelait le ressentiment de sa maîtresse, n'osait plus s'approcher d'elle; et, dès que l'enfant avait été hors de danger, elle avait regrimpé sur son toit, ne se doutant pas que l'on fit d'elle tant de louanges.

Cependant elle n'y resta pas très-longtemps, car on l'appelait de tous côtés.

— Sophie! disait Églantine d'une voix douce et bienveillante:

Et Sophie descendit de la gouttière, ce qui fut très-prudent, comme vous allez voir.

Elle entra timidement dans la chambre de sa maîtresse.

— Te voilà, enfin, dit celle-ci en souriant.

Mais la chatte alla se cacher sous une table.

— Je ne suis plus fâchée contre toi, ma belle petite

chatte, reprit Églantine. Si tu as égratigné l'œil de Frédéric l'autre jour, ce soir tu l'as empêché d'être brûlé; tu as bien réparé ta faute; viens donc ici, ne te cache plus.

Mais Sophie ne bougeait point de sa retraite ; elle attendait, elle espérait ce mot merveilleux et magique, qu'elle travaillait depuis si longtemps à faire prononcer à sa maîtresse.

Enfin, Églantine, devenant plus pressante, s'approcha de la table :

— Viens donc, dit-elle d'une voix caressante; ne crains pas d'être grondée; je ne t'en veux plus : *Sophie, je te pardonne!!!...*

A peine eut-elle prononcé ces mots, que la prédiction du sorcier s'accomplit : Sophie reprit sa première forme; ce qui la gêna un peu pour sortir de dessous la table : qu'aurait-ce donc été, si elle eût cessé d'être chatte pendant qu'elle était encore sur les toits! Ce bonheur l'aurait jetée dans un bien autre embarras, vraiment

---

CHAPITRE DIXIÈME.

IL EST PARFOIS DE BONS MENSONGES.

On devine quelle fut la surprise d'Églantine en voyant sortir de dessous le tapis de la table une charmante petite fille, jolie comme un ange, au lieu de la grosse vilaine chatte qu'elle s'attendait à voir paraître.

Sophie, transportée de joie, se jeta aussitôt dans ses bras.

— Ramenez-moi vite à ma mère, s'écria-t-elle; comme elle va être heureuse de me revoir!

Églantine, qui était très-sensible, comprit à merveille l'empressement de Sophie à revoir sa mère; mais elle voulut, avant de la mener chez elle, prévenir Mme Épernay, craignant qu'après tant de chagrin, une si grande joie ne la fît mourir

Mme Épernay était justement de retour à Paris depuis plusieurs jours.

Cette bonne mère était bien malade. Depuis six mois qu'elle avait perdu sa fille, elle n'avait cessé de pleurer. Sophie était impatiente de la revoir, et l'on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de courir l'embrasser. Elle ne pouvait croire que le plaisir de retrouver son enfant pût être dangereux pour elle; les enfants ne peuvent s'imaginer qu'il y ait du danger dans le bonheur.

Églantine, ayant pitié de son impatience, se rendit elle-même chez Mme Épernay, cherchant dans son imagination une fable pour préparer ce pauvre cœur de mère, si déchiré par la douleur, au coup inattendu d'un bonheur accablant.

— Madame, dit-elle en s'approchant avec timidité de Mme Épernay, qu'elle trouva, comme elle était tous les jours, baignée de larmes, et entourée des objets qui lui rappelaient sa fille, me pardonnerez-vous de réveiller dans votre cœur un souvenir bien douloureux?...

— Ah! mademoiselle, interrompit Mme Épernay qui devinait que c'était de sa chère Sophie qu'il s'agissait, ne craignez pas de m'attrister en parlant d'elle; j'y pense toujours.

— Vous n'avez eu aucun renseignement sur le sort de cette enfant depuis le jour où elle a disparu?

— En auriez-vous? s'écria vivement Mme Épernay dont les yeux brillaient d'espérance; oh! dites, je vous en conjure!

— Je puis me tromper, poursuivit Églantine en composant toujours son charitable mensonge; j'ai entendu parler, par hasard, d'une petite fille à peu près du même âge que la vôtre, que des mendiants ont volée, il y a plusieurs mois, et...

— Ma pauvre Sophie! quoi! tu vivrais encore! s'écria Mme Épernay dans un délire d'espérance.

— Peut-être n'est-ce pas elle, reprit aussitôt Églantine effrayée de cette trop vive exaltation; je n'ai point vu l'enfant que ces misérables ont dérobé, et je ne puis savoir si c'est le vôtre; mais si vous me donniez, madame, un portrait ou le signalement exact de la petite fille que vous cherchez, je pourrais...

— Voici son portrait, interrompit Mme Épernay; il est ressemblant, quoiqu'elle fût bien plus jolie.

En disant ces mots, elle détacha un médaillon quelle portait toujours à son cou.

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, si je pouvais la retrouver!...

A ces mots, elle tomba évanouie. On vint à son secours; et, dès qu'elle fut revenue à elle, Églantine s'éloigna, la laissant se livrer tout entière à ce premier degré d'espoir qu'elle avait fait naître en son cœur.

Mme Épernay passa toute la nuit sans dormir, dans une agitation facile à comprendre : tantôt elle se livrait à une joie folle, ne doutant pas que sa fille ne lui fût ramenée le lendemain même; tantôt elle se décourageait, et croyait que tant de bonheur était impossible.

Le soir, elle avait reçu un billet d'Églantine qui lui apprenait qu'elle poursuivait ses recherches; mais qui la conjurait de ne point agir de son côté; car ces démarches exigeaient une grande prudence.

Le lendemain, vers les dix heures, Mme Épernay vit entrer Églantine dans son appartement. La jeune fille paraissait si joyeuse, que Mme Épernay fut, par son seul aspect, préparée à une bonne nouvelle.

— J'ai beaucoup d'espoir, madame, dit Églantine; la petite fille qui est chez les mendiants est blonde, très-blonde; elle a huit ans.

— Comme ma fille.

— Elle se nomme Joséphine ou Sophie : ma nourrice, qui m'a conté cette aventure, n'a pu retenir exactement son nom; ce qu'elle a remarqué particulièrement, c'est que cette enfant a les yeux bleus, bordés de longs cils bruns, et les cheveux très-blonds.

— C'est elle! c'est elle! oh! si je pouvais la voir!

— Ce soir, je la verrai, continua Églantine.

— J'irai avec vous, dit Mme Épernay.

— Gardez-vous en bien; si la mendiante savait qu'on soupçonne cet enfant de n'être pas le sien, elle quitterait Paris dès l'instant, et nous ne pourrions la rejoindre. Lais-

sez-moi agir seule; vers les cinq heures, je reviendrai vous rendre compte de mes recherches.

En effet, à cinq heures, Églantine revint, et Mme Épernay, en l'apercevant, courut l'embrasser. Toute la joie qu'allait éprouver le cœur d'une mère était peinte sur le beau visage de la jeune fille.

— Mon enfant! s'écria Mme Épernay; c'est elle, n'est-ce pas?

— Oui, madame, répondit Églantine tout émue; c'était bien elle; je lui ai parlé; mais vous ne pourrez la voir que demain.

— Pourquoi cela? dit la mère impatiente.

— C'est que, aujourd'hui...

Églantine cherchait encore un mensonge; mais cette mère qui était là, tremblante, aspirant après sa fille, l'appelant des yeux, lui tendant les bras; cette joie, cette impatience si imposante, si sacrée, l'intimidaient.

— Répondez, dit Mme Épernay; pourquoi ne puis-je l'embrasser aujourd'hui?

— Parce que, répondit Églantine en souriant, vous êtes encore trop faible pour une telle joie.

— Non! non! s'écria la pauvre mère; le bonheur donne des forces; je puis revoir ma fille sans mourir: rendez-la-moi! rendez-la-moi!

Alors on entendit du bruit dans la chambre voisine.

— Je devine!... s'écria Mme Épernay hors d'elle-même; elle est ici!... vous l'avez amenée! Sophie! Sophie! Ma fille! ma fille!

— Maman! répondit une voix chérie; c'est bien moi; je vis.

Et Sophie, que les gens de la maison retenaient dans l'antichambre, parvenant à s'échapper, courut se jeter dans les bras de sa mère.

Mme ÉMILE DE GIRARDIN.

UN AMI.

La vie anecdotique de Napoléon est bien peu connue encore; heureusement chaque jour nous apporte quelque fait intéressant, capable de mieux faire comprendre l'homme prodigieux dont l'ardente imagination des peuples entoure déjà la grande existence d'une auréole de poétiques imaginations. Tout ce qu'on invente, tout ce qui, bien qu'incertain, est cependant passé à l'état de tradition, ne vaut pas la plus simple vérité, le plus petit détail intime attesté par un familier de l'empereur. Sous ce rapport, nous croyons qu'on pourra trouver un véritable plaisir au récit que nous allons faire de deux circonstances curieuses de la vie de Bonaparte et de Napoléon. Nulle part nous n'en avons vu la mention écrite, mais elles nous sont connues par une conversation de notre ami M. Gan... Nant..., employé longtemps dans la maison de l'empereur, et qui tient des acteurs eux-mêmes des scènes auxquelles le lecteur va assister, tous les détails que nous nous appliquons à reproduire.

CHAPITRE PREMIER.

1787.

Deux jeunes officiers d'artillerie, voyageant ensemble sur la route de Valence, sont descendus du berlingot qui les emporte lentement à leur destination. Ils montent à pied une côte, et la conversation suivante s'établit entre eux:

— Eh bien! Desm....., qu'as-tu fait pendant les vacances chez ton père?

— Je me suis reposé, menant une vie de chanoine, et oubliant dans la lecture des auteurs à la mode l'ennui des études arides qu'il nous a fallu faire à l'École militaire. Et toi, Buonaparte, comment as-tu passé ton temps?

— J'ai travaillé.

— Oh! toujours travailler! Je te reconnais bien là; tu ne sais pas jouir du doux rien-faire! Tes vacances, à toi, sont une continuelle étude; c'est bien divertissant, par ma foi!

— On a si peu de temps pour apprendre, et l'on oublie si vite!

— Si vite! pas trop, vraiment. Je m'étais bien promis, après l'examen de sortie, d'oublier ce que j'avais appris pendant notre cours; et, Dieu me pardonne, je me souviens encore à peu près de tout. C'est désolant!

— Tu veux donc vieillir dans le grade de lieutenant en second d'artillerie au régiment de La Fère?

— Bah! mon cher, j'avancerai à mon tour.

— C'est avant mon tour que je veux avancer, moi. Si les circonstances ne me servent pas d'elles-mêmes, je saurai bien les contraindre à m'être favorables.

— Tu veux maîtriser le sort?

— Pourquoi pas? Vouloir c'est pouvoir, quand on a de la tête et du cœur; et tu verras!

— Il y a longtemps que tu m'as dit ce «tu verras!» Nous verrons donc.

— Ah çà, ton brave homme de père a-t-il dénoué un peu largement les cordons de sa bourse?

— Mais oui; j'ai ici, dans une filoche, vingt-cinq bons louis d'or qui ne doivent rien à personne.

— Diable, vingt-cinq louis!... Mon cher monsieur, il ne peut plus rien y avoir de commun entre nous. Vingt-cinq louis! Mais savez-vous bien que vous êtes un grand seigneur! Nous cessons d'être égaux, nous devons vivre chacun de notre côté.

— Quelle plaisanterie fais-tu là, Buonaparte? Je ne comprends pas ce que tu veux dire?

— Je veux dire que vous êtes riche, que je ne le suis pas, et qu'il faut que vous teniez votre rang.

— Est-ce que tout ce qui est à moi n'est pas à toi?

— J'aurais l'air d'un Gascon si je te disais la même chose; mais, au reste, tu as raison; tu es un bon camarade, et nous pouvons arranger notre affaire. M. de Marbœuf m'a donné cent écus; les voilà. Tiens, donne ton bonnet de police que nous les y versions. Bien... Maintenant, jette dans ce coffre-fort tes vingt-cinq pièces d'or. A merveille... Laisse-moi brasser, remuer, retourner le tout... C'est cela. Tu ne reconnaîtrais pas plus tes pièces que moi les miennes, n'est-ce pas? Eh bien! cela fait un fonds commun que tu administreras, et sur lequel nous vivrons tant qu'il durera. Veux-tu cela?

— Si je le veux, mon cher ami! Tu ne pouvais me faire une proposition qui me fût plus agréable. Je serai le caissier.

— Un caissier doit avoir bonne mémoire à défaut de registre. Inscris donc dans ton souvenir que je te dois cinquante écus. Si tu l'oublies, je m'en souviendrai, moi.

— Tu ne me dois rien. Que doit la Saône au Rhône au-dessous de Lyon? N'est-ce pas au contraire le fleuve qui doit à la rivière?

— C'est fort joli, assurément, et ton M. Dorat ne dirait pas mieux; mais j'en suis pour ce que j'ai dit; ou bien, rien n'est fait entre nous.

Une bonne et loyale poignée de main termina ce petit dialogue. Buonaparte et Desm..... remontèrent en voiture, et quelques jours après ils étaient à Valence, servant dans le même bataillon, vivant en commun, travaillant ensemble, ne se quittant guère plus dans leurs plaisirs que dans les exercices de leur noble profession.

Chapitre deuxième.

1789.

Les événements avaient marché avec une rapidité effrayante. La noblesse émigrait, et tous les athlètes de la révolution commencée se préparaient pour de rudes combats. Buonaparte étudiait le terrain, examinait les hommes, calculait ses chances, et, retiré dans un coin obscur, attendait le moment où il pourrait mettre le pied sur le premier degré du théâtre politique. Desm..... est de ceux qui redoutent l'avenir et méprisent le présent. Un matin il vient voir Buonaparte, qu'il n'a pas vu depuis quelque temps :

— Eh bien! quoi de nouveau, mon cher camarade? dit Buonaparte du ton le plus amical.

— Rien que tu ne saches mieux que moi, toi qui as le coup d'œil sûr et le regard perçant. Tout ceci se gâte; on perd le roi, on perd la France, et, ma foi, j'aime autant n'être pas le témoin des catastrophes qui se préparent. Je m'en vais.

— Et où vas-tu?

— En Allemagne, en Angleterre, ou ailleurs, n'importe.

— Ah! tu émigres. Tu fuis comme les grands gentilshommes qui ne se sentent pas le courage d'être de bons citoyens. Tu as tort, je te le dis. Il y a tout à faire dans un ordre de choses nouveau; on peut rendre de grands services à la patrie..., et puis, quand une partie de la balançoire s'abaisse, l'autre s'élève.

— Et faire ses affaires, n'est-ce pas?

— Peut-être.

— Viens avec nous. La force des événements nous ramènera, et ceux qui reviendront après avoir donné cette preuve de dévouement que nous allons donner à la monarchie menacée...

— Belle preuve de dévouement, en effet, mon cher, que de laisser le trône sans défenseurs. Va, tu n'y entends rien!... Tu quittes le drapeau, moi, je le garde, et tu verras!

— Toujours ton refrain: « tu verras! » Oui, nous verrons.

— Encore une fois, Desm....., reste, et ne va pas te jeter dans de folles aventures. Tu pourrais te repentir toute ta vie d'une folle démarche. Si tu étais un Montmorency ou un Crussol, je concevrais que tu sacrifiasses à la mode qui emporte à l'étranger les pauvres chevaliers de la monarchie; mais quelle femme de Versailles t'enverrait une quenouille, à toi? Que diable, tu n'es pas meilleur gentilhomme que moi, qui ne le suis guère! Reste donc, crois-moi... Est-ce que le capitaine approuve l'idée de tes caravanes au delà des frontières?

— Mon frère est tout à fait de mon sentiment; bien plus, si j'hésitais, il me renierait, car il me donne l'exemple.

— Deux fous dans une famille, c'est trop! Quel temps que celui-ci, et quels hommes pour un pareil temps!... Partez donc, puisque vous le voulez, insensés que vous êtes; mais prenez-y garde, les proverbes ont trop souvent raison : ce n'est point en quittant une partie qu'on la gagne... Quand tu reviendras, mon camarade, car il faut toujours revenir à la patrie comme à sa mère, tu trouveras quelqu'un qui te tendra la main comme à présent... Adieu, Desm..... Embrassons-nous... Nous aurions pu combattre ensemble; tu ne l'as pas voulu... Fasse le Ciel que nous n'ayons pas à combattre l'un contre l'autre!

Buonaparte, vivement ému, serra Desm..... dans ses bras. Celui-ci, qui n'avait jamais remarqué chez son camarade d'école militaire et de régiment aucune propension à la sensibilité, fut tout attendri de cet élan d'une sensibilité si vraie; il embrassa son ami en pleurant; et, de peur d'être convaincu, de peur de revenir sur une détermination à laquelle il avait été entraîné par un sentiment honorable, et peut-être un peu par la vanité, il se mit à courir en quittant celui qui lui répétait encore :

— Reste, Desm....., reste; tu verras!

CHAPITRE TROISIÈME.

1803.

Buonaparte avait bien grandi! Le sous-lieutenant était devenu général en chef; le général était consul, c'est-à-dire maître du pouvoir et du pays, presque roi, ou plus que roi.

Un jour qu'il travaillait dans son cabinet, aux Tuileries, un secrétaire lui remit une lettre dont la suscription portait ces mots : « Secrète ; à lui seul. » Buonaparte déchire l'enveloppe, ouvre le papier qu'elle contient, et voit une écriture qu'il croit reconnaître. Il la reconnaît en effet, c'est celle de Desm....., qui lui écrit :

« Citoyen consul,

« J'étais malheureux à l'étranger, et je suis revenu en « France. Mais j'avais émigré, et mon nom doit être porté « sur quelque liste fatale. Je vous demande une seule « grâce, si vous n'avez pas oublié un ancien camarade, « c'est d'assurer mon repos à Paris, où je veux vivre, loin « des intrigues de parti et de la politique, d'un travail sur la « nature duquel je ne suis pas encore fixé. Soyez assez bon « pour faire donner des ordres à la police pour que je puisse « aller et venir librement. Je sollicite la même faveur pour « mon frère le capitaine, revenu avec moi, malheureux « comme moi, et comme moi caché dans un coin en attendant « dant l'effet de cette lettre.

« Votre ancien condisciple,

« DESM. »

— Le pauvre garçon! Monsieur, dit Buonaparte à un aide-de-camp, écrivez :

« Le premier consul recevra le citoyen Desm..... aux « Tuileries tous les matins à sept heures. » Donnez que je signe. Bon! Pliez, et faites porter à l'adresse qui suit la signature de la lettre que voici.

Le lendemain, à sept heures précises, Desm..... était introduit dans les appartements du consul. Quand on l'eut annoncé, Buonaparte se leva, alla à la porte du cabinet par où devait passer son ancien ami, et lui tendant la main en riant :

— Eh bien! mon cher, ne te l'avais-je pas dit?

Et montrant alternativement du doigt l'émigré et lui premier consul :

— « Tu verras! » te disais-je autrefois; tu vois, un bout de la balançoire s'est élevé...



La balançoire.

— Oui, vous voilà tout-puissant, grand par la gloire, par le génie, par la fortune; et moi ruiné, sans état, sans passé, sans avenir!

— Qui sait?

— Pourvu que j'aie la liberté de vivre ici, je pourrai, j'espère...

— Tu vivras où tu voudras. Tu n'es pas l'ennemi de la patrie; tu ne peux inspirer de crainte à personne, et tu peux rendre des services. Nous verrons cela. Mais, dis-moi, d'où viens-tu? qu'as-tu fait pendant que nous courions l'Italie et l'Égypte, nous autres tes anciens camarades?

— Hélas! citoyen premier consul...

— Supprime les titres, mon cher, et rappelle-toi qu'autrefois nous nous tutoyions.

— Le respect m'impose...

— Oui; et voilà les disgrâces du pouvoir! on perd ses amis.

— Non, Buonaparte; mais l'admiration...

— Allons, si vous ne sortez du respect que pour tomber dans l'admiration, cela va devenir très-fade; et quoique j'aime assez qu'on me respecte, quoique je ne sois pas fâché d'inspirer l'admiration quand elle est sincère...

Desm..... s'inclina en portant la main sur son cœur. Le consul reprit d'un air tout gracieux :

— J'aime encore mieux qu'on me parle librement, avec franchise, sans crainte. Trêve donc à toutes ces formules d'un vain cérémonial, quand nous serons entre nous. Crois-moi, le consul n'a pas oublié que, il y a peu de jours encore, il était un petit officier sans fortune, vivant fort mal, parfois même ne vivant pas du tout. Le bonheur ne l'a pas enivré, et dans son bonheur il serait trop à plaindre, s'il ne devait plus inspirer que le respect. Voyons, dis-moi ton odyssée.

— En peu de mots, voici mon histoire. J'ai d'abord fait partie...

— D'un de ces rassemblements de gentilshommes qui s'appelaient pompeusement des armées...

— Vous avez raison d'en rire; c'était quelque chose de si ridicule!...

— Oui, vanité, incapacité, indiscipline; je sais cela.

— Je fus bientôt dégoûté d'un pareil état de choses.

— Je le crois, parbleu; un homme de bon sens, un vrai soldat! car tu avais de quoi faire un excellent officier supérieur... ; et aller perdre cela dans l'activité des petites intrigues!... Enfin?...

— Une occasion se présenta de quitter sans déshonneur l'armée des princes, et je la saisis. Je passai en Portugal, où, à force de sollicitudes, je parvins à être employé dans la troupe qui garde Lisbonne.

— Un officier d'artillerie français dans les Triste-à-pattes de Lisbonne! C'est à la fois triste et plaisant.

— J'y fus fait lieutenant.

— Voyez-vous l'effort de Sa Majesté portugaise! un élève de Brienne, un des bons officiers de La Fère!

— Le métier ne me plut pas longtemps, et aussitôt que j'entrevis la possibilité de rentrer en France, je donnai ma démission. Je risquais beaucoup, mais je comptais sur vous. Je traversai, sous un déguisement, les provinces qui séparent Paris des Pyrénées; j'eus l'envie d'aller d'abord dans ma famille; quand on y vit arriver un émigré, on me fit une bourse de quelques louis, et l'on me poussa dehors par les épaules.

— On fit bien, puisque te voilà.

— A Paris, je restai quelques jours caché, souffrant, n'osant pas faire une démarche qui répugnait surtout à mon frère.

— Ton frère est ici! Et comment se porte-t-il ce bon et terrible capitaine? Est-il toujours cet homme sévère et honnête que j'ai connu?... Il me faisait presque peur autrefois... J'aurais du plaisir à le revoir... Nous arrangerons tout cela. Qu'a-t-il fait pendant l'émigration?

— Nous avons toujours été ensemble.

— Même à Lisbonne, dans les Triste-à-pattes?

— Où il était capitaine.

— C'est à mourir de rire, en vérité. Quel dommage que le guet de Paris n'existe plus, je l'en aurais fait commandant!... Mais laissons ces folies. Tu viendras me voir souvent; toujours à la même heure; n'oublie pas cela. Quant à ta position d'émigré, sois sans crainte. Des ordres seront donnés tout à l'heure, et les citoyens Desm... pourront librement circuler à Paris sous ma garantie.

— Que de bontés!

— Quant à l'avenir, j'y vais songer. Adieu, mon cher camarade; mes amitiés au capitaine.

Desm..... descendait l'escalier du pavillon de Flore, enchanté de l'accueil que lui avait fait le premier consul, et très-empressé d'aller rendre compte à son frère du résultat de cette entrevue, quand un secrétaire de Buonaparte, qui courait après lui, le rejoignit. Il portait à la main une enveloppe qu'il remit à Desm....., en lui disant :

— Citoyen, vous avez oublié ce papier sur le bureau du premier consul.

— Vous vous trompez, citoyen, et je suis fâché de la peine que vous avez bien voulu prendre; je n'avais point de papiers en allant à l'audience du consul; je n'ai donc pu en oublier.

— Le citoyen premier consul m'a chargé de vous dire que vous aviez oublié ce pli, et m'a ordonné de vous le laisser.

— Mais, citoyen...

— Il n'y a pas de mais. Ce que le premier consul a dit ne souffre pas de commentaires. Le pli est à vous, le voici; j'ai l'honneur de vous saluer.

On pense bien que Desm....., étonné, fut empressé d'ouvrir la mystérieuse enveloppe. Il y trouva quelques bons sur des banquiers, s'élevant à une somme de dix mille francs. Buonaparte était aussi généreux qu'aimable; mais Desm..... n'avait pas eu besoin de ce dernier incident de la matinée pour être tout entier au premier consul. A quelques jours de là, la reconnaissance le ramena aux Tuileries. Il remercia le consul du secours qu'il lui avait fait accepter :

— Un don pareil!

— Ce n'est pas un don, mon ami, c'est une restitution; c'est une ancienne dette que j'acquitte.

— Une dette, citoyen consul! Jamais, a ma connaissance...

— Tu ne te rappelles pas que je te dois de l'argent depuis notre entrée au régiment à Valence? Ma mémoire est sûre; je n'oublie rien, moi. Je devais, j'ai payé; n'en parlons plus.

— Mais une si forte somme?

— Et les intérêts, donc! Tu n'entends rien aux finances. Heureusement que le capitaine a plus de dispositions que toi pour cette partie. J'ai en vue quelque chose pour lui. Il est juste que nous pourvoyions l'aîné avant le cadet; mais, sois tranquille, ton tour viendra. En attendant, ton frère sera ton caissier. Cela te convient-il?

— Tant de faveurs me confondent; mon frère ne sera pas moins reconnaissant que moi. Au reste, citoyen consul, ce n'est pas seulement au capitaine et à votre camarade d'école que votre don gracieux a sauvé la vie; mais encore à quelques malheureux gentilshommes arrivés avec nous, cachés dans la maison qui nous recèle, et mourant de faim et de frayeur depuis le jour de notre arrivée jusqu'à celui où j'ai eu le bonheur de vous revoir.

— Je suis heureux d'avoir été utile à des compatriotes malheureux. Ah çà, ils veulent être rayés aussi, n'est-ce pas? Sont-ce de braves gens?

— Ils vous admirent.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de la patrie. Ils ne conspireront pas?

— Conspirer contre celui qui s'est acquis tant de gloire!

— Qu'ils regrettent, mais tout bas! Ils finiront, j'espère, par oublier ce qui ne peut plus revenir, et par comprendre que le nouveau régime, quand il sera fortement et honorablement constitué, vaut mieux que l'ancien. J'ai répondu de ton frère et de toi; réponds-moi d'eux; donne-moi leurs noms, et qu'ils jouissent tout de suite de la liberté. Plus tard, ceux que tu me recommanderas, ceux qui voudront servir la France et la république, ceux qui voudront quelque chose, je les utiliserai. Je veux que tous les enfants de la même patrie ne forment plus qu'une même

famille; je veux que toutes divisions cessent; je veux qu'on vienne à nous. Tant pis pour qui nous tournera le dos; malheur à ceux qui travailleraient à nous rejeter dans le chaos d'où nous commençons à sortir! C'est entendu, n'est-ce pas, mon camarade? Adieu! tu auras bientôt de mes nouvelles. Mais, prends l'habitude de ces visites du matin; elles me plaisent, et, à moins qu'elles ne t'ennuient...

Buonaparte tendit à Desm..... ses deux mains, dans lesquelles celui-ci plaça cordialement les deux siennes. Desm..... était vivement ému de la bonté si simple de son ancien camarade, autant que de l'air d'assurance avec lequel il se posait comme l'arbitre des choses de l'avenir. La conversation qui venait d'avoir lieu entre le premier consu. et lui, rapportée mot à mot dans le petit cercle d'émigrés qui vivaient avec les deux frères Desm....., produisit en partie l'effet qu'en avait attendu Buonaparte. Plusieurs des exilés rapatriés se rallièrent franchement au nouvel ordre de choses; quelques-uns montrèrent de l'hésitation et attendirent que le chef de la république eût fait un pas de plus vers la consolidation de son pouvoir. Le capitaine fut placé à la tête de l'administration d'une des parties de l'impôt; Desm..... n'eut pas longtemps à désirer : aussitôt que l'empire fut établi, un emploi important lui fut donné dans la maison de l'empereur.

Chapitre quatrième.

1814.

Dix années de guerres, de succès, de vastes entreprises contre le monde ancien avaient usé l'empire. Napoléon avait fini par connaître les revers, l'ennemi était à trente lieues de Paris. Quelques jours encore, et le destin de la France allait être fixé. Tout dépendait d'une victoire, et cette victoire, on ne pouvait pas en ajourner le moment. C'était demain qu'il fallait l'arracher aux nombreuses armées alliées. L'empereur y travaillait. Les marches de son quartier général, dans la Picardie, l'avaient porté non loin d'un petit château d'assez bonne apparence, dont le nom du propriétaire lui était inconnu. Il eut envie de s'y établir pour la nuit, et avant d'aller demander lui-même l'hospitalité qu'il souhaitait d'obtenir, il envoya quelqu'un prévenir de sa visite. L'émissaire qu'il avait désigné était son mameluck. Celui-ci alla droit à la grille et sonna. Au domestique qui vint ouvrir, il dit sans mettre pied à terre :

— L'empereur m'envoie dire qu'il va venir se loger ici.

Et il retourna bride sans ajouter un mot à cette phrase, qui laissa fort étonné le valet campagnard. Celui-ci courut au salon :

— Madame, dit-il à une dame âgée qui y travaillait; madame, un homme, vêtu comme une manière de Turc, vient de me prévenir que l'empereur va arriver tout à l'heure au château.

— Un Turc! un Turc! quel conte me fais-tu là.

— Ce n'est point un conte, madame, c'est un Turc ou quelque chose qui en a l'air.

— C'est bien. Dites à ma fille de venir.

Le domestique avertit sa maîtresse qui, à l'instant même, fit prévenir son mari de cet événement inattendu. Quand les trois maîtres du château furent réunis :

— Ce que François appelle un Turc ne saurait être un Turc, dit la vieille dame, le grand-sultan n'est pour rien dans la coalition.

— Assurément, ajouta sa fille, et cet imbécile de François, qui n'a pas idée des Cosaques, aura pris un Cosaque pour un Turc.

— Ceci est très-vraisemblable, ma chère amie. Les Russes sont près d'ici, à ce qu'ont dit les gens qui passaient par le pays hier; il paraît même qu'ils ont battu un des lieutenants de Buonaparte; le Turc prétendu est donc un Cosaque.

— Et l'empereur qui se fait annoncer, l'empereur de Russie.

— Oh! ce cher empereur, quelle joie!

— Recevoir Alexandre, quel honneur!

— Mettez un habit, monsieur le comte, et descendez à la grille; nous, faisons vite un peu de toilette pour être présentables. Tâchons de donner à Sa Majesté une bonne idée de la noblesse française.

On se hâta. Les valets ôtèrent les housses des fauteuils et des canapés; ils jetèrent dans la cheminée une maîtresse bûche pour faire un feu impérial; enfin, ils disposèrent tout pour recevoir convenablement le grand souverain dont le nom était répété si souvent, depuis quelques jours, dans toutes les conversations qu'ils écoutaient pendant les repas.

Alexandre était fort désiré; c'était, aux yeux de ces dames, le messie politique qui devait sauver la France; c'était le libérateur qui devait briser le joug qu'un parvenu avait imposé aux sujets d'une race royale au profit de laquelle la guerre était rudement poussée, sans doute, par les monarques alliés. Si le château picard n'était point dans la conspiration active qui réunissait contre Napoléon beaucoup des grands salons de Paris, les petites cures et les manoirs où une partie de l'émigration s'était réinstallée, il était habité par trois personnes fort hostiles aux idées de l'empire, fort contraires surtout à l'empereur, dont elles souhaitaient ardemment la chute. Les vœux du maître, de sa femme et de sa belle-mère étaient pour le triomphe des armes étrangères, pour la ruine d'un état de choses auquel il leur semblait que, tout naturellement, devait succéder ce que la révolution avait combattu.

M. de B***, ancien officier d'artillerie, ne s'était point rallié; il avait été cependant au moment de le faire, il était même décidé à demander une audience au consul quelque temps après la scène entre Buonaparte et Desm.....; mais un incident singulier avait changé sa résolution.

Un officier du régiment de La Fère ayant eu une audience du consul, le matin, à l'heure du déjeuner, pendant la conversation un valet avait apporté à Buonaparte un petit guéridon sur lequel fumait une tasse de chocolat. L'officier, qui voyait la conversation languir depuis quelques minutes par

les préoccupations du consul, et qui ne voulait point prendre congé sans avoir obtenu quelque promesse formelle, se prit à dire : « Citoyen consul, je vois que vous êtes fidèle à vos habitudes, vous déjeunez toujours de chocolat ; s'il vous en souvient, nous en prîmes souvent ensemble. » Soit que le consul pensât que son ancien camarade voulait faire une épigramme en lui reprochant de prendre son chocolat sans en offrir, soit qu'il fût ennuyé de la longueur d'un entretien qui le dérangeait, un mouvement de mauvaise humeur l'emporta, et il donna un coup de pied au guéridon, qui vola en l'air avec la tasse, le chocolat et tous les accessoires.

Le visiteur se retira sans attendre l'explication qui pouvait suivre cet acte de colère, et il alla, dans le cercle des émigrés rentrés, auxquels la table de Desm..... servait de centre, raconter la scène dont il avait été le provocateur sans l'avoir voulu. On conclut là, contre l'opinion de Desm..... et du capitaine, que Buonaparte était un homme brutal, mal élevé, avec qui il n'y avait pas moyen de s'entendre, et qu'on n'avait rien de mieux à faire que de chercher à vivre loin d'un pouvoir qui, par sa violence, se rendrait insupportable, et se ruinerait bientôt.

Le parti de rester à l'écart fut celui qu'adopta de B***. Il refusa de suivre le conseil que lui donnait Desm..... de voir le consul, qui l'accueillerait bien ; il ne se rallia point, et, pour prix de sa fidélité à la bonne cause, il reçut la main d'une jeune fille riche et de grande maison, qui, au reste, ne se mésalliait point, car M. de B*** descendait en ligne directe de ce gentilhomme hasardeux et spirituel qui, au scandale de la ville et de la cour, et malgré les supplications de Mme de Sévigné, sa parente, écrivit, du ton du monde le plus dégagé, l'histoire scandaleuse du Grand Alcandre.

Il était nécessaire d'entrer dans ces détails pour bien faire comprendre la situation des acteurs de la petite comédie qui va se jouer.

M. de B*** est prêt ; sa femme et sa belle-mère ont presque achevé de se mettre dans leurs plus beaux atours : François a fait la toilette du salon ; la femme de chambre donne partout un coup d'œil de propreté ; enfin, le château est en mesure de bien recevoir une Majesté impériale. De B*** descend et se dirige vers la grille du château. Un nuage de poussière qui tourbillonne dans l'avenue lui annonce qu'il a été devancé par son hôte royal. Il court à la rencontre du groupe qu'il n'aperçoit pas encore, et bientôt il a rejoint deux officiers qui le précèdent. Ce sont des Français. Comment des Français servent-ils d'avant-garde au Czar? Il n'a pas le temps de répondre à cette question, qu'il s'adresse en lui-même avec étonnement ; les cavaliers s'avancent si vite que la botte de l'un d'eux l'a touché avant qu'il ait eu le temps de s'expliquer l'apparition qui le trouble. Ce n'est point Alexandre qu'il voit, c'est Napoléon. Le cosaque de sa supposition, c'est Roustan.



— Vous êtes le maître du château, monsieur? dit l'Empereur à M. de B*** en mettant pied à terre.

— Oui..., sire, je le suis.

— Je vous ai fait demander un asile pour la nuit prochaine, voulez-vous me l'accorder?

— Assurément, sire ; l'honneur...

— L'honneur, l'honneur... Attendez donc ; je vous ai vu autrefois ; oui, je vous reconnais ; vous étiez officier au régiment de La Fère ; vous êtes B***, si j'ai bonne mémoire.

— Votre Majesté se souvient très-bien, en effet.

— Et comment, depuis 1787, ne vous ai-je pas revu? Desm... m'avait parlé de vous cependant, et je vous attendais... Je ne croyais pas que notre rencontre aurait lieu dans de telles circonstances !

Mme de B*** et sa mère, qui avaient terminé leurs apprêts, s'avançaient, et n'étaient plus qu'à quelques pas de l'Empereur, quand celui-ci les aperçut.

— C'est Mme de B***, que je vois venir gracieusement à nous?

— Oui, sire, et Mme de ***, sa mère.

— Présentez-moi à ces dames, mon cher camarade.

L'accueil de ces dames fut froid, embarrassé. Napoléon devina à quelles opinions il avait affaire, et après les premiers saluts, s'adressant à Mme de B*** :

— Madame, dit-il, vous voyez un chevalier malheureux qui réclame l'hospitalité. La fortune, qui m'était restée longtemps fidèle, se montre cruelle aujourd'hui. Je ferai demain un dernier effort pour la reconquérir ; mais qui sait si la cruelle ne me tiendra pas rigueur! Les faveurs dont elle m'a comblé ont fait bien des jaloux ; aujourd'hui, cependant, qui me porterait envie? Une journée peut me ré-

tablir ou me perdre : permettez-moi d'attendre chez vous, dans votre compagnie, en causant avec un ancien camarade..., qui m'a trop oublié, permettez-moi d'attendre le commencement de cette dernière partie que je vais jouer contre le sort qui me persécute et n'a pu m'abattre encore... Si je suis importun, si je dois vous gêner, si je fais violence à des sentiments intimes, je me retire ; j'irai demander à la chaumière ce que je n'aurai pas obtenu du château.

Ces dernières paroles, prononcées d'une voix mélancolique et pénétrante, touchèrent Mme de B***, qui, tout émue, répondit :

— Le château s'est toujours honoré d'accueillir l'infortune ; on n'a jamais frappé en vain à sa porte...

— Et nous sommes heureux, sire, que Votre Majesté ait été conduite par le Ciel...

Napoléon tendit la main gauche à M. de B***, qui la serra cordialement ; il offrit l'autre à Mme de B***, en la saluant d'un air plein de grâce, et la conduisit jusqu'au haut de l'escalier. La dame âgée ne s'était pas rendue encore. Les paroles de sa fille, toutes chrétiennes et générales qu'elles fussent, lui avaient médiocrement plu ; mais elle n'avait pu retenir un mouvement d'impatience quand elle avait entendu son gendre compromettre le Ciel dans cette affaire, et donner à un homme comme Monsieur Buonaparte les titres de Sire et de Majesté. Une pantomime assez vive s'ensuivit entre elle et M. de B***, qui, enfin, parvint à lui faire comprendre, par quelques paroles dites tout bas, qu'il eût été barbare de repousser un général français demandant un asile, quand on était tout disposé à accueillir un souverain étranger.

Napoléon fut installé par Mme de B*** dans le salon du château. Il congédia toute sa suite, ne gardant que Roustan et le page qui portait ses cartes de campagne. Ceux-ci furent établis dans une pièce voisine, où de B*** leur fit donner tout ce qui pouvait leur être nécessaire. Quand l'Empereur eut remercié avec effusion et demandé pardon pour l'embarras qu'il causait, les dames voulurent se retirer par discrétion ; Napoléon les supplia de demeurer, affirmant qu'il allait partir à l'instant même s'il s'apercevait qu'il fût cause du moindre dérangement. On se le tint pour dit, et l'on resta.

L'Empereur causa avec ses hôtes, et ne remarqua pas sans un grand plaisir qu'à mesure qu'il parlait les fronts se déridaient, les cœurs paraissaient s'ouvrir à lui, les prévenances devenaient plus grandes, plus empressées. Mme de B*** et sa mère ne comprenaient pas qu'un homme placé dans la situation terrible où il était pût être si bien maître de lui, qu'il fût spirituel, aimable, galant même avec des femmes dont la réception avait dû lui paraître d'abord si maussade. Après le dîner, Napoléon dit à de B***.

— Mon cher camarade, maintenant ces dames nous permettront de travailler, n'est-ce pas ? Il faut que je prépare la journée de demain, que je fasse mon devoir de général. Vous connaissez bien le pays ; vous êtes militaire, et vous savez des choses qui peuvent être du plus haut intérêt pour moi. Vous m'aiderez donc. Faites venir mes cartes.

Les cartes furent apportées et déployées sur une vaste table. Un grand travail stratégique fut mis alors en train par l'Empereur, qui interrogeait à tous moments son collaborateur sur les localités que l'armée pouvait avantageusement occuper. La soirée se passa au milieu de ces sérieuses occupations. Minuit vint, et l'Empereur congédia de B***, en lui annonçant qu'il monterait à cheval avant le point du jour. De B*** rentra dans son appartement, où il trouva sa femme et sa belle-mère très-émues de l'événement de la journée, et, il faut le dire, sinon tout à fait napoléoniennes, du moins profondément étonnées des manières affables et gracieuses de l'Empereur, touchées de sa situation, enfin prêtes à faire des vœux pour lui. De B*** allait se mettre au lit :

— Vous ne pouvez pas faire cela, mon ami ; ne peut-il avoir besoin de vous ? Et puis ne faut-il pas que vous soyez là quand il montera à cheval ? nous y serons bien, nous !

— Vous, ma mère ? et toi aussi, mon amie ?

— Assurément.

— Ah ! c'est bien ; c'est très-bien, et je vous en remercie. Napoléon sera sensible à cette politesse, et cela jettera un peu de baume sur les blessures de son cœur ; car il souffre, je m'en suis bien aperçu ; et d'ailleurs, quelque effort qu'il eût fait pour le cacher, on comprend que sa situation...

— Est affreuse. Cette lutte contre la mauvaise fortune le rend très-intéressant. Je pouvais ne pas l'aimer quand il était le maître du monde ; maintenant qu'il dispute, en homme de cœur et de génie, les restes d'une puissance qui lui échappe, maintenant que je le connais, et que j'ai vu si bon, si spirituel, si poli, cet homme qu'on nous avait peint comme un soudard mal élevé, comme un tyran brutal, comme un sauvage méprisant les hommes et sans égards pour les femmes... eh bien ! maintenant, j'ai pour lui des sentiments que je ne veux pas cacher : oui, je l'admire, je le plains ; et qui sait ? je l'aime peut-être.

Ces paroles, prononcées par la vieille dame avec un entraînement enthousiaste fort inattendu de sa fille et surtout de son gendre, produisirent sur les deux auditeurs un effet magique. Des larmes coulèrent de leurs yeux. Ces dames demandèrent à de B*** si la campagne pouvait finir bien pour Napoléon, si quelques chances restaient pour la consolidation du trône impérial... Elles étaient à mille lieues de leurs idées de la veille, et toutes honteuses des vœux secrets qu'elles avaient faits si souvent contre le soldat qui personnifiait en lui la fortune de la France.

On ne se coucha point, et, avant que le jour commençât de paraître, on se rendit au salon pour saluer l'hôte auguste quand il quitterait le château. La surprise de Napoléon ne fut pas médiocre de trouver, en sortant de sa chambre à coucher, M. de B***, sa femme, et la mère de celle-ci, qui l'attendaient auprès d'une table sur laquelle étaient quelques flacons de vin et du café. Tant de bienveillance et de respect, de la part de gens dont il avait deviné les sentiments, le touchèrent vivement. Il en témoigna, avec une grande effusion de cœur, toute sa reconnaissance ; puis, s'adressant à de B*** :

— Allons, adieu, mon cher ami ; je pars : je vais porter les derniers coups ; puissent-ils être heureux !... J'ai un grand regret en vous quittant, mon ancien camarade ; je puis vous dire, à peu près comme Henri IV à Crillon : « nous allons combattre, et tu n'y seras pas.

— Y être, sire, y être me ferait bien de l'honneur ; mais je ne suis plus au service, et je ne vois pas...

— Un brave de plus ajouterait à mes chances ; mais vous enlever à ces dames serait une chose trop cruelle, et je ne la ferai point.

— Comment, sire, parce que mon gendre nous est précieux, parce que nous aurions un grand chagrin de le voir partir, il faudrait qu'il restât ici quand il peut vous être utile ! M. de B*** serait plus malheureux que Crillon si vous remportiez la victoire ; il serait inconsolable de n'être pas auprès de vous si Dieu...

— Ah ! bien ! madame, très-bien ! Le sentiment de la

patrie parle haut dans votre cœur : c'est noble, c'est français, cela!... Je vous remercie.

Napoléon prit alors, d'un air attendri, la main de la vieille dame, la serra avec affection avant de la porter à ses lèvres, et se retournant ensuite vers de B*** :

— Pouvez-vous vous monter, mon ami?

— Oui, sire.

— Eh bien! faites seller, et venez me rejoindre; je vous nomme mon aide-de-camp.

L'Empereur fit alors approcher son cheval, et il salua gravement les dames, qui, les larmes aux yeux, lui adressèrent pour dernier adieu ces paroles :

— Dieu vous garde, sire! Tous nos vœux sont pour vous!

M. de B*** remplit, pendant la fin de la campagne, les fonctions d'aide-de-camp de l'Empereur. Dans les cent-jours, il reprit son poste, et puis, la paix venue, il pensa à se rapprocher des Bourbons, vers qui ses opinions, ses souvenirs de famille et ses alliances lui assignaient une place toute naturelle. Mais le parti le repoussa : son dévouement, si honorable, lui fut reproché comme un crime; on ne lui pardonna pas d'avoir préféré la gloire et l'indépendance du pays au triomphe de l'étranger. Il aurait tout obtenu s'il avait reçu le général Sacken ou le duc de Wellington à son château de Picardie : il avait donné l'hospitalité à Napoléon, il avait approché la personne de l'usurpateur, il fut obligé d'aller, dans sa petite province, vivre comme il avait vécu sous l'Empire. Du moins, il y fut heureux; car jamais un mot de reproche n'échappa à sa femme ou à sa belle-mère; bien plus, toutes deux se glorifiaient sans cesse de la résolution qu'elles avaient contribué à lui faire prendre... On dit longtemps dans le pays que le château était bonapartiste et libéral...!

JAL.

LES TROUBADOURS SUISSES.

INTRODUCTION (1).

L'épée, la croix, une rose, toute la poésie du moyen âge est là! Guerre, foi, amour, ces trois passions, disons mieux, ces trois âmes du moyen âge, ne retenant que ce qu'elles ont de pur, de suave, de poli, de poétique, semblent faire de l'Europe, du onzième au quatorzième siècle, une terre enchantée, pleine d'éclat et d'harmonie. L'ardente foi combat pour le Christ en Palestine, et construit ces merveilleuses maisons de Dieu, qu'on nomme des cathédrales. L'amour, c'est le culte de la Velléda humanisée des castels et des tournois! La guerre, c'est la vie agitée du chevalier bardé de fer; elle vole de clocher en clocher, quand cesse un instant la lutte nationale des frontières. Mais le chevalier qui prie, aime et guerroie, veut chanter sa religion, ses périls et ses amours. La poésie, c'est sa quatrième passion. La lyre la symbolise; la lyre, compagne inséparable du chevalier, qui embellit ses joies, qui endort ses douleurs.

Désigné sous le nom de troubadour, aux bords de la Garonne et de la Loire,

> « Dans ce beau pays de Provence,
> « Doux berceau de la gaye science, »

le chevalier poëte s'appellera trouvère aux bords de la Seine; meinstrel près de la Clyde et de la Tweed; trobador derrière les Pyrénées, et minnesanger ou chantre d'amour dans les campagnes rhénanes. Mais tous ces chanteurs, si différents de nom, de langue même, ne formaient, à vrai dire, qu'une même famille de poëtes, s'inspirant aux mêmes sources.

Seulement la poésie du troubadour provençal était plus vive, plus *imagée*, et plus vraiment lyrique; avec cela moqueuse, satirique : celle du trouvère, plus malicieuse qu'amère, plus bourgeoise, plus prosaïque, en un mot (1); le chant du ménestrel avait des accents sauvages : la naïveté et l'aménité du cœur, la profondeur du sentiment, la hardiesse, la grandeur, caractérisaient le minnesanger. Quelques-uns de ces chanteurs se croisent avec les Richard Cœur-de-Lion, les Frédéric I[er], les Philippe Auguste; d'autres préfèrent, au périlleux honneur de la croisade, la joyeuse tournée des manoirs d'alentour, les chaînes d'or des tournois, les couronnes des *palinods*, et les combats poétiques de la Wartbourg en Thuringe, de Caen en Normandie, ou même plus simplement, *les Chapels de rose*, *les Puys*, *les Gieux sous l'Ormel*, et les caravanes champêtres du mois de mai. Car, écoutez un chroniqueur de la vieille Allemagne, exhumé par le romantique Gorres (2), de la poussière du quatorzième siècle.

« Quand mai, de sa vigueur native, pousse hors de la terre aride herbe touffue et floraison parfumée, que tout dans la nature revêt nouvelle parure, charmant était de voir damoiseaux et damoiselles deux à deux, les bras entrelacés, suivis de leurs gens, péleriner dans le frais bois, vers la source vive. Tout auprès de la fontaine, on dressait sous l'ombrage tentes d'argent et d'azur. On y oyait douces chansonnettes, et sons de violons entraînants ou de harpes amoureuses. On y courait, dansait, sautait, luttait, chassait. »

Dans les chants des chevaliers poëtes, l'amour tenait la première place. De là, le nom de chantre d'amour donné à ceux d'outre-Rhin. Cette poésie, fille du cœur et des loisirs, disait tour à tour les délices de la passion et ses pleurs, les faveurs ou les dédains de la bien-aimée, l'espérance

(1) Ces études sont tirées d'un travail plus étendu sur les anciens poëtes de la Suisse, minnesanger et schladtdichter, ou poëtes d'amour et poëtes guerriers de la Suisse.

(1) Ce jugement sur la poésie provençale et française est de M. Tissot; préface du I[er] volume de ses *Leçons et modèles de Littérature française*. Paris, 1836.

(2) Gorres, fils du célèbre professeur de ce nom, est auteur de divers écrits et éditeur de plusieurs compilations sur le moyen-âge.

ou la mélancolie d'une âme sensible, les tourments de l'adieu, l'ivresse du revoir. Aux peintures du cœur, elle mêlait celles de la nature et des saisons. Elle aimait surtout le gai printemps avec le bleu du ciel, le vert des campagnes, des arbres, des eaux ; l'or du soleil, blanc à son aurore, rayonnant à son midi, et *pourpre-feu* au crépuscule. Elle peignait avec délices l'été brûlant, ses forêts fraîches, et son tilleul embaumé aux rondes du soir, mêlées de bourgeois, de nobles, de paysans ; l'automne grisâtre, avec ses vins écumeux, sa bise piquante; mais rarement le cruel et sombre hiver. D'une note plus élevée, la poésie d'amour célébrait la patrie, exaltait les preux et les maîtres de la lyre, appelait aux armes le tiède fiancé de la croix. D'un cri tour à tour ou pieusement attendri ou déchirant de repentir, elle élançait au ciel l'aspiration de l'âme chrétienne ou l'angoisse du remords. Énergique et remplie de feu, la poésie du chevalier se ruait au combat, et multipliait les mourants. Mais ses inspirations les plus sublimes avaient pour objet Jésus, le plus doux des hommes, et Marie, mère du Sauveur, le type de l'amour pur. Les minnesanger, surtout, vouaient à ces deux figures célestes un culte plein de magnificence et d'amour. Une corde aussi, dans ces lyres délicates et harmonieuses, vibrait pour l'ironie audacieuse et la satire amère; ironie aux forts, aux puissants, au globe impérial.

Les formes variaient pour cette poésie, comme les noms. Le sirvente était moqueur; la ballade ou complainte, gémissante; la nouvelle, effrontée; la pastorelle, naïve; la ronde, trépignante; la canzone, animée; la fable, *narquoise*, ainsi que le conte; le sonnet, élevé; les tensons, alternatifs; les descors, étudiés; le lai, populaire. Presque toutes ces formes de la poésie des Provençaux se trouvaient chez les minnesanger, qui inventèrent pourtant quelques formes et quelques dénominations nouvelles. Comme on le voit, la poésie de cet âge est essentiellement lyrique. Elle eut cependant des épopées, dont les héros rivalisaient avec les demi-dieux d'Homère en proportions colossales et en attributs surhumains. Ainsi, chez tous les peuples, Charlemagne et ses paladins, Arthur et ses preux de la Table-Ronde, le Cid, plus tard, chez les Castillans, Godefroy de Bouillon, dans la Germanie; en Écosse, les chefs de clans, Percy et Douglas. On connaît le poëme monumental de Nibelungen, avec ses hautes figures de Huns et de Burgondes.

Dans la poésie des troubadours, ne cherchez pas la pureté classique, ni une perfection qui ne se trouve que dans les siècles avancés. Schlegel (1) a appelé le moyen âge, « le printemps de la poésie parmi les peuples occidentaux. » Il a dit aussi : « La plante doit précéder la fleur, et celle-ci le fruit. » La poésie du troubadour est en effet le plus souvent illettrée, mais tendre, naïve, spontanée; elle jaillit de l'âme sans effort comme par un don de Dieu. Née en plein air, et n'exprimant que des émotions senties, elle a je ne sais quelle grâce, quelle énergie native, que ne saurait avoir la poésie de cabinet. Elle est aussi, par son intime union avec la vie chevaleresque de nos pères, une source abondante de documents pour leur histoire publique et domestique, et comme un vivant et curieux specimen de leur langage. Grâce à cette poesie, nous nous asseyons presque à leurs foyers (2).

Quant à la vie des troudadours, les moines des îles d'Hyères, Carmentière, qui vivait au douzième siècle, et Cibo de Gênes, au quatorzième, nous en apprennent peu de chose dans leurs biographies. Cette lacune est sensible surtout pour les troubadours allemands. A grand'peine rencontre-t-on çà et là clairsemés dans leurs vers ou dans leurs chroniques contemporaines, quelque trait personnel, et parfois un *petit bout d'aventure*, qui nous révèlent l'homme dans le poëte. Ainsi, pour les troubadours de la Suisse, les chants recueillis par le Zurichois Manesse nous ont fourni en grande partie les esquisses biographiques qui suivent.

CHAPITRE PREMIER.

LES MINNESANGER.

> Voici un pays poétique où le Ciel fit naître les troubadours en foule. Est-il une gracieuse prairie entre le Rhin et la Limmat qui n'ait eu son chantre d'amour et de mai?
>
> BODMER (3-4).

Au milieu des riantes campagnes de la Souabe, s'élevait le château patrimonial des Hohen-Stauffen. Cette dynastie, tout le temps qu'elle occupa le trône impérial, du douzième à la fin du treizième siècle, aima et favorisa la poésie. Les princes les plus illustres de cette race, Frédéric Ier Barberousse, Conrad IV, Frédéric II, Henri VI, passaient pour manier la lyre aussi bien que l'épée : *Des schwertes meister wie des gesanges*. Sous leurs auspices, fleurit le minnesang ou la poésie d'amour. Les grands seigneurs de l'Allemagne, les prélats, les chevaliers rimèrent à l'envi

> Nobles hymnes de guerre,
> Doulces chansons d'amour!

De la Baltique au golfe de Venise, du Brabant au lac de Neufchâtel, retentissaient les chants de plus de trois cents minnesanger ou chevaliers poëtes souabes. On leur donnait ce dernier nom, parce que le langage dont ils se servaient était le dialecte souabe, préféré alors au franconien, et supplanté par le saxon plus tard. Il était riche en rimes, merveilleusement propre à la composition des mots, et d'une douceur ionienne dans ses intonations et ses consonnances. De nos jours, Hebel a reproduit ces chants, vous savez avec quel bonheur, dans ses petits poëmes allémaniques.

(1) Schlegel Fr., *Histoire de la Littérature ancienne et moderne*, tome Ier. (2) Tissot, préface du Ier volume cité plus haut.

(3) Bodmer, de Zurich, fondateur de l'école suisse à Breitinger et réformateur de la littérature allemande. (4) Delille a dit une fois en parlant des enfants, qui, dans certaines provinces, vont chanter le mois de mai de porte en porte; « ces petits chantres de mai. »

Parmi les dix nations de la vieille Allemagne, deux particulièrement, dit Herder (1), cultivèrent avec amour et avec gloire la poésie chevaleresque, les Souabes et les Suisses. La Suisse, plus que toute autre partie de l'Allemagne, est favorisée d'une belle et grandiose nature. A cette époque, presque chaque colline y portait un manoir. On n'y comptait pas moins de cinquante comtes souverains, de cent cinquante barons, et de mille autres hommes nobles. On y voyait fleurir cette abbaye de Saint-Gall, illustre entre les cloîtres par la culture de la science et des beaux-arts. Les Hohen-Stauffen affectionnaient et honoraient par de grandes libéralités ce coin de pays, qui s'étend entre la Steinach, la Sitter, la Thur, et le confluent du Rhin et du lac de Constance. Ils y trouvèrent les champions les plus dévoués à leur cause, dans la fameuse querelle des Guelfes et des Gibelins. Eh bien! cette contrée fut peut-être le berceau du minnesang. Au moins est-il sûr que l'une des formes les plus gracieuses de la poésie allemande au moyen âge, la *leiche* ou poésie religieuse élégiaque, prit naissance en Suisse, dans les monastères de Muri et d'Engelberg, et qu'au sein des montagnes helvétiques fleurirent les chantres les plus renommés en ce genre.



Reliure d'un manuscrit de minnesang, Galerie du Louvre (1).

(1) Herder, dans la préface de ses chansons populaires (*Volhslieder*), souvent citées par X. Marmier, dans ses *Chants de guerre suisses.*

[1] Le curieux specimen de reliure que nous publions ici fait partie du Musée du Louvre, et remonte au temps de Frédéric Ier. Il est en or pur, enrichi de pierres précieuses, et sur les pages précieuses

Les demeures des troubadours suisses commençaient, avec les mille manoirs de l'Helvétie féodale, dès les Alpes rhétiques les plus reculées. Non loin de Sargans et de Verdenberg, sur une colline qui domine la *vallée des Bergers*, s'élevait le château, aujourd'hui en ruine, de Hohen-Sax (Haute-Roche). Là, au treizième siècle, deux frères cultivaient la poésie d'amour, HENRI ET EBERHARD DE SAX. Ils étaient les ancêtres de ceux de la même race qui jurèrent la liberté grisonne sous l'érable de Trons, et de cet autre Ulrich de Hohen-Sax, fameux dans les guerres d'Italie (1).

Pendant que Henri célébrait sur sa lyre les femmes jolies et bien atournées, le grave et pieux Eberhard, moine de l'ordre de Saint-Dominique, se livrait à la contemplation des choses célestes, et son vers religieux, d'une mélodie intime et mélancolique, s'élevait en hymne brûlant vers la mère du Sauveur !

« Marie, fleur éclatante de la pudeur, comment te glorifier par un chant ! Toi le prodige de l'univers, que célèbrent le ciel et la terre ! Enflammé de l'esprit divin, ton corps resplendit de beauté ; le véritable soleil t'a illuminée de ses rayons, et de toi vient la lumière qui nous a éclairés ! O Marie, immense est ta paix ! car Dieu n'a rien oublié en toi. Il t'a pénétrée et remplie de sa haute majesté.

« O mère du plus bel amour ! dans les ténèbres, notre étoile ! Brûle, consume mes sens du feu de l'amour réel ! Que mon âme se purifie, et qu'elle se confonde en son Dieu ! Si j'ai jamais pu nourrir d'autres pensées, voile-les, ô ma bonne Dame ! Aie pitié de moi à toute heure ! car tu as trouvé grâce, toi, et ton amour a vaincu la colère de Dieu (2). »

Dans la Thurgovie et le voisinage de Saint-Gall, les manoirs des troubadours se rapprochaient tellement de colline en colline, qu'ils eussent pu s'entendre et se répondre. Une lieue au-dessus de Trauenfeld, le chef-lieu de la contrée thurgovienne, se dessine fièrement le château de Sonnemberg (mont des Soleils), chantre de ses propres aventures. Il disait ses courses dans la Bohême, et ses combats avec les féroces Hongrois ; puis, entraîné par un élan sublime, il volait aux cieux comme Eberhard de Sax, et le cantique à l'Éternel jaillissait de l'instrument d'or.

« Dieu, sans commencement ni fin, roi tout-puissant, né d'une servante qui commande à toutes les légions angéliques ! nul mortel ne peut te louer, aucune science te comprendre ! De la hauteur incommensurable tu es comme le sommet, ô Seigneur ! de la profondeur immense tu es le seul fond, ô mon Dieu ! Esprit que nul esprit ne pénètre, de l'univers ciment éternel ! »

L'âme croyante du noble chanteur se complaisait dans cet enthousiasme de l'infini ; mais, au penser de la décadence de l'art et des mœurs chevaleresques, sa poésie s'attriste et tourne à la satire :

« J'aime beaux chants et beaux contes. Je chanterais avec plaisir chansons d'amour et de mai ; l'amour avec tant de peine dit adieu à l'amour ! Oui, j'aimerais à célébrer les femmes, et plus encore ; mais on m'en a fait perdre le goût. Chant joyeux et bonne discipline pèse trop aux damoiseaux : mieux leur va, le verre à la main, d'insulter aux femmes. »

et délabrées qu'il renferme, on lit des poésies allemandes en l'honneur de la vierge Marie.

(1) Un coup de lance le délivra d'un horrible goître, à la journée de Navarre, 1513.

(2) Cette traduction et celles qui suivent sont en général littérales ; mais la douceur de l'original, le parfum intime de cette poésie musicale des Souabes, pleine de voyelles, riche en épithètes énergiques, pittoresques et gracieuses, nous échappent presque toujours.

Vis-à-vis le castel de Sonnenberg, dans le manoir aujourd'hui ignoré de la Murg, chantait le troubadour de Wenge. Le vers mystérieux de ce poëte enthousiaste exaltait un astre nouveau, un autre Marcellus, peut-être Conradin, le dernier des Hohen-Stauffen, ce prince si brillant à son aurore :

« Une nouvelle lune nous a apparu, belle et majestueuse ; son lever a appauvri maint homme opulent ; mais les délices qu'elle répand relèvent notre courage et annoncent au pays bonheur et gloire. »

Conradin lui-même, dans les années de l'espérance, composait, dans le château d'Arbon, sur la rive thurgovienne du lac de Constance, ses essais de poésie souabe ; à ses côtés, son chambellan Volkmar et le sire de Reiffenberg, noble du voisinage, chantaient l'amour et le plaisir. Rumelent, autre troubadour et leur contemporain, les a célébrés tous trois : « Leurs corps mourront ; leur gloire est immortelle. »

A deux lieues de Constance, non loin de la Thur et du lac Brigantin des anciens, apparaît entouré de ravins profonds et de sombres sapins le manoir de Klingen. En 1250, il était la demeure d'un troubadour dévoué au culte des dames. Il y a de l'âme et des sentiments délicats dans ce chant : « Des femmes seules vient la plus grande joie qui puisse inonder la poitrine de l'homme ! rien, comme l'amour pur de la femme, ne console dans les peines. L'amour des femmes adoucit le sang, et inspire un riant courage. Oh ! l'amour d'une femme honnête vaut mieux que de l'or ! »

Un doux sentiment du lieu natal respire dans ce passage : « Elles n'ont point eu de chantre, ces vallées rhénanes où retentit mainte voix d'hommes, qui vibre au cœur, par l'oreille, des accents pleins de mélancolie. »

Dans les mêmes lieux, l'un des auteurs de la *leiche* et l'ami dévoué du belliqueux Berchtold de Falkenstein, abbé de Saint-Gall, dans ses querelles avec l'évêque de Constance, pleurait ses amours malheureuses ; ou, s'abandonnant à l'insouciance, tirait de son violon des sons joyeux pour ses paroles folâtres. « En avant, sautez, enfants, soyez gais ; chassez peines et chagrins ; nous sommes loin des périls. » Là, encore, dans une poésie couleur de rose, le noble Jacques de Wart décrivait le printemps : « Oh ! écoutez dans les prairies les plus doux chants d'alentour ! oyez celui du rossignol ! voyez aussi, dans les campagnes, vers cette forêt gentille, comme elle s'est parée de ses plus beaux atours, de fleurs de toutes les espèces, riant sous la rosée de mai, aux rayons du soleil ! Oh ! la saison est belle à voir ! » Qui eût prédit alors au chevalier de Wart les infortunes qui désolèrent sa maison un demi-siècle plus tard, et le triste sort de son petit-fils, quand son cousin Rodolphe de Wart eut trempé ses mains dans le sang de l'empereur Albert d'Autriche ! Les poésies de l'aïeul, si l'on en croit Jean de Muller, consolaient alors ce petit-fils nommé Jacques comme lui !...

L'ami et l'hôte de tous ces minnesanger était, à Zurich, le chevalier et sénateur Manesse, d'une famille historique, et aïeul de cet autre Roger Manesse, qui sauva sa patrie à la journée de Fattwyl, en 1351.

Les troubadours se réunissaient dans sa maison de la ville ou dans le riant château de Manesse, situé à une lieue de Zurich, sur les bords du lac et en vue des Alpes majestueuses. Cet homme illustre, aimé des grands et des petits, avec une passion extraordinaire pour le beau, se plaisait à recueillir quelquefois, de leur bouche même, les chants des poëtes suisses et souabes. Il copiait leurs poésies de sa main, et ornait de vignettes le recueil de chaque

troubadour. Le sujet de ces petites peintures, délicates et d'un beau coloris, était ordinairement tiré du poëme même, ou faisait allusion à quelque penchant du poëte pour la chasse, l'équitation, les tournois ; il célébrait un brillant fait d'armes ou un trait qui l'avait rendu cher aux dames. Dans cette occupation, bien douce à qui sait l'apprécier, Roger était aidé par son fils, chanoine et premier chantre au grand moutier de Zurich. Cent quarante poëtes furent ainsi par eux sauvés de l'oubli ; et la *collection* Manesse nous gardait un trésor d'images naïves, gracieuses, gaies, ingénieuses, rayonnantes de la vie féodale, et nous révélait tout un monde de pensées, de croyances et d'harmonie. Sans les soins empressés de Manesse, nous ne connaîtrions ni les malheurs d'Ida de Toggenbourg, cette Geneviève de Brabant de l'Helvétie allemande, ni la fidélité de Conrad, ni les chroniques, légendes et poésies du doux Bernard de Strattlingen, au bord du lac de Thoun, ni l'amour malheureux et si constant d'Hadloub, ni tant d'autres épisodes curieux ou charmants qui peignent la Suisse et l'Allemagne du moyen âge ; bien plus, nous nous méprendrions sur ce passé, dont tout un côté, le côté riant, nous échappait (1).

CHAPITRE SECOND.

HADLOUB ET SIR WALTER VON DER VOGELWEIDE.

L'amour constant et malheureux de Hadloub ! Ce Hadloub était un bourgeois de la commerçante et riche Zurich, au commencement du quatorzième siècle. Aimé des seigneurs pour son talent dans la poésie, il était surtout cher à Roger Manesse. Hadloub chanta cet ami dévoué et son goût pour le minnesang, son noble empressement à recueillir les chants des troubadours : « Vous parcourriez en vain tout le royaume pour trouver autant de livres que dans cette bibliothèque de Zurich ; vite, où gît un chant, on voit courir Manesse. » Ce poëte connaissait tout le prix de son art : « Bien né est le cœur qui aime noble chant ; le chant est une si belle chose ! il vient d'un sens si élevé ! femmes charmantes et noble amour, ces deux choses inspirent tant de courage ! Que serait la terre, n'étaient les femmes si belles ! d'elles nous vient tant de douceur ! elles nous font *poétiser* (1) si bien et murmurer de doux sons qui ont tant d'empire sur les âmes ! » Et pourtant, ces femmes, dont il fait l'éloge avec tant d'enthousiasme, elles avaient été bien cruelles au pauvre Hadloub. Une demoiselle de haut parage, pour laquelle il avait conçu une passion qui ne finit qu'avec sa vie, accabla le bourgeois-poëte de son indifférence et de ses dédains. La douleur remplit l'âme de Hadloub, et sa lyre n'exhala plus que des chants mélancoliques.

Mais quel drame tendre, naïf, passionné, forment ces chants plaintifs ! quelle peinture vraie de l'amour dévoué ! quel sacrifice de l'amour-propre à l'objet aimé qui le dédaigne ! Peut-il y avoir tant de résignation et de persévérance dans un attachement sans espoir ? L'amour d'Hadloub, c'est l'amour beau, grand, sublime, délicat, qui fait rire, qui fait pleurer tour à tour ceux qui en connaissent les tourments et les charmes. Quelle pitié profonde il excite dans les âmes malheureuses ! Écoutez plutôt Hadloub lui-même ; ses préludes sont assez doux ; c'est une âme belle et aimante qui répand sa beauté et son amour dans la nature environnante : puis cette âme se recueille ; le souvenir la déchire, et ses larmes coulent avec des paroles qui émeuvent d'autant plus, qu'on devine une douleur sentie bien plus grande que la douleur exprimée.

« Les oiseaux étaient en grand souci ; l'hiver durait encore, brumeux et froid ; les matinées étaient fraîches ; la forêt blanche de neige.

« Les oiseaux allaient abandonner leurs vertes demeures ; mais ils ont vu venir un ciel serein ; ils ont vu les fleurs sourire à l'approche de mai, le mois qui égaye tous les cœurs.

« Qui sort le matin entend d'agréables murmures, et voit une charmante couleur parer les campagnes. Tout est fleurs et roses rouges. Et cependant, je dois souffrir ; ma bien-aimée fait mourir mes joies.

« Je soupire, et du fond de mon cœur ! partout je porte ma peine ! Je la vois, elle, toujours si heureuse, et ne pas se soucier de moi ! Ah ! si quelqu'un pouvait mourir de douleur, depuis longtemps je serais mort !

« Je la sers depuis mon enfance ; oh ! les années m'ont été si pénibles ! jamais une pensée pour moi ! Déguisé en pèlerin, je la suivis secrètement avant le jour, allant à matines, et j'attachai sur sa robe une lettre plaintive : avant le jour, qu'elle ne me connût pas.

« Je craignais qu'elle ne pensât : « Cet homme est-il fou, qu'il s'approche ainsi de moi, la nuit ? » Mais je ne crois pas qu'elle me remarquât ; au moins, elle n'en dit mot. Peut-être crut-elle de son honneur d'agir ainsi ; elle prit la lettre, et la mit dans sa manche.

« Ce qu'elle fit ensuite de ma lettre, je ne l'ai jamais su. La rejeta-t-elle avec dédain ? Oh ! alors quelle douleur ! Lut-elle au contraire ? y trouva-t-elle du bonheur ? Elle ne m'en fit rien savoir. O chaste passion, comme tu me tourmentes !

« Depuis des années, je l'aime ! Des seigneurs compatissants me conduisirent un jour à elle ; mais elle s'assit et

(1) *Poétiser* ne s'emploie pas ordinairement en ce sens. Nous permettra-t-on cette hardiesse pour mieux rendre l'expression allemande *Dichten?*

(1) Voici en deux mots l'histoire de la *collection Manesse* : le manuscrit grand in-folio, écrit en strophes suivies au nombre 16,000, et de deux mains diverses, avec une feuille de taffetas devant chaque vignette, fut découvert dans la bibliothèque royale par les Zurichois Badmer et Breitinger. L'illustre historien d'Alsace, Schœpflin, obtint, pour ces deux savants, la permission du roi d'étudier ce manuscrit à Zurich, où le leur remit l'envoyé de Sa Majesté. — La bibliothèque royale possédait ce précieux in-folio depuis la guerre de trente ans et le pillage de la bibliothèque de Heigelberg par l'armée française. Celle-ci, à son tour, le possédait depuis l'électeur de Bavière Frédéric V, qui, sur le rapport de l'érudit Marquart Freher, l'avait fait venir du château de Sax à Forsteck, où les savants suisses avaient vainement essayé de le retenir. L'un des nobles de Sax était au service de l'électeur. On n'a aucune donnée sur l'histoire de ce manuscrit pendant les deux ou trois siècles qui suivirent sa composition.

se détourna de moi : pourtant, enfin, elle me daigna présenter la main.

« C'est qu'elle craignit d'être la cause de mon chagrin. J'étais étendu devant elle comme un homme mort! Elle jeta un regard de pitié sur mon malheur; oui, elle en eut vraiment pitié, puisqu'elle me donna la main.

« Elle me regarda même avec amour et me parla. Qu'elle était douce en ce moment! je pus la contempler à mon aise. Qui jamais sentit ce qui m'alla au cœur!

« Je pressais sa main si amoureusement, lorsqu'elle mordit la mienne, croyant sans doute me faire mal! mais elle me réjouit tant; si douce était sa bouche, et sa morsure fine et tendre!

» Les seigneurs la prièrent de me faire quelque cadeau; après beaucoup d'instances, elle me jeta son aiguillier (1) à la tête. Je le pris; mais les seigneurs le lui rendirent, la priant de me le remettre plus doucement. Dans mon malheur extrême j'étais heureux.

« Là, se trouvaient le prince de Constance, l'abbé de Zurich, l'abbé d'Einsidlen (Notre-Dame-des-Ermites), et le comte Frédéric de Toggenbourg, d'autres hauts barons, entr'autres, celui de Regensberg, venu à ma prière.

« L'abbé de Pétershusen y était aussi, homme plein de vertus; Rodolphe de Landenberg, Roger Manesse y unirent leurs instances en ma faveur, mais en vain.

« Depuis si longtemps je l'aime, et je n'ai jamais osé l'aller voir! Si fière elle était devant moi, ne daignant pas me saluer! Si je fusse allé chez elle, sa haine en serait devenue dangereuse, et je perdis courage.

« Oh! mon cœur pourrait bondir de joie hors de mon corps! je ne puis le retenir depuis que j'ai vu cette femme que mon esprit n'abandonne jamais! J'ai eu ses mains dans les miennes; c'est un prodige qu'en ce moment mon cœur ne se soit pas brisé!

« J'entendis sa douce voix, son langage harmonieux! Elle a le prix de la vertu cette femme! Je vis sa bouche et ses joues rosées et malicieuses, ses yeux brillants, son col blanc, sa modestie féminine, ses mains plus blanches que neige; c'était si doux! et je dus partir en souffrance.

« Tous les matins, depuis, je lui ai envoyé un message, et quelquefois aussi le soir; mais le message ne peut rien sur elle, bien qu'il parte de mon cœur; j'ai senti alors tout mon malheur!

« Le noble Regensberg l'a suppliée de me dire, au moins: « Dieu vous bénisse, mon serviteur. » Elle répondit au seigneur par de douces paroles: « Eh bien! si vous le voulez, qu'il en soit ainsi. » Elle lui pressa en même temps la main.

« Étaient présents, ce jour-là, le sire d'Eschibac, le sire de Trosberg (minnesanger) et Tellikon. Je trouvai, dans ces mots de ma dame, une consolation. J'étais peu accoutumé à ces douces paroles; mais elle s'échappa bientôt dans un autre appartement, dont nulles prières ne la purent tirer. »

Y a-t-il dans toutes ces paroles de l'amant infortuné, y en a-t-il une seule qui ne soit baignée de larmes? larmes du cœur, de l'innocence, de l'amour pur! En les lisant, on se demande si une telle délicatesse de sentiments entrait dans les âmes héroïques du moyen âge.

La poésie d'amour consolait aussi, dans le même temps, de ses malheurs et de sa captivité, le comte Jean de Habsbourg. Cet ennemi déclaré des Zurichois, prisonnier dans la tour des Vagues (*Wellenberg*), qui sort de la rivière de la Limmatt avec une sombre majesté, composa, dans le

(1) Aiguillier, vieux mot que nous avons préféré à étui à aiguilles.

Chillon zurichois (1), son lai d'amour populaire, et imité par Goëthe : *ichwein ein wisses bluemelin.* Nous avons essayé d'en traduire une stance dans le style du temps :

« Je cognois blanche florète,
« Comme beau ciel miroyant,
« Là-bas dans la campagnette,
« On la nomme, *Souviens-t'en!*
« Mais, las, ne l'ai plus trovée,
« La froidure et la rousée
« Auront flétri son corps gent. »

Un troubadour plus illustre étendit le cercle de la poésie d'amour, et y donna une grande place aux sympathies nationales. Le sir Walter von der Vogelweide, surnommé de son temps le grand-maître, et dans le nôtre, honoré comme un poëte patriotique et fécond par les amis de la vieille poésie. Il était né en Thurgovie, sur les bords de ce Rhin, père des grands hommes, et dans la patrie des Sonnenberg, des Walter de Klingen, des Wengi. Emmené, dès sa tendre jeunesse, à la cour des ducs d'Autriche à Vienne, il y apprit l'art des vers. Les dissensions intestines de l'Allemagne développèrent de bonne heure dans cette âme indépendante et fière un sentiment profond de nationalité et de haine, qui est un des caractères de sa poésie. Il n'en fut pas moins l'un des zélateurs de la croisade, et dans maint de ses poëmes respire la religion la plus suave et la plus sublime. Il mourut au commencement du quatorzième siècle, à Wurtzbourg, dans la Franconie, qui forme aujourd'hui l'un des cercles de la Bavière. Vogelweide a eu de nos jours un biographe. C'est Louis Uhland, le poëte peut-être le plus populaire de l'Allemagne (2).

Vogelweide, comme presque tous les minnesanger, avait voué un culte aux femmes, mais aux femmes de son pays, qu'il allait chantant à cheval de la Seine à la Murg, et du Pô à la Drave, un violon à la main.

« De l'Elbe au Rhin, et du Rhin aux confins de la Hongrie, sont les meilleures femmes que j'aie vues jamais. On en peut voir ailleurs à corps gentil et à douce âme; mais, Dieu, là, je le jure, les femmes sont mieux que les filles ailleurs.

« En Allemagne, les hommes sont bien faits. Nos femmes sont pareilles aux anges. Qui les déprécie a été induit en erreur. Comment le comprendre autrement? Oh! qui veut trouver vertu et amour pur, doit venir en notre pays. Il est plein de délices; puissé-je y vivre longtemps! »

La tendresse du poëte n'est pas toujours intime, mais ses peintures étincellent de vivacité et d'éclat.

Les stances suivantes ne forment-elles pas un joli petit poëme oriental, comme ceux du persan Ferdusi dans son *Schah-Namah?*

C'est un pendant gracieux au poëme mélancolique de Hadloub.

« Je connais mainte fleur blanche et rouge, là-bas, bien loin, dans ce pré où jolis oisillons chansonnent! Allons les y cueillir tous deux, ma mie!

« Elle a reçu mon présent comme un enfant reçoit un plaisir: ses joues se colorèrent comme la rosée mêlée au lis, ses yeux se baissèrent de pudeur, et elle se pencha vers moi. Ce fut ma récompense.

« Sous les tilleuls de la prairie, où nous nous reposâmes ensemble, voyez les fleurs et les herbes brisées! Dans un val-

(1) Qui ne connaît, au bord du Léman, le dramatique château de Chillon, fondé par Pierre de Savoie ou le petit Charlemagne, à la fin du 13e siècle, et où languit six ans Bonnivard, chanté par Byron!

(2) Uhland, dans l'écrit intitulé : *Walter von der Vogelweide, ein all deutscher Dichter geschildertvon L. Uhland* (Cotta, à Tubingue et Stuttgard, 1822, in-8°).

lon, près du petit bois Tandaradaï, gaiement chantait le rossignol! »

La beauté, comme on le voit, séduisait le troubadour. Ces vers exhalent un parfum de douce passion, mais ne doutez pas que la femme belle ne lui apparût encore plus belle, ornée de la vertu, cette beauté intime. Voici quelques inspirations écloses à cet idéal.

« O pleines de douceur, et comme parfumées sont les femmes pures! Dans l'air, sur la terre, dans les campagnes, rien d'aussi délicieux! les fleurs, les lis brûlants de la rosée de mai sur l'herbette, et le chant des oiseaux, sont des joies pâles à côté de la joie du cœur que donnent les femmes pures. Où une belle femme jette son regard, la tristesse s'éteint, tant sa bouche vermeille rit doucement d'amour; tant les rayons de ses yeux caressants vont profond dans l'âme de l'homme !... Dieu a exalté et honoré les femmes pures. »

Mais au retour de la Palestine, où il a combattu sous Frédéric II, et vu son prince se couronner lui-même dans l'église du Saint-Sépulcre, d'autres pensées occupent le poëte, des images plus sérieuses s'étalent à ses yeux. Sa tête s'est blanchie, et la vue des lieux saints a élevé son âme vers une autre région; le monde perd peu à peu ses couleurs, à mesure que le soleil de l'infini se lève de derrière les montagnes.

« Hélas! oui, toutes les douces choses ont fui! Je vois l'amère bise se déverser même sur les rois! Oui, la terre à la vue est belle, verte et rouge, mais au dedans de couleur noire comme la mort. Que celui qu'elle a séduit cherche une consolation, une peine légère expiera d'énormes offenses. Pensez-y, chevaliers! c'est votre affaire, vous qui portez le heaume léger, l'anneau de fer, le solide bouclier et l'épée bénite. Plaise à Dieu que je sois digne d'un tel triomphe! Je voudrais dans mon indigence mériter une aussi riche récompense! Je ne pense ni aux terres, ni aux trésors des princes, mais à la couronne éternelle. D'autres couronnes, un mercenaire peut vous les enlever d'un coup d'épée! Ah! que ne puis-je faire encore le doux voyage par delà les mers! Je dirais alors, c'est bien; et ne me plaindrais plus jamais. »

Citons aussi de cette poésie de Vogelweide ces deux passages, véritables tableaux, d'un dessin énergique, et remarquablement beaux dans leur simplicité: le crucifiement de Jésus, et sa mort.

« Pécheur, songe aux souffrances de Dieu pour nous, et que le remords ronge ton âme. Le corps déjà transpercé d'épines aiguës, le supplice de la croix vint encore augmenter son martyre. On lui enfonça trois clous aux mains et autant dans les pieds: Marie la douce pleura douloureusement quand elle vit des deux plaies de Jésus le sang jaillir! Jésus parla tristement du haut de la croix: « Mère, « votre douleur est ma seconde mort; Jean, apaise la dou- « leur de l'amour. »

Dans cette première peinture, la douleur du Sauveur conserve je ne sais quoi de doux, de raphaëlique, de divin! Mais dans le suivant, figures, draperies, roses, sentiments, tout prend un appareil de terreur et de mort, *consummatum est*; on sent que l'Homme-Dieu a bu le calice.

L'aveugle dit à son valet: « Enfonce l'épée dans son cœur, je veux terminer ses tourments! L'épée est levée contre le Roi des rois. Marie, devant la croix, jette des sanglots profonds; elle perd ses couleurs et ses forces dans la poignante amertume, car elle voit son fils mourir dans les tortures; et quand Longin plongea son épée dans le sein du Christ, elle tomba éperdue, inanimée, sans voix! Son cœur se brisa de douleur; la croix commençait à se rougir du sang innocent. »

Poëte jusqu'au dernier jour, un reflet de poésie éclaire encore l'acte dans lequel Walter von der Vogelweide déposa ses dernières volontés.

« Je veux, dit-il dans son testament, que les oiseaux trouvent des grains de froment et à boire sur mon monument funéraire. On creusera donc dans la pierre sous laquelle je dois reposer, quatre petits trous pour y déposer la nourriture de chaque jour. »

Walter von der Vogelweide mourut à Wurtzbourg en Franconie, à la fin du treizième siècle.

ALEXANDRE DAGUET.

UNE SELLE DE L'EMPEREUR.



Détails de la selle.

Il existe à Paris un musée des plus curieux, et sans exemple peut-être au monde. Les artistes pourraient y puiser des documents d'une authenticité irrécusable, et qui ne se trouvent que là, sur les habitudes, sur les usages et sur le



Détails d'équipement.



Harnachement complet.

mobilier de l'aristocratie française, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. On ne saurait s'imaginer tout ce qu'il s'y trouve réuni d'objets d'un travail admirable et d'une exécution qui atteste la main des premiers artistes. Un soin intelligent préside à leur conservation, et les maintient dans leur fraîcheur et dans leur éclat primitif.

Ce musée, c'est le Garde-Meuble.

Par malheur, le Garde-Meuble n'est point ouvert au public, et s'il nous a été possible d'y puiser aujourd'hui, nous le devons à l'obligeance d'un de ses conservateurs. Ce ne sera point là, du reste, le seul emprunt que nous lui ferons.

Parmi les richesses du Garde-meuble, les souvenirs impériaux tiennent un grande place. On y trouve beaucoup des meubles qui ornaient les habitations de Napoléon, de Joséphine et de Marie-Louise. Ce qui nous a frappé surtout, ce sont les selles de bataille et de parade de l'Empereur, dont on a vu les dessins exacts aux deux pages précédentes.

Voici comment se composait l'équipage de campagne de Napoléon, en 1812, au moment du départ pour la guerre de Russie.

Un équipage léger, fort de soixante-seize chevaux, et un équipage d'expédition, fort de cent soixante chevaux. Deux cent quarante chevaux devaient transporter les gros bagages; il y avait, en outre, un dépôt de vingt-quatre chevaux; ce qui faisait un total de cinq cents chevaux et de soixante-quatre voitures.

Une somme de quatre cent mille francs fut mise à la disposition du grand-écuyer, pour achat, confection et réparation de ces équipages. On y ajouta trois cent mille francs pour la nourriture des chevaux et les autres frais d'entretien. Total sept cent mille francs.

Le budget ordinaire de l'écurie s'élevait à trois millions.

Les voitures de l'Empereur se divisaient en trois classes.

D'abord, deux étaient affectées à son service particulier; une berline, deux autres pour sa suite et pour ses aides-de-camp, quatre calèches de course, en cas de besoin, et trois voitures de bureau pour la secrétairerie d'État et le cabinet.

Douze voitures transportaient les gens de service; deux calèches, la *chambre;* une voiture, la *garde-robe;* quatre, la *bouche;* deux fourgons, le menu service; deux autres, les tentes, et enfin une gondole, les valets de pied.

Les voitures qui renfermaient des papiers précieux marchaient toujours au milieu de la vieille garde, et restaient confiées à un officier de grenadiers, commandant un fort détachement de cette arme.

Six chevaux ou mulets, conduits par trois hommes, menaient chacune de ces voitures.

L'*équipage léger* comptait vingt mulets de bât pour la cantine, les lits, les tentes, etc. Un valet de chambre, un maître d'hôtel, deux cuisiniers, deux valets de pied et deux palefreniers, tous à cheval, étaient toujours réunis à l'équipage léger.

Il y avait encore dix brigades de douze chevaux de selle, deux chevaux de bataille, un d'allure, pour l'Empereur, et neuf pour le grand-écuyer, l'écuyer de service, le page, le chirurgien, le piqueur, le mameluck et trois palefreniers. Chacune de ces brigades était désignée par le nom d'un des chevaux de l'Empereur. Jamais les porte-manteaux n'étaient portés en croupe des chevaux; ils restaient toujours déposés sur quatre petites charrettes en osier qui suivaient.

Le trésor formait un service à part, ainsi que l'ambulance, composée d'un médecin, d'un chirurgien et d'un pharmacien à cheval: tout ce qui était nécessaire à leur service marchait à dos de mulet.

L'Empereur, à l'armée, montait presque toujours des chevaux arabes, équipés d'une selle à la française, en velours cramoisi; la housse était de drap de même couleur, avec un double galon d'or.

Les jours de revue, la housse était en outre garnie de franges d'or à graines d'épinard, et le cheval était natté.

L'Empereur avait dans ses fontes une paire de pistolets toujours tenus en état par le mameluck ou, à son défaut, par le piqueur de service. Un piqueur suivait, portant en bandoullière la lunette de l'Empereur. Il avait en outre, dans ses fontes, un poulet rôti, une bouteille de vin de Bordeaux, un pain et un gobelet. Un flacon d'argent, rempli de vieille eau-de-vie, servait rarement à l'Empereur, mais souvent aux soldats blessés près du grand capitaine.

Au bivouac, quoiqu'on dressât toujours une tente, l'Empereur ne se couchait presque jamais; il enfourchait une chaise, s'appuyait sur le dossier, et finissait par s'endormir dans cette attitude. Les jours de pluie, Napoléon se réfugiait dans un *landaulais*, sorte de voiture avec un lit et une table pour écrire.

Tous les matins, quelque graves que fussent les événements militaires, Napoléon faisait sa toilette avec un soin extrême, et se rasait avec la plus minutieuse attention.

A.-T.

DE LA VIE CHAMPÊTRE EN ANGLETERRE.

L'étranger qui veut se former une juste idée du caractère des Anglais ne doit point borner ses observations à la métropole; il doit pénétrer dans la campagne, séjourner dans les villages et les hameaux; il doit visiter les châteaux, les maisons de campagne, les fermes, les chaumières; il doit parcourir les parcs et les jardins, se promener le long des haies et des vertes pelouses; entrer dans les cimetières qui entourent les églises de campagne, assister aux veillées, aux foires et autres fêtes champêtres; il doit enfin observer le peuple dans toutes ses diverses conditions, s'il veut connaître ses mœurs et son caractère.

Dans quelques pays, la fashion et l'opulence de la nation se trouvent concentrées dans les grandes villes; là seulement vous trouvez une société élégante et intelligente, tandis que la campagne est presque exclusivement habitée par le paysan grossier. Mais en Angleterre, la capitale n'est qu'un lieu de réunion, un rendez-vous général, où les classes élevées viennent consacrer une petite portion de l'année au plaisir et à la dissipation, puis retournent, après s'être donné cette espèce de carnaval, reprendre de nou-

veau les habitudes de la vie champêtre, qui semblent leur convenir beaucoup mieux. Les différentes classes de la société sont donc ainsi répandues sur toute la surface du royaume, et les lieux les plus retirés offrent un échantillon de tous les rangs.

Les Anglais, en effet, ont un sentiment profond des beautés de la campagne; ils sont fort sensibles aux charmes de la nature et aiment avec passion les plaisirs et les occupations champêtres. Ce goût semble inné chez eux; car même les habitants des villes, qui sont nés et qui ont été élevés au milieu des murs en briques et du tumulte des rues, contractent très-facilement les habitudes de la campagne, et montrent une aptitude singulière pour les occupations qu'elle nécessite. Le marchand a sa petite retraite dans le voisinage de la capitale, et souvent il déploie autant d'orgueil et de zèle dans la disposition de son parterre et la culture de ses arbres fruitiers qu'il en montre dans la conduite de ses affaires et le succès de ses entreprises commerciales. Ceux même qui, moins heureux, sont condamnés à passer leur vie au milieu du trafic et des affaires, tâchent du moins de se représenter autant qu'ils le peuvent l'aspect riant de la nature. Dans les quartiers les plus obscurs et les plus sombres de la Cité, les fenêtres du salon ressemblent fréquemment à un parterre; chaque coin susceptible de végétation a son gazon et sa plate-bande; et chaque squarre son parc artificiel distribué avec goût et brillant d'une fraîche verdure.

Ceux qui voient les Anglais seulement à la ville, sont disposés à se former une opinion peu favorable de la sociabilité de leur caractère. Tantôt absorbés par les affaires, ou distraits par un million d'engagements qui leur consument à la fois leur temps, leur intelligence et leurs sentiments, dans cette immense cité de Londres ils ont ordinairement un air soucieux et rêveur. A peine arrivent-ils dans un lieu qu'ils désirent le quitter; s'ils parlent d'un sujet, leur esprit s'occupe d'un autre, et pendant qu'ils sont chez un ami, ils calculent ce qu'ils doivent économiser de temps pour faire toutes les visites qu'ils ont à rendre dans la matinée. Une capitale immense comme Londres doit rendre ceux qui l'habitent égoïstes et intéressés. Dans leurs rencontres fortuites et rapides, ils ne peuvent qu'échanger quelques phrases banales. Ils ne peuvent montrer que la froide superficie de leur caractère. Une entrevue ne peut leur laisser le temps de montrer les brillantes qualités qu'ils ont reçues de la nature.

C'est à la campagne que l'Anglais donne l'essor à ses sentiments naturels. Il quitte avec joie les froides formalités et les insipides civilités de la ville; il se dépouille de ses habitudes de réserve pour se livrer à une gaieté franche et sincère. Il s'efforce de rassembler autour de lui tout ce qui rend la vie douce, agréable, et bannit toute contrainte; sa maison abonde de tout ce qui peut être nécessaire soit à une retraite laborieuse, soit aux plaisirs de l'intérieur, ainsi qu'aux exercices de la vie de campagne. Livres, peintures, musique, chevaux, chiens, on trouve sous la main tout ce qui peut contribuer à l'amusement. La contrainte ne s'exerce pas plus sur les hôtes que sur lui-même; il exerce l'hospitalité dans sa véritable acception, car il prépare tous les moyens d'amusement, et laisse chacun s'y livrer selon ses goûts.

Le goût que les Anglais mettent dans la culture des terres et du jardinage n'a pas encore été surpassé. Ayant étudié attentivement la nature, ils ont un sentiment exquis de ses beautés et de ses harmonies. Ces charmes, qu'en d'autres pays elle ne prodigue qu'aux solitudes sauvages, sont ici rassemblés au milieu des habitations. Ils semblent avoir saisi le secret de ses grâces furtives pour les répandre comme par enchantement autour de leurs rustiques séjours.

Rien de plus imposant que la magnificence d'un parc anglais. De vastes prairies, semées çà et là de groupes d'arbres gigantesques, étendent au loin leur riche tapis de verdure. On admire encore la beauté des bosquets et les clairières au milieu des bois; ici traversent en silence de nombreux troupeaux de daims; là, c'est le lièvre qui s'élance en bondissant vers son gîte, ou le faisan qui prend tout à coup son essor. Instruit par la main des hommes à former les détours les plus gracieux, le ruisseau va se rendre dans un lac de cristal; l'étang solitaire réfléchit à la fois les arbres doucement agités et la feuille qui dort sur son sein immobile, et laisse apercevoir la truite se promenant tranquillement au milieu de ses eaux limpides; plus loin, quelque temple rustique, ou une statue de sylvain que le temps a couverte d'une mousse humide, donne à ce lieu désert un aspect auguste et antique.

Ce ne sont là que quelques traits d'un parc; mais ce qui m'enchante le plus, c'est le talent créateur avec lequel les Anglais décorent les modestes demeures de la classe moyenne de la société. La plus grossière habitation, le coin de terre le plus petit et le plus ingrat devient, dans les mains d'un Anglais qui a du goût, un petit paradis. Son œil exercé voit tout d'abord ce qu'il peut valoir, et son imagination crée le futur paysage. Par ses soins, le terrain stérile devient une terre féconde, et c'est avec peine qu'on aperçoit les opérations de l'art qui ont produit ces changements merveilleux. Le soin avec lequel il taille quelques-uns de ses arbres, la prudence avec laquelle il en élague d'autres, l'agréable distribution de fleurs et de plantes d'un tendre et gracieux feuillage, l'introduction d'une petite colline couronnée de verdure; la percée ménagée à dessein pour laisser voir au loin un horizon bleuâtre ou une nappe d'eau claire et limpide; toutes ces dispositions sont ordonnées avec un goût délicat qui témoigne d'une tranquille assiduité; elles sont comme la dernière touche que donne le peintre à un tableau favori.

Le séjour que les gens de fortune font à la campagne a répandu dans l'économie rurale un goût et une élégance qui s'étendent même aux dernières classes. Le laboureur lui-même tâche d'embellir sa chaumière et son modique coin de terre. La haie bien taillée, le boulingrin placé devant la porte, la plate-bande bordée de buis, le chèvrefeuille qui grimpe contre la muraille et suspend ses branches au treillage, le pot de fleurs sur la fenêtre, le houx qu'une main prévoyante a planté autour de la maison pour tromper la tristesse de l'hiver en présentant l'image d'un été artificiel; tous ces objets montrent l'influence du goût qui, né dans les rangs élevés de la société, s'est répandu dans tous les esprits. Si jamais l'amour, comme le disent les poëtes, se plaît à visiter une chaumière, ce doit être celle d'un paysan anglais.

La passion que les hautes classes de l'Angleterre ont montrée pour la vie champêtre a produit un grand et salutaire effet sur le caractère national : à la place de cette délicatesse efféminée qui, dans beaucoup de pays, caractérise les hommes de distinction, la noblesse anglaise allie l'élégance à la force, et la vigueur du corps à la fraîcheur; avantages que j'attribue à la vie qu'ils passent à l'air pur et à leur ardeur pour les jeux de la campagne. Ces exercices hardis conservent à leur esprit une force inaltérable, et à leurs manières cette mâle simplicité que les folies et les dissipations même de la ville ne peuvent pas facilement

altérer et qu'elles ne détruisent jamais entièrement. A la campagne, les différentes classes de la société paraissent se rapprocher plus librement et être plus disposées à se réunir et à s'obliger mutuellement. Les distinctions n'y sont pas aussi marquées que dans les villes. La manière dont la propriété a été répartie dans les fermes et dans les domaines peu considérables, a établi une gradation régulière du seigneur aux classes de la petite noblesse, et des petits propriétaires aux riches fermiers, jusqu'aux simples paysans, et tandis qu'elle a ainsi uni les extrêmes de la société, elle a répandu dans chaque classe intermédiaire un esprit d'indépendance. Il faut avouer qu'aujourd'hui il n'en est pas comme autrefois, les biens considérables ayant, dans quelques années de désastres encore récents, absorbé les moins grands, et dans plusieurs parties du pays, presque détruit les petits fermiers. Je pense cependant que ce ne sont que des commotions passagères dans le système général dont je viens de parler. Il n'y a rien de bas et de vil dans les occupations de la campagne. Elles conduisent l'homme au milieu des grandes et magnifiques scènes de la nature et le livrent aux méditations de son esprit, que vivifient les influences extérieures les plus pures et les plus nobles. Aussi l'homme du monde ne trouve-t-il point avilissant pour lui de communiquer, à la campagne, avec les derniers ordres, tandis qu'à la ville ce n'est que par hasard qu'il a des relations avec ceux qui sont au-dessous. Il se dépouille de sa réserve orgueilleuse, content de faire disparaître les distinctions de rang et de goûter les plaisirs purs et véritables d'une vie simple et frugale. Je crois que c'est une des causes qui ont rendu la grande et la petite noblesse plus affables à l'égard des classes inférieures que dans les autres pays, et qui ont fait supporter aux petits nobles des charges et des calamités excessives, sans murmurer de l'inégale répartition des fortunes et des privilèges.

On doit attribuer à ce mélange de la société polie et de la société campagnarde les belles inspirations de la poésie pastorale parmi les Anglais, et ces incomparables descriptions de la nature dont abondent les poëtes, qui, depuis « la fleur et la feuille » de Chaucer, ont continué à faire naître dans nos cabinets l'agréable fraîcheur et l'odeur suave d'un paysage couvert de rosée. Ceux qui, dans les autres pays, ont cultivé ce genre de littérature, nous paraissent avoir rendu à la nature une visite de hasard et ne connaissent ses charmes que superficiellement : mais les poëtes anglais ont longtemps vécu avec elle; ils ont pénétré dans ses asiles les plus secrets, surpris ses moindres caprices. Le zéphyr qui ride la surface de l'onde, le léger murmure de la feuille qui tombe, la chute d'un caillou roulant dans un ruisseau, l'odeur qu'exhale l'humble violette, la marguerite qui déploie le matin ses teintes cramoisies; tous ces divers accidents ont été saisis par des observateurs délicats et pleins de sentiment, et ont servi de texte à de touchantes moralités.

Ce goût des personnes distinguées pour les occupations champêtres a donné à la campagne une étonnante physionomie. Une grande partie de l'Angleterre forme un terrain plat et uni, et elle serait monotone sans les charmes de la culture : mais elle est garnie, et pour ainsi dire, semée de châteaux et de palais, et environnée de parcs et de jardins. Elle n'offre pas de points de vue magnifiques, mais des habitations commodes où l'on goûte un repos sûr et tranquille. Chaque ferme, chaque toit couvert de chaume présente un tableau, et comme les chemins forment des détours continuels et que la vue est coupée de haies vives et de bosquets charmants, l'œil voit avec plaisir la succession perpétuelle de petits paysages d'une beauté enchanteresse.

Le grand charme du paysage anglais est dans le sentiment moral qu'il fait naître. Il s'associe dans notre esprit aux idées d'ordre, de tranquillité, de principes sages et modérés, de coutumes vénérées et d'usages respectables. La vieille église, d'une architecture gothique, avec son portail bas et massif, sa tour antique, ses fenêtres ornées de vitraux de couleurs variées, le soin scrupuleux avec lequel on veille à sa conservation, les monuments des guerriers et des hommes illustres des anciens temps, les pierres sépulcrales qui rappellent les générations passées des fermiers robustes, dont les descendants labourent encore les mêmes champs et prient aux mêmes autels, tout paraît être le produit de siècles heureux et paisibles. Le presbytère, édifice irrégulier, dont une partie est antique et l'autre réparée et changée selon le goût de l'époque et des différents propriétaires qui l'ont habité, le village voisin, ses chaumières vénérables, le tapis de verdure abrité par les arbres sous lesquels les ancêtres de la génération actuelle se sont livrés à la joie ; la vieille demeure d'une famille isolée dans un petit champ, et qui semble regarder avec un air de protection la scène dont elle est environnée ; tous ces traits particuliers au paysage anglais annoncent le calme et la sécurité, l'héritage des vertus domestiques et de l'attachement au lieu, qui donnent une idée touchante du caractère moral de la nation.

Le dimanche matin, c'est un beau spectacle, lorsque le son mesuré de la cloche se fait entendre dans les campagnes tranquilles, de voir les paysans, vêtus de leurs plus beaux habits, se diriger en foule vers l'église. Mais on éprouve encore plus de charme en les trouvant, sur la fin de la journée, réunis à la porte de leur chaumière : ils semblent jeter des regards satisfaits sur les ornements dont ils ont eux-mêmes embelli leurs habits.

Cette délicieuse sensation, cette affection paisible qui réside dans les familles, est la mère des vertus les plus solides et des plus pures jouissances (1).

Traduit de l'anglais par ALB. DEBOUT.

(1) L'auteur termine ces réflexions par la citation d'un long passage d'un poëte anglais ; ce tableau de la vie champêtre offre peu d'intérêt traduit, tout son charme consiste dans une versification facile.

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES.

LE LAZZARONE NAPOLITAIN.

De tous les êtres sublunaires, le lazzarone est assurément l'un des plus difficiles à définir. Appartenant à la race humaine par sa conformation, il en diffère totalement par ses habitudes. On pourrait dire qu'il tient le milieu entre le

pède et le reptile. Il participe à la fois de l'homme et du lézard. Comme le lézard, il rampe pendant la grande chaleur du jour; il marche comme l'homme pendant les heures fraîches du matin et du soir.

Il vit de soleil et de macaroni; le soleil, Dieu le lui donne; le macaroni, les hommes le lui vendent. Comme il ne possède rien, il faut, pour le payer, qu'il acquière; pour acquérir, il faut qu'il travaille. Telle est la raison qui le force d'abandonner, pendant quelques instants de la matinée, la vie horizontale, qui seule lui convient, pour l'existence perpendiculaire, à laquelle le Créateur condamna tous les individus du genre homme :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.

Toutefois ce dérangement est peu pénible. En tous pays, trois sous sont bientôt gagnés, et trois sous suffisent au besoin du lazzarone.

Voici comment il distribue son budget; pour le macaroni, un sou et demi, c'est le nécessaire; pour l'eau glacée (le lazzarone n'en boit pas d'autre), un demi-sou, c'est le luxe. Reste un sou qu'il partage entre le tabac et l'improvisateur, c'est le plaisir physique et le divertissement de l'esprit. Pour gagner ces trois sous, il suffit de porter le sac de nuit d'un voyageur. Si le voyageur est généreux, et qu'au lieu de trois sous il donne un *carlin*, le lazzarone se repose pendant trois jours, car tant qu'il a quinze centimes devant lui, il ne bougerait pas pour un empire. A quoi bon? sa journée est assurée; le soleil est si beau aujourd'hui! et demain n'est pas encore. Un supplément n'ajouterait rien à son bien-être, et cette modique somme fait face à tous ses besoins. Il ne lui faut pas de maison, c'est la voûte du ciel qui l'abrite; le feu lui est inutile, c'est le soleil qui le chauffe. Quant aux vêtements, il s'en dispenserait volontiers; mais, la police les lui imposant, il les réduit à leur plus simple expression. Son costume consiste en un caleçon et une chemise de toile; encore ces deux objets sont-ils d'ordinaire dans un tel état de délabrement qu'ils laissent à nu plus que les bras, les pieds, les jambes et la poitrine du lazzarone. C'est que ses revenus ne lui permettent pas de les renouveler souvent. Il ne peut même en faire l'acquisition; cette mince toilette est, avec un caban et un bonnet de laine brune, tout ce qui lui reste de quelque grand profit de sa jeunesse. Aussi est-il à remarquer que plus le lazzarone avance en âge, plus son caban est misérable. L'homme et l'habit se sont usés ensemble, et l'ornement de ses jeunes années est devenu le compagnon de ses vieux jours.

En outre, le lazzarone possède un panier d'osier, long et plat. Ce panier lui est absolument indispensable : il s'en sert à tout instant. Faut-il, pour gagner ses trois sous, qu'il transporte quelque chose? le panier est sa voiture; pleut-il? il met son panier sur sa tête en guise de parapluie; le soleil est-il trop ardent? le panier devient parasol; la terre est-elle humide et veut-il s'asseoir? le panier se transforme en fauteuil; enfin la nuit, quand il veut dormir, ce panier est son lit ordinaire. De même que son caban forme toute sa garde-robe, ce panier compose tout son mobilier; il ne s'en sépare jamais; comme l'escargot, il traîne toujours sa coquille; il porte avec lui toute sa fortune, comme Bias.

La journée du lazzarone se divise tout simplement : après le petit travail obligé du matin, il se rend sur un des quais, à sa place favorite, se couche dans le panier dont nous venons de parler, et regarde son ciel d'or et sa mer toute bleue. Puis le sommeil le prend, il ferme doucement les yeux. S'il se réveille, ses regards tombent encore sur les flots qui étincellent, sur les arbres fleuris de la Chyaja; l'air est tiède, il le respire avec ivresse; il n'a pas un souvenir qui l'attriste, pas une espérance qui l'attire, pas un souci qui le tourmente; personne ne s'inquiète de lui, il ne s'inquiète de personne; le soleil chauffe délicieusement ses membres, il se retourne avec volupté. Si, dans cet instant, vous passez devant lui, il tend la main, espérant que votre charité le dispensera de se déranger le lendemain. Si vous lui donnez, il ne vous remercie pas; si vous ne lui jetez rien, il retire sa main en murmurant de la peine inutile qu'il a prise, et se rendort. Ainsi se passe la journée.

Le soir, il se dirige vers le môle, et, selon la disposition de son esprit, il choisit parmi les trois improvisateurs dont la jetée de Naples est le théâtre. Le premier raconte des histoires terribles; le second des aventures burlesques; le troisième lit l'*Arioste* ou le *Tasse*. L'improvisateur le plus aimé du môle est un petit vieillard vêtu d'un habit noir, de culottes courtes, d'un chapeau à cornes, et portant sur le nez de grandes bésicles bleues. D'une main, il tient un livre, et de l'autre une baguette blanche, à l'aide de laquelle il gesticule avec frénésie, au grand contentement de l'auditoire déguenillé qui l'entoure. A celui-là, le lazzarone donne très-libéralement le demi-sou qu'il a économisé à cet effet. Mais si l'homme aux lunettes est absent, et que son successeur soit moins habile, le lazzarone, au lieu de le payer, achète des figues et les mange tranquillement sans l'écouter. Après le spectacle, il retourne à sa place du matin, revêt son caban, et passe la nuit à dormir ou à rêver au clair de lune. Le lendemain, il recommence; rien n'a changé pour lui.

La pluie seule, et, Dieu merci, elle est rare à Naples, bouleverse toute son existence. Elle lui interdit le quai, le môle, la vue de la mer; alors il se retire sous le portique d'un palais. Comme ce jour-là l'eau frappée lui serait désagréable, et que l'improvisateur n'improvise pas, il dépense en tabac ce que lui coûtent ordinairement la glace et la poésie. Sa pipe, de terre rouge, ne quitte pas sa bouche, et son parfum lui fait prendre en patience la sévérité du ciel.

Outre qu'il doit se soumettre, ainsi que tous les mortels, aux intempéries de l'atmosphère, le lazzarone ne peut pas toujours vaincre ce besoin de mouvement qui est inhérent à la nature humaine; il a des fantaisies tout comme un autre. Le désir le prend quelquefois d'aller à Portici visiter un de ses anciens amis. Il ne songe pas un instant à faire cette course à pied. Jamais un lazzarone ne se sert de ses membres pour son plaisir. Il prend une voiture, un *corricolo*. Le corricolo de Naples est une sorte de tilbury attelé d'un petit cheval, et qui semble construit pour porter deux personnes; mais seize lazzaroni s'y placent facilement. Les uns sont à cheval sur le brancard; les autres, couchés dans un panier suspendu sous la caisse du tilbury, s'y trouvent dans la position des chiens de nos rouliers. Sept ou huit des voyageurs, pressés les uns contre les autres, se tiennent à l'arrière, debout comme des matelots sur une vergue, portés par un bâton disposé à cet effet. Le cocher est habituellement de ce nombre; c'est par-dessus la tête des personnages assis dans la caisse du véhicule qu'il conduit et fouaille son petit cheval couvert de grelots. Le tarif de cet équipage, qui va toujours au grand galop, est proportionné à la fortune du lazzarone; et, comme ce jour-là encore la conversation de l'ami remplace les histoires du môle, il donne au cocher le salaire de l'improvisateur.

Le lazzarone a d'ailleurs presque toujours un frère co-

cher et un autre frère moine. Le premier le transporte, le second lui donne à dîner le dimanche. En cela, les moines sont une des grandes puissances du gouvernement napolitain ; eux seuls savent contenir cette population qui, bien qu'endormie, peut se ranimer (ce ne serait pas la première fois), et qui se trouverait au réveil d'autant plus terrible que, n'ayant rien à perdre, elle pourrait tout oser.

Le lazzarone est sujet à une autre fantaisie : quoique sobre, il advient parfois, quand le ciel est bien clair, quand son cœur est joyeux, qu'il songe au parfum d'une glace à la vanille, au fumet d'une bouteille de vin blanc de Capri. Que faire? il n'a rien; comment subvenir à cette dépense imprévue? il a recours à une recette extraordinaire, il vole. Dans ce nouveau métier, il apporte son esprit et sa philosophie ordinaires. Il n'existe en aucun pays de filou aussi adroit, aussi froid que le lazzarone. A Naples, tout le monde vous conte que lorsque les apprentis filous passent leur examen pour devenir maîtres voleurs, on leur pose les questions suivantes :

— Où as-tu travaillé? demande l'interrogateur au postulant.

— A Paris.

— Tu ne sais rien.

— A Londres.

— Tu sais quelque chose.

— A Naples...

— A Naples! alors tu sais tout. Tope là, tu es des nôtres.

Le lazzarone *fait* surtout dans le foulard. Aussi le voyageur qui, après s'être promené pendant une heure sur la Chyaja ou sur le *Largo del Castello*, ne trouve pas, au retour, son mouchoir absent de sa poche, doit se considérer comme protégé de saint Janvier. Au reste, le lazzarone vole avec plus de bonhomie encore que d'adresse. Il ne prend que ce dont il a besoin. Le vol est pour lui une conséquence philosophique. Voici son raisonnement : « Tu as le superflu, le nécessaire me manque ; nous sommes frères, il est juste que nous partagions. »

Un vol si bien raisonné n'est plus un vol, c'est le communisme mis en pratique.

Le lazzarone paraît en être persuadé. Il fouille votre poche avec le calme le plus parfait. A-t-il la main lourde? en vous retournant brusquement le prenez-vous sur le fait ? il vous regarde. Si vous le menacez, il se sauve en vous faisant les cornes. Si vous riez, il rit avec vous et vous promet d'être plus adroit une autre fois.

Un soir, j'étais sur le môle avec quelques officiers de marine ; nous causions depuis une demi-heure, lorsqu'un Napolitain de notre connaissance nous accosta.

— Savez-vous ce qui vient de vous arriver ? demanda-t-il à M.***, commandant du *Grenadier*.

— Quoi donc ? reprit le marin.

— Un lazzarone vous a volé.

M.*** chercha dans ses poches et y trouva leurs habitants ordinaires.

— Oh ! continua le Napolitain, il n'a rien emporté. Il a fait seulement une inspection, et rien de ce que vous avez ne lui convenait. De la première poche il a tiré des gants ; ils n'étaient pas neufs, il les a remis à leur place. Dans la seconde il a trouvé un mouchoir. Il était de toile, par conséquent impossible à vendre ; il l'a également laissé dans votre poche, ne voulant pas vous priver d'un objet qui vous est utile et qui ne lui serait d'aucun usage.

— Et comment diable ne m'avez-vous pas averti ? demanda le marin.

— Si je vous avais averti, j'aurais appris ce soir combien a de pouces la lame d'un stylet napolitain.

En effet, le lazzarone ne pardonne pas au dénonciateur. En cela, il se montre rationnel comme de coutume. Car, si on le dénonce, on le met en prison. Si on le met en prison, on lui ravit le soleil, la vue de la mer, l'improvisateur. Et que voulez-vous qu'un lazzarone devienne sans l'improvisateur, sans la mer, et sans le soleil ? Il faut donc bien qu'il tue le dénonciateur. Ces sortes de vengeances sont les seules causes de cette distribution de coups de couteau qui se fait si fréquemment, la nuit, dans les rues de Naples.

La nuit..., car le lazzarone ne se venge que lorsqu'il peut le faire sans être vu et sans danger. Il n'est pas brave. A quoi lui servirait la bravoure ? à se battre? mais s'il se bat, il peut recevoir des coups ; et pour qui se battrait-il ? pour le gouvernement? pour le roi ? pour la liberté ? Le gouvernement, il ne le connaît pas ; son roi, c'est Dieu ; sa liberté, c'est le soleil qui rayonne, c'est la mer qui murmure, c'est l'air embaumé qu'il respire.

L'oisiveté est mère de tous les vices, a-t-on dit ; le lazzarone prouve chaque jour la vérité de cet axiome. Mais, tout en condamnant sa paresse, il faut lui tenir compte des influences qui l'attirent et l'enchaînent dans cet état de torpeur. Il subit la mollesse de sa nature et la douceur énervante de son climat. Cet amour excessif du repos n'appartient pas seulement au lazzarone, c'est le caractère distinctif de presque toutes les races méridionales. En observant depuis, à Constantinople, ces vieux Turcs qui passent leur vie accroupis devant leurs maisons, les yeux errants sur le Bosphore, l'âme perdue dans je ne sais quelle vague rêverie, j'ai trouvé dans ces hommes, étrangers à tout ce qui se passe dans ce monde, plus d'une analogie avec le lazzarone. Seulement le Turc est plus naïf, et, il faut bien le dire, plus dominé par sa religion. Il n'assassine pas et ne vole jamais (1). Il aime à vivre, comme le Napolitain, dans le silence, dans la solitude, dans l'oubli de toutes choses. Mais son repos n'est pas, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la même nature que celui du lazzarone. Le Turc est beaucoup moins matérialiste. Quand, pour faire ce qu'il appelle son *kief*, il s'accroupit à l'ombre, en face de son beau ciel, au bord des flots de la *Corne d'or*, ce n'est pas une jouissance physique qu'il recherche ; il veut, au contraire, oublier tout ce qui est matière en lui, pour se plonger dans une poétique contemplation ou dans une extase religieuse. Le lazzarone, lui, ne voit dans le repos que le bonheur de ne rien faire. Il a nommé cet état incomparable le *far niente*. Les houris du prophète et les jardins merveilleux qu'il promet n'auraient pas à ses yeux de grands attraits. Son paradis, à lui, ce serait de vivre dans une continuelle immobilité, de rester couché au bord de la mer, sans se déranger une seule fois pendant toute l'éternité. Quand il est étendu sur la grève, la tête à l'ombre de son panier, le corps au grand soleil, ce n'est pas, ainsi que le Musulman, un rêve que son imagination poursuit, il songe tout simplement que la place où il se trouve est excellente, que les rayons du soleil l'y chauffent à un degré tout à fait convenable, que sa tête est confortablement appuyée, qu'il se baignera dans trois jours si la chaleur continue. En un mot, toutes les facultés de son âme sont absorbées à jouir du bien-être de son corps.

Cependant les lazzaroni ont quelquefois dépouillé leur caractère ordinaire et secoué tout d'un coup leur paresse. Mais cela n'est arrivé que dans des circonstances exceptionnelles qui les arrachaient forcément à leurs habitudes,

(1) A Constantinople, on ne cite pas un seul exemple de vol commis par un Turc.

et lorsqu'ils étaient entraînés par l'un des leurs, comme au temps de Masaniello, ou soulevés par des instigations puissantes, comme celles du cardinal Ruffo. Alors ils ont montré une férocité inouïe. Il devait en être ainsi, car « lorsque les hommes, après une longue apathie, se réveillent tout à coup et s'attachent à quelque chose, c'est toujours avec passion. » C'est M. Thiers qui l'a dit.

Le lazzarone n'a jamais moins de trente ans. Auparavant il a couru le monde, il a sacrifié aux passions humaines, il a été pêcheur, ou cocher, ou *fachino;* mais il n'était pas lazzarone; tant de philosophie n'appartient pas à l'enfance! Sa vie, comme on le voit, peut se comparer à celle du papillon. Pendant quelque temps il a été jeune, beau peut-être, plein de gaieté, de folie; il a voltigé çà et là; puis, comme le papillon qui, à l'automne, ploie ses ailes et disparaît; lui, quand vient l'âge de raison, il laisse là tous les égarements de la jeunesse, toutes les agitations de la vie, tous les souvenirs du passé, et il se transforme en chrysalide humaine.

Le lazzarone ne parle presque jamais. Que dirait-il ? sa vie, ses contemplations et partant ses pensées sont toujours les mêmes. Les intérêts des hommes ne le concernent pas; son voisin ne le préoccupe guère; il vit en lui. Il est cependant quelquefois obligé d'exprimer ses besoins. Alors il a recours à une gesticulation, à un langage par signes qu'il a inventé pour cet usage et qui, consistant dans le jeu des muscles de la face, le fatigue moins que l'émission gutturale de la voix. Si à une question que vous lui faites il veut répondre par une affirmation, il se contente de fermer les yeux d'un air approbateur. Si c'est *non* qu'il veut dire, il soulève languissamment la tête et fait claquer sa langue contre son palais. C'est là le signe négatif par excellence, non-seulement à Naples, mais aussi dans tout l'Orient. Lorsque votre question est pour lui sans intérêt, il se tourne tranquillement de l'autre côté sans rien dire, et l'on sent que, lui aussi, est prêt à répondre : « Ote-toi de mon soleil ? »

Le lazzarone est généralement laid. Ses traits, fortement accusés, manquent de régularité. Il a eu primitivement le teint d'un cigare de La Havane. Mais cette couleur s'assombrit avec les années; le bistre foncé lui succède. A quarante ans la peau de son visage a la nuance d'une vieille selle; elle est complétement noire à l'âge où ses cheveux blanchissent.

Que pensez-vous maintenant du lazzarone? est-ce l'égoïsme incarné, ou la philosophie faite homme? Je vous le laisse à décider.

Je crois, pour ma part, que le lazzarone est l'homme que cherchait Diogène, qui lui-même était un lazzarone.

Pendant mon séjour à Naples, je ne pouvais me lasser d'observer cette population incomparable qui va diminuant tous les ans. La civilisation, cette lave brûlante, a atteint le lazzarone. Elle le fond dans son creuset universel. Ces hommes si excentriques commencent à subir la loi commune. Leurs besoins augmentent; pour les satisfaire, le vol ne leur suffit plus; car la police napolitaine devient chaque jour plus vigilante et plus sévère. Il faut donc bien qu'ils travaillent, et par conséquent qu'ils disent adieu à la vie contemplative. La plupart des lazzaroni que l'on rencontre maintenant paraissent extrêmement vieux. Ceux-là ont lutté contre l'invasion; ils vivront jusqu'au dernier jour dans leur paresse, et mourront bravement dans leur misère; mais avec eux finira cette race si intéressante des lazzaroni.

ALEXIS DE VALON.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE.)

M. Louis Dubeux, conservateur-adjoint de la Bibliothèque Royale, vient de publier une brochure concernant la découverte du cœur de saint Louis à la Sainte-Chapelle du Palais. On y trouve sur l'authenticité de cette relique toutes les pièces de la discussion qui s'est établie dernièrement à cet égard. Une lettre de M. le baron Taylor, datée de Malte, vient de confirmer que M. Dubeux a en effet découvert le véritable cœur de Louis IX.

— M. Dantan jeune, préoccupé de travaux sérieux, vient cependant de publier une charge pleine de finesse et d'esprit : celle de l'acteur Neuville, qui obtient en ce moment beaucoup de succès aux Variétés, dans la pièce de *Jacquot.*

— La rentrée de Bouffé a eu lieu aux Variétés avec un immense succès; un acteur inconnu jusqu'à présent à Paris, Delmas, a remplacé Bouffé au Gymnase, et justifie cette audace en jouant avec bonheur et talent un rôle écrit pour Bouffé.

— Nous voici entrés dans la saison musicale. L'Opéra, l'Opéra-Comique, les Bouffes, ont commencé par ouvrir la marche. L'Opéra nous a donné *Dom Sébastien*, l'Opéra-Comique, *Mina* et le *Déserteur*, les Bouffes, *Maria di Rohan*, quatre succès bien réels. Quinze représentations consécutives ont assuré à *Dom Sébastien* une vogue que l'on ne peut comparer qu'à celle de *Robert* et de *la Juive*. La direction a fait pour cet ouvrage des frais immenses de décors et de costumes. Rien n'est plus original et d'un plus grand effet que la scène du camp d'Alcazar au second acte; la vue de Lisbonne aux flambeaux, le convoi royal, au troisième acte, où l'on déploie les richesses d'une mise en scène sans exemple jusqu'à ce jour à l'Opéra. Le dernier tableau, représentant un fort au-dessus de la mer, éclairé par les rayons d'une lune splendide, excite à chaque représentation un nouvel enthousiasme. Le poëme de M. Scribe, un peu sombre peut-être, renferme des situations très-dramatiques et d'un grand intérêt. Le musicien n'a pas fait défaut au poëte, et nous pouvons assurer que, dans aucun de ses ouvrages, Donizetti n'a eu de plus belles, de plus nobles inspirations, des chants plus gracieux et plus passionnés. Parmi les nombreux morceaux qui, tous les soirs, enlèvent les applaudissements de la salle, il faut citer, au deuxième acte, la romance de madame Stoltz, *Sol adoré*, d'un caractère sentimental; le duo de madame Stoltz et de Duprez, et surtout l'air chanté par M. Duprez : *Seul sur la terre,* admirable mélodie qui aura un succès de popularité. Au troisième acte, la romance de Barroilhet, si touchante, si expressive : *O Lisbonne, ô ma patrie!* le duo passionné entre madame Stoltz et Massol; le duo entre Duprez et Barroilhet, qui renferme une phrase délicieuse; enfin la marche funèbre, d'un effet grandiose et solennel. Tout le quatrième acte est un chef-d'œuvre de science et d'inspiration. A toutes les représentations, le public en masse fait répéter le magnifique septuor que renferme cet acte; ce morceau restera attaché à la gloire de Donizetti, et il est jusqu'à ce jour le plus beau fleuron de sa couronne. Au cinquième acte, le compositeur trouve encore des chants tendres et dramatiques à la fois : ainsi, le duo de la prison entre madame Stoltz et Duprez, la ravissante barcarolle chantée si agréablement par Barroilhet, et le trio final entre madame Stoltz, Barroilhet et Du-

prez, sont autant de morceaux qui auront dans les salons la même vogue qu'au théâtre. L'exécution de *Dom Sébastien* est des plus brillantes : madame Stoltz déploie, dans le rôle de Zaïda, toute la puissance de son beau talent; Duprez, dans celui de Dom Sébastien, et Barroilhet dans celui de Camoëns, font admirer leur voix et leur méthode parfaites. Quant à Massol, il est fort bien dans le rôle d'Abayaldos. Les danses du deuxième acte sont originales et de bon goût; les chœurs ne laissent rien à désirer.

Maria di Rohan a été aussi pour Donizetti le sujet d'un éclatant succès au Théâtre-Italien. La pièce n'est autre qu'un *Duel sous Richelieu*, de M. Lockroy, très-habilement arrangé pour la musique. Les deux premiers actes sont remplis de motifs charmants : on applaudit principalement la première romance chantée par M. Salvi, une belle cavatine chantée par madame Grisi, et une ballade d'une simplicité et d'une élégance adorables; dans le second, une romance de Salvi, un duo entre Salvi et Ronconi, et encore un duo en mouvement de valse entre Salvi et madame Grisi, qui fera fortune dans les concerts. C'est pour le troisième acte que le compositeur a réservé ses inspirations les plus dramatiques : là, le musicien et le chanteur luttent de talent, de grâce et d'énergie, pour exciter l'enthousiasme; et, il faut le dire, à chaque représentation leur but est atteint, car cet acte est complétement beau. Le public a pris pour habitude de redemander et de faire répéter, entre autres morceaux, l'air brillant de madame Grisi, et la cavatine si entraînante de Ronconi; il ferait répéter aussi l'admirable trio final, si les artistes ne se trouvaient pas trop fatigués.

A l'Opéra-Comique, la jolie pièce de M. Thomas, *Mina*, continue à attirer la foule : poëme et musique font le plus grand plaisir. Le *Déserteur* balance presque ce succès, et contribue avec *Mina* à la prospérité toujours croissante de ce théâtre.

Maintenant, nous allons avoir des nouveautés musicales pour le jour de l'an. Parmi les albums qui vont inonder Paris et la province, l'album Labarre se fait remarquer par une élégance, une richesse inaccoutumées : les dessins, de F. Sorrieu, sont autant de tableaux de genre; les Paroles, signées des noms les plus connus dans la littérature, sont toutes de petits poëmes pleins de variété et de distinction qui trouveront accès dans les familles. Quant à la musique, elle est de Th. Labarre, l'auteur de tant de mélodies populaires. On parle de l'exécution du *Miserere* de Donizetti à l'Académie royale de Musique : ce serait là une excellente idée; le public est désireux de connaître comment Donizetti, après Rossini, a traité la musique religieuse. Il est impossible que l'auteur de la marche funèbre et du quatrième acte de *Dom Sébastien* n'ait pas produit un œuvre digne au moins de tout ce qui a été composé dans ce genre jusqu'à ce jour.

— Parmi les nouveaux dessins dont le musée Standish a enrichi la nouvelle collection du Louvre, on remarque une admirable esquisse de Rubens, représentant une *Aventure de Philopœmen.* On sait que cet illustre général, invité à dîner chez un de ses amis, devança de quelques instants les autres convives. Une des esclaves qui préparaient le repas, trompée par la simplicité du costume de Philopœmen, le prit pour un simple ouvrier, le pria de fendre du bois et de la seconder dans ses travaux domestiques. Ce dessin, dont le *Musée des Familles* donne ici une gravure, se fait surtout remarquer par la hardiesse et la vérité des accessoires que ce grand artiste a placés dans son œuvre.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.



Philopœmen, d'après Rubens (Collection Standisch).

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

LETTRES SUR L'INDE.



Vue d'Amsterdam, prise du quai.

LETTRE PREMIÈRE.

Amsterdam. — Le général van Mestreen. — L'hiver dans l'Inde. — Les pluies. — Les villages. — Les tisserands. — Novembre. — Les récoltes. — La mousson. — Les jardins. — Noël. — Janvier. — Palanquins. — Choultry. — Chasses. — Le tigre. — Le sanglier. — Février. — Les eaux du Quadavery. — Les fulgors porte-chandelle.

Amsterdam, 12 juin 1843.

En ouvrant cette lettre datée d'Amsterdam, vous vous attendiez sans doute, mon ami, à recevoir de moi de longs détails sur la Hollande, et particulièrement sur cette capitale puissante où le commerce règne en monarque absolu. Mais que vous aurais-je dit que vous n'ayez vu ou lu? Vous savez comme moi qu'Amsterdam a la forme d'un croissant, dont les extrémités sont formées par deux îles qui s'étendent dans le golfe de l'Y et qui communiquent à la ville par des ponts mobiles. Pourrais-je vous apprendre que la rivière de l'Amstel partage la ville en deux parties : l'une à l'orient qui s'appelle *oude zyde*, c'est-à-dire *ancien côté*, l'autre à l'occident qui prend le nom de *nieuw zyde*, ou *nouveau côté?* l'Amstel ne tarde pas à changer de nom, et devient le *Rokin;* un peu plus loin il franchit la voûte du Vyzendam et s'appelle le *Damrack*, jusqu'au moment où il se décharge dans l'Y par une vaste écluse. Amsterdam se compose de quatre-vingt-deux îles de diverses grandeurs, que deux cent quatre-vingts ponts unissent entre elles. Ne vous attendez donc pas à ce que je vous décrive chaque monument et chaque galerie de tableaux, chaque costume et chaque détail de mœurs. Venez seulement vous promener avec moi sur le quai du port : de là vous pourrez apercevoir le panorama de la ville entière, et remarquer un vieil officier de marine qui, chaque après-midi, s'assied au bord du Zuyderzée pour regarder la mer, s'amuser du mouvement du port, et causer avec les négociants et les armateurs, qui recherchent avidement sa conversation pleine de souvenirs d'un haut intérêt. Ce vieillard est le général Van Mestreen, qui a, pendant trente-six années entières, habité l'Inde, et qui possède sur ce pays les renseignements les plus curieux. Chaque jour, je passe une heure à deviser avec lui ; vous ne pouvez vous figurer l'immense richesse de récits que j'entends et que je recueille. Le général Van Mestreen sait sur l'Inde ce que les voyageurs anglais n'ont jamais voulu nous en apprendre, ou ce qu'ils n'ont point su observer. Je vous en fais juge.

Les saisons ne ressemblent point dans l'Inde à nos saisons de l'Europe, me dit le général.

Dans les circars septentrionaux, les pluies qui accompagnent le commencement de la mousson du nord-est cessent généralement dans la première moitié de novembre. Alors le ciel s'éclaircit et le temps devient délicieux. Les matinées sont d'une pureté admirable, et le terrain s'humecte d'une abondante rosée. Pas un nuage ne trouble l'azur brillant du ciel, qui demeurerait sans tache, si de temps en temps on n'y apercevait un milan planant dans les airs à une hauteur prodigieuse. Le soleil se couche dans des flots de pourpre, et la fraîcheur des nuits permet à l'homme de se livrer à un sommeil réparateur.

Une magnifique verdure couvre toute la face du pays qui présente tour à tour de riches pâturages et des champs semés de diverses céréales, mais surtout de riz. Les nombreux étangs ou réservoirs sont pleins jusqu'aux bords, et étincellent aux rayons du soleil. Le fleuve majestueux roule des flots abondants, animé par les embarcations des Indiens qui se croisent en tous sens pour se livrer à leur commerce, tandis qu'à l'extrémité de l'horizon les vastes montagnes, dépouillées de leur horreur, s'élèvent bleuâtres sous mille formes fantastiques.

Les objets qui frappent principalement la vue sont les pagodes, la plupart blanches, mais d'architecture et de dimensions variées ; puis, en y regardant de plus près, on reconnaît les villages indiens, construits au milieu de bosquets de palmiers, de tamariniers et de bananiers. La fumée qui se déroule et s'élève d'entre les arbres, jointe à leur site paisible, remplit l'âme des plus douces pensées de félicité champêtre. Nul doute qu'en effet les modestes habitants de ces demeures solitaires ne jouissent de beaucoup de paix et de bonheur ; mais ils ont aussi leurs soucis, et quelle situation en est exempte sur la terre? Dans les époques de disette, leur subsistance est précaire ; les fonctionnaires indigènes sont pour l'ordinaire des tyrans, toujours prêts à leur enlever, en les pressurant, une partie de leurs faibles moyens d'existence, tandis que leurs guides spirituels, les brames, les assujettissent à une foule d'observances absurdes, et les tiennent autant que possible dans un grand esclavage moral. Les maisons des Indiens sont communément composées de murs de boue, avec des toits en palmes et en bambous fendus, recouverts de feuilles de cadjan ; les femmes prennent plaisir à orner leurs planchers de terre par des figures dessinées avec de la craie. A tout village d'une certaine étendue est attachée une école, presque toujours construite dans quelque jardin du voisinage. Le maître d'école est ordinairement un brame qui, assis sur une natte, soit dans l'intérieur du bâtiment, soit sous la viranda (balcon en treillage), donne à ses écoliers des leçons sur les devoirs de la vie, d'après la manière dont il les conçoit, et leur apprend les lettres ou les chiffres, en les leur faisant tracer avec le doigt sur le sable, ou sur une feuille, avec un instrument de fer consacré à cet usage.

C'est dans ces villages que le patient tisserand dispose son métier sous l'ombrage d'un arbre, et fabrique ces produits qui ont donné tant de célébrité aux manufactures de l'Inde. Les provinces du Nord ont été pendant longtemps célèbres pour les toiles de coton, et ce commerce était autrefois très-florissant. La Compagnie des Indes avait cinq factoreries convenablement situées en des lieux différents, et il y avait en outre des marchands libres qui achetaient pour leur compte, et pour celui de Madras et de Calcutta. Les Français et les Hollandais avaient aussi autrefois des établissements qui faisaient des approvisionnements considérables des produits de ces manufactures. Mais la liberté du commerce et l'invention des machines ont ruiné les fabriques indiennes. Avant même le changement qui a eu lieu dans son privilége, la Compagnie avait abandonné toutes ses factoreries sur la côte, et ce commerce est maintenant dans les mains d'un petit nombre de marchands indépendants, qui font très-peu d'affaires.

Le mois de novembre est l'époque où l'on commence sérieusement les travaux du jardinage, et les personnes qui ont le goût de l'horticulture surveillent avec beaucoup d'intérêt et de plaisir les opérations des jardiniers indigènes.

C'est aussi en ce moment que l'on voit le chasseur, accompagné d'un ou deux domestiques basanés, traverser péniblement les terrains marécageux et les vastes champs de riz, pour tuer des bécasses, fort abondantes en cette saison. Un chasseur adroit en tue facilement de soixante à quatre-vingts dans une matinée. C'est un divertissement fort agréable, mais qui n'est pas sans danger pour la santé, puisque l'on demeure exposé pendant tout le temps aux rayons d'un soleil ardent. Les naturels du pays prennent aussi un grand nombre de ces oiseaux au piége, pour les envoyer aux divers marchés.

Dans le mois de décembre, il s'élève toujours pendant la nuit de très-fortes rosées qui suffisent pour humecter toutes les plantes cultivées, à l'exception du riz, qui demande à croître absolument dans l'eau. Les fermiers commencent donc à ouvrir des écluses dans les digues de leurs réservoirs, et il s'en échappe des flots abondants qui inondent les champs de cette céréale altérée. Les récoltes sèches sont alors fort avancées ; elles consistent en plantes appelées dans la langue télingienne *natcheny*, *minalon*, *guntalon* et *jannalon* ; cette dernière s'élève à la hauteur de huit ou neuf pieds ; elle est surmontée d'une large tête remplie de grain, semblable au maïs, dont elle paraît être une variété. On cultive aussi beaucoup de *gram*, espèce de plante légumineuse qui sert de fourrage pour les chevaux et les bêtes à cornes. Enfin, le pays produit encore du tabac. Vers le milieu du mois, le grain mûrit et la campagne prend une teinte dorée.

La mousson du nord-est est bien établie, souffle avec force et fraîcheur pendant le jour, poussant devant elle plus d'un nuage menaçant, mais qui ne se résout point en pluie. Pendant la nuit, c'est le vent de terre qui règne, mais faiblement. Le froid augmente et devient même trop rude pour les Européens dont la constitution a été énervée par un long séjour dans la zone torride. Les naturels du pays n'ont pas moins de peine à le supporter, et tombent souvent malades, faute de s'être munis de vêtements chauds appropriés à la saison.

A cette époque de l'année, les Européens peuvent sortir à toutes les heures du jour, à pied ou à cheval, sans éprouver beaucoup d'inconvénients de la chaleur. La nuit, il faut avoir soin de bien clore les persiennes des chambres à coucher, et une couverture n'est pas de trop sur le lit.

Vers la fin du mois, la moisson est en pleine activité, et le laboureur, aidé de ses enfants, coupe le blé, comme on le fait en Angleterre, avec une faux. On le porte ensuite dans des lieux préparés à cet effet, c'est-à-dire dont le terrain a été durci et nivelé ; et là, au lieu de le battre, on le fait fouler aux pieds par des bœufs, à la manière patriarcale.

Les jardins particuliers fournissent en ce moment la plupart des légumes d'Europe, et abondent en fleurs et en fruits de l'Inde, tels que des goyaves, des bananes, des grenades et des ananas : l'orange des montagnes mûrit ; elle est délicieuse ; c'est la même espèce que l'on appelle

en Chine le citron des mandarins ; l'écorce est détachée de la pulpe.

Nous voici arrivés au jour de Noël, que l'on ne manque pas de fêter dans l'Inde. En se levant, le matin, on trouve sa maison décorée de fleurs et de rameaux de platanes ; c'est une attention des domestiques nationaux, qui ont cru ainsi se rendre agréables. Les amis que l'on a parmi les Indiens s'empressent aussi d'envoyer en présents des fruits et d'autres bagatelles. Les Européens se font entre eux des visites de cérémonie, et le principal membre de l'établissement donne pour l'ordinaire aux autres un dîner, dans lequel il les traite avec une munificence orientale. Dans les stations éloignées de l'Inde, si les habitants vivent ensemble en bonne intelligence, ce qui n'arrive pas toujours, les relations sociales sont très-animées. La moindre circonstance, la venue d'un étranger par exemple, les met en train et donne lieu à une série de dîners auxquels tous les membres du cercle sont invités. Dans le lieu qu'habitait l'auteur de ces souvenirs, il y avait un résident commercial, un vice-résident et un assistant, un chirurgien, un maître du port et quelques négociants indépendants, parmi lesquels il s'en trouvait de mariés. Il y avait aussi, dans le voisinage immédiat, un petit établissement français, habité par cinq ou six familles, avec lesquelles on avait de nombreuses communications, ce qui ajoutait à l'agrément de la société. On dînait habituellement à trois heures, après quoi l'on se dispersait pour quelque temps ; puis on se rassemblait de nouveau le soir pour faire la partie et pour souper. Parfois on dansait, et le bal rassemblait toutes les beautés de vingt milles à la ronde.

Dans la première moitié de janvier, le temps et les travaux de la campagne sont les mêmes qu'à la fin de décembre ; mais vers le milieu du mois, on commence à remarquer un grand changement. La mousson souffle avec moins de force, et l'air se réchauffe agréablement, mais point cependant assez pour énerver. C'est le meilleur temps pour voyager ; les rivières sont rentrées dans leur lit, et le terrain est complétement sec. On sait que dans l'Inde la manière la plus commune de voyager est en palanquin. Ce palanquin a la forme d'une caisse oblongue avec deux portes à coulisse de chaque côté, et des persiennes que l'on peut ouvrir ou fermer à volonté. Il a quatre pieds qui l'élèvent un peu de terre quand il est immobile ; une perche qui avance des deux côtés repose sur les épaules des porteurs. Il est en outre élégamment peint comme une voiture bourgeoise, doublé intérieurement en indienne et garni d'un matelas, d'un dossier, et de toutes les autres commodités que peut admettre son exiguité. On est le maître de s'y asseoir les jambes étendues, ou de s'y coucher tout de son long, en abaissant le dossier. Le nombre ordinaire de porteurs est de huit ; mais en voyage, surtout quand les routes sont mauvaises, il en faut douze, indépendamment d'un homme pour porter les habits et les provisions dans des malles ou des paniers disposés à cet effet, et un *musaulgi* avec une torche pour éclairer pendant la nuit. A chaque relais on change de porteurs, comme de chevaux en Angleterre, et, de cette façon, on fait avec facilité et agrément cent milles et plus dans les vingt-quatre heures. C'est du moins ainsi quand on voyage en poste ; mais une manière bien plus agréable, si l'on n'est pas pressé et surtout si l'on est accompagné d'un ami, c'est de faire tout son voyage avec les mêmes porteurs. Dans ce cas, vous partez avant le jour et marchez jusqu'à huit ou neuf heures du matin ; vous vous arrêtez alors pour déjeuner, et ne vous remettez en route qu'à quatre ou cinq heures du soir. Dans l'intervalle, si vous trouvez un *choultry*, nom que portent les caravansérails dans l'Inde, vous pouvez vous y reposer, sinon vous pouvez entrer dans un *tope* (petit bois), et vous amuser, soit à chasser, soit à parcourir la campagne. Vos porteurs sauront toujours accommoder un carry, et vous pouvez dîner avant de continuer votre voyage. Le lecteur anglais aurait tort de se figurer qu'en employant ainsi les naturels du pays il se rend coupable de tyrannie ou d'oppression ; les porteurs de palanquins forment une caste particulière ; ils sont très-bien payés de leurs services, et très-contents de trouver de l'occupation.

Les étangs et les réservoirs sont, dans cette saison, couverts d'immenses troupes de canards sauvages et de sarcelles de toute espèce, dont la chasse est fort divertissante, et qui fournissent en outre un mets délicat pour la table. Les Indiens ont aussi différentes manières de les prendre ; la suivante est une des plus singulières : Un homme entre dans l'étang, où il a de l'eau jusqu'au menton, et la tête couverte d'une calebasse ou d'un pot de ketchari, objets que les oiseaux aquatiques voient habituellement flotter sur la surface de l'eau, et qui par conséquent ne les effrayent pas ; l'homme tire par les pattes et attache à sa ceinture autant de canards qu'il veut, après quoi il se retire en silence comme il est venu, sans exciter le moindre soupçon parmi ceux qui ont échappé à cet heureux stratagème.

Le mois de janvier est aussi très-favorable à la chasse, dont la plupart des Européens et beaucoup d'Indiens sont grands amateurs. Les chasseurs montent avant le jour sur des chevaux arabes, et à l'aide de chiens anglais, ou du moins de leurs descendants, ils poursuivent les renards qui sont fort nombreux dans l'Inde, quoique de plus petite taille qu'en Angleterre. Il y a aussi beaucoup de chacals, mais la chasse n'en est point divertissante. Les jeunes gazelles, au contraire, bondissent avec beaucoup de célérité et de grâce, et leur chasse est fort agréable.

La chasse au sanglier est encore un passe-temps fort recherché. Cet animal vit par troupeaux qui se cachent dans les jungles ou dans les champs de cannes à sucre, dont ils sont très-friands. Des Indiens dressés à cette occupation les font sortir de leur retraite, et à mesure qu'ils paraissent, le cavalier le plus proche lance son javelot, qui généralement blesse le sanglier et souvent le tue. S'il ne réussit pas, ceux qui suivent lancent à leur tour leurs javelots, et le sanglier finit par tomber soit sous leurs coups, soit par la perte de son sang, mais toujours après une longue poursuite.

Une chasse bien plus périlleuse encore, surtout quand on la fait à pied, est celle du tigre. Si l'on apprend qu'un de ces terribles animaux est dans le voisinage, ce qui se découvre aux actes de brigandage qu'il commet, l'indignation générale se réveille, et des villages entiers se lèvent en masse pour le combattre, armés de mousquets, de coutelas, de lances et de boucliers. Ils sont souvent commandés par des Européens armés de fusils de chasse, de pistolets, etc. La cavalcade approche du jungle où l'on soupçonne que le tigre se cache, et l'effraye en poussant de grands cris ou en frappant du tam-tam. Les yeux flamboyants et avec d'horribles mugissements, le terrible animal sort de sa tannière et essaye de fuir. S'il est arrêté, il attaque tous ses ennemis réunis, et en tue souvent plusieurs ; car un seul coup de sa patte suffit pour donner la mort à un homme. On vise, on tire, on le manque; on tire encore, il tombe enfin et expire aux acclamations des vainqueurs, qui contemplent avec surprise sa taille énorme, et se félicitent mutuellement de leur délivrance. Au Bengale, on monte pour l'ordinaire sur des éléphants pour chasser le tigre, et c'est la manière la plus sûre. L'éléphant porte

sur le dos ce que l'on appelle un *haudah* ou siége, sur lequel le chasseur se place, accompagné de son domestique indien, qui charge ses fusils et les lui présente, et d'où il peut répandre autour de lui la mort avec une sorte de sécurité. L'éléphant n'aime pas trop la rencontre du tigre, aussi prend-il grand soin de tenir sa trompe levée, afin de recevoir, en cas d'attaque, l'ennemi sur ses défenses ; mais le tigre le saisit parfois à l'épaule ou autre part, et, dans ce cas, l'éléphant se jette sur lui et l'écrase par l'énormité de son poids. Les tigres sont souvent tués à coups de fusil par des Indiens postés sur des arbres ou sur des plates-formes élevées exprès, d'où il les guettent au passage.

Il y a une espèce de léopard, appelé chitah, que les habitants parviennent à apprivoiser, et dont ils se servent pour chasser le cerf ou la gazelle.

Février est un mois calme et tranquille ; l'atmosphère est plus agréable et plus vivifiante qu'elle ne l'a encore été; pendant le jour le ciel est d'une pureté admirable, et la lune brille la nuit avec un éclat merveilleux. Si l'Inde était toujours ainsi, on ne serait guère tenté de la quitter après l'avoir une fois connue ; on préférerait y terminer ses jours plutôt que de retourner en Europe, en s'exposant aux désagréments et aux périls d'un long voyage et avec l'attente des rigoureux hivers du Nord.

Dans ce mois, les vents du Midi commencent à régner le soir, et les jours croissent un peu, quoique, comme chacun sait, ils ne deviennent jamais très-longs entre les tropiques, où il n'y a pas non plus de crépuscule comme dans les latitudes septentrionales, la nuit succédant presque immédiatement au jour. Les jardins continuent à se parer de fleurs et à produire des fruits en grande abondance ; mais ces derniers souffrent considérablement des déprédations d'une grosse espèce de chauve-souris qu'on appelle renard volant ; enfin on mange dans cette saison toutes sortes de légumes, tant européens qu'indiens, tels que carottes, navets, pois, choux-fleurs, choux, béringals, salade, etc. ; dans quelques provinces, on trouve d'excellentes pommes de terre, et quant aux ignames, que bien des gens leur préfèrent, il y en a partout.

Les cultivateurs se mettent à creuser des puits pour arroser leurs récoltes tardives. A côté de ces puits, ils élèvent ce qu'ils appellent un *pecotah*, machine très-simple pour faire monter l'eau. Elle consiste en une forte perche perpendiculaire, au bout de laquelle un bambou est placé de manière à pouvoir aller et venir comme la branche d'une balance. L'extrémité de ce bambou la plus éloignée du puits est chargée de quelques pierres ou briques, et à l'autre extrémité est attachée une corde avec un seau. L'Indien qui fait aller cette machine se place en face, et abaissant le seau dans le puits, il le remplit d'eau, après quoi, avec un léger effort, aidé par le poids qui est à l'extrémité opposée du bambou, il le relève et en verse le contenu dans un canal, d'où l'eau passe dans une infinité de rigoles qui traversent les champs qu'il s'agit d'arroser. Ces champs sont partagés en petits carrés de terre, chacun desquels est entouré de tous côtés de petites digues, de sorte qu'en faisant une ouverture dans ces digues, on fait couler l'eau dans le carré, et on rebouche ensuite l'ouverture pour qu'elle n'en échappe pas, jusqu'à ce que le terrain soit complétement saturé.

Dans le cours de ce mois, on célèbre une fête au village de Cotahpilly, où des pèlerins se rendent de toutes les provinces de l'Inde pour laver leurs péchés dans les eaux sacrées du Guadavery. Cette cérémonie consiste à se plonger dans la rivière, et à continuer d'y tremper la tête en adressant des prières aux divinités les plus célèbres. Il y a aussi une foire où toutes sortes d'objets sont exposés en vente, et où l'on trouve des divertissements de différentes espèces, tels que des *nautchis* ou danses indigènes, des drames hindous, et des représentations de jongleurs. Ces derniers sont d'une adresse sans pareille, et leurs tours de gibecière font marcher les spectateurs de surprise en surprise.

Rien de plus délicieux que de faire à cette époque de l'année des parties de campagne, aussi en profite-t-on pour donner de nombreuses fêtes champêtres, auxquelles on ne manque pas d'inviter toutes les dames du voisinage. On choisit un site charmant, sur le bord d'une rivière ou d'un lac, et ombragé par des bosquets de palmiers, de bananiers et d'autres arbres. On y envoie d'avance des tentes, qui y sont transportées par des bœufs, des chameaux et des éléphants, et accompagnées d'hommes appelés *clashis*, chargés de les dresser, de sorte qu'en peu de temps on voit s'élever un petit camp. La plupart de ces tentes sont vastes et commodes, et peuvent à volonté se partager en plusieurs appartements ; elles sont en outre garnies de tous les meubles qui peuvent contribuer à rendre une habitation agréable, comme chaises, sofas, tapis et tables. Celles qui sont destinées aux dames sont en général entourées d'un espace de terrain ceint d'un mur en toile, ce qui donne aux habitantes plus de liberté quand elles veulent se renfermer chez elles. Au jour fixé, la société se transporte au rendez-vous, dans des palanquins, des cabriolets ou à cheval, et chacun prend possession de la demeure qui lui a été assignée pour lui et ses domestiques indiens. Le plaisir seul est à l'ordre du jour. Avant l'aurore, les amateurs de la chasse se mettent en route, et celles d'entre les dames qui sont matinales les suivent, les unes à cheval, les autres en voiture. A l'heure où le soleil devient trop ardent, on revient faire sa toilette et prendre part à un magnifique déjeuner *à la fourchette*. Ensuite, les chasseurs les plus déterminés vont tuer des *floriken*, oiseau assez gros et d'un goût exquis, du genre de l'outarde, et qui se trouve pendant cette saison dans le gazon épais et sec. Les autres hommes restent dans les tentes auprès des dames, et jouent aux cartes, aux échecs, au tric-trac, ou bien se livrent à la conversation. L'amour se glisse souvent aussi, quoique invisible, dans ces parties de campagne, où se forme plus d'un projet de mariage, qui s'accomplit plus tard. A trois heures on sert le dîner, qui se compose des mets les plus délicats que l'on a pu rassembler. Là, on trouve du *pomflet*, le meilleur poisson du monde, du sanglier blanc et tendre comme du poulet, du chevreau meilleur que de l'agneau, du mouton du Bengale, des aloyaux et des ronds de bœuf, du pilau et du carry accommodés avec une rare perfection, des jambons, des langues, des conserves au vinaigre et au sucre, de Chine et d'Europe ; le tout arrosé d'ale blanc de Hodgson, de vin de Champagne et de Bordeaux, qui ranime les esprits fatigués par la chaleur. Le soir, les hommes se mettent à jouer à la longue paume ou à d'autres jeux de vigueur, ou bien ils arrangent des parties de cheval ou des promenades sur l'eau pour les dames, ou font balancer les enfants sur une escarpolette tendue d'un arbre à l'autre. Quand la nuit tombe tout à fait, on éclaire les tentes, et ceux qui savent jouer du violon ou de la flûte font danser le reste de la société, à moins que l'on ne préfère les jeux de l'enfance, tels que les gages touchés, les charades ou le colin-maillard. Un léger repas termine la journée, et chacun se retire pour dormir en paix, en dépit des moustiques.

C'est aussi l'époque de l'apparition des fulgors porte-chandelle.

Ces insectes, qui sont décrits dans le *Musée des Familles*, ne ressemblent en rien à nos jolies lampyres d'Europe, si populaires sous le nom de vers luisants. Nos lampyres les plus grands n'atteignent jamais les dimensions des fulgors, souvent longs de deux pouces. Leur tête, leurs ailes et leur corps sont orangés, les élytres vertes, avec trois bandes d'or.



Lampyre mâle d'Europe.



Le même au repos.

Après avoir passé ainsi quelques jours au sein des plaisirs, on se sépare à regret pour aller se replonger dans les travaux et les peines de la vie.

LETTRE DEUXIÈME.

Mars. — Moyen de combattre la chaleur. — Les briques. — Les graines. — Le sel. — La chaleur. — Le Koukati. — Les lits. — Propriété des Hindous. — Mariages. — La fête de Kali. — Sutties. — Les vents. — Le cocotier. — Incendie des forêts. — Le serpent aquatique. — Les oiseaux.

On peut compter que la saison chaude commence au mois de mars, mais la température n'est pas encore trop brûlante ; les jours sont agréables et les nuits assez fraîches. Les vents du Midi se sont établis et l'azur du ciel est coupé par de légers nuages cotonneux. Tous les étangs sont complétement à sec, et la terre desséchée présente de distance en distance de profondes crevasses. La campagne offre une teinte roussâtre, excepté dans les endroits où l'herbe aux lapins couvre les sables de son éclatante verdure, et où l'œil est rafraîchi par l'aspect des arbres toujours verts. Le chardon est en pleine fleur, et les récoltes de plantes oléagineuses ne sont pas encore rentrées ; on y trouve un grand nombre de cailles.

Les puits fournissent encore assez d'eau pour permettre aux blanchisseurs de continuer leurs travaux. Cette caste est en général attachée aux factoreries des Européens, qui se chargent de placer leurs toiles et qui les payent en proportion de l'ouvrage qu'ils font. Les blanchisseurs commencent à travailler longtemps avant le jour, et se font aider par leurs femmes et leurs enfants. Leur principal procédé consiste à battre ou fouetter la toile sur de grandes pierres plates placées d'une façon commode, une partie du tissu étant passée autour de la tête de l'ouvrier, afin de lui faciliter le moyen de mettre de la vigueur dans ses coups ; aussi règne-t-il dans leurs champs un bruit perpétuel semblable au tic-tac d'un moulin. On trempe encore la toile dans une solution de bouse de vache ou dans de l'eau de chaux, et elle est en outre soumise à l'action de la vapeur. La verdure, le soleil et le puits font le reste. Quand la toile a acquis la blancheur convenable, on l'étend sur des morceaux de bois bien unis, d'une espèce particulière, et on la calandre en la battant avec un maillet de la même matière ; puis on l'emballe et on la porte dans des magasins, où elle reste jusqu'à ce qu'il se présente une occasion de l'expédier.

C'est à l'entrée de la saison chaude que les Indiens commencent à faire des briques, industrie fort avantageuse à ceux qui s'en occupent, mais peu agréable à leurs voisins qu'incommode beaucoup la fumée de leurs briqueteries.

Les faiseurs de *toddy* s'occupent à extraire le *toddy* ou jus des palmiers, et en particulier de l'espèce appelée *palmira*. Cet arbre n'a point de branches, mais seulement des feuilles avec de fortes tiges, toutes en haut. Les hommes montent à l'aide d'une corde qui unit leurs pieds qu'ils appliquent à l'arbre, et se haussent par la force des reins. Ils coupent les feuilles et attachent des pots de terre aux tiges pour recuillir le jus qui en découle ; puis, le lendemain matin, ils retournent les prendre. Ce jus ou *toddy* est un breuvage agréable et sain quand il est nouveau et frais ; mais il fermente pendant la chaleur du jour, et acquiert des propriétés enivrantes ; aussi, dans cette saison, rencontre-t-on souvent des Indiens plus que gais.

Les troupes de Combadias et d'autres tribus nomades apportent de l'intérieur du pays des grains à dos de bœufs; arrivés sur la côte, ils échangent leurs grains contre du sel, avec lequel ils retournent chez eux. Ces peuplades forment de petits camps sur le premier terrain inoccupé qu'elles trouvent, et elles y restent tant que cela leur convient. Elles sont protégées la nuit par une race de chiens d'une grande fidélité, et emportent avec elles tout leur modeste ménage, chaque fois qu'elles quittent un lieu de campement pour un autre.

On fait beaucoup de sel dans les provinces septentrionales, et sur toute la côte de Coromandel. Cela continue pendant toute la saison chaude, et le procédé que l'on emploie est on ne saurait plus simple, c'est-à-dire que l'on

fait couler l'eau de la mer dans des carrés creusés dans la terre, comme en beaucoup d'autres pays. La chaleur du soleil fait évaporer l'eau, et laisse le sel au fond. Ce sel est porté dans des lieux plus élevés où on l'empile et le couvre de feuilles de cadjan pour l'abriter contre la pluie.

Des bâtiments européens, qui remontent la baie, s'arrêtent souvent aux différents ports pour y prendre des chargements de ce sel, mais la plus grande partie reste là jusqu'au mois d'août quand les caboteurs indiens le portent au Bengale.

Il arrive quelquefois dans ce mois que le vent passe à l'est, et, soufflant avec force, fait tomber les vieilles feuilles des arbres et en jonche la terre. Ce vent donne un temps couvert pendant un jour ou deux, et est ordinairement accompagné de fortes pluies qui rafraîchissent momentanément l'air et remplissent d'eau les étangs ; elles désaltèrent aussi les troupeaux qui, en certains lieux, souffrent cruellement de la soif.

Dans le mois d'avril, la chaleur augmente considérablement, et le thermomètre, à l'ombre, marque 87 ou 88° (24° 4e, 24° 9e, R.). Du reste, le ciel est pur et le temps agréable sous d'autres rapports. Les nuits sont belles et les clairs de lune magnifiques ; c'est dommage que leur calme soit troublé par les cris des chacals parcourant la campagne pour chercher leur proie.

La chaleur de l'atmosphère donne de la vigueur à plusieurs arbres et arbustes auxquels une haute température convient. L'épine de Manille, qui porte une petite fleur blanche, est délicieuse dans la fraîcheur du matin ; le cèdre dit bâtard est couvert de feuillage et de fleurs, et embaume l'air de sa suave odeur, tandis que le manguier parfume le *tope*.

Les Européens commencent à devenir languissants et inactifs. Tous les matins ils ont recours à des bains ou douches d'eau froide, ce qui donne un peu de vigueur à leurs muscles. Des stores ou canevas épais, appelés *gurnies*, sont abaissés tout autour de la maison pour diminuer le grand éclat du soleil, et les habitants restent autant que possible chez eux, où il fait un peu plus frais qu'au dehors, et où ils demeurent étendus sur des sofas. Les dames travaillent peu ; elles passent la plus grande partie de la journée dans un costume négligé, s'efforçant de tuer le temps en lisant des romans, ou de toute autre façon. Beaucoup d'hommes prennent plaisir à fumer le *houkah*, qui calme les chagrins et excite dans l'âme des pensées agréables ; il affaiblit à la vérité, mais c'est, sans contredit, la manière la plus distinguée de fumer. La coutume n'en est pas aussi générale qu'elle l'était autrefois. Un bon *tiffin* ou collation qui se sert à deux heures, et pendant lequel la société, s'il est nécessaire, se fait éventer par les brises artificielles du *punkah*, forme un des événements les plus importants de la journée. La sieste qui suit rafraîchit à son tour, et sert d'ailleurs à tuer encore un peu de temps. Cet usage n'a rien de déraisonnable dans un climat chaud, surtout pour ceux qui se lèvent avant le jour. Je parle, bien entendu, des personnes qui n'ont rien à faire ; celles qui ont des occupations sont obligées, quoi qu'il arrive, de s'y livrer, et sont beaucoup moins incommodées de la chaleur que les personnes oisives. Les unes et les autres vont, dans la fraîcheur de la soirée, faire une petite promenade dans des voitures découvertes appelées *tonjons*, ou bien à cheval. Les Européens préfèrent coucher sur des matelas durs qui sont plus frais. Leurs lits sont renfermés dans des rideaux à moustiques, communément faits de gaze verte. Les insectes en sont chassés par un domestique, au moyen d'un éventail, après quoi les rideaux sont bordés sous le matelas pour empêcher qu'ils n'y rentrent. Quand le maître du lit se couche, on entr'ouvre tout juste assez les rideaux pour qu'il puisse passer, et on les referme aussitôt après. De cette façon, on peut dormir en repos et jouir du bourdonnement de l'ennemi rendu inoffensif. Un long oreiller rond est placé dans la longueur du lit ; on l'embrasse pour tenir les jambes écartées et pour reposer les bras. La chemise et un long caleçon frais, avec un *palempou* pour les pieds, suffisent pour se couvrir pendant la nuit, encore y a-t-il bien des personnes qui se passent de ce dernier objet.

Les Indiens se ressentent aussi de la langueur de la saison, et ceux qui ne sont point forcés de travailler quittent rarement leur sofa ou une natte étendue par terre. Ils sont grands fumeurs de tabac, soit au moyen d'un petit *houkah*, soit sous la forme de cigares que l'on trouve souvent à la bouche d'enfants de quatre ou cinq ans. L'usage pernicieux de l'opium est aussi fort commun, surtout parmi les Musulmans. Les Hindous sont sans contredit le peuple le plus propre de la terre ; ils ne cessent de se laver généralement avec de l'eau tiède. Quand ils sont malades, leur remède souverain est la diète, et ils restent souvent cinq ou six jours sans rien prendre, pour affamer la maladie. Leur régime ordinaire se compose de riz, d'autres grains et de substances végétales, mais c'est une erreur de croire qu'il y ait des castes auxquelles la viande soit défendue. La grande masse du peuple est très-sobre, parce qu'elle n'a pas le moyen de faire autrement, et parmi les brames, les sivaïtes, etc., s'il y a beaucoup de personnes qui s'abstiennent de nourriture animale, c'est qu'elle ne leur plaît pas ; mais aucune loi, soit religieuse, soit politique, ne la leur défend, et ils peuvent manger, je crois, de toute espèce de viande excepté de bœuf, parce que la vache est un animal sacré chez les Hindous. Les mets des brames et des classes élevées sont fort épicés ; ils prétendent s'abstenir de vin et de liqueurs spiritueuses, quoique en secret ils ne soient pas très-scrupuleux à cet égard.

N'ayant pas beaucoup à faire dans cette saison, ils s'occupent du mariage de leurs enfants. Cette cérémonie est accompagnée de plusieurs observances bizarres qui varient selon les différentes castes et dans les diverses provinces. Les noces des jeunes gens d'un rang élevé se célèbrent avec une grande splendeur, et leurs parents n'épargnent rien dans cette occasion. Ces mariages et les processions en l'honneur de leurs divinités, dont les monstrueuses idoles sont transportées dans de lourds chars, traînés par leurs adorateurs, célébrant à haute voix leur puissance et leurs actes, continuent pendant toute la saison chaude, au grand ennui des Européens, qui ne trouvent aucun plaisir à la musique du tam-tam, du gong, aux vociférations des hommes et à l'odeur de l'huile qu'ils brûlent dans leurs torches.

Il serait pourtant à désirer qu'ils se bornassent à ces innocentes cérémonies, mais il y en a d'affreuses. C'est dans ce mois que tombe la fête de Kali, dont les fanatiques adorateurs se torturent de toutes les façons imaginables ; tantôt ils se percent ou la joue ou la langue avec un instrument tranchant, tantôt ils se brûlent le corps avec des fers chauds. Il y en a qui se passent un crochet dans les muscles du dos et se font hisser dans l'air à l'extrémité d'une poutre ou vergue suspendue au haut d'un mât et placée de façon à pouvoir tourner autour. La foule s'attache à l'extrémité inférieure de cette vergue, et la fait tourner avec rapidité, de sorte que le malheureux fanatique pirouette en l'air, brandissant une épée, pour faire voir qu'il méprise la douleur. Le but qu'il se propose est tantôt d'obtenir la faveur de la divinité, tantôt d'expier des crimes

qu'il a commis ; et tous ceux qui ont eu le courage d'endurer ce supplice deviennent après cela les objets d'un respect universel. On sait qu'un grand nombre de fanatiques périssent tous les ans en se jetant sous les roues du char de Juggurnath, qu'on a surnommé le Moloch de l'Hindoustan, convaincus que de là leurs âmes passent directement dans le paradis.

Tout le monde a aussi entendu parler des *sutties* ou cérémonies du brûlement des veuves sur le bûcher de leurs époux. Cette pratique régnait dans une grande partie des possessions anglaises de l'Inde, mais elle a été, en dernier lieu, interdite par le gouverneur-général, lord William Bentink, dont on ne saurait trop louer en cette occasion la fermeté et l'humanité. Une de ces *sutties* se fit en 1814 dans les environs du lieu qu'habitait à cette époque l'auteur de cet essai. Une femme nommée Soubamah se sacrifia. L'auteur n'apprit ce qui s'était passé que deux ou trois jours après, et s'étant rendu sur les lieux, il vit un trou creusé dans la terre, d'environ cinq pieds de profondeur et de treize à dix-huit en circonférence, avec quelques marches pour y descendre. Les ossements à moitié consumés et la cendre se voyaient encore au fond du trou, autour duquel les Indiens avaient suspendu à des bambous plantés en terre des fleurs et des fruits, destinés comme offrande aux mânes de Soubamah, qu'ils regardaient dès lors comme une divinité.

Le mois de mai est généralement le plus chaud de l'année, nonobstant les coups de vent du nord-ouest. A peu près tout le monde connaît ces tempêtes ou explosions passagères de l'atmosphère. Dans l'après-midi, une masse énorme de nuages s'accumulent dans le nord-ouest, et l'on en voit sortir par intervalles des éclairs accompagnés de tonnerre. Bientôt le vent tourne de ce côté et chasse avec force les nuages vers le sud-est. Ils sont d'une couleur bleu sale, et ressemblent aux flots d'une mer agitée parcourant le ciel. L'atmosphère s'obscurcit jusqu'à une grande hauteur par l'effet de la poussière que le vent soulève et pousse de côté et d'autre avec une grande violence, à tel point qu'on est obligé de fermer les maisons pour qu'elles n'en soient point remplies. Quand l'orage passe de cette manière, on l'appelle un coup du nord-ouest sec ; mais il arrive fort souvent qu'il est accompagné d'une pluie abondante, qui rafraîchit pour un temps la campagne, sans que cet effet soit durable ; elle semble même, au contraire, attirer hors de la terre la chaleur cachée et donner lieu à des vents chauds.

La matinée du jour où le vent chaud doit souffler est souvent d'une fraîcheur délicieuse; mais, par quelque cause qu'il serait assez difficile d'expliquer, l'air ne tarde pas à se réchauffer ; le vent d'ouest s'enflamme de plus en plus et la voûte des cieux n'est bientôt qu'une vaste fournaise. La terre acquiert une chaleur insupportable et brûle les pieds nus des naturels du pays, tandis que le sable enflammé est soulevé dans l'air. Toute affaire est suspendue, et chacun court se renfermer dans sa maison, qu'il clôt le plus hermétiquement possible. Les animaux sont également malheureux : les buffles se plongent dans la boue, s'ils en trouvent ; les oiseaux tombent suffoqués, et les hommes périssent parfois asphyxiés. Dans l'intérieur même des appartements, le thermomètre s'élève à 100° (30° 5ᵉ, R.), et les chaises et les sofas deviennent si chauds, qu'on ne peut pas s'y asseoir. Les lampes crèvent souvent, sans doute par l'effet de la dilatation de l'air qu'elles renferment. La couverture des livres se retire et se recourbe, et les meubles qui ne sont pas très-bien faits se disjoignent et tombent en pièces. Dans cette situation embarrassante, les Européens, de même que les Indiens, ferment leurs maisons, à l'exception d'une seule porte ou fenêtre, à l'extérieur de laquelle on place un cadre fait de bambou fendu, et garni de paille dans les interstices, ou, ce qui vaut mieux, d'une espèce d'herbe odoriférante appelée *kuscos*. Ce meuble étant constamment arrosé d'eau et tenu dans un état d'humidité complète par des domestiques chargés de cette opération, produit, par suite de l'évaporation, un courant d'air frais qui pénètre toute la maison, et fait baisser le thermomètre jusqu'à 86 ou 88° (24 ou 25° R.).

Malgré cela, il n'est pas facile d'arriver jusqu'à la fin d'une journée de cette espèce, une obscurité profonde régnant dans la maison, et privé que l'on est de plusieurs des ressources habituelles pour passer le temps. Bien des personnes souffrent en outre d'une sorte d'éruption causée par la haute température de l'atmosphère, et qui occasionne une sensation plus semblable à une piqûre d'épingles qu'à une simple démangeaison; elle couvre le corps tout entier. On essaye de tout sans pouvoir se fixer à aucune occupation ; on prend et on quitte alternativement des livres, des cartes, des échecs, tandis que quelques philosophes pratiques, croyant pouvoir neutraliser la chaleur extérieure par celle de l'intérieur, boivent par intervalles quelques gorgées d'un breuvage appelé *saugari*, qui est du vin chaud épicé.

Il y a des provinces de l'Inde où le vent chaud souffle toute la nuit aussi bien que le jour, ce qui est réellement épouvantable ; mais dans la partie méridionale il cesse ordinairement le soir. Le soleil, d'une teinte rouge ou jaune, se couche dans une atmosphère brumeuse ; le vent passe au midi et apporte de la fraîcheur et du soulagement. A l'approche de la nuit, les personnes de distinction ont coutume de se dédommager de ce qu'elles ont souffert dans la journée en faisant un bon dîner et en buvant du vin de Bordeaux frais.

Quoique cela puisse ressembler à un paradoxe, il est certain que les vents chauds peuvent être utilisés pour rafraîchir le vin, l'eau, etc. Les bouteilles ou cruchons doivent être placés dans la brise, enveloppés d'un linge tenu constamment humide. L'évaporation dont nous avons déjà remarqué les effets, rend le liquide aussi frais qu'on peut le désirer. Je citerai une autre singularité contraire à l'opinion généralement reçue.

Le meilleur moyen de tenir frais le matelas sur lequel on compte coucher, est de le couvrir d'une couverture de laine, car la laine, n'étant pas conductrice de la chaleur, l'empêche d'arriver jusqu'au matelas.

La nature, pour soulager l'homme pendant cette pénible saison, lui a donné la noix de coco, qui, indépendamment de sa pulpe, contient une quantité considérable d'une liqueur délicieuse et rafraîchissante. Le fruit du manguier est aussi très-salubre, et si abondant qu'il forme en beaucoup d'endroits la nourriture presque exclusive du peuple pendant la saison chaude. Ce fruit croît sur un arbre majestueux qui, pour le port et le feuillage, ressemble au châtaignier ; il est vert avant d'être mûr, et jaune quand il est parvenu à sa maturité ; sa grosseur varie beaucoup ; il y en a de fort gros ; mais, en général, il ressemble à une orange ou à une pomme, avec la différence qu'il est un peu plus ovale et qu'il renferme un noyau. Il est souvent filandreux et de mauvaise qualité ; mais quand il est bon, il n'y a pas de meilleur fruit au monde.

Dans le commencement de juin la chaleur est aussi forte qu'en mai, et les vents brûlants continuent. Quelquefois les forêts s'enflamment par l'excès de la sécheresse et par le frottement l'une contre l'autre des branches agitées par

le vent. L'incendie se propage avec un bruit pétillant et avec une effrayante rapidité, ajoutant ainsi les fureurs du feu terrestre à celles du soleil, dévastant les régions incultes, et mettant en fuite ou brûlant leurs hôtes sauvages. Cependant la terre est comme épuisée par la longue continuation des chaleurs, et les puits desséchés refusent leur tribut habituel, pendant que le *mirage* déploie aux regards, cruellement trompés, une illusion d'optique qui fait voir de vastes lacs et des fleuves majestueux, où il n'en exista jamais. Toutes les mains se lèvent alors vers le ciel avec de ferventes prières pour demander la pluie ; bientôt le ciel s'adoucit, les montagnes à l'horizon se dessinent plus nettement et paraissent plus rapprochées. Des nuages chargés d'eau s'élèvent, d'où sortent par moments quelques éclairs; de légères ondées, avant-coureurs d'un temps moins chaud, commencent à tomber et rafraîchissent le sol brûlé. Ceci peut être regardé comme le commencement du printemps, car le coucou des Indes ne tarde pas à se faire entendre dans les haies et les buissons.

Les cultivateurs, impatients de commencer leurs travaux, se mettent bientôt à l'ouvrage, et des milliers de charrues, attelées de bœufs et de buffles, labourent de tous côtés les champs. La charrue indienne est d'une grande simplicité, et si légère qu'un homme peut la porter sur son dos. Le sillon qu'elle trace est à peine marqué, mais il répond au but que l'on se propose ; une branche d'arbre, attachée à la queue d'un bœuf, tient lieu de herse.

Le serpent aquatique, reptile d'une grande beauté, et, à ce que je crois, inoffensif, se fait voir fréquemment, et les grenouilles, se réveillant au sein de mares où elles étaient demeurées assoupies pendant toute la durée de la saison sèche, déploient leurs riches vêtements vert et or. L'air est parfois rempli d'une foule innombrable de fourmis ailées qui sortent de dessous terre et ressemblent à de la neige. Les corneilles, le fretin, les sangsues et les grenouilles les dévorent à l'envi, jusqu'à ce qu'enfin une brise s'élève, et soudain elles disparaissent.

Les différentes familles d'oiseaux commencent à sentir l'influence de la saison et à s'occuper de faire leurs nids ; dans le nombre se trouvent les moineaux, qui sont un des grands tourments de l'Inde. Les maisons n'étant point fermées, ils ne cessent de s'y introduire, pour construire leurs nids dans toutes les ouvertures qu'ils peuvent trouver, soit dans le toit, soit dans les murs ; comme ils ne paraissent pas douter que leur affaire ne soit d'une grande importance, ils la proclament à haute voix et jacassent toute la journée. C'est ici l'occasion de parler de la familiarité et de l'impertinence des corneilles; des détachements entiers se font donner, pour ainsi dire, des billets de logement dans certaines maisons qu'elles ne quittent plus ; elles sont toujours à l'affût des moindres mouvements des domestiques, et il suffit de poser un instant un plat pour qu'elles tombent dessus et en emportent le contenu.

Il est encore trop tôt pour semer, parce qu'il peut y avoir un retour de sécheresse, et, dans ce cas, tout le grain mis en terre serait perdu ; mais les cultivateurs n'en continuent pas moins à labourer leurs champs. Vers la fin du mois, la campagne se couvre de verdure entremêlée de champs labourés. La température de l'atmosphère a baissé par l'effet des pluies modérées qui sont déjà tombées, et quoique la terre ait besoin d'être encore plus abondamment arrosée, on peut regarder la saison chaude comme expirée.

LETTRE TROISIÈME ET DERNIÈRE.

L'automne. — Les pluies. — Les orages. — Animaux qui pullulent. — Serpents. — Fourmis. — Insectes. — Conclusion.



éjà le règne tyrannique des chaleurs est sur le point d'être renversé par l'approche de la mousson du sud-ouest, qui se déclare ordinairement dans les premiers jours de juillet. Des nuages révolutionnaires se montrent de ce côté et deviennent de moment en moment plus menaçants. Vers le soir, ils sont accumulés par grandes masses, d'où sortent de fréquents éclairs et un tonnerre sourd. La brise fraîchit à mesure que la nuit avance, et le ciel se couvre d'un épais voile de vapeurs prêtes à descendre sur la terre. La pluie commence et augmente rapidement, pendant que les éclairs deviennent plus brillants. L'orage est au zénith, et la foudre, qui s'élance sans relâche sous les formes les plus bizarres, aveugle les spectateurs; en même temps les coups de tonnerre se succèdent presque sans intervalle avec un bruit effroyable. La pluie tombe par torrents dont ne sauraient se faire une idée les personnes qui n'ont jamais été dans la zone torride, et cette guerre des éléments se prolonge pendant la moitié de la nuit. A la fin, la force de l'artillerie électrique s'épuise, et la nature semble abandonnée aux flots qui l'inondent. La matinée, froide et triste, fait voir les terres basses inondées, et des torrents, créés comme par enchantement, roulant du haut des collines. Les habitants sont trop heureux de rester dans leurs maisons, qui bien souvent ne suffisent pas pour les mettre à l'abri de pareilles révolutions. De loin en loin on aperçoit un promeneur solitaire portant au-dessus de sa tête un immense parapluie ou *chittah* fait de feuilles de cadjan

attachées au bout d'une perche, pour le protéger contre le déluge.

Mais l'orage a été trop violent pour durer longtemps. Les nuages commencent à se rompre et à se disperser ; la pluie diminue par degrés, et au bout d'un jour ou deux les eaux disparaissent de dessus la terre, laissant toutefois les étangs pleins jusqu'aux bords. Une brise agréable s'élève de l'orient, et l'atmosphère devient d'une fraîcheur délicieuse. Toute la nature se ressent du soulagement qui lui a été accordé ; les hommes et les animaux paraissent jouir d'une nouvelle vie. Des vêtements plus chauds ne sont pas dédaignés, et l'habit de drap remplace la jaquette d'indienne que les Européens ont coutume de porter dans ces contrées.

Le mois de juillet est nuageux ; on voit rarement le soleil, ce qui ne laisse pas que de varier agréablement l'éclat trop uniforme d'un ciel indien. Dans certaines parties du pays, je crois que les pluies continuent avec très-peu d'intervalles ; mais il n'en est pas ainsi dans les circars, où le temps, à cette époque de l'année, ressemble beaucoup à celui du printemps en Europe. Un jour de pluie est suivi de deux ou trois jours secs. Parfois la pluie manque tout à fait, et c'est là une cruelle calamité qui produit la famine, les maladies contagieuses et la mort. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, si l'Hindou reconnaissant regarde l'eau comme un des grands bienfaits de la vie, et s'il l'adore comme une divinité.

C'est au mois de juillet que l'on ensemence les terres et que les travaux de la campagne commencent sérieusement; bientôt la terre se couvre d'un manteau de verdure.

Toutes les différentes espèces d'animaux venimeux, tels que scorpions, millepieds et serpents, prennent, à cette époque, l'activité la plus pernicieuse. Les maisons étant ouvertes toute la journée, les serpents y pénètrent avec facilité. Vous en trouvez souvent roulés en cercle sur les chaises ; ou bien quand vous ouvrez votre commode, il en sort un serpent qui vous siffle dans la figure. Votre lit même, quoique très-élevé de terre, n'est pas à l'abri de leurs importunes visites. Le *cobra de capella* est un de ceux que l'on rencontre le plus fréquemment. Il a la tête large et la robe magnifique ; mais c'est un des serpents les plus dangereux. L'auteur en a tué plus d'un dans sa propre maison. Il suffit de leur donner un bon coup de cravache sur le dos ; cela les estropie et rend leur fuite impossible.

Les eaux stagnantes se remplissent, d'une façon fabuleuse, d'une quantité incroyable de nèpes semblables à celles d'Europe, autant que j'ai pu le vérifier.



Nèpe cendrée.

La fourmi blanche, insecte extrêmement destructeur, est aussi en ce moment dans toute sa vigueur. Elle habite communément de petites éminences, qu'on peut appeler ses villes, qu'elle élève à deux, trois et même quatre pieds de hauteur, tandis que leur profondeur sous terre est aussi fort considérable. Ces constructions sont munies de toutes les commodités nécessaires, et il est fort difficile d'en faire déloger les fourmis, à moins qu'on ne trouve moyen de s'emparer de la reine, qui ressemble à un ver gros comme le petit doigt. Ces éminences sont comme leur quartier-général, mais elles en sortent et pénètrent partout, et l'on a bien de la peine à se préserver de leurs ravages. Les poutres, les solives, les portes, les persiennes, les meubles de tout genre, les livres, les vêtements, les balles de drap, etc., tout sans exception devient leur proie. Elles semblent prendre plaisir à travailler dans les ténèbres, car elles se couvrent toujours d'une couche de terre brune qui sert du reste à les faire reconnaître.

Pendant le mois d'août, le temps est à peu près le même qu'en juillet; c'est-à-dire que le vent d'ouest règne avec force, accompagné parfois d'abondantes pluies. C'est alors que les rivières, grossies par les pluies effroyables qui tombent dans les montagnes, débordent. L'eau, qui est brune et bourbeuse, s'élève comme celle du Nil en Égypte, et couvre peu à peu tous les terrains bas, changeant complétement l'aspect du pays. Les bosquets d'arbres et les villages, qui sont toujours construits sur les points les plus élevés, apparaissent comme autant d'îles dans un vaste lac. Les buissons, les fours à briques sont cachés à moitié sous les flots. Les habitants sont fort gênés dans leurs travaux, pour lesquels ils manquent d'espace, surtout les blanchisseurs, dont l'industrie est en quelque sorte suspendue. Les communications d'un village à l'autre se font au moyen de petites barques appelées *dhoxies*, qui tirent fort peu d'eau et que l'on voit sans cesse sillonner les champs dans toutes les directions. Les Indiens saisissent cette occasion pour faire descendre le fleuve au bois de *tek*, dont les troncs sont attachés ensemble et forment de grands radeaux dirigés par d'habiles pilotes. Les eaux se retirent quelquefois au bout de peu de jours, et, dans ce cas, au lieu d'être un inconvénient, elles offrent un phénomène d'une agréable variété ; mais il arrive aussi parfois qu'elles se prolongent pendant un mois ou six semaines, et alors elles deviennent une véritable calamité. Quand l'inondation s'élève au-dessus de la hauteur ordinaire, elle cause les plus grands malheurs ; la rivière se couvre de débris de villages; on voit des troupeaux mugissants qui s'efforcent de se sauver à la nage. Les moutons se rassemblent sur les lieux élevés, au risque d'en être balayés d'un moment à l'autre par les eaux, et les habitants eux-mêmes, privés d'abri, finissent souvent par périr dans les flots. Une grande partie du sel, que l'on croyait avoir placé en parfaite sûreté sur les éminences, se dissout et se perd. Enfin, les eaux commencent à baisser, et les objets qu'elles avaient ensevelis reparaissent ; la terre demeure couverte d'un riche limon brun d'une qualité singulièrement fertilisante, et sans lequel le pays finirait par devenir un désert sablonneux : telle est la sagesse de la nature, que ce qui, dans le premier moment, paraît être un mal, devient en définitive une source de prospérité. On voit alors les Indiens jeter des filets dans les eaux qui restent pour en tirer le poisson, tandis que les enfants s'y baignent ou y nagent, et que des essaims d'insectes à long corps voltigent de tous côtés. Une riche et abondante verdure s'élève immédiatement, et c'est merveille de voir avec quelle rapidité toutes les traces de l'inondation disparaissent.

Le laboureur doit songer à semer de nouveau ses récoltes gâtées, à transplanter son riz, qui, dans cet état, s'appelle dans le pays *paddy*. L'indigo, qui se sème toujours sur les terres hautes, est déjà très-avancé. La récolte en est fort précaire, car il souffre également du trop ou du trop peu de pluie ; souvent l'inondation l'emporte, et il suffit parfois d'une tempête.

Le paysan superstitieux sacrifie souvent, dans cette saison, des animaux à certains esprits malfaisants dont il espère apaiser la colère et les empêcher de nuire à ses récoltes. L'auteur a vu sacrifier ainsi à ces démons des boucs, qui étaient tenus par les cornes devant une de ces petites pagodes si communes dans l'Inde, pendant qu'avec un coutelas on leur coupait la tête.

Le mois de septembre est généralement calme et serein, et la terre est couverte d'une riche verdure. Les petites récoltes des habitants, tels que le *natcheny*, le *cambo* et le coton, sont parvenues à leur maturité. Le coton que produit cette partie du pays est une plante annuelle, qui s'élève à la hauteur de douze ou quinze pouces, mais il n'est pas de bonne qualité. On a essayé d'y introduire le coton de l'île Maurice, qui est meilleur, mais il n'a pas réussi. On le fauche comme du blé, et on le noue en gerbes assez fortes que l'on envoie par des charrettes attelées de buffles ou de bœufs à la factorerie où sont placées les indigoteries, qui appartiennent presque toutes à des Européens, sous la surintendance d'Indiens de demi-caste.

A cette époque de l'année, on recueille abondamment dans les potagers des haricots verts, des concombres, des radis, de la salade et tous les fruits du pays ; mais quant à ces derniers, on a bien de la peine à les défendre des perroquets.

La température du mois de septembre est lourde et chaude, et l'on est obligé, pour s'en garantir, d'avoir recours au punkah. Il y en a de différentes espèces ; mais les plus grands et les meilleurs se suspendent au plafond et règnent tout le long de la table à manger. Leur largeur est de deux pieds ; ils sont faits de bois léger peint, avec un élégant cordon attaché à l'une des extrémités. Un domestique indien, tenant le bout de ce cordon, fait aller et venir perpétuellement le punkah et cause par là autour de la table une circulation d'air fort rafraîchissante.

Nous voici dans la saison où les moustiques sont le plus gênantes, et le soir les lampes sont remplies d'insectes verts, espèce de punaises attirées par la lumière et dont l'odeur est extrêmement désagréable. Le vestibule est en outre visité par de grandes chauves-souris qui volent, en tournoyant, à la poursuite des insectes ailés que la lumière a attirés dans la maison. D'un autre côté, les amateurs de musique peuvent jouir à leur aise d'un beau concert de grenouilles. Quand la lune luit, surtout après la pluie, ces petits animaux coassent de toute leur force ; on dirait des moutons qui bêlent. Les jungles sont remplies de porte-lanterne, bel insecte phosphorique du genre de nos vers-luisants. Si vous en introduisez un sous le verre de votre montre, vous pouvez voir, la nuit, l'heure qu'il est, et deux ou trois dans un bocal vous éclaireront assez pour vous permettre de lire.

Dans les premiers jours d'octobre, le vent commence à tourner vers le nord, et la température devient immédiatement d'une fraîcheur agréable. Vers le milieu du mois on peut s'attendre à la mousson du nord-est, surtout si la lune est dans son plein. Une brise s'élève de ce côté et couvre le ciel d'une vapeur blanchâtre qui s'épaissit peu à peu et finit par prendre un aspect menaçant ; elle est accompagnée d'une petite pluie fine. Le marin prudent, qui reconnaît l'approche de la tempête, lève l'ancre, prend le large, et il fait bien, car le vent ne tarde pas à souffler avec une force extrême, accompagné d'un déluge de pluie. Les rivières s'enflent, et leur impétuosité occasionne souvent les plus grands malheurs ; elles renversent les digues et, couvrant les champs de sable, les rendent stériles pour longtemps. Le mal est encore augmenté par les réservoirs qui, en crevant, inondent de nouveau les terres basses. L'auteur habitait un jour un *bungalou*, élevé de plus de vingt pieds au-dessus d'une petite rivière ; le soir, quand il se coucha, tout était tranquille et la rivière coulait dans son lit ordinaire ; quelle fut sa surprise, le matin, en voyant le pays couvert d'eau qui, autour de sa maison, s'élevait jusqu'à la hauteur du genou ! Telle est la promptitude avec laquelle ces pluies excessives font souvent grossir les rivières.

Cependant la fureur de la tempête passe, les eaux se retirent, et les habitants réparent de leur mieux le dommage. Des nuages paraissent au-dessus des montagnes bleues qui bordent l'horizon lointain, et, par leur blancheur, ressemblent à des monceaux de neige ; tandis que d'autres, pareils à une noire fumée, semblent menacer d'un nouvel orage. La campagne est souvent enveloppée d'épais brouillards qui présentent, quand ils commencent à se dissiper, tous les objets sous des formes fantastiques et parfois monstrueuses. Il pleut encore par intervalles, mais les ondées sont de jour en jour moins abondantes, jusqu'à la fin du mois que le temps redevient frais et serein.

Telle est la marche des saisons dans les circars septentrionaux ; mais, dans les vastes régions de l'Inde, le climat se modifie depuis la chaleur la plus intense jusqu'au froid le plus vif, depuis une grande sécheresse jusqu'à une humidité extrême ; et comme on doit le présumer, le sol et le caractère des habitants varient autant que l'atmosphère.

Vous le voyez, mon ami, quoique datée de la brumeuse Amsterdam, ma lettre peut vous donner une idée exacte du climat ardent et fécond de l'Inde. Je suis venu ici pour y étudier les mœurs et le climat du Nord, et c'est le Midi que j'ai appris à y connaître : l'homme désire et Dieu fait.

JULES DENIS.



SOUVENIR.

Un soir (c'était bien loin de ma chère Bretagne),
J'errais triste et pensif dans la vaste campagne,
Et cependant j'avais sous les yeux les prés verts
Qu'Hégésippe Moreau célébra dans ses vers.
J'étais près de Provins, Provins, ville choisie,
Qu'embauma de tout temps l'antique poésie,
Vallée enchanteresse où la reine des fleurs,
La rose, est sans égale en parfums, en couleurs.
Mais ces tableaux riants m'intéressaient à peine,
Et, malgré la fraîcheur qui caressait la plaine,
Malgré la voix des vents soupirant alentour,
Mon âme s'envolait au paternel séjour.
Je traversais, rêveur, un hameau solitaire,
Quand, dans l'étroit sentier qui mène au cimetière,
J'aperçus une femme en longs habits de deuil,
Dont l'aspect me frappa dès le premier coup d'œil.
Elle était jeune encore, et pourtant son visage,
Pâle, décoloré, semblait flétri par l'âge.
On voyait sur ses traits qu'un sentiment profond
Avait usé, détruit, la beauté de son front.
Ses traits étaient empreints d'un étrange délire,
Délire de tristesse impossible à décrire.
Mais ce qui me toucha le plus, c'est son regard;
Son regard inquiet n'errait point au hasard.
Vers l'enclos funéraire il se tournait sans cesse,
Avec un doux rayon d'ineffable tendresse;
On sentait que l'aspect de ce lieu triste et cher
Pouvait seul dans ses yeux réveiller un éclair.

Et quand je demandai quelle était cette femme
Dont l'air d'accablement m'avait déchiré l'âme
Lorsque ses yeux hagards semblaient vouloir saisir
Je ne sais quel objet qui paraissait la fuir :
« Oh! me répondit-on, c'est une pauvre mère
Dont le dernier enfant est mort ici naguère,
Un jeune homme, l'espoir et l'amour du hameau.
Sa mère, chaque nuit, s'assied sur son tombeau ;
Elle croit (douce erreur que le cœur peut comprendre),
Elle croit, dans la nuit, le revoir et l'entendre.
La voilà de retour avec l'ombre, elle attend
Que la naissante nuit lui rende son enfant. »

Et, quand j'eus entendu, je m'éloignai, de crainte
De troubler sa douleur, douleur profonde et sainte;
Mais je ne pus partir sans avoir regardé
Une dernière fois ce front triste et ridé,
Ce visage souffrant, cette marche affaissée,
Qui trahissait le poids d'une affreuse pensée.
Et, dès que je fus loin, ployant les deux genoux,
J'implorai le Seigneur, car je pensais à vous,
O mes deux bien-aimés! ô mon père! ô ma mère!
Et du fond de mon cœur j'élevai ma prière,
Moi, le dernier enfant qui reste à vos vieux jours,
Moi, votre seul espoir, moi, votre seul recours!
Oh! disais-je en songeant à cette pauvre femme
Aux gestes convulsifs, à l'œil morne et sans flamme,
Et qui s'offraient toujours à mes regards émus,
Oh! que deviendraient-ils si je n'existais plus!

Ed. TURQUETY.

UN FORÇAT.

Il ne faut jamais perdre l'espoir de ramener l'homme qui s'est égaré. La rigueur excessive dans la punition porte le coupable au désespoir; la clémence et la charité le rendent quelquefois à la vertu, qu'il était fait pour pratiquer. La justesse de ces réflexions est démontrée par le fait que nous allons raconter.

A l'époque où la France, pour soutenir ses luttes glorieuses avec l'Europe, offrait à la victoire ses jeunes générations presque entières, dans l'une des petites villes des environs de Paris, un conscrit, nommé P.t., désolé de se voir arraché à la famille dont il était le soutien, déserte les drapeaux sous lesquels il n'a été conduit que par la violence. Soldat réfractaire, errant à l'aventure, il se lie avec des bandits, et bientôt devient leur complice dans un vol commis la nuit avec effraction et toutes les circonstances aggravantes. Condamné à seize ans de travaux forcés, il revient, à l'expiration de sa peine, dans le lieu de sa naissance subir la surveillance perpétuelle qui pèse sur le libéré. Ouvrier menuisier, il ne parvient que très-difficilement à s'ouvrir l'entrée des ateliers. Mais sa conduite régulière, son assiduité au travail, la douceur de son caractère, éloignent insensiblement la méfiance qu'inspirait son passé; le temps achève de lui reconquérir l'estime de ses compatriotes. Non-seulement cet ouvrier emploie sagement ses journées dans son intérêt, mais il aide souvent ses compagnons, il leur rend de bons offices, et parfois il partage son pain avec le pauvre. Le temps que les autres ouvriers donnent au plaisir, P.t. l'emploie à des actions utiles.

La veuve d'un pharmacien, dénuée de toute ressource,

ne pouvait élever ses deux filles, encore dans l'enfance. P.t. est touché de l'infortune d'une famille tombée d'un sort heureux dans une douloureuse indigence. L'ouvrier travaille quelques heures de plus chaque journée, et du produit de ce labeur la pauvre veuve est nourrie et les enfants reçoivent une utile et modeste instruction. Vieillie par le chagrin, la veuve tombe dangereusement malade : rien ne lui manque ; l'ouvrier veille sur elle ; le zèle de son bienfaiteur s'accroît avec ses besoins. La maladie se prolonge, et sa gravité exige des médicaments qu'on trouve rarement préparés dans une petite ville : pour les lui procurer P.t. s'esquive pendant la nuit, il va jusqu'à Paris, et il renouvelle plusieurs fois ces périlleuses excursions, qui l'exposent au châtiment réservé au libéré rencontré hors des limites de sa résidence, *en rupture de ban*. Grâce à son dévouement, la malade est sauvée, mais sa santé reste chancelante. Après avoir reçu pendant douze années les soins de P.t., elle meurt, et laisse sa jeune famille si pauvre qu'elle ne peut pas même payer ses modestes funérailles. C'est encore le libéré qui se charge de ce pieux devoir : il donne une tombe à celle dont il a prolongé la vie, et il continue à la servir dans ses enfants.

Après avoir fait de la fille aînée une honnête et bonne



ouvrière, il la marie avantageusement. Puis il surveille avec une attention soutenue la conduite de la dernière fille ; lorsque par ses labeurs journaliers elle est appelée aux longues veillées d'hiver, son bienfaiteur la conduit et la ramène, comme un tendre père, vigilant gardien des mœurs de son enfant. Cet homme, infatigable dans sa bienfaisance, ne restreint pas son dévouement à une seule famille ; il se rend utile chaque fois que l'occasion lui en est offerte. Partout où un danger, un événement malheureux réclament l'assistance d'un homme intrépide et désintéressé, on trouve P.t. Vingt-deux ans d'une vie de dévouement, de probité, de courage, ont acquis à cet homme, autrefois réprouvé, l'estime, l'affection, la confiance d'une population entière. Les sentiments qu'il inspire ont excité les autorités et les principaux habitants de la ville à solliciter auprès de l'Académie française l'admission de cet homme bienfaisant au concours du prix Montyon. En terminant l'éloge simple et touchant de sa conduite, le maire ajoute : « Si je voulais mettre ma bourse en sûreté, je la confierais à P.t. » Au vœu unanimement formé par les habitants, s'est associé leur député, l'un des hommes les plus honorables par son caractère et des plus célèbres par son éloquence au barreau et à la tribune.

Cette circonstance, qui révèle une amélioration dans les mœurs populaires, produisit une vive sensation sur la commission chargée par l'Académie de décerner les prix de vertu. Il lui semblait qu'un grand exemple était offert ainsi au coupable repentant ; mais était-il convenable, en encourageant cette éclatante conversion, d'associer au partage des plus nobles récompenses l'ancien condamné et l'homme pur qui couronne par une action vertueuse une vie sans tache ? Cette question, si importante dans son effet moral, a été développée dans la commission de l'Académie française avec la chaleur et l'entraînement de la véritable philanthropie, avec les lumières de la prudence et la fermeté de la raison. Il lui parut évident qu'une récompense était due à un homme qui, parti de si bas pour s'élever si haut dans le bien, donnait un salutaire exemple. Une grande leçon de morale éclate en effet dans la persévérance expiatoire qui relève un coupable du gouffre d'abjection jusqu'à la vertu. N'était-ce pas avertir les malheureux aveuglés un moment par les passions, qu'une main secourable est toujours tendue au repentir, ces malheureux qui, libérés aux yeux de la justice, demeurent insolvables envers la société, inflexible dans ses préventions ? Enfin, en encourageant une conversion, regardée jusqu'ici comme impossible, on pouvait aussi fixer l'attention du législateur sur la révision d'une loi, imparfaite sans doute, puisqu'en soumettant le criminel à une expiation temporaire, elle le laisse, lors même qu'il s'est rédimé, en dehors de la famille humaine. Il ne lui est plus permis de vivre qu'en se cachant dans la misère et le mépris ; espèce de paria à qui la rigueur de l'opinion publique donne, pour ainsi dire, le droit de se déclarer l'ennemi d'une société impitoyable ; il perd jusqu'à l'espérance. L'opprobre dans le passé, la honte, la douleur dans l'avenir, la réprobation partout, il retourne au crime.

La commission, ajournant avec sagesse la question du partage au prix Montyon, s'est accordée à demander au roi l'affranchissement de la surveillance de P.t. et sa réhabilitation. Le vœu de l'Académie a été exaucé. Ainsi le principe de justice et d'humanité que la commission désirait proclamer, approuvé par la sagesse royale, est désormais mis en pratique. La flétrissure corporelle a été récemment abolie, l'autre flétrissure ne sera plus ineffaçable. Les infortunés que la misère et l'ignorance auront induits au crime, pourront du moins profiter de ce qu'il leur sera resté d'honnête dans le cœur pour tenter de rentrer dans la société, qui ne leur opposera plus la devise désespérante de la porte des enfers. L'acte qui relève ce libéré, la récompense qui l'attend, sont les gages de l'influence certaine des mœurs sur les lois et des lois sur les mœurs.

De PONGERVILLE, *de l'Académie française.*

UN CHAPITRE

DE L'ORDRE DE LA TOISON-D'OR.

Philippe le Bon.

ûr du pouvoir, l'archiduc Maximilien, époux de Marie de Bourgogne, comtesse de Flandre, craignant la chute de la Toison-d'Or, dont plusieurs membres étaient morts et dont d'autres étaient prisonniers en France, sachant d'ailleurs que le roi de cette puissante monarchie avait l'intention de se rendre maître de l'ordre, résolut de convoquer un nouveau chapitre, et d'y faire appeler tous les hérauts, tous les chevaliers, même ceux prisonniers en France.

Pendant le séjour de l'archiduc en Hollande, on fit les préparatifs nécessaires afin de rendre la fête aussi écla-

tante que possible, et pour lui donner la pompe requise par les statuts. Cette cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Sauveur, à Bruges, le 30 avril 1478 (1).

Pour se rendre du palais à l'église, quatre hérauts ouvraient la marche; puis venait le roi d'armes (2), ayant à ses côtés un cheval caparaçonné de drap noir. Ce coursier, qu'on avait rendu boiteux, au moyen d'un clou implanté dans l'un de ses pieds, et que l'on faisait marcher la tête baissée, portait un coussin d'or, sur lequel était posé le collier de l'archiduc Charles, décédé, et au remplacement de qui on allait procéder.

Puis marchaient, deux à deux, les chevaliers de l'ordre, vêtus de longs manteaux de couleur écarlate, brodés et garnis de fourrures de menu vair.

Autour de leur cou, et à couvert, était une large chaîne d'or, figurant des pierres à fusil, d'où jaillissaient des étincelles, en forme de petites flammes; au milieu de ce collier pendait l'image d'un petit mouton, aussi en or, couvert d'une épaisse toison.

Arrivés à l'église, chacun des cavaliers alla occuper, dans le chœur, la stalle au-dessus de laquelle étaient appendues ses armes, et entendit d'abord une messe, célébrée solennellement. Les siéges des rois d'Angleterre, de Castille, d'Aragon et de Naples, étaient ornés de la même manière que si les membres de l'ordre avaient dû les occuper.

Chaque chevalier avait devant lui, pour aller à l'offrande, un cierge de cire orné de son écusson. Un des hérauts prit celui de l'archiduc Charles et s'avança le premier à l'offrande; puis il l'éteignit et renversa le flambeau, pour signifier que le chevalier qu'il représentait était mort.

Le service terminé, l'historiographe ou greffier déroula un parchemin, et lut les noms, prénoms et titres des souverains et chevaliers trépassés, pour les âmes desquels le célébrant récita le psaume *De profundis*. Ensuite il raconta, en peu de mots, leurs hauts faits d'armes et fit leur éloge, d'après le rapport du dignitaire, surnommé *Toison-d'Or*.

Lorsque tout cela fut fait, le chancelier de l'ordre se leva, et dit:

— Chevaliers et frères! vous savez qu'entre autres choses qui nous sont imposées, nous sommes tenus d'examiner la conduite de chacun de nous, afin que les membres de notre ordre auguste soient plus pénétrés de leurs devoirs. Pour cet examen, et selon l'ordonnance, je prescris à celui de nos frères qui occupe la première stalle, de sortir du chapitre et d'aller dehors attendre qu'on le rappelle.

Le membre interpellé ayant déféré à cette invitation, le chancelier, au nom du souverain et de l'ordre, demanda sous serment, à tous les chevaliers en général et en particulier, s'ils n'avaient vu ou entendu dire à personne, que celui qui était sorti du chapitre eût fait, dit ou commis chose qui fût contre l'honneur, la renommée ou le devoir, ou contre les statuts et ordonnances de l'ordre. « Car, ajouta-t-il dans l'affirmative, il faudrait l'admonester charitablement, afin qu'il se corrigeât, et se conduisît de telle manière que tout blâme sur une personne de si noble état vînt à cesser. »

Cet interrogatoire terminé, le chevalier fut rappelé, et reprit sa place. On continua le même examen pour chacun, en remontant jusqu'au chef.

Finalement, on proposa l'élection d'un nouveau membre; le chancelier prit encore une fois la parole, en demandant si l'on connaissait quelque chose qui pût s'opposer à l'admission du candidat. Puis il ajouta :

— Messeigneurs, vous êtes assemblés pour élire un nouveau frère et compagnon; mais, afin d'y procéder saintement et justement, vous devez jurer de ne donner votre suffrage ni à cause du lignage, ni par amour, ni pour en tirer avantage, mais d'élire le plus digne d'être appelé dans une compagnie aussi honorable.

Aussitôt, le chevalier du premier siege se leva, et vint prêter le serment requis entre les mains du chancelier, représentant le souverain.

Lorsqu'il eut repris place, un autre lui succéda, jusqu'à ce que tous eussent également juré. Alors un héraut cria :

— Par le serment que vous avez fait, messeigneurs, quel est le chevalier qui mieux vous semble digne d'être reçu dans l'ordre?

Chacun se levant à son tour, vint déposer sur un plat d'or le billet contenant le nom de celui qu'il voulait nommer. Cela fait, le chancelier prit tous les billets, et, les ayant lus à haute voix, il dit:

L'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, a le plus de voix, et, par ainsi, est élu et appelé à faire partie de notre ordre.

Les deux portes battantes du chœur s'ouvrirent, et l'archiduc entra, suivi par toute la noblesse et un grand nombre de prélats. Le seigneur Ravestein, chancelier, lui donna l'accolade, et lui passa au cou la chaîne d'or, en lui disant:

— Sire, l'ordre vous reçoit (1), et, en signe de ce, vous présente le collier. Dieu fasse que vous puissiez le porter longuement, à ses louange et service, pour l'honneur et l'accroissement de l'ordre. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— *Amen!* dit l'archiduc; Dieu m'en donne la grâce!

Alors, la main sur la croix et les saints Évangiles, il jura d'observer les statuts, de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour entretenir la gloire et la splendeur de l'ordre, et les augmenter si faire se pouvait.

Pour terminer la cérémonie, Maximilien fut présenté à tous les chevaliers, qui l'embrassèrent en signe d'amitié fraternelle. Après la solennité, tous retournèrent, dans l'ordre de leur arrivée, au palais de l'archiduc, où un splendide repas était préparé. Il est à remarquer qu'il n'y avait à ce banquet que trois membres du pays, tant on avait laissé dépérir l'ordre, et ils étaient ainsi placés : à la droite du nouveau chevalier, le seigneur de Gruythuyse, et à sa gauche, les seigneurs Chymay et Nassau.

Octave DELPIERRE.

(1) Vingt-trois chapitres en tout furent tenus; le dernier, que convoqua Philippe II, roi d'Espagne, dans la ville de Gand, l'an 1559, n'observa que quelques-unes des règles prescrites. Ensuite le souverain, avec la permission du pape, s'attribua seul les nominations. Le dernier chevalier élu dans les comices ou chapitres fut le comte Pierre Ernest Mansfield, gouverneur de la Belgique, qui mourut plus que centenaire en l'année 1604.

(2) Il y avait quatre dignitaires dans l'ordre : le *chancelier*, qui traitait des affaires de l'ordre avec le souverain; le *trésorier*, dont la charge était de conserver les colliers, les costumes, les instruments et les livres; le *greffier*, ayant mission d'expédier les diplômes et de tenir les registres; enfin, le *roi d'armes*, appelé *Toison-d'Or*, que sa place rendait le premier d'entre les ministres et souverains.

(1) Lors de l'installation, l'ordre de la Toison-d'Or ne pouvait être composé que de vingt-quatre membres; bientôt il y en eut trente-un. En 1518, l'empereur Charles V porta le nombre à cinquante, et depuis lors il ne subit plus d'augmentation.

FONDATION DE L'HOSPICE DU MONT SAINT-BERNARD[1].

L'hospice du mont Joux compte un assez grand nombre de siècles d'existence pour qu'il en soit de son origine comme de beaucoup d'autres dont la date est éloignée ; elle manque de certitude. Selon une opinion assez générale, il faudrait la rapporter au milieu du dixième siècle, et faire à un saint personnage né à Menthon, près d'Annecy, en 923, l'honneur de la fondation de cette institution célèbre, bien que j'aie trouvé quelques inductions d'une antiquité plus haute encore. Sans doute la charité naquit avec le christianisme même, et ses œuvres durent de bonne heure porter des fruits. De bonne heure aussi un de ses premiers néophytes, être compatissant et bon, dut concevoir la pensée d'élever, dans le lieu où il y aurait le plus de mérite à le faire, un monument dans lequel Dieu serait glorifié de la manière la plus digne de sa bonté ineffable, c'est-à-dire dans lequel on vivrait uniquement pour faire du bien aux hommes. Ce lieu était tout indiqué au pieux chrétien. A la place même où les ministres de divinités aveugles et d'une religion sans avenir avaient vécu, les adorateurs du Dieu de vérité pouvaient vivre : ce que le paganisme autrefois avait pratiqué, des chrétiens, à plus forte raison, pouvaient le faire. Un temple de faux dieux avait existé au sommet toujours glacé du mont Pennin, ce devait être un devoir pour un converti à la foi de Jésus-Christ d'en purifier l'emplacement déserté par la dédicace d'un autel au Dieu des chrétiens. Cette maxime, d'ailleurs, se généralisa ; ou les premières églises furent élevées de préférence sur les ruines de temples païens ; ou ces temples furent eux-mêmes transformés en églises chrétiennes. Mais, dit avec une profonde sagesse le savant et vénérable évêque d'Annecy, il y a loin d'une bonne pensée à son exécution, dans une entreprise surtout aussi difficile ; et si elle avait eu un commencement d'exécution, le souvenir n'en eût pas aussi complétement péri dans le pays d'Aoste, malgré l'occupation momentanée des Sarrasins (2).

La place choisie par le véritable fondateur de l'hospice du mont Joux avait deux autres avantages à ses yeux. D'abord, elle lui permettait de se conformer à un usage consacré dès les plus anciens temps, celui d'offrir à la Divinité un culte sur les lieux hauts (3), parce que l'on croyait qu'ils lui étaient agréables; ensuite, par les privations et les souffrances inséparables de son élévation excessive au-dessus des régions tempérées, cette place fournissait aux serviteurs de Dieu et des hommes qu'il se proposait d'y instituer, les éléments de la mortification la plus rigoureuse et la plus efficace pour gagner le ciel en assurant leur salut. En effet, les plus anciens fondateurs d'institutions chrétiennes avaient ces idées : le choix de l'emplacement n'était point pour eux une chose indifférente, comme le prouve ce que disait l'un des anciens abbés de Clairvaux : « Nos saints et bienheureux prédécesseurs choisissaient de préférence des vallées humides et basses pour

(1) Chap. v, liv. II d'un ouvrage intitulé : *Histoire de l'hospice et de la montagne du Grand-Saint-Bernard.*

(2) Monseigneur Rey, évêque d'Annecy, sa lettre à moi, du 12 mars 1838.

(3) Guillimann, *De rebus helveticis*, l. I, c. XIV.

fonder leurs établissements temporels, afin que les religieux, étant souvent malades, et ayant sans cesse la mort devant les yeux, vécussent toujours dans la crainte du Seigneur (1). » Nous avons vu que le fondateur de notre hospice, pour n'avoir pas fait choix d'un lieu humide et bas, n'en a que plus exposé les observateurs de sa règle rigoureuse à des chances de mort dont l'imminence exige des cœurs également toujours prêts à paraître devant Dieu.

On ne peut donner aucuns détails sur la manière dont l'hospitalité s'exerçait au mont Joux ni avant l'occupation des Sarrasins, ni longtemps encore après leur expulsion ; on ne peut pas même fixer avec précision les circonstances qui accompagnèrent l'établissement de la pieuse fondation après qu'ils eurent été chassés. Ce que l'on sait avec le plus de certitude, c'est que cet établissement est l'œuvre d'un personnage nommé Bernard, *piæ et sanctæ vitæ homo* (2), a dit Simler. Je vais donner l'histoire de ce héros des Alpes, dégagée de tous les contes dont elle fut entourée par l'enthousiasme peu éclairé du temps. Le merveilleux n'est plus nécessaire aujourd'hui pour faire ressortir le mérite d'une œuvre chrétienne ; la seule merveille est une religion qui inspire des pensées d'un tel ordre, et qui donne en même temps la force de leur faire produire tout le bien qu'elles recélaient en germe.

Sur la rive orientale du lac d'Annecy, en Savoie, dans une position riante, et sur un territoire dès longtemps cultivé en vignes, s'élève un bourg nommé Menthon, dont la population atteint à peine aujourd'hui sept cents habitants, et qui est dominé par un château du même nom. Ce nom était aussi celui de la famille qui possédait, qui possède encore le château, et qui était l'une des plus illustres de la Savoie, comme le témoigne cet ancien quatrain :

« Ternier, Viry et Compey,
« Sont les meillous maisons du Genevey :
« Sallanavar et Menthon
« Ne les cédont pas d'un botton (3) » ;

et comme le prouve surtout le dicton populaire du pays,

Menthon, ante Christum erat Menthon (4).

Dans ce château naquit, le 15 juin 923, de Richard, seigneur baron de Menthon, et de Berniole de Duingt, son épouse, un fils qui fut appelé Bernard, du nom de son oncle Bernard de Beaufort, chevalier d'un grand renom. Toute cette famille tirait son origine des princes du Genevois, et Berniole de Duingt, particulièrement, était de la maison de Genève (5).

La jeunesse de celui que Dieu destinait à un pénible mais glorieux apostolat, se passa dans ce calme des passions qui dispose l'âme à la pratique de la vertu et à la méditation des choses bonnes et saintes. Bernard, guidé par un sage précepteur nommé Germain, qui le mena aux écoles déjà célèbres de Paris, n'avait de goût

(1) Guillimann, *De rebus helveticis*, l. I, c. XIV.—Th. Walsh, 1, 245.

(2) Simler, *Hist. Vales.*, l. I, 85. — Simler, *De Alpibus commentarius*, 287.

(3) Grillet, *Diction. des départ. du Mont-Blanc et du Léman*, III, 31.

(4) Comte de Fortis.

(5) Roland Viot, 16. — Ch. Deloges, 67.

que pour l'étude, et ne se sentait de vocation que pour le service de Dieu, quoiqu'il sût que les intentions de sa famille fussent, au contraire, de l'établir selon le monde. Son père alla même jusqu'à négocier pour lui, dans la famille de Miolans, une alliance qui était sur le point de se conclure, quoiqu'elle n'eût pas l'assentiment de son fils, lorsque après avoir écouté de nouveaux avertissements intérieurs et fait de dernières réflexions, le jeune Bernard, plus effrayé par la crainte de compromettre son salut dans l'éternité que séduit par les charmes de Marguerite de Miolans ou de toute autre femme, quitta secrètement la maison paternelle durant même les préparatifs de la cérémonie nuptiale. Il se dirigea vers Aoste, y rechercha l'archidiacre Pierre, se mit sous sa direction, et acquit bientôt, à l'aide des leçons et des exemples de ce prêtre édifiant, la connaissance des voies de la piété et de toute la science indispensable dans la prédication, carrière à laquelle il avait résolu de consacrer sa vie.

En effet, doué d'une éloquence forte et persuasive, il fit, durant toute son existence, retentir la chaire de vérité des exhortations les plus appropriées à l'état où se trouvait, de son temps, la religion chrétienne, dont la semence avait été étouffée dans cette partie des Alpes par la longue présence des infidèles. Il ne combattit ni le diable, ni le géant Procus, ministre du diable, comme le disent de vieilles légendes; mais il a pu combattre les Sarrasins de sa personne, ce qui n'était point contraire aux usages de son époque; mais il a pu seconder par ses conseils le mouvement qui avait leur expulsion pour motif et pour but; mais quand elle fut enfin consommée, il a pu pratiquer quelques cérémonies d'exorcisme et de purification que les idées du temps suffisent pour justifier, et c'est là peut-être la source du merveilleux qui est mêlé à l'histoire de sa vie. Ce qu'il y a d'avéré, c'est qu'il ne cessa de tonner contre les superstitions nées d'un mélange impur de paganisme et d'islamisme; c'est que la Lombardie, et particulièrement les diocèses d'Aoste, de Novarre, de Milan, de Sion, de Genève, de Tarentaise et de Maurienne, furent témoins de son zèle et de son courage évangéliques.

Devenu, vers sa quarante-troisième année, archidiacre d'Aoste à son tour, par le choix de l'évêque, Bernard prit, avec cette dignité qui réunissait alors la juridiction d'official et les attributions du grand-vicariat, une part considérable au gouvernement du diocèse. Il remplit les devoirs de sa charge avec autant de dévouement que de succès. La prière du cœur, la méditation de l'esprit, la mortification du corps, l'exercice enfin de toutes les vertus, attiraient les grâces du Ciel sur ses travaux apostoliques. Ce fut sans doute alors que son cœur, non moins compatissant que son esprit était éclairé, touché des malheurs auxquels succombaient trop souvent les voyageurs de toutes les nations qui traversaient à grands flots les montagnes et surtout les Alpes Pennines, son cœur, dis-je, lui suggéra la pensée, supérieure à son siècle, de rétablir un asile qui serait sanctifié par la religion, et dans lequel ces voyageurs trouveraient à la fois et les secours temporels et les consolations spirituelles; ce fut alors qu'il eut le pouvoir d'exécuter cette pensée; ce fut alors enfin que le nouvel établissement fut fondé : *In usum iter facientium cœnobium in summo Pennino exstruxit* (2).

J'ai dit précédemment qu'aux Sarrasins musulmans d'Espagne, descendus les premiers en Provence, il s'était joint plus tard des Sarrasins de l'Afrique, et en particulier des tribus de l'Atlas. J'ajouterai maintenant que, parmi ceux-ci, tous n'étaient point sectateurs de Mahomet; quelques-uns étaient juifs, d'autres étaient encore idolâtres. Les Berbers, qui prirent tant de part aux conquêtes des Sarrasins en Espagne et en France, remarque avec raison M. Reinaud (1), étaient accusés par les Arabes d'adorer le feu et les astres, et les auteurs de cette nation donnent en effet le nom de *sabéens* aux Berbers. On ne peut pas dire dans quelle proportion étaient les païens par rapport à la quantité de ces déprédateurs de l'Occident. S'ils furent nombreux, ils purent apporter avec eux des pratiques de leur culte, et entre autres l'adoration des idoles. Guichenon a vu dans le musée de Turin deux statues de Jupiter tirées, dit-il, du Saint-Bernard : l'une, en roche grisâtre, est le Jupiter Capitolin, ayant une barbe fourchue et étant revêtu d'un manteau; l'autre, en basalte, est un Jupiter carthaginois sous la figure d'un jeune homme sans vêtements. D'abord, ces monuments ont-ils bien cette origine? ensuite, sont-ils ceux de l'antiquité qui auraient été conservés ou retrouvés? Enfin, sont-ils l'ouvrage de Sarrasins idolâtres? Toute la difficulté est dans la réponse précise à l'une de ces questions.

Quoi qu'il en soit, il y a dans la Vie de saint Bernard une tradition de statues renversées dont on ne peut, toute confuse qu'elle soit, se dispenser de faire mention, puisqu'elle est rapportée aussi par des écrivains au-dessus du vulgaire : *Idolum quod in summo Pennino erat dejicit*, disait Simler. Elle a été recueillie originairement par Richard de Duingt, du val d'Isère, successeur de saint Bernard dans l'archidiaconat d'Aoste, à peu près en ces termes : « Le diable, ennemi qui toujours rugit, qui toujours veille pour le triomphe du mal, s'efforçait, à l'aide de la statue de Jupiter, que rendaient redoutables les parole infernales des ignorants, d'entraîner vers l'enfer la chrétienté, dont alors la puissance grandissait. Les habitants de la contrée du mont Joux croyaient, dans leur illusion, pouvoir guérir ou éviter les maladies que le diable envoyait; mais ils croyaient aussi que si une troupe de voyageurs passait sur le mont Joux, le démon retenait, quel que fût leur nombre, un chrétien sur dix, et le faisait périr. Sa demeure était au sein des froides cavernes des montagnes, éloignée de plus de vingt stades de toute maison habitée. Bernard, élevé à la très-sainte dignité d'archidiacre d'Aoste, homme plein de modestie et de piété, frémit en considérant cet obstacle suscité au salut des hommes. Il adressa ses prières à saint Nicolas, qui, lui apparaissant en habit de voyageur, lui tint ce langage : « O Bernard! gravissons ces montagnes, franchissons ces « affreux précipices, mettons en fuite les démons, réduisons en poussière cette statue de Jupiter et cette colonne « qui porte l'escarboucle de cette statue, objets de trouble « pour les chrétiens. Ensuite, nous fonderons en ce lieu un « hospice et un couvent de chanoines réguliers. Tu te feras « accompagner de neuf personnes, et tu n'auras rien à redouter du démon; tu lieras le cou de la statue avec une « corde et tu la briseras; tu conjureras les démons, tu les « garrotteras et tu les précipiteras dans le chaos des montagnes : jusqu'au jour de leur jugement ils ne pourront « plus nuire! »

« Bernard, brûlant du désir de commencer son expédition, gravit les montagnes lui dixième, tenant dans sa main le bourdon, symbole de la victoire : l'usage dans ce temps était que l'archidiacre d'Aoste le portât dans les offices divins. Il passe devant la statue pour voir si le diable tentera de lever la dîme accoutumée, et de le faire périr : puis il attache au cou de la statue son étole, devenue, pour ainsi dire, une chaîne de fer : il fait les conjurations accoutumées,

(1) Simler, *De Alpib. Comment.*, 287.

(1) Reinaud, 243.

et ordonne au démon de se retirer dans un chaos affreux, dans les profondeurs des abîmes tartaréens des monts Maleths, *Malethorum*, situés entre les trois diocèses d'Aoste, de Genève et de Sion... Il met en morceaux, d'abord la statue, puis la colonne de l'escarboucle, appelée l'œil de la statue, afin que ces objets ne fussent plus dangereux pour personne. Bernard retourna promptement à son église, et ayant célébré la messe, il annonça qu'avec l'aide de Dieu il avait mis en fuite le démon et détruit la statue, ainsi que la colonne de l'escarboucle, etc... (1) »

Il y a dans cette histoire des choses qui surprennent davantage encore que l'histoire elle-même; c'est une sorte de savoir d'antiquité, qui confond cependant la statue de Jupiter et la colonne de l'escarboucle, c'est-à-dire le grand et le petit mont Joux; c'est d'y rencontrer la preuve qu'après tant d'années écoulées depuis la destruction des idoles du paganisme, on rencontre encore des traces aussi visibles de leur existence passée ; c'est qu'au temps de notre roi Philippe Ier, on se souvienne si bien, dans un lieu d'ignorance profonde, de ce qui avait été détruit sous Théodose, sept cents ans auparavant. Vie ou légende, l'écrit de Richard de Val d'Isère est cependant l'unique source où aient été puisés tous les matériaux des biographies nombreuses et successives de saint Bernard, et même ceux de sa vie par Roland Viot, que nous verrons prévôt de l'hospice en 1611. Quant à la légende des démons, on peut la rejeter si l'on veut, mais il faudra toujours convenir qu'un brisement d'idoles au mont Joux par saint Bernard n'est pas dénué de toute vraisemblance, puisque l'histoire nous apprend que des païens y sont revenus au dixième siècle avec les Sarrasins; et c'est ainsi que la science des faits, dirigée dans un esprit philosophique, vient quelquefois éclairer de son flambeau certains de ces faits que l'incrédulité rejetait orgueilleusement parmi les fraudes pieuses.

Toutefois, il en est des légendes de dévotion comme des fables mythologiques, elles cachent un sens de vérité sous le voile qui les enveloppe, et voici peut-être ce qu'il faut penser d'une victoire remportée par saint Bernard sur les dieux, les démons et le géant Procus du mont Joux. Bernard, dont la grande pensée est tout entière à l'œuvre de charité qu'il a conçue, Bernard, qui ne compte pour rien les obstacles qu'une superstition invétérée et profonde lui suscitera, sent la nécessité de préparer d'abord les esprits à recevoir la parole de Dieu. En missionnaire fervent, il pénètre jusque dans les réduits les plus isolés des habitants sauvages et grossiers de la montagne, et brave les dangers de cet isolement même. Etre parvenu à s'asseoir à de semblables foyers sans y courir le risque de la vie, est déjà pour lui une victoire : dès lors il exhorte, il sollicite, il instruit. Pour quelques hommes simples et dociles, il en rencontre mille dont il ne peut vaincre du premier coup l'ignorance et l'opiniâtreté. Mais sans laisser refroidir son zèle, lasser sa patience, intimider son courage, il redouble d'efforts au contraire, et remonte à l'assaut évangélique. L'or, cet auxiliaire puissant dans toutes les choses de la vie et dont la religion elle-même ne dédaigne pas le secours, l'or, pieusement répandu en aumônes, est une des armes dont Bernard se sert avec le plus de succès. Cet argument mis en usage auprès des nécessiteux réagit sur les opiniâtres et les persuade aussi. Les misères soulagées dans un lieu expriment leur reconnaissance en termes qui retentissent partout, et des largesses semées à propos disposent à prêter l'oreille aux discours de celui qui en est le dispensateur et qui, dans son désintéressement, ne demande en retour que des louanges pour Dieu. Enfin Bernard frappe le dernier coup : il fait briller aux yeux de ses catéchumènes l'éclat des pompes sacrées du culte qu'il leur prêche, et à ce spectacle imposant et nouveau ils tombent à genoux, comme encore aujourd'hui à Rome, lorsque le chef spirituel de l'Eglise catholique, du haut du Vatican, étend sur la foule prosternée des mains toujours prêtes à bénir, on voit fidèles, schismatiques, impies même, humilier spontanément leur front dans la poussière. Peu à peu les autels des divinités sourdes et impuissantes des Alpes sont désertés, et les idoles s'écroulent comme entraînées, ainsi que le dit la légende, par l'étole de saint Bernard qui les lie. Ainsi se consomme une œuvre entreprise pour instruire et civiliser des hommes bruts et sauvages comme les régions qu'ils habitent, une œuvre qui n'aurait pu obtenir la sanction du succès, si elle n'eût pas été celle d'un apôtre doué de la plus parfaite douceur et des plus excellentes vertus, et dont la vie, selon l'expression de Philippe Ferrari, était plus angélique qu'humaine.

Le zèle de Bernard ne se borna point à prêcher l'évanvangile au grand mont Joux : sa sollicitude s'étendit également au mont de la Colonne, c'est-à-dire au petit Saint-Bernard, et il y fonda aussi un hospice. Il mit les deux monastères sous l'invocation de saint Nicolas de Myre, à qui il avait une dévotion particulière, et avec lequel on a prétendu qu'il avait de fréquents entretiens. Mais au commencement du douzième siècle, Richard, évêque de Novarre, approuvant la vénération du peuple des Alpes pour le bienheureux Bernard, les deux établissements chrétiens reçurent peu à peu le nom de leur fondateur, étymologie plus naturelle que celle qu'on tirerait de Bernard, oncle de Charlemagne, de Bernard, archevêque de Vienne, ou enfin de Bernard, comte de Barcelone, comme quelques-uns ont voulu le faire.

Bernard, qui avait éprouvé pour lui-même les avantages de l'éducation, n'instruisait pas seulement les hommes; il fondait partout des écoles pour façonner les enfants dès leur plus jeune âge, suivant l'un des buts de l'institution du sacerdoce, qui est autant de répandre dans les esprits la lumière de l'intelligence, que de célébrer dans les temples la gloire du Seigneur. En effet, le savoir, dans ce temps de ténèbres universelles, était tout entier dans l'Église, et c'est de ce foyer sacré que, semblable à une flamme vivifiante, il s'est répandu pour arriver jusqu'à nous, et jusqu'à ces philosophes qui en font aujourd'hui un si déplorable usage et qui, en le tournant contre l'Église de qui ils le tiennent, ressemblent à des enfants dénaturés qui se complairaient à déchirer de leurs propres mains le sein de leur mère.

Afin de payer mon tribut à l'usage, je donnerai une date à la fondation de l'hospice du grand Saint-Bernard ; mais elle ne sera qu'approximative, car les auteurs varient de 962 à 970; et cette incertitude est excusable, puisque deux incendies, et particulièrement celui de 1555, ont dévoré presque toutes ses archives : je dirai que Bernard tira ses premiers religieux du monastère d'Agaune, selon les uns, de celui de Saint-Laurent de Novarre, ou de l'église de Verceil, selon les autres ; qu'il alla en personne à Rome pour soumettre à l'approbation du souverain pontife, qui la lui accorda avec empressement, les statuts de la congrégation des chanoines réguliers institués pour le service de son hospice, ce qui a fait dire par Hermann Contract, qui vivait au treizième siècle, que Léon IX passant par le Saint-Bernard en 1049, y trouva des chanoines vivant en corporation (1), *canonicos fratres* : mais je dois prévenir que

(1) *Gallia christiana*, XII, p. 730. — *Acta SS.*, 11 juin, p. 1077. — Beugnot, *Destruction du pagan. en Occident*, II, 344. — Rol. Viot, l. l. — Mangourit, *Du mont Joux*, p. 39.

(1) Deloges, 76-74.

tout cela n'a pas l'authenticité suffisante, et en particulier que la fondation de l'hospice étant antérieure au temps où il y eut des chanoines réguliers à Agaune ou Saint-Maurice, Bernard n'a pu y prendre ses premiers religieux.

Enfin le bienheureux Bernard de Menthon, à peine revenu de son voyage à Rome, termina sa glorieuse et sainte vie à Novarre, dans le monastère de Saint-Laurent, le 28 mai 1008, âgé de 85 ans, et fut enterré le 15 juin, jour anniversaire de sa naissance et auquel on célèbre maintenant sa fête dans plusieurs églises du Piémont. Ces dates, il faut l'avouer, ne concordent pas avec le comput ecclésiastique, et elles diffèrent d'ailleurs de plus d'un siècle entre elles selon tel ou tel biographe, ceux-ci adoptant celle de 1086 pour la mort de saint Bernard, ceux-là celles de 1107, 1108 ou 1122. Azolin, auteur que l'on croit contemporain de Bernard, dit qu'il vivait du temps de Henri, roi des Lombards. Une des vies de ce saint homme, tirée des archives d'Aoste, dit que le roi lombard nommé par Azolin était Henri IV, qui avait été élu empereur en 1056, à l'âge de six ans : que Bernard avait eu à Pavie, en 1081, avec ce prince, une conférence dont le motif était de le détourner de ses projets de vengeance contre le pape Grégoire VII, et que Bernard mourut peu de temps après cette entrevue, et avant la réalisation des malheurs qu'il avait prophétisés à l'empereur (1).

Si ces faits avaient quelque fondement, ils rapprocheraient d'environ un siècle, comme le voulait l'abbé Murith, le temps où saint Bernard a vécu, et le vide que je signalerai plus tard dans la chronologie des prévôts de l'hospice de 1008 à 1090, serait naturellement rempli : dans cette supposition, Bernard aurait pu voir le pape Léon IX, lorsqu'il traversa le mont Joux pour se rendre en Allemagne ; mais comme les titres originaux tirés des archives de Maurienne, de Tarentaise, de Novarre, et même de mont Joux avant l'incendie, sont unanimes sur l'époque de la naissance, sur la personne et l'état de saint Bernard, il vaut mieux se résigner à une lacune de chronologie de quelques années, et s'en tenir surtout à un manuscrit *Ecclesia Novariensis* (2), que M. l'abbé Dépommier cite comme rédigé avec beaucoup de sagesse, que d'admettre au dixième et au onzième siècle des rois lombards, quand Didier, le dernier roi de ce peuple, est du huitième ; que de faire vivre saint Bernard au temps de Henri IV, tandis que les seuls empereurs du nom de Henri qu'il ait pu voir sont Henri Ier, l'Oiseleur, et Henri II, le Boiteux; que d'infirmer enfin tant de témoignages certains et qui se corroborent les uns par les autres.

C'est une question, de savoir si le fondateur de l'hospice y a fait sa résidence comme prévôt. Farney, à qui Roland Viot a fait quelques emprunts comme à Richard de Val d'Isère, dit qu'il y demeura trente années de suite. Azolin assure au contraire qu'il ne quitta ni son archidiaconat, ni son ministère évangélique ; enfin, selon Viot, il se partagea entre Aoste et le mont Joux, ce qui paraît vraisemblable. Mais ce qui ne l'est point, c'est que Bernard soit resté inconnu à sa famille depuis le moment où il l'avait quittée, comme on l'a prétendu. De même qu'il n'avait pu s'élever à la dignité d'archidiacre de la cathédrale d'Aoste, et devenir prédicateur dans toute la Savoie, sans justifier de son origine, de même il n'avait pu parvenir à une aussi grande célébrité dans cette contrée circonscrite, sans que son nom, qu'il ne cacha jamais, fût connu de tous, à Annecy, à Menthon et partout. Une visite que son père et sa mère firent, soit à la cité d'Aoste, soit à l'hospice, est sans doute la source de cette tradition conservée par Roland Viot et qui d'ailleurs est généralement crue dans la patrie du bienheureux fondateur, comme celle qui attribue au pied du saint, descendant par sa fenêtre pour s'évader, une empreinte qui existe réellement sous cette fenêtre au château de Menthon.

Par un zèle mal entendu, on a prêté à saint Bernard un ridicule qui ne s'accorde point avec son caractère connu d'humilité. Selon Azolin, auteur sur lequel nous nous expliquerons, il aurait ordonné par son testament le partage de sa dépouille périssable entre l'église d'Aoste et l'hospice. Est-il supposable qu'un chrétien pieux, doué d'une haute raison, prétende élever lui-même ses ossements à la dignité de reliques, quand il faisait si peu de cas de son corps qu'il le nourrissait uniquement de pain et d'eau, ne le vêtait que de bure et de cilice, ne le laissait reposer que sur le bois et la cendre ? Mentionner ce conte, c'est le réfuter. Charles Bascapé, évêque de Novarre, dit que le corps du saint, canonisé en 1681, plusieurs fois translaté à des époques dont il donne la date, était une partie précieuse des trésors de son église ; et les religieux possèdent quelques fragments de ce corps : mais ce n'est certainement pas en exécution d'un prétendu testament du saint. En effet, Roland Viot dit seulement que Bernard y exprima le vœu d'être enterré ou dans la cathédrale d'Aoste, ou au mont Joux, et que cela ne put avoir lieu à cause de troubles qui survinrent à cette époque (1). Quoi qu'il en soit, son tombeau est au lieu où il mourut, et s'y voit dans l'église de Saint-Laurent.

On conserve précieusement dans les archives de l'hospice un manuscrit de la vie de saint Bernard par Azolin, qui a été donné en 1400 au révérend Chamosi, chanoine régulier, prieur de Scez, en Tarentaise, ainsi que le reconnaît une note de la main même de Chamosi. Ce manuscrit est divisé en deux récits. Le premier fourmille de contes, de légendes fabuleuses et d'anachronismes que, selon les religieux, il est impossible d'attribuer à Azolin, tandis que le second, qui est en même temps le plus ancien, paraît être véritablement l'ouvrage de ce contemporain de Bernard. Or, il n'y est question ni de l'incognito gardé par saint Bernard à Aoste, ni de ses entretiens avec saint Nicolas, ni de son combat avec le diable, ni du testament par lequel il aurait disposé de ses ossements. Toutes ces inventions sont postérieures à Azolin, et les religieux de nos jours sont trop éclairés pour n'être pas les premiers à les désavouer.

Il n'est point de dévotion, si fervente qu'elle soit, qui à la longue ne cède la place à une autre. J'ai cité ailleurs la dévotion extraordinaire de la France à saint Martin, qu'a remplacée la dévotion à saint Denis, et celle de saint Denis se reportant plus tard sur la vierge Marie. Il n'en est point de même pour saint Bernard, et l'on peut dire, contre un proverbe connu, qu'il est encore prophète en son pays. On y célèbre chaque année sa fête avec une ferveur touchante. Alors la population entière des villages et hameaux dont se compose la paroisse de Menthon se réunit sous la conduite de son pasteur, et se rend processionnellement au château pour y vénérer une relique du saint. On y célèbre une messe dans cette même chapelle où l'on tient que se préparait la cérémonie du mariage de saint Bernard quand il quitta la maison paternelle. Sa chambre, qui dès le seizième siècle avait été transformée en oratoire, et que la piété d'un de ses arrière-petits-neveux a restaurée depuis les dévastations révolutionnaires, est aussi l'objet d'un pè-

(1) Ch. Deloges, 63.
(2) Dépommier, *Not. hist. sur saint Bernard*, 31.

(1) Roland Viot, 241. — Ch. Deloges, 72.

lerinage spécial : une foule de malades et de dévots visiteurs y vient implorer l'intercession du saint personnage qui a illustré toute cette contrée, ou y chercher d'antiques et de pieux souvenirs. Heureux peuple, qui conserve de ses traditions ce qu'elles ont de consolant et de respectable, et chez lequel on peut, sans craindre d'être bafoué, honorer ce qu'honoraient les aïeux !

Saint Bernard de Menthon, soit qu'il ait résidé ou non à l'hospice dont il était le fondateur, en fut certainement le premier prévôt, et l'a été sans doute jusqu'à sa mort, arrivée en 1008. Mais de cette date à celle de 1090, c'est-à-dire pendant plus de quatre-vingts ans, le nom des prévôts est inconnu, et c'est cette lacune qui a fait supposer que saint Bernard avait pu vivre au temps de l'empereur Henri IV, supposition réfutée au surplus par des témoignages trop unanimes pour pouvoir être admise encore. Toutefois on ignore par qui la fondation nouvelle fut régie pendant cette période. Ce que l'on sait, c'est que la pensée qui avait présidé à l'établissement de l'hospice du mont Joux ne pouvait recevoir, dès le temps de ténèbres intellectuelles et de malheurs publics où elle fut conçue, tout le développement dont elle était susceptible. Elle devançait trop son siècle, et les esprits étaient trop dénués de lumières pour comprendre ce qu'elle avait en elle-même, je ne dis pas de sublime comme œuvre de religion, mais seulement de profitable à l'homme sous le rapport matériel. Après saint Bernard, et peut-être même déjà de son vivant, un brigandage inouï rendit de nouveau inutile tout ce que l'immense charité d'un chrétien avait imaginé pour l'amélioration de l'existence dans des régions déjà si dangereuses par elles-mêmes, et le passage devint aussi impraticable par le fait des hommes qu'il l'eût jamais été.

A peine les Sarrasins avaient-ils été expulsés des montagnes où l'hospice est situé, que les Normands les remplacèrent. Encouragés par les succès de leurs compatriotes sur les Grecs de l'Italie, ils montèrent au Saint-Bernard. Une barrière avait été établie par Rodolphe III, dernier roi de Bourgogne, de 994 à 1032, à l'extrémité du lac, afin de rendre plus facile la perception de péages vexatoires qu'il y faisait lever à son profit, et cette barrière, nommée *ostiolum*, était rigoureusement fermée à quiconque refusait le tribut. L'épée des Normands la brisa ; elle en tua ou dispersa les gardiens, et le temps des infidèles sembla revenu. Chassés à leur tour, on n'en respira pas davantage : les tributs qu'ils avaient conservés furent conservés encore, et la dure condition des voyageurs ne reçut aucune amélioration.

Depuis longtemps déjà les pèlerins qui faisaient le voyage de Rome, alors obligatoire, ne pouvaient plus traverser le mont Joux que par caravanes de 4 ou 500 personnes. Robert, évêque de Tours, fut égorgé dans une hôtellerie au pied des Alpes, quoiqu'il eût une escorte nombreuse. Saint Maïeul, abbé de Cluny, fut fait prisonnier en 972 par les Normands, près d'Orsières, c'est-à-dire presque sous les yeux de saint Bernard. Enfin il fallut renoncer même à la ressource des caravanes.

Lorsqu'en 1027, Conrad le Salique, successeur de Henri II, alla se faire sacrer à Rome, il mena avec lui Rodolphe III, son fils. Canut le Grand, roi d'Angleterre et de Danemarck, profita de cette réunion pour se plaindre à l'empereur et au pape des vexations inouïes que les fidèles de sa domination éprouvaient dans leur traversée des Alpes, et qui allaient à empêcher tout pèlerinage à Rome. Rodolphe comprit bien que ces plaintes s'adressaient surtout à lui, et il promit de bonne grâce d'abolir les péages et d'entretenir l'ordre. En effet, c'est de cette époque, déjà bien ancienne, que date l'apparition d'une certaine sécurité dans le grand Saint-Bernard.

REY.

SOURCES D'EAU DOUCE AU FOND DE LA MER.

Ces sources existent près des îles Bahrain et d'Ared, qui, sont situées sur la côte sud du golfe Persique. L'île de Bahrain est peu élevée, et plus fertile qu'aucune des autres îles de ce golfe : elle offre de nombreuses et belles touffes de dattiers, et l'on trouve l'eau douce la plus pure peut-être qui existe, dans un large étang dont la source est peu éloignée, à deux ou trois milles de la ville de Monama. Lorsque le capitaine Maughan quitta Bahrain, en 1828, cette île était en la possession des Outouby, puissante tribu arabe du désert voisin. A environ un mille et demi, se trouve la petite île d'Ared, un îlot très-bas et couvert de sable, avec quelques dattiers seulement, et un hameau composé de cabanes de pêcheurs. La rade, où les vaisseaux peuvent se mettre à l'abri, s'ouvre entre ces deux îles d'où partent de chaque côté des rochers d'une vaste étendue. La profondeur de la rade, est d'environ trois ou quatre brasses et demie, avec un fond de sable à l'ouest et au nord d'Ared; à quelque distance de la côte, il y a des sources d'eau douce qui sortent des rochers sous-marins, et au-dessus desquels l'eau de la mer roule à la profondeur d'une ou deux brasses, selon l'état des marées. Quelques-unes de ces sources d'eau douce sont très-près du rivage, et les pêcheurs y viennent remplir sans difficulté leurs outres. Mais on en trouve d'autres plus éloignées de la côte : toutes les fois que les pêcheurs ont besoin d'eau douce, ils placent leur bateau auprès de l'une de ces sources : un des hommes de la troupe plonge dans la mer avec un *mussuck* de peau tannée de chèvre ou de mouton, et en place l'ouverture au-dessus de la source dont la force suffit pour remplir aussitôt l'outre d'eau douce; le plongeur remonte, vide son outre dans un réservoir, et recommence cette opération jusqu'à ce que ce dernier soit rempli. On a rapporté au capitaine Maughan que quelques-unes de ces sources sont à la profondeur de trois ou quatre brasses. Ces hommes ne s'occupent pour la plupart que de la pêche des perles, et sont habitués à plonger à douze et même à quatorze brasses au-dessous de la surface de l'eau. Le mussuck ou l'outre qu'ils emploient peut contenir de quatre à cinq gallons. On trouve aussi des sources d'eau douce sur la côte nord-est de l'île de Bahrain et au-dessous de la surface de la mer. Le capitaine Maughan rapporte qu'il existe environ trente de ces sources aux environs de Bahrain et d'Ared.

Les côtes du voisinage sont formées de sable menu, composé en partie de débris de coraux et de coquillages. L'endroit le plus rapproché où le sol offre quelque élévation est la côte de Perse qui est vis-à-vis les caps Verdistan, Kongoon, Assiloo, etc., et il y est composé en partie de grès, de marbre noir grossier et de gypse.

A L'ILE DE SUMATRA.



Pros malais.

Le 12 octobre 1839, nous passâmes le détroit de la Sonde. La houle du tangage fatiguait notre corvette, et déjà plusieurs officiers de l'état-major sentaient se renouveler les atteintes du mal de mer.

Ce n'était plus le balancement si doux de l'archipel malais, mais une mer longue et dure, grossie par une brise fraîche; les vents halèrent le sud et nous contraignirent à louvoyer. Le commandant, assis sur la dunette, contemplait les montagnes élevées de Sumatra, et profita de ce contretemps pour relâcher à la baie des Lompangs, sur la côte sud. Nous courûmes de petites bordées à l'entrée du détroit, en virant de bord à un mille de la côte, nous aperçûmes le fort d'Anyer, premier comptoir des Hollandais dans l'île de Java; le fort et une petite canonnière au mouillage hissèrent leurs couleurs. Enfin nous reprîmes la bordée du large, disant adieu à cette île de Java où nous avions reçu une si douce hospitalité, à Batavia où nos folies et nos extravagances de marins étaient encore un sujet de conversations, à ces bons et paisibles colons hollandais qui nous avaient reçus en frères. A bord, chacun reprit ses fatigues et son insouciance accoutumée, ignorant tous le malheur dont nous serions frappés quinze jours plus tard.

Le lendemain, au lever du soleil, poussés par une faible brise, nous longions la côte sud de Sumatra. Bientôt on laissa tomber l'ancre vis-à-vis un village, et à côté de trois petites îles appelées *Poulo-tiga* par les Malais.

Le commandant d'Urville ayant donné avis qu'on appareillerait le lendemain, chacun se disposa à mettre à profit ce délai. La chaloupe fut envoyée à terre pour renouveler la provision d'eau. En arrivant à la plage, nous pensâmes nous perdre sur les récifs. La mer déferlait avec force sur un banc de corail; sans un Malais, qui nous indiqua la passe, nous aurions été obligés de débarquer à la nage. L'embarcation toucha. Une lame la saisit par la



Village Malais.

Une jonque.

hanche et la coucha de côté. Chacun prenait son parti pour se jeter à l'eau, quand au milieu de l'écume des lames on aperçut des requins. Heureusement des pirogues malaises vinrent décharger l'embarcation, qui fut sur-le-champ mise à flot, et le pilote la fit entrer dans une petite anse, abri naturel formé par un raz de marée, où sept ou huit pros malais se trouvaient amarrés.

La plage était bordée d'une forêt de cocotiers. Un ruisseau d'eau claire et limpide la traversait pour se jeter dans la mer, et présentait une aiguade très-commode.

Nous ne tardâmes pas à apercevoir le village, bâti sur un plateau, et dont les cases se groupaient en parallélogramme autour d'une autre plus grande qui servait de mosquée. Au milieu de la place, nous vîmes un grand piquet sur lequel se tenait un gros singe auquel des enfants donnaient à manger au bout d'un bâton. Je voulus l'acheter; quelles que fussent mes offres, on ne voulut pas me le vendre. On m'en offrit d'autres de la même espèce; je les acquis à vil prix; mais celui-ci avait un air si comiquement grave, que, pour tout au monde, j'aurais voulu l'avoir; un Malais me fit comprendre qu'il était sacré.

Les hommes sortirent de leurs cases et vinrent nous proposer des échantillons de poivre. Les matelots en achetèrent pour assaisonner leur viande salée; les Malais nous laissèrent avec les gens de l'équipage, qu'ils prenaient probablement pour des traitants. Après avoir fait un croquis du village, me rappelant que j'étais de trimestre pour approvisionner la gamelle des aspirants, je pris un guide et je m'acheminai dans l'intérieur. Je traversai une plaine immense, bordée dans le lointain par de hautes montagnes boisées jusqu'au sommet. Des cours d'eau la sillonnaient, et des semailles de riz s'élevaient de tous côtés.

Après un quart d'heure de marche, je gravis un petit coteau, du sommet duquel j'aperçus une vue magnifique, dont un Européen ne peut se faire idée. A gauche, mon œil découvrait à l'horizon la côte de Java sillonnée de navires. A droite, le contour de la baie des Lompangs, et à mes pieds, une forêt vierge du milieu de laquelle s'échappait la fumée des cases; le tout avec accompagnement du caquet des perroquets et des cris aigus des singes qui se balançaient au sommet des bambous. Fasciné par ce tableau, je me laissai aller à une douce rêverie, et je me pris à réfléchir à l'étrange vie de l'homme de mer. Aujourd'hui, des jours doux et calmes, embellis par tout ce que la nature peut offrir d'enchanteur; le lendemain, des fatigues, des privations, le naufrage, et la maladie qui planait déjà dans l'entrepont de nos corvettes.

Je m'arrêtai à un village plus petit que le précédent. Mon guide avait pris les devants : ayant remarqué qu'en route j'avais été salué par des gens de l'équipage, il me prit pour un personnage d'importance, en sorte que je ne tardai pas à me voir entouré d'enfants. Le chef de la bourgade vint me saluer, et, probablement pour sceller notre amitié, il me proposa, contre mon fusil à piston, un vieux pistolet, qui pouvait avoir appartenu à Vasco de Gama. Je n'eus garde d'accéder au marché.

La physionomie des Malais est très-expressive. La mobilité de leurs traits et l'éclat de leurs yeux font, qu'à demi-mot, on les comprend sans peine. Ils ont les cheveux longs, le menton ombragé d'une petite mouche de barbe, les sourcils très-arqués, le nez un peu retroussé. Ils sont grands et ont beaucoup de dignité dans la démarche. Les dents noircies par l'usage du bétel, déparent un peu leur physionomie. En général, leurs mains offrent une grande délicatesse de forme. Ils teignent leurs ongles en rouge. Nous fûmes longtemps à nous habituer à la vue des dents noires des Malaises. Le costume des hommes consiste en une sorte de caleçon qui entoure les reins; ils se drapent sur les épaules une pièce d'étoffe qui offre beaucoup d'analogie avec le plaid écossais. Les femmes s'enveloppent dans une espèce de robe de chambre en cotonnade; dans l'intérieur des cases, elles laissent retomber la partie qui ceint les épaules pour s'arrêter aux hanches, où la robe est retenue par une ceinture. Leurs cheveux sont roulés avec beaucoup de coquetterie et ornés de convolvulus blancs ou rouges disposés avec goût.

Les cases des Malais de Sumatra ressemblent beaucoup à celles des autres peuples de l'Archipel des Indes. Elles sont construites en bambou, et recouvertes de feuilles de cocotier. Le tout, élevé sur des pilotis, est garni d'une échelle pour arriver à l'intérieur.

A l'entrée du village, je remarquai deux petites cases tout au plus assez grandes pour loger un ou deux hommes. Elles sont destinées à monter la garde contre les tigres qui viennent rôder tous les soirs à l'entrée des bourgades.

Le tigre noir de Sumatra est, de l'espèce féline, celui qui atteint le plus de férocité. Plus svelte, plus dégagé que le tigre de l'Inde, il commet dans les villages des désastres inouïs. Rarement les naturels l'attaquent à l'improviste. Quand ils ont découvert ses traces, ils attachent un mouton à un piquet : au moment où l'animal est occupé à dévorer sa proie, ils se rangent en cercle, et se resserrent à son approche. Le tigre bondit, s'élance pour traverser l'obstacle. Alors, avec une tactique des plus habiles, les chasseurs réunissent instantanément leurs bras armés d'un cric et reçoivent l'animal dans sa chute. Le tigre se débat sous des coups toujours mortels, et parvient à blesser grièvement quelques-uns de ses adversaires. Au dire des Hollandais qui en ont été les spectateurs, les Malais déploient dans ce genre de combat un sang-froid et une intrépidité des plus remarquables.

Ayant terminé mes affaires, je me décidai à prendre congé du chef, qui revêtit ses armes et s'offrit à m'accompagner; ayant surpris un regard d'intelligence entre mon guide et lui, je refusai énergiquement sa société, précaution sans laquelle j'aurais couru les chances d'être dépouillé, et, en cas de résistance, de recevoir un coup de poignard dans les reins.

Accompagné de mon guide, je m'avançai dans une forêt touffue, en sifflant un air national pour effaroucher les reptiles, hôtes non moins malfaisants que les indigènes.

Une douce obscurité régnait dans ces vastes solitudes. Des tiges touffues de bambou s'élançaient dans les airs et se repliaient en dômes de verdure, puis s'entre-croisaient de lianes et de larges fougères, au milieu desquelles on voyait grimacer les petits singes noirs barbus si communs dans ces pays. Un ruisseau sillonnait la forêt : le silence était interrompu par le seul bruissement des roseaux qu'agitait un buffle se roulant dans la fange. Je témoignai à mon guide le désir de gravir la montagne pour étudier la variété des végétaux et saisir leurs différences d'avec ceux de la plaine; ma demande fut accueillie par un geste d'effroi; à quelques mots, je compris qu'il avait peur de rencontrer un tigre.

Je me disposai donc simplement à satisfaire mon appétit aiguisé par un long exercice. J'offris à mon guide de partager mes provisions, et il s'assit gaiement à mes côtés. Le sachant mahométan, je trouvai plaisant de lui faire manger du porc. Il s'en fit, avec du biscuit et du poivre délayé dans de l'eau, une sorte de pilau qu'il roula en boulette et qu'il absorba

avec avidité. Je me mis alors à éclater de rire, et, prononçait le mot *babi*, il comprit son péché. Pour le consoler je lui offris un verre de rhum, dont il se rinça la bouche avec un claquement de langue qui fut loin chez lui de dénoter un profond dégoût pour cette liqueur proscrite par Mahomet. Le reste de la promenade, il ne manqua pas de faire une foule d'ablutions, pénitence assez douce dans un pays où la température élevée nécessite ces précautions hygiéniques indispensables pour tempérer une transpiration trop abondante. Je pense qu'il n'accepta ma politesse que pour entrer plus avant dans ma confiance et essayer de s'approprier mon fusil, qu'il convoitait de l'œil d'une façon très-significative.

Le sentier nous conduisant à traverser un torrent sur un arbre, je vis ses yeux se rembrunir d'une manière effrayante. Il se pencha pour s'assurer si le tronc était solide, et m'invita d'un geste à passer devant. J'armai mon fusil et lui signifiai, en apprêtant mon arme, de me précéder, ce qu'il fit incontinent. Pendant qu'il traversait le pont, je glissai deux balles dans les canons, et j'aperçus sur ses traits l'expression piteuse d'un gaillard dont on a compris l'intention ; sans mot dire, il s'échappa dans le bois, et je m'orientai de mon mieux pour regagner la plage située à un mille à peu près. Sur mon passage, je parcourus une plantation de poivre, dont les tiges sarmenteuses grimpaient le long d'arbustes disposés en échelons. Le poivre est le principal objet de traite sur ces côtes. Avant de le livrer au commerce, les Malais font macérer la graine dans de l'eau. L'enveloppe tombe et fournit le poivre blanc. Ils le logent alors dans de grands sacs de feuilles de cocotier, après l'avoir préalablement fait sécher au soleil. Au milieu des villages, on aperçoit des espaces carrés et disposés comme les aires destinées à battre le blé. Les navires traitants mouillent à la côte, et après avoir examiné des échantillons, exhibent aux Malais les marchandises qu'ils proposent en échange. Les arrhes se donnent et des pros envoient les boucauts le long du bord. Souvent les navires de commerce construisent une tente à terre, achètent le poivre avant la récolte et le font sécher eux-mêmes ; il est préférable de s'en rapporter aux Malais qui en ont l'habitude.

Les Malais sont lâches et traîtres au delà de toute expression : il est indispensable pour ce commerce de faire escorter les navires marchands par un croiseur, car les équipages, souvent affaiblis par les maladies, sont assassinés par les Malais, surtout quand ils ont la chance de l'impunité.

En 1838, un équipage français fut assassiné dans la rivière de Séngham, à la côte sud-ouest de Sumatra. Un navire marchand anglais en apporta la nouvelle à l'île Bourbon. Le contre-amiral de Hess fit alors appareiller le brick de l'État le *Lancier*, commandé par M. Laroque-Chanfray, capitaine de corvette.

Le brick jeta l'ancre à l'entrée de la rivière, et envoya une embarcation armée reconnaître la côte. Une barre très-forte brisait à l'entrée de la rivière. Les Malais, voyant un pavillon aux trois couleurs, le prirent pour un canot hollandais, et l'accueillirent à coups de fusil. L'embarcation riposta et revint à bord après avoir achevé sa reconnaissance. Le commandant, voulant les surprendre à l'improviste, se décida à attaquer le lendemain. Il s'embossa devant un petit village près de l'embouchure de la rivière, et ouvrit le feu dont les boulets ne tardèrent pas à démolir de fond en comble un petit fort en terre garni de quelques pièces de canon. Les Malais s'enfuirent et donnèrent l'éveil au rajah du village situé à un mille de la rivière. La chaloupe et le grand canot, montés par soixante hommes de débarquement aux ordres d'un lieutenant de vaisseau, franchirent la barre. Un bruit de tambours et de cymbales se faisait entendre à terre. Le grand canot débarqua sur une pointe de cocotiers, et par un feu de tirailleurs bien nourri fit débusquer les Malais, qui ne s'attendaient pas à une aussi vigoureuse attaque. La compagnie, en bon ordre, longea le rivage, escortée par la chaloupe remorquant le grand canot. Aucun ennemi ne se fit voir pendant le trajet; seulement, aux approches des habitations, quelques coups de fusil partirent derrière les retranchements. A cet instant, la chaloupe ouvrit le feu avec ses pierriers, les matelots escaladèrent les palissades, et lancèrent des grenades sur les cases en chaume qui furent en un instant la proie des flammes. Le rajah, averti à temps, remonta la rivière sur des pirogues, emportant ses trésors. Le feu se communiqua à tout le village, rendu désert, et dévora un énorme magasin où étaient entassées des marchandises d'Europe et de Chine pour des valeurs immenses.

Deux villages étaient déjà incendiés, et on n'avait à déplorer la perte d'aucun homme de l'équipage. Le lieutenant se décida alors à remonter la rivière et à poursuivre son mandat de destruction. Le village qu'il se proposait d'attaquer était plus grand que le précédent; il s'enfonça dans le bois; les matelots marchaient joyeux, et échangeaient entre eux des plaisanteries burlesques sur le courage de leurs ennemis ; ils avançaient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils espéraient trouver le harem du sultan. Déjà les approches du village étaient signalées par des cris et le tumulte de la retraite. Tout d'un coup, une lueur paraît, et un boulet vient ricocher sur le tronc d'un cocotier, à dix pieds du sol. La compagnie s'ébranle aussitôt, encloue la pièce d'artillerie et charge à la baïonnette l'arrière-garde du rajah, qui effectuait sa retraite en incendiant les cases. On fit entendre aux prisonniers, par un interprète, les motifs de l'agression, et on les lâcha pour aller en informer le chef. Tous étaient atterrés de cette vengeance si brusque, si rapide, et qui les frappait comme la foudre. Signalons ici le sang-froid et l'habileté avec lesquels fut conduite une expédition faite par une poignée d'hommes dans un pays à moitié submergé, et contre une population guerrière qui, prévenue, aurait pu sans doute écraser les agresseurs.

Il faut espérer que cet événement leur servira de leçon. Désormais nos navires marchands ne seront pas à la merci de ces sauvages : le gouvernement veillera à la sûreté d'un commerce qui acquiert de jour en jour une plus grande importance.

Le soir, il fallut songer à regagner le bord. Pendant ce temps, un raz de marée épouvantable s'éleva ; le brick chassa sur ses ancres ; une embarcation sombra dans la barre, et on eut à déplorer la perte d'un élève et de deux matelots, qui furent dévorés par les requins. Enfin le vent se calma, et les soixante hommes se rembarquèrent, échangeant quelques coups de fusil avec les Malais des habitations qui avaient été brûlées les premières.

Le lendemain, le brick appareilla et laissa dans le pays un exemple qui sera longtemps un souvenir de sang pour ces peuples à demi-barbares.

Les communications entre les petits ports de la côte s'effectuent sur de petites barques de 16 à 18 tonneaux, appelées prahos, qui naviguent sous pavillon hollandais.

Ces navires sont construits avec une grande habileté. Leur gréement et leur construction sont appropriés exactement au pays qu'ils fréquentent. Construits plus légèrement que nos embarcations, ils calent beaucoup moins

d'eau. L'avant et l'arrière sont en pointe. Le navire surnage de deux ou trois pieds au-dessus de la flottaison, qui est surmonté d'une rembarde, à peu près comme nos galères d'autrefois; rembarde qui est recouverte d'un toit de nattes. A l'arrière et des deux côtés s'élève une sorte de carrosse dont la face postérieure est ornée de sculptures et



Attaque.

correspond au couronnement de nos navires. Des deux côtés on réserve une place au patron pour gouverner tantôt à droite ou tantôt à gauche. Ces embarcations ont un gouvernail à chaque bord, au lieu d'en avoir un seul à l'étambot; les gouvernails ont la forme de grandes pagaies plates dont les mèches sont genoppées sur deux



Embarquement des troupes.

petites lignes qui dépassent le plat-bord. L'avant, très-bas sur l'eau, présente un beaupré pour border un foc. Le gréement le plus ordinaire se compose d'une grande voile quadrangulaire et d'une envergure telle qu'elle dépasse la largeur de la barque. A l'arrière est mâté un petit tape-cul pour hâter l'effet du gouvernail. Ainsi équipées, ces barques atteignent par une belle mer une vitesse prodigieuse. Elles s'éloignent peu des côtes, car elles ne pourraient pas résister au clapotement de la grosse mer et couleraient à fond. Dans la belle saison la brise est si régulière, qu'en naviguant dans les mers de l'Inde on est tous les jours escorté d'une flottille de ces pros : quand le vent fraîchit, on les voit s'éclipser à la côte où elles attendent la fin de la bourrasque. Leurs voiles en nattes et leur mâture en bambou ne résisteraient pas. Aussi, quand ils sont surpris en mer, ils attendent le beau temps; les Malais ont une telle expérience des brises régulières en ces mers, qu'on peut sans crainte se fier à leurs connaissances nautiques pour aller d'un point à un autre de la côte.

Quand j'arrivai à la plage pour retourner à bord, le rivage était érigé en marché clandestin. Ce n'était plus comme au bon temps de l'Océanie, où pour des brimborions de l'industrie européenne nous nous procurions tous les vivres possibles. Il fallait, ici, apporter en échange de l'argent, ou tout au moins des marchandises d'Europe représentant des valeurs.

Le lendemain les corvettes appareillèrent pour se rendre à Hobart-Town, traversée qui laissa chez nous une douleur profonde causée par la perte de quatre de nos camarades et d'une vingtaine de gens de l'équipage.

(*Extrait d'un* Voyage autour du Monde.)

DEUX PEINTRES VALENCIENS.

RODRIGUEZ ET GERONIMO DE ESPINOSA.



Rodriguez de Espinosa. (Costume valencien.)

C'est à Valladolid que naquit, le 17 avril 1562, Geronimo Rodriguez de Espinosa. Il était fils d'un paysan des environs; il apprit à Valladolid les éléments de la peinture; mais s'étant marié, en 1596, avec Aldonza Lleo, dans le bourg Con-

centayna, du royaume de Valence, il alla s'établir dans la capitale de la province, où il mourut en 1630, après y avoir exercé honorablement sa profession. L'on a conservé deux tableaux sur bois qui formaient l'ancien retable de la paroisse de Concentayna, et qui avaient été donnés à cette église par Rodriguez de Espinosa, comme le constate une inscription latine placée au bas d'un de ces tableaux, représentant saint Sébastien et saint Roch. L'inscription du second tableau, où sont peints saint Laurent et saint Hippolyte, est ainsi conçue : *Die* 10 *maii*, *anno* 1600, *senatus populusque Concentaneus voto se ad strinxit celebraturum diem solemnem beati Hippolyti, sibique inpatronum sorte assumpsit.* N'est-il pas curieux de voir un alcade et quelques paysans réunis en *concejo*, au sortir de la messe, s'appeler fièrement *senatus populusque*, comme le patriciat et les curies de Rome promulguant un plébiscite qui doit régir l'univers?

C'est le fils du donateur de ces tableaux qui a rendu célèbre le nom d'Espinosa. Il naquit à Concentayna le 20 juillet 1610, et reçut les prénoms de Jacinto Geronimo. Élève de son père, il paraît, d'après une tradition admise à Valence, qu'il prit aussi les leçons de Francesco Ribalta. On croit même qu'il alla étudier quelques temps en Italie, dans l'école bolonaise. Sa vie, qui fut longue, puisqu'il ne mourut qu'en 1680, n'offre aucune particularité digne de mention; elle s'écoula dans la retraite et le travail. Valence se glorifie, avec raison, d'avoir conservé presque toutes les œuvres de ce grand et laborieux artiste. Cean-Bermudez a compté et désigné par leurs noms, dans les églises et les couvents de cette seule ville, jusqu'à près de cinquante tableaux religieux dus au pinceau d'Espinosa, dont la plupart sont importants par la dimension et le sujet. Il y en a vingt ou trente du même peintre dans les autres villes de la province, et on lui en attribue d'autres encore, mais qui paraissent être de son fils, Miguel Geronimo, lequel imita sa manière sans l'égaler.

Tous les ouvrages de Jacinto Geronimo de Espinosa se recommandent par la gravité du style, par un dessin hardi et correct, par un clair-obscur vigoureux, par des figures pleines de grâce et des expressions pleines de noblesse. Ses toiles les plus célèbres, telles que *la Communion de la Madeleine, la Mort de saint Louis Bertrand, une Transfiguration*, etc., peuvent dignement soutenir le parallèle avec les plus belles œuvres des Lombards. Il n'a manqué à la gloire d'Espinosa que l'occasion de répandre les siennes en Europe.

Valence perdit avec lui le dernier des artistes illustres, honneur de son école. Esteban March, qui se distingua, de même que le capitaine Coléda, dans la peinture des batailles, et qui, pour échauffer son imagination, s'escrimait, dit-on, à grands coups d'épée contre la muraille, comme un autre Don Quichotte, naquit à la vérité à Valence, et y mourut en 1660; mais, élève d'Orrente, lui-même imitateur du Bassan, il appartenait plutôt par son maître aux écoles de Venise que de Tolède.

Il est pourtant juste de citer, parmi les maîtres de l'école de Valence qui ont laissé dans cette province d'estimables ouvrages, d'abord le *bienheureux* Nicolas Factor, moine franciscain, né à Valence en 1520, mort en 1583, et canonisé par le pape Pie VII en 1786; puis Francesco Zanñina, élève de Ribalta le père, ainsi que les deux fils Cristoval et Juan Zanñina. Cristoval surtout, mort en 1622, s'est fait remarquer par une savante et heureuse imitation du Titien. Il faut citer aussi Luciano et Vicente Salvator Gomez, élèves distingués d'Espinosa; enfin don Vicente Victoria, né à Valence en 1658, mort à Rome en 1712, et que l'on appelait un second Lespidis, à cause de sa vaste érudition.

Louis VIARDOT.

UNE AVENTURE DE SIR HUMPHREY DAVY.

Faut-il rappeler à nos lecteurs quel est sir Humphrey Davy, et les titres qu'il possède à la célébrité? Nous espérons que non; tous savent que Davy est le plus célèbre chimiste de l'Angleterre, et que les sciences naturelles lui doivent de brillantes découvertes. Voici un récit emprunté à ses Mémoires inédits publiés à Londres, et dont une traduction ne tardera point à paraître en France.

« ...La chute du Traun est une cataracte qui, lorsque la rivière est haute, peut se comparer à celle de Schaffouse pour la grandeur. Ses eaux, roulantes et profondes, offrent dans leur course précipitée les mêmes caractères de magnificence et de beauté dans les couleurs de leurs flots et de leurs bouillons; c'est le même grandiose dans la forme des rocs qui sont sous la chute et dans les rochers qui semblent suspendus sur le précipice. Là, un accident, qui faillit m'être fatal, me fit renouveler connaissance avec l'inconnu mystérieux, d'une manière extraordinaire. Eubates, qui aimait beaucoup à pêcher à la ligne, s'amusait à prendre des *ombres* pour notre dîner dans le courant qui est au-dessus de la chute. Je pris un des bateaux dont on se sert pour descendre le canal que l'art a creusé dans le roc à côté de la chute, et sur lequel on transporte ordinairement le sel et le bois de la haute Autriche au Danube, et je priai deux paysans d'aider mon domestique à descendre le bateau au niveau de la rivière par le moyen d'une corde; j'avais l'intention de m'amuser de cette espèce de mouvement rapide, le long de l'écluse qui descend. Pendant quelques minutes le bateau glissa légèrement sur la surface unie des eaux; je jouissais de la beauté de la scène mouvante qui m'environnait, et je tenais mes yeux fixés sur l'arc-en-ciel formé par la vapeur écumeuse de la cataracte au-dessus de ma tête, lorsque je fus distrait par un cri d'alarme que jeta mon domestique. Je regardai autour de moi : je vis que la pièce de bois à laquelle la corde avait été attachée, avait cédé, et que le bateau flottait sur la rivière, entraîné par le courant. Je n'eus d'abord aucune frayeur, parce que je vis que ceux qui m'aidaient s'étaient procuré de longues

perches avec lesquelles ils me semblaient pouvoir arrêter facilement le bateau avant qu'il eût gagné la pente rapide de l'eau; je leur criai de réunir leurs forces pour tendre la plus longue perche en travers, afin que je pusse en saisir le bout avec la main. Je me crus sauvé en ce moment; mais un vent gaillard s'étant tout à coup élevé de la vallée, du côté du bord le plus près, le bateau se trouva poussé plus au milieu de l'eau, et je m'aperçus bientôt que vraisemblablement je serais précipité dans la cataracte. Mon domestique et les paysans se jetèrent à l'eau, mais elle était trop profonde pour leur permettre de gagner le bateau. J'arrivai bientôt dans les flots écumeux du courant de la chute, et mon danger devint inévitable. J'eus assez de présence d'esprit pour réfléchir si ma chance de salut ne serait pas plus grande en me jetant hors du bateau qu'en y restant; je me décidai à y rester. Je regardai la brillante lumière du soleil à travers l'arc-en-ciel au-dessus de moi, comme si je disais un dernier adieu à ce globe lumineux; j'adressai un pieux hommage à la source divine de la lumière et de la vie : je fus, immédiatement après, étourdi par le fracas de la chute; mes yeux se couvrirent de ténèbres. Je ne sais pas combien de temps je restai sans vie : je ne me souvins, après l'accident, que d'une brillante lumière au-dessus de moi, d'une chaleur et d'une pression dans différentes parties de mon corps, et du bruit de la cataracte assourdissant mes oreilles; je paraissais sortir d'un profond sommeil, et je tâchais de rappeler mes idées confuses, mais en vain. Je retombai bientôt endormi. Je fus réveillé par une voix qui ne me semblait pas tout à fait inconnue : en jetant les yeux autour de moi, je vis l'œil vif et la noble contenance de l'étranger inconnu que j'avais rencontré à Pastum. Je lui dis d'une voix faible :

— Je suis dans un autre monde ?

— Non, répondit-il, vous êtes sain et sauf dans celui-ci; vous êtes un peu meurtri de votre chute, mais vous serez bientôt rétabli; tenez-vous tranquille et remettez-vous.

Le lendemain, j'appris de l'étranger les détails de mon salut, qui semble presque miraculeux. Il me dit que le jour de mon accident, il était à pêcher, sous la chute du Traun, cette espèce particulière de gros saumon du Danube, qu'on ne prend, heureusement pour moi, qu'avec de forts hameçons. Il vit, à son grand étonnement et avec le plus vif effroi, le bateau et ma personne précipités par la chute; enfin il fut assez heureux pour accrocher mes habits lorsque je n'étais à peine que depuis une minute sous l'eau; avec le secours de son domestique, qui était armé du harpon ou crochet courbé pour amener à terre le gros poisson, je fus tiré à bord, déshabillé, placé dans un lit chaud, et après qu'on eut employé les moyens ordinaires pour me rappeler à la vie, je repris bientôt connaissance et mes esprits. »

DRACHENFELS ET ROLANDSECK.

Les sept montagnes qui élèvent jusqu'aux nues leurs cimes majestueuses sur la rive droite du Rhin, et, sur une hauteur qui domine, le château de Roland, jadis fort et somptueux, frappent d'abord le voyageur qui visite la belle vallée du Rhin, en remontant ce fleuve. Là cesse comme par enchantement l'uniformité des plaines, et chacun, à l'aspect de ce spectacle prestigieux, reconnaît que c'est avec justice que le Rhin a été nommé le père des légendes.

Le voyageur qui, porté sur les vertes ondes du fleuve, s'avance vers le nord à travers ce paradis, aperçoit, dans l'éloignement, des monts pittoresques avec leurs cimes verdoyantes couronnées par les ruines d'antiques castels : il se sent attiré d'une manière irrésistible vers leurs sommets, et s'empresse de visiter au moins le *Drachenfels*. C'est le nom que porte cette gigantesque masse de rochers sur la rive droite du Rhin, et qui, avec ses sombres cavernes et son front couronné de ruines, s'élève sur les bords du fleuve. La riante et petite ville de Kœnigswinter s'appuie sur la partie septentrionale de ce mont, dont le flanc méridional abrite contre le vent du nord le joli village de Rhœndorf; le pampre verdoyant et des groupes d'arbres, pittoresquement semés, embellissent le pied et la partie sud de la montagne.

Dans une des cavernes qui se présentent, en cette partie du Drachenfels, à l'œil du voyageur, existait, à une époque reculée, un dragon monstrueux; les habitants de la contrée le vénéraient comme une divinité, et avaient donné son nom aux rochers qui lui servaient de demeure : *Drachenfels* (Rocher du dragon).

Les peuplades de cette contrée étaient cruelles et sauvages : le combat, le pillage, faisaient leur unique passe-temps; l'espoir d'un riche butin les conduisit un jour sur la rive gauche du Rhin, où ils enlevèrent une jeune vierge chrétienne.

Deux chefs, les plus puissants de ces hordes, à la vue de cette chaste vierge, se sentirent embrasés du feu d'un brutal amour et voulurent l'épouser; mais ni le violent Harswick, ni le souple Rinbod ne parvinrent à toucher son cœur. Cette résistance à leurs désirs en redoubla la violence : bientôt une horrible jalousie éclata entre ces rivaux; ils résolurent d'enlever de force ce que leurs instances n'avaient pu leur faire obtenir. Chacun d'eux voulait s'approprier cette part du butin; la discorde agita donc ses flambeaux au sein de la peuplade, qui, partagée bientôt en deux camps ennemis, proposa de vider le différend par la voie des armes. Alors les anciens de cette horde sauvage se levèrent et firent entendre leurs voix : — Quel opprobre pour notre nation, dirent-ils, si les plus nobles d'entre nous allaient faire couler le sang pour une fille qui n'a pas même l'honneur de lui appartenir! Les dieux ont sans doute fait choix de cette victime pour leur être offerte : obéissez donc à la voix de la divinité, et que la fille de l'étranger soit livrée au dragon !

Les deux chefs furent obligés de faire céder leurs désirs à la volonté de leurs dieux, proclamée par les anciens.

Le lendemain, à la pointe du jour, la vierge fut conduite et enchaînée sur un rocher, au-dessus de la grotte du dragon, pour devenir la proie du monstre.

La jeune fille, pieusement résignée à la volonté du Très-

Haut, les yeux fixés vers l'orient, ne laissa pas échapper une seule plainte : toute la peuplade, assemblée sur le plateau de la montagne, attendait avec impatience l'issue du sacrifice. Le dragon s'éveilla aux premiers rayons du soleil, se déroula en longs replis hors de sa caverne, et se prépara à saisir sa proie.

Le moment fatal semblait arrivé ; déjà le dragon, l'œil étincelant et la gueule enflammée, allait s'élancer sur la victime, lorsque la jeune fille, tirant un crucifix de son sein, le présenta au monstre. A la vue de ce signe de la rédemption, qui fait trembler les esprits malins eux-mêmes, le dragon se replia sur lui-même et se précipita, par une ouverture du rocher, dans le fleuve, au fond duquel il disparut à jamais.

La horde païenne fut frappée d'étonnement et d'admiration à l'aspect de ce miraculeux événement; elle en croyait à peine le témoignage de ses yeux. Ces hommes étaient revenus à peine de leur stupeur, qu'ils aperçurent, au milieu d'eux, la jeune vierge que Rinbod avait portée dans ses bras nerveux sur le plateau, après avoir brisé ses chaînes.

Bientôt la voix de l'innocence se fit entendre et amollit ces cœurs endurcis : la peuplade se convertit, et Rinbod, devenu chrétien, fut l'heureux époux de la jeune vierge.

Sur le sommet du Drachenfels fut élevée, pour le nouveau couple, une habitation qui reçut le nom de Drachenburg (le château du dragon). Les ruines que l'on voit de nos jours sur cette montagne appartiennent, il est vrai, à une époque plus récente ; mais le voyageur ne s'empresse pas moins de gravir ce rocher, attiré par la vue ravissante dont on jouit de cette hauteur : sur le premier plan, se montre le riant paysage qui s'étend vers le sud ; plus loin, les îles de *Grafen* et *Nonnen-Werth*, où l'on aperçoit, à travers le feuillage des arbres et les haies fleuries, les blanches murailles, reste d'un couvent de religieuses ; enfin, sur la rive gauche du Rhin, apparaissent les ruines de l'antique château de Roland.

Ce château était habité, il y a bien des années, par un chevalier nommé Roland, qui jouissait de l'amitié de toute la contrée. On le voyait souvent au château de Drachenfels; chaque jour ses visites à ce château devinrent plus fréquentes : l'aimable Hildegunde, fille unique du comte de Drachenfels, était l'objet qui l'attirait dans cet antique manoir. Bientôt les cœurs de ces jeunes gens s'entendirent, et ce fut avec une joie bien vive que le père d'Hildegunde entendit Roland lui faire part de son amour pour sa fille, et de son désir d'unir son sort au sien.

Déjà le jour des noces était fixé, lorsqu'un ami implora le secours de Roland dans un danger pressant où il se trouvait; Roland n'hésita pas à obéir à la voix de l'honneur et de l'amitié.

Une larme brilla sur la paupière d'Hildegunde lorsque son bien-aimé prit congé d'elle en lui promettant d'être promptement de retour. Hildegunde ne trouvait pas de paroles pour exprimer l'amertume et le secret effroi qui remplissaient son âme. Elle ne put que tomber à genoux en pleurant, et supplier son fiancé de ne point partir. Il la releva, sourit de ses terreurs, et donna le signal



du départ. Hildegunde le rappela pour le prier avec instance de ne pas exposer imprudemment ses jours dans les combats qui se préparaient, et de se ménager pour l'amour d'elle.

Roland fit à sa bien-aimée toutes les promesses qu'elle exigea, et la quitta le cœur non moins oppressé de sombres pressentiments. Le théâtre des combats où l'honneur l'appelait était éloigné ; il signala son courage par de brillants faits d'armes, et l'amour sembla le protéger au milieu des plus grands périls. Cependant les hostilités se

prolongèrent; malgré le désir ardent qu'il éprouvait de retourner sur les rives du Rhin, Roland demeura fidèle à la parole donnée à son ami.

Mais sitôt que la paix fut rétablie, et sans attendre les remerciements de son ami, sans même paraître dans son propre château, Roland prit le chemin du Drachenfels.

Enfin il arriva un soir, à une heure avancée déjà, dans le voisinage du château; un bruit sourd, un cliquetis d'armes et des cris de combattants frappent tout à coup les oreilles : il presse aussitôt la marche de son coursier. Ce qu'il avait soupçonné était vrai : un de ces chevaliers félons qui, à cette époque, déshonoraient la chevalerie, avait attaqué à l'improviste le château de Drachenfels; cependant le combat durait encore dans les cours, mais tout annonçait le prochain triomphe du brigand. Roland, prompt comme l'éclair, s'élance au milieu des combattants; aucun ennemi ne peut résister à sa puissante épée. Bientôt il repoussa l'ennemi hors de l'enceinte extérieure, et son exemple rendit aux hommes d'armes de Drachenfels leur courage et leur vigueur prês de les abandonner. Le cri de guerre de Roland fut répété par les échos des montagnes et porta l'effroi au sein des ennemis.

En ce moment, un chevalier se présente au milieu des combattants, que la nuit avait complétement enveloppés de son ombre; le nouveau venu, renversé par un vigoureux coup d'épée, alla mesurer la terre, où le poignard mit fin à ses jours. Les brigands fuirent en désordre, et les cris de victoire des hommes d'armes de Drachenfels firent retentir les montagnes. Roland poursuivit vivement les fuyards; mais quel spectacle, grand Dieu! attendait son retour! Les hommes d'armes de Drachenfels étaient plongés dans un morne silence, et Hildegunde faisait retentir l'air des gémissements que lui arrachait la mort de son père, dont elle pressait le cadavre sanglant dans ses bras. Roland, oubliant tout autre soin, se précipita vers Hildegunde pour lui porter secours; il resta saisi d'un mortel effroi, lorsqu'à la lueur des flambeaux il reconnut dans le chevalier inconnu auquel sa redoutable épée avait fait mordre la poussière, le père de sa bien-aimée. Il l'avait tué par une fatale erreur, dans le désordre de la mêlée.

— Je suis son assassin! s'écria-t-il en se précipitant auprès du cadavre. Oh! mon Dieu, pardonnez-moi! Et toi, Hildegunde, mon crime trouvera-t-il grâce devant toi?

— Toi, Roland, l'assassin de mon père! s'écria Hildegunde en reconnaissant la voix de son amant.

Et, en achevant cette exclamation, un profond évanouissement lui ravit l'usage de ses sens.

Le moment n'était pas encore arrivé où la mort devait se saisir de celle belle proie : Hildegunde, rendue à la vie, fut aussi rendue à la douleur que lui faisait éprouver la perte de ce qu'elle avait de plus cher au monde. Des pleurs abondants coulèrent de ses yeux et tempérèrent les premiers transports de son désespoir; une douleur muette et profonde s'empara bientôt de toutes les puissances de son âme, et lui fit prendre la résolution de renoncer au monde, à ses joies, et même à son fiancé.

Roland, en apprenant de la bouche même d'Hildegunde cette résolution funeste, mit tout en usage pour la ramener à d'autres sentiments : ses efforts et ses instantes prières ne purent empêcher Hildegunde d'aller chercher, à l'ombre du cloître de *Nonnenwerth*, la paix de l'âme et la seule consolation qu'elle pût espérer dans ce monde.

—Je penserai à toi dans mes prières, mais j'oublierai ce que tu fus pour moi, lui dit Hildegunde; dans la paisible cellule qui m'attend, je trouverai ce que le monde ne peut plus me donner: là, j'implorerai Dieu pour qu'il te pardonne ton crime involontaire, comme je te le pardonne moi-même.

Roland vit alors s'évanouir tout ce que l'avenir lui promettait de bonheur; les murs d'un cloître et une étroite cellule renfermaient celle qui seule pouvait donner du prix à sa vie : les armes, les instruments de chasse, furent repoussés loin de lui; une sombre douleur s'étendit sur son château, jadis le théâtre de la joie et des plaisirs. Depuis le moment où l'aurore étendait son voile de pourpre à l'orient jusqu'à celui où le crépuscule annonçait le retour de la nuit, on le voyait assis près d'un balcon, d'où la vue plongeait sur le paisible asile que la piété avait ouvert, dans l'île de Nonnenwerth, aux pieuses filles qui renonçaient au monde pour se consacrer à Dieu. Un rapide sentiment de plaisir se peignait dans ses regards quand il parvenait à entrevoir Hildegunde, qui se montrait, au milieu de ses compagnes, comme le lis pâle au milieu des fleurs du jardin.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Un jour, le son funèbre et mesuré de la cloche du couvent vint frapper ses oreilles; un noir et secret pressentiment lui dit que celle qui seule l'attachait encore à la vie, avait cessé d'appartenir au monde. Une larme vint encore une fois humecter ses paupières, depuis longtemps séchées par la douleur, lorsqu'il vit déposer au sein de la terre la dépouille mortelle de celle qu'il avait tant aimée. Depuis ce moment, ses regards restèrent constamment attachés sur la tombe silencieuse que l'amitié des compagnes d'Hildegunde avait transformée en un riant jardin, orné des plus belles fleurs. Enfin, Dieu eut pitié des souffrances du pauvre chevalier; on le trouva un matin sans vie, les regards attachés sur la tombe de sa bien-aimée.

Les châteaux de Drachenfels et de Rolandsek sont depuis longtemps détruits; leurs ruines attestent seules leur existence passée. Sur la cime du Rolandseck subsistent cependant encore les restes du cintre d'une fenêtre, tapissée de lierre, où Roland passa de si tristes heures en contemplant la tombe d'Hildegunde; mais la chronique et la poésie célèbrent toujours, et célébreront, jusqu'à la postérité la plus reculée, les fidèles amours de Roland.

A. J.

UNE ÉRUPTION DE L'ETNA.

Une des plus terribles éruptions de l'Etna a eu lieu le 17 novembre. Voici, d'après différents journaux, le résumé de tous les détails publiés sur ce redoutable phénomène :

« Le 17 novembre dernier, une nouvelle éruption a eu lieu vers la partie occidentale de l'Etna. Le cratère s'est ouvert près du Monte Rosso, non loin de l'éruption de 1832. Trois rivières de lave se formèrent et coulèrent rapidement dans la direction de Maletto, Bronte et Aderno. Aux dernières nouvelles (22 novembre), la lave qui coulait vers Bronte, qui était d'une épaisseur considérable et faisait 18 cannes de chemin (36 mètres) par 15 minutes, n'était plus qu'à un mille de la ville. Les habitants fuyaient et emportaient tous leurs meubles. Bronte se trouvait entre deux bras de lave; sa position et celle de ses habitants était affreuse. La lave a pris pour lit la grande route de Palerme à Messine, et on craint qu'elle ne tombe dans le torrent de Simeto, qui est tout proche de la route d'Aderno à Léon Forte, et qui se jette dans le golfe de Catane, où elle pourrait amener de grands accidents; la route de Palerme à Catane est coupée par la lave.

« Une atmosphère de cendres s'est répandue dans tous les cantons de l'Etna; le soleil en était obscurci, et de Catane, où cette pluie de cendres a fait beaucoup de tort aux blanchisseurs et aux teinturiers, on distinguait difficilement la lueur des rivières de laves enflammées. Les éclats, les mugissements souterrains du volcan se faisaient entendre jusqu'à Catane, et le sol éprouvait une espèce de frémissement qui faisait appréhender des secousses de tremblement de terre. Un fait assez remarquable a eu lieu à Catane. La veille de l'éruption, il y a eu dans cette ville une petite pluie très-fine, à la suite de laquelle on a remarqué que la soie des parapluies avait changé de couleur, et que plusieurs avaient été brûlés. Un pharmacien, professeur, s'est empressé d'analyser cette eau de pluie, et il a constaté qu'elle contenait une quantité considérable d'acide muriatique.

« Voici quelle a été, jour par jour, la marche de l'éruption. C'est vers deux heures et demie, dans la région déserte du Monte Rosso, qu'elle a commencé le 17, comme je l'ai dit; alors une fumée chargée de sable s'élevait en globes immenses, et des blocs lancés avec force accusaient une grande activité des forces souterraines. Un frémissement continuel se faisait sentir sur tous les points de la montagne; dans la région boisée, les secousses du sol ont été fréquentes et ont duré pendant la nuit entière. La lave ne tarda pas à s'élancer par la crevasse qu'elle s'était ouverte, et elle descendit rapidement en quelques heures jusqu'à la région boisée.

« Elle se divisa promptement en trois bras; le courant septentrional se dirigeait vers le bois de Maletto; celui du midi, vers Bronte; l'autre menaçait les terrains d'Aderno. Dans la journée, la fumée augmenta d'une manière prodigieuse, et l'excessive quantité de vapeurs dont elle était chargée la faisait ressembler à de gigantesques amas de neiges. Elle s'amoncelait au-dessus de l'Etna et le couvrait entièrement. Le sable qui s'en échappait, chassé par le vent sur la partie orientale de la montagne, fit extrêmement souffrir les herbes et les plantes délicates. On remarqua une forte odeur de soufre jusqu'à la région *pede-montana.*

« Le 19, la lave a continué de cheminer vers le bois de Maletto et les terres cultivées de Bronte; la population était en alarmes. Le bras du midi s'approchait des laves cultivées de Basiliani, à quatre milles de Bronte. Une excessive activité continuait à régner dans le cratère; les sables ne cessaient pas de pleuvoir sur toute la plage méridionale et orientale.

« Le 20, le ruisseau de laves qui avait menacé Bronte semblait se porter vers le midi, sur les anciennes laves de Monte Egitto. Les deux autres courants suivaient toujours la même direction; l'un coulait vers Aderno, l'autre vers Maletto. Au midi et au levant, l'Etna était entièrement couvert de fumée.

« Quant à la pluie dont on a parlé tout à l'heure, et qui contenait de l'acide muriatique, c'est un phénomène ordinaire en pareil cas.

« Les éruptions volcaniques, en effet, présentent toujours une grande quantité de produits gazeux. A une très-grande masse de vapeur d'eau se trouvent mêlés divers acides, tels que de l'acide chlorhydrique (ancien acide muriatique), de l'acide sulfureux et de l'acide carbonique. La tension de ces vapeurs, et la force qui pousse une colonne de lave jusqu'au sommet d'un volcan, confondent l'imagination. Les plus fortes machines à vapeur que l'homme ait osé employer ne vont pas au delà d'une puissance de huit à dix atmosphères. Or, l'Etna ayant 3,300 mètres de hauteur, on a pu calculer mathématiquement que, si l'éruption a lieu par son cratère supérieur, la pression souterraine qui ferait monter les masses de matière en fusion ferait équilibre à une pression de 800 atmosphères. Il y a loin de là, comme on voit, à nos machines les plus énergiques.

« Nous ajouterons quelques mots sur les courants de lave dont il est question. Le courant forme comme un gros filon; la lave se solidifie à l'extérieur par le refroidissement, et il s'y forme une espèce de croûte d'une certaine épaisseur, dans l'intérieur de laquelle la matière fondue continue à couler tant que la déclivité du terrain le permet. La ville de Catane a été obligée d'élever un rempart très-solide pour se défendre contre l'invasion des laves de l'Etna. Les courants sont très-longs à se refroidir; on en a vu qui coulaient encore dix ans après l'éruption, et d'autres qui continuaient à exhaler des vapeurs chaudes vingt ans après leur sortie du cratère. »

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 DÉCEMBRE AU 15 JANVIER.)

Tous les journaux ont annoncé la mort d'un des écrivains les plus recommandables de notre siècle, Casimir Delavigne : *le Musée des Familles* se propose de donner, dans son numéro de mars, la biographie du grand poëte, avec son portrait.

— Dans le numéro d'avril nous donnerons également la biographie et le portrait du Rouennais Brune, cet homme du peuple, qui par son courage et son dévouement a su conquérir une célébrité et mériter la reconnaissance de ses concitoyens.

— Le conseil municipal de Rouen a décidé qu'une statue serait érigée à Casimir Delavigne, et qu'à cet effet une souscription, à la tête de laquelle chacun des membres du conseil a déclaré s'inscrire pour 50 francs, serait ouverte à la mairie. Il a été arrêté en même temps que le quai de la Barre, sur lequel était située la maison où Casimir Delavigne est né, porterait désormais son nom.

Tandis que le conseil municipal de Rouen rendait cet hommage au poëte que pleure la France, le conseil municipal de la ville de Paris votait à l'unanimité la concession gratuite et perpétuelle, au cimetière du Père-Lachaise, d'un terrain destiné au monument que l'on doit élever à sa gloire.

— Le 24 novembre, l'Académie française avait déjà perdu un de ses membres, M. Campenon. Depuis plus de vingt ans une maladie douloureuse lui interdisait le travail et l'obligeait à vivre loin du monde. M. Campenon était l'auteur d'ouvrages qui paraîtraient aujourd'hui de fort peu d'importance, et parmi lesquels on peut citer : *la Maison des champs* et *l'Enfant prodigue*.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 18 novembre, a pourvu à la place d'académicien libre, vacante par la mort de M. le marquis de Fortia d'Urban. Les concurrents étaient MM. le marquis de LaGrange, Mérimée et Ternaux-Compans. M. Mérimée a été élu.

— Le 22 novembre, à une heure du matin, une comète télescopique a été découverte près de l'étoile *Gamma* d'Orion, par M. Faye, astronome attaché à l'Observatoire de Paris.

Malgré les nuages et les vapeurs qui rendaient l'observation incertaine, on a déterminé comme il suit la position approchée de cet astre :

Le 22 novembre 1843, à 14 heures 44 minutes 11 secondes, temps moyen de Paris compté de midi, l'ascension droite de la comète était 81 degrés 5 minutes, et la déclinaison boréale était 6 degrés 56 minutes.

Le ciel est resté couvert la nuit suivante, et ce n'est que le 24 qu'on a revu la comète, dont on a observé la position avec une grande précision.

Le 24 novembre 1843, à 7 heures 4 minutes 43 secondes, temps moyen de Paris compté de midi, ascension droite de la comète, 80 degrés 50 minutes 42 secondes; déclinaison boréale de la comète, 6 degrés 30 minutes 45 secondes.

Ainsi l'ascension droite apparente de la comète a diminué de 7 minutes de degré environ en 24 heures, et dans le même intervalle de temps sa déclinaison a aussi diminué de 12 minutes.

Cette comète présente un noyau très-distinct qui facilite singulièrement les observations; de ce noyau divergent de légères traînées de lumière, dirigées à peu près à l'opposite du soleil : cette queue, lors de son apparition, était longue d'environ 4 minutes de degré.

— Dans la séance du 11 décembre, M. Arago a communiqué les résultats des calculs faits à l'Observatoire, par M. Faye, pour déterminer les éléments paraboliques de la comète qu'il a découverte le 22 novembre.

Le passage au périhélie a eu lieu le 11 septembre, à 3 h. 52 m. 42 s.

Voici les éléments de l'orbite :

Distance périhélie : 1,982,768.

Longitude du périhélie : 38 degrés 34 minutes 30 secondes.

Longitude du nœud ascendant : 220 degrés 25 minutes 56 secondes.

Inclinaison de l'orbite : 17 degrés 25 minutes 30 secondes.

Le sens du mouvement est direct.

La comparaison de ces nombres avec ceux qui sont inscrits dans les catalogues fait voir que la comète du 22 novembre a été signalée par M. Faye pour la première fois.

— M. de Ruolz a présenté dernièrement à l'Académie des sciences un mémoire sur les moyens d'obtenir un produit ne contenant pas de plomb et remplaçant avec avantage la céruse dans les usages industriels, et dont voici l'analyse :

Pendant huit années, le nombre des malades admis à l'hôpital de la Charité seulement, a été de 1,213, soit, en moyenne, de 151 par an. Sur ce nombre, les cérusiers figurent pour 406, et les peintres ou broyeurs (qui n'emploient que la céruse dont la fabrication est terminée) pour le chiffre énorme de 458. Encore n'est-ce là qu'une variété de l'empoisonnement saturnin, connu sous le nom de *colique de plomb ;* car, pendant ces mêmes huit années, c'est-à-dire de 1831 à 1839, outre différentes autres maladies dont nous ne donnons pas le chiffre, 752 individus ont été affectés d'arthralgie saturnine. L'auteur désigne, pour arriver à ce but, l'oxyde d'antimoine (fleurs argentines), lequel offre les propriétés suivantes : couleur blanche très-pure, et pouvant rivaliser avec le plus beau blanc d'argent.

Cet oxyde se broie aisément et forme avec l'huile un mélange onctueux et cohérent. Sa propriété de *couvrir* est à celle de la céruse de Hollande comme 46 est à 22 : expérience. Mêlé avec les autres couleurs, l'oxyde d'antimoine donne, au dire des artistes, des tons beaucoup plus lumineux et plus suaves que le blanc de plomb.

Comme mode de fabrication, l'auteur s'est arrêté à un procédé des plus simples, trop long à indiquer ici et qui convertit le sulfure d'antimoine naturel en une poudre impalpable d'oxyde du plus beau blanc. Ce produit peut être broyé immédiatement avec l'huile sans autre manipulation. Le prix de revient est de 35 à 40 fr. les cent kil.

— La foule s'arrête depuis quelques jours devant le Bureau central de musique, 29, place de la Bourse, pour admirer un grand tableau représentant les compositeurs lyriques de notre époque, sous ce titre : *Panthéon musical*. Il serait difficile de donner une idée de ce tableau dû au crayon d'un de nos plus ingénieux artistes, M. Traviès. Comme idée et comme exécution, il n'a jamais rien paru qui puisse lui être comparé. Rossini et Meyerbeer occupent les deux bouts de la galerie; Donizetti est au milieu, lançant des masses de partitions sur tous les autres compositeurs qui l'entourent; au-dessous de lui figurent Auber habillé en domino noir, monté sur un cheval de bronze, et Ad. Adam en postillon, sur la monture du roi d'Yvetôt, venant de visiter le brasseur de Preston; Spontini en habit du temps du directoire, mécontent de l'Opéra, va voir se lever l'aurore; Berlioz parcourt la forêt noire qu'il agite du bruit de ses symphonies; A. Thomas, monté sur la *double-échelle*, tient à la main *Mina*, ce qui a donné lieu à cet exécrable calembour : Ah! quelle *mine a* Thomas monté sur sa double échelle! Caraffa, monté sur un cheval de bois, la tête posée sur une carafe, va caraffolant à travers chants; M. Halévy porte d'une main la *Juive*, l'*Éclair* et *Guido*, de l'autre il prend une prise dans la boîte à musique de Meyerbeer; puis viennent Labarre, Niédermeyer, Clapisson, Montfort, A. Boïeldieu, Grisar, avec des attributs qui les caractérisent. Vous tous qui voulez connaître les grandes et les petites renommées de nos scènes lyriques, allez voir le tableau de M. Traviès, et vous serez émerveillés non-seulement de l'habileté avec laquelle le dessinateur a groupé ces nom-

breux personnages, mais encore de la ressemblance qu'il a su donner à chacun d'eux.

— La science a perdu le docteur A. Petit, envoyé en Abyssinie par le Muséum de Paris. Ce savant naturaliste a été emporté par un crocodile en traversant une des branches du Nil Bleu, dans les environs de Gondar.

—M. Amédée de Beauplan, ce compositeur si spirituel et si populaire, obtient en ce moment un des succès auxquels il est habitué. *Tourne, ma vieille boule, mélodie géologique*, paroles et musique de M. Amédée de Beauplan, se trouve sur tous les pianos et se chante dans tous les concerts.

— M. Duval Lecamus vient de partir pour l'Italie. Cet artiste est chargé par M. le ministre de l'intérieur d'importants travaux de peinture.

— Le libraire Depotter va mettre en vente deux volumes de *M. S. Henry Berthoud*. Sous le titre du *Fils du Rabbin*; ils contiennent une peinture des mœurs israélites, au dix-neuvième siècle, en France et en Hollande.

—*Esquisses de la vie d'artiste*, par Paul Smith. Tel est le livre que l'on a, l'autre jour, remis sur notre bureau. *Paul Smith* est un nom peu connu parmi les romanciers et les auteurs contemporains. Voyons. Ce style ferme, assuré, hardi, plein de verve et de bon sens, d'éclat et de solidité, cette forme arrêtée et savante ne sauraient appartenir à un homme qui hasarderait, pour la première fois, la périlleuse entreprise de présenter au public deux volumes in-8°. Des nouvelles piquantes ou dramatiques, de hautes appréciations de l'art, des dissertations sur la musique, faites en juge expert, nous rappellent involontairement la manière et le cachet d'un écrivain qui nous est familier... En effet, bientôt on le reconnaît, Paul Smith n'est autre que M. Edouard Monnais, dont longtemps les feuilletons ont fait la fortune de l'ancien *Courrier Français*. Son livre, d'une irréprochable réserve, convient surtout aux lecteurs du *Musée des Familles*, désireux de voir réunis, dans un ouvrage littéraire, la solidité du fond et le prestige de la forme.

— Vous vous rappelez ce que nous vous avons dit du premier volume de l'*Histoire des Comtes de Flandres*, par M. Edward Leglay. Le second volume, qui vient de paraître, est digne du premier. Les chapitres intitulés *Robert de Béthune*, *Marguerite de Constantinople* et *Guy de Dampierre* méritent surtout des éloges.

—Il y a quelques mois, M. Roger de Beauvoir a donné au *Musée*, sous le titre des *Côtes d'Espagne*, une piquante histoire de revenants et des scènes pleines de drame sur la Péninsule. Tous les journaux se sont disputé des fragments du même écrivain, à son retour de Madrid. M. Roger de Beauvoir a réuni, sous le titre de *La Porte du Soleil*, ces charmantes scènes espagnoles, qui forment deux volumes destinés à un grand succès. Nous profitons de la mention que nous faisons de ce livre pour publier une gravure faite d'après la nouvelle de M. Roger de Beauvoir, et que les combinaisons typographiques ne nous avaient point permis de joindre au texte du mois de septembre.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.



Le revenant (Voir le numéro de septembre).

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

PETIT-TRICK.



Pétit-Trick était un enfant de la Bretagne, c'est-à-dire qu'il avait la tête chaude, la détermination vive, le génie prompt, et le langage parfois un peu rude; qu'il était courageux et fidèle; car quel pays a vu naître plus d'hommes que l'on pourrait citer pour leurs nobles sentiments? Et quand nous parlons de la fidélité, nous n'entendons pas parler ici de l'amour, et de ces gentils serments que se font deux amants, mais bien de ce grand, de cet admirable dévouement qui consiste à ne point abandonner ses amis dans le malheur, ses maîtres dans l'exil, ses princes dans l'adversité.

Mais chaque médaille a son revers, ainsi que vous le savez, et d'ailleurs il n'y a rien de parfait dans la nature. Or donc, Petit-Trick devait avoir aussi son mauvais côté, puisque nous l'avons tous; on assure même qu'il y a des personnes qui n'en ont point de bon.

Le mauvais côté de Trick, c'était la vanité, c'était une énorme confiance en lui-même, et, par conséquent, une très-haute idée de son mérite et la certitude que personne ne pourrait le tromper. Pauvre garçon !... quelle erreur! quelle folle illusion ! Les plus grands esprits, les hommes de génie même, ont été abusés, dupés comme les hommes les plus vulgaires. Être trompé, c'est le sort de la pauvre espèce humaine; et il y a encore des gens qui disent que nous serions très-malheureux si nous ne l'étions pas.

Mais Petit-Trick n'avait que quinze ans, et il était Breton; il faut donc excuser cette grande confiance qu'il avait dans sa sagacité. Nous voyons chaque jour, dans le monde, des gens que l'âge et l'expérience n'ont point rendus raisonnables ; si l'adolescence avait la sagesse en partage, que resterait-il à la vieillesse?

Petit-Trick voulut aller à Paris pour tâcher de faire fortune. C'est une envie fort naturelle; il est rare qu'elle ne naisse pas chez les personnes que le sort a mal partagées; et bien des gens riches se conduisent, à cet égard, absolument comme ceux qui ne le sont pas. Jean-Jacques a dit :

« Il faut être heureux, cher Emile; c'est le premier besoin de l'homme. »

Mais, de nos jours, on a fait une variante à la phrase de Rousseau, et l'on dit : « Il faut être riche ! » car on pense que sans la fortune il n'y a pas moyen d'être heureux.

Revenons à Petit-Trick : ses parents avaient été dans le commerce, mais ils ne s'étaient pas enrichis, et, de plus, ils avaient été souvent dupes d'intrigants et de fripons. L'adolescent se dit : « Je serai plus adroit ou plus heureux; je ne me laisserai tromper par personne, et je ferai rapidement mon chemin à Paris. »

Un vieil oncle, seul parent qui fût resté à Trick, consentit à l'envoyer dans la capitale de la France, et parvint à obtenir pour lui une place de petit commis chez une espèce de marchand de bric-à-brac. On donnait au jeune homme le logement, dans une soupente, la table, qui était très-frugale, et vingt sous par semaine, sans compter les profits, c'est-à-dire les petits pour-boire des chalands chez lesquels on portait des marchandises. L'emploi n'était pas brillant; mais Trick le trouva magnifique. Il remercia son vieil oncle, mit ses effets dans un sac de nuit, et courut se nicher sur l'impériale de la diligence, où une place avait été retenue pour lui.

La figure éveillée, espiègle et ouverte de Trick parut faire une impression très-agréable sur un voyageur placé à côté de lui sur l'impériale. Ce voyageur était loin de ressembler au jeune Breton : sa physionomie rusée, ses yeux petits et fauves, n'annonçaient point la sottise, mais n'inspiraient pas la confiance; enfin, dans sa bouche pincée, serrée, le sourire était railleur et perfide. Petit-Trick n'en conta pas moins toutes ses affaires à son compagnon d'impériale, et celui-ci répondit à ce récit par un avis dans lequel il semblait mettre une grande sincérité.

— Jeune homme, vous allez à Paris, prenez bien garde à vous. Dans les grandes capitales il y a toujours beaucoup de voleurs. A Paris ils ne manquent pas. Dans une ville immense où tant de gens s'éveillent sans savoir comment ils pourront dîner, vous comprenez qu'il doit se commettre beaucoup de vols, d'escroqueries, de filouteries. Les capitales les plus renommées pour les beautés, les agréments, les plaisirs qu'elles renferment, ont le triste privilége d'attirer dans leur enceinte les fripons les plus adroits; partout où il y a foule, vous pouvez être certain qu'il y a des voleurs ; c'est une affligeante vérité, mais c'est une vérité.

Tenez-vous donc en garde contre tous les tours que l'on voudra vous jouer. Je ne vous parle pas ici des vols à main armée, par escalade ou avec effraction, cela rentre dans la série des crimes vulgaires et communs à tous les pays, et ce sont des vols en usage à Paris contre lesquels il faut se munir de prudence.

Le petit Trick écoutait en souriant son compagnon de voyage, et s'écriait de temps à autre :

— Oh! monsieur, il n'y a pas de danger!... Je ne me laisserai pas attraper, moi... Je parie que je reconnaîtrais un voleur d'une lieue!...

— Ah! vous croyez cela, mon petit ami; voilà une confiance qui pourra vous être funeste. Mais voyons, puisque vous êtes si certain de vous tenir en garde contre les filous connaissez-vous le vol au *bonjour*? le vol à l'*américaine*? Savez-vous ce que c'est que le vol *au pot?...*

Petit-Trick ouvrait de grands yeux, puis secouait la tête et s'écriait :

— Ah! bah! ce sont des bêtises, tout ça!... des choses qu'on dit aux enfants pour les effrayer!

— Je n'ai nullement le dessein de vous effrayer, mon jeune ami, je veux éclairer votre inexpérience. Écoutez-moi : parmi les vols les plus fréquents à Paris, on signale d'abord celui dit *au bonjour*. Je vais vous expliquer ce que c'est; cela pourra vous servir dans l'occasion. Le matin, à Paris, dans une maison souvent habitée par un très-grand nombre de locataires, le portier, qui cause avec une bonne, avec un voisin, ou qui prend son lait à la laitière en face, ou qui balaye le fond de sa cour, ou qui donne à manger à sa pie... (à Paris, les portiers ont presque toujours ou une pie, ou un perroquet, ou un chien, ou trois chats). Bref, comme ils sont fort occupés le matin, ils ne font pas toujours attention aux personnes qui entrent dans la maison. Un industriel s'introduit, il gagne lestement l'escalier, monte en regardant à toutes les portes; il est bien rare qu'il n'en aperçoive pas une après laquelle on a laissé la clef; car un garçon qui a veillé tard, dit le soir à son concierge : « Voilà ma clef, vous la donnerez demain à ma femme de ménage, je n'ai pas envie de me lever pour aller lui ouvrir. » Le matin, la femme de ménage monte; en descendant pour chercher le café, le petit pain et le pot de crème, elle ne manque pas de laisser la clef dans la serrure. Très-souvent les bonnes en font autant; ou c'est la portière qui est chargée de monter les journaux, et qui oublie la clef à la porte; ou bien encore c'est le locataire lui-même qui lui dit : « Laissez ma clef en dehors, que je ne sois pas obligé de me déranger si on vient me voir. »

Petit-Trick éclate de rire en disant :

— Oh! je ne serais pas si bête que ça, moi!

— Vous pensez cela!... Enfin, l'industriel avise une clef; il s'avance, ouvre fort doucement et pénètre dans l'appartement. Un monsieur est étendu dans son lit et ronfle avec une parfaite sécurité. Il est même libre de rêver qu'il a trouvé une mine d'or, ou qu'il a hérité d'un parent millionnaire, qu'il est nommé sous-préfet, ou qu'on lui a envoyé une boîte de confitures de Bar. Pendant qu'il fait de si jolis rêves, l'industriel décroche lestement une montre, s'empare de l'argent qui est dans un secrétaire, s'éloigne en prenant toutes les précautions possibles pour ne point réveiller le dormeur, sort hardiment de la maison, et passe devant le portier en fredonnant un *aria* de Rossini.

— Ah! je ne me laisserais pas voler ainsi, moi, dit Trick, car je suis sûr que je m'éveillerais; j'ai le sommeil très-léger, en dormant j'entends trotter une souris.

— Vraiment, mon cher ami! voilà une faculté dont je vous fais compliment. Mais admettons qu'en entrant dans un appartement, après avoir trouvé la clef sur la porte,

l'industriel y rencontre quelqu'un de bien éveillé. Vous croyez que notre voleur est pris... Pas du tout! — Qui est là? demande la personne qui entend ouvrir sa porte ou qui voit entrer un inconnu, dont la figure ne lui revient pas du tout. L'industriel feint un air surpris en murmurant :

— Pardon, je demande M. Tchicoff, dentiste?...

— Connais pas...... Il n'y a point de dentiste dans la maison.

— Oh! mille pardons, monsieur; je me serai trompé de numéro... Désolé de vous avoir dérangé!...

Et le voleur disparaît comme un éclair, tandis que le locataire de l'appartement cherche dans sa mémoire s'il a des dentistes pour voisins, en murmurant entre ses dents :

— Tchicoff..., c'est un nom russe... Il paraît que la Russie nous envoie aussi des dentistes.

— Monsieur, dit Trick après avoir écouté son compagnon, je verrais tout de suite sur la figure d'un individu si c'est un voleur; alors je lui sauterais dessus et je l'arrêterais. Ah! c'est que je ne suis pas poltron, moi!

— Diable! répond le voyageur en fixant sur l'adolescent ses petits yeux de fouine; vous croyez que vous reconnaîtriez tout de suite un voleur rien qu'en inspectant sa physionomie!

— Oui, monsieur.

— Peste! quel gaillard vous faites!... Allons, je suis bien aise de vous savoir ce talent. Mais c'est égal, je vous ai appris ce que c'est que le vol *au bonjour*, je veux maintenant vous faire connaître le vol à *l'américaine*, qui est fort en usage à Paris, où l'on s'étonne cependant qu'il puisse encore trouver des dupes.

— Oh! ce n'est pas la peine, monsieur.

— Vous savez ce que c'est?

— Non, monsieur.

— Alors, laissez-moi donc vous le dire. Le voleur se promène tranquillement dans Paris comme un simple flâneur; il guette un homme porteur d'un sac d'argent; il se place pour cela aux environs du Trésor ou de la Banque : dans ces quartiers-là, les porteurs d'argent sont aussi communs que les omnibus. Le voleur en aperçoit un, il l'accoste, fait semblant d'être étranger et de chercher à changer de l'or contre de l'argent. Un compère passe, qui feint de vouloir saisir cette occasion de faire une bonne affaire; de son côté, l'homme qui porte le sac d'argent ne veut pas que cette aubaine lui échappe. On entre dans un cabaret. Le soi-disant étranger, tout en baragouinant plusieurs langues, compte son or contre de l'argent; le compère fait semblant d'aller chercher aussi des écus; il sort, et ne reparaît pas. L'étranger prétend qu'il lui a emporté une pièce d'or, et court après lui. Ces messieurs ne reviennent pas. L'homme au sac paye la dépense et se rend chez un changeur pour y vendre son or. Arrivé là, il s'aperçoit qu'on lui a escamoté les bons rouleaux; ceux qui lui restent ne renferment que du plomb ou des sous.

— Mon Dieu! monsieur, mais tous ces gens-là se laissent attraper trop facilement; ils n'ont donc affaire qu'à des niais?

— Voulez-vous que je vous conte d'autres vols en usage à Paris?

— C'est inutile, monsieur, en voilà bien assez! J'ai d'ailleurs dans l'idée que les voleurs n'auront pas envie de se frotter à moi.

— Comme vous voudrez, mon cher petit ami.

Le monsieur si officieux n'en dit pas davantage, il se retourne, et, pendant le reste du voyage, dort ou fait semblant de dormir.

On arrive à Paris. Le compagnon de l'impériale est descendu avant la barrière, après avoir encore dit au petit Trick de se rappeler ses conseils. Le jeune Breton, à peine dans la grande ville, regarde l'adresse de son marchand de bric-à-brac, et lit: ***Monsieur Fripard, rue aux Ours.***

Trick se fait indiquer la rue aux Ours; puis, son sac de nuit sur le dos, court chez M. Fripard. Le marchand de bric-à-brac est un petit vieillard jaune et fripé qui porte depuis seize ans la même redingote, ce qui doit donner une haute idée de son économie. Il reçoit le petit Breton assez sévèrement, et lui dit :

— Tu vas être mon commis; mais prends garde! Si tu perds quelque chose, si tu te laisses attraper, songe que je retiendrai cela sur tes appointements.

— C'est entendu, répond Trick, et cela ne m'empêchera pas d'amasser.

— Tu vas, sur-le-champ, te mettre à la besogne. Tu tiendras mes livres. On dit que tu écris bien?

— Oui, monsieur.

— Tu écriras bien serré, afin d'employer moins de papier. Te sers-tu de plumes de fer?

— Oui, monsieur.

— Très-bien; tu te les fourniras. Mais tu ne vas pas garder ce bel habit pour travailler?

— Oh! non, monsieur! J'ai, dans mon paquet, une veste et une blouse... Oh! j'ai tout ce qu'il me faut, je suis bien nippé!

— Alors, endosse tout de suite ta blouse. Tu ne la quitteras que les dimanches, et encore ces jours-là, si tu m'en crois, tu te contenteras de la retourner.

Le petit Trick, tout en se disant que son patron pousse un peu loin l'économie, se met en devoir d'ouvrir son sac de nuit, qu'il a déposé en entrant dans un coin de la boutique.

Tout à coup un cri de stupeur échappe au jeune Breton; le vieux Fripard en est effrayé; il se retourne en disant :

— Est-ce que tu aurais cassé quelque chose ici?

— Non, monsieur, ce n'est pas cela... Mais, tenez... voyez donc... mon pauvre sac de nuit où j'avais huit chemises, douze mouchoirs, trois gilets, deux pantalons, deux vestes et une blouse...

Le vieux marchand s'approche et regarde dans le sac de nuit, qui ne contenait plus que du son.

— C'est une leçon d'économie que ton oncle aura voulu te donner, dit M. Fripard. Il pense que ce que tu portes sur toi te suffit.

— Oh! non, monsieur, non! j'ai fait moi-même mon paquet, et je suis bien sûr que j'avais tout ce que je viens de vous dire... Et plus que du son!... Ah! voilà un papier, il y a quelque chose d'écrit...

Trick ouvre le papier et lit :

« Je vous ai dit de vous tenir en garde contre les voleurs,
« vous n'avez pas voulu me croire; mais les bons avis que
« je vous ai donnés valent bien les effets que contenait vo-
« tre sac. »

— Ah! le scélérat! le fripon! s'écrie Trick; c'est mon compagnon de voyage qui m'a volé.

Le vieux Fripard fait la grimace en disant :

— Mon bon ami, voilà qui n'annonce pas que vous soyez fort malin, et je ferais peut-être bien de ne point vous prendre chez moi; car je crains que vous ne me laissiez voler aussi, moi!

Trick promet au vieux marchand d'être sans cesse sur ses gardes, de ne jamais avoir confiance en personne, et Fripard consent à le garder chez lui, en disant :

— Heureusement pour vous, votre habit est presque neuf, vous pourrez le porter dix ans comme cela avant de le faire retourner.

— Oui, mais j'espère grandir en dix ans! et mon habit ne grandira pas! murmure Trick en soupirant.

Par bonheur, le jeune Breton n'avait pas placé son argent dans son sac de nuit. Avec ce qu'il possède, il se rachète du linge, et il a bientôt oublié cette première mésaventure.

Le petit Trick passe huit mois dans la boutique du vieux marchand de bric-à-brac, et comme pendant tout ce temps il ne s'était pas laissé attraper une seule fois, sa confiance en lui-même était revenue, et avec elle cette vanité, cette forfanterie qui étaient son mauvais côté. Cependant le jeune apprenti ne gagnait toujours que quatre francs par mois, c'était bien peu; mais son maître l'obligeait à être économe en ne lui permettant aucune distraction, aucun plaisir.

Un beau matin, un monsieur très-bien mis entre dans la boutique du marchand de bric-à-brac, qui avait alors en étalage un parapluie fort élégant et presque neuf. L'individu examine le parapluie et en demande le prix.



— Trente-six francs, répond M. Fripard, et c'est mon dernier mot. Ce parapluie est d'un taffetas magnifique, le bois en est précieux, il a une petite pomme en écaille avec des incrustations en or. Trente-six francs, c'est pour rien.

— Qu'on le porte chez moi; qu'on me suive, je rentre.

Comme le monsieur a déjà une canne, on trouve assez naturel qu'il ne veuille pas encore se charger d'un parapluie. D'ailleurs, on peut être fort honnête homme et n'avoir pas toujours trente-six francs dans sa poche pour payer une emplette faite *ex abrupto*. Le vieux Fripard donne le parapluie au petit Trick, mais il lui dit à l'oreille :

— Surtout ne lâche pas cet objet sans en avoir reçu la valeur!

Trick fait un signe de tête affirmatif; il met le beau parapluie sous son bras, et suit le monsieur en disant :

— Vous pouvez être bien tranquille, patron, ce n'est pas moi qu'on attrapera! Je me suis laissé donner du son une fois, c'est vrai; mais si j'avais tenu mon sac pendant tout le voyage, cela ne serait pas arrivé.

Le beau monsieur marche assez longtemps; enfin il s'arrête dans une rue, et, au moment d'entrer dans une maison dont la porte cochère est ouverte, il tâte ses poches et s'écrie :

— Ah! diable! j'ai oublié ma tabatière dans votre boutique... Oh! bien certainement. Je l'avais en sortant; je ne suis entré que chez vous... Je me rappelle fort bien, maintenant, que j'ai prisé; je l'aurai laissée sur un comptoir. Je tiens beaucoup à ma tabatière, sur laquelle se trouve un fixé de Téniers, qui me vient d'une tante qui m'a servi de mère. Jeune homme, donnez-moi ce parapluie, et veuillez aller me chercher ma tabatière.

Trick devient rouge jusqu'aux oreilles, et il serre encore plus fortement le parapluie sous son bras, car il se rappelle la recommandation de son bourgeois.

Le beau monsieur sourit, et reprend d'un air tout gracieux :

—Je devine la cause de votre embarras, jeune homme; vous craignez de me laisser le parapluie sans être payé. Je ne me formalise pas de cette crainte; à Paris il y a tant de fripons, que l'on fait bien de se tenir en garde, surtout quand on est dans le commerce. Tenez, mon jeune ami, voici deux pièces de vingt francs, c'est un peu plus que je ne vous dois, mais rapportez-moi ma tabatière, et les quatre francs qui resteront seront pour vous. Voilà ma demeure... Vous demanderez M. Breloque; allez, dépêchez-vous, vous me ferez plaisir.

Petit-Trick s'empresse de donner le parapluie. Il prend les deux pièces qu'on lui présente, et se met à courir, enchanté de gagner en un jour ce qu'il ne gagne ordinairement qu'en un mois, et se promettant déjà de bien se divertir le dimanche suivant avec ses quatre francs.

Il arrive tout joyeux chez son patron, et se met sur-le-champ à fureter dans la boutique, en disant :

—Où est la tabatière de ce monsieur?... Il l'a laissée ici...,

il en est sûr... Vous devez avoir trouvé sa tabatière, il y a dessus un petit *attaché* de Téniers?

— Je n'ai rien trouvé, s'écrie le vieux Fripard; mais toi, imbécile, tu n'as plus le parapluie?... Est-ce que, malgré ma défense, tu aurais livré un objet de trente-six francs sans être payé?... Ah! si tu as fait ce coup-là, je te chasse!

— N'ayez donc pas peur, bourgeois, je ne suis pas un niais, moi! Tenez, voilà quarante francs en deux pièces d'or que ce monsieur m'a données pour vous payer, et le reste sera pour moi, si je lui rapporte sa tabatière; sapristi, je voudrais bien la retrouver pourtant!

Et Trick se met à quatre pattes pour chercher dans tous les coins de la boutique. Cependant le marchand a pris les deux pièces qu'on lui donne en payement; leur poids lui semble déjà suspect. Il les examine attentivement, les frotte avec ses doigts, pousse un cri de colère et allonge un coup de pied dans le bas du dos de son commis, qui s'obstine à vouloir trouver la tabatière sous les comptoirs.

— Tiens! petit drôle! s'écrie le vieux Fripard, le voilà ton pour-boire! Ce sont deux pièces de vingt sous dorées, et même mal dorées, que tu m'apportes. Je suis volé!

Trick reste stupéfait; mais bientôt il sort de la boutique en courant; il se rappelle dans quelle rue, dans quelle maison il a laissé le beau monsieur; il arrive, reconnaît la porte cochère, entre, et demande au portier:

— Monsieur Breloque?

Le portier lui répond:

Il n'y a jamais eu de Breloques dans la maison.

Trick donne le signalement du monsieur et du parapluie. On ne sait pas ce qu'il veut dire. Le pauvre garçon revient en pleurant chez le vieux Fripard, qui lui dit:

— Tu avais trente-six francs à me remettre pour l'objet vendu, tu m'en as donné deux, reste à trente-quatre. Tu as déjà gagné trente-deux francs chez moi, tu vas me les remettre et t'en aller: c'est quarante sous que je perds, mais j'aime mieux supporter ce *déficit* que de te garder chez moi plus longtemps.

Trick donne ses épargnes, et quitte le marchand de bric-à-brac en se demandant ce qu'il va faire. Il se rappelle alors que dans ses courses il a fait connaissance avec un jeune homme employé dans un magasin de nouveautés, qui lui a donné son adresse; il s'empresse d'aller le trouver et lui conte ses malheurs.

Le jeune commis en nouveautés présente Petit-Trick à son patron en lui apprenant la position fâcheuse dans laquelle se trouve le pauvre garçon. Le commerçant consent à prendre Trick chez lui comme surnuméraire.

Voilà donc le jeune Breton placé dans un grand magasin de nouveautés, où il ne regrette pas sa boutique de bric-à-brac. Il se conduit avec tant de zèle, montre tant d'aptitude à l'ouvrage, qu'au bout de six semaines son patron lui alloue douze francs par mois d'appointements.

Douze francs par mois! c'était trois fois plus qu'il ne gagnait chez le vieux Fripard; Trick ne doute point qu'il ne soit sur le chemin de la fortune.

Il y a six mois que Petit-Trick est employé dans le magasin de nouveautés, et il n'est pas besoin de dire que sa confiance en lui-même est revenue, et qu'il s'écrie souvent:

— Ah! maintenant je ne conseille à personne d'essayer de m'attraper.

Cependant Trick était surtout chargé de faire les courses et de porter chez les pratiques les étoffes dont elles avaient fait choix. Un jour il sort de son magasin, tenant sous son bras deux jolis cachemires français soigneusement enveloppés et ficelés.

Un particulier bien couvert, qui depuis quelque temps suivait le petit commis, ne tarde pas à l'aborder; il baragouine comme s'il était Allemand, Anglais ou Italien, souvent il lui arrive de faire les trois à la fois. Il salue Trick en lui disant:



— Mon bétit monsır, pardon, excuse, si che adressais à vous sans connaître, mais moi étrangir, moi bas avoir ici de connaissances, tarteiff!

Le petit commis se met à rire en répondant:

— Parbleu! on l'entend bien que vous êtes étranger! Vous parlez le français comme un ramoneur.

— Ya..., ya..., comme un ra... Pardon, bétit monsir, vous il avoir une jolie figure qui inspirait le confiance, et si vous il voulait obliger moi d'oune renseignement, che donnerais subito vingt francs per loui!

En achevant ces mots, l'étranger sort de sa poche sa main pleine de pièces de cent sous et de napoléons, et le petit commis, qui a maintenant l'habitude de voir et de toucher de l'or et de l'argent, s'assure que ce ne sont pas des pièces fausses.

Ébloui à la vue de tant d'espèces, et ne demandant pas mieux que de gagner vingt francs, si c'est d'une manière qui ne soit point répréhensible, Trick s'écrie :

— Quel service désirez-vous de moi, étranger? parlez; et si cela se peut, je suis prêt à vous obliger.

— C'était bien possible, bétit monsir; moi, étrangir, vénus à Paris pour m'amuser, voyez-vous, et je m'ennuyais toujours, mein herr! moi voudrais que vous il conduise moi à un de ces petits théâtres où l'on joue des farces comiques qui faisaient bien rire... Vous comprenir?

— Oui, je comprends! c'est très-facile; il ne manque pas à Paris de théâtres où l'on s'amuse. Par exemple, le Cirque, Séraphin, Curtius, ou bien les Délassements-Comiques... où je ne suis jamais allé, mais ces messieurs du magasin disent qu'on y donne des petits vaudevilles comme à l'Opéra.

— Très-bien, sapremann! che vouloir allir à ce théâtre, voulez-vous conduire moi?

— Avec plaisir; venez.

Petit-Trick se met en marche, l'étranger le suit. Tout à coup il dit au jeune homme :

— Écoutez, c'est que je avais sur moi une grosse somme en or que je voudrais cachir et ne pas emporter dans la comédie avec moi..., de crainte des voleurs; menez-moi, s'il vous plaît, sur les bords du canal, dans un endroit où il passe peu de monde... Vous allez comprenir pourquoi.

— C'est très-facile, dit Trick, le canal est justement derrière les petits théâtres.

On arrive sur le bord de l'eau, dans un endroit où il n'y a pas encore de maisons de bâties. L'étranger s'arrête contre de grosses pierres en disant :

— C'est ici que je avais envie pour cachir mon trésor. Aidez-moi, bétit monsir.

Trick cède à la fantaisie de l'étranger; il l'aide à cacher une assez forte somme sous des pierres pendant que personne ne passe près d'eux.

Le trésor caché, on se remet en marche. On approche des boulevards, et déjà le petit commis s'apprête à indiquer à son compagnon le théâtre où il désire se rendre, quand celui-ci s'arrête encore en disant :

— Permettez, excusé!... Tiaple, che zouis inquiète... Che affre peur qu'on trouve mon trésor.

— Ah! dame! je vous ai prévenu que vous faisiez une imprudence.

— Décidément, je voulais r'avoir. Bétit monsir, vous savez où était le cachette, obligez-moi d'aller chercher et de me rapporter mon trésor, puis je payerai le prix convenu à vous, sapremann!

— Comme vous voudrez! répond Trick qui s'apprête à courir; mais l'étranger l'arrête en lui disant :

— Une minute! Vous allez cherchir mon or, mais si ensuite vous plus revenir... Pardon, mais moi pas connaître vous, et on m'a prévenu qu'à Paris on attrapait beaucoup les étrangers.

— C'est vrai, répond Trick en riant, on m'a bien attrapé, moi!

— Bétit monsir, laissez à moi cette paquette que vous tenez sous votre bras pour garantie à moi.

Trick réfléchit : les deux châles qu'il porte valent huit cents francs. L'étranger a caché pour mille francs en or, il donne le paquet en s'écriant :

— C'est juste, gardez cela et attendez-moi... Oh! je ne serai pas longtemps.

Petit-Trick se met à courir. Il arrive sur les bords du canal, reconnaît l'endroit où il a aidé à cacher le trésor; il dérange la pierre..., il fouille..., il n'y a plus rien. Un compère a déjà enlevé la somme, et bétit monsir, après avoir remué toutes les pierres voisines, court à l'endroit où il a laissé l'homme au baragouin, et, comme de raison, ne retrouve plus son étranger.

Le pauvre garçon s'en revient en pleurant à son magasin. Ses camarades lui apprennent qu'il a été victime du *vol au pot*, et son patron le met à la porte.

Petit-Trick s'en retourna alors près de son vieil oncle en se disant :

— J'en ai assez de Paris. J'étais un sot de croire qu'on ne m'attraperait pas. Ah! le maître d'école du village a bien raison de dire : « *Vanitas vanitatum! omnia vanitas!* »

Ch. Paul de Kock.

HACKO, ROI DE LAPONIE.

Les rois et les grandes familles ont aimé, dans tous les pays, à entourer leur origine de faits merveilleux. En France même, il n'y a pas bien longtemps encore, d'illustres maisons, pour donner plus d'éclat à leur nom, ne dédaignaient pas de rappeler des traditions que l'esprit de notre temps ne permet plus ni de produire ni d'admettre. Les Lusignan et les Sassenage prétendaient descendre de la fée Mélusine, et les Lévis de la sainte Vierge. Mais rien n'a surpassé, en ce genre, l'imagination des peuples du Nord, avides du merveilleux. En Danemarck, en Norwège, encore aujourd'hui, vous entendrez, à chaque pas, sur tous les vieux châteaux et leurs maîtres, les traditions les plus fabuleuses. Ainsi, quelque membre de la puissante maison de Falemspeck, à Stockholm, vous racontera que la femme d'un de leurs aïeux, dans les temps les plus reculés, endormie près de son époux, fut réveillée, une belle nuit, par

une jolie petite fée, qui l'emmena sous terre, à la cour du roi des nains, dans un salon magnifique, tendu des plus riches étoffes, tout resplendissant d'or, de pierreries et de lumières, et que, pour un service rendu à la reine, on lui fit présent de trois rouleaux de bois, qui devaient se convertir en or si elle était discrète. Elle fut discrète, et les rouleaux se convertirent en or.

De ces rouleaux d'or, elle devait faire faire un *hareng*, des *jetons* et une *quenouille*, et donner un de ces présents à chacun de ses fils, qui formeraient trois branches des Falemspeck, et seraient, eux et leurs descendants, dans la première, de célèbres guerriers; dans la seconde, de riches seigneurs, et de grands dignitaires dans la troisième. Les ordres de la jolie reine des fées furent ponctuellement exécutés, et, depuis lors, la famille n'a pas cessé de s'illustrer dans la guerre, de jouir des plus grands biens et des honneurs les plus éclatants.

Les Lapons, ces nains vigoureux du Nord, qui courent, vites comme l'éclair, sur la glace et la neige, en traîneaux attelés de rennes; qui vivent de chasse et de l'échange de leurs fourrures, et qui dorment la moitié de leur vie presque sous terre, ne le cèdent en rien à leurs voisins pour leurs nombreuses traditions. Ils ont, entre autres, conservé la mémoire d'un de leurs rois, auquel ils pardonnent ses défauts en souvenir de ses grandes qualités et du bien qu'il leur a fait. Les exploits de Hacko sont gravés sur une colonne de silex, dans les rochers de Hanga, racontés sous la hutte par l'ancien de la famille, et chantés sur la harpe, par les bardes lapons, dans les fêtes solennelles.

Ils ont réuni toutes les vertus sur ce héros de leur prédilection, et, comme tous les peuples primitifs, qui n'admirent rien autant que l'énergie de l'esprit et du corps, ils célèbrent, avant tout, son audace et sa force.

Hacko avait douze ans: les guerriers sont rangés, en armes, dans une vaste cour du château de son aïeul; une cérémonie se prépare; on va expérimenter la vigueur des muscles de l'enfant. Un vase d'airain, d'un poids énorme, est au milieu de la cour; il faut qu'il le soulève: l'enfant le prend sur sa tête, et, pendant une heure, sans fléchir, il tourne dans l'enceinte, aux applaudissements de la foule.

Plus tard, le premier, dans l'intérêt des choses et du commerce des Lapons, il tente le passage dangereux du lac Wéther, vis-à-vis de l'île de Wizord.

Il descend dans un souterrain, objet d'effroi pour ses sujets, qui n'osaient même pas regarder de loin la terrible ouverture, parce qu'ils croyaient à un magicien lié et enfermé dans ces lieux depuis *dix siècles*, et qui pouvait, au premier jour, briser ses fers et causer la destruction des Lapons. Hacko pénétra jusqu'à ce prisonnier du Temps; il déchiffra, sur sa massue d'airain, les caractères celtiques qui promettaient gloire et prospérité à son libérateur, et fit ainsi cesser l'enchantement, et la terreur de la contrée.

Pour vanter la pénétration, non-seulement de sa vue, mais encore de son esprit, ils emploient une image hyperbolique, mais d'une grande énergie:

« Sa vue était si perçante, que d'un coup d'œil il émoussait les flèches de ses ennemis. »

La force, qui impose d'abord l'obéissance, ne suffit pas pour diriger les hommes; le pouvoir solide et durable n'appartient qu'à l'intelligence. Si Pépin le Bref n'avait fait autre chose qu'abattre un taureau dans l'arène, aux yeux étonnés des barons de France, il n'aurait pas fondé une dynastie. Hacko, comme tous les hommes supérieurs à leur époque et qui ont laissé des traces de leur passage, ne fut pas seulement un guerrier, mais un philosophe pratique et un grand moraliste.

Recommandant à tous la prudence et la discrétion qu'il pratiquait, il leur disait:

« Que le verrou d'Odin (le dieu terrible des peuples septentrionaux) soit toujours mis à votre porte. »

Et pour les mettre en garde contre les séductions et les dangers des plaisirs, contre les sourires de la fortune, ses vicissitudes et ses retours:

« Quand vous passez sur une glace aussi douce qu'unie, craignez l'abîme qu'elle couvre. »

On chercherait en vain, dans La Bruyère et La Rochefoucauld, des maximes plus sages, mieux exprimées, et plus appropriées à l'esprit des hommes à qui elles s'adressent.

C'est qu'il avait une grande connaissance de l'esprit des Lapons, et il les prenait souvent même par leur faiblesse et leur simplicité.

Un jour, tout ce peuple si paisible, habitué à traîner dans le sommeil la moitié de son existence, était en émoi; malgré l'amour de tous les peuples pour le sol où ils sont nés, malgré l'attachement particulier des Lapons pour leurs glaces et pour leurs neiges éternelles, ils avaient pris en dégoût leur vie rude et leur rigoureux climat; rassemblés autour de la hutte royale, ils demandaient à grands cris qu'on les conduisît habiter sous un ciel plus doux. Des voyageurs leur avaient raconté qu'il existait des terres toujours parées de verdure, de fruits dorés et de fleurs odorantes, peintes des couleurs les plus riches et les plus variées; tandis que des milliers d'oiseaux, fleurs de l'air, faisaient entendre les concerts les plus ravissants; des terres, ou plutôt des jardins immenses, que le soleil, pendant toute l'année, éclairait de sa lumière, échauffait de sa bienfaisante chaleur.

Ils adressaient donc, en tumulte, à Hacko, des prières menaçantes pour qu'il se mît à leur tête et les guidât, eux, leurs femmes et leurs enfants, vers ces contrées heureuses où se lève le soleil.

Mais le roi, plus sage, pensait que les Lapons n'étaient point faits pour la vie des peuples civilisés; que cette population serait bientôt décimée, en chemin, par les fatigues et les maladies, puis exterminée par des nations plus fortes, qui défendraient leurs biens et leur existence; que, toute la terre devant être habitée, Dieu avait assigné à chaque race d'hommes une portion de cette terre, où elle devait chercher le bien-être et le bonheur; que tout déplacement apportait des maux sans nombre à l'humanité et couvrait la terre de ruines. Bien différent de ces flatteurs du peuple, qui mettent la main dans ses plaies pour les déchirer et les agrandir encore, et, par l'excès de ses souffrances, le précipiter, au profit de leur ambition, dans un dangereux avenir et des éventualités sanglantes, Hacko calme les Lapons; il les retient et les console:

« Les peuples orientaux, malgré la fertilité de leur terre, sont bien moins heureux que vous, leur dit-il; vos nuits sont du moins tranquilles et paisibles; vous dormez tant qu'il vous plaît; tandis que leur sommeil ne cesse d'être interrompu par le bruit effrayant que produisent nécessairement sur leur tête tous les préparatifs du lever du soleil. »

Cette dernière pensée d'un discours adressé à un peuple enfant, fera sourire; mais les Lapons furent convaincus; ils retournèrent à leurs huttes enfumées, et depuis n'ont point essayé d'en sortir.

Hacko, austère dans ses mœurs, simple dans ses vêtements, se nourrissait de poissons secs et de la chair des

animaux qu'il avait tués à la chasse. Jamais il ne trempa ses lèvres dans les liqueurs fortes, si chères aux hommes du Nord; jamais il ne se livra aux jeux de hasard, leur passion dominante après la passion des liqueurs. Il aurait rejeté loin de lui la hache distinguée par le moindre ornement, et couchait tout armé, sa lance dans les bras, témoignant par là qu'un bon roi doit être, à toute heure, prêt à défendre les siens. Tel fut Hacko pendant la plus grande partie de sa vie, et un seul instant a suffi pour détourner de la voie du bien un homme de cette trempe, et lui faire descendre rapidement tous les degrés de la vertu. Mais sa chute fut encore un enseignement; car elle prouve combien nous devons veiller sur nous-mêmes, et nous tenir en garde contre la fragilité humaine, lorsque le héros succombe, lui aussi.

Un soir, après la chasse du gulot (espèce de chien sauvage), il s'égare dans une forêt. Harassé de fatigue, mourant de faim, ne trouvant rien pour la satisfaire, malgré son grand courage, il était près de se laisser abattre par le désespoir, lorsqu'il découvre sur un sapin un rayon de miel; il dévore d'abord avec avidité, puis savoure avec le plus vif sentiment de plaisir ce mets délicieux. Ayant repris ses forces, il retrouva sa route. Mais sa sensualité était éveillée; le lendemain, il redemande et se fait apporter du miel, il en veut sans cesse; il dédaigne les aliments simples de ses ancêtres, et, le miel ne suffisant plus à satisfaire ses goûts nouveaux, il fait à grands frais cultiver ses jardins. Sa table est d'abord chargée de fruits de toute espèce, puis bientôt des mets les plus recherchés que lui apprête un cuisinier appelé des pays lointains. Quelques marchands lui apportent des vins de la Hongrie, et dans cette liqueur généreuse, devenue nécessaire pour aider aux excès de sa gourmandise, il finit par chercher le plaisir grossier et facile de l'enivrement. C'en est fait de Hacko; sa raison est perdue; son âme pervertie n'aspire plus qu'aux voluptés des sens. Couché tout le jour, après ses longs repas, sur des tapis de peaux épaisses et soyeuses, enveloppé de riches fourrures, au milieu des parfums et de la fumée odorante des bois les plus rares qui brûlent dans ses brasiers, il passe encore ses longues nuits en orgies, à écouter des chants et des concerts harmonieux, à regarder des danses étranges. Sa femme et ses enfants sont relégués loin de lui, il ne les voit plus qu'à de rares intervalles. Sa douceur, sa bonté, sa justice, ont fait place à la rigueur, au caprice, à la cruauté; le sang a souvent rougi la salle de ses festins, et ses sujets, dans leurs différends, n'ont plus rien à attendre de son équité.

Son heaume et ses armes, que dans les premiers temps de sa dégradation il avait pris soin d'orner et d'incruster de dents de poisson et de l'ivoire des rennes, sont rejetés inutiles dans un coin de son palais, et se couvrent de poussière; enfin, le héros s'endort et s'éteint dans la mollesse.

Tous ceux qui l'entouraient s'étaient pervertis avec lui, en partageant ses plaisirs; lorsque tout à coup un courtisan, pâle d'effroi, entrant à l'improviste au milieu de cette troupe efféminée, vint y jeter le trouble et l'épouvante par ces paroles :

« Un oiseau de mauvais augure a bu l'huile de la lampe éternelle du temple d'Odin. »

C'était pour ces hommes superstitieux l'avertissement des plus grandes catastrophes.

Le lendemain arriva la nouvelle que le roi de Norwège avait envahi la terre de Laponie. Le soin de sa conservation, l'imminence du danger, rallument quelques nobles sentiments dans le cœur de Hacko; il rassemble à la hâte ses guerriers et marche à la rencontre de l'ennemi. Les deux armées se trouvent en présence dans la forêt même où Hacko, quelques années auparavant, s'était égaré; les deux rois, pour éviter l'effusion du sang de leurs sujets, convinrent de terminer la guerre par un combat singulier; le peuple du roi vaincu devait payer tribut au vainqueur. Kacko, se ressouvenant de ses jours glorieux, s'efforça de retrouver son courage; mais la pensée que la justice divine l'amenait pour expier ses fautes au pied de ce même arbre où elles avaient commencé, troublait son cœur. Écrasé sous le poids de ses armes, qui gênaient les mouvements de son corps engraissé dans la débauche, il fut promptement terrassé, et, avant d'avoir la tête tranchée selon la loi du combat, il adressa aux Lapons ces paroles, que les pères répètent encore aujourd'hui à leurs enfants :

« L'homme adonné au vice doit dater sa perte du jour où il a cédé pour la première fois à la tentation. Avec quelle justice je me vois aujourd'hui la victime de ma faiblesse dans le lieu même où j'ai cédé au sinistre attrait qui m'a détourné des voies de l'innocence de mes mœurs! C'est le miel que j'ai goûté dans cette fatale forêt, et non le bras du tyran de Norwège qui vient de vaincre Hacko. »

ÉD. BARRÉ.





CHAPITRE PREMIER.

L'OCEAN.

Le plus imposant spectacle que la nature nous offre, c'est l'aspect de la mer. Ces horizons sans bornes sur lesquels la vue s'égare, ces lignes lointaines dont nul accident n'interrompt la tranquillité, sont, pour la pensée rêveuse, comme une image de l'infini. L'imagination en peuple de mystères les abîmes transparents où le regard s'arrête avec crainte et dont nul n'a pu contempler l'immense profondeur; puis, lorsque les vagues s'élèvent comme des montagnes pour disperser en poussière les granits des falaises, notre cœur, sentant mieux sa faiblesse, s'émeut de ter-

reur devant la toute-puissance de Dieu. Que le soleil s'éteigne au sein d'une mer calme, ou qu'il change en perles de feu les gouttes d'eau soulevées par la tempête; que pendant les nuits des tropiques les flots, devenus des flammes, fassent, par leur éclat, pâlir la clarté de la lune, ou que le froid des pôles les change en grottes de cristal, ce sont toujours des scènes magnifiques devant lesquelles aucun homme ne peut rester froid. Elles saisissent d'un saint enthousiasme l'âme du poëte comme celle du pêcheur, et le marin le plus grossier ne peut voir en pleine mer le coucher du soleil sans plier le genou. L'homme creuse de profondes cavernes, il laisse même quelquefois l'empreinte de ses pas sur la neige éternelle des montagnes, partout le sol conserve l'empreinte de son génie; mais quand ses vaisseaux parcourent l'étendue de l'Océan, une vague suffit pour en effacer le sillage; la mer a bientôt dérobé cette marque passagère de servitude, et reparaît telle qu'elle fut aux premiers jours de la création. Là semble finir le domaine de l'homme; ce n'est jamais sans périls qu'il cherche à l'agrandir aux dépens de la mer, et les ruines au-dessus desquelles les barques passent aujourd'hui nous montrent que nulle part elle ne cède ses droits pour toujours. L'Océan presse de tous côtés les pauvres petits points de terre qui nous sont réservés et que le flux semble vouloir à chaque instant submerger. Les eaux occupent plus des trois quarts du globe, et quand on songe que les plateaux les plus élevés des continens ne dépassent pas plus leur surface que ne pourrait le faire une feuille de papier sur une de nos mappemondes, on s'étonne qu'il se soit trouvé des gens pour nier la possibilité du déluge dont les livres sacrés nous ont conservé la tradition. Pour nous, quand nous regardons sur la carte les petites portions de terre qui surgissent et l'immense quantité d'eau sous laquelle le reste est submergé, il nous arrive de comparer à l'homme ces insectes à peine visibles qui, dans les beaux jours de l'été, bâtissent aux bords d'une mare de petites maisons d'argile: ils ne vivent pas plus d'un jour, et travaillent sans relâche, amassant des provisions pour leur vieillesse, élevant leurs petits, et paraissant vivre bien heureux sous les chauds rayons du soleil. Souvent des générations naissent et meurent sans que rien ait troublé leur existence paisible. Mais qu'un orage survienne ou qu'un enfant jette un caillou au milieu de leur mare, l'océan passe ses limites; adieu les frêles édifices; le déluge entraîne des populations entières, dont il roule les cadavres dans de formidables ravines de la grosseur du doigt. Il faudrait sans doute un bien léger trouble dans l'ordre immense de la création pour qu'un semblable cataclysme vînt ravager la terre en détruisant la race humaine! La science découvre sur le sol les formidables traces du déluge des temps passés.

Les profondeurs inexplorées de la mer ont toujours excité l'imagination des hommes et les recherches de la science, car rien n'est aussi séduisant que l'inconnu pressenti. Ce ne sont pas, on l'a reconnu depuis longtemps, de froides et sombres solitudes dont les sables mouvants, tombeaux toujours ouverts, engloutissent pour jamais les débris des naufrages, et où la mort règne en souveraine. La nature, partout si féconde, qui répand le mouvement et la vie jusque sur les terres australes, n'a point abandonné les vallées sous-marines aux ténèbres et au silence. La lumière y pénètre, des plantes magnifiques en garnissent les contours, des animaux de toutes sortes y peuvent voyager à de très-grandes profondeurs. Là se rencontre tout un monde de créatures fantastiques, rappelant par leurs formes ces premiers habitants du globe dont on rencontre aujourd'hui les débris jusqu'au sommet des montagnes. On dirait que la mer, moins soumise à l'influence de l'homme, conserve encore quelque chose du monde primitif. Elle nourrit à la fois des êtres dont la grandeur nous effraye et d'autres dont la petitesse échappe à notre vue: la baleine et le narval, les polypes et les cyclides.

CHAPITRE DEUXIÈME.

UNE EXCURSION AU FOND DE LA MER.

Quoique les plus hautes montagnes ne dépassent pas en hauteur, à l'égard de la terre, les aspérités que l'on voit sur l'écorce d'une orange, l'homme est si peu de chose qu'il n'en peut franchir tous les sommets. Comment une aussi frêle créature, qui a besoin pour vivre de respirer dix fois dans le court espace d'une minute, serait-elle capable de franchir, sans reprendre haleine, des profondeurs de plus de deux lieues?

L'air qui nous environne nous presse d'un poids égal à celui qu'il nous faudrait supporter si nous étions au fond d'un lac dont la surface serait seulement élevée de dix mètres au-dessus de nos têtes. A mesure que nous gravissons une montagne ou, mieux encore, à mesure que nous montons en ballon, cette pression, nécessaire pour maintenir à sa place le sang qui circule dans nos veines, diminue d'intensité. L'air, devenu plus rare, nous oblige de respirer très-vite; nous éprouvons à l'extérieur un gonflement pénible, bientôt notre vue se trouble et le vertige nous prend. A la hauteur de 7,000 mètres, la plus grande à laquelle l'homme puisse parvenir, un froid très-vif glace les membres; l'air, trop raréfié, ne porte plus la voix; on devient sourd. Puis alors, le sang, qu'une pression suffisante ne comprime plus, jaillit à l'extérieur par les pores de la peau; le cœur s'arrête: il faut descendre...; encore un moment et quelques mètres de plus, il serait trop tard. C'est, comme vous le voyez, cher lecteur, s'exposer aux plus effroyables dangers que d'abandonner pendant une heure la surface de notre globe. Une

pareille faiblesse serait pour nous bien humiliante, si nos âmes n'avaient en même temps la puissance de s'élever jusqu'à Dieu.

Quand nous voulons plonger au-dessous des eaux de la mer, le danger nous atteint beaucoup plus rapidement encore. A vingt mètres de profondeur, nos organes sont déjà comprimés avec un poids trois fois plus considérable que celui de notre atmosphère; passé ce terme (nous en avons fait l'expérience sur nous-même), il devient dangereux de se soumettre à une nouvelle pression. A quatre atmosphères, notre sang, trop comprimé dans nos membres, se retire vers les organes profonds : la peau devient livide; le cœur engorgé ne bat plus qu'avec peine, et l'engourdissement précurseur de la mort nous avertit qu'il serait dangereux de prolonger cet état quelques moments de plus. D'ailleurs, au fond de l'eau, c'est avec bien de la peine que l'on peut passer une minute sans reprendre sa respiration. Il n'y a guère qu'à Ceyland, où les pêcheurs de perles s'exercent dès leur enfance, qu'il devient quelquefois possible à quelques-uns des plus robustes de rester au-dessous de l'eau l'espace de trois minutes. Avec la cloche à plongeur on emporte, il est vrai, une petite provision d'air, qu'à l'aide d'un mécanisme ingénieux on peut renouveler encore de temps en temps; mais, quoique remarquable, cet appareil, au moyen duquel un homme peut demeurer sans danger deux ou trois heures au fond de l'eau, n'empêche pas la pression d'agir; l'air s'y comprime de même à mesure qu'on descend. On peut avec cette cloche réparer les digues des ports; travailler sans inconvénient à la profondeur de 120 pieds; mais il ne serait pas possible de descendre plus avant. Nous n'avons donc aucun moyen de pénétrer dans les dernières profondeurs de l'Océan; mais l'astronomie nous a permis d'en calculer les limites, et la sonde nous en rapporte les produits.

CHAPITRE TROISIÈME.

POURRAIT-ON PÉNÉTRER AU FOND DE LA MER?

Ce n'était certes pas chose facile que d'arriver à des connaissances positives sur le fond de la mer. Réduits aux ressources d'analogies mal étudiées et aux seules expériences des plongeurs, qui peuvent descendre à peine de quelques pieds au-dessous de la surface, les anciens avaient sur la géographie sous-marine les systèmes les plus bizarres. Nul sujet n'a fourni de carrière si féconde à l'imagination de leurs écrivains. Pour eux, l'Océan n'avait d'autres limites que l'enfer : ses gouffres insondables, peuplés de créatures chimériques, de tritons, de sirènes, de dragons effrayants, formaient au-dessus des ombres un ciel bien digne du royaume de la mort. Plus tard, on supposa que la nature s'y était réservé d'immenses cavernes où elle élaborait incessamment les ébauches des êtres, qui, sortant à peine éclos des abîmes les plus profonds, venaient ensuite peupler la terre. Pour les savants du moyen âge, la plupart des animaux extraordinaires avaient reçu la vie au fond de l'Océan. Les lois de la matière mieux connues permettent d'arriver à des conjectures raisonnables, et nous pouvons dire qu'aujourd'hui peu de phénomènes sous-marins sont demeurés dans le domaine des théories hypothétiques.

Nous avons apprécié, grâce aux secours que peuvent entre elles se prêter les sciences, la profondeur de la mer. Toujours éloigné de la terre, qui pour lui n'est qu'un point, l'astronome mesure la marche des planètes et paraît comme étranger à tout ce qui concerne notre pauvre petit globe. Néanmoins, pour calculer d'une manière certaine la distance des astres, il faut qu'il sache d'abord connaître les dimensions du point sur lequel il repose; aussi lui devons-nous de savoir quelle forme a notre globe : c'est également pour cela qu'il a dû mesurer la profondeur de la mer. En examinant l'intensité de l'action exercée sur les mouvements de notre planète par le soleil et la lune, l'influence attractive de ces astres sur les marées, et l'élévation des eaux sur les divers rivages, le géomètre Laplace, l'auteur de la mécanique céleste, a rigoureusement démontré que les plus grandes profondeurs des vallées sous-marines ne dépassent pas 8,000 mètres. La sonde atteint même bien souvent le fond en pleine mer à de moins grandes profondeurs. Vers le milieu de l'intervalle compris entre le Spitzberg et le Groenland, elle touche la terre à la distance de 3,000 mètres. A 185 lieues sud du cap Horn, à 140 lieues des terres les plus voisines, l'expédition de *la Vénus* fit descendre, par un temps calme, une ligne à la profondeur de 4,000 mètres, et quand, après un halage exécuté par soixante matelots et qui dura plus de deux heures, le plomb fut ramené à la surface, on reconnut qu'il n'avait pas touché le fond. Mais dans une seconde expérience, exécutée par les mêmes savants dans l'Océan Pacifique, à 230 lieues des terres, la sonde toucha le sable à la distance de 3,790 mètres. Une foule d'opérations du même genre, faites avec les sondes nautiques les plus remarquables, confirment parfaitement les calculs de Laplace, et autorisent à reconnaître que si l'Océan venait à se dessécher, on verrait dans son lit de vastes régions, de grandes vallées, d'immenses gouffres tout autant abaissés au-dessous de la surface générale des continents que les principales sommités des Alpes se trouvent placées au-dessus. Que de théories merveilleuses la solution de ce grand problème n'a-t-elle pas renversées! que d'illusions détruites! L'Océan ne va plus bouillonner sur les matières en fusion du centre de la terre : l'imagination, qui se plaisait à en prolonger les abîmes presque jusqu'à l'infini, doit s'arrêter maintenant à la modeste distance de deux lieues. La mer est à l'égard du globe une pellicule sans épaisseur... pas beaucoup plus que la couche de rosée que la nuit dépose sur un fruit. Cependant, pour nous qui sommes si petits, c'est encore quelque chose qu'une

masse d'eau capable d'engloutir la plus haute montagne des Cordillières, et de n'en laisser à découvert que juste ce qu'il faut pour former un écueil ou amarrer une barque. C'est encore un monde immense et curieux à explorer; un monde tout rempli de mystères, d'aperçus magnifiques, et dont la sonde du marin ne nous donnera sans doute pas de longtemps la géographie complète. Aussi inégal que la surface des continents, le fond de la mer présente de grandes chaînes de montagnes, dont les îles sont les véritables sommets. Ce monde, comme le nôtre, a de riches vallées, des plaines fertiles, d'incultes déserts; mais avec des forêts, des animaux et un ciel à part. On y voit d'immenses cratères, foyers toujours ardents, d'où s'échappent des laves bouillantes et des roches enflammées qui vont jusqu'à la surface soulever des masses liquides. Les Antilles, les Maldives et beaucoup d'autres îles encore d'origine volcanique sont entièrement formées par leurs dépôts. Puis, souvent, loin de toutes les terres, les voyageurs rencontrent d'énormes colonnes d'eau douce et brûlante, qui s'échappent à grand bruit, comme les geisers d'Islande, après avoir traversé sans mélange d'épaisses couches d'eau salée. Un de ces singuliers jets d'eau s'élève au milieu du golfe de Spezzia. Dans la baie de Xagua, à deux ou trois milles de terre, des sources d'eau douce jaillissent avec tant de force, que les barques n'en peuvent approcher. Enfin, soumis aux mêmes révolutions que la surface des terres, le fond de l'Océan tremble souvent aussi, s'élève en îles nouvelles, ou bien engloutit les anciennes, et la nature toujours en travail y pourrait offrir au regard des cataclysmes aussi terribles que ceux qui trop souvent viennent ravager quelques parties des continents. Que de choses intéressantes ne découvririons-nous pas sur le fond de la mer, s'il nous était permis d'y voyager librement! nous verrions, comme la sonde peut nous l'apprendre, d'immenses déserts de sable sur lesquels viennent se déposer les épaves de tous les naufrages, les restes ignorés des générations mortes, les témoignages les plus curieux de l'industrie humaine. Nous pourrions suivre d'étroites vallées, artères de ce monde nouveau, conduisant comme des fleuves les courants rapides qui, du pôle à l'équateur, mêlent les eaux de toutes les mers pour en équilibrer la température. Puis de grandes lignes de rochers nus, montrant à vif leurs arêtes de jaspe, de granit, de micas argentés, leurs cristallisations métalliques, dont les mille facettes reflètent les couleurs de l'arc-en-ciel et forment, en maints endroits, comme des grottes enchantées. Nous passerions sur des plaines de nacre, de corail rouge, d'arbustes aux formes bizarres, dont les rameaux pétrifiés ne portent point de feuilles. Il nous faudrait traverser des prairies de hautes fougères, et d'immenses forêts de floridées, qui vont respirer l'air à la surface, bien qu'elles enfoncent leurs racines à cinq cents pieds de profondeur.

Nous aurions au-dessus de nos têtes un ciel liquide cent fois plus bleu que le nôtre, sillonné dans toutes les directions par des animaux fantastiques; des baleines énormes y nageant avec autant d'aisance que les vautours planent dans les airs, et se reposant comme ces derniers sur les rochers à pic des plus hautes montagnes. Qui sait à quel spectacle la nature nous ferait assister sous une pression de huit cents atmosphères, alors qu'un globe de fer aussi gros que la tête et de l'épaisseur de trois doigts serait brisé comme une bulle de savon, et que l'effort si puissant de la poudre ne pourrait faire sortir une bombe d'un mortier! Peut-être, sous un poids si énorme, l'eau pénètre-t-elle dans les pores de la pierre et du marbre qu'elle rend transparents comme le verre: peut-être pourrions-nous voir alors comment s'opèrent la cristallisation des substances minérales et les diverses combinaisons de leurs éléments. Mais la nature ne semble laisser pénétrer qu'à regret les grands mystères qu'elle accomplit chaque jour autour de nous, comme pour inviter l'homme à vaincre, par l'activité croissante de sa raison, la faiblesse de ses organes. Le travail auquel elle se livre à de si grandes profondeurs n'est encore que pressenti; car pour assister à tant de merveilles, pour surprendre les secrets de ces immenses laboratoires, il faudrait supporter un poids de neuf cent mille kilogrammes, capable de réduire notre corps à la grosseur d'un œuf.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LES VÉGÉTAUX DE L'OCEAN.

La mer a, comme les continents, de magnifiques prairies et de vastes forêts. Les flancs de ses montagnes et les pentes de ses vallées nourrissent une grande variété de plantes dont chacune se plaît dans un climat particulier. Là, les espèces se choisissent également une zone, une latitude, une exposition, une nature de terrain particulières, et cela dans des conditions inverses de celles qui se présentent à la surface du globe. A mesure que l'on gravit une montagne, on voit la végétation devenir chétive, rare, et disparaître enfin tout à fait pour céder la place aux neiges éternelles: un phénomène contraire se remarque au milieu des eaux de la mer. Plus on approche des vallées profondes, moins les plantes sont nombreuses, et la sonde n'en ayant jamais rapporté de débris à la distance de 3,000 mètres, on peut raisonnablement affirmer que, comme les sommets des montagnes, les plus profonds abîmes sous-marins sont dépourvus de végétation. La nature s'est réservé les cimes inaccessibles aux êtres vivants pour y établir de nombreux réservoirs où se condensent les vapeurs du ciel, qui s'y convertissent d'abord en neige, puis en glaciers, pour retomber enfin en torrents rapides et former nos rivières. Là où cesse la vie, commencent des opérations d'un autre



1 L'ancrine.
2 La sargasse.
3 Floridées.
4 Laminaires hygrométriques.
5 Varecks.
6 Fucus géant.
7 Ulves, ou laitues de mer.
8 Ommastrèphe géant.
9 Astérie.
10 Poulpe.
11 Oursin.

ordre, qui montrent que partout la nature est active. Loin de considérer les profonds abîmes de la mer comme de tristes solitudes où rien ne se meut, nous y voyons de vastes bassins où viennent se rassembler les éléments métalliques enlevés aux continents et dissous par les eaux. Là se déposent sans doute, depuis l'époque actuelle, et dans l'ordre de leur pesanteur spécifique, des bancs de minéraux que de nouveaux soulèvements ramèneront à la surface pour y être exploités comme le sont maintenant ceux que les anciens cataclysmes ont mis à notre portée. Au fond de la mer se construit peut-être un monde tout neuf avec les débris de l'ancien. La nature travaille sans relâche à y rassembler les richesses que l'homme arrache aujourd'hui du sol et qu'il disperse sur la terre, car la pluie les enlève peu à peu à ses ruines, les apporte aux rivières, qui les dissolvent ou les entraînent à leur tour jusqu'au fond de l'Océan.

De même que les végétaux terrestres ne peuvent pénétrer sous les neiges éternelles, les plantes marines n'atteignent pas les cavités trop profondes. Les unes, aimant les endroits calmes où nul courant n'arrive, étendent leurs longues branches au sein d'une eau tranquille dont nul souffle extérieur ne peut troubler l'immobilité. D'autres, au contraire, se cramponnent avec force aux rochers que la mer bat avec violence et semblent ne pouvoir vivre qu'au milieu de la tourmente. Quelques-unes s'établissent dans les courants, dont elles aiment à suivre les ondulations. Les joncs, les manguiers, les soudes, ayant besoin d'air et de soleil, s'écartent peu des rivages, et tandis que leurs racines, toujours immergées, puisent leur nourriture au fond de l'eau, on en voit les tiges et les fleurs former à la surface de charmantes oasis où les oiseaux de mer bâtissent leurs nids. C'est au milieu des eaux transparentes de l'Océan Pacifique et de la Méditerranée que la végétation sous-marine déploie toute sa richesse. Des mousses d'une délicatesse infinie, parées des plus belles couleurs, s'y étalent en vastes tapis, dont on peut admirer les nuances, dans les moments de calme, à plus de cent pieds de profondeur. On y voit, sur les pentes des collines, l'ansérine soyeuse, dont la tige cannelée ressemble à des tresses de soie; de petites algues purpurines qui, lorsqu'elles sont nombreuses, communiquent à la mer une teinte de sang; des sargasses, qui forment dans l'Océan Atlantique des prairies considérables. Lorsqu'elles sont arrachées, ces plantes ont la singulière faculté de flotter sur les vagues des années entières sans se flétrir, et, continuant à croître, se trouvent souvent ainsi transportées à plus de deux mille lieues de la place où elles ont pris naissance. On rencontre, dans les mers équatoriales, l'élégante famille des floridées, dont quelques-unes, nuancées de rouge et de jaune, lancent au loin de petites capsules qui éclatent et abandonnent au gré des vagues leurs graines nomades; les laminaires hygrométriques, ressemblant à des reptiles, et qui sont susceptibles, par une longue macération dans l'eau douce, de se réduire en une gelée transparente formant un aliment sucré fort apprécié des habitants du Chili, depuis Lima jusqu'à La Conception; enfin, une grande quantité d'ulves, dont quelques-unes se mangent sous le nom de laitues de mer.

Mais une des plantes les plus remarquables de la flore sous-marine est sans contredit le fucus géant. Roi de la mer, comme le cèdre l'est de nos montagnes, il s'élance jusqu'à la surface, d'une profondeur de 300 pieds; ses gerbes colossales, véritables îles flottantes sur lesquelles viennent dormir au soleil les phoques et les goélands, forment des écueils redoutés des marins. Sous l'équateur, où la mer est calme et le vent faible, une fois engagés dans les réseaux serrés de ces forêts à fleur d'eau, les bâtiments n'ont plus qu'à mettre en panne pour attendre quelquefois des mois entiers qu'une forte brise les dégage.

Parmi les plantes marines avoisinant les côtes, il s'en trouve beaucoup qui fournissent un aliment agréable; d'autres sont exploitées par l'industrie. Les varechs donnent l'iode, substance fort employée en médecine et d'une très-grande utilité dans les arts, surtout depuis l'invention du daguerréotype. En lavant la cendre de certaines algues épineuses répandues sur toutes les côtes de l'Europe, on se procure la soude, qui forme la base du savon et dont les usages multipliés sont sans doute bien connus du lecteur. Enfin la plupart des débris végétaux rejetés par la mer pendant les tempêtes, en fertilisant les terres sur lesquelles on les répand, sont, pour les habitants des côtes, une source gratuite de richesse et de bien-être. La végétation sous-marine n'a pas encore dévoilé toutes ses merveilles; les recherches persévérantes de ceux qui se livrent à cette curieuse étude amèneront sans doute à de grandes découvertes; car c'est un champ que la science commence seulement à explorer.

CHAPITRE CINQUIÈME.

HABITANTS DE L'OCÉAN.

Les chimères et les dragons grimaçant dans les voussures de nos vieilles cathédrales, les monstres inventés par les peintres du moyen âge pour peupler l'enfer et tourmenter les morts; en un mot, tout ce que l'imagination des poëtes a rêvé de plus fantastique, la nature semble avoir pris plaisir à le réunir au fond de l'Océan. Elle y a combiné les formes les plus horribles, associé les couleurs les plus opposées, renversé l'ordre des organes, dissimulé le mécanisme de la vie, comme si elle eût voulu créer un monde à part, sans analogie avec le nôtre, et donner à l'homme le spectacle d'une fécondité presque infinie. Là se trouvent rassemblés des êtres microscopiques et les plus gros animaux du globe, des crustacés aussi durs que la pierre, et des mollusques gélatineux si transparents qu'ils échappent

à la vue comme au toucher. On y rencontre, fixés ainsi que des stalactites sur les rochers où ils prennent naissance, des êtres vivants qui ressemblent à des minéraux; d'autres étendent leurs bras en forme de branches, enfoncent dans la vase leurs pieds que l'on prendrait pour des racines, épanouissent leurs nombreuses bouches comme le calice des fleurs, et présentent si bien l'aspect d'une plante, qu'ils ont longtemps déjoué les recherches de la science. On y voit des encrines, animaux véritables, qui ressemblent si parfaitement à un petit arbre qu'elles sont encore connues aujourd'hui sous le nom de palmier de mer; des polypes et toute une série d'êtres animés que les naturalistes nomment des zoophytes, à cause de leurs nombreuses analogies avec les végétaux.

Depuis le bénitier géant qui pourrait broyer un homme en refermant ses deux valves, jusqu'au nautile éphémère qui étend ses voiles transparentes à la surface des mers calmes et laisse flotter sa fragile nacelle à tous les caprices du vent, la mer renferme une innombrable variété de coquillages. Polis comme des pierres précieuses, parés de vives couleurs, d'arabesques délicates, les plus beaux s'attachent aux roches profondes comme pour dérober à tous les regards la richesse de leurs formes et de leurs ornements.

C'est une chose magnifique à voir que les coquilles marines revêtues de mille nuances et brillantes comme les métaux. Il y en a de tant d'espèces que la vie d'un homme ne suffit pas à les classer. Les unes fournissent la nacre, d'autres les perles; on se sert de quelques-unes pour faire des coupes, des vases, mille objets de parures, et l'on mange un grand nombre des mollusques qu'elles contiennent.

La mer renferme aussi de singuliers animaux que l'on prendrait pour des fruits : les oursins sont veloutés et vermeils comme la pêche, épineux comme la châtaigne, jaunes et mamelonnés comme une calebasse. Les étoiles de mer ressemblent, quand on les regarde au fond d'une eau bien transparente, à ces curieux dessins que l'on fait au moyen du kaléidoscope. Les alcyonelles qui tapissent en masses compactes les pentes peu inclinées des vallées sous-marines, s'élèvent en gerbes coquettes, ou prennent quequelfois l'apparence de mosaïques et pourraient, au premier coup d'œil, être prises pour des fragments de porphyre, de jaspe ou d'agate. Ce sont partout de nouvelles merveilles, des êtres que l'on croirait imaginaires, et nous pourrions remplir plus d'un volume rien que de leur seule nomenclature.

Quelquefois, au fond de la mer, au lieu des belles coquilles, au lieu des forêts de corail et de madrépores dont nous parlerons plus loin, on voit des poulpes monstrueux, animaux abominables dont les longs tentacules s'appliquent comme des ventouses sur la proie vivante dont ils font leur nourriture; des ommastrèphes géants qui, avec leurs dix bras munis d'un millier de petites bouches, sucent le sang avec une incroyable promptitude; des physalies chevelues, des holoturies, des phyllosômes armés de griffes, des crabes dont les serres broieraient aisément les os d'un homme; puis enfin, au milieu de ce monde que l'imagination conçoit à peine, des hydres aux corps allongés, gélatineux, verdâtres; des méduses que l'on peut couper en morceaux, dont chacun forme aussitôt un animal complet, se promènent lentement sur la vase rendue glissante par leur bave.

Si du fond de la mer, où ces animaux sont presque tous confinés, nos regards pouvaient pénétrer la masse d'eau qui forme comme le ciel de ce monde, nous serions frappés de l'étrangeté de formes des poissons qui y nagent à peu près comme les oiseaux volent dans l'air. Il y en a d'ailés comme des dragons, et qui peuvent s'élancer hors de l'eau; d'autres ressemblent à des flèches, à des porcs-épics, à des hippogriffes, à des licornes; nous les verrions se rechercher, se poursuivre, se livrer des combats et se transporter, plus facilement encore que nos oiseaux de passage, d'un hémisphère à l'autre. L'empire de la mer appartient, sans contredit, aux baleines et aux cachalots. Les animaux marins prennent la fuite devant ces énormes cétacés qui d'un coup de leur queue renversent des navires et font jaillir l'eau de la mer en écume à cinquante pieds d'élévation. La baleine semble un reste vivant échappé au cataclysme qui a détruit les êtres du monde primitif, car on ne peut guère lui comparer que le mastodonte, ce quadrupède antédiluvien qui broyait un palmier dans ses puissantes mâchoires. Elle atteint quelquefois cent pieds de longueur, et ne pèse souvent pas moins de quatre cent mille kilogrammes; rien que de sa langue, longue de vingt-cinq pieds, on peut tirer cinq *tonneaux* d'huile. C'est dans son palais, semblable à la cale d'un navire, que l'on trouve rangées transversalement, à un pouce les unes des autres, seize à dix-huit cents lames longues chacune de vingt-cinq pieds, que l'on appelle fanons ou baleines, et qui forment comme une râpe flexible au moyen de laquelle elle retient sa proie. Les baleines engloutissent par le remous que produit dans l'eau l'écartement de leurs énormes mâchoires, une immense quantité de petits poissons. Elles suivent les bancs de harengs dans leurs migrations annuelles, en dévorent par jour plusieurs millions, sans que pour cela les rangs de ces derniers paraissent s'en éclaircir, tant leur nombre est considérable. L'eau qu'elles avalent en même temps est ensuite violemment lancée par l'orifice des évents et forme à la surface des vagues des gerbes de vingt pieds d'élévation. Un cuir dur, épais de deux pouces, recouvre le corps des baleines; au-dessous, une couche de graisse remplie d'une huile qui s'en sépare à la moindre pression, atteint quelquefois plus d'un pied sur le dos, et forme sous la mâchoire une sorte de collet trois fois plus considérable. On dit qu'on peut tirer de ce tissu jusqu'à cent trente quintaux ou treize mille livres d'huile. Il est tellement élastique qu'un homme peut faire par son propre poids un sillon assez profond sur la peau glissante d'une baleine pour s'y tenir debout et s'y promener. Constamment dans l'eau, les baleines, que leur volume empêche d'approcher des côtes, ne quittent pas les mers profondes; mais douées de poumons comme les mammifères, elles viennent fréquemment respirer à la surface, et c'est pour cela qu'à l'approche de l'hiver elles quittent les parages du Nord où l'Océan glacé forme une voûte impénétrable sous laquelle elles seraient bientôt asphyxiées. On peut dire que la vaste étendue des mers est leur patrie. Toujours en voyage, elles parcourent toutes les latitudes, ne paraissant pas souffrir des températures extrêmes, et se jouant aussi bien sous les glaces des pôles qu'aux rayons ardents du soleil de l'équateur. S'il faut en croire les récits des voyageurs et des naturalistes, on pourrait aujourd'hui pêcher des baleines contemporaines de Charlemagne, car elles vivent, dit-on, près de mille ans.

Les baleines ont pour leurs petits une tendresse devenue proverbiale chez les pêcheurs; une sorte d'enjouement paraît animer les agaceries réciproques de la mère et du baleineau; ils ne s'écartent jamais l'un de l'autre, font les mêmes évolutions, et les marins savent profiter dans leurs attaques de l'attachement qu'ils se témoignent surtout dans le danger. Quand ils prennent le baleineau, ils sont sûrs de la mère, car jamais une baleine n'abandonne son petit. Si des mar-

ques d'intelligence et d'amour nous surprennent dans les insectes à peine visibles, elles ne paraissent pas moins curieuses chez un être si volumineux que nos yeux en saisissent difficilement l'ensemble. Ne voyant guère dans une baleine qu'une masse presque informe, nous avons peine à lui supposer des instincts analogues à ceux que nous étudions chaque jour sur une classe nombreuse d'animaux. Quelle différence entre l'éléphant même et une baleine de cent pieds de long! N'y a-t-il pas des paysans qui vivent heureux dans nos villages sans posséder néanmoins un champ assez vaste pour qu'une baleine puisse s'y retourner? Nous sommes, auprès de cet énorme cétacé, des pygmées dont il brise les embarcations d'un revers de sa formidable queue, des insectes qu'il ne sentirait pas marcher sur son dos immense, des êtres dont il ne soupçonnerait même pas l'existence, sans les blessures profondes qu'il en reçoit quelquefois. Malgré sa faiblesse, l'homme attaque la baleine et parvient à la vaincre. De hardis pêcheurs, montés sur de petites barques, l'abordent sans crainte et lui lancent un harpon qui pénètre de la longueur du bras dans sa chair. L'animal sent à peine une piqûre si légère; mais il plonge pour se soustraire au chatouillement qui l'importune, et la trace du sang qu'il perd suffit pour guider vers l'endroit où il reviendra respirer. Là, de nouveaux harpons ne tardent pas à l'assaillir. Multipliées à l'infini, ces petites blessures équivalent à une grande; la baleine commence à souffrir; en soulevant des vagues énormes elle se débat avec violence; la mer est rouge de son sang, et ses forces s'épuisent. Toujours poursuivie sans relâche, elle fuit avec moins de vitesse, plonge une dernière fois pour reparaître enfin expirante, et devenir la proie d'un seul homme, elle qui pourrait en renfermer cinquante dans ses vastes mâchoires. Lutter à la fois contre la tempête, les glaces polaires, les longues nuits, le froid et les privations, telle est la vie des marins voués à ce métier dangereux. Néanmoins, chaque année, de tous les ports de l'Europe partent des expéditions nombreuses pour la pêche de la baleine, et l'on voit encore aujourd'hui des peuplades de l'Amérique du Nord quitter leurs rivages dans de frêles esquifs d'écorce ou de cuir pour s'aventurer en pleine mer à la poursuite des cachalots et des baleines. Quelques sauvages mangent leur chair, échangent l'huile et les fanons contre des outils, du rhum ou des étoffes, se construisent des cabanes avec les grandes côtes de leurs squelettes.

Le cachalot est le digne rival de la baleine: aussi grand, il est plus agile, poursuit ses victimes à travers tous les obstacles, attaque sans provocation et exerce sa férocité sans besoin. Ses mouvements sont prompts; il se montre et disparaît avec la vitesse du plus petit poisson pour surprendre son ennemi, mugissant comme une bête féroce, et sifflant comme le serpent, pour l'effrayer, ou appeler à son aide les animaux de son espèce. Aussi redouté des habitants de la mer que le tigre l'est des gazelles, c'est à lui qu'appartient l'empire absolu de l'Océan. Les cachalots voyagent en troupes considérables qui occupent quelquefois vers le golfe de Bagonna et les îles Collapayos l'espace de quinze à vingt lieues. Ils poursuivent les phoques, les squales, les requins et même une certaine espèce de baleine qui fuit à leur approche sans même essayer le combat. Les pêcheurs attaquent aussi le cachalot pour en extraire l'ambre gris, dont tout le monde connaît le parfum, et une substance blanche que les savants appellent *adipocire*, avec laquelle on fait aujourd'hui les bougies. La tête d'un cachalot peut fournir 2,880 livres d'adipocire et 8,640 pintes d'huile. De si riches produits expliquent l'avidité avec laquelle on recherche les cachalots et comment, à travers toutes les latitudes, l'homme court jusqu'aux extrémités du monde à la poursuite de ce féroce animal. La baleine et le cachalot semblent, comme nous l'avons dit, des créatures antédiluviennes échappées aux derniers cataclysmes pour nous donner une idée des premiers habitants du globe. Le grand nombre de leurs débris, que l'on rencontre dans les couches d'alluvions marines, dans les argiles sablonneuses à des profondeurs peu considérables sur le penchant de nos collines, viennent chaque jour fournir à la science de nouveaux témoignages de l'immersion ancienne des continents actuels. A Paris, au pied de la montagne Sainte-Geneviève, on a trouvé des fragments irrécusables d'un squelette de baleine, et des fouilles pratiquées en 1779 rue Dauphine, mirent au jour un os de cachalot ne pesant pas moins de 227 livres. On en rencontre aussi de curieux restes en Angleterre, en Russie, en Allemagne et en Italie.

Les profondeurs de la mer sont habitées par un nombre prodigieux de poissons utiles, dont la nomenclature, beaucoup trop longue, serait d'ailleurs ici déplacée. Tout le monde connaît ces innombrables migrations de harengs qui partent chaque année des mers boréales, suivent les côtes de la Norwège, de l'Angleterre, de l'Islande, et se partagent en deux grandes zones, dont l'une côtoie l'ancien continent, tandis que l'autre, dirigée vers le banc de Terre-Neuve, va peut-être doubler le cap Horn. Les harengs sont comme une manne providentielle apportant l'abondance sur des rivages stériles sans eux. Que de terres seraient abandonnées à la solitude, si les richesses que leur pêche y apporte chaque année n'avaient engagé les peuples à y fonder des établissements! Amsterdam, dit-on en Hollande, est fondée sur des arêtes de ce poisson. N'en est-il pas de même de Hambourg, de Lubeck, de Yarmouth et de tant d'autres villes du Nord, dont toute l'industrie consiste à préparer le hareng?

On sait combien de poissons comestibles avoisinent nos côtes, et de quelles ressources ils sont tous pour les populations maritimes. Un cinquième des habitants du globe vit presque exclusivement de la pêche qui fournit à sa nourriture et devient en outre un des principaux moyens d'échange. Nous ne nous étendrons pas sur les formes bizarres affectées par la plupart de ces habitants de la mer; nos dessins en donneront une idée beaucoup plus nette qu'une description ne pourrait le faire. Les plus curieux sont les narvals, dont la longue défense d'ivoire pénètre dans la carène des navires; la chimère, le chætodon, l'exocet ou poisson volant; l'espadon, armé d'une longue épée; l'hippocampe, qui a la tête d'un cheval; le gymnètre, paré de quatre grandes aigrettes; le pégase, qui ressemble à un horrible dragon, et dont les nageoires, étendues comme les ailes des chauves-souris, peuvent l'élever dans l'air; le syngnathe, ou sabre de mer; le ptéroïs, armé comme un porc-épic, hideux à voir avec ses ailes de démon; le lépisacanthe, le rhénobate, l'orphie, etc.



HABITANTS DE L'OCÉAN.

1 Ommastrèphe géant.
2 Physalie chevelue.
3 Holoturie.
4 Phyllosôme.
5 Hydre.
6 Méduse.
7 Chætedon.
8 Hippocampe.
9 Pégase.
10 Syngnathe.

Chapitre Sixième.

COMMENT DES ANIMAUX A PEINE VISIBLES CONSTRUISENT DE NOUVEAUX CONTINENTS.

A mesure que l'on étudie la nature, on s'étonne toujours davantage de la faiblesse apparente des moyens qu'elle emploie de préférence pour produire les plus grands phénomènes. Disposant du temps et de l'espace, mais trop riche pour être prodigue, c'est toujours avec une économie admirable qu'elle distribue l'emploi de ses forces, comme si ces dernières n'étaient point inépuisables. Des vapeurs invisibles, que le soleil élève du fond des vallées humides et que le froid condense au sommet des montagnes, elle forme d'imposantes cataractes et des fleuves immenses; une larve microscopique lui suffit pour frapper de mort et réduire en poussière les plus gros arbres de nos bois; une petite graine emportée par le vent sur une roche que les efforts de l'homme ne sauraient ébranler, y germe en quelques jours, et de sa frêle racine en brise bientôt le granit en éclat. C'est au fond de la mer, par un simple polype placé au dernier degré de l'échelle scientifique des êtres, que la nature travaille à la construction gigantesque de nouveaux continents. Exemple remarquable de ce que peuvent en s'associant les créatures les plus faibles, les madrépores élèvent en silence avec une surprenante activité les solides assises des terres nouvelles, et sont les principaux ouvriers auxquels les générations futures devront un jour des continents fertiles où ils bâtiront à leur tour. Tout immenses qu'elles apparaissent déjà de notre temps, ces constructions s'opèrent au moyen d'une action simple, infaillible, et très-facile à concevoir; car les débris épars des terres anciennes rassemblés par les madrépores sont les seuls matériaux de ce monde nouveau.

Dans leur chute rapide, les torrents arrachent à nos montagnes des fragments de rochers, que l'effort persévérant des eaux brise et réduit en cailloux. Entraînés à leur tour dans le courant des rivières, ces cailloux, de plus en plus amoindris par le frottement, deviennent des parcelles de sable que les fleuves ne tardent pas à transporter jusqu'à la mer. Les terres, dissoutes par les pluies, descendent la pente des collines, sont charriées par les rivières, et coulent elles-mêmes dans les vallées qu'elles se sont autrefois creusées. L'œil exercé du géologue calcule aisément ce que chaque fleuve enlève de sable à ses rives, de combien il creuse et rétrécit son lit dans l'espace d'un siècle. Il sait la quantité de terre que le Nil arrache tous les ans aux grandes vallées qu'il traverse, pour en exhausser le fond de la mer à son embouchure, et partout il voit les roches primitives réduites en poussière par le concours de l'air et de l'humidité, suivre les cascades des ravines jusqu'aux fleuves qui les dispersent à leur tour dans l'Océan. Mais tandis que la nature offre à l'homme superficiel un spectacle désolant de désordre et de destruction, le savant contemple à chaque pas la magnificence de ses plans et l'harmonie de ses vues. En même temps que les marées ébranlent les falaises, que l'effort des vagues en réduit les cailloux en sables impalpables, la mer est le grand réceptacle où viennent se réunir et s'élaborer tous les débris du sol que nous habitons, et c'est là que sans relâche la nature prépare et reconstruit un monde avec les restes de l'ancien. Ces débris n'y sont pas livrés au hasard d'un mélange arbitraire; c'est avec un ordre admirable que suivant leur pesanteur spécifique, leur degré plus ou moins grand de solubilité, leurs affinités diverses, ils se séparent ou se rassemblent pour former des combinaisons nouvelles; les uns, lentement amenés dans les cavités profondes, vont s'amasser en dépôts que le temps rend compacts, et forment de nouveaux bancs de pierres comparables à ceux que nous exploitons aujourd'hui; d'autres sont absorbés par les mollusques testacés qui en construisent leurs élégantes coquilles; quelques-uns entrent dans les tissus de certaines plantes dont l'industrie humaine les extrait ensuite sous d'autres formes par l'incinération, tandis qu'une grande partie sert aux merveilleux travaux des polypes. Les polypes sont de petits animaux gélatineux, munis de tentacules au moyen desquels ils retiennent leur nourriture. Réunis en grand nombre par une membrane commune, et fixés dans leurs cases de pierre sans pouvoir les quitter, ils ne vivent jamais solitaires, et se construisent des demeures solides dans lesquelles chacun a sa loge à peu près comme les larves des abeilles dans les alvéoles d'une ruche. Néanmoins ils communiquent ensemble de façon que la nourriture de l'un profite aux autres, et sont tellement solidaires que les blessures d'un seul peuvent amener la mort de toute la famille. On sait fort peu de chose sur les habitudes de ces animaux, d'ailleurs si imparfaitement définis, qu'on les a longtemps considérés comme des plantes. Il y en a de beaucoup d'espèces; presque toutes sont remarquables par l'élégance et la symétrie qui président à l'architecture de leurs demeures auxquelles on donne le nom de polypiers. La plus anciennement connue est celle qui construit le corail, et il n'est pas un naturaliste qui ne possède des fragments de ce polype que l'on reconnaît à sa belle couleur de pourpre ou à sa forme d'arbre sans feuilles. Le corail est originaire de la mer Rouge, dont il change en véritables prairies les vallées peu profondes; la pêche en est pour les habitants des côtes une source de richesse, et Marseille devait autrefois au commerce du corail la plus grande partie de sa fortune.

C'est dans les mers équatoriales, sous l'influence du calme et d'une chaude température, que les espèces de polypes connus sous le nom de madrépores se livrent à des travaux gigantesques. C'est là que, en absorbant les sels calcaires tenus en suspension dans les eaux marines, la caryophillie, la méandrine, l'astrée forment des bancs solides qui n'ont souvent pas moins de huit cents lieues d'étendue, et dont la plupart sont déjà presque à fleur d'eau. Ne pouvant vivre sous une trop forte pression, les madrépores établissent de préférence leurs demeures sur les plateaux élevés et les sommets des montagnes sous-marines; ils construisent d'abord un premier rang de cellules, qu'une génération suivante recouvre d'une seconde assise qui sert de base à son tour aux constructions futures, jusqu'à ce que tout l'édifice ait atteint le niveau de la mer. Alors le

travail des madrépores est terminé; une série d'actions nouvelles se charge de compléter l'œuvre et d'élever le sol au-dessus des eaux. Les vagues rongent incessamment les bords de ces nouveaux récifs; elles en transportent les débris vers les parties moyennes qui s'y augmentent à leurs dépens. Les plantes marines que les marées arrachent aux côtes, les branches et les troncs d'arbres que les grands fleuves déracinent et entraînent dans leurs cours, tout ce qui peut flotter à la surface de la mer, s'embarrasse et s'arrête dans ce vaste réseau de pierre, pour former en se corrompant les premières traces d'une terre favorable à la végétation. De toute part viennent échouer sur ce sol nouveau les graines diverses que la mer y apporte, des fougères, des graminées, des mousses, des lichens, recouvrent de verdure les parois des rochers, puis des baies d'arbres à fruit, quelques noix de cocotiers jetées peut-être par un enfant du haut d'une falaise à cinq cents lieues de là, germent tout à coup au milieu des herbes: bientôt comme une fraîche oasis au milieu de l'Océan, s'élève une île nouvelle où les oiseaux de mer construisent leurs nids, où les phoques viennent dormir au soleil, et qui n'attend plus enfin que l'homme pour s'animer tout à fait, lui livrer ses trésors et en recevoir un nom. Depuis la côte occidentale de l'Amérique jusqu'au cap de Bonne-Espérance, les madrépores construisent sur toutes les chaînes de montagnes des myriades de petites îles qui sont déjà presque à fleur d'eau. Ils entourent la Nouvelle-Hollande d'un gigantesque rempart, formant sur la côte orientale de ce continent un formidable récif, qui, sur une étendue de cent cinquante lieues, ne laisse déjà plus aucun passage aux navires et menace de s'étendre beaucoup plus loin encore. Un autre banc de madrépores joint presque la terre ferme à la Nouvelle-Guinée sur une longueur de deux cents lieues, et l'on peut aisément prédire l'époque où cette dernière fera partie du continent. Un travail plus considérable encore commençant dans la mer des Indes, vers le milieu de la côte de Malabar, forme le banc de Cherbanian, les îles Laquedives, le long archipel des Maldives, et descend au delà de l'équateur jusque vers le groupe de Paros-Banhos. Mais c'est surtout au milieu du grand Océan Pacifique que les madrépores semblent travailler avec persévérance à la construction d'un véritable continent: des milliers d'îles, sommets les plus élevés de grandes chaînes de montagnes sous-marines, leur doivent toutes leur origine, et chaque jour l'espace qui les sépare se rétrécit un peu. Déjà, des parties extrêmes de ces nombreux archipels, les naturels peuvent voyager en suivant les récifs de madrépores, qui forment en maints endroits comme de larges chaussées à fleur d'eau. En explorant ces mers curieuses, le capitaine Bérard a souvent rencontré, émigrant d'une île à l'autre, des caravanes de sauvages qui cheminaient à pied au milieu de la mer avec aussi peu de crainte que s'ils eussent été sur la terre ferme, et l'on dit même que les habitants des îles Viti s'en vont ainsi pour leurs échanges, bivouaquant sur les parties émergées, jusqu'à l'archipel d'Amoa, distant de deux cent cinquante lieues.

Pour édifier ces continents nouveaux aux dépens des anciens, la nature ne se borne pas au seul secours des madrépores: les commotions violentes qui agitent si souvent les profondeurs de la mer, viennent mettre la dernière main à l'œuvre si bien commencée. On sait qu'en pleine mer on voit quelquefois s'élever du milieu des eaux, comme des colonnes de flammes, les laves de volcans sous-marins. La terre tremble au fond de la mer beaucoup plus fréquemment encore que sur les côtes, et quelquefois des îles nouvelles apparaissent, tandis que d'autres sont tout à coup submergées. Quand de semblables secousses ont lieu sous le sol des madrépores, elles en ondulent la surface, la relèvent en collines, en véritables chaînes de montagnes. Les couches horizontales se redressant brusquement jusqu'à devenir perpendiculaires, dessinent alors de pittoresques reliefs qui se couvrent de verdure, brisent l'action des vents, arrêtent les nuages et préparent la source des torrents dont les eaux réunies plus tard en rivières vont creuser leur lit au milieu des vallées qu'elles fertilisent, en fournissant aux hommes une eau douce et salutaire. Les Maldives, les Marquises, les Palaos et mille autres îles encore n'ont pas d'autre origine que des constructions madréporiques accidentées par des convulsions de la terre. Le sol de l'Australie en est, dit-on, presque entièrement formé, et il est à présumer qu'il doit un jour s'en agrandir encore. Si les polypes travaillent aujourd'hui à l'érection de terres nouvelles, nous leur devons aussi de vastes régions dans nos continents anciens. Les débris de coquilles et les constructions madréporiques remplissent presque partout les grands bassins de terrains primitifs que la science considère avec raison comme le fond d'anciennes mers comblées en partie par les testacés et les polypiers. C'est à leurs dépôts immenses qu'il faut attribuer le plus souvent la forme horizontale de nos plaines que la nature semble avoir chargé ces animaux de niveler. N'est-ce pas un grand sujet d'étude et de pensée que le travail silencieux et soutenu de ces ouvriers microscopiques appelés à changer la surface de la terre et à déplacer par la seule action de leur industrie le lit même de l'Océan? Un jour viendra peut-être, où des milliers d'îles réunies par les constructions des madrépores s'élèveront au milieu de l'Océan Pacifique, comme une vaste terre sur laquelle les habitants du vieux monde, après avoir quitté leurs rivages que la mer menace à chaque instant, viendront au sein de nations aujourd'hui sauvages apporter les fruits salutaires de la civilisation. Mais, comme nous l'avons dit, la nature dispose du temps et n'en est point avare; peu lui importent les siècles, pourvu que son œuvre soit parfaite: les madrépores mettent plus de cent ans à élever le sol d'un demi-pied.

AUGUSTE BERTSCH.

LE CHIEN VOLANT.*

CONTE D'ENFANT.

CHAPITRE PREMIER.

LES CHIENS ET LES OISEAUX.

La princesse de Valencourt était une grande dame fort en renommée dans Paris. On racontait d'elle des choses merveilleuses, d'éminents services rendus par elle à ses amis, comme on n'en prodigue pas de nos jours; des histoires de condamnés à mort sauvés par son pouvoir d'une manière qui sentait le prodige, et mille choses de ce genre que le vulgaire avait peine à comprendre; aussi les petits esprits qui n'aiment point à s'étonner et veulent tout expliquer, même ce qui est impossible, trouvaient plus commode de la regarder comme une fée. « C'est une fée », se disaient-ils; et cela répondait à tout.

Cette princesse possédait, à quelques lieues de Paris, un château superbe, où elle passait toute l'année, et qui renfermait des merveilles. C'étaient des pianos qui faisaient de la musique tout seuls; des chanteurs invisibles qu'on entendait tout à coup dans les airs, sans savoir d'où venaient leurs voix; des fleurs qui fleurissaient toute l'année, sans qu'un seul jardinier pensât même à les arroser. Je n'en finirais pas, si je répétais tout ce que l'on racontait de ce séjour de délices.

Parmi les beautés de ce lieu, ce qui attirait le plus l'attention des voyageurs, était une admirable volière, où se trouvaient réunis les animaux les plus rares, les plus jolis, venus de toutes les parties du monde. Leurs ailes, brillantes de pourpre, d'iris, d'or et d'azur, éblouissaient les yeux, et leurs ramages, quoique très-différents, semblaient s'harmoniser pour ravir les oreilles. Ils s'attachaient par centaines aux riches barreaux de leur cage dorée, et lorsqu'ils se tenaient là, immobiles, cette cage avait l'aspect d'un immense canevas d'or brodé d'oiseaux de mille couleurs.

On admirait aussi les beaux équipages de chasse de la princesse et une meute nombreuse composée de chiens de toute espèce, lévriers, bassets, chiens d'arrêt, chiens de Terre-Neuve, chiens couchants, chiens anglais, chiens turcs, enfin chiens de tous les pays. On avait le plus grand soin de ces messieurs, qui étaient logés dans un chenil superbe.

La princesse, qui était fort généreuse, donnait souvent les petits de ses chiens à ses amis, et c'était plaisir de voir comme ils la courtisaient pour en obtenir. Ces chiens étaient élevés comme des fils de roi; ils avaient un gouverneur attaché à leur personne, qui leur enseignait toutes les sciences, c'est-à-dire toutes celles qu'il importe à un chien d'étudier, telles que la chasse, la danse, l'art de rapporter, de fermer une porte avec ses pattes, de faire l'exercice avec un bâton, comme les conscrits, et bien d'autres talents encore.

Les enfants des amis de la princesse ne se faisaient jamais longtemps prier pour aller lui faire une visite : ils s'amusaient beaucoup dans son jardin à regarder les oiseaux et à faire danser les chiens. Tous les dimanches, en quittant le collége, Léon de Cherville se rendait au château de la fée-princesse avec sa mère, et il ne s'en retournait jamais le soir à Paris sans avoir un peu les larmes aux yeux; c'est qu'on ne pouvait quitter ce beau séjour sans regrets.

Un dimanche, c'était après la distribution des prix, Léon venait d'arriver au château comme à son ordinaire.

— Je suis très-contente de toi, Léon, lui dit la princesse avec bonté; tu as obtenu deux prix cette année, c'est un beau succès; je veux aussi te récompenser.

La fée, à ces mots, l'emmena dans le jardin, et, s'étant arrêtée devant la grande volière :

— Regarde bien ces oiseaux, dit-elle, je te donnerai celui que tu aimeras le mieux.

Léon alors sauta de joie en battant des mains, et se mit à dévorer des yeux tous les oiseaux.

C'était précisément l'heure de la promenade des chiens; ils sortaient un à un de leur chenil, chacun tenu en lesse par un précepteur.

Léon ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il courut à eux, et se mit à les caresser en jouant.

— Ah! tu préfères les chiens? dit la princesse ; alors je t'en donnerai un.

— J'aime bien aussi les oiseaux, reprit Léon.

— Eh bien! ce sera comme tu voudras; choisis : que veux-tu que je te donne, un chien ou un oiseau?

— Je voudrais avoir les deux..., répondit l'enfant en souriant.

— Un chien! un oiseau! s'écria Mme de Cherville, qui n'aimait ni l'un ni l'autre. C'est trop, mon fils; tu ne pourrais avoir soin des deux à la fois, et d'ailleurs ils ne sauraient bien vivre ensemble; choisis, c'est tout ce que je puis te permettre.

Léon fit une petite moue qui n'était pas très-aimable.

Il retourna vers la volière et regarda tous les oiseaux; puis il revint près du chenil, et regarda tous les chiens, sans pouvoir jamais se décider.

La princesse riait de son incertitude et des tourments qu'il éprouvait. En effet, c'est un grand supplice que de choisir entre deux choses qu'on aime également.

— Léon, dit la fée, je te laisse jusqu'à demain pour te décider; tu viendras déjeuner avec moi sans ta mère, qui ne se lève pas de si bonne heure que nous, et je suis sûre que nous nous entendrons à merveille.

La princesse prit un air fin en disant ces mots, que Léon interpréta favorablement. Le mystère pour les enfants gâtés est toujours brillant d'espérance.

CHAPITRE DEUXIÈME.

TOUJOURS INDÉCIS.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, Léon était levé, tant il avait d'impatience de revoir la fée. Tout le monde dormait encore lorsqu'il arriva au château, situé à peu de distance de la terre qu'habitait Mme de Cherville pendant l'été. Léon, en attendant le réveil de la princesse, recommença de nouveau ses courses indécises du chenil à la volière, et de la volière au chenil.

— Que cet oiseau rouge a de belles ailes! pensait-il. Oh! oui, c'est un oiseau que je veux.

Puis, un moment après:

— C'est si amusant d'avoir un chien, se disait-il, qui vous suit partout, qui vous caresse, qui rapporte, qui va à la chasse, qui fait l'exercice! Car enfin, un oiseau n'est bon à rien; il chante dans sa cage, et voilà tout.

Mais bientôt après il reprenait:

— Sans doute, mais c'est commun d'avoir un chien; tout le monde peut avoir un chien, mais tout le monde n'a pas un bel oiseau qui vient des îles.

La princesse le surprit encore dans cette incertitude.

— Eh bien! Léon, dit-elle, es-tu décidé?

— Oui, madame; c'est un oiseau que je désire.

— Comment? tu ne préfères pas un chien? J'en ai un qui est si intelligent!

— Alors, je le prendrai; vous avez raison, je préfère un chien.

La fée se mit à rire; et tout le temps du déjeuner elle s'amusa de l'indécision de l'enfant.

Un domestique, s'approchant de Léon, dit:

— Monsieur prend-il du café ou du thé?

— Du thé, répondit Léon.

Mais aussitôt il se reprit:

— Non, non, du café; j'aime mieux du café; je n'en prends jamais chez ma mère... Cependant, le thé... Mais non, le café...

Et le domestique restait pendant ce temps immobile avec son grand plateau, attendant que Léon se fût décidé.

— Servez-lui du thé et du café, dit la princesse; il a fait une grande course ce matin, il s'est levé à quatre heures, et il doit avoir très-faim.

Léon fut surpris de voir que la princesse était instruite de l'heure à laquelle il s'était levé; il se rappelait aussi que la veille elle lui avait parlé des deux prix qu'il avait obtenus au collége, sans que personne lui en eût rien dit:

— Elle devine tout, pensa-t-il; c'est une femme extraordinaire.

Après le déjeuner, la princesse se leva d'un air grave, et s'adressant à Léon, elle dit:

— Suivez-moi.

L'enfant pressentit qu'il allait se passer quelque chose d'étrange, puisque la princesse, qui ordinairement le tutoyait, venait de lui dire « Suivez-moi » d'un ton si solennel.

La fée tenait une petite clef d'ivoire à la main; elle l'approcha du mur, où cependant on ne voyait point de serrure, et au même instant une porte, jusqu'alors invisible, s'ouvrit: ce dont Léon parut fort étonné.

Il suivit la princesse dans un long et étroit corridor, où ils marchèrent pendant un quart d'heure environ. L'obscurité était profonde; mais Léon n'avait point peur. Enfin il entendit le bruit d'une serrure qu'on ouvrait, et il se trouva dans un magnifique pavillon chinois, situé au bord d'une rivière.

CHAPITRE TROISIÈME.

FLEURS BIZARRES.

Le soleil éclairait de tous côtés ce pavillon, et faisait briller les riches couleurs des tentures de soie qui recouvraient les murs du salon. Ce salon était presque tout à jour, et ses huit fenêtres étaient ornées de superbes vases du Japon, remplis de fleurs et d'arbustes que Léon n'avait jamais vus nulle part, même dans les serres les plus renommées.

— Noireau n'est pas ici? dit la fée en entrant dans le pavillon; il attend peut-être qu'on l'appelle; faites-moi le plaisir de sonner, ajouta-t-elle en s'adressant à Léon.

Mais Léon regarda de tous côtés, et il ne vit point de sonnette.

— Cueillez une de ces fleurs, continua la fée en indiquant à Léon une grappe de clochettes blanches qui retombaient gracieusement des branches d'un bel arbuste que l'enfant contemplait avec admiration.

Léon obéit; mais, pour cueillir la fleur, il secoua tout l'arbuste, et au même instant il se fit un carillon si épouvantable, que l'enfant recula épouvanté.

La fée, voyant sa frayeur, voulut le rassurer.

— Cet arbre est inconnu dans ce pays, dit-elle, il est originaire de la Chine; on le nomme le *lis à sonnettes*, à cause de sa fleur, qui rend des sons pareils à ceux d'une cloche, et qui en a presque la forme; c'est une plante fort extraordinaire: n'en ayez pas peur; venez.

Léon se rapprocha du grand vase qui renfermait cette plante merveilleuse, et la fée s'amusa à faire sonner toutes les fleurs les unes après les autres. Les grosses cloches tout à fait fleuries avaient un son terrible, comme le bourdon d'une cathédrale; les clochettes à demi fleuries avaient le son grave, sonore, de la cloche d'un collége, tandis que les boutons, au contraire, avaient le son faible et gentil des clochettes des agneaux dans les montagnes.

La fée fit aussi remarquer à Léon plusieurs autres plantes bien plus extraordinaires encore. Il y en avait une, entre autres, appelée le *buisson d'écrevisses*. Les feuilles en étaient légères et bien découpées, comme celles du persil, et la fleur, très-longue et rouge, avec deux petites taches noires qui ressemblaient à des yeux, avait, à s'y tromper, la forme d'une écrevisse; toutes les fleurs étaient réunies en un tas sur la tige, et jamais plante n'avait été si justement nommée.

Plus loin, était une autre plante avec laquelle Léon aurait bien voulu jouer un moment; on la nommait *raquette à fleurs de plumes*. Les larges feuilles de cette plante ressemblaient à de véritables raquettes, et sa fleur blanche et lé-

gère était le plus joli petit volant que jamais garçon épicier ait fait tomber dans le ruisseau. Il était impossible de ne pas rendre hommage à la nature, qui avait su réunir en une même plante et la raquette et le volant.

Dans un grand vase du Japon, Léon remarqua encore un autre arbuste dont il s'amusa extrêmement; la fleur en était tout à fait risible.

— Cet arbuste, dit la fée, est le *grand herbaut*, ou palmier à capotes.

Cet arbre avait l'aspect le plus étrange; sa longue tige droite était traversée de branches horizontales comme le bâton d'un perroquet; mais chacune de ces branches faisait un grand crochet en se terminant. C'est à l'extrémité de ce crochet que la fleur était attachée; cette fleur avait absolument la forme d'une capote, d'une très-petite capote, quoique ce fût une grosse fleur. Il y en avait de toutes couleurs, des roses, de bleues, des jaunes, des rouges, des lilas; il y aurait eu de quoi parfaitement coiffer toutes les poupées de la terre avec les capotes de cette plante, dont l'étalage d'une marchande de modes peut seul vous donner l'idée.

Léon, ravi de voir tant de merveilles, joua longtemps avec toutes les fleurs, sans remarquer un petit nègre, que le bruit de la première sonnette avait attiré.

— Noireau, dit la fée à son nègre en lui confiant la clef d'ivoire dont elle s'était déjà servie, et qui, à ce qu'il paraît, ouvrait toute espèce de serrures, allez ouvrir la niche d'or et amenez-moi le chien volant.

Ces paroles retentirent aux oreilles de Léon, malgré le bruit des clochettes, qui absorbait son attention.

— Le chien volant! répéta-t-il.

CHAPITRE QUATRIÈME.

QU'IL EST LAID!

— Oui, mon enfant, répondit la fée : tu n'as pu te décider entre les chiens et les oiseaux; j'ai vu que tu ne pourrais posséder l'un sans beaucoup regretter l'autre; que ta mère ne voulait pas te permettre d'avoir un chien et un oiseau : eh bien! pour vous arranger tous les deux, je te donne un chien qui est un oiseau.

— Vraiment! s'écria Léon, ne pouvant revenir de sa surprise, un chien qui est un oiseau! Qu'il doit être joli!

Et déjà Léon se figurait une gentille levrette avec de petites ailes; et déjà il se demandait s'il lui ferait faire une niche ou une cage, lorsque Noireau reparut, amenant le chien volant.

A son aspect, Léon fit une grimace peu flatteuse pour un si rare animal. Le fait est que le chien volant était affreux. C'était un gros chien à longues oreilles, quasi caniche, quasi bichon, quasi barbet; il était mal fait, presque bossu; il portait la queue entre les jambes, et jamais on ne lui aurait soupçonné des ailes avec une mine si piteuse.

— Voilà votre chien, dit la fée.

— Il n'a pas trop l'air d'un oiseau, répondit Léon peu satisfait.

— Je vois qu'il ne vous plaît guère, reprit la princesse; mais dites-moi franchement, quel défaut lui reprochez-vous?

Léon n'osait pas dire «Je le trouve affreux», il dit; «Je le trouve trop grand.»

La fée sourit.

— Ne vous plaignez pas de ce défaut, dit-elle; tout à l'heure vous penserez peut-être que c'est un avantage.

Alors la princesse ayant fait signe au petit nègre de s'approcher, lui parla une langue étrangère, et Noireau emmena le chien dans le jardin qui entourait le pavillon. La fée prit Léon par la main : tous deux quittèrent le salon chinois et allèrent s'asseoir sur un banc pour voir ce qui allait se passer.

— Je n'ai jamais vu un chien plus laid, pensait Léon; j'aimerais mieux tout bonnement un serin. Que veut-elle que je fasse de ce vilain caniche, bichon, barbet? car je ne sais pas seulement de quelle espèce il peut être... Il y a de si beaux oiseaux là-bas dans la volière! pourquoi n'ai-je pas choisi un oiseau!

Tandis qu'il se livrait à ces réflexions, le petit nègre avait conduit le chien volant au milieu d'une grande pelouse verte, et, après l'avoir caressé doucement, il s'était mis sans façon à cheval sur son dos.

Alors le chien avait redressé ses oreilles, comme fier de son cavalier, et tous deux étaient restés immobiles, attendant les ordres de la princesse.

Noireau se tenait droit sur son chien, et paraissait un fort bon écuyer.

La fée les voyant bien disposés tous deux, prononça le mot magique que le chien attendait pour s'envoler. Je ne sais pas bien si le mot était magique, ou si seulement le chien était dressé à ne partir qu'en l'entendant; je n'ai pu vérifier ce fait, mais peu importe.

— Nasguette! Nasguette! s'écria la princesse.

Et au même instant, prodige inconcevable! le chien ouvrit de larges ailes, que ses vilains poils dissimulaient; ses yeux ternes devinrent rayonnants comme des émeraudes; ses membres se déployèrent avec majesté, sa queue se redressa en trompette; ses pattes s'étendirent, ses ongles s'allongèrent; ce n'étaient plus les griffes d'un pauvre chien, c'étaient plutôt les serres d'un aigle.

Il s'éleva, s'éleva dans les cieux, noble et terrible, faisant bruire ses larges ailes, qui frappaient les airs en cadence; ce n'était plus un chien, c'était un phénix, un condor!

Rien n'était plus imposant que ce spectacle; rien n'était plus beau à voir que cet animal, plein d'ardeur, planant dans l'espace avec fierté, en emportant sur ses ailes cet enfant, dont la tête expressive se dessinait en noir sur l'azur embrasé des cieux. Le petit nègre portait un collier de diamants, que le soleil faisait briller et qui paraissait une étoile; rien n'était plus beau, croyez-moi.

Léon était anéanti; il regardait; il admirait; il était ravi, il avait peur, il ne savait plus que penser.

— Eh bien! lui dit la fée voyant sa surprise, trouves-tu encore que ton chien soit trop grand?

— C'est un oiseau!... s'écria Léon indigné, et le plus bel oiseau du monde!

— N'importe, le trouves-tu trop grand?

— Oh! non, reprit Léon; s'il était plus petit, comment pourrait-on le monter?

— Ah! ah! dit la fée, tu vois donc bien que j'avais raison; je parie que tu ne le trouves plus si laid, non plus.

— Au contraire, jamais je n'ai rien vu de si admirable. Ce n'est pas un chien, c'est un prodige!

Chapitre cinquième.

AUDACE.

Léon, suivant des yeux le chien volant dans la nue, attendait avec impatience qu'il redescendît sur la terre pour essayer à son tour une promenade aérienne.

Le petit nègre paraissait si accoutumé à ce genre de voyage, que Léon n'imaginait point qu'il y eût le moindre danger à s'élever si haut dans le ciel.

Il fut bien heureux lorsqu'il vit enfin le chien abaisser par degré son vol et se rapprocher du sol sensiblement.

— Si le chien n'est pas fatigué, dit Léon à la bonne fée, je puis l'essayer à mon tour, n'est-ce pas, madame?

— Oui, mon enfant, reprit la princesse; mais pour cela il faut que tu apprennes à le conduire; il ne s'élève ou ne s'abat dans les airs que lorsqu'on prononce les deux mots magiques qui, seuls, ont le pouvoir de le diriger. Pour qu'il s'envole, il suffit de lui dire deux fois:

— Nasguette! Nasguette!

Mais pour qu'il redescende, il faut lui dire au moins trois fois:

— Aldaboro! Aldaboro! Aldaboro!

Sinon tu risquerais de rester en l'air toute ta vie, ce qui ne serait pas fort agréable.

Léon se fit répéter à plusieurs reprises les deux mots magiques; le premier, celui de Nasguette, lui parut facile à retenir; mais le second eut de la peine à entrer dans sa mémoire, et même il eut besoin de l'entendre bien des fois répéter pour parvenir seulement à le prononcer.

Pendant cette étude, le nègre et le chien volant étaient redescendus sur la terre.

A peine le chien volant eut-il touché la prairie, que Léon courut à lui, et se mit à le caresser, à lui dire toutes sortes de gentillesses, toutes celles que l'on peut adresser à un chien et à un oiseau. Il voulut aussi lui faire faire l'exercice, comme on le fait faire aux chiens vulgaires; mais le chien volant ne se prêta point à ce jeu trivial des chiens de cordonniers et autres, et Léon alla se plaindre à la fée de cette résistance.

— Ingrat! dit la princesse tristement, je te donne une merveille, et tu veux en faire une vulgarité! Tu mériterais que je donnasse ton chien à un autre qui en serait plus digne que toi.

Léon reconnut qu'il avait tort.

Après avoir laissé au chien volant le temps de bien se reposer, il se mit à cheval sur son dos, et prononça bravement le mot magique:

— Nasguette! Nasguette!

Et le chien docile s'envola.

Chapitre sixième.

L'OUBLI EST UN DANGER.

La princesse fut étonnée de la hardiesse de Léon et de la bonne tenue qu'il avait sur sa monture. Il s'élevait dans les airs à une hauteur effrayante, et nulle impression de terreur ne se peignait dans ses regards.

Pendant ce temps, la fée se livrait à ses réflexions.

— Les enfants aiment le danger, pensait-elle; oui, quand il leur est offert comme un plaisir; faites-en un devoir, et vous les verrez pleurer pour s'y soustraire. Si j'avais dit: Léon, montez sur le dos de ce chien, qui vous emportera à plus de mille pieds en l'air, il se serait récrié, il m'aurait appelée cruelle, et m'aurait accusée de vouloir sa mort.

Léon, du haut des cieux, n'apercevait plus la terre que vaguement; Paris lui semblait un petit tas de pierres, et la pointe du dôme des Invalides une aiguille anglaise à tête d'or.

A mesure qu'il s'élevait, l'air devenait plus froid; et comme il était à peine vêtu, il songea bientôt à redescendre. Il voulut prononcer le mot magique qu'il avait tant de fois étudié avant de partir pour les airs; mais il se trompa, et, confondant le mot du départ avec le mot du retour, il s'écria deux fois, comme il croyait devoir le faire:

— Nasguette! Nasguette!

Le chien, loin de redescendre, reprenait un nouvel essor, et s'élevait plus haut dans son vol.

Léon reconnut sa méprise, et s'apprêta à prononcer le second mot; mais il l'avait presque oublié, il le disait mal, et le chien volant n'y obéissait point.

En effet, le mot magique était difficile à retenir, pour un enfant surtout qui n'était pas fils de magicien.

Au lieu d'aldaboro, Léon disait: *haïe donc! bourreau*, ou bien, *adada-bourreau*, *ah! beau bourreau*, *allanporo*, et dix autres bêtises semblables, qui n'étaient pas magiques du tout. Aussi le chien n'en prenait qu'à son aise; il se promenait dans les airs, sans songer à redescendre jamais.

Léon commençait à s'alarmer:

— Vais-je donc rester ainsi toute ma vie? se demandait-il; maman sera inquiète de ne pas me voir revenir... Et puis, je ne peux pas vivre en l'air toujours sans manger. Il n'y a pas même moyen de crier au secours; personne ne m'entendra. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir?

Il est certain qu'il ne pouvait compter sur les passants pour obtenir quelque secours; les voyageurs sont rares dans ce pays-là, peut-être parce qu'il n'y a point d'auberges. Le pauvre enfant commençait à se désenchanter de son beau chien; il découvrait qu'une merveille est un tourment lorsqu'on ne sait pas s'en servir.

D'abord il se mit à pleurer, comme font tous les petits enfants qui ont peur; ensuite il réfléchit que ses larmes étaient inutiles, puisqu'il n'y avait là personne qu'elles dussent attendrir, et, retrouvant son courage, il se dit qu'au lieu de perdre son temps à se désoler, il valait bien mieux rassembler toutes ses idées pour se rappeler le mot magique qui devait le ramener sur la terre et le tirer de tout danger. Alors il se fit dans sa petite tête un travail de mémoire digne d'un cerveau de savant, de mathématicien.

— Je le savais il y a deux heures, ce mot fatal, pensait Léon, quand il m'était inutile, et, maintenant que ma vie dépend de lui, je ne pourrais me le rappeler! Ah! cela serait trop malheureux! Allons, allons, cherchons bien.

— Allabro! allabrero! almabaro! altabro!

Ah! j'en approche.

Léon parla tout haut de la sorte pendant un quart d'heure; si, par hasard, quelqu'un avait passé par là, il eût été fort surpris d'entendre ce petit bonhomme qui se parlait ainsi tout seul dans les airs. A force de le chercher dans sa mémoire, il trouva enfin le mot magique.

— Aldaboro ! s'écria-t-il le cœur rempli de joie et même de fierté ; car il était orgueilleux de s'être tiré de danger lui-même. Une voix qui lui aurait soufflé le mot sauveur, en lui ôtant le mérite de le trouver lui seul, l'aurait contrarié.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LE NOM.

Quel plaisir Léon éprouva en voyant le chien fabuleux obéir à son commandement ! Le chien descendait rapidement sur la terre. Une barque espagnole avec ses rameurs infatigables n'a pas une allure plus douce ; Léon caressait doucement les ailes de son chien, tant il était content de lui.



Barque espagnole.

Bientôt Léon découvrit les objets, d'abord imperceptibles : Paris n'était plus un petit tas de pierres, mais un gros tas de maisons ; les grands arbres n'étaient plus des touffes d'herbe ; la colonne de la place Vendôme ne lui semblait plus un poteau ; les tours de Notre-Dame, deux bâtons noirs de cire à cacheter, et la Seine, un long ruban jaune et sale qui tenait ensemble toutes les maisons.

Il commençait même à distinguer le pavillon chinois de la princesse, et la princesse elle-même, qui, avec sa robe de mousseline blanche, avait l'air d'un cygne sur un pré.

Peu à peu il la vit qui lui tendait les bras, tant elle était en peine de le revoir, car la bonne fée avait été fort inquiète de l'absence si prolongée de Léon.

Le chien ayant reconnu sa maîtresse, alla s'abattre à ses pieds, et Léon mit pied à terre avec un empressement que l'on comprendra sans peine.

— Me voilà enfin ! s'écria-t-il. J'ai manqué ne plus vous revoir ; j'avais oublié le mot magique ; mais je m'en souviendrai toujours maintenant.

— Tu es un enfant courageux, dit la princesse en embrassant Léon ; tu es digne de posséder une merveille. Mais il est tard ; retourne vite chez ta mère, elle doit t'attendre depuis longtemps. Va...

— Et mon chien ? interrompit Léon. N'emmènerai-je pas mon chien ?

— Tu l'aimes donc encore, malgré les dangers qu'il t'a fait courir ?

— Sans doute, sans doute ; je ne crains plus rien maintenant. Oh ! j'aurai bonne mémoire. Allons, viens, toi, ajouta Léon en s'adressant au chien volant, qu'il entraînait avec lui.

Puis il s'arrêta :

— Je ne sais pas son nom ; comment l'appelez-vous, madame ?

— On l'appelle ici le chien volant, répondit la princesse ; mais il faut lui donner un autre nom ; car avant tout, mon enfant, tu dois cacher à tout le monde que ton chien à des ailes. Tu ne dois t'envoler avec lui que la nuit, ou dans ce jardin, où l'on ne peut te voir.

— Quoi ! je ne le dirai pas à maman ?

— Ni à ta mère ni à personne.

— Pas même à Henri ? ajouta Léon avec humeur.

— Qu'est-ce que Henri? lui demanda la princesse.

— Henri! c'est mon camarade de collége; il a treize ans, il est plus grand que moi; son oncle lui a donné un fusil.

— Eh bien! pourquoi désires-tu lui parler de ton chien?

— C'est qu'il me parle toujours de son fusil. Il doit venir chez ma mère passer les vacances, avec son oncle et son fusil, et il se moque toujours de moi, parce que je suis trop petit pour aller à la chasse. Il est grand, lui; il a une cravate et des bottes.

— Oui! mais il n'a pas de chien volant, reprit la fée avec un malin sourire; et si tu apprends à bien diriger ton chien, tu rapporteras, grâce à lui, plus de perdrix et de faisans que n'en pourraient tuer tous les fusils du monde.

— Vraiment! dit Léon en sautant de joie; oh! comme Henri va *bisquer !*

— Prends garde, Léon, dit la princesse; la moindre imprudence peut tout gâter. Si jamais l'on vient à découvrir que ton chien à des ailes, il sera perdu pour toi.

— Quoi! dit Léon, on me le volerait?

— Ce ne serait qu'un demi-malheur, mon ami; tu pourrais, à force de recherches, le retrouver, ou le racheter à force d'argent. Non, c'est un malheur plus grand que tu auras à craindre, un malheur sans remède, mon enfant. Retiens bien cette leçon que je vais te donner; ce n'est peut-être pas tout de suite que tu la comprendras; elle est peut-être au-dessus de ton âge; mais ne l'oublie pas, un jour tu seras bien heureux de t'en souvenir.

Et Léon prêta une oreille attentive aux leçons de la bonne fée.

CHAPITRE HUITIÈME.

MORALE DE CE CONTE.

— Dans ce siècle où toute chose est analysée, commentée, discutée, épluchée, disséquée, une merveille, mon enfant, n'est pas une merveille, c'est une *monstruosité!* Or, toute monstruosité appartient de droit à la secte éplucheuse qu'on appelle savants, gens d'esprit, gens de lois, gens d'affaires, etc.

A peine entre leurs mains, la pauvre merveille est aussitôt analysée, commentée, discutée, épluchée, disséquée. Or, tu le sauras un jour, peu de gouvernements, d'actions, de choses, de personnes et de chiens, survivent à la dissection. Qui dit analysée, dit tuée. Ainsi, mon cher enfant, si l'on découvre jamais que ton chien a des ailes, comme cela seul est une monstruosité, on le disséquera. On lui coupera ses ailes pour savoir ce qui les fait agir; on lui ouvrira la poitrine pour savoir comment il peut respirer dans son vol; on lui ouvrira la tête pour savoir s'il a la cervelle d'un chien ou celle d'un oiseau; on lui arrachera les deux yeux pour savoir comment ils supportaient l'éclat du soleil; enfin, on l'analysera, et le pauvre animal sera tellement mutilé, que tu n'auras pas même la ressource de le faire empailler.

Léon ne comprenait rien à ce discours, si ce n'est qu'on ferait beaucoup souffrir son chien si l'on apprenait qu'il était une merveille, et il se promit bien de cacher à tout le monde ce grand secret.

— Maintenant, dit la fée, quel nom lui donneras-tu?

Léon était un peu pédant, et comme il apprenait la mythologie, et qu'il savait depuis deux jours le nom du cheval des poëtes, qui avait des ailes, il répondit:

— Je le nommerai Pégase.

— Imprudent! s'écria la fée; c'est comme si tu disais mon chien a des ailes, puisque Pégase en avait aussi.

— Eh bien! je le nommerai Zéphyre.

— Encore! s'écria la fée, tu es donc fou! Il faut lui donner un nom qui n'ait aucun rapport avec ses facultés extraordinaires.

— Ah! je comprends, dit Léon; il faut dissimuler. Mon chien est léger, puisqu'il vole: je l'appellerai *Pataud.*

— Cela ne vaut rien non plus, répliqua la fée. Le contraire d'une chose en donne l'idée; il y a des gens très-fins dans ce pays. Crois-moi, choisis pour ton chien un nom tout à fait insignifiant, tel qu'Azor, Castor, Médor.

— Oh! non, reprit l'enfant avec dédain; la portière de maman a eu trois chiens qui se nommaient ainsi.

— Eh bien! nomme-le Faraud, Taquin, Sbogar, comme tu voudras.

— Faraud! j'aime bien Faraud; mais cependant Taquin est plus joli. Mais, pour l'appeler de loin, Faraud sera mieux. Sbogar est bien aussi, mais Taquin est plus amusant. Faraud est meilleur pour appeler; Faraud! Faraud! Mais c'est trop commun, et je crois que Sbogar... Cependant Sbogar...

— Ah! reprit la princesse, ne vas-tu pas recommencer tes indécisions de ce matin! je veux un chien, je veux un oiseau; je veux un oiseau, je veux un chien; je veux du thé, je veux du café; je veux du café, je veux du thé. Sais-tu que rien n'est plus ennuyeux qu'un enfant indécis, et que tu risques de n'avoir aucune des deux choses que tu désires, en ne sachant pas te décider pour l'une ou l'autre.

Léon sentit fort bien cette vérité; il se décida tout de suite pour le nom de Faraud, qu'il donna dès l'instant à son nouvel ami; et après avoir tendrement remercié la bonne princesse, il retourna chez sa mère suivi de son chien volant. Le pauvre garçon était bien lourdement chargé, car il emportait avec lui un secret, un trésor, une merveille!

CHAPITRE NEUVIÈME.

DISSIMULATION.

Léon, en arrivant chez sa mère, avait le cœur joyeux et l'esprit déjà tourmenté. On ne possède pas une merveille sans inquiétude: une belle chose est toujours en danger,

Mme de Cherville, en apercevant son fils, courut l'embrasser.

— Enfin, dit-elle, te voilà de retour; je commençais à être inquiète d'une si longue absence. Dis-moi, t'es-tu bien amusé? Qu'as-tu fait chez la princesse?

Léon se troubla à cette question, parce qu'il ne pouvait y répondre franchement.

— J'ai déjeuné, dit-il.

— Et après? Tu n'as pas déjeuné toute la journée.

— J'ai pris du thé et du café.

— Depuis neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir! Alors tu en as pris au moins vingt tasses? dit Mme de Cherville en souriant.

— Oh! je n'ai pas déjeuné si longtemps, reprit Léon; nous avons été nous promener dans les serres et dans le jardin... Et puis j'ai joué..., j'ai couru...

— Quel est ce vilain chien? interrompit Mme de Cherville; est-ce celui que tu as choisi? Il est bien laid; mon pauvre Léon, Mme de Valencourt s'est moquée de toi.

Léon, ne pouvant raconter tous les talents de son chien, avait mieux aimé ne point parler de lui du tout; mais quand il entendit sa mère traiter si outrageusement cet animal extraordinaire, il n'y put pas tenir.

— Si vous le voyiez... courir, maman! s'écria-t-il, vous ne le trouveriez pas si laid. Ah! si vous pouviez le voir comme moi! Et puis il a tant d'esprit, tant d'intelligence; c'est un chien bien remarquable, bien extraordinaire. On ne trouverait pas son pareil dans l'univers.

— Sois tranquille! je ne le chercherai pas, son pareil; j'ai déjà bien assez de celui-là.

Et Mme de Cherville riait malgré elle de la triste figure du chien, qui n'était pas très-beau, comme nous l'avons déjà dit.

Léon était au supplice; il ne pouvait entendre sans colère Mme de Cherville se moquer de son chien, de ce chien si merveilleux, dont il ne pouvait trahir le mérite. Voir mépriser un être si digne d'admiration! Son amour-propre souffrait pour son pauvre chien, qu'il aimait tant; avec lequel il s'était élevé si haut loin de la terre, avec lequel il avait plané dans les cieux au-dessus du monde et des hommes; le laisser insulter! oh! c'était impossible.

— Viens, mon bon Faraud, dit Léon en s'adressant au chien volant; viens dans ma chambre: là, du moins, personne ne se moquera de toi.

— Dans ta chambre! s'écria Mme de Cherville; non, vraiment, c'est à l'écurie qu'il faut le conduire.

— A l'écurie! répéta Léon indigné; mettre à l'écurie un chien qui...

A ces mots il s'arrêta, prêt à trahir son secret; mais l'indignation et la douleur le suffoquaient, et il se mit à fondre en larmes. Mme de Cherville eut pitié du désespoir de son fils.

— Allons, ne pleure pas, lui dit-elle; emmène ton chien dans ta chambre, puisque tu le veux, et reviens vite dîner avec moi; car il y a bien longtemps que je ne t'ai vu.

Léon, consolé par ces paroles, emmena Faraud dans sa chambre, l'établit bien doucement sur un bon coussin de bergère, et revint se mettre à table pour dîner.

CHAPITRE DIXIÈME.

CE QU'IL AIME.

Il mangea de bon appétit, sa promenade dans les cieux l'avait fatigué; mais tout le temps du dîner il ne fut tourmenté que d'une idée.

— J'ai oublié de demander à la princesse avec quoi il fallait nourrir mon chien... Faut-il le traiter en oiseau ou en chien? lui donner du millet ou des os à ronger? Si je l'avais près de moi, je verrais tout de suite s'il mange du pain; j'essayerais.

Comme il se livrait à ces réflexions, il entendit un grand bruit dans la maison; tous les domestiques étaient en rumeur.

— Coquin! voleur! criaient-ils, veux-tu bien t'en aller! filou! scélérat! et toutes sortes d'épithètes semblables.

Mme de Cherville sonna ses gens pour savoir d'où venait tout ce bruit.

— Madame, lui dit-on, c'est le cuisinier qui est furieux: le chien de M. Léon vient de voler deux côtelettes.

— Quel bonheur! s'écria Léon, je sais maintenant ce qu'il aime, et je...

— Ah! je te l'aurais bien dit, interrompit Mme de Cherville en riant; je t'aurais volontiers épargné cette épreuve...

Léon, voyant que l'on poursuivait son chien dans la cour, s'empressa de l'aller chercher; il le reconduisit dans sa chambre, et ferma la porte à double tour, pour que le chien n'eût pas une autre occasion de s'échapper.

Éclairé sur la manière dont il fallait nourrir le chien volant, Léon désormais ne songea plus à lui offrir du mouron comme à un serin. Il eut grand soin de lui, et chaque jour il l'aima davantage.

Il attendait avec impatience le commencement de l'automne; il lui tardait de voir les jours diminuer pour n'être point aperçu dans ses promenades en l'air. La fée lui avait bien recommandé de ne pas s'envoler pendant le jour, à moins que ce ne fût chez elle, et encore il fallait partir de la prairie où était le pavillon. Dans ce jardin vaste et désert, et d'ailleurs protégé par la fée, il était à l'abri des regards, mais tout autre endroit eût été dangereux.

Léon s'en allait donc tous les matins chez la princesse, suivi du chien volant, dont tout le monde se moquait le long du chemin:

— Quel vilain animal! disaient les passants; peut-on avoir un plus vilain chien!

— Il y a de petites levrettes qui sont si jolies!

— Il y a même des carlins qui sont mieux que ça!

— C'est un bichon, dit un paysan avec dédain.

— Bichon vous-même! reprenait la femme du concierge indignée; j'ai un bichon qui est autrement beau que cela!

Léon était bien dédommagé de ces humiliations en arrivant chez la fée: à peine était-il monté sur son chien, et s'élevait-il avec lui dans les airs, qu'il oubliait toutes ces injures; si haut, il ne pouvait plus les entendre.

Il s'accoutuma peu à peu à voir son trésor méconnu, et bientôt son chien, dont lui seul savait le mérite, ne lui en parut que plus aimable.

CHAPITRE ONZIÈME.

UN AMI.

Cependant le jeune camarade de Léon, Henri, celui qui avait une cravate et des bottes, était attendu au château; son fusil même était déjà arrivé : on l'avait apporté avec les paquets de son oncle, car ils devaient tous deux rester chez Mme de Cherville à peu près le temps des vacances.

En apprenant la prochaine arrivée de son ami, Léon fut tout étonné de n'éprouver aucune joie. « Henri, qui est si moqueur, pensa-t-il, que va-t-il dire de mon pauvre chien? »

Quand une chose nous rend heureux, et que nous redoutons pour elle l'opinion de nos amis, c'est que ces prétendus amis ne nous aiment pas autant que nous le croyons; sans cela ils s'empresseraient de montrer de la bienveillance pour ce qui nous plaît. Léon eut une bien grande preuve de cette vérité.

Mme de Cherville détestait les chiens, et, de plus, elle trouvait celui de son fils très-laid; mais dès qu'elle eut remarqué l'attachement de Léon pour Faraud, elle traita la pauvre bête avec bonté, et même, quand Léon était là, elle le caressait pour lui plaire; elle allait quelquefois même jusqu'à lui acheter des croquignoles. Une bonne mère est capable de tout pour son fils!

— Il n'en fut pas de même avec Henri. A peine Arrivé, il parla d'abord de son fusil; puis, voyant le chien :

— Tu me prêteras cette horreur de chien, n'est-ce pas, quand j'irai à la chasse? dit-il.

— Non, vraiment, répondit Léon; tu ne sais pas encore tirer; tu lui enverrais des coups de fusil. Je ne te le confierai pas.

— Tu ne crains pas qu'on le prenne pour un lièvre, ton gros pataud de chien? reprenait Henri.

Et du matin au soir il ne cessait de taquiner le chien volant, qui ne daignait même pas le mordre.

— Léon reconnut bien alors que Henri n'était pas sincèment son ami, puisqu'il trouvait tant de plaisir à tourmenter cette pauvre bête pour l'affliger.

Le bon Faraud et Léon subissaient les persécutions de Henri avec d'autant plus de patience qu'ils avaient mille moyens de s'en venger. Chaque matin, le grand jeune homme s'en allait à la chasse dès qu'il faisait jour, et le soir il revenait la figure longue et mécontent, car il n'avait rien tué dans la journée.

Léon, au contraire, rapportait chaque soir perdrix et faisans. Il avait découvert dans la forêt voisine un endroit solitaire, dont une fondrière et d'épaisses broussailles défendaient l'abord de tous côtés. Là se réfugiaient beaucoup d'oiseaux; Léon, caché à tous les yeux par les hauts arbres de la forêt, franchissait les précipices et les broussailles sur les ailes du chien volant. A peine un oiseau s'envolait-il devant eux, Faraud le poursuivait avec ardeur, et bientôt l'atteignait, car il volait plus vite que tous les oiseaux; il le saisissait dans sa gueule, puis retournait aussitôt sa tête vers Léon pour lui offrir sa conquête.

Cette chasse au vol amusait Léon plus que tous les autres plaisirs; il aimait beaucoup mieux cela que de s'aller promener dans le bateau avec Henri, qui lui jetait de l'eau au visage tout le temps de la promenade, et dont la plus grande joie était de faire tomber Faraud dans la rivière.

Henri, comme on le pense, fort jaloux des succès de Léon à la chasse, et Léon, se défiant de lui, ne parlait jamais des faisans qu'il avait tués que lorsqu'ils étaient déjà presque assaisonnés. En effet, si Henri les avait regardés au moment où son ami les rapportait, il aurait remarqué qu'ils n'avaient nulle trace de coup de fusil, et il en aurait conçu des soupçons dangereux pour le chien volant. L'amabilité de Léon n'était pas moins digne d'envie que son adresse, et chaque jour Henri avait à souffrir des nouveaux éloges qu'il entendait faire de son ami. Il était impossible de voir Léon sans l'aimer, et sans le haïr quand on en était jaloux. Depuis qu'il possédait un secret important, tout son caractère était changé : la présence d'esprit continuelle qu'exige un mystère à cacher, avait mûri sa raison plus que ne l'auraient fait dix années. Léon était devenu réfléchi avant l'âge, ce qui ne l'empêchait point d'être gracieux et bienveillant. Au contraire même, dominé par une pensée qu'il ne pouvait confier, il ne songeait à taquiner personne; ce que font toujours les gens qui n'ont rien à penser, et qui s'occupent des autres pour les tourmenter.

On l'aimait dans tout le pays; l'on vantait surtout ses soins pour sa mère.

— Il l'aime tant, disait-on, qu'il a fait une nuit quinze lieues à pied pour aller chercher un médecin à Paris. La pauvre dame était bien malade, il est vrai, et elle n'avait pas confiance dans le médecin d'ici; mais elle a été si contente de son cher enfant, qu'elle a guéri tout de suite.

Voilà ce que croyaient les bonnes femmes du pays; nous, qui connaissons le chien volant, nous savons que Léon n'avait pas fait la route à pied. Il était parvenu, à force d'habitude, à diriger Faraud si bien, qu'il le conduisait où il voulait, la nuit même et partout. Léon, voyant sa mère malade, était allé le soir chercher son médecin à Paris, et le lendemain le docteur était arrivé, et avait raconté à tout le monde que Léon, après lui avoir appris la maladie de Mme de Cherville, était reparti la nuit même à pied avec son chien, sans vouloir attendre jusqu'au moment où il l'aurait ramené dans sa voiture.

De là venait que l'on croyait, dans le pays, que ce cher enfant avait, dans une seule nuit, fait quinze lieues; sept pour aller et sept pour revenir.

On racontait aussi qu'une autre fois il avait envoyé un courrier à Perpignan, à Perpignan! dans le midi de la France! pour donner à sa mère des nouvelles d'une de ses sœurs dont elle était fort inquiète.

Le courrier, ajoutait-on, a rapporté la lettre deux jours après, cela a dû coûter bien de l'argent à M. Léon; c'est cher de faire voyager les chevaux si vite.

Un jour, Mme de Cherville entra dans la chambre de son fils.

— Embrasse-moi, Léon, dit-elle; tu vas être bien heureux : tu vas revoir enfin ton père; il m'écrit du lazaret de Toulon, où il est en quarantaine; mais dans quinze jours il sera ici.

Léon se réjouit de tout son cœur; il y avait trois ans que M. de Cherville était absent, et l'on comprendra combien son fils devait être heureux de le revoir. Mais, ce qu'on s'imaginera difficilement, c'est l'impatience de Léon en apprenant que son père était retenu au lazaret.

Il avait supporté courageusement sa longue absence, tant que M. de Cherville était resté à Constantinople, parce que l'excès de l'éloignement lui ôtait toute espérance d'aller vers lui, et que c'est l'espérance qui tourmente; mais il

ne pouvait se faire à l'idée de le savoir si près de lui, arrivé en France, et retenu pendant quinze mortels jours dans la plus ennuyeuse retraite.

C'était là une belle occasion de faire voyager le chien volant.

Léon courut chez la princesse pour lui confier ses projets.

— Mon père est arrivé à Toulon, dit-il; je veux absolument l'aller voir. Comme il me faudra quelque temps pour ce voyage, dites à ma mère que vous désirez me garder près de vous, ici, pendant quelques jours. J'irai seulement voir mon père ; j'aurai le courage de ne point lui parler, de ne point l'embrasser ; je ne trahirai point mon secret, mais je le verrai. Oh! je suis si impatient de le revoir!

La princesse, touchée de cette impatience, écrivit à Mme de Cherville, qu'elle la conjurait de lui confier Léon pendant deux ou trois jours pour tenir compagnie à un de ses neveux qui venait d'arriver chez elle, et Mme de Cherville consentit à cette prière.

Léon profita du prétexte donné à son absence, et partit le soir même pour Toulon, monté sur le chien volant.

La route lui parut bien longue. Le lendemain matin il s'arrêta à Lyon pour déjeuner et pour faire reposer son pauvre chien. Il y passa toute la journée, et se promena par la ville, suivi de son fidèle compagnon, qui trottait dans les rues, sur les quatre pattes, tout comme un autre chien. Faraud était semblable à un grand acteur qui se montre fort terre à terre, fort bourgeois, fort commun et quelquefois trivial dans ses habitudes; puis qui, tout à coup, apparaît rayonnant de splendeur, de majesté, les bras en l'air, le pied en avant, la tête en arrière, l'air noble et superbe, relevant son casque avec fierté, son manteau avec orgueil, et ne rappelant plus en rien cet individu crotté, qui, le matin, barbotait sur les boulevards avec des socques boueux et un parapluie tout en larmes.

Faraud, de même, barbotait le jour dans les ruisseaux; puis, chaque soir, il s'élevait dans les nues; malheureusement il n'avait aucun public pour l'admirer.

Léon arriva à Toulon le troisième jour, c'est-à-dire la troisième nuit; car il descendit sur terre avant le lever de l'aurore, dans la crainte d'être aperçu.

Quelle que fût son impatience de revoir son père, Léon savait être prudent; il immolait son cœur lui-même à la pensée dominante : son secret. Ah! c'est cela qui forme le caractère d'un enfant!

En effet, ne fallait-il pas avoir bien de la tenue, de la constance, pour rester ainsi tout près de son père sans se montrer à lui, pour se résigner à ne l'apercevoir qu'à sa fenêtre, à n'entendre sa voix que par hasard? N'importe, Léon était heureux.

Dès que la nuit tombait, il s'envolait vers le lazaret avec Faraud, et il planait devant la fenêtre de son père. Comme cette fenêtre était presque toujours ouverte, il entendait, il pouvait voir tout ce qui se faisait dans la chambre: si bien qu'un jour où son père parlait de lui à l'un de ses compagnons de voyage, Léon fut honteux de son rôle d'espion, et se repentit un moment d'avoir été si indiscret.

— Dans huit jours nous quitterons le lazaret; je reverrai mon fils, disait M. de Cherville. Il doit être bien grandi et bien changé. Sa mère m'écrit qu'il est devenu beau comme un ange, et de plus, qu'il annonce beaucoup d'esprit et de raison. Mon projet était d'en faire un marin comme moi; mais s'il n'a point de goût pour cet état, je le laisserai libre de choisir celui qu'il préfère; toutefois, j'aurai l'air d'exiger qu'il entre dans la marine. S'il a une autre vocation, cet obstacle la développera; rien n'excite une vocation comme de la contrarier.

Léon riait cependant en lui-même de ce qu'il venait d'entendre; et malgré la délicatesse de ses scrupules, il se promettait bien de profiter de cet avertissement indiscret.

— Ah! vous voulez me contrarier, monsieur mon père, pensait-il; nous verrons, nous verrons si vous y parviendrez.

Léon, malgré le plaisir qu'il trouvait à regarder, la nuit, son père à travers son étroite fenêtre, fut obligé de retourner à Paris, c'est-à-dire aux environs de Paris, au château de la fée-princesse, où il était censé avoir passé tout le temps de son voyage.

Il n'était resté que trois jours absent, et sa mère fut heureuse de le revoir, comme s'il l'avait quittée depuis des années.

Henri ne témoigna pas tant de joie; il accueillit son ami avec un malin sourire, et Léon frissonna lorsqu'il lui dit avec aigreur.

— D'où viens-tu donc?

— De chez Mme de Valencourt, répondit Léon en se troublant.

— A l'instant même, je le crois, mais tu n'y es pas resté tout le temps de ton absence. Je suis allé me promener chez elle dans le parc l'autre jour ; j'ai questionné le garde-chasse, et il m'a dit que tu n'étais pas au château.

— Il n'y demeure pas, dit Léon impatienté; comment le saurait-il?

— Il venait de voir la princesse quand je l'ai rencontré, et tu n'étais pas avec elle, pas plus que ce prétendu neveu qu'elle t'avait prié de venir amuser, comme si tu n'avais pas auprès de toi un ami qui valait bien le neveu de toutes les princesses du monde.

— Le garde-chasse est un imbécile! s'écria Léon en s'éloignant à l'instant; car s'il savait feindre habilement, il ne savait pas encore bien mentir.

Léon remonta dans sa chambre, inquiet, tourmenté des soupçons de son perfide ami. Une fois la défiance de Henri éveillée, Léon avait tout à redouter de sa curiosité. Comme tous les paresseux, Henri n'avait de cœur, ne se donnait de peine que pour découvrir ce que les autres lui cachaient, pour surprendre ce qu'il ne devait pas savoir.

Léon attendait avec impatience la fin des vacances pour voir partir enfin de chez sa mère le faux ami qui troublait tout son bonheur; il sentait que le chien volant ne serait en sûreté que lorsque Henri ne serait plus là, et il en voulait à l'oncle de Henri de ne pas l'emmener plus vite. Mais cet oncle était un homme consciencieux, qui faisait une chose, non parce qu'elle lui plaisait, mais parce qu'il avait dit qu'il la ferait. Mme de Cherville lui avait écrit:

— Venez passer un mois avec nous à la campagne.

Il avait répondu :

— J'irai passer un mois avec vous à la campagne.

Et il était venu passer un mois avec elle à la campagne. Il avait quitté Paris le 1er septembre, et il y comptait retourner le 1er octobre, pas un jour de plus, pas un jour de moins. Léon savait cela, et il attendait le 1er octobre avec impatience.

Le temps s'écoulait, et M. de Cherville devait arriver de moment en moment. Un soir, Léon voulut aller au-devant de lui : il se retira dans une allée obscure pour éviter les rayons de la lune, qui pouvaient trahir le chien volant, et après avoir dit le mot magique, il s'envola. Comme il s'élevait, il entendit une voix qui disait :

— Nasguette! Nasguette!

Il pensa que c'était l'écho, et pourtant il fut tourmenté de cette singularité.

Léon fut bientôt distrait de cette pensée, en apercevant une voiture de poste sur la grande route; il présuma que ce devait être celle de son père, et il dirigea son chien de ce côté pour reconnaître, au clair de la lune, si ce voyageur était M. de Cherville. Il fut heureux de voir que c'était bien lui; alors il s'amusa à lui servir de courrier. Léon volait sur les ailes de son chien jusqu'au prochain relais; là, il mettait pied à terre, faisait grand bruit à l'hôtel de la poste, commandait les chevaux, pressait les postillons, puis il remontait dans les airs sitôt qu'il entendait la voiture s'approcher. Il voyagea de la sorte pendant la moitié de la nuit à côté de son père, jusqu'à ce qu'ils arrivassent au château. A peine la voiture entra-t-elle dans la cour, que Léon descendit avec le chien volant, et vint au-devant de son père. Après l'avoir tendrement embrassé :

— J'avais un pressentiment, lui dit-il, que vous arriveriez cette nuit; c'est pourquoi je n'ai pas voulu me coucher, je n'aurais pu dormir.

— En vérité, dit M. de Cherville, je ne comptais moi-même arriver que demain; mais le service des postes est si bien fait maintenant, que je n'ai pas perdu une heure. Ah! l'administration a fait en France de grands progrès depuis mon absence; je dois des compliments aux maîtres de poste d'à présent : ils font leur métier en conscience.

— L'administration, cette fois, c'était moi, pensa Léon.

Ainsi, nous prenons souvent pour une amélioration générale le zèle discret d'un ami qui nous rend service à notre insu.

Certes, Léon fut bien heureux de revoir son père, de lui parler, de l'embrasser enfin; et cependant tout ce bonheur fut empoisonné non par un grand malheur, mais par une niaiserie, par un mot dit en riant, par un mot insignifiant pour tout le monde, et qui cependant lui révélait un imminent danger.

En se promenant dans le jardin avec son père, Léon entendit la même voix qui l'avait tant troublé la veille prononcer distinctement ce mot fatal :

— Nasguette! nasguette!

Hélas! il n'y avait plus moyen de croire que c'était l'écho qui parlait cette fois.

Léon pâlit, et son père fut frappé de sa tristesse. Le pauvre enfant, par un mouvement de crainte involontaire, ne voyant pas Faraud à ses côtés, courut le chercher dans sa chambre; il trouva Faraud couché sur le coussin de sa bergère comme tous les jours; mais il n'en éprouva pas moins une vive inquiétude.

A dîner, l'air moqueur et méchant de Henri le frappa; il ne cessait de lui lancer des épigrammes qui le remplissaient de terreur. M. de Cherville parlait-il de ses voyages...

— Léon aussi aime beaucoup à voyager, disait Henri d'un air malin; mais ce n'est pas, comme vous, sur mer qu'il voyagerait de préférence, ce serait plutôt...

Puis il s'arrêtait en regardant Léon d'un œil perçant :

— Ce serait sur terre, n'est-ce pas?

Et Léon ne pouvait supporter la malice de son sourire.

Il vit bien que Henri était sur le point de deviner son secret, si toutefois même il ne l'avait pas déjà deviné.

Léon passa la nuit dans la crainte; il ne cessait de caresser le bon Faraud. Souvent, saisi de pressentiment, il le regardait avec tristesse comme un ami qu'il faut quitter, comme un objet chéri qu'on va nous arracher, que nous admirons pour la dernière fois. Hélas! un cœur passionné n'a-t-il pas raison de s'épouvanter quand son ennemi a regardé ce qu'il aime?

CHAPITRE DOUZIÈME.

JE VOUS L'AVAIS BIEN DIT.

Cependant l'oncle de Henri parlait de leur prochain départ; on était au 28 septembre, et l'oncle ponctuel devait retourner à Paris le 1er octobre. Les portes de la ville eussent été fermées, les rues de Paris une autre fois, c'est-à-dire une troisième fois barricadées; on aurait dû l'y accueillir à coups de fusil, à coups de canon, rien ne l'aurait empêché de faire son entrée. Il avait dit :

— J'arriverai le 1er octobre.

Ce n'était point Léon qui se moquait de cette exactitude, il l'appréciait plus que personne; seulement il regrettait que cet homme si exact ne se fût pas engagé à revenir trois jours plus tôt.

— S'ils étaient partis, se disait Léon, je serais tranquille, Faraud serait sauvé; puisque Henri ne retourne plus au collége, je n'aurai plus occasion de le voir et je ne le regretterai pas. Il n'est pas mon ami, je le crains trop: il ne m'aime pas; l'amitié, c'est la confiance. Oh! que je voudrais qu'il fût parti!

Le lendemain 29, Henri faisait déjà ses paquets, et Léon l'aidait à nettoyer son fusil avec bien du zèle, je vous l'affirme. Jamais service ne lui plut davantage à rendre, lorsque M. de Cherville vint chercher Léon pour l'emmener se promener avec lui. Léon sortit du château avec son père. Il voulut d'abord aller chercher Faraud; puis il pensa qu'il était plus en sûreté enfermé dans sa chambre, et il s'éloigna.

Dès qu'il fut parti, Henri courut à l'appartement de Léon: la porte était soigneusement fermée, mais la fenêtre, qui était ouverte, était si basse qu'on pouvait facilement pénétrer dans la chambre, même sans le secours d'une échelle. Henri fut bientôt auprès de Faraud.

— Ah! dit-il, viens vite, mon beau Pégase; nous allons voyager aussi.

En disant cela, il jeta Faraud par la fenêtre.

— Tu as des ailes, ajoutait-il, tu peux bien te casser les pattes.

Il sauta dans le jardin, et saisissant le chien par les oreilles :

— Allons! allons! je veux m'amuser à mon tour, beau chien de princesse; ne feras-tu pas quelque chose pour moi?

Henri se mit alors à cheval sur le dos du chien; et imitant Léon, qu'il avait épié quelques jours avant, il répéta d'une voix sonore le mot magique, et le pauvre Faraud, condamné à obéir à ce mot, s'envola comme pour un ami.

Mais il faisait son devoir de mauvaise grâce, et d'ailleurs Henri était beaucoup plus grand et beaucoup plus lourd que Léon. Le vol du chien fut inégal et saccadé, et bientôt Henri,

perdant l'équilibre, chancela. Il voulut se retenir aux ailes de Faraud; mais Faraud secoua ses ailes, accoutumées aux caresses de Léon, et soudain le cavalier tomba.

Le chien ne s'étant enlevé qu'à demi, la chute de Henri ne fut pas dangereuse. Mais, malheureusement, Henri ne savait pas le mot magique dont la puissance était d'arrêter le vol de Faraud; et Faraud s'élevait toujours, et Faraud ne redescendait plus.

Si Léon était arrivé en ce moment, il aurait crié *aldaboro* assez à temps pour être entendu de son chien. Hélas! Léon n'était plus là.

Le chien volant ne se sentant point diriger, allait s'égarant dans les cieux; il entrait dans de gros nuages au risque d'être mouillé jusqu'aux os; il volait au hasard, çà et là, sans méthode; il planait de travers, indécis comme un cerf-volant. Il s'envola vers le couchant, du côté de Paris.

Léon revint joyeux avec son père, ne se doutant pas de son malheur. Il trouva Henri étendu sur le gazon, se tenant la jambe, se frottant le bras, dans l'attitude, enfin, d'une personne qui vient de se laisser tomber.

— Qu'as-tu donc? lui demanda Léon. Qui t'a jeté par terre?

— Ton maudit chien, répondit Henri avec humeur, n'a pas voulu de moi sur son dos; il me le payera... Maudite bête!

— Comment! s'écria Léon alarmé, que veux-tu dire? Faraud!... mais je l'avais enfermé dans ma chambre; il doit y être encore...

— Ah! bien oui, dans ta chambre! regarde là-haut si j'y suis.

Léon, épouvanté, lève les yeux au ciel.

— Vois-tu, tout en haut des cieux, ce petit point noir? continua Henri; on dirait une hirondelle. Eh bien! c'est ton chien, ton maudit Faraud. Ah! tu fais des cachotteries; tu as un chien volant et tu n'en dis rien à tes amis; c'est très-aimable! Oh! aïe! je crois que j'ai tous les membres cassés.

Le pauvre Léon était si occupé à suivre Faraud dans les airs, qu'il ne songeait pas à aider Henri à se relever. Léon était abattu, comme on l'est à l'aspect d'un danger auquel on ne peut apporter aucun remède. Tant qu'il aperçut le petit point noir dans les cieux, il conserva de l'espérance; mais quand ce point devint invisible, Léon tomba dans la tristesse; il courbait la tête comme résigné à la fatalité. Ce malheur ne lui donnait point le désespoir que nous cause un malheur subit: il lui causait la peine profonde et silencieuse qu'inspire un chagrin dès longtemps prévu.

Il ne fit aucun reproche à Henri sur la perfidie de sa conduite; il l'aida à retourner au château; il eut soin de lui, envoya chercher un chirurgien pour guérir les contusions qu'il s'était faites en tombant; puis, résolu de cacher sa tristesse à sa mère, il alla finir sa journée chez la fée sa protectrice, et savoir d'elle s'il n'y avait pas un moyen de ramener le chien volant.

— Hélas! mon cher Léon, dit la princesse, je ne puis rien vous promettre. Le chien volant ne redescendra sur la terre que lorsque, abattu de fatigue, ses ailes ne pourront plus le soutenir. Mais qui peut savoir sur quelle terre il descendra? Peut-être sera-ce en Chine, au Pérou, en Egypte, à Golconde, pourvu que ce ne soit pas à Paris!...

— A Paris! répéta Léon; oh! j'aimerais mieux cela; je pourrais au moins le retrouver.

— Enfant! dit la princesse, tu oublies donc la leçon que je t'ai donnée? Si ton pauvre chien est surpris à Paris avec les ailes déployées, il est perdu. Paris est le tombeau des merveilles; et comment une merveille pourrait-elle vivre chez des gens qui n'aiment point à s'étonner, chez des gens qui cherchent le pourquoi de toutes choses, qui nomment illusions tout ce qui n'est pas calcul; pour qui l'admiration est une fatigue, et qui se dédommagent de l'admiration momentanée que leur inspire une merveille en l'expliquant bien vite par une vulgarité? Si le chien volant est à Paris, Léon, oublie que tu l'as possédé; car tu ne le reverras plus. Qui sait? peut-être est-il déjà la proie de la science; peut-être déjà l'a-t-on *expliqué*; peut-être l'Académie des sciences sait-elle déjà à quoi s'en tenir sur les particularités anatomiques de cet animal curieux. Ah! mon enfant, pour l'être dont l'âme est susceptible d'enthousiasme et de grandeur, mieux vaut tomber dans une île inconnue, chez les sauvages, que tomber vivant parmi les beaux esprits de Paris.

Ces discours n'étaient point de nature à rassurer Léon sur le sort du chien volant. Il revint chez sa mère plus triste qu'avant de s'être rendu chez la fée. Il passa plusieurs semaines dans le découragement; et sa mère, le voyant si abattu, ne comprenait pas qu'un enfant éprouvât une peine si grande de la perte d'un simple chien. C'est qu'elle ne savait pas tout ce qu'était pour Léon ce simple chien: ainsi, on nous blâme souvent de nos regrets, parce qu'on ne connaît pas toute l'étendue de notre perte.

Henri était retourné au collége un peu trop tard, hélas! pour le bonheur de Léon, qui, n'ayant plus la ressource de ses promenades aériennes, passait toutes ses soirées tristement, au coin du feu, avec ses parents.

Les journaux arrivaient tous les soirs à neuf heures; M. de Cherville parcourait d'abord les nouvelles politiques, puis il donnait le journal à Léon, qui lisait tout haut les rapports scientifiques, les feuilletons littéraires.

Un soir, Léon prit le journal, et le lut comme il faisait chaque soir; mais tout à coup il s'arrêta, les paroles expirèrent sur sa bouche, un froid mortel saisit ses membres, des larmes remplirent ses yeux, le journal s'échappa de ses mains, et Léon tomba évanoui.

C'est qu'il y avait dans ce journal un article intitulé: *Académie des Sciences*, et un rapport de M. G. de Saint***, concernant un animal d'une construction bizarre, qui tenait à la fois du chien et de l'oiseau: du chien, par les pattes, la queue et la mâchoire; de l'oiseau, par le crâne, le cerveau, la poitrine et les ailes, il ne faut pas oublier les ailes; un animal enfin d'une espèce jusqu'alors inconnue, et à laquelle il proposait de donner le nom de *chien volant*. L'idée n'était point mauvaise, en effet, et l'Académie l'avait adoptée.

S'évanouir pour la mort d'un chien, dira-t-on, c'est trop. Eh! non, ce n'est pas trop, mes enfants; les ailes du chien volant étaient pour Léon ce que les illusions sont pour le poëte; et je mourrais, moi, si l'on m'arrachait mes illusions, si l'on m'enlevait mes *chimères!*

Mme Emile de GIRARDIN.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 JANVIER AU 15 FÉVRIER.)

L'Académie française vient de subir encore une perte bien funeste et bien douloureuse. M. Charles Nodier a succombé, dans les derniers jours de janvier, à une maladie longue, qui a mis son courage et sa résignation à une pénible épreuve. La force morale du célèbre écrivain ne s'est pas démentie un moment. Il a souffert en philosophe, et il est mort en chrétien.

M. Charles Nodier appartient à la nouvelle école littéraire : il s'est montré un des premiers et des plus ardents à repousser la manière usée et vieillie des versificateurs et des prosateurs de l'empire; il est entré dans une voie neuve, hardie, qui cessait, enfin, d'aboutir à une imitation fausse, guindée et maladroitement servile de quelques modèles dont les prétendus sectateurs ne comprenaient même pas les beautés réelles. *Trilby*, *Thérèse*, *Aubert*, *Jean Sbogar* et une longue série de nouvelles, de romans, d'études critiques ont combattu merveilleusement en faveur des innovations littéraires dont Casimir Delavigne se montrait le précurseur, et dont Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand étaient, depuis longtemps, les Moïse.

Charles Nodier, d'un caractère doux et mélancolique, s'était consacré, dans les derniers temps de sa vie, à l'étude philologique de la langue française, et à l'amour des vieux livres. Le *Dictionnaire de l'Académie* lui doit ses travaux les plus lucides et les plus importants. Écrivain correct et savant, il porta la lumière dans cet obscur dédale, donna l'exemple à ses collègues, et contribua puissamment à terminer un édifice qui semblait destiné à devenir une seconde tour de Babel. Si le *Dictionnaire de l'Académie* ne forme point encore aujourd'hui une œuvre complète et qui suffise à tous les besoins nouveaux créés par les innovations de la science, des arts et de l'industrie; si l'on ne trouve point dans ses colonnes une foule de mots consacrés par Rabelais, par Montaigne, par Corneille et par Racine lui-même, il ne faut pas en accuser Charles Nodier. Il a combattu vaillamment pour que ces restitutions fussent faites, et il a plus d'une fois remporté des victoires. Néanmoins, le soi-disant purisme du commencement du dix-neuvième siècle a parfois prévalu : malgré tant de savants efforts et d'impitoyable logique, Nodier a eu la douleur de voir clore le Dictionnaire sans que ce livre formât un monument complet de la langue française au milieu du dix-neuvième siècle.

Charles Nodier est mort pauvre : le gouvernement s'est empressé de tendre la main à sa famille; il l'a fait de la manière la plus honorable et pour lui, et pour la veuve et la fille de l'illustre défunt.

— Molière n'avait point de monument à Paris, pas plus, d'ailleurs, que le vieux Corneille. Les fontaines et les monuments publics sont chargés de figures plus ou moins imitées de l'antique, mais ils n'offrent que rarement les images des grands hommes qui ont apporté une large part à la gloire de la patrie. On vient de réparer cet oubli et cette ingratitude en faveur de notre plus grand auteur comique; celui que nous pouvons opposer avec orgueil à Shakspeare lui-même; celui que nous envient toutes les nations : comme le disait Goëthe : « Molière est si grand, qu'il appartient à l'univers entier. »

C'est le 15 janvier, anniversaire de la mort de Molière, que l'inauguration de ce monument a eu lieu : il s'élève à un angle de la rue Richelieu, près du Théâtre-Français et en face du terrain sur lequel on voit la maison où l'auteur du *Misanthrope* a rendu le dernier soupir. Ce monument ne manque pas d'élégance, à défaut de grandeur. Déjà, depuis longtemps, le *Musée des Familles* en a publié un dessin qui peut donner une idée de l'effet général. La figure de Molière est assise et nous a paru un peu lourde; les deux statues en marbre qui se trouvent à ses pieds sont charmantes de finesse et de grâce, quoiqu'on puisse leur reprocher un peu d'affectation. Une foule immense s'empressait à cette solennité qui donnait enfin à l'illustre poëte un monument plus digne de lui que le buste placé sur la cheminée de la Comédie-Française, et que la mauvaise maquette en plâtre qui s'élève, à la halle, sur la façade de la maison où est né Poquelin; maquette si longtemps barbouillée de couleur à l'huile, avec cette inscription : *A la tête noire.*

— Le salon ne tardera pas à s'ouvrir et promet d'être brillant. Initié à la plupart des merveilles qui se préparent dans les ateliers de nos plus célèbres artistes, exprimons d'abord nos regrets d'avoir vu partir pour la Belgique, sans qu'il ait paru au Louvre, un tableau de M. Paul Delaroche. Cette toile, de petite dimension, se compose de deux figures et représente *Hérodiade tenant la tête de saint Jean*. C'est un chef-d'œuvre de grâce, de pureté de dessin et d'exécution; elle a été achetée par l'heureux et habile marchand de tableaux, M. Godecharles, qui l'a couverte, littéralement, de billets de banque.

M. Scheffer n'exposera point non plus sa *Marguerite dans la prison*. Il est à craindre que son frère Henri, gravement malade, ne soit forcé de suivre l'exemple de son frère.

En revanche, M. Biard s'avance dans l'arène avec une immense page, l'une de ses plus brillantes, selon nous : *le roi se rendant parmi les gardes nationaux dans la nuit du 6 juin*. Une scène du Nord d'un effet magique, et trois petits tableaux de chevalet, tous destinés à la popularité ordinaire, complètent le bagage de ce peintre favori du public : ce sont la *Descente du bateau à vapeur*, — *Appartement à louer*, — et la *Pudeur orientale*.

M. Alfred de Dreux termine un *portrait équestre de M. le duc d'Orléans* et *deux enfants jouant avec des chiens*, qui vont enfin placer ce peintre au rang éminent qui lui était réservé. M. Eugène Isabey, dans une grande et poétique toile, a peint, avec sa magie ordinaire, les *Adieux de la reine d'Angleterre*, au moment où elle va s'éloigner des côtes de France. M. Jacquand s'occupe de deux pages historiques, dont une seule, sans doute, se trouvera terminée. Elles ont pour sujet l'*extrême-onction donnée à M. le duc d'Orléans*, — *et le roi signant la loi de la régence*.

On ne saurait donner des preuves d'un talent plus mélancolique et plus doux que ne l'a fait l'artiste dans le premier de ces tableaux. Une douleur profonde s'empare du spectateur en face de cette scène exprimée avec tant de vérité; plus d'un vieux serviteur du prince a senti des larmes couler en la regardant.

M. Hippolyte Sebron, dans une immense toile, a reproduit une vue de la chapelle de Windsor. Vous dire avec quelle magie la perspective prolonge ses lignes et ses arcades dans cette toile, exprimer la magie de la couleur et la puissance des effets, ne serait point chose facile. Comme M. Alfred de Dreux, M. Sebron se placera, dès cette année, au rang magistral qu'il a droit de se conquérir. Voici le sujet de ce tableau.

La reine et le prince Albert, accompagnés du duc de Wellington, de la duchesse de Buccleugh, de la marquise de Douro, de la vicomtesse Joslyn, et des comtes de Lawarre et de Jersey, visitent la chapelle.

La partie de la chapelle reproduite par l'artiste est affectée au service divin et à la cérémonie de l'installation des chevaliers de la Jarretière; les stalles des chevaliers se trouvent rangées de chaque côté du chœur, celles de la reine et des princes du sang sont sous la galerie de l'orgue; les souverains étrangers, membres de l'ordre, viennent à la suite, suivant la date de leur investiture. Cha-

que stalle est surmontée d'une tourelle en bois, très-légèrement sculptée, supportant le casque, le cimier, la mante et l'épée; au-dessus est suspendue la bannière du chevalier; dans le milieu du chœur, une dalle noire marque l'entrée du caveau qui renferme les restes de Henri VIII, de Charles Ier, de Georges III, de Georges IV, de Guillaume IV et de plusieurs princes et princesses du sang.

Sur le premier plan de droite, on voit un petit monument en acier, exécuté pour le tombeau d'Edouard IV: ce curieux morceau d'art, d'un travail délicat, est l'œuvre du célèbre Quentin Metsis, forgeron d'Anvers; au-dessus se trouve la tribune dans laquelle la reine assiste ordinairement à l'office divin.

Sur l'emplacement qu'occupe la chapelle actuelle, Henry Ier en avait jadis élevé une autre sous l'invocation de saint Édouard le Confesseur; celle-ci étant tombée en ruine, fut reconstruite par Édouard III, peu de temps après l'installation de l'ordre de la Jarretière, et dédiée par lui à saint Georges, patron de l'ordre. Elle fut considérablement agrandie par ses successeurs, notamment par Édouard IV et par Henri VII, et elle subit, sous le règne de Georges III, une restauration complète.

La première installation de l'ordre de la Jarretière remonte à l'an 1329; la chronique rapporte que la jarretière de la comtesse de Salisbury s'étant détachée au milieu d'un bal, fut ramassée par Edouard III, qui voulut perpétuer le souvenir de cet incident; les paroles prononcées, en cette occasion, par le monarque: ***honni soit qui mal y pense***, devinrent la devise de l'ordre. Le nombre des chevaliers, qui n'était, à l'avénement de Georges III, que de vingt-six, a successivement été porté à quarante. L'ordre de la jarretière, sauf quelques rares exceptions, ne s'accorde qu'aux pairs d'Angleterre et aux têtes couronnées. Ses insignes se composent de la jarretière, ordinairement enrichie de pierres précieuses; du collier de Saint-Georges, pendu au cou; enfin, de l'étoile, et du ruban bleu-foncé, qui se porte sur l'épaule gauche. La reine d'Angleterre porte la jarretière au haut du bras gauche.

Une vue du *Château de Neuilly*, prise la nuit, par un beau clair de lune du mois d'août, complétera l'exposition de M. Sebron.

Vous connaissez M. Chazal; vous êtes habitué à la fidélité prestigieuse avec laquelle il sait peindre les nuances délicates et les contours délicieux des fleurs: vous verrez cette année un charmant petit tableau de chevalet, qui dépasse en perfection ce qu'a fait de mieux, jusqu'à présent, le peintre du cabinet de la reine. Citons encore un grand tableau commencé par un artiste mort aujourd'hui, et terminé par M. Chazal; enfin un portrait d'homme peint avec consciénce et habileté.

M. Diaz a dans son atelier un paysage destiné, nous le croyons, à un grand succès. Léon Fleury a rapporté de ses voyages des études remarquables, et peintes avec la précision et la naïveté qui le caractérisent. Gigoux se présente dans la lice avec une grande page historique.

Gallait rapporte de la Belgique, qu'il habite une partie de l'année, deux tableaux délicieux et d'un effet opposé. L'un représente une jeune femme qui contemple avec extase un bel enfant qui lui sourit. De riches draperies, des étoffes royales se dorent de reflets somptueux et brillants, sous le ciel chaud de Venise qui éclaire la scène.

Au contraire, dans l'autre tableau, on voit, sous le ciel grisâtre de la Flandre, une pauvre femme, les bras chargés de deux créatures chétives, malades, que la misère et la faim ont étiolées, et qui, peut-être, vont mourir. On se sent ému de pitié et d'admiration. Jamais l'artiste belge n'a si profondément pensé et si bien peint.

Dantan aîné expose en ce moment, dans la cour du Louvre, une statue en bronze de Duquesne; on ne saurait exprimer avec plus de majesté et de puissance l'intelligence et la force du marin célèbre.

Dantan jeune achève de donner les dernières retouches du ciseau à sa statue de miss Kemble. Résultat de longues et profondes études, cette œuvre, l'une des plus importantes de l'artiste célèbre, est destinée à représenter à Londres, d'une manière brillante, l'école de la statuaire française. Il compte encore envoyer au Louvre un buste en marbre de Thalberg, et un buste de femme.

On verra, de M. Desbœufs, les bustes en marbre de M. le général Jacqueminot et de Le Sage. Ce buste, qui reproduit les traits du général, est d'une grande vérité. Depuis longtemps on a rendu justice au buste de Le Sage placé dans le foyer de la Comédie-Française.

— Un journal de Dieppe publie les curieux détails qui suivent sur un cordonnier nommé Graillon, chez lequel s'est révélée une véritable vocation de statuaire:

« Dans l'une des vieilles rues de Dieppe, à quelques pas de la gothique église de Saint-Jacques, habite un homme encore jeune, en qui le talent s'est révélé tout à coup. Il y a un an à peine, cet homme était cordonnier et travaillait tout le jour aux grosses bottes de pêcheurs, dans la boutique noire et enfumée qu'il n'a pas quittée. Depuis, l'échoppe est devenue un atelier, le cordonnier est devenu un artiste. L'an dernier, cet homme, qui s'appelle Graillon, a imaginé de modeler en terre des sujets populaires, et son coup d'essai a été un coup de maître. Nous avions entendu parler du rare talent avec lequel ces statuettes étaient exécutées, et nous avons voulu en juger par nous-même. Après avoir gravi un escalier délabré, éclairé par un trou dans le mur, donnant sur une cour humide, on nous a fait entrer dans une pauvre chambre en désordre. M. de Viel-Castel et M. Roger de Beauvoir s'y trouvaient en ce moment, et passaient en revue les brillantes ébauches éparses de tous côtés

« L'artiste, penché sur une petite table où l'on remarquait encore quelques fragments de gros cuir et des outils, indices de sa première profession, achevait un groupe de mendiants d'une remarquable énergie. Comme ces poses sont naturelles! comme ces guenilles sont bien véritablement des guenilles! Les mendiants créés par Graillon se distinguent tous par une vérité et une hardiesse peu communes. C'est la misère prise sur le fait, dans toute son insouciance, dans tout son cynisme. Ce sont de véritables études de mœurs. Cependant il ne s'est pas borné là, et quelques statuettes historiques prouvent la flexibilité de ce talent si original. Nous avons remarqué entre autres un Duquesne d'une savante composition, et un cavalier du temps de Louis XIII, dont la pose, dont le costume élégant et exact ne laissent rien à désirer. Nous nous rappelons avoir vu à Naples de ces compositions en terre cuite qui, vantées à l'excès et achetées fort cher par les étrangers, sont loin de pouvoir soutenir la comparaison avec celles-ci. Ce pauvre ouvrier, qui sera un jour, qui est même déjà, on peut le dire, un grand artiste, ignore le mérite de ces productions qui naissent sous ses mains avec tant de facilité, et que son esprit observateur renouvelle sans cesse avec le même succès. C'est aussi avec une égale naïveté qu'il s'étonne du prix qu'on attache à ses compositions et de l'insistance qu'on met à en solliciter sans cesse de nouvelles. »

— M. Moreau Sainti et M. Potier viennent d'ouvrir, rue de Latour-d'Auvergne, une charmante petite salle, destinée aux exercices des élèves qui se destinent aux théâtres lyrique et dramatique. Les habiles professeurs ont compris combien était nécessaire une pareille succursale au Conservatoire. Là, sans recourir à la province et aux petites salles de la banlieue, les néophytes de l'art comique peuvent se familiariser, sous la direction de maîtres expérimentés, avec la présence du public et les émotions inséparables de la scène. Déjà des progrès sensibles se font remarquer parmi les élèves nombreux que comptent MM. Moreau Sainti et Potier.

— L'Opéra va compter un succès avec le joli ballet du *Marché aux servantes*, dans lequel Mlle Maria, Mlle Adèle Dumilâtre et le spirituel et comique acteur Barré ont su mettre en œuvre, avec un rare bonheur, leurs talents, de nature si différente.

— *La Forêt hospitalière* obtient un succès de vogue et d'argent, au charmant théâtre des Familles, passage Choiseul. Tout Paris vient y applaudir les petits élèves de Comte.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

UNE CHINOISERIE.



Si l'univers connaissait la délicieuse ville de San-tchou-foo, il s'abandonnerait lui-même et viendrait s'y établir (1). Le Céleste Empire n'a rien à comparer à Tong-tchou-fou; ni Canton, la cité commerçante; ni Pékin, la cité sainte; ni Zhé-hol, la cité tartare; ni Lin-sin-chou, la cité religieuse, qui a une pagode à neuf étages, et qui se baigne sur les deux rives du Yun-leang-ho. Les Chinois ont fait ce proverbe : « *Le paradis est dans les cieux, mais Han-tchou-fo est sur la terre.* » Cela dit tout. Un proverbe est partout une vérité humaine; en Chine, c'est une parole de Dieu. Quand vous arrivez à Tsong-choo-foo, soit par le Wang-ho ou fleuve Jaune, soit par le Pei-ho, soit par le grand canal impérial, la terre ne peut rien vous offrir de plus merveilleux que cette ville; mais hélas! personne n'est jamais arrivé à San-tchou-fou, excepté lord Macartney, le missionnaire Lecomte, M. Huttner, et lord Amhurst.

(1) Les voyageurs, selon leur usage, donnent une foule de noms à cette ville chinoise. Au milieu de tant de noms, ne pouvant deviner le véritable, je les donnerai tous, bien persuadé que je n'écrirai jamais le nom donné par les Chinois.

Ce paradis chinois est situé au trentième degré de latitude; aussi les mandarins en retraite, les kolaos ou ministres destitués ou démissionnaires, les négociants arrivés à la fortune, quittent Pékin et Zhé-hol pour la tiède et voluptueuse résidence de San-tchou-fou. La campagne ressemble à une immense tapisserie chinoise, dont les bordures seraient les deux horizons. Vues de loin, les montagnes même paraissent brodées à l'aiguille par les plus habiles ouvrières du palais impérial de Yuen-min; elles sont veloutées de gazon et de verdure, et sur les gradins de leur amphithéâtre s'élèvent les pagodes, les miaos, les couvents de lamas, les maisons de plaisance, dont les toits et les dômes ont des panaches de cotoniers rouges, de palmiers et d'aloès. Dans la plaine et les rizières, les ponts de granit ont prévu tous les caprices des torrents, toutes les fuites du grand canal; on compte leurs arches par le nombre des lions assis sur les piles. Ces animaux, fantas-

tiquement sculptés, réjouissent le paysage; ils laissent percer un sourire humain sur leurs faces railleuses; et l'on dirait que leur crinière, élégamment bouclée, a subi le fer du coiffeur. C'est ainsi que les Chinois insultent à la majesté des lions. Sur la lisière des faubourgs, on aperçoit de charmantes maisons, telles que les paravents seuls nous en montrent en Europe : ce sont des amas de kiosques, légers comme des cages d'oiseaux, et liés ensemble par des galeries à treillis d'or, ou des aqueducs de bambou; les portes s'ouvrent sur des ponts aériens, jetés à travers des lacs en miniature, dont les eaux calmes se recouvrent d'une nappe de *lien-whas*, la fleur sainte aimée des indigents. Une foule de petits arbres, destinés par leur nature à grandir, et que l'art du jardinier chinois condamne à l'état de nains végétaux, croissent et se mêlent capricieusement aux bords des pièces d'eau, et s'abritent à midi, avec délices, à l'ombre du parasol de leurs maîtres. Ces tranquilles jardins n'entendent d'autre bruit que le chant aigu du *teu-tsé*, l'oiseau pêcheur, qui rase les étangs de son aile, et découvre sa proie même sous les tapis flottants de nénufar.

Après ce préambule frivole, abordons une triste réalité; histoire véritable, qui est aussi une leçon!

Le 22 septembre 182..., une foule immense était accourue devant le temple de *Tshinn-ta-kouann-min* (la vraiment grande et éblouissante lumière). Toutes les pendules organisées du célèbre Cox sonnaient midi, pendant une heure, sur la longueur de la rue *Wham-ho*; les danseurs de corde, les joueurs de gobelets, les jongleurs, les marchands de chats, les musiciens enragés mêlaient leurs cris, aiguisés en *i*, aux sonneries extravagantes des horloges; on brisait des faisceaux de baguettes sur le *lo* national; on écorchait des feuilles de cuivre avec des griffes d'acier; on secouait des vitres brisées dans des boules d'airain; on tirait des feux d'artifice en plein soleil; la ville enfin de *Tsan-chou-fou* était plus folle que de coutume; elle assistait à un événement : lord Witmore débarquait devant le palais du *kolao Tsin*. Depuis lord Macartney et lord Amhurst, le fleuve Jaune n'avait pas amené un seul Européen dans la grande ville, paradis des Chinois.

Lord Witmore était âgé de cinquante-deux ans, il avait à *Foreing-office* une grande réputation d'expérience et d'habileté diplomatiques; lord Bathurst disait de lui : « Si je n'étais pas moi, je voudrais être lord Witmore »; et l'on sait quelle tête à intrigues lord Bathurst porte sur ses épaules! Quelle était la mission de lord Witmore? elle était double, comme toutes les missions de diplomate : en apparence, il allait complimenter l'heureux successeur de Tsien-long; en réalité, il allait sonder ce lac immense où croupissent trois cents millions de Chinois; il allait faire un trou dans cette planète parasite attachée à ce globe, et tâter ses zones vulnérables pour les éventualités de quelque guerre à venir.

Le nouvel empereur avait appris de la bouche même de Tsien-long que le Céleste Empire n'avait pas eu trop à se féliciter de la visite de Macartney et d'Amhurst; il s'alarma donc de l'arrivée de lord Witmore : mais, trop rusé ou trop Chinois pour s'opposer violemment aux explorations d'un agent anglais, il organisa, en conseil secret de *kolaos*, une trame ténébreuse, d'une réussite infaillible comme tous les plans sortis du palais de Zhé-hol.

Il y a dans le monde des pays où l'on se débarrasse d'un espion officiel par des procédés révoltants : on cite des ambassadeurs tombés dans des embuscades, et dont la mort a été imputée à des voleurs de grand chemin; d'autres ont été atteints, dans des chasses royales, par un coup mortel destiné à un cerf ou à un sanglier; d'autres n'ont pu survivre à l'intempérance d'un festin dont un alchimiste avait dirigé la cuisine. Les Chinois ne connaissent pas ces méthodes; d'ailleurs les lois de Li-ki et de Menu leur prescrivent de respecter la vie des hommes, de ne pas verser et de ne pas faire verser le sang humain; les Chinois sont esclaves de leurs codes religieux.

Lord Witmore était parfaitement tranquille de ce côté, il connaissait le *Li-ki*, il savait *Menu* par cœur; il avait médité Confucius dans l'original. Jamais la moindre appréhension ne venait l'assaillir lorsqu'il mangeait un plat de *Lien-whas*, ou une entrée de bourgeons de frêne, ou qu'il buvait un bol de la fleur de thé nommée *cha-ouaw*. Aussi, arrivé au centre de la Chine, lord Witmore se croyait en plein Londres : le palais du kolao Tsin lui offrait autant de garanties de sécurité que son *office* du mélancolique jardin de *White-Hall*.

C'était la première nuit de repos de lord Witmore. Depuis l'embouchure du *Whang-ho* ou fleuve Jaune, il n'avait pas connu les douceurs d'un édredon au repos; il ne s'était pas arrêté dans la province de *Shang-tung*, ni sur les rives du lac *Eming*, bordé par les montagnes bleues, ni dans la belle ville de *Nan-pin-shien* si pittoresquement assise sur la rive gauche du canal impérial. Le kolao, qui lui donnait dans son palais de *Tong-chou-fou* la plus douce des hospitalités, lui dit quatre vers du poëte Kang-hi. On peut traduire ainsi ce quatrain, en lui conservant sa concision originale.

Première.
Sommeil.
Lumière.
Soleil.

traduction qu'il faut encore traduire de cette manière : *voici votre première nuit, dormez bien jusqu'à demain*. Honteuse paraphrase française, indigne du génie de la langue chinoise, toujours sobre dans ses mots. Les Chinois aiment mieux être obscurs que bavards!

Lord Witmore se mit au lit après avoir avalé une pinte de décoction de nénufar, et il se serra mollement dans ses bras, à l'idée consolante qu'il allait enfin dormir dix heures sur la terre ferme. Le doux sommeil descendait sur ses paupières, lorsque le prélude d'une sérénade se fit entendre à la porte du palais hospitalier. En Chine, lorsqu'une sérénade est donnée à un grand seigneur, il est dû devoir de celui qui la reçoit de paraître au balcon, et d'applaudir de quart d'heure en quart d'heure, en élevant ses deux doigts indicateurs à la hauteur des oreilles, et en secouant nonchalamment la tête de droite à gauche. Lord Witmore était esclave du cérémonial étranger, comme tout bon diplomate doit l'être. Il se leva donc, s'habilla, mit ses gants, et parut au balcon de sa chambre. L'orchestre chinois inondait la rue comme un fleuve d'harmonie folle. Jamais aux *meetings* de *Jordan-Street*, à Liverpool, les musiciens de la tempérance n'avaient improvisé une pareille *fugue* dans l'ivresse de l'orgie d'un festin. Le Conservatoire de *Tong-chou-fou* avait ramassé dans les pagodes tous ses instruments de dévastation auriculaire : le *samm-jinn* à basse octave; le *yut-komm* à deux cordes, à l'archet de crin; le *r'jenn* toujours enroué; les aigres flûtes de bambou; le *tsou-kou*, qui s'agite sous une baguette de bois; le *bin* et le *sitar*, empruntés par la Chine aux Indiens. Cette infernale explosion, ce volcan de notes aigües, accompagnaient un chœur de miaulements enfantins; et ce déluge de limes d'acier invisibles perçait le gilet

de flanelle anglaise de lord Witmore, et déchirait son épiderme d'ambassadeur avec une joyeuse cruauté.

Une recommandation expresse de lord Bathurst était celle-ci : «Witmore, mon très-cher, en Chine, ne vous étonnez de rien; prenez la devise de votre parent Bolingbroke, *nil admirari* : acceptez tout comme chose naturelle; écoutez tout, entendez tout, ne vous plaignez de rien.

Lord Witmore, soldat obéissant de la grande armée diplomatique, avait résolu de suivre la consigne donnée jusqu'à toute extrémité.

Il écouta la sérénade jusqu'à la dernière note, et, comme il allait se retirer, on planta devant son balcon cinquante pièces d'artifice, sortant des ateliers de Pché-li, le premier artificier tartare de Zhé-hol.

— Au fond, se disait lord Witmore à lui-même, on me reçoit comme un ambassadeur; je suis traité selon ma dignité; pourquoi me plaindre des honneurs qu'on me rend? Il est vrai que je serais beaucoup plus sensible à ces flatteuses démonstrations si j'avais dormi une bonne nuit.

Le feu d'artifice dura deux heures, et fut terminé par une pièce magnifique, représentant l'éclipse de la lune attaquée par un dragon bleu. Un bouquet de mille fusées honora la victoire de la lune sur son éternel ennemi.

Le silence, c'est-à-dire un tumulte raisonnable, régna dans la rue après la sérénade et le feu d'artifice; lord Witmore ferma sa croisée, éteignit les cartouches de serpenteaux qui avaient été envoyés dans sa chambre par insigne faveur, et se remit au lit, pour guérir par le sommeil les blessures de son épiderme et calmer l'agitation de son sang.

L'horloger Cox est, à son insu, un des fléaux de la Chine; on ne trouve point de palais sans une pendule organisée de Cox. Un Chinois donnerait toutes ses femmes pour ce trésor. La pendule du kolao était célèbre à *Tong-chou-fou*; un hasard plein de malignité chinoise avait placé la pendule de Cox dans la chambre de lord Witmore; elle se mit donc à sonner minuit. Cox n'est pas seulement un mécanicien incomparable, c'est un poëte, un philosophe, un penseur. Il a donné une physionomie à toutes les heures, et il se serait bien gardé de faire parler minuit comme midi. Rien n'est gai comme la symphonie de son milieu du jour; le timbre envoie au soleil à son zénith une gerbe mélodieuse de notes d'or; mais pour minuit, oh! c'est autre chose au point de vue de Cox!

Lord Witmore l'apprit aux dépens de son sommeil. D'abord la pendule organisée sonna douze coups lugubres et lents, accompagnés de soupirs de nuits d'Young et de râles d'orfraie; à chaque coup, la pendule semblait rendre l'âme comme un être humain, et le coup suivant arrivait si tard, qu'on aurait dit que le mécanisme venait de se briser dans un dernier effort de ses poumons de cuivre, et que le douzième glas ne serait pas sonné.

Il était une heure du matin lorsque la pendule cessa d'annoncer qu'il était minuit; lord Witmore avait tenté douze fois de se lever et de briser l'œuvre de Cox, mais la consigne de lord Bathurst arrêta son poing anglais levé sur le cadran. L'écho répéta quelque temps dans l'alcôve le dernier coup sur un *tremolo* plaintif et métallique; enfin! dit lord Witmore, je vais dormir, tout est fait.

Dans les pendules de Cox, les douze coups de minuit ne sont qu'accessoires; on peut au besoin les regarder comme la préface ou l'ouverture en douze temps du grand drame lyrique organisé dans de merveilleux ressorts. Cox n'envisage pas les heures en horloger ordinaire, tout Londres le sait. Lord Witmore devait le savoir au palais du kolao Tsin. Des notes stridentes, pleines de gémissements et de larmes, rebondirent de la pendule sur les laques, les porcelaines et les émaux de cette chambre sonore. La pendule entonnait l'hymne de Luther de Handel, *Great god what do j see, and hear!* Luther, dans ses hymnes, et Handel, dans sa musique, ne pêchaient pas par la brièveté : Cox s'est bien gardé de leur enlever, par la voix de ses pendules, une syllabe et une note. Lord Witmore bondit involontairement au cri déchirant que poussa la poitrine d'acier de Cox, après ce premier vers : *Grand Dieu! que vois-je et qu'entends-je!* Ce vers terrible est répété six fois par sa pendule, et le cri retentit plus lamentable encore à chaque répétition. C'est un beau travail d'orchestre et que lord Witmore lui-même aurait admiré à midi; mais à cette heure matinale, le noble voyageur grinça des dents, et déchira, l'une après l'autre, toutes les lettres du plus énergique des jurons anglais. Levé sur son séant, il allongea ses deux poings vers la pendule, et cette fois l'œuvre de Cox périssait; mais la crainte de déplaire à lord Bathurst et de violer le droit des gens retint encore Witmore, et lui fit remettre ses poings sous le linceul, comme des armes dans leur fourreau. La pendule allait toujours son train, comme si elle n'avait pas été menacée de dislocation violente; elle modulait sur tous les tons la complainte éternelle de Handel : *Sine fine dicentem*, comme l'hymne de l'*Hozanna*; elle semblait se complaire mélancoliquement dans ses *andante* funèbres, puis elle sortait de la léthargie d'une mélopée distillée goutte à goutte, et elle éclatait dans de formidables unissons de trompettes de cuivre, comme si le conservatoire de la vallée de Josaphat faisait une répétition générale dans la chambre du ministre chinois. Il était trois heures du matin lorsque minuit cessa de sonner; alors, la pendule radoucit son organe, et célébra la venue prochaine de l'aurore : elle chanta une pastorale charmante; elle simula les combats de flûte des bergers, les concerts aériens des oiseaux, les chants des laboureurs et des coqs, les murmures des ruisseaux, les frémissements des arbres, les bêlements des brebis, toutes les harmonies humaines et célestes qui précèdent et accompagnent le lever du soleil.

Cette musique prolongée est parfaitement en harmonie avec les mœurs des Chinois, peuple laborieux, qui se lève à l'aube pour suivre l'exemple de son empereur, dont les audiences commencent toujours avant les premières lueurs du crépuscule matinal. On sait que les kolaos ou ministres d'état, les hauts mandarins attachés à la cour, les ambassadeurs qui ont sollicité une audience, sont obligés de passer la nuit dans les jardins impériaux et d'attendre le lever du souverain. Lord Macartney, lui-même, fut soumis à cette loi, et il se promena toute la nuit sur les ponts chinois de Zhé-hol avec M. Stauton, en discutant la question de savoir si, devant l'empereur, il fléchirait le genou droit ou le gauche, ou s'il ne fléchirait rien du tout pour sauver la dignité de l'Angleterre. A l'imitation de l'empereur, les kolaos reçoivent à la même heure et dans leurs jardins; cet usage est la plus noble glorification de l'agriculture, chez un peuple dont le chef est un laboureur couronné. Quand l'aube se lève, trois cents millions d'hommes et de femmes sont censés à la charrue, y compris l'empereur. Il faut donc que les affaires publiques soient terminées avant l'aube. La charrue attend à la porte des palais comme à la porte des fermes. C'est pourquoi lord Witmore entendit sous ses croisées un roulement de *lo* national, lorsque la pendule eut terminé la bucolique harmonieuse de trois heures du matin. L'audience du kolao Tsin allait commencer; il était du devoir de lord Witmore de s'y rendre, au moins le lendemain de son arrivée à *Tong-chou-fou*.

Lord Witmore fit sa toilette de visite devant la pendule, qui gardait un silence ironique, et descendit d'un pas de somnambule dans le jardin de réception. Les étoiles luisaient encore en se couchant sur des collines artificielles; à cette clarté soporifique, on pouvait distinguer les ombres errantes des solliciteurs sur les rives d'un lac en miniature, et un amas confus d'arbres nains et de statues grotesques sur la terrasse du kolao. Lord Witmore eut l'honneur d'être reçu le premier; le kolao Tsin lui fit signe de s'asseoir à côté de lui, et comme ils n'avaient rien à se dire l'un à l'autre, un lecteur du palais, mandarin de haute littérature, ouvrit les œuvres de l'illustre King-ting-tsi-tching, et déclama d'une voix lente et cadencée le livre XIX[e] de l'admirable poëme du laboureur :

« Ce n'est point chez le laboureur qu'on entend les soupirs et les larmes. On ne voit pas sur sa table les vins parfumés des rives du Kiang, mais il ne craint pas le poison dans celui qu'il boit. Le fumet du gibier de Tartarie vaut-il la joie de manger au milieu de ses enfants? Chacun de ses jours se ressemble, et la veille ne prend jamais rien sur le lendemain, etc., etc. »

Lord Witmore essayait de dormir les yeux ouverts, mais il ne réussissait pas ; d'ailleurs, à chaque verset du poëme, le kolao poussait des cris d'admiration avec une voix si aigre et si perçante que Witmore se réveillait en sursaut même avant de s'endormir. Après deux heures de lecture, il fut permis à Witmore de se retirer ; les autres solliciteurs furent renvoyés au lendemain, afin, dit le kolao, que nul aujourd'hui n'ait l'honneur d'occuper la place du noble représentant de l'Angleterre. Cette faveur insigne et inouïe fut à l'instant célébrée par un chœur de mandarins qui entourèrent Witmore, et lui chantèrent, avec accompagnement de *lo*, l'hymne national des ancêtres, dont le refrain est répété treize fois :

Lorsque je songe à vous, ô mes sages ancêtres,
Je me sens élevé jusqu'aux cieux.

See hoaug sien tsou
You ling yu tien.

Lord Witmore s'était endormi au troisième refrain ; un de ses yeux pourtant restait ouvert par politesse. Quand l'hymne national fut terminé, un mandarin de la domesticité ministérielle le réveilla de l'œil endormi pour lui annoncer que le kolao l'attendait à déjeuner. Cette moitié de sommeil soulagea un peu Witmore, et lui permit de se souvenir qu'il avait faim. On ne supporte pas aisément vingt-quatre heures de jeûne avec un estomac anglais. La salle à manger du kolao charmait l'œil d'un convive ; il y régnait un parfum irritant de cannelle, qui donnait l'appétit comme un verre d'absinthe. La tapisserie était couverte d'oiseaux qu'on aurait dévorés en broderie, tant ils étaient savoureux. La table, chargée de plats, avait une physionomie de propreté anglaise qui excluait toute répugnance. Lord Witmore s'assit en face du kolao, en menaçant les plats d'un regard affamé.

Le kolao, fervent sectateur de Fo, exilait de sa table la chair des animaux, la chair du bœuf surtout; car le bœuf est sacré en Chine, comme il le fut en Égypte, comme il l'a été dans tous les pays où l'agriculture est une religion et la charrue une chose sainte. Tout cela est admirable en théorie religieuse ; mais, à table, l'appétit anglais doit en gémir. Le dîner s'ouvrit par une entrée de choux chinois nommés *pe-tsay*, à feuilles blanches, fines et tendres, et une crème de *nison-tou*, autre chou à feuilles crépées, dont Loris fait mention dans son *droguier*. Witmore accueillit froidement ce début gastronomique, et son palais carnivore ne confiait qu'avec un regret visible ces deux légumes à son estomac insurgé. Ensuite parurent deux espèces de champignons, à moitié cuits, le *mo-kou-zin*, et le *lin-tchee*, chantés tous deux par l'empereur Kang-hi, honneur qui n'a pas été accordé aux autres cryptogames chinois. Witmore, qui se méfiait de tous les champignons célébrés ou non par les empereurs de Rome et de Pékin, escamota les deux plats perfides avec beaucoup d'adresse; il se repentit bientôt de sa méfiance diplomatique en voyant le kolao épuisant les deux plats suspects à la pointe de ses aiguilles d'or. Deux domestiques apportèrent ensuite, en grande pompe, une immense jatte de porcelaine qui excita la joie des deux fils du kolao ; c'était une entrée de jujubes, nommées *king-kouang-tsée*; on les sert saupoudrées au piment, pour corriger un peu leur fadeur. Les dents de Witmore frissonnaient jusqu'à leurs racines devant cette glaciale cuisine, que toute la porcelaine de l'empire ne pouvait réhabiliter. Pour comble de malheur, soit hasard, soit cruauté chinoise, les persiennes de la salle à manger se soulevèrent, et le premier regard que le convive anglais lança sur la pelouse extérieure rencontra un troupeau de bœufs superbes, et même succulents dans leur crudité vivante; le Devonshire n'en envoie pas de plus beaux sur les marchés de Londres. Ces quadrupèdes, radieux d'embonpoint, se pavanaient à travers la prairie, pleins de confiance dans l'inviolabilité de leur sacerdoce. Lord Witmore, expirant de faim à la table d'un ministre chinois, contemplait ces collines ambulantes de chair exquise, ces mobiles collections de *rump-steaks*, si savoureuses au jambon; le Tantale diplomate suivait tous les mouvements de ces bœufs provocateurs, les dépeçait en imagination, les suspendait par livraisons devant les flammes du foyer domestique, se les servait odorants et couverts d'une fumée onctueuse, entre deux plats de *patates* ; puis un muet désespoir éclatait en lui lorsque les quadrupèdes regardaient obliquement leur impuissant ennemi du haut de leur réalité vivante, et broutaient les hautes herbes en narguant la hache et le couteau. Comme il était assailli de ces pensées, lord Witmore reçut de la main même du kolao un bol de thé noir, en guise de dessert. La figure du ministre chinois exprimait le contentement de l'amphitryon qui a la conscience de son devoir, et qui s'applaudit d'avoir traité son convive avec un soin irréprochable. Un doute injurieux, éclair de la réflexion, traversa le cerveau du lord diplomate, mais il ne put y séjourner. Lord Witmore s'imagina un instant qu'il était dupe de son hôte. Deux raisons lui firent rejeter cette idée hostile ; d'abord le sentiment de britannique fierté qui ne permettait pas de croire, deux instants, qu'un stupide Chinois pouvait mystifier un diplomate du *foreing-office* ; ensuite, la physionomie du kolao avait un éclat de niaiserie si prononcé que tout complot insultant était inadmissible. D'ailleurs, lord Witmore se rappelait à propos cette phrase d'Addison : « Méfiez-vous des hommes qui ont le nez pointu et la bouche sans lèvres; *Trust no man with pointed nose et mouth without lips.* Cet adage du grand observateur anglais, qui a étudié le cœur humain sur le pont de Rochester, acheva de rassurer lord Witmore. Le kolao Tsin n'appartenait donc pas à la catégorie prévue par Addison : son nez, mollement arrondi, descendait sur deux lèvres pourprées, larges et flottantes. Allez vous méfier d'un pareil homme quand on a lu Addison!

— Ah! si lord Bathurst était ici, se dit Witmore, je le prierais de modifier ses instructions ; je sens que je péris à l'œuvre.

Le kolao dit à Witmore :

— Mylord, toujours manger là, vous.

Et le rayonnement d'une bonté toute paternelle éclata sur son calme et frais visage. Witmore était donc invité à perpétuité aux repas domestiques du kolao ; un refus pouvait le compromettre, et irriter son hôte et lord Bathurst ; il n'eut pas la force de refuser, il accepta.

En ce moment, quatre domestiques entrèrent et déposèrent aux pieds de Witmore un énorme présent offert par Tsin ; c'était un fragment de rocher grossièrement sculpté, ayant la prétention de figurer le Neptune chinois. Le dieu est assis à l'orientale sur le bord de douze cannelures représentant la mer ; il est coiffé d'une espèce de mitre et tient d'une main un poisson et de l'autre un aimant.



Witmore se trouva fort embarrassé de ce présent ; quatre hommes vigoureux avaient à peine suffi pour le porter sur un brancard de bois de mélèze. Le malheureux diplomate se promena quelque temps autour du cadeau ministériel, et ordonna aux domestiques de le déposer dans sa chambre, où il resterait jusqu'à son départ. Comme il donnait cet ordre, on annonça la grande députation des lettrés de *Tschinn-ta-quânn-min*, flambeaux de la science historique ; c'est la plus antique et la plus éclairée des académies de l'univers ; elle a inventé l'usage du fer avant Thubalcaïn, la charrue avant Triptolème, la boussole avant Flavio di Gioia, la poudre à canon avant Berthold Schwartz. Cette illustre société a souvent eu l'honneur d'être présidée par des *agos* ou fils de l'empereur ; c'est elle qui a le pouvoir de faire cesser les éclipses lorsqu'elles se prolongent d'une manière alarmante ; il est vrai qu'elle use rarement de ce droit.

Lord Witmore ne pouvait, sans manquer aux convenances les plus respectables, fermer sa porte à des lettrés, si fiers de leur science et de leur histoire ; il demanda le cérémonial de réception, et on lui dit que l'orateur de la société parlait assis, et qu'on l'écoutait debout. Witmore aurait mieux aimé le cérémonial contraire, car son corps, épuisé par l'insomnie et le jeûne, avait horreur de la position verticale, et implorait l'auxiliaire voluptueux d'un coussin.

La fierté d'un hidalgo ou d'un prince tartare est de la modestie auprès de l'orgueil du président de l'illustre société. Il porte une calotte orange, une plume blanche et une queue infinie, trois choses qui gonflent prodigieusement le cœur d'un Chinois. Il ne salua pas lord Witmore ; il s'assit sur le plus moelleux des coussins, ordonna aux lettrés de s'asseoir, et tirant d'un sac de sa dalmatique un énorme manuscrit, il se mit à le lire avec un ton nasillard et lent qui semblait assurer à cette lecture un échantillon de l'éternité.

Le sujet de ce discours n'était rien moins que l'histoire de la Chine. L'orateur raconta la naissance de Pouankou, le premier homme ; la première race des empereurs, celle des Tien-hoang, empereurs du ciel ; la seconde, celle des Ty-hoang, ou empereurs de la terre ; la troisième, celle des Jin-hoang, ou empereurs des hommes. Puis, il dit les dynasties des cinq frères Loung et des soixante-quatre Ché-ty ; les trois Ho-io, remplacés par les six empereurs Lien-toung ; quatre Su-ming ; vingt San-fei ; treize Yu-ti ; dix-huit Chan-toung ; puis arrivèrent dans le discours, selon l'ordre chronologique, les empereurs Li-king-thé, Kay-yug-ché, Yan-ché, Tay-y-ché, auteur d'une

histoire naturelle ; Koung-san-ché, Chen-min, Y-ty-ché, Houn-toun-ché, glorieux règnes, suivis des règnes plus glorieux encore de soixante-onze familles ; après arriva l'immortel Ki, le plus grand musicien du monde et l'inventeur de la politesse chinoise ; au nom de Fou-hi, l'orateur s'inclina, et tous les lettrés chantèrent l'hymne de ce grand homme, considéré comme le véritable fondateur de l'empire chinois, après tant de races nébuleuses ; Fou-hi a inventé l'astronomie, et il n'y a pas de souverain plus vénéré dans les soixante-seize dynasties qui lient son règne au dernier empereur Tsien-long. L'orateur lettré fit une biographie consciencieuse des empereurs de ces soixante-seize dynasties, et s'appliqua surtout à mentionner les innombrables découvertes que chaque règne avait vu mettre au jour.

Ce discours ne dura que douze heures, et ne pouvait durer moins, car il contenait l'abrégé succinct et rapide de la plus longue des histoires humaines. Lord Witmore avait failli s'évanouir à chaque dynastie ; son cerveau, inondé de syllabes chinoises, était dans le délire de l'opium ; son front, qui venait de supporter le poids des innombrables empereurs du Céleste Empire, défilant un à un dans une procession de douze heures, était empourpré de fièvre, comme après l'ivresse d'un festin. Un quart d'heure s'était écoulé depuis la clôture de l'éternel discours, et l'air de la salle semblait encore répéter, aux oreilles de Witmore, ce déluge de monosyllabes qui exigent chez l'auditeur une patience chinoise. Le président de la société attendait d'un air triomphant la réponse du voyageur anglais ; mais l'infortuné diplomate avait oublié le peu de chinois que Touang-ho lui enseigna en Europe ; il avait même oublié l'anglais : il ne se sentait plus vivre. Dans cette extrémité agonisante, Witmore se souvint à peine qu'il avait un bras ; il souleva ce bras lourdement et le plaça sur son cœur ; pantomime universelle qui signifie un remerciement profond que la parole ne peut exprimer.

Les savants se retirèrent deux à deux, en se dandinant sur la pointe des pieds, et à mesure qu'ils passaient devant la statue de Witmore, ils le saluaient obliquement avec de petits yeux malins. Cette infraction à la gravité de la science ne pouvait être remarquée par un diplomate aux abois.

Resté seul, Witmore tomba sur une pile de coussins et s'endormit. Ce sommeil d'une heure que le kolao lui accorda ne pouvait qu'augmenter sa fièvre au lieu de la calmer. Des rêves chinois, les plus fous de tous les rêves, éclatèrent dans le cerveau du malheureux voyageur : il vit danser devant lui les soixante dynasties d'empereurs sur des rouleaux de tapisseries chinoises ; il traversait à la nage un fleuve de monosyllabes, et l'immortel Fou-hi le sauvait par les cheveux au moment où il se noyait dans un tourbillon de Y-KI ; puis, il s'asseyait à la table de *Star and garter*, à Richmond, et lord Bathurst lui servait un filet du bœuf Apis au madère, avec un verre de punch glacé.

Une salve de coups de canon le réveilla en sursaut ; il fit des efforts prodigieux pour ramasser, çà et là, les diverses parties de son corps éparses dans les coussins, et il se leva automatiquement sur ses pieds. Le kolao était devant lui, et montrait une de ces faces de béatitude et de sérénité consolantes que la savante Pan-ho-pei compare à la pleine lune se levant sur le mont Ni-Kew.

Un signe, seule langue que Witmore pouvait parler en ce moment, demanda au kolao ce que signifiait cette salve de coups de canon.

Le kolao lui répondit, avec son organe le plus caressant, que la ville allait célébrer la plus grande des fêtes de l'année, la fête de la Pleine-Lune, et qu'il était heureux de lui annoncer qu'elle serait célébrée, cette fois, devant sa maison ; les lamas du temple de la *vraiment grande Lumière* l'ayant ainsi permis, par exception, et en l'honneur de l'illustre diplomate anglais.

La physionomie du kolao continuait d'exprimer la profonde satisfaction d'un bon père de famille qui cherche toutes les occasions de distraire, d'instruire et d'amuser un voyageur ami, et qui s'applaudit de les avoir trouvées.

A la seconde salve d'artillerie le kiosque d'honneur s'ouvrit, et le kolao offrit le siége de droite au noble lord.

En traversant le jardin, lord Witmore avait cueilli furtivement deux oranges mandarines pour son dîner. Le jour de la fête de la Pleine-Lune, on ne dîne pas chez les kolaos.

La place qui s'arrondit devant le palais du kolao est immense ; dix canaux y aboutissent comme des rayons ; c'est la Venise de la Chine, dit Macartney.

On aurait dit que toute la ville était accourue sur cette place ; le désordre de la multitude se régularisait sous une prodigalité de coups de bambou distribués aveuglément par des escouades de soldats ; un escadron des *tigres* de la garde impériale stationnait devant une batterie de douze pièces de canon de fer, et la protégeait contre la folle curiosité des Chinois, que le bruit enivre comme le vin. Des groupes de jeunes femmes circulaient lestement au milieu des hommes et leur prodiguaient des sourires. La ville de Tong-chou-fou est renommée pour la beauté de ses femmes ; elle remplit les lacunes de tous les harems du Céleste Empire ; les pères y vendent, comme esclaves, leurs filles à qui veut bien les payer ; le fleuve Jaune, le canal impérial et leurs innombrables ramifications, transportent chaque jour, vers tous les points de l'empire, cette vivante marchandise de sérail, dont le dépôt universel est à Tong-chou-fou.

Un cri aigu, un cri que les oreilles européennes ne connaissent pas, et qui semblait glisser sur un océan de lames de cuivre, un cri d'une ville chinoise, s'éleva tout à coup de cette place et monta vers la lune, apparue sur la colline de Ming-tan. L'artillerie et mille instruments accompagnèrent ce cri pour saluer l'astre adoré, soleil de la Chine. Des milliers de feux d'artifice jaillirent de tous les kiosques, et firent étinceler dans la nuit les toits d'or des palais et des pagodes, et la porcelaine des tours, qui semblaient alors recouvertes de lames d'argent. Aux lueurs de ce jour nocturne, les jeunes filles dansaient en agitant des grappes de grelots ; les bateleurs pirouettaient sur la cime des bambous ; les funambules couraient dans l'air ; les comédiens jouaient des pantomimes ; les lamas chantaient des hymnes à la lune, et à chaque nouvelle salve de canons, le même cri furieux retentissait dans la ville ; des milliers de lanternes sillonnaient la rue comme des constellations d'étoiles folles ; et tous, les regards levés au ciel, suivaient dans sa lente ascension la pleine lune, qui semblait accueillir ces hommages avec le sourire béat d'un ministre chinois.

Ce spectacle était merveilleux ; nos fêtes d'Europe sont bien mesquines auprès de celle de la pleine lune, quand toute une ville immense, hérissée de kiosques de toutes couleurs, couverte de tuiles d'or et de plaques de porcelaine, illuminée de lanternes et de fusées, salue la pleine lune, cette tranquille reine de la nuit. Lord Witmore, lui-même, malgré son épiderme de diplomate, aurait applaudi à cette fête s'il se fût trouvé dans les conditions hygiéniques indispensables à l'enthousiasme. Hélas ! le noble lord, appuyé contre une colonnette du kiosque, n'était rappelé au sentiment de l'existence que par les détonations de l'ar-

tillerie; tout autre bruit le laissait à son immobilité de cadavre. Dans un de ces moments de réveil et d'excitation nerveuse, il recueillit sur sa langue le peu de sons que pouvait lui fournir une dernière goutte de salive, et il demanda au kolao si la fête serait encore longue.

— Oh! oui! répondit le Chinois, fort longue; au jour.

Et, par un signe du doigt qui décrivit la voûte du ciel d'orient en occident, le kolao indiqua que la fête durait tant que l'astre était sur l'horizon. Et la ronde face du ministre s'épanouit de joie en annonçant cette bonne nouvelle au diplomate anglais.

Enfin lord Witmore arriva à un degré d'anéantissement que la physiologie n'a pas numéroté dans ses observations, et qui n'appartient ni au sommeil, ni à la vie, ni à la mort: il ne fallait rien moins pour le ressusciter que le fracas épouvantable d'un million de voix, chœur final qui faisait ses adieux à la lune au lever du soleil.

Lord Witmore, appuyé sur les bras des deux fils du kolao, et marchant avec leurs pieds, descendit à sa chambre à coucher, escalada péniblement son lit, et retomba dans sa léthargie. Quelques heures de repos horizontal le soulagèrent un peu. Il fut réveillé en sursaut par un rêve qui le menaçait d'être éventré, en costume de toréador, par les cornes d'un bœuf. Comme il n'avait pas pris la peine de se déshabiller, il se trouva tout prêt à recevoir le kolao qui entrait dans sa chambre, avec une bonne nouvelle sur les lèvres.

Le kolao lui annonçait qu'il avait reçu une lettre de Zhé-hol, et que l'empereur permettait à lord Witmore de séjourner trois mois à Tong-chou-fou.

Le noble lord poussa un soupir, et simula un geste d'actions de grâces.

Le kolao ajouta que le président de la Société historique attendait la visite de lord Witmore dans le temple de *la vraiment grande Lumière*, et que des préparatifs superbes avaient été faits pour le recevoir.

— J'irai faire ma visite au président, dit lord Witmore avec un ton ressemblant assez au dernier soupir de la résignation.

Le kolao fit un long sourire de bonhomie, et prit l'air d'un homme qui se fait violence pour demander un service. Witmore ouvrit la moitié de ses yeux rouges et le regarda fixement, courbé en point d'interrogation.

Alors le kolao lui dit que tous les lettrés de la ville attendaient, comme réponse au discours du président, une histoire complète de l'Angleterre, traduite en chinois par lord Witmore.

— Et qui doit traduire cette histoire en chinois? demanda le diplomate avec une terreur visible.

— Vous; répondit le kolao avec un sourire délicieux.

— Mais comment veut-on que je leur traduise, aujourd'hui, dix volumes d'histoire! s'écria Witmore.

— Vous, trois mois ici; dit le kolao avec une bonhomie charmante.

— Ah! dit Witmore; et sa tête tomba sur sa poitrine après ce *ah!*

Les lettrés donnaient trois mois à lord Witmore pour traduire Hume en chinois. C'était, pour le traducteur, la muraille de la Chine à construire en manuscrit.

— Allez dire aux lettrés, dit Witmore au kolao, que je traduirai cette histoire.

Le ton qui accompagna ces mots annonçait qu'une résolution énergique venait d'être prise par le voyageur agonisant.

Quand il fut seul, Witmore s'adressa ce monologue: « Que le diable les caresse, ces maudits Chinois! Moi, passer trois mois ici! pas trois jours! pas trois heures! Ils verront. »

Après une pause, il s'ajouta cette réflexion: « Et lord Bathurst, qui m'avait recommandé de sonder ce lac immense où croupissent trois cents millions d'hommes!!! Oh! qu'il vienne le sonder, lui, lord Bathurst!... Je sonde mon estomac, moi, et je n'y trouve rien.

Cette plaisanterie anglaise ramena un sourire sur la figure de Witmore; il essaya de faire quelques pas, et se trouva plus fort. Une ferme résolution agit toujours efficacement sur un corps affaibli. Le physique expirant se retrempe dans l'énergie du moral.

Witmore méditait une évasion.

Ce plan une fois arrêté, le noble lord accepta gaiement toutes les éventualités de son dernier jour d'esclavage homicide. Il dîna courageusement à la table du kolao; il fit honneur à la cuisine végétale, et risqua même ses dents sur une friture révoltante de *tchoue-ouen*. A l'issue du festin, il se rendit au temple de *la vraiment grande Lumière* pour faire sa visite aux lettrés.

Ce temple est une merveille de la Chine. La statue du dieu est placée sur un autel resplendissant d'or; une foule de dévots assiége toujours les marches du sanctuaire. Le reste du temple est abandonné aux plus profanes occupations. Des familles, sans toits, viennent y faire leurs repas et y dormir sur des nattes; des commerçants y traitent leurs affaires; des capitaines de jonques y fument l'opium; de jeunes filles y cherchent des maris; des lamas y jouent aux échecs. C'est un abrégé en action de la vie chinoise. Quand lord Witmore entra dans ce temple, il y trouva les savants assis sur des baguettes de nauclées et fumant la pipe, les yeux levés au ciel.

La visite fut très-courte; le noble lord ne prononça point de discours, mais il promit de traduire l'*Histoire d'Angleterre* en langue chinoise, et d'apporter aux lettrés son manuscrit après trois pleines lunes.

Les savants se balancèrent sur leurs siéges en secouant la tête, comme pour remercier le futur traducteur.

Le kolao feignait d'être au comble d'une extase; lord Witmore ne le surprenait jamais en défaut; ce rusé Chinois aurait fait rouler, du bout de sa griffe, Talleyrand et Metternich. Il se composait une bonhomie immuable de la pointe de ses pieds à la pointe de sa queue. Jamais un pli de ses étoffes ou de son visage ne trahissait la profonde noirceur de sa pensée, et, sur l'incarnat perpétuel de ses joues sphériques, il n'y avait d'expression que pour la bonté. Figure d'un ange avec l'esprit et le corps d'un orang-outang.

Rentré au palais du kolao, lord Witmore affecta des airs d'insouciance ou de joyeuse étourderie, pour tromper ses espions, et leur dissimuler, avec toute sa pauvre finesse européenne, ses projets d'évasion prochaine. Il prit toutes les poses et tous les tons que put lui fournir le vocabulaire de la diplomatie civilisée; il se montra très-affectueux envers la famille du kolao; il caressa les petits Chinois; il demanda une livre de papier de Pékin et une fiole d'encre de Zhé-hol pour écrire sa traduction de l'*Histoire d'Angleterre*; il fuma deux pipes d'opium pour se donner les airs d'un étranger qui veut s'acclimater et adopter les mœurs d'un pays qu'on se propose d'habiter longtemps. Le kolao, de son côté, avait mis sur ses joues et dans ses yeux l'étourderie et la distraction d'un enfant; il traitait Witmore comme s'il eût voulu obtenir de lui une amitié de longue durée: il s'avança même jusqu'à promettre au noble lord un harem choisi tout exprès pour lui dans les marchés les plus aristocratique de Tong-chou-fou.

Il est inutile de dire que le kolao avait compris le projet d'évasion avant même que Witmore l'eût formé. Ainsi, le diplomate d'Albion était joué de toutes les manières par le ministre chinois : il combinait les plus subtiles machinations d'un roué de Saint-James pour faire réussir un plan qui était dans les intérêts de son ennemi. Il eût frémi de toute la hauteur de sa fierté nationale, s'il avait pu entendre le ricanement d'ironie intérieure dont l'accablait le quadrumane kolao.

L'offre du harem acheva la déroute morale de lord Witmore : il eût donné sa fortune pour être à bord d'un vaisseau voguant sur la mer Jaune. Il redoutait à chaque instant de voir entrer, au bruit des grelots et des éclats de rire, ce formidable paradis de jeunes femmes, avec leurs yeux obliques, leurs saris de crèpe léger et leurs pieds enfantins ; l'honneur de la Grande-Bretagne était perdu dans sa personne ; accepter ou refuser le harem, c'était se briser sur un double écueil. Il fallait donc partir en plus grande hâte que jamais.

Dès que le silence du sommeil général régna au palais du kolao, lord Witmore quitta sa chambre, et trouvant, non sans étonnement, toutes les portes ouvertes devant lui, il atteignit la place publique sans être dérangé dans son début d'évasion. Il était seul, et il s'applaudissait fort d'avoir laissé son domestique au village de Nien-sin, situé à la dernière écluse du canal impérial. Son déguisement chinois, volé au vestiaire du kolao, favorisait sa fuite, malheureusement éclairée par une lune de la plus chinoise dimension. De canaux en canaux, prodiguant l'or aux bateliers, il se trouva bientôt sur la grande route aquatique qui se lie au fleuve Jaune, et pourtant il ne crut devoir remercier la Providence qu'en découvrant les fertiles plaines de la province de Tche-kia.

Quinze jours après, lord Witmore voguait sur la mer Jaune, à bord du *Cilon*, frégate anglaise qui se promène devant la Chine pour lui montrer le pavillon britannique à demi-portée de canon.

Dans les loisirs de la traversée, lord Witmore écrivit un long mémoire adressé à lord Bathurst ; ce curieux travail n'a jamais été imprimé ; il est gardé précieusement dans les archives de l'office de White-Hall, et les diplomates le consultent lorsque le cabinet de Saint-James met les affaires de la Chine sur le tapis. Dans son manuscrit, lord Witmore a négligé la description des lieux, laissant, dit-il, ce frivole amusement aux voyageurs vulgaires. Il s'est contenté de sonder moralement ce lac immense où croupissent trois cents millions d'âmes : il a donné le résultat de ses études sur le caractère de ce peuple barbare, qui a une existence à part. Le travail de lord Witmore est terminé par ce portrait, digne d'Addison :

« Le Chinois a l'esprit lourd et l'entendement grossier ; il n'a que deux sens, trois de moins que nous : sa bonhomie n'a d'égale que son ignorance ; il est si facile de le tromper, qu'on regrette d'être rusé devant lui. Chez le Chinois, la matière est si épaisse qu'elle repousse, comme une cuirasse, le trait d'esprit le plus aigu. Il travaille d'instinct ; il fait aujourd'hui ce qu'il a fait hier. Otez-le de ses huttes de marécages, il meurt comme le poisson hors de son élément. C'est un peuple de castors ; son pays est un lac, sa nourriture une racine bourbeuse, sa chevelure une queue, sa main une patte, sa langue un cri. J'ai connu intimement le premier ministre ou kolao de ces castors ; je me suis servi de lui dans l'occasion, et, quand il a voulu me faire obstacle, je l'ai brisé comme un roseau. »

C'est ainsi que lord Witmore a étudié le caractère chinois.

Instruisez-vous avec cela, ô vous tous qui cinglez diplomatiquement vers l'embouchure du Whang-Ho.

MÉRY.



LA BATAILLE DE FRIEDLAND.



La bataille de Friedland, qui peut être mise à côté de celles de Marengo et d'Austerlitz pour les résultats brillants qu'elle obtint, et pour le génie militaire qui y présida, fut livrée le 14 juin 1807, et amena la paix de Tilsit.

Le 11 juin, au point du jour, Napoléon ordonna un vaste mouvement sur toute la ligne, mais, en s'approchant, les soldats s'aperçurent que les retranchements étaient déserts, l'armée russe s'était évanouie comme une fumée. Heilsberg fut immédiatement occupé, puis on lança à la poursuite de l'ennemi le général Victor de Latour-Maubourg, avec sa division de dragons et les brigades de cavalerie légère des généraux Durosnel et Wathiez; tandis que les divisions Ney, Soult, Davoust, Lannes, Mortier, et la cavalerie, marchaient sur différents points dans le but de déborder l'armée russe, et de lui couper le chemin de Kœnisberg.

Le 12 au matin, Beningsen fit reposer le gros de son armée, et en détacha deux divisions avec ordre de remonter vers le nord, de joindre les Prussiens et de se lier à leurs mouvements; puis, dans la nuit du 12 au 13, il avait continué de battre en retraite de Barteinstein à Schippenbeil; là, seulement, il apprit le mouvement de l'armée française sur Eylau, et, craignant d'être séparé de Kœnisberg, que l'injonction formelle d'Alexandre prescrivait de sauver à tout prix, au lieu de continuer sa route à l'est, il descendit directement du midi au nord, et marcha sur Friedland, qui le rapprochait d'une dizaine de lieues de la Baltique et par conséquent de Kœnisberg, où depuis trois ou quatre mois les Prussiens avaient réuni leurs dernières ressources militaires. Pendant toute cette marche, il avait été couvert par l'Alle; mais, arrivé à Friedland, comme la rivière court tout à coup à l'est, il fut obligé de la traverser pour prendre la route de Kœnisberg et donner la main aux Prussiens, qui se trouvaient dans la direction de cette ville, et vers lesquels il avait déjà, comme nous l'avons dit, dépêché deux divisions.

En avant de Friedland, 33 escadrons de cavalerie accompagnés de 20 pièces de canon, qui poussaient une grande reconnaissance, rencontrèrent une patrouille française qu'ils enlevèrent, puis, ayant appris par elle que le 9e régiment de hussards gardait seul la ville, ils traversèrent le pont et se répandirent dans les rues. Le 9e hussard, délogé par une force décuple de la sienne, perdit quelques hommes, et se repliant par la route d'Eylau sur Domnau, où, depuis la veille, le corps d'armée de Lannes avait pris position par ordre de l'Empereur, il lui annonça que les Russes, qu'on croyait en retraite, faisaient un retour offensif. Lannes, qui croit n'avoir affaire qu'à quelque division isolée,

ordonne aussitôt à la brigade Ruffin, des grenadiers d'Oudinot, de reprendre le pont de Friedland ; mais à peine la brigade est-elle partie qu'il reçoit une lettre de Napoléon. Cette lettre lui annonce que ce n'est point une simple division, mais l'armée russe tout entière qui est en marche sur Kœnisberg.

Aussitôt Lannes, qui venait de se mettre au lit, se relève et expédie courrier sur courrier. Oudinot part avec le reste de ses troupes pour soutenir la brigade Ruffin ; Grouchy reçoit le commandement de la cavalerie en l'absence de Murat ; il marchera sur Domnau, et vers minuit il y sera arrivé. Mortier, qui est à Lampasch, se mettra en mouvement à l'instant même, et arrivera à quatre heures du matin ; Verdier, enfin, qui commande, avec la brigade Oudinot, la seule infanterie que possède Lannes, viendra aussi vite qu'il pourra, amenant les débris de sa division écharpée à Heilsberg et dont le 2e léger fait partie ; restaient les six régiments de cuirassiers et de carabiniers de Nansouty ; mais on n'en avait pas de nouvelles, on ne savait pas où ils étaient, et l'on espérait qu'ils se rallieraient au canon.

Cependant Oudinot a fait forcer le pas à ses soldats ; il a rejoint sa brigade, et s'avance avec elle vers Friedland. A une lieue et demie de la ville à peu près, le terrain commence à s'incliner par une pente douce, à laquelle on arrive par une grande route qui traverse la forêt de Sortlach ; à gauche, cette forêt s'arrête tout à coup, et laisse à découvert la plaine ; à droite, elle s'écarte pour faire place au village de Balhkeim ; puis elle reprend plus épaisse, et va s'étendre jusque de l'autre côté de l'Alle.

Oudinot arriva vers cette partie de la forêt qui s'ouvre sur la plaine, vers les trois heures du matin ; il ne faisait déjà plus nuit, et cependant il ne faisait pas jour encore. Au milieu du crépuscule, il vit luire une vive fusillade, et un instant après il aperçut son avant-garde, qui avait poussé jusqu'à Friedland, vivement ramenée par des forces triples des siennes. C'était un avis d'assurer la route d'Eylau par laquelle l'armée devait arriver. En conséquence, Oudinot jeta dans le bois de Sortlach deux bataillons de tirailleurs ; le village de Posthenen se trouvait à un quart de lieue de lui, sur son chemin ; il s'en servit comme d'un fort, pour indiquer son front et lier ses deux ailes, puis enfin il étendit le reste de ses troupes dans l'espace compris entre Posthenen et Heinrichsdorff. C'étaient cinq ou six bataillons, qui, disséminés sur une grande étendue, pouvaient faire croire à un nombre double. Quelques pièces de canon, disposées derrière des éminences, soutenaient cette poignée d'hommes ; en outre, un ruisseau sortant du bois de Sortlach couvrait tout ce front, tandis qu'un autre ruisseau, échappé du village de Posthenen, coupait le premier, et après avoir roulé une centaine de pas avec lui, se jetait dans un ravin, divisant en deux parties inégales la plaine de Friedland, et allait se perdre dans un étang qui borde le côté nord de la ville.

Au point du jour, la fusillade éclata. Les Russes avaient envoyé à l'attaque du bois de Sortlach tous les tirailleurs et tous les chasseurs de leur garde : c'était toute l'infanterie dont ils pouvaient disposer pour le moment ; mais chaque instant devait leur amener du renfort. Leur armée était partie de Schippenbeil dès la veille au soir, et, outre le pont de Friedland, trois autres ponts jetés sur l'Alle s'apprêtaient à leur donner passage. En attendant, comme nous l'avons dit, la fusillade était déjà engagée sur une ligne de 1,800 toises.

Ce fut en ce moment que Lannes parut. Il avait rallié la division Grouchy, et, sans attendre les carabiniers et les cuirassiers de Nansouty, il s'était mis en route. Il trouva l'ennemi qui commençait à se déployer en bataille, sa gauche appuyée à Posthenen et sa droite à Friedland ; il entra aussitôt en ligne, et quoiqu'il n'eût, y compris la division Oudinot déjà engagée, qu'une douzaine de mille hommes, il n'hésita point à prendre l'offensive. La cavalerie légère fut envoyée en première ligne, à la droite des grenadiers d'Oudinot, et Grouchy se plaça en réserve avec ses dragons ployés en colonnes, et préparés à repousser une attaque de flanc. Mais la précaution fut inutile ; la cavalerie légère, à peine arrivée en ligne, avait chargé l'aile gauche des Russes et l'avait culbutée. Cette aile s'était aussitôt retirée sous la protection d'une batterie ; comme si elle eût eu assez de ce premier échec, elle se tenait tranquille. Quant à la gauche, elle se tenait immobile, et à la manière dont elle se refusait, il était facile de voir qu'elle cachait quelque grand mouvement.

En effet, bientôt on vit poindre la tête d'une colonne qui s'avançait rapidement sur le village d'Heinrichsdorff, et qui s'en empara sans que notre cavalerie, empêchée par les ravins qui coupaient toute la plaine, pût l'en empêcher. Ce village fut aussitôt garni d'infanterie et d'artillerie. Ce mouvement avait cela d'inquiétant, qu'il conduisait à un double but. Les Russes pouvaient faire leur jonction, du bois, avec les Prussiens ; ensuite, se rabattant sur nos derrières, couper du reste de l'armée la division Lannes, qui venait de traverser le bois placé sur la route de Domnau.

Aussitôt Grouchy, pour parer à ce danger, laisse Lannes et Oudinot avec l'infanterie à Posthenen, se hâte de faire repasser le bois de Domnau à ses dragons, et, par un chemin plus facile et qui dérobe sa marche, s'avance en décrivant une courbe vers Heinrichsdorff. Bientôt, impatient de voir de ses propres yeux où en étaient les choses, il met son cheval au galop et devance ses dragons ; mais à peine a-t-il fait cinq cents pas, qu'il voit à travers les arbres étinceler les casques d'une troupe qui se replie en désordre. Ce sont les cuirassiers et les carabiniers de Nansouty, qui, ayant ordre de rejoindre, ont marché droit devant eux, et qui ont rencontré les Russes à Heinrichsdorff. Ne sachant pas à qui ils ont affaire, et voyant la plaine couverte au loin d'ennemis, ils n'ont pas tenu ou du moins n'ont tenu que mollement. En ce moment, du côté de Posthenen, arrive au galop et tout couvert de poussière un aide-de-camp de Lannes. C'était le jeune capitaine Guéheneuc, aujourd'hui lieutenant-général en Afrique.

— Général, s'écrie-t-il du plus loin qu'il voit Grouchy, empêchez l'ennemi de couper nos communications ; faites-vous tuer, s'il le faut, vous et vos hommes ; c'est l'ordre du maréchal.

Et il repart ventre à terre, impatient de reprendre sa part de la bataille, dont l'ordre important qu'il apporte l'a un instant éloigné.

Grouchy alors se jette au milieu des cuirassiers et des carabiniers de Nansouty, en leur criant de faire halte, et qu'il leur amène du secours. A sa voix, les fuyards se rallient ; Nansouty, qui combattait sur les derrières, arrive alors ; les deux généraux réunissent leurs efforts, et la nouvelle se répand que les dragons arrivent ; de loin déjà on voit briller leurs casques ; cuirassiers et carabiniers se reforment. Grouchy laisse à Nansouty le soin de les lui ramener, met son cheval au galop, arrive sur une hauteur, découvre tout le champ de bataille, distingue les colonnes d'infanterie russe qui débouchent de Friedland et s'avancent à grands pas vers Heinrichsdorff, précédées d'un nuage de cavaliers. Il n'y a qu'un moyen de mettre une

digue à cette mer qui monte. Il faut s'emparer, coûte que coûte, du village d'Heinrichsdorff où les Russes viennent de se retrancher, retourner contre eux leurs propres canons, tenir là jusqu'au dernier homme, et briser leur mouvement par notre résistance. En ce moment paraît une tête de colonne d'infanterie; c'est la brigade Albert des grenadiers d'Oudinot, qui accourt pressée par les ordres de Lannes, qui reconnaît de plus en plus la nécessité de ne pas permettre que l'ennemi déborde notre gauche.

Alors Grouchy se retourne, et aperçoit derrière lui ses fidèles dragons, et à leur gauche les cuirassiers et les carabiniers de Nansouty, qui, honteux de leur panique d'un instant, ont hâte de prendre leur revanche; Grouchy se met aussitôt à la tête de la brigade Milet, ordonne à la brigade Carrée de seconder son mouvement en tournant le village, et s'élance sur Heinrichsdorff, essuie le feu d'une batterie, qui lui tue une quinzaine d'hommes, et le feu de la mousqueterie qui lui en couche le double à terre, pénètre dans les rues, sabre l'infanterie, la repousse, la presse, la culbute, la rejette enfin au delà du village où l'attendent Carrée et ses dragons, qui en sabre à son tour une partie, et fait le reste prisonnier. Le village, les retranchements, et les 4 canons qui le défendaient sont à nous.

En ce moment, la cavalerie aperçoit ce qui se passe à l'extrémité de son aile droite, et se met à son tour au galop. Toute la plaine en est couverte, c'est une véritable tempête d'hommes et de chevaux qui arrive, et va fondre sur les deux régiments de dragons encore tout rompus par le désordre de la victoire. Heureusement, Nansouty paraît avec ses cuirassiers. Grouchy s'élance à leur tête, les entraîne après lui, et tombe comme une avalanche de fer au milieu de la cavalerie ennemie, qui, arrêtée dans son élan, est bientôt refoulée sur l'infanterie qui la suit; les cuirassiers les poursuivent, et vont se heurter sur les baïonnettes de ses premiers rangs qui ne peuvent faire feu, tant Russes et Français sont pêle-mêle. Grouchy s'aperçoit de l'hésitation de cette infanterie, et au lieu de se replier il continue son mouvement offensif; alors elle s'intimide, recule, se débande; Nansouty tombe sur elle avec ses carabiniers, et alors cavaliers et fantassins fuient ensemble, jusqu'à ce que des masses trop profondes pour être ébranlées les empêchent d'aller plus loin. Alors grenadiers et carabiniers viennent se ranger en bataille sur le plateau d'Heinrisc-dorff, tandis que la brigade Albert, envoyée par Lannes, s'établit dans le village, et comble l'intervalle qu'il y a entre lui et l'extrémité de notre aile gauche. Il y a alors sur ce point une trêve d'un instant, pendant laquelle on respire.

Pendant ce temps, au centre et à notre droite, Oudinot se maintient en faisant faire à ses grenadiers des miracles de courage et des chefs-d'œuvre de stratégie. Le terrain, coupé de flaques d'eau, de mamelons, de ravins et de petits bois, lui permet de dissimuler son infériorité numérique. Un rideau de tirailleurs, dont on ne peut reconnaître le nombre, cachés qu'ils sont dans les seigles, entretient un feu roulant sur toute la ligne; cependant ces tirailleurs, dont il faut éternellement dissimuler les pertes, épuisent peu à peu les bataillons qui les alimentent, et à la tête desquels Oudinot charge toutes les fois que l'ennemi tente quelque chose de plus décisif; peu à peu la division se fond et s'amoindrit; Oudinot fait avancer sa réserve, dernière et suprême ressource, et il en est à calculer si tout ce qu'il a d'hommes encore pourra durer jusqu'au moment où Napoléon arrivera. Aussi, profitant de la permission que l'Empereur lui a donnée de communiquer directement avec lui, il lui envoie son quatrième courrier :

— Dites à l'Empereur, lui dit-il, que mes petits yeux y voient bien, que j'ai toute l'armée russe devant moi, et que je ne pourrai pas tenir s'il n'arrive à mon secours.

En effet, la situation devenait effrayante. On voyait les Russes s'avancer par masses profondes, traverser les quatre ponts de l'Alle, et passer immédiatement de l'ordre de marche à l'ordre de bataille. Il était neuf heures du matin, et depuis cinq heures ses longues colonnes d'infanterie et ses trains d'artillerie n'avaient cessé de défiler. Grouchy et Nansouty, de leur côté, en étaient à leur douzième charge : les Saxons, qui formaient six escadrons placés sous les ordres du second, avaient été hachés, entourés de troupes trois fois plus nombreuses que les siennes. Ce n'était qu'à force de ruses, et en divisant sans cesse les efforts de l'ennemi, que Grouchy était parvenu à tenir. Enfin, vers sept heures, un renfort lui était arrivé; c'étaient les dragons Bataves, faisant partie de la division Mortier, qui avaient quitté Lampasch à une heure du matin, avaient fait sept lieues sans se reposer, et qui, malgré cette marche forcée, entraient en ligne sans respirer. Ils annonçaient, au reste, que les deux divisions d'infanterie sous les ordres du maréchal les suivaient à une lieue par derrière. Grouchy envoya un aide-de-camp annoncer sur-le-champ cette bonne nouvelle à Oudinot.

Elle arrivait à temps : un effort un peu puissant des Russes eût suffi pour déchirer cette toile d'araignée avec laquelle il leur faisait illusion; mais les Russes ne pouvant croire à tant d'audace, et ignorant qu'ils n'avaient devant eux qu'un corps d'armée, craignaient quelque surprise. Ce bois de Sortlach surtout, d'où partait un feu si vif de tirailleurs, leur semblait recéler des milliers d'ennemis prêts à les attaquer en flanc s'ils se hasardaient à nous forcer.

A neuf heures du matin, Mortier, qui précède son corps d'armée de quelques centaines de pas, arrive sur le champ de bataille, où il trouve Oudinot qui commande comme un général et qui se bat comme un grenadier. En arrivant, le cheval du maréchal est tué par un boulet de canon; Mortier se relève et monte sur un autre cheval. Ses têtes de colonnes paraissent : il court aussitôt à elles, place les trois régiments de la division Dombrowski en réserve derrière nos batteries, déploie les quatre régiments de la division Dupas à la droite d'Heinrichsdorff, relève les grenadiers d'Oudinot, qui sont au feu depuis cinq heures, par un bataillon du 4e d'infanterie légère et le régiment de Paris, et ordonne à ses braves de se faire tuer jusqu'au dernier, mais de ne pas reculer d'un pas.

La recommandation n'était pas inutile, car l'affaire devenait de plus en plus chaude. L'armée russe tout entière, c'est-à-dire 70 à 75,000 hommes, était en vue, et à peine en avions-nous 20,000 à lui opposer. Un grand mouvement se décidait enfin, on lui voyait former ses colonnes d'attaque : ces colonnes se dirigeaient vers le bois de Sortlach; il voulait donc déborder à la fois notre droite et notre gauche. Oudinot fait un dernier effort, et fait filer dans le bois les grenadiers que vient de faire relever Mortier, ainsi que tout ce qui lui reste de réserve disponible, et envoie un cinquième courrier à Napoléon.

Heureusement, au moment où l'ennemi aborde la forêt, Verdier arrive avec sa division; il amène quatre régiments, c'est le 2e et le 72e de ligne, et le 12e et le 2e léger. Ces quatre régiments ont été écharpés à Heilsberg; à peine se composent-ils de 3,000 à 3,500 hommes; mais ce sont des braves éprouvés; ce renfort, si faible qu'il soit, est donc d'un prix incalculable. Lannes les forme en colonne d'attaque; Oudinot se met à leur tête, et tombe avec eux

sur les colonnes russes qui attaquent le bois de Sortlach.

Cependant, comme nous l'avons dit, Napoléon était à Elplace : au premier courrier qu'il avait reçu d'Oudinot, il avait douté ; mais un second était arrivé, puis un troisième, puis un quatrième. Celui-là rencontre l'Empereur au moment où il part; c'était celui qui apportait la nouvelle la plus positive que l'Empereur eût encore reçue. A peine a-t-il fait un quart de lieue, qu'un aide-de-camp du général Lannes arrive à son tour ventre à terre. Napoléon le reconnaît.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Saint-Mars? lui dit-il; votre cheval a eu de la besogne, à ce qu'il paraît.

— Oui, sire, répond Saint-Mars, car le maréchal Lannes m'a dit de le crever, s'il le fallait, pour vous annoncer dix minutes plus tôt qu'il a l'armée russe tout entière sur les bras.

— Eh bien! que dites-vous de cela, monsieur de Saint-Mars? demande en souriant Napoléon.

— Je dis, sire, répond l'aide-de-camp, que c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo.

— Allons, messieurs, dit Napoléon en se retournant vers son état-major, ne faisons pas mentir M. de Saint-Mars ; pressez vos hommes, et en avant. Puis, cherchant des yeux autour de lui :

— Où est Ney ? demanda-t-il.

— Bien près de Friedland à cette heure, répondit le quatrième courrier du général Oudinot, car je l'ai rencontré avec ses deux divisions d'infanterie, et sa cavalerie en éclaireur, à une heure à peine de Domnau.

— Alors il doit être en ligne maintenant ; une fois qu'il a flairé la poudre, c'est fini.

A mesure qu'il avançait, au reste, Napoléon pouvait se convaincre de la vérité des rapports d'Oudinot et de Lannes ; on entendait rugir les bordées de canon, répétées par les échos de la forêt de Sortlach, et il était évident, au peu d'intervalle que les volées mettaient entre elles, que de part et d'autre on se battait avec un extrême acharnement.

En arrivant à Domnau, Napoléon rencontre le premier corps ; du plus loin qu'ils l'avaient aperçu, les généraux Victor et Maison avaient mis leurs chevaux au galop pour le joindre, et l'avaient fait ranger en bataille. Napoléon, après avoir fait compliment aux soldats sur leur belle tenue, s'avança aussitôt vers le général d'artillerie.

— Combien de pièces avez-vous, Lenormant? demanda-t-il.

— Trente-six, sire, répondit le général.

— C'est bien; il faudra chauffer, la reine aime les boulets. Puis, apercevant le général Dupont : — Prenez votre division, général, ajouta-t-il, je compte sur elle et sur vous pour gagner la bataille.

A ces mots, mettant son cheval au galop, Napoléon et son escorte laissèrent en arrière les différents corps que son passage électrisait. Bientôt il rencontra les prisonniers russes faits le matin par Grouchy à Heinrichsdorff ; puis le corps du maréchal Ney qui s'avançait au pas de course, et n'était qu'à une demi-lieue du champ de bataille ; enfin Napoléon déboucha à son tour par la trouée, et s'élançant sur le champ de bataille, il arriva au milieu des lignes de Lannes et d'Oudinot; mais déjà de loin il avait été reconnu, et les cris de *vive l'empereur !* répétés sur toute la ligne, avaient annoncé son arrivée à l'ennemi.

Lannes accourut au galop ; en deux mots il lui rendit compte de la situation, lui montra le champ de bataille couvert de morts, et le faible rideau d'hommes avec lequel il imposait à l'ennemi.

Puis Oudinot vint à son tour. Napoléon n'avait point oublié les six courriers qu'il en avait reçus.

— Je vous amène l'armée, lui dit-il.

— Elle est la bienvenue, sire, répondit Oudinot, car nous en avons diablement besoin.

— Mais où est donc l'Alle? demanda Napoléon en cherchant des yeux la rivière.

— Là, reprit Oudinot en étendant le bras vers l'orient et vers le nord, là, derrière l'ennemi. Ah ! ajouta-t-il en poussant un soupir, je lui mettrais bien le cul dans l'eau, mais j'ai usé mes pauvres grenadiers.

— Jusqu'à la réserve ? demanda Napoléon.

— Jusqu'à la réserve, tout est engagé, excepté un bataillon qui garde les munitions.

En ce moment, un obus tomba sur un caisson, le caisson sauta, et 14 hommes de ce bataillon, dernière ressource d'Oudinot, furent tués. Tous deux portèrent les yeux vers la route par laquelle devait arriver l'armée, mais rien ne paraissait encore.

— Combien croyez-vous qu'ils sont? continua l'empereur.

— Dame ! vous le voyez, sire, répondit Oudinot.

— Oui, mais en masse; vous qui les avez vus se déployer depuis le matin, vous en pouvez mieux juger.

— 70 à 80,000 hommes.

— Plus, plus, murmura Napoléon. Et à ces mots il fit un mouvement pour mettre son cheval au galop, afin de se rapprocher de l'ennemi, et gagner un mamelon du haut duquel tout le champ de bataille devait se déployer à ses yeux; mais Oudinot l'arrêta.

— Eh bien ! sire, lui dit-il, que faites-vous ? ce n'est pas là votre place ; j'y vais, moi, je ne veux pas que vous attrapiez leurs balles ; voyez comme elles ont arrangé mon cheval, et il lui montra le pauvre animal tout sanglant de trois blessures.

— Oudinot, lui dit l'empereur après l'avoir regardé avec émotion, je savais que partout où vous étiez je n'avais à craindre que pour vous; mais aujourd'hui vous vous êtes surpassé. Puis, reportant la vue sur les Russes : Encore quelques heures, ajouta-t-il, et si l'ennemi reste dans cette position il est perdu.

Alors Napoléon fait signe à Roustan de lui présenter sa longue-vue, l'applique un instant à son œil, parcourt tout l'espace compris entre le bois de Sortlach et le village d'Heinrichsdorff ; puis, repoussant de la paume de la main, les uns dans les autres, les tuyaux de sa lorgnette, il dicte à Berthier l'ordre de bataille suivant :

« Le maréchal Ney prendra la droite : il appuiera à la position actuelle du général Oudinot ; le maréchal Lannes fera le centre, qui commencera à la gauche du maréchal Ney, c'est-à-dire à peu près vis-à-vis du village de Posthenen ; la partie de la droite que forme actuellement le général Oudinot appuiera insensiblement à gauche pour renforcer le centre, et le maréchal Lannes réunira, autant qu'il le pourra, les divisions ; par ce ploiement il pourra se placer sur deux lignes.

« La gauche sera formée par le maréchal Mortier, qui n'avancera jamais; le mouvement devant être fait par notre droite et pivoter sur notre gauche.

« Le général Grouchy, avec la cavalerie de l'aile gauche, manœuvrera pour faire le plus de mal possible à l'ennemi, qui, par l'attaque vigoureuse de notre droite, sentira la nécessité de battre en retraite.

« Le général Victor formera la réserve ; il sera placé en avant du village de Posthenen, ainsi que la garde à pied et à cheval.

« La division Latour-Maubourg sera sous les ordres du maréchal Ney; la division La Houssaye sera sous les ordres du général Victor.

« L'empereur sera à la réserve, au centre.

« On doit toujours avancer par la droite, et l'on doit laisser l'initiative du mouvement au maréchal Ney qui doit attendre l'ordre de l'empereur pour commencer.

« Du moment où le maréchal Ney commencera, tous les canons de la ligne doivent doubler le feu, et dans la direction de protéger son attaque.



Lobau. Mortier. Ney. Victor. Grouchy.

« Devant Friedland, au bivouac, le 14 juin 1807, à deux heures après-midi.

« Le prince de Neufchâtel,
« major-général,
« Maréchal Al. BERTHIER. »

Ainsi, si le plan est exécuté comme il a été conçu, Ney enfoncera l'aile gauche des Russes, la repoussera sur la ville entre l'étang qui baigne ses murs au nord et l'Alle qui fait un retour au midi; puis il prendra le centre à revers, tandis qu'Oudinot, Grouchy et le reste de l'armée chargeront de front.

Malheureusement il faut plus de deux heures encore à Napoléon pour qu'il ait toute son infanterie; pendant ces deux heures, Nenningsen peut profiter de sa supériorité numérique et nous écraser; ou bien, refusant la bataille, se retirer par les quatre ponts jetés, les brûler ensuite et mettre la rivière entre lui et nous. En tout cas Napoléon, qui sent le besoin de réunir le plus grand nombre de forces possible, écrit à Murat, qu'il a détaché avec Soult et Davoust pour prendre Kœnigsberg :

« Au grand-duc de Berg,

« Devant Friedland, le 14 juin, à trois heures de l'après-midi.

« La canonnade dure depuis trois heures du matin; l'ennemi paraît être ici en bataille avec son armée. Il a voulu d'abord déboucher sur Kœnigsberg; actuellement il paraît songer sérieusement à la bataille qui va s'engager. Sa Majesté espère que vous serez entré à Kœnigsberg, et qu'avec deux divisions de cuirassiers et le maréchal Davoust vous aurez marché sur Friedland, car il est possible que l'affaire dure encore demain; tâchez donc d'arriver à une heure du matin ; nous n'avons point encore de vos nouvelles d'aujourd'hui. Si l'Empereur suppose que l'ennemi est en très-grande force, il est possible qu'il se contente aujourd'hui de le canonner, et qu'il vous attende. Communiquez une partie de cette lettre à MM. les maréchaux Soult et Davoust. »

Cependant l'Empereur doute encore que l'ennemi se hasarde ainsi à nous livrer bataille, ayant une rivière à dos, et sans autre moyen de retraite que quatre ponts, qu'une charge à fond peut faire tomber en notre pouvoir. Aussi la position lui paraît-elle si extraordinaire, qu'il envoie en reconnaissance tous les officiers qu'il trouve sous sa main; mais tous s'accordent dans leur rapport sur le mouvement offensif des Russes. Alors se retournant vers Savary :

— Allez donc à votre tour, lui dit-il, glissez-vous le long du bois, cherchez un endroit d'où vous puissiez

voir le pont, et revenez me donner une réponse positive.

Savary obéit, disparaît entre les arbres, et revient au bout d'un quart d'heure annoncer que non-seulement les Russes ne se retirent pas, mais encore qu'ils continuent de traverser les ponts pour passer sur la rive gauche de l'Alle, et qu'ainsi on doit s'attendre à ce qu'ils seront prêts dans une bonne heure.

— Eh bien ! moi aussi je suis prêt, dit l'Empereur ; j'ai donc une bonne heure sur eux, et puisqu'ils en veulent, je vais leur en donner.

En effet, Napoléon venait de voir apparaître ses têtes de colonnes. On laissa une demi-heure aux soldats pour se reposer ; on visita les armes, on renouvela et l'on doubla les munitions ; puis, profitant de trois magnifiques chaussées qui traversaient le bois de Sortlach, il y forma ses colonnes d'infanterie et de cavalerie. Puis, s'étant assuré que l'ordre de bataille avait été parfaitement compris des principaux chefs, il tira sa montre, sur laquelle toutes les montres avaient été réglées, et voyant qu'il était cinq heures précises, heure désignée par lui pour être celle de l'action, il fit tirer un coup de canon isolé; c'était le signal. Trois salves d'une batterie de 20 canons lui répondirent ; puis aussitôt tout déboucha, infanterie, cavalerie, artillerie, et la canonnade s'allumant comme si une longue traînée de poudre courait sur un espace de 1,800 toises, se fit entendre, concentrant tous ses feux sur la gauche des Russes, afin de favoriser le mouvement du maréchal Ney.

C'est qu'aussi, et à l'instant même, ses deux divisions d'infanterie sortaient des bois où elles s'étaient massées, et s'avançaient l'arme au bras dans la plaine, obliquant un peu à gauche et prenant pour but le clocher de Friedland, dont on ne voyait que la flèche, cachée qu'était la ville par une petite montée de terrain derrière laquelle coule la rivière.

Cependant les deux divisions ne manœuvraient point d'un pas égal ; celle de gauche, que commandait le général Bisson, s'avançait par échelons, lentement et comme à une parade ; celle de droite, qui était commandée par Marchand et qui se composait de cinq régiments, marchait en une seule colonne par divisions, et présentait une masse profonde d'environ 5,000 baïonnettes sur 60 hommes de front : c'était celle-là qui devait aborder la première l'ennemi ; en conséquence elle marchait au pas de charge, chassant devant elle une nuée de tirailleurs russes, dont le feu pétillait incessamment, sans que la masse géante daignât répondre à ce feu par un seul coup de fusil.

Elle marchait ainsi depuis un quart d'heure à peu près, quand tout à coup elle arrive à un coude de l'Alle qui lui barre le chemin, poussant dans la rivière ce qui avait essayé de s'opposer à son passage. En un instant tout le cours de l'Alle est couvert de tirailleurs russes qui se noient ; la colonne elle-même, après avoir tout chassé devant elle, arrive sur le bord de la rivière, qu'elle n'a pas vue, et est forcée de s'arrêter pour faire un à-gauche. Dans ce moment, de l'autre côté de la rivière, à portée de fusil d'elle, éclate une effroyable canonnade, et une grêle de mitraille vient fouiller ses rangs. A cette première volée, le colonel Fririon, du 69e régiment, et ses deux chefs de bataillon tombent blessés ; les officiers, qui voient la confusion prête à se mettre dans les rangs, s'élancent à la tête de leur compagnie, et répètent à haute voix les commandements supérieurs ; mais leur voix se perd dans le roulement du canon, et eux-mêmes disparaissent dans la fumée. Une seconde bordée succède alors à la première, et une troisième à la seconde : la mitraille tombe pressée comme la grêle en un jour d'orage. Au milieu de ce tumulte, un hourra se fait entendre ; c'est une charge de cavalerie qui tombe sur notre flanc gauche avec une telle rapidité, que les cavaliers ennemis qui se trouvent en face des intervalles des régiments franchissent au galop ces intervalles, et de notre gauche, où ils étaient, passent en bondissant à notre droite : le porte-aigle du 69e n'a eu que le temps de se jeter ventre à terre, et de couvrir son aigle de son corps. L'ouragan passe par-dessus lui sans le toucher ; alors il se relève et se jètte dans les rangs de ses camarades, qui un instant ont cru leur aigle perdue, s'ouvrent et se referment autour de lui avec des cris de joie

Alexandre DUMAS.

(La suite au prochain numéro.)

UN ÉPISODE DE L'HISTOIRE D'ÉCOSSE

SOUS CHARLES II.

I. — LES FIANCÉS.

Sur la côte orientale de l'Écosse, entre le golfe d'Édimbourg et celui du Tay, dans le comté de Fife, on voyait encore vers la fin du dix-septième siècle, non loin de la ville de Saint-André, une de ces jolies maisons de campagne auxquelles on a donné dans la suite le nom de *cottages*.

Celui dont nous parlons, malgré le haut rang qu'occupait dans l'Église son propriétaire, et malgré la rigidité des principes religieux de l'époque, offrait une délicieuse demeure.

La maison d'habitation avait le cachet d'une élégante simplicité ; la disposition du terrain s'y revêtait des formes gracieuses que l'art avait surprises à la nature ; les pièces de gazon d'un beau vert, les bouquets d'arbres distribués avec goût, mais jetés çà et là comme par hasard, les haies tondues soigneusement pour que l'œil pût embrasser à la fois et l'entière étendue et les nombreux accidents du sol, formaient de ce séjour champêtre un véritable Éden, où le révérend James Sharpe, archevêque de Saint-André et primat d'Écosse, venait chaque année passer la belle saison, accompagné de miss Emma, son unique enfant, sa fille chérie.

Dans la soirée du 2 mai de l'année 1679, sur la terrasse de cette jolie demeure, terrasse garnie d'un double rang d'ormes séculaires dont les branches, entrelacées et garnies

de feuilles touffues, formaient une longue suite d'arceaux délicieux, la jeune miss était venue, suivie de sa gouvernante, respirer le doux parfum des fleurs. Tantôt, vive et joyeuse, elle courait sur le sable fin de sa promenade chérie, tantôt, les coudes appuyés sur le mur qui longeait l'avenue, elle jetait ses beaux yeux sur les flots azurés qu'une brise légère poussait mollement jusqu'au pied de la falaise, dont la maison de son père occupait un point culminant.

Mais tout à coup Emma s'arrête, elle écoute, et sa préoccupation est telle, que les objets sur lesquels son regard semble arrêté ont eux-mêmes cessé d'exister pour elle. Cet état était trop peu ordinaire à la jeune miss pour ne pas frapper sa gouvernante : aussi mistress Betty se rapprocha-t-elle à l'instant de sa pupille.

— Chère fille, lui dit-elle, pourquoi donc cette inaction, cette sombre méditation, quand tout vous sourit, quand tout concourt...

La jeune fille se tourna vivement vers sa gouvernante, lui mit la main sur la bouche en plaçant elle-même un doigt sur ses lèvres, et, par un prompt et léger mouvement, elle éloigna mistress Betty du bord de l'avenue, de manière à ce que l'une et l'autre fussent cachées derrière les arbres; car, du sentier pratiqué le long du mur près duquel elles se trouvaient, il était facile aux passants d'apercevoir ceux que le spectacle de la mer attirait sous les arceaux des ormes.

A peine Emma et sa gouvernante se furent-elles mises à l'écart, que des pas retentirent sur le sentier, des sons de voix, confus d'abord mais successivement plus distincts, se firent entendre, et des paroles prononcées dans le dialecte des Écossais des hautes terres vinrent glacer d'épouvante la fille du prélat.

Tant qu'elle put saisir la moindre syllabe, la jeune fille demeura immobile et serrée contre l'arbre qui lui servait d'appui; mais dès que la voix de ceux qui suivaient le sentier eut cessé de parvenir jusqu'à elle, quand elle ne distingua plus que le bruit léger de pas lointains, la force qui l'avait soutenue jusqu'alors l'abandonna, ses genoux fléchirent, et son corps s'affaissa dans les bras de sa gouvernante, qui suivait avec anxiété tous les mouvements d'Emma.

— Misérables Higlanders! dit mistress Betty en faisant respirer à la jeune fille les sels que par prévoyance elle portait toujours sur elle. Qu'ont-ils pu dire, pour jeter ainsi le trouble dans le cœur de cette chère enfant?... Pourquoi faut-il que je ne comprenne pas leur maudit jargon?

Les sels, l'air du soir devenu plus frais, agirent promptement sur Emma, elle reprit bientôt l'usage de ses sens; ses beaux cheveux blonds, en désordre sur ses blanches épaules, furent promptement renoués sur sa tête, et, appuyée sur le bras de sa gouvernante, elle reprit le chemin de la maison.

— Me direz-vous maintenant, chère fille, ce qui a causé votre trouble et votre malaise?

— Hélas! bonne Betty, à toi je puis confier mes craintes. Ne t'ai-je pas toujours fait lire dans mon cœur? Témoin de mes joies enfantines, ne les as-tu pas toujours partagées? Mes sentiments les plus secrets, ne te les ai-je pas toujours confiés? Et quand ce matin mon père me présenta Henry Honyman comme l'époux qu'il me destinait, heureuse et fière de ce choix, n'ai-je pas couru t'apprendre un événement qui met le comble à mes vœux! Ah! ce n'est pas la beauté de Henry, ce ne sont pas seulement ses belles qualités qui me l'ont fait désirer pour époux. Devenu le pupille de mon père depuis que le sien succomba sous les coups de fanatiques presbytériens, dès mon enfance, le fils de l'évêque des Orcades fut de ma part l'objet d'une affection qui prit naissance dans le souvenir de la fin tragique de son père, auquel je devais les jours du mien. Abrités sous le même toit, élevés par le même maître, ensemble nous avons puisé à la source féconde de l'instruction paternelle. Nos études, nos jeux, nos plaisirs furent communs, et c'est ainsi que notre jeune amitié trouva chaque jour de nouveaux aliments, jusqu'au moment où, se transformant en un sentiment plus tendre, elle nous laissa entrevoir l'espoir du doux avenir que mon père lui-même a préparé. Tu sais d'ailleurs, bonne Betty, les démarches et les persécutions de sir David Hackston; tu n'as pas oublié que, guidé par un fol amour, ou plutôt par un téméraire orgueil, cet homme n'a pas craint de multiplier ses odieuses obsessions pour me faire connaître sa passion; comme si la crainte de réveiller dans l'esprit de mon père des inquiétudes qui paraissent calmées, et l'assurance que sir David Hackston ainsi que John Balfour, son beau-frère, se sont placés à la tête des non-conformistes de ce canton, n'étaient pas deux motifs plus que suffisants pour me faire repousser avec ménagement une pareille recherche.

— Aussi, toutes les fois que j'ai eu occasion de le rencontrer, ai-je eu soin de lui dire : « Vous comprenez, sir David, que la chère enfant est trop jeune pour songer au mariage. Les grands seigneurs de l'Écosse auraient beau rechercher son union, ils n'obtiendraient pas le consentement de son père, car, après le culte de Dieu, ce saint homme n'a ici-bas d'autre consolation que sa fille. D'ailleurs, il faut laisser le temps à Sa Grâce d'oublier la conduite qu'a tenue envers elle votre beau-frère Balfour. D'un autre côté, la jeune fille est si heureuse chez son père, qu'elle ne voudrait pour tout au monde prendre un parti qui l'éloignât de lui. Et puis, ajoutais-je, entre nous, sir David, quoique vous soyez maintenant cité pour le rigorisme de vos mœurs, pour la rigidité de vos principes religieux, votre complet retour dans la voie du Seigneur n'a pas encore effacé le souvenir de votre jeunesse dissipée. Le temps est un grand maître! et Dieu est le maître du temps! » Ma dernière entrevue avec lui date du printemps dernier, et je vous crois débarrassée pour toujours des importunités de cet homme, qui, dit-on, s'est jeté dans les opinions extrêmes des whigs les plus exaltés.

— Comme toi, depuis un an, mon amie, je me croyais à l'abri de tout danger; mais si je n'ai plus à redouter pour mon père la rage fanatique des enthousiastes presbytériens, si le laps de temps écoulé depuis le dernier attentat dont il a été l'objet me donne lieu d'espérer que sa vie n'est plus menacée, j'ai maintenant à trembler pour une autre existence, pour des jours qui, après ceux de mon père, me sont devenus les plus précieux.

— Expliquez-vous, chère enfant, je tremble d'effroi!

— Si, à l'instant, tu m'as vue immobile, dévorant avec avidité les paroles de ces hommes qui ont passé si près de nous que pas un mot de leur conversation ne m'a échappé, c'est que, dans leur mystérieux entretien, j'ai deviné un horrible projet.

— Et ce projet, quel est-il?...

— Celui de venger, sur le fils de l'évêque des Orcades, la mort de Mitchell, son meurtrier!...

— Bonté divine! Il n'en sera pas ainsi!

— Non, grâce à elle, il n'en sera pas ainsi! répliqua vivement Emma. C'est à sa protection que je dois la découverte d'un projet homicide, c'est à elle que je devrai qu'il ne soit point exécuté. Mais, bonne Betty, surveille nos

serviteurs; il doit en être quelques-uns qui, ou égarés par un excès de zèle religieux, ou séduits par l'or, épient nos démarches et rendent compte au dehors de ce qui se passe dans la maison de mon père. Les deux hommes que j'ai entendus ne sont autres que sir David, et Balfour, son beau-frère. C'est de la bouche de ce dernier que sont sorties les menaces sanguinaires qui ont glacé mes sens : non-seulement le fanatique presbytérien a appris que ce matin même mon père a décidé mon mariage avec Henry, il sait encore que celui-ci doit faire demain une partie de chasse, et c'est demain qu'il a résolu de faire tomber l'infortuné jeune homme sous ses coups.

L'entretien que nous rapportons en était à ce point lorsque Emma et sa gouvernante entrèrent dans le parloir, éclairé en leur absence, mais vide encore de ceux que la jeune fille croyait y rencontrer. Il était nuit close, et l'absence prolongée du révérend M. Sharpe fut pour sa fille une nouvelle cause d'effroi. Elle se disposait donc à sortir de nouveau pour aller à sa rencontre, lorsque le bruit du lourd carrosse de l'archevêque se fit entendre. L'émotion de la jeune fille se calma; elle eut le temps de recommander à sa gouvernante le silence le plus absolu sur ce qui venait de se passer, et ce fut avec la sérénité la mieux étudiée et l'empressement le plus naturel qu'elle courut au-devant de son père, qui la ramena dans le parloir, non sans qu'elle eût échangé avec Henry le plus tendre regard.

L'archevêque de Saint-André, primat d'Écosse, avait été, à l'époque de la restauration, l'agent le plus actif des presbytériens. Soit que, par un retour sur lui-même, il eût reconnu que le zèle outré de ses coreligionnaires pouvait entraîner de funestes conséquences pour son pays, soit qu'il eût puisé à la cour de Charles II des idées d'élévation qui avaient toujours été en opposition avec celles dans le cercle desquelles il s'était maintenu jusqu'alors, toujours est-il qu'il fut forcé, en acceptant la plus haute charge du nouvel établissement épiscopal, de changer de principes, et que ce changement déchaîna contre lui tous ceux qui avaient à lui reprocher sa désertion de la vieille cause et tous ceux qui s'étaient déclarés les fougueux partisans de la nouvelle. De sorte que, devenu un objet d'animosité générale, il n'était pas étonnant qu'il se trouvât exposé à rencontrer, dans une secte aussi enthousiaste que celle des non-conformistes, quelques fanatiques qui se croyaient le droit d'exercer un *jugement sur lui*, en d'autres termes, d'attenter à sa vie.

L'intolérance de l'archevêque, les rigueurs qu'il exerça, et qui furent la cause de longues calamités dont l'Écosse eut à gémir, sont du domaine de l'histoire, et nous n'avons pas pour mission de les excuser ; mais ce que nous ne devons point passer sous silence, ce sont les bonnes qualités qui faisaient de lui un savant distingué, un excellent père de famille, un ami sûr, un prélat austère dans ses mœurs, mais vivant cependant avec la dignité convenable à son rang.

Sa fille, dont la naissance coûta la vie à sa femme, lui était devenue d'autant plus chère qu'elle était le dernier et le seul enfant qui lui fût resté d'une heureuse union.

A l'époque où ce récit a emprunté sa date, l'archevêque, parvenu à un âge avancé, craignant, quoiqu'il ne l'avouât jamais, que ses ennemis ne renouvelassent contre lui leurs criminels attentats, et ayant remarqué l'attachement mutuel de son Emma et du fils de son malheureux ami, résolut de les unir, et le matin même de ce jour, les jeunes gens avaient été fiancés.

Henry Honyman atteignait ce moment de la vie où l'éclat de la jeunesse se pare des attributs de la force. Orphelin à l'âge de quinze ans, il n'avait quitté depuis ce moment le toit hospitalier de l'archevêque que pour aller se faire reconnaître à la tête de la compagnie que la faveur dont jouissait son bienfaiteur, et le rang de celui-ci parmi les membres du Parlement, lui avaient obtenue dans un régiment de cavalerie. Depuis trois ans Henry était en possession de son emploi, et s'il passait à sa garnison six mois de l'année, les six autres mois appartenaient à la maison de campagne de l'archevêque, ou à l'habitation qu'occupait le prélat dans la ville de Saint-André.

A peine entrés dans le parloir, l'archevêque et son jeune ami s'excusèrent de leur retard.

— Du moment où je vous revois, mon père, vos excuses deviennent inutiles ; mais les graves occupations de votre ministère, lorsqu'elles vous retiennent à la ville, ne me seront jamais une raison pour calmer les inquiétudes que me cause votre retard.

— Vous me donnez, chère enfant, une preuve de votre bon naturel. Cependant, s'il était vrai que ce retard ne provînt pas de moi, mais de votre fiancé, que lui diriez-vous, à lui ?

— Ce que ma respectueuse affection ne me permettra jamais de vous adresser.

— Alors, ma chère, grondez bien fort Henry, je vous livre le coupable.

— Et le coupable, dit sir Henry, se met entièrement à la discrétion de son jeune mentor.

— Ne plaisantez pas, monsieur! Au surplus, je ne veux pas vous juger sans vous entendre, et quand je connaîtrai la cause qui vous a fait retenir mon père à la ville, je jugerai si je dois ou non profiter de la liberté que vous m'accordez.

— Je prévois alors que la réprimande ne sera pas sévère, car votre Henry, chère Emma, a, malgré mes instances, pris à peine le temps de faire toutes les acquisitions qu'il projetait, quoiqu'il ait rempli ma voiture de tout un attirail de chasse qui doit lui servir demain...

— Henry n'ira pas à la chasse ! s'écria la jeune fille avec une vivacité qu'elle ne fut pas la maîtresse de réprimer.

— Vous usez largement de vos droits, chère Emma, reprit Henry avec douceur ; mais, de même que le juge ne condamne point un accusé sans l'entendre, il ne prononce point son arrêt sans le motiver.

Emma comprit la fausse position dans laquelle l'avait jetée sa précipitation.

— Henry, reprit-elle en s'adressant à celui-ci, vous n'interpréterez point défavorablement la forme vive, brusque peut-être que j'ai donnée à ma pensée : je sais trop que ni aujourd'hui ni dans l'avenir je n'ai point d'ordre à vous imposer; mais si vous voulez faire quelque chose qui me soit agréable, vous me sacrifierez votre partie de chasse.

Henry allait répondre, le père d'Emma ne lui en laissa pas le temps.

— Mais les motifs! Emma... Henry vous a demandé des motifs.

— Les motifs, mon père : ils sont d'abord dans les dangers qui peuvent résulter d'un semblable exercice...

— L'homme prudent voit le mal et se met à couvert, dit l'archevêque.

— L'imprudent passe outre, et il trouve sa perte, répliqua promptement Emma, qui acheva ainsi le sens du proverbe de Salomon qu'avait cité son père. — Mais, continua-t-elle, si vous m'aviez permis d'achever ma pensée, mon père, j'aurais ajouté que les dangers de la chasse ont surtout aujourd'hui frappé mon esprit. Henry est fou de cet exercice. Sans me rendre compte des plaisirs qu'il y

trouve, je n'en ai calculé pour lui que les périls. Je me suis tout à coup effrayée de ce qui jusqu'alors ne m'avait causé aucune alarme; en vain ai-je voulu chasser ce souvenir de ma mémoire, il m'a continuellement poursuivie, et j'étais encore sous la pénible impression qu'il m'a causée, lorsque vous m'avez appris...

— C'est une folle idée, chère enfant, qu'il faut chasser de votre mémoire. Henry, dans la carrière qu'il s'est choisie, n'a-t-il pas de plus grands dangers à courir? cependant ces dangers ne vous ont point effrayée. Je vous le répète, Emma, éloignez de votre esprit le souvenir de périls qu'a enfantés votre imagination. Demain vous viendrez avec moi à Saint-André, et à votre retour vous serez heureuse de retrouver votre fiancé qui aura consacré au plaisir d'Esaü la journée que nous ne pouvons lui accorder.

Henry avait gardé le silence et se proposait à son tour de combattre les objections d'Emma, lorsque, jetant les regards sur celle-ci, il remarqua la pâleur de la jeune fille et ses yeux mouillés de larmes. Par un élan soudain, se rapprochant d'elle et lui prenant la main :

— L'obligation que je me suis imposée, lui dit-il, de ne jamais contrarier vos désirs, vous m'offrez la première occasion d'y satisfaire. Rassurez-vous, chère Emma, je renonce volontiers à un plaisir qui, ne vous causât-il que de vaines alarmes, cesserait par cela même d'en être un pour moi. Quand, revenue d'une soudaine impression dont la manifestation m'est trop chère pour que je n'y cède pas, vos craintes se seront dissipées, alors seulement je me livrerai, mais avec votre assentiment, à l'exercice qui a pour moi, comme vous le dites, un attrait auquel vous seule pouvez me faire renoncer.

Le plus doux incarnat colora à l'instant la jolie figure d'Emma, ses larmes disparurent, et le plus gracieux des sourires dédommagea Henry du sacrifice qu'il venait de faire à sa fiancée.



Le thé, dont l'importation ne remontait pas en Angleterre à plus de trois années, fut alors servi ; l'enjouement et la gaieté présidèrent à ce léger repas. Heureuse d'avoir détourné le coup qui menaçait la vie de Henry, Emma fut tour à tour gaie, aimable, spirituelle; et quand, remontée dans sa chambre, elle eut fait connaître à la bonne Betty comment elle était parvenue à déjouer les projets homicides de sir David et de Balfour, la jeune fille s'endormit dans le calme de l'innocence. Hélas! elle était loin de prévoir que, dès le lendemain, la robe virginale de la fiancée serait inondée d'un sang plus précieux encore que celui de Henry.

§ II. — JOHN BALFOUR DE KINLOCH.

La réformation de l'Église, opérée en Angleterre par le roi Henri VIII, fut, on le sait, déterminée par le refus du pape de consentir au divorce de ce monarque, qui voulait répudier la reine sa femme, sœur de Charles-Quint, pour contracter un nouveau mariage avec la belle et infortunée Anne de Boulen.

Malgré les sollicitations de Henri VIII, Jacques V, conseillé par l'archevêque Beaton et par son neveu David Beaton, qui par la suite devint cardinal, s'opposa de tout son pouvoir à l'introduction de la réforme dans tout le royaume d'Écosse.

Quoi qu'en aient dit plusieurs historiens, ce prince demeura jusqu'à sa mort fidèlement attaché à la religion catholique.

Cependant les prédications de Calvin ayant attiré en Allemagne quelques savants écossais, ceux-ci embrassèrent avec ardeur les doctrines du grand réformateur, et, de retour dans leur patrie, munis des exemplaires de l'Écriture sainte qu'ils avaient rapportés du continent, ils multiplièrent leurs enseignements et leurs prédications, et convertirent aux nouvelles doctrines une foule d'Écossais de tous les rangs et de toutes les conditions.

Les persécutions renaissantes exercées contre les protestants, les cruelles exécutions de quelques-uns de leurs prédicateurs, la résignation de ces derniers à supporter les supplices auxquels ils étaient condamnés, augmentèrent le nombre des disciples de Calvin. Leur parti s'accrut tellement, qu'enfin il prit les armes, et que, secouru par les troupes d'Élisabeth, il parvint à repousser de l'Écosse les Français qu'y avait appelés la veuve de Jacques V, régente du royaume pendant la minorité de Marie-Stuart.

Dès lors la constitution religieuse de l'Église d'Écosse se trouva changée entièrement. Mais il est important de faire remarquer, dès à présent, que ses doctrines différaient essentiellement de celles adoptées par les réformateurs anglais. Ces derniers avaient substitué au pouvoir du pape celui de la couronne, comme chef de l'Église d'Angleterre, et avaient admis la division du clergé en évêques, doyens, prébendaires et toutes les autres classes de la hiérarchie ecclésiastique. Les réformateurs écossais, au contraire, supprimèrent cette distinction de rangs; ils ne voulurent pas plus permettre au chef de leur État de s'immiscer dans les affaires de l'Église, qu'à leurs ministres de se mêler des affaires temporelles. Ils formèrent une congrégation, à laquelle fut confiée la direction de toutes les affaires religieuses. Les immenses richesses du clergé catholique, qui formaient la moitié du revenu territorial de l'Écosse, furent presque en totalité accaparées par les lords du royaume; la plus minime partie en fut affectée à l'entretien du nouveau culte.

Après la mort d'Élisabeth, Jacques VI passa du trône des Stuarts sur celui des Tudors, et, par ce fait, la réunion des deux royaumes fut à peu près accomplie. Le roi, auquel les sévères presbytériens d'Écosse avaient refusé de devenir un des membres les plus inférieurs de leur clergé, se vit tout à coup proclamé chef du pouvoir spirituel de l'Angleterre. Aussi dès lors ses efforts tendirent-ils à ramener les deux Églises au même principe d'unité; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à introduire l'épiscopat dans la nouvelle Église d'Écosse. Les plus zélés presbytériens ne voyaient dans cette mesure, pour l'Église pure et réformée d'Écosse, qu'un retour vers les rites et les fêtes de l'Église de Rome. Cependant il obtint encore l'adjonction de quelques cérémonies adoptées par le rite anglican, et laissa à son successeur la tâche d'amener les deux Églises de la Grande-Bretagne à une conformité complète.

Sous le règne de Charles Ier, deux partis religieux se dessinèrent d'abord; l'un se rangea du côté du haut clergé, l'autre réunit tous les *puritains*, c'est-à-dire ceux qui n'admettaient pas les rites, les cérémonies de l'Église, l'observance de certaines formules, l'usage de certains habits pontificaux dans le service divin, qu'adoptaient rigoureusement ceux qui appartenaient au premier de ces partis. Le nouveau roi soutenait le haut clergé; il autorisa les poursuites dirigées contre les puritains réfractaires : les amendes et les emprisonnements excitèrent de plus en plus l'animosité de ceux-ci. Ces funestes dissensions entre l'Église et l'État n'agitèrent pas seulement l'Angleterre, elles troublèrent surtout l'Écosse, et y déterminèrent une crise fatale.

L'introduction d'une nouvelle liturgie dans le service divin de l'Église d'Écosse souleva l'indignation unanime; une assemblée générale du clergé, tenue à Glascow, à laquelle on donna le nom de *covenant*, abolit l'épiscopat et dépouilla de leur pouvoir les évêques existants. Pour soutenir ces mesures hardies, les covenantaires prirent les armes.

Leur armée ne se contenta pas de donner une nouvelle sanction au covenant, elle marcha contre les troupes du roi, qu'elle défit à Newburn, séjourna en Angleterre, et ne retourna en Écosse que lorsque Charles Ier, menacé par les *indépendants*, se trouva obligé de renoncer à faire rentrer dans le devoir la convention des États écossais, qui avait déclaré que l'Église de l'Écosse était fondée sur le pur presbytérianisme.

Depuis ce moment, les Écossais, qui se seraient volontiers rangés du côté du roi, s'il avait voulu donner une sanction authentique au covenant et à la ligue solennelle formée plus tard entre les presbytériens et le parlement anglais, devinrent les ennemis les plus acharnés de l'infortuné monarque, dont l'attachement à la religion qu'il avait juré d'observer ne se démentit jamais. Les presbytériens, excités par les prédications fanatiques de leurs ministres, livrèrent aux Anglais Charles Ier, qui était venu se confier à eux; ils pleurèrent ensuite sa mort, et ils offrirent la couronne à son fils Charles II, qui, en l'acceptant, se soumit aux obligations de la ligue solennelle du covenant.

Mais les armes victorieuses de Cromwell ayant forcé le nouveau roi à regagner le continent, celui-ci fut contraint d'y séjourner jusqu'au moment où Richard Cromwell abdiqua le protectorat.

Si les troubles de l'Écosse avaient d'abord ébranlé le trône de Charles Ier, ce fut aussi de l'Écosse que naquit la révolution qui replaça sur le trône son fils et son successeur. Les presbytériens, las du joug despotique de Cromwell et des indépendants, et se rappelant la sanction donnée par Charles II à la constitution de leur Église, hâtèrent de tous leurs efforts la restauration.

Mais celle-ci fut loin de justifier les espérances des *covenantaires*. La publication de *l'acte d'uniformité*, dont le but était d'assujettir aux observances de l'Église épiscopale, enleva leurs bénéfices aux ministres presbytériens qui se faisaient un scrupule de devenir épiscopaux; et c'est ainsi que plus du tiers des paroisses de l'Écosse furent privées des ecclésiastiques qui les desservaient.

Alors se formèrent les *conventicules*, dans lesquels se réunirent les congrégations presbytériennes fidèles à la loi du covenant, où elles pouvaient entendre encore la voix de leurs anciens prédicateurs et y recevoir leurs instructions religieuses. De là, la désignation de *non-conformistes*.

Ces conventicules se tinrent d'abord dans les maisons par-

ticulières, dans des granges ou autres bâtiments. Mais la persécution la plus violente s'attachant à ces secrètes réunions, elles se tinrent en plein air, loin de tous les yeux, dans des lieux montagneux et solitaires. Ceux qui les composaient, se croyant en droit d'user de la force, dont leurs persécuteurs abusaient eux-mêmes, s'y rendaient en armes.

Nous avons cru ces renseignements indispensables à l'intelligence des faits que nous rapportons; ils détruiront d'ailleurs toute supposition d'efforts d'imagination, et seront un témoignage de l'authenticité des faits que nous avons voulu présenter à nos lecteurs.

Le lendemain des événements que nous avons rapportés dans le chapitre précédent, deux cavaliers, enveloppés d'un manteau qui recouvrait le costume simple et sévère que portaient alors les presbytériens, la tête couverte d'un feutre à larges bords, traversaient la bruyère déserte de Magus-Moor, située à trois ou quatre milles de la ville de Saint-André. La lourde carabine dont chacun d'eux était armé reposait sur son porte mousqueton. Tous deux, ayant abandonné la bride de leur cheval, marchaient au pas, et si près l'un de l'autre, que souvent leurs longs éperons se heurtaient en se croisant.

L'un des deux cavaliers, homme de trente-six ans, à la taille élevée, aux traits fortement prononcés, quoique à la physionomie expressive et distinguée, paraissait écouter avec recueillement et intérêt ce que lui disait son compagnon.

Celui-ci, dont le teint basané, la barbe rousse, les traits durs et farouches, les yeux presque louches, donnaient à sa physionomie un aspect dur et repoussant, parlait avec la gravité d'un homme qui a la conscience de l'importance de sa parole. Ce second personnage, d'une taille moins élevée que celle du premier, était cependant d'une constitution vigoureuse. Son maintien, l'habileté avec laquelle il réprimait les mouvements impétueux de son coursier quand le noble animal cherchait à prendre une autre allure que celle à laquelle il se trouvait contraint, les signes non équivoques de l'habitude du commandement, tout paraissait indiquer que ce singulier personnage n'était pas demeuré étranger aux chocs violents et tumultueux dont l'Écosse avait été le théâtre.

Il achevait de parler, lorsque son compagnon de voyage lui adressa cette question :

— Ces temps de désolation, quand donc auront-ils un terme?...

— Quand le Seigneur aura abaissé ceux qui habitent dans les lieux élevés; quand il aura humilié la ville superbe; quand il l'aura fait descendre dans la poussière.

— Mais, cependant, frère, quand les ennemis de la foi triomphent, quand le nom du Seigneur ne retentit plus que dans les antres profonds des rochers, quand il n'est redit que par l'écho de nos forêts; quand le petit nombre des ouvriers de la vigne du salut diminue chaque jour, que chaque jour le sang de nos martyrs coule sur tous les points du royaume, quel espoir reste-t-il pour l'avenir?

— Qu'importe, David, la faiblesse du nombre, si le petit nombre est dans la voie du Seigneur?

La conversation des deux voyageurs demeura un moment suspendue. Il est évident que le dernier exerçait sur l'autre un grand ascendant. C'est qu'en effet le premier, livré dans sa jeunesse à la fougue des passions, n'avait que depuis peu de temps embrassé la vie austère des puritains, et qu'il s'était choisi pour guide celui des non-conformistes qui, dans le comté de Fife, se faisait remarquer par le zèle le plus fanatique et les prédications les plus virulentes. D'ailleurs, les relations de famille ajoutaient encore à la liaison qui résultait des mêmes principes religieux.

Après quelques moments de silence, le puritain à la taille élevée s'adressa de nouveau à son compagnon :

— Ainsi, dit-il, pour en revenir à Mitchell, quatre mois ne se sont pas encore écoulés depuis que la fureur de nos oppresseurs a répandu le sang du juste.

— Et comme celui d'Abel, depuis ce moment fatal, il crie de la terre au Seigneur et demande vengeance.

— Et il l'obtiendra, frère, puisque nous l'avons résolu. Mais comment l'infortuné ministre a-t-il pu être mis à mort, puisque dans la première information, il avait reçu la promesse du grand-chancelier que sa vie serait épargnée?

— En quoi les Madianites ont-ils épargné les enfants d'Israël? Ceux-ci, comme nous, ne furent-ils pas obligés de se retirer dans les antres et dans les cavernes des montagnes? Mais que leurs horribles cruautés déchirent nos chairs et brisent nos os; un nouveau Gédéon se lèvera d'entre nous et fera tomber sur eux toute la colère du Seigneur.

Dans ce langage mystique, le second de nos deux interlocuteurs apprit au premier les détails de l'exécution du ministre Mitchell. Il lui expliqua comment, après dix ans de captivité, et malgré l'assurance la plus formelle du chef de la justice qu'il ne perdrait point la vie, après avoir été soumis aux plus cruelles tortures, il paya de sa tête, le 7 janvier 1679, le meurtre de l'évêque des Orcades, dont, au surplus, dans la longue instruction de son procès, il s'était reconnu coupable.

La sagacité de nos lecteurs aura deviné, dans les deux puritains dont nous avons reproduit une partie de la conversation, les deux personnages qui, la veille, avaient causé à la fille de l'archevêque de Saint-André une frayeur si soudaine et si naturelle. En effet, ils n'étaient autres que sir David Hackston de Rathillet, riche gentilhomme du comté de Fife, et Jonh Balfour de Kinloch, aussi appelé Burley, beau-frère du premier, et que Walter Scott a rendu célèbre dans son roman intitulé les *Puritains d'Écosse*.

Sir David, comme nous avons eu déjà occasion de le dire, entraîné par la fougue de ses passions, s'était, dès sa plus tendre jeunesse, livré au désordre et à l'inconduite; mais il avait fait, quelque temps avant l'époque que nous rapportons, un retour sur lui-même; il s'était jeté tout à coup dans les rangs des non-conformistes les plus enthousiastes, et, donnant à la vivacité de ses impressions un nouvel aliment, il devint un des puritains les plus exaltés, et partagea avec son beau-frère Balfour toutes les entreprises qui avaient pour but de venger les exactions et les persécutions dont étaient accablés les rigides observateurs du covenant.

John Balfour, quoiqu'il ne fût pas des plus religieux, affectait de le paraître aussi bien par les actes extérieurs de sa vie que par la forme mystique de son langage. Il s'engageait dans toutes les entreprises périlleuses, dans toutes les querelles qui s'élevaient à l'occasion des troubles de l'Église, et se portait le défenseur de tous les opprimés. De sorte que son caractère impétueux et son zèle fanatique le faisaient considérer comme l'appui le plus solide de la foi presbytérienne. Ce fut sans doute cette réputation, si peu méritée d'ailleurs, qui engagea sir David à se laisser conduire par son beau-frère dans la nouvelle voie où il s'était engagé.

Les deux cavaliers avaient atteint les dernières limites de la bruyère et touchaient à la lisière d'un bois qui la bornait à l'ouest, quand un troisième cavalier, qu'à son

costume on jugeait appartenir au parti des non-conformistes, arrivant à toute bride, dit à l'oreille de Balfour quelques mots qui ne purent être entendus par David Hackston.

La communication faite à Balfour par le nouveau venu ne valut à celui-ci aucune réponse ; seulement, les traits du fanatique se contractèrent un moment, puis reprirent bientôt le calme qu'il savait leur imprimer. Piquant son cheval des éperons, il s'enfonça dans le bois, suivi des deux autres cavaliers, et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint un endroit solitaire, où l'attendaient six autres de ses coreligionnaires, auxquels il avait fixé ce lieu de réunion.

A la vue de Balfour, ceux qui l'attendaient déposèrent leurs armes et les placèrent dans l'ordre mis en usage par les soldats ; ils enlevèrent leurs selles, les placèrent par terre circulairement en guise de siéges, et attachèrent leurs chevaux aux arbres voisins, ainsi qu'ils avaient coutume de le faire dans les conventicules ; Hackston, Balfour et le cavalier qui les avait rejoints firent de même.

A défaut de ministre, Balfour, suivant l'usage qu'il avait contracté, s'empara des fonctions de prédicateur, et prit pour texte ce verset du livre d'Isaïe :

« Le pays a été profané par ses habitants, parce qu'ils « ont transgressé les lois, ont changé les ordonnances, et « ont violé l'alliance éternelle. »

Dans sa fanatique exaltation, dans sa furibonde éloquence, après avoir rappelé à ses auditeurs les violences auxquelles les fidèles covenantaires avaient été exposés depuis le rétablissement de l'épiscopat en Écosse ; après avoir compté les nombreuses victimes immolées à la rage de leurs oppresseurs, il insista plus particulièrement sur les événements récents. Les horribles persécutions de James Turner, l'inflexible cruauté de Lauderdale, furent présentées de manière à justifier la résolution qu'ils avaient adoptée de repousser la force par la force et de faire retomber la vengeance du Seigneur sur ceux qui persécutaient son peuple. Il légitima ainsi le meurtre de l'évêque des Orcades, et excita de nouveau ses auditeurs à offrir à Dieu le sang d'Henry Honyman en expiation de celui que Mitchell, leur vertueux ministre, avait, au milieu des plus affreuses tortures, répandu sur l'échafaud.

— Cet acte, leur dit-il, auquel vous étiez préparés, ne s'accomplira cependant pas en ce jour. Telle est la volonté du Seigneur. Mais s'il a suspendu nos bras, c'est pour qu'ils frappent avec plus de sûreté, dans ses joies terrestres, dans ses affections paternelles, James Sharpe, le prévaricateur de nos saintes lois, l'apostat de la foi, le plus cruel ennemi de ceux dont il a lâchement trahi la confiance.

Balfour parlait encore, lorsqu'un jeune garçon envoyé par la femme d'un fermier de Baldinny, village voisin du bois où s'étaient réunis les non-conformistes, vint le prévenir que la voiture de l'archevêque de Saint-André était sur la route qui conduit de Ceves à la ville.

A la nouvelle qu'on venait de lui communiquer, Balfour, frappé d'une idée soudaine, profita de la situation d'esprit de ses auditeurs. Sachant habilement tirer parti de l'état où l'on se trouve lorsque les pensées et les souhaits qu'on a nourris semblent une inspiration d'en haut, il résolut de déterminer ses compagnons à accomplir le projet qu'il venait de concevoir à l'instant.

Il continua donc son discours, interrompu par l'incident que nous avons rapporté, et par une adroite transition il rappela à la mémoire des conspirateurs tout ce qu'il avait fait dans l'intérêt de l'Église d'Écosse; il énuméra les dangers auxquels il s'était exposé et ceux qui le menaçaient encore, par suite des blessures faites par lui à un garde-du-corps du roi dans une émeute récente.

Il affirma que son dessein était de se rendre dans les hautes-terres pour y soutenir le zèle des vrais presbytériens, mais qu'une impulsion surnaturelle lui avait suggéré de retourner dans le comté de Fife, et qu'ayant prié Dieu qu'il éclairât son esprit, il avait été confirmé dans sa nouvelle résolution par ce texte de l'Écriture : « Va, ne t'ai-je pas envoyé? »

Plus adroitement encore, et pour mieux convaincre les esprits, il rappela la soudaine conversion de sir David Hackston, qui, pour affermir sa foi, s'était chargé d'une mission périlleuse chez les Higlanders ; il appuya sur le retour providentiel de celui-ci, quand le moment de s'armer pour la vieille cause était enfin arrivé.

Il dit que les choses en étaient à ce point qu'il ne s'agissait plus de reculer, mais d'avancer ; qu'au lieu de l'agent inférieur qui, en ce jour, échappait à leur vengeance, il s'en offrait un que le Ciel livrait entre leurs mains et qu'il était de leur devoir d'immoler, parce que celui-là même était la source de la première persécution et la cause des cruelles violences exercées sur leurs frères; enfin il nomma la victime que la justice divine abandonnait, disait-il, à leurs coups.

A peine eut-il prononcé le nom de James Sharpe, que les conspirateurs proférèrent des cris de mort contre l'archevêque de Saint-André.

Russel, un des neuf, prit immédiatement la parole : ignorant fanatique, il affirma à son tour que depuis longtemps il était rempli de l'idée qu'un grand ennemi de la religion allait être renversé ; que de tous les persécuteurs du covenant, il n'en était aucun plus violent, plus acharné, plus criminel que James Sharpe ; que pour son compte il adressait des actions de grâces au Seigneur de ce qu'il ne leur indiquait pas seulement celui qu'ils devaient frapper, mais de ce qu'il le livrait tout à coup à leur juste vengeance.

Tous convinrent que l'occasion qui s'offrait était l'œuvre du Ciel. La mort de l'archevêque fut donc à l'instant résolue. D'une voix commune, David Hackston fut choisi par la troupe pour le chef de l'entreprise ; mais celui-ci, quoiqu'il approuvât le meurtre, refusa le commandement qui lui était déféré. Il motiva ce refus sur les querelles qui avaient existé entre l'archevêque et lui, sur le souvenir de sa détention par l'ordre de James Sharpe et sur la crainte de ternir la gloire de cette action par la supposition qu'on pourrait faire qu'il avait plutôt cédé à une vengeance particulière, à une inimitié personnelle, qu'au saint devoir dont il approuvait l'accomplissement.

Balfour, craignant quelque hésitation de la part des conjurés, se jeta sur ses armes en s'écriant : — Messieurs, suivez-moi !

§ III. — LE MEURTRE.

L'archevêque de Saint-André avait en effet quitté la ville, et retournait avec sa fille à sa maison de campagne. Emma, quoique les souvenirs de la veille se fussent souvent offerts à sa mémoire, ne les voyait plus qu'à travers le prisme de l'espérance. Heureuse d'avoir détourné le coup qui menaçait son fiancé, mais ne se dissimulant pas qu'elle devait à son père la confidence des dangers auxquels était exposée sa famille, elle avait résolu de ne les lui faire connaître qu'avec ménagement, et se reposait sur le pouvoir qu'exerçait le prélat pour les faire disparaître complétement.

Quelque graves que soient les événements, quelque douloureux qu'ils aient été, à vingt ans on s'endort facilement sur le passé pour plonger avec délices dans l'avenir.

Emma, rassurée sur le présent et confiante dans l'immense pouvoir de l'archevêque de Saint-André, ne songeait qu'au bonheur de retrouver Henry et de le dédommager de la privation qu'elle lui avait imposée. Mais, au moment de le revoir, d'où vient que son cœur se serre? pourquoi cette bruyère de Magus-Moor, qu'elle a traversée si souvent, lui cause-t-elle aujourd'hui tant d'effroi? c'est que les pressentiments trompent rarement un cœur de femme.

Et en effet, à peine la voiture de son père fut-elle entrée dans la plaine déserte, qu'on entendit retentir le bruit de chevaux lancés au galop sur le sol aride. Le postillon, effrayé, stimula la marche indolente de son attelage; mais des détonations éclatèrent, des cris de: *le Judas est pris! à mort le Judas!* arrivèrent comme un glas funèbre aux oreilles d'Emma; et le sang du vieillard coula sur les blancs vêtements de la jeune fille.

Les forcenés se groupèrent autour de l'équipage; les uns, malgré la défense des gens de l'archevêque qui furent désarmés et blessés par les assaillants, se jetèrent sur les chevaux dont ils coupèrent les traits; les autres se précipitèrent dans la voiture, dont ils arrachèrent le prélat et la malheureuse Emma, qui, à la vue du danger de son père, reprit tout à coup l'usage de ses sens.



L'archevêque, quoique affaibli par la perte de son sang, vit au premier coup d'œil dans quelles mains il était tombé.

Cependant, reconnaissant dans le groupe de ses meurtriers David Hackston, qui restait témoin impassible de ce drame sanglant:

— Vous êtes gentilhomme, lui dit-il, et vous me protégerez.

— Je ne mettrai jamais la main sur vous, répondit d'un air glacial le sévère presbytérien.

— Mais vous m'écouterez, moi! s'écria Emma; vous ne souffrirez pas que, sous les yeux de la fille, le père soit immolé; vous ne permettrez pas qu'un vieillard sans défense succombe sous les coups de nombreux assassins; vous ne voudrez pas qu'on vous impute à vous, David Hackston, l'odieux reproche d'avoir vengé sur l'archevêque le refus que j'ai fait de votre main.

— Jeune fille, lui répondit celui-ci, le Seigneur a permis qu'au fol égarement de la jeunesse succédât le calme de la raison; si un reste de respect humain me contraint à demeurer spectateur de l'exécution du jugement que le Ciel lui-même a prononcé, je n'ai pas le pouvoir d'arracher à la mort un traître au Seigneur et à l'Église.

Cependant une voix, celle d'un homme de la troupe touché de compassion, s'écria:

— Épargnez ses cheveux blancs!

A ces mots, la malheureuse Emma répondit par un ineffable regard de reconnaissance.

Mais la puissance de ce regard, les supplications de la tendresse filiale, vinrent échouer contre la féroce exaltation des conjurés. A la hideuse expression de leurs traits, la jeune fille, jugeant que tout était perdu, se jeta sur son père, l'enlaça de ses bras et l'étreignit de toute la force de sa jeunesse pour le garantir des coups dont il était menacé.

Ce touchant et sublime dévouement n'arrêta pas l'œuvre

sanglante ; les épées levées retombèrent sur l'archevêque et sur Emma. Le sang du père se confondit avec celui de la fille, et lorsque chez le prélat la vie fut complétement éteinte, la jeune fiancée parut aux yeux des assassins avoir exhalé son dernier soupir.

Les restes de l'archevêque furent mutilés, et sa fille, laissée pour morte, resta gisante sur la bruyère inondée de sang. Les conspirateurs, après avoir enlevé de la voiture les armes et les papiers qu'elle renfermait, se hâtèrent de prendre la fuite.

A peine avaient-ils regagné le bois, que Henry, instruit par un des gens de l'archevêque, accourut sur la bruyère. Le spectacle horrible qui s'offrit à sa vue le frappa de terreur ; mais son cœur éprouva un doux soulagement quand il se fut assuré qu'Emma respirait encore.

Le corps de l'archevêque fut replacé dans le carrosse, une litière fut disposée pour transporter la jeune fille, et le triste convoi reprit le chemin de la maison de campagne.

Emma survécut à ses blessures. Par la suite, Balfour fut contraint de se réfugier en Hollande ; et la tête de son beau-frère Hackston tomba sous la hache du bourreau.

PAUL BEN.

LE COCOTIER.

(*Cocos nucifera*, LIN.)

Nous allions aux Marquises, et notre navire, sous le ciel enflammé des tropiques, cherchait ces plages sablonneuses entourées de récifs, où l'Océan indien voit chaque jour le plus petit des animalcules, le polype imperceptible du corail, empiéter sur ses rives, le resserrer dans son immense bassin, et élever contre la fureur de ses tempêtes des barrières progressives et inébranlables. Nous découvrîmes bientôt une des nombreuses petites îles que ces animaux microscopiques ont fait sortir du sein des eaux, et qu'ils agrandissent tous les jours, jusqu'à ce qu'ils en aient formé un continent, peut-être. Déjà cet îlot, qui probablement n'était jadis qu'un écueil caché sous les ondes, s'était paré d'une riante verdure, promettant aux naturalistes de notre expédition une riche moisson de plantes nouvelles. On mit le canot à la mer et nous abordâmes. Mais hélas, les espérances de nos savants furent déçues, car toute la flore du pays se bornait à quelques plantes graminées, à quelques fougères, et les bosquets que nous vîmes n'étaient composés que d'une seule espèce d'arbre. La faune de cette terre vierge était tout aussi pauvre, car nous n'aperçûmes en mammifères que des phoques rampant péniblement sur les rochers des récifs, et des roussettes, ou chauves-souris grandes comme des lapins, suspendues par les pattes de derrière aux feuilles longues et raides des arbres ; les oiseaux étaient tous aquatiques, et nous distinguâmes parmi eux des mouettes, des goëlands, des plongeons et des canards.

Je demandai au botaniste de notre bord, c'est-à-dire au chirurgien, ce que c'était que ces arbres disgracieux, maigres, tortus, à moitié renversés et ne se soutenant qu'en s'appuyant les uns sur les autres.

— Ce sont des cocotiers, me répondit-il.

Je restai ébahi comme un vrai Parisien que je suis, et comme un Parisien qui, avant ce voyage, n'avait guère quitté le faubourg Saint-Germain que pour aller à la Chaussée-d'Antin ou à la place Royale.

— Allons, docteur, je vois que vous voulez me mystifier. Quoi ! de laids plumasseaux jaunâtres attachés au bout de manches grêles et tortus seraient ces cocotiers si magnifiques dans les descriptions des voyageurs et dans les décorations de l'Opéra?

— Pas autre chose.

— Quoi ! c'est cet arbre qui, au dire des botanistes, joint l'élégance à la majesté ; dont le tronc ou stipe s'élève droit comme une colonne ; dont la tête verdoyante se balance gracieusement dans les airs à quatre-vingts ou cent pieds de hauteur ?

— Absolument cela, si vous voulez bien vous figurer que la hauteur est exagérée de moitié, que la colonne est tordue et penchée, et que la tête verdoyante tire un peu sur la couleur du foin sec.

Comme vous le voyez, mon cher, le tronc ou stipe n'est ni droit ni columnaire, ainsi que le disent les botanistes, mais souvent tortu et toujours courbé ou penché : du moins je les ai toujours trouvés ainsi, et j'ai parcouru toute la terre entre les tropiques, c'est dire que j'ai vu tous les pays où les cocotiers peuvent croître. Le tronc atteint ordinairement quarante pieds de hauteur, bien rarement cinquante, et jamais plus ; il est terminé par une sorte d'ombrelle composée de douze à vingt feuilles pennées, à folioles ensiformes et horizontales, et chaque feuille atteint ordinairement huit à neuf pieds de longueur, quelquefois dix à douze ou même davantage. A la base interne des inférieures, on voit de grandes spathes ou sacs ovales qui donnent passage à un spadice ou régime ou grappe de fleurs, auxquelles succèdent des fruits qui sont ordinairement de la grosseur de la tête d'un homme, et que vous connaissez, car on en trouve jusque sur les marchés de Paris.

Le chirurgien en resta là, et comme nos naturalistes désappointés étaient de fort mauvaise humeur, que, pour mon compte, j'avais pris les cocotiers dans une antipathie d'autant plus horrible que j'avais fait quatre mille lieues pour en voir, nous nous apprêtâmes à remonter dans notre canot pour retourner au vaisseau. Tout à coup notre géologue se mit à souffler comme un hippopotame ; il saisit le bras du docteur avec une sorte d'agitation fébrile, en lui montrant du doigt un peu de fumée qui s'élevait au-dessus d'un bouquet de palmiers. Or, il est bon que vous sachiez que notre géologue était un zélé partisan de l'incandescence du globe, du feu central, des soulèvements, des dislocations, etc., etc., etc.

— Je vous le disais bien, docteur, s'écria-t-il aussitôt que son agitation lui permit de parler, ces îles de la mer du Sud, comme tous les continents et toutes les montagnes du globe, depuis Mont-Souris près Paris jusqu'aux Hymalaya, doivent évidemment leur origine au feu central qui les a lancés du sein des eaux ; toutes ces îles sont des volcans, et voici la fumée, une colonne immense de fumée, qui s'élève d'un énorme cratère !

Aussitôt le géologue tourna le dos à la mer et se mit à courir du côté du cratère. Nous le suivîmes comme nous pûmes.

— Vous le voyez, disait-il en se retournant de temps à

autre vers le docteur, vous le voyez : ici votre travail des polypes et vos bancs de coraux sont tout à fait en défaut contre l'évidence de mes volcans, et...

Le géologue resta stupéfait, car nous étions dans le bosquet et nous n'y trouvâmes pas de cratère, mais tout simplement un petit feu d'herbes sèches, sur lequel une famille d'Indiens faisait cuire des coquillages nouvellement arrachés du sein de la mer. Notre subite apparition effraya un peu les pauvres gens; mais comme notre chirurgien parlait fort bien le langage de cet archipel, il les rassura bientôt. Nous leur donnâmes quelques bagatelles, et en échange ils nous invitèrent à partager leur repas, ce que nous acceptâmes de grand cœur.

On nous offrit d'abord, pour nous rafraîchir, une liqueur fraîche, douce, sucrée, limpide, ayant un peu d'analogie avec du petit-lait, mais beaucoup plus agréable.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demandai-je au docteur.

— C'est du lait de coco, me répondit-il.

— Ah !

On nous servit ensuite une substance blanche, d'une transparence un peu cornée, comme le fruit cru de la mâcre, mais d'un goût excellent, quoique un peu ferme, ayant du rapport avec la noisette. J'en mangeai plusieurs très-gros morceaux avec beaucoup d'appétit, puis je demandai ce que c'était.

— C'est l'amande de la noix de coco, me dit le docteur.

— Ah ! ah !

Un instant après, une Indienne m'apporta un vase noir, poli, brillant, enjolivé de sculptures assez bien faites quoique sans art; il était d'une sorte de bois très-dur, très-solide et ressemblant à de l'ébène.

— C'est la coque d'une noix de coco, me dit le docteur, et ces insulaires n'ont pas d'autre vaisselle.

— Bah !

Puis on remplit cette coupe d'une excellente liqueur spiritueuse, que l'on nomme *calou*, et qui, je crois, enivrerait son homme tout aussi bien que le vin de Champagne.

— Pour obtenir ce *vin de palmier*, me dit le docteur, on coupe la spathe du cocotier dès le moment où elle se forme; il en sort une sève limpide qu'on laisse fermenter pendant vingt-quatre heures, et c'est cette liqueur que vous buvez.

— Diavolo ! c'est une assez bonne chose.

Alors on apporta sur l'herbe qui nous servait de nappe une grande corbeille tressée si serré et avec tant d'art, qu'elle aurait retenu l'eau qu'on y aurait mise. Cette espèce de plat contenait un énorme chou cuit à l'étuvée, avec une excellente sauce faite avec un mélange de beurre et de lait. Je trouvai ce mets fort bien accommodé et j'en mangeai avec le plus grand plaisir, en remarquant néanmoins que ce chou avait les feuilles plus longues et plus minces que le chou ordinaire, et un parfum plus délicat.

— Le plat qui contient cette étuvée, me dit le docteur, est fait avec des côtes flexibles de feuilles de cocotier ; le chou n'est rien autre chose que le bourgeon terminal de cet arbre, coupé lorsqu'il est encore à l'état herbacé ; la sauce se compose d'une émulsion de l'amande de coco avant sa maturité.

— Voilà un arbre singulier ! m'écriai-je.

Le dernier plat que l'on nous servit consistait en des queues de homards cuites dans de l'eau de mer, et accommodées à l'huile et au vinaigre.

— Comment trouvez-vous cette huile ? me dit le docteur.

— Fort bonne, lui répondis-je, et meilleure que beaucoup d'huiles d'olive.

— C'est de l'huile de coco; et que dites-vous de ce vinaigre ?

— Il est très-fort et d'un bon goût.

— C'est du lait de coco aigri au soleil. Comment trouvez-vous cette eau-de-vie? me dit-il en vidant la liqueur d'un flacon dans ma coupe.

— Excellente, quoiqu'un peu forte; vient-elle de Cognac?

— C'est de l'eau-de-vie tirée du vin de cocotier par la distillation. Mais, tenez, voici notre hôte qui vous passe un morceau de sucre candi pour l'adoucir, et ce sucre n'est rien autre chose que la sève du cocotier, épaissie par le feu et cristallisée ou plutôt desséchée.

— Quoi ! cet arbre a fourni tout notre dîner?

— Mieux que cela : c'est avec les fibres de son tronc que l'on a fabriqué les jolies nattes sur lesquelles nous sommes assis. Le coquet chapeau de notre hôtesse, que vous auriez pu prendre pour un chapeau de paille d'Italie, est tissu avec les jeunes folioles de cet arbre; le bonnet de notre Indien est tout simplement la spathe ou le sac dans lequel le régime de fleur était enveloppé. Le manteau du mari et la robe de sa femme ont été tissés avec la bourre qui enveloppe la noix à sa maturité; le matelas sur lequel ils couchent et la molle matière qui le remplit, les voiles de sa pirogue, la ligne avec laquelle il pêche, et mille autres objets d'ameublement sont de la même matière. La palissade qui clôt son petit jardin, la charpente de sa cabane, sont établies avec le bois du cocotier qui est très-dur; la toiture, impénétrable au soleil, au vent et à la pluie, consiste en ses feuilles habilement entrelacées. Avec les filaments de la base des feuilles et du régime, l'Indien fabrique des câbles et des cordages plus légers, plus souples et plus coulants que ceux de chanvre, et ne pourrissant pas aussi vite. Enfin, il n'est pas jusqu'au parasol que nos hôtes obligeants ont placé sur votre tête pour vous abriter d'un soleil brûlant, qui ne soit entièrement composé des diverses parties de cet arbre précieux.

Aussi les Indiens le cultivent-ils avec grand soin. Comme il est sans branches et qu'il ne produit aucun rejeton, on ne peut le multiplier que de semence, et pour cela on choisit les fruits les plus gros, les plus sains, et entièrement recouverts de leur *caire* ou bourre; on les plante autant que possible sur les bords de la mer ou de toute autre eau saumâtre ; cependant il réussit également bien dans tous les terrains, pourvu qu'ils soient humides, et surtout quand on a eu la précaution de jeter au fond du trou où l'on place le coco un lit épais de sel. Les Indiens, pendant que l'arbre est jeune, lui prodiguent des arrosements d'eau salée, et chaque année, lorsqu'il est devenu productif, ils jettent à son pied une certaine quantité de sel. Entre les tropiques, la noix de coco germe en quinze ou vingt jours. (Il en est bien autrement dans nos serres parisiennes, et l'on en peut voir une, dans le bel établissement de MM. Cels frères, qui, depuis trois ans, n'a développé que cinq ou six feuilles, et dont les racines sont encore renfermées dans la coque ; c'est celui que nous avons fait graver ici.

— Les palmiers, les palmiers ! grommela notre géologue, dont la bouche était restée jusque-là fermée comme le cratère de son volcan ; parbleu ! les palmiers prouvent bien l'incandescence primitive du globe, puisqu'il y en avait des forêts entières à Metz, en Auvergne, à Paris même, et il fallait qu'il y fît chaud.

— Quand cela ? reprit le docteur.

— Eh, parbleu ! quand la terre n'était encore peuplée que de crocodiles et de tortues.

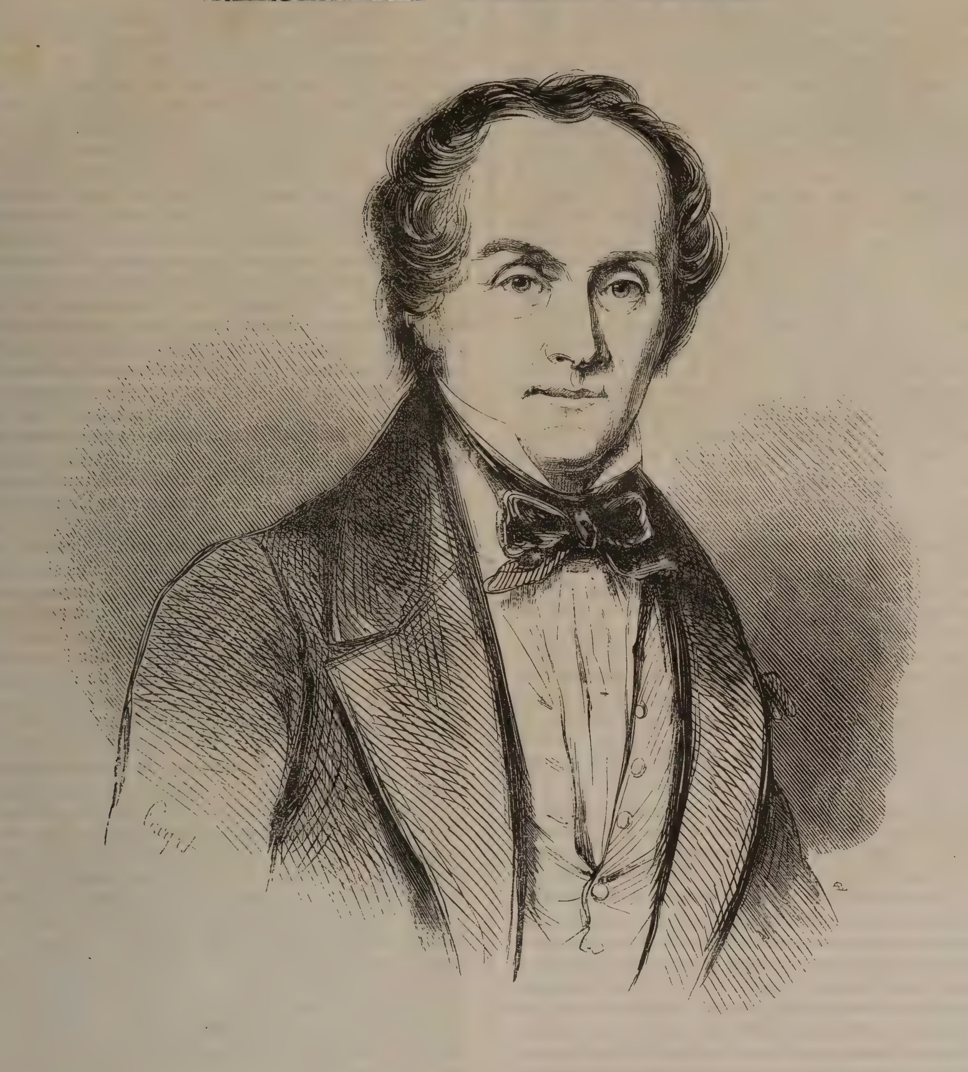
Cette boutade nous fit partir tous d'un éclat de rire, et notre savant allait éclater comme une soupape de sûreté de



notre pauvre globe, quand un coup de canon nous avertit de retourner à bord. En passant, je jetai un dernier regard sur les cocotiers de la grève; mais comme mes préventions avaient changé, je les trouvai plus grands, plus droits, plus élégants, enfin parés de toute l'utilité que je venais de leur découvrir. Ces arbres sont la providence des îles de l'archipel indien.

BOITARD.

CASIMIR DELAVIGNE.



Le *Musée des Familles* devait apporter son tribut à la mémoire de Casimir Delavigne, qui a enrichi de beaux vers quelques numéros de sa collection (1). Trois mois après! dans ce siècle où les idées, les événements et les hommes passent si vite, trois mois, c'est presque la postérité! Elle parle déjà pour C. Delavigne, et son langage n'a rien qui puisse inquiéter ses amis, car il semble que cet écrivain soit mieux connu depuis qu'il est plus regretté. Essayons, sous la dictée de cette opinion générale, de rendre à une vie littéraire utile et glorieuse, un hommage légitime, impartial, sincère. C. Delavigne a rempli un quart de siècle de travaux toujours consciencieux, de succès toujours honorables, et son talent est resté fidèle au bon goût, à la saine philosophie, au vrai patriotisme. Le siècle de Louis XIV avoue son style; celui de Voltaire, ses tendances; la France nouvelle applaudit à ses principes et à ses sentiments.

(1) Voir, notamment dans le volume de 1836, p. 343 : *Une étoile sur les Lagunes* ; dans le volume de 1837, p. 328 : *la Villa Adrienne*; dans le volume de 1840, p. 256 : *les Deux Soleils*; et surtout dans le volume de 1835, p. 337 : *la Vache perdue*, chef-d'œuvre de sentiment et de grâce. Toutes ces pièces manquent au recueil des œuvres complètes de Casimir Delavigne.

Sa biographie sera courte. Les événements de sa vie, ce sont ses ouvrages. Né au Havre, en 1793, d'un père honoré dans le commerce, C. Delavigne fut envoyé à Paris pour y faire ses études. On a gardé la mémoire de ses succès universitaires, et quelques poésies de circonstance, recueillies à la suite de ses OEuvres complètes (comme pour indiquer son point de départ et marquer ses progrès), avaient révélé de bonne heure sa vocation littéraire. Nous rappellerons un discours en vers *sur la découverte de la vaccine*, et deux dithyrambes (c'était encore la mode), l'un *sur la naissance du roi de Rome*, l'autre *sur la mort de Delille*, deux événements qui devaient impressionner vivement les jeunes imaginations, à cette époque où l'on ne rêvait que de l'empereur et de vers! Ces essais méritèrent au poëte naissant une exemption du service militaire, et, disons-le à son honneur, C. Delavigne garda un profond souvenir du bienfait qu'il avait reçu; de beaux vers ont payé, en 1816, sa dette à la mémoire impériale! Une seconde fois, dans sa vie, C. Delavigne eut occasion de prouver que la reconnaissance lui était douce : si Napoléon, en 1813, l'avait conservé aux lettres, le duc d'Orléans, en 1827, avait assuré ses loisirs, en

lui offrant une noble hospitalité dans sa bibliothèque. Le poëte en a dignement remercié Louis-Philippe par le chant de gloire de 1830. Ajoutez à ces souvenirs la réception de C. Delavigne à l'Académie, en 1825, et son refus, après la révolution de Juillet, de quitter sa retraite pour entrer dans la carrière des emplois ou des honneurs; voilà tous les incidents de cette vie modeste, laborieuse, paisible et pure. Enfermé dans son cabinet durant toute la journée, ou n'en sortant qu'à de longs intervalles, et sur de vives instances, pour faire une courte promenade avec sa femme et son fils; entouré, le soir, de sa famille, dont ses frères composaient une part bien-aimée; écoutant une lecture à haute voix, car de vives douleurs de tête l'empêchaient de lire lui-même; tout entier à ses études, à ses travaux, il vivait loin du monde, où l'on ne fait que perdre son temps et gagner des ennemis. Ce genre de vie, trop retiré, a nui peut-être à sa santé, mais il a dû profiter à son talent et à son bonheur, car le talent aime la solitude, le bonheur aime le silence. Dans la retraite, on n'a le malheur ni de concevoir ni d'inspirer l'envie; aussi nous avons vu toutes les opinions, comme toutes les supériorités, saluer avec une rare et touchante unanimité le convoi du 20 décembre; tant il est vrai que les intérêts privés, les jalousies personnelles altèrent seuls la justice publique. C. Delavigne, sans ambition, sans brigue, sans coterie, n'avait porté ombrage à aucune prétention, à aucun intérêt. L'homme n'avait gêné personne; tout le monde est venu rendre hommage au poëte!

C'est que C. Delavigne respectait en lui la vocation du véritable homme de lettres, tel que ce nom était compris avant qu'il fût usurpé par des écrivains qui, d'une mission, ont fait un métier. C. Delavigne avait mis son activité, son intelligence, son talent aux ordres du vrai patriotisme et de la vraie philosophie. L'intention toujours honnête, toujours morale de ses ouvrages, l'esprit de nationalité qui respire dans quelques-uns des plus vantés, l'heureuse direction qu'ils imprimaient aux idées, voilà ce qui justifie l'ovation posthume dont sa mémoire a été l'objet. Sa plume n'a jamais offensé ni le sentiment national, ni les idées de liberté, ni les droits d'un pouvoir conservateur. Au contraire, il a dit la vérité à toutes les factions, et c'est ainsi qu'il a obtenu l'estime de tous les partis.

Félicitons-le d'abord d'avoir donné, en se renfermant dans sa mission littéraire, une preuve de bon sens et de courage d'autant plus méritoire qu'elle fut presque exceptionnelle. En 1816, le gouvernement représentatif, naissant à peine, offrit une séduction puissante aux écrivains. Aussi la plupart d'entre eux, les vétérans comme les novices, abjurèrent leurs travaux, leurs succès, pour se faire d'autres études, une autre réputation; la politique absorba la littérature. Casimir Delavigne, si jeune alors, pouvait être tenté plus qu'aucun autre de céder à cet attrait. Nul succès sérieux ne l'enchaînait encore; il n'avait d'engagements pris ni avec le théâtre, ni avec le public. Il sut éviter l'écueil où ses contemporains échouèrent, et s'abstenir des faciles succès du journalisme, qui amoindrit le talent en éparpillant ses inspirations. Combien d'écrivains distingués ont ainsi dépensé leurs lingots en paillettes; jetant chaque jour dans les gazettes politiques ou littéraires des idées, des pages, oubliées le lendemain, et qui, gardées soigneusement sur le pupitre, reliées par une pensée générale, mûries par la réflexion, et réunies en chapitres et en volumes, auraient composé un ensemble sérieux, un ouvrage durable! On frémit en voyant ce qui se perd d'esprit, d'imagination, de style, de science, et de raison même, dans ces feuilles jetées au vent du matin, et que le vent du soir emporte dans l'oubli où s'abîment les journaux et les passions qui les inspirent.

Casimir Delavigne a gardé pour la poésie, pour le théâtre, les inspirations que la nature lui avait départies. Aussi n'a-t-il prétendu qu'aux honneurs littéraires; et lorsque, en 1830, on lui en offrait d'un autre genre: « Que voulez-vous que je fasse de cela? » disait-il naïvement. Le seul titre qu'il ait conservé avec celui d'académicien, c'était celui de bibliothécaire du roi, titre qu'un prince, déjà roi de la France intelligente, lui avait décerné en 1827, comme une réparation, comme une marque de sympathie. L'origine de ce bienfait le lui avait rendu sacré; il en resta digne, en ne voulant pas en accepter d'autres. Belle et noble leçon donnée à tous les écrivains par un talent supérieur!

Dirons-nous maintenant les honneurs rendus à cette mémoire si pure, l'empressement de toutes les célébrités autour de son cercueil, l'unanimité des regrets? C'est d'abord un maître vénérable, M. Tissot, qui vient, en accusant ce contre-sens de la nature, épancher sa douleur sur la tombe de son élève. C'est un émule, un ami, M. Frédéric Soulié, qui adresse à un guide, à un modèle, de touchants adieux au nom de la Société des gens de lettres qu'il était digne de représenter. C'est le Théâtre-Français qui, par l'organe de son plus spirituel acteur, M. Samson, offre sa tardive reconnaissance à l'auteur dédaigné des *Vêpres Siciliennes*, noblement vengé du refus de son premier ouvrage par cinq ou six grands succès, si fructueux pour un ignorant comité. C'est le chef glorieux de l'école moderne, Victor Hugo, qui trouve encore dans ses yeux, épuisés par le deuil d'un père, des pleurs fraternels pour une douleur littéraire et nationale. C'est un enfant de la Pologne, qui apporte au chantre de la *Varsovienne* une poignée de la terre natale, que de nobles réfugiés ont recueillie, pour la jeter sur la cendre de leurs frères, de leurs héros et de leurs bardes mourant dans l'exil, et leur rendre moins lourde la terre étrangère qui pèsera sur eux. Enfin, c'est la royauté elle-même, noblement représentée par un de ses plus fidèles amis, le comte de Montalivet, qui dépose un glorieux et touchant souvenir sur les restes mortels du poëte des trois jours!

Ajoutez à ces expressions si honorables des douleurs officielles ou privées, les témoignages non moins significatifs du deuil public; les grands théâtres fermés le jour des funérailles, et ne se rouvrant le lendemain que pour offrir aux applaudissements publics les chefs-d'œuvre de celui qui ne pouvait plus en produire de nouveaux; enfin l'unanimité des journaux (si rare), acquise à la gloire de l'écrivain, à la vertu de l'homme privé (1)!

Expliquons ces hommages par une analyse rapide des œuvres de Casimir Delavigne. On les comprendra mieux en se rendant compte, non-seulement de l'inspiration toujours vraie, de la facture toujours habile, du style toujours élégant et pur qui distinguent ses ouvrages, mais surtout de la pensée toujours loyale et utile qui anime ces belles compositions. Le beau n'était pour Casimir Delavigne que l'instrument du bien; il croyait sincèrement à la mission de la littérature. La poésie n'était pas pour lui un vain amusement d'esprit; le drame, un délassement stérile pour le public, encore moins une flatterie pour les mauvaises passions ou le mauvais goût d'une époque. Il règne, dans l'ensemble de ses productions, un esprit philosophique qui ne s'exhale pas, comme trop souvent dans Voltaire, en maximes d'apparat et en sentences apprêtées, mais qui s'introduit comme un sentiment intime dans toutes les parties de l'œuvre, dans son ordonnance générale, dans son style, dans sa moralité. Casimir Delavigne avait débuté par des poésies remarquables; mais il les a tellement dépassées, il s'est surpassé lui-même avec tant d'éclat dans ses œuvres dramatiques, que, pour bien apprécier ce qu'il vaut, c'est de son *Théâtre* que nous parlerons d'abord. Ses poésies portaient la date des événements et des émotions du jour; ses drames, ses comédies ont, au contraire, ce cachet d'universalité et de durée qui s'imprime aux œuvres fondées sur l'étude du cœur humain, le même toujours et partout.

Nous suivrons à peu près l'ordre chronologique des représentations de ces ouvrages. Casimir Delavigne débuta par une tragédie: c'est l'usage; on peut faire de beaux vers, à vingt ans, sur un thème historique; c'est plus tard seulement qu'on peut essayer la comédie, c'est-à-dire faire de bons vers sur des caractères ou des ridicules. La tragédie ne demande que de l'inspiration; la comédie veut de l'observation. En sortant du collége, on peut être poëte tragique; on n'est poëte comique qu'après être entré dans le monde.

(1) On peut voir dans le *Moniteur* du 21 décembre, les allocutions si touchantes, si vraies, que nous venons d'indiquer.

Le succès des *Vêpres Siciliennes* (nous pouvons l'avouer aujourd'hui, quand des œuvres plus étudiées, plus durables, ont affermi la réputation du poëte) fut un succès de circonstance, emprunté non seulement à la jeunesse de l'auteur, et à l'heureux choix du sujet qui ravivait des souvenirs nationaux, mais encore, et surtout, à la création d'un second Théâtre-Français, qu'on opposait aux routines et au sommeil de la vieille Compagnie-Richelieu; c'était une inauguration. La scène de l'Odéon offrait au public, fatigué du répertoire suranné de la Comédie-Française, l'attrait d'une rivale qui promettait du nouveau. Un jeune auteur pouvait féconder cette entreprise; tout conspirait au succès. Il fut éclatant, et, même en dehors de ces considérations, l'ouvrage méritait les encouragements du public. Comparé non pas avec le théâtre de Chénier, envers lequel la République avait été ingrate, et l'Empire malveillant, mais avec les tragédies de la Restauration, l'œuvre de Casimir Delavigne était supérieure, et, en m'exprimant ainsi, je ne parle que de son école, de l'école classique, à laquelle appartient la première moitié de sa vie littéraire. Je laisse à part le théâtre de Victor Hugo, et les comparaisons de genre, et les questions de supériorité, qu'il serait peu convenable de soulever dans cette notice, toute spéciale, toute personnelle. Casimir Delavigne n'avait pas un style formé en 1819; sa rime était faible; les récits occupaient encore, dans les *Vêpres Siciliennes*, la place de l'action; l'emphase du poëte lyrique n'était pas maîtrisée par la tenue sévère du poëte dramatique; l'auteur se cherchait encore; il avait vingt-cinq ans à l'époque de la représentation, peut-être vingt quand il avait entrepris son ouvrage. C'est lui qui, depuis, nous a rendus sévères sur ce premier essai, que l'observation des règles classiques avait entaché forcément d'invraisemblances de temps et de lieu, nuisibles à l'effet général du sujet. Toutefois, hâtons-nous de reconnaître que la tragédie des *Vêpres Siciliennes*, après vingt-cinq ans, reste encore supérieure à celle de *Lucrèce*, qui, récemment aussi, a dû son succès aux luttes renaissantes de l'Odéon et du Théâtre-Richelieu. En littérature souvent, et surtout pour les œuvres de théâtre, ce n'est pas tout de bien faire, c'est encore d'arriver à propos.

Le mauvais accueil que le Théâtre-Français avait fait au premier manuscrit de Casimir Delavigne, reçu à correction seulement, nous a valu une spirituelle satire en cinq actes et en vers, jouée à l'Odéon quelques mois après les *Vêpres Siciliennes*. La censure eut le bon goût de respecter cette excellente plaisanterie; les *Comédiens*, plus indulgents et mieux avisés que le premier président du temps de *Tartufe*, eurent l'esprit de se jouer eux-mêmes. « Messieurs les gens de cour, leur faisait dire Casimir Delavigne « dans un charmant prologue, messieurs les avocats, mes- « sieurs les médecins, financiers, huissiers, praticiens, bour- « geois de tous les rangs et de tous les états, messieurs les « maris, classe nombreuse et respectable, et vous, mesda- « mes, dont on adore, tout en les maudissant, les tendres « faiblesses et les aimables caprices, vous tous que, depuis « trois siècles, nous avons le privilége d'amuser à vos dé- « pens, permettez-nous de vous amuser ce soir aux nôtres. » Et la pièce fut jouée avec verve, et applaudie avec transport. Comme il y a des gens qui n'admettent de jugement que par comparaison, nous leur dirons que, à nos yeux, les *Comédiens* valent au moins la *Métromanie*. L'action de l'œuvre moderne, comme de l'ancienne, est un peu confuse, mais c'est un style étincelant d'esprit, et la *Métromanie* n'offre pas de trait comique égal à cette mystification du rouleau de papier blanc qu'un auteur soumet, comme manuscrit d'une pièce, au président du comité, qui promet de le lire, qui déclare même l'avoir lu, et qui s'épuise en éloges sur le mérite de l'auteur, chez lequel il doit dîner le lendemain. Cette scène restera comme une salutaire protestation d'un homme de cœur contre l'ignorance de certains juges, et comme une consolation toute prête, peut-être même comme une garantie pour les jeunes talents qui se présentent humblement à la porte des théâtres avec un rouleau souvent rempli de beaux vers et d'un grand avenir.

L'année suivante (car chaque année de la vie de l'auteur a été marquée par quelque œuvre nouvelle, tant il prenait au sérieux sa vocation, tant il était fidèle à ses habitudes de travail), l'année suivante, le *Paria* fut représenté à l'Odéon. Les biographes nous disent que Casimir Delavigne s'était préparé, par de longues études, à la composition de cet ouvrage, qui devait nous initier à une nature nouvelle, à des mœurs étranges; mais une langue ne peut décrire que des choses en harmonie avec ses formes, avec ses expressions. Quoi que fasse le poëte, les mots français franciseront toujours les objets auxquels on les appliquera, et l'alexandrin rimé rendra moderne et contemporain, malgré tous les accessoires, le sujet le plus romantique. Je n'admets pas cette prétention de représenter devant des spectateurs français, sur une scène parisienne, avec exactitude, dit-on, et en vers de douze pieds, à double consonnance, des mœurs et des idées bibliques, hindoues, chinoises. Quelques costumes bariolés, quelques usages figurés par des décors, par des accessoires et par des comparses, quelques formules empruntées aux habitudes locales, ne compenseront pas les servitudes toutes convenues des cinq actes, de la rime, d'une scène de quarante pieds et d'une représentation de trois heures. Tous y ont échoué, et Voltaire avec ses Américains, ses Chinois ou ses Mahométans, et Lemierre avec sa *Veuve du Malabar*, et d'autres, dont la liste serait longue. Qu'on ne m'oppose pas *Athalie!* C'est un magnifique monument de style; mais rien de tout cela n'a dû se passer ainsi; personne, en Judée, n'a dû parler ni agir de cette sorte! Comparez *l'Orphelin* de Voltaire avec *l'Orphelin de Tchao*, tel que le père Duhalde l'a traduit sur les manuscrits chinois! Notre scène, notre public, notre langue, soyons-en bien convaincus, n'admettent pas des choses trop étrangères à nos idées, à nos habitudes, à nos façons de parler; ou, alors, il faut violenter ces choses, il faut les déformer, les dénaturer, pour les faire entrer dans nos vers, dans nos salles de spectacles, dans nos esprits. C'est ce qui arrive toujours en pareil cas. Le plus sage, pour les auteurs dramatiques, c'est donc de choisir des époques, des personnages aussi rapprochés que possible, si ce n'est toujours de notre histoire et de nos événements, au moins de nos études familières. Nous ne répugnons pas, tant est puissante l'influence de l'éducation première, à entendre Œdipe parlant en beaux vers français qui nous rappellent de beaux vers grecs. Mais nous n'acceptons pas les tirades classiques de *Tippoo-Saëb*, d'*Alzire* et du *Paria*. Le paria de l'Inde est mieux représenté, pour nous, dans la *Chaumière indienne*, ou même dans le *Lépreux de la cité d'Aoste*, cet autre paria d'une autre espèce!

Ce sujet ne pouvait donc être traité convenablement sur la scène française, car l'auteur était condamné d'avance à subir des conventions et à se permettre des invraisemblances qui en altéraient l'originalité. Les critiques du temps les ont dénoncées avec raison; c'est le premier défaut de l'ouvrage. Quant au style, le désir, le besoin de nous initier aux magnificences d'une nature extraordinaire, ont entraîné le poëte dans un système de descriptions qui fatigue l'auditeur, dans une richesse de langage qui touche à l'enflure et à la déclamation. C'est encore là un vice du sujet, et Casimir Delavigne l'a bien senti, car, à dater de cet ouvrage, son talent s'est appliqué à des compositions toujours sûres d'éveiller les sympathies du public, et qui lui permettaient une allure de style ferme, simple, élégante et vraie.

Ce qu'il faut louer sans réserve dans cette œuvre, la dernière où l'auteur laisse apercevoir encore des traces de jeunesse et de rhétorique, c'est une intention philosophique et humaine, c'est une sainte horreur pour le fanatisme, c'est un culte pieux pour les devoirs sacrés de fils et d'ami. A travers des rôles d'hommes qui sont empreints d'un cachet européen, en révolte avec les intentions de couleur locale que nous annonçait le poëte, un rôle de femme se distingue par un charme tout particulier. C'est que si le *Paria* de l'Inde ne ressemble pas à un proscrit d'Europe, le cœur d'une amante est le même dans tous les pays, à toutes les époques, sous les costumes les plus divers, et que toutes les langues, toutes les scènes se prêtent à la peinture d'un sentiment universel. Le rôle de Néala est une des meilleures créations de

l'auteur, car ce qu'on appelle une création littéraire, c'est la nature bien imitée.

Ici commence une ère nouvelle pour Casimir Delavigne. Son talent est complet, son style est formé; il a passé par le sans-façon de la comédie, par la gravité de la tragédie, et il est résulté, pour lui, de cette double étude, un langage approprié aux besoins dramatiques de notre époque, un langage mixte, qui se prête à la dignité des plus hautes positions et des sentiments les plus élevés, à la familiarité des moqueries du monde et des situations les plus humbles, enfin à ce mélange heureux de drame et de comique, qui compose la vie, et que le théâtre, pour figurer la vie, devrait toujours représenter. C'est à cette heureuse disposition d'esprit que nous devons *l'Ecole des Vieillards*, comédie-drame, digne de prendre ce titre d'*Ecole*, à la suite et même à côté de deux chefs-d'œuvre de Molière.

L'action de *l'Ecole des Vieillards* est simple, comme il convient à la haute comédie, qui doit être forte et puissante par les caractères, par deux ou trois situations largement dessinées, par la dignité des sentiments et du style, plutôt que par la complication des événements. Le genre de cet ouvrage était tout indiqué par l'alliance des deux plus grands talents de la tragédie et de la comédie qui s'étaient, pour la première fois, présentés au public dans une même pièce, Talma et Mlle Mars. Leur union était le symbole des deux ordres d'idées que Casimir Delavigne avait réunis dans son ouvrage, le drame poussé jusqu'au duel, la comédie y opposant le charme de son contraste.

Deux qualités supérieures, l'une de conception, l'autre d'exécution, recommandent cette œuvre aux bons esprits et à l'avenir. La première, c'est cette noble inspiration de l'auteur qui, tout en donnant une leçon aux vieillards mésalliés avec de jeunes femmes, s'est arrêtée devant le double danger, le double sacrilége de rendre ridicules le mariage et la vieillesse. Molière pouvait frapper de ridicule des personnages presque imaginaires, presque fantastiques, comme les Sganarelle, les George Dandin. Il n'en a pas agi ainsi avec Orgon, qu'il avait placé dans un rang de bourgeoisie plus élevé, plus en rapport avec les spectateurs accoutumés de son théâtre. A plus forte raison Casimir Delavigne devait-il ennoblir un rôle pris dans une des conditions les plus honorables de la société; aussi lui a-t-il conservé la dignité de l'âge, la noblesse d'une confiance vertueuse. Le second mérite de l'ouvrage, c'est son universalité : les événements n'ont pas une date forcée; les personnages n'ont pas un costume obligé; c'est le drame de tous les temps et de tous les lieux, qu'on peut traduire dans toutes les langues, jouer sur toutes les scènes, sans qu'il présente à des spectateurs, quels qu'ils soient, des obscurités de mœurs locales qui leur sont étrangères et qui deviennent inintelligibles. Tel est le caractère de la grande comédie, comédie du cœur humain, qui n'emprunte pas son intérêt à des circonstances, à des allusions passagères, mais qui se fonde sur des vérités générales, sur des sentiments éternels. Les caractères principaux sont parfaitement dessinés; Danville a la faiblesse d'un vieillard amoureux, la dignité d'un vieillard honnête homme; Bonnard est un Ariste bourgeois très-amusant; la jeune femme a une indécision dont le vague fait l'intérêt du drame, car si l'on est rassuré sur le présent (il le fallait pour l'honneur de tous), on doit trembler sur l'avenir, et c'est là ce qui fait la moralité de l'ouvrage. Les rôles secondaires, ceux de Valentin et de la belle-mère sont un peu exagérés peut-être. Quant au style, on ne peut trop en faire l'éloge. Il a toute la délicatesse qui satisfait les esprits cultivés, unie à la simplicité qui plaît tant à la masse du public. Rien de recherché, rien de trivial; c'est toujours cette clarté spirituelle, cette élégance modeste, cette fermeté sans raideur, qui constituent le bon style du théâtre, et qui, à des titres divers, mais à un égal degré, concilient les suffrages des loges et du parterre. *L'Ecole des Vieillards* a dignement commencé la série des bons ouvrages de l'auteur, qui vont se suivre presque sans interruption.

Glissons légèrement sur une œuvre que l'auteur semble traiter lui-même sans façon, mais pour laquelle il laisse apercevoir une prédilection toute particulière : *la Princesse Aurélie*, comédie en cinq actes et en vers, qui n'a eu que peu de représentations au Théâtre-Français. « Cette comé-« die, dit-il, a été pour moi le délassement de travaux plus « graves; je ne l'ai jamais considérée que comme un badi-« nage. » A ce titre, Casimir Delavigne aurait dû réduire sa pièce en deux actes, elle aurait réussi, et c'était facile; car les mêmes situations, les mêmes oppositions s'y reproduisent plusieurs fois avec une symétrie trop exacte, et il y a des rôles qui font double emploi. Les trois prétendants dont la spirituelle princesse s'amuse avec adresse, sont un peu chargés; l'amant véritable est un peu naïf; du reste, l'esprit abonde dans cette composition dont l'entrain explique la tendresse que l'auteur avait pour elle. Et, en effet, il a dû l'écrire avec bonheur; c'est une lecture charmante à faire; ce n'est pas une pièce à voir.

Le sujet de *Marino Faliero* est connu. Le côté politique en est ingrat, et l'auteur s'est privé d'un grand moyen d'intérêt et de pathétique, en faisant Eléna coupable; son innocence eût arraché de plus douces larmes. Casimir Delavigne, en faisant du crime d'Eléna le nœud de sa pièce, a beaucoup amoindri le caractère du doge, qui se jette trop précipitamment dans une conspiration pour venger la mort d'un neveu et l'outrage fait à sa femme. Peut-être, avec la tendance philosophique de son esprit, Casimir Delavigne eût-il dû nous représenter le doge de Venise entraîné à conspirer contre sa république, par une sainte indignation des excès d'une aristocratie insolente, abrutie et sanguinaire. C'eût été un beau spectacle que celui d'un chef de patriciens, en révolte contre le pouvoir odieux qui lui est confié, et cela sans grief personnel, sans ambition, sans avoir à venger autre chose que les droits de l'humanité: la grandeur du motif eût relevé l'action; le talent de Casimir Delavigne eût tiré un admirable parti de cette belle inspiration, car il excellait surtout à exprimer les sentiments nobles et les pensées généreuses. C'était là une idée d'autant plus naturelle dans l'intention de l'auteur, qu'il destinait cet ouvrage à concilier les deux systèmes littéraires qui partageaient les esprits à l'époque où il le fit représenter. C'est dans ce but qu'il l'avait transporté des cartons du Théâtre-Français sur la scène de la Porte-Saint-Martin. Une pensée philosophique, dominant et animant le drame, eût marqué plus profondément le but de l'auteur. Dans ce but même, le poëte a trop obéi aux routines de l'ancienne école, en resserrant dans un si court espace de temps, contre toute vraisemblance, contre toute possibilité, l'insulte de Sténo, la mort de Fernando, la résolution du doge, la conspiration dont il se fait le chef, la découverte du complot, le procès, la condamnation et la mort des coupables. Aussi chacun de ces incidents est réduit à des développements si étroits, que l'effet en est manqué d'avance. Une scène de conjurés, quelque éloquente qu'elle soit, ne constitue pas, à elle seule, une conspiration. Un procès, un jugement, une exécution, ne vont pas si vite. En changeant de scène, l'auteur aurait dû plus largement user du droit de changer de poétique. « J'ai conçu l'espérance, « disait-il, d'ouvrir une voie nouvelle, où les auteurs qui sui-« vront mon exemple pourront désormais marcher avec plus « de hardiesse et de liberté... Deux systèmes partagent la « littérature. Dans lequel des deux cet ouvrage a-t-il été « composé? c'est ce que je ne déciderai pas et ce qui d'ail-« leurs me paraît être de peu d'importance. La raison la « plus vulgaire veut aujourd'hui de la tolérance en tout; « pourquoi nos plaisirs seraient-ils seuls exclus de cette loi « commune?... Plein de respect pour les maîtres qui ont il-« lustré notre scène par tant de chefs-d'œuvre, je regarde « comme un dépôt sacré cette langue belle et flexible qu'ils « nous ont léguée. Dans le reste tous ont innové; tous, selon « les mœurs, les besoins et le mouvement de leur siècle, ont « suivi des routes différentes qui les conduisaient au même « but. C'est en quelque sorte les imiter encore que de cher-« cher à ne pas leur ressembler, et peut-être la plus grande « preuve, l'hommage le mieux senti de notre admiration « pour de tels hommes, est ce désespoir même de faire aussi « bien qui nous force à faire autrement. »

C'étaient là d'excellentes vues, mais l'auteur ne les a réellement appliquées qu'à des œuvres plus tardives : *Louis XI*, *les Enfants d'Edouard*, *Don Juan d'Autriche* et *la Fille du Cid*, quatre ouvrages qui, avec l'*Ecole des Vieillards*, composeront, en tout temps, le volume d'élite, les œuvres choisies et durables de Casimir Delavigne.

Louis XI a réellement marqué l'apogée de son talent. L'inspiration lui en est venue de son auteur favori, Walter Scott, qui faisait le fond et le charme de ses lectures du soir. De tous les ouvrages que le grand romancier a valus à notre littérature, *Louis XI* est incontestablement le meilleur; la composition en est large, les caractères sont fortement dessinés; le vers, tragique ou comique, se détache toujours avec fermeté, et sans affectation. Casimir Delavigne était alors, il faut le reconnaître, dans toute la force de son talent; aussi, est-ce celui de ses ouvrages qui restera le plus constamment au répertoire, parce que l'intérêt dramatique s'y mêle avec bonheur à l'éclat littéraire et à la couleur historique. Ce drame, plus qu'aucun autre, semble poser les termes du contrat, si souvent proposé en théorie, entre les deux systèmes de composition qui partagent la scène et les critiques. C'est un sujet neuf et national; le mélange des conditions sociales, des passions les plus diverses, celui des langages, naïf et sublime, familier et pathétique, c'est là ce qui semble constituer le genre mixte qui convient à des sujets modernes, et à la scène française, en présence des tentatives plus hardies des théâtres étrangers. Chaque siècle, chaque peuple, je dirai mieux, chaque œuvre peut et doit être diversement romantique. Le romantisme exclut l'idée d'une poétique applicable à plusieurs littératures, même à plusieurs ouvrages. Le *Génie du Christianisme*, quoique le père commun de toutes les productions romantiques, a dû produire d'autres fruits au nord, et d'autres au midi. La poésie romantique de cette Italie, si rapprochée de la Grèce par son climat, a dû se montrer plus sévère et se moins écarter des formes antiques avec Arioste, que ne l'a fait la poésie romantique du Nord, avec Shakspeare. Cette même poésie du Sud a pris des formes plus hardies encore et plus orientales dans les brûlantes Espagnes, encore imprégnées de traditions arabes. Mais en France, le romantisme est destiné à recevoir un caractère analogue au climat qui est tempéré, aux mœurs nationales vives et douces à la fois, aux institutions d'une monarchie mixte, et à une époque de transition. D'un autre côté, plus on atteste la perfection des écrivains du siècle de Louis XIV, plus on accuse de décadence le siècle qui lui a succédé, plus on impose au siècle présent la nécessité d'un système nouveau, sous peine d'une décadence plus rapide. Le désespoir d'égaler cette perfection ne produira-t-il qu'une impuissance qui nous condamne à l'affaiblir, en cherchant à l'imiter?

Casimir Delavigne a senti qu'il fallait tenter d'autres voies, et une ère nouvelle devait être merveilleusement préparée par son talent souple et varié. Son talent était une transition en littérature, comme la Restauration elle-même, en politique. Nul n'était plus propre, par l'habileté de ses arrangements et la flexibilité de sa plume, à nous débarrasser de cette phraséologie, admirative et censurée, qui constituait la poétique de l'Empire, et, tout en restant fidèle à la langue pure et sévère du grand siècle, à faire l'essai des innovations que comportaient un peuple et une scène plus libres. Il avait symbolisé sa mission et ses vues, en cherchant, plusieurs fois, à effacer la spécialité des acteurs et la distinction des genres, et à réunir dans une même composition Talma et Mlle Mars; c'était là, pour lui, tout un système révélé, mais ce n'était, répétons-le, qu'une transition. L'art devait aller plus loin avec Victor Hugo, et Frédéric Lemaître.

Mais c'était déjà beaucoup pour les contemporains de Casimir Delavigne, qui ne s'étaient nourris, comme lui, dans les lycées de l'Empire, que d'études grecques et latines. *Louis XI* est un coup hardi, sous tous les rapports; conception, effet moral, leçon politique, caractères et style, tout y est digne d'éloge. La tragédie de *Louis XI* vivra comme l'histoire.

Après Walter Scott, Shakspeare a fourni à Casimir Delavigne le sujet d'une belle étude. Dans le drame de Richard III, qui a une durée de quatorze ans, Casimir Delavigne a choisi un épisode touchant (*La mort des Enfants d'Edouard*), qu'il a resserré en trois jours. Peut-être ce sacrifice qu'il a fait aux préjugés de la scène française, en n'osant se donner plus d'espace et de temps, l'a-t-il forcé de précipiter trop vivement son action, et d'en resserrer les développements, aux dépens de la vraisemblance. Mais ce défaut est si habilement voilé par un intérêt puissant, par le charme séduisant des rôles des deux victimes, par l'étrangeté frappante du rôle de Tirrel, enfin par l'énergie épouvantable du monstre qui dévore ces deux enfants, qu'on oublie un vice de conception pour se laisser entraîner à tant d'émotions entretenues par un style magique. Jusqu'alors, on n'avait pas osé présenter aux spectateurs français un scélérat dans le genre du duc de Glocester, sans lui prêter mensongèrement, pour l'honneur de la morale, quelque mouvement passager de remords; c'était une circonstance atténuante que l'on regardait comme indispensable pour la moralité de l'ouvrage. Vaine concession faite aux dépens de l'histoire, et au profit des grands criminels! Casimir Delavigne a eu la franchise de nous montrer cette âme dans toute son horreur, comme il nous a montré son corps dans toute sa difformité! Félicitons-le de ce double courage. Vous figurez-vous, en effet, le scandale qu'aurait produit dans le dix-septième, et même dans le dix-huitième siècle, l'auteur malavisé qui aurait présenté sur la scène tragique un héros bossu! Aujourd'hui l'on reconnaît qu'il faut traiter l'histoire historiquement; on a supprimé, il y a cent ans, les perruques à la Louis XIV dont on affublait Oreste et Cinna; et le style de la tragédie secoue, de jour en jour, le musc et la poudre dont les perruques l'avaient saupoudré. C'était encore un grand pas à faire que de rendre sa bosse à Richard III. Le public ne s'en est pas offensé; et il a prouvé ainsi qu'il était préparé à toutes les innovations motivées que les auteurs se permettraient. Le rôle de Glocester est le plus horrible rôle de tyran et de bourreau qu'on ait jamais exposé sur la scène; mais il est vrai, et la vertu du public ne s'en est pas effarouchée. Le public est donc plus avancé qu'on ne le croit communément. On peut oser, mais à propos, et pourvu qu'on n'ose que la vérité.

Une autre témérité que s'est encore permise Casimir Delavigne, c'était de faire une comédie avec des personnages royaux de la taille de Charles-Quint et de Philippe II, et de la faire en prose. *Don Juan d'Autriche* est l'ouvrage le plus osé de l'auteur, et le mieux exécuté peut-être. Il y règne un mouvement, une animation qui font oublier, ou plutôt qui ne laissent pas apercevoir les invraisemblances; et, en effet, il n'y a d'intéressant sur la scène, convenons-en, que ce qui est invraisemblable; la vraisemblance n'a point d'attrait; nous ne cherchons pas, au théâtre, la représentation des scènes auxquelles nous assistons dans le jour; nous cherchons des fictions qui nous emportent loin des habitudes monotones de la vie réelle. Jamais Casimir Delavigne n'a plus largement usé des licences de l'école moderne; c'était la première fois qu'il s'affranchissait des unités classiques, et, comme don Juan lui-même, échappé à la férule de son maître Quéxada, Casimir Delavigne s'est précipité avec toute l'ardeur d'une imagination émancipée dans les fantaisies d'un sujet qui lui permettait le mélange des genres, des styles, des situations du drame et de la comédie, du rire et des larmes; le poëte est presque aussi fou que son héros, mais de cette folie charmante qui provoque tour à tour les pleurs ou la gaieté, et qui intéresse toujours. Charles-Quint porte avec grâce, avec dignité, la robe de moine sous laquelle on voit passer un bout du manteau impérial; le rôle de Philippe II est un peu chargé peut-être; l'histoire nous l'a représenté cruel, et le drame nous le montre vicieux; est-ce bien motivé? Tous les autres rôles sont parfaits. Dans tous les temps, sur toutes les scènes, *Don Juan d'Autriche* obtiendra un grand succès, succès d'amusement et de passion. C'est, avec *Louis XI*, la réalisation la plus heureuse de l'alliance rêvée par Casimir Delavigne entre les deux écoles dramatiques; c'est, jusqu'à présent, le chef-

d'œuvre de la comédie romantique moderne, comme *Ruy-Blas* de la tragédie.

La *Fille du Cid* peut être revendiquée par les deux écoles. La naïveté du langage romantique y revêt avec grâce une action qui a toute la simplicité classique. Casimir Delavigne, comme un autre Cid, s'attaque respectueusement, mais avec confiance, au don Diègue de la scène française, au grand Corneille. Le défi armé de son jeune Rodrigue au farouche Ben-Saïd, est, en quelque sorte, un défi littéraire du drame de 1840 à la tragédie de 1636; et, hâtons-nous de l'avouer, Casimir Delavigne a su dissimuler l'audace de cette tentative par une respectueuse imitation qui paraît plutôt un hommage qu'une lutte; ajoutons qu'il se la fait pardonner par une habileté d'exécution qui semble avoir pour but, non pas de triompher d'un si grand adversaire, mais de prouver ce qu'on peut gagner à s'essayer contre un si grand modèle. Cette tragédie héroïque est empreinte d'une couleur toute nouvelle qui étonne et qui plaît. La poésie, qui en est tempérée et familière, respire le charme du *romancero*. L'héroïne de l'ouvrage, la fille du Cid et de Chimène, reproduit avec bonheur la grâce et la dignité de ces deux grands caractères; c'est la fille du génie de Corneille, telle qu'il l'avait préconçue dans les rôles immortels du fier Rodrigue et de sa délicieuse amie. Mais ce qui domine avec majesté tout ce drame, cornélien par la pensée, racinien par le style, c'est la vénérable figure du Cid, blanchi sous le poids des armes et sous l'ingratitude du roi; c'est cette indulgente vertu, qui comprend la faiblesse de l'âge devant un premier amour, et même devant une première bataille. Rien de plus gracieux, de plus touchant que les épanchements naïfs de ce glorieux et généreux vieillard, souriant à deux jeunes amants, au nom de sa Chimène, qu'il voit renaître dans sa fille, et s'accusant d'une faiblesse imaginaire pour excuser la mollesse du jeune Rodrigue, ému par un premier combat! Le succès de cet ouvrage a été interrompu par la clôture du théâtre de la Renaissance, et il faut le regretter doublement. Ce théâtre avait été fondé, au prix de grands sacrifices, par un homme intelligent et dévoué, M. Anténor Joly, que les véritables intérêts de l'art ont trop préoccupé, dans un siècle où on ne cultive avec succès que l'art des intérêts. Tous les gens de lettres, tous les artistes doivent garder un bon souvenir des intentions qui animaient ce directeur, ouvrant à la fois, dans la salle Ventadour, aux auteurs et aux compositeurs deux seconds théâtres, dramatique et lyrique, avec plus de chances de succès que n'en aura jamais l'Odéon. En peu de mois, M. Anténor Joly avait doté les deux scènes de *Ruy-Blas*, de *la Fille du Cid*, de *l'Eau merveilleuse*, de *l'Alchimiste*, du *Proscrit*, de *Zacharie*, et, ce qu'il faut compter aussi comme un bienfait pour l'art, de l'admirable transformation que nous avons vue s'opérer dans le talent de Frédérick Lemaitre. Il serait digne de Mlle Rachel d'adopter aujourd'hui et de transporter à la scène française le rôle de *la Fille du Cid*, qui semblait avoir été conçu pour elle; il est taillé de son marbre.

C'était encore une tentative hardie, qu'une tragédie en un acte, sans amour, presque sans action, soutenue seulement et animée par l'amour de l'humanité et par l'horreur du fanatisme. Le fanatisme religieux divisant deux frères au point de faire de l'un un assassin et de l'autre un martyr, voilà tout le drame exposé dans un petit nombre de scènes, mais dans un style sévère qui impose l'étonnement, l'admiration, la terreur! Le public, en accueillant avec faveur *Une Famille au temps de Luther*, a compris et a dignement récompensé la généreuse pensée de l'auteur qui, dans cet ouvrage plus que dans aucun autre, poursuivait son apostolat philosophique et cherchait un succès utile: il l'a obtenu, car on applaudit toujours avec transport ces nobles maximes de tolérance, on repousse toujours avec horreur ce sombre exemple de fanatisme, dont le contraste compose l'intérêt de l'ouvrage. A vrai dire, ce n'est pas une action, mais c'est une peinture magnifique et terrible. J'ai entendu souvent balbutier, dans des solennités de colléges, des scènes d'*Esther* et d'*Athalie* qui ont l'inconvénient d'être trop connues, et que les auditeurs répètent à qui mieux mieux. Je voudrais qu'on fît étudier et réciter ce bel acte de Casimir Delavigne; cela renouvellerait heureusement le répertoire de ces exercices de collége; le style en est assez pur pour être avoué par les scrupules universitaires, et la morale en est assez irréprochable pour mériter l'approbation de tous les pères de famille. Casimir Delavigne a fait à la fois, dans cette circonstance, une belle œuvre et une bonne.

C'en était une aussi, et des plus courageuses, que de traduire sur la scène, en présence d'une démocratie agitée et envahissante, les illusions et les périls de la *popularité*. Après 1830, après les désenchantements des hommes populaires de 1829, frappés d'impopularité en 1832, et en présence des efforts dangereux que font encore quelques hommes politiques pour obtenir cette popularité passagère dont la tombe négligée de La Fayette leur prouve le néant, c'était un acte de bon citoyen que d'avertir les ambitions de la vanité du bruit qu'elles poursuivent. Dans cette circonstance encore, Casimir Delavigne obéissait à cette pensée de bien public et d'utilité morale qui l'inspirait constamment. Mais un sujet purement politique est ingrat, en comédie surtout; et il est assez difficile, en professant le mépris de la popularité, d'intéresser à cette thèse le public qui en est le dispensateur; c'est attaquer le pouvoir qu'il exerce, les jugements qu'il prononce, le droit dont il est le plus jaloux. C'était là l'écueil, et, si l'on avait pu le surmonter à force de talent, Casimir Delavigne y aurait réussi; car cet ouvrage, que je ne nommerai pas une comédie, mais une épître, une belle épître adressée au peuple, à ses flatteurs et à ses victimes, cet ouvrage est écrit d'un style ferme et plein qui lui assure un rang distingué dans le recueil des œuvres de l'auteur. Il ne reparaîtra sur la scène qu'à de longs intervalles; mais il aura quelquefois un succès d'à-propos. Ne jugeons point le drame; il manque d'intérêt. Mais relisons souvent ces belles pages où les plus saines idées, les plus nobles sentiments sont exprimés en vers d'une excellente facture, d'où la force des pensées n'exclut pas l'éclat des images. De tels vers appartiennent à cette école, aujourd'hui perdue, que Boileau avait instituée par ses épîtres et ses satires, que Voltaire avait perfectionnée en donnant plus d'esprit au fond sans rien enlever à la correction de la forme, et dont Marie-Joseph Chénier s'est fait depuis le maître et le modèle par des compositions que semblent effacer aujourd'hui les couleurs trop vives de la muse du dix-neuvième siècle. On y reviendra plus tard. Les formes passent, la pensée est éternelle. Nous avons vu dans toute sa gloire, nous voyons aujourd'hui dans le plus complet abandon l'école de Delille, descriptive, imitative et tout extérieure. Elle avait éclipsé Chénier, et il lui a survécu. Nous voyons aujourd'hui triompher une autre école, pittoresque, coloriste, également superficielle. Son dictionnaire s'épuisera; ses formules se répéteront; son prisme tournera sur lui-même: ce qui ne s'épuise jamais, c'est la pensée, c'est la passion: les formes sont bornées; la pensée est infinie. Les anciens ne dédaignaient pas de penser en poétisant. Excluez la pensée des arts plastiques, car c'est un contre-sens de faire parler une statue, de faire agir un tableau. Mais la poésie pense, et sent, comme elle décrit. Voici des vers comme en faisait Chénier, des vers empruntés à la dernière comédie de Casimir Delavigne, et qui, pour être exempts d'une riche parure, n'en sont pas moins de la bonne poésie. C'est le père du député populaire qui avertit son fils des périls de la route où il s'engage:

Écoute:
La popularité, que pour toi je redoute,
Commence, en nous prenant sur ses ailes de feu,
Par nous donner beaucoup et nous demander peu.
Elle est amie ardente ou mortelle ennemie;
Et, comme elle a sa gloire, elle a son infamie.
Jeune, tu dois l'aimer: son charme décevant
Fait battre mon vieux cœur; il m'enivre; et souvent
Au fond de la tribune où la voix me remue,
Quand d'un même transport toute une chambre émue
Se lève, t'applaudit, te porte jusqu'aux cieux,
Je sens des pleurs divins me rouler dans les yeux.
Mais si la volonté n'est égale au génie,
Cette faveur bientôt se tourne en tyrannie.
Tel qui croit la conduire est par elle entraîné:
Elle demande alors plus qu'elle n'a donné.

On fait pour lui complaire un premier sacrifice,
Un second, puis un autre; et quand à son caprice
On a cédé fortune, et repos, et bonheur,
Elle vient fièrement vous demander l'honneur.
On résiste, elle ordonne; on fléchit, elle opprime,
Et traîne le vaincu des fautes jusqu'au crime.
De son ordre, au contraire, avez-vous fait mépris,
Cachez-vous, apostat, ou voyez à ses cris
Se dresser de fureur ceux qu'elle tient en laisse
Pour flatter qui lui cède et mordre qui la blesse:
Des vertus qu'ils n'ont plus ces détracteurs si bas,
Ces insulteurs gagés des talents qu'ils n'ont pas.
Elle excite leur meute, et les pousse et se venge
En vous jetant au front leur colère et leur fange.
Voilà ce qu'elle fut, ce qu'elle est de nos jours,
Ce qu'en un pays libre on la verra toujours;
Et s'il faut être enfin ou paraître coupable,
Laissant là l'honneur faux pour l'honneur véritable,
Souviens-toi qu'il vaut mieux tomber en citoyen
Sous le mépris de tous, que mériter le tien.

Et toute la pièce est écrite de ce style. Elle vivra de toute la vie du gouvernement représentatif; car c'est sous ce régime surtout que l'application des vérités qu'elle renferme sera souvent possible et toujours utile.

La dernière œuvre dramatique de Casimir Delavigne, ce fut un opéra, Charles VI, écrit en compagnie de son excellent et spirituel frère, Germain. Le talent ne déroge dans aucun genre; il élève tous les genres à sa hauteur. M. Théophile Gautier est encore poëte dans ses charmants ballets. Casimir Delavigne, en composant son opéra de Charles VI, a fait, en quelque sorte, une *Messénienne* de plus, une *Messénienne*, datée de 1843, contre l'Angleterre. Le rôle d'Odette est charmant; celui de Charles VI plein d'une mélancolie attachante.

C'était en effet par des *Messéniennes* ardentes, patriotiques, courageuses, que Casimir Delavigne s'était annoncé au monde littéraire. De 1815 à 1831, il avait attaché des vers vengeurs ou consolateurs à nos affronts, à nos disgrâces; des chants de gloire aux triomphes des peuples; des hymnes de reconnaissance à la mémoire des hommes grands par leurs ouvrages ou par leurs actions. Le recueil de ces poëmes est l'histoire lyrique de nos malheurs et de nos grandeurs durant quinze années. Chacun d'eux répond à un événement contemporain, à un sentiment national; le lyrisme en est quelquefois un peu déclamatoire; mais le poëte écrivait sous l'impression des faits et des passions du moment. En 1815, Casimir Delavigne pleure Waterloo, en présence d'un parti qui exploite les conséquences de cette grande catastrophe. Il dénonce les spoliations du Musée, à la face des étrangers spoliateurs encore campés sur le sol français. Il invite tous les Français à l'union, au milieu des fureurs d'une faction qui attise les discordes civiles. Un général anglais commande l'armée d'occupation qui couvre nos frontières, et le poëte évoque la mémoire de Jeanne d'Arc. La Grèce, l'Italie rêvent la liberté, et le poëte, nourri des inspirations grecques et latines, excite les courages, honore les dévouements. Le monde perd Napoléon, les lettres sont veuves de Byron, la France regrette le général Foy, et le poëte offre à ces trois grandes ombres trois hymnes de deuil et de gloire. Enfin, la grande semaine de 1830 vient venger des outrages, consoler des malheurs et rétablir des droits; le poëte national enflamme les cœurs, salue la victoire et pleure les martyrs. Ainsi, nous le voyons toujours attentif, toujours fidèle à la cause patriotique, à la liberté des peuples, à l'honneur et au malheur, partout où l'humanité souffre, combat, meurt ou triomphe. La *Varsovienne* est le dernier fleuron de cette couronne poétique, et c'est encore une inspiration française; car les Polonais (n'oublions jamais un nom que l'histoire leur a donné, et que leur infortune doit nous rendre sacré), les Polonais sont les Français du Nord.

Laissons de côté quelques poésies de la jeunesse de l'auteur, dont on a surchargé l'édition complète de ses œuvres, pour nous arrêter, un moment, au discours qu'il a prononcé en entrant à l'Académie. Ce discours est un monument de bon sens et de bon style. Le récipiendaire avait à faire l'éloge du comte Ferrand, auteur de deux ouvrages remarquables: *l'Esprit de l'Histoire* et la *Théorie des Révolutions*. C'était celui-là même que la presse opposante avait si rudement attaqué, depuis dix ans, pour avoir défendu la conscience des hommes qui, en révolution, préféraient *la ligne droite à la ligne courbe*, et aussi, pour avoir réclamé, dès 1814, avec le maréchal Macdonald, une indemnité nationale en faveur des familles dépouillées vingt ans auparavant. Casimir Delavigne, quoique appartenant lui-même au parti libéral, sut éviter le lieu commun de ces reproches injustes. Il vanta, bien au contraire, la droiture et la constance du comte Ferrand; il rendit hommage à cette autorité de la conscience qui avait inspiré son prédécesseur, comme écrivain et comme ministre! Le premier devoir d'un parti qui prétend au respect de ses opinions, n'est-ce pas en effet de respecter les convictions du parti contraire? Une loyauté comme celle de Casimir Delavigne devait croire à une probité comme celle du comte Ferrand. La conscience de l'un lui disait ce que valait celle de l'autre!

Casimir Delavigne n'a écrit aucun autre morceau de prose de cette étendue; aussi nous nous y arrêtons avec plaisir, pour en extraire quelques phrases dans lesquelles il expose sa poétique et résume l'esprit de ses ouvrages et les conditions de son talent, mieux que nous ne le ferions après lui. Replaçons ces sages idées sous les yeux des jeunes gens qui se consacrent au culte des lettres. Les doctrines de Casimir Delavigne méritent d'autant plus leur confiance, qu'il y a conformé ses œuvres et qu'il leur a dû ses succès:

« A travers tant de périls (disait-il en 1825), qui peut nous « conduire à cette gloire, objet idéal de toutes les ambitions « en littérature? une religieuse conscience, une audace ré- « glée par la raison.

« Raisonnables avant tout, marchons ensuite avec indépen- « dance, sans céder aux opinions exclusives, sans nous sou- « mettre en aveugles aux théories qui veulent devancer l'art « et qui ne doivent venir qu'après lui. Quel génie créateur « se révoltera contre les formes anciennes pour s'en laisser « prescrire de nouvelles? Ce ne serait que changer de servi- « tude. Le mépris des règles n'est pas moins insensé que le « fanatisme pour elles. Quand d'imposantes beautés peuvent « justifier nos écarts, c'est aimer l'esclavage, c'est immoler « la vraisemblance à la routine, que de presser notre sujet « dans des entraves qu'il repousse: mais s'affranchir des rè- « gles pour se faire singulier, lorsque l'action dramatique les « comporte, c'est chercher son triomphe dans une servile « concession aux idées du moment, et le pire des esclavages « est celui qui joue la liberté. Admirateurs ardents de So- « phocle, sachons donc admirer Shakspeare et Goëthe, moins « pour les reproduire en nous que pour apprendre en eux à « rester ce que la nature nous a faits. Quel que soit le parti « littéraire qui nous adopte ou nous rejette, cherchons le « vrai en évitant la barbarie, sans confondre la liberté avec « la licence; obéissons aux besoins d'un sujet dont le déve- « loppement nous emporte; mais ne nous attachons pas au « char d'un écrivain fameux pour nous faire traîner à la ré- « putation sous sa livrée: ce qui est vrai en lui est faux en « nous; ce qui le jette hors des rangs nous confond avec la « foule. Soyons nous-mêmes; nos idées et nos sentiments « sauront se revêtir, en naissant, de couleurs inusitées, et « voilà l'originalité véritable. Celle qu'on cherche ailleurs « n'est qu'une imitation plus ou moins docile, que la pâle « copie ou la caricature bizarre de l'originalité d'autrui. »

Voilà pour le fond, et Casimir Delavigne a toujours pratiqué cette saine poëtique. Voici pour la forme; c'est une recommandation sévère, adressée aux écrivains, en faveur de cette belle langue française, de cette langue si pure, si claire, dont l'Europe du dix-huitième siècle acceptait et justifiait l'universalité (voyez le discours de Rivarol couronné par l'Académie de Berlin), et que les barbares du dix-neuvième siècle s'évertuent à décentraliser, en applaudissant le patois de Jasmin et de tant d'autres!

« N'oublions pas surtout (ajoutait Casimir Delavigne), que le « premier devoir de l'écrivain est le respect pour la langue. « Chez tous les peuples, elle a ses qualités comme ses dé- « fauts qui la distinguent; et voulût-on la corriger ou l'en- « richir, on ne peut lui faire violence sans dénaturer son « caractère national. La langue française, si rigoureuse dans

« ses inversions, ennemie impitoyable de toute obscurité, est « la plus universelle et la plus calomniée ; elle n'admet, il « faut l'avouer, que les hardiesses qui se cachent ; elle n'ac- « cepte que les dons qu'on lui déguise : mais Corneille et « Racine ont prouvé qu'au théâtre il n'est point de hauteurs « inaccessibles pour elle, point d'humbles familiarités où « elle ne puisse descendre ; et la plus singulière des inno- « vations, la création de toutes la plus sublime et la plus « inattendue, serait encore d'écrire comme eux. Ainsi, Mes- « sieurs, la pureté du langage et la candeur dans l'expression « de la pensée, donnent aux ouvrages de l'esprit ce charme « qui en établit d'abord les beautés originales et cette vérité « qui les fait vivre toujours. »

Remercions Casimir Delavigne d'avoir compris qu'un véritable homme de lettres, appelé à s'expliquer devant l'Académie française, devait y professer ces principes salutaires, ces principes conservateurs du goût et de la langue.

Les *OEuvres complètes* de Casimir Delavigne composent un des volumes de ce grand monument, *le Panthéon littéraire*, consacré à toutes les gloires des temps anciens et modernes, des littératures étrangères et nationale ! Elles méritaient cette consécration. Une Académie, celle de Rouen, vient de mettre au concours l'éloge de cet illustre écrivain. Sa ville natale (le Havre) ne restera pas indifférente aux hommages que cette belle renommée reçoit de toutes parts, et la figure du poëte décorera sans doute le péristyle de ce théâtre, dont il a célébré l'inauguration. Sa place, sur les bancs du Lycée Napoléon, est occupée aujourd'hui par son fils, grâce à une pensée généreuse du roi, heureux de favoriser l'hérédité des talents, des services et des vertus ! De glorieux témoignages de sympathie ont été prodigués à la veuve du poëte par des ministres éclairés et attentifs. La mort de Casimir Delavigne a fait éclater partout de nobles sentiments. Elle a rendu manifeste à tous les gens de lettres une idée consolante, c'est que l'écrivain qui reste étranger aux passions des partis, et fidèle au culte des lettres, à la mission morale de la poésie, au bon goût, au bon sens, à la patrie et à la vérité, est toujours certain de rallier autour de son cercueil des suffrages et des pleurs unanimes, et de faire retomber les faveurs du pouvoir et les bénédictions du pays sur les têtes qui lui furent chères !

LINGAY.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 15 FÉVRIER AU 15 MARS.)

M. Saint-Marc de Girardin a été nommé membre de l'Académie Française, en remplacement de M. Campenon.

— Un congrès agricole s'est tenu à Paris, sous la présidence de M. le duc Decazes, pendant les premiers jours de mars, et s'est occupé des questions importantes qui intéressent l'industrie du laboureur, et, entre autres, de l'impôt sur le sel, du maintien du droit à l'entrée des bestiaux étrangers, et de l'enseignement agricole.

— C'est demain que doit s'ouvrir l'exposition de tableaux du Louvre. *Le Mercure* a déjà signalé les principales œuvres de peinture qui auront le privilége, sans doute, de fixer l'attention publique cette année. On parle avec éloges d'un *Combat de loups*, par M. Brascassat ; d'une *Bethzabée au bain*, par M. Ed. Dubuffe fils, et d'*Études de chevaux*, par M. Achille Giroux.

— M. Arago a placé dernièrement sous les yeux de l'Académie un petit modèle, qui démontre et sert à faire comprendre les moyens de fermeture inventés par M. Hallette, d'Arras, pour le tube pneumatique du chemin de fer atmosphérique.

Au lieu de se servir d'une bande de cuir hérissée de languettes de fer, libre par un de ses côtés, et attachée par l'autre sur le bord de la longueur de la fente qui reçoit et donne passage à la tige, M. Hallette a mis en œuvre l'élasticité de l'air, et a obtenu une fermeture plus complète. Voici les procédés qu'il emploie.

Il dispose au-dessus du tube pneumatique et faisant corps avec lui, deux demi-cylindres longitudinaux, ou pour mieux dire deux gouttières placées de champ, qui se regardent par leur concavité.

Chacune de ces gouttières loge un boyau en tissu souple et parfaitement étanché pour l'air comme pour l'eau. Lorsque les deux boyaux remplis d'air sont suffisamment gonflés, ils se touchent l'un l'autre dans une partie de leur surface, agissent comme les lèvres de la bouche de l'homme, et interceptent ainsi complétement la communication entre l'intérieur du tube pneumatique et l'air extérieur.

— Le monde artistique s'occupe beaucoup, en ce moment, d'un projet d'Opéra pour la ville de Paris, proposé par M. Hector Horeau. On sait que M. Horeau est un jeune architecte de beaucoup de talent, et qui a publié sur la Nubie, qu'il a visitée, un voyage des plus intéressants pour les archéologues et pour ceux qu'intéressent des études graves et savantes sur un pays inconnu.

L'Opéra proposé serait placé sur la ligne des boulevards, à l'est de la rue Grange-Batelière.

En attendant que cette salle se construise, disons que l'Opéra vient d'obtenir un brillant succès : le ballet de *lady Henriette*, comme nous l'avons constaté dans notre dernière revue, réunit tous les éléments nécessaires pour acquérir une longue vogue : Mlle Adèle Dumilâtre s'y est placée, par son talent chaste et poétique, entre Fanny Essler et Carlotta Grisi. Barrez s'y montre d'une délicieuse bonhomie dans un rôle que nous aurions désiré plus développé.

— Le Théâtre-Français a repris avec un grand succès la *Judith* de Mme Émile de Girardin : il s'occupe activement d'une tragédie dans laquelle Mlle Rachel remplira le rôle principal, et dont l'héroïne est, dit-on, Catherine II. Cette tragédie est de M. Roman.

— L'acteur Delmas attire en ce moment la foule au Gymnase. La destinée de cet artiste est assurément curieuse et romanesque. Après avoir obtenu de grands succès à Bordeaux, il part pour l'île Maurice, s'y trouve ruiné par la fatalité, revient à Paris, et, malgré une réputation grande et méritée, ne trouve nulle part un directeur qui consente à l'engager. De guerre lasse, il s'engage sur la petite scène du Luxembourg ; puis il entre au théâtre du Panthéon. Là M. Poirson, avec le tact et l'habileté auxquels il doit son immense fortune, devine Delmas, l'engage au Gymnase, et lui doit aujourd'hui la foule qui se presse dans la salle Bonne-Nouvelle, grâce au talent vrai et comique de Delmas dans la *tante Bazu*... Le pauvre artiste que les recommandations les plus puissantes n'avaient pu faire parvenir à un emploi secondaire aux Variétés, est devenu le premier comédien du Gymnase !

— Les *Mystères de Paris* ont été joués enfin à la Porte-Saint-Martin, et attirent beaucoup de foule.

— Les *Iles Marquises*, ballet-vaudeville que l'on vient de reprendre au théâtre Comte avec une mise en scène brillante, ont tout l'attrait d'une pièce nouvelle. La *Reine Pomaré* aura bientôt pour escorte le *Gamin de Sologne*, pièce que M. Vanderburch a faite, dit-on, avec les rognures du *Gamin de Paris*, ce qui est d'un bon augure pour le théâtre Choiseul.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.

UN VŒU

A NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS,

ACCOMPLI DANS L'ÉGLISE SAINT-JACQUES, A DIEPPE.



Coup de vent du lougre *l'Automne* (Dessin de M. Jugelet).

A M. LE DIRECTEUR DU *Musée des Familles*.

Dieppe, 2 octobre 1843.

Je sors à l'instant même, mon cher ami, d'une procession de marins à l'église Saint-Jacques. Vous connaissez comme moi cette belle tour qui a une ressemblance si frappante avec Saint-Jacques-de-la-Boucherie de Paris, et que la tradition populaire s'obstine à attribuer aux Anglais, bien que la date de ses différentes constructions ne paraisse pas s'accorder avec le temps de la domination étrangère.

Je venais de voir la veille dans la chapelle même du Trésor, délicieuse chapelle fleurie de toutes les arabesques de la Renaissance, un bas-relief singulier, sorte d'*ex-voto* qui aurait pu être un monument de la dévotion des anciens navigateurs dieppois. Dans les ornements qui sont au-dessous, ainsi que l'a observé judicieusement M. Féret (1), on reconnaît aisément un costume du quinzième siècle, celui dont se paraient indécemment les petits maîtres sous Charles VII. Des figures de sauvages et d'animaux pareils à des singes confirment assez dans cette frise d'architecture la prétention des Dieppois à la découverte d'un nouveau monde avant Christophe Colomb. Vraies ou fausses, ces prétentions d'humbles pêcheurs éveillent l'intérêt; mais je les avais oubliées bientôt devant la charmante chapelle ogivale où trône Notre-Dame-de-Bon-Secours. Notre-Dame-de-Bon-Secours est en effet la patronne des marins, et depuis longtemps la sollicitude pieuse des souverains eux-mêmes semble avoir assuré à Dieppe cette miraculeuse protection de la Vierge, soit qu'elle se nomme Marie, Notre-Dame-de-la-Garde, ou Notre-Dame-de-Bon-Secours.

C'est d'abord Louis XI qui, après la défaite des Anglais devant Dieppe, arrivée la veille de la fête de l'Assomption, institue une procession que l'on faisait tous les ans dans la

(1) *Notice sur Dieppe, Arques, etc.*, 1 vol.

ville de Dieppe en l'honneur de Notre-Dame. L'image de la Reine des cieux, de l'étoile de la mer, était placée à l'entrée de la cité sur le cintre de la porte de la Barre, avec cette inscription dont se retrouvent encore des vestiges :

« L'original de cette image
Est un chef-d'œuvre si parfait,
Que le créateur qui l'a fait
S'est renfermé dans son ouvrage. »

« Le jour de l'Assomption, un prêtre et onze laïques costumés en apôtres portaient la Vierge couchée dans un lit, entourée du clergé, des minimes, des capucins, et suivie des magistrats de la ville. Parmi eux étaient mêlés des hommes *chargés de jeter aux spectateurs des poires molles*.

« Cette procession se rendait dans l'église de Saint-Jacques, où se trouvait, élevé sur une tribune, un théâtre représentant le ciel. Un vieillard vénérable coiffé d'une tiare était assis sur des nuages, entouré d'étoiles et surmonté d'un soleil d'or, c'était le Père Éternel; des marionnettes de grandeur naturelle figuraient les chérubins, parcouraient l'air, battaient des ailes, sonnaient de la trompette et faisaient jouer un carillon.

« Dès le commencement de la messe, deux anges descendaient, prenaient dans le chœur une effigie de la Vierge, et l'enlevaient dans le ciel où le Père Éternel la couronnait. Pendant toutes ces cérémonies, plus dramatiques que chrétiennes, mais que la simplicité du temps doit excuser, un personnage nommé Gringalet (1) égayait la fête en faisant des grimaces, des contorsions et des culbutes (2). »

Ces naïves adorations d'un autre âge me poursuivaient encore de leur souvenir devant l'image de Notre-Dame-de-Bon-Secours, quand je remarquai dans la chapelle un mouvement inaccoutumé. Ce mouvement présageait une fête pour le lendemain ; mais quelle fête, quel anniversaire, quelle procession ? L'autel était paré, des fleurs nouvelles couvraient le tabernacle aux reliefs gothiques, et sur lequel les vitraux jetaient la diaprure de leurs reflets ; des sacristains avançaient des siéges, et ce qui ne me surprit pas moins, neuf paillassons ronds étaient placés sur les dalles du chœur.

— Pour qui ces neuf paillassons? demandai-je au sacristain.

— Pour les neuf marins de l'*Automne*, mon cher monsieur, c'est pour qu'ils aient moins froid demain sur le pavé de la chapelle..., car ils doivent venir pieds nus...

Je me souvins alors des processions de Bretagne, processions ingénues mais non moins rudes pour les pauvres marins, qui montent sur leurs genoux jusqu'à l'église, et font ainsi plusieurs fois le tour de l'édifice. Jugelet, le peintre de marine (que les imprimeurs de la *Presse* ont nommé l'autre jour Inglet d'après mon écriture, ce qui me fait peu d'honneur comme calligraphe), m'avait raconté qu'à Daolas, près Brest, il avait été témoin de plusieurs cérémonies pieuses de ce genre; il m'avait fait même bien rire avec l'histoire de *monsieur Judas*, que les paysans ne manquent pas d'*arranger* tous les dimanches de la façon peu révérencieuse qui suit :

Ils viennent lui cracher fort dévotement à la figure, et lui jeter de la boue avec une ferveur comique ; le jour de la Passion surtout, le malheureux Judas est accommodé de façon à ne pas s'en relever.

A Honfleur, les marins ne manquent pas de monter toute la côte du Havre-de-Grâce à genoux et sur les coudes ;

En Bretagne, à Saint-Michel de Plongernau, ils font décrire à un immense cierge tout le tour de l'église, et ce rat de cave gigantesque serpente à ses flancs comme une flamme fantastique ;

A Trieste, les matelots qui se sont sauvés du naufrage et qui attribuent leur salut à la miraculeuse protection de la Vierge, habillent un mannequin rouge de la livrée de soufre et de la cagoule de Satan, puis ils le jettent en grande cérémonie dans la mer, comme si ce bain lui était bien dû pour les avoir molestés.

Etait-ce une de ces cérémonies ridicules dues à l'ignorance des vieux temps que j'allais voir ? Ces marins échappés à la tourmente avaient tous reçu le jour dans la cité des ivoires et des falaises, et cette humble ville garde encore avec amour l'histoire de ses traditions. Après le terrible coup de vent qui avait failli les faire périr devant le banc de Terre-Neuve, ils revenaient, hélas ! le crêpe au chapeau dans le Pollet, ils revenaient neuf sur quatorze ! Le capitaine de leur lougre avait péri, et son pauvre second, Louis Couteux, avait pu le voir se reprendre à cinq fois aux agrès traînant à l'arrière, avec ce courage désespéré que donne l'aspect de la mort. En rentrant dans l'atelier de Jugelet, je trouvai un grand nombre de personnes qui entouraient le maître de pêche Louis Couteux. Il leur expliquait avec ses gestes vifs et saccadés de marin l'épouvantable danger auquel il avait échappé, disait-il, par la protection de Notre-Dame-de-Bon-Secours. L'*Automne* avait quitté le banc de Terre-Neuve le 28 août, et faisait route à destination de Bordeaux. Dès les premiers jours de sa traversée, une tempête affaiblit le navire, et ce fut le 3 septembre, par les 44° 50′ latitude nord et 42° 20′ longitude ouest, qu'un affreux ouragan faillit emporter le navire. Depuis sept heures du matin jusqu'à une heure après midi, le vent souffla du sud-sud-est. Le capitaine ayant fait monter l'équipage sur le pont pour alléger le navire, on jeta à l'eau toutes les fascières d'huile qui étaient attachées sur l'arrière. A dix heures, toute la voilure était défoncée, et il était impossible de mettre à la cape : l'*Automne* subissait alors les plus terribles coups de mer; un surtout le prit par la hanche d'arrière, couvrit tout le navire incliné, enleva le capitaine et quatre hommes et balaya ce qui restait des fascières sur le pont. Le reste de l'équipage, cramponné ou attaché à divers apparaux, avait pu résister à la lame; mais la plupart des hommes avaient des contusions, et la tourmente continuant, leurs souffrances furent horribles ; ils se croyaient à chaque seconde menacés de la mort, et la vue de leur désastre les glaçait d'effroi. Le mât de *tape-cul* était cassé, les pavois enlevés; la cuisine avait tourné sur elle-même, la chaloupe avait avancé sur le pont de deux pieds, et l'étrave enfoncée était rentrée de deux pouces; une porte de la chambre avait été arrachée et les gonds cassés : c'est là qu'était cramponné le capitaine Valois lorsqu'il fut enlevé à la mer.

La chambre était pleine d'eau, cependant le saleur voulut y pénétrer, il y trouva un prélart et un sac à clous ; le prélart fut cloué sur le capot de chambre et mit fin à l'inondation; sans cette précaution, le navire était submergé ; il commençait alors à couler de l'arrière. A deux heures, la tourmente cessa. Alors les matelots sentirent renaître leur courage, et cherchèrent à réparer leurs forces anéanties par la fatigue et le désespoir.

Des quatorze hommes embarqués à bord de l'*Automne* et balayés par une vague furieuse, neuf furent rejetés sur le navire. L'infortuné capitaine, au milieu des flots qui le

(1) Les manuscrits dieppois disent *Grimpesulais* (V. M. Féret).
(2) *Dictionnaire des Reliques*, au mot Processions.

couvraient, avait pu saisir un bout de filin qui était à la traîne. Dès lors on avait cherché à le secourir, mais tous les efforts furent impuissants. Le maître avait voulu se jeter à la nage; l'équipage l'avait retenu, dans la crainte qu'il ne pérît inutilement; sa conservation était trop précieuse pour les malheureux qui restaient.

Il fallait entendre Louis Couteux raconter alors ce désastre : la figure du marin semblait refléter elle-même la sombre lueur de l'ouragan. Le capitaine l'avait appelé vainement au milieu de la tempête : « Louis! Louis! » avait-il crié, et cette voix stridente, cette voix d'un mourant retentissait encore à l'oreille de Louis Couteux, le maître de pêche. Il était en veste noire, le crêpe au chapeau; il était l'acteur et à la fois l'historien de ce tragique épisode, et il le racontait de façon à rendre toute parole pâle et froide après la sienne. Au plus fort de l'ouragan, il avait fait un vœu à Notre-Dame-de-Bon-Secours, et quoique le ciel fût d'un noir de fumée, comme un bateau à vapeur (ce sont ses expressions), une éclaircie de rayons large et soudaine avait resplendi sur l'onde. Dès lors on s'était occupé à bord de réparer les pavois et de raccommoder la voilure en lambeaux. Enfin le temps avait favorisé le reste de cette traversée, rendue difficile par l'absence d'un navigateur expérimenté. Dans l'équipage se trouvait heureusement un jeune homme nommé Dumouchel, qui possédait quelques connaissances nautiques; ses études avaient été d'un puissant secours au navire si miraculeusement ramené.

L'atelier de Jugelet, devenu le théâtre d'un pareil drame, méritait l'affluence inusitée de spectateurs qu'on y rencontrait ce jour-là. Depuis quelques années, en effet, M. Jugelet est presque devenu Dieppois, et, si l'on croyait au fantastique, on pourrait aisément s'imaginer que les ombres d'Ango et de Jean Parmentier se promènent quelquefois aux molles clartés de la lune qui filtrent en rayons d'argent par les fenêtres de son atelier. Ce charmant atelier est construit au bord de la mer; il est annexé au pavillon des bains.

Pendant que Louis Couteux racontait, Jugelet prenait ses crayons; il dessinait le navire, la lame qui déferle, les neuf marins que rapporte cette même lame qui les avait enlevés. Voici la hanche du lougre que frappe la vague, les cordages qui crient et se rompent, les fascières d'huile qui surnagent, l'abîme entr'ouvert, et la percée éclatante que décrit le rayon céleste sur le noir du ciel! Tout cela, mon cher ami, avec quelques frottements de pastel au bout du doigt, et de petits relevés d'encre qui conservent aux mâts leur élégante finesse. Jugelet a fini en même temps que Louis Couteux, il reportera demain son esquisse sur la toile; c'est ce tableau que l'on placera dans la chapelle de Bon-Secours.

Le lendemain, en effet, vers les huit heures du matin, tous les habitants du Pollet et du quartier Saint-Jacques se joignaient aux rares baigneurs restés à Dieppe pour voir porter par les neuf marins l'ex-voto commandé au peintre, mais pour lequel la générosité de M. Jugelet avait refusé toute rétribution.

L'équipage du lougre l'*Automne* arriva bientôt à l'atelier des bains. Il se composait des huit hommes et du mousse échappés au violent ouragan du 3 septembre; tous ces hommes marchaient pieds nus par une pluie fine et froide. M. Prevost, l'habile directeur des bains de Dieppe, avait fait ouvrir les barrières de l'établissement au public, et ce public composé de pêcheurs, d'ivoiriers et de gens du port, attendait le signal du départ dans un religieux recueillement.

L'*ex-voto*, placé sur un élégant brancard, était porté par les deux marins les plus robustes; les banderoles bleues de Notre-Dame-de-Bon-Secours, ornées de gros glands d'argent, étaient entre les mains des plus jeunes.

Louis Couteux marchait en dernier avec l'insigne de l'ordre, que portait aussi le chef de la confrérie, et qui se compose d'un grand ruban bleu orné de la statue de la Vierge en argent.

Le cortége, après avoir traversé la ville, entra dans l'église de Saint-Jacques, où le tableau fut bientôt placé dans la nef de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Les neuf matelots s'agenouillèrent.

Cette église, dont les réparations sont maintenant confiées à M. Lenormand, architecte, vient de voir la chapelle de Notre-Dame-de-Bon-Secours ornée par ses soins d'une charmante boiserie de chêne sculpté, pareille en tout point à celle de l'église d'Arques. La partie du retable sera à elle seule une draperie d'un fort riche effet, surtout lorsqu'elle aura reçu le luxe ordinaire des dorures usité en pareil cas. La chapelle de la Vierge avait été parée comme pour un jour de fête, et cependant cinq malheureux matelots manquaient à ce cortége religieux. Aussi l'entrée du temple offrait-elle un spectacle rempli d'une véritable mélancolie. Louis Couteux marchait le front baissé, et se souvenant de son infortuné capitaine. Les autres marins de l'équipage, tous vêtus de la vareuse, noire comme le pantalon, s'étaient rangés silencieusement autour de l'ex-voto pour écouter l'allocution du curé de la paroisse. Ces neuf têtes, marquées, un mois avant, du sceau de la mort, et courbées aux pieds de la Vierge des miracles, portaient toutes le cachet de rudesse et de fermeté commun aux marins de Dieppe, le plus jeune excepté, qui avait les traits fins, les cheveux blonds et une pâleur presque délicate. Dès qu'ils eurent passé le seuil, l'orgue épandit ses notes tour à tour gonflées et douces dans le temple; il avait par instants la majesté lugubre du *Dies iræ*, cette prose terrible du Jour des Morts, et la suavité d'un chant divin de Pergolèse. Plusieurs *ex-voto* figuraient dans la chapelle, les uns dans le style simple et purement biblique des ex-voto d'autrefois, d'autres se rapprochant d'un style plus moderne. Un *Vœu de nuit*, peint par Jugelet, attirait surtout les regards. Ce vœu, fait à peu de distance des jetées par un bateau de pêche en péril, datait de l'an dernier, et notre artiste l'avait également légué en cadeau à la chapelle.

Le service divin se poursuivit au milieu des cantiques composés tout exprès en l'honneur de Notre-Dame-de-Bon-Secours, et dont l'un est dû à M. Andrade; puis, la messe finie, on entonna le *De profundis* pour les naufragés.

Ce fut là, mon ami, l'instant le plus solennel et le plus touchant de cette pieuse cérémonie. Jamais je n'oublierai la contenance de Louis Couteux, le second de ce malheureux bâtiment; il baissait alors les yeux sur le pavé de l'église, mais le frémissement de tout son corps, mais ses larmes furtives, son air désolé, sa pose recueillie, tout ne prouvait que trop qu'il entendait encore ce terrible et dernier cri de son capitaine qu'il eût tant voulu sauver: « Louis! Louis! » son propre nom épelé durant la nuit de la tempête.

Une quête fut faite pour la famille des décédés, quête, hélas! commandée par le dénûment de ceux qui survivent; car, en ce misérable port de pêcheurs, la mort arrive rarement sans ouvrir la porte à la pauvreté, et ceux qui tombent ne sont pas les plus à plaindre.

Pour moi, mon cher ami, pendant le cours de cette cérémonie, j'avoue que plus d'une fois mes regards se sont reportés vers un autre deuil et un autre malheur, celui d'une famille à laquelle il m'a toujours semblé que nous tenions tous par une sorte de fraternité sincère. C'est celle de notre

cher Victor Hugo, dans laquelle, tout récemment encore, la mort vient d'ouvrir trois nouvelles plaies, sans compter celle que les journaux annoncent cette quinzaine. Mon vœu le plus cher, ainsi que le vôtre, j'en suis sûr, eût été de nous trouver tous deux à cet autre service funèbre, où nul survivant du naufrage n'est apparu. Mais il est des cœurs aimés de Dieu que le Seigneur récompense plus en les déliant de la terre qu'en les condamnant à son douloureux exil. La place de ce couple jeune et pur était marquée pour le ciel, celle de nos marins l'est pour la vie de cet Océan, semée de rayons dans la tempête même, et que la croyance seule du génie de la mer personnifié dans Marie peut soutenir et sauver.

ROGER DE BEAUVOIR.



La Procession sortant de l'atelier de M. Jugelet.

LA BATAILLE DE FRIEDLAND.

(FIN. (1))

Il y a eu un instant d'ébranlement dans la colonne, fouettée en tête par la mitraille et chargée en flanc par la cavalerie; mais enfin la voix des chefs se fait entendre criant : « Enfants, l'Empereur vous regarde ! » Alors les rangs se sont reformés, un mur de baïonnettes s'est abaissé vers cette nuée de cavaliers, et ce sont eux à leur tour qui s'arrêtent étonnés d'une résistance à laquelle ils ne s'attendaient pas. Tout à coup on voit briller les casques des dragons de Latour-Maubourg, qui fondent au galop sur cette cavalerie. L'ennemi fuit pour ainsi dire l'épée dans les reins; la division Marchand se dégage de ses blessés, fait un à-gauche, tourne l'Alle, profite d'un pli de terrain pour se reformer, rencontre la division Bisson qui s'avançait de son côté en faisant une conversion à gauche. Les neuf régiments d'infanterie qui composent les deux divisions, et

(1) Voir le numéro de mars, page 169.

qui forment un total de 10 à 12,000 hommes, s'avancent dans l'ordre mince, afin de développer tous leurs feux et de présenter moins de profondeur à l'ennemi sur tout le front de sa ligne de bataille, qui s'étend depuis l'Alle, où elle appuie sa droite, jusqu'au ruisseau du moulin, où parvient sa gauche; elle jette un rideau de tirailleurs qui engagent une fusillade avec les tirailleurs russes. Pendant quelque temps, tout se passe en combats partiels entre ces troupes volantes; mais peu à peu la distance qui nous sépare des Russes s'efface, diminuée par la marche rapide de nos soldats. Bientôt ils arrivent au sommet d'un plateau où le terrain cesse de monter, et commencent à redescendre vers l'Alle. Alors toute l'armée ennemie leur apparaît: devant eux ils ont l'aile gauche russe, c'est-à-dire à peu près 45 bataillons, formant 25,000 hommes avec leurs réserves massées en arrière, la garde russe cachée par l'enfoncement du terrain près de l'étang, et dont on n'aperçoit que les baïonnettes, qui luisent aux derniers rayons du soleil; enfin, de l'autre côté de l'Alle, la 14e division formée en colonne par bataillons, et composant, avec quelques escadrons de cavalerie, la grande réserve. A leur gauche, ils ont le centre et l'aile droite de l'ennemi, traçant une longue ligne depuis le ruisseau du moulin jusqu'au delà du village d'Henrichsdorff, et se composant de trois divisions d'infanterie, de 120 escadrons et de 12 régiments de Cosaques, en tout, 60 à 70,000 hommes.

Cette masse présentait deux aspects bien différents.

Sa gauche, qui faisait face à notre droite, était immobile, silencieuse et l'arme au bras, attendant notre attaque, tandis que, devant elle, deux ou trois batteries de canon préludaient au combat qui allait s'engager en nous envoyant leurs bordées, auxquelles les nôtres ne répondaient pas encore. Sa droite, au contraire, était en pleine action, chargée pour la douzième ou quinzième fois par les dragons de Grouchy, les dragons Bataves, la cavalerie saxonne et les cuirassiers de Nansouty, qui redoublaient à cette heure d'acharnement sur cette masse pour diviser ses feux et laisser la division Ney faire son œuvre. On voyait les cuirassiers et les carabiniers charger par colonnes, resplendissant au soleil comme des flots d'acier, disparaître tout à coup dans les grands seigles qui cachaient presque entièrement hommes et chevaux, puis reparaître face à face avec l'ennemi. Alors la canonnade et la fusillade éclataient à la fois, les obus décrivaient leurs sombres paraboles de fumée; puis tout à coup des carrés de moissons mûres s'enflammaient, et l'on en voyait sortir les tirailleurs fuyant à toutes jambes, tandis qu'on entendait les cris des blessés qui ne pouvaient les suivre, et qu'en un instant enveloppait ce rapide incendie.

Du sommet d'un monticule qui dominait cette vaste scène, Napoléon en suivait tous les détails.

Cependant les divisions Marchand et Bisson continuaient de se rapprocher, et un feu terrible de fusillade et d'artillerie venait de s'engager sur toute la ligne: les deux divisions ne s'en approchaient pas moins d'un pas ferme et égal, s'arrêtant pour faire feu, puis rechargeant tout en marchant, puis s'arrêtant pour tirer encore; mais au moment où les deux masses opposées allaient enfin s'aborder, une nouvelle batterie s'enflamme de l'autre côté de l'Alle; c'est celle qui a déjà plongé sur nous et qui a failli mettre le désordre dans nos rangs quand nous avons rencontré le coude de la rivière; elle nous prend en écharpe, creusant dans nos colonnes de larges sillons, qui se referment aussitôt. Ney, qui est au premier rang, voit tomber ses hommes par centaines; mais il ne peut rien contre cette terrible batterie, défendue qu'elle est par l'armée russe, par la rivière et par la réserve; c'est donc une affaire d'artillerie à à artillerie; il faut éteindre le feu par le feu. Il court à sa gauche, abritée par des plis de terrain et par conséquent moins maltraitée que sa droite, lui prend son artillerie, passe avec elle au grand galop sur tout le front de sa ligne, trouve ses canonniers, déjà trop peu nombreux, diminués d'un tiers; tandis que sur les derrières des deux divisions un millier de blessés se détachent des rangs, les uns courant, les autres se traînant dans la plaine. Enfin les pièces sont mises en batterie et répondent à celles de l'ennemi. Ney revient prendre la tête de colonne; chaque régiment qui l'a vu passer se croit conduit par lui; les cris de: « En avant! en avant! » retentissent sur toute la ligne; le moment d'hésitation a disparu. On s'aborde au milieu du feu de la mousqueterie, qui bientôt devient si continu qu'un nuage de fumée enveloppe Français et ennemis, et que tout disparaît dans ce terrible brouillard.

Cependant tout est disposé pour soutenir la division de Ney, si audacieusement poussée en avant. 4,000 hommes de cavalerie appartenant à cette même division se tiennent à la lisière du bois et voient rouler jusqu'aux pieds de leurs chevaux les boulets des batteries ennemies; à leur gauche et un peu en arrière, à la droite de la route d'Eylau, le premier corps, c'est-à-dire 20,000 hommes, composés de la division Dupont, de la division Lapeire, de la division Villate et des dragons Lahoussaie, se massent derrière un mamelon, qui les dérobe entièrement à la vue et aux coups de l'ennemi; enfin le général d'artillerie Sénarmont est prêt à se porter en avant avec ses 36 pièces partout où besoin sera.

Tout à coup, du nuage qui enveloppe les combattants et qui commence à s'élever, on voit sortir et se retirer en arrière un plus grand nombre de blessés; la crépitation de la fusillade devient plus vive, il semble que cette marée d'hommes, qui a monté vers l'ennemi comme vers un rivage, commence à reculer en vagues désordonnées; c'est la garde impériale russe qui a chargé, et devant laquelle les deux divisions de Ney, écrasées par les boulets et par la mousqueterie, est forcée de faire un pas en arrière.

Aussitôt la division Dupont, forte de 7,000 hommes, s'avance à son tour et marche au pas charge. A mesure qu'elle approche, elle voit le désordre devenir plus grand; c'est la cavalerie russe qui vient de plonger dans les rangs déchirés de la division Marchand; deux ou trois régiments, culbutés du choc, tourbillonnent sur eux-mêmes par un mouvement insensé. Le général Marchand se jette au milieu d'eux, appelant les officiers par leur nom, conjurant les soldats au nom de leur gloire; mais sa voix se perd dans le bruit et le désordre. Bientôt la même terreur s'étend à la division Bisson; un aide de camp de l'Empereur, le général Mouton, arrive alors au galop sur le front de la division Dupont:

— En avant! en avant! crie-t-il, au nom de l'Empereur, et tenez ferme contre la cavalerie.

Alors la division Dupont s'élance en colonnes: toute la ligne qu'occupaient les deux divisions Bisson et Ney est rompue par le milieu; aux deux angles seulement quatre régiments ont tenu ferme, se sont réunis en carrés, et tiennent comme des forteresses vivantes, sans que ni fusillade, ni artillerie, ni charges de cavalerie puissent les faire bouger de l'endroit où elles semblent avoir pris racine. Le général Dupont se met à la tête de sa division, le général Barrois le suit, tous deux s'élancent au-devant de cette brèche comme une double muraille de fer, ouvrant l'intervalle de ses colonnes aux fuyards, qui s'écoulent comme l'eau dans le lit d'une rivière. Les bruits les plus terribles

circulent : on dit le maréchal Ney tué, le général Marchand blessé, et enfin on voit le général Bisson, que l'on reconnaît à sa stature de géant, entraîné par ses soldats, à pied, car ses deux chevaux ont été tués, et, un fusil à la main, qu'il tient par le canon, et dont il frappe comme avec une massue, afin de défendre le porte-aigle d'un des régiments qui n'a que le temps, pour ne pas être pris par une vingtaine de cavaliers qui le poursuivent, de se jeter dans les premiers rangs de Dupont, sur lesquels la cavalerie ennemie vient se ruer avec tant de force que les baïonnettes et les sabres se croisent, et que quelques cavaliers pénètrent jusqu'aux batteries qui roulent dans l'intervalle des colonnes. Il n'y a pas de temps à perdre, il faut que l'artillerie balaye tout cela. Le mot *halte* retentit sur toute la ligne ; les canons seuls continuent d'avancer quelques pas, puis ils s'arrêtent à leur tour. *Feu!* crie d'une voix tonnante le capitaine Ricci ; au même instant vingt pièces éclatent à la fois, couvrant la plaine d'un réseau de feu et d'un voile de fumée, au milieu desquels on voit confusément rouler, se tordre et se débattre hommes et chevaux ; la décharge a été terrible. L'ennemi s'arrête, en ce moment les dragons de Latour-Maubourg tombent sur lui ; il recule, pressé en tête par notre artillerie et en flanc par les dragons ; puis, au moment où il repasse entre les deux carrés, les deux carrés s'enflamment à leur tour ; 300 hommes tombent de cette seule décharge, tués ou blessés. Plus de 1,500 cadavres jonchent les 400 toises qu'ils viennent de parcourir, tour à tour vainqueurs et vaincus. Le combat est rétabli, la division Dupont, soutenue par la brigade Barrois, s'avance ferme et menaçante, tandis que derrière elle Ney, qu'on a cru mort, Marchand, qu'on a cru blessé, et Bisson qu'on a cru pris, reforment en colonnes les débris de leurs deux divisions.

Dans ce moment, le général Sénarmont arrive au galop ; il vient prendre la direction de la batterie d'artillerie du général Dupont. Une partie des chevaux qui traînent les pièces ont été tués, mais il trouve les sous-officiers mettant pied à terre et attelant de leurs propres mains les chevaux aux canons.

— Bravo ! crie le général, c'est manœuvrer comme au polygone.

— Oui, répondit l'un d'eux, mais voyez combien les Russes ont de pièces à droite de nous et vis-à-vis de nous.

Au même instant une double décharge part, et couvre artilleurs, chevaux, pièces et général d'une grêle de biscaïens et de boulets.

— Ce n'est rien, dit le général Sénarmont, ce n'est rien ; tenez bon, et dans un instant je vous amène du renfort.

En effet, il remet son cheval au galop, court au général Victor, qui commande le premier corps, dont est la division Dupont.

— Général, lui dit-il, je vous demande tous vos canons à l'instant même ; ce n'est pas ici le moment d'éparpiller nos pièces en petites batteries, mais en une seule, une batterie de siége qui puisse me faire une brèche dans cette muraille d'hommes.

Victor répond par ce seul mot :

— Prenez.

Sénarmont remet son chapeau sur sa tête, repart au galop, emmène tous les canons avec lui, malgré les observations des généraux de division, qu'il fait taire en arguant d'un ordre supérieur, ramène 16 pièces, forme deux batteries de 15 bouches à feu chacune, avec 6 autres de réserve, les met au galop, gagne le mamelon qui abrite les trois autres divisions du premier corps, les met en position en un clin d'œil, et, distant de 200 toises à peine de l'ennemi, commence à tonner sur lui dans trois directions. La première va éteindre la batterie qui est de l'autre côté de l'Alle et qui, deux fois de suite, a fait tant de mal à la division Marchand ; la seconde riposte aux batteries partielles que les Russes établissent sur leur flanc ; la troisième plonge sur leur centre, qu'elle prend en écharpe, et dans lequel elle fait de si cruelles trouées que toute notre ligne, en voyant les sillons qu'elle creuse, jette de grands cris et demande, tout écrasée, toute sanglante, toute mutilée qu'elle est elle-même par cette journée et par les journées précédentes, à marcher à l'ennemi. Alors le combat, un instant amorti, se rengage ; Oudinot, qui est sur pied depuis trois heures, se remet à la tête de ses grenadiers ; Verdier, qui se bat depuis trois jours, reprend l'offensive avec ses troupes décimées ; le 2e léger, qui depuis le matin se bat, se retrouve le soir en tirailleurs et rengage le feu comme s'il arrivait tout frais sur le champ de bataille.

Toute l'armée russe est engagée, et l'Empereur a encore près de 30,000 hommes qui n'ont pas donné.

Sénarmont voit l'effet terrible de sa batterie et s'exalte à cette vue. Au bout de cinq ou six salves, il se lasse de canonner ainsi l'ennemi de loin et à boulets ; il met ses batteries au galop, s'approche de 100 toises de l'ennemi et ordonne de tirer à mitraille. Napoléon, qui suit chaque détail de l'œil, voit son artillerie s'avancer au galop et se mettre en position presque à portée de fusil de l'ennemi. Aussitôt il ordonne aux quatre régiments de dragons de La Houssaie et à un bataillon de la brigade du général Freyre de s'avancer pour la soutenir ; de plus, il envoie Mouton demander à Sénarmont d'où vient qu'il s'aventure ainsi.

— Laissez-moi faire, dit le général, et je réponds de tout.

Mouton rapporte cette réponse ; mais dans l'intervalle de son retour, Sénarmont a eu le temps de faire feu, Napoléon a vu l'effet terrible qu'a produit cette nouvelle bordée ; aussi, lorsque Mouton lui rapporte la réponse qu'il a reçue.

— Bien, bien, dit Napoléon en souriant, mes artilleurs sont de mauvaises têtes, il faut les laisser faire.

Puis, pour mieux voir, il met son cheval au galop, se rapproche de 300 pas du champ de bataille et se place sur un mamelon au pied duquel est rangée la brigade du général Lapeyre ; en ce moment un obus passe en sifflant au-dessus des derniers rangs de cette brigade et va s'enterrer à dix pas de l'Empereur. Quelques soldats, dont il a frisé les baïonnettes, se sont baissés par un mouvement involontaire. Napoléon se tourne vers eux, les regarde fixement ; puis, s'adressant à celui d'entre eux qui est le plus près de lui :

— Tu t'enfoncerais dans une cave, lui dit-il, que l'obus t'atteindrait tout de même s'il t'était destiné !

A ces mots, la brigade entière tressaille, frappée par ces paroles moitié railleuses, moitié méprisantes ; il semble que tous sont responsables du mouvement de crainte qui est échappé à quelques-uns ; pas une voix ne répond à la voix du chef. Napoléon reconnaît à ce silence de honte qu'il a été trop loin ; alors il s'approche d'un de ceux qui se sont baissés et lui demande sa gourde : le fantassin la lui présente en tremblant. Napoléon avale quelques gorgées du liquide qu'elle contient, puis la rendant au soldat :

— Diable, dit-il, de l'eau-de-vie de France ! on t'a traité en grand seigneur.

Aussitôt, à cette familiarité, à laquelle pas un seul homme ne s'est mépris, tous demandent d'une seule voix

à marcher à l'ennemi, et toutes ces voix éclatent en un seul : « Vive l'empereur! »

Pendant ce temps, le combat a marché, l'artillerie, la fusillade et la baïonnette ont fait leur œuvre; la garde russe a fléchi, et comme elle ne peut faire un pas en arrière sans être précipitée dans l'Alle, elle a reculé en pivotant sur sa droite; et, se brisant aux deux tiers de sa longueur, elle nous présente maintenant un angle aigu, disposition qui, en entassant les hommes les uns sur les autres, leur laisse la liberté du mouvement. Pendant ce temps, Ney, avec cette activité surhumaine que lui donne un jour de bataille, son courage de lion, a rallié les divisions Bisson et Marchand et les ramène au combat; tandis que Sénarmont, dont le succès accroît l'audace, enlève de nouveau ses pièces, va les mettre à 60 toises de l'ennemi, et là, à portée de fusil, commence sur cette masse un effroyable feu de mitraille qui prend l'aile droite et l'aile gauche en écharpe, et l'angle de front.

Alors les Russes voient qu'ils sont perdus s'ils n'éteignent à l'instant même ce volcan qui les dévore; ils rassemblent tout ce qu'ils ont de cavalerie sous la main, en font une seule masse qu'ils lancent au galop sur cette terrible batterie. Sénarmont voit arriver la tempête, change ses pièces de direction, fait converger tous ses feux sur un seul point; puis, quand ce tourbillon d'hommes et de chevaux n'est plus qu'à cent pas de lui, 36 pièces éclatent à la fois et d'un seul coup. Alors la cavalerie tout entière tombe brisée, broyée, anéantie, pareille à une trombe qui s'évanouit et disparaît; deux ou trois cents hommes seulement, les uns à cheval, les autres démontés, rejoignent leurs compagnons, dont les rangs s'ouvrent pour les recueillir; puis l'impassible batterie reprend sa direction première. Les masses ennemies, qui ne lui opposent plus qu'une résistance d'inertie, s'éclaircissent, se déchirent, se referment, remplacées par d'autres que l'inflexible mitraille dévore encore; enfin les deux fronts qui nous sont opposés s'écroulent comme deux murailles; l'un est jeté à gauche, dans le ravin du ruisseau, l'autre dans l'avenue d'Eylau, en avant de Friedland. En trois heures, les 36 pièces d'artillerie qui viennent de décider du gain de la journée ont tiré 3,600 coups de canon, dont les 400 derniers à mitraille.

Le plan de Napoléon avait réussi; l'aile gauche des Russes était enfoncée et se retirait en désordre, poursuivie par Ney et Dupont, qui entraient avec elle à Friedland; mais, arrivés à l'autre côté de la ville, nos soldats se trouvent à leur tour sous le feu de 120 pièces de canon, disposées en batterie au delà de la rivière. Alors des prodiges de courage éclatent; nos soldats se mêlent tellement à cette masse, que les artilleurs russes ne peuvent plus distinguer les amis des ennemis. Mais les cartouches manquent, et il faut reculer; on n'entend par toute la ligne que ce cri : « Des munitions! des munitions! » Un seul régiment a encore vingt-cinq à trente cartouches par homme, Ney le lance au pas de course sur l'ennemi; son colonel, d'Alton, se met alors à sa tête, le forme en colonne, et fait battre la charge.

Tout à coup un obus éclate au milieu de son premier rang, tue et blesse tous les tambours, à l'exception d'un seul dont il a brisé la caisse; le tambour ramasse celle d'un camarade mort, continue de battre, et le régiment aborde l'ennemi.

Pendant ce temps, les Russes ont fait repasser leur matériel, et ont commencé de repasser eux-mêmes par les quatre ponts jetés sur l'Alle; grâce à une admirable discipline, ce passage, où toute autre armée eût été anéantie, s'opère sans trop de désordre et de confusion; puis, lorsque Benningsen voit ses derniers régiments prêts à franchir cette barrière qui va enfin le séparer de nous, il ordonne de mettre le feu aux matières combustibles qui garnissent les ponts; tous quatre s'enflamment aussitôt, et nos soldats, arrêtés sur le bord, voient bientôt flotter sur la rivière les voûtes qui les avaient soutenus. Un tiers de l'armée russe est en sûreté.

Mais les deux autres tiers restent encore; le centre et la droite sont toujours là : 42,000 hommes continuent de combattre et de se croire vainqueurs, tandis qu'ils n'ont plus de retraite, que l'armée française les presse de front et sur les flancs comme une vaste muraille, et que l'Alle les attend par derrière pour les engloutir. C'est ce qu'a voulu Napoléon; c'est pour cela qu'il a ralenti ses attaques sur la droite et le centre de l'ennemi, en concentrant tous ses efforts sur sa gauche; cette gauche, c'était sa victime! ce centre et cette droite, c'était sa proie!

Alors les ordres partent de tous côtés; les aides de camp se croisent au milieu des feux. Ney et Dupont, qui en ont fini avec la gauche, se retournent sur le centre qu'ils attaquent de front, lui barrant le chemin avec leurs batteries; Lannes et Mortier le foudroient de face; Grouchy et Nansouty rassemblent dragons et cuirassiers pour un dernier effort. Napoléon lance les 15,000 hommes qui n'ont point encore donné, et fait avancer sa garde, qui vient, l'arme au bras et toute frémissante d'être restée ainsi inactive, reprendre la place que les divisions Lapeyre et Villate viennent de quitter.

Tout se rengage; tout se renflamme, comme si au lieu d'être à la fin de cette laborieuse et sanglante journée, on se mettait seulement à l'œuvre. Alors Gortschakoff apprend le désastre de son aile gauche, et comprend la position où il se trouve; il forme ses troupes en carré, achemine tout son matériel sur le gué de Kloschenen, et s'apprête, pendant que ses canons et ses bagages passent la rivière, à défendre le terrain jusqu'à ce que la nuit, la seule alliée sur laquelle il compte, arrive à son secours. C'est alors qu'éclatent, de part et d'autre, chez nous des miracles de valeur, chez l'ennemi des prodiges de constance; les carrés de Gortschakoff sont attaqués tout ensemble avec l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie : l'artillerie les foudroie, la cavalerie les poignarde, l'infanterie les fusille; les carrés se démolissent et se reforment pour se démolir encore; on dirait des murailles vivantes où les pierres viennent se replacer d'elles-mêmes : enfin l'Empereur ordonne d'attaquer à la mousqueterie et à la baïonnette. Tout s'ébranle à la fois; les lignes se resserrent; les Russes sont culbutés, ils reculent, enfin ils fuient: mais l'Alle est là profonde, sombre, inexorable; l'armée s'y précipite, s'y débat, la comble; une digue de morts arrête son cours, et l'on voit bouillonner l'eau en passant au-dessus d'elle (1).

Une seule division échappe à ce désastre en crevant à l'extrémité de l'aile droite le réseau qui l'enveloppe; c'est la division Lambert, celle qui se dirige à l'est et se retire par la rive gauche de l'Alle, en suivant la route d'Allembourg à Whelau. On lâche à sa poursuite les dragons d'Arrighi, qui nous appartiennent, et les cuirassiers saxons; l'armée les voit passer dans le crépuscule qui commence à envelopper toute cette scène, ayant peine à diriger leurs chevaux sur le champ de bataille, trempé de sang, jonché de morts et encombré de débris; dix minutes

(1) « Quand j'arrivai sur les bords de la rivière, une foule innombrable s'y débattait sans pouvoir en sortir; dans l'étendue d'une demi-lieue, elle fut ainsi comblée de cadavres, et les eaux, arrêtées, débordaient de leur lit.

après, l'horizon s'enflamme du côté par lequel a disparu la division Lambert, 30 pièces de canon qui protégent sa retraite tonnent à la fois. On voit revenir en désordre dragons et cuirassiers chargés par les débris de la cavalerie russe, quatre fois plus nombreux qu'eux. On croit que l'ennemi revient à la charge. Le soldat qui, après 14 heures de combat, croyait enfin la journée finie, reprend ses armes; Ney ramasse ce qu'il trouve de tambours, fait battre la charge, se met dans les rangs d'un lambeau du 2e léger, qu'il retrouve encore combattant, et se porte au secours des dragons et des cuirassiers ; mais c'est le dernier effort de l'ennemi ; c'est l'agonie du lion. Un coup de canon se fait encore entendre à leur arrière-garde : c'est le soupir suprême de 70,000 hommes.

Comme à Marengo, le résultat fut suprême et définitif. Les Russes furent écrasés. Alexandre laissa 60,000 hommes couchés sur le champ de bataille, noyés dans l'Alle ou prisonniers ; 120 pièces de canon et 25 drapeaux furent les trophées de la victoire, et les débris de l'armée vaincue, n'espérant pas même résister, coururent se mettre à couvert en passant la Prige et en détruisant tous les ponts.

Malgré cette précaution, les Français passèrent la rivière le 16, et marchèrent aussitôt sur le Niémen, dernière barrière qui restât à franchir à Napoléon pour porter la guerre sur le territoire même de l'empereur de Russie. Alors le czar s'effraye, le prestige des séductions britanniques s'évanouit ; il est dans la même position qu'après Austerlitz; sans espoir de recevoir du secours, il prend la résolution de s'humilier une seconde fois. Cette paix qu'il a refusée si opiniâtrément et dont il pouvait dicter les articles , il vient la demander lui-même et recevoir les conditions de son vainqueur. Le 21 juin, un armistice est signé, le 22 la proclamation suivante est mise à l'ordre de l'armée :

« Soldats,

« Le 5 juin nous avons été attaqués dans nos cantonnements par l'armée russe ; l'ennemi s'est mépris sur les causes de notre inactivité; il s'est aperçu trop tard que notre repos est celui du lion : il se repent de l'avoir oublié.

« Dans les journées de Gunstadt, d'Heilsberg, dans celle à jamais mémorable de Friedland, dans dix jours de campagne enfin, nous avons pris 120 pièces de canon, 70 drapeaux, tué, blessé ou fait prisonniers 60,000 Russes, enlevé à l'armée ennemie tous ses magasins, ses hôpitaux, ses ambulances, la place de Kœnisberg, les bâtiments qui étaient dans son port chargés de toute espèce de munitions, 160,000 fusils que l'Angleterre envoyait pour armer nos ennemis.

« Des bords de la Vistule nous sommes arrivés à ceux du Niémen avec la rapidité de l'aigle. Vous célébrâtes à Austerlitz l'anniversaire de mon couronnement; vous avez cette année dignement célébré celui de Marengo, qui mit fin à la deuxième guerre de la coalition. Français, vous avez été dignes de vous et de moi. Vous rentrerez en France couverts de tous vos lauriers, et après avoir obtenu une paix qui porte avec elle la garantie de sa durée : il est temps que notre patrie vive en repos à l'abri de la maligne influence de l'Angleterre. Mes bienfaits vous prouveront ma reconnaissance et toute l'étendue de l'amour que je vous porte. »

Dans la journée du 24 juin, le général d'artillerie Lariboissière fit établir sur le Niémen un radeau, et sur ce radeau un pavillon destiné à recevoir les deux empereurs : chacun devait s'y rendre en partant de la rive qu'il occupait.

Le 25, à une heure de l'après-midi, l'empereur Napoléon, accompagné du grand-duc de Berg, des maréchaux Berthier et Bessières, du général Duroc et du grand-écuyer Caulaincourt, quitta la rive gauche du fleuve pour se rendre au pavillon préparé. En même temps, l'empereur Alexandre, accompagné du grand-duc Constantin, du général en chef Benningsen, du prince Habanoff, du général Ouwaroff, et de l'aide de camp général comte de Liéven, quitta la rive droite.

Les deux bateaux arrivèrent en même temps. En mettant le pied sur le radeau, les deux empereurs s'embrassèrent.

Cet embrassement était le prélude de la paix de Tilsit, qui fut signée le 9 juillet 1807. La Prusse paya les frais de la guerre : les royaumes de Saxe et de Westphalie furent érigés comme deux forteresses pour la surveiller. Alexandre et Frédéric-Guillaume reconnurent solennellement Joseph, Louis et Guillaume comme leurs frères. Bonaparte, premier consul, avait créé des républiques; Napoléon, empereur, les changeait en fiefs. Héritier de trois dynasties qui avaient régné sur la France, il voulut augmenter encore la succession de Charlemagne, et l'Europe fut forcée de le regarder faire.

Le 27 juillet de la même année, après avoir terminé cette splendide campagne par un trait de clémence, Napoléon était de retour à Paris, n'ayant plus d'ennemi que l'Angleterre, sanglante et blessée il est vrai de la défaite de ses alliés, mais toujours constante dans sa haine, mais toujours debout aux deux extrémités du continent, en Suède et en Portugal.

ALEXANDRE DUMAS.



SOUVENIRS DE LA LOMBARDIE.

IL PALAZZO DEL DIAVOLO.

(CHRONIQUE DU DIXIÈME SIÈCLE.)



I.

LES PLAIDS DU ROYAUME.

Par une belle journée d'été de l'an de grâce 951, une brillante cavalcade, sortie de Plaisance à la pointe du jour, s'acheminait au petit trot vers Pavie pour assister aux plaids du royaume, convoqués par Othon le Grand, roi de Germanie.

En tête de la troupe marchaient douze envoyés de ce roi. Ils revenaient de la forteresse de Canossa (1), où ils avaient été délivrer d'un long siége la reine Isabelle, veuve de Lothaire, fils de Hugues, roi des Lombards. Cette noble victime de l'ambition de Bérenger, administrateur-général du royaume, puis roi, chevauchait au milieu d'eux, entre Attone, son plus zélé défenseur, et l'évêque de Pavie.

Venaient ensuite les comtes, ducs et marquis de plusieurs diocèses, suivis de leurs écuyers, puis leurs *arimanni* (1) et leurs hommes de *masnada* (2), qui fermaient le cortége.

(1) Château célèbre, appartenant à la famille de la fameuse comtesse Mathilde qui y reçut l'empereur Henri IV et le pape Grégoire VII, dans l'espoir de les réconcilier. Après la mort de la comtesse, la famille Canossa fut investie de ce château et de quatre autres qui y furent adjoints.

(1) *Arimanni*, de l'allemand *Heermanne*, hommes d'armées. C'étaient des agriculteurs de condition libre qui, avec les leurs, cultivaient les terres de quelque seigneur, sans être soumis pour cela à aucune servitude humiliante. Au contraire, ils étaient les seuls habitants des campagnes qui fussent obligés d'assister aux plaids des comtes, et ils suivaient leur seigneur dans toutes les batailles. Voyez Muratori, *Ant. Ital.*, Diss. XIII, t. I, p. 715.

(2) Hommes de *masnada*, de *masseni*, vieux mot teutonique qui

Tous les gentilshommes portaient heaume, cuirasse, brassards, cuissards, jambières, épée et lance, le tout fourbi et luisant, plus ou moins orné d'incrustations d'or.

Les arimanni et les hommes de masnada étaient revêtus d'un collier, d'une cuirasse, d'un casque, de bottines de fer, et armés de lance, d'épée, de poignard, de francisque et d'un large écu.

C'était un coup d'œil imposant. Le soleil dardait en plein sur ces boucliers d'acier, qui en réfléchissaient les rayons comme ils eussent fait de la flèche d'un fantassin au milieu de la mêlée.

A quelques milles de Plaisance, les rangs de la première colonne se rompirent peu à peu, la cavalcade, sans se séparer tout à fait, s'organisa en petits groupes de deux, de trois, de quatre gentilshommes, et une causerie intime remplaça le silence qu'on avait gardé jusqu'alors.

Un beau cavalier, à la taille haute et svelte, aux manières moins rudes que celles de son époque, à la figure douce et mâle à la fois, arrêta son cheval, et attendit le rang des arimanni. C'était Adalbert, fils de Milon, comte de Vérone.

— Conrad! appela-t-il lorsque ces hommes passèrent devant lui; et le vassal accourut auprès du *vavasseur* (1).

— Eh bien! mon vieil ami, demanda le jeune seigneur, es-tu content d'avoir échappé à cette maudite prison où nous étions enfermés depuis trois ans?

— Par l'âme d'Alboin (2)! il me semble aujourd'hui avoir vingt ans de moins. Soit béni l'empereur qui nous a tirés de là! Je crois que ce *romain* (3) de Bérenger nous aurait tenus sous ces voûtes pendant un siècle.

— Trois ans! soupira Adalbert; trois ans sans *la* voir! Trois ans sans apprendre de ses nouvelles!

— Pour ce qui est de *la* voir, ça viendra, après le sacre, je pense; quant à avoir de ses nouvelles, j'en tiens, monseigneur, j'en tiens et de bonne source, répondit le vieux arimanno tout joyeux, en laissant tomber la bride sur le cou de son cheval pour se frotter les mains.

— Dis-tu vrai? s'écria le jeune seigneur.

— J'ai causé cette nuit avec un des *schultheiss* (4) du comte, et j'ai su qu'*elle* se porte bien, qu'*elle* pense à vous...

Adalbert fronça le sourcil, fixa ses yeux sur ceux de son vassal, et lui dit d'un ton de reproche:

— Tu mens à ton seigneur, Conrad! C'est mal, c'est très-mal.

— Que Dieu m'en préserve, monseigneur.

— Conrad! répliqua Adalbert d'un ton sévère. Puis il reprit avec plus de douceur: Tu ne penses pas, Conrad, qu'Isabelle aille confier ses secrets à un schultheiss.

— Certes, non; mais elle peut bien les confier à sa nourrice, qui est la femme de mon rapporteur.

— Ah! c'est différent.

— Mais il y a autre chose que je tiens du schultheiss, et que le schultheiss ne tient pas de sa femme.

— Quoi donc? demanda le jeune homme en s'efforçant de cacher la curiosité qui le piquait.

— Mon ami est fort dans les bonnes grâces de monseigneur le comte, et il paraît que son maître a découvert les secrets de la dame de vos pensées et qu'il veut faire votre bonheur.

Ce colloque fut interrompu par un écuyer, qui vint requérir Adalbert de la part d'Adélaïde.

Adalbert, seigneur de Suismantium (1), avait vu à Vérone, à l'occasion d'un tournoi, célébré par Aliprando Aliprandi en fort mauvaise poésie italienne dans sa *Chronique de Mantoue*, la fille du comte (2) de cette cité, et en était devenu éperdument amoureux. A cette époque d'ignorance, il n'y avait point de correspondance possible entre deux amants. Les gentilshommes qui passaient un contrat le faisaient rédiger par leur notaire, lequel certifiait, avec son tabellion, que les signes de croix placés en bas de l'acte avaient réellement été faits, et en sa présence, par les parties contractantes (3). Force donc fut au seigneur de Suismantium de s'en tenir à des œillades fort éloquentes, auxquelles Isabelle répondit par de tendres sourires. Il forma bien en son cœur le projet de se rendre au plus tôt à Mantoue, où il eût été fort bien reçu par le comte, ami intime de Milon, son père; mais les événements politiques retardèrent pendant six ans ce voyage tant désiré, sans cependant éteindre dans le cœur des deux amants le souvenir du tournoi de Vérone.

Après la mort civile de Charles le Gros, qui perdit en un instant ce que Charlemagne avait accumulé avec tant de victoires; après que l'archevêque de Mayence eut fait l'aumône d'un canonicat au dernier roi de la race carlovingienne pour ne pas le laisser périr de faim; les Lombards, qui avaient, ainsi que tous les autres sujets du roi de France, saisi cette occasion pour secouer le joug, convoquèrent l'assemblée des plaids du royaume, et décernèrent la couronne d'Italie à Bérenger, fils d'Ébérard, duc de Friuli, et de Gisèle, fille de Louis le Débonnaire (4), en cette même année 888, qui signala le malheur de Charles le Gros.

veut dire société. Ils recevaient d'un gentilhomme une portion de terrain qu'ils possédaient par une tenure militaire. Ils payaient pour cela la redevance et étaient en outre obligés de suivre leur seigneur toutes les fois qu'il était forcé de prendre les armes. Voy. Mur., Dissert. XIV.

(1) « Les nobles châtelains étaient désignés encore par le nom de *vavasseurs* qui, dans le système féodal, exprimait leur double *allégeance*. En effet, ils étaient vassaux des comtes ou des ducs, dont ils relevaient immédiatement, et vavasseurs des rois. Leurs plaisirs étaient les armes et la chasse, leur luxe était encore les armes et la chasse.» Sismondi, *Hist. des Républ. It. du moyen âge*, t. I, c. II, p. 71.

(2) Premier roi lombard.

(3) « Nous autres Lombards, de même que les Saxons, les Francs, les Lorrains, les Bavarois, les Souabes et les Bourguignons, nous méprisons si fort le nom romain, que, dans notre colère, nous ne savons pas offenser nos ennemis par une plus forte injure, qu'en les appelant *des Romains*; car, par ce nom seul, nous comprenons tout ce qu'il y a d'ignoble, de timide, d'avare, de luxurieux, de mensonger, tous les vices enfin. » Liutprandus, *In Legatione*, t. II, p. 481. (Liutprand, évêque de Crémone, était Lombard d'origine.)

(4) Echevins, *Scabini*. Le nom de *Scabini* ou *Schœppen* est employé de préférence par les rois des Francs, et celui de *Sculdaesi*, *Schultheiss*, par les rois lombards. Ces échevins formaient la magistrature des villes, étaient choisis par le comte (qu'ils suivaient aux plaids du royaume, dans ses plaids particuliers) parmi les bourgeois, et confirmés ensuite par les citoyens. Sismondi, *Hist. des Rép. It.*, t. I, c. II, p. 70.

(1) Probablement *Bismantova*, bourgade dans les environs de Correggio qui, dans le moyen âge, possédait un château fort, bâti sur un énorme rocher dont parle le Dante dans le IV[e] chant du *Purgatoire*,

Montasi su *Bismantova* in cacume
Con esso i pie'; ma qui convien ch' uom voli.

(2) Sous le gouvernement des Carlovingiens, plusieurs familles ducales, en s'éteignant, avaient fait place à un autre ordre de haute noblesse, celui des comtes. Ceux-ci gouvernaient les villes comme représentants du roi. Dans la charte de leur création, le roi déclarait que, « reconnaissant l'amour de NN. pour la justice, il lui confiait telle ville, à la charge de garder envers la couronne une fidélité constante; de juger tous les hommes soumis à son gouvernement, de quelque nation qu'ils fussent, selon leurs lois et coutumes; de protéger les veuves et les orphelins; de poursuivre les malfaiteurs, et de faire rentrer au fisc les impôts qui lui seront dus. » Marculfi, *Formular.*, l. I, c. VIII. Les comtes avaient en outre l'obligation de conduire à la guerre les milices de la ville où ils gouvernaient. Baluzi, t. II, p. 330.

(3) Sismondi, *Hist. des Rép. It.*, t. I, c. II, p. 72.

(4) Muratori, *Annali*, an. 877, t. VII, p. 215.

Bérenger régna en père plutôt qu'en maître, et combattit vaillamment les Hongrois et les Sarrasins qui infestaient l'Italie; ces barbares qui, sous les yeux mêmes de Charlemagne, osèrent se fortifier à Frassineto, près de Nice, sur les frontières de la Ligurie et de la Provence, pour piller le Piémont (1). Il fut clément, bon, confiant, et ne dut la perte de la vie qu'à ses qualités. En 915, il fut nommé empereur.

Quelques seigneurs de son royaume, comblés par lui de bienfaits, conspirèrent contre ses jours. Cette trame étant venue à la connaissance de l'empereur, il marcha contre Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, qui devait passer en Italie pour le remplacer sur le trône des Lombards, le défit complétement, rendit la liberté à ceux des conspirateurs qui avaient été faits prisonniers par un parti de Hongrois à sa solde, puis se retira dans sa ville de Vérone, qui lui avait souvent servi de refuge. Les conjurés l'y poursuivirent, et engagèrent un nommé Flambert, noble Véronais, dont l'empereur avait tenu un fils sur les fonts baptismaux, à profiter de son intimité avec Bérenger pour l'assassiner.

Ayant été averti de cette nouvelle conspiration, ce monarque généreux fit venir Flambert en sa présence, lui fit sentir toute l'ingratitude dont il était coupable, l'énormité du crime qu'il s'était chargé de commettre, et, lui tendant ensuite une coupe d'or d'un travail précieux, il lui dit :

« Que cette coupe soit entre nous le gage de l'oubli de votre faute et de votre retour à la vertu. Prenez-la, et rappelez-vous que votre empereur est le parrain de votre fils. »

Le matin suivant, au moment où Bérenger se rendait à la messe, Flambert vint à sa rencontre accompagné d'hommes armés italiens et hongrois, et, feignant de vouloir embrasser l'empereur, il le poignarda lâchement.

Flambert ne recueillit cependant pas les fruits de son crime. Milon, comte de Vérone, arriva sur le théâtre de ce drame affreux, trop tard il est vrai pour sauver le plus grand des empereurs italiens, mais assez tôt pour tailler en pièces l'assassin et sa suite (2).

Cette mort prématurée laissa, en 924, les Italiens sans chef. Un interrègne de deux ans précéda la domination d'un tyran. Hugues, duc de Provence, fut préféré à Rodolphe de Bourgogne, qui s'était mis sur les rangs, et monta sur le trône des Lombards (3). Le règne de Hugues fut l'antithèse parfaite de celui de son prédécesseur. Bérenger avait chassé les barbares, Hugues les établit dans son royaume, et autorisa leurs pillages afin d'en faire des soldats dévoués. Bérenger avait protégé la propriété de ses vassaux, Hugues la viola indignement. Bérenger avait fait le bonheur de son peuple, Hugues fut le tyran des Lombards.

Vers l'an 940, de tous les feudataires italiens il n'en restait plus qu'un seul qui conservât encore l'héritage de ses pères : c'était Bérenger, marquis d'Ivrée, petit-fils de l'empereur du même nom. Ermengarde, belle-mère du marquis, était sœur de Hugues et avait contribué puissamment à lui faire accorder la couronne. Par égard pour elle, et se confiant dans la jeunesse de Bérenger, Hugues avait laissé vivre celui-ci, et lui avait permis de gouverner Ivrée. Mais lorsqu'il s'aperçut que les Italiens regardaient ce jeune seigneur comme le seul libérateur dans lequel ils pussent espérer, le roi ordonna qu'on lui crevât les yeux et qu'on lui enlevât Guilla, sa femme, dont la grossesse était déjà avancée. Avertis de ce danger, les deux époux prirent la fuite à travers les gorges du Saint-Bernard, que Hugues

(1) Liutprandi, *Hist.*, lib. I, p. 425, an. 891 à 896.
(2) Liutprandi, *Hist.*, lib. II, c. XVI-XX p. 442 et seq.
(3) Liutprandi, *Hist.*, lib. III, c. III, p. 445.

avait crues fermées par les glaces d'un hiver rigoureux, et allèrent se réfugier à la cour d'Othon le Grand, fils de Henri l'Oiseleur, roi de Germanie. Othon les accueillit favorablement, et, sans les aider ouvertement, il leur permit d'appeler autour d'eux les mécontents italiens, et il leur laissa faire toutes les dispositions nécessaires pour chasser du trône leur persécuteur.

Aussi Bérenger revint-il en Italie en 945 à la tête d'une petite armée qui grossit en Lombardie à chaque forteresse devant laquelle elle passait, et où elle était reçue avec des acclamations de joie.

Le mécontentement du peuple étant général, Hugues n'osa point marcher à la rencontre du marquis d'Ivrée, et celui-ci convoqua l'assemblée des plaids du royaume à Milan, afin qu'ils servissent d'arbitre entre lui et son rival. La décision des gentilshommes, rappelés enfin à leur souveraineté, fut pourtant généreuse et conciliante. Lothaire, fils de Hugues, devait être nommé roi aux lieu et place de son père, et Bérenger devait avoir l'administration générale du royaume (1).

Le marquis d'Ivrée étant alors devenu jaloux de Lothaire, que le peuple n'avait aucune raison de haïr comme il avait haï Hugues, le fit empoisonner, à ce qu'on prétend (2), usurpa le titre de roi, et demanda pour son fils la main de la veuve de sa victime, femme douée de qualités éminentes, pour laquelle l'affection des Italiens allait jusqu'à l'adoration. Adélaïde ayant refusé, il la persécuta ouvertement, et la fit emprisonner dans un château sur le lac de Garda.

Pendant la détention de la reine, les vassaux fidèles à la mémoire de son mari firent toutes sortes de tentatives pour la délivrer. De ce nombre était le comte de Vérone, et il employa son fils à cette sainte mission; puis quand Adélaïde, parvenue à s'échapper de sa prison, se réfugia dans le château de Canossa, Adalbert la suivit par ordre de son père, et, sous le commandement du brave et dévoué Altone, il la défendit dans cette forteresse durant l'espace de trois ans, malgré l'ardent désir qu'il éprouvait de revoir la belle comtesse du tournoi de Vérone.

Cependant le peuple, indigné de la conduite infâme de son nouveau roi, suivit l'exemple d'Adalbert, et s'adressa, par l'intermédiaire de Valpert de Médicis, archevêque de Milan, à Othon le Grand pour en avoir aide et protection. Le vaillant monarque accourut en Italie; son premier soin fut de faire lever le siége de Canossa et de faire offrir sa main à Adélaïde, afin qu'elle partageât avec lui la couronne d'Italie, que les Lombards voulaient lui faire accepter.

C'est sous ces auspices que la veuve de Lothaire se rendait à Pavie avec une suite si nombreuse.

Lorsque Adalbert arriva près d'elle :

— Preux et vaillant guerrier, lui dit Adélaïde, vous avez combattu trois ans pour une veuve persécutée : aujourd'hui que cette veuve va redevenir reine des Lombards, ne lui sera-t-il point possible de vous témoigner sa reconnaissance autrement que par de vains mots? Que peut-elle faire pour vous? dites, seigneur de Suismantium.

Le jeune guerrier baissa la tête et n'osa point répondre.

— Parlez franchement, Adalbert. A Canossa vous n'étiez pas si timide.

— C'est qu'à Canossa je faisais mon devoir, madame, et que je ne croyais pas gagner un prix! répondit-il en relevant fièrement son noble visage.

— Vous me comprenez mal, Adalbert; ce n'est point le

(1) Liutprandi, *Hist.*, l. V, c. XII-XIII, p. 466.
(2) *Id.* *Ib.* l. V, c. IV, p. 463.—*Frodoardi Chronic.* apud Muratori, *Annali*, *ad an.* 950, t. VIII, p. 58.

prix de vos services que je vous offre, mais un témoignage public de ma reconnaissance.

— Oh! madame! s'écria le fils du comte de Vérone en saisissant la main de la reine, qu'il porta respectueusement à ses lèvres.

— Nous voilà donc réconciliés? dit Adélaïde en souriant. Et, maintenant, ajouta-t-elle, je vous écoute.

Adalbert jeta un regard sur l'évêque de Pavie et sur Altone, comme s'il eût voulu dire à la reine: ces témoins sont de trop.

Adélaïde comprit cette muette prière, ralentit le pas de son cheval, et dit au jeune homme, qui avait imité son exemple:

— Parlons *vulgaire* (1). Ils ne nous comprendront point, ajouta-t-elle en désignant les envoyés d'Othon.

Ils s'étaient servis jusqu'alors du latin barbare qu'on parlait à cette époque et que tout gentilhomme comprenait; en tenant leur conversation en *sermon vulgaire*, ainsi appelé peut-être parce que le peuple le parlait exclusivement, ils étaient sûrs de ne pas être entendus par les nobles Germains.

— Pendant trois ans, que le devoir le plus sacré m'a retenu à Canossa, ce n'est point ma patrie que je regrettais, ce ne sont point mes amis ni mes parents, car j'avais des nouvelles de ceux-ci. Ce que je regrettais, c'était la dame de mes pensées. Pour m'accorder une faveur inappréciable, ma reine n'aurait qu'à prendre pitié de mon amour.

— La reine des Lombards aime déjà la reine de votre cœur sans la connaître.

— C'est la fille du comte de Mantoue, madame.

— Elle sera votre épouse, Adalbert. Le comte nous suit à Pavie; le roi lui demandera pour vous la main d'Isabelle.

— Oh! merci, madame, merci!

— Rejoignons nos bons amis, et laissons le *sermon vulgaire* à nos *aldiens* (2).

Cependant Conrad, qui, en voyant son seigneur s'éloigner, avait repris sa place dans ses rangs, était ainsi interpellé par un des arimanni de l'évêque de Pavie:

— Avons-nous des nouvelles du midi, Conrad?

— Comment! vous n'avez pas entendu parler du traité conclu entre Rodelchise et Sinocolfe?

— Mais, non.

— Sachez donc que le duc de Spolète, après s'être enrichi aux dépens des deux rivaux, a daigné s'unir à l'empereur, afin de les résoudre à se réconcilier. La moitié du royaume assouvit la haine de chaque prétendant. La paix fut conclue, et les Siciliens auront désormais deux rois au lieu d'un.

— Ils n'auront à se plaindre que d'eux-mêmes... Vous êtes heureux, vous, qui êtes plutôt le maître que le vassal de votre seigneur. Il n'en est pas ainsi de nous...; les parchemins vont et viennent dans le palais, et nous n'en savons jamais davantage... Les évêques sont trop puissants pour descendre jusqu'aux arimanni... Mais les châtelains!...

— Que la sainte Vierge en soit glorifiée! je n'ai qu'à me féliciter d'être le vassal du seigneur de Suismantium... Pourtant, j'ai, moi aussi, mes tracasseries...

— Vous?

— Oui, moi. Tenez, j'aime mon seigneur comme s'il était mon propre enfant..., il est si bon!... Je l'aime trop enfin.

— Je ne vois pas...

— C'est que vous ne savez pas qu'il est épris d'une noble comtesse, et que j'ai la conviction qu'il l'obtiendra bientôt en mariage.

— Tant mieux, par saint Pierre!

— Tant pis, de par tous les diables!

— Je ne vous comprends pas...

— Eh! ne voyez-vous pas qu'une fois marié, il faudra qu'il aille habiter son domaine avec son épouse?

— Bien. Après?

— Après! après!... Ah! c'est juste; je ne suis qu'un vieux fou. Vous ne pouvez pas avoir connaissance de la *femme de feu*...; je croyais parler à un homme du fief... Vous ne pouvez pas savoir quels dangers menacent monseigneur s'il se rend à Suismantium.

— Des dangers?

— Et de très-graves encore, surnaturels, tels, en un mot, que son bonheur en serait détruit à jamais.

Comme ils venaient d'entrer dans Pavie, ils furent obligés d'interrompre leur dialogue.

Adélaïde se rendit au palais qui lui était destiné, accompagnée d'Altone, de l'évêque et des envoyés germains. Les autres gentilshommes et les arimanni se rendirent sur la place située devant la cour des rois lombards, où les États étaient déjà rassemblés.

Cet immense carré, dont la façade de la cour occupait tout un côté, était garni de bancs plus ou moins richement ornés, selon la condition des personnes qui devaient s'y placer. Des tapis de Perse avaient fait disparaître les dalles du pavé. Des tapisseries, achetées à Venise, la reine du commerce, pendaient de toutes les fenêtres et de tous les balcons. Au centre de la place, s'élevait une chapelle en forme de pavillon, devant laquelle se trouvait le siége destiné au roi, surmonté d'un grand dais de damas frangé d'or; tout le haut clergé du royaume, revêtu des ornements d'église, se tenait alentour. Dans le reste de la place, on ne voyait que des milliers d'armures.

Les envoyés des cours étrangères, tous les ducs, les comtes, les marquis et les seigneurs feudataires du royaume, les juges du sacré palais, les juges de l'empereur, tous les schultheiss et les arimanni d'Italie, des tabellions et des jurisconsultes en grand nombre composaient cette imposante assemblée.

Les arimanni seuls n'avaient point de voix délibérative, quoiqu'ils fussent tenus d'assister aux plaids (1).

On commença par prendre des mesures sur le *statu quo* du royaume, et on déposa le roi Bérenger.

Puis, après avoir entendu la messe, qui fut dite par l'archevêque de Milan, dans le pavillon du centre, on procéda

(1) « Il est assez étrange, dit Sismondi (*Hist. des Rép. It.*, t. I, c. VI, p. 278), qu'il ne nous reste plus aucun monument du langage que parlait le peuple en Italie jusqu'à la fin du 10e siècle. Le savant Muratori a fouillé avec une patience infatigable toutes les anciennes archives, tous les dépôts d'anciens papiers de famille ou de communauté, sans qu'il lui ait été possible de découvrir un seul écrit dans ce langage qu'on appelait *vulgaire*, etc. » Nous avouons que nous ne trouvons cela nullement étrange. Le vulgaire n'était parlé que par le peuple, le peuple ne savait pas écrire. Les nobles ne savaient pas écrire non plus. Les seuls hommes pouvant se servir de la plume, étaient les notaires ou tabellions et les échevins ou Schultheiss, les seuls qui ne faisaient que dresser des actes ou écrire des lettres. Les actes devaient être en latin, les lettres étaient en latin ou en tudesque, un noble n'eût jamais écrit à un noble avec la langue du peuple; qui donc aurait laissé des documents de ce langage qui produisit dans le douzième siècle la belle langue du Dante?

(2) *Aldii* ou *aldiani*. C'étaient des esclaves qui avaient obtenu de leurs maîtres une demi-liberté, et qui avaient échangé leur dépendance absolue contre des redevances fixes et en service personnel. Ils tenaient en villenage les terres de leurs seigneurs, mais leurs personnes étaient libres. « Leur nom, dit Sismondi (*Hist. des Rép. It.*, t. I, c. II, p. 74), paraît dérivé de l'arabe; il s'est conservé dans la langue espagnole, où *Aldea* et *Aldeanos* signifient un village et des villageois. » Voyez sur cet ordre de la société du dixième siècle, Murat., Dissert. XV, t. I, p. 811, *Antiq. Ital.*

(1) Murat., *Antiq. Ital.*, Dissert. XVI, t. II, p. 958.

à l'élection du nouveau roi. Tous les suffrages furent pour Othon le Grand, cette assemblée n'étant qu'une confirmation de celle que Valpert avait convoquée à Milan avant d'appeler en Italie le fils de Henri l'Oiseleur.

Alors le roi de Germanie s'assit sous le dais en signe d'assentiment, et prononça le serment des rois Lombards, « de respecter les droits de tous, d'observer la justice, de ménager les pauvres, de réprimer les soldats. » Puis on dressa la charte d'élection, qui se terminait par ces mots :

« Et comme le glorieux roi Othon le Grand a daigné nous promettre qu'il observerait toutes les conditions ci-dessus, dont l'accomplissement nous est bien nécessaire, et, qu'avec l'aide de Dieu, il soignerait notre salut et le sien ; il nous a plu, à tous, de l'élire pour notre roi, seigneur et défenseur, nous engageant à l'aider de toute notre puissance dans son ministère royal, pour sa conservation et pour celle du royaume (1). »

La séance fut ensuite levée, les fêtes publiques commencèrent, et, quelques jours après, la même assemblée se trouva réunie dans l'église Saint-Ambroise, à Milan.



Vue de Saint-Ambroise, à Milan.

Cette belle basilique, dont le portique et les portes à bas-reliefs étaient dus au siècle précédent, ainsi que les riches ornements en vermeil incrusté de pierreries du maître-autel et le beau travail en mosaïque du chœur, cette belle basilique, disons-nous, était alors partagée en deux par un mur, dans lequel on avait pratiqué trois grandes portes. Du côté du chœur se trouvait tout le clergé, de l'autre, tous les gentilshommes qui pouvaient y tenir. La grande place qui s'ouvrait devant la façade de l'église était remplie de nobles, de guerriers et d'hommes libres.

Arrivé dans cette ancienne métropole, le roi déposa sur l'autel de Saint-Ambroise tous ses ornements royaux ; la lance, dont le fer avait été forgé avec un clou de la croix de Notre-Seigneur, l'épée royale, la hache ou francisque, le baudrier et la chlamyde impériale ; puis il servit la messe habillé comme un sous-diacre, tandis que le clergé, l'archevêque de Milan célébrant, solennisait les mystères selon le rite ambroisien. La messe finie, Valpert adressa aux ducs, comtes et marquis présents au sacre, un discours en l'honneur du roi. Il donna ensuite à Othon l'onction sacrée, lui rendit les vêtements et les armes déposés sur l'autel, puis il mit sur sa tête le diadème des rois lombards (2), ce diadème, dont fut couronné Charles V dans le seizième siècle à Bologne, et plus récemment l'empereur Napoléon à Milan.

Aussitôt que la cérémonie fut achevée, le roi eut un colloque avec le comte de Mantoue, qui, une heure plus tard, salua du nom de fils le seigneur de Suismantium.

(1) *Landulphi senioris. Mediolanens. Hist. Rer. Ital.*, t. IV, p. 79, lib. II, c. XVI.

(2) *Synodus Ticinensis pro electione seu confirmatione Widonis in regem Italiæ, an. 890. Rer. Ital.*, t. II, p. 416, VIII, c. II.

II.

LA FEMME DE FEU.

Adalbert tenait le fief de Suismantium de la générosité de Lothaire, qui lui en avait fait donation après la mort de *Szàrnyan*, chef d'une horde hongroise. A son avénement au trône, Hugues avait donné ce manoir à ce dernier comme rétribution du dévouement de son père, lequel faisant partie, en qualité de *cattaneo* (1), de la suite de Lampert, lors du meurtre de l'empereur Bérenger, en 924, avait été tué par le comte de Vérone.

Quoiqu'il possédât ce château depuis bientôt huit ans, Adalbert ne l'avait jamais visité. Il le laissait exploiter par le fils de Conrad, auquel il avait fait un long bail, car n'ayant jamais goûté aux délices de la vie de châtelain, il n'y attachait aucun prix. Il aimait mieux aider son père dans ses fonctions ou combattre vaillamment dans les tournois et les batailles, que de passer son temps à la chasse ou à dompter un cheval fougueux dans les sombres cours d'un manoir isolé.

Cependant, voyant approcher l'époque où son vœu le plus ardent serait accompli, il songea à mettre son château en état de recevoir la comtesse Isabelle. Après être allé à Vérone demander à son père le consentement à ce mariage désiré, consentement que Milon lui donna avec joie; après avoir imploré toute une vie de bonheur aux pieds de sa dame et lui avoir fait et reçu d'elle des serments d'un amour éternel, Adalbert, accompagné de son fidèle Conrad, se mit en route pour Suismantium. De Mantoue il alla vers Guastalla, y arriva à la fin du premier jour, et y *pernocta*.

Le lendemain, de bonne heure, il se remit en marche et atteignit, au coucher du soleil, le pied des Apennins. Il avait voyagé jusqu'alors dans une plaine fertile, arrosée en tout sens par les fleuves et les torrents descendant des montagnes, où les prairies étaient émaillées de fleurs, les champs recouverts de blé, de vignes, d'arbres fruitiers, les chemins ombragés, égayés par une végétation riante, par un ciel sans nuage, par le soleil d'Italie. Voir disparaître cette scène magnifique avec la lumière du jour, afin de s'engager dans une gorge de montagnes à travers des sentiers peu praticables qu'on n'a jamais parcourus, c'est une transition trop frappante pour qu'on n'en éprouve pas une sensation douloureuse. Aussi, à mesure qu'il avançait dans cette gorge, le seigneur de Suismantium ressentait-il une espèce d'éloignement pour son manoir: une mélancolie profonde s'emparait de lui. Jetant de temps en temps un regard sur son fidèle vassal, il pouvait se convaincre que le vieillard était encore plus triste que lui, et le devenait d'autant plus qu'ils s'éloignaient davantage de la vallée. Pourtant Conrad ne visitait pas ce pays pour la première fois, il y avait passé une partie de sa vie, et ne l'avait quitté qu'afin d'être agréable à Milon, lequel désirait donner à son fils un compagnon dévoué, une espèce de Mentor obéissant, de serviteur surveillant qui lui tînt lieu d'expérience sans enchaîner sa volonté. Soit par la curiosité de savoir si la mélancolie de l'arimanno provenait de la même cause que la sienne, soit pour rompre la monotonie glaciale de cette scène sans vie, Adalbert fit signe à Conrad, qui marchait respectueusement derrière lui, de s'approcher, et lui dit:

— Que penses-tu, mon vieil ami, de cette route majestueuse qui conduit à mon château?

(1) Capitaine, c'est-à-dire, homme libre, possédant un terrain ou une portion de terrain, ayant des esclaves et une *masnada* (Voyez la note 2, p. 201). C'était un titre qu'on prenait de son propre chef.

En ce moment, la lune venait de se lever et projetait sa lueur pâle et blafarde sur le sommet des montagnes, tandis que le chemin, longeant un torrent creusé à leur intersection, restait dans une parfaite obscurité rendue encore plus profonde par la faible lumière qu'on apercevait à peine sur les hauteurs. Mille cascades s'échappaient du sein des rochers et venaient se précipiter avec bruit dans les eaux du torrent, pour bouillonner avec elles et se rompre ensuite avec fracas contre tout obstacle, ou tomber de tout leur poids dans un lit soudainement plus profond.

— Je pense, monseigneur, que c'est bien triste, répondit Conrad.

— Triste comme toi, répliqua le jeune seigneur.

Puis, voyant que le vieillard ne lui répondait pas, il poursuivit:

— Tu devrais pourtant être joyeux, toi qui vas revoir une famille dont tu as été éloigné depuis bientôt cinq ans.

— Oh! je n'ai pas d'inquiétude au sujet de ma famille, je sens en mon cœur qu'elle se porte bien.

L'accent avec lequel Conrad venait de prononcer ces paroles était lent, monotone, douloureux: on eût dit que le vieillard était absorbé par une pensée affligeante pendant qu'il laissait échapper ces mots.

— Mais, alors, qu'as-tu? Pourquoi te laisses-tu aller à la terreur qu'inspirent ces lieux?

— Ces lieux? fit Conrad en relevant les yeux et en regardant tout autour de lui. Puis il secoua la tête et répondit: Ce n'est pas cela!

— Quoi donc? demanda encore Adalbert avec un peu d'impatience cette fois.

— Vous me demandez quoi, monseigneur; vous!

— Que veux-tu dire, Conrad? s'écria le jeune seigneur, choqué et alarmé tout à la fois par cette exclamation.

— Au fait, fit le vieillard, comme en se parlant à lui-même, il faut bien qu'il le sache; un peu plus tôt, un peu plus tard, cela revient au même.

— Explique-toi donc!

— Dans un instant, monseigneur; dans un instant. Je ne sais vraiment pas si je dois...

Le vieillard se tut soudainement. Ils venaient de déboucher dans un vallon profond et sauvage. En face d'eux, le mont Gotra se dressait dans toute sa majesté. Sur le sommet de cette montagne, une tour carrée et massive se détachait sur le fond azuré de la voûte des cieux, et entre ses créneaux, quelque chose qui ressemblait à un point noir surmonté d'une étincelle, paraissait s'agiter, se déplacer de temps à autre, s'effacer et disparaître après avoir reparu, pour se montrer de nouveau à la même place.

Conrad cessa de parler, tressaillit, poussa un cri, tendit son bras droit vers la tour, murmura le mot Suismantium, puis se couvrit le visage des mains en laissant tomber les rênes sur le cou de sa monture. Son cheval se sentant libre, s'élança vers le vallon.

Adalbert serra les flancs de son palefroi, lui lâcha la bride, et fit tout son possible pour atteindre la monture du vieillard. Il n'en était plus qu'à quelques pas, quand il la vit disparaître avec son cavalier dans un abîme, et saisit ces mots prononcés par son vieil ami, qui, en ce moment suprême, voulait encore lui donner une preuve de son affection:

— N'allez pas!...

Puis la voix se perdit dans le gouffre, et on n'entendit plus qu'un froissement de feuilles, un bruit de branches cassées et un long gémissement, qui fut suivi d'un silence de mort.

Adalbert mit pied à terre, se prosterna sur le bord de

abîme, joignit les mains, leva au ciel ses yeux remplis de leurs, récita avec recueillement le psaume : *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudies vocem meam*, puis il pria longtemps, et paya un large tribut de armes à son fidèle vassal.

Une heure après, il chevauchait de nouveau dans la direction que lui avait désignée l'infortuné Conrad.

La nuit était calme et belle, le vent pur et frais, la situation pittoresque; mais malgré cela, et quoiqu'il eût rempli son devoir de chrétien envers son vieil ami, Adalbert se sentait profondément ému, affligé, abattu. Il éprouvait un besoin instinctif de pleurer encore; une crainte vague le tourmentait, un malaise inconnu gagnait peu à peu tout son corps, l'amertume se glissait dans son âme. Il s'efforçait de maîtriser son émotion, de calmer son spasme; mais il ne pouvait y parvenir. Pensant à la perte qu'il venait de faire, au secret qu'avait emporté Conrad dans son horrible tombeau, il se disait que la mort de son ami était d'un mauvais augure pour lui, pour son futur mariage; que de ce secret dépendait peut-être sa destinée à lui. Il se demandait ensuite ce qu'avaient voulu dire les dernières paroles de l'arimanno; il s'avouait qu'elles ne pouvaient se rapporter qu'à Suismantium, et pourtant il marchait toujours dans la direction du château, entraîné comme par une force irrésistible, mais sans oser lever les yeux sur la tour colossale.

Il gravit lentement le Gotra, tantôt à cheval et au galop quand le chemin était uni, tantôt à pied et conduisant son palefroi par la bride quand les obstacles se multipliaient, et, toujours agité par les mêmes pensées, toujours engagé dans la même lutte avec la voix de son cœur, il parvint à un demi-mille de distance du château. Alors, et par un effort pénible, il leva les yeux sur son manoir.

Debout, au milieu du donjon, se tenait une ombre noire ressemblant à une femme, et portant dans sa main droite une torche de résine qu'elle élevait au-dessus de sa tête. Ce fantôme semblait avoir le regard fixé sur le jeune seigneur, et exerçait sur lui le pouvoir du serpent sur l'oiseau. Adalbert avait peur, il frissonnait, il sentait son sang refluer vers son cœur, mais il avançait toujours vers l'ombre qui le fascinait. Il avait peur, mais il ne pouvait détacher ses yeux de dessus cette apparition fantastique.

Quand il fut parvenu au faîte du rocher sur lequel le château était bâti, devant le pont-levis, la cloche du donjon sonna la sixième heure (minuit).

Alors la femme noire jeta sa torche en bas de la tour du côté du versant de la montagne; de noire qu'elle était, elle devint tout à coup resplendissante comme un monceau de braises vives et pétillantes, et, élevant sa voix rauque et caverneuse, elle chanta ces mots barbares sur un air triste et monotone, que l'écho répéta mille fois dans le vallon, que le vent emporta bien loin dans la mer (1) :

Gyövök legzebb közé aszszonyságok
Oda megyek à hova hivnak
A legzebb aszszony à varosnak
A kigyelmetnek à szèp aszszonyja
Tèremtetnek, tèrèmtöja (2).

(1) Le versant du mont Gotra domine la Méditerranée.

(2) Je suis la plus belle entre les femmes,
Je vais où vous m'avez ordonné,
La plus belle femme de la ville,
La belle femme de votre seigneurie,
La creature du créateur.
Anc. Ball. Anast. Aut. Lang. Hung., t. II, p. 724.

Nous ne savons pas si ce refrain d'une ancienne ballade est précisément du dixième siècle; mais, à ce qu'en assure l'auteur du livre extrêmement rare que nous venons de citer et dont nous avons eu connaissance par un hasard étrange, il y a bientôt dix ans, dans une petite bourgade du Piémont, il est d'une époque *antérieure de plusieurs siècles à celle* où Jean de Zapol, vayvode de Transylvanie, appela les Turcs en Hongrie pour chasser du trône de ce royaume Ferdinand d'Autriche, à savoir, en 1526.

Puis elle disparut, et Adalbert tomba sans connaissance devant le pont-levis.

III.

SUISMANTIUM.

Quand Adalbert reprit l'usage de ses sens, les premiers rayons de l'aurore venaient de poindre à l'horizon. Il eut bien de la peine à rassembler ses souvenirs, à se rappeler les causes de son évanouissement et la catastrophe qui l'avait précédé. Cependant l'air pur et frais du matin lui rendit peu à peu toute l'énergie de son caractère. S'il l'avait perdue quelques heures auparavant, ce n'est pas à lui qu'il fallait en imputer la faute, mais à l'ignorance et à la superstition de son siècle barbare; siècle de crimes et de miracles, de hauts faits et de lâchetés impardonnables, de liberté et d'esclavage, de clémence et de cruauté; mélange incompatible de vertus imaginaires et de vices atroces, dont la cause unique était l'ignorance la plus profonde. Un regard qu'il jeta autour de lui contribua efficacement à rétablir l'équilibre de ses facultés mentales. La sérénité de la scène qui se déroulait devant ses yeux le frappa d'admiration, de respect et de reconnaissance pour la divine puissance conservatrice; et, chose étrange! ce même château qu'il aurait voulu fuir pendant la nuit au prix de tout son sang s'il l'eût fallu, il l'aimait maintenant, il le chérissait comme un père chérit son fils, car il le trouvait beau et sublime de toutes les beautés et de toutes les magnificences qui l'environnaient.

Suismantium, forteresse inexpugnable par sa position, dominait toute l'étendue du mont Gotra, sur lequel était enraciné le rocher à pic qui lui servait de base. Deux bras de cette montagne, hérissés de bois verdoyants, se prolongeaient sur ses flancs jusqu'à la rencontre d'autres monts moins élevés, qui établissaient les limites du vallon du côté de la terre et formaient la gorge dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Toute cette belle et fertile vallée, où des cascades innombrables se résolvaient en torrents la serpentant en tout sens ainsi que plusieurs fleuves qui avaient leur source dans le Gotra, toute cette belle vallée, si bien peuplée d'arbres, de blé, de vignes; tous ces mamelons, si pleins de végétation et de vie; tout ce gibier qui volait et ces chevreuils qui bondissaient sur ces terres, tout cela appartenait à Suismantium; et Suismantium, dominant tout cela de sa hauteur, semblait vouloir tout protéger, tout abriter sous l'ombre de sa base de granit. Suismantium n'était plus maintenant pour Adalbert un sombre manoir se dressant comme un spectre sur le sommet d'une montagne afin d'aller percer les nuages et lire dans les étoiles du firmament un funeste horoscope. Cette création fantastique n'existait plus, ou plutôt elle s'était métamorphosée, dans l'esprit du jeune seigneur, en un roi dictant un code providentiel à des sujets bien-aimés, en une mère affectueuse tenant ses mains sur les blondes têtes de ses enfants chéris pour les garantir de tout danger.

Adalbert se sentit ému, et il versa de douces larmes sur le seuil de son donjon, des larmes de reconnaissance pour un instant de bonheur. Puis, il porta son cor à ses lèvres et fit retentir les airs de trois sons distincts, clairs, prolongés.

Au bout d'un instant, le pont-levis se baissa, la herse se

leva, la porte s'ouvrit, et le fils du comte de Vérone se trouva dans une vaste cour carrée, au milieu de ses vassaux. Aussitôt qu'Adalbert se fut nommé, Wilfrid, fils de Conrad, et tous les hommes libres du fief vinrent faire hommage à leur seigneur. Les esclaves se tinrent à distance, mais ils lui témoignèrent leur respect par leurs acclamations. Adalbert, se sentant encore faible, voulut se reposer immédiatement des fatigues de son voyage, et il congédia tous ses vassaux.

Resté seul avec Wilfrid, il se fit conduire à ses appartements et s'y livra au sommeil.

Quelques heures de repos ayant réparé ses forces, il rejoignit son tenancier et se fit accompagner par lui dans tous les appartements du donjon seigneurial, où il donna ses ordres pour les améliorations qu'il entendait y faire. Puis, il visita toutes les dépendances du château, et prit les mesures nécessaires pour rendre moins dure la condition des esclaves qui travaillaient ses terres et pour captiver le dévouement des hommes libres, des aldiens, qui auraient été son bouclier et sa force en cas de guerre de parti, la sauvegarde de sa réputation en cas de guerre du royaume. C'est ainsi que tous les gentilshommes agissaient en ce siècle envers leurs vassaux par un sentiment d'égoïsme, tandis qu'Adalbert le faisait par humanité.

Mille fois il ouvrit la bouche pendant toute cette journée, la plus belle de sa vie, pour raconter à Wilfrid la triste fin de Conrad, mais il ne voulut point troubler la joie de ses vassaux ni le bonheur ineffable qu'il éprouvait au milieu d'eux. Son imagination aidant puissamment à la réalité, Isabelle se trouvait de la partie, à côté de lui; elle passait son bras sous son bras, elle lui souriait, et Adalbert respirait à peine tant il se sentait heureux, tant son illusion était complète.

Cependant la nuit revint, et avec elle les souvenirs de la veille. Assis devant une table dressée pour lui dans la salle d'honneur, Adalbert réfléchissait profondément à son aventure de la nuit précédente, quand Wilfrid entra pour lui servir lui-même le souper. Après avoir placé les mets devant son seigneur, le vassal se disposait à sortir, quand celui-ci l'appela et lui dit :

— Qui habite le donjon?

— Le donjon? demanda le tenancier en faisant le signe de la croix avec épouvante; puis, après un instant de silence, il ajouta : Personne, monseigneur.

— A quoi sert-il donc?

— Mais... à rien, monseigneur.

La voix de Wilfrid tremblait sensiblement : Adalbert s'en apercevait, mais il n'osait point lui adresser une question directe sur le fantôme du donjon, comme le tenancier ne se sentait pas la force de lui donner une réponse évasive.

— Il est donc tout à fait abandonné? reprit le châtelain.

— Absolument.

— On y va cependant quelquefois?

— Oh! jamais, monseigneur, jamais! s'écria Wilfrid avec frayeur.

— J'y ai pourtant vu de la lumière hier au soir.

— Jésus!... Mon père ne vous a donc jamais parlé..., il ne vous a jamais dit...

— Mais quoi? quoi? dit Adalbert avec anxiété.

— Que cette tour est maudite, murmura tout bas Wilfrid; qu'on donnerait le château avec toutes ses dépendances au plus brave de vos vassaux pour l'y faire entrer un seul instant, qu'il refuserait?

— Mais encore, pourquoi cela?

— Oh! je vous en supplie, monseigneur, ne m'interrogez pas ce soir. Demain, à la clarté du jour, je vous dirai tout, mais dans ce moment-ci..., oh! non, je ne pourrais pas!

— Demain, soit, répondit Adalbert en souriant : tu n'es pas fort courageux, Wilfrid.

— Demandez-le dans le château et dans tous les environs, monseigneur, et on vous dira que Wilfrid, fils de Conrad, est toujours prêt à rompre une lance, à mesurer son épée et ses forces avec qui que ce soit, avec un Lombard comme avec un Hongrois, avec un Franc comme avec un Sarrasin ; mais quand il s'agit de choses surnaturelles, ajouta-t-il en baissant la voix et en jetant un regard craintif autour de lui, le fils de Conrad est aussi faible, aussi peureux qu'un Romain (1).

— A demain donc, et bonne nuit.

— Que Dieu vous garde, monseigneur..., pendant votre sommeil...

— Il y a donc du danger partout? s'écria Adalbert en bondissant sur ses pieds.

Wilfrid s'approcha de son maître et lui dit avec l'accent de la véritable affection :

— Permettez-moi, monseigneur, de passer la nuit dans cette salle avec quelques aldiens armés. Pour parvenir jusqu'à vous, il faudra passer d'abord sur nos corps, au moins.

— Bon Wilfrid!... Mais de quelle nature est donc ce péril?

— Il est peut-être imaginaire..., je me suis peut-être alarmé à tort..., mais...

— Alarmé de quoi?

Wilfrid courut tirer le verrou de la porte d'entrée, puis revint à son seigneur, et lui dit d'un ton résolu :

— J'ai entendu de mes propres oreilles la *femme de feu* prononcer votre nom au milieu de ses chants sataniques!

— Qu'est-ce que la femme de feu? demanda d'une voix plus soumise Adalbert, qui commençait à comprendre.

— C'est le fantôme du donjon, monseigneur, murmura Wilfrid avec un accent à peine articulé, c'est la terreur du château, le revenant de Suismantium enfin, célèbre à dix milles à la ronde.

— Tu n'en sais pas davantage?

— Je sais seulement que ses apparitions datent du jour où la veuve de votre prédécesseur fut chassée du château par suite de votre mise en possession.

— Qui donc a pu donner cet ordre barbare?

— Il était juste, monseigneur, et provenait du comte de Vérone. Le beau-père de cette femme était un des assassins de l'empereur Bérenger.

Adalbert réfléchit quelques instants; puis, faisant un effort sur lui-même, il prit les deux mains de Wilfrid dans les siennes et lui dit :

— Merci de ton noble dévouement, ami, merci!... Je veux rester seul...

Et comme le tenancier allait répliquer, il ajouta aussitôt avec solennité :

— Si c'est une destinée, il faut qu'elle s'accomplisse. Toi, mon fidèle vassal, va passer la nuit en prières devant l'abîme à l'est du vallon, car les restes de ton père reposent dans le fond de ce gouffre.

Un cri d'horreur s'échappa de la poitrine de Wilfrid; sa crainte fit place à l'égarement du désespoir, et sa voix retentit dans la salle en prononçant ces mots :

(1) Voy. la note (3), p. 202.

— J'avais prévu un grand malheur ! Le chant de cette ombre maudite était hier au soir plus sombre que d'habitude ; la clarté infernale qu'elle répandait autour d'elle plus vive, plus rouge : c'était du sang ! c'était du sang !

IV.

LE FAÏDA (1).

Adalbert ne prit aucune précaution pour se garantir des surprises dans son appartement. Il en laissa les portes ouvertes, afin de ne pas trop sentir la chaleur de la saison, se jeta tout armé sur son lit, après avoir éteint sa lampe, et attendit les événements avec un mélange de crainte et d'anxiété.

Aussitôt après que minuit fut sonné, il entendit la voix de la femme noire s'élever au faîte du donjon. Cette voix répéta le refrain de la veille, mais elle y ajouta cette nuit les noms du comte de Vérone et de son fils, suivis d'une kyrielle d'imprécations.

Le silence se rétablit ensuite, et le jeune seigneur commençait à croire que Wilfrid s'était effrayé à tort, quand une clarté soudaine vint éblouir ses regards. Malgré toute la force de caractère dont il était doué, il ne put parvenir à sauter en bas de sa couche.

Le fantôme du donjon entra dans sa chambre, fixa sur lui des yeux flamboyants et s'achemina lentement vers son lit.



L'apparition.

Adalbert ne put retenir un cri de terreur :

— La femme noire ! murmura-t-il.

— Non ! *la femme de feu !* cria le fantôme, et il éteignit sa torche sur le carreau et parut comme la veille, aux yeux d'Adalbert, étincelant de lumière (2).

— *La femme de feu !* répéta-t-elle lorsqu'elle fut arrivée tout près du châtelain sur lequel elle exerçait la même puissance d'attraction que le soir précédent. Oui ! *la femme de feu!* qui vient te demander raison du sang répandu par ton père à Vérone ! *la femme de feu !* qui vient revendiquer ses droits sur ce château ! *la femme de feu!* qui vient te crier : *Faïda ! Faïda ! la femme de feu!* qui s'appelle Didgyin Szàrnyan !! Reconnais-tu ce nom, que ton père a effacé en se lavant les mains dans le sang de ceux qui le portaient ? le meurtrier ! Reconnais-tu ce nom que tu as déshérité, proscrit, exilé de sa terre? voleur ! *La femme de feu* s'est débarrassée de ton gardien en faisant tomber sous sa main un cheval habitué à s'élancer vers l'abîme ; et maintenant elle te défie, toi, en combat singulier, à armes égales, à outrance ! Elle veut s'abreuver, elle aussi, de ton sang maudit ! Point de *Widrigild* pour arrêter ma vengeance ! Du sang ! du sang ! Point de Charlemagne pour me forcer à recevoir le prix de mon déshonneur ! Il me faut du sang ! il me faut du sang ! Où tu iras, j'irai ; où tu t'arrêteras, je m'arrêterai ; je ne me séparerai de toi qu'après t'avoir vaincu dans la lice, après m'être abreuvée de ton sang ! Si tu n'acceptes pas mon défi, je t'assassinerai, aussi vrai que les âmes de deux Szàrnyan demandent vengeance du fond de leurs tombeaux ! Quand tu seras prêt, tu m'appelleras ; si tu ne m'appelles pas avant une époque que j'ai fixée pour l'accomplissement de la justice, les entrailles de la terre ne sauraient te soustraire à mon poignard !

Revenu de sa surprise et croyant s'apercevoir qu'il avait affaire à un être vivant, à une folle peut-être, et non à un fantôme, Adalbert allait répondre énergiquement à cette longue invective, quand la femme de feu disparut à ses

(1) De *Fehde*, mot tudesque qui signifie inimitié, guerre. Quand les gentilshommes recevaient une injure, les lois des Lombards leur accordaient le droit d'en poursuivre la réparation, et donnaient à leur inimitié, une fois déclarée, le nom de *Faïda*. Elles ne leur imposaient d'autre devoir que celui de renoncer à leur haine, lorsqu'on leur payait la compensation pécuniaire fixée pour l'injure reçue. Ce payement s'appelait *Widrigild* (*Widergeld*, en allemand, argent donné de retour), et devait se faire *cessante faïda*. Mais si l'offenseur se refusait à payer le *Widrigild*, ou l'offensé à le recevoir, les deux parties restaient en guerre. *Rotharis leges in Cod. Longob.*, p. 21-22, § 45 et 74.

(2) Cette métamorphose s'opérait probablement en vertu d'une poudre phosphorescente dont la femme noire saupoudrait ses vêtements.

regards, et il ne resta plus à la place où elle se trouvait qu'un cercle d'étincelles (1).

Quoiqu'un peu troublé par cette étrange disparition, le jeune châtelain ne tarda pas à s'endormir.

Il resta encore quelques jours à Suismantium, pendant lesquels il ne négligea jamais de se rendre le matin sur le bord de l'abîme où il avait perdu son ami et de prier pour lui. Peu à peu il s'habitua tellement à la visite nocturne de Didgyin et à sa bizarre interpellation : Es-tu prêt? que, lorsqu'il quitta son manoir pour retourner à Mantoue, il ne put s'empêcher de penser à la veuve et de faire des vœux pour qu'elle recouvrât la raison.

Aussi fut-il fort étonné quand le soir, à Guastalla, il la vit paraître, sans torche ni vêtements de feu pourtant, à minuit sonnant, devant son lit, et lui répéter sa question d'une voix plus creuse, plus menaçante que d'habitude. Il ne put retenir un long éclat de rire, et le mot : Folle ! vint errer sur ses lèvres. Didgyin y répondit par l'imprécation dont les Hongrois ont abusé de tout temps : *Baszama aszszonyat* (2) ! puis elle s'esquiva promptement.

Cependant le comte de Mantoue, qui attendait son gendre futur, lui avait fait préparer un appartement dans un château qu'il possédait en propre à quelques pas de la porte *Leona* (3), et dont il comptait faire donation à sa fille en la mariant. Il avait ordonné des fêtes civiques et envoyé des invitations pour un tournoi dans tous les châteaux et dans toutes les villes environnantes, en un mot, il n'avait rien négligé pour qu'Adalbert n'eût pas à attendre longtemps l'accomplissement de son souhait le plus ardent.

Dans le château du comte de Mantoue, comme à Guastalla, Didgyin ne manqua pas au devoir qu'elle s'était imposé. Le seigneur de Suismantium la revit immanquablement toutes les nuits, mais non plus sous la robe noire qui l'enveloppait sur le Gotra. La femme de feu s'était métamorphosée en guerrier mystérieux. Sa visière était constamment baissée. Un voile noir ceignait sa taille et retombait en larges plis le long de son épée.

A 800 mètres au nord de la ville de Mantoue se trouvait alors le faubourg de San Giorgio, où l'on voyait le magnifique palais de Trajan. C'est au delà de ce faubourg (démoli dans le siècle dernier et remplacé par une demi-lune), dans une vaste prairie en forme d'amphithéâtre, que se tint le tournoi (4), la veille du mariage d'Adalbert avec la comtesse de Mantoue.

Après avoir laissé donner des preuves de leur force et de leur adresse à bien des invités, Adalbert entra dans la lice. Les regards de toutes les dames se portèrent sur lui et s'y arrêtèrent avec plaisir, car c'était un beau guerrier que le seigneur de Suismantium.

A peine avait-il commencé à faire le tour de l'enceinte, qu'un chevalier inconnu toucha du fer de sa lance le bouclier du nouveau tenant, et s'élança dans l'arène, monté sur un fougueux cheval hongrois qu'il faisait caracoler avec une dextérité admirable. Adalbert n'eut qu'à jeter un regard sur lui pour reconnaître Didgyin. Il s'approcha d'elle, afin de la détourner de son projet audacieux, mais elle ne lui en laissa pas le temps et alla se ranger à l'autre extrémité de la lice. Alors Adalbert, qui se fût cru déshonoré en croisant son fer avec celui d'une femme, proclama hautement le sexe de Didgyin et se débarrassa ainsi, pour le moment, de cette créature, qui désormais commençait à lui apparaître sous un jour moins comique. En sortant de la lice, Didgyin s'approcha du châtelain et lui dit tout bas : « On n'échappe pas au bras de la justice ! » L'acharnement qu'elle mettait à poursuivre son but était trop bien raisonné pour qu'il pût être l'effet de la folie. Dès ce moment Adalbert considéra Didgyin comme un ennemi dangereux ; mais, vaillant ainsi qu'il l'était, il ne pouvait concevoir pour cela aucune inquiétude.

Adalbert sortit victorieux de six combats, dont deux à outrance, et ayant été proclamé vainqueur du tournoi, il en reçut le prix et fut couronné des mains de la reine de la beauté, qui n'était autre, comme on le pense bien, que la comtesse Isabelle.

Le reste de la journée se passa dans la cité en banquets et fêtes. Constamment près de son père et de sa fiancée, Adalbert se sentait parfaitement heureux, tandis que la comtesse Isabelle, aussi enivrée de joie que son amant, s'enorgueillissait d'avoir su lui inspirer un amour si profond. Milon, dont les cheveux blancs parlaient d'une vie longue et agitée, se réjouissait de se voir renaître dans son fils, qui serait très-probablement son successeur dans la seigneurie de Vérone; et le comte de Mantoue, n'ayant plus aucun souhait à former maintenant qu'il avait mis sa fille unique sous la protection d'un haut et puissant seigneur, croyait avoir atteint le plus parfait degré de félicité possible. Le lendemain paraissait devoir être un si beau jour pour la ville de Mantoue ! On se sépara bien tard dans la nuit ; chacun alla se livrer au repos, appelant de ses vœux avec impatience ce jour désiré qui s'était préparé sous de si brillants et joyeux auspices.

Mais, l'heure de la cérémonie arrivée, on attendit en vain le fils du comte de Vérone.

Quand on se rendit au château qu'il habitait hors de la porte Leona, pour savoir la cause de ce retard inattendu, on ne trouva qu'un cadavre transpercé d'un grand nombre de coups de poignard.

Le comte de Vérone mourut de chagrin à quelque temps de là. Isabelle alla ensevelir son désespoir dans un cloître du faubourg San Giorgio, et le comte de Mantoue resta inconsolable pendant tout le reste de sa vie.

A dater de ce jour mémorable, à l'aurore duquel on avait vu un beau cheval de bataille hongrois tout harnaché s'élancer sans cavalier à travers les campagnes au sud de la ville, personne n'osa plus mettre les pieds dans le palais qu'avait habité Adalbert.

Un guerrier, dont les traits étaient sans cesse cachés sous la visière, se montrait toutes les nuits sur le balcon du château et remplissait l'air d'un chant barbare de triomphe qu'on entendait jusqu'à l'extrémité opposée de la cité.

Ceux qui demeuraient près de ce manoir prétendaient que, depuis minuit jusqu'à une heure avant le jour, un

(1) Ce fait confirme notre supposition de la poudre phosphorescente. Didgyn n'avait qu'à la secouer pour devenir invisible dans l'obscurité. Cette poudre tombée autour d'elle devait en effet ressembler à un cercle d'étincelles.

(2) Que ta femme soit honteusement déshonorée!

(3) La porte Léona se trouvait, après l'agrandissement de la ville par les Gaulois, au-dessus du canal Rio, qui bornait alors la cité au sud. Elle était située là où commence maintenant la porta Predella, entre le théâtre nouveau et la maison qui donne à l'est sur la rue, au sud sur le canal. Une inscription qu'on voit encore sur une plaque de marbre, conservée dans la façade de cette maison, certifie ce fait. Voyez *Epit. della St. di Mantova par Basilio Soresina* et les anciens Chroniqueurs de cette ville.

(4) Les bornes que nous nous sommes prescrites, dans cette esquisse de mœurs, ne nous permettent point de donner une description de ce tournoi. D'ailleurs, nous n'aurions pas osé le faire après Walter Scott. Dans son *Ivanhoé*, il nous transporte dans le moyen âge et nous fait assister, en Ecosse, à un de ces spectacles sanglants, peint avec toute la couleur locale de son inimitable pinceau. Les différences qui existaient entre les détails d'un tournoi en Ecosse et en Italie ne sont pas assez considérables pour que le lecteur nous pardonnât, si nous nous mettions en concurrence avec le roi des romanciers.

bruit épouvantable s'élevait de cette demeure redoutée. Le peuple lui donna le nom de *Palazzo del Diavolo* (palais du diable), nom qu'il conserve encore aujourd'hui, quoiqu'il ait été rebâti de fond en comble dans le siècle dernier, et qu'il se trouve depuis fort longtemps dans la plus belle rue de la ville, dans le *Corso di porta Predella*.

On ne sait ni à quelle époque cessèrent les chants du guerrier mystérieux, ni si on trouva son cadavre dans le palais, quand, par suite de l'agrandissement de la cité, ce manoir fut réédifié et compris dans l'enceinte de Mantoue.

URBINO DA MANTOVA.

LES JEUX.

Nil novi sub sole, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Dans tous les pays, sous tous les ciels, au nord comme au midi, chez les noirs comme chez les blancs, sous la hutte du sauvage, et sous l'ardoise du citadin, de tout temps, toujours et partout, le jeu a existé avec ses appétits, ses violences et ses excès. Les dieux, aujourd'hui destitués, du paganisme avaient fait de l'Olympe un céleste tripot. Mercure, premier sujet dans la troupe divine, inventa le jeu, nous apprend Platon; les parents et collègues de Mercure étaient trop bien élevés pour ne pas adopter une invention due à un membre de leur famille; ils jouaient, les bons cousins, pour rendre hommage au dieu du jeu, comme ils se grisaient pour faire honneur au dieu du vin. Plutarque, qui comme Platon était dans la confidence de ce qui se passait sur le sommet de l'Olympe, rapporte, dans son Traité d'Isis et d'Osiris, une anecdote tant soit peu fabuleuse. Mais Plutarque est un personnage grave, qui ne voudrait pas nous induire en erreur; croyons donc à Plutarque, comme déjà nous avons cru à Platon.

Rhéa aimait Saturne, et Saturne aimait Rhéa. Monsieur Rhéa découvrit et n'approuva pas cette douce réciprocité de sentiments. Les dieux de ce temps-là étaient susceptibles comme de simples mortels à l'endroit de leurs moitiés. Ici-bas, nos époux outragés se vengent l'épée ou le code à la main; en sa qualité de dieu, le Soleil se ménagea une vengeance de dieu : il condamna Rhéa à ne pouvoir jamais accoucher. Voilà donc la coupable Rhéa vouée à une éternelle grossesse; pauvre Rhéa, pauvre déesse! L'amour avait fait le mal, l'amour le répara. Entre un vol et une partie de whist, Mercure eut pitié de Rhéa, et de la pitié il passa bientôt à un sentiment plus tendre; mais il n'était qu'un bien petit dieu à côté du père Soleil, et il ne pouvait désensorceler Rhéa qu'à force de ruse et d'adresse : il proposa à la Lune une partie de piquet; Mercure, à ce que ne disent ni Platon ni Plutarque, était de première force au piquet. La Lune accepte. Entre dieux, il ne pouvait être question de jouer des billets de la Banque de France. Mercure paria son caducée contre chaque soixante-dixième partie du temps que son adversaire éclaire l'horizon; la Lune perdit, elle devait perdre : Mercure n'est-il pas le dieu des voleurs? Il réunit les parties qu'il avait gagnées à la Lune, en fit cinq nouveaux jours, et, plein de joie, il les offrit à Rhéa, qui profita de l'un d'eux pour accoucher. C'est ainsi que l'année, qui jusqu'alors s'était contentée de 360 jours, en eut 365.

Les Romains, qui croyaient à Mercure, jouaient comme les Gentons, peuples du Bengale et de l'Indostan, qui croyaient à autre chose. Caton avait beau leur crier : « Fuyez les jeux de hasard », les Romains fuyaient les discours de Caton, Caton leur semblait un censeur fort ennuyeux.

Les Germains, selon Tacite, et les Huns, selon je ne sais qui, se jouaient eux-mêmes; le perdant subissait l'esclavage du gagnant. Ils engageaient leur liberté pour un an, pour deux ans, quelquefois pour toute leur vie.

Certains nègres, plus intelligents que les Germains et les Huns, jouent leurs femmes et leurs enfants; ce qui n'empêche pas un vieux chef, bien tatoué, bien ridé et bien crépu, de prononcer un discours touchant sur la tombe d'un affreux noir, qui a joué et perdu dix femmes et vingt enfants peut-être pendant sa vie, et de s'écrier, avec l'aplomb d'un homme civilisé : il fut bon époux et bon père, ainsi soit-il!

Les Indiens jouent leurs doigts et leurs yeux. Sans attendre sa revanche, le perdant s'insinue sous la pupille un petit stylet effilé à cet usage, et il se fait sauter l'œil avec une adresse inouïe; jamais il ne manque son coup; il le place dans un verre, et la partie continue. Sera-t-il aveugle? Ne sera-t-il que borgne? là est la question. Si le sort le favorise, son adversaire, du même petit stylet, se prive aussi d'un œil. Dans ces cas-là, les Indiens ne font jamais plus de trois parties; il faut toujours qu'il survive un œil pour servir de guide aux trois yeux domiciliés dans leurs verres respectifs. Nous autres joueurs rachitiques, myrmidons que nous sommes, nous n'avons jamais été, nous ne serons jamais à la hauteur de ces jeux de géants.

Les Français cependant ont toujours été joueurs, mais rarement à la manière des Germains et des Huns, plus rarement encore à la façon des Indiens. Jouer à se couper un doigt, à s'arracher un œil; fi donc! C'est bon pour des doigts, pour des yeux de sauvages; des doigts et des yeux français sont choses trop précieuses pour que les propriétaires s'en séparent si facilement. A Naples, et dans quelques endroits de l'Italie, des bateliers jouent leur liberté; les Germains n'ont jamais eu d'autres imitateurs en Europe.

L'invention des cartes remonte au roi Charles VI; à l'hôtel de Nesle on en faisait une immense consommation. Dans les commencements et faute d'habitude, on prenait les pertes au sérieux. Les catastrophes de l'hôtel de Nesle sont célèbres dans l'histoire du temps. (Ne pas confondre avec les catastrophes de la Tour de Nesle, qui se

passent au théâtre de la Porte-Saint-Martin.) Les cartes furent imaginées pour amuser les instants lucides que la folie voulait bien laisser au roi. L'inventeur, tout nous porte à le croire, était Français : les couronnes et les sceptres fleurdelysés que portent les rois, révèlent une main française. Le roi de pique, c'est David; le roi de carreau, César; le roi de trèfle, Alexandre; et le roi de cœur, Charlemagne. Un étranger fût-il allé chercher un monarque français pour le faire figurer au milieu des plus grands noms de l'antiquité? Un étranger eût-il donné à Charlemagne le plus noble des symboles, celui du cœur!

Le père Daniel a cru que le valet de carreau, Hector, était Hector de Galard, capitaine de la grande garde de Louis XI. Hector est ici le fils de Priam, dont on faisait descendre nos rois par son fils Astyanax, dans les onzième, douzième, treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles. Quelque célèbre qu'ait pu être dans son temps l'Hector de Galard, dont le père Daniel voudrait faire un valet de carreau, il ne doit pas entrer en balance avec Hector de Troie. La courtisanerie de l'inventeur n'a pu hésiter entre ces deux Hectors.

Lancelot du Lac est un des chevaliers du roi Arthur; et Ogier un preux de Charlemagne; Lahire est le fameux Étienne de Vignole, surnommé Lahire, qui contribua tant par sa valeur à consolider le trône chancelant de Charles VII.

Seul, un Français peut et doit avoir voulu, tout en créant un divertissement frivole, élever un trophée historique aux guerriers illustres de sa patrie. Les cartes constituent presque un cours d'histoire de France. Nous ne prétendons pas qu'elles doivent supplanter dans les écoles les ouvrages acclimatés et approuvés, mais il serait injuste de ne pas voir dans l'inventeur des cartes un homme éminemment national, et très-versé dans l'histoire de son pays.

Dame vient du celtique *dam*, qui signifie une personne distinguée ; *valet* dérive aussi du celtique *was*, et jusqu'au neuvième siècle a indifféremment voulu dire homme de guerre ou homme de service.

Le père Menestrier pense que Pallas, Rachel, Judic qu'à tort il nomme Judith, et Argine, anagramme de *regina*, expriment les quatre manières de régner, par la beauté, la sagesse, la piété et l'amour.

Le père Menestrier se trompe; et les chroniqueurs du temps donnent une tout autre interprétation aux quatre noms de reines ou dames des cartes.

En idiome breton, Judic et non Judith signifie reine deux fois. C'est Anne de Bretagne qu'on a voulu désigner. Est-il rien de plus naturel que cette flatterie bretonne et en langue bretonne, adressée à une princesse bretonne? Anne de Bretagne n'a-t-elle pas été deux fois reine? N'a-t-elle pas régné deux fois sur la France, par son premier mari, Charles VIII, et par son second époux, Louis XII? Argine et Judic sont la seule et même personne, la seule et même Anne de Bretagne. Comme reine de France, Argine porte une couronne royale sur la tête, et comme souveraine de Bretagne, une couronne ducale renversée sur son bras. Faut-il une meilleure preuve? Reine et duchesse, reine deux fois, telle a été Anne de Bretagne.

Pallas, déesse de la guerre; Rachel, déesse de beauté, indiquent que les cartes sont le passe-temps des guerriers et des dames.

Les premières cartes furent dessinées et peintes à la main, et pour cette raison elles coûtaient fort cher; plus tard on les grava et on les enlumina ; alors le prix diminua, et le peuple put en faire usage. Mais avant que les cartes ravageassent les rangs inférieurs de la société, les classes élevées étaient en proie à une maladie, à une fièvre de jeu, qui se trahissait par mille extravagances.

Un fils naturel du duc de Bellegarde gagne 50,000 écus à son père, et le père reconnaît, légitime son fils; mais le fils renonce aux 50,000 écus gagnés à son père. Pour 50,000 écus, le duc fit ce qu'il avait toujours refusé à la voix du sang et à ses entrailles de père. O amour paternel, habiterais-tu plus souvent le coffre-fort que le cœur des pères?

Sous Henri III, le Louvre se métamorphose en une royale maison de jeu où l'on n'entend plus que le son des dés, le bruissement des cartes et les cris des joueurs.

Henri IV, qui eut, dit la chanson, le triple talent de boire, de battre et d'être vert galant, possédait un quatrième talent dont elle n'a pas parlé : il aimait le jeu, il aimait surtout le gain. La perte lui était insupportable; et ses adversaires ordinaires, le maréchal de Bassompierre, Sully, l'Italien Pimentelli, MM. de Guise et de Joinville eurent plus d'une royale rebuffade à essuyer quand ils gagnaient l'argent de sa majesté. Mais les joueurs, mais les courtisans, véritables estomacs d'autruche, digèrent tout, menaces et injures, quand l'argent vient en aide à la digestion, et quand l'injure sort de la bouche d'un roi. Sous le règne de Henri, un seigneur obtint, grâce au jeu, une distinction dont jusqu'alors n'avaient joui ni princes ni ducs. Ceux-ci, dit Amelot de la Houssaye, n'entrent en voiture dans les maisons royales que depuis 1607, et cette faveur, ils la doivent au premier duc d'Épernon. Tous les jours, il jouait avec la reine Marie de Médicis; tourmenté de la goutte, impotent, il osa faire entrer son carrosse dans la cour du Louvre, et cette témérité lui réussit.

Les premières académies de jeu datent de cette époque. Sans distinction de rangs ni d'habits, la foule était admise à y perdre son argent, et la foule se ruait à sa ruine. Le premier banquier connu répondait au nom de Jonas. Il loua 400 livres par jour une maison du faubourg Saint-Germain pour donner à jouer pendant la foire. 400 livres! la somme était énorme pour le temps; il n'en réalisa pas moins de très-gros bénéfices.

Louis XIII, sévère, impitoyable pour les joueurs, fit fermer quarante-sept brelans et condamner à 10,000 livres d'amende deux maîtres de jeu.

Mazarin connaissait en police et en politique la valeur des petits moyens; il se relâcha de cette sévérité de son prédécesseur. Sous son cardinalat, presque sous son règne, les maisons de jeu se rouvrirent. Il aimait mieux savoir les seigneurs de la cour occupés à perdre leur patrimoine qu'à se mêler aux affaires publiques; là il les tenait sous sa main : pendant qu'ils jouaient, ils ne conspiraient pas contre lui.

Law créa le jeu sur la place publique; les actions du Mississipi, espèce de guillotine contre les fortunes, instrument expéditif de ruines et de misères, se cotaient et se trafiquaient dans les rues et dans les carrefours. Quelques laquais subitement enrichis servirent de prospectus à ces jeux en plein vent, et petits et grands, riches et pauvres, vilains et nobles, hommes et femmes, tous furent piqués par le système Law, système dangereux et fatal, car il était protégé par les gouvernants. Bien des gens, par décence publique, s'abstenaient de cartes et de dés. Sitôt que le jeu eut changé de nom, les esprits timorés et craintifs ne laissèrent pas échapper une si belle occasion de jouer; un jour leur suffit pour rattraper, pour dépasser même les joueurs les plus consommés.

Le *Journal politique et littéraire* du 15 décembre

1776 rapporte un trait qui s'accorde à merveille avec l'excentricité du caractère anglais :

Deux Anglais voyageaient ensemble. En route, que faire? pourquoi ne pas jouer, quand on aime le jeu? La voiture fut favorable à sir John, il gagna sur les grands chemins des liasses de banknotes à sir Peter. La partie était si bien lancée qu'elle ne s'arrêta pas lorsque la voiture fut arrivée à sa destination; mais dans une chambre d'auberge, la fortune vira de bord : sir John rendit gorge. Moins flegmatique, moins Anglais que sir Peter, il eut le mauvais goût de montrer sa mauvaise humeur. A un coup piquant qu'il avait perdu, il riposta par une provocation; il paria 5,000 guinées qu'à vingt-cinq pas il serait plus heureux au pistolet qu'aux cartes. Les spectateurs français ne voyaient là qu'une boutade de joueur exaspéré; quelle ne fut pas leur surprise! Sir Peter se leva tranquillement, et accepta le défi. Les 5,000 guinées furent déposées en mains sûres; on se procura des armes, des témoins, et la partie, le duel commença. La veine n'abandonna pas sir Peter; il blessa grièvement le pauvre sir John, qui en fut pour une épaule fracassée et ses 5,000 guinées perdues.



Figures principales de cartes de Charles VI.

Les joueurs sont sujets à de singulières idées. La passion du jeu développe dans certains esprits des bizarreries prodigieuses. En face de la mort et de son testament, un homme exigea qu'après lui de sa peau l'on couvrît un damier, et que de ses os on fît des dés.

Le jeu égalise et confond tous les rangs. Entre joueurs, il n'y a plus ni esprit, ni richesse, ni naissance, il n'y a plus que des cartes. Le prince de Condé avait admis à sa partie l'acteur Baron.

— Masse à Condé, dit familièrement le comédien.

— Tope à Britannicus, répondit le héros.

Une autre fois, un officier jouait et perdait contre un prince du sang. Tout à coup, la figure décomposée, les yeux hagards, il se lève.

— Où allez-vous? s'écrie le prince.

— Je vais jurer dans une pièce voisine.

— Eh! mon ami, ne vous gênez pas, jurez ici.

Le scrupule de l'officier est sans exemple. Un vrai joueur

ne se gêne pour personne ; il jure devant un prince comme devant un égal; l'officier était plus courtisan que joueur, et il eût mieux fait son chemin dans les antichambres de la cour qu'à une table de jeu.

Crédules et superstitieux, les joueurs rendraient des points aux enfants qui ont peur de Croquemitaine.

— Toutes les fois que monsieur coupe, murmurait un financier, je suis sûr de perdre.

— Monsieur, disait un joueur malheureux à un spectateur dont la figure ne lui revenait pas, je ne suis pas assez riche pour que vous restiez près de moi.

Pour rien au monde les uns ne joueraient sur telle table, les autres dans telle pièce. Ceux-ci changent de cartes ou de dés à chaque coup, ceux-là attribuent leur *veine* ou leur *déveine* à certaine partie de leur costume. Pierre soupire après la pluie qui lui porte bonheur; Jean appelle de tous ses vœux le beau temps, qui seul le fait gagner. Les uns ne jouent que la nuit, les autres ne jouent que le jour. Bien des femmes ont été délaissées parce que les hommes les accusaient d'être leurs mauvais génies au jeu.

Est-il rien de comparable au supplice du joueur qui a tout perdu et à qui l'on refuse de jouer sur parole? Il reste là, cloué à sa place, immobile, les yeux fixés sur les cartes; il les dévore. Il joue en lui-même, il adopte un côté, et ce côté est toujours heureux. Il eût regagné, il eût refait sa fortune. Quel guignon!

En 1725, à Bayonne, un capitaine du régiment d'Auvergne perd au billard jusqu'à son dernier sou. Capitaines de fantassins, peintres et poëtes, n'inspirent que peu de confiance aux prêteurs. L'officier rongeait son frein en silence; une bille à la main, il la mordait, et passait sa rage sur elle. Il l'introduisit dans sa bouche, on ne put la lui retirer, et il mourut.

Les anciens étaient peu conséquents avec eux-mêmes. Ils rendaient un culte au dieu du vol et du jeu; ils adoraient des divinités libertines et ivrognes, et ils s'étonnaient, ils s'affligeaient de l'immoralité des peuples. De temps en temps, pour réparer les mauvais exemples donnés par leurs dieux, ils leur prêtaient des actions sublimes. Quelle belle décision ils ont mise dans la bouche d'Éaque, l'un des trois juges infernaux!

Claude, l'empereur des Romains, était aussi l'empereur des joueurs. Tant qu'il vécut, on encensa ses vices et ses dissolutions; une fois mort, la vérité arriva jusqu'à lui. On prétendit qu'à son entrée aux enfers il avait été condamné par Éaque à ramasser perpétuellement les dés des joueurs. Que de haute raison dans ce supplice infligé au joueur le plus effréné de son temps! Voir jouer, ne pas jouer, et être le valet de ceux qui jouent! Un empereur! quelle humiliation! Quel enseignement pour les hommes!

Le jeu inspire des mots pleins d'une énergie sauvage qui étonne et effraye. Ce n'est plus l'homme qui parle, c'est la passion; la plus terrible des passions, la plus poignante, la seule éternelle. L'amour disparaît avec le temps et la satiété; la passion du jeu ne s'assouvit jamais. Entendez, voyez cet homme : il joue, il perd le pain de ses enfants; il est fou. La maison brûle, lui annonce-t-on. Tant pis pour elle, répond-il. Il resterait à jouer et à brûler, si ses adversaires, plus heureux, ne voulaient vivre pour conserver son argent.

Un receveur des finances entre dans une maison de jeu: il gagne :

— Malheureux, lui dit en sortant un de ses amis, si vous aviez perdu, que fussiez-vous devenu?

— N'avais-je pas un pont à traverser avant de rentrer chez moi?

Quelle passion que celle-là, qui ne laisse pas de milieu entre la fortune et le déshonneur!

Souvent la vie d'un homme tient à la moralité de son adversaire. On frémit, on voudrait des peines sévères contre le chevalier d'industrie, contre le voleur de salon qui exploite, impuni, sa mortelle industrie.

Tous les peuples de la terre, anciens et modernes, ont eu des lois contre le jeu. Chez les Grecs et chez les Romains, elles étaient d'une sévérité excessive. Les Japonais eux-mêmes, avec cette humanité de cannibales qui leur est propre, décrétèrent la peine de mort contre tout individu surpris en jeu flagrant. Dracon était digne de naître au Japon, cependant il ne s'est pas trop mal tiré du hasard qui lui avait donné Lacédémone pour patrie.

Henri VIII et Georges III d'Angleterre défendirent aux artisans, sous peine d'amende et de prison, de se livrer au jeu. Pendant les fêtes de Noël, la défense était suspendue. Bizarre ordonnance, qui n'atteignait pas ni les bourgeois ni les nobles! Singulière tolérance, qui permettait de profaner à des plaisirs condamnés les saints jours de Noël!

Charlemagne, dans ses Capitulaires, prive les joueurs de la communion des fidèles.

En 1315, Charles IV, dit le Bel, proscrivit les dés, tables, trictracs, palets, quilles, billes et boules. Tout délinquant était passible d'une amende de quarante sols parisis.

Charles IX ferma tous les brelans du royaume.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les édits de nos rois qui voulurent mettre un frein à la fureur du jeu. Il n'est pas un prince qui n'ait fulminé des ordonnances contre cette passion.

De nos jours, dernièrement, la Chambre des députés a pris en main la cause de la morale publique. D'un seul vote, elle a enterré roulette, creps, trente-et-quarante, Frascati, Salon des Étrangers, et tous ces bouges infâmes où le peuple allait engloutir ses épargnes et apprendre à voler pour avoir de quoi jouer.

La variété des différents jeux de cartes et de dés est infinie. Quelques-uns de ces jeux à peine sont venus jusqu'à nous. C'est tout au plus si nous connaissons leurs noms : supprimez la bouillotte, le whist, le piquet, l'impériale, le quinze, les échecs, les dames, le trictrac et le billard, que restera-t-il? Notre époque n'a inventé que l'écarté, qui, après avoir brillé d'un éclat sans pareil dans les salons, est allé finir sa carrière dans les antichambres avec les laquais et les servantes. L'écarté n'est plus! que la terre lui soit légère, paix à ses cendres! Nos joueurs, honte sur eux, n'ont, en trente et quarante ans, produit que l'écarté. Nos aïeux étaient bien autrement inventifs et féconds. Ils avaient à la disposition de leur ruine des jeux de toute sorte et de toute nature. Quand ils étaient las de perdre à un jeu, ils se mettaient à perdre à un autre. Cette variété les délassait et les reposait.

D'abord c'est l'*ambigu*, puis la *bassette*, importée d'Italie en France en 1674, par Justiniani, ambassadeur de la république de Venise. Quelle destinée différente dans les deux pays! Le noble Vénitien, père de la *bassette*, fut, pour les crimes de son enfant, banni de sa patrie; en France, terre promise des étrangers, la fille de l'exilé jouit sous Louis XIV d'une vogue immense; son parrain Justiniani fut choyé, caressé et bien reçu du roi et de toute la cour. *Belles-fleurs*, la *bête*, qui se joue à trente-deux cartes entre deux, trois, quatre et cinq personnes; la *bête ombrée* existait encore au commencement du siècle. Le *biribi* est une autre importation d'Italie avec le *boston* et la *bouillotte*, pratiqués de nos jours par les gens à tête trop dure, à esprit trop

lourd pour accepter les combinaisons du whist. *Brelan* ou *berlan*, *briscan* à deux, *brisque*, *mariage*, *brusquembille*, *cavagnole*, née à Gênes vers le milieu du dix-huitième siècle; *comète*, se joue avec deux jeux entiers débarrassés des as; *commerce*, jeu élastique, qui admet depuis trois joueurs jusqu'à douze; *commère accommodez-moi; coucou*, plus élastique encore que le *commerce*; *cul bas*, *dupe*, *emprunt*, *ferme*, *gillet*, *guimbarde*, *guinguette; hoc* ou *hoca*, d'origine catalane, émigré à Rome, et naturalisé français par les soins du cardinal Mazarin; *hombre*, en espagnol *homme*, jeu digne de l'homme par les savants calculs, les profondes études qu'il exige; *homme d'Auvergne; impériale*, inventée sous l'empereur Charles-Quint; *lansquenet* a pris son nom des fantassins allemands ou lansquenets, qui vinrent en France dans le quinzième siècle; *lindor* ou *nain jaune, manille, mariland*, *médiateur*, *mouche*, *pamphyle*, *papillon*, *pique*, *médrille*; *piquet*, du celtique *piquo* (choisir); chacun des deux joueurs reçoit douze cartes, et choisit celles qu'il veut garder, les autres il les écarte. On dit par la même raison piquer des raisins, piquer des cerises, choisir des raisins, choisir des cerises. Pique-assiette vient sans aucun doute de la même source; le pique-assiette choisit ses amphitryons. En termes de guerre, on appelle piquet de cavalerie un certain nombre de cavaliers choisis et piqués dans les escadrons. *Poque*, *quarante de rois*, *quintille*, *quinze; reversi*, jeu si ridiculisé il y a quelques années, est né sous le règne de François Ier; les galants chevaliers de l'époque étaient inconstants au jeu comme en amour : les mêmes dames et les mêmes jeux ne pouvaient leur plaire longtemps. Le maître donnait l'exemple de la légèreté, et la cour et la ville imitaient le maître. Il fallut, à ces amis du changement, un jeu qui eût un ordre et une marche opposés aux autres jeux connus; de là le nom de *reversi*, revers, opposé. *Sixte*, *sizette*, *solitaire*; *tarots*, cartes marquées différemment de celles en usage en France. Au lieu de cœur, pique, carreau et trèfle, ce sont des coupes, deniers, épées et bâtons. *Tontine*, *treize*, *trente-et-quarante*, *trente-et-un*, *tresette*, *triomphe*; *whist*, jeu anglais, généralement adopté aujourd'hui dans le monde et dans les cercles.

Des cartes, passons aux dés et aux jeux d'adresse.

Ballon; *belle*, avec dés, espèce de roulette à 104 numéros, venue d'Italie; *billard*; *blanque*, cornets et dés, jeu en manière de loterie, originaire aussi d'Italie. *Boules*; *dames*, le père Daniel, dont l'opinion fait autorité, prétend qu'elles ont été inventées par les Romains, et qu'elles s'appelaient *ludus latrunculorum*, le jeu des *petits morceaux de bois*. Ovide et Lucain lui ont consacré quelques vers. Les Germains l'auraient appris des Romains, et lui auraient donné le nom qu'il a depuis conservé parmi nous. La version du père Daniel trouve naturellement des contradicteurs. *Damm*, en allemand, signifie rempart, *damen*, jouer au rempart; ne serait-ce pas en Allemagne que nous serions allés chercher et notre jeu de dames, et son nom? *Délassements de Mars*, avec cornets et dés; *domino*; *échecs* partagent avec bien d'autres jeux l'agrément d'une naissance problématique. Les uns attribuent les échecs à Palamède, les autres à Sersa, conseiller intime d'Ammolin, roi de Babylone. Euripide raconte qu'Ajax et Protésilaüs jouaient aux échecs. De son côté, Homère représente les soupirants de Pénélope, prenant patience aux échecs devant la porte de leur inhumaine. D'autres font naître les échecs dans l'Inde. Ce mot, disent-ils, vient, à n'en pas douter, du mot arabe ou persan *scach*, roi, principale pièce du jeu. Toujours suivant la même opinion, un bramine nommé Sissa ou Sisla l'inventa, vers le cinquième siècle, pour Sirham, roi de l'Inde. Il est des gens qui donnent aux échecs une origine allemande, s'appuyant sur le mot allemand *schach*. Que les échecs soient arabes, persans, chinois ou allemands, peu importe; constatons leur antiquité et n'en demandons pas davantage.

Charlemagne était un très-fort joueur d'échecs. Hyde raconte que pendant des siècles on a conservé, au trésor de Saint-Denis, des échecs ayant appartenu au grand empereur.

Charles XII, ce soldat couronné, aimait passionnément les échecs, qui lui représentaient les hasards de la guerre; à Bender, en Turquie, pendant sa captivité, il se consolait de ne plus battre les Russes sur le champ de bataille, en les battant sur l'échiquier.

Louis XIII avait le même goût que Charles XII, mais il ne le puisait pas dans son amour de la guerre. Pour jouer en voiture, il possédait un échiquier en étoffe monté sur un coussin; les échecs se terminaient par des aiguilles et s'enfonçaient dans le coussin.

Don Juan d'Autriche, le héros de Lépante, le fils naturel de Charles-Quint, avait fait daller une pièce de son palais en manière d'échiquier. Il s'étendait par terre, et passait des journées entières à jouer ou plutôt à combiner des évolutions militaires et des mouvements stratégiques.

Après toutes ces têtes couronnées, après ces grands princes, il sera bien modeste de citer Philidor; mais Philidor, simple sujet, était roi aux échecs, et un Charles de Suède, un Louis de France, n'eussent pu lutter contre cet invincible adversaire.

Espérance, dés; *guerre*, dés et jetons; *hymen*, jeu de tableau avec dés et jetons; *krabbs*, se joue avec deux dés qui produisent trente-cinq variations, origine anglaise; *jeu des clefs*, autrefois de mode dans l'étendue de la justice de Chamarande et du bailliage d'Étampes; divertissement dangereux; morceau de fer qui souvent pénétrait fort avant dans les chairs et faisait de graves blessures. Le 16 juin 1779, un édit du procureur-général défendit le jeu des clefs, et cette défense fut confirmée le 10 juillet 1781. *Loterie*, venue d'Italie. Ce préambule de l'ordonnance rendue par le conseil d'État pour la création de la loterie royale est curieux :

« Sa Majesté ayant remarqué l'inclination naturelle de ses sujets à mettre de l'argent à des loteries particulières, et désirant leur procurer un moyen commode de se faire un revenu sûr et agréable, et même d'enrichir leur famille..., a jugé à propos d'établir à l'Hôtel-de-Ville une loterie royale de 10 millions. »

Le bon et philanthrope conseil d'Etat d'alors ne se doutait pas qu'un siècle plus tard la loterie serait condamnée et abolie dans l'intérêt du peuple. Autre temps, autres mœurs.

Mail. On pousse avec une petite masse de bois garnie de fer par les deux bouts une boule de bois. *Mappemonde*, jeu de tableau; *marine*, jetons et dés; *oie*, *pair et impair*, *entonnoir*, *pharaon*, *plein*, *poule de Henri IV*, *parfaite-égalité*, *passe-dix*, *paume*. Pline nous apprend que la paume est due à Pithus, ou Picus; mais il ne se donne pas la peine de nous dire dans quel siècle, ni dans quel pays vivait le sieur Pithus ou Picus, et son érudition ne nous sert pas à grand' chose. Selon Athénée, l'honneur de l'invention revient à Nausiaca, fille du roi Alcinoüs; selon Dicéarque, aux Sycioniens; selon Hisipasus, aux Lacédémoniens; selon Hérodote, aux Lydiens, aux Grecs et aux Romains. Quand les modernes prirent-ils le goût de ne plus jouer à la paume en plein air? Voilà

une grave question que nous ne nous permettrons pas de trancher. Un jour probablement la pluie aura enrhumé, ou bien le soleil aura trop échauffé quelques joueurs, et les amateurs se seront aperçus qu'il n'était rien de meilleur contre la pluie et le soleil qu'un toit, et ils se bâtirent des sphœristères. D'abord l'on jouait à la paume avec la paume de la main. Les intelligences élevées sont libres de supposer que le jeu tira son nom de cette circonstance naturelle. Après une foule de mains meurtries, de doigts cassés et de bras démis, vinrent les gants doubles, gantelets garnis de cercles à boyaux; puis enfin apparut la rayonnante raquette, la dernière et la plus haute expression de la civilisation en matière de paume. L'usage de la raquette remonte au quinzième siècle.

Il existait autrefois en France une communauté de maîtres paumiers et raquettiers. Leurs statuts datent de 1610.

Quatre-fleurs, *quilles*, *quinquenove*, *revertier*; *roulette*, imaginée dans les jeux publics des hôtels de Gèvres et de Soissons; *toc*, *tourne-case*; *trictrac*, ainsi nommé à cause du bruit qu'on fait en jouant; chez les Grecs, διαγραμισμος, chez les Latins, *duodena scripta*.

Belagi, roi de l'Inde et tributaire de Nushirravan, roi de Perse, ne sachant un matin ou un soir comment dissiper l'ennui qui le dévorait, conçut et exécuta le projet de se révolter contre son suzerain. La guerre éclate entre les deux peuples; guerre furieuse, où des milliers d'hommes perdent la vie, où des villes florissantes sont saccagées. Enfin, traqué, réduit, vaincu, Belagi fait à son vainqueur la plus sotte des propositions, et son vainqueur, plus sot encore, l'accepte. Belagi consentait à se soumettre, si, seuls, sans le secours de personne, les Persans parvenaient à découvrir le mécanisme du jeu d'échecs. Nushirravan, il n'en faut pas d'autre preuve, doit avoir été un bien excellent prince : il n'a qu'un mot à dire, il n'a qu'un geste à faire, le Belagi est son prisonnier, son esclave, trop heureux mille fois d'en être quitte pour la prison ou l'esclavage; et lui, Nushirravan, lui le vainqueur des vainqueurs, il se laisse prendre à une proposition qui remet tout en question! O grand Nushirravan! Bouzourgemhir, l'un des conseillers intimes du roi, tête carrée, esprit profond, presque sorcier, le Philidor de la Perse, battit les Indiens sur ce point comme son maître les avait battus sur le champ de bataille. Voilà donc les Indiens bien et dûment tributaires de la Perse, de par le double droit de la victoire et des échecs. Désormais toute guerre est finie, la grande comme la petite; les Indiens n'ont plus qu'à payer le tribut de la meilleure grâce possible. Mais Bouzourgemhir était en verve, il continua les escarmouches : il avait deviné les échecs, il inventa le trictrac, et, au nom du puissant Nushirravan, il offrit aux Indiens la remise du tribut et l'affranchissement de leur patrie, si, à leur tour, ils découvraient la marche du trictrac. Il ne se trouva pas dans l'Inde un seul Bouzourgemhir; et cela n'est pas étonnant, les Bouzourgemhir sont rares, ils ne poussent qu'en Perse. Le trictrac resta une énigme pour ce peuple peu intelligent, et Nushirravan, trois fois vainqueur, trois fois propriétaire de l'Inde, ajouta à ses armoiries un trictrac. Depuis, les Indiens tentèrent bien quelquefois de se soulever, mais aussitôt, pour les mettre à la raison, on envoyait contre eux une table de trictrac et un descendant de Bouzourgemhir, et à l'instant les révoltés rentraient dans le devoir. La science du trictrac s'était perpétuée dans l'illustre famille des Bouzourgemhir et n'avait jamais pénétré dans les États indiens.

Se non è vero, è mal trovato.

Tels sont les différents jeux que cultivaient nos pères, et que négligent leurs vertueux enfants. Notre siècle, éminemment moral, a fermé les maisons de jeu, mais il a élevé un temple magnifique à l'agiotage. Ce temple, il l'a orné de tous les marbres, de tous les péristyles, de toutes les colonnades, de toutes les inscriptions et séductions qu'il a pu trouver. Sur le frontispice de la Bourse, on lit tribunal de commerce, comme sur les murs des corps-de-garde, liberté, ordre public. On entre, et cent mille personnes jouent ce qu'elles n'ont pas. A la Bourse, on joue à crédit; à Frascati, on ne connaissait que l'argent comptant. A la Bourse, on joue nuit et jour; à Frascati, la caverne s'ouvrait à quatre heures et se fermait à deux heures du matin. A la Bourse, on a contre soi sa stupidité et la mauvaise foi; à Frascati, il y avait le *refait*.

Grâce au Ciel, la loterie, les jeux n'existent plus; un jour peut-être la Chambre complétera son ouvrage.

Charles de BOIGNE.





Viala (Exposition de 1844, marbre par Mathieu Meusnier).

Juillet 1793... Cependant l'ennemi s'était emparé, malgré les efforts des assiégés, des barques laissées sur la Durance, à Avignon, et se préparait à traverser cette rivière pour se rendre à Lyon. Le seul moyen d'empêcher ce passage était de couper les câbles qui servaient au trajet des bacs. Mais le feu le plus violent, dirigé sur ce point, rendait cette entreprise très-périlleuse, et faisait reculer les hommes les plus hardis et les plus courageux. Un enfant donna l'exemple du dévouement.

Joseph-Agricole Viala, d'Avignon, se présente pour couper le câble : on refuse de l'exposer à une mort certaine ; mais le jeune héros, blessé de ce refus qui outrageait son courage, se saisit d'une hache qu'il enlève des mains d'un sapeur, se précipite vers la Durance, s'approche du poteau auquel la corde du bac est attachée, et alors qu'il faisait de grands efforts pour couper le câble, il essuie tout le feu de l'ennemi ; une balle lui traverse la poitrine. Frappé à mort, la hache lui échappe, il chancelle et s'écrie :

« Ils ne m'ont pas manqué ; mais je suis content, je meurs pour mon pays » ; et il expire.

ENSEIGNEMENT DU DESSIN.

Le goût de la musique a fait de grands progrès en France depuis quarante ans, et l'on peut dire qu'il a pénétré dans toutes les classes de la société ; mais il n'en est pas de même du dessin : pourtant ce n'est pas là seulement un art d'agrément, et il n'en est pas de plus utile dans presque toutes les carrières, depuis l'élève en botanique ou en anatomie, jusqu'à l'aspirant aux Écoles des arts et métiers ou à l'École polytechnique. Indiquer les moyens de former en peu de temps de bons dessinateurs, c'est donc rendre un véritable service aux pères de famille, et c'est dans cette conviction que nous les entretenons ici de la méthode de M. Alexandre Dupuis, peintre et professeur de dessin au collége royal de Saint-Louis.

Cette méthode a été, dès son apparition, approuvée par le ministre de l'instruction publique pour les colléges royaux. Elle consiste à faire dessiner de suite les élèves d'après des modèles en relief et de difficultés graduées. Elle ne s'applique pas seulement au corps humain, depuis la tête jusqu'à l'académie ; elle comprend aussi l'ornement, si utile à la plupart des professions industrielles, et le dessin linéaire, qui est en même temps un cours de perspective. Tous les modèles de M. Dupuis sont en plâtre, et leurs proportions sont assez fortes pour que le même modèle placé sur un piédestal puisse servir à plusieurs élèves groupés autour de lui.

L'étude du dessin doit toujours commencer par le dessin linéaire. Celui-ci n'est pas seulement le plus simple et le plus facile, il sert encore à faire connaître de bonne heure aux élèves la forme sous laquelle tous les corps nous apparaissent. Les modèles qui le composent n'étant autres que des figures de géométrie qui n'ont pas besoin d'une explication particulière, nous allons donner immédiatement la description des figures qui servent à l'étude des formes humaines (1).

Seize bosses graduées et de grandeur naturelle composent l'ensemble de la méthode : c'est dans l'analyse de ces seize modèles qu'il faut chercher l'esprit et les avantages de ce nouveau mode d'enseignement.

Les seize modèles se partagent en quatre séries, chacune de quatre bosses.

PREMIÈRE SÉRIE.

Les quatre bosses de la première série offrent seulement, comme on le voit dans les dessins ci-joints, la masse de l'ovale avec ses grands plans ; le profil est indiqué par un angle obtus, dont le sommet correspond à la partie inférieure du nez, et les lignes se terminent l'une à la racine des cheveux, l'autre à l'extrémité de la mâchoire inférieure ; en sorte que l'attention de l'élève, n'étant pas distraite par les détails, se porte tout entière sur le dessin de l'ovale et sur l'ensemble et le mouvement du modèle. Tous ceux qui se sont occupés de l'enseignement du dessin savent combien il est difficile d'obtenir, même des élèves les plus forts, l'ensemble et le mouvement d'une tête ; l'expérience de cette difficulté a fait naître l'idée de donner à chacun des modèles qui composent ces quatre séries un mouvement différent : le premier modèle de chaque série est droit ; le deuxième est porté en avant ; le troisième est incliné de côté, et le quatrième est renversé en arrière.

(1) La méthode de M. Dupuis ne s'appliquant pas seulement à la tête, nous parlerons, dans un prochain article, de *l'ornement*, des *extrémités*, des *académies*, des *fleurs* et des *groupes de maisons* pour le paysage.

Il est à remarquer que les quatre bosses de la première série sont en même temps un exercice de dessin linéaire et de perspective.

DEUXIÈME SÉRIE.

Les quatre modèles de la deuxième série présentent le même ovale, mais avec les quatre divisions principales de la tête : l'occipital jusqu'à la naissance des cheveux, le front jusqu'à la ligne des yeux, le nez en saillie, et la partie inférieure de la face avec indication de la bouche. Ces quatre divisions sont marquées par quatre plans sans aucun détail ; les modèles de cette série correspondent pour le mouvement à ceux de la première. L'élève peut faire lui-même sur ses premiers dessins les divisions indiquées dans la deuxième série, et il se trouve ainsi conduit, sans explication de la part du professeur, à l'intelligence des divisions de la tête.

TROISIÈME SÉRIE.

Les modèles offrent ici, de plus que ceux de la série précédente, les yeux, la bouche, le menton et les oreilles, indiqués par de grands plans fortement accentués, avec le sentiment de la forme, mais sans détails.

QUATRIÈME SÉRIE.

Chacun des modèles de cette série mérite un examen particulier. Dans le premier, les cheveux commencent à être massés ; les traits de la face sont plus arrêtés ; le front a ses plans principaux ; les yeux sont dessinés avec plus de détails ; les ailes du nez et les narines sont exprimées ; la bouche et le menton mieux articulés ; les muscles du visage généralement sentis. Le col est modelé de manière à indiquer les attaches des mastoïdiens aux clavicules : cette tête appartient à un homme d'un âge mûr.

Dans les modèles suivants, les cheveux sont détaillés, toutes les parties qui composent la face sont déjà d'un travail plus fini : c'est une tête de jeune homme, qui sert de passage aux deux derniers modèles ; ceux-ci présentent chacun une tête de femme avec tous les détails. Arrivé à ce point, l'élève peut, sans aucune difficulté, aborder l'étude de l'antique et même de la nature : il a été conduit à cette étude par une marche graduée qui a pour point de départ cette vérité capitale dans l'étude du dessin, à savoir : que les détails ne doivent venir qu'après l'ensemble et le mouvement ; il n'a pu, par conséquent, contracter aucune mauvaise habitude, puisqu'il a commencé par copier le relief, les corps saillants, et *son faire*, entièrement original, n'est celui d'aucun maître.

Exposé sommaire pour mettre en pratique la méthode.

Art. 1er. Les élèves sont réunis dans la classe consacrée au dessin. Ils doivent être munis : 1° d'une toile imprimée en noir et vernie ; 2° de plusieurs crayons blancs d'un grain très-doux pour ne point rayer la toile.

Art. 2. Les élèves sont assis et placés de manière à voir

de profil, de l'un et de l'autre côté, le modèle en relief qu'ils doivent copier. S'il y a plusieurs rangs d'élèves, le premier rang se placera à la distance de deux fois et demie la hauteur de l'objet qu'il veut dessiner, attendu que le regard fixe n'embrasse un objet, quel qu'il soit, que lorsque l'œil est à la distance de deux fois et demie à trois fois la plus grande dimension de ce même objet, ce qui donne à l'angle visuel une ouverture de 20 à 22 degrés.

Art. 3. Pour donner aux élèves une démonstration préliminaire des différentes lignes et de leurs directions verticale, horizontale, oblique, etc., le professeur, avec son porte-crayon, simulera successivement ces différentes sortes de lignes, et fera répéter cet exercice aux élèves, afin de les accoutumer dès le commencement à se servir du porte-crayon pour reconnaître l'inclinaison des lignes et prendre des aplombs. Cette étude est de la plus grande importance dans les premières leçons de l'enseignement du dessin.

Art. 4. Lorsque les élèves ont bien compris les exercices indiqués dans l'article précédent, on les admet immédiatement à dessiner d'après le modèle nº 1 de la première série.

Le professeur, pour leur indiquer la manière de chercher *la place*, d'établir *l'ensemble* et de saisir *le mouvement*, trace lui-même sur la toile un angle obtus répondant à la ligne faciale, ainsi que toutes les autres lignes que présente le modèle. Après avoir appelé l'attention de l'élève sur cet ensemble, il efface ce qu'il vient de faire, pour que celui-ci ne puisse pas suivre le tracé. Cette opération faite sous les yeux de l'élève est bien préférable aux explications orales les plus détaillées qu'on pourrait lui donner.

Les élèves dessinent ce premier modèle d'abord de profil d'un côté, puis de l'autre côté, ensuite de face, puis vu de trois quarts, et ils répètent ces exercices jusqu'à ce qu'ils arrivent à tracer ces divers aspects avec assurance et correction. On s'attachera, pour les deux positions de face et de trois quarts, à leur faire bien comprendre les plans des parties fuyantes et les côtés vus en raccourci. Ce sont des difficultés sur lesquelles on doit insister jusqu'à ce qu'elles aient été complétement surmontées.

On suivra absolument la même manière d'opérer sur les modèles nºˢ 2, 3 et 4 de cette série.

La première série comprenant toute la marche de la méthode, et les autres séries n'étant que la suite et le développement de celle-ci, il ne faut point permettre aux élèves de la franchir avant qu'ils l'aient suffisamment comprise; et ce que l'on veut dire par *comprendre un modèle*, c'est d'en bien saisir l'ensemble et le mouvement, le copier avec toute facilité. Qu'on ne craigne donc pas d'arrêter les commençants sur la première série : ils recueilleront plus tard le fruit de leur étude.

Que trouveront-ils en effet dans les autres séries? La même gradation et le même mouvement que dans la première. Ils devront donc opérer sur les modèles de la deuxième série comme sur ceux de la première, et le professeur est invité à appeler toute leur attention sur ce point. Une fois la tête bien mise en place, on la divise en quatre parties égales, une pour la partie supérieure, une pour le front, une troisième pour le nez, et la dernière pour la partie inférieure de la face; c'est là toute la difficulté que présente la deuxième série.

Les professeurs feront bien observer aux élèves que, de même que la deuxième série n'est qu'une modification de la première, de même la troisième n'est autre chose que la seconde plus détaillée; ainsi, même manière d'opérer, c'est-à-dire mettre *en place*, saisir *l'ensemble* et *le mouvement*, puis diviser en quatre parties, comme on a fait à la seconde série; enfin, indiquer les détails.

QUATRIÈME SÉRIE.

Tout ce qui vient d'être dit sur les trois premières séries est applicable à la quatrième. L'élève doit toujours commencer ainsi qu'il a opéré sur les modèles de la première, diviser comme il l'a fait pour ceux de la seconde, marquer les grands plans et quelques détails comme dans la troisième, et terminer en leur donnant le fini que présentent les modèles de cette dernière série. Toute la méthode consiste dans cette gradation.

Les quatre séries étant dessinées sur la toile, on reprendra la première pour dessiner sur le papier, et l'on recommencera ici les mêmes études qu'on a faites sur la toile, en suivant absolument la même gradation.

Chaque tête mise au trait doit être immédiatement ombrée, et voici en quoi consiste ce travail important.

Pour donner les ombres.

Le modèle doit être placé de manière qu'il soit parfaitement éclairé, c'est-à-dire que les masses d'ombres et les lumières soient fortement écrites. Le modèle ainsi disposé, l'élève établira d'abord les ombres les plus fortes par de grands plans bien fermes, comme l'indiquera le modèle qu'il aura sous les yeux; ensuite, les demi-teintes les plus prononcées, puis enfin les plus légères, qui servent de passage de l'ombre à la lumière. Ainsi, la tête sera massée entièrement avant qu'on recherche les finesses de la liaison des ombres et des plans modelés.

L'élève s'attachera, avant tout, à copier son modèle avec la plus exacte naïveté, c'est-à-dire à ne mettre du noir que là où il voit du noir, des demi-teintes là où il voit des demi-teintes. Pour lui, le plus essentiel et le plus difficile est de s'habituer à faire le portrait le plus vrai des modèles qu'il a sous les yeux; puis successivement on lui fera remarquer que, dans la nature, les différents degrés d'intensité des teintes ne sont pas tranchés, qu'il existe au contraire entre eux une liaison presque insensible, qui conduit des ombres les plus fortes à la plus vive lumière par une transition douce et harmonieuse.

Tels sont les préceptes indispensables à l'application de la méthode. Le reste est abandonné à l'intelligence et à l'expérience des professeurs de dessin.

Quelques-uns avaient cru faciliter et accélérer les progrès de leurs élèves en intervertissant l'ordre qui vient d'être décrit : se fondant sur l'identité de position des modèles à numéros identiques dans les diverses séries, ils négligeaient momentanément les nºˢ 2, 3 et 4 de la première série, par exemple, pour arriver immédiatement au nº 1 des trois dernières séries. Ce changement, qu'ils avaient étendu aux autres numéros des quatre séries, ne leur ayant pas du tout réussi, nous signalons leur essai comme un écueil à éviter dans la recherche des perfectionnements qu'on pourra tenter à l'avenir.

Parmi les titres fort nombreux de la méthode de M. Dupuis à la confiance publique, nous ne citerons que les suivants :

Rapport fait à l'Institut de France par MM. Thevenin, Roman et Garnier, rapporteurs.

« Une chose bien remarquable, c'est l'exactitude et la naïveté des contours que présentent les dessins de ces jeunes élèves. Leurs progrès sont satisfaisants, surtout si l'on fait attention au peu de temps qui leur est accordé pour la leçon de dessin, qui ne dure qu'une heure et n'a lieu que trois fois par semaine.

« Plusieurs dessins faits d'après nature par les élèves les plus avancés, n'ayant pas plus d'un an de ces leçons si rares, nous ont été montrés. Ils offrent un caractère de vérité et de simplicité qu'on aurait peine à trouver dans des dessins faits par des jeunes gens dirigés par d'autres méthodes et qui travaillent depuis un temps bien plus considérable. »

A la suite d'un concours ouvert au collége Saint-Louis, sous la présidence de M. le baron Thénard, entre des élèves de l'ancien et du nouveau système, il fut adressé à M. le ministre de l'instruction publique un rapport signé Garnier, Blondel, Steuben, Mérimée et Thénard, où nous trouvons les lignes suivantes :

« Le résultat du concours démontre que les élèves commencés suivant le système de la nouvelle méthode, n'ayant qu'à peine la moitié de temps d'étude de ceux de l'ancienne méthode, ne sont point demeurés en arrière ; que pour le concours du dessin au trait, un a obtenu le 1er rang *ex æquo*, et les deux autres ont obtenu les 3e et 4e places.

« Dans la tête dessinée et ombrée d'après la bosse, un a obtenu la 1re place, les deux autres la 3e et la 4e.

« Pour la tête à barbe dessinée d'après nature, deux ont obtenu la 2e et la 3e place, et un autre la 5e.

« Il y a donc non-seulement égalité avec les élèves selon l'ancienne méthode pour les premières places, mais encore supériorité dans les 2e, 3e, 4e. Tout porte à reconnaître que quand il n'y aurait qu'une simple égalité, il y a un avantage considérable, ayant en moitié moins de temps atteint ceux qui avaient sur eux un acquis de temps de plus du double.

« On peut donc etre assuré que cette méthode, propagée dans les différentes écoles des départements, serait d'un grand avantage, mettrait les élèves en état d'acquérir avec moins de temps, et à un degré suffisant, une assurance pour dessiner avec facilité tous les objets d'après nature. Quant à un plus grand perfectionnement, ce n'est que dans les écoles spéciales qu'on peut l'obtenir. Mais au moins ces premiers principes sont certains et ne peuvent faire prendre aucune fausse manière. Ils tendent au contraire à rectifier le sentiment de la vision, à juger de la forme des objets, à les voir sous toutes les faces, et à apprécier leurs apparences sous les rapports de la perspective linéaire, ainsi que leur décroissement de formes ou leur dégradation de lumière et de couleur, en raison de l'éloignement.

« Les concours qui ont eu lieu, et qui font l'objet de ce rapport, démontrent évidemment que l'influence personnelle de l'auteur de la nouvelle méthode n'y est pour rien de plus que les soins attentifs de tout autre maître ; qu'elle ne tient pas non plus aux dispositions particulières des élèves, et que les effets de cette méthode s'opèrent uniformément à l'égard de tous.

« La Commission, pénétrée des avantages précieux obtenus par une méthode si simple et si bien adaptée à l'intelligence naturelle des commençants, pense que l'extension que M. le ministre de l'instruction publique serait dans l'intention de lui donner dans tous les colléges soumis à sa direction, ne peut être que de la plus grande utilité, et qu'elle peut avoir une influence très-heureuse sur l'enseignement des véritables éléments du dessin. Il est bien de faire observer qu'il faut que le maître fasse précéder la pratique de cette méthode de quelques leçons, pour faire décrire sans le secours d'aucun instrument, soit compas ou règle, les figures primitives de la géométrie pratique, telles que le carré, le parallélogramme, le triangle, les polygones, le cercle, l'ellipse, etc., que les élèves doivent bien connaître et être en état de tracer avec assurance, avant d'être admis aux études d'après la bosse.

« Ils doivent aussi être familiarisés avec l'usage de se servir du porte-crayon comme d'un plomb ou d'un niveau, pour trouver l'inclinaison des lignes des modèles en ronde-bosse qu'ils ont devant eux.

« C'est le moyen le plus simple et le plus sûr pour reconnaître les erreurs qu'ils auraient pu commettre, et aussi pour juger de l'obliquité soit à droite, soit à gauche, des différentes positions des têtes qu'ils ont à copier.

« Rapport de la Commission de l'Institut. Ont signé MM. Garnier, Blondel, Steuben, Mérimée et Thénard. »

Circulaire du ministre de l'instruction publique aux recteurs de l'Université.

Monsieur le Recteur,

Aux termes des règlements universitaires, l'enseignement du dessin, soit linéaire, soit de la figure, doit commencer en quatrième et être continué dans les autres classes des colléges.

Le but de ces dispositions est de mettre les élèves en état de suivre les diverses carrières dans lesquelles la connaissance du dessin est nécessaire. Cette étude, suivie avec soin dans quelques colléges, n'a pas produit partout des résultats aussi satisfaisants. C'est dans la vue d'obtenir sous ce rapport les améliorations désirables, que l'autorité a cru devoir fixer depuis deux ans son attention particulière sur la méthode employée par M. Dupuis, professeur de dessin au collége royal de Saint-Louis. Diverses expériences ont fait ressortir l'efficacité des procédés mis en usage par M. Dupuis. Les élèves de ce professeur, concourant, au bout de deux années de leçons, avec des jeunes gens qui étudient le dessin depuis six ans selon l'ancienne méthode, se sont montrés non-seulement de même force, mais quelquefois supérieurs à ces derniers. C'est en faisant travailler immédiatement d'après les bosses préparées graduellement à cet effet, que M. Dupuis est parvenu à obtenir des succès si remarquables.

Je vous invite, monsieur le Recteur, à signaler à tous les chefs d'établissement de votre académie les avantages de cette méthode. Propagée dans les différentes écoles des départements, elle mettrait promptement les élèves en état d'acquérir avec moins de temps, et à un degré suffisant, l'assurance nécessaire pour dessiner avec facilité tous les objets d'après nature ; elle ne leur laisserait contracter, dès les premiers principes, aucune fausse manière, puisqu'elle tend, au contraire, à rectifier le sentiment de la forme des objets, à les montrer sous toutes leurs faces, et à faire apprécier leurs apparences sous le rapport de la perspective linéaire, ainsi que leur décroissance de formes ou leur dégradation de lumière et de couleur, en raison de l'éloignement.

Je ne doute pas que MM. les proviseurs des colléges royaux ne s'empressent de faire leurs efforts pour seconder dans cette circonstance l'autorité universitaire. Ce sera une nouvelle preuve du zèle éclairé qui les anime pour le perfectionnement des études.

Vous trouverez ci-joint l'explication de la méthode de M. Dupuis, et un exposé sommaire des moyens de la mettre en pratique.

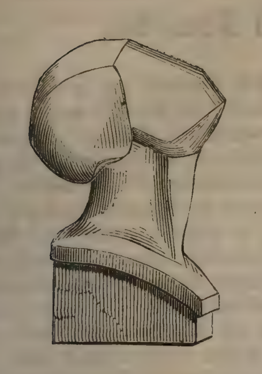
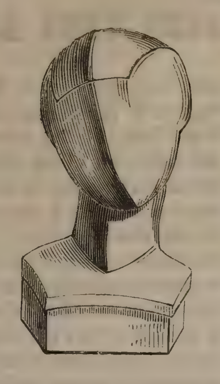
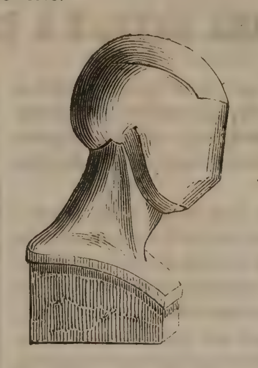
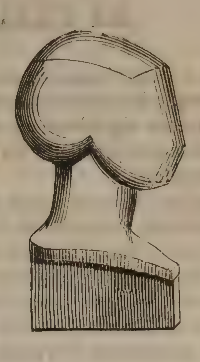
Recevez, monsieur le Recteur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le ministre de l'instruction publique,

Signé GUIZOT.

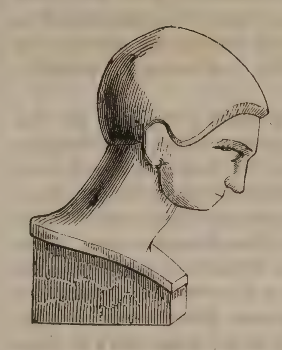


Première série.

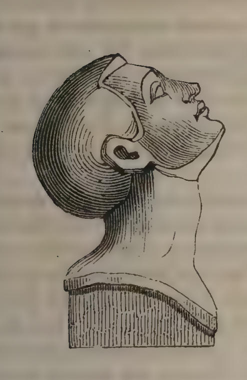





Deuxième série.



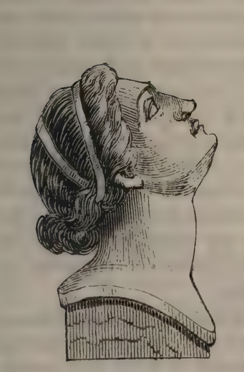



Troisième série.






Quatrième série.






LE PREMIER BATEAU A VAPEUR VENU EN FRANCE.

Il y a à peine vingt-cinq ans que la navigation à vapeur était presque inconnue à Londres; aujourd'hui, toutes les mers en sont régulièrement sillonnées; elle est devenue l'une des causes premières du récent triomphe des Anglais en Chine, etc.

Lorsqu'au commencement de 1816 je me rendis à Londres pour faire l'acquisition d'un bateau à vapeur capable de donner aux Parisiens l'idée de la nouvelle navigation, je ne pus, après plusieurs jours de recherches, découvrir, sur la Tamise et dans les docks, que trois misérables bateaux, dont le plus considérable était mû par une machine de la force de dix chevaux et n'avait que seize mètres environ de longueur sur cinq de largeur. La hauteur de la cheminée ne dépassait pas six mètres au-dessus du pont. Je fis l'acquisition de ce dernier bateau, dans l'impossibilité d'en trouver un meilleur; je changeai son nom de *Margery* en celui d'*Élise*, et, le 9 mars 1816, je m'embarquai pour Paris sur ce petit navire.

Nous partîmes du pont de Londres à midi, par un vent d'est bon frais. La marée, quoique faible, nous favorisa pendant une heure et demie; à trois heures un quart, nous arrivâmes à Gravesend; le lendemain, dimanche, nous quittâmes cette ville. Nous rencontrâmes bientôt sur la Tamise un cutter de la marine royale, dont le commandant, pressentant sans doute les futures destinées de la vapeur et sa supériorité sur la voile, essaya d'arrêter notre navigation en dirigeant ses bordées vers nous. Plusieurs fois il nous mit en danger de couler à fond, ce qui donna lieu à de vives protestations, faites en partie au moyen du porte-voix, et desquelles il semblait tenir peu de compte. Abusant même de sa force et de notre faiblesse, il courut sa dernière bordée de si près, que son mât de beaupré vint se heurter contre notre cheminée de tôle; il espérait sans doute, en nous coulant, répandre dans l'opinion l'idée de l'infériorité de la navigation nouvelle et se donner la gloire de l'étouffer dans ses langes. Le 10 mars, à onze heures du soir, nous étions à la hauteur de Douvres. Le 11, à dix heures du matin, notre bateau se trouvait dans la Manche, entre le Havre et Beachy-Head, à trente-cinq milles sud de ce dernier endroit, lorsqu'un vent de sud-ouest des plus violents, quelques murmures de l'équipage et surtout la crainte de fortes avaries, nous ramenèrent sous Dungerness, où nous jetâmes l'ancre au milieu d'une cinquantaine de navires marchands et autres, qui, comme nous, étaient venus s'y abriter.

A Dungerness je demandai l'hospitalité à des pêcheurs. Le gros temps dura plusieurs jours. Ce ne fut que le 15, à cinq heures du matin, que nous nous dirigeâmes de nouveau vers le Havre. Ce même jour, à midi, un fort vent du sud souleva la mer avec tant de violence, que nous perdîmes quatre des palettes en fer de nos roues; cette circonstance nous força d'entrer à New-Haven pour réparer nos avaries. Le 17, à une heure après midi, en présence d'une nombreuse population accourue de tous les environs, nous sortîmes de New-Haven par un vent de sud-sud-ouest bon frais, au moment même de la marée montante. A peine eûmes-nous perdu de vue la côte d'Angleterre, que la mer devint menaçante; nous ne naviguions souvent que sur une seule roue, l'autre se trouvant hors de l'eau par la bande que donnait le vaisseau. Vers minuit, une tempête, en tous points équinoxiale, nous assaillit avec tant de fureur, que l'équipage, tout composé d'Anglais, fut effrayé par l'inégalité du jeu de la machine, par la violence des vagues et par la nouveauté d'une tentative qui les plaçait entre l'eau et le feu, sur une chétive embarcation, pendant une nuit noire et une pluie battante. Nous étions au nombre de dix, y compris les chauffeurs et le mécanicien. Tous me demandèrent à grands cris de retourner en Angleterre, le vent étant favorable à ce dessein. Après avoir ranimé les esprits avec quelques verres de rhum, je descendis pour examiner soigneusement toutes les parties de la mécanique. Satisfait de cet examen, le bateau m'ayant d'ailleurs donné la mesure de ses moyens par mes deux premières tentatives, je continuai à me diriger contre vents et flots, bien déterminé à entrer enfin au Havre, où l'on m'attendait depuis plusieurs jours. Les vents varièrent singulièrement, et souvent avec une telle violence, qu'on eût été forcé de mettre à la cape à bord d'un navire ordinaire. Plusieurs fois la lame enveloppa le bateau tout entier et me renversa moi-même sur le pont, où j'étais de quart. Vers deux heures du matin, j'étais descendu dans ma chambre pour sécher mes vêtements. J'avais fait allumer un bon feu dans un petit poêle composé de plusieurs pièces en fonte, lorsqu'un coup de vent terrible, renversant le bateau, démonta le poêle, en fit rouler les pièces et répandit une lave de houille ardente sur tout le plancher, recouvert d'une toile cirée, qui prit feu instantanément. J'eus assez de bonheur pour arrêter l'incendie avec le seul concours de mon second, qui avait compris comme moi l'importance de la promptitude et surtout du silence.

Si nous eussions péri par l'accident du poêle, les compagnies de Londres, qui avaient obstinément refusé d'assurer le navire et ma vie, n'auraient certainement pas manqué de se féliciter de leur prudence. On eût attribué le sinistre à quelque accident survenu à la machine, et, en l'absence d'un procès-verbal ou d'un historien, la navigation à la vapeur eût été discréditée dès son berceau. Que d'erreurs de ce genre l'histoire n'a-t-elle pas consacrées!

Peu après ce nouveau danger, la mer devenant de plus en plus irritée, nouvelles clameurs des hommes de l'équipage, nouvelles prétentions de retourner en Angleterre. Ma fermeté néanmoins leur imposa; j'aperçus bientôt moins de détermination sur leurs visages, et je me hâtai de leur verser un nouveau verre de rhum, que je bus avec eux; puis je promis trois bouteilles de cette liqueur à celui qui, le premier, m'annoncerait la terre de France; un hourra spontané accueillit cette promesse, et chacun de courir à son poste. Le matin, à cinq heures moins un quart, deux voix me crièrent à la fois: « *French light!* » (fanal français). Je montai aussitôt pour me convaincre de la vérité, et ce fut avec bonheur qu'en dépit d'une mer toujours houleuse et d'une tempête continuelle, je leur remis une seule des bouteilles promises, me réservant de leur donner les deux autres aussitôt que les pilotes seraient à bord. Enfin, le lendemain de notre départ de New-Haven, le 18, à six heures du matin, nous arrivâmes en vue du Havre, après une traversée de dix-sept heures, par une mer furieuse, que, depuis ma sortie de la Tamise, j'avais constamment vue couverte de débris de vaisseaux.

Nous aperçûmes au loin un bateau pilote se dirigeant vers nous; mais à peine eut-il distingué l'épaisse fumée qui signalait notre course, qu'il vira de bord sans même nous avoir hélés et fit voile vers le port, où nous ne pûmes en-

trer que vers huit heures du matin. Malgré le mauvais temps, la foule remplissait les quais.

Quand je me présentai chez M. Martin Laffitte, correspondant de la compagnie, j'eus de la peine à lui faire comprendre que je venais réellement d'arriver par mer et sur mon bateau à vapeur, tellement, en sa qualité d'armateur et d'habile marin, il avait éprouvé de sollicitude pendant cette nuit funeste à tant de navires; il crut longtemps que je venais d'arriver par la diligence de Calais, et il fallut le conduire à bord de *l'Élise* pour le convaincre entièrement.

Le lendemain, 20 mars, à trois heures de l'après-midi, après quelques manœuvres en rade du Havre, en présence de toute la population, je partis pour Rouen. La nuit suivante était obscure, et les villageois, effrayés, s'ameutaient sur les rives au bruit de mes roues et surtout à la vue des nombreuses étincelles et des jets de flamme qui s'échappaient de la cheminée, que l'ardeur du foyer faisait souvent rougir à plus d'un mètre au-dessus du pont. Ce n'est qu'au point du jour que discontinuèrent ces cris sinistres : *Au feu! au feu!* et que les tocsins et les aboiements des chiens cessèrent de nous poursuivre. Ce fut alors que la scène changea; bientôt je n'aperçus, sur les belles rives de la Seine, que des paysans aux visages gais et épanouis, et me saluant en jetant leurs chapeaux en l'air.

Il fallut m'arrêter à Rouen pour faire disposer ma cheminée de manière à pouvoir l'abaisser au passage des ponts. Le 25, à onze heures du matin, j'embarquai à mon bord le prince de Wolkonski, aide de camp de l'empereur Alexandre, et quelques officiers russes de sa suite, qui m'avaient été adressés par l'honorable Jacques Laffitte. Nous traversâmes Rouen sous les doubles couleurs françaises et russes, aux acclamations des habitants de la ville et des campagnes d'alentour, qui, poussés par la curiosité, encombraient les quais, les fenêtres et jusqu'aux toits des maisons. Au passage du pont, les dames de la halle de Rouen me présentèrent un énorme bouquet et me souhaitèrent l'heureuse continuation de mon voyage, aux applaudissements de la foule.

Durant mon trajet, en remontant la Seine, les fonctionnaires publics des villes riveraines m'honorèrent de leur visite, et, en me félicitant sur le succès de mon entreprise, plusieurs d'entre eux me parurent en comprendre l'immense avenir.

Le 28, je vins mouiller à la hauteur du Champ-de-Mars. Là, je reçus à mon bord deux petits canons, et, pour en faire le service, quelques canonniers de la garde royale.

Enfin le lendemain, 29 mars 1816, le public parisien s'était porté avec empressement sur les quais, depuis la barrière de la Conférence jusqu'au quai Voltaire, où devait se garer le bateau à vapeur dont l'arrivée, annoncée depuis quelques jours dans les journaux, avait soulevé la curiosité générale. Parvenu à la hauteur de la Chambre des députés, je commandai le premier coup de canon, auquel succéda toute une salve, dont le vingt-unième coup fut tiré sous les fenêtres des Tuileries aux cris de *Vive le Roi!* et aux acclamations de la multitude. Louis XVIII lui-même, partageant l'enthousiasme public, applaudit en élevant les mains.

Le 8 avril suivant, *l'Élise* manœuvra entre le Pont-Royal et le Pont-des-Arts, puis descendit à la hauteur des Invalides et revint mouiller quai Voltaire, d'où elle partit le 10 pour Rouen : elle y fit quelque temps le service d'Elbeuf.

ANDRIEL.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 MARS AU 12 AVRIL.)

Lorsqu'on entre, le matin, avant la foule, dans les galeries consacrées à l'exposition, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse. Le découragement saisit à la vue de toutes ces toiles, rassemblées confusément : dans la plupart, se montre, à des degrés plus ou moins élevés, le talent qu'on peut acquérir par le travail et par la persévérance, mais bien peu révèlent l'œuvre d'un génie supérieur et d'un artiste hors de ligne. La médiocrité domine partout; médiocrité souvent estimable, sans doute, mais qui n'est, hélas! destinée ni à un véritable succès, ni même à la vogue qui parfois, à défaut de célébrité, amène du moins la fortune. Quel sera le sort de tous ces jeunes gens de cœur et d'intelligence, à la poursuite d'un perfide feu follet, qu'ils prennent pour un astre? Quelles conséquences amènera, pour ces victimes d'une noble ambition, le désillusionnement qui, un peu plus tôt, un peu plus tard, ne saurait manquer de les frapper?... une carrière perdue, une existence avortée, des sacrifices immenses sans résultat, et souvent la misère au bout!

Et puis, comme dans la plupart des branches de l'industrie pour laquelle, dans son orgueil, il affecte du dédain, l'artiste ne s'aperçoit pas qu'il dépasse les besoins de la consommation. Deux mille quatre cent vingt-trois tableaux, dessins ou statues, encombrent en ce moment le Louvre. Ce nombre égale à peu près celui des trésors amassés, depuis tant d'années, dans notre Musée national que toutes les nations admirent et nous envient. Que deviendront ces deux mille quatre cent vingt-trois objets d'art, ainsi que les quinze cents qui ont été refusés? Cent à peine ont été commandés par le gouvernement. Le nombre des amateurs se restreint chaque jour, et leurs cabinets regorgent de toiles modernes : l'exiguïté des appartements, la médiocrité des fortunes sont autant d'obstacles à des achats nombreux. Restent les étrangers, qui n'exportent point deux cents tableaux chaque année, et qui s'adressent exclusivement à huit ou dix maîtres dont la réputation surgit incontestée au-dessus de la foule. Restent les marchands, qui acquièrent des tableaux pour les donner en location, et qui finissent, après cinq ou six ans, et lorsqu'on en a fait des centaines de copies, par les vendre à vil prix. Les achats des marchands ne dépassent point deux cents objets... Et le reste? le reste!

Aussi beaucoup de nos artistes célèbres se trouvent eux-mêmes dans une situation pénible et qui deviendrait fatale, sans les encouragements et l'aide que le gouvernement accorde à la peinture et à la statuaire. Beaucoup d'œuvres restent invendues dans les ateliers, et souvent le découragement fait tomber la palette des mains les plus habiles.

Le *Musée des Familles* doit, plus que tout autre journal, signaler ce triste état de choses. Il faut arrêter les jeunes imprudents qu'une ardeur honorable, mais funeste, entraînerait vers une carrière qui devient, de jour en jour, plus périlleuse, et dont une dure initiation n'ouvre que rarement le sanctuaire encore plein d'épreuves lui-même. Hélas! ceux qui sont admis parmi les élus de l'art ne ceignent presque toujours qu'une couronne d'épines et regardent avec désespoir derrière eux : jugez de ceux-là qui restent devant le portique fermé, ou qui ne font qu'entrevoir, à travers le seuil à demi clos, les lueurs de la lumière sainte!

Laissons là ces tristes réflexions, et entrons dans la galerie de la statuaire. Jamais elle n'a été si peuplée; jamais elle n'a offert un plus grand nombre d'œuvres remarquables, quoique plusieurs noms célèbres se fassent remarquer par leur absence. Dans le vestibule réservé aux œuvres d'élite, on remarque d'abord un immense groupe de M. Bosio: *l'Histoire et les arts consacrant la gloire de la France*. Le vieux maître a retrouvé sa verve pour traiter avec vigueur ce sujet: peut-être seulement la figure de l'Histoire manque-t-elle un peu de noblesse et le dessin trahit-il quelques incorrections.

La *Norma*, de M. Dantan jeune, sous les traits de miss Kemble, justifie ce que le *Mercure* en a déjà dit. En face de la belle et poétique prophétesse gauloise, M. Guillaume Geefs a exposé une *Geneviève de Brabant*. M. Geefs rappelle, par la suavité de ses lignes, le talent de M. Pradier; comme lui, il s'entend merveilleusement à reproduire la vérité et le *pli* des chairs. Il est néanmoins plus chaste et plus chrétien. L'héroïne de la tradition flamande, appuyée sur une biche, et tenant dans ses bras son enfant abandonné, présente une grande simplicité de composition: on retrouve encore cette qualité dans les bustes du roi et de la reine des Belges, sculptés par le même artiste. M. Geefs arrive à l'effet sans fracas et sans fatigue. Un charmant bénitier en marbre forme le pendant de la Geneviève. Il faut féliciter M. Jouffroy sur ce groupe plein d'harmonie et d'une savante exécution; l'idée du bénitier appartient à Mme de Lamartine. La statue de Portalis, par M. Ramus, laisse à désirer, et sous ce rapport, M. Jaley n'a pas été plus heureux dans sa figure de M. le duc d'Orléans: on peut reprocher au premier de la lourdeur, et au second une maigreur qui ne se trouvait point dans le modèle.

L'*Ecce homo*, de M. Ottin, montre d'estimables qualités. Le *maréchal Bessières*, de M. Molchneth, la *mort de Viala*, par M. Meunier, l'*éveil de l'âme*, par M. Legendre-Hérald, la *Madeleine*, de M. Gechter, la *Pomone*, de M. Gatteaux, le *Bossuet*, de M. Feuchères, le *Colbert*, de M. de Bay, l'*Oreste*, de M. Chambard, l'*ange Gabriel*, de M. Régis, doivent se classer dans la catégorie des statues qui, sans être éminentes, forment néanmoins, avec leurs qualités et leurs défauts, des œuvres estimables.

Nous voudrions pouvoir placer dans cette catégorie la *Velléda* de M. Maindron; mais la lourdeur et l'écrasement de la tête, l'exagération des yeux et l'ensemble tourmenté et mélodramatique de cette figure, laissent à peine remarquer des beautés de détails et des parties savamment étudiées.

Les bustes sont nombreux. Une des gloires italiennes, Bartolini, a exposé un buste de femme dont l'exécution se fait remarquer par plus d'adresse que d'audace. Au buste de M. Siméon, par M. Daniel, à celui de Mustapha Ben Ismael, de M. Jean de Bay, à ceux de M. Etex, de M. Guillot, de M. Maggesi et de M. Moore, nous préférons ceux de MM. Jouffroy, des deux frères Dantan et de Mme Édouard Dubuffe. Cette dernière a exposé une remarquable figure en marbre de M. Delaroche. Toutefois, M. Dantan aîné a-t-il étudié et modelé avec assez de vigueur le cou de la Dauphine? Barye n'a point paru au Salon; l'a-t-on exclu, comme les autres années, par d'inexplicables préventions, ou bien, découragé, consacre-t-il exclusivement à la profession de fondeur, qu'il vient d'adopter, la haute intelligence qui le laissait sans rival dans l'art d'animer et de grouper des animaux? Si le maître est absent, l'école qu'il a créée compte des représentants nombreux. On remarque surtout un dromadaire, un buffle et un chien de Terre-Neuve, de M. Rouillard; une chasse au cerf, de M. Mène; un enfant retenant un épagneul, de M. Jéhotte; un jaguar, de M. May; une lionne, de M. Contour, et un petit groupe, de M. Aubry.

Quand le *Mercure* aura énuméré encore les médaillons si remarquables de M. Klagmann, et de madame Édouard Dubuffe, cette revue rapide des œuvres de sculpture se trouvera à peu près complète.

Remontons maintenant le vaste escalier qui conduit aux salles supérieures du Louvre; traversons les musées antiques; arrêtons-nous un moment pour admirer la plus belle œuvre de M. Ingres, le *plafond d'Homère*, et avant d'entrer dans les galeries exclusivement consacrées aux tableaux, faisons une station devant les aquarelles et devant les pastels placés, cette année, dans une salle à part.

On y remarque tout d'abord des pastels de M. Vidal. Le pastel, cette gloire du dix-huitième siècle, était tombé dans la décadence et dans l'oubli; l'art de Delatour ne comptait plus d'adeptes, et l'école de David l'avait enveloppé dans son dédain pour Boucher et pour Watteau. Depuis quelques années, on en a appelé de cet arrêt: des artistes ont étudié avec conscience les ressources du pastel; parmi ceux-là, M. Vidal occupe le premier rang. On ne saurait se figurer rien de plus suave que les trois petits tableaux désignés, dans le livret, sous le titre de *Frasquita*, *Needjmé* et *Noémi*.

M. Edouard Dubuffe a exhumé également une méthode ancienne et dédaignée. Ses portraits aux crayons de trois couleurs se font remarquer par beaucoup de verve et de vérité, surtout celui de M. Zimmermann.

Comme les tableaux et les statues, les aquarelles, les pastels, les miniatures, surabondent. Assurément l'espace réservé dans le *Mercure* aux deux articles qu'il consacrera au Salon ne suffirait point à en faire une simple énumération. On s'arrête devant plusieurs vues de M. Bourgeois: des *fleurs* de madame Champin et de M. Charles, des *fruits* de M. Chirat, une *femme mauresque*, de Mlle Anaïs Collin, méritent encore l'attention de la critique. Les fleurs et les fruits comptent un grand nombre de jeunes femmes et de jeunes personnes parmi les artistes qui se consacrent à peindre ce genre. Il faut le reconnaître, c'est une sage direction donnée à leur talent; aussi beaucoup d'entre elles atteignent une perfection qui souvent touche à la supériorité.

M. Finck a fait un beau portrait; M. Foussereau a peint de charmantes scènes militaires, pleines de mouvement et d'énergie; M. Eugène Giraud, dans ses pastels, rappelle la manière fine et croquante des bons maîtres du dix-huitième siècle. Citons encore la *cathédrale de Saint-Pol de Léon*, par M. Justin Ouvrier; un portrait de M. Théophile Kiwatkowski, et le *duc d'Orléans à l'hospice Cochin*, de M. Millet.

Le mois prochain, le *Mercure*, comme l'exige son cadre restreint, fera passer rapidement sous les yeux de ses lecteurs les pages principales du salon de peinture; il s'acquittera loyalement de cette tâche, sans préoccupation d'amitié, sans esprit d'exclusion, et surtout sans obstination de système. Il ne reconnaît, dans les arts, d'autre division à établir que le bon, le mauvais, — et le médiocre, plus funeste que le mauvais peut-être.

— MM. Sainte-Beuve et Mérimée ont été élus membres de l'Académie française.

— L'Académie royale de musique a joué un opéra en deux actes, intitulé *le Lazzarone* ou *le Bien vient en dormant*. Le livret manque de gaieté et rappelle beaucoup le sujet du *Philtre*; une musique pleine de franchise et de grâce rachète, autant qu'il est possible, le défaut que nous venons de signaler.

— La Société des bibliophiles français, société composée de vingt-quatre amateurs de livres curieux, qui consacrent annuellement une certaine somme à la publication ou à la reproduction d'anciens ouvrages, fait paraître en ce moment un beau volume in-folio, sur les cartes à jouer. On y trouve une reproduction fidèle des dix-sept cartes de Charles VI, des cartes de piquet à différentes époques, depuis Charles VII jusqu'à la République, et enfin une nombreuse collection de ces magnifiques cartes, dans lesquelles les artistes allemands et italiens des quinzième et seizième siècles ont fait preuve de tant de grâce et de tant de goût. Ce volume se trouve à Paris, chez Silvestre, libraire, rue des Bons-Enfants, 30, et chez Techener, place du Louvre, 12.

— Le théâtre Comte est constamment l'objet de la faveur des pères de famille. Encore deux succès: *la Polka* et *le Gamin de Sologne* attirent une foule immense au théâtre Choiseul.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

LE BERGER.



N'ayez pas peur. — Nous n'avons aucune envie de faire un pastiche d'Honoré d'Urfé, et nous ne vous mènerons pas sur les rives du Lignon, nous n'évoquerons pas les ombres pastorales d'Estelle et de Némorin. Le chevalier de Florian, quoique plus nouveau, est tout aussi passé de mode que l'auteur de l'*Astrée*.

Aujourd'hui, dans le temps prosaïque où nous vivons, même sans être sorti de Paris, on peut, d'après les ta-

bleaux de Brascassat et de la Berge, se faire une idée assez juste des moutons et des bergers. Les moutons ne sont pas poudrés à blanc et ne portent généralement pas de faveurs roses au cou; ce sont des animaux fort stupides, recouverts d'une laine sale, imprégnée d'un suint d'une odeur désagréable; leur principale poésie consiste en côtelettes et en gigots. Les bergers sont des drôles peu frisés, hâves, déguenillés, marchant d'un air nonchalant, un morceau de pain bis à la main, un maigre chien à museau de loup sur les talons. Les bergères sont d'affreux laiderons qui n'ont pas la moindre jupe gorge-de-pigeon, pas le moindre corset à échelle de rubans, et dont le teint n'est pas pétri de roses et de lis. — Il a fallu plus de six mille ans au genre humain pour s'apercevoir de cela, et ne plus ajouter foi entière aux dessus de porte, aux éventails et aux paravents.

Donc, puisque voilà nos lecteurs rassurés contre toute tentative d'idylle de notre part, commençons notre récit; il est fort simple, il sera court. Nous espérons qu'on nous saura gré de cette qualité.

Vers le milieu de l'été de 18.., un petit pâtre de quinze ou seize ans, mais si chétif qu'il ne paraissait pas en avoir douze, poussait devant lui, de cet air méditatif et mélancolique particulier aux gens qui passent une partie de leur existence dans la solitude, une ou deux douzaines de moutons, qui se seraient à coup sûr dispersés sans l'active vigilance d'un grand chien noir à oreilles droites, qui ralliait au groupe principal les retardataires ou les capricieux par quelque léger coup de dent appliqué à propos.

Les romans n'avaient pas tourné la tête à Petit-Pierre; — c'est ainsi qu'il se nommait, et non Lycidas ou Tircis; — il ne savait pas lire. Cependant il était rêveur; il restait de longues journées appuyé le dos contre un arbre, les yeux errant à l'horizon dans une espèce de contemplation extatique. A quoi pensait-il? il l'ignorait lui-même. Chose bien rare chez un paysan, il regardait le lever et le coucher du soleil, les jeux de la lumière dans le feuillage, les différentes nuances des lointains, sans se rendre compte du pourquoi. Même il jugeait comme une faiblesse d'esprit, presque comme une infirmité cet empire exercé sur lui par les eaux, les bois, le ciel, et il se disait: — Cela n'a pourtant rien de bien curieux; les arbres ne sont pas rares, ni la terre non plus. Qu'ai-je donc à m'arrêter une heure entière devant un chêne, devant une colline, oubliant le boire et le manger, oubliant tout? Sans Fidèle, j'aurais déjà perdu plus d'une bête, et le maître m'aurait chassé. Pourquoi ne suis-je pas comme les autres, grand, fort, riant toujours, chantant à tue-tête, au lieu de passer ma vie à regarder pousser l'herbe que broutent mes moutons? Petit-Pierre se plaignait tout bonnement de n'être pas stupide, et avait-il tort?

Sans doute vous avez déjà pensé que Petit-Pierre était amoureux: il le sera peut-être, mais il ne l'est pas. Les amours des champs ne sont pas si précoces, et notre berger ne s'était pas encore aperçu qu'il y eût deux sexes. Il est vrai qu'en certains cantons peu favorisés, l'on pourrait s'y tromper; c'est le même hâle, la même carrure, les mêmes mains rouges, la même voix rauque : la nature n'a créé que la femelle, la civilisation a créé la femme.

Arrivé sur le revers d'une pente couverte d'un gazon fin et luisant, et semée de quelques beaux bouquets d'arbres s'agrafant au terrain par des racines noueuses d'un caractère singulier et pittoresque, il s'arrêta, s'assit sur un quartier de roche, et, le menton appuyé sur son bâton, recourbé comme ceux des pasteurs d'Arcadie, il s'abandonna à la pente habituelle de ses rêves. Le chien, jugeant avec sagacité que les moutons ne s'éloigneraient pas d'un endroit où l'herbe était si drue et si tendre, se coucha aux pieds de son maître, la tête allongée sur ses pattes et les yeux plongés dans son regard avec cette attention passionnée qui fait du chien un être presque humain. Les moutons s'étaient groupés çà et là dans un désordre heureux. Un rayon de lumière glissait sur les feuilles et faisait briller dans l'herbe quelques gouttes de rosée, diamants tombés de l'écrin de l'Aurore, et que le soleil n'avait pas encore ramassés. C'était un tableau tout fait, signé: Dieu, un assez bon peintre dont le jury du Louvre refuserait peut-être les toiles.

C'est la réflexion que fit une jeune femme qui entrait en ce moment par l'autre extrémité du vallon :

— Quel joli site à dessiner! dit-elle en prenant un album des mains de la femme de chambre qui l'accompagnait.

Elle s'assit sur une pierre moussue, au risque de verdir sa fraîche robe blanche, dont elle paraissait s'inquiéter fort peu, ouvrit le livre aux feuillets de vélin, le posa sur ses genoux et commença à tracer l'esquisse d'une main hardie et légère. Ses traits fins et purs étaient dorés par l'ombre transparente de son grand chapeau de paille, comme dans cette délicate ébauche de jeune femme par Rubens que l'on voit au Musée; ses cheveux, d'un blond riche, formaient un gros chignon de nattes sur son cou plus blanc que le lait et moucheté, comme par coquetterie, de trois ou quatre petites taches de rousseur. Elle était d'une beauté charmante et rare.

Petit-Pierre, absorbé par une découpure de feuilles de châtaignier, ne s'était pas d'abord aperçu de l'arrivée d'un nouvel acteur sur la tranquille scène de la vallée. Fidèle avait bien levé le nez, mais ne voyant là aucun sujet d'inquiétude, il avait repris son attitude de sphinx mélancolique. L'aspect de cette forme svelte et blanche troubla singulièrement le jeune berger; il sentit une espèce de serrement de cœur inexprimable, et, comme pour se soustraire à cette émotion, il siffla son chien et se mit en devoir de se retirer.

Mais ce n'était pas là le compte de la jeune femme, qui était précisément en train de croquer le petit pâtre et son troupeau, accessoire indispensable du paysage; elle jeta de côté album et crayons, et, avec deux ou trois bonds de biche poursuivie, elle eut bientôt rattrapé Petit-Pierre, qu'elle ramena d'autorité au quartier de roche sur lequel il était assis auparavant.

— Toi, lui dit-elle gaiement, tu vas rester là jusqu'à ce que je te prie de t'en aller; le bras un peu plus avancé, la tête plus à gauche.

Et tout en parlant, de sa main frêle et blanche, elle poussait la joue hâlée de Petit-Pierre pour la remettre dans la pose.

— Mais c'est qu'il a de beaux yeux, Lucy, pour des yeux de paysan, dit-elle en riant à sa femme de chambre.

Son modèle remis en attitude, la folle jeune femme recourut à sa place et reprit son dessin, qu'elle eut bientôt achevé.

— Tu peux te lever et partir, si tu veux, maintenant; mais il est bien juste que je te dédommage de l'ennui que je t'ai causé en te faisant rester là comme un saint de bois. Viens ici.

Le pâtre arriva lentement, tout honteux, le dos humide et les tempes mouillées; la jeune femme lui glissa vivement une pièce d'or dans la main.

— Ce sera pour t'acheter une veste neuve quand tu iras à la danse le dimanche.

Le pâtre, qui avait jeté un regard furtif sur l'album entr'ouvert, restait comme frappé de stupeur sans songer à refermer sa main, où rayonnait la belle pièce de vingt francs toute neuve : des écailles venaient de lui tomber des yeux, une révélation subite s'était opérée en lui. Il disait d'une voix entrecoupée, en suivant les différentes portions du dessin :

— Les arbres, la pierre, le chien, moi, tout y est, les moutons aussi, dans la feuille de papier!

La jeune femme s'amusait de cette admiration et de cet étonnement naïfs, et lui fit voir différents sites crayonnés, des lacs, des châteaux, des rochers; puis, comme la nuit venait, elle reprit avec sa femme de compagnie le chemin de la maison de campagne.

Petit-Pierre la suivit des yeux bien longtemps encore après que le dernier pli de sa robe eut disparu derrière le coteau, et Fidèle avait beau lui pousser la main de son nez humide et grenu comme une truffe mouillée, il ne pouvait parvenir à le tirer de sa méditation. L'humble berger commençait à comprendre confusément à quoi servait de contempler les arbres, les plis du terrain et les formes des nuages. Ces inquiétudes, ces élans qu'il ressentait vis-à-vis d'une belle campagne avaient donc un but; il n'était donc ni imbécile ni fou! Il avait bien vu collées au manteau des cheminées, dans les fermes, des images comme le portrait d'Isaac Laquedem, de Geneviève de Brabant, de la Mère de Douleurs, avec ses sept glaives enfoncés dans la poitrine; mais ces grossières gravures sur bois placardées de jaune, de rouge et de bleu, dignes des sauvages de la Nouvelle-Zélande et des papous de la mer du Sud, ne pouvaient éveiller aucune idée d'art dans sa tête. Les dessins de l'album de la jeune femme, avec leur netteté de crayon et leur exactitude de formes, furent une chose tout à fait nouvelle pour Petit-Pierre. Le tableau de l'église paroissiale était si noir et si enfumé qu'on n'y distinguait plus rien, et d'ailleurs il avait à peine osé y jeter les yeux, du porche où il se tenait agenouillé.

Le soir vint. Petit-Pierre enferma ses moutons dans le parc et s'assit sur le seuil de la cabane à roulettes, qui lui servait de maison l'été. Le ciel était d'un bleu foncé. Les sept étoiles du Chariot luisaient comme des clous d'or au plafond du ciel; Cassiopée, Bootès scintillaient vivement. Le jeune berger, les doigts noyés dans les poils de son chien, accroupi auprès de lui, se sentait ému par ce magnifique spectacle qu'il était seul à regarder, par cette fête splendide que le ciel, dans son insouciante magnificence, donne à la terre endormie.

Il songeait aussi à la jeune femme, et en pensant à cette main frêle et satinée qui avait effleuré sa joue hâlée et rude, il sentait un frisson lui courir dans les cheveux. Il eut bien de la peine à s'endormir, et il se roulait dans la paille, comme un tronçon de reptile, sans pouvoir fermer les paupières; enfin le sommeil vint, quoiqu'il se fût fait prier un peu longtemps. Petit-Pierre fit un rêve.

Il lui semblait qu'il était assis sur un quartier de roche avec une belle campagne devant lui. Le soleil se levait à peine, l'aubépine frissonnait sous sa neige de fleurs, les herbes des prairies étaient couvertes d'une sueur perlée; la colline paraissait avoir revêtu une robe d'azur glacée d'argent. Au bout de quelques instants, Petit-Pierre vit venir à lui la belle dame de la vallée. Elle s'approcha de lui en souriant et lui dit :

— Il ne s'agit pas de regarder, il faut faire.

Ayant prononcé ces paroles, elle plaça sur les genoux du pâtre étonné un carton, une belle feuille de vélin, un crayon taillé, et se tint debout près de lui. Il commença à tracer quelques linéaments, mais sa main tremblait comme la feuille, et les lignes se confondaient les unes dans les autres. Le désir de bien faire, l'émotion et la honte de réussir si mal lui faisaient couler des gouttes d'eau sur les tempes. Il aurait donné dix ans de sa vie pour ne pas se montrer si gauche devant une si belle personne; ses nerfs se contractaient, et les contours qu'il essayait de tracer dégénéraient en zigzags irréguliers et ridicules; son angoisse était telle qu'il manqua de se réveiller; mais la dame, voyant sa peine, lui mit à la main un porte-crayon d'or dont la pointe étincelait comme une flamme. Aussitôt Petit-Pierre n'éprouva plus aucune difficulté : les formes s'arrangeaient d'elles-mêmes et se groupaient toutes seules sur le papier; le tronc des arbres s'élançait d'un jet hardi et franc, les feuilles se détachaient, les plantes se dessinaient avec leur feuillage, leur port et tous leurs détails. La dame, penchée sur l'épaule de Petit-Pierre, suivait les progrès de l'ouvrage d'un air satisfait, en disant de temps à autre :

— Bien, très-bien, c'est comme cela! continue.

Une boucle de ses cheveux, dont la spirale allanguie flottait au vent, effleura même la figure du jeune pâtre, et de ce choc jaillirent des milliers d'étincelles, comme d'une machine électrique; un des atomes de feu lui tomba sur le cœur, et son cœur brûlait dans sa poitrine, lumineux comme une escarboucle. La dame s'en aperçut, et lui dit :

— Vous avez l'étincelle, adieu!

Ce songe produisit un effet étrange sur Petit-Pierre. En effet, son cœur était en flamme, et aussi sa tête; à dater de ce jour il était sorti du chaos de la multitude : entre sa naissance et sa mort il devait y avoir quelque chose.

Il prit un charbon à un feu éteint de la veille, et voulut commencer tout de suite ses études pittoresques; les planches extérieures de sa cabane lui servaient de papier et de toile.

Par où commença-t-il? Par le portrait de son meilleur ou pour mieux dire de son seul ami, de Fidèle; car il était orphelin et n'avait que son chien pour famille. Les premiers traits qu'il esquissa ressemblaient autant, il faut l'avouer, à un hippopotame qu'à un chien; mais à force d'effacer et de refaire, car Fidèle était le plus patient modèle du monde, il parvint à passer de l'hippopotame au crocodile, puis au cochon de lait, et enfin à une figure dans laquelle il aurait fallu de la mauvaise volonté pour ne pas reconnaître un individu appartenant à l'espèce canine.

Dire la satisfaction que ressentit Petit-Pierre, son dessin achevé, serait une chose difficile. Michel-Ange, lorsqu'il donna le dernier coup de pinceau à la chapelle Sixtine, et se recula les bras croisés sur sa poitrine pour contempler son œuvre immortelle, n'éprouva pas une joie plus intime et plus profonde.

— Si la belle dame pouvait voir le portrait de Fidèle! se disait en lui-même le petit artiste.

Il faut lui rendre cette justice que cet enivrement dura peu. Il comprit bien vite combien ce croquis était informe, et différent du véritable Fidèle; il l'effaça, et cette fois, essaya de faire un mouton; il y réussit un peu moins mal, il avait déjà de l'expérience : cependant le charbon s'écrasait sous ses doigts, la planche mal rabotée trahissait ses efforts.

— Si j'avais du papier et un crayon, je réussirais mieux; mais comment pourrai-je m'en procurer?

Petit-Pierre oubliait qu'il fût un capitaliste. Il s'en souvint; et un jour confiant son troupeau à un camarade, il s'en fut résolument à la ville et entra chez un marchand, lui demandant ce qu'il fallait pour dessiner. Le marchand

étonné lui donna du papier et des crayons de plusieurs sortes. Petit-Pierre, tout heureux d'avoir accompli cette tâche héroïque et difficile d'acheter tant d'objets étranges, s'en retourna à ses moutons, et, sans les négliger, consacra au dessin tout le temps que les bergers ordinaires mettent à jouer du pipeau, à sculpter des bâtons et à faire des piéges pour les oiseaux et pour les fouines.

Sans trop se rendre compte du motif qui guidait ses pas, il conduisait souvent son troupeau à l'endroit où il avait posé pour la jeune femme, mais il fut plusieurs jours sans la revoir. Est-ce que Petit-Pierre était amoureux d'elle? non, dans le sens qu'on attache à ce mot. Un tel amour était par trop impossible, et il faut même au cœur le plus humble et le plus timide une lueur d'espérance. Tout simple et tout rustique qu'il fût, Petit-Pierre sentait bien qu'il y avait des abîmes entre lui, pauvre pâtre en haillons, ignorant, inculte, et une femme jeune, belle et riche. A moins d'être fou, est-ce bien sérieusement qu'on aime une reine? Est-on bien malheureux, à moins d'être poëte, de ne pas pouvoir embrasser les étoiles? Petit-Pierre ne pensait pas à tout cela. La dame, c'est ainsi qu'il se la désignait à lui-même, lui apparaissait blanche et radieuse, un crayon d'or à la main; et il l'adorait avec cette dévotion tendre et fervente des catholiques du moyen âge pour la Sainte Vierge; bien qu'il ne s'en rendît pas compte, c'était pour lui la Béatrix, la muse!

Un jour il entendit sonner sur les cailloux le galop d'un cheval; Fidèle jeta un long aboiement, et, au bout de quelques minutes, il vit la dame emportée par le coursier fougueux qu'elle cinglait de coups de cravache pour le remettre



dans son chemin; mais l'animal indocile, poussé sans doute par quelque frayeur, n'écoutait ni le mors, ni l'éperon, ni la bride, et, par un soubresaut violent, avant que Petit-Pierre, qui s'élançait de rocher en rocher du haut de la colline, eût eu le temps d'arriver, il se débarrassa de son écuyère dont la tête porta violemment sur le sol. La force du coup la fit évanouir, et Petit-Pierre, plus pâle qu'elle encore, alla ramasser dans le creux d'une ornière où la pluie s'était amassée, à la grande frayeur d'une petite grenouille verte qui avait établi là sa salle de bains, quelques gouttes d'eau claire qu'il jeta sur le visage décoloré de la dame. A sa grande terreur, il aperçut des filets rouges se mêler aux réseaux bleus de ses tempes, elle était blessée. Petit-Pierre tira de sa poche un pauvre mouchoir à carreaux,

et se mit à étancher le sang qui se faisait jour à travers les boucles de cheveux, aussi pieusement et avec autant de respect que les saintes femmes qui essuyaient les pieds du Christ. Une fois elle reprit connaissance, ouvrit les yeux, et jeta sur Petit-Pierre un vague regard de reconnaissance qui lui pénétra jusqu'à l'âme.

Un bruit de pas se fit entendre, le reste de la cavalcade était à la recherche de la dame : on la releva, on la mit dans la calèche, et tout disparut. Le berger serra précieusement dans son sein le tissu imprégné de ce sang si pur, et le soir fut à la villa demander des nouvelles de la dame. La blessure n'était pas dangereuse. Cette bonne nouvelle calma un peu Petit-Pierre, à qui tout semblait perdu depuis qu'il avait vu emporter la jeune femme inanimée et blanche comme une morte.

La saison était avancée : les habitants du château retournèrent à Paris, et Petit-Pierre, bien qu'il n'entrevît que de loin en loin et comme à la dérobée le chapeau de paille et la robe blanche, se sentit immensément seul ; quand il était par trop triste, il tirait le mouchoir avec lequel il avait étanché la blessure de la dame, et baisait la tache de sang qui couvrait un des carreaux : c'était sa consolation. Il dessinait à force, et avait presque épuisé sa provision de papier; ses progrès avaient été rapides, car il n'avait pas de maître : nul système ne s'interposait entre lui et la nature, il faisait ce qu'il voyait. Ses dessins étaient cependant encore bien rudes, bien barbares, quoique pleins de naïveté et de sentiment; il travaillait dans la solitude sous le regard de Dieu, sans conseil, sans guide, n'ayant que son cœur et sa mélancolie. Quelquefois, la nuit, il revoyait la belle dame, et, le porte-crayon d'or à la pointe étincelante entre ses mains, traçait des dessins merveilleux; mais le matin tout s'évanouissait, le crayon devenait rebelle, les formes fuyaient, quoique Petit-Pierre usât presque toute la mie de son pain à effacer les traits manqués.

Cependant un jour il avait crayonné une vieille chaumine toute moussue, dont la cheminée dardait une spirale de fumée bleuâtre entre les cimes des noyers presque entièrement dépouillés de leurs feuilles; un bûcheron, sa tâche accomplie, se tenait debout sur le seuil, bourrant sa pipe, et dans le fond de la chambre, entrevu par la porte ouverte, on apercevait vaguement une femme qui poussait du pied une bercelonette tout en filant son rouet. C'était le chef-d'œuvre de Petit-Pierre, il était presque content de lui.

Tout à coup il aperçut une ombre sur son papier, l'ombre d'un tricorne qui ne pouvait appartenir qu'à M. le curé.



En effet, c'était lui; il observait en silence le travail de Petit-Pierre, qui rougit jusqu'à l'ourlet des oreilles d'être ainsi surpris en dessin flagrant. Le vénérable ecclésiastique, bien qu'il ne fût pas un de ces prêtres guillerets vantés par Béranger, était cependant un bon, honnête et savant homme. Jeune, il avait vécu dans les villes; il ne manquait pas de goût et possédait quelque teinture des beaux-arts. L'ouvrage de Petit-Pierre lui parut donc ce qu'il était, fort remarquable déjà, et promettant le plus bel avenir. Le bon prêtre fut touché en lui-même de cette vocation solitaire,

de ce génie inconnu qui répandait ses parfums devant Dieu, reproduisant avec amour, dévotion et conscience quelques fragments de l'œuvre infinie de l'éternel Créateur.

— Mon petit ami, quoique la modestie soit un sentiment louable, il ne faut pas rougir comme cela. C'est peut-être un mouvement d'orgueil secret. Lorsqu'on a fait quelque chose dans la sincérité de son cœur, et avec tout l'effort dont on est capable, on ne doit pas craindre de le montrer. Il n'y a pas de mal à dessiner, surtout lorsqu'on ne néglige pas ses autres devoirs. Le temps que vous passez à crayonner, vous le perdriez à ne rien faire, et l'oisiveté est mauvaise dans la solitude : il y a là-dedans, mon cher enfant, un certain mérite : ces arbres sont vrais, ces herbes ont chacune les feuilles qui leur conviennent. Vous avez, on le sent, longtemps contemplé les œuvres du grand Maître pour lequel vous devez vous sentir pénétrer d'une admiration bien vive, car, s'il est déjà si difficile de faire une copie imparfaite et grossière, qu'est-ce donc quand il faut créer et tirer tout de rien !

C'est ainsi que le bon curé encourageait Petit-Pierre ; il eut la première confidence de ce talent qui devait aller si haut et si loin.

— Travaillez, mon enfant, lui disait-il : vous serez peut-être un autre Giotto. Giotto était comme vous un pauvre gardeur de chèvres, et il finit par acquérir tant de talent, qu'un de ses tableaux, représentant la sainte Mère du divin Sauveur, fut promené processionnellement dans les rues de Florence par le peuple enthousiasmé.

Le curé, durant les longues soirées d'hiver qui laissaient beaucoup de loisir à Petit-Pierre, que ne réclamaient plus ses moutons chaudement entassés dans l'étable, lui apprit à lire et aussi à écrire, lui donnant ainsi les deux clefs du savoir. Petit-Pierre fit des progrès rapides, car c'était autant son cœur que son esprit qui désirait apprendre. Le digne prêtre, tout en se reprochant un peu de donner à son élève une instruction au-dessus de l'humble rang qu'il occupait, se plaisait à voir s'épanouir l'un après l'autre les calices de cette jeune âme. Pour ce jardinier attentif, c'était un spectacle des plus intéressants que cette floraison intérieure dont lui seul avait le secret.

Les glaces fondirent, les perceneiges et les primevères commencèrent à pointer timidement, et Petit-Pierre reprit la conduite de son troupeau. Ce n'était plus l'enfant chétif que nous avons vu au commencement de ce récit ; il avait grandi et pris de la force. La nature avait fait un appel à ses ressources pour subvenir aux dépenses des facultés nouvelles. Sous le développement de son cerveau ses tempes s'étaient élargies. Son œil, désormais arrêté sur un but, avait le regard net et ferme. Comme dans toute tête habitée par une pensée, on voyait briller sur sa figure le reflet d'une flamme intérieure. Non qu'il fût dévoré par les ardeurs maladives d'une ambition précoce; mais le vin de la science, quoique versé par le bon prêtre avec une prudente discrétion, causait à cette âme neuve une espèce d'enivrement qui eût pu tourner à l'orgueil. Heureusement, Petit-Pierre n'avait pas de public. Ni les arbres ni les rochers ne sont flatteurs. L'immensité de la nature, avec laquelle il était toujours en relation, le ramenait bien vite au sentiment de sa petitesse. Abondamment fourni par le curé de papier, de crayons, il fit un grand nombre d'études, et quelquefois, tout éveillé, il lui semblait avoir à la main le porte-crayon d'or à la pointe de feu, et la dame, penchée sur son épaule, lui disait : « C'est bien, mon ami. Vous n'avez pas laissé éteindre l'étincelle que j'ai mise dans votre cœur. Persévérez, et vous aurez votre récompense. » Petit-Pierre ayant acquis un fin sentiment de la forme, comprenait à quel point la dame était belle, et, à cette pensée, sa poitrine se gonflait. Il regardait le mouchoir à carreaux où la tâche, quoique brunie, se distinguait toujours, et il disait : « Heureux sang, qui as coulé dans ses veines, qui es monté de son cœur à sa tête ! »

Avec la même sincérité qui nous a fait avouer là-haut que Petit-Pierre n'était pas encore amoureux, nous devons convenir qu'il l'est à présent, et de toutes les forces de son âme. L'image adorée ne le quitte plus. Il la voit dans les arbres, dans les nuages, dans l'écume des cascades. Aussi a-t-il fait d'immenses progrès. Il y a maintenant dans ses dessins un élément qui y manquait : le désir.

Un événement très-simple en apparence et qui n'est pas dramatique le moins du monde, mais il faut vous y résigner, car nous vous avons prévenu en commençant que notre histoire ne serait pas compliquée, décida tout à fait de la vocation de Petit-Pierre et vint changer la face de sa vie.

Le député du département avait obtenu du ministère de l'intérieur un tableau de sainteté pour l'église de *** : le peintre, qui était un homme de talent, soigneux de ses œuvres, accompagna sa toile et voulut choisir lui-même la place où elle serait suspendue. Naturellement il descendit au presbytère, et le curé ne manqua pas de parler au peintre d'un berger du pays qui avait beaucoup de goût pour le dessin et faisait de lui-même des croquis annonçant de merveilleuses dispositions. Le carton de Petit-Pierre fut vidé devant le peintre. L'enfant, pâle comme la mort, comprimant son cœur sous sa main pour l'empêcher d'éclater, se tenait debout à côté de la table. Il attendait en silence la condamnation de ses rêves, car il ne pouvait s'imaginer qu'un homme bien mis, bien ganté, un bout de ruban rouge à sa boutonnière, auteur d'un tableau entouré d'un cadre d'or, pût trouver le moindre mérite à ses charbonnages sur papier gris.

Le peintre feuilleta quelques dessins sans rien dire, puis son front s'éclaira ; une légère rougeur lui monta aux joues, et il s'adressait à lui-même de courtes phrases exclamatives en argot d'atelier :

— Comme c'est bonhomme! comme c'est nature! pas le moindre chic. Corot n'eût pas mieux fait ; voilà un chardon qu'envierait Delaberge ; ce mouton couché est tout à fait dans le goût de Paul Potter.

Quand il eut fini, il se leva, marcha droit à Petit-Pierre, lui prit la main, la secoua cordialement, et lui dit :

— Pardieu ! quoique cela ne soit guère honorable pour nous autres professeurs, mon cher garçon, vous en savez plus que tous mes élèves. Voulez-vous venir à Paris avec moi ? en six mois je vous montrerai ce qu'on nomme les ficelles du métier, ensuite vous marcherez tout seul, et... si vous ne vous arrêtez pas, je peux vous prédire, sans craindre de me compromettre, que vous irez loin.

Petit-Pierre, bien sermonné, bien chapitré, bien prévenu sur les dangers de la Babylone moderne, partit avec le peintre, en compagnie de Fidèle, dont il ne voulut pas se séparer, et que l'artiste lui permit d'emmener, avec cette délicate bonté d'âme qui accompagne toujours le talent. Seulement, Fidèle ne voulut jamais se laisser hisser sur l'impériale, et suivit la voiture dans un étonnement profond, mais rassuré par la figure amicale de son maître, qui lui souriait à travers la portière.

Nous ne suivrons pas jour par jour les progrès de Petit-Pierre, cela nous mènerait trop loin. Les œuvres des grands maîtres, qu'il visitait assidûment dans les galeries et dont il faisait de fréquentes copies, mirent à sa disposition mille

moyens de rendre sa pensée, qu'il n'eût pu deviner tout seul. Il passa des sévérités du Guaspre Poussin aux mollesses lumineuses de Claude Lorrain, de la fougue sauvage de Salvator Rosa à la vérité prise sur le fait de Ruysdaël ; mais il ne s'imprégna d'aucun style particulier : il avait une originalité trop fortement trempée pour cela. Il n'avait pas fait comme le vulgaire des peintres qui commencent dans l'atelier, et vont ensuite mettre leur carte de visite à la nature dans des excursions de six semaines, sauf à peindre ensuite au coin du feu les rochers d'après un fauteuil, et les cascades d'après l'eau d'une carafe versée de haut dans une cuvette par un rapin complaisant : ce n'est qu'imprégné de l'arome des bois, les yeux pleins d'aspects champêtres, à la suite d'une longue et discrète familiarité avec la nature, qu'il avait pris le crayon d'abord, puis le pinceau. Les conseils de l'art lui étaient venus assez tôt pour qu'il n'eût pas le temps de prendre une mauvaise route, assez tard pour ne pas fausser sa naïveté.

Au bout de deux ans de travail opiniâtre, Petit-Pierre eut un tableau admis et remarqué à l'exposition du Louvre. Il aurait bien voulu revoir la dame au crayon d'or, mais, quoiqu'il eût regardé très-attentivement dans les promenades, au théâtre, aux églises, toutes les femmes qui pouvaient offrir quelque ressemblance avec elle, il ne put retrouver sa trace. Il ne savait pas son nom, et ne connaissait d'elle que sa beauté. Un vague espoir cependant le soutenait ; quelque chose lui disait au fond du cœur que la destinée n'en avait pas fini entre eux deux. Quelque modeste qu'il fût, il avait la conscience de son talent; il s'était rapproché du ciel, et l'impossibilité d'atteindre l'étoile de son rêve diminuait chaque jour. De temps à autre, notre jeune peintre se promenait aux alentours de son tableau, en se penchant sur la balustrade, affectant de considérer attentivement quelque cadre microscopique dans le voisinage de sa toile, afin de recueillir les avis des spectateurs, et puis il se disait, non sans quelque raison, que la dame, qui dessinait elle-même et paraissait aimer beaucoup le paysage, si elle était à Paris, viendrait immanquablement visiter l'exposition. En effet, un matin, avant l'heure où la foule abonde, Petit-Pierre vit s'avancer du côté de son tableau une jeune femme vêtue de noir ; il ne vit pas d'abord sa figure, mais une petite portion de ce cou blanc semé de petits signes, et qui brillait comme une opale entre l'écharpe et le bord du chapeau, la lui fit reconnaître sur-le-champ avec cette sûreté de coup d'œil que l'habitude donne aux peintres. C'était bien elle : le deuil qu'elle portait faisait encore ressortir sa blancheur, et, dans le noir encadrement du chapeau, son profil fin et pur avait la transparence du marbre de Paros. Ce deuil troubla Petit-Pierre.

— Qui a-t-elle perdu ? son père, sa mère...., ou bien serait-elle... libre ? se dit-il tout bas dans le recoin le plus secret de son âme.

Le paysage exposé par le jeune artiste représentait précisément le site dessiné par la dame, et pour lequel avaient posé lui, Fidèle, et ses moutons. Petit-Pierre, par une pensée d'amour et de religion, avait choisi pour sujet de son premier tableau l'endroit où il avait reçu la révélation de la peinture. La pente gazonnée, les bouquets d'arbres, les roches grises perçant çà et là le vert manteau de l'herbe, le tronc décharné et bizarre d'un vieux chêne frappé de la foudre, tout était d'une scrupuleuse exactitude. Petit-Pierre s'était peint appuyé sur son bâton, l'air rêveur, Fidèle à ses pieds, et dans la position que lui avait indiquée la dame à l'album.

La jeune femme resta longtemps en contemplation devant le tableau de Petit-Pierre ; elle en examina attentivement tous les détails, s'avançant et se reculant pour mieux juger de l'effet. Une pensée semblait la préoccuper : elle ouvrit le livret et chercha le numéro de la toile, le nom du peintre et le sujet de son œuvre. Le nom lui était inconnu; le livret ne contenait que ce seul mot : « Paysage. » Puis, paraissant frappée d'un souvenir lumineux, elle dit quelques mots tout bas à la vieille dame qui l'accompagnait.

Après avoir regardé encore quelques tableaux, mais d'un œil déjà distrait et fatigué, elle sortit.

Petit-Pierre, entraîné sur ses pas par une force magique et craignant de perdre cette trace retrouvée si à propos, suivit la jeune dame de loin et la vit monter en voiture. Se jeter dans un cabriolet, et lui dire de ne pas perdre de vue cette voiture bleue à livrée chamois, fut l'affaire d'une minute pour Petit-Pierre. Le cocher fouetta énergiquement sa haridelle, et se mit à la poursuite de l'équipage.

La voiture entra dans une maison de belle apparence, rue ***, et la porte cochère se referma sur elle. C'était bien là que demeurait la dame. Savoir la rue et le numéro de son idéal est déjà une belle position, et c'est quelque chose que de pouvoir se dire : « Mon rêve demeure dans tel quartier, sur le devant, » ou bien : « entre cour et jardin. » Avec cela, avec moins peut-être, Lovelace ou Don Juan eussent mené une aventure à bout; mais Petit-Pierre n'était ni un Don Juan ni un Lovelace, bien loin de là! . . . . . .

Il lui restait à savoir le nom de la dame de ses pensées, à se faire recevoir chez elle, à s'en faire aimer : trois petites formalités qui ne laissaient pas que d'embarrasser étrangement notre ex-berger.

Heureusement, le hasard vint à son secours, et le moyen qu'il cherchait s'offrit de lui-même. Un matin, son rapin Holoferne lui apporta, délicatement pincée entre le pouce et l'index, une petite lettre oblongue qu'il flairait avec des contractions et des dilatations de narines, comme si c'eût été un bouquet de roses ou de violettes.

A l'anglaise fine et vive de l'adresse, on ne pouvait méconnaître une main de femme et de femme bien élevée, sachant écrire une autre orthographe que celle du cœur.

La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Je viens de voir au salon un charmant tableau de vous. Je serais bien heureuse de le posséder dans ma petite galerie ; mais j'ai peur d'arriver trop tard. S'il vous appartient encore, ayez la bonté de me promettre de ne le vendre à personne et de le faire porter, l'exposition finie, rue Saint-H..., n°... Vos conditions seront les miennes.

« G. d'Escars. »

La rue et le numéro concordaient précisément avec ceux où Petit-Pierre avait vu entrer la voiture. Il n'y avait pas à s'y tromper. Mme d'Escars était bien la dame au porte-crayon de flamme des visions de Petit-Pierre, celle qui lui avait donné le louis avec lequel il avait acheté les premières feuilles de papier, celle dont il gardait précieusement une goutte de sang sur son mouchoir à carreaux.

Petit-Pierre se rendit chez Mme d'Escars, et bientôt des relations assez fréquentes s'établirent entre eux. L'esprit naïf et droit, enthousiaste et sensé à la fois de Petit-Pierre, que nous appellerons ainsi jusqu'à la fin de cette histoire pour ne pas divulguer un nom devenu célèbre, plaisait infiniment à Mme d'Escars, qui n'avait pas reconnu dans le jeune artiste le petit pâtre qui lui avait servi de modèle, mais qui pourtant, dès la première visite, avait eu quelque vague souvenir d'avoir vu cette physionomie ailleurs.

Mme d'Escars n'avait pas dit à Petit-Pierre qu'elle-même dessinait, car elle n'avait aucune hâte de faire montre des talents qu'elle possédait. Un soir, la conversation tomba sur la peinture, et Mme d'Escars avoua, ce que Petit-Pierre savait fort bien, qu'elle avait fait quelques études, quelques croquis qu'elle lui aurait déjà montrés si elle les avait jugés dignes d'un tel honneur.

Elle posa l'album sur la table, en tournant les feuilles plus ou moins rapidement, selon qu'elle jugeait les dessins dignes ou indignes d'examen. Quand elle arriva à l'endroit où Petit-Pierre et son troupeau étaient représentés, elle dit au jeune peintre :

— C'est à peu près le même site que celui que vous avez représenté dans votre tableau, que j'ai acheté, pour voir, réalisé, ce que j'aurais voulu faire. Cette rencontre est bizarre. Vous êtes donc allé à S*** ?

— Oui, j'y ai passé quelque temps.

— Un charmant pays, inconnu, et renfermant des beautés qu'on va chercher bien loin; mais puisque que j'ai tiré mon album de son étui, ce ne sera pas impunément. Voici une page blanche, vous allez crayonner quelque chose là-dessus.

Petit-Pierre dessina la vallée où Mme d'Escars était tombée de cheval. Il représenta l'amazone renversée à terre et soutenue par un jeune pâtre qui lui bassinait les tempes avec un mouchoir trempé dans l'eau.

— Quelle coïncidence étrange! dit Mme d'Escars. Je suis effectivement tombée de cheval dans un endroit semblable, mais il n'y avait aucun témoin de cette mésaventure qu'un petit pâtre que j'ai vaguement entrevu à travers mon évanouissement et que je n'ai jamais rencontré depuis. Qui a pu vous raconter cela ?

— C'est que je suis moi-même Petit-Pierre, et voici le mouchoir qui a essuyé le sang qui coulait de votre tempe, où j'aperçois la cicatrice de la blessure sous la forme d'une imperceptible petite raie blanche.

Mme d'Escars tendit sa main au jeune peintre, qui posa sur le bout de ses doigts roses un baiser tendre et respectueux, puis, d'une voix émue et tremblante, il lui raconta toute sa vie, les vagues aspirations qui le troublaient, ses rêves, ses efforts et enfin son amour, car maintenant il voyait clair dans son âme, et si d'abord il avait adoré la muse dans Mme d'Escars, maintenant il aimait la femme.

Que dirons-nous de plus? La fin de cette histoire n'est pas difficile à deviner, et nous avons promis en commençant qu'il n'y aurait dans notre récit ni catastrophe ni surprise. Mme d'Escars devint au bout de quelques mois Mme D***, et Petit-Pierre eut ce rare bonheur d'épouser son idéal et de vivre avec son rêve sans jamais s'être souillé par de vulgaires unions. — Il aimait les beaux arbres, il devint un grand paysagiste. — Il aimait une belle femme, il l'épousa; heureux homme! Mais que ne fait-on avec un amour pur et une forte volonté?

Théophile GAUTIER.



A BORD D'UN VAISSEAU.[1]



I. — PESARO. — TOULON.

J'avais rencontré à Pesaro une famille française avec laquelle j'avais commencé une de ces liaisons si douces et si promptement intimes, que rompt tout à coup, et ordinairement pour toujours, le dernier tour de roue de la voiture ou du bateau à vapeur qui vous a portés de com-

(1) V. t. II, p. 49-56 du *Musée des Familles*, le morceau intitulé : *Les trois âges d'un vaisseau.*

pagnie pendant deux ou trois fois vingt-quatre heures...

On ne s'arrête guère à Pesaro pour voir son port, canal étroit et sans profondeur, abri pour de petits navires, qu'aucun bâtiment un peu considérable ne peut venir chercher : on s'y arrête pour y recueillir les souvenirs de la cour galante et poétique des ducs de la Rovère; pour aller s'asseoir dans la maisonnette où l'auteur de l'*Amadis* dictait à son fils, qui devait être un jour le grand Torquato Tasso, les chants d'un poëme que la *Jérusalem* a trop fait oublier peut-être ; pour visiter son église du Saint-Sacrement, sa cathédrale trop vantée, sa bibliothèque, et sa promenade du Belvédère. Dans un demi-siècle, on y fera des pèlerinages pour voir la maison modeste où naquit Rossini, et le palais de campagne où il se retira il y a quelques années, quand ce cri douloureux eut échappé à son cœur profondément ulcéré : « Paris, où l'on *fractionne* mon *Guillaume Tell* ; Paris, cité barbare et qui te crois artiste ; Paris, indigne de me posséder plus longtemps, adieu ! Adieu, ville ingrate, tu n'auras pas mes os ! »

La famille dont je parlais à l'instant n'était venue à Pesaro que parce qu'elle faisait en *conscience*, comme disent les touristes, son voyage en Italie. Elle ne laissait derrière elle aucune ville ayant ou ayant eu une certaine importance, sans avoir vu surtout ce que les *ciceroni* ne recommandent point aux voyageurs : méthode excellente dont je me suis toujours très-bien trouvé pour ma part, et que j'indique à tous ceux qui, ayant envie de connaître les choses vraiment intéressantes, voudront ne pas perdre leur temps aux niaiseries consacrées.

J'étais à l'embouchure du port, où je causais avec des matelots dalmates et romagnols, recueillant les termes nautiques qui leur sont particuliers et dessinant un des navires les plus communs de l'Adriatique auxquels ils ont donné, je ne sais pourquoi, le nom de *trabacoli* (1). Mon croquis s'avançait, avec la nomenclature que je recueillais à mesure que je plaçais un cordage ou un détail de construction, lorsque derrière moi j'entendis plusieurs voix parler en français. Je me retournai, et vis trois personnes de fort bon air qui, me prenant sans doute pour un artiste, s'approchaient pour voir mon dessin. Je les laissai faire, et leur montrai, quand elles furent à portée, le profil sans ombres du bâtiment que je venais d'étudier. Où elles avaient cru admirer un croquis vivement touché, une chose piquante par l'effet et l'arrangement, elles parurent assez étonnées de trouver quelques traits bien froids, quelques lignes bien rigides, et, à côté de chaque objet tracé, un ou plusieurs mots italiens et illyriens qui leur semblaient des termes de cabale. Une d'elles — à la manière dont je parlais italien, elle avait bien vite reconnu que j'étais *forestiero* et Français ; — une d'elles me demanda poliment à quoi pouvait être bon ce que je faisais là :

— Assurément, me dit-elle, monsieur n'est point un peintre de marine ; les peintres ne procèdent guère de cette façon : c'est au côté pittoresque des choses qu'ils s'attachent plus qu'à leur côté positif. Comme je ne vois pas monsieur se servir du compas et de la règle, indispensables aux géomètres, architectes et autres constructeurs de plans rigoureux ; comme je ne le vois pas agir non plus en artiste, je me demande quel usage il pourra faire de cette figure qui d'ailleurs, je le reconnais, me semble rappeler fort bien le navire que nous avons sous les yeux.

— Mes dessins ne sont point d'un artiste, madame, et vous l'avez très-judicieusement remarqué. Pour moi, ce sont des notes explicatives, des délinéations graphiques, si je puis dire ainsi, qui suppléent aux définitions que je n'ai pas le temps de faire, ou les complètent quand je ne veux pas, dans une étude commencée pour un travail sérieux, me donner la peine de détailler minutieusement, la plume à la main, les choses dont il faut pourtant que je garde un souvenir précis.

En parlant ainsi, je feuilletais mon journal de voyage et montrais à mes curieux interrogateurs toutes ses pages chargées ou, comme on le dit maintenant en français-anglais, *illustrées* de petites esquisses et de fragments de figures nautiques qui leur donnaient un petit air de grimoire assez intéressant en vérité. Je leur fis connaître le but et les résultats de ma course en Orient et à Venise, et leur dis que j'espérais, avant deux mois, rentrer en France, où peut-être ma bonne fortune me les ferait rencontrer.

Par un échange de politesses tout naturel, la dame qui m'avait adressé la parole me fit connaître ses projets pour la fin d'une pérégrination commencée depuis huit mois environ, et me dit le plus obligeamment du monde que, elle, son époux et leur fils seraient heureux de me retrouver à Marseille ou à Toulon vers le mois de septembre, que j'avais assigné pour l'époque de mon retour par la Provence.

La connaissance était faite. On ne m'avait cependant pas demandé mon nom ; je n'avais pas osé non plus demander qui le Ciel m'avait adressé sur ce point du rivage de l'Adriatique assez négligé par les voyageurs. Je me rappelai heureusement, à propos, le moyen que j'avais vu mettre en pratique, sur le Danube, par un Russe qui, après d'assez longs entretiens avec moi, avait fini par m'envoyer sa carte par un des *kellners* (1) de notre bateau à vapeur, à qui, bien entendu, je devais tout de suite remettre la mienne. Quand mes compatriotes m'eurent quitté pour aller au petit phare dont est munie l'entrée du port de Pesaro, je leur dépêchai un matelot avec mon *biglietto* et mes compliments ; et bientôt mon page goudronné revint tenant à la main une carte sur laquelle j'eus assez de peine à lire ces deux lignes gravées en caractères microscopiques : « G. de Tourneville, ingénieur en retraite. » Grace à ce procédé diplomatique et très-simple, qui n'a que l'inconvénient d'exiger l'intermédiaire d'une tierce personne que l'on n'a pas toujours à ses ordres, sans avoir eu l'ennui de nous réciter nos noms les uns aux autres, nous sûmes à peu près des deux côtés à qui nous avions affaire.

Le Ciel, qui ne voulait apparemment point que nous nous quittassions ainsi, nous réunit, une heure après cette première rencontre, à la table d'une auberge où je devais dîner avant de partir pour Ancône. La conversation fut là ce qu'elle ne pouvait manquer d'être entre gens qui venaient les uns de la Hollande et de l'Allemagne, l'autre d'Athènes et de Constantinople. Ce qui m'en resta, c'est que la famille dont le hasard m'avait ainsi rapproché, constituait une trinité charmante.

Mme de Tourneville n'était point une personne vraiment belle ou jolie ; elle avait passé quarante ans ; mais elle était tout aimable, toute gracieuse, toute bonne ; et puis, elle avait un mérite qui ne pouvait manquer de la recommander puissamment à mes yeux : elle ressentait pour la mer et les navires une de ces sympathies intelligentes que j'ai bien rarement trouvées chez les gens du monde, chez les femmes surtout. Tout ce qui regarde la marine l'intéressait véritablement, et c'était par un autre sentiment encore que celui d'une vaine curiosité qu'elle aimait à pénétrer les mystères de l'organisation du vaisseau, ce grand instrument de la civilisation. Il faut dire aussi que cette dame

(1) Voir page 237.

(1) Domestiques ; proprement : sommeliers.

avait navigué beaucoup; que, née à l'Ile-de-France, elle avait plusieurs fois fait le voyage de l'Inde; et qu'une éducation exceptionnelle lui avait permis de mettre à profit ses longues traversées.

Quant à M. de Tourneville, il me parut un homme instruit sur toutes choses, et très-propre à donner à son fils, dans des conversations sérieuses et pendant une tournée assez lente en Allemagne et en Italie, un complément aux études que celui-ci venait de faire au collége. Car ce jeune homme, âgé de vingt ans environ, avait quitté depuis un an les bancs de Rollin, où il avait appris, et bien appris, ce qui est assez rare pour être remarqué, toutes les choses — utiles, quoi qu'en disent des esprits chagrins ou systématiques — qu'on enseigne dans les cours de l'Université. C'était un bon esprit que M. Édouard de Tourneville : au lieu de prendre seulement en patience le collége, il l'avait pris en passion ; pour lui, pas de temps perdu ; ce que ses camarades donnaient au rien faire, à l'ennui, aux lectures clandestines, il le donnait loyalement à une étude sérieuse, pleine d'ardeur et de volonté. Aussi avait-il de solides teintures de toutes choses ; aussi était-il merveilleusement disposé pour toute étude nouvelle. Il avait d'ailleurs de la vivacité, de l'entrain, avec de bonnes manières; en deux mots, c'était un jeune homme vraiment distingué.

J'en jugeai moins par les deux heures que nous passâmes ensemble à Pesaro, que par un séjour d'une semaine à Toulon, où j'eus occasion de le voir tous les jours, et chaque jour assez longtemps pour me fortifier dans la bonne opinion que j'avais prise de lui dans la petite ville du pape.

Ce fut vers le milieu de septembre que je retrouvai à la *Croix d'or*, où je leur avais à peu près donné rendez-vous, M. et Mme de Tourneville et leur fils, venant de Marseille à Toulon pour visiter l'arsenal et les vaisseaux sur rade.

II. — LES PREMIERS NAVIRES.

J'étais le guide naturel de mes nouveaux amis dans ce grand labyrinthe qu'on appelle l'arsenal de Toulon. Ils voulaient tout examiner, se faire tout expliquer; je ne leur épargnai aucun détail. La seule chose que je réservai, ce fut LE VAISSEAU. Ils avaient vu tous les éléments qui concourent à sa formation, à son organisation; je voulais le leur montrer complet, vivant, actif, dans toute sa beauté, dans toute sa puissance, dans toute sa grandeur. C'était en rade, peut-être même à la mer que j'espérais le leur analyser.

Nous prîmes rendez-vous pour un jour prochain, que je savais être celui des grands exercices dans l'escadre, un jour que mes camarades m'avaient annoncé comme celui où l'amiral avait l'habitude de faire appareiller ses vaisseaux pour les faire évoluer dans les eaux des îles d'Hyères. La veille cependant, je crus qu'il était bon d'aller faire un tour en rade, et de visiter le chantier du Mourillon, où étaient en construction des navires à différents degrés d'avancement. Le canot d'un capitaine de vaisseau de mes amis était à mes ordres; il nous emporta hors du port, et nous fit faire une promenade à la voile, dans la petite et la grande rade, avant de nous porter au chantier.

Une corvette rentrait, signalée dès le matin comme revenant des mers de la Chine. Nous allâmes auprès d'elle, et je fis remarquer à mes Parisiens que ce navire, si nous le comparions à tous ceux au milieu desquels nous courions depuis deux heures, avait réellement l'air fatigué; et que, dans le désordre de ses cordages, dans les souillures de son vêtement, autrefois d'un beau noir, grisâtre maintenant et comme couvert d'une sorte de poussière, il y avait des rapports frappants avec ce qui signale un homme qui achève un long voyage.

— Ce n'est pas moi, dit Mme de Tourneville, qui peux m'étonner de ce qu'on revient de la Chine; j'ai doublé cinq fois le cap de Bonne-Espérance, et je sais que les plus longues navigations ne sont guère que des questions de temps, aujourd'hui que la science est très-avancée. Cependant je ne puis jamais m'empêcher d'un certain mouvement de crainte en même temps que d'admiration, quand je pense qu'un homme s'est trouvé qui a mis le pied sur un navire et a quitté le rivage tranquille pour une mer immense, inconnue, où devaient régner les tempêtes !

Edouard de Tourneville était un jeune écolier d'un goût trop délicat pour appuyer cette observation d'une citation vulgaire. Ce ne furent donc pas les vers célèbres d'Horace : « *Illi robur et æs triplex*, etc. » [1], qu'il récita à ce moment, mais cinq distiques de la préface de l'*Enlèvement de Proserpine* par Claudien, que je n'avais jamais entendu citer par personne, et qui ne sont pas dans ce bagage de lieux communs dont sont chargées tant de mémoires érudites. Il était tout naturel qu'après avoir dit pour son père et pour moi les dix vers du poëte d'Alexandrie, il en donnât une traduction à sa mère ; il le fit, et voici sa version du « *Inventa secuit primus qui nave profundum*, etc. » : « Le premier qui, avec le navire nouvellement inventé, « fendit la mer profonde, et frappa les flots de ses rames « téméraires, ne se confia d'abord qu'en tremblant aux « eaux tranquilles, cherchant une route facile et sûre le « long des rivages connus. Bientôt, ouvrant ses voiles au « vent doux et propice, il essaya les navigations sur une « mer éloignée du rivage, et perdit la terre de vue. Alors, « peu à peu son audace s'accrut; son cœur ne ressentit « plus la crainte; il s'élança sur l'océan inconnu, et, se fiant « aux astres, il brava les tempêtes de la mer Egée et « dompta la mer d'Ionie. »

— C'est à merveille, dit Mme de Tourneville; mais qui fut le premier navigateur ?

— Qui, madame ? Croyez-vous qu'un homme, sur un point du rivage de la Méditerranée, ayant eu l'idée de faire un navire, c'est ce navire, quel qu'il fût, qui devint le point de départ de toutes les idées de navigation dans le monde ? Croyez-vous que si Dédale inventa la voile, ce qui est au moins douteux, c'est de lui que la tiennent les sau-

(1) Il eut un cœur d'airain, celui qui de l'orage
Affronta le premier l'impétueuse rage
Sur un fragile bois !
Il méprisa ces vents des plaines boréales,
Ce fougueux aquilon, ces étoiles fatales,
Terreur des matelots ;
Les tyrans orageux de l'onde adriatique
Et l'Eurus et l'Autan, que la rive d'Afrique
Voit lutter sur ses flots.

A côté de cette imitation, tentée par Daru, il sera peut-être assez piquant de trouver la paraphrase que publia Ronsard de ce passage de la 3e ode d'Horace, dans l'ode XXIII de son Ve livre des *Odes* :

Hardi le cœur du charpentier
Qui vit le sapin forestier
Inutile sur sa racine,
Et qui, le tranchant en un tronc,
Le laissa seicher de son long
Dessus le bord de la marine;
Puis, sec des rayons de l'esté,
Le scia d'un fer bien denté,
Le transformant en une hune,
En mast, en tillac, en carreaux,
Et l'envoya dessus les eaux
Servir de charrette à Neptune.

vages de l'Amérique et ceux de la Polynésie? Je n'en crois rien, quant à moi.

— Mais enfin, monsieur, tout ceci a eu un commencement, et, selon vous, quel a-t-il été, je vous prie?

— Voici, madame, comment, à mon sens, les choses durent se passer, non pas seulement dans la mer des Cyclades ou de Phénicie, mais partout où il y a rivière ou océan, partout où l'on eut besoin de traverser un cours d'eau, ou curiosité d'aller visiter une île baignée par les flots salés de la mer. Un arbre flottait, suivant le cours de l'eau, tourmenté par le vent, esclave des deux puissances qui le ballottaient; c'était un tronc. On le regardait passer; quelqu'un remarqua une propriété inhérente au bois : « Il surnage et le courant l'emporte. » Un autre arbre suivait que surmontait une branche garnie d'un bouquet de feuilles; il allait plus vite que le premier, il le dépassait; on en fit la remarque, et l'idée de la voile se trouva dans cette observation qui ne devait porter son fruit peut-être que longtemps après. On mit une pierre, deux, trois ou un plus grand nombre sur l'arbre; il les supporta et fit son voyage. On le chargea davantage et il s'enfonça. A la pierre se substitua un homme hardi, armé d'une longue perche pour se garantir des accidents de la route : terre, roches, sables trop voisins de la surface de la rivière. Mais l'arbre tournait; mais, en flottant, il trouvait devant lui, par sa forme, un obstacle continuel dans l'eau qu'il fendait avec peine : on arrondit, on aiguisa la partie antérieure de l'arbre voyageur, et l'obstacle diminua dans les deux cas. A l'arbre, on ajouta un autre arbre, puis un second, et ce système, agrandi par l'addition d'autres arbres encore, ne tourna plus et présenta une surface large, solide, qu'on put charger de poids assez lourds. Ce véhicule, c'est le *radeau*.

Quand la *ratis*, la *smedia* est inventée par les Lydiens ou par d'autres, car les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point de critique, pensez-vous qu'ailleurs on ne trouvera pas le radeau? Mais le *catimaron* dont se servent pour la pêche les habitants de la côte de Coromandel; mais la *jangada* qui fait les navigations de Fernambouc à divers



Jangada du Brésil.

points de la côte, et qu'on rencontre à plus de vingt lieues au large, est-ce la Grèce qui les a donnés aux Hindous ou aux Brésiliens? N'est-ce pas le même génie, le même besoin qui, sur trois points très-éloignés du globe, créent, peut-être au même instant, le même moyen de transport par eau?

Ce n'est pas tout. Voyons ce que va devenir le tronc d'arbre.

Accouplé, lié à d'autres, il a changé de destinée. S'il peut porter de lourds fardeaux, s'il présente un sol auquel on peut se confier sans trop de craintes, il a perdu la rapidité, la facilité d'évolution : aussi est-ce à perfectionner le flotteur isolé qu'on applique tous ses soins.

L'homme s'était mis d'abord à cheval sur le tronc d'arbre, puis il s'y était assis les jambes étendues : c'était trop peu pour sa commodité. Il veut creuser l'arbre pour se faire un réceptacle moins incommode. Est-ce le raisonnement ou le hasard qui lui a inspiré cette idée? qui sait! N'a-t-il pas vu flotter les pétales détachés d'une rose, la coque d'une noix, ou un morceau de l'écorce séchée d'un arbre de la rive? N'a-t-il pas remarqué que ce corps concave a sur l'eau une stabilité que n'a ni la planche, ni le tronc cylindrique? Il creuse le tronc avec le fer ou le feu, et dans cette espèce de berceau flottant il peut mettre, sans les exposer à l'eau qui les mouillait sur le radeau, son corps, ses vivres, sa marchandise.

Le navire existe alors, mais en embryon, mais imparfait. Il restera dans cet état chez le sauvage qui n'a pas de longues navigations à entreprendre, parce que le commerce n'est pas un de ses instincts; il grandira partout où la civilisation a développé quelques besoins réels ou factices.

Les rivalités commerciales ont amené la guerre, ce n'est plus seulement la terre qui sera le théâtre des luttes engagées par l'avarice et les mauvaises passions : on voudra se battre sur la mer que l'on possède à peine, mais qui rendra le combat plus terrible et, par cela, plus attrayant pour les courages les plus féroces. Le *monoxyle* (1) est insuffisant à ce moment-là; il laisse trop au hasard. Il faut qu'il s'é-

(1) Fait d'un seul morceau de bois. Du gr. ξύλος (*xylos*), bois, et μόνος (*monos*), un seul.

Trabacoli.

Navire du moyen-âge.

largisse pour contenir plus de combattants, qu'il s'allonge en proportion de sa largeur nouvelle ; mais l'arbre est insuffisant, et un grand pas se fait tout d'un coup. Des planches se joignent, montées sans doute sur des traverses, pour faire le fond d'une sorte de caisse dont on élève les côtés. On a ainsi le bateau de rivière, ce plus simple de tous les navires composés, qui pourra s'allonger, s'élargir, se fortifier, mais qui ne changera guère de forme que pour entrer à la mer, où sa solidité serait insuffisante. Un système de planches et de solives, d'abord assez grossier, concourt à la composition de l'édifice naval; puis une révolution a lieu.

On a remarqué que le poisson est rapide, que ses nageoires lui donnent le mouvement et sa queue la direction; on a remarqué que le cygne, l'oie, le canard, le goëland, enfin tous les autres oiseaux aquatiques sont solidement placés sur l'eau où ils avancent et se gouvernent au moyen de pattes dont les doigts sont unis l'un à l'autre par une membrane : on pense à asseoir le navire sur la mer comme s'y asseoit le palmipède; à lui donner un peu de la rapidité du poisson, à lui prêter des bras à l'aide desquels il nagera, et une sorte de queue qui le fera tourner à droite et à gauche, selon la fantaisie de l'homme qu'il portera.

Ce sont là des idées toutes simples; mais que d'efforts d'intelligence, que de tâtonnements, que d'essais il faudra pour que l'automate navigant devienne poisson ou cygne! La rame ne coûtera guère à trouver pour qui aura vu les pattes de canard; et qui aura la rame aura le gouvernail, car c'est une rame qu'on placera à l'arrière. La voile ne coûtera pas davantage. L'homme remarque bien vite que la brise qui frappe son navire par-devant le retient, comme elle l'empêche de marcher lui-même lorsqu'à pied il veut lutter contre la force du vent; il a senti en se promenant que, poussé par le vent, il marche plus vite que si ce secours lui manque; il a observé que cette impulsion est d'autant plus grande qu'à la surface de son corps s'ajoute l'ampleur d'une tunique ou celle d'un manteau : tout est dans cette observation. Mais il ne peut rester planté au milieu de son navire, ouvrant les plis de sa robe ou de son manteau au souffle propice; à sa personne il substitue donc un point d'appui pour l'étoffe qui doit transmettre au navire l'effort du vent; il dresse une perche, et voilà le premier *mât*. Une autre perche, élevée en croix, va faire l'office de ses bras, pour soutenir et déployer la toile, et voilà ce qu'aujourd'hui nous appelons la *vergue*. Vous comprenez cela, n'est-ce pas, madame? vous concevez que les choses ont dû se passer ainsi, et non pas seulement sur tel ou tel point de la côte de Syrie ou de la Grèce, mais partout où il y a un large courant d'eau, un lac ou une mer.

— La vraisemblance est pour votre hypothèse, me répondit Mme de Tourneville.

— La vraisemblance, madame! dites la vérité. Rien ne m'est mieux démontré que cela, et les marins de tous les peuples que nos relations n'ont point encore arrachés à leur état primitif, témoignent en faveur de ma proposition. Nous allons voir maintenant comment le navire devint grand et fort en se modelant sur le squelette du poisson, comment le poisson se fit vaisseau.

III. — LE CHANTIER DE CONSTRUCTION. — LA LANGUE MARITIME.

Nous arrivions à la plage du Mourillon. Le chantier était dans toute son activité; les ouvriers s'y pressaient autour de plusieurs carcasses de navires qui étaient bien propres, par les divers degrés d'avancement auxquels ils étaient parvenus, à faire connaître à des gens du monde intelligents l'ostéologie de ce grand corps flottant qu'on appelle le *vaisseau*. Si je voulais faire une leçon d'anatomie, les *sujets* ne me manquaient pas.

Je laissai d'abord mes trois amis se promener librement autour des plans inclinés sur lesquels des squelettes gigantesques s'élevaient à des hauteurs presque effrayantes. Je pensai qu'il était bon de les abandonner un moment à leurs impressions, devant ces grands édifices dont les plans et les détails multipliés devaient les étonner beaucoup, surtout s'ils se reportaient par la pensée aux premières constructions dont je venais de les entretenir. Après un quart d'heure donné à ce spectacle sans explications — car ils devaient écouter sans profit les charpentiers qui avaient pour mes Parisiens le double tort de parler provençal et de se servir du dictionnaire des constructions navales, fort peu usité hors des chantiers, — après un quart d'heure, je me rapprochai de Mme de Tourneville et de son fils pour les initier à quelques-uns des mystères de la formation du vaisseau.

— Mon Dieu, que tout ceci est prodigieux! me dit Mme de Tourneville d'un air où perçait le découragement.

— Pour moi, je n'y comprends rien, ajouta le fils.

— Je suis un peu plus avancé que vous, Edouard et Marie, mais en vérité j'ai bien besoin que la lumière se fasse dans les ténèbres où j'aperçois à peine quelques détails précis.

— J'avouerai que ce qui me trouble beaucoup, c'est la langue étrange que parlent tous ces braves gens-là. Quels termes, bonté divine! les comprenez-vous, mon cher monsieur?

— Je les connais presque tous ; je sais la valeur et l'origine d'un assez grand nombre, mais je confesse que toutes mes recherches n'ont pu me fixer sur le sens réel de beaucoup d'entre eux.

— Mais c'est un horrible patois ; c'est un argot inintelligible, et sans doute capricieusement fait par les marins et les charpentiers dans leurs jours de goguettes.

— Non, madame, ce n'est point un argot; c'est une langue bien faite, riche, poétique, et qui a les origines les plus nobles. Bien des corruptions l'ont altérée, mais elle a ce malheur commun, non-seulement avec toutes les langues de métier parlées par des hommes ignorants ou insouciants, mais encore avec les langues de tous les peuples, parlées par les savants et les hommes du monde bien élevés.

A mesure qu'un mot de marine interviendra dans les explications que je vais vous donner, je vous dirai, si je le puis, son sens, sa valeur, son origine, et vous verrez que le patois des gens de mer, comme vous appelez dédaigneusement leur idiome, mérite qu'on l'étudie sérieusement. Jusqu'alors, à la vérité, les marins ont fait à peu près comme vous ; ils ont parlé leur langue sans trop se soucier de la véritable conformation des mots, de leurs sens primitifs, de leurs racines; ils ont patoisé cette langue qui devait rester pure parce qu'elle était technique, et qui s'est altérée parce qu'elle est devenue commune à tous les peuples navigants de l'Europe : commune non pas dans la totalité de ses expressions et de ses locutions, mais dans un très-grand nombre. J'espère que, plus tard, les gens de mer — je parle des hommes instruits qui aiment tout dans leur beau métier, — prendront goût à l'étude de la langue maritime et que tout ne sera pas dit pour eux, sur ce sujet, quand ils auront fixé dans leur mémoire une nomenclature

d'environ deux mille mots. Il leur manquait un dictionnaire, patiemment composé, où tout fût étudié avec soin, où la comparaison des termes employés par les navigateurs de tous les pays se présentât sans peine à l'œil et à l'intelligence du lecteur, où les racines des mots fussent données, autant qu'il est possible de le faire avec quelque certitude ; enfin où les formes diverses des termes, recueillies dans les documents les plus certains, donnassent une histoire véritable de chacun d'eux : j'ose espérer que dans trois ou quatre ans ce vaste lexique marin sera achevé (1); alors, madame, toutes les opinions singulières que l'on a émises sur ce *patois capricieux*, — comme si le *caprice* pouvait être pour quelque chose dans les nomenclatures faites par le besoin, et par les progrès d'un art qui se développe, — toutes ces opinions tomberont devant la vérité. Il vous sera démontré, comme aux marins et aux érudits, que la langue maritime a peu de mots qui n'appartiennent à la langue vulgaire d'une des nations qui naviguent; que c'est une langue générale, ici plus française, là plus espagnole ou italienne, plus anglaise ou germaine ailleurs, mais partout un peu grecque, latine, saxonne, arabe, comme toutes les langues vulgaires. Venons au vaisseau. Voici une cale qui nous le montre à peine ébauché.

— Ah! monsieur, je vous arrête tout d'abord. *Cale!* qu'est-ce que *cale?* et que veut dire ce mot?

— C'est juste, madame, je vous dois l'explication de ce terme. Vous voyez que la construction de pierres devant laquelle nous sommes, comme toutes celles qui servent de bases aux navires dans ce chantier, est établie de telle façon qu'au lieu d'être une surface plate et horizontale, elle est une surface plate mais inclinée de la terre à la mer. Quand le navire sera achevé, il glissera sur ce plan, dont l'inclinaison est de quinze à vingt degrés environ, et il ira ainsi très-facilement à l'eau, entraîné par son propre poids, ce qu'il ne pourrait faire qu'à grand renfort de machines s'il était monté sur une base horizontale. Cela est facile à comprendre.

— Assurément, très-facile.

— Madame ne sait pas plus le grec sans doute que la spirituelle et maligne Henriette des *Femmes savantes;* mais M. Édouard n'ignore pas que *chalao* (χαλάω) signifie *faire descendre*. Eh bien! le mot *cale*, dans le cas présent, est emprunté au verbe grec. La cale fera descendre le navire dans le port.

— Ainsi, monsieur, quand le vaisseau descendra à la mer, il *fera escale* dans le port.

— Pardon, madame, l'analogie vous trompe; et puisqu'un souvenir de vos lectures vous est revenu à propos de *cale* qui, en effet, semble être le même mot qu'*escale*, francisation méridionale du latin *scala*, signifiant échelle, je vous dirai ce que c'est que *faire escale dans un port*. Les navires du moyen âge aussi bien que ceux de l'antiquité, lorsqu'ils se voulaient mettre en communication avec la terre qu'ils pouvaient approcher beaucoup, soit parce qu'eux-mêmes s'enfonçaient peu dans l'eau, soit parce qu'à l'endroit où ils abordaient la terre était presque verticale, poussaient des planches au rivage (1), et ces planches qui leur servaient de pont, vous savez, messieurs, comment les appelait Virgile. Vous vous souvenez du navire qui avait apporté de Clusium le roi Osinius.

— Et qui était contre une roche, les échelles dehors et le pont préparé : « *Expositis stabat scalis et ponte parato.* »

— Votre mémoire d'humaniste ne vous a pas trahi, monsieur Édouard. Voilà bien le *pons* et la *scala*, la planche qui faisait un pont, qui fournissait un passage, de la terre au navire. Mettre ainsi la planche dehors, pour les Italiens, ce fut : *metter la scala* et puis : *far scala*. Nos Provençaux ont francisé cela à leur manière toute catalane, et ils ont dit : *far l'escala*, *faire escale*. De là, tous les ports où l'on s'arrêtait, où l'on poussait la planche pour embarquer ou débarquer des marchandises, furent appelés : *ports d'escale*, ou simplement : *escales*. *Escala*, francisée tout à fait, est devenue : *échelle*; et l'on a eu les *échelles du Levant*, les *échelles de Barbarie*. A Constantinople les embarcadères du port sont appelés échelles, et l'on dit : *Top-Khana iskelé*, l'échelle de Top-Khana, comme à Brest l'on dit : la *cale de l'intendance*, la *cale de la mâture*, la *cale de la rose*. Ces cales que je viens de nommer sont, dans nos ports, de petites rampes descendant des quais au fond de la mer; elles sont entaillées dans le rocher, ou construites comme les murs des quais, ou faites en terre, en pierres, en gravier, revêtus de murailles pour soutenir ces matériaux. Quelquefois même ce sont de véritables escaliers. Voilà, madame, quant au mot *cale* et à son analogue *escale*, une explication qui, je l'espère, vous aura paru simple et claire.

— Très-claire, en effet, et je dois ajouter très-intéressante, car elle m'a montré comment les choses d'aujourd'hui se rattachent par une tradition constante aux choses antiques.

— Cette continuité de la tradition, vous la pourrez remarquer plus d'une fois dans l'organisation de la machine navale; et vous trouverez qu'il est tout naturel qu'il en soit ainsi, si vous vous rappelez que, dans l'antiquité, l'on bâtit des temples magnifiques, de grands palais, des théâtres, des arcs de triomphe, et que, par conséquent, tout ce qui tenait aux arts et à la mécanique était parvenu à un degré de perfection qui ne laisse aucun doute sur celui où avait dû monter l'art de construire les vaisseaux et de les disposer pour la meilleure navigation possible. N'en doutez point, madame, le navire antique fut excellent ; la raison le dit, et mille faits l'attestent. Notre seule vanité d'hommes de progrès, comme nous nous appelons avec modestie, nous fait croire qu'il était enfant et que nous l'avons fait homme.

(1) Quand j'eus publié mon *Archéologie navale* (décembre 1839), M. le ministre de la marine me donna l'ordre de composer un recueil de tous les mots de marine en usage ou tombés en désuétude, qui se trouvent dans les documents historiques et dans les correspondances des grands hommes de mer français. J'acceptai avec reconnaissance la tâche pénible qui m'était imposée. J'ai depuis considérablement élargi les bases du travail qu'on me demandait. Les éléments de ce recueil étaient nombreux entre mes mains depuis vingt ans, mais il fallait les compléter, si l'on peut se servir de ce mot quand il s'agit d'un sujet si vaste! Le ministre m'envoya à la recherche des monuments écrits qui devaient enrichir mes nomenclatures anciennes, latine, française, italienne, génoise, vénitienne; il me fit aller en Grèce et à Constantinople, pour recueillir les termes usités dans les marines de l'Archipel et de la mer Noire; en Italie, pour faire à bord des navires de Venise, de la Dalmatie, de Naples et de Gênes, ce que j'avais fait sur une corvette grecque au Pirée et sur des barques turques à Constantinople. Je revins riche d'une dizaine de mille mots, de passages de textes respectables; riche aussi en espérance, parce que j'avais établi des relations avec des marins et des savants de plusieurs pays, qui, depuis, m'ont été déjà d'un grand profit. Le dictionnaire qui résultera de mes longues études sera polyglotte; il ne contiendra guère moins de cinquante mille articles et sera intitulé : *Glossaire nautique*. Composé par ordre du ministre de la marine, il sera imprimé et publié par ses soins. Il n'y aura rien dans ce volumineux ouvrage des livres faits pour les spéculations commerciales par l'industrie de la librairie. Mon devoir, autant que ma passion pour les études sérieuses, m'impose l'obligation de ne rien négliger; je ne l'oublie pas : c'est sous les auspices du gouvernement que ce travail doit se produire, et il faut qu'il soit le moins indigne possible du département ministériel qui m'en a confié la composition.

(1) Voir page 237.

IV. SQUELETTE DU NAVIRE.

Nous voici devant une *cale*, où le vaisseau se montre dans ses éléments les plus simples. Voyez, quelques pièces de bois droites ou courbes, formant un ensemble auquel vous ne manquerez pas de trouver une frappante analogie avec la vaste poitrine d'un cétacé. Seulement, comme dans la baleine, l'épine dorsale n'est pas en haut et le sternum en bas, la carcasse du navire ressemble à celle de la baleine renversée sur le dos. Ce qui dans l'animal est nommé colonne vertébrale, dans le vaisseau s'appelle *quille*. *Quille* est un mot saxon, dont je vais vous montrer la conformation écrite.

A. JAL.

(*La suite au numéro prochain.*)

LE VOLCAN DE KIRAUEA.

Le volcan de Kirauea est situé dans la partie méridionale de l'île d'Oahu ou Owyhee, la plus considérable du groupe des Sandwich. Oahu, comme beaucoup d'autres îles de l'Océan Pacifique, est de formation volcanique. De vastes fleuves de lave ont couvert, depuis, la plus grande partie de sa surface : quelques-uns, après avoir parcouru une étendue de près de huit lieues, se sont précipités du haut des falaises dans la mer. En 1800, un de ces grands courants de lave, vomi par un des cratères de l'île, combla une baie immense, et forma, sur ce point, la côte actuelle. La lave récente présente une surface entièrement nue, sur laquelle on ne voit pas même poindre un brin d'herbe, tandis que la lave plus ancienne s'est décomposée et recouverte de la plus riche végétation. Du reste, l'aspect d'Oahu est ravissant, et d'admirables points de vue s'offrent de toutes parts : quelques-unes de ses montagnes s'élèvent de quinze à dix-huit mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Mais le volcan de Kirauea n'est point, comme les autres volcans connus, une montagne tronquée qui domine le pays environnant et qu'on aperçoit de tous côtés. Il occupe le centre d'un vaste plateau, et ce n'est qu'en arrivant au bord du précipice que l'œil découvre tout à coup son immense foyer.

Nous quittâmes de bonne heure la baie de lord Byron, dans la matinée du 7 mai 1843, pour aller visiter ce fameux volcan. Après une ou deux heures de marche à travers une campagne délicieuse, entrecoupée de collines et de vallons et parsemée de bouquets de beaux arbres, nous arrivâmes à une forêt d'une certaine étendue ; le sol en était hérissé de broussailles, tellement entrelacées de lianes et de vignes rampantes, que nous eûmes beaucoup de peine à la traverser. Au sortir de cette forêt, le paysage était encore agréable, mais il prit bientôt un aspect sombre et désolé : nous cheminions au milieu d'une couche de lave de près de deux lieues de largeur. Cette lave était de formation récente, et sa surface était, en quelques endroits, si unie et si glissante, que nous pouvions à peine tenir pied ; en d'autres endroits, elle était tellement inégale et couverte de scories, que nous n'avancions qu'avec une extrême difficulté. Çà et là s'élevaient quelques chétifs arbrisseaux qui avaient pris racine dans ce sol brûlé, et de chaque côté le lit du fleuve était bordé par une forêt d'arbres nains et rabougris. On apercevait dans le lointain les cimes majestueuses de Mouna-Roa et de Mouna-Kea : à droite et à gauche, s'étendait à perte de vue l'immense Océan, et l'azur des flots se confondait avec l'azur des cieux.

Nous avions, avant le coucher du soleil, remonté la lave presque jusqu'à sa source ; mais nous étions accablés de fatigue, et nous fûmes heureux de trouver un abri pour la nuit dans une hutte grossière construite par les naturels, où nous dormîmes d'un profond sommeil. Le lendemain, nous étions en marche à la pointe du jour, et nous ne tardâmes pas à apercevoir la fumée du volcan, qui s'élevait en tourbillonnant gracieusement. Nous pressâmes le pas, et nous arrivâmes vers neuf heures à une espèce de lac de soufre et de scories, d'où s'exhalaient des vapeurs, et nous recueillîmes quelques cristallisations ; mais nous ne nous y arrêtâmes pas. Notre attention fut bientôt attirée par une longue crevasse qui s'étendait à cinq ou six cents pieds en avant du cratère : elle avait environ trente pieds d'ouverture sur sept à huit cents de longueur, et il en sortait incessamment des tourbillons d'une vapeur tellement chaude, que nos guides y firent cuire des patates en quelques minutes. Cette vapeur, par suite de son contact avec l'air froid, se condense, et, non loin de là, s'est formé un bel étang, dont l'eau est excellente et la seule que l'on rencontre à plusieurs lieues à la ronde : cet étang est entouré de grands arbres, et de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques se jouaient à sa surface.

Il était alors dix heures, et depuis que nous avions dépassé le lac de soufre, nous marchions sur un lit de lave extrêmement accidenté, côtoyant de sombres crevasses dont le sol était comme lézardé et dont l'œil n'apercevait pas le fond. Nous arrivâmes enfin au grand cratère du Kirauea, qui a trois lieues de tour, et nous nous arrêtâmes au bord d'un précipice, d'où nos regards plongeaient dans un gouffre affreux, béant, à plus de mille pieds au-dessous de nous, dans lequel tous les éléments de la nature semblaient confondus et luttant les uns contre les autres : nous pouvions y voir distinctement d'énormes masses de feu rouler et bondir comme les vagues de l'Océan. Ce gouffre, qui semblait un véritable soupirail de l'enfer, était parsemé d'une multitude de cônes volcaniques, du sommet desquels jaillissaient sans cesse des torrents de lave en fusion, dont la chaleur montait jusqu'à nous. Des sifflements aigus, d'effroyables mugissements, des roulements semblables à ceux du tonnerre, s'élevaient des profondeurs de l'abîme, accompagnés de fréquentes détonations et d'épais nuages de vapeur, de cendres et de fumée.

Un spectacle aussi imposant et aussi terrible suffisait pour glacer les cœurs les plus courageux ; mais nous avions bravé trop de dangers dans notre vie pour nous arrêter devant de semblables obstacles. Armés chacun d'un long bâton pour sonder le terrain inconnu sur lequel nous allions nous aventurer, nous commençâmes à descendre dans l'intérieur du cratère. La pente périlleuse sur laquelle nous nous lançâmes était quelquefois presque à pic, et sillonnée par de larges fissures. Nous avançâmes avec précaution, et, au bout de trois quarts d'heure, nous étions au fond du cratère, sur le sol même du volcan. Nous y comptâmes

jusqu'à vingt-six cônes distincts, variant en hauteur de vingt à soixante pieds; huit d'entre eux seulement étaient en activité. Nous gravîmes sur quelques-uns de ceux qui vomissaient des cendres et de la vapeur, et d'où s'épanchait une lave rouge et brûlante : nous approchâmes même si près du cratère de l'un d'eux, que nous pûmes plonger nos bâtons dans le feu liquide. Nous lançâmes dans un autre de gros fragments de scories, qui furent aussitôt rejetés en l'air.

Parmi les objets de curiosité que présentait en ce moment le grand cratère, se trouvaient ces lacs de lave fondue. On en distinguait six; l'un d'eux, situé dans la direction du sud-ouest, était beaucoup plus considérable que tous les autres. Arrivés au bord, nous ne pûmes contempler sans admiration le spectacle de cette mer de feu qui tourbillonnait à plus de trois cents pieds au-dessous de nous : de larges vagues enflammées se brisaient contre ses parois, tandis que des jets d'une lave ardente, s'élançant à une hauteur de soixante à soixante-dix pieds, produisaient une chaleur tellement intense, que nous fûmes obligés de nous éloigner précipitamment. Au bout de quelques minutes, la scène changea comme par enchantement : tout redevint calme, et la surface du lac ne présenta plus à nos yeux étonnés qu'une masse noire et informe de scories. Mais la nature ne s'était reposée un instant que pour reprendre de nouvelles forces; tandis que nous nous occupions à examiner ce merveilleux changement, la croûte qui s'était formée à la surface commença à se fendre et à se déchirer d'une extrémité à l'autre : la lave en fusion, soulevant et brisant de toutes parts cette frêle enveloppe, couvrit de nouveau l'étendue du lac, à l'exception d'une espèce d'îlot que nous observâmes vers le milieu, et qui semblait se balancer comme un vaisseau sur une mer orageuse. Plusieurs fois nous vîmes se reproduire le même phénomène, toujours accompagné des mêmes effets.

Nous traversâmes alors le fond noir et inégal du cratère, entrecoupé de larges et profondes crevasses, et nous arrivâmes, au bout de quelque temps, devant une longue digue formée de lave durcie : nous la franchîmes, puis, ayant redescendu une pente d'environ quarante pieds, nous nous trouvâmes dans une sorte de plaine unie, qui occupait à peu près le quart de la surface totale du cratère. Cependant, nous ne tardâmes pas à reconnaître que la position n'était guère tenable, car les nombreuses fissures dont cette plaine était sillonnée en tous sens nous laissaient voir le feu souterrain à moins de deux pouces de la surface. Un de nos compagnons de voyage alluma son cigare dans une de ces ouvertures, et presque partout nous pouvions, avec nos bâtons, percer la croûte et pénétrer jusqu'au feu liquide. Le soufre se rencontre en abondance dans le volcan et aux environs; à l'endroit où nous étions, la paroi du cratère, qui avait, comme nous l'avons dit, plus de mille pieds de hauteur, n'était qu'une masse de cette nature. Nous étions occupés à recueillir sur cet escarpement quelques beaux échantillons cristallisés, lorsqu'un assez gros bloc, s'étant détaché par accident, roula dans une des crevasses dont j'ai parlé : nous dûmes nous retirer à la hâte, l'épaisse fumée qui s'éleva aussitôt du gouffre faillit nous suffoquer. Il y avait déjà plus de cinq heures que nous parcourions le cratère et nous y serions volontiers restés plus longtemps; mais les derniers rayons du soleil couchant doraient la crête du précipice, et nous commençâmes à remonter, opération assez difficile et qui ne nous demanda pas moins de cinq quarts d'heure. Nous nous dirigeâmes vers la hutte où nous avions passé la nuit précédente, et pendant que les ombres du soir s'épaississaient, nous expédiâmes un repas frugal. Mais nous ne pûmes nous décider à nous endormir avant d'avoir rendu une dernière visite au cratère du Kirauea. Nous nous remîmes donc bravement en route, et parvenus, non sans peine, car nous trébuchions à chaque pas, au bord du précipice, nous contemplâmes encore une fois cet immense gouffre éclairé par la lave enflammée. Toute la surface de la plaine qui nous avait paru sillonnée de fissures, semblait maintenant couverte d'un réseau de lave ardente. Pendant que nous contemplions ce spectacle, rendu plus magnifique par l'obscurité de la nuit, la plaine se transforma tout à coup en un vaste lac de feu; la croûte solide se liquéfia, et ses parois bouleversées se confondirent dans la masse agitée. Nous nous retirâmes, sans pouvoir nous empêcher de frémir en pensant que nous étions, quelques heures auparavant, à ce même endroit. Le lendemain matin nous retournâmes encore au cratère. Tout y était dans le même état : le nouveau lac continuait de brûler, les cônes volcaniques lançaient dans l'air des fragments de roches calcinées, accompagnés de tourbillons de vapeurs qui s'échappaient en sifflant, et le grand lac vers le sud-ouest était en proie aux mêmes crises convulsives que la veille.

A. BORGHERS.

(*Traduit de l'anglais.*)

CE QUI EST DIT EST DIT (1).

A peine premier consul depuis quelques jours, Napoléon comprit tout d'abord la nécessité de frapper un grand coup propre à étonner l'Europe et à accroître sa propre renommée. Ses regards devaient naturellement se porter vers l'Italie; mais comme tous les débouchés lui en étaient fermés, il conçut l'idée d'y pénétrer, à la tête d'une armée, par le point où il devait être le moins attendu, quoique le principe établi par la constitution de l'an VIII interdît aux consuls le commandement des armées; mais que peuvent les principes contre de certains caractères et de certaines nécessités?... Pour sauver la forme, tout en violant le fond, Berthier, auquel avait été confié le ministère de la guerre, fut nommé général en chef de cette nouvelle armée, dite *de réserve*, bien qu'il fût évident que le premier consul, seul, dût la commander.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir du mois d'avril 1800, au milieu d'un travail sur l'instruction publique, Napoléon se retourne vivement vers Bourrienne, alors son secrétaire intime, et, d'un ton presque gai, lui demande :

— Où croyez-vous que je battrai Mélas?

Mélas commandait en chef les forces que l'Autriche avait rassemblées en Italie.

— Ma foi! général, je n'en sais rien, répond Bourrienne.

— Eh bien ! dépliez sur ce bureau ma grande carte d'Italie, je vais vous le faire voir.

Le secrétaire obéit. Napoléon se munit d'épingles à tête de cire rouge et noire, se penche sur l'immense carte, pique ses épingles, puis se relevant :

— Tenez, dit-il à Bourrienne qui l'avait regardé faire en silence, ce sera là.

— C'est possible, général, je le souhaite, même ; mais je ne comprends rien à ces épingles jalonnées sur cette carte.

— Vous n'êtes qu'un grand nigaud, mon cher, réplique le consul.

Et prenant l'oreille de Bourrienne, qu'il tire doucement, il ajoute :

— Regardez bien et suivez mon doigt : Mélas est ici (il indiquait Alexandrie) ; moi, je passe les Alpes par là (le grand Saint-Bernard) ; je tombe sur les Autrichiens qui se sont rapprochés de cette petite rivière (la Bormida), et je les bats complétement à cette place.

C'était le plan de la bataille de Marengo que Napoléon venait de tracer, et il avait dit vrai.

Tous ses préparatifs de guerre achevés, dans la nuit du 5 au 6 mai le consul quitta Paris pour se rendre à Dijon, sous le prétexte d'inspecter lui-même cette *armée de réserve*, dont le quartier général avait été établi dans l'antique capitale des ducs de Bourgogne. Cette nouvelle armée était magnifique et presque entièrement composée de vieux soldats, qui tous avaient fait leurs preuves. Cependant la plupart d'entre eux ne connaissaient le premier consul que de réputation, parce que les corps auxquels ils avaient appartenu jusqu'alors n'avaient point servi avec lui, soit dans ses premières campagnes d'Italie, soit en Égypte. Parmi les régiments de la division Victor, que Napoléon devait plus tard doter du bâton brodé d'abeilles, le 17e régiment d'infanterie légère se faisait distinguer tant à cause de sa belle tenue que du nombre de chevrons qu'il comptait dans ses rangs. Et puis, ce 17e régiment avait fait partie autrefois de l'illustre 36e demi-brigade, à laquelle l'armée avait décerné le titre tout à la fois terrible et glorieux de *brigade infernale*.

Le 17e léger était donc à Dijon, attendant patiemment, comme tout le monde, qu'il plût au premier consul de franchir les Alpes et d'anéantir les Autrichiens, et passait le temps comme les soldats des autres corps avaient coutume de le passer ; c'est-à-dire que le matin ils allaient aux exercices, et le soir à la cantine de leur vivandière, la mère Marguerite, fille majeure depuis plusieurs années. Cette héroïne, qui, dans plus d'une occasion, avait déployé autant de courage et de présence d'esprit que le soldat le plus aguerri, ne ressemblait point à ces cantinières en tablier rose, à l'œil vif, à la peau de satin, au pied mignon, qu'on nous montre sur nos théâtres de vaudeville. Marguerite, disons-nous, était une gaillarde vigoureusement constituée, d'environ cinq pieds deux pouces, à la voix de basse, au teint bronzé, à la bouche vermeille, et dont la lèvre supérieure était garnie d'un duvet un peu rude et tirant sur le noir. Elle portait habituellement des bottes de cavalier, une capote de fantassin, et, malgré une température de 28 degrés de chaleur, était coiffée d'un chapeau rond de feutre à larges bords. Elle ne se gênait jamais pour appliquer un soufflet au guerrier de son régiment assez téméraire pour se permettre de joindre le geste à une parole un peu risquée. Joignez à cela un langage hardi et des plus pittoresques, et vous aurez le portrait exact de l'aimable vivandière qui, depuis huit ans, servait dans le 17e léger : Jemmapes avait été sa première bataille ; Waterloo devait être sa dernière.

Or, un soir que Marguerite, après avoir été faire quelques achats de comestibles aux environs de Dijon, revenait seule à la ville en cheminant philosophiquement, selon sa coutume, un homme jeune encore, petit de taille, maigre de figure, et n'ayant du costume militaire qu'un petit chapeau à trois cornes et une redingote bleue boutonnée jusqu'au menton, l'accoste sur la route :

— Vous êtes, à ce que je présume, vivandière d'un des régiments qui séjournent à Dijon ? lui demande l'étranger en allongeant le pas pour se trouver en ligne avec elle.

— Un peu, mon neveu ! répond celle-ci en toisant l'étranger d'un air narquois.

A ce langage un peu leste, le petit homme ayant jugé tout de suite à qui il avait affaire, se promit bien de prolonger l'entretien autant que possible.

— Et à quel régiment appartenez-vous, citoyenne vivandière ? reprit-il.

— Au plus brave et au plus soigné de l'armée, au 17e léger, surnommé *pas lourd*, si vous ne le savez pas.

— Si ma mémoire est fidèle, repartit l'inconnu en souriant de ce lazzi, ce régiment n'était ni à Lodi, ni à Arcole, ni aux Pyramides, ni à Aboukir.

— Ni, ni, ni, c'est fini ; s'il n'était pas là, il était ailleurs et dans des endroits où il faisait tout aussi chaud, riposta Marguerite. A ce que je vois, mon bonhomme, vous êtes de ceux qui ont suivi le Petit-Caporal en Italie ou en Égypte ?... Il n'y a eu de besogne bien faite que par vous et par lui, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle d'un ton de dépit.

— Rendez plus de justice au général Bonaparte et à ses amis, répondit le petit homme ; il est loin de dénigrer les services rendus à la patrie sur d'autres terres que sur celles qu'il a conquises.

— Patatras ! les grands mots.... répliqua Marguerite. Il m'est avis que vous êtes un de ces bouffe-la-balle dont le Petit-Caporal a coutume de se faire suivre dans ses expéditions... Comment donc qu'ils appellent ça ? un philosophe, un mathématicien, un savant, que sais-je ? c'est enfin quelque chose qui rime dans ce goût-là.

— Un savant, vous l'avez dit.

— Juste, un savant. Parbleu ! vous faites de belles choses avec vos expériences !

— Si vous aviez été à Jemmapes, vous auriez été à même de voir...

— Un peu, que j'ai été à Jemmapes, interrompit la cantinière ; mais vous, nisco...

— Je n'y étais pas, c'est vrai ; mais, puisque vous y étiez, vous devez savoir que c'est aux savants qui ont monté dans le ballon que l'on doit le succès de la journée.

— Plus souvent, aux savants ! prends garde de le perdre ! fit la cantinière en frappant du pied contre terre. On doit la victoire à toute l'armée, et surtout aux volontaires de Commune-Affranchie, embrigadés dans la ci-devant *infernale*, aujourd'hui le 17e léger, avec lequel j'ai l'avantage de coopérer ; et, pour être juste, au régiment de cuirassiers no 3, ci-devant cuirassiers-dauphin, dits *gros-talons*, qui a chargé l'ennemi et à fait sauter ses carrés dos par-dessus tête... C'est comme ça ; c'est moi qui vous le dis.

— Ne vous emportez pas, citoyenne cantinière, ne vous emportez pas, fit le petit homme en s'arrêtant et en se croisant les mains sur le dos ; mieux que personne, j'aime à vous voir rendre justice aux braves, et je serais fâché de vous mettre en colère, d'autant mieux que nous sommes du même avis.

— C'est que, voyez-vous, citoyen, quand on ne rend pas à César ce qui appartient à César, ça me met hors de moi.

Maintenant, dites-le-moi sans gloser, qu'est-ce que vous fricotez à l'armée de réserve, vous?

— Je suis attaché aux subsistances militaires.

— Je m'en doutais; vous êtes dans les riz-pain-sel (1), et cependant vous n'en êtes pas plus gras pour cela... C'est qu'apparemment vous ne vous êtes pas encore engraissé au métier; car, pour parler à mots couverts, vous êtes maigre comme un pur coucou; mais ne vous pressez pas, ça viendra, vous grossirez comme les autres, la partie est bonne.

— Croyez-vous?

— Pardi! si je le crois. Depuis bientôt huit ans que je suis au service, j'ai vu beaucoup de ces gens-là arriver à l'armée sans souliers, et s'en retourner en voiture. Oh! il n'y a rien tel que le métier de riz-pain-sel pour engraisser. Dites-moi, citoyen, vous devez avoir rencontré quelquefois le Petit-Caporal, vous?

— Très-souvent.

— Eh bien! quel homme est-ce? Je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle.

— Mais... c'est un homme... comme un autre.

— Parbleu! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime : je veux dire s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat.

— Les siens le regardent comme leur père, et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que, par hasard, vous auriez quelque chose à demander au premier consul?...

— C'est possible!

— Eh bien! contez-moi cela, peut-être pourrais-je...

— Je voudrais, interrompit Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille : c'est au sujet d'une injustice à réparer.

— Et... cette injustice...

— Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses grands yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant.

— Ah! pardon, citoyenne, fit à son tour l'inconnu; c'est que vous m'inspirez une certaine confiance...

— Voilà! vous voulez savoir qui est-ce qui l'a couvé et qui est-ce qui l'a pondu, n'est-ce pas? Eh ben! au fait, je ne vous ferai pas mystère de ce que j'ai à demander au Petit-Caporal. Nous avons au 17e un lieutenant, la crème des lieutenants.

— Comment s'appelle-t-il?

— Le citoyen Coppet, dit *père Capucine*.

— Ah! oui!

— Tiens! vous le connaissez? Eh bien! oui, le lieutenant Coppet, dit père Capucine, ancien sergent aux volontaires de Commune-Affranchie, comme je vous le disais tout à l'heure; ce brave officier, mon ami, mon protecteur, qui a reçu plus de blessures qu'il n'a de cheveux sur la tête, est depuis six ans lieutenant. Il reste là, lui, tandis que des paltoquets, des intrigants, des pas grand'chose, lui ont passé sur le corps, et par conséquent l'ont dépassé. Je veux expliquer cela au Petit-Caporal, moi! et je veux lui demander, pour père Capucine, le grade de capitaine, qu'il n'a certes pas volé.

— Et si le premier consul ne croit pas devoir faire droit à la demande?

— S'il ne me l'accorde pas, à moi, Marguerite, vivandière au 17e, je l'envoie faire... vous m'entendez bien; et s'il n'est pas content, je lui propose une promenade champêtre sur mon âne, la tête tournée du côté de la queue, comme on fait dans mon pays.

Tout en discourant de la sorte, la cantinière et son interlocuteur étaient arrivés aux portes de Dijon.

— Je vois là-bas, dit l'étranger en désignant un groupe d'officiers, des gens de ma connaissance. Je vous quitte, citoyenne cantinière; si dans le courant de la campagne, qui probablement ne va pas tarder à s'ouvrir, je puis vous être bon à quelque chose, vous n'avez qu'à vous adresser à moi.

Et l'inconnu, après avoir fait de la main un geste affectueux, s'éloigna à grands pas pour rejoindre les officiers.

— Eh bien! bonsoir, les voisins. En voilà encore un! fit Marguerite, il m'offre ses services, et il ne me dit pas seulement son nom. Au surplus, je le reconnaîtrai bien, car tout maigrelet qu'il est au physique, il a au moral des yeux qui brillent comme la bouche de nos obusiers : c'est rare dans la partie des riz-pain-sel.

Comme Marguerite mettait le pied dans la cour du quartier, un sapeur de son régiment, appelé Triboulard, qui depuis longtemps lui faisait la cour, dans l'espoir de l'épouser, alla au-devant d'elle en se dandinant selon sa coutume.

— Eh ben! citoyenne Marguerite, lui dit-il, le bruit court dans les chambrées que tu as fait route avec le citoyen premier consul en personne naturelle?

— Qu'est-ce qu'a dit c'te bêtise, citoyen Triboulard? demanda la vivandière.

— C'est le tambour-maître du 2e, qui a fait la campagne d'*Égyptre*, et qui connaît le Petit-Caporal comme sa canne.

— Tu en es une autre, citoyen Triboulard! s'écria la cantinière, s'imaginant que le sapeur voulait la mystifier.

— Ne t'échappe pas ainsi, citoyenne Marguerite, reprit celui-ci, je ne te dis que ce qu'on a vu.

— Serait-il Dieu possible! exclama celle-ci, et qu'est-ce que tu me dis là, Triboulard?

— La vérité!... aussi vrai que la république *une* et *infusible* est notre chef de file à tous. Bombarde! j'aurais voulu être à ta place tout d'même.

— Tu aurais dit et fait de belles choses, Triboulard. Ah! nom d'un petit bonhomme! si j'avais su cela..., j'aurais mis un bonnet blanc! N'importe, il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, comme dit le proverbe. J'irai demain achever de chanter mon antienne au Petit-Caporal. Où est son logement, le sais-tu?

— A l'hôtel de la Préfecture, ai-je ouï dire à l'adjudant.

— C'est bon; selle-moi demain matin mon âne; j'irai trouver le citoyen premier consul à l'heure de son déjeuner, et...

— Il ne déjeune jamais! interrompit le sapeur.

— Alors, ce sera à l'heure de son dîner.

— Il ne dîne pas non plus.

— Ah, mon Dieu! et moi qui l'ai pris pour un riz-pain-sel! je l'aurai insulté, c'est sûr. C'est égal : j'irai le trouver. N'oublie pas de seller mon âne.

— Sufficit, citoyenne Marguerite. Mais, sans être trop curieux, serait-ce pour quelque chose qui nous regarde respectivement, que tu veux aller discourir avec le Petit-Caporal?... Quelque chose par exemple, comme qui dirait, je suppose, une permission de vingt-quatre heures pour nous marier commodément?

— Il s'agit bien de cela, ma foi! exclama la vivandière. Ne t'inquiète de rien et fais ce qu'on te dit. Si on te le demande, tu répondras que tu n'en sais rien.

(1) Les soldats donnent la qualification de *riz-pain-sel* à quiconque, dans l'armée, fait partie de l'administration et de l'intendance : les gardes-magasins de vivres, entre autres, ne sont jamais désignés autrement.

— *Parbleur!...* je ne mentirai pas!

Le lendemain, Marguerite était dans les salons de la préfecture, où Napoléon, déjà entouré des chefs de corps de l'armée, donnait son audience d'habitude. Le consul reconnut tout d'abord la vivandière.

— Ah! ah! fit-il, voici une de mes nouvelles connaissances. Approchez, approchez, citoyenne.

Marguerite, sans se déconcerter, s'avança, fit le salut militaire en portant le revers de la main à son front, et dit avec un aplomb inexprimable :

— Votre servante, citoyen premier consul; comment va votre santé depuis hier au soir?

— Très-bien, je vous remercie. Et vous?

— A la douce, citoyen premier consul, à la douce, comme les marchands de cerises. Je viens pour ce que vous savez.

— Ah! oui; mais c'est impossible, répondit Napoléon en accompagnant ces paroles d'un signe de tête négatif.

— Comment! impossible!... fit à son tour Marguerite en ouvrant de grands yeux. Ah ben! ah ben!...

— Je ne puis accéder à votre demande, reprit le consul.

— Tiens, tiens, tiens! fit encore Marguerite sur trois tons différents.

— Est-ce que vous trouvez cela étonnant? demanda Napoléon.

— Mais..., citoyen premier consul..., je...

— Voyons, parlez, citoyenne cantinière; qu'avez-vous à dire?

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, reprit Marguerite avec la plus grande volubilité, j'ai à dire que ce qui est dit est dit, et que si vous n'êtes pas content, mon âne est là, en bas, qui attend... Vous savez?

Cette réponse, ouïe par tous ceux qui étaient présents, ne fut cependant bien comprise que de Napoléon seul, qui partit d'un grand éclat de rire. Alors cette hilarité du chef de l'État fut partagée par les généraux qui l'entouraient, sans qu'ils sussent pourquoi; mais dès que le consul eut recouvré sa gravité habituelle, il dit à la vivandière, avec cette inflexion de voix qui n'appartenait qu'à lui :

— Citoyenne cantinière, consolez-vous. J'ai voulu vous éprouver. Votre réclamation est juste; je me suis fait présenter hier au soir les états de service de votre protégé, et j'ai vu qu'il méritait le grade que vous réclamiez si généreusement pour lui. Voilà sa lettre de nomination au grade de capitaine; portez-la au brave Coppet, et dites-lui que le premier consul, en lui confiant le commandement d'une compagnie du 17e léger, espère le voir bientôt sur le champ de bataille.

— Nom d'un petit bonhomme! s'écria Marguerite en prenant des mains de Napoléon la précieuse nomination, ce que vous faites là, citoyen premier consul, est magnifique! Entre vous et Marguerite, c'est désormais à la vie, à la mort! Vive le premier consul! vive le général en chef Bonaparte! vive le sénat et le consulat! vive la république et toute la boutique!

Et en faisant entendre ces cris d'une joie insensée, Marguerite sortit de l'hôtel de la Préfecture. Elle courut aussitôt chez le lieutenant Coppet, et, dans sa fièvre de bonheur, elle oublia son âne, qui fut ramené au quartier par l'impassible Triboulard, dont l'humeur grave et posée était ennemie de tous témoignages d'enthousiasme.

— Mon lieutenant, mon brave père Capucine, dit la vivandière en jetant ses bras au cou du vieux soldat, vous voilà capitaine! Tenez, voici le grimoire du Petit-Caporal.

Coppet croyait que la pauvre Marguerite était devenue folle; mais il prit le papier qu'elle lui tendait, et vit tout de suite qu'elle disait vrai.

La vivandière lui raconta alors sa rencontre de la veille avec le premier consul et la manière originale dont elle venait d'enlever la promotion.

— Ma chère Marguerite, dit le vieil officier attendri, tu me rends plus que je ne t'ai donné...

— Comment! je vous rends plus, père Capucine? ce n'est pas vrai. N'est-ce pas à vos soins, à votre amitié que je dois ce que je suis? Que de fois, cher père Capucine, n'avez-vous pas retranché de votre portion de pain pour me nourrir! Dans combien de circonstances ne m'avez-vous pas prémunie contre les dangers que je pouvais courir! Ah! mon bienfaiteur, il me faudrait faire bien des rencontres pareilles pour m'acquitter vis-à-vis de vous!

— Ma chère Marguerite, dit le nouveau capitaine en serrant avec effusion la vivandière dans ses bras, prie le Ciel de m'accorder encore quelques années d'existence pour que je puisse reconnaître, selon mon cœur, le bienfait de ma sœur d'adoption.

— Dieu vous conservera longtemps, mon capitaine, fit la vivandière; permettez-moi de vous donner ce nom la première. Il y a de vieux soldats comme il y a de vieux lions, et, quand nous aurons achevé de battre les ***Kinserlichs***, nous nous retirerons ensemble dans quelque maisonnette. Je serai votre bâton de vieillesse, et nous passerons encore des jours heureux, puisque, après avoir combattu pour la France, nous serons sûrs d'avoir contribué à la paix et au bonheur de notre pays!

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LA PRIÈRE D'UN ENFANT.

Château de V....., 10 février 1844.

Il est temps de prier : allons, viens, mon cher ange;
Joins tes petites mains et te mets à genoux :
Si pour prier Jésus tu quittes tes joujoux,
Enfant, tu recevras tous ses dons en échange.

Dis-lui, mais songe bien qu'il regarde ton cœur,
Dis que tu veux l'aimer, le servir dès l'enfance;
Et, sans comprendre encor ce que vaut l'innocence,
Dis : Mon Dieu, garde-moi comme une blanche fleur.

« Dieu, fais qu'à mon réveil je retrouve ma mère,
« Mon lait et mon gâteau, ma poupée et mon chien;
« Aujourd'hui j'ai donné, mon Dieu, tu le sais bien,
« Aux pauvres mes bonbons, et c'était pour te plaire. »

En murmurant ces mots, et tombant à demi,
Le sommeil est venu lui clore la paupière;
O Marie! à ton fils présente sa prière,
Et daigne protéger cet enfant endormi.

S. DE M....

ROTROU.



Il y avait trois ans que Corneille était né à Rouen, capitale de la Normandie, lorsque, le 21 août 1609, Jean Rotrou naquit à Dreux, petite ville de la même province. Mais Corneille prolongea sa carrière jusqu'à près de quatre-vingts ans, tandis que Rotrou, victime de son dévouement pour ses concitoyens, termina la sienne à l'âge de quarante ans et quelques mois (1). Sa famille, l'une des plus anciennes du pays, y avait de tout temps possédé les premières charges : Pierre Rotrou, l'un de ses ancêtres, occupait, en 1561, l'emploi de lieutenant-général du bailliage de Dreux; c'est ce que constate l'inscription qui se lit encore sur la cloche du beffroi.

Rotrou avait, dit-on, quinze ans à peine lorsque, le hasard ayant fait tomber entre ses mains un exemplaire de Sophocle, il se sentit poëte, et résolut de se livrer à la carrière dramatique. Mais si son génie lui fut révélé par le sentiment des beautés du théâtre grec, il fut aussitôt comprimé par l'influence du mauvais goût de l'époque, qui le contraignit d'imiter le théâtre espagnol, et l'entraîna dans cette route aventureuse où il s'égara presque toujours. Nulle part, en effet, dans ses nombreuses tragédies, alors même qu'il nous transmet presque servilement des sujets empruntés à Sophocle ou à Euripide, on ne s'aperçoit de l'influence du génie grec. Racine est bien loin de traduire ces grands modèles aussi fidèlement que lui, et cependant on peut dire que Racine est presque toujours Grec par le sentiment et même par l'expression, tandis que Rotrou reste constamment Espagnol.

Jamais, dans aucune des pièces de Rotrou, on n'aperçoit ce qu'on appelle aujourd'hui la couleur locale ; jamais, excepté dans certaines parties du *Venceslas*, et, de loin en loin, dans quelques-unes de ses meilleures pièces, on ne remarque de traces de cette observation des mœurs, de

(1) Mairet, auteur de douze tragédies dont *la Sophonisbe* est la seule qui offre quelques morceaux remarquables, naquit en 1604, et mourut à quatre-vingt-deux ans. *La Sophonisbe* parut en 1629. « Mairet, dit Voltaire, ouvrit la carrière dans laquelle entra Rotrou, et ce ne fut qu'en les imitant que Corneille apprit à les surpasser. »

cette étude des caractères qui, chez Racine et dans les chefs-d'œuvre de Corneille, complètent l'illusion du spectateur, et le transportent, pour ainsi dire, aux temps, aux lieux et auprès des personnages que le poëte fait revivre. Chez Rotrou, tout est sacrifié à l'intrigue et à la surprise du spectateur; sa tragédie est véritablement fille du roman (1), et l'on y sent l'influence espagnole bien plus encore que chez Corneille. Très-souvent il viole l'unité de lieu; presque toujours les intrigues, trop compliquées, sont très-difficiles à débrouiller; l'unité de temps n'est pas toujours observée; les événements sont inattendus et invraisemblables; les duels, les déguisements de sexe et d'état, les bravades, les apparitions subites de voleurs et de pirates, les sorties et les entrées rarement motivées; enfin, beaucoup d'amplifications, de mauvaises pointes et de négligences, rendent sa lecture fatigante; mais cependant on est étonné de l'élégance et de la pureté du style, d'une foule de détails spirituels, de pensées énergiques exprimées avec concision, et l'attention est soutenue par la richesse constante, et même quelquefois affectée, de la rime : on reconnaît que Rotrou n'est pas étranger aux artifices de la bonne versification, qu'il connaît la coupe des vers, auxquels il sait donner le nombre et l'harmonie. C'est dans son premier ouvrage que l'on remarque surtout l'excès de ses défauts, accrus encore par la métaphysique de l'amour quintessencié qui régnait alors sur la société en France, et qui oblige le poëte à faire quelquefois voyager ses héros sur la carte de Tendre ou sur le fleuve de l'Oubli (2). Le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III avait mis la littérature espagnole en faveur. On avait abandonné la route ouverte par Jodelle et Baïf, traducteurs et imitateurs des anciens. Hardy, Théophile et Mairet même, lorsqu'ils traitaient des sujets de l'antiquité, ne croyaient pouvoir mieux faire que d'imiter Lopez de Véga et Caldéron. On doit pardonner à Rotrou d'avoir suivi trop constamment leurs traces, puisque longtemps le grand Corneille lui-même ne crut pas pouvoir faire autrement, et mérita même, jusqu'à la fin de sa carrière, le reproche d'avoir revêtu de la cape espagnole les héros du Tibre, leur prêtant et la morgue castillane et la galanterie mauresque conservées encore au delà des Pyrénées.

Dominé par l'amour de la poésie et du théâtre, Rotrou leur consacra tous les moments que, dans sa courte existence, il put dérober aux devoirs de sa charge et, disons-le aussi, à ses plaisirs. Mais il fallait qu'il fût doué d'une merveilleuse facilité, puisqu'en vingt-deux années (3) il put produire trente-cinq tragédies, tragi-comédies ou comédies, toutes en cinq actes et en vers. On lui attribue même encore cinq autres grandes pièces (4); et il est certain qu'il travailla en outre à une tragi-comédie et à une comédie (5) en commun avec les poëtes qui formaient la petite académie particulière du cardinal de Richelieu : on sait que l'on donnait alors à ces pièces le nom de *pièces des cinq auteurs*, parce que ceux-ci en composaient en même temps chacun un acte d'après le plan donné par Richelieu, qui prenait quelquefois part au travail commun, mais qui était toujours le réviseur suprême (1). Rotrou se trouva donc réuni à l'Etoile, Bois-Robert, Guillaume Colletet, et Pierre Corneille.

Il est assez singulier de voir Pierre Corneille le dernier sur cette liste. C'est qu'en effet le grand homme qui devait bientôt laisser si loin derrière lui ses collaborateurs était alors le moins estimé des cinq. « Il n'avait trouvé, dit Voltaire, d'amitié et d'estime que dans Rotrou, qui sentait son mérite; les autres n'en avaient point assez pour lui rendre justice. »

Ainsi, à cette époque, la réputation de Rotrou était bien supérieure à celle de Corneille; c'est qu'il avait déjà obtenu plusieurs succès sur la scène tragique, tandis que Corneille n'avait point encore fait son coup d'essai dramatique. Aussi Corneille, bien qu'il eût trois ans de plus que Rotrou, touché de l'amitié que celui-ci lui témoignait et des conseils qu'il lui donnait, se plaisait-il à l'appeler son *père*; on sait combien le père fut surpassé par son fils.

Rotrou avait commencé à faire des vers à dix-sept ans; il n'en avait encore que dix-neuf lorsqu'il fit représenter la tragi-comédie intitulée : l'*Hypocondriaque*, ou *le Mort amoureux*, pièce d'une imagination bizarre, comme le titre seul l'annonce, mais où, à travers des défauts de goût, les pointes et les concetti, on remarque des qualités de style et des intentions dramatiques supérieures à tout ce que l'on rencontre chez les contemporains de l'auteur.

« Il y a d'excellents poëtes, mais ce n'est pas à vingt ans », disait Rotrou en terminant l'argument de cette pièce : cette remarque prouve la modestie de l'auteur.

Voltaire avait le même âge lorsqu'il composa son *OEdipe*; mais il ne s'exprime pas avec autant de modestie dans sa préface, où il montre peu de respect pour Sophocle, qui venait pourtant de l'initier aux vrais principes du beau. Et, moins excusable que Rotrou, Voltaire céda comme lui aux exigences des acteurs et à l'influence du goût public.

Ces exigences devaient être des lois absolues pour un jeune homme inconnu qui, de sa province, composait pour le théâtre de Paris des pièces autant pour satisfaire sa passion des vers et du théâtre que pour le léger salaire qu'il en retirait, et l'on conçoit que Rotrou, jeune, ardent, em-

(1) Voltaire, dans son commentaire sur l'*Ariane* de Thomas Corneille, en cite quelques vers qui confirment l'opinion de Riccoboni, qui disait que la tragédie, en France, était fille du roman.

(2) Les modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention. Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages du temps du cardinal de Richelieu : c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols; il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre les mœurs, à arranger une intrigue, et qu'ensuite on donnât des noms aux personnages, comme on en use dans la comédie. C'est ainsi qu'il travaillait lui-même quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de Rotrou est entièrement dans ce goût, et toute cette histoire est fabuleuse. (Dissertation sur la tragédie, placée en tête de la *Sémiramis*.)

(3) Sa première pièce date de 1628; il mourut en 1650.

(4) *Lisimène, la Thébaïde, don Alvar de Lune, Florante, ou les Dédains amoureux, l'Illustre Amazone.*

(5) *L'Aveugle de Smyrne*, tragi-comédie, 1638, et *la Comédie des Tuileries*, comédie, 1638.

(1) Ce grand ministre, en encourageant les auteurs dramatiques et en cherchant quelque noble délassement à ses travaux et à ses soucis politiques, avait aussi peut-être pour but d'accoutumer l'auditoire d'élite qui écoutait les pièces de Corneille et de Rotrou aux maximes politiques qui pouvaient lui convenir; tels sont ces passages :

La volonté des rois par l'effet seul s'explique;
On suit leur passion, ou juste ou tyrannique,
Et toujours un sujet se porte justement
A l'exécution de leur commandement.
(*L'Heureux naufrage.*)

Ce qu'au ciel sont les dieux, les rois le sont sur terre;
Et c'est ternir l'éclat de votre dignité
Que de souffrir qu'elle ait un pouvoir limité.
. . . . Que ne peuvent les rois?
Et qui peut sans offense en corriger les lois?
Quel obstacle peut être à leur désir contraire?
Et quel temps leur faut-il entre vouloir et faire?
(*L'Innocente infidélité.*)

La perte d'un sujet dangereux à l'État,
Avant tout autre soin importe au potentat;
Tout membre retranché du corps d'une province
Est le salut du reste et le repos du prince.
(*Laure persécutée.*)

Ces vers ne semblent-ils pas être l'apologie des exécutions qui signalèrent le ministère de Richelieu?

porté par la fougue de ses passions, ait négligé ses premiers ouvrages et suivi le funeste exemple de son contemporain Hardy, qui versifia pour les comédiens plus de cinq cents tragédies: nous le verrons aussi, dans le cours d'une seule année, donner au théâtre jusqu'à quatre pièces de cinq grands actes, et composer ainsi jusqu'à dix mille vers par an.

Quand on réfléchit à ces fâcheuses conditions où se trouva Rotrou, et au véritable mérite que l'on remarque même dans les plus faibles de ses ouvrages, on ne peut s'empêcher de regretter de le voir forcé d'abandonner, pour la mauvaise école espagnole, l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité, qui lui auraient appris à travailler longtemps son style et ses ouvrages. S'il se fût pénétré du précepte d'Horace, *limæ labor et mora*, il eût sans doute produit moins; mais nous aurions de lui quelques chefs-d'œuvre de plus.

D'ailleurs, cette fatale précipitation d'écrire qui égara Corneille lui-même dans ses premirs essais, et contre laquelle Boileau sut garantir Racine en lui apprenant à faire difficilement des vers faciles, n'était pas pour Rotrou le seul écueil à éviter. La langue du dix-septième siècle n'était pas faite encore, et il contribua non moins que Corneille à l'enrichir et à l'épurer. Ce serait un travail curieux et utile que de rechercher tout ce que lui doit notre langue. Tant de vers nerveux et précis que l'on rencontre dans ses ouvrages semblent nous avertir que l'emploi de tel ou tel mot, de telle ou telle locution lui appartient. C'était sans doute ce mérite qui avait frappé le grand Corneille, et lui faisait appeler Rotrou son maître. On trouve en effet dans Rotrou un grand nombre de vers vraiment cornéliens, et en général, si son style a rarement l'éclat de celui des chefs-d'œuvre de Corneille, on doit reconnaître qu'il est plus correct que celui des premières et même des dernières pièces du grand tragique. Sa diction s'améliore sensiblement à partir de l'*Heureuse Constance* (1631), et des *Ménechmes*, pièces jouées avant *le Cid*. Dans *Venceslas*, ainsi que dans quelques endroits de *Saint Genest* ou de *Cosroès*, elle est véritablement forte et correcte.

Voltaire cite partout la tragédie de *Venceslas* avec les plus grands éloges; il ne met rien au-dessus de la scène d'ouverture et du quatrième acte : la comparaison qu'il fait de plusieurs endroits de *Polyeucte* et de *Saint Genest* est très-souvent à l'avantage de Rotrou (1).

La Harpe a fait un examen très-détaillé de *Venceslas* : « Ce dialogue, dit-il après avoir signalé les beautés de la grande scène entre Venceslas et Ladislas, m'a toujours paru admirable. Il est parfaitement adapté aux circonstances et aux personnages, et il a surtout un caractère de simplicité touchante, rare dans tous les temps, mais alors absolument original, puisqu'on ne trouve rien, même dans Corneille, qui ressemble au ton de cette scène. » Et plus loin, après avoir signalé quelques scènes déplacées ou inutiles qui font languir l'action, il ajoute : « A l'égard du style, il offre des beautés réelles, particulièrement dans le rôle de Ladislas, le seul, avant Racine, où l'on ait peint les fureurs et les crimes dont l'amour est capable. »

Mais pour apprécier les ouvrages de l'époque de Rotrou, il faut, avant tout, se pénétrer de cette vérité, que ni le style, ni les idées ne doivent être jugés d'après les idées actuelles et l'état de la langue, qui n'est plus aujourd'hui celle de Racine ni même de Voltaire. Combien de locutions en effet nous paraissent basses, et sont même devenues presque triviales, qui ne l'étaient point alors! mais, au contraire, créées le plus souvent par l'auteur lui-même,

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*.

elles étaient pour la langue, pauvre, timide et encore embarrassée, d'utiles acquisitions. Combien d'autres locutions, qui nous semblent bizarres aujourd'hui, étaient alors conformes au style et au goût du public, qui leur donnait un sens dont nous ne pouvons reconnaître la valeur que par une sorte d'abstraction et en les comparant aux locutions analogues qu'employaient les auteurs contemporains!

Parmi les innovations que l'on doit à Rotrou, il faut remarquer que ce fut lui qui introduisit l'usage des stances, dont Corneille a fait quelquefois un heureux emploi (1). Quelques-unes de ces stances s'élèvent à la hauteur de la poésie lyrique; l'emploi de divers rhythmes, dont il est aussi l'inventeur, prouve combien son oreille avait le sentiment de l'harmonie.

Voici une stance de *la belle Alphride* :

Quoi! passe-temps pleins d'innocence,
Doux exercices de l'enfance,
Mes chères libertés, mes ébats, mes plaisirs,
Innocents entretiens de ma jeune pensée,
Vous m'avez délaissée,
Et vous m'abandonnez à de nouveaux désirs!

Je citerai cette autre stance de l'*Innocente Infidélité* :

Qu'un instable pouvoir gouverne toutes choses!
Le plus ferme pouvoir passe comme les roses;
Pour elles, vivre un jour est un heureux destin,
Et le soir y détruit l'ouvrage du matin.

On aurait tort de s'étonner si l'on rencontre parfois dans certaines tragi-comédies et comédies de Rotrou quelques détails un peu libres; car en cela il était en arrière de ses contemporains; *la Sophonisbe* de Mairet, la *Lucrèce* de Duryer, et même le *Clitandre* de Corneille, offrent des scènes peut-être plus inconvenantes que celles qu'on pourrait reprocher à Rotrou; et Voltaire, qui l'appelle le fondateur et le maître de Corneille (nom que Corneille lui donne lui-même dans la préface de son *OEdipe*), reconnaît que ce fut lui qui purgea la scène des indécences révoltantes que l'on ne craignait point d'y commettre de son temps.

Amené par une circonstance particulière à lire avec soin les œuvres complètes de Rotrou (lecture pénible, il faut l'avouer), j'ai cru faire une chose utile et à la mémoire de notre poëte, et à ceux qui voudraient connaître ses ouvrages, en composant un extrait de tout ce que ses trente-cinq pièces offrent de remarquable; mais comme ce choix occuperait ici trop de place, je me bornerai à en citer un seul passage, qui pourra faire juger de ce dont Rotrou eût été capable s'il n'eût été dominé par les circonstances, et par l'exemple de ses contemporains.

ARGANT.

.... Une couronne est-elle si pesante?

PARIS.

Ah! qu'elle pèserait sur ton cerveau léger!
Tu connais mal un Dieu dont tu crois bien juger.

(1) « Rotrou, dit Voltaire, avait mis les stances à la mode. Corneille, qui les employa, les condamne lui-même dans ses réflexions sur la tragédie; elles ont quelque rapport à ces odes que chantaient les chœurs entre les scènes sur le théâtre grec. Les Romains les imitèrent : il me semble que c'était l'enfance de l'art. Il était bien plus aisé d'insérer ces inutiles déclamations entre neuf ou dix scènes qui composaient une tragédie, que de trouver dans son sujet même de quoi animer toujours le théâtre, et de soutenir une longue intrigue toujours intéressante. Lorsque notre théâtre commença à sortir de la barbarie et de l'asservissement aux usages anciens, pire encore que la barbarie, on substitua à ces odes des chœurs qu'on voit dans Garnier, dans Jodelle et dans Baïf, des stances que les personnages récitaient. Cette mode a duré cent années; le dernier exemple que nous ayons des stances est dans *la Thébaïde*. Racine se corrigea de ce défaut; il sentit que cette mesure, différente de la mesure employée dans la pièce, n'était pas naturelle; que les personnages ne devaient pas changer le langage convenu, qu'ils devenaient poëtes mal à propos. »

Peu savent ce qu'on souffre à régir un empire,
Et c'est pourtant un but où tout le monde aspire.
Quand nous voyons du port des navires flottants,
Pleins de riches butins et caressés du temps,
Chacun est envieux du bonheur de leur maître,
Et des premiers, Argant souhaiterait de l'être.
Mais quand le vent combat contre les matelots,
Qu'il leur faut aplanir des montagnes de flots,
Que l'orage fait naître une nuit sans étoiles,
Fend le flanc des vaisseaux et déchire les voiles (1),
Il faut être assisté par un puissant démon
Pour ne pas se fâcher d'avoir pris le timon.
Nous envions les rois, mais, connaissant leur vie,
Nous saurions très-souvent qu'ils nous portent envie;
Beaucoup éviteraient ce qu'ils ont désiré :
Le destin médiocre est le plus assuré.
(*L'Heureuse constance*, a. III, sc. II.)

Le Cid parut en 1636, et aussitôt le public tout entier se passionna pour ce chef-d'œuvre. Mais ce succès fit ombrage aux rivaux de l'auteur et ils cherchèrent à l'atténuer; or, à la tête de ces rivaux, était un homme alors tout-puissant en France, le cardinal de Richelieu, qui avait la faiblesse de vouloir joindre à tous ses titres celui de poëte dramatique.

On sait les persécutions qu'un tel rival fit éprouver à Corneille. La pièce fut soumise à la censure de l'Académie française, qui s'honora en rendant hommage au génie du grand poëte qu'elle était chargé de critiquer. Rotrou, qui n'était pas de l'Académie, parce qu'il n'avait pas son domicile à Paris, mérita dans cette circonstance encore plus d'éloges que cette illustre compagnie. Seul parmi les auteurs dramatiques, il prit la défense du *Cid ;* dès ce moment il reconnut Corneille pour son *maître*, et désormais il donna ce nom à celui qui, comme nous l'avons vu, se plaisait à le nommer son *père*. Combien sont touchantes ces marques de sincère amitié dans ces grands hommes! combien leur antique simplicité était supérieure à nos mesquines rivalités littéraires!

Il nous reste deux manifestations de ces sentiments de Rotrou pour Corneille; l'une est un hommage éclatant proclamé publiquement sur le théâtre dans une tirade épisodique, ou plutôt dans un hors-d'œuvre placé au milieu de la tragédie de *Saint Genest*. L'empereur Dioclétien demande à saint Genest quelles sont les tragédies les plus célèbres de l'époque ; celui-ci lui répond que ce sont celles qui

Portent les noms fameux de Pompée et d'Auguste ;
Ces poëmes sans prix, où son illustre main
D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit romain,
Rendront de leurs beautés notre oreille idolâtre,
Et sont aujourd'hui l'âme et l'amour du théâtre.

Cet éloge, par cela même qu'il est placé d'une manière un peu forcée dans cette tragédie, prouve d'autant mieux le désir qu'avait Rotrou de manifester à tout prix son amitié et son admiration pour Corneille ; et ce dut être une douce joie pour ces deux rivaux que de voir se confondre les applaudissements décernés par le public au génie de l'un aussi bien qu'aux beaux vers et au désintéressement de l'autre.

L'autre manifestation des sentiments que Rotrou professait pour Corneille, est un écrit qu'il publia sous le titre de l'*Inconnu et véritable ami de messieurs de Scudéry et Corneille :* cette pièce est assez rare. Il serait trop long de la citer ici.

Lorsque Corneille fit représenter *la Veuve*, Rotrou lui adressa la pièce suivante, que je cite ici tout entière parce qu'elle est devenue très-rare : on y remarque une grande modestie et un grand respect pour Corneille.

Pour te rendre justice autant que pour te plaire,
Je veux parler, Corneille, et ne puis plus me taire.
Juge de ton mérite à qui rien n'est égal,
Par la confession de ton propre rival.
Pour un même sujet, même désir nous presse;
Nous poursuivons tous deux une même maîtresse;
La gloire, cet objet des belles volontés,
Préside également dessus nos libertés.
Comme toi je la sers, et personne ne doute
Des veilles et des soins que cette ardeur me coûte.
Mon esprit toutefois est déçu chaque jour
Depuis que je t'ai vu prétendre à son amour.
Je n'ai point le trésor de ces douces paroles
Dont tu lui fais la cour et dont tu la cajoles.
Je vois que ton esprit, unique dans ton art,
A des naïvetés plus belles que le fard;
Que tes inventions ont des charmes étranges,
Que leur moindre incident attire des louanges;
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'est plus d'estime égale à ton renom.
Depuis, ma muse tremble et n'est plus si hardie:
Une jalouse peur l'a longtemps refroidie;
Et depuis, cher rival, je serais rebuté
De ce bruit spécieux dont Paris m'a flatté,
Si cet ange mortel qui fait tant de miracles
Et dont tous les discours passent pour des oracles,
Ce fameux cardinal, l'honneur de l'univers,
N'aimait ce que je fais, et n'écoutait mes vers.
Sa faveur m'a rendu mon honneur ordinaire.
La gloire où je prétends est l'honneur de lui plaire
Et lui seul, réveillant mon génie endormi,
Est cause qu'il te reste un si faible ennemi.
Mais la gloire n'est pas de ces chastes maîtresses
Qui n'osent en deux lieux répandre leurs caresses.
Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
Et faire mille amants sans en faire un jaloux.
Tel je te sais connaître et te rendre justice,
Tel on me voit partout adorer ta Clarice;
Aussi rien n'est égal à ses moindres attraits,
Tout ce que j'ai produit cède à ses moindres traits.
Toute veuve qu'elle est, de quoi que tu l'habilles,
Elle ternit l'éclat de nos plus belles filles.
J'ai vu trembler Silvie, Amaranthe et Philis;
Célimène a changé, ses attraits sont pâlis,
Et tant d'autres beautés que l'on a tant vantées,
Sitôt qu'elle a paru se sont épouvantées.
Adieu ; fais-nous souvent des enfants si parfaits;
Et que ta bonne humeur ne se lasse jamais.

On reconnaît, à ces traits, cette noblesse d'âme dont notre poëte donna dans sa mort une preuve si éclatante.

On a peu de détails sur la vie de Rotrou ; et le peu que j'offre ici, j'ai dû le chercher dans ses préfaces et dans quelques-unes de ses pièces de vers. On sait seulement qu'il fut bon époux et bon père; il avait épousé Elisabeth Le Camus, qui lui avait donné trois enfants. Sa descendance mâle est aujourd'hui éteinte.

Il dut lutter longtemps contre la pauvreté et la fougue de ses passions, surtout contre la passion du jeu, à laquelle il ne sut pas résister dans sa jeunesse. On raconte que chaque fois qu'il avait gagné ou qu'il recevait des comédiens quelque argent, il allait le jeter derrière des fagots, se forçant ainsi lui-même à chercher cet argent pièce à pièce, et se formant, presque malgré lui, une épargne que le jeu lui aurait bientôt enlevée, si elle eût été d'un plus facile accès. Il ne faut pas voir dans ce trait une espèce de bonhomie et d'enfantillage, mais bien plutôt l'indice d'une précieuse qualité, la défiance de soi-même, qui met en garde contre les faiblesses de l'humanité.

(1) Des quatre-vingt-dix mille vers qu'a composés Rotrou, celui-là est peut-être le seul où il ait cherché à rendre par l'harmonie imitative un effet physique ; il a heureusement imité Homère, et l'on doit regretter qu'il n'ait pas plus souvent tenté de rapprocher par le travail sa poésie des beaux morceaux de l'antiquité. Dans ce morceau, qui est aussi remarquable par le style que par les pensées, la coupe de ce vers

Qu'il leur faut aplanir des montagnes de flots,

est d'un mouvement tellement heureux qu'on pourrait le croire aussi le résultat du travail qui a cherché à imiter le mouvement des flots et des vagues régulières.

On lit dans l'*Histoire du Théâtre-Français* (1), que Rotrou, après avoir achevé la tragédie de *Venceslas*, se préparait à la lire aux comédiens, lorsqu'il fut arrêté et conduit en prison pour une dette qu'il ne pouvait acquitter. La somme n'était pas considérable; mais il était joueur, et par conséquent assez souvent vis-à-vis de rien. Il envoya chez les comédiens, et leur offrit sa tragédie pour vingt pistoles. Le marché fut bientôt conclu; il sortit de prison; la pièce fut jouée, et elle eut un tel succès, que les comédiens crurent devoir joindre un présent honnête au prix qu'ils l'avaient payée.

On voit par les préfaces des pièces de Rotrou, dédiées au roi et à la reine (2) et aux plus grands seigneurs du temps, que son talent était apprécié, ainsi que sa personne, et qu'il était particulièrement attaché à la maison de Soissons.

Enfin on voit dans sa préface de *Saint Genest*, qu'invité par la princesse de Soissons à l'accompagner dans son voyage à Bourbon, il n'avait pu revoir les épreuves de cette pièce, et qu'un grand seigneur de la cour avait bien voulu se charger de ce soin. Des pièces de vers lui étaient adressées par les admirateurs de son talent.

Dans des stances remarquables que Rotrou adresse à un ami qui le quittait pour retourner à Dreux, on voit combien son âme était sensible à l'amitié, et que ce sentiment ne contribua pas peu à le retirer de la vie un peu déréglée à laquelle il s'accuse de s'être laissé entraîner.

A SON AMI.

STANCES.

Peux-tu, cruel ami, t'éloigner de mes yeux?
Dreux, pour nous séparer, a-t-il assez de charmes?
Et, quelque rare objet qui se trouve en ces lieux,
Peut-il plus sur toi que mes larmes?
En quelques entretiens que je passe le jour,
A quoi que mon esprit s'amuse,
Et quelques amis que ma muse
M'ait déjà donnés à la cour,
Ce bonheur ne rend pas mes désirs plus contents;
On m'accuse partout de peu de complaisance.
Je crois être inutile et perdre tout le temps
Que je passe hors de ta présence;
Si bien qu'ayant à plaire à tant d'esprits divers,
Un nombre infini me méprise,
Ne trouvant point en ma hantise
Les appas qui sont en mes vers.....
Si jamais deux esprits se sentirent atteints
Et surent conserver de si fidèles flammes,
Si la conformité de nos premiers desseins
Se trouve encor en d'autres âmes;
Si Pythie et Damon brûlaient d'un feu si beau,
Alors qu'avecque tant de gloire
Ils exemptèrent leur mémoire
Des tristes effets du tombeau.
Lors je me ressouviens des sales voluptés
Où jadis nous faisions une chute commune;
Quand une brune avait tes esprits enchantés,
Je soupirais pour une brune.
Mais que le souvenir de ces jours criminels,
En l'état où je suis m'offense la mémoire!
Que le ciel me devait de tourments éternels,
Quand il me vit l'âme si noire!
Mon Dieu! que ta bonté rend mon esprit confus!
Qu'avecque raison je t'adore,
Et combien l'enfer en dévore
Qui sont meilleurs que je ne fus!
Les rayons de ta grâce ont éclairé mes sens.
Le monde et ses plaisirs me semblaient moins qu'un verre.
Je pousse encor des vœux, mais des vœux innocents
Qui montent plus haut que la terre.
Je ne rends plus hommage à des objets si faux;
Toi seul mérites des louanges:
Devant toi le plus beau des anges
A des taches et des défauts.

(1) Par les frères Parfait, notice sur *Venceslas*.
(2) La reine lui avait dit que *la Rosalie* lui était infiniment agréable; il le rappelle dans la préface de cette pièce.

Les nombreux succès de Rotrou au théâtre lui avaient mérité une pension du roi; il habitait ordinairement Dreux, où le retenaient ses charges de lieutenant particulier et civil au bailliage de cette ville, d'assesseur criminel et de commissaire examinateur du même comté. Mais il était souvent obligé de venir à Paris pour y diriger la mise en scène de ses pièces. Il se trouvait dans la capitale au mois de juin 1650, lorsqu'une maladie épidémique se déclara inopinément à Dreux. Une sorte de fièvre pourprée, contre laquelle tous les efforts de l'art étaient impuissants, y emportait chaque jour plus de trente habitants et, par la rapidité de ses progrès, menaçait de dépeupler la ville; déjà la mort avait atteint le maire et plusieurs des principaux citoyens : chacun s'empressait de fuir le fléau. Rotrou est informé de ce désastre; mais il n'hésite pas un seul instant. C'est en vain que son frère le conjure de ne pas courir à un trépas certain; il quitte Paris et le théâtre où il va peut-être donner un chef-d'œuvre, et vole où son devoir l'appelle. Son frère lui écrit pour le prier de mettre sa vie en sûreté, et de s'éloigner des lieux dont les habitants paraissent dévoués à la mort; il lui répond qu'il est le seul qui puisse veiller aux besoins de la ville et y maintenir le bon ordre (1), et que sa conscience lui défend de la quitter: « Le péril où je me trouve, dit-il en finissant sa lettre, est imminent. Au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne aujourd'hui: ce sera pour moi demain, peut-être; mais ma conscience a marqué mon devoir. Que la volonté de Dieu s'accomplisse! » Trois jours après, les habitants de Dreux accompagnaient à l'église paroissiale de Saint-Pierre le cercueil de leur vertueux magistrat, et déposaient le corps de Rotrou dans le cimetière annexé à cette église, où, sur une pierre (2), à moitié effacée par le temps, mon père a pu lire le nom glorieux du fondateur de la langue française.

L'Académie française proposa, en 1811, la mort de Rotrou pour sujet du prix de poésie. Presque tous les hommes qui se sont distingués dans les lettres se sont fait remarquer en même temps par la noblesse de leurs sentiments, l'élévation de leur âme et leur désintéressement; mais peu ont eu l'occasion de développer ces qualités avec le même éclat que Rotrou. Il est doux d'avoir à célébrer, à la fois, de beaux ouvrages et de belles actions. Ce fut Millevoie qui fut couronné; il mourut peu de temps après, enlevé à la fleur de l'âge, comme le poëte qu'il avait chanté.

La ville de Dreux va bientôt élever un monument à la mémoire de Rotrou; c'est un devoir dont elle eût dû, peut-être, s'acquitter plus tôt; car on avait droit de s'étonner que, tandis que toutes les villes de France s'empressent de s'illustrer en honorant la mémoire de leurs grands hommes par des marques ostensibles de leur reconnaissance, Rotrou, ce fondateur de la scène française, ce poëte qui, mieux qu'aucun de ses contemporains, sut apprécier Corneille et rivaliser de gloire avec lui, ce magistrat enfin qui paya de sa vie l'accomplissement de ses devoirs, n'eût pas encore obtenu de sa ville natale un hommage qu'elle lui devait à tant de titres.

AMB.-FIRMIN DIDOT.

(1) Voyez Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*.
(2) Cette pierre n'existe plus; celle qui sert de seuil à l'une des portes latérales de l'église de Dreux, et sur laquelle on lit le nom de Rotrou (les prénoms sont effacés), ne saurait être la même qui recouvrait le corps du poëte, car la date mortuaire porte 1695. Elle ne peut donc se rapporter qu'à l'un des descendants de Rotrou, puisque sur les registres de la ville de Dreux l'inhumation de Rotrou est inscrite à la date du mardi 28 juin 1650.

LES TROIS ENTERREMENTS DE GUILLAUME LE CONQUERANT.

Guillaume le Bâtard, conquérant de l'Angleterre, prit, dans les dernières années de sa vie, un embonpoint qui porta un jour Philippe Ier, roi de France, prince enclin à la raillerie, à l'en plaisanter.

— « Quand donc Guillaume, dit Philippe, accouchera-t-il? »

— « Bientôt, fit répondre Guillaume, et, à mes relevailles, j'irai présenter pour cierges tant de lances à Philippe, que je le ferai bien repentir de sa plaisanterie. »

En effet, il ne tarda pas à entrer en campagne avec une puissante armée. Il ravagea le Vexin, prit Mantes et la réduisit en cendres. Mais là aussi se terminèrent ses exploits et sa gloire. Ayant eu, dans un certain passage, un fossé à franchir à cheval, il donna si rudement de la poitrine contre le pommeau de sa selle, qu'il en fut blessé grièvement. Il se fit d'abord porter à Rouen, capitale de son duché de Normandie, et ensuite à une terre nommée Hermentrude ou Hermentruville, que Richard, son aïeul, avait donnée à l'abbaye de Fécamp. Durant plus d'un mois, il éprouva de très-grandes souffrances, auxquelles il succomba enfin le 9 septembre 1087.

A peine Guillaume eut-il rendu le dernier soupir, que tout ce qui l'entourait, prélats, barons, officiers de sa cour, fut saisi d'un vertige si inouï, que l'historien Orderic Vital le qualifie de folie. Chacun courut s'enfermer dans son château pour s'y préparer à la défense, comme si la Normandie était menacée de l'invasion ou de toute autre calamité inévitable. La terreur gagna Rouen même dans un instant; elle y fut si générale et si grande, que la plupart des habitants se sauvèrent au loin. Ceux qui y restèrent n'y furent retenus que parce qu'ils ne savaient en quel lieu ils seraient plus en sûreté. Tous du moins enfouirent ce qu'ils possédaient de plus précieux, se croyant menacés des plus terribles malheurs.

Après la dispersion entière de la cour de Guillaume, les gens des conditions inférieures, qui, d'abord, avaient fui aussi, revinrent. Abandonnés sans frein à eux-mêmes, ils se livrèrent à tous les genres de désordres. Le château d'Hermentrude devint en un instant le théâtre d'une dévastation absolue. Le pillage de la vaisselle, des meubles, du linge, fut si audacieux et si complet, que le corps même du roi fut retrouvé à demi nu et dépouillé du linceul qui l'avait enseveli d'abord.

Au milieu de ce vertige universel et profond et dont l'histoire n'offre peut-être pas un autre exemple, et tandis que chacun apportait tous ses soins à se garantir d'un malheur imaginaire, personne ne pouvait songer et ne songeait en effet à son devoir obligé, qui était de pourvoir aux obsèques du roi. Le corps était donc depuis plusieurs jours sans sépulture, lorsqu'enfin un gentilhomme, nommé Herluin de Conteville, porté à cette action, dit l'historien du temps, *par sa bonté naturelle*, se chargea courageusement, *pour l'amour de Dieu* et *l'honneur de sa nation*, car il ne tenait au roi par aucun lien de parenté, du soin des funérailles de son souverain, et remplit ce pieux devoir à ses frais. Il rassembla au château d'Hermentruville les ecclésiastiques dispersés par l'impression de la frayeur publique. Il fit transporter le corps à Rouen, dans le prieuré, non de Saint-Georges de Boscherville, comme quelques copies fautives d'Orderic Vital le disent, mais de Saint-Gervais, *ad sanctum Gervasium*. L'archevêque de Rouen présida au service religieux. Mais ce prélat ayant ordonné que le corps serait porté à Caen pour être inhumé dans l'abbaye de Saint-Étienne, fondation du défunt, aucun officier de la couronne ne se présenta pour exécuter cette disposition. Il fallut que le généreux Herluin se chargeât encore de cette dépense, et elle fut très-considérable.

Le convoi se rendit par terre jusqu'au lieu où, depuis, fut bâtie la ville du Havre. Là, il fut embarqué et dirigé vers l'embouchure de l'Orne. A la nouvelle de cette translation, l'élite de la noblesse normande et tous les prélats de la province accoururent à Caen pour rendre au roi d'Angleterre les derniers devoirs et réparer, autant qu'il était en eux, la fâcheuse impression laissée dans tous les esprits par la scène extraordinaire d'Hermentrude. Le jour indiqué pour le débarquement étant venu, Gilbert, abbé de Saint-Étienne, accompagné de tous ses religieux, des prélats et des barons, alla processionnellement au-devant du convoi royal qui attendait au faubourg de Vauxelles, au bord de la rivière. On s'était remis en marche, on revenait plein de recueillement et de sécurité, on allait arriver à Saint-Étienne, lorsqu'un subit et violent incendie, dont on n'a jamais su la cause, se manifeste à la fois dans plusieurs quartiers de la ville et les consume en quelques heures. Soudain on se rappelle qu'un malheur semblable avait eu lieu à Westminster pendant la cérémonie même du couronnement de Guillaume, et qu'un grand nombre d'habitants avaient été dévorés par les flammes ou écrasés par les débris des maisons, et ce souvenir donne tout à coup naissance à une autre scène d'Hermentrude, dont, cette fois du moins, la cause est connue et en quelque sorte naturelle. On court sans savoir où l'on va, on gagne ou la prairie de Louvigny, ou les champs cultivés; chacun cherche son salut dans la fuite, et subitement la désertion est complète. Les religieux seuls se rallient, seuls ils arrivent à l'église, et seuls ils sont témoins de l'enterrement du roi, comme autrefois les prêtres de Westminster avaient assisté seuls aussi à son couronnement.

Cependant, un des effets de la confusion avait été d'empêcher que le dernier acte de la cérémonie funèbre ne reçût son exécution le jour même. Les religieux s'étaient bornés à déposer le cercueil sur la première marche du caveau qui était au milieu du chœur, afin de laisser aux prélats l'honneur de rendre le lendemain au défunt les derniers devoirs consacrés par l'Église en pareil cas, et qui consistaient dans un service solennel et la fermeture définitive du caveau.

L'assemblée, ce jour-là, ne fut pas moins nombreuse que la veille. L'incendie était éteint, les fuyards ralliés et la sécurité revenue. On pouvait croire tous les incidents épuisés; mais on était loin de compte! Sans le vouloir, Gislebert, évêque d'Évreux, en fit naître un de la nature la plus étrange. Ce prélat, qu'Orderic Vital surnomme *le Grand*, prononça une oraison funèbre, premier exemple en France de ces discours d'apparat, comme trois cents ans après (1389) l'évêque d'Auxerre en donna le second pour Duguesclin, dans laquelle oraison il s'attacha à relever les grandes qualités du roi Guillaume, sa valeur à la guerre, sa justice dans la paix et sa piété en tout temps. Mais il termina son oraison, qui décèle un talent remarquable pour l'époque, par une interpellation singulière dans la bouche d'un ministre de la religion parlant du haut de la chaire de vérité.

— « Que ceux-là se présentent, dit-il, qui croiraient pouvoir m'accuser d'exagération ou de mensonge ! »

D'abord quelques voix attestèrent que l'évêque avait été juste et vrai; puis un murmure général d'assentiment se fit entendre, puis enfin un silence profond s'établit dans l'assemblée. L'enterrement allait se consommer, lorsqu'un bourgeois de Caen, Ascelin, fils d'Arthur, perçant la foule, interrompit encore une fois la cérémonie par une allocution aussi véhémente qu'inattendue contre un acte de tyrannie du roi.

— « Haro ! s'écria-t-il d'une voix retentissante, haro ! je déclare devant Dieu que la terre où l'on veut déposer ce corps m'appartient légitimement. C'est un champ que Guillaume, n'étant encore que duc de Normandie, usurpa sur mon père par abus de puissance. Il ne lui en a pas payé la valeur quand il y fit bâtir cette abbaye. Je réclame ce champ, et, en vertu de la clameur de haro, je vous défends d'enterrer le corps du ravisseur dans mon héritage ! »

Que l'on se représente l'étonnement dont les témoins de cette courageuse protestation durent être saisis! Peu s'en fallut qu'il ne fût suivi d'une désertion nouvelle : du moins le service divin fut encore une fois suspendu, et un long silence d'anxiété succéda à l'explosion du premier mouvement de surprise. Aucun des fils du roi n'était présent à la cérémonie. Le prince Robert même, qui devait lui succéder au duché de Normandie, n'avait pu arriver à temps d'Angleterre, où il avait d'ailleurs des manœuvres à pratiquer afin d'en enlever la couronne à Guillaume le Roux, son frère. Personne ne le représentait aux obsèques, personne, par conséquent, n'était en droit de promettre pour lui le prix du champ envahi. On attendait donc avec inquiétude l'issue d'une action inouïe à cette époque. Ascelin cependant ne quittait pas le bord du caveau, bien résolu à ne point le laisser refermer avant d'avoir obtenu justice. Enfin les évêques et les barons, après en avoir conféré entre eux, lui offrirent en leur propre nom soixante sous pour le droit de la fosse, en lui promettant qu'on aurait égard à ses droits pour la propriété du terrain. A ces conditions, le hardi bourgeois se rend et consent à ce que le caveau soit fermé; mais comme tout devait être extraordinaire dans l'enterrement de Guillaume, ce n'était point une raison pour qu'il le fût aussitôt. Toutefois, les fossoyeurs descendent, ils atteignent avec peine les derniers degrés du caveau souterrain, parce que le corps du roi, quoiqu'il fût diminué de beaucoup pendant sa maladie, était encore d'une grosseur et d'un poids considérables. Le pied manque à l'un de ces hommes, le cercueil lui échappe des mains, et, en retombant, crève, ainsi que le corps, avec explosion. La foudre, traversant les voûtes épaisses du temple et tombant sur les fidèles en prières, ne les eussent pas fait fuir avec plus d'effroi. Quelle cause produit donc un aussi étrange effet? Le bruit ne suffit pas pour en rendre raison. Non; mais il se dégagea tout à coup de ce cercueil entr'ouvert une puanteur si horrible, quoique Orderic Vital ait dit que le corps du roi avait été préparé par des embaumeurs, *pollinctores*, que chacun crut respirer la mort même. En vain l'encens de la cérémonie s'élevait en colonnes; en vain les parfums coulaient à grands flots, il fallait fuir ou mourir suffoqué. Aussi, ni la désertion d'Hermentrude, ni la désertion causée par l'incendie de la veille, ne peuvent être comparées à celle qu'occasionna cet extraordinaire événement. Pour la troisième fois depuis sa mort, Guillaume fut abandonné par le peuple et par les grands. Le clergé même, longtemps retenu par son caractère et par son devoir, fut, à la fin, contraint de suivre le torrent. Il abrégea ce qu'il restait de prières funèbres à réciter encore, et s'échappa de l'église par toutes les issues et dans le plus grand désordre. Enfin, lorsque le temps eut suffisamment fait perdre à la mauvaise odeur de son intensité, on revint; on fit glisser la pierre tumulaire sur l'ouverture du caveau, et tout fut décidément consommé. « Ainsi, disent les historiens du conquérant de l'Angleterre, un roi puissant et redoutable fut laissé nu sur le carreau de la chambre où il venait d'expirer, et fut dépouillé de son linceul par ceux mêmes à qui il avait donné la nourriture. Un des plus riches monarques de l'Europe fut redevable de la sépulture à la charité d'un de ses sujets. Le maître d'un grand empire manqua de terre pour recevoir son cercueil, ou, du moins, on la lui disputa. Enfin, un corps qui, naguère encore doué de vie, avait été l'objet de tant de soins délicats, porté à l'église à travers les flammes d'un incendie par un cortége effrayé, ne prend place dans sa dernière demeure qu'après avoir été, en quelque sorte, déshonoré par l'accident le plus inouï, le plus honteux. Leçons mémorables pour ceux qui estiment les avantages matériels et précaires de ce monde plus qu'ils ne valent réellement, et qui ne cherchent point à obtenir, en mettant un frein à des appétits sensuels, à des passions déréglées, des biens supérieurs mille fois aux délices d'une chair qui n'est que pourriture durant la vie, et qui ne laisse qu'une froide et vile poussière après la mort ! »

En montrant le corps de Guillaume le Conquérant abandonné trois fois avant son enterrement définitif, j'ai fait l'histoire de ses trois grandes humiliations. Je vais maintenant tracer en peu de mots celle de trois grands outrages qu'il eut à subir après sa sépulture.

Richard, son fils, lui avait élevé dans Saint-Étienne un monument funèbre consistant en un sarcophage de schiste noir posé sur quatre pilastres de marbre blanc, surmonté de la statue couchée du duc, et orné des ouvrages d'orfévrerie les plus précieux. Ce monument fut profané trois fois, et la première, chose remarquable, par des ministres de la religion. On raconte qu'un cardinal, un archevêque et plusieurs autres ecclésiastiques éminents, visitant la ville de Caen, en 1522, eurent le désir d'examiner l'intérieur du cercueil et en obtinrent la permission. Ils y trouvèrent le corps du prince : il était d'une force et d'une grandeur extraordinaires, et parfaitement conservé.

Si la circonstance de la parfaite conservation est vraie, elle confirme ce que dit Orderic Vital de l'embaumement, mais elle ne s'accorde plus avec la putréfaction que fait présumer la dernière scène de l'enterrement. Quoi qu'il en soit, on trouva aussi dans la tombe une table de cuivre sur laquelle était gravée une inscription que, par son style, on peut croire postérieure au monument, et que voici :

Je, Guillaume, prince tres-magnanime,
Duc de Neustrie, pareil à Charlemaigne,
Passay la mer par un doux temps de sust
Pour conquester toute la Grande Bretagne;
Puis deployer fis mainte noble enseigne
Et dresser tentes et pavillons de guerre,
Et ondrier fis comme fil d'araigne
Neuf cent grands nefs. Sitost qui euz pied à terre,
Et puis en armes de là partis grand erre
Pour coups receuz au doublé roi Herault (Harold),
Dont, comme preux, j'eus toute la deferre,
Non pas sans dur et merveilleux assault.
Pour bien jouter le desloyal ribault,
Je mis à mort et soixante et sept mille
Neuf cents dix-huit, et par ainsi d'un sault
Fuz roi d'Anglois, tenant toute leur isle.
Or n'est-il nul, tant soit fort et habile,
Qui, quand c'est fait, apres ne se repose?
Mors m'a defaict, que suis-il? cendre vile :
De toute chose on jouit une pose.

Après cette première violation de la paix du tombeau,

excusable jusqu'à un certain point, en ce qu'elle n'eut pour motif qu'un simple mouvement de curiosité, il en vint une qui est bien autrement criminelle. En 1562 les huguenots, qui allaient détruisant par toute la France les monuments les plus sacrés de la religion et les plus chers à la gloire nationale, détruisirent en particulier tout ce qu'il y avait de précieux dans l'église et dans l'abbaye de Saint-Étienne, et ils le firent avec une telle fureur, ***qu'il n'en resta rien, excepté les murs***, dit un procès-verbal dressé quelques mois après la profanation. La tombe de Guillaume fut brisée, son cercueil ouvert de nouveau et ses ossements dispersés. Debras, auteur contemporain, qui a été témoin de ces horreurs, et qui ne les a décrites qu'en partie « parce « que, dit-il, si je voulais décrire et référer par le menu « toutes les choses exquises qui furent démolies, brisées et « bruslées auxdits temples, un bon mois n'y suffirait », Debras a vu un os de la cuisse qui était plus long de quatre travers de doigt que ceux des hommes les plus grands qu'il ait connus. Sans doute cet os faisait partie de ceux que l'on put rassembler après l'événement, et qui furent replacés dans un monument fort simple qu'on érigea de nouveau, et qui subsista jusqu'à nos jours.

Enfin 93 vint : c'est dire que la tombe de l'illustre duc de Normandie fut violée pour la troisième, mais pour la dernière fois, car elle le fut si absolument, que tout en a péri pour jamais, marbre, cercueil, ossements.

On peut presque pallier l'action des curieux de 1522 ; on peut atténuer celle des fanatiques de 1562, en faisant remarquer que, ramassis impurs de toute la France hérétique, ils n'étaient pas du moins exclusivement Normands ; mais qui pourra jamais sur terre absoudre les Normands qui, en 93, portèrent leurs mains sacriléges sur les restes inanimés du héros de leur province, du glorieux père de leur patrie?

Ici finit l'histoire du corps de Guillaume le Conquérant. En fut-il jamais un qui ait été plus agité et durant sa vie et après sa mort? En fut-il un qui ait péri avec un concours de tant de circonstances criminelles?

REY.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE DE 1844.

Depuis quinze ans, la broderie en tapisserie est devenue une occupation favorite, une mode élégante, un goût universel. La coquetterie, la charité, l'industrie s'en sont emparées. C'est une contenance si gracieuse dans le boudoir ; c'est un tribut si doux à payer aux loteries que la bienfaisance multiplie autour de nous ; c'est une spéculation productive pour les aiguilles laborieuses qui achèvent l'ouvrage commencé par de jolies mains paresseuses. Dans le sein des familles, c'est le travail ou plutôt l'amusement de la veillée. On brode des tapis, des coussins, des buvards, des pelottes, des sous-lampe ; dirons-nous même des bretelles, ou pis encore, des porte-cigares, avec un air discret, en vue d'une fête prochaine ou de l'inévitable jour de l'an. Les enfants y mettent un air de mystère ; les papas ou les frères font semblant de ne pas deviner. Dans les loteries charitables, la galanterie des habitués d'un salon s'empresse de couvrir d'or (d'un or qui soulagera des misères) les ouvrages tombés de la main d'une maîtresse de maison, à qui l'on témoigne ainsi un respect dont profitent les malheureux. Des mains augustes ne dédaignent pas elles-mêmes ce moyen de bienfaisance, et nous savons ce que ces délassements gracieux rapportent aux pauvres de toutes les villes qui obtiennent une de ces royales faveurs.

Depuis quinze ans aussi, l'on se plaignait de la mauvaise construction des métiers à tapisserie. Le luxe les embellissait pour les grandes maisons, mais il ne les rendait pas plus commodes. C'était toujours, pour de faibles mains, une véritable fatigue que de monter et de démonter sans cesse le canevas, de faire mouvoir tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, de grosses et lourdes vis, de coudre et de découdre continuellement. Dans les salons, c'était une peine rebutante ; dans les ateliers, c'était une perte de temps considérable, et le temps est la richesse de l'ouvrier.

L'inventeur du métier nouveau, dont nous offrons ici le dessin (l'inventeur, c'est une demoiselle), impatientée elle-même des difficultés que lui opposait l'ancien métier, avait résolu de les vaincre. Elle y a réussi. Aujourd'hui, grâce à un mécanisme aussi ingénieux que simple, ce *Métier* nouveau (qui s'annonce sous le nom de *Métier parisien*, et que tous les départements, tous les pays adopteront comme *le filoir*), ce métier perfectionné permet de monter et de démonter l'ouvrage avec promptitude et facilité ; de tendre la toile ou le canevas dans le sens de la largeur et de la longueur, par le simple mouvement de manivelles légères ; et, par un autre procédé encore, il présente un support pour le modèle, et un cadre à quadrilles pour reproduire et pour nuancer un dessin donné. Les perfectionnements dont il s'agit s'adaptent également à de grands métiers ou métiers à pieds, ou à de petits métiers à la main, que l'on fixe à volonté sur le bord d'une table ou de tout autre meuble.

Expliquons ces procédés le plus clairement possible, sans effrayer les dames des détails de la description contenue dans le brevet dont nous avons pris connaissance. Soyons simple comme le métier lui-même ; sa simplicité est son premier mérite, c'est celui de toutes les idées vraies.

L'espace qui doit recevoir le canevas est fermé dans sa longueur par deux cylindres, de petit diamètre, aux extrémités desquels se trouve une vis. Par l'effet d'une légère pression exercée sur cette vis, les deux cylindres se séparent, et, dans toute l'étendue de leur partie inférieure, présentent de petites pointes sur lesquelles on fixe le canevas. Les cylindres refermés, on enroule indifféremment sur l'un des deux, au moyen d'une petite manivelle, la partie du canevas déjà brodée, ou à broder plus tard. Si le canevas a peu d'étendue, l'enroulement est inutile ; c'était peut-être aussi inutile de le dire, mais nous voulons être clair. Maintenant, pour tendre le canevas de droite à gauche, le procédé n'est pas plus compliqué. Deux petites arêtes en cuivre sont fixées dans les deux autres montants du parallélogramme que forme le métier. A ces arêtes viennent se rattacher de petites cordes de soie dont il est toujours possible d'augmenter ou de diminuer la longueur, et qui sont terminées par de légers crochets, ayant pour fonction de tendre le canevas dans la direction des arêtes.

Ce que les dames comprendront bien d'abord, c'est qu'elles n'ont plus à dépenser leur force ou à fatiguer leur faiblesse pour faire mouvoir des vis grossières ; car pour tendre l'étoffe qu'elles vont broder, elles tourneront la petite manivelle sans se déranger. Ce n'est pas tout, l'inventeur (toujours le même) a imaginé un accessoire qui permet à la broderie de se rapprocher de plus en plus du modèle qu'elle reproduit, et de nuancer les couleurs avec une admirable précision. On traçait habituellement sur le dessin colorié, des quadrilles de dimensions diverses, afin de diriger les yeux de la brodeuse, et le choix de ses couleurs. C'étaient autant de dessins perdus après avoir été copiés. Mais pour conserver intacts tous les dessins imaginables après les avoir reproduits, l'inventeur a fait disposer des quadrilles de plusieurs dimensions, sur un papier transparent qu'on adapte au dessin colorié, en le super



Pupître du métier parisien.

posant. C'est le moyen d'obtenir une reproduction exacte, sans gâter un dessin. La superposition du papier est assurée par un cadre léger qui surmonte lui-même le métier à la hauteur des yeux de la brodeuse. Ajoutez à ces excellents procédés, une pelotte pour placer les aiguilles, une petite coupe pour recevoir les ciseaux et le dé; et rassemblez tout cela, sous une forme gracieuse, élégante, artistique; voilà le *Métier parisien*, qui deviendra le *Métier français*, le *Métier européen.*

Le *Musée des Familles* devait se hâter d'annoncer cette jolie invention dont les *familles* voudront profiter. Nous nous sommes empressé d'en faire prendre le dessin au nº 3376 de l'Exposition des produits de l'Industrie, galerie de l'Ouest. Les veillées auront besoin du *Métier parisien*, comme de nos *Lectures du soir;* C'est un agrément pour les dames qui brodent par plaisir, ce sera bientôt un avantage pour les ouvrières qui brodent par devoir. Aujourd'hui, c'est un meuble élégant, car les premiers modèles sont exécutés avec coquetterie pour les salons; plus tard ce sera une nécessité et un bienfait pour les ateliers.

Les premiers modèles de ce métier ont déjà produit de jolis ouvrages qu'on admire à l'Exposition; grâce au transparent rayé, les fleurs de Redouté sont copiées avec des nuances que n'admettait pas l'ancien système. Il y a là des bouquets qui tromperaient, à distance, les admirateurs des guirlandes de Saint-Jean. Mais le mérite s'en efface pour nous devant celui de l'invention utile du *Métier*, du *Métier Parisien*, que nous signalons à toutes les dames comme un des produits de l'Exposition qu'elles doivent rechercher et désirer le plus...., après les cachemires.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 AVRIL AU 12 MAI.)

L'école de peinture française se trouve, depuis quelques années, en proie à deux ou trois sectes, qui comptent dans les ateliers, et surtout dans la presse, des adeptes pleins de ferveur. Ceux-ci se livrent sans réserve à une polémique ardente qui se manifeste par une partialité absolue et par un parti pris violent d'exclusion. Tout ce qui n'est point pour eux est contre eux; hors de leur voie, il n'y a point de salut artistique.

Cependant, il faut bien le reconnaître, rien n'est funeste à la peinture comme l'esprit d'école. On n'arrive à la supériorité que par l'individualité, l'originalité ou l'innovation. Marcher à la suite d'un chef, sur un terrain battu et dans une voie frayée, ne saurait exciter l'intérêt et mener au génie. Sans contredit, en fait d'art surtout, il vaut mieux se placer le premier dans une bicoque, que de rester le second dans Rome... Et cependant on voudrait que tous entrassent dans cette Rome banale, placée, par chacun, à son gré, sur une carte imaginaire.

A entendre les coloristes, M. Ingres, sa suavité de contours et sa pureté de dessin sont autant d'erreurs : en revanche, les sectateurs de M. Delacroix rejettent violemment l'auteur de *la Vierge à l'hostie;* ils ne s'accordent que pour dire anathème sur l'ineffable poésie d'Ary Scheffer, sur la brillante facilité d'Horace Vernet et sur la puissance calme de Paul Delaroche. Avec un pareil système, Rubens et Rembrandt ne seraient plus admis de nos jours, et une foule d'enthousiastes diraient, de Téniers, comme autrefois Louis XIV : « *Loin de moi ces magots!* »

Car il faut le remarquer, chacun des partis se sert de la même expression, et adresse à ses antagonistes le même reproche: ils proclament également le *haut style*, dont ils se reconnaissent exclusivement le secret et dont ils refusent les plus légères notions à leurs adversaires.

Le moindre inconvénient de cette méthode, a été d'écarter du Salon tous les artistes qui s'étaient conquis de la célébrité par de longs et brillants succès. Découragés en présence d'une injustice flagrante, attaqués sans merci et sans dignité, réduits souvent à subir des invectives, ils ont laissé l'arène à ceux qui devaient encore gagner leurs éperons, et se sont contentés d'exposer, chez eux, des tableaux, que la foule est venue y visiter avec empressement; protestant ainsi contre l'injustice qui frappe d'ostracisme, dans les expositions publiques, les œuvres qui font la gloire de la France.

L'auteur de ces notes l'avoue humblement, il ne saurait prendre sa part d'un tel fanatisme. Comme il l'a déjà dit, il ne connaît, en matière d'art, que le bon et le mauvais. Raphaël ne l'empêche pas d'admirer Rubens; malgré l'émotion qu'il éprouve à contempler une toile du Poussin, il ne dédaigne point d'égayer ses yeux devant la peinture piquante de Watteau ou le laisser-aller voluptueux de Boucher lui-même, quelle que soit l'infériorité de son génie. Une œuvre, empreinte d'un cachet original, ne réunit-elle point toujours plus d'attrait et de mérite qu'une imitation, si parfaite qu'elle soit? Les chansons de Béranger ne valent-elles pas mieux que les poëmes de M. Parceval de Grandmaison?

Malgré la simplicité des idées qui viennent d'être formulées, peut-être y a-t-il un peu de courage à les exprimer franchement. Elles se trouvent dans la pensée de tous et sortent rarement de quelques lèvres. C'est avec ce sentiment de bonne foi et cet esprit d'impartialité que nous allons rapidement passer en revue les tableaux qui composent l'exposition de cette année.

Lorsqu'on entre dans le grand salon carré, réservé d'ordinaire aux œuvres les plus capitales, le regard, ébloui, cherche d'abord à se fixer sur un de ces centaines de tableaux qui miroitent de toutes parts sous les reflets de la lumière, et dont les couleurs se heurtent et se confondent dans une sorte de chaos. Peu à peu l'œil s'habitue à cette confusion et cherche un ouvrage sur lequel il puisse se reposer.

C'est d'ordinaire au tableau de M. Saint-Jean qu'il s'arrête; cependant, les fruits de cet artiste sont peut-être inférieurs aux fleurs exposées par lui l'année dernière. Ils manquent un peu d'air; peut-être encore les tons rouges s'y trouvent-ils multipliés : raisins rouges, figues rouges, fraises rouges, pêches nuancées de rouge, pavots d'un rouge sombre. Il en résulte pour l'ensemble une certaine monotonie, et comme il y a encore uniformité dans la manière de peindre, cette monotonie devient par là un défaut plus remarquable.

Au-dessus du tableau de M. Saint-Jean, se trouve un portrait de M. le duc de Nemours par M. Winterhalter. Il faut bien en faire l'aveu, le talent de M. Winterhalter ne va point en progression. Le portrait de M. le duc de Nemours est indigne de l'artiste à qui l'on doit le *Décaméron* et le beau portrait de la reine. Faible de ton, incorrect de dessin, il n'a même pas le médiocre mérite d'une ressemblance réelle.

Parmi les tableaux, de genres différents, dus à M. Biard et qui se trouvent dispersés dans les diverses galeries du Salon, il faut citer, en première ligne: *le Roi visitant la garde nationale dans la soirée du six juin.* Les effets de lumière y sont admirablement étudiés et rendus avec une originalité et une hardiesse extrêmes. L'attitude de la figure du roi n'est point heureuse, et ce détail nuit à l'ensemble, plus qu'on ne pourrait le dire. En revanche, jamais on n'a reproduit avec plus de vérité la transparence des eaux et la solitude du nord que dans *la Baie de la Madeleine. L'Appartement à louer* et *les Inconvé-*

nients d'un voyage d'agrément rappellent la manière fine et l'esprit caustique de Wilkie.

Il est peu de toiles dont on ait parlé autant que du portrait de la princesse B......, par M. Lehmann. L'étrangeté de cette figure pâle, enveloppée dans une sorte de suaire blanc, attire tous les regards et produit un étonnement véritable. Disons-le avec regret, on ne retrouve point, dans cette étude, la sévère correction de dessin que l'adepte de M. Ingres doit à son maître. Les plis de la draperie manquent de souplesse, enfin, ce qui est plus grave, les mains paraissent mal dessinées, les attaches des articulations sont dépourvues de finesse et les doigts semblent hors de toute proportion.

Non loin de là, un portrait exécuté avec une grande simplicité, et signé d'un nom à peu près inconnu, réunit à d'immenses qualités cet attrait qui attire à la fois la foule et les artistes. M. Pérignon a surgi tout à coup et a pris rang parmi les plus habiles portraitistes qui honorent l'école française.

Un portrait de femme par M. Dubuffe père place le talent de ce peintre sous un aspect nouveau. La presse s'est montrée injuste pour M. Dubuffe, plus que pour tout autre. Ary Scheffer lui-même ne désavouerait point cette figure blonde et suave où se trouvent exprimées à la fois la candeur et la maternité. La couleur, pour manquer d'un peu de solidité, n'en réunit pas moins des qualités éminentes. Enfin, on reconnaît dans l'ensemble de cette œuvre une poésie qui, selon nous, constitue la première et la plus indispensable qualité d'un artiste: quel que soit l'instrument par lequel il exprime son idée, qu'il se serve d'un pinceau, d'une plume, d'un crayon ou d'un ciseau, la pensée doit toujours être préférée à l'exécution.

Bonheur et *Malheur*, de M. Gallait; l'*Idylle*, de M. Delandelle; l'*Entrée à Jérusalem*, de M. Muller; la *Sainte Elisabeth*, de M. Glaise; le *Saint Martin de Tours*, de M. Guermann Bohn; la *Descente de croix*, de M. Louis Boulanger; la *Vision de saint Ovens*, de M. Eugène Appert; des *Baigneurs dans les lagunes*, et la *Bienfaisance*, de M. Alophe Menut, sont des œuvres qui mériteraient une analyse sérieuse et auxquelles on ne peut nier de véritables éléments de succès.

Il en est de même de M. Chassériau et de son *Christ au jardin des Oliviers*.

Chargé de peindre la grande scène de la *Fédération*, M. Couder a peut-être manqué d'audace en abordant un sujet aussi difficile. Il s'est tiré de sa tâche avec habileté; voilà tout: l'ensemble général manque d'effet; les détails sont charmants; jamais on n'a prodigué plus de patience, de soin, de finesse et de coquetterie pour une toile de cette proportion. Chacune des deux ou trois mille figures qui se pressent dans ce tableau sont de petits chefs-d'œuvre.

Retenu longtemps loin de son atelier par la fatigue et par les souffrances, M. Ziégler a reparu, cette année, avec trois tableaux: *la Rosée, une Vénitienne* et *la Vierge aux neiges*. *La Vierge aux neiges*, traitée avec une grande simplicité, attire l'attention par la noblesse de la tête et par l'expression maternelle qui porte instinctivement l'immaculée Marie à couvrir de son manteau et à préserver du froid les pieds du divin enfant. Toutes les qualités de coloriste qui caractérisent M. Ziégler se retrouvent dans ce tableau, qui atteste une science profonde des ressources de la peinture.

L'amour de l'or a, cette année, appris au public le nom de M. Couture. Approchons: voici l'avare, et autour de lui un groupe de personnages; la beauté, le talent viennent s'offrir à celui qui préfère à leurs faveurs l'or amassé devant lui, et qu'il couve des mains et de l'œil. Derrière le thésauriseur se tient un démon qui rit, et de la présence duquel on s'explique difficilement l'utilité. On le voit, la composition du tableau de M. Couture a le grand défaut de n'être pas suffisamment claire et logique pour les yeux; l'exécution pèche aussi par un excès de vigueur et de fougue. Les figures des deux femmes manquent de ce charme inexprimable, de ce je ne sais quoi de lumineux, d'harmonieux et de doux qui est la grâce, à défaut de la beauté; faute capitale lorsqu'il s'agit de réaliser la lutte et la séduction. Cependant, après toutes ces critiques, on le reconnaît encore, le tableau de M. Couture laisse à l'esprit l'impression que font les œuvres sérieuses. Il a de la force, il a de la sève. C'est un pinceau qui dédaigne la surprise et l'artifice. Il peint franchement, il peint largement: la touche est sèche, elle mêle les couleurs sans les fondre, mais elle a, quand il lui plaît, des nuances charmantes et des tons d'une finesse parfaite. Seulement il reste toujours dans la gamme d'une palette sévère, comme l'atteste le vêtement du jeune homme et tout l'arrière-plan du tableau. Il y a aussi, de M. Couture, un portrait de jeune homme et une toile représentant la *Joconde* de l'Arioste ou de La Fontaine. J'aime moins cette petite toile. La peinture, dans ces proportions restreintes, demande plus de soin de détail et plus de fini. D'ailleurs, le jeune muletier assis sur la paille, et qui échange nonchalamment, avec Joconde, un regard d'intelligence, rappelle trop le sans-façon, le dessin et la couleur de Murillo. C'est un pastiche. Le portrait a de la beauté et présente un grand caractère.

A quelque distance de ce portrait, en voici un autre qui porte la signature d'un de nos premiers peintres de fleurs, de M. Chazal, dont on remarque, un peu plus loin, un charmant petit tableau de *Fruits dans un vase*. Cette œuvre, sagement peinte, correcte de dessin, solide de couleur, habilement disposée, réunit toutes les qualités nécessaires pour prendre rang parmi les tableaux de ce genre les plus remarquables.

Il nous faut maintenant marcher avec rapidité et nous borner à une simple énumération: *l'éducation de la Vierge* et *l'Enfant surpris par la marée*, de M. Beaune; *la Tentation de saint Hilarion*, par M. Papety; un *Paysage*, de M. Boissclier; *Diogène et Alexandre à Corinthe*, une *Sainte Anne*, de M. Bougenier; *la Prière du matin*, de M. Edouard Dubuffe; *le Repos en Egypte*, de M. Jules Duval Lecamus, et son *Chasseur perdu dans les montagnes*; le *Saint Sébastien*, de M. Etex; des études remarquables de chevaux, par M. Achille Giroux; le portrait équestre de M. le duc d'Orléans, par M. Alfred Dedreux; le *Chatterton*, de M. Fourau; trois jolies scènes de genre, par Mme Fanny Geefs, de Bruxelles, femme du célèbre statuaire; la *Récolte des pommes*, de M. Grenier, enfin, plusieurs tableaux de M. Gudin.

M. Gudin semble vouloir sortir de ses habitudes de peinture; il renonce aux scènes maritimes pour traiter des sujets tout à fait différents. *La mort de saint Louis devant Tunis*, et *l'incendie du quartier de Péra, à Constantinople*, font regretter que M. Gudin se laisse trop entraîner à la facilité de son pinceau et ne produise guère que des ébauches.

M. Dauzats a su reproduire, avec la vérité qu'il met habituellement dans ces sortes de sujets, la soumission d'El-Mokrany, kalifat de la Medjanah. Au pied de ruines romaines, épargnées par le temps depuis dix-huit cents ans, s'élèvent le camp français, et un fort qui domine la plaine et se confond à l'horizon parmi les montagnes et les nuages. Le général Galbois, entouré de ses officiers, reçoit El-Mokrany, revêtu d'un burnous rouge, et suivi de plusieurs autres chefs. Les figures sont traitées d'une manière piquante et groupées avec bonheur. La *Mosquée d'Alger*, rappelle les plus beaux intérieurs de M. Dauzats. Mais personne, sans contredit, n'a poussé plus loin l'art de peindre les intérieurs que M. Hipp. Sebron. La vue de la *Chapelle de Windsor*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, est un chef-d'œuvre de peinture, de perspective et d'effets de lumière.

M. Decaisne a exposé une *Education du Christ* et une *Prise de Marrah*. Nous préférons de beaucoup ce dernier tableau au premier.

M. Guignet est moins heureux dans les portraits de femme qu'il ne l'avait précédemment été dans ses portraits d'homme.

M. Jadin ne peint plus les chasses; ce sont à peine des maquettes informes, dont on ne peut entrevoir la pensée que de loin. De près, c'est un amas incohérent de couleurs. Un charmant paysage de M. Léon Fleury, par son contraste, rend encore plus étrange cette peinture inexplicable. On ne saurait reproduire la nature avec plus de naïveté et de franchise, que ne l'a fait cet artiste dans sa vue des *Environs de Saint-Maur*.

Citons encore avec éloge une *Vue du château de Pau*, par M. Justin Ouvrier; *le Chapelet*, de madame Emile Lagache; le *Couvent de Sainte-Scolastique*, et des *Souvenirs de Corse*, par M. Lapito; *la Bataille d'Ascalon*, par M. Larivière; *le Soir et la Rêverie*, par M. Emile Wattier, de charmantes esquisses de M. Tony Johannot, de petits tableaux de nature

morte, de M. Rousseau; *le Gué de Diouville*, par M. Mozin; *des Régates*, par M. Morel Fatio; *le Cheval blessé*, de M. Seigneurgens, et cinq ou six charmants paysages de Maréchal, entre autres une *Vue d'Auvergne* et une *Ville d'Egypte*, avec un effet de crépuscule. Citons surtout un paysage de M. J. Thierry; à une grande solidité de peinture, à une grande vérité d'aspect, ce jeune artiste réunit un charme extrême de faire et beaucoup de poésie.

L'Ecole hollandaise et belge a été représentée à Paris par plusieurs artistes. On a pu se convaincre de nouveau que le talent de M. Verboeckoven, si remarquable dans les tableaux de chevalet, se sentait mal à l'aise quand il avait à se développer sur une toile de vaste dimension. Ses *Taureaux italiens* sont secs, manquent d'effet, et laissent à désirer plus d'harmonie. En revanche, on ne saurait peindre rien de plus charmant que le *Jeune Taureau et la Génisse* et *l'Intérieur d'une étable*.

M. Verheyden, d'Anvers, dans deux tableaux de genre, a reproduit des scènes flamandes de manière à rappeler le faire des anciens maîtres: *le sen en kan niet nayer* surtout, est un petit chef-d'œuvre.

M. Reckers, peintre de fleurs et de gibiers, doit prendre place entre Saint-Jean et Chazal.

M. Willems, plein de vérité dans *la Fête des Arbalétriers* et dans *la Visite à la Nourrice*, se montre également heureux en reproduisant la grande scène du *Vengeur*.

M. Slingeneyer n'est point resté au-dessous de sa tâche; enfin, malgré la vérité qu'il a su mettre dans sa *Vue de Hollande*, nous reprocherons un peu de pâleur à M. Schelfhout, de La Haye.

Voici notre rapide revue du Salon qui touche à sa fin: ne terminons point cependant sans répéter ce qu'on redit tous les ans des miniatures de madame de Mirbel et de M. de Pommeyrac, que ces deux artistes se font remarquer par plus de perfection encore.

— Un de nos célèbres compositeurs vient de mourir. Henri Montan Berton était né à Paris vers 1767. Son père, après avoir été directeur de l'Opéra, exerçait depuis longtemps les fonctions de chef d'orchestre, et c'est lui qui monta les principales œuvres de Gluck, de Piccini et de Sacchini. A quinze ans, Berton fut admis déjà comme violon à l'Opéra. Il eut Rey pour premier maître de composition; celui-ci ne trouva que fort peu de dispositions à son élève, et déclara qu'on n'en ferait jamais rien. Ce jugement ne put éteindre l'ardeur du jeune artiste; il se procura un livret d'opéra, et se mit à en composer la musique. A peine ce travail fut-il achevé, que des doutes vinrent l'assaillir. Ne s'abusait-t-il point sur sa vocation? avait-il réellement le feu sacré? Il confia son manuscrit à Sacchini; celui-ci ne partagea pas un instant l'opinion de Rey; il comprit tout l'avenir du jeune musicien, et se fit un bonheur de l'éclairer de ses leçons.

Peu de temps après, Berton, à peine âgé de dix-neuf ans, fit entendre, au Concert spirituel, des oratorios et des cantates de sa composition: il donna ensuite à la Comédie-Italienne son premier opéra, intitulé *Les Promesses de mariage*.

Lorsque le Conservatoire fut organisé, en 1795, Berton y fut appelé comme professeur d'harmonie, et plus tard comme professeur de composition. En 1807, il fut nommé directeur de l'Opéra-Buffa. Il ne conserva cette place que jusqu'en 1809, époque où il entra à l'Opéra comme chef du chant, fonctions qu'il remplit jusqu'à la fin de 1815.

Il est trois ouvrages de Berton qu'on peut citer en première ligne et comme dignes de figurer au nombre des chefs-d'œuvre de toutes les écoles: ce sont: *Aline, Montano* et le *Délire*. Le génie du maître s'y montre sous les aspects les plus variés: le temps n'a rien ôté à leur immense mérite. Beaucoup d'opéras de Berton renferment des parties fort remarquables; aucun ne forme un tout aussi complet que ces trois ouvrages. Plusieurs, d'ailleurs, n'ont pas été publiés, et quelques-uns n'ont obtenu que peu de succès; car Berton n'était pas heureux dans le choix de ses poëmes. Ce malheur était dû à l'extrême bonté de son caractère, et à une bienveillance qu'il poussait quelquefois jusqu'à la faiblesse, tant il lui en coûtait d'affliger un auteur en lui refusant son poëme.

Peu d'artistes ont eu une vie plus active que Berton; on a vu qu'il s'était mis à composer dès l'âge de quinze ans, et il ne donna son dernier ouvrage qu'en 1827.

Depuis cette époque, il partagea son temps entre ses élèves et les travaux de l'Institut, dont il se trouvait presque exclusivement chargé, depuis la mort de Lesueur. Berton était, nous l'avons dit, de la fondation du Conservatoire; il y comptait quarante-neuf années de services comme professeur.

C'est depuis 1830 seulement qu'il avait été nommé officier de la Légion-d'Honneur. Du reste, il ne possédait d'autres revenus que les émoluments de sa place de professeur au Conservatoire et de membre de l'Institut. Depuis vingt ans son répertoire ne se jouait plus: le pauvre vieillard ne pouvait se consoler de sa gêne que par le souvenir de sa gloire.

Après une longue et douloureuse maladie, il vient de s'éteindre en ne laissant à sa veuve d'autre héritage qu'un nom célèbre.

— Chaque jour voit éclore un nouveau volume de poésie, et presque toujours le poëte sort de la classe des ouvriers. A mesure que l'enseignement pénètre jusqu'à eux, les ardents néophytes répondent à ce bienfait par un hymne de reconnaissance. Tel est encore le volume publié par M. Claudius Hebrard, sous le titre d'*Heures morales et poétiques de l'ouvrier*. Ce livre peut se résumer par quatre mots: la *famille*, l'*atelier*, la *patrie* et l'*église*. C'est une œuvre pleine d'épanchements du cœur; une sensibilité profonde, quoique sans exagération, s'y unit à un esprit élevé et à une imagination gracieuse. Parfois une plainte s'échappe des lèvres du poëte; mais bientôt la résignation, ranimée par la foi, vient étouffer ces gémissements et les remplace par un hymne. Citons quelques vers:

Mon Dieu, rends au pays plus d'un ancien usage,
Dont nous pleurons de voir se perdre l'héritage.
Rends-nous ce temps heureux où la simplicité
Environnait les mœurs de tant de pureté.
Bienheureux mille fois ceux qui toujours fidèles
Gardent ces souvenirs, traditions si belles
De probité, d'honneur, d'ordre, de piété,
D'invincible valeur, de noble dignité.
Bienheureux mille fois ceux qui voient à leur table
Venir encor leur père au front si respectable;
Et qui, pour l'écouter, vont près de lui s'asseoir,
Quand on se réunit au coin du feu, le soir;
Quand nos mères, nos sœurs, au flambeau qui vacille,
Font tournoyer l'aiguille ou le fuseau docile.
Bienheureux mille fois l'homme sage et loyal
Qui comprend les douceurs de l'amour filial;
Qui, dans ses pas tremblants, guide un nouvel Homère
Ou soutient dans ses maux un nouveau Bélisaire;
Qui sur la tombe aimée entretient quelques fleurs
Et vient les arroser de prière et de pleurs.
Bienheureux mille fois l'homme dont la sagesse
D'aimer et d'être aimé comprend toute l'ivresse,
Qui, liant au passé le présent, l'avenir,
Ne vit que d'espérance et que de souvenir.
Toute la vie est là! comme aussi toute gloire.
Plus d'un grand peuple a dû sa place dans l'histoire
A ce respect qu'offrait, mêlé de tant d'égards,
Le fils à ses parents, le jeune homme aux vieillards
Ah! malheur au pays où le passé s'efface,
Après avoir laissé si glorieuse trace;
Où les liens du cœur, affaiblissant leurs nœuds,
N'unissent plus les fils et les parents entre eux!

— L'art et l'industrie font sans cesse de nouveaux progrès; ils produisent des résultats qui tiennent du merveilleux. Déjà on était parvenu à rendre le verre malléable et à le tisser en étoffes. Voici venir aujourd'hui M. Lambourg, qui oblige cette matière fragile à prendre les formes les plus variées et les moins compatibles, en apparence, avec sa nature. Dans l'exhibition qu'il vient de livrer à la curiosité publique, on admire des lions, des ours, des panthères de grandeur naturelle, dont les poils s'agitent au moindre souffle, et qui sont construits entièrement en verre, sans le secours d'aucune autre substance. Mais, ce qui déconcerte surtout, ce sont les fleurs: l'œil est trompé complétement: la rose, le réséda, le forget-me-not, le bluet, se balancent sur des tiges souples, avec leurs corolles, leurs pistils et leurs étamines, imités avec un art qui produit une illusion véritable. M. Lambourg travaille sous les yeux des spectateurs, et donne ainsi, par son adresse et par les procédés qu'il a su se créer, le secret de l'art qu'il a inventé.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

Fleurs par M. Saint-Jean, de Lyon.

(EXPOSITION DE 1843.)



DE QUELQUES PEINTRES DE FLEURS.

Un des collaborateurs du *Musée des Familles*, M. Boitard, a écrit sur les fleurs, comme botaniste, tout ce que comporte le cadre de cette revue. Il ne nous reste donc qu'à dire à nos lecteurs que les plus belles fleurs, à l'exception des œillets, viennent du Levant et se sont acclimatées pour la plupart, avec facilité, dans notre latitude. Les renoncules, les tubéreuses, les narcisses, les hyacinthes et les anémones sont originaires de Constantinople.

C'est aux jardiniers hollandais, encouragés par les riches florimanes de ce pays, qu'on doit les fleurs doubles, cette conquête de l'art sur la nature. Ce sont eux aussi qui ont trouvé le moyen de panacher les tulipes et les œillets.

La Hollande a, du reste, acquis des titres plus sérieux, en produisant les premiers et les plus célèbres des peintres de fleurs.

Longtemps les fleurs ne furent regardées, dans l'art de la peinture, que comme des accessoires qui ne valaient pas la peine d'être étudiées sérieusement et qu'il suffisait de reproduire d'une manière vague, qui rappelât à peu près leur forme et leur couleur.

Les premiers qui aient véritablement excellé à les peindre, sont sans contredit Mignon, van Huysum et Rachel Ruisch.

Abraham Mignon, quoique d'origine hollandaise, était né à Francfort, d'un négociant que des spéculations commerciales avaient amené dans cette ville. De retour à Amsterdam, le négociant eut le malheur de perdre toute sa fortune par le naufrage de plusieurs vaisseaux, et se vit réduit à la plus grande misère. Un peintre de ses amis, Jacques Murel, éleva le petit Abraham Mignon. Quoique l'enfant ne comptât encore que sept ans, il devint bientôt le favori de Murel. Malgré son extrême jeunesse, il dessinait avec un goût extrême, et se faisait remarquer en outre par son goût passionné pour les fleurs. Le père adoptif d'Abraham développa ce goût avec beaucoup de sollicitude, et ne lui permit de montrer en public ses tableaux qu'après dix-sept années d'un travail persévérant et éclairé.

Les ouvrages de Mignon acquirent de suite une grande réputation et furent recherchés par tous les riches amateurs de la Hollande, qui joignaient, la plupart, au goût de la peinture, la passion des fleurs.

Dès que Mignon commença à se créer une position honorable de fortune, il s'empressa d'aller la partager avec sa mère, qui habitait Wedzlar; il l'entoura des soins les plus tendres jusqu'à sa mort, qui arriva en 1637. Ce fut seulement alors qu'il consentit à se marier, et qu'il épousa une femme jeune, belle et riche, dont il eut deux filles.

Abraham Mignon mourut en 1676.

Cet artiste peignait avec vérité et chaleur les fruits et les plantes. Ses fleurs ont de la grâce, et sa touche facile leur donne de la légèreté.

Jean van Huysum, né à Amsterdam, le 5 avril 1682, de Juste van Huysum, peintre de fleurs lui-même, était l'aîné de quatre frères qui, s'occupant tous de peinture, avaient fait de la maison paternelle une espèce de magasin où les amateurs pouvaient se procurer, en tableaux de paysage ou d'animaux, de figures, d'ornement ou d'architecture, tout ce qui peut servir à la décoration des appartements.

Jean ne se borna pas à un métier qui n'eût contribué que faiblement à sa réputation. Lorsqu'il eut acquis la maturité de l'âge et que, maître de son temps, il put s'abandonner à ses goûts, il se livra tout entier à cette exacte imitation de la nature, qui seule pouvait le conduire à la perfection de son art. Il étudia les ouvrages de Mignon et de David de Heem, reconnus jusqu'alors pour les premiers dans l'art de peindre les fleurs; il les imita dans la richesse et la vivacité des nuances, dans la précision de la touche; il les surpassa bientôt dans l'art de disposer les objets, de grouper les ombres et les lumières, d'obtenir l'effet général de l'accord et de l'opposition des teintes les plus fortes ou les plus harmonieuses; il se fit remarquer enfin par la suavité, la grâce et le moelleux de son pinceau. Ces moyens séduisants parurent tout à fait nouveaux et firent une grande sensation parmi les amateurs, car on ne pensait pas que le talent d'un peintre de fleurs pût aller au delà de l'imitation individuelle des productions de la nature. Ceux qui s'occupaient particulièrement de la culture des fleurs s'empressèrent d'offrir à l'artiste les modèles les plus beaux et les plus rares. C'est que son pinceau semblait non-seulement les faire revivre, mais encore leur prêter un nouvel éclat, un nouveau charme. Aussi les hommes les plus distingués par leur rang ou leur richesse cherchèrent-ils à se procurer des ouvrages de Jean van Huysum, et le prince Guillaume de Hesse fut un de ses premiers et de ses plus zélés protecteurs. Il lui commanda plusieurs tableaux qu'il paya généreusement. Mais c'est en France que le mérite de ce grand peintre avait été plus justement apprécié, et c'est de là que sa réputation, bien établie, se répandit dans les principales cours de l'Europe. Le comte de Marville, envoyé de France, acheta pour lui deux de ses tableaux, deux autres pour le duc d'Orléans, et paya pour chacun 1,200 florins de Hollande. Le prix des ouvrages de van Huysum, quoiqu'ils devinssent nombreux, ne fit qu'augmenter de jour en jour; mais les faveurs de la fortune ne ralentirent ni son zèle ni ses soins dans l'exécution de ses chefs-d'œuvre.

Vers la même époque, il fit dix tableaux qui furent envoyés à Londres, et le prince de Hesse lui en commanda encore quelques autres. Le roi de Pologne, l'électeur de Saxe, le roi de Prusse, presque tous les princes d'Allemagne et les plus riches particuliers voulurent avoir quelque ouvrage de lui. Il y en eut même plusieurs d'exposés en vente publique; car nul autre artiste n'a joint une plus grande facilité à un fini plus précieux. Jaloux de la conservation de ses tableaux, van Huysum ne négligeait aucun moyen d'en assurer, par la préparation de ses couleurs, la

transparence et la solidité, l'un des principaux mérites des peintures de ce genre. Il paraissait faire un mystère de ses procédés chimiques ou du moins de sa manière d'opérer, soit pour l'ébauche, soit pour le fini de ses tableaux. Personne ne pouvait entrer dans son atelier lorsqu'il travaillait; ses frères même n'y étaient point admis. On dit qu'il ne voulut jamais avoir d'autre élève qu'une demoiselle Havermann, et que le talent de cette jeune artiste lui ayant donné de l'ombrage, il finit par la congédier.

Rien n'eût manqué au bonheur de van Huysum, si son repos n'eût été troublé par des chagrins domestiques, surtout par la mauvaise conduite de son fils. Devenu méfiant, sauvage, il s'éloigna du monde, qui parut enfin l'oublier, quoique ses tableaux fussent toujours recherchés avec le même empressement. Il mourut le 8 février 1749.

Jean van Huysum ne s'était pas seulement appliqué à peindre des fleurs et des fruits; il a composé des paysages d'un bon style, ornés de figures agréablement dessinées et d'une touche ferme et spirituelle. Il a fait aussi plusieurs études au dessin et au lavis, qui ne sont pas moins estimées que ses tableaux.

Le Musée du Louvre possède quelques-uns des meilleurs ouvrages de ce maître; entre autres, deux superbes tableaux de fleurs, deux de fruits et quatre petits paysages.

Il faudrait tout un volume pour dire l'histoire de tous les peintres de fleurs qu'ont produits les Pays-Bas. Avant d'arriver à van Spaendonck, disons un mot de Rachel Ruisch, fille du célèbre anatomiste de ce nom, et qui seule, sans maître et sans que son père encourageât d'abord ses dispositions, s'enfermait dans sa chambre pour peindre en secret. S'apercevant, un jour, qu'une fleur rare avait été enlevée dans ses serres, Ruisch, soupçonna sa fille de ce larcin; il entra brusquement chez elle et la trouva occupée à peindre la plante précieuse.

Rachel Ruisch épousa, en 1655, un jeune peintre de beaucoup de talent: en devenant la femme de Juriaen Hool. Elle ne renonça point à son goût pour la peinture; elle se consacra à l'éducation de ses enfants, et sut faire marcher de front l'art et les devoirs de la famille. En 1701, elle fut reçue membre de l'académie de La Haye. L'électeur palatin lui donna le titre de peintre de la cour de Dusseldorf, et il voulut être le parrain de son premier enfant.

Rachel Ruisch mourut en 1750, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Ses tableaux réunissent au plus grand fini une vigueur surprenante et une couleur aussi éclatante que vraie. « Ses fleurs, ses fruits, ses plantes et ses insectes, dit Decamps, sont comme la nature même; on y serait trompé.»

Le rival de Rachel, le successeur de van Huysum et l'héritier de son talent fut encore un Hollandais. Gérard van Spaendonck était né à Tilbourg, trois années avant la mort de van Huysum. Il eut pour maître Herreyns, d'Anvers. Il ne comptait que vingt-quatre ans, lorsqu'il vint chercher à Paris une réputation qu'il n'espérait plus conquérir dans sa patrie. Il se fit connaître d'abord comme peintre en miniature; et les ressources que lui procura ce genre lui permirent de cultiver celui dans lequel il voulait s'illustrer. Il se lia d'amitié avec Watelet, qui, pour le fixer en France, lui fit obtenir, en 1774, la survivance de la place de peintre en miniature du roi. La grande vogue de van Spaendonck date de cette époque. Il n'y eut personne à la cour qui n'eût sur sa tabatière un vase de fleurs de cet artiste. Les grands tableaux qu'il fit à la même époque attirèrent tous les regards, et l'admiration qu'ils inspirèrent ne connut plus de bornes. Tous les genres de mérite qui avaient fait la réputation des plus célèbres peintres de fleurs se retrouvent dans les productions de leur émule. Ils lui obtinrent, en 1781, l'entrée de l'Académie de peinture, et depuis lors, il n'y eut pas une exposition au Louvre sans que van Spaendonck y fît admirer quelque nouveau chef-d'œuvre.

Lorsque la révolution éclata, il trouva dans la place d'administrateur et de professeur d'iconographie au Jardin des Plantes, que lui confia le gouvernement de cette époque, un asile où il put exercer, sans danger, l'art dans lequel il avait mis ses seules jouissances. Il forma d'habiles élèves, auxquels il apprit non-seulement à copier la nature avec exactitude, mais à choisir, pour les objets qu'ils imitaient, les formes les plus heureuses et les plus élégantes. Nos manufactures, et en particulier celle de porcelaines de Sèvres, tirèrent un grand profit de ses leçons et de ses élèves. Lorsque l'Institut fut créé, il fut un des peintres appelés à former le noyau de la classe des beaux-arts. Dans toutes les séances il se fit remarquer par son assiduité, par la justesse de ses observations, l'agrément de son esprit, la douceur et l'amabilité d'un caractère parfaitement en harmonie avec le genre de peinture qu'il avait adopté. Peu de peintres d'histoire ont mieux entendu la composition, c'est-à-dire l'art de disposer les objets de manière à les faire valoir mutuellement sans opposition tranchée, et comme la nature elle-même les aurait arrangés. Sa couleur, pleine de fraîcheur et d'harmonie, est fine, légère et transparente, ses accessoires sont choisis avec goût, et, surtout, les fleurs ne leur sont jamais sacrifiées. Personne n'a mieux rendu le coloris des roses, le velouté des fruits, la forme et le port des différentes espèces de fleurs.

Ses ouvrages sont nombreux, et les plus riches collections se font gloire d'en posséder quelques-uns. Le Musée du Louvre en a quatre. Il faut citer surtout un vase d'albâtre fleuri, sur une console de marbre rouge, contenant des roses, des tulipes, des roses trémières, des reines-marguerites, une impériale, etc. Auprès du vase sont confusément jetés des ananas et des châtaignes revêtues de leur enveloppe, et une corbeille dans laquelle se trouvent des pêches, du muscat noir et des épis de maïs.

L'héritier de la gloire et du talent de van Spaendonck fut un Français : chacun a déjà nommé Redouté. Tous ceux qui l'ont connu ont apprécié la douceur et la bonhomie de son caractère; l'impératrice Joséphine disait que van Spaendonck était l'historien des fleurs, et que Redouté en était le poëte. Le mot ne manque pas de justesse et définit d'une façon piquante la manière des deux peintres.

Parmi les artistes qui se disputent l'héritage de Redouté, se trouve, au premier rang, M. Saint-Jean, de Lyon. Le *Musée des Familles* publie aujourd'hui la gravure du tableau exposé par ce peintre au Salon de l'année dernière, et il espère donner bientôt à ses abonnés la gravure de celui qui a été si généralement admiré au Salon de 1844.

KERRY-MOYAMÉE.



A l'ouest des monts Alleghanys, et au sud du grand lac Érié, sur le cours de l'Ohio, entre les 39e et 40e degrés de latitude, se trouve l'embouchure d'une grande et belle rivière, le Muskinghum. La magnifique contrée qu'elle parcourt forme aujourd'hui l'État de Washington, un des plus industrieux et des mieux cultivés des États-Unis. Il a été peuplé, après les guerres de l'indépendance, par les officiers et soldats licenciés de la ligue de Massachussets, et cette population est rapidement devenue une des plus aisées et des plus civilisées de l'Amérique septentrionale.

Si, voyageant dans ces pittoresques climats, vous prenez le bateau à vapeur à Marietta(1), et que vous remontiez le Muskinghum, débarquez à l'embouchure du Tuskaraway, car c'est là que s'est passée, en 1763, l'aventure étrange que je veux vous raconter. Le Tuskaraway est une petite rivière dont les bords fleuris sont aujourd'hui couverts de charmantes maisons de campagne, d'usines, de moulins, de villages et de villes très-commerçantes. Une des plus belles habitations du pays est celle de M. Willam Garakontié, un des riches propriétaires de la contrée. Cet aimable vieillard, âgé aujourd'hui de quatre-vingt-deux ans, a conservé toute la vigueur de l'âge mûr, et quand on l'en félicite, il répond, en souriant, qu'il le doit au sang indien mêlé au sang blanc qui coule dans ses veines. Et si vous êtes assez curieux pour faire une question à ce sujet, loin de regarder cela comme une indiscrétion, l'excellent M. Willam vous prendra par la main, vous conduira dans un endroit écarté de son magnifique parc, et vous montrera avec orgueil une vieille cabane d'écorce de bouleau, ombragée par un énorme et antique tilleul, le dernier fils des forêts, qui existe encore sur sa propriété parfaitement cultivée. De ce point de vue, il vous fera remarquer les immenses et belles cultures qui couvrent entièrement le pays, puis il vous dira :

— Il y a quatre-vingts ans, que c'était tout autre chose. Alors, la hache du bûcheron n'avait pas encore retenti dans les forêts vierges qui s'étendaient presque sans interruption sur toute une contrée encore ignorée des hommes blancs; là vivaient, au milieu de leurs bois, les Indiens indigènes, et ceux refoulés dans les déserts par la civilisation européenne. Mais déjà ces peuples, si nombreux lors de la découverte, avaient été décimés par deux fléaux apportés de l'ancien monde : la petite-vérole et l'eau-de-vie. Les derniers restes de ces nations, jadis si puissantes, s'étaient groupés derrière les pentes occidentales des Alleghanys, sur les bords de l'Érié, de l'Ohio, et surtout sur ceux du Muskinghum. Les tribus les plus connues étaient celles des Delawares, dont les villages étaient placés sur les rives les plus fertiles du Muskinghum ; des Senneccas, qui jadis faisaient partie de la terrible ligue des Mohawks ; des Wyandots, autrefois chassés des montagnes d'Ouasito par les Chérokés, et qui s'étaient retirés sur les rives du Sanduski; des Outawas, habitant aujourd'hui entre les lacs Huron et Michigan ; des Shavanèses, qui ont élevé leurs wigwhams dans les belles plaines arrosées par le Scioto et ses affluents; des Winebagos, dont la principale nourriture est le riz sauvage qui croît sur les bords de leurs lacs ; des Sandoukis, Munsys, Cagnawagas, Chikassaouws, Mingos, et autres tribus dont il ne reste aujourd'hui que le nom. Derrière leurs montagnes, longtemps ils vécurent dans toute la simplicité de leur nature sauvage, et conservèrent précieusement les traditions et les mœurs de leurs ancêtres ; mais la Providence avait décidé que leur dernier asile leur serait enlevé par leur faute, et ils ne purent éviter leur triste destinée.

Un léger circuit du Tuskaraway formait comme une sorte de petite baie autour de laquelle de jolies prairies étendaient leurs tapis verts et émaillés par les premières fleurs du printemps, car on était alors au quatorzième soleil de la lune des écureuils (1). Au fond de la baie, s'élevait la pente douce et boisée d'une colline formant comme le cadre rapproché, mais très-pittoresque, d'un paysage de l'aspect le plus gracieux, quoique un peu sauvage ; une sombre forêt de frênes (2), de chênes (3), de cèdres rouges (4) et de cyprès (5), fournissait le fond du tableau. Enfin, au milieu de la savane s'élevait un petit tertre naturel, ombragé par les plus beaux arbres du pays. Le magnolier (6) aux grandes fleurs verdâtres, aux fruits d'un rouge de corail, mêlait ses larges feuilles vernissées au léger feuillage de l'acacia (7) ; l'ikori, le pignut, le kesketomah et le shellbark (8) enlaçaient leurs branches rameuses et couvertes de noix trop ligneuses pour être mangées, mais dont les naturels préparent une boisson laiteuse et rafraîchissante ; le gordonia toujours vert (9), le stewartia à fleurs odorantes (10), ouvraient leurs jolies corolles blanches à travers les touffes vertes et grimpantes de la vigne vierge (11), qui s'accrochait à leurs troncs et pendait en longues guirlandes mollement balancées par la brise.

A travers l'épais feuillage de ce bosquet planté par la nature, on voyait se dessiner les toits de trois wigwhams indiens. La charpente de ces légères habitations consistait en quelques pieux longs de deux à trois mètres, solidement implantés dans le sol, portant, pour soutenir la toiture, des demi-cerceaux faits avec les branches longues et pliantes du chincanpin (12). Toute cette charpente était entièrement recouverte de larges bandes d'écorce de bouleau noir (13) fort proprement cousues, surtout dans la partie qui formait le toit, et les coutures étaient enduites de poix résine qui les rendait imperméables. La porte, faite de la même écorce, soutenue par un petit châssis de bois, battait contre deux traverses, dont une formait le seuil et l'autre le linteau. Dans le milieu du toit était une ouverture servant à la fois de fenêtre pour laisser pénétrer la lumière, et de cheminée livrant passage à la fumée d'un foyer placé au milieu de la cabane. De cette ouverture, pendait un bâton crochu, qui soutenait sur le feu un grand chaudron de cuivre. Le reste de l'ameublement consistait en quelques peaux d'ours roulées dans un coin, une carabine enjolivée de petites incrustations en os, quelques vases et ustensiles de bois, un sac de peau de loutre renfermant du vermillon, du blanc en poudre, divers petits objets ; et enfin on y voyait plusieurs piéges pour la chasse. On aurait pu aussi remarquer, pendu au plancher, un cerceau autour duquel étaient attachées quelques chevelures humaines dont la peau, peinte en rouge, avait été soigneusement tannée ; ce trophée d'un courage féroce annonçait que le wigwham appartenait à un guerrier.

(1) En descendant le cours du Muskinghum, tout près de son embouchure dans l'Ohio, on trouve à droite le fort Harmar, et à gauche, une sorte de petite presqu'île formée par le Muskinghum au sud-ouest, l'Ohio au sud-est, et le Duck-Creeck au nord-est. Sur le plateau d'une petite colline de la presqu'île, on a bâti, depuis une cinquantaine d'années, la jolie ville de Marietta, sur les ruines d'un ancien camp retranché annonçant qu'une antique civilisation avait existé en Amérique bien avant sa découverte. On peut en voir le plan et la description dans le *Voyage dans la haute Pensylvanie et dans l'Etat de New-York. Paris*, 1801.

(1) Les Indiens comptaient par mois lunaires ou par lunes, et chaque mois était désigné par le nom d'un animal ou d'une plante. La lune des écureuils répondait à notre mois de juin ; il y avait la lune du castor, du maïs, etc., etc. Les jours étaient comptés par soleils.

(2) *Fraxinus caroliniana*, Lam. *Fraxinus americana*, *tetragona*, *viridis*, *canadensis*, etc., de Michaux.

(3) *Quercus alba*, *macrocarpa*, *lyrata*, *tinctoria*, *coccinea*, etc., etc., de Mich. et Willdn.

(4) *Juniperus virginiana*, Lin.

(5) *Cupressus thuyoïdes*, Lin.

(6) *Magnolia acuminata*, Lin.

(7) *Robinia pseudo-acacia*, Lin.

(8) Les *juglans alba*, *nigra*, *cinerea*, et *olivæformis*, Mich.

(9) *Gordonia lasianthus*, Lin.

(10) *Stewartia pentagyna*.

(11) *Cissus huderacea*, Willdn.

(12) *Castanea pumila*, Mich.

(13) *Betula nigra*, H. K.

Telles sont encore toutes les demeures des sauvages indiens.

Cependant, parmi ces trois habitations il en était une, et c'est la cabane auprès de laquelle nous sommes maintenant assis, qui différait un peu des autres, cela par une exception fort rare. Au lieu d'avoir la forme circulaire d'une ruche d'abeilles, elle affectait celle d'un ovale allongé; son intérieur n'offrait ni carabine, ni chevelures, ni rien qui pût annoncer la demeure d'un guerrier, mais il était d'une propreté trop rare dans ces contrées, et, ce qui était tout aussi remarquable, il se divisait en deux petits appartements au moyen d'une tenture de peau de daim : la pièce d'entrée servait de salle commune, et celle du fond était évidemment une chambre à coucher. C'est dans cette cabane, monsieur, que je suis né, en 1764.

Un superbe tilleul (1) ombrageait ce dernier wigwham, et, sur un banc de mousse et de gazon, près de la porte, étaient assis deux individus avec lesquels il faut que nous fassions connaissance. A sa taille bien prise, à ses membres robustes, à ses grands yeux noirs, brillants et un peu obliques, à ses pommettes saillantes, à son nez aquilin, à son menton sans barbe, mais surtout à sa peau d'un rouge de cuivre, on eût de suite reconnu dans l'un d'eux un Indien, quand même son costume ne l'eût pas annoncé. C'était un jeune homme paraissant avoir au plus vingt-cinq ans; sa tête était rasée autour de son front, et ses cheveux d'un noir de jais, mais gros et rudes, lui pendaient sur le cou sans cependant atteindre les épaules ; sur le sommet du crâne s'élevait une large aigrette de plumes de différentes couleurs, et une longue plume d'aigle était passée dans un trou percé à chacune de ses oreilles (2); sur ses tempes, sur ses joues, et très-près des oreilles, quelques lignes tatouées formaient la figure d'un oiseau assez grossièrement dessiné, dont les contours étaient cependant assez bien arrêtés pour qu'on pût reconnaître un canard. Pour vêtements, le jeune homme n'avait qu'un court manteau de peaux de castor, jeté sur l'épaule gauche, lui laissant la moitié de la poitrine et le bras droit à découvert, et une sorte de jupe ne lui descendant qu'à mi-cuisse, faite avec une peau de daim fort bien tannée. Ses pieds étaient chaussés de mocassins sans ornements, préparés avec le cuir écru d'un cerf du Canada (3); ses bras, entre le coude et l'épaule, étaient ornés de bracelets d'argent, et à son cou pendait un beau collier de wampum (4). Tout cela était assez pittoresque pour être décrit dans une nouvelle du *Musée des Familles*, mais je ne sais comment vous faire accepter le nom trivial de mon héros! Toute réflexion faite, je suis ici plus historien que romancier, ainsi je vous dois la vérité : mon beau jeune homme s'appelait donc *Garakontié*, ce qui, en langue delaware, signifiait le Canard! J'aurais mieux aimé qu'il s'appelât *Custaloga*, le Grand-Castor; ou *Keyssinocta*, le Serpent-Noir; *Mawhingon*, le Loup; ou bien encore *Outagamy*, le Renard; *Maskinongé*, l'Esturgeon; tout cela eût été plus romantique; mais hélas! mon héros, fort peu romantique lui-même, se nommait le Canard, et je n'y peux rien! Ses compatriotes lui avaient imposé cette épithète, non pas parce qu'il était fort habile nageur et pêcheur, non pas parce qu'il était né sur les rives alors marécageuses du Muskinghum, mais tout simplement parce que dans ses chants joyeux il avait le talent d'imiter, à s'y tromper, le cri du canard, chose que les Indiens trouvaient admirable.

Quant à l'autre personne assise à côté de Garakontié, c'était une jeune femme de vingt ans, d'une beauté d'autant plus surprenante qu'elle n'avait rien de commun avec celle des plus jolies filles delawares. Sa peau, au lieu d'être rouge, était du blanc le plus éclatant, et le rose de ses joues n'avait aucune analogie avec la couleur du cuivre; ses yeux étaient d'un bleu d'azur, ses cheveux, longs et soyeux, du plus beau blond cendré; ses formes gracieuses et légères, sa taille mince et élancée, ne lui laissaient aucune ressemblance avec ses sauvages compagnes, et son costume seul pouvait la faire reconnaître pour une habitante des bois. Sa chevelure était divisée en quatre longues tresses, dont deux lui tombaient devant les épaules, et toutes quatre étaient entremêlées de perles en verroterie jaune, rouge et bleue; une espèce de tunique en cuir mince et très-souple la couvrait depuis le cou jusqu'aux pieds, et était enjolivée à la poitrine, aux manches et au bas de la jupe par des garnitures de fourrures brillantes et délicatement découpées. Une large ceinture rouge, garnie de quatre rangs de petites perles de verre, lui serrait la taille; elle portait aux pieds d'élégants mocassins de peau de chevreuil tannée, artistement brodés en pointes de porte-épic, et garnis de grelots d'argent. Par dessus toute cette toilette, elle avait jeté un léger manteau de laine rouge, évidemment de fabrique européenne. Mais ce qu'elle avait de plus extraordinaire parmi les sauvages, c'était une petite croix d'or qui, soutenue par un collier de verroterie, pendait sur sa poitrine. Cette jeune fille se nommait Kerry-Moyamée, ce qui se traduit littéralement par femme de l'Est (1).

Au moment où nous la rencontrons assise à la porte de son wigwham, ses beaux yeux bleus étaient fixés sur un morceau de blanche écorce de bouleau sur laquelle étaient tracés quelques caractères d'écriture.

— Moyamée, disait le jeune homme, je ne comprends pas comment, avec une plume d'oie que tu tiens dans tes doigts délicats, tu peux arrêter, sur une écorce de bouleau, mes paroles, qui volent plus vite que l'épervier. Tu leur dis : restez ici ! et elles y restent. Toutes les fois que tu dis à l'écorce morte : répète-moi ces pensées ! elle te les répète. Pourquoi n'en puis-je faire autant? Comment ces petits traits noirs peuvent-ils redire les paroles vivantes d'un homme parti pour l'Ouest (2), le faire parler sans qu'il ouvre la bouche? Sont-ce tes yeux qui voient où les miens ne voient rien, ou bien ces petites figures ont-elles une voix qui parvient à tes oreilles? Voyons..... Je ne les entends pas; les entends-tu?

— Non, répondit la jeune fille en souriant.

— Eh bien ! si elles sont aussi muettes pour toi que pour moi, comment as-tu donc fait pour répéter mot pour mot ce que je t'avais dit? Serait-ce ta mémoire qui serait plus vive que la mienne?

— Non, frère.

— Alors, je n'y comprends rien. Cela viendrait-il du

(1) *Tilia pubescens*, VENT.

(2) Cette plume est la marque distinctive des chefs ou sachems.

(3) *Cervus canadensis*, Desm. Cet animal stupide, dont le cri approche du braiment de l'âne, n'est probablement qu'une variété du wapiti ou *cervus major* de DESMARET.

(4) Le wampum est un petit cylindre fait avec la partie transparente et intérieure d'une écaille ou coquille de clam, artistement arrondie, polie, et percée dans toute sa longueur, qui est communément de trois lignes sur une demi-ligne de diamètre. Il y en a de bleus et de blancs. Pris séparément, les wampums peuvent être regardés comme la monnaie courante des indigènes ; enfilés par du fil, c'est un collier formant le plus précieux ornement ; enfilés dans un petit rameau de bois et donnés après une promesse, un marché, un acte d'adoption, un discours, la branche ou le collier de wampums sont considérés comme la meilleure garantie ; c'est comme le grand sceau de leur chancellerie.

(1) Ils nomment *Kerryhum-sagat*, hommes du jeune soleil ou soleil levant, les Européens.

(2) C'est-à-dire mort.

grand Esprit Agan-Kitchée-Ockimaw (1), qui a enseigné cet art aux blancs? Voyons, Moyamée, fais encore répéter à ce morceau d'écorce ce que je t'ai dit il y a déjà bien des lunes.

Alors la jolie fille lui rappela que c'était à la place même où ils étaient actuellement, que Garakontié l'avait abordée en tenant à sa main un tison enflammé; puis elle se prit à lire ce qu'elle avait alors écrit : « Voilà mon tison, tu sais ce qu'il signifie; je l'ai pris de mon feu, et non de celui d'un autre. Ouvre la bouche, souffle dessus l'haleine du consentement, et tu me rendras content. Tu baisses les yeux : je continue. Pour te convaincre que je suis un brave, regarde le manche de mon tomahawk (2), tu y verras les marques de sept chevelures ensanglantées (3). Mais si, comme un nuage noir et épais qui tout à coup obscurcit la lumière du soleil, le doute venait embrumer ton esprit, suis-moi, je te les montrerai : elles sont suspendues dans mon wigwham. Tu y verras aussi de la viande fumée, du poisson grillé, des peaux d'ours et des pelleteries en abondance. Veux-tu avoir pour mari un guerrier? Prends-moi; j'en vaux bien un autre. Veux-tu un chasseur infatigable? Tu verras si jamais la faim vient frapper à ta porte. Veux-tu un pêcheur patient et subtil? Viens ce soir dans mon canot, au clair de la lune, tu verras si je sais prendre le saumon aux écailles rougeâtres, la truite tachetée, et l'anguille au ventre argenté. Si l'eau des nuages, ou le froid de l'hiver entrent dans ton wigwham, je saurai bien les en chasser : l'écorce du bouleau ne manque pas dans les bois, et voilà mes dix doigts. Quant à ta chaudière, elle sera toujours pleine, et ton feu bien allumé. Tu ne dis rien : je m'arrête. Puis-je revenir encore t'apporter mon tison (4) ?»

— Ce sont mes propres paroles, s'écria le jeune guerrier, et tu ne pourrais les répéter si le grand génie ne soufflait à l'oreille des blancs qui possèdent la science. Pourquoi faut-il qu'Ockimaw ait oublié ses enfants de l'Érié (5), pour ceux de la terre d'Onas (6)?

—Non frère, lui répondit Moyamée, ainsi que les Delawares, les premiers hommes du point du jour (7), avant de traverser le grand lac salé (8) pour venir s'établir dans le pays d'Onas, naquirent dans des forêts comme les nôtres, et furent longtemps chasseurs. Le hasard leur fit découvrir le fer, et c'est de là que sont venus toutes les sources de leur civilisation et de leur science. S'ils ne connaissaient pas le fer, comme nous ils navigueraient encore dans des pirogues, chasseraient dans leurs forêts, n'auraient jamais traversé le grand lac, et n'auraient pas inventé l'écriture. Pourquoi, vous, guerriers de l'Ouest, n'avez-vous jamais ramassé le fer sur lequel vous marchez (1)?

— Non, Moyamée, non! Il y a au-dessus des nuages deux Ockimaws, l'un grand comme une montagne, puissant comme le vent nord-ouest de l'hiver, dont la demeure est près du pays de la lumière, de l'autre côté du lac salé, et les blancs sont ses enfants; l'autre est plus petit, plus faible, et habite le ciel de nos forêts. Tout cela est une nuit noire, à travers les ombres épaisses de laquelle les yeux de mon esprit ne peuvent rien apercevoir.

— En achevant ces mots, le jeune homme laissa échapper un long soupir de sa poitrine, et se couvrit la figure de ses deux mains. Alors Moyamée s'approcha un peu de lui, posa sa petite main sur son bras, et lui dit d'une voix légèrement émue :

— Garakontié, il n'y a qu'un Ockimaw, et tous les hommes sont ses enfants ; car moi, fille d'Onas, ne suis-je donc pas ta sœur, ta sœur qui t'aime? ajouta-t-elle d'une voix plus douce.

— Ta bouche parle bien, Moyamée, ta parole est douce comme la brise du printemps; mais ton cœur est sourd. N'as-tu pas refusé de souffler sur mon tison enflammé ?

— Je te l'ai dit : jamais je n'habiterai le wigwham d'un homme qui n'adorera pas l'Ockimaw de mes pères, et qui ne regardera pas sa femme comme son égale (2).

— Ne sais-tu pas que le bon Génie est trop élevé pour voir ce qui se passe sur la terre, et que le mauvais, qui habite les nuages de la nuit, se moque de nos malheurs? Quant à toi, Moyamée, puis-je te porter sur les ailes de l'aigle, puis-je t'élever aussi haut qu'une montagne des Alleghanys? Regarde tes petites mains blanches comme la fleur de l'atamasco (3), et dis-moi si elles pourraient saisir le tomahawk; regarde si tes pieds délicats pourraient te lancer à la poursuite de l'ours, à travers les forêts remplies d'épines, ou dans les sentiers rocailleux de nos montagnes. La timide colombe doit soupirer dans les branches du tulipier (4), et l'aigle planer au-dessus des nuages.

Alors la jeune fille retira sa blanche main de dessus le bras du sauvage, et prit un air boudeur.

— Oui, oui, dit-elle, tu penses comme le sagamore qui disait devant le feu du conseil : « Qui veut frapper son ennemi fort et dur doit avoir longtemps tourné le dos à la société de la femme !... » Garakontié, tu ne m'aimes pas !

— Moyamée, j'entends ta parole, et pourtant le vent de la vérité ne souffle pas dans mon oreille. Mon esprit est aussi ferme que celui du sagamore, mais mon cœur a été

(1) Le bon Esprit, créateur de tous les êtres. Jamais les sauvages ne s'adressent à lui, parce qu'ils n'en ont pas peur. Leurs offrandes et leurs prières sont toutes pour Agan-Matchée-Manitou, qui habite les ténèbres de la nuit, d'où il envoie les rêves funestes, les maladies, les tempêtes, la guerre, etc., etc.

(2) Le tomahawk est une petite hache d'acier poli, autrefois de pierre tranchante, proprement emmanchée, dont le côté opposé au taillant est un morceau de fer octogone et creux, dans lequel les guerriers fument.

(3) Chaque fois qu'un sauvage tue un ennemi sur le champ de bataille, il fait un cran, avec son couteau, sur le manche de son tomahawk ; puis, avec le même couteau à scalper, il cerne la peau du crâne du cadavre et l'enlève avec la chevelure pour la suspendre dans son wigwham.

(4) Formule d'une demande en mariage, littéralement traduite.

(5) Le lac Érié, autour duquel sont groupées les nations nommées Delawarres, Wyandots, Cagnawagas, Shawanèses, Mingots, Oyatanons, etc.

(6) William Pen était fort aimé des sauvages, qui l'appelaient Onas ; de là, ils nommèrent la Pensylvanie pays d'Onas, et ses habitants fils d'Onas.

(7) Les Européens, placés au soleil levant par rapport aux Américains.

(8) L'Océan.

(1) Les mines de fer sont tellement communes dans plusieurs États de l'Amérique, que l'on fait quelquefois plusieurs lieues en marchant sur le minerai à nu, dans les champs. Mais, avant la découverte, les Indiens ne connaissaient pas l'art de le fondre et de le forger, et depuis qu'on le leur a enseigné, leur apathie naturelle ne leur a pas permis d'exploiter ni cette branche d'industrie, ni aucune autre.

(2) Les sauvages, non-seulement de l'Amérique, mais encore de tout le globe, se croient d'une nature beaucoup supérieure à celle de la femme; mais, ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que leurs femmes partagent cette barbare opinion. Elles trouvent tout simple d'être leurs très-humbles esclaves, de se charger des travaux les plus rudes, de labourer la terre, transporter les pesants fardeaux, même pendant de longs voyages ; d'avoir soin du ménage, des enfants ; de préparer les aliments, les vêtements, etc., etc., pendant que les hommes chassent, pêchent, fument ou dorment, et exercent la tyrannie la plus insupportable sur ce sexe aussi faible que bon et généreux. Il doit en être ainsi chez toutes les nations où la force physique prévaudra sur la force morale.

(3) *Amaryllis atamasco*, Lin., à fleur solitaire, blanche, légèrement teintée de rose.

(4) *Liriodendron tulipifera*, Lin. Arbre de vingt-cinq à trente-cinq mètres, dont les fleurs ressemblent à une tulipe.

frappé, et c'est lui qui gémit. Je suis seul dans mon wigwham ; ma peau d'ours est froide, mon feu éteint, les cendres de mon âtre dispersées, et ma chaudière... je n'ai plus le courage de la remplir. Quand on chasse ou qu'on pêche pour soi seul, peut-on être aussi patient et aussi adroit que lorsqu'on chasse ou pêche pour nourrir sa femme? Et si je voulais chasser, qui me féliciterait de mon succès en me serrant la main? Je n'ai pas vécu jusqu'à présent sans avoir été souvent frappé par la grande flèche d'Agan-Matchée-Manitou (1) : chaque fois je l'ai arrachée et mise sous terre ; dans toute ma vie j'ai versé plus de sang que de larmes ; elles ne devraient couler, les larmes, que des yeux des femmes, et jamais de ceux d'un guerrier qui a vu plus d'une fois avec des paupières sèches le malheur et la mort! et cependant, Moyamée, regarde!!

Le guerrier ôta ses mains de devant sa figure et montra ses joues sillonnées par deux ruisseaux de larmes. Alors la jeune fille tressaillit.

— Oh ! frère ! frère ! lui dit-elle, ouvre ton oreille afin d'entendre mon cœur qui va parler : que mes paroles soient comme le vent du matin lorsqu'il boit la rosée que la nuit épanche goutte à goutte sur le calice des fleurs de la savane! Ne sais-tu pas que ta sœur d'adoption est ainsi que toi un enfant des bois? pourquoi pleures-tu donc devant elle, comme le castor lorsqu'il voit ses petits massacrés par le tomahawk du chasseur? Garakontié, quand, au clair de lune, tu jettes tes hameçons dans le lac, tu attends que le saumon vienne les mordre ; quand tu ouvres un trou dans la glace du Tuskaraway, c'est pour attendre que le rat musqué (1) vienne y respirer ; quand tu te mets en embuscade derrière un buisson de hemlock (2), une main sur le manche de ton couteau, l'autre sur ta carabine, tu attends ton ennemi pour le frapper par derrière (2), et tout



(1) Le mauvais Esprit. Les sauvages le craignent, parce qu'il est méchant, et ils lui offrent des sacrifices de gibier et de wampum pour l'empêcher de leur faire du mal; tandis qu'ils ne s'occupent nullement du bon Esprit Agan-Kitchée-Ockimaw.

(2) Le sapin blanc ou sapinette (*pinus canadensis*, Lin.; *abies canadensis*, Mich.), dont l'écorce sert à tanner les cuirs, et les jeunes bourgeons à brasser une bière assez agréable et antiscorbutique.

(1) L'ondatra.

(2) On taxe les Indiens de perfidie parce que, à la guerre, ils usent plus souvent de la ruse et du stratagème que de la force ouverte; mais, en cela, ils sont pleinement justifiés par leur code d'honneur qui leur apprend, dès l'enfance, que ce qu'il y a de louable dans leurs expéditions, c'est de vaincre avec le moins de danger possible et de se servir plus de leur intelligence que de leur force physique. Nous autres, Français, nous nous vantons d'un courage chevaleresque qui, au bout du compte, n'est que de la vanité et la crainte de la honte.

cela, parce que tu sais que la patience est la vertu du véritable guerrier. Pourquoi la patience te tournerait-elle le dos quand il s'agit de Moyamée? T'ai-je dit que je ne t'aimais pas? non. T'ai-je dit : je ne soufflerai jamais sur ton tison, je n'étendrai jamais ta peau d'ours, je n'allumerai jamais le feu de ton wigwham, ni ne réunirai les cendres de ton foyer, je n'irai jamais chercher dans les bois le gibier que tu auras tué? non; mais je t'ai dit : adore l'Ockimaw de mes pères, et je serai ta femme parce que je t'aime. Ainsi donc, cesse de pleurer comme un daim aux abois, redeviens homme et chante-moi ta chanson de guerre, car les timides filles de l'Occident aiment les hommes vaillants et forts.

Garakontié se lève, agite, en secouant la tête, les longues plumes qui ornent sa chevelure, fait tourner deux ou trois fois son tomahawk autour de sa tête, et commence sa sauvage chanson, en frappant du pied et poussant son cri de guerre :

« War-houp! war-houp (1)!

« Le mico (2) de la terre d'Onas est venu trouver le sagamore (3) des Delawares, et il lui a dit : Custaloga, vends aux blancs les terres qui bordent l'Ohio et le Muskinghum; je te donnerai en échange du vermillon pour peindre tes guerriers, des carabines pour tuer des bisons, et de l'eau de feu pour te réjouir le cœur. — Custaloga, le grand sagamore des Delawares, lui répondit : Ces terres sont l'emplacement de nos villages, dans lesquels naquirent les pères de nos ancêtres, nos ancêtres aussi, et où vivent encore quelques-uns de leurs fils, dont nous sommes les enfants. Pouvons-nous dire à nos vieillards : roule ta peau d'ours, éteins ton feu, embarque-toi dans ton canot, et viens avec nous élever ton wigwham bien loin d'ici? Pouvons-nous dire à ces os vénérables qui reposent sous les arbres voisins : levez-vous, quittez vos tombeaux, et suivez-nous sur une terre étrangère!

« War-houp! war-houp!

« Alors le mico est retourné dans les terres d'Onas, mais il a envoyé ses gratteurs de terre (4) qui ont traversé les Alleghanys, non pas comme l'aigle qui plane sur les monts, mais comme le serpent qui se glisse sous l'herbe. Ils ont dit : frères, nous avons faim, — et nous leur avons dit : mangez, voilà nos chaudrons; chauffez-vous, voilà nos feux; dormez, voilà nos peaux d'ours. Puis ils se sont mis à bâtir des forts à l'embouchure de nos rivières, sur nos portages (5), et dans nos rendez-vous de chasse, sous prétexte d'établir des magasins de pelleteries; ils ont effrayé le gibier de nos bois et le poisson de nos lacs; ils ont abattu nos arbres, détruit nos forêts, puis, en grattant la terre pour semer leurs petites graines, ils ont exposé au soleil, à la pluie et à la neige, les os blancs de nos ancêtres. Alors nous avons vu que les hommes barbus (1) sont traîtres et menteurs, et depuis les rives du Michigan et de l'Érié, jusqu'à celles de l'Ohio et du Muskinghum, le cri de guerre a retenti dans les bois et dans les montagnes :

« War-houp! war-houp!

« J'ai pris mon tomahawk et ma carabine, et, avec les guerriers de vingt puissantes nations, j'ai poussé le cri de guerre, j'ai passé l'Ohio, et je suis entré sur la terre d'Onas, pendant que mes frères, le couteau d'une main et la torche de l'autre, incendiaient les forts Bœuf et Venango, sur le lac Érié; de la Baie, sur le Michigan; de Peakiky, de Myamy, d'Ouyatanon, sur le Wabash; de Sanduski, sur le lac Junondat, et de Michillimakinac. Je suis un grand guerrier, et mon bras est fort. J'ai incendié comme la foudre, et comme l'ours noir (2), j'ai brisé le crâne de mes ennemis. Pendant trois lunes j'ai porté le désespoir et la terreur dans le cœur des blancs, en me glissant dans l'ombre de la nuit comme la panthère (3), en me traînant dans les broussailles comme le serpent à sonnettes. Vingt fois, lorsque les ténèbres fuyaient devant les flammes de l'incendie, j'ai jeté mon cri de guerre (4) :

« War-houp! war-houp!

« Une nuit, quand la lune se leva, je sortis en rampant d'une sombre forêt, et j'aiguisai mon couteau sur le roc. Mes frères et moi nous nous avancions comme des loups gris (5) qui lèvent le nez au vent et plient le jarret dans les broussailles. Tout dormait autour de nous, excepté la haine et la vengeance. Déjà nous apercevions un toit d'hommes

(1) Cri de guerre des Indiens, le plus perçant, je crois, qu'il soit possible de produire. Selon les circonstances, ils peuvent en rendre les modulations plus ou moins désagréables et effrayantes par le battement plus ou moins rapide des quatre doigts de la main sur les lèvres pendant les efforts de l'aspiration. C'est le cri de la victoire, celui de la férocité pendant le combat et celui dont ils se servent pour commencer ou terminer leur chanson de guerre.

(2) Autrefois les Indiens nommaient *mico*, le gouverneur de la Pensylvanie.

(3) Chaque grande nation indienne était gouvernée, ou plutôt conseillée par un chef ou *sagamore*; chaque nation se divisait en tribus dont les chefs particuliers prenaient le titre de *sachems*.

(4) Les Indiens, vivant exclusivement de chasse et de pêche, nomment *gratteurs de terre* les cultivateurs, qu'ils méprisent souverainement.

(5) Quand les Indiens voyagent en canot, ils sont souvent obligés de quitter une rivière pour en prendre une autre, en *portant* leurs canots. Les points les plus rapprochés des deux fleuves leur sont connus, et ce sont ces endroits qu'on nomme *portages*. Il ne s'agit donc, pour interrompre leur communication d'une contrée à une autre, que de s'emparer des portages.

(1) Le lecteur sait que les Indiens n'ont pas de barbe.

(2) Ceci est une pure fiction de la poésie métaphorique des sauvages, car l'ours noir (*ursus gularis*, Geoff. *ursus americanus*, Pall.) n'est nullement féroce, et, quelque faim qu'il ait, il n'attaque jamais d'autres animaux que les poissons qu'il sait pêcher, dit-on, avec beaucoup d'adresse. Il se plaît dans les forêts d'arbres résineux et se loge dans les plus hautes cavités de leurs troncs. Pour le prendre, les Indiens mettent le feu au pied de l'arbre, le forcent ainsi à descendre, et le tuent d'un coup de carabine au moment où il pose le pied sur la terre. Du reste, si on ne l'approche pas lorsqu'il est blessé, jamais il ne vient sur le chasseur.

(3) Il n'y a point de panthère en Amérique; mais les colons donnent ce nom au jaguar (*felis onça*, Lin.) dans l'Amérique méridionale, et au lynx du Canada (*felis canadensis*, Geoff.) dans l'Amérique septentrionale. Le premier est un animal terrible, plus dangereux que la véritable panthère de l'Inde; le second n'attaque jamais l'homme et ne vit que de petit gibier. Quant au tigre, il n'existe que dans les Indes orientales, particulièrement au Bengal.

(4) Dans sa chanson, Garakontié raconte assez bien comment a commencé la guerre de 1763; mais, selon l'habitude des sauvages, il se vante et vante sa nation aux dépens de la vérité. Il semblerait, à l'entendre, que Custaloga, son sagamore, était le chef de la confédération indienne, tandis que ce fut Pondiack, chef outawa, longtemps célèbre par sa sagesse et son éloquence dans le conseil, ainsi que par son intrépidité dans les combats. Ce fut la conquête du Canada qui ouvrit les yeux aux sauvages sur les desseins des blancs, et surtout l'usurpation de grandes portions de terrain qu'on ne leur avait pas achetées. Les nations Sanduski, Munsy, Cagnawaga, Outwa, Wyandot, Winego, conjointement avec les Delawares et les autres nations de l'Ohio, jouèrent le principal rôle dans cette guerre qui mit la Pensylvanie, le Maryland et la Virginie à deux doigts de leur perte. La première idée en fut conçue par Pondiack, qui resta, de fait, le chef de la confédération. Pour affamer plus aisément les forts et les postes dont ils voulaient s'emparer, et leur couper toute communication avec les provinces cultivées, il décida qu'une partie de leurs forces en ferait le blocus, tandis que l'autre, au moment de la moisson, ferait une irruption générale sur les frontières de la Pensylvanie, du Maryland et de la Virginie, dont ils devaient massacrer les habitants, les bestiaux, et incendier les maisons et les granges, ce qui fut en partie exécuté.

(5) *Canis nubilus*, Say. Il est plus grand et plus féroce que notre loup d'Europe.

blancs ; déjà nous entendions les chiens de la ferme donner l'alarme, lorsque mes imprudents amis, emportés par leur intrépidité, firent retentir l'écho des montagnes de leur terrible cri de guerre. Nous nous précipitons, le tomahawk levé..., mais il était trop tard, les hommes barbus avaient fui précipitamment, laissant derrière eux leur bétail et leurs richesses, et ne pensant qu'à sauver leurs chevelures. Garakontié est un grand guerrier ! son bras est fort, mais il ne frappe que ses ennemis. Je regardai en silence les langues de flammes s'élever des toits de chaume, s'entortiller en sifflant dans les airs, s'allonger et se replier au milieu d'un nuage de fumée, comme des serpents de feu, et je jetai mon cri de guerre :

« War-houp ! war-houp !

« Alors, un autre cri, perçant comme une flèche, jaillit du milieu des flammes pétillantes et j'eus peur de perdre une chevelure. Je me jetai à travers l'incendie, et bientôt après je déposai sur l'herbe humide de rosée, une jeune fille qui paraissait avoir vu à peine treize récoltes de maïs (1). Mes frères tirèrent de leur ceinture leur couteau à scalper, mais le vent de mes paroles souffla dans leurs oreilles. — Cette chevelure m'appartient, leur dis-je, et Garakontié est un guerrier fort, qui ne fait pas la guerre aux femmes ; celle-ci est à moi ; que celui qui osera me la disputer s'approche, et il verra si je frappe dur et ferme. J'ai parlé. — Pas un n'avança ; je pris l'enfant dans mes bras, et leste comme le chat-tigre (2) qui emporte un faible faon, j'ai traversé les bois, les montagnes, les ruisseaux, les rivières, et je suis venu déposer mon innocente proie sur le seuil du wigwham de mon père, en poussant mon cri de guerre et de victoire :

« War-houp ! war-houp !

L'Indien cessa de chanter, et la jeune fille attendrie lui tendit la main.

— La vérité sort de tes lèvres, Garakontié, et je me souviendrai jusque dans le pays des esprits, que ce soir-là, je t'ai dû deux fois la vie. Tiens, vois, lui dit-elle, en tirant de son sein le rouleau d'écorce blanche de bouleau : tout ce que toi et ta famille avez fait pour moi est écrit ici.

— Vraiment, Moyamée? oh ! je t'en prie, fais parler l'écorce par ta bouche, afin que mon oreille la comprenne.

— Je le veux bien ; écoute.

« Marie était désolée d'avoir été enlevée à des parents qu'elle chérissait. »

— Marie ! interrompit Garakontié ; qu'est-ce que cela ?

— Marie était mon nom avant que je vinsse habiter dans les bois.

— Continue.

« Elle tremblait dans les bras du guerrier rouge qui l'emportait avec autant de légèreté que le vent d'automne lorsqu'il fait tourbillonner dans l'air les feuilles sèches du magnolier. Elle avait peur pendant le jour, parce qu'elle voyait les yeux noirs et brillants du guerrier ; et pendant la nuit, reposant dans la cabane de feuillage, sur la mousse de la forêt, elle avait peur parce qu'elle ne le voyait pas, car il veillait en dehors pour la sûreté de sa prisonnière (3). Marie arriva fatiguée, presque mourante de chagrin, et s'agenouilla en joignant les mains sur le seuil du wigwham du Grand-Castor. Le Grand-Castor est sage et bon ; il est le sachem et le père de Garakontié. Quand il vit la pauvre Marie tendre les mains, il lui passa au cou un collier de wampum en signe d'adoption. Fille de l'Est, lui dit-il, prends courage et lève-toi ; de prisonnière que tu étais, je te délie ; n'aie pas le cœur mauvais contre nous. Bientôt tu te consoleras d'avoir perdu tes proches et d'être éloignée de ton pays. Dès aujourd'hui je t'adopte pour ma fille, et tu es un enfant delaware ; mon feu et ma chaudière sont à toi. Sois la bienvenue, de quelque endroit que tu viennes ! repose tes os sur cette peau d'ours ; chauffe-toi, mange, et demain ton frère et ton père t'élèveront un wigwham à côté du leur. »

— Voilà ce que dit le sachem à Moyamée, et depuis ce temps-là, la nuit noire qui obscurcissait son esprit, le chagrin qui mordait son cœur, ont passé comme le vent qui souffle, comme la voix de l'écho qui va se perdre dans la montagne. Mais ce qui ne passera jamais, c'est l'affection que j'ai pour mon père, pour mon frère, et pour ma nation delaware, car je ne suis ni aveugle, ni insensée.

— Ah ! s'écria le guerrier, ce n'est plus l'écorce qui dit ces derniers mots, c'est toi.

— Non, c'est l'écorce.

— Eh bien, donne-moi cette écorce, et je la conserverai précieusement. Peut-être un jour me parlera-t-elle comme elle te parle aujourd'hui. Si jamais tu retournes aux lieux où sont couchés les os de tes ancêtres, alors, seul, triste et vieux, je viendrai m'asseoir sous le grand nemenséélas (1) où nous sommes aujourd'hui, et peut-être cette précieuse écorce me racontera-t-elle des souvenirs de bonheur et les derniers mots de Moyamée.

Laissons là, pour le moment, nos jeunes gens, et voyons les résultats que devait nécessairement amener l'expédition dont Garakontié a fait le récit dans sa chanson de guerre. Aussitôt que l'on connut à Philadelphie les ravages inouïs que la confédération indienne commettait sur une longue ligne de frontière, la désolation fut dans tous les cœurs, et les nouvelles de nouveaux massacres qui parvenaient chaque jour au gouvernement, n'étaient pas faites pour rassurer. On apprit cependant que le Détroit et le fort Pitt avaient repoussé la furie des sauvages, et que ceux-ci n'avaient pas osé attaquer Niagara, parce qu'il était défendu par une artillerie formidable. Un petite armée fut confiée au général Bouquet, et celui-ci partit aussitôt pour aller réprimer l'invasion et porter du secours au fort Pitt. Il traversa la haute chaîne des Alleghanys, et à peine était-il sorti du dangereux défilé de Turtle-Creek, et arrivé à Bushyrun, que les sauvages, en poussant des hurlements effroyables, l'attaquèrent en tête et sur les flancs. Ce combat opiniâtre et sanglant dura depuis une heure jusqu'à la nuit. Il ne fallut rien moins que la bravoure et le sang-froid des troupes, et l'habileté du général à tromper l'infatigable vigilance et à éluder les piéges des ennemis, pour résister à l'effrayante impétuosité de leurs attaques successives ; jamais, auparavant, ils n'avaient été aussi audacieux ni aussi formidables. Le général perdit beaucoup de monde, mais enfin la victoire lui resta.

Voulant profiter de la terreur que cette mémorable défaite avait jetée parmi les Indiens, il résolut de passer l'Ohio, et de pénétrer jusqu'aux fourches du Muskinghum, d'où il pourrait attaquer les villages Mingos, Wyandots, Delawares, et même ceux des Shawanèses, du Scioto, quoique situés à quatre-vingts milles plus loin. Il partit donc à la tête de 1,500 hommes d'infanterie et d'un escadron de chasseurs à cheval. C'était la première fois, depuis l'origine de ces colonies, qu'un aussi grand nombre de

(1) Presque généralement les Indiens comptent les années par les récoltes de maïs.

(2) Le lynx d'Amérique.

(3) Il est sans exemple qu'un Indien ait cherché à déshonorer une femme prise à la guerre.

(1) Bouleau noir (*betula nigra*, H. K.).

troupes réglées osaient s'enfoncer dans la profondeur des forêts, à une aussi grande distance des provinces cultivées. Au bout de seize jours de marche, il parvint au Tuskaraway, sans avoir été sérieusement inquiété par l'ennemi.

Profondément étonnés de se voir au moment d'être attaqués dans leurs foyers, que, jusqu'à ce jour, ils avaient crus inaccessibles aux troupes européennes, ces fiers enfants de la nature se déterminèrent enfin à solliciter un congrès, et le général y consentit. Mais il s'aperçut bientôt que les chefs indiens ne cherchaient qu'à gagner du temps pour affamer l'armée et la tailler en pièces à son retour. Il rompit le congrès, et huit jours après, il avait pénétré jusqu'aux fourches du Muskinghum, à soixante-dix milles de son embouchure dans l'Ohio. Cette démarche hardie ne contribua pas peu à déterminer enfin ces nations à écouter plus favorablement les conditions que le général leur avait imposées à Tuskaraway. Une de ces conditions était qu'ils devaient lui rendre, dans son camp, tous les prisonniers qu'ils avaient pris, non-seulement dans leur dernière invasion, mais encore dans les années précédentes.

Les choses en étaient là, au moment où je vous ai montré Garakontié et Kerry-Moyamée causant à la porte du wigwham de la jeune fille; ils allaient se séparer, lorsqu'ils virent le vénérable Custaloga, leur père, s'approcher d'eux avec gravité, et les prier de l'écouter attentivement.

« Fils et fille des Delawares, leur dit-il, que vos oreilles s'agrandissent, car mes paroles, semblables aux gouttes d'eau d'une chute, ont chacune leur poids, et jamais le mensonge noir n'est sorti de mes lèvres. Toi, Moyamée, tu vas bientôt abandonner ton wigwham et le village pour retourner au pays d'Onas, dont les blancs ont fait disparaître l'ombre et la fraîcheur! Que ne savent-ils, comme nous, vivre de chasse et de pêche, coucher sur une peau d'ours, et boire l'eau du ruisseau! ils n'auraient pas tant soif de nos terres, et nous serions voisins et amis. Quand, loin de ton père adoptif, de tes frères et de tes amis delawares, tu vivras parmi les blancs, souviens-toi des conseils que la sagesse des années fait découler de mes lèvres. Méfie-toi de leurs longues et courtes paroles! comme les glaces de nos rivières, au retour du printemps, celle qui s'y fie est perdue: comme dans les remous perfides du Tuscaraway, est engloutie la jeune fille qui les écoute! Jamais ils ne disent ce qu'ils pensent, et jamais ils ne pensent ce qu'ils disent: sais-tu pourquoi? parce que la ruse et le mensonge coulent de leur bouche, comme l'érable dont le cœur est creux et pourri ne laisse échapper qu'une sève putride au lieu de sucre (1). Bientôt le seuil de ta porte va être enlevé (2); les cendres de ton âtre dispersées et ton feu éteint, pauvre enfant! mais l'Ockimaw, rouge ou blanc, ne permettra pas que notre mémoire soit arrachée de ton cœur, et cette pensée sera notre consolation. »

Alors il s'interrompit pendant que Moyamée essuyait, en pleurant, une larme qui s'échappait de l'œil du vieillard. Après une courte pause il reprit:

« Quant à toi, Garakontié, écoute: tu es brave, tu es fort comme un roc alleghany, ta vue est perçante comme celle de l'aigle fauve; ton ouïe, fine comme celle du wapiti au bois fourchu (1), qui entend les pas du pékan (2) sur la neige, et le souffle du rat musqué dans sa cabane (3); ainsi que ta carabine, ton jugement ne manque jamais le but. Il te faut encore autre chose: que les plus fortes lianes attachent au fond de ton cœur ton amour et tes souvenirs, afin que rien ne paraisse au dehors; sois sage et tranquille comme le castor des marais (4), rusé comme le renard terrier (5), audacieux comme la panthère affamée (6), léger à la course comme le cerf poursuivi, terrible contre tes ennemis, mais fidèle à tes alliés, blancs ou rouges, et alors les feuilles de l'arbre de ta vie ombrageront pendant longtemps les wigwhams de notre village et de notre tribu. Le feu du grand conseil s'allume dans le camp des fils d'Onas, aux fourches du Muskinghum: prends ton costume de guerre, et viens fumer l'oppoygan de paix (7) avec les hommes barbus. »

Le jeune homme baissa la tête, et, sans répondre à son père, il se dirigea vers son wigwham pour se disposer à partir avec vingt guerriers qui devaient accompagner le sagamore et Moyamée. La jeune fille était triste, parce que dans son cœur combattaient deux affections: l'une pour ses premiers parents qu'elle allait revoir après plusieurs années d'absence, l'autre pour sa famille adoptive qu'on voulait lui faire quitter.

Une heure après, un canot d'écorce de bouleau (8),

(1) L'érable à sucre (*acer saccharinum*. Lin.) est un arbre de moyenne taille, assez semblable à l'érable plane. Au printemps, au moment de la sève, on fait à son tronc une entaille et l'on reçoit dans des vases la sève qui en découle en abondance; on la met ensuite dans des chaudières sur le feu, pour faire évaporer l'eau qu'elle contient, et l'on en obtient ainsi un sucre jaunâtre, mal cristallisé, mais qui, du reste, a les mêmes propriétés et presque les mêmes qualités que le sucre de canne. Avant que l'on ait connu la manière d'extraire le sucre de betterave, celui d'érable était pour les colons un objet d'exploitation, à la vérité de peu d'importance.

(2) Le seuil de la porte, chez les Indiens, est aussi sacré que l'était le foyer chez les anciens Grecs et Romains. Le plus grand outrage que l'on pourrait faire à un sauvage serait de briser le seuil de son wigwham.

(1) Le wapiti (*cervus major*, Desm.) est l'elke des Américains. C'est un cerf un peu plus grand que l'espèce ordinaire, et qui vit, non en horde, mais en famille. Il est fort doux et s'apprivoise facilement.

(2) Le pékan (*mustela canadensis*, Lin.) est une martre un peu plus grande que la nôtre, et qui vit dans des trous qu'elle se creuse sur le bord des lacs et des rivières. Sa fourrure est assez estimée.

(3) Le rat musqué, ou ondatra (*castor zibetecus*, Lin.), est à peu près de la grandeur d'un lapin, et d'un brun gris teinté de roux; il a les mœurs du castor, et, comme lui, se bâtit une habitation sur les eaux. Sa fourrure serait plus estimée si elle n'exhalait pas une forte odeur de musc qu'il est fort difficile de faire passer.

(4) Tout le monde connaît les mœurs du castor (*castor fiber*, Lin.), aussi ne répéterons-nous pas ici ce qui a été dit mille fois, et toujours avec exagération. Les Indiens font un grand commerce de la fourrure de cet animal, et font quelquefois, dans leurs grandes chasses, plusieurs centaines de milles pour lui aller tendre des piéges jusque dans l'extrême nord de l'Amérique, où il s'est presque exclusivement retiré depuis la colonisation de l'Amérique septentrionale. Aujourd'hui, dans les États de New-York, par exemple, un castor est presque aussi rare qu'en France.

(5) *Vulpes cinereo-argenteus*, Boit., *canis cinereo-argenteus*, Schreb. Cette espèce est farouche, et exhale une très-mauvaise odeur. Son pelage est d'un gris argenté.

(6) Voyez la note 3 de la page 262.

(7) L'oppoygan est une espèce particulière de pipe dont la tête, façonnée avec assez d'art, est toujours de marbre rouge ou noir; le tuyau, long quelquefois de trois ou quatre pieds, est en bois léger. Lorsque ce tuyau est recouvert par la peau tachetée d'un serpent et enjolivé de plumes de diverses couleurs, l'oppoygan est considéré comme le symbole de la paix. L'envoyé ou l'ambassadeur qui le porte jouit de la plus parfaite sécurité, même dans les villages qui sont ennemis du sien; à sa vue, les haines et les vengeances se taisent. On s'en sert aussi dans les adoptions, dans les mariages, ainsi que dans toutes les fêtes pacifiques.

Mais lorsque les plumes dont il est orné sont rouges, il devient le signal de la guerre, et il prend le nom de grand oppoygan du sang; les sauvages le fument tour à tour en exécutant leur danse d'attaque et de victoire.

(8) Le bouleau à canot (*betula papyracea*, Mich.). Cet arbre s'élève à trente ou trent-cinq mètres, et son tronc acquiert jusqu'à un mètre et demi de diamètre. C'est un des arbres les plus beaux et les plus majestueux que l'on rencontre dans les forêts, et plus on avance vers le nord, plus il acquiert de hauteur. C'est avec son écorce que les sauvages doublent leurs canots. Ils ont le talent de n'enlever que la couche extérieure sans blesser l'arbre, qui, au bout

pagayé par une douzaine d'Indiens, descendait les *rapides* du Tuskaraway, pendant que dix autres guerriers suivaient la même route en marchant sur le rivage dont ils s'éloignaient de temps à autre pour chasser. Un Européen eût été étonné de la hardiesse de ceux qui montaient une si frêle embarcation, et surtout de l'adresse qu'ils mettaient à suivre les *rapides* ou courants formant presque des chutes, et à éviter les nombreuses roches contre lesquelles les ondes écumeuses venaient heurter et bondir en mugissant. Bientôt le canot entra dans les eaux plus tranquilles du Muskinghum, et remonta le fleuve pour atteindre ses *Fourches*, à trente-cinq milles de là. Une chose non moins remarquable, c'est qu'au milieu de ces farouches sauvages, ne rêvant que meurtre et massacre des blancs, suspectés même d'anthropophagie par les colons, une jeune fille blanche voyageait avec plus de sécurité que si elle eût été dans une diligence partant de Londres ou de Paris. Le soir, elle campait avec eux sur la mousse des forêts; le jour, ses mains délicates faisaient rôtir sur le rivage la chair des animaux tués à la chasse, ou des truites prises au hameçon dans le fleuve.

Voyons, pendant ce temps-là, ce qui se passait dans le camp des Fourches. Le général Bouquet avait fait élever quatre grandes redoutes, dont l'espace intermédiaire offrait une grande place publique parfaitement nettoyée des arbres et des lianes qui y croissaient auparavant. On construisit aussi un magasin pour les provisions, et plusieurs maisons et baraques pour loger les officiers et les prisonniers que les sauvages devaient amener. Bientôt ce camp devint comme une petite ville, dans laquelle régnaient l'ordre et la police la plus exacte. Pendant plus de quinze jours que dura ce singulier congrès, le général vit souvent les chefs



indiens, entendit leurs discours, reçut et envoya des messagers et des paroles dans les tribus voisines, relativement aux conditions du traité, et particulièrement à l'exacte délivrance des prisonniers de guerre, objet principal de ses sollicitudes. Quatre-vingt-quatorze de ces prisonniers arrivèrent de chez les Mingos; deux cents six de chez les Cagnawagas; cent quatre de chez les Shawanèses et quatre-vint-sept de différents villages des Delawares. Parmi eux étaient beaucoup de femmes et d'enfants.

Au milieu du camp, le général avait fait construire une immense hutte en grossière charpente, où devait s'allumer le feu du conseil. Là se rendirent une foule de chefs et de guerriers, parmi lesquels on remarquait Kiashuta, chef des Sennecas, accompagné de 16 guerriers; Custaloga le Grand-Castor, sagamore des Delawares, avec 20 guerriers; Keyssinocta, un des principaux sachems des Shawanèses, avec 30 guerriers; Piancachas, chef des Mingos, avec

de quelques années, se recouvre de nouveau. On voit des rouleaux ou bandes d'écorce qui ont quatre pieds de largeur et dix de longueur.

30 guerriers, et quelques autres chefs de tribus moins importantes; les Tuscaroras et les Wyandots n'y parurent que quelques jours après.

Maintenant nous allons faire assister le lecteur à une des dernières assemblées de cet extraordinaire congrès. Un feu était allumé au milieu de la salle du conseil. Le général Bouquet, assis dans un fauteuil improvisé avec le morceau d'un tronc de sycomore (1), avait derrière lui tout son état-major, dans un costume aussi brillant que les circonstances le permettaient. Autour du feu étaient accroupis, selon l'usage, les chefs et les guerriers indiens. Tous, la tête penchée en avant, les yeux fixés sur la terre, aspiraient la fumée de leurs oppoygans, et après un assez long intervalle ils l'exhalaient lentement, à travers leurs narines, en deux colonnes non interrompues, indice, selon eux, d'une profonde méditation sur des objets importants. Aucun n'était peint (2) et n'avait la tête ni les oreilles ornés de plumes; leurs manteaux de castor, tombés derrière eux, laissaient voir leur large poitrine, et sur leurs bras robustes, les différentes figures d'animaux, d'insectes ou de poissons, qu'on y avait tatoués dans leur jeunesse. Cette réunion d'hommes à demi nus, si féroces à la guerre, si implacables dans l'assouvissement de leur vengeance, si doux, si tranquilles dans leurs villages, offrait aux yeux un spectacle singulier, mais imposant.

Je ne transcrirai pas ici tous les discours qui furent prononcés et qui firent durer le congrès quinze jours, mais je ne puis passer sous silence celui de Garakontié. Ce jeune chef se découvrit les épaules, se leva, et dit :

— Père des guerriers barbus, chef des hommes au long couteau (3), écoute : ma voix court à tes oreilles. Voudras-tu nous entendre, nous tes jeunes frères? Je vois dans tes yeux les signes du mécontentement, et je les essuie avec ce collier de wampum bleu et blanc (4), pour que tu puisses voir plus distinctement ce que nous avons été et ce que nous sommes encore. On t'a dit bien des mensonges à notre sujet; avec ce collier, nous nettoyons tes oreilles pour qu'elles puissent mieux entendre ce qui est vrai, et rejeter au loin ce qui ne l'est pas. Nous purifions ton cœur avec cet oppoygan, afin qu'il ressemble à celui d'Onas (Guillaume Penn), de qui le mal n'approchait pas. Tu es parvenu jusqu'ici, parce que ton tomahawk a été plus fort et plus long que le nôtre; nous n'avons cependant épargné ni notre vie ni notre sang, il t'en souvient bien encore. Mais peut-être la victoire vient-elle du grand Esprit, qui depuis longtemps favorise les blancs. Nous, tes jeunes frères, aussi bons guerriers, aussi braves que les tiens, nous arrachons le tomahawk de tes mains pour le jeter vers celui qui réside au-dessus des nuages, afin qu'il en dispose selon sa volonté, soit qu'il l'enfouisse bien profond sous terre, soit qu'il le laisse tomber dans les lacs sans fond.

Garakontié présenta au général le rameau de wampum qu'il tenait à la main, et ajouta :

— Prends une extrémité de cette branche de paix et d'amitié, et que l'autre en soit tenue par les députés des tribus ici présents. Toi, chef des braves parmi les barbus, voudrais-tu brûler les wigwhams, détruire les provisions de nos femmes, de nos vieillards et de nos enfants, qui ne t'ont jamais fait de mal? Eh bien! ce sont eux qui te parlent par ma bouche. Quant à nos guerriers, ils peuvent se passer de ta pitié, puisqu'ils savent vivre de chasse. Mais la vieillesse, la faiblesse et l'enfance!... Ici, comme parmi les tiens, elles exigent le repos et craignent la disette. Prends donc pitié d'eux, puisque tu as pu arriver si près de nos villages; que la guerre finisse et que la paix commence dès ce moment. Faut-il enterrer le tomahawk? J'ai parlé; parle (1).

Le général ayant consenti à la paix, les sauvages présentèrent leurs prisonniers, et Kiashuta, sagamore des Sennecas, prit la parole :

— Père des guerriers blancs, dit-il, conformément à nos promesses, voici ta chair et ton sang que nous te remettons. Quelques-uns de ces prisonniers, comme tu les appelles, nous sont unis depuis longtemps par les liens de l'adoption; quoiqu'ils te soient rendus, ces liens ne sont pas rompus; nous les considérerons toujours comme nos parents et nos amis. Nous avons pris d'eux le même soin, nous avons eu pour eux les mêmes égards que s'ils eussent été de notre chair et de notre sang. Les voilà : demande-leur s'ils ne se sont pas chauffés à nos feux, s'ils n'ont pas vécu à nos chaudières, et s'ils n'ont pas couché sur nos peaux d'ours. Qu'ils répondent!... Entends-tu ce qu'ils te disent?... Aie donc de l'indulgence pour eux, car ils ont oublié tes coutumes et tes usages, et quelques-uns même ton langage. Ils vont retourner dans leur pays où peut-être n'ont-ils plus d'amis, et ils abandonnent le nôtre où ils n'en manquaient pas. Que feront-ils alors? Ils regretteront le jour où tu es venu de si loin nous forcer de te les rendre. Traite-les donc avec bonté, nous t'en conjurons : c'est ce qui les engagera peut-être à rester parmi tes gens. Tiens, voici une branche de wampum bleu et blanc, pour que mes paroles soient toujours présentes à ton esprit, et que tu n'oublies pas de les envoyer à leurs parents et à leurs amis, s'ils en ont encore dans leur ancienne patrie.

Tous les prisonniers ayant été délivrés et les conditions du traité acceptées, le général résolut d'éteindre le feu du conseil. En conséquence, accompagné de tous ses officiers et de sa musique militaire, il entra dans la salle des conférences; pour la dernière fois, il prit les chefs par la main et fuma avec eux dans le grand oppoygan de paix, et chacun s'apprêta pour retourner dans son pays.

On vit alors une chose aussi extraordinaire qu'imprévue. Après la victoire de Bushyrun, un grand nombre de colons échappés à la fureur des sauvages avaient suivi l'armée du général Bouquet, espérant retrouver, dans les prisonniers rendus, des parents, ce qui arriva en effet et occasionna des scènes très-touchantes. Les sauvages eux-mêmes, oubliant leurs opinions et leur férocité ordinaire, ne délivrèrent les enfants qu'ils avaient adoptés qu'avec la plus grande répugnance, et en versant des larmes abondantes. Ces pauvres enfants, dont beaucoup avaient oublié complétement leur langue maternelle, se jetaient au cou de leurs pères adoptifs en poussant des cris lamentables, et on était contraint d'employer la force pour les en détacher. Moyamée était dans le désespoir, et lorsque Custaloga la présenta au général, le sagamore osa lui dire en le regardant fièrement :

— Sois sûr qu'il ne fallait pas moins que ta victoire

(1) On nomme ainsi, en Amérique, l'érable rouge, *acer rubrum*, Lin., grand et bel arbre, formant une large tête de feuillage élégamment découpé.

(2) Les sauvages de l'Érié et de l'Ohio se peignent la figure avec du vermillon, de la craie blanche, et quelquefois avec du bleu quand ils peuvent s'en procurer. Dans leurs guerres, les combattants se peignent de la manière la plus bizarre, dans le but d'effrayer leurs ennemis; mais dans leur toilette ordinaire, ils dessinent sur leurs joues et leur front des volutes, des étoiles, des fleurs et des animaux.

(3) Les sauvages nommaient *hommes au long couteau* les cavaliers de l'armée, à cause de la longueur de leurs sabres; les fantassins étaient les *hommes au couteau court*, à cause de leurs baïonnettes.

(4) Voyez la note 4 de la page 259.

(1) Ce discours, ainsi que celui de Kiashuta, sont traduits littéralement, afin que le lecteur puisse se faire une idée précise de l'éloquence des Indiens.

de Bushyrun pour me forcer au sacrifice que je fais aujourd'hui.

Ce ne fut pas seulement les enfants qui regrettèrent leur nouvelle patrie, et voici un court extrait d'une lettre de F. Hazen, alors aide-de-camp du général Bouquet, qui en porte témoignage :

« Vous seriez bien étonné, écrit-il, si je vous répétais ici « tout ce que j'ai entendu dire aux prisonniers, relative- « ment au bonheur dont ils jouissaient parmi les sauvages. « Un des chefs shawanèses avoua au général qu'il avait été « obligé d'en lier plusieurs avant d'arriver au camp. Mal- « gré la vigilance des officiers et des soldats, quarante-sept « de ces hommes, à qui nous croyions rendre le plus grand « service, rejoignirent leurs nouveaux compatriotes ; et ce « qui vous paraîtra encore plus étonnant, c'est que les « femmes, retenues par leur faiblesse, déploraient, comme « les hommes, le malheureux sort qui les éloignait des vil- « lages sauvages. »

Vainement Moyamée, lorsque Custaloga la remit au général Bouquet, jeta les yeux sur la troupe des guerriers delawares qui lui faisaient leurs adieux : elle n'aperçut pas Garakontié, et elle crut que son frère l'avait abandonnée le premier. Son cœur se gonfla, et deux ruisseaux de larmes, jusque-là retenues avec effort, jaillirent de ses yeux. Le général la prit par la main et voulut la consoler.

— Monsieur, lui dit Marie, conduisez-moi auprès de sir Willam, mon père.

— Miss Marie, votre père m'a chargé de vous conduire à Carlisle, car ses affaires de commerce l'ont retenu dans cette ville.

— Et ma mère?

— Votre mère vous attend avec la plus vive impatience.

— C'est bien, monsieur, répondit Marie ; et ses larmes cessèrent de couler.

Le lendemain le camp fut levé, et l'armée se mit en marche par la même route où elle était venue. Le général, qui était lié d'amitié avec la famille de Marie, eut les plus grandes attentions pour elle ; mais la jeune fille répondait assez froidement à ses soins, et paraissait plongée dans une profonde mélancolie. Comme elle n'avait témoigné aucune envie de rester avec les sauvages, on la laissait parfaitement libre de ses actions, et on ne s'étonnait pas de la voir quelquefois, aux haltes du soir, s'éloigner un peu du campement pour aller promener ses sombres rêveries sur les bords du Muskinghum. Un seul jour elle ne s'éloigna pas du camp, et ce fut celui où l'armée s'arrêta à l'embouchure du Tuskaraway. On remarqua aussi qu'elle quitta ce jour-là seulement son costume delaware pour s'habiller à l'européenne, quoique le général lui eût remis dès le premier jour une malle que ses parents lui envoyaient, et qui contenait plusieurs costumes complets.

Un soir, assise sur la rive de l'Ohio, que l'armée venait de traverser, Marie cherchait à rappeler dans sa mémoire les souvenirs de sa première enfance, et surtout à oublier ceux des forêts. La nuit commençait à couvrir le fleuve de ses ombres épaisses, lorsqu'un cri étrange fit tressaillir la pauvre enfant. Je ne sais comment vous dire que ce cri n'était ni le grognement de l'ours noir, ni le hurlement du loup, ni même le cri funèbre de la chouette, mais tout simplement celui d'un canard. Moyamée tourna vivement la tête vers un bouquet de myrica (1), de groseillier et de framboisier, dont les fleurs et les fruits parfumaient la brise du soir ; mais elle n'aperçut rien. Elle se levait tristement pour retourner au camp, lorsqu'une voix bien connue vint frapper son oreille, et alors elle écouta avec toute l'attention dont elle était capable ; car la voix se mêlait quelquefois au bruit des roseaux agités par le vent et ne parvenait jusqu'à elle que d'une manière confuse. On murmurait sur un air triste et assez monotone les paroles suivantes :

— Moyamée ! où es-tu ? Ne peux-tu pas entendre la voix de Garakontié, ton frère et ton ami (1) ?

— Le seuil de ta porte a donc été enlevé, et ton feu éteint ! Mais à qui parlé-je, puisque tu n'es plus auprès de moi pour entendre mes paroles ? Ma voix pourrait-elle parvenir jusqu'à toi, et la tienne, comme celle de l'écho, arriver jusqu'à moi ?... J'écoute... Ce n'est que le bruit du vent qui passe, ou celui de la chute qui va mourir dans les forêts du voisinage. Il ne dit rien à l'oreille de mon esprit attentif... J'écoute encore... Ce n'est plus que celui du pivert qui frappe contre le tronc desséché d'un arbre, ou de la gélinotte (2) qui appelle sa compagne en agitant ses ailes. Je veux cependant m'entretenir avec l'amie qui vit dans ma pensée et dont les yeux de mon esprit voient l'image. Que je te parle donc en moi-même, puisque le camp des blancs, comme l'épaisseur d'une montagne, te cache à mes yeux, et que, comme la gelée de l'hiver, ton absence a fermé ma bouche.

— Moyamée ! où es-tu ? Ne peux-tu pas entendre la voix de Garakontié, ton frère et ton ami ?

— Quand je pense à toi, mon bras s'étend, ma main s'ouvre pour rencontrer et serrer la tienne ; mais hélas ! je ne saisis pas même le vent qui glisse entre mes doigts. Pendant la clarté du jour, je te cherche et ne te trouve plus : ton ombre m'a quitté. Pendant le silence des nuits, mon esprit songe à toi, et comme la surface des eaux, il réfléchit ta présence. Malheureux et triste que je suis, mes flèches n'atteignent plus le gibier : le poisson passe et ne voit plus l'hameçon de Garakontié. J'embouche l'oppoygan ; mais, de même que les eaux du ruisseau cessent d'être bonnes et douces quand elles sont arrêtées par la digue du Castor, de même mes pensées, que ton absence retient dans mon cœur, deviennent tristes et lugubres. Je rôde le jour et la nuit autour du camp, et je ne le vois pas : je ne vois que moi assis au milieu des roseaux, sur le banc du cyprès chauve (3) ; je te parle et tu ne m'entends pas.

— Moyamée ! où es-tu ? Ne peux-tu pas entendre la voix de Garakontié, ton frère et ton ami ?

— Depuis ton départ, mon visage est sombre comme l'eau qui coule sous de noirs sapins ; mon esprit s'égare au milieu des ténèbres, comme le chasseur au milieu des forêts (4) ; le silence ferme ma bouche, mes oreilles n'enten-

(1) Le galé, cirier ou arbre à la cire (*myrica cerifera*, Lin.) est un arbrisseau de deux mètres de hauteur, qui croît sur le bord des rivières et dans les terrains marécageux. Ses fruits, cueillis en hiver, sont couverts d'une cire verdâtre et odorante qu'on fait fondre dans l'eau bouillante en y jetant les fruits. La cire surnage, et on l'enlève pour en fabriquer des bougies excellentes.

(1) Extrait littéralement d'une chanson canadienne, recueillie et traduite en anglais par M. Richard Buttler.

(2) Les Américains de la Pensylvanie nomment gélinotte et quelquefois faisan un grand tetras assez commun dans leurs forêts.

(3) C'est le schubertie distique (*schubertia disticha*, Mirb. *cupressus disticha*, Lin.). Les sauvages l'appellent cyprès chauve, parce qu'il perd ses feuilles tous les ans. Cet arbre singulier, plus commun dans la Caroline que dans la Pensylvanie, produit sur ses racines des espèces de cônes creux, ressemblant à des bornes, d'un à quatre pieds de hauteur. On coupe ces cônes pour en faire des ruches. Cet arbre croît dans les marais, et même dans l'eau.

(4) La manière dont les Indiens voyagent dans d'immenses forêts sans jamais s'égarer a toujours été un sujet d'étonnement pour les Européens. Il n'est pas rare, lors de leur grande chasse, de leur voir faire cent ou deux cents lieues à travers des pays inhabités et couverts de bois pour aller poursuivre dans le nord les bisons qui s'y sont retirés, les castors, les rats musqués, les martres et hermines, et les terribles ours gris, dont ils reviennent vendre les peaux dans les grandes villes des États, afin de se procurer des armes à feu, de la

dent plus le ramage du muskavis (1), et mes yeux regardent sans voir. Te souviens-tu combien nous étions heureux! quand reviendras-tu donc rapporter la gaieté qui t'a suivie? quand reviendras-tu ôter les épines de mon sentier et chasser le vent du malheur que je trouve partout? Si je vais sur les eaux, je ne peux plus diriger mon canot; si j'allume du feu sur mon âtre, il donne plus de fumée que de chaleur; si je m'exerce à lancer le tomahawk, il tombe avant d'arriver à l'écorce de l'arbre. Pour te suivre, j'ai quitté mon wigwham; les reptiles de la terre et les oiseaux de la nuit s'en sont emparés. Si je ne puis te retrouver, ô Moyamée, comme un érable qui n'a plus de sève, ma vie s'éteindra et mon esprit partira pour l'Ouest, en laissant mes os blanchir aux vents et à la pluie.

— O Moyamée! du pays d'Onas tu n'entendras plus la voix de Garakontié, ton frère et ton ami!

La voix cessa de se faire entendre, et la jeune fille resta un instant pensive. Puis tout à coup elle passa la main sur son front, secoua au vent sa chevelure dorée, et elle se mit à chanter doucement.

— Moyamée est ici, assise sous l'orme pleureur; elle a entendu la voix de Garakontié, son frère et son ami.

Aussitôt le jeune homme se précipita vers elle, et lui saisit la main qu'il arrosa de ses larmes; mais ensuite il se retira à trois pas en arrière, honteux d'une familiarité que jamais un sauvage ne se permet avec une autre femme que la sienne. Ce que se dirent les jeunes gens, je l'ignore; je sais seulement qu'après cet entretien Marie rentra au camp avec un visage moins triste que de coutume, et que des yeux exercés auraient pu lire dans les siens et sur son front les signes d'une forte résolution.

Le lendemain, l'armée passa l'Ohio, et une foule de sauvages qui avaient suivi jusque-là leurs enfants adoptifs pour les soigner pendant la marche et les nourrir de leur chasse, leur firent les derniers et les plus touchants adieux, en les recommandant avec larmes à la bonté des officiers et des soldats. Ici on entrait sur les possessions de la Pensylvanie, et il est bien certain que si les Indiens eussent essayé d'y mettre le pied, les colons, pour se venger, en auraient massacré autant qu'ils en auraient rencontré. Cependant un jeune delaware refusa net de partir quand le général Bouquet lui en donna l'ordre, et tout ce qu'on put lui dire des dangers qu'il allait courir n'ébranla en rien sa résolution. En effet, il suivit l'armée jusqu'au fort Pitt, mais on ne le voyait que très-rarement, parce qu'il suivait les flancs de l'armée en marchant constamment dans les bois et les lieux les plus déserts. Lorsque, dans ses rares apparitions, on lui demandait pourquoi il s'obstinait à s'exposer à un tel danger :

— Je ne cours aucun risque, disait-il, car un esprit blanc, que j'ai vu sur les bords du Muskinghum, m'a appris à adorer l'Ockimaw des chrétiens, et je crois que la femme blanche est l'égale d'un homme rouge.

Personne ne comprenait rien à cette singulière réponse, et on se bornait à le regarder comme un fou.

Après quinze jours de marche et de fatigues, on arriva à Pittsburg, où l'armée devait se reposer quelque temps. Un grand nombre de colons riches et considérés s'étaient rendus dans cette ville naissante pour venir féliciter le vainqueur de Bushyrun, et le général, pour les remercier, résolut de leur donner un grand dîner dont la charmante Marie devait faire les honneurs. Déjà tous les convives étaient assemblés dans la salle du festin, et, pour se mettre à table, on n'attendait plus que la jeune et belle miss, lorsqu'une scène des plus extraordinaires vint absorber l'attention des nombreux convives. La porte du salon s'ouvrit, et l'on vit entrer trois bizarres personnages, tous trois dans le costume indien le plus recherché. L'un était un vieillard à la démarche grave et au front marqué des sillons d'une longue expérience; l'autre était un jeune guerrier. Tous deux avaient une longue plume d'aigle, blanche et noire, passée dans les oreilles, ce qui annonçait des chefs; leur visage était bizarrement peint de vermillon et de blanc; de riches colliers de wampum paraient leur poitrine, et de leur ceinture pendaient, d'un côté, un couteau à scalper, et de l'autre, un tomahawk à lame d'acier luisante et polie. Le plus jeune portait à sa main un bâton sec de mélèze résineux, dont le bout était enflammé.

Le vieillard conduisait par la main une jeune fille sauvage dont le costume, entièrement indien, ne manquait ni de grâce ni de richesse; sur sa tête flottait une magnifique aigrette de plumes rouges, et son visage était entièrement couvert par de larges raies rouges, jaunes et blanches, formant des figures d'oiseaux et de fleurs.

A la première vue, personne ne reconnut les convives inattendus; mais le général s'étant approché d'eux, recula tout à coup de surprise en s'écriant :

— Quoi, miss Marie! que signifie ceci?

Alors la jeune fille s'avança d'un pas ferme et majestueux jusqu'au milieu du salon, étendit le bras vers le général, et dit :

— Général Bouquet, je ne me nomme plus Marie, mais Kerry-Moyamée. Ici, sur le territoire de la Pensylvanie, je ne suis plus sous tes ordres; je suis libre comme toi, puisque hier j'ai atteint l'âge fixé par vos lois pour ma majorité. Ouvre tes oreilles pour entendre la vérité; car, renonçant pour jamais à mon ancienne patrie, je vais te parler comme une digne fille delaware. J'avais un père blanc, je le cherche parmi vous; où est-il? Il sait cependant que son enfant est ici, à quelques lieues de son habitation : je ne le vois pas. Où est mon frère blanc? Il n'est pas ici; il a craint de se blesser les pieds dans les ronces des Alleghanys. Où est ma mère? Je ne sais. Je ne vois devant moi, du côté de la Pensylvanie, rien qui ait un cœur d'amour pour Marie. Je me retourne et regarde derrière moi, du côté du Muskinghum : je vois le sage Custaloga, mon père adoptif; le vaillant Garakontié, mon frère et mon ami, qui, tous deux, ont suivi l'enfant de leur cœur, la nuit, dans les marais fangeux, le matin, parmi les ronces des épaisses forêts, le jour, à l'ardeur du soleil, marchant pieds nus, couchant sur la terre humide, traversant les lacs et les rivières à la nage, luttant contre les bêtes féroces des bois, et craignant à chaque instant le long couteau d'un habit rouge ou la carabine d'un colon. Que penses-tu de cela, général? Parle; je t'écoute... Tu ne dis rien, je continue; mais avant, regarde.

Elle fit signe à Garakontié, qui lui présenta le tison enflammé sur lequel elle souffla trois fois; puis Custaloga prit la main de la jeune fille et la mit dans celle du jeune homme, et alors Moyamée dit :

— Je vais parler maintenant en femme delaware (1),

poudre, des balles, du vermillon, des couteaux, des chaudrons de cuivre, des couvertures de laine et quelques autres étoffes, de l'eau-de-vie, etc. Pour se diriger dans les bois, ils observent le cours du soleil, celui de la lune, le côté des troncs d'arbre où la mousse croît; ce qui leur indique le nord; de distance en distance, ils cassent la petite branche d'un buisson, et cette légère marque suffit pour leur faire retrouver leur chemin au retour.

(1) Le muskawis est un oiseau connu par les naturalistes sous le nom de moqueur, parce qu'il a le talent d'imiter le chant de tous les autres oiseaux.

(1) Ce discours, à partir de ce paragraphe, a été tenu littérale-

car j'ai soufflé sur le tison. Tu as vaincu, général, non parce que tu es plus brave que nos guerriers, mais parce que tes armes étaient meilleures que les leurs, et parce tu commandais à des hommes au long couteau (1). Nos gens ont dévasté vos frontières, parce que ces terres leur appartiennent; ils ont pris quelques-uns de vos forts, parce que vous vouliez vous emparer de leur commerce. Si tu dis qu'ils ont eu tort, moi je te répondrai que leurs ancêtres marchaient sur ce sol, y chassaient, le possédaient longtemps avant l'arrivée des tiens. Tes cultivateurs ont besoin de paix et de repos pour réparer leurs pertes; eh bien! tu auras l'un et l'autre si tu n'exiges de nos gens rien qui les humilie. Tu les connais, sans doute; une des conditions du traité de Tuskaraway est qu'ils rendront leurs *prisonniers*: ne sais-tu pas qu'ils n'en ont point, et que les blancs qui vivent parmi eux sont leurs parents adoptifs ou leurs amis? Je fus prise il y a huit ans: j'ai été heureuse depuis. Si, malgré vos lois, tu me forces à te suivre, je retournerai parmi mes frères aussitôt que j'en trouverai l'occasion. Telles sont mes intentions: ce sont aussi celles d'un grand nombre de ceux que tu as forcé nos chefs à te délivrer. A la gloire que tu viens d'acquérir par les armes, il est beau d'ajouter celle que donne l'humanité; mais, puisqu'elle détruit notre bonheur, sois assez généreux pour nous permettre de retourner aux villages de nos amis.

Étonné, frappé de la hardiesse sauvage de Marie, autant que de ce qu'elle venait de lui dire, le général crut devoir consulter non-seulement ses officiers, mais encore quelques magistrats qui se trouvaient momentanément à Pittsburg. Tous les officiers pensèrent que chacun était maître de son sort et de chercher le bonheur là où il croyait le trouver. Les magistrats affirmèrent que, selon les lois, nul n'avait le droit de retenir Marie malgré elle. En conséquence, le général prit galamment son parti, et, le lendemain, Custaloga, Garakontié et Moyamée partirent pour retourner dans leurs wigwhams du Tuskaraway, et une escorte de soldats les accompagna jusqu'à l'embouchure du Muskinghum, pour mettre les deux Indiens à l'abri de la vengeance des colons.

Depuis, on n'a jamais entendu, à Philadelphie, parler de la jeune fille. Quand son père de Carlisle, sir Willam, apprit cette nouvelle :

— Ma foi, dit-il, je crois que Marie n'a pas fait là une très-bonne affaire, et j'en suis fâché, parce que mon intention était de la marier à mon vieux voisin Walpol, qui est riche, et qui l'aurait prise sans dot. Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser. Hé! John! John! dit-il en s'adressant à un de ses commis, ayez plus d'attention à ce que vous faites, ou je serai obligé de vous renvoyer; ne voyez-vous pas que vous avez placé ce carton de travers dans sa case?

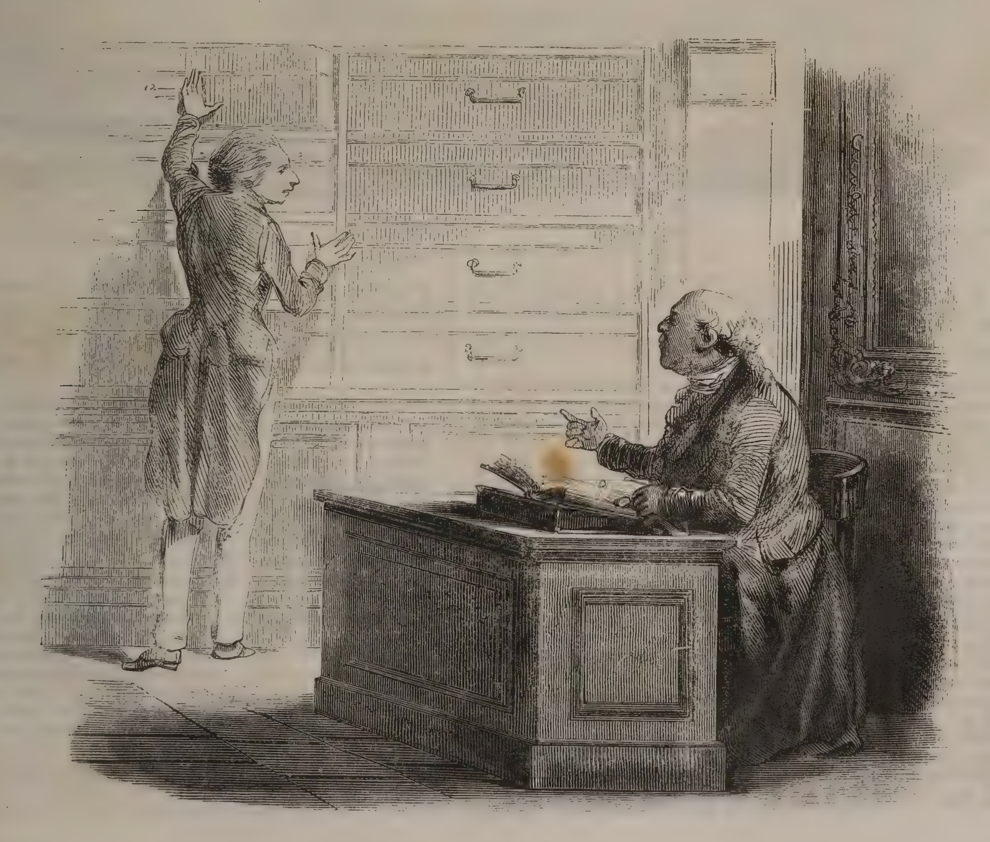
Puis il remit ses lunettes, baissa la tête et continua l'addition qu'il avait commencée sur ses livres à partie double.

Il ne me reste plus à vous dire que tout ce que vous venez de lire, histoire naturelle, mœurs, événements historiques, faits, détails, etc., est rigoureusement vrai, et que dans tout ceci, mon mérite consiste simplement à avoir rassemblé en quelques pages ce qu'on peut trouver de plus intéressant dans les bavardages, passez-moi ce mot, de trente ou quarante volumes de voyages.

BOITARD.

ment au général Bouquet par une Irlandaise qui, depuis onze ans, avait été prise par les sauvages, s'était mariée dans leur pays et ne voulut pas le quitter.

(1) A de la cavalerie.



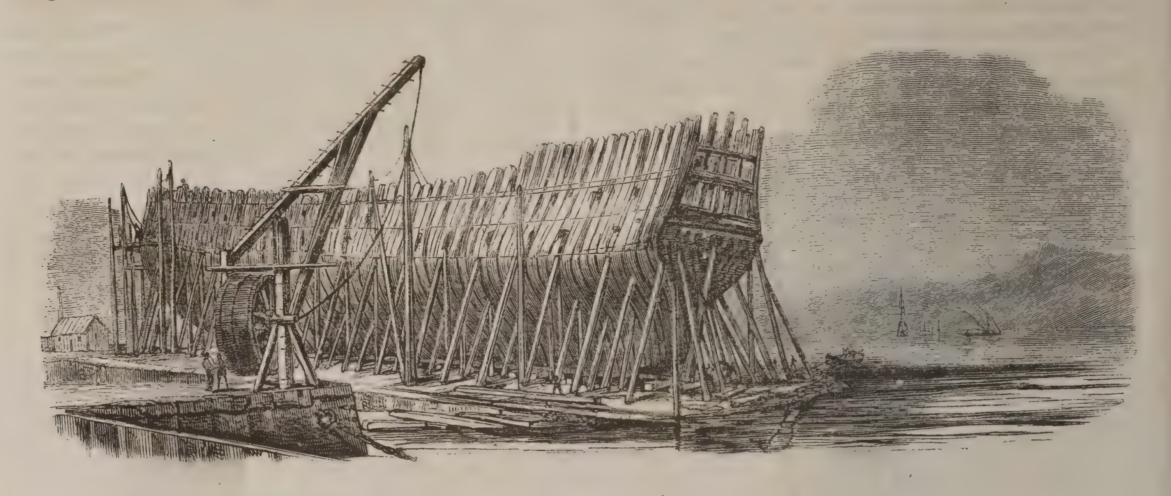
A BORD D'UN VAISSEAU.

(Voir le numéro de mai 1844, page 233.)

Voici comment il est figuré : *cœle*. Ce qu'il signifie, je l'ignore (1). Les côtes s'attachent à la *quille*, s'y fixent verticalement à des distances qui ne sont pas très-grandes. Ces côtes — je les nomme ici comme Pline le naturaliste — ne sont pas simples, mais doubles, accolées l'une à l'autre, et, pour cette raison, nommées *couples*. L'accouplement augmente la force de chacune d'elles, et forme un système à la fois très-simple et très-solide.

Plusieurs pièces composent la côte : l'une se pose en croix sur la quille, et se nomme *varangue*, peut-être de l'espagnol *vara* ou *bara*, barre, mais cela n'est pas certain; une seconde s'ajoute à celle-ci, et prend le nom de *genou*. Ce nom est plus savant qu'il n'en a l'air; ce n'est pas moins que le grec *gonou* (γόνυ), qui signifie *courbure*, comme ces messieurs peuvent vous l'attester, madame. Une troisième pièce, qui s'ente sur le genou, et qui en prolonge la courbure, se nomme *allonge*. Il est inutile, je crois, de vous dire ce que ce nom signifie. Il y a autant d'allonges qu'il en faut pour donner à la *branche* du couple, qu'elles concourent à former, la grandeur qu'elle doit avoir. La dernière, la plus haute, celle que vous voyez avec une double courbure, d'abord en dedans, puis en dehors, est appelée *allonge de revers*, parce qu'elle se retourne sur elle-même : *avertit se* ou *revertitur*, n'est-ce pas, monsieur Édouard?

Vous remarquerez que les couples sont assez nombreux. Tous n'ont pas la même importance, bien que tous concourent à la formation du même corps. Tous n'ont pas la même forme et le même nom; et vous voyez que ceux qui s'élèvent verticalement vers le milieu de la longueur de la quille, ont plus de ressemblance avec un *u* majuscule (U), que ceux qui se rapprochent des extrémités; ceux-ci ressemblent un peu à des *v* majuscules (V), ou mieux encore à la moitié inférieure du contour de ce cœur que l'on a tracé sur les cartes à jouer.



Squelette de navire.

Si, du côté où nous sommes depuis un moment, vous voulez bien me suivre à l'arrière du vaisseau, vous verrez le dernier de ces couples, celui qui ferme la construction à cette extrémité postérieure du navire : il a aussi la forme d'un cœur, et, avec ses prolongements supérieurs, il a un profil gracieux qui vous rappellera, je pense, le contour élégant de la lyre. Il y a deux siècles, la courbure de ce

(1) Edv. Lye, dans son *Dict. saxonico et gothico-latinum* (2 vol. in-fol., Londres, 1772), ne donne aucune explication sur le sens réel du mot *cœle*. A côté du mot anglo-saxon, il écrit le mot latin *carina*, sans rien ajouter ; il ne dit même pas si *cœle* tient par la racine aux autres mots commençant par les lettres *c,a,e,l*. Somner est plus explicite; il n'explique pas, mais il range *cœle* dans une famille de mots à laquelle il paraît reconnaître le verbe *caelan* (kélane) pour chef. Or *caelan* signifie *rafraîchir, refroidir*. Voit-on comment la *quille* a pu être appelée d'un nom qui suppose l'idée de rafraîchissement? Est-ce parce qu'elle est dans l'eau? Mais toute la partie immergée est refroidie, et, à ce compte, ce ne serait pas la quille, mais la carène qui devrait être appelée *cœle*. On conçoit que les Grecs aient nommé *tropis* la quille, de *trepo*, tourner, parce que c'est, en effet, sur la quille que tourne le navire, dans tous ses mouvements; on conçoit que les Vénitiens lui aient donné le nom *colomba*, du grec qui signifie *plonger*, cette pièce de bois étant celle qui s'enfonce le plus profondément dans l'eau; on se rend très-bien compte du motif qui a porté les Italiens à l'appeler *il primo*, la quille étant à la fois et la première pièce que l'on place sur le chantier et la pièce la plus importante de la construction, le fondement de tout l'édifice; mais la quille rafraîchie! je ne saurais admettre cela, si habitué que je sois à la singulière hardiesse des tropes maritimes. Cependant, est-il bien certain que le saxon *cœle* soit étymologique pour notre mot *quille*? *Cœle* n'est-il pas une transcription d'un mot étranger au Nord? Constancio, l'auteur d'un fort bon dictionnaire portugais, dit que *quilha* vient du grec κοῖλος; mais ce mot signifie *creux*, et la quille longue, droite, plate, n'a rien en elle qui justifie un pareil surnom. S'il fallait voir dans *cœle*, qui a, d'ailleurs, pour variantes *ciol* (*kiol*) et *ciul* (*kioul*), s'il fallait y voir une transformation d'un mot grec, il serait plus raisonnable, je pense, d'y reconnaître *kollao*, qui exprime l'idée de coller, réunir, rassembler; ou *kollops* qui, signifiant cheville, tient encore à la même idée. Au reste, jusqu'à preuve contraire, je rejette l'origine grecque, parce qu'il ne m'est pas démontré que les Saxons aient eu des relations avec la Grèce avant le temps de la conquête de l'Angleterre par les Anglo-Saxons, époque où, certainement, ceux-ci avaient une marine déjà grande et de grands navires pour leurs expéditions dans la Baltique et en Islande. Je crois que *cœle* est bien le mot emprunté par tous les peuples du Nord au saxon et modifié selon le génie de chacun, pour nommer ce qui est la *quille*. L'Espagne, le Portugal, et plus tard l'Italie, l'ont pris à nous qui, tout naturellement dans nos relations journalières avec l'Angleterre et la Flandre, l'avions emprunté aux charpentiers de ces nations, nos maîtres dans les constructions navales.

couple n'affectait pas cette figure; c'était tout simplement un *grand arc* de cercle (1), et c'est de là qu'il prit le nom d'*arcasse*. La figure a changé, le nom est resté. Ce n'est pas pour cette seule partie du navire que cela est arrivé. Les deux branches qui se réunissent pour former l'arcasse ne s'appellent point varangues, mais *estains* ou *cornières;* je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi on les appela *cornières* : dans le croissant de la lune, vous savez qu'on appelle *cornes* les deux parties extrêmes de l'arc; c'est par analogie que les branches du grand arc de poupe ont reçu le nom de cornières. Quant à *estain*, c'est autre chose : il faut y voir les vieux mots italiens *stamine* et *stamenali*, qui désignaient toutes les varangues. Le *stamis* grec, dont ces mots étaient des corruptions, venait du verbe *istémi*, signifiant faire tenir droit, dresser, élever, et vous savez maintenant que les couples sont dressés debout sur la quille.

Ce ne sont pas, au surplus, les seules pièces qu'on élève ainsi. Voyez, aux deux extrémités de la quille, des morceaux de bois d'une forte proportion, l'un droit, l'autre courbe. Le droit, implanté à la quille, non pas tout à fait perpendiculairement, mais de manière à ce qu'il ait sur l'arrière une certaine inclinaison, beaucoup moins grande qu'elle n'était dans les constructions anciennes (2), il faut même dire presque nulle; le bois droit s'appelle *étambot*, ou, comme on l'écrivait et le prononçait jadis, *estambord*.

D'où vient le mot *estambord?* C'est ce que je ne puis vous dire affirmativement. Il me semble que c'est une corruption des mots saxons *bord*, signifiant planche, et par extension, pièce de bois, et *stern*, contraction de *steor*, gouvernail, et *ern*, place. La pièce de bois qui doit porter le gouvernail, qui est à la place du gouvernail, ne saurait être mieux nommée que *stern-bord*; les Anglais ont, en effet, *stern-post*, *post* signifiant pilier, poteau, comme *bord*. Que *sternbord* ait fait *esternbord*, puis *esten-bord*, puis *estan-bord*, puis *estambord* et *étambot*, rien n'est plus croyable, quand on sait que *tribord*, qu'on a si sottement écrit *dextribord*, parce que ce mot désigne le côté droit, vient de *steor-bord*; *bord* signifiant côté, comme il signifie planche. Le côté où était le gouvernail dans les anciens navires scandinaves et normands, était le côté droit, le *bord* du *steor*. Notre *tribord* est corrompu d'*estirbord*, corrompu lui-même du *steor-bord*, anglo-saxon, qui a fait *starboard*, anglais, *steuerbord*, allemand, etc. (1). *Tien bord*, qu'on trouve dans quelques auteurs respectables, est une ridicule corruption de *stirbord*, non moins éloignée de *steor-bord*, qu'*étambot* ne l'est de *stern-bord*. Je vous demande pardon, madame, si j'entre dans tous ces détails dont l'aridité n'est pas faite pour vous plaire; mais c'est vous qui l'avez voulu. Vous m'avez dit, à Pesaro, si je m'en souviens bien, que, loin de vous rebuter, ces recherches vous amusent. Il ne faut rien moins que cette assurance, pour que j'ose vous donner, par quelques exemples, une idée des révolutions qu'a subies la langue maritime, la plus riche peut-être de toutes les langues d'art et de métier, mais aussi la plus tourmentée, parce qu'elle a toujours été parlée par des hommes illettrés et grossiers, pour la plupart.

Je viens à la pièce qui s'élève sur l'extrémité antérieure de la quille, et qui sert d'appui à toute la construction de l'avant, comme l'étambot à toute la construction de l'arrière. Vous voyez que cette pièce n'est point droite, mais courbée. On a jugé que cette forme avait de certains avantages; on a préféré l'arc à la pièce droite. Cet appui de l'avant s'appelle *étrave*. Ces messieurs, qui savent le latin, et vous, madame, qui italianisez comme une Toscane, vous croyez deviner sous ce mot *étrave*, la poutre, la solive italienne, *trave*, la poutre latine, *trabs* ou *trabes*. Si raisonnable que soit en apparence cette étymologie, il y faut renoncer. L'*e*, qui précède *trave*, est un indice certain de la disparition d'un *s* radical; et en effet, on écrivait autrefois *estrave*. Mais *estrave* était une corruption, et l'auteur chez lequel nous trouvons les plus anciens renseignements sur la construction navale en France (2), ne donne point cette altération, qui paraît dater de la moitié du dix-septième siècle. Il dit *estable* ou *establure*, avertissant qu'à Boulogne on dit *estante*. Il est permis de croire que le picard *estante* a de grands rapports avec le *stæuder* allemand, qui signifie pilier, poteau, comme l'*estante* espagnol. Quant à *estable*, n'est-ce pas la pièce forte, stable (*stabilis*), sur laquelle on *establit*, on fonde, on appuie? Tous ces mots viennent du latin *stare* être debout, qui procède lui-même de ce verbe *istémi* dont je vous parlais tout à l'heure à propos des *estains*.

Pour maintenir à leurs places, debout et fixes, les couples ou côtes de ce grand corps, auquel le mouvement ne sera donné que lorsque son organisation sera tout à fait complète, on a imaginé d'entourer la construction d'un certain nombre de ceintures provisoires, si je puis les nommer ainsi. On aurait pu faire de cordes, ces espèces de bandelettes dans lesquelles on emmaillotte le squelette du vaisseau; on les a faites de bois, ce qui est plus solide, et d'une plus facile application. Elles ont reçu le nom de *lisses*. *Lisse*, qui n'a point d'analogie avec poli, ras, uni, me paraît venir du latin *licium*, signifiant cordon, ruban, bandelette, étymologie probable du mot *listel*, dont les architectes civils se servent pour désigner des bandes ou moulures carrées, qui ont quelques rapports avec certaines des lisses du vaisseau complet.

La *coque* du navire, son corps, que l'on compare poétiquement à la coquille (*concha*) du Nautilus, rameur et voilier, ou plus matériellement à la moitié de l'enveloppe de la noix, la coque du navire, dis-je, serait trop peu solide, si les principaux couples n'avaient pour les maintenir de fortes poutres allant d'une de leurs branches à l'autre. Ces traverses, ces solives sont appelées d'un nom que l'on

(1) « Leur arc ou courbure (*des estains*) doit être à peu près en rond. » *L'art de bâtir les vaisseaux;* Amsterdam, 1719, p. 21. — « Les *estains* sont deux pièces de bois d'une mesme figure, lesquelles estans mises en œuvre sur l'estambot, font portion de cercle et donnent le rond de l'arrière ou arcasse du vaisseau. » Desroches, *Diction. de marine*, 1687.

(2) Cette inclinaison a été appelée *quête*. Il n'y a évidemment rien de commun entre ce mot et son homonyme qui vient du latin *quærere* (*quæsitum*) chercher. Je ne vois dans les langues européennes qu'un analogue à *quête*, le portugais *queda*, contraction, ou transformation de *cahida*, signifiant chute, déclivité. La raison est très-satisfaite d'une pareille étymologie, car la quête de l'étambot est justement la quantité, mesurée sur le prolongement supposé de la quille, dont la tête de l'étambot s'écarte de la verticale, c'est-à-dire, tombe ou se penche en arrière. Si, comme je viens de le dire, *quête* peut être rapportée au portugais *queda*, ce mot vient de *cadere*, tomber. Les auteurs qui ont écrit autrefois *queste* ne paraissent pas avoir adopté cette opinion; l'*s* est chez eux radicale, et il semble qu'ils aient rapporté *queste* au *kaste* danois (*kasta*, isl. et suéd.), qui signifie élancer (*kast*, jet.). L'étambot et l'étrave jaillissent, en effet, s'élancent, et le synonyme de *queste* est *élancement* dans les langues maritimes d'Italie, de l'Espagne et de la Provence. C'est donc entre *kasta* et *queda* qu'il faut choisir; et comment choisir? La chose serait aisée, si l'on savait par des documents anciens quand le mot *quête* ou *queste* est entré dans le vocabulaire des charpentiers de port, et s'il y est venu par la Flandre ou par Marseille. Mais les documents français antérieurs au dix-septième siècle sont extrêmement rares, et je n'en connais point où se lise le mot qui fait le sujet de cette note.

(1) V. à ce sujet, le *Mémoire* n° 3 de mon *Archéologie navale* p. 183, t. I.

(2) Le père Fournier dans son *Hydrographie*.

Vue d'une rade avec des bâtiments de tous les rangs.

Frégate du seizième siècle.

a corrompu de l'anglais, *bauk*. *Bauk* est la prononciation du saxon *balc* (1); au lieu de *bauk*, nous disons seulement *bau*. Les baux, — et admirez, madame, que malgré leur propension à tout altérer, à tout confondre par des orthographes et des prononciations barbares, les marins des seizième et dix-septième siècles n'ont pas forcé *bau*, fils de *balc*, à prendre l'*e* de *beau*, fils de *bellus* ou *bello*; — les baux ne sont pas uniquement des moyens de liaison et des arcs-boutants, qui empêchent de se rapprocher les flancs du navire, pressés par le poids de la mer; ils sont aussi les soutiens des planchers, qui partagent l'édifice naval en étages. Le plus grand des baux, qu'on appelle pour cela le *maître-bau*, est placé à la plus grande largeur du navire; aussi, pour dire qu'un vaisseau a, par exemple, trente pieds de largeur à l'endroit où il est le plus large, on dit qu'il a trente pieds de maître-bau.

Les planchers, dont je parlais à l'instant, s'appellent aujourd'hui *ponts*; autrefois on les nommait *tillacs*. Il n'y a plus guère que les poëtes et les chansonniers qui se servent de ce dernier mot, quand ils ont besoin d'une rime à tabac, ou à hamac. *Pont*, c'est, comme vous savez, passage (lat. *pons*). Au commencement du dix-septième siècle, il n'y avait que le tillac d'en haut auquel on donnât le nom de *pont*; maintenant tout *tillac* est *pont*.

— Et que signifie, je vous prie, ce mot tillac? demanda le jeune Édouard de Tourneville.

— Sans doute il vient de *tilleul*, dit sa mère; le plancher du vaisseau ayant été fait du bois de cet arbre...

— Très-probablement, ajouta l'ingénieur, on aura dit *tabulatum tiliaceum*, plancher de tilleul, et *tiliaceum* aura fait *tillac*.

— C'est, assurément, la première idée qui se présente à l'esprit, et d'abord j'ai cru comme vous qu'en effet *tillac* venait de *tiliaceus*, et de *tilia*, tilleul; mais un examen sérieux de la difficulté m'a convaincu que je me trompais, et que *tillac* vient par une route un peu longue, je l'avoue, mais assez directe toutefois, du grec *tègos*, signifiant toit.

— Oh! voilà qui est étrange, et je crains que l'amour du grec ne vous emporte un peu bien loin, monsieur l'étimologiste.

— Mon Dieu, madame, si je n'avais pas peur de vous lasser en vous faisant parcourir les chemins par où a dû passer *tillac* en venant de *tègos*, je vous prierais de me suivre dans les sinuosités de ces sentiers épineux.

— Ce ne sont pas, à ce que j'entrevois, « petits chemins tout parsemés de roses! » C'est égal, je me risque. Asseyons-nous, si vous devez être long, comme vous nous en menacez, et écoutons.

— Je m'attendais à vos épigrammes, et j'avoue que je les mérite bien par mon pédantisme. Mais vous me provoquez à des explications qui doivent être sérieuses, et vous redoutez qu'elles ne le soient trop. Rassurez-vous, cependant, ce ne sera ni bien long, ni bien grave. Je vous le dirai d'abord, afin de fortifier votre opinion, que le *tilleul* est pour quelque chose dans *tillac*, vous pourriez invoquer contre moi un passage de Théophraste. C'était un Grec, madame, qui disait : « Le bois du tilleul est propre à de nombreux usages; on l'emploie pour les planchers des vaisseaux longs, les cassettes, les mesures pour les grains, etc. (2). » Mais j'ajouterai qu'en grec le tilleul s'appelait *philura*, ce qui est sans rapport avec le *tilia* latin. J'ajouterai encore qu'on ne trouve nulle part la confirmation de ce qu'avance Théophraste; je dirai même que partout où il est question des bois qui entraient dans la construction des navires, on voit nommés le chêne, le pin, le cèdre, le hêtre, l'aune, l'orme, le noyer, le sapin, et jamais le tilleul. Si, dans les temps modernes, on a fait usage du tilleul, c'est seulement pour faire des pompes (1) ou des ornements sculptés. Maintenant que le tilleul, comme matière, est écarté de la discussion, voyons quel mot, analogue à *tilia* par sa forme apparente et sa consonnance, a pu faire *tillac*. D'abord, permettez-moi de vous introduire dans un vaisseau plus avancé que celui qui m'a servi à vous faire connaître les pièces fondamentales de la construction; montez cette échelle, et voyez ce qu'est ce plancher inférieur par rapport à la paroi inférieure du navire.

— C'est un plafond véritable.

— Fort bien; et le plafond d'une chambre, qu'est-ce autre chose qu'un couvert, un toit qui la ferme par en haut, et l'abrite?

— Sans doute.

— Eh bien! sachez que ce plancher, ce plafond du navire est appelé *couverte* par tous les peuples navigants de la Méditerranée, excepté par les Turcs qui l'appellent *ustu*, c'est-à-dire toit. Quant aux navigateurs du Nord, ils le nomment *deck*, et *deck* signifie couverture. Toit, couverture, c'est toujours la même idée; et cette idée est antique. Ces messieurs n'ont pas oublié que les Grecs appelaient *catastroma*, c'est-à-dire couverture, le plancher du navire, nommé par les Latins *stega* ou couverte. Vous allez jeter les hauts cris si je vous dis que *deck* et *tillac* ont la même origine; n'est-ce pas, madame?

— Oh! je m'attends à tout; je sais ce que peut l'ingéniosité des dénicheurs d'origines!

— Vous vous attendez, n'est-ce pas, à quelque chose de bien incroyable, de bien tiré, de bien impossible, et voilà ce que votre politesse appelle ingénieux, par antiphrase! J'espère que vous serez plus juste tout à l'heure; je veux forcer votre conviction, et vous faire avouer que rien n'est plus simple et plus vrai que ma proposition, toute hardie qu'elle paraisse. Suivez bien, je vous prie, ce que je vais dire. *Deck* vient du saxon *thécane*, signifiant couvrir. Il y a entre *thécane*, le latin *tego*, et ses radicaux grecs *tegos* et *stego*, une telle analogie, qu'il n'y a guère moyen de se refuser à croire qu'ils ont une commune origine. Un des plus savants auteurs de dictionnaires, Noah Webster (2), le pense, et je me range bien volontiers à son opinion qui me paraît inattaquable. Vous le voyez, le *tillac* est une couverte, un toit. Le toit, la couverture de la maison, était nommé quelquefois dans le bas latin *tegia*, de quelque matière qu'il fût fait, bien que *tegia* fût une corruption du latin *tegula*, signifiant tuile. Un dictionnaire du neuvième siècle l'atteste, et nous devons nous en rapporter à Papias, son respectable auteur. *Tegia* n'est pas le seul mot du bas latin qui signifie toit; si ma mémoire est

(1) « *Balk*. n. *Bauk*. » Webster. — Le *balc* sax. a donné *balk* au holl. et au suédois, et *balken* à l'allemand. Le danois en a fait *bielke*. L'anglais a un synonyme à *bauk*, plus usité dans les chantiers et sur les navires, c'est *beam* (*bime*), mot saxon qui signifie poutre, solive, comme *balk*.

(2) Le texte de Théophraste, l. V, c. VIII, de l'*Histoire des plantes*, dit : « *philura dè pròs ta sanidomata tòn macron ploion* »; or, *sanidoma* désigne tout ouvrage fait en planches; il peut, par conséquent, dans la phrase de Théophraste, signifier cloison et bastingage tout aussi bien que plancher. Le vieux traducteur latin de notre auteur donne pour analogue latin à sanidomata, *fori* qu'on a l'habitude de traduire par tillac, pont du navire. Nous ne ferons qu'une observation à ce sujet, c'est qu'on n'est point d'accord aujourd'hui sur le sens qu'on doit donner au mot *fori*, et qu'aucun auteur grec n'appelle *sanidoma* le pont du navire, mais *catastroma*.

(1) Aubin, art. *Bois*.

(2) *Dict. of the english language*, London 1832.

bonne, un document des premières années du treizième siècle, document écrit à Marseille, et cité par un dictionnaire justement estimé (1), nomme le toit *teulicia*. *Teulicia* venait de *teula*, contraction provençale de *tegula*. Le français fit *teule* et *tieulle* de *teula*, comme il fit *tieullerie* de *teularia* (*tegularia*), avant d'en faire tuillerie. Le toit, *teulicia*, dut devenir aisément *tieullacia*, *tieullaca*, et *tillaca*, puis *tillac*; cela me paraît tout naturel. Au reste, si vous ne voulez pas que *tillac* vienne de *teulicia*, reportez-vous à *tegia*, que l'italien admit et transforma en *teggia*, puis en *teglia*. Et voyez comme *teglia* (tellia) est près de *tilla* ou *tillac!* Pour moi, point de doutes : *tillac* (2) c'est *toit*; toit, c'est *tegia* ou *teulicia*; or, *teulicia* et *tegia* sont des corruptions de *tegula*, venant de *tego*, qui sort du grec *tegos*; de son côté, *deck* sort de *tegos* par *thécane*; *deck* et *tillac* sont donc deux mots procédant de la même racine, deux formes, singulièrement altérées, je l'avoue, de *tegos*, deux frères qui ne se ressemblent guère, mais qui ont évidemment le même père; ce qu'il fallait démontrer, comme disent les géomètres, quand ils sortent victorieux du raisonnement et des calculs par lesquels ils ont établi une vérité d'abord problématique. Eh bien! madame, qu'en pensez-vous? ai-je été bien long, bien ennuyeux?

— Mais, pas trop!

— Ai-je été convaincant?

— Je dois l'avouer, il me semble que vous avez raison, et que vous n'êtes pas plus ingénieux qu'il ne faut. Va donc pour *tillac*, venant de *tegos*, puisque c'est le toit du navire. Mais, monsieur, il y a plusieurs toits à cette grande maison flottante?

— D'abord il n'y en eut qu'un, madame. Tant qu'on ne fit pas plusieurs étages à une maison, il ne dut y avoir qu'un toit; quand la maison grandit et prit un second étage, il y eut un plafond et un toit, et ainsi de suite. C'est ce qui est arrivé au navire. Tant qu'il fut d'une taille médiocre, le vaisseau ne reçut qu'une couverte sous laquelle on plaça les marchandises et le logement des hommes. Le navire devenu plus grand, mais non pas très-grand encore, on imagina, pour la commodité de l'équipage et la meilleure disposition de la cargaison, de faire, entre la quille et la couverte du tillac, une séparation dans la longueur du bâtiment, et d'y établir un plancher qui prit le nom de *faux-tillac*, et qu'on nomme aujourd'hui *faux-pont*. Un premier étage ayant été monté sur le navire tillaqué ou ponté, on le couvrit d'un toit, qui fut le second tillac ou second pont. Celui-ci fut couvert à son tour d'un troisième tillac ou troisième pont. Cela arriva quand le vaisseau atteignit le *maximum* de sa force et de sa grandeur.

C'est par leurs ponts armés, par leurs batteries couvertes, qu'on désigne les vaisseaux de guerre; il y a cependant dans les désignations adoptées un mensonge contre lequel il faut que je vous prémunisse. Venez, je vous prie, avec moi, jusqu'à cette grande fenêtre qui est à l'arrière du vaisseau, sur le premier pont duquel nous sommes; elle domine la rade, et nous pouvons parfaitement voir de là toutes les espèces de bâtiments de guerre qui flottent sur les eaux bleues et tranquilles de ce golfe si bien fermé.

— Pardon, je vous arrête là, monsieur. Vous venez de dire *golfe*; je sais bien ce que c'est qu'un golfe, mais je ne sais pas d'où vient ce nom?

— Demandez à M. votre fils, madame; il a tout son dictionnaire grec dans la mémoire, et il vous dira que *golfe* vient du grec *kolpos*, signifiant sinuosité, renfoncement. Voyez maintenant ces navires, qui portent tous au sommet de l'un de leurs trois mâts un signe distinctif, flamme ou pavillon.

— Je vois que tous, en effet, ont en haut de leur mât le plus élevé une bande pointue d'étoffe tricolore, que le vent soulève et agite en lui communiquant des ondulations longues et capricieuses, qui en font jouer successivement au soleil les couleurs éclatantes.

— Cette bande, c'est la flamme, fort bien nommée, car elle a l'air d'une langue de feu que le souffle du vent fait vaciller. Or, en latin, cette langue de feu est appelée *flamma*, du souffle qui l'agite, *flatus*. Quant au pavillon, c'est le morceau d'étoffe, à peu près carré, qui voltige à la tête du mât de l'avant de ce vaisseau que vous remarquez à gauche, le plus gros de tous. C'est aussi cet insigne de la même forme, que vous voyez voltigeant sur la poupe de tous les bâtiments. Ce n'est pas le vent qui a nommé cet étendard, c'est, selon moi, le papillon. On a comparé à l'insecte ailé, brillant par ses couleurs variées, ces bannières voltigeantes dont les différentes parties représentent les couleurs et les émaux du blason des princes et des nations. Si vous rejetez cette étymologie que je crois sérieuse, vous serez obligée de revenir à *favilla*, latin, signifiant aussi flamme, et vous ôterez à la langue un de ses mots figurés les plus charmants.

— Je crois, dit alors M. de Tourneville venant à mon secours, je crois, comme monsieur, que le papillon a nommé le pavillon. En latin, le même mot désignait le papillon et la tente que nous avons appelée pavillon; or, que le pavillon-drapeau ait pris son nom de la tente sur laquelle il était planté, ou directement du papillon auquel on comparait aussi la tente faite de riches étoffes, et ouvrant ses ailes pendant le jour, il n'importe guère; toujours est-il que le latin *papilio* est étymologique de pavillon (1).

— Le pavillon flottant au mât de l'avant du gros vaisseau, est le signe auquel on reconnaît qu'il y a à bord de ce bâtiment un officier-général ayant le titre de vice-amiral. Si ce pavillon était au mât de l'arrière, l'officier-général montant le vaisseau serait un contre-amiral; s'il était au mât du milieu, il annoncerait un amiral. Or, l'amiral est maréchal, le vice-amiral est lieutenant-général, le contre-amiral est maréchal de camp, par assimilation. Un officier-général de la marine est libre de monter tel ou tel navire, d'y *arborer*, comme on dit, son pavillon, c'est-à-dire de faire placer le signe distinctif de son rang à la tête de l'un des mâts ou *arbres* du bâtiment. L'italien dit encore *albero*, l'arbre, pour le mât, comme le latin disait *arbor*. Les Provençaux disent l'*arbre*. Dans nos ports de l'Océan, on ne dit que mât, mais on dit *arborer le pavillon*. J'établissais donc qu'un officier-général reste libre, au moins dans le plus grand nombre de cas, de monter le navire qui lui paraît le plus convenable.

Le vice-amiral qui commande l'escadre dont vous voyez les éléments réunis sur la rade, a mis son pavillon sur un *trois-ponts*. Je ne m'excuse pas pour le sans-façon de cette expression, parce qu'elle est familière aux marins, et que d'ailleurs — je m'en rapporte à votre rhétoricien, — c'est une sorte de métonymie qu'autorisent de grands exemples. On dit un trois-pont, un 80, un 74, comme on dit un alezan, un bai-clair; comme on dit sabler du champagne,

(1) Ducange, *Gloss. lat.*, t. VI, p. 1111-1112.

(2) J'ai trouvé le mot *tillac* dans un document français de l'année 1538, intitulé *Payement de l'Arbalestrière*, Ms. de la Bibl. roy., nº 6469-3.

(1) Jehan de Gênes dit que « les tentes sont appelées papillons »; par analogie avec l'insecte volant. — « Papiliones dicuntur, etc. » Dans une charte de 1380, on voit la tente nommée *pavaillonus*. Dans un compte de 1202, on lit : « *Expensa pro pravilionibus, etc.* »

boire du bordeaux. Le trois-ponts a quatre batteries de bouches à feu, mais trois seulement sont couvertes; ce sont celles-là qui donnent son nom à ce géant des mers. Comptez bien, à partir de la ligne que l'eau trace autour de la carène en partie immergée du navire, une première rangée de canons appelée *première batterie* ou *batterie basse*; immédiatement au-dessus, une deuxième rangée appelée *seconde batterie*; au-dessus de celle-ci, une troisième rangée, *troisième batterie* ou *batterie haute*; quant à la quatrième batterie, qui n'est pas couverte, elle compte dans l'armement du vaisseau, mais elle n'influe pas sur le nom du bâtiment; c'est la *batterie des gaillards*.

Vous allez me demander ce que c'est que les *gaillards*, et pourquoi on a donné ce nom à une partie du vaisseau? Je vais satisfaire votre juste curiosité, si je le puis, madame. Je suis forcé de remonter un peu haut dans l'histoire de la construction navale, mais je ne serai pas longtemps à faire ce voyage en arrière. Les anciens élevaient, aux extrémités de leurs navires, des tours pour l'attaque et la défense; au moyen âge, les gens de mer remplacèrent les tours, qu'on ne montait qu'en temps de guerre, par des châteaux construits à demeure sur l'avant et sur l'arrière. Ces châteaux étaient de véritables fortifications, garnies de créneaux, de guérites, de machines à lancer des pierres et des traits. Le nom de *château* resta longtemps à l'une et à l'autre des constructions élevées à la poupe et à la proue des navires. Je ne sais quand celui de *gaillard* leur fut substitué; j'ai trouvé les deux noms accolés ensemble dans certains documents des premières années du seizième siècle (1), ce qui me fait croire que déjà au quinzième siècle *gaillard* s'était introduit dans le vocabulaire des marins. Mais d'où vient ce terme? N'allez pas vous moquer, madame! *gaillard* vient, selon toute apparence, d'un vieux mot français issu du grec, et signifiant gai. Vous riez, soit; riez à votre aise, mais écoutez. Un vieil historien qui écrivait au commencement du treizième siècle, Guillaume, qu'on surnomma *le Breton*, dit, en parlant du roi Richard I[er], que ce roi « donna à la fortification, qu'en 1196 il avait fait élever à Andelis, le nom de *gaillard*, ce qui signifie en français *pétulance* (2). Pourquoi le prince anglais nomma-t-il *gaillard* un château fort? Est-ce à cause des soldats qui le devaient défendre, tous gens de courage et de bonne humeur, amis du tapage et de la joie, habitués à *galer* ou *mener gale* comme on disait, véritables mauvais sujets, qu'on pouvait, sans les blesser, comparer aux ribauds et aux *goliards*, *gallards* ou *galliards*, c'est-à-dire aux bouffons (3)? Il me semble que cela n'est pas impossible. Mais de ce que Richard appela gaillard le château qu'il établit à l'*île d'Andelis*, selon l'expression des historiens du temps, s'ensuit-il que le château du navire prit ce nom de *gaillard?* Rien ne le prouve. J'ai vu en en assez grand nombre des inventaires de navires des treizième et quatorzième siècles, et si j'y ai lu le mot *castellum*, château, jamais je n'y ai trouvé gaillard. Cependant comment *gaillard* est-il venu se joindre à château? Ne serait-ce pas une épithète qui a voulu dire d'abord que le château du navire était bien fortifié, et couronné de créneaux ou d'autres moyens de défense? Cette hypothèse a pour elle bien des probabilités; ainsi *galandi*, *galandé*, signifiait dans le vieux français, entouré, bordé (1); *gallandus*, dans le bas latin, désignait l'enceinte de la fortification (2). Ne pourrait-on pas dire que le navire fut muni de châteaux gallandés, c'est-à-dire entourés et couronnés de créneaux. Château gallandé put devenir aisément *château-galland*, et de là à *château-gaillard* il n'y a pas loin. Dans la langue vulgaire, galant et gaillard (3) étaient à peu près synonymes; et ce n'était pas sans raison, car tous deux procédaient du grec *galeros*, gai, ou du verbe *guelao* (γελάω) rire, se réjouir. *Galer*, *mener gale*, *far gala*, signifiaient mener joyeuse vie, se divertir, être en fêtes. Le festin splendide et joyeux s'appela gala, comme s'appelait gala un ornement de toilette dont on parait quelque partie du vêtement (4), ou dont on se ceignait la tête (5). Toute parure prit ensuite le nom de gala: les rubans s'appelèrent *galands* (d'où *gland*); les passements, galanterie; on fut galand quand on fut bien paré, et, par extension, quand on chercha à plaire et qu'on plut aux femmes. Vous le voyez, madame, tout cela se tient, et a une même origine. *Gaillard*, soit qu'on le rapporte au château construit par Richard Cœur-de-Lion, soit qu'on y veuille voir le château couronné de machines de guerres et de créneaux, vient du mot grec qui signifie gai, comme le mot gala. Vous ne vous attendiez pas à trouver la gaieté sous le château fort.

— Assurément non; mais cela me paraît certain maintenant comme.... une étymologie.

— Quoi qu'on pense des origines que je donne aux gaillards, ce sont aujourd'hui des parties de tillac, l'une recouvrant l'arrière, et l'autre l'avant; elles communiquent par deux ponts latéraux qu'on appelle les *passavants* (passe de l'avant à l'arrière ou de l'arrière à l'avant). Entre les ponts, était autrefois une large ouverture nommée la *grand'rue*, qui recevait la chaloupe et les canots qu'on mettait dedans pendant la navigation. Dans le combat, les embarcations étant mises à la mer, on couvrait la grand'rue d'un pont à *claire-voie* ou *caillebotis*. Et, soit dit en passant, ce n'était pas seulement pour cette grande ouverture qu'on se servait des planchers à claire-voie, on en bouchait presque toutes les ouvertures des ponts et tillacs. Les noms de ces planchers ne sont pas également faciles à expliquer. *Claire-voie* est très-simple, et l'on comprend tout de suite comment on a pu appeler ainsi un grillage, voie ouverte à l'air et à la fumée du canon; mais *caillebotis!* Je vous avouerai que je n'ai trouvé sur l'étymologie de ce nom rien qui me satisfasse. Je ne crois pas que les deux mots anglais *kale*, vent, et *booth*, cabane, aient été réunis par nos marins pour faire entendre qu'avec ce plancher on fait un logis ouvert au courant d'air; peut-être dans *caille* faut-il voir le vieux français *kaï*, du bas latin *kaia*, signifiant grille, barreaux; je pense pourtant que c'est plutôt le mot *kael*, par lequel les Bretons désignent tout ce qui est claie, treillis, clôture à jour, balustrade, qui

(1) Les *Faits de la marine et navigaiges*, par le capitaine Anthoine de Conflans; Ms. Bibl. roy., n° 7168-33, A, que je crois écrit entre 1515 et 1522. V. *Documents inédits sur la marine du seizième siècle*, que j'ai publiés dans les *Annales maritimes*; juillet 1842, et le *Journal de Parmentier* (1529), publié par M. Estancelin.

(2) « Totamque munitionem illam vocavit Gaillardum, quod sonat in gallico: petulantiam. » T. XVII, p. 75, *Recueil des histor. des Gaules et de la France*.

(3) V. *Goliardus*, dans Du Cange.

(1) « Bretesches et manteaux couronnez ou galandés de tours. » VI[e] vol. des *Arrêts du parlement de Paris*; année 1375. Du Cange, qui cite cette phrase à son article *Galandra* (tortue), paraît croire que *galandé* vient de *garantir*; j'ose n'être pas de cette opinion. Galandé veut dire garni, ou entouré comme d'un gala (ruban), d'une gallande, d'une guirlande, d'un ornement en couronne, d'un ornement de fête.

(2) « Petens de villanis... loca fortaliciorum... munivit machinis, gallandis et fossatis. » Du Cange, art. *Gallandus*.

(3) Gaillard avait aussi l'acception de vigoureux, fort. Au quatorzième siècle, on disait en français un homme *galois*, et en bas latin *galletus*.

(4) « D'un fil d'or estoit galandée. » Roman de *La Rose*.

(5) V. l'art. *gallanda*, dans Du Cange.

est devenu *caille*; cela me paraît même certain, mais je ne vois pas de quel mot *botis* est une corruption.

La *grand'rue* n'existe plus, et le pont à claire-voie qui la recouvrait a été remplacé par un pont solide; si bien que les gaillards, ainsi réunis, forment un véritable tillac supérieur ou un quatrième pont. Vous remarquerez cela sur le vaisseau où nous sommes. Prenez la peine de monter avec moi. Acceptez mon bras, madame, et vous allez voir. Nous sommes sur le premier pont, dans la batterie basse; nous foulons aux pieds le premier tillac, et, au-dessous de nous, nous voyons par cette ouverture le plancher du *faux-pont*. Montons cet escalier; nous voici à la hauteur de sa dernière marche : ce qui, il n'y a qu'un moment, était le plafond de la première batterie, devient le plancher de la seconde; c'est le second tillac ou second pont. Montons encore. Voici la troisième batterie et le troisième pont. Encore un effort, c'est bien haut, n'est-ce pas? Bon, plus rien sur nos têtes; le plancher où nous marchons est celui des gaillards. Vous voyez qu'il va d'un bout à l'autre du navire, comme les quatre que nous avons vus déjà, et qu'il n'est point interrompu entre les deux parties latérales que je vous ai dit être les *passavants*.

Ainsi, de compte fait, le trois-ponts a cinq planchers complets, trois batteries couvertes, celles qui lui donnent son nom, et une batterie découverte, celle des gaillards. Ce n'est pas tout : il a encore un plancher à l'arrière, mais celui-là n'est pas grand, dans le sens de la longueur. Comme il dépasse en hauteur la ligne du rempart supérieur, et qu'il fait une petite élévation au-dessus du gaillard, on appelle *dunette* l'espèce de château qu'il recouvre; ce plancher lui-même reçut le nom de *plate-forme* de dunette. Vous voyez que c'est un terme de fortification appliqué au navire.

— Je ne connaissais pas *dunette* parmi les termes de fortification, dit M. de Tourneville; il est vrai que j'étais ingénieur civil, et non pas ingénieur militaire.

— Ce n'est point du mot *dunette*, mais de *plate-forme* que je parlais. Quant à *dunette*, c'est un diminutif de *dune*, signifiant élévation, et venant du saxon *dun*. Sur l'avant du vaisseau, voyez aussi un plancher qui vient peu vers l'arrière; il ne couvre pas une dunette, parce qu'il ne dépasse pas le bord supérieur de la muraille du vaisseau; il sert de toit à une portion du gaillard d'avant, où se réfugient les matelots de service pendant le mauvais temps. Il est lui-même très-commode pour quelques-unes des manœuvres qui se font à l'avant. Cet abri, ce toit s'appelle maintenant *teugue*, après s'être appelé *tuque*, *tugue*, et même seulement *teu* (1). La *teu* fut d'abord une couverture dont les pêcheurs de morue couvraient le tonneau dans lequel ils se mettent pour tenir leurs lignes; la teugue est maintenant, comme vous voyez, une maisonnette (2). Je serais fort embarrassé si je devais me prononcer sur l'origine véritable de ce mot. *Teu* et *teugue* viennent-ils du breton *ti*, signifiant maison, de *tôen*, signifiant toit, ou de *tô*, désignant la couverture de la maison? Faut-il rapporter ces mots au latin *tegmen*, couverture, ou à *tugurium*, cabane? Faut-il voir sous leur forme altérée, le *tega* italien, qui signifie coquille, ou l'espagnol *tega* (*teja*), signifiant tuile? Je crois, quant à moi, que *teugue* ou *teuque* est une corruption française de *doek* (*deuk*), hollandais signifiant toile; ou plutôt de *dak*, toit, qui a une grande analogie avec *dek* tillac, venant de *dékken*, couvrir.

Vous pouvez reconnaître, madame, par les hypothèses étymologiques que j'ai eu l'honneur d'exposer jusqu'à ce moment devant vous, combien il est parfois difficile d'arriver à trouver le sens primitif véritable des termes employés par les marins. Il y a deux causes sérieuses à cette incertitude où je reste relativement à un grand nombre de mots; l'ancienneté de ces mots, et les altérations qu'ils ont subies. Si j'avais des documents d'une date très-reculée, ou si je savais toujours lesquels de nos marins, les Marseillais ou les Ponentais, ont les premiers mis en usage ces termes, ma tâche serait assez aisée; mais les documents antérieurs au seizième siècle, et écrits en français, sont d'une rareté désolante; et quant à savoir quand et par quelle route tel mot est entré dans le vocabulaire de nos gens de mer, toute l'habitude que je puis avoir, toute l'ingéniosité à laquelle j'ai pu parvenir par la comparaison des langues, échouent souvent devant une forme bizarre, qui masque à mes yeux la forme originelle. Aussi, je propose des doutes plus que je ne décide des questions; je suis un chercheur de bonne foi, et non un de ces hardis bâtisseurs d'étymologies, qui donnent pour certaines les choses les moins soutenables.

V. — LES BATIMENTS DE GUERRE.

Vous connaissez le *trois-ponts*; voilà, à droite de celui dont vous avez compté les rangées de canons, un vaisseau qui n'a que deux batteries couvertes, et qui est presque aussi fort en artillerie que celui dont les trois batteries couvertes et la batterie des gaillards composent un total de 120 bouches à feu (1).

Le vaisseau à deux batteries que je vous montre a 100 canons. Il vous semblera qu'il faut ou que dans les batteries les canons soient plus rapprochés qu'ils ne sont dans le trois-ponts, ou que le vaisseau de 100 soit plus long que le vaisseau de 120; eh bien ! ni l'une ni l'autre des suppositions n'est vraie. Le vaisseau de 120 a 194 pieds 11 pouces, ou, pour parler suivant la loi : 63 mètres, 31 ; le vaisseau de 100 a 190 pieds 10 pouces 3 lignes, ou 62 mètres 50. Quant à la place des canons l'un par rapport à l'autre, le long du côté du navire, elle est la même sur les deux vaisseaux. Ainsi tous deux ont, dans la batterie basse, 32 canons, et 34 dans la seconde batterie, ce qui fait 66; le vaisseau de 120 a une troisième batterie de 34 canons qui manque au vaisseau de 100, à deux ponts; il a 20 bouches à feu sur les gaillards, mais le vaisseau de 100 en a 34.

Vous comprendrez aisément que ce soient de rudes jouteurs que des vaisseaux aussi puissamment armés, et vous ne vous étonnerez pas si je vous dis que, prêts à se présenter au combat, chacun d'eux coûte à l'État environ 2 millions 500,000 francs.

Après les vaisseaux de 120 et de 100, ou du 1er et du 2e rangs, viennent les vaisseaux de 90 canons, ceux de 80 et ceux de 74. Ces derniers, tout excellents qu'ils soient, et quelques services qu'ils aient rendus, sont condamnés à mourir. On les trouve trop petits! Qu'est-ce en effet qu'une machine de guerre qui n'a que 171 pieds de lon-

(1) « *Teu* est une espèce de dôme que les pescheurs de Terre-Neuve mettent sur le barril dans lequel ils sont pour pescher la morue et les garantir des pluies et brumes qui sont presque continuelles sur le grand banc. » Le père Fournier, *Hydrographie*, 2e édit. (1667, in-fol.), p. 12.

(2) Il y avait autrefois une teugue à l'arrière; Aubin en parle en ces termes, p. 737 : « C'est une espèce de faux-tillac ou de couverte, qu'on fait de caillebotis ou de simples barreaux, et que l'on élève sur quatre ou six piliers au-devant de la dunette, afin de se garantir du soleil ou de la pluie. Comme les tuques rendent un vaisseau pesant à la voile, le roi de France défendit celles de charpente, en 1670, et permit à l'équipage de se couvrir de tentes soutenues par des cordages. » 1702.

(1) Voir page 233.

gueur et 44 pieds et demi de largeur! fi donc!... Cependant le dernier mot de toutes ces choses-là n'est pas dit. On reviendra peut-être au petit vaisseau. L'histoire de l'art des constructions navales est pleine de ces revirements. On cherche, on tâtonne, on essaye; ce qu'on avait adopté hier, on le rejette aujourd'hui, pour le reprendre peut-être demain. Rien n'est admis ou condamné définitivement: il ne faut pas s'en plaindre, au reste, c'est par cette continuelle application à chercher le mieux qu'on arrivera au bien.

Au-dessous du vaisseau qui, ayant deux ponts armés, porte, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, de 100 à 74 canons, ou, pour être plus exact, de 100 à 80 canons, — car l'armement à 74 bouches à feu n'est plus réglementaire, — se place, dans la hiérarchie navale, la *frégate*.

— Oh! voilà un mot qui ne nous est pas inconnu; il est partout, il sonne sans cesse à nos oreilles. Seulement, nous ne savons quelle unité de la force navale il représente, et ce qu'il signifie.

— Ce qu'il signifie, monsieur! il signifie non couvert. C'est l'*aphracte* des Grecs et des Latins, dont vous avez vu Cicéron, dans ses lettres à Atticus, accuser la lenteur quand la mer était un peu forte (1). Le navire sans tillac était aphracte, c'est-à-dire non fortifié, ouvert; encore à la fin du seizième siècle, les frégates étaient pour la plupart des bâtiments non pontés. Je ne doute pas qu'*aphracta* n'ait fait *fracta* et *fregata* (2). Quant à *frégate*, on voit ce mot dans une lettre de la comtesse de Provence, datée de 1362 (3). Au seizième siècle, la frégate, petit navire à voiles, ordinairement mû par des rames, dont le nombre variait de 12 à 24, était le bâtiment le plus rapide de la Méditerranée. Les corsaires en faisaient très-grand cas. Quand on voulut avoir des vaisseaux moins lourds, moins hauts qu'ils ne l'étaient en général au commencement du dix-septième siècle, on modifia les constructions ordinaires, et pour nommer ces navires allégés, on emprunta à la frégate son nom qui, dans les marines du Midi, éveillait les idées de légèreté et de vitesse; on eut alors des vaisseaux frégatés. Puis on fit un bâtiment particulier n'allant qu'à la voile, appartenant à la famille du vaisseau, ayant un seul pont armé, qu'on appela: *frégate légère*. C'est celle-là qui s'est perfectionnée, et a singulièrement grandi, surtout depuis une vingtaine d'années (4).

De ce côté de la rade, vous voyez plusieurs bâtiments qui, sauf leur grandeur, ont tout à fait l'aspect des vaisseaux; parmi eux sont quelques frégates, et notre bonne fortune veut qu'il y en ait de tous les rangs. Celle qui est le plus rapprochée de vous est du 1er rang. Elle porte 60 bouches à feu, aussi l'appelle-t-on: *frégate de* 60. Elle a 167 pieds et demi, ou 54 mètres 40 de longueur. La frégate de 2e rang, qui porte 50 à 52 bouches à feu, a près de 161 pieds ou 52 mètres 50 de longueur. La frégate de 3e rang, qui a de 40 à 46 canons ou caronades, est longue de 143 pieds ou 46 mètres. Celle-là, c'était la grande frégate du temps de la République et de l'Empire.

Après les frégates viennent les *corvettes*. La *corvette* tient son nom d'un navire du moyen âge, héritier lui-même du nom de l'antique *corbita* qui portait, dit-on, suspendue à son mât, une corbeille (*corbis*), pour indiquer que la corbite était un navire de transport ordinairement chargé de vivres. La *corvette de charge* rappelle l'antique corbite, plus sans doute par son nom et sa fonction dans la flotte que par sa forme.

Il y a des corvettes de plusieurs rangs, comme des frégates. Les plus grandes, qui ressemblent fort aux petites frégates, et qui, il y a deux siècles, auraient lutté contre certains vaisseaux de Louis XIV, ont leur batterie sous tillac, et des bouches à feu sur leurs gaillards. On appelle celles-là *corvettes à batterie couverte*. Elles portent en général 30 bouches à feu. Il y a quelques corvettes de 28 canons dont la batterie est découverte, et qui sont d'anciennes petites frégates qu'on a allégées, en leur enlevant leurs gaillards, en les *rasant*, comme on dit. On a rasé peu de frégates pour en faire des corvettes, et c'est, je crois, seulement depuis dix ans qu'on a fait descendre ainsi de son rang le bâtiment de 46 canons; mais depuis longtemps on rase les vaisseaux (1). Aujourd'hui le vaisseau de 74 rasé devient une grande frégate. Cette frégate et la corvette de 28, qui fut jadis frégate de 46, sont à proprement parler des monstres; mais ces monstres ont de bonnes qualités (les frégates du moins), ils sont larges, très-stables à la mer, portent bien la voilure très-vaste dont on les pourvoit, et à ces mérites essentiels en joignent un autre qu'on fait peut-être sonner trop haut: la transformation en vertu de laquelle ils changent de nom, de rang, sinon tout à fait de nature, utilise des coques, condamnées sans cette opération à pourrir plus tôt au fond d'un port. Je vous épargne le détail de leurs inconvénients.

Les corvettes de 24, 20 et 16 bouches à feu sont à batterie découverte; les plus petites sont vraiment des navires charmants par la grâce, et, on peut le dire, par la coquetterie de leur tournure. Portez vos regards entre le dernier vaisseau qui est à votre gauche et cet autre navire que vous reconnaissez pour une frégate; voyez ce petit bâtiment à trois mâts, ras sur l'eau, coiffé de mâts élancés et remarquables par une certaine inclinaison en arrière qui ne manque pas d'élégance. Si vous comptez bien les canons que le profil de ce navire vous laisse voir dans ses embrasures peintes en vert, vous verrez qu'ils sont au nombre de huit. Ce bâtiment si joli est une corvette de 16, autrement dit *corvette-aviso*, parce que, rapide comme un oiseau messager, elle porte des ordres ou avis, et fait dans une armée navale le métier d'aide-de-camp ou d'officier d'ordonnance. Celle-là est remarquable entre toutes ses sœurs; elle se nomme *la Diligente*, et la tradition de la marine de l'Empire veut qu'elle ait justifié merveilleusement ce nom; en effet, elle alla de Brest à la Dominique en dix-neuf jours; c'est-à-dire qu'elle fit environ 100 lieues par vingt-quatre heures. Le fait se passa en 1802, si je n'ai pas oublié ce qu'on m'a raconté d'elle en 1811, quand elle était sur la rade de Brest avec nous (2).

(1) « Vous connaissez déjà les aphractes des Rhodiens; aucun navire ne supporte moins la résistance des flots. » Lettre XII, liv. V. — « Nous avons navigué sans crainte et sans mal de mer; mais lentement, à cause de la faiblesse des aphractes. » Lettre XIII, liv. V.

(2) Voir page 241.

(3) Suppl. à Du Cange, par Carpentier, t. II, p. 514.

(4) La première frégate française de 50 bouches à feu fut mise sur les chantiers vers 1820.

(1) Sous Louis XIV, on enlevait les balcons, les sculptures, les dunettes, les cabanes des vaisseaux, dans de certaines occasions, et l'on appelait cela les raser. Duquesne fit faire cette opération à quelques vaisseaux de la flotte, en 1681. Aujourd'hui on enlève une batterie au vaisseau que l'on rase.

(2) J'ai voulu m'assurer de la vérité de cette tradition que certaines personnes font plus merveilleuse encore; j'ai feuilleté la *matricule* des bâtiments de la flotte, et j'ai trouvé celle de *la Diligente* sans dates, quant au fait dont il s'agit. La *matricule* des officiers, pour ce qui touche à M. Moras, qui, avec le grade de capitaine de frégate, commandait alors la corvette en question, ne m'ayant pas fourni de renseignements précis, je me suis adressé à M. le vice-amiral de Rosamel, ex-ministre de la marine, qui fut successivement lieutenant en pied et capitaine de *la Diligente*. Voici la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser en réponse à mes questions sur le voyage merveilleux de ce bâtiment:

« Cette corvette avait à peine terminé son armement, lorsque

Plus près de la terre que du reste de l'escadre, vous voyez un navire à deux mâts verticaux, assez grand, car il a 117 pieds de longueur; assez fortement armé, car il a 20 bouches à feu du calibre de 24 et de 30; ce navire est un grand *brig*. *Brig* est une abréviation de *brigantin*; aussi ne conçoit-on pas l'obstination de l'Imprimerie Royale et de l'Académie française qui écrivent ce nom avec *ck*, quand le *g* est certainement étymologique, quand la forme *ck* est barbare et n'appartient à aucune langue. Il est arrivé au *brigantin*, navire des *briganti*, à peu près ce qui est arrivé à la *frégate*. Le brigantin, bâtiment de la famille des galères, plus grand que la frégate, plus petit que la galiote, donna son nom à un navire sans rames qu'on fit pour les expéditions en course sur les côtes de l'Océan. Depuis sa naissance, il a bien grandi! Au-dessous du brig de 20, sont le brig de 18, celui de 16, et enfin celui de 10 qui prend le nom de *brig-aviso*. Une des variétés du brig, c'est la *canonnière-brig*; elle porte de 4 à 6 bouches à feu; elle n'a pas la grâce sévère du brig de 20 ou l'allure vive du brig-aviso, elle est plus plate par-dessous; mais elle marche bien en général et porte bien la voile. C'est un bon et modeste serviteur.

Il est quelques petits navires encore que je puis vous montrer sur cette rade. Voici, par exemple, près de l'entrée du port, une *goëlette*. Ce bâtiment léger, aux deux mâts grandement inclinés à l'arrière, a été comparé à l'oiseau rapide que vous voyez raser la mer, ou se balancer mollement sur la lame. Le goëlan, que les Bretons ont nommé ainsi du verbe *gwéla*, pleurer, par allusion à son cri, a nommé la goëlette, je n'en doute pas. La *goëlette* n'est pas le seul navire auquel un oiseau ait donné son nom. Vous voyez bien ce bâtiment allongé, terminé à l'avant par une pointe assez longue, et à l'arrière par une sorte de plancher à claire voie qui prolonge sa poupe; mâté de deux arbres qui s'inclinent à l'avant; portant deux larges et longues voiles triangulaires, et armé de quelques petits canons; c'est ce qu'on appelle une *felouque*, du nom de la foulque appelée en latin *fulica*, nom que les Turcs ont moins corrompu que tous les autres peuples marins, car ils disent *fulouqa*, quand d'autres disent *filuca*, *feluca*, *felouque* et *falua*. Quant à ce bâtiment à un seul mât vertical, c'est ce que nous appelons un *côtre*, de l'anglais *cutter*, signifiant coupeur. Cet autre, qui n'a aussi qu'un mât, et qui, sauf son armement en artillerie, ressemble tout à fait au *côtre*, c'est un *chloup*, ainsi nommé de l'anglais *sloop*, sorti, comme notre mot *chaloupe*, du vieux français *chalan*, venant du latin *chalonnium*, qui, lui-même, venait d'un mot grec par lequel on désignait une barque, rapide comme un cheval de selle (κελης).

Et maintenant, madame, voulez-vous reprendre mon bras pour descendre des hauteurs de ce vaisseau où nous nous sommes hissés afin de mieux voir la rade et les bâtiments de guerre qui la parent? Nous nous rembarquerons, si vous le voulez bien, et nous irons à bord du vaisseau à trois ponts que je me propose d'avoir l'honneur de vous montrer en détail.

A. JAL.

(La suite au prochain numéro.)

M. Moras reçut l'ordre de porter aux colonies la nouvelle de la paix qui venait d'être signée à Amiens. Il partit de Brest, muni d'un sauf-conduit du gouvernement de S. M. B., le 18 nivôse an X (vend. 8 janv. 1802), à 10 h. du matin. Nous eûmes vent sous vergues, bon frais, temps à grains et assez grosse mer durant toute la traversée; ne filant pas moins de 6 à 7 nœuds et très-souvent en filant 11, 12 et 13. Le 19e jour à dater du départ de Brest, nous mouillâmes, à 2 heures de l'après-midi, sur la rade des Roseaux, île de la Dominique, où s'étaient réfugiés le contre-amiral De La Crosse, gouverneur de la Guadeloupe, M. le conseiller d'État L'Escalier et autres chefs et subalternes de notre colonie, par suite de l'insurrection des hommes de couleur. M. Johnson Cochran était alors gouverneur de la Dominique. Il nous reçut admirablement bien et nous fit le meilleur accueil possible. De la Dominique, nous nous rendîmes en trois jours au Cap Français, d'où nous fîmes notre retour à Brest en 24 jours. Ainsi, de Brest aux Roseaux, 19 jours; des Roseaux au Cap Français, 3 jours; et du Cap à Brest, 24 jours; en tout 46, non compris le temps passé au mouillage, qui fut fort court. Voilà tantôt 43 ans que ces faits se sont passés; or, vous saurez que j'ai maintenant une mauvaise mémoire et que mes journaux sont à Paris. Vous m'excuserez donc si je n'entre pas dans plus de détails. Cependant, je peux ajouter que, durant la traversée de Brest aux Roseaux, il nous a été impossible de nous mettre *une seule fois à table* pour dîner, déjeuner ou écrire sans nous cramponner ou nous amarrer à des épontilles ou taquets, mis *ad hoc*, tant la corvette était *volage* et ses roulis forts et fréquents. M. Cocault n'a pris le commandement de *la Diligente* que le 24 ou 25 juillet 1812, lorsque je l'ai quitté pour me rendre à Boulogne, près de l'amiral de Bruix, en qualité d'aide-de-camp. Plus tard, M. Cocault l'a remis à M. Maresquier, et c'est sous lui qu'a eu lieu le beau combat qui fait tant d'honneur aux braves qui montaient cette corvette. Je me félicite, monsieur, etc.

Vice-amiral DE ROSAMEL.

Rosamel, le jeudi, 21 septembre 1843.

LA CHASSE AU LION (1).

J'étais logé au Cap chez un horloger nommé Rouvière. Cet horloger avait un frère dont la vie de périls résume en elle seule celle des Boutins, des Mongo-Parcke, des Landers et des explorateurs européens les plus intrépides. Ici, quand M. Rouvière passe dans une rue, chacun salue et s'arrête. S'il entre dans un salon, tout le monde se lève par respect, la plupart aussi par reconnaissance, car presque à tous il a rendu quelques grands services. On n'a pas d'exemple au Cap d'un navire échoué sur la côte dont M. Rouvière n'ait sauvé quelques débris utiles ou quelques matelots, et cela au milieu des brisants et toujours au péril de sa vie. J'avais entendu raconter de lui des choses si merveilleuses, que je résolus de m'enquérir de la vérité, et je demeurai bientôt convaincu que rien n'était exagéré dans le récit des faits et gestes qu'on attribuait à M. Rouvière.

Le hasard me plaça un jour à son côté dans un salon, et je mis à profit cette heureuse circonstance.

— Monsieur, lui dis-je après quelques paroles de politesse banale, croyez-vous à la générosité du lion?

— Oui, me répondit-il, le lion est généreux, mais envers les Européens seulement.

(1) Ce fragment est extrait des *Souvenirs d'un Aveugle, Voyage autour du monde*, par Jacques Arago.

Sa réponse me fit sourire; il s'en aperçut, et continua gravement:

— Ceci n'est pas une plaisanterie, mais un fait positif, qui a cependant besoin d'explication. Les Européens sont vêtus; les esclaves en général ne le sont pas. Ceux-ci offrent à l'œil du lion de la chair à mâcher; ceux-là ne lui présentent presque rien de nu. Ce que j'entends par générosité, c'est, à proprement parler, dédain, absence d'appétit, et un lion qui n'a pas faim ne tue pas. Le lion a mangé moins d'Européens que de Cafres ou de Malgaches; le souvenir de son dernier repas l'excite; il y a là, à portée de ses ongles et de ses dents, une poitrine nue, et la poitrine est broyée...

— Je comprends...

Toutefois, je crois qu'il y a de la reconnaissance dans les paroles du brave Rouvière, et voici à quelle occasion cette reconnaissance est née.

Il partit un beau matin de Table-Bay pour False-Bay, en suivant les sinuosités de la côte, et seul, selon sa coutume, armé d'un bon fusil de munition où il glissait toujours deux balles de fer. Il portait, en outre, deux pistolets à la ceinture et un trident de fer à long manche, placé en bandoulière derrière son dos. Ainsi armé, Rouvière aurait fait le tour du monde sans la moindre difficulté. Il était en route depuis quelques heures, lorsqu'un bruit sourd et prolongé appela son attention : au moment du péril, les premiers mots de Rouvière étaient ceux-ci :

— Alerte, mon garçon, et que Dieu soit neutre!...

Le bruit approchait, c'était le lion. Lorsque celui-ci veut tromper son ennemi aux aguets, il fait de ses puissantes griffes un creux dans la terre, y plonge sa gueule et rugit; le bruit se répercute au loin d'écho en écho, et le voyageur ne sait de quel côté est l'ennemi. Après avoir visité ses amorces, Rouvière, l'œil et l'oreille attentifs, continua sa marche, certain qu'il aurait bientôt une lutte à soutenir.

En effet, les rochers qu'il côtoyait retentissent bientôt sourdement sous les bonds du redoutable roi de ces contrées, et un lion monstrueux vient se poser en avant de Rouvière et le provoquer pour ainsi dire au combat.

— Diable! diable! se dit tout bas notre homme, il est bien gros... la tâche sera lourde... Et en présence d'un tel champion, il recule.

Le lion le suit à pas comptés. Rouvière s'arrête, le lion s'arrête aussi... Tout à coup la bête féroce rugit de nouveau, se bat les flancs, bondit et disparaît dans les sinuosités des rochers.

— Il est bien meilleur enfant que je ne l'espérais, murmura M. Rouvière; mais essayons d'atteindre le bac, cela est prudent...

Il dit, et le lion se retrouve en sa présence pour lui fermer le chemin.

— Nous jouons aux barres, poursuivit Rouvière, ça finira mal... Il retrograde encore; mais l'animal impatienté se rapproche de lui et semble l'exciter à une attaque, comme fait un petit chien qui veut jouer avec son maître. M. Rouvière, piqué au jeu, est prêt à combattre, et le baudrier de son trident est déjà débouclé, mais il ne veut pas être l'agresseur. Le lion rugit pour la troisième fois, recommence sa course à travers les aspérités voisines, et pour la troisième fois aussi s'oppose à la marche du colon.

— Pour le coup, nous allons voir!

Rouvière s'adosse à une roche surplombée, met un genou en terre; un pistolet est à ses pieds, et, le doigt sur la détente du fusil, il semble défier son redoutable adversaire.

Celui-ci hérisse sa crinière, gratte le sol, ouvre une gueule haletante, s'agite, se couche, se redresse et semble dire à l'homme : Frappe, tire. L'œil calme de M. Rouvière plonge, pour ainsi parler, dans l'œil ardent du lion; ils ne sont plus séparés tous deux que par une distance de cinq ou six pas, et pendant un instant on dirait deux amis au repos...

— Oh! tu as beau faire, grommelait M. Rouvière, je ne commencerai pas.

Qui dira maintenant de quel sentiment le lion fut animé? Après une lutte de patience, d'incertitude et de courage, mais sans combat, le terrible quadrupède rugit plus fort que jamais, s'élance comme une flèche et disparaît dans les profondeurs du désert.

— Vous dûtes vous croire à votre dernière heure? dis-je à M. Rouvière.

— Je le crus si peu, me répondit-il, que je me disais, au moment où l'haleine du lion arrivait jusqu'à moi : Mes amis vont être bien étonnés quand je leur raconterai cette aventure.

Et la véracité de M. Rouvière ne peut ici être révoquée en doute par personne, sous peine de lapidation et de mépris.

— Il boite un peu, dis-je un jour à un citoyen du Cap.

— C'est un petit tigre à qui il a eu affaire, qui lui a mutilé la cuisse.

— Et cette épaule inégale?

— C'est une lame furieuse qui l'a jeté sur la plage au moment où il sauvait une jeune femme.

— Et cette déchirure à la joue?

— C'est la corne d'un buffle qui dévastait le grand marché et qu'il parvint à dompter au péril de ses jours.

— Et ces deux doigts absents de la main gauche?

— Il se les coupa lui-même, mordu qu'il fut par un chien enragé dont plusieurs personnes avaient été victimes... Tenez, il va sortir, voyez.

M. Rouvière se leva et salua. Toute l'assemblée, debout, lui adressa les paroles les plus affectueuses; chacun l'invitait pour les jours suivants, et pas un ne voulut le laisser sortir sans lui avoir serré la main. Le boulanger Rouvière est l'homme le plus brave que j'aie vu de ma vie.

Le lendemain de cette conversation et de cette soirée, je retrouvai M. Rouvière chez le consul français, où il était reçu, lui boulanger, sans fortune, avec la plus haute distinction. Je lui demandai de nouveaux détails sur sa vie aventureuse.

— Plus tard, me répondit-il; je ne vous ai narré encore que des bagatelles que j'appelle mes distractions. Mes luttes avec les éléments ont été autrement ardentes que celles que j'ai eu à soutenir avec les bêtes féroces de ces contrées. Je ne demande pas mieux que de me reposer sur le passé, afin de me donner des forces pour le présent et des consolations pour l'avenir. Je vous dirai des choses fort curieuses, je vous jure.

— Est-il vrai, interrompis-je, que vous craignez plus dans vos habitations intérieures la présence d'un tigre que celle d'un lion?

— Quelle erreur! un lion est beaucoup plus à craindre que trois tigres. Tout le monde ici va, sans de grands préparatifs, à la poursuite du tigre; la chasse au lion est autrement imposante, et, morbleu! vous en aurez le spectacle puisque vous êtes curieux. Il y a là du drame en action, du drame avec du sang. Quand on vient de loin, il faut avoir à raconter du nouveau au retour; assistez donc à une chasse au roi des animaux.

Les préparatifs ne sont pas chose futile, et le choix

du chef de l'expédition doit porter d'abord sur des esclaves intrépides et dévoués; puis il prend des buffles vigoureux et un chariot avec des meurtrières d'où l'on est forcé parfois de faire feu, si au lieu d'un ennemi à combattre on se trouve par malheur en présence de plusieurs.

M. Rouvière avait la main heureuse; il se chargea aussi des provisions, et un matin, avant le jour, la caravane, composée de quatorze Européens et colons, et de dix-sept Cafres et Hottentots, se mit en marche par des chemins presque effacés. Mais le Cafre conducteur était renommé parmi les plus adroits de la colonie, aussi étions-nous tranquilles et gais.

A midi nous arrivâmes, sans accident digne de remarque, dans l'habitation de M. Clark, où l'on reçoit parfaitement. Nous repartîmes à trois heures, et nous voilà à travers des bruyères épaisses, dans un pays d'aspect tout à fait sauvage. La rivière des Éléphants était à notre gauche, et de temps à autre nous la côtoyions en chassant devant nous les hippopotames qui la peuplent. Le soir nous arrivâmes à une riche plantation appartenant à M. Andrew, qui fêta Rouvière comme on fête son meilleur ami, et qui nous dit que depuis plusieurs semaines il n'avait entendu parler ni de tigres, ni de rhinocéros, ni de lions.

— Nous irons donc plus loin, dit notre chef, car il me faut une victime, ne fût-ce qu'un lion doux comme un agneau.

Notre halte fut courte, et les buffles reprirent leur allure rapide et bruyante. Bientôt le terrain changea d'aspect et devint sablonneux; la chaleur était accablante, et nous passions des heures entières allongés sur nos matelas.

— Dormez, dormez, nous disait M. Rouvière, je vous réveillerai quand il faudra, et vous n'aurez plus sommeil alors.

Nous campâmes cette nuit près d'une large mare d'eau stagnante, attendant tranquillement le retour du jour. Le matin, nous eûmes une alerte qui nous tint tous en éveil; mais M. Rouvière jeta un coup d'œil scrutateur sur les buffles immobiles et nous rassura.

— Il n'y a là ni tigre ni lion, nous dit-il; les buffles le savent bien; le bruit que vous venez d'entendre est celui de quelque éboulement, de quelque chute d'arbre dans la forêt voisine, ou d'un météore qui vient d'éclater. En route!....



Rouvière.

Le troisième jour, nous étions à table chez M. Anderson, quand un esclave hottentot accourut pour nous prévenir qu'il avait entendu le rugissement du lion.

— Qu'il soit le bienvenu, dit Rouvière en souriant. Aux armes! mes amis; qu'on attelle, et que mes ordres soient exécutés de point en point.

D'autres esclaves effrayés vinrent confirmer le dire du premier, et malgré les prières de M. Anderson, qui refusa de nous accompagner, nous nous mîmes en marche vers un bois où M. Rouvière pensait que se reposait la bête féroce. Plusieurs esclaves du planteur s'étaient volontairement joints à notre petite caravane, et, connaissant les environs, ils furent chargés de tourner le bois et de pousser, si faire se pouvait, l'ennemi en plaine ouverte. Nous fîmes

halte à une clairière bordée par le bois d'un côté, et de l'autre par de rudes aspérités, de sorte que nous étions enfermés comme dans un cirque.

— Il est entendu, mes amis, que seul je commande, que seul je dois être obéi ; sans cela pas un de nous peut-être ne reverra le Cap, nous dit M. Rouvière en se pinçant de temps à autre les lèvres et en relevant sa chevelure. L'ennemi n'est pas loin. Là les buffles et le chariot ; ici, vous sur un seul rang ; derrière, les Hottentots avec des fusils de rechange et les munitions pour charger les armes. Moi, à votre front, en avant de vous tous. Mais, au nom du Ciel, ne venez pas à mon secours si vous me voyez en péril ; restez unis, coude à coude, ou vous êtes morts... Silence!... jai entendu!... Et puis, voyez maintenant nos pauvres buffles!

En effet, au cri lointain qui venait de retentir, les animaux conducteurs s'étaient pour ainsi dire blottis les uns dans les autres, mais la tête au centre, comme pour ne pas voir le danger qui venait les chercher.

— Ah! ah! fit Rouvière en se frottant les mains, le visiteur se hâte. Il faut le fêter en bon voisin...

Un second cri plus rapproché se fit bientôt entendre.

— Diable! diable! poursuivit notre intrépide chef, il va vite, il est fort, il sera bientôt là... Je vous l'ai dit. Salut!

M. Rouvière était admirable de sagacité et d'énergie. Le lion venait de débouquer du bois, et à notre aspect il s'arrêta, puis il s'approcha à pas lents, sembla réfléchir et se coucha.

— Il sait son métier, poursuivit le brave boulanger; il a combattu plus d'une fois : allons à lui pour le forcer à se tenir debout ; mais suivez-moi, et côte à côte.

Le lion se leva alors et fit aussi quelques pas pour venir à notre rencontre.



Rouvière et le lion.

— Visez bien, camarades, nous dit Rouvière un genou à terre, visez bien, et au commandement de *trois*, feu!... Attention... une, deux, trois!...

Nous suivîmes ponctuellement les ordres de notre chef. Une décharge générale eut lieu, et nous saisîmes d'autres armes des mains de nos esclaves. Le lion avait fait un bond terrible, presque sur place, et des flocons de poil avaient volé en l'air.

— Comme c'est dur à tuer! nous dit Rouvière ; voyez, il ne tombera pas le gredin!...

Mais la bête féroce poussait des rugissements brefs et entrecoupés de longs soupirs, sa queue battait ses flancs avec une violence extrême, sa langue rouge passait et repassait sur les longues soies de sa face ridée, et deux prunelles fauves et ardentes roulaient dans leur orbite. Pas un de nous ne soufflait mot, mais pas un de nous ne perdait de vue le redoutable ennemi qui en avait vingt-cinq à combattre...

— N'est-ce pas, disait tout bas M. Rouvière en tournant rapidement la tête vers nous comme pour juger de notre émotion, n'est-ce pas que le cœur bat vite! Du courage! nous en viendrons à bout.

Mais le sang du lion coulait en abondance et rougissait la terre autour de lui.

— Allons! allons! continua tout bas l'intrépide Rouvière, une nouvelle décharge générale ; et, s'il se peut, que tous les coups portent à la tête ou près de la tête.

Nous allions faire feu quand le fusil d'un des tireurs tomba.

Celui-ci se baissa pour le ramasser, et laissa voir derrière lui la poitrine nue d'un Hottentot. A cet aspect, le redoutable lion se redresse comme frappé de vertige, ses naseaux s'ouvrent et se referment avec rapidité ; il s'allonge, se replie sur lui-même, tourne sa monstrueuse tête à droite, à gauche, pour chercher encore la proie qu'il veut, qu'il lui faut, qu'il aura.

— Il y a là un homme perdu, murmura Rouvière.

— Moi mort, dit le Hottentot.

En effet, le lion prend de l'élan, et, encadré dans son épaisse crinière, il se précipite comme un trait, passe sur Rouvière accroupi, renverse sept à huit chasseurs, s'empare du malheureux Hottentot, l'enlève, le porte à dix pas de là, le tient sous sa puissante griffe, et semble pourtant délibérer encore s'il lui fera grâce ou s'il le broiera.

Nous avions fait volte-face.

— Êtes-vous prêts? dit Rouvière, qui avait repris son poste en avant du peloton.

— Oui.

— Feu, mes amis !...

Le lion tomba et se releva presque au même instant. Il passait et repassait sur le Hottentot comme fait un chat jouant avec une souris. Rouvière s'approcha seul alors, et dit à l'infortunée victime : Ne bouge pas.

Et, presque à bout portant, il déchargea sur la tête du lion ses deux pistolets à la fois. Celui-ci poussa un horrible rugissement, ouvrit sa gueule ensanglantée, et fit craquer sous ses dents la poitrine du Hottentot... Quelques minutes après, deux cadavres gisaient l'un sur l'autre.

— Vous ne me semblez pas très-rassurés, nous dit Rouvière d'un ton dégagé, et je le comprends. Ce n'est pas chose aisée que de venir à bout de pareils adversaires. Je m'estime bien heureux que nous n'ayons à regretter qu'un seul homme.

Il en est de ces luttes avec un lion comme des luttes avec les tempêtes : on serait au désespoir de n'en avoir pas été témoin une fois, mais on réfléchit longtemps avant de s'y exposer de nouveau.

Notre retour au Cap s'effectua sans nouvel incident, et M. Rouvière était le lendemain avant le jour sur le môle, se demandant où il irait se poster. Il n'avait pas dormi la nuit, car son baromètre lui annonçait une tempête. Cependant il n'y eut point de désastre à déplorer, la bourrasque passa vite, et le noble Rouvière put se reposer la nuit suivante.

On se heurte çà et là dans le monde avec des hommes tellement privilégiés, que tout ici-bas semble être façonné et créé pour leur servir de délassement, d'occupation ou de jouet. Rien ne les arrête, rien ne les étonne dans leur vol d'aigle, et les plus graves événements de la vie leur paraissent des revenants-bons tout simples, tout naturels, qui leur appartiennent exclusivement, et dont ils seraient piqués de ne pas jouir. Ce qui émeut la foule les trouve calmes, impassibles ; ils disent et croient qu'il y a toujours quelque chose au delà des plus terribles catastrophes, et ils se persuadent qu'ils sont déshonorés quand ils ne jouent pas le premier rôle dans un bouleversement. Ces hommes-là, voyez-vous, frapperaient du pied le Vésuve et l'Etna dans leurs désolantes éruptions; nouveaux Xercès, ils fouetteraient la mer, et ils s'indignent de la puissance de l'ouragan qui les maîtrise ou du courroux de l'Océan qui les repousse. Le sang bout dans leurs veines, et, sans orgueil comme sans faiblesse, ils se figurent que la terre ne tremble que pour les éprouver, que l'éclair ne brille ou la foudre ne gronde que pour les vaincre. *Cela n'est fait que pour moi!* voilà leur exclamation première à chaque péril qui vient les chercher ; aussi sont-ils toujours en mesure de résister au choc, aussi sont-ils constamment prêts à la défense. Étudiez ces natures d'acier et de lave alors que le sommeil les a subjuguées : c'est encore la vie qui les poursuit, la vie qui leur est réservée ; cette vie incidentée qui fait de leur vie une vie à part, cette vie qui déborde comme une lave et bouillonne comme le bitume du Cotopaxi : vous diriez un criminel traqué par le remords, si vous ne découvriez, avec plus d'attention, quelque chose de grand, de calme sur leur large front, quelque chose de grave et de surhumain dans le battement fort et régulier de leurs artères : le crime a une autre allure, la hyène a un autre sommeil.

Rouvière est un de ces hommes exceptionnels dont je viens de vous esquisser quelques traits moraux et physiques. On ne le connaîtrait pas qu'on s'arrêterait en le voyant passer, et pourtant, vous le savez déjà, c'est moins qu'un homme ordinaire par sa chétive charpente.

— Mais, lui dis-je un jour, irrité presque contre sa supériorité si peu vaniteuse, n'avez-vous jamais eu peur dans votre vie?

— Si.

— A la bonne heure! Cela vous est-il arrivé souvent?

— Quelquefois.

— Quand, par exemple?

— Quand la réflexion n'avait pas eu le temps de venir à mon aide. Tous, sur cette terre, nous avons nos moments de bravoure et de lâcheté.

— Comment, vous avez été lâche, vous aussi?

— Moi comme les autres.

— Oh! contez-moi ça, je vous prie.

— Ce n'est pas long : j'étais allé dans une des plantations les plus éloignées de la ville, chez un de mes amis, qui, soit dit en passant, est le plus triste poltron que le Ciel ait créé. Si la témérité est souvent une faute, la poltronnerie est toujours un malheur. Ne faites pas comme moi, vous succomberiez à la fatigue ; ne faites pas comme mon ami, la vie vous serait lourde et pénible. Je poursuis. Le planteur ne me voyait jamais sortir de son habitation, armé jusqu'aux dents, sans me dire : Mon cher Rouvière, vous avez là des pistolets qui peuvent vous blesser ; soyez prudent. Ce qui l'effrayait le plus était précisément ce qui devait le plus le rassurer. Mais le poltron est cousin germain du lâche..... Ah! pardon de mes digressions, j'achève. Un jour que je m'étais éloigné plus que d'habitude, j'entendis un bruit sourd et régulier sortir d'une espèce de grotte devant laquelle j'allais passer. C'était la respiration fétide d'une lionne, que ses courses de la journée avaient sans doute épuisée... Oh! je vous l'avoue, je me conduisis comme je ne l'eusse pas fait si je m'étais donné le temps de réfléchir. Profitant du sommeil de la bête féroce, je la tuai en lui tirant à bout portant trois balles dans la tête. Elle ne bougea plus.

— Et vous appelez cela de la lâcheté?

— Quel nom voulez-vous que je donne à mon attaque? on prévient les gens, on les réveille avant de les frapper. Tuer un ennemi qui dort!

— Mais quand cet ennemi est une lionne!

— Vous avez beau me dire ce qu'on m'a souvent répété, je ne puis m'absoudre. Aussi, peu s'en fallut que je ne terminasse là une vie encore forte ; car, appelé par le bruit, un lion accourut de la forêt voisine, et sans le secours inespéré qui m'arriva de l'habitation de mon ami, je ne vous conterais pas aujourd'hui ces petits détails d'une existence souvent beaucoup mieux remplie.

JACQUES ARAGO.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 MAI AU 12 JUIN.)

Tandis que l'exposition des produits de l'industrie attire dans son immense enceinte une foule considérable et préoccupe vivement l'attention publique, une autre exposition a lieu au Louvre et ne mérite pas moins d'intérêt. Là, depuis quelques jours, se trouvent mises en exhibition les tapisseries des Gobelins et les porcelaines de la manufacture de Sèvres. Ces deux établissements royaux restent, comme ils l'ont toujours été, au-dessus de toute rivalité possible. Il ne restait guère de progrès à faire aux Gobelins, que de donner plus de durée et d'éclat à la teinture des laines; or, la teinture des laines, grâce aux conquêtes modernes de la chimie, ne laisse plus, aujourd'hui, rien à désirer.

Les porcelaines de Sèvres, par l'excellence de leur pâte et la perfection de leurs peintures, ne sont pas moins remarquables. Peut-être est-ce ici le lieu de dire quelques mots sur l'histoire d'un établissement dont peu de personnes connaissent l'origine et l'organisation.

Cette manufacture, à laquelle le village de Sèvres doit sa célébrité, fut établie d'abord, en 1738, au château de Vincennes, par les soins du marquis de Fulvy, qui se ruina dans cette belle entreprise, fit venir de Tournai et de Chantilly des artistes qui manipulaient une espèce de porcelaine grossière ou faïence superfine: de concert avec MM. Dubois frères et Henri Bulidon, sculpteurs, il parvint à fabriquer et à perfectionner une porcelaine déjà digne, à cette époque, de rivaliser avec celle du Japon.

En 1750, les fermiers-généraux lui achetèrent cette première découverte et formèrent le projet de transférer l'établissement à Sèvres. Alors, ils firent élever l'édifice que l'on voit aujourd'hui. Ce bâtiment fut achevé en 1755, et la manufacture alla poursuivre ses travaux dans le nouveau local, sous la direction de M. Boileau, qui d'abord avait été sous-directeur à Vincennes. Mais en 1759, Louis XV, sollicité par Mme de Pompadour, l'acquit, pour son compte, des fermiers-généraux, et, depuis ce temps, elle a toujours fait partie des domaines de la couronne. Les directeurs, autrefois comme aujourd'hui, étaient nommés par le roi. Parmi ceux qui ont fait prospérer cet établissement, on cite MM. Parent, ancien conseiller de la Monnaie, et Reynier, ancien sous-directeur. La révolution porta un coup funeste à la manufacture de Sèvres. Après des pertes réitérées qui devaient à la longue amener une complète désorganisation, elle éveilla enfin la sollicitude du gouvernement, et en 1801 elle put reprendre un nouvel essor, grâce à la direction habile de M. Brongniart. De cette époque seulement datent sa splendeur et la célébrité sans rivale dont elle jouit à plus d'un titre. Aujourd'hui la manufacture de Sèvres est, sans contredit, la plus belle de l'Europe; elle est surtout renommée par la beauté pure, la richesse et la magnificence de ses produits. On n'en sera pas étonné si l'on considère le fini des pièces qui en sortent, et si l'on se rappelle que les Isabey, les Jacotot, et beaucoup d'autres artistes du premier mérite, y sont attachés. La matière première se tire principalement des carrières de Saint-Yrieix, ville du département de la Haute-Vienne. Cette manufacture possède un musée renfermant une collection complète de toutes les porcelaines étrangères et des matières premières qui servent à leur fabrication; une collection de toutes les porcelaines, faïences et poteries de France et des terres qui entrent dans leur composition; enfin une collection des modèles de vases d'ornement, services, figures, statues, etc., qui ont été faits dans la manufacture depuis sa création. Ces diverses collections, et surtout la dernière, sont infiniment curieuses et sont visitées chaque jour par une foule d'étrangers.

— Depuis que M. Auber a pris la direction du Conservatoire, plusieurs mesures sages et nouvelles ont été arrêtées par lui, et attestent combien est éclairée la sollicitude qu'il apporte à remplir ses importantes fonctions.

On connaît les difficultés qui s'opposent à ce qu'un jeune compositeur puisse produire sa première œuvre. L'Opéra-Comique est obligé, par son cahier des charges, de représenter, chaque année, un opéra en un acte, composé par un des lauréats de l'Institut, après son retour de Rome; mais l'Opéra Comique fait presque toujours les choses de mauvaise grâce. En effet, chaque année l'Institut envoie à Rome un lauréat, et tous sont loin d'en revenir avec un talent transcendant et de nature, sinon à faire la fortune d'un théâtre, du moins à l'indemniser du temps employé à la mise en scène et aux études d'un opéra.

Pour obvier à ces inconvénients, M. Auber a décidé que, chaque année, un opéra comique en un acte, écrit par un lauréat de l'Institut, serait joué sur le théâtre du Conservatoire et aurait pour interprètes les élèves de cet établissement. De cette façon, un jeune compositeur d'un talent réel ne saurait rester longtemps inconnu; mis en évidence par le choix que le comité du Conservatoire a fait de son œuvre, entendu et apprécié par l'élite du monde musical, il doit arriver, sans trop de peine, à un de nos théâtres lyriques.

L'épreuve a, du reste, été fort heureuse cette année. On a représenté un petit opéra, intitulé *Karel-Dujardin*, dont le livret est assez médiocre, mais sur lequel, en revanche, M. Bousquet a écrit une musique pleine de fraîcheur et de grâce. On a remarqué et applaudi surtout un air chanté par l'huissier chargé de saisir les meubles de Karel, et que caractérisent un sentiment vif, plein de verve, et une spirituelle entente du comique musical. Les couplets de l'hôtesse, l'air de la cantatrice et un duo ont mérité des éloges unanimes. L'ouverture est large, d'un caractère franc et d'une facture savante.

L'Hôtesse de Lyon a été interprétée avec beaucoup d'intelligence par Laget (Karel-Dujardin), Chaix (Mathieu-Vincent), Montauriol (l'huissier), Mlle Mondutaigny (Carlotta), et Mlle Leclerc (l'hôtesse). Mlle Mondutaigny surtout s'est fait remarquer par sa belle voix et son excellente méthode.

Karel-Dujardin avait été précédé du quatrième acte de *Mahomet*, joué avec talent par M. Ponchard fils, chargé du rôle de Séide.

Cette matinée artistique a été terminée par le premier acte du *Comte Ory*, qu'ont joué et chanté avec beaucoup de talent Mlles Rouillé, Vaillant et Morize, et MM. Aubin et Gassier. L'orchestre était conduit par M. Habeneck, et les chœurs ont été exécutés avec une verve, une précision et une puissance que l'on ne trouve pas tous les jours dans nos meilleurs théâtres lyriques.

Répétons-le encore, il faut vivement féliciter M. Auber de la voie nouvelle et féconde dans laquelle il conduit les travaux du Conservatoire. Jamais, sous ses prédécesseurs, les œuvres des élèves n'avaient atteint au degré de perfection où elles sont arrivées sous sa direction. L'art musical, grâce à lui, prendra de grands et d'heureux développements.

— La foule était grande le 31 au soir sur les quais et sur les places d'où l'on pouvait apercevoir l'éclipse de lune dont un ciel parfaitement pur permettait d'observer toutes les phases. Vers dix heures, l'affaiblissement de la clarté lunaire a été sensible; à dix heures et demie, la lune, qui se trouvait dans son plein, n'offrait plus qu'un faible croissant, et, à onze heures un quart, elle se trouvait complétement éclipsée. Il était curieux d'observer les étoiles gagnant en éclat ce que perdait la lune; c'est surtout en regardant la belle étoile de Vénus, dans la partie de l'ouest, qu'on remarquait ce phénomène.

— Nos lecteurs sont déjà familiers avec le nom de M. Alfred de Martonne et les jolis poëmes qu'il publie de temps à autre sous le titre d'*Etoiles*. Voici une seconde livraison, nommée le *Voyage*; c'est une charmante élégie, pleine de grâce et de mélancolie. Citons-en quelques vers, car, avec M. de Martonne, citer c'est louer.

Que ces lieux étaient beaux à mon âme ravie!

Maintenant je les fuis; leurs attraits sont perdus.
Le passé rendrait-il l'espérance ou la vie?
Non, j'ai maudit ces lieux, ces lieux où tu n'es plus.

Il me fallait, vois-tu, ta naïve tendresse,
Et, pour vivre, l'espoir d'être à toi chaque jour.
Il me fallait, vois-tu, pleurer de ta tristesse,
Rire de ton souris, naître de ton retour.

Ainsi je me plaindrais si ta douce présence
Pouvait manquer jamais de parfumer mon toit,
Si je savais quel mal fait au cœur une absence,
Si je pouvais un jour respirer loin de toi!

— Depuis notre dernière revue, les cinq Académies se sont réunies en séance publique, au palais de l'Institut. M. Charles Dupin occupait le fauteuil de la présidence. Dans le discours qu'il a prononcé, il a fait un tableau rapide de la vie des hommes qui, dans les temps modernes, se sont distingués dans la littérature, dans les sciences et dans les arts. Après lui, M. Lenormand a lu un rapport sur l'étude des vases peints aux temps antiques. M. de Rémusat a lu ensuite un fragment sur l'histoire philosophique de la littérature française. M. Viennet a dit plusieurs fables pleines de verve. L'Académie avait annoncé qu'elle donnerait, en 1844, une médaille d'or de la valeur de 1,000 fr. à l'ouvrage de philologie comparée qui lui en paraîtrait le plus digne parmi ceux qui lui seraient adressés. Ce prix a été remporté par M. le docteur Schwartz.

— Le directeur de l'Odéon a fait une tentative hardie et qui a réussi complétement: il a représenté l'*Antigone* de Sophocle, et il a imité, autant que le permettait son théâtre, la mise en scène antique. Malgré la médiocrité de la traduction et les difficultés matérielles d'une pareille entreprise, *Antigone* obtient un succès des plus grands. La majestueuse simplicité de l'œuvre antique a triomphé de tous les obstacles. Bocage contribue beaucoup, pour sa part, à ce succès; nous voudrions pouvoir en dire autant des chœurs de Mendelsonh, qui sont, à l'exception d'un seul, d'une médiocrité fatigante.

— Mlle Taglioni a reparu à l'Opéra; c'est toujours une admirable danseuse; et malgré les qualités qu'elle a perdues, elle reste encore un modèle de goût, d'art et de grâce.

— Le *Musée des Familles* a souvent entretenu ses lecteurs des merveilles des *Rubricateurs* du moyen âge, et des admirables manuscrits qu'ils peignaient avant l'invention de l'imprimerie. Voici un livre exécuté de nos jours, et qui égale, s'il ne dépasse point les merveilles des rubricateurs.

Ce livre est intitulé *Evangiles des dimanches et fêtes*. Il se compose de 320 pages in-4°, imprimées sur papier porcelaine; chacune des pages se trouve entourée d'un encadrement de couleur, dont le goût et la richesse d'ornements sont de véritables chefs-d'œuvre. Les tons les plus fins, les plus riches et les plus délicats y sont prodigués avec un art exquis. On doit ce volume, sans précédents comme sans rivaux, à MM. Barbat, de Châlons. Le père et le fils, associés pour l'exécution de ces peintures, y luttent de science et de bonheur. Citons surtout les pages 188, 236 et 310, qu'on doit à M. Barbat fils.

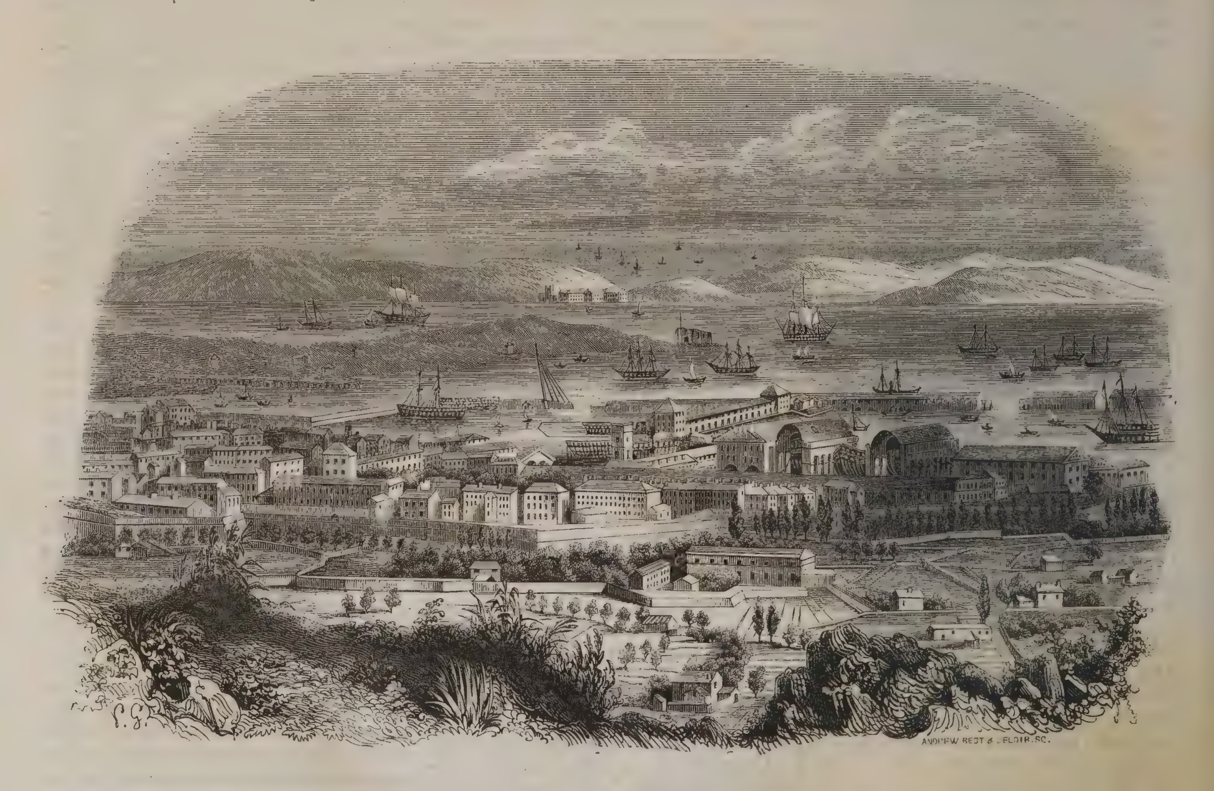
— Le spirituel auteur des *Physiologies*, M. Louis Huart, vient de publier, sous le titre de *Prodiges de l'industrie*, un charmant petit volume, plein d'esprit, de verve comique, et illustré de gravures dessinées par Daumier, Cham et Maurisset. On ne saurait faire un compte-rendu plus gaiement railleur de l'exposition de l'industrie.

— Le libraire Potter vient de mettre en vente *Marianne de Selvignies*, roman de M. S. Henry Berthoud, que la *Presse* a publié le mois dernier.

— Si nous sommes bien informés, Toulon ne tardera point à compter un historien de plus. Cette cité guerrière, dont une multitude de vaisseaux remplit le port, et dont la population se compose en partie de marins, méritait assurément qu'un de nos écrivains les plus célèbres consacrât sa plume à raconter la force et l'activité d'une ville qui unit en quelque sorte la France à l'Algérie.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.



Vue de Toulon.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

DON JUAN DE WATTEVILLE.



Pendant que l'heure sonnait au clocher de la vieille abbaye, un vieillard, debout au milieu du cloître, semblait chercher la trace des sons qui fuyaient dans l'air, et les suivre jusqu'au sommet des portes de Baume, roches énormes, entre lesquelles serpente le premier et le plus austère des vallons du Jura.

Hors de l'enceinte deux fois consacrée, et par la religion et par le fer impie des profanateurs, des cris joyeux se mêlaient aux violons, aux cornemuses; c'était jour de fête: on dansait à l'ombre des tilleuls de l'ancien seigneur-abbé; bruits lointains qui ajoutaient à la tristesse, à la solitude du cloître.

S'approchant peu à peu du banc où je m'étais assis, le vieillard me salua de la tête en soulevant son bonnet de laine. C'était un paysan de soixante années ou environ; sa taille était haute, ses épaules, un peu inégales, portaient une tête singulière. Rien de plus âpre, de plus amer que l'expression de sa bouche; son front était vaste et fuyant. De chaque côté de son nez très-aquilin, deux yeux perçants, quoique d'un bleu pâle et cendré, erraient avec

inquiétude sous un sourcil proéminent, dont les poils, allongés et blanchis par l'âge, cherchaient à se mirer dans l'azur vitreux des prunelles, comme se mirent les rameaux des saules dans le cristal azuré des étangs. Des cheveux d'un blanc fauve ruisselaient sur les tempes de cet homme à physionomie sauvage, dont l'attitude offrait un mélange bizarre de résolution et d'embarras. Sa large main polissait la pomme d'un bâton herculéen; sa remarquable maigreur ne nuisait pas à son apparence vigoureuse. Il portait une veste noire et une cravate rouge, dont l'éclat effaçait les débiles couleurs d'un teint naturellement pâle. On entrevoyait dans sa personne certain signe étrange et fatal qui concentrait le regard et éveillait la curiosité. Comme je le priais de prendre place à mon côté, il hésita, s'inclina d'un air gauche, puis, relevant la tête :

— Il est vrai, dit-il, que je puis m'asseoir auprès de vous; car on dit qu'il y a du sang de roi sur le nôtre.

Interdit à mon tour, je sentis les questions expirer sur mes lèvres, et j'attendis qu'il parlât.

— Vous êtes venu, reprit-il en montrant l'église, visiter le tombeau de l'abbé?

— C'est sans doute ce monument en marbre noir sur lequel on lit une inscription...

— Oui, quand on sait lire; mais je ne lis guère que dans les souvenirs d'autrui, livre qui m'est le plus souvent fermé; car on évite les étrangers dans ce pays, et depuis deux siècles que mes pères ont défriché les champs Ravaillard, nous vivons seuls et sans amis.

A ce mot de Ravaillard, je considérai les traits de mon interlocuteur, et, persuadé que le meilleur moyen d'attirer sa confiance était de ne point paraître curieux, je murmurai négligemment :

— Vous disiez donc que l'abbé...

— L'abbé de Watteville! reprit Ravaillard; se peut-il que vous ignoriez son histoire? Monsieur, c'était le diable en personne : pourtant, il mourut riche, honoré, encensé, tandis que moi... Du reste, homme adroit et sachant le monde; il donna des terres à mes ancêtres du temps des Espagnols, et fit pendre mon bisaïeul dès que la province appartint au roi de France.

— Cet abbé était donc un puissant seigneur?

— Un vrai Cartouche en habit de moine. Il avait quatre-vingts ans, qu'il suivait encore à cheval ses meutes à travers les bois; ses valets, au nombre de cinquante, lui servaient de soldats et de justiciers; il pillait, il assommait lui-même ses bons vassaux. Ajoutez qu'il avait de l'esprit, monsieur, de l'esprit comme un avocat, et vous comprendrez que ce n'était pas une personne ordinaire.

Là-dessus, ce vieux campagnard me fit, à propos de son abbé, tant de contes bizarres, son amour pour la causerie, goût rarement satisfait, lui fit trouver tant d'anecdotes impossibles à relier à un ensemble de faits quelconque, que, les trouvant trop nombreuses, trop diverses de leur nature pour s'appliquer à un même individu, je supposai un être imaginaire, objet des légendes du lieu et auquel on attribuait les aventures de trois ou quatre personnages. Plus tard, j'obtins des documents plus exacts sur l'abbé de Baume, dont la vie fantastique et peu connue dépasse en singularité celle des aventuriers les plus célèbres. Comme personnage historique, il a une importance véritable, puisqu'il fut le principal instrument de la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV.

Avant donc de parler du vieillard que je rencontrai sous le cloître de l'abbaye de Baume, autre illustration non moins surprenante, je vous conterai, d'après les traditions du Jura, la véritable histoire de don Juan de Watteville, qui compose, avec don Juan de Maraña et don Juan Tenorio, une trilogie digne d'exercer la verve des romanciers.

Retiré depuis longues années dans son manoir de Châtelvilain, le marquis Nicolas de Watteville reçut un jour la nouvelle de la prochaine visite de son petit-fils, frère Juan de Watteville, qui, retiré du siècle dès sa seizième année, se livrait depuis quatre ans aux plus rigoureuses austérités au couvent des Chartreux de Besançon. Fort étonné d'apprendre que ce jeune reclus se mettait en voyage, le marquis, personnage simple et pieux, qui avait quitté Berne, sa patrie, pour ne point vivre en terre d'hérésie, se livrait à la joie d'embrasser un enfant considéré dès lors comme un saint; et la marquise, dévote sexagénaire, remerciait Dieu de lui faire la grâce d'abriter sous son toit un ange qu'accompagnaient les bénédictions du Ciel. On était au plus fort de l'hiver 1633. A la tombée de la nuit, Nicolas de Watteville découvrit, le long du sentier aboutissant au château, un cavalier qui accourait à bride abattue. Il entra dans la cour, sauta lestement à terre, salua, puis embrassa le marquis stupéfait, et, tout en entrant, il jeta cavalièrement son feutre sur un prie-Dieu, se déceignit de son épée et demanda à souper. Cette entrée, ce costume, singuliers pour un chartreux, ébahirent grandement ces bons seigneurs, qui n'osaient questionner leur hôte. A table, le religieux but à outrance, et sa grand'mère se rassura un peu en contemplant la douce et belle figure de son petit-fils. C'était le plus bel adolescent qu'on pût voir, ses traits eussent fait envie à une femme; sa physionomie rappelait celle des chérubins. On le félicita sur sa vocation, on lui recommanda de modérer, dans l'intérêt de sa santé, les macérations qu'il faisait subir à la chair et les austérités qui l'avaient rendu l'exemple et l'honneur du cloître; enfin on daigna trouver naturel que, voyageant pour le service de la communauté, il eût adopté un costume propre à le garantir contre les railleries des impies et les entreprises des méchants.

— *Amen*, repartit frère Juan; mais je pars demain avant l'aube, et il me faut de l'argent. J'ai vingt ans, du courage, et un gentilhomme de notre maison ne saurait faire petite figure par le monde.

— Puis, comme il vit son aïeul assez interdit :

— Vous ignorez, lui dit-il, ce qui jadis m'a fait prendre le froc, et pourquoi je le quitte?

— Nous savons, mon enfant, que, suivant en qualité d'officier la reine à Milan, vous eûtes le malheur de tuer un gentilhomme, et que la grâce ayant alors touché votre cœur, vous offrîtes votre vie en sacrifice pour l'expiation de ce péché.

— Oui, monsieur; j'avais alors près de seize ans; l'amour, qui commande à Jupiter même, a causé mes malheurs. Une parente de la reine me distingua; pour étouffer le scandale à la manière italienne, on me mit en tête un spadassin, que j'envoyai dans l'autre monde. Voilà comment je tuai un homme.

— Vous étiez encore enfant, votre pénitence fut rigoureuse, et la miséricorde de Dieu est infinie.

— Tant mieux; car, hier, j'ai, par maladresse, tué deux autres personnes.

— Miséricorde!

— Sainte Vierge! s'écrièrent ensemble les deux vieillards.

— Je crains de n'avoir pas une vocation sérieuse pour le cloître : désirant vous soumettre mes doutes, ô mon père, je me suis échappé du couvent des Chartreux : un cheval m'attendait hors des murs, et je ne sais comment le père prieur a eu connaissance de mon dessein. Il me guettait au

bout du jardin pour me catéchiser : rien de mieux; mais me voyant inébranlable, il s'est décidé à recourir à la force et à donner l'alarme. Je n'avais qu'un poignard sous ma robe, ajouta don Juan avec un doux sourire de femme, et je me suis vu réduit à contraindre le bon père au silence. Aussitôt, j'ai jeté mon froc, escaladé la clôture, revêtu cet habit, enfourché ce cheval et piqué des deux talons.

L'exercice ouvre l'appétit, continua le jeune chartreux, paisible entre ses deux parents muets d'horreur et d'épouvante ; mais les auberges sont si mal pourvues, qu'à la nuit, exténué de fatigue, je ne trouvai pour me refaire du régime de l'ordre de saint Bruno, qu'un gigot et un chapon. Je les fis mettre à la broche.

— Un vendredi ! s'écria la marquise.

— On ne saurait penser à tout. Tandis qu'on préparait le souper, un second voyageur très-affamé, et ne songeant pas au vendredi (c'était quelque huguenot), me pria de partager avec lui mon repas. Sa proposition me déplut, j'avais grand'faim : il s'obstina ; me voyant jeune, il devint familier, et me força de lui mettre un peu de plomb dans la tête. Délivré de cet importun, je dormis à merveille dans cette hôtellerie, que j'ai quittée ce matin de bonne heure, impatient, monsieur, de vous présenter mes respects.

Il se tut, les grands parents levaient les bras au ciel et contemplaient avec stupeur ce terrible enfant, ne comprenant pas un pareil cynisme joint à tant de perversité. Dès qu'elle se sentit un peu remise, la vénérable Anne de Joux, marquise de Watteville, entreprit d'adresser à don Juan des remontrances : elle n'avait pas dit trois mots, que son mari, se levant, lui posa la main sur le bras pour l'inviter au silence, et se plaça avec dignité devant son petit-fils :

— Pour l'honneur de ma maison, monsieur, articula ce vieillard, je garderai votre secret. Je vais vous compter deux cents pistoles et faire seller pour vous un de mes chevaux. Vous allez quitter sur-le-champ mes terres, qui, grâce à Dieu, ne furent jamais un asile pour les criminels. Allez où il vous plaira ; vous n'êtes plus mon fils, et je ne vous connais pas.

Accompagnez cet étranger, dit-il ensuite à ses valets, qu'il appela, et refermez sur lui les portes du château.

Don Juan salua gravement son aïeul impassible et sa grand'mère qui pleurait ; puis il s'éloigna en murmurant :

— Voilà qui est bien : décidément, la franchise est un moyen excellent pour éviter les sermons et obtenir ce que l'on souhaite. Là-dessus, il mit le pied à l'étrier et disparut dans l'obscurité de la nuit.

Parmi les cavaliers accomplis qui brillaient, à l'aurore du règne de Philippe IV, dans la capitale des Espagnes, on distinguait le chevalier d'Hautecourt. Il n'était bruit par le monde que de ses galanteries, de sa valeur, de son esprit et de sa merveilleuse beauté. Ce jeune seigneur avait paru tout à coup sur l'horizon ; on ignorait sa famille, sa patrie, sa fortune ; mais on ne pouvait douter qu'il ne fût gentilhomme. Son humeur était si affable, son caractère si séduisant, que les amis lui vinrent de toutes parts. En le voyant, on se sentait porté vers lui ; dès qu'on le connaissait, on l'aimait et on ne pouvait plus s'en séparer.

Courtois et discret, il n'affichait les objets de ses amours qu'autant qu'ils lui fissent honneur et qu'ils fussent dignes d'un prince. Entouré de la faveur publique, il captiva bientôt celle des ministres, et, désirant obtenir un emploi, il n'eut qu'à publier ses intentions pour voir chacun s'empresser à le servir.

Un certain soir qu'il causait à demi-voix sous le balcon d'une dame, au clair de la lune, le frère de la señora parut brusquement l'épée à la main, et le chevalier d'Hautecourt le tua fort galamment. L'affaire avait de la gravité ; le défunt était grand d'Espagne et allié à une famille puissante ; le chevalier dut prendre la fuite. Il embrassa donc ses amis, qui mirent leur bourse à sa disposition, et sortit de Madrid, où il rentra dès que la nuit fut close, persuadé qu'on le chercherait partout ailleurs que là. Il y avait alors dans cette ville un béguinage de femmes nobles, institution libre, retraite où l'on était admis sans prononcer de vœux, et où l'on suivait la douce règle des béguinages de Flandre ; ce fut là que le fugitif alla frapper. Introduit auprès de la supérieure, jeune encore et douée de quelques attraits :

— Ma cousine, lui dit-il, poursuivi pour un duel, je viens me mettre sous la garde des anges et m'abriter sous vos ailes. Je suis don Juan de Watteville, votre parent, votre cousin, qui aspire à devenir votre frère et votre hôte.

Il ajouta cent propos agréables, et la nonnette, oubliant la mauvaise réputation de ce joli garçon, certaine d'ailleurs de n'être pas compromise, vu le changement de nom de don Juan, consentit à le cacher. Ces dames se réunissaient le soir dans l'appartement de la supérieure ; Watteville sut donner à ces réunions un charme inconnu ; il disposait du cœur de toute la communauté. Bientôt une d'elles le rendit infidèle à sa bienfaitrice, puis une jeune pensionnaire lui fit oublier la religieuse. Cette demoiselle était un miracle de beauté, un prodige d'esprit ; l'excès de la passion le rendit imprudent : la religieuse dédaignée dévoila l'intrigue à la supérieure, qui, touchée d'une pieuse indignation, bannit le coupable avec une sainte fureur et le menaça même de le livrer à l'inquisition. Don Juan pleura ; la supérieure s'attendrit ; le cousin obtint un sursis qu'il employa fructueusement, car il enleva sa conquête et partit avec elle pour Lisbonne, après l'avoir déguisée en jeune cavalier : ils se firent passer pour des marchands.

Il ne leur manquait que des marchandises et de l'argent. Watteville vendit son cheval, son épée et les bijoux de sa compagne, avec qui il s'embarqua sur un navire qui appareillait pour Smyrne. Grâce à la séduction qu'il exerçait sur tous ceux qu'il approchait, don Juan se fit aisément bienvenir du patron du bâtiment. Mais ce charme que Watteville avait en partage, son compagnon le possédait à un degré pour le moins égal ; ce fut l'avis du capitaine, qui, démêlant sans peine une jolie femme en la personne du jeune cavalier, devint bien vite épris d'elle. A la faveur de l'oisiveté, les passions s'exaltent facilement à bord ; Watteville suivit les progrès de celle du marin, et, comme il était dans une position à n'offenser personne, il s'efforça de lui inspirer une amitié assez forte pour mettre le frein à d'autres sentiments. Il y réussit si bien, que le patron, très-honnête homme à ce qu'il paraît, se faisant scrupule de trahir un ami, épura ses feux, et se prit pour le jeune couple d'une affection dévouée. Chemin faisant, Watteville s'instruisait de la langue grecque, de la langue franque, et surprenait l'équipage par sa facilité, sa mémoire et son étonnante sagacité. En débarquant à Smyrne, le capitaine plaça ses passagers dans la maison d'un confrère ; il leur ouvrit généreusement sa bourse, afin qu'ils pussent commencer un établissement, et il s'en retourna en Europe, laissant à ses jeunes amis des lettres de crédit qui ne leur furent pas inutiles. Cet homme généreux revint au bout de deux ans ; il trouva dans un état florissant maître Jean d'Hautecourt, qui s'acquitta envers lui, et lui rendit à son tour divers services dans la ville.

Il ne manquait rien à ces amants, rien que les faveurs du Ciel, sans lesquelles aucune félicité n'est durable ; la

jeune Espagnole tomba malade et mourut. Ce coup fut terrible pour Jean de Watteville; il n'avait, au monde, aimé que cette femme, son cœur mourut avec elle, et, à l'âge de quatre-vingts ans, don Juan avouait qu'il la regrettait encore.

Soudain Smyrne lui devient odieux; son esprit s'obscurcit, son activité s'éteint, ses affaires sont abandonnées, la vie n'a plus d'objet pour lui; il se laisse choir dans la pauvreté, et, ne pouvant plus supporter la vue des lieux témoins de son bonheur perdu, il quitte la ville et va chercher un autre pays. Il voyage longtemps, ne peut s'arrêter nulle part; l'ennui qui le pourchasse incessamment le conduit enfin à Constantinople. Après avoir été trafiquant sur le port de Smyrne, le rejeton des princes de Hongrie, des ducs impériaux de Zéringhen, don Juan de Watteville, arrière-neveu de saint Conrad, évêque de Constance, prit le turban et embrassa la religion de Mahomet.

Au commencement de la seconde moitié du dix-septième siècle, l'Autriche était en guerre avec la sublime Porte. On était au printemps; la campagne venait de se rouvrir sous de fâcheux auspices. A la suite de deux batailles, l'Autrichien, battu, avait perdu trois villes importantes, et il temporisait sur la frontière, attendant des secours qui n'arrrivaient pas. L'instrument de ses défaites était un général turc fort redouté dans ce pays, où il avait précédemment remporté de grands avantages contre la république de Venise. Pacha de première classe, ou, comme on disait alors en France, pacha à trois queues, Hussem-Pacha était devenu la terreur des ennemis du grand-seigneur.

Un soir que le chef autrichien, campé à peu de distance de l'ennemi, rêvait au moyen d'éviter un engagement prochain, on lui fit dire qu'un derviche se présentait à l'entrée du camp, demandant à l'entretenir et à lui faire d'utiles révélations moyennant quelque récompense. Le général commanda qu'on lui amenât ce transfuge, qui refusa de s'expliquer tant que le chef ne serait pas seul. On fit donc retirer tous les officiers, à l'exception d'un interprète que le derviche congédia, annonçant qu'il était en état de se faire entendre en allemand.

Dès qu'il se fut assuré que personne n'écoutait, le derviche rejeta son capuchon, s'assit devant une table, et pria le général de se placer en face de lui :

— Je suis las de mendier et de souffrir, dit-il; si tu veux m'entendre et payer mes services, je puis sauver ton corps d'armée. Mais, d'abord, jure-moi, quel que soit le résultat de cette entrevue, que tu n'attenteras pas à ma liberté, et signe-moi un sauf-conduit.

Dès qu'il eut obtenu le serment désiré, le derviche reprit en ces termes :

— Tant que Hussem-Pacha commandera les croyants, tu seras battu; car le pacha est favorisé du prophète, et le prophète est l'ami de Dieu. Je puis faire périr Hussem-Pacha par le poison...

— Misérable! s'écria le général avec la plus énergique indignation.

Le derviche l'interrompit :

— J'ai voulu peser ta loyauté, infidèle, et je vois qu'on peut se fier à la droiture d'un chien.

— Explique-toi.

— Hussem-Pacha ne périra point; mais je te le livrerai.

— Comment un mendiant pourrait-il, sans quelque infâme trahison (et nous autres Allemands nous repoussons les traîtres), disposer d'un chef aussi puissant? Réfléchis avant que de t'engager; j'ai juré de te laisser libre, mais non de ne pas écrire à Hussem-Pacha : — Tu réchauffes une vipère.

Le derviche, à ces mots, sourit, passa les mains sous sa robe déguenillée, en tira deux pistolets dont il dirigea le canon sur le général, et dit :

— Je suis Hussem-Pacha!... Silence, ou nous mourons tous les deux!

L'Autrichien contempla avec curiosité le personnage qui parlait ainsi. C'était un homme d'environ quarante ans, d'une stature haute et majestueuse, et dont les traits avaient une régularité admirable; sa bouche souriait avec douceur; l'extrémité de son nez, droit et mince, paraissait se mouvoir légèrement quand le chef parlait; ses yeux, d'un bleu transparent, avaient l'immobilité intelligente et la fixité diabolique de ceux du sphinx; sa beauté était noble, et sa physionomie, aimable quand on ne l'examinait pas à fond, inspirait d'abord la sympathie et la confiance; ses lèvres semblaient faites pour distiller le miel de la parole.

Tant que l'Autrichien le contempla, Hussem-Pacha soutint son regard d'un œil scrutateur; mais dès que le mahométan reprit la parole, il baissa les yeux, car il ne les levait jamais sur son interlocuteur.

— Vous voilà tout surpris, murmura-t-il, de la visite d'Hussem-Pacha. Je puis vous étonner davantage : je suis Hussem et je ne le suis pas; je suis né chrétien comme vous, je suis comme vous fils de pères allemands, et comme vous gentilhomme; comme vous, j'ai servi l'Espagne, dont vous êtes les alliés; comme vous, peut-être, à l'heure qu'il est, je tiens fief de l'empereur.

— Veuillez me dire, si vous ne vous jouez de moi, à quel singulier renégat j'ai affaire?

— Monsieur, prenez garde, interrompit le pacha en jetant ses pistolets loin de lui; je me nomme le chevalier don Juan de Watteville...

— C'est un nom à garder, monsieur, quand on a le droit de s'en prévaloir.

— Aussi mon intention est-elle de le reprendre; c'est pourquoi j'ai bravé les périls de la visite que j'ai l'honneur de vous faire.

— Si je vous entends bien, monsieur... le pacha, vous souhaitez de rentrer dans le giron de l'Église...

— Précisément.

— Et, pour perdre les ennemis du Christ, vous rentreriez dans leur camp avec les sentiments de Judith franchissant celui d'Holopherne.

— Rompre avec les pécheurs est le premier fruit de la pénitence.

Dès que le général se fut assuré de l'authenticité du personnage :

— Çà, demanda-t-il, vos conditions?

— Mon frère l'ambassadeur, en ce moment à Venise, se chargera de les faire accepter; je lui adresse un paquet que voici; mettez bien vite un courrier en campagne. Je demande beaucoup, je vous en préviens; à votre tour, que sollicitez-vous de Hussem-Pacha?

— Vous nous laisserez reprendre nos trois places fortes et détruire votre armée.

— Puisque vous êtes trop courtois pour la battre sans ma permission, je vous l'octroie de grand cœur. Votre parole me répond de votre droiture, monsieur; mais comme vous pourriez vous défier, non de don Juan de Watteville, mais du pacha Hussem, je vais développer mes plans de campagne et indiquer les mouvements que je compte opérer avec mes troupes durant la négociation. Vous les suivrez, vous en paralyserez les effets, et la précision avec

laquelle ce projet sera exécuté, sera pour vous une preuve irréfragable de mon identité.

A ces mots, les deux généraux se séparèrent; l'Autrichien prépara son courrier, et Hussem-Pacha regagna le camp des Turcs.

Les circonstances qui l'avaient contraint à cette démarche hardie étaient impérieuses. Il s'était gardé d'expliquer à l'Autrichien sa situation véritable, de crainte de se déprécier à ses yeux.

Lors de son arrivée à Constantinople, il avait longtemps vécu au jour le jour, cherchant à se rapprocher des grands et briguant l'avantage de les servir. Exempt de préjugés, connaissant son propre mérite, doué d'une volonté patiente et durable, il finit par trouver moyen de se faire donner audience par un vizir qui, récemment disgracié, aspirait à redevenir premier ministre. Constantinople est le pays de l'intrigue; une intrigue élevait tour à tour et abaissait ce seigneur, qui avait un rival dangereux dans la faveur du prince. Le vizir sentit promptement l'utilité qu'on pouvait tirer d'un esprit aussi délié que celui de notre héros; il remonta au pouvoir, et, grâce à cet adroit auxiliaire, il ne redescendit plus. La fortune de don Juan se ressentit de la faveur de son maître; Watteville franchit rapidement les premiers grades de l'armée; puissant seigneur à son tour, il obtint un pachalick sur les confins de la Morée. Ses talents militaires le mirent à même de soutenir avec honneur ce rang élevé. Mais, à l'époque où il combattait contre l'Autriche, son protecteur mourut, et leur commun adversaire remonta au pouvoir. De sorte que Hussem-Pacha, familiarisé aux perfidies de la politique ottomane, attendait chaque jour son rappel et l'envoi du lacet fatal.

La réponse du pape et du roi d'Espagne à ses propositions précéda sa disgrâce; il conduisit ses troupes dans une embuscade où elles furent taillées en pièces, et il fut fait prisonnier. Le Saint-Père le reçut à Rome en 1659, lui donna l'absolution et lui remit les lettres de grâce du roi d'Espagne. En même temps, on l'investit de l'abbaye de Baume, au comté de Bourgogne, le second bénéfice de la province, ainsi que d'une autre abbaye en Picardie; plus tard, on le nomma archevêque de Besançon, dignité dont le chapitre le contraignit à se démettre.

Honoré parce qu'il était puissant, recherché à cause de son esprit, le nouvel abbé porta la crosse comme il avait porté l'épée, et vécut avec magnificence dans sa solitude du Jura. Bientôt les projets de Louis XIV sur la Franche-Comté le rappelèrent aux affaires. Le parlement de Dôle l'envoya comme ambassadeur à Berne pour solliciter un secours des treize cantons. Avec la perspicacité qui le distinguait, don Juan de Watteville avait compris l'impossibilité d'une défense et l'insuffisance de l'Espagne; il fit donc échouer la négociation, parut désespéré de cet échec, reçut les sollicitations du parlement d'un air contrit, et attendit les événements. A cette époque, il joignait à ses dignités celles de membre du parlement, de haut-doyen du chapitre de Besançon et de grand-bailli d'Amont. La mort de son frère l'avait mis en possession des biens de sa famille, et, entre autres, de Châtelvilain, où nous l'avons vu faire ses débuts et ses adieux à ses grands parents. Il avait reçu en outre la coadjutorerie de Luxeuil, dont il se démit plus tard, et l'investiture, à titre de fief héréditaire dans sa maison, du couvent des dames nobles de Château-Châlon. La dignité d'abbesse fut conférée à l'une de ses parentes, à la crosse de laquelle il plaça un rubis énorme, le plus gros des rubis, qu'il avait rapporté de l'Orient, et qui, célèbre en Europe, fut connu sous le nom *du Watteville*, et signalé parmi les diamants royaux dans les Manuels des lapidaires.

Ce fut à l'époque de sa prospérité croissante que M. de Louvois lui fit proposer de vendre la province au roi très-chrétien. Pélisson, qui rapporte ce fait, observe que « la « Franche-Comté n'avait guère de personnes plus intelli- « gentes et plus capables d'affaires ou d'intrigues que don « Jean de Watteville », et voici le portrait qu'il en trace :

« La nature et la fortune avaient contribué presque éga- « lement à son habileté. Un tempérament froid et paisible « en apparence, ardent et violent en effet; beaucoup d'es- « prit, de vivacité et d'impétuosité au dedans; beaucoup de « dissimulation, de modération et de retenue au dehors; « des flammes couvertes de neige et de glace; un grand « silence ou un torrent de paroles propres à persuader; ren- « fermé en lui-même, mais comme pour en sortir au besoin « avec plus de force : tout cela exercé par une vie pleine « d'agitations et de tempêtes, propre à donner plus de fer- « meté et de souplesse à l'esprit. »

On n'épargna pas *le nerf de l'intrigue* à l'abbé; il n'épargna ni les flatteries ni les promesses. Par ses soins, le parlement, si bien uni jusque-là contre la France, se divisa tout à coup en deux partis; les hommes d'épée se corrompirent, les plus fidèles perdirent l'enthousiasme, la résistance fut assoupie.

Sur ces entrefaites, le grand roi se présenta; sa marche fut rapide; il semblait vaincre et ne combattait que des moulins à vent. Gray seul résista sérieusement; le nom de Watteville y était exécré; ce que voyant, l'abbé, qui avait démoralisé le marquis d'Hyenne, gouverneur de la province pour le roi d'Espagne, l'abbé s'introduisit seul avec ce général dans la place assiégée, au milieu des clameurs et des menaces de la population.

— Si nous ne sommes massacrés avant que j'aie pu parler aux magistrats, disait-il, la place sera rendue.

Ce trait d'audace et de confiance rappelle l'entreprise d'Alcibiade quand il voulut s'emparer de Catane. Don Juan parla, les colères s'éteignirent, la résolution des chefs s'attiédit, et le lendemain l'on fit entrer Louis XIV à cheval par une brèche. Watteville reçut deux mille pistoles pour prix de ce petit service. Gray, cependant, contenait un homme fidèle, le maire, nommé Guiton, qui, en rendant les clefs au monarque, lui dit :

— Sire, la conquête serait plus glorieuse si elle eût été disputée.

Quelques-uns prétendent qu'on le fit pendre; c'était le sentiment du père Ravaillard, qui me conta la chose dans le cloître de l'abbaye de Baume; mais le pauvre homme ne rêvait que tenailles et gibets. C'était, chez lui, une maladie de famille.

Par malheur pour l'abbé de Baume, le traité d'Aix-la-Chapelle rendit le comté de Bourgogne au roi catholique. Don Juan, forcé de se réfugier à Paris, publia bravement son *Apologie*, et l'envoya à la cour de Madrid. Quatre ans après, le comté de Bourgogne fut définitivement reconquis et incorporé à la France (1674). Notre prélat revint alors dans sa patrie, et fixa sa résidence à Baume, où il se procura tous les plaisirs, toutes les distractions qui contribuent à charmer la vie des chrétiens et celle des Turcs. Il avait jugé à propos de ne changer aucune des habitudes qu'il avait prises dans ses voyages, et de faire revivre l'Orient à son abbaye de Baume-les-Messieurs.

Il y tenait sa cour : abbés, gentilshommes, magistrats, venaient y prendre leurs ébats. Son monastère, de l'ordre irrégulier de l'abbaye de Thélème, suivait la règle de cet agréable réformateur qu'on nomme Rabelais.

Du reste, inflexible pour les corvéables, il daignait, si l'on s'en rapporte au bonhomme Ravaillard, leur casser la tête lui-même. Son courage personnel allait jusqu'à la témérité : ayant appris que des voleurs avaient établi leur repaire dans une forêt du voisinage, il conduisit ses gens à la chasse aux bandits comme à une partie de plaisir, et prit si peu de précautions, qu'il tomba, seul et séparé de ses compagnons, au milieu du gîte. Avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître, il en tua deux ou trois, et emmena le survivant à Baume, où il le fit pendre, sans souffrir que les gens du roi s'en mêlassent; car il rendait la justice lui-même, et gouvernait dans son fief comme un compagnon du franc-comte Rainauld.

Il faisait de grandes courses à pied et se rendait parfois ainsi jusqu'à Besançon; la distance est de quinze lieues. Un jour, il lui prit fantaisie de jouer le rôle de brigand et d'attaquer trois récollets qui se rendaient à la métropole; il les dépouilla proprement, et ces pauvres clercs furent tout ébahis, en arrivant, de retrouver leur voleur à la tête du chapitre du diocèse. Il en résulta une foule de quiproquos sur lesquels Ravaillard s'étendait avec un agrément infini. Watteville était, dit-on, fort charitable, et se plaisait à tirer de la misère de pauvres gens qu'il faisait venir et qui s'attendaient à quelque supplice. Son adresse à tous les jeux était remarquable : elle lui valut même, sur la fin de sa vie, un surnom qui lui est resté parmi le peuple de la contrée. Comme il aimait à jouer à l'hombre, et qu'il s'en tirait avec assez de supériorité pour *gagner codille* presque toujours, ses amis, ses voisins le surnommaient *l'abbé Codille*. Cette gloire modeste fut la dernière qu'il recueillit. A l'âge de quatre-vingt-dix ans, exempt d'infirmités et dans toute la force de son esprit, il s'éteignit à Baume, le 4 janvier 1702. Il fut inhumé au pied du mur latéral d'une des contre-nefs de l'église, qui est d'un style gothique, pesant et sauvage. Sur sa tombe, en marbre noir, surmontée de ses armoiries, on lit encore cette épitaphe :

«Italus et Burgundus in armis; Gallus in albis;
«In curiâ rectus presbyter : abbas adest.»

Ce distique, que j'expliquai à mon chroniqueur Pierre-François Ravaillard, me parut lui donner un goût modéré pour le style lapidaire. Le Comtois est ami du détail. Comme je tenais à me concilier cet homme étrange et à le mettre en humeur de causerie, piqué dans ma curiosité par son nom et par certaines paroles qui lui étaient échappées, je lui proposai à mon tour, avec plus de bonne volonté que de modestie, et de discernement peut-être, de lui conter une histoire.

— Une histoire de l'abbé Codille? interrompit le villageois en arrondissant ses petits yeux de chat.

— Comme vous le dites.

— Eh bien! alors, sortons du cloître; le soleil est tout à fait remonté sur la montagne et je demeure à plus d'une lieue. Restez-vous au village, monsieur?

— Non, je vais coucher à Voiteure.

— A Voiteure... Si vous consentiez à faire un petit détour?...

— J'en ferais un grand, mon bon monsieur Ravaillard, pour le plaisir de causer avec vous.

— Vous êtes bien honnête. Monsieur n'est pas du pays?

Comme je lui répondais, nous arrivâmes à l'avenue de tilleuls qui ombrage le monastère; les paysans se détournèrent pour éviter mon compagnon, qui prit une expression de visage assez âpre; puis nous passâmes silencieux entre ces deux roches aiguës et sinistres qu'on nomme les portes de Baume.

— Sans vous commander, murmura le bonhomme, je vous rappellerai que vous me devez une histoire.

— Vous avez souvent parcouru les ruines de cette riche abbaye, et vous savez que les grandeurs de ce monde ne sont pas éternelles. A la fin de la révolution française, de toute la gloire, de toutes les richesses, de toute la maison puissante des Watteville, il ne restait plus qu'une pauvre vieille femme dans la misère, et un rubis. Le rubis était celui-là même dont l'abbé Codille avait doté la crosse de Château-Châlon; la pauvre vieille était la dernière abbesse du nom de Watteville. Cette femme, que j'ai vue presque centenaire, habitait alors un méchant grenier à Besançon, dans la rue Saint-Vincent, qu'on appelait sous le Directoire rue de la Liberté. Malgré son extrême indigence, l'abbesse n'avait jamais eu le courage de se défaire de son rubis, dont le prix aurait pu payer une province, dans le temps que les provinces ne coûtaient pas trop cher. Cependant, pressée par la faim, ayant épuisé toutes les ressources, elle se décida à la perte du dernier fleuron de sa couronne. A cette époque, l'argent était rare et ne se montrait guère. L'abbesse se rendit chez M. de ***, qui passait pour très-riche et qui mettait sa gloire à thésauriser en vivant avec la plus dure économie. L'abbesse lui exposa sa profonde misère, le millionnaire objecta son dénûment complet : ils firent assaut de lamentations. Comme il brocantait volontiers, dans le but d'obliger les malheureux, pourvu qu'ils lui offrissent un bénéfice énorme, Mme de Watteville ne se tint pas pour battue.

— Je possède, lui dit-elle, un joyau précieux, dernier débris de notre fortune; mes ancêtres y tenaient beaucoup, et jamais il ne sortirait de ma famille sans les exigences de la nécessité. Veuillez examiner ce rubis et m'avancer quelque somme sur ce gage.

— Hélas! madame, si j'étais moins gêné, je serais trop heureux de vous obliger gratuitement; mais on vous a trompée, si l'on vous a dit que je prêtais sur gage; ce genre d'arrangement me répugne; reprenez votre rubis.

Craignant d'avoir été indiscrète, l'abbesse s'excusa humblement, et supplia M. de *** d'acheter cette pierre précieuse, de la conserver et comme sa propriété, et comme une marque de sa reconnaissance.

— J'ignore, repartit le bonhomme, la valeur de cette bagatelle, je ne me connais pas en pierreries; peut-être a-t-elle un prix très-grand, peut-être sa valeur est-elle modique; je craindrais de me méprendre à votre détriment ou au mien. Voyez un joaillier, et entendez-vous avez lui.

— Comment le pourrais-je? répondit l'abbesse. Sans la pauvreté qui me cache et l'obscurité qui me protége, mon nom m'aurait depuis longtemps envoyée à l'échafaud. Si je montrais ce bijou, si j'attirais l'attention, je me rendrais suspecte et courrais plus d'un péril. Si vous n'avez pitié de moi, il ne me reste qu'à mendier ou à mourir de faim.

— Quelque pauvre que je sois aussi, madame, j'ai encore, dans un coin, deux mille francs intacts. Votre situation me touche, je vais vous en donner quinze cents. C'est peut-être un mauvais marché que je conclus; mais je ne puis vous laisser dans la détresse. A mon prochain voyage à Paris, je m'informerai du prix de ce rubis, et, s'il y a lieu, je vous dédommagerai par une nouvelle somme.

Peu de temps après, M. de *** se présente chez un joaillier fameux du Palais-Royal. Il tire de la poche de son gilet le rubis en question, le frotte avec sa manche en murmurant d'un air insouciant :

— J'ai une petite pierre a vous montrer...

Dès que le lapidaire a jeté les yeux sur l'objet, il s'en

saisit, le jette dans un tiroir dont il retire la clef, et, s'adressant à ses commis :

— Fermez sur-le-champ les portes, s'écria-t-il, et courez chercher main-forte! Et vous, ajouta-t-il en prenant au collet M. de ***, dont la mise n'annonçait pas le possesseur de plusieurs millions, n'essayez pas de m'échapper!

M. de *** eut beau protester, s'indigner et demander raison de cette violence, le lapidaire fut inflexible.

— Enfin, murmura-t-il, comptez-vous me dérober de force cette pierre, que...

— Cette pierre! s'écria le joaillier avec enthousiasme; savez-vous ce que c'est que cette pierre? c'est le *Watteville*, monsieur, le plus rare, le prince des rubis! L'on ignorait son sort depuis longtemps; il passerait pour fabuleux, s'il n'était gravé dans notre *manuel*; et vous ne sortirez pas que je ne sache comment il est tombé entre vos mains.

— Cela vaut donc quelque argent?...

— Peu vous importe à cette heure.

— Il m'importe beaucoup; car je le tiens directement de la dernière abbesse de Watteville, qui est dans l'indigence et qui m'a chargé de lui trouver de l'argent.

Là-dessus, M. de *** se nomma, et sut prouver qu'il n'était point un voleur. Quand il eut exhibé ses titres, ses papiers et tout ce qui peut constater l'identité d'un homme :

— Combien m'offririez-vous du *Watteville?* demanda-t-il au lapidaire.

— Ma fortune ne me permet pas d'en faire l'acquisition. Il faudrait, pour l'acheter et le revendre, que plusieurs joailliers se réunissent; et qu'ils fussent intéressés à cette immense affaire par quelque événement dans les maisons royales de l'Europe, un couronnement, un mariage, par exemple. Si vous voulez, je parlerai à mes confrères.

— C'est inutile, répliqua M. de ***; je ne suis pas pressé de m'en défaire.

Et, replaçant le joyau dans la poche de son gilet, il laissa ce lapidaire enchanté d'avoir vu le Watteville une fois en sa vie.

De retour à Besançon, M. de *** donna six mille francs à la vieille abbesse, qui, jusqu'à son dernier jour, le bénit et l'honora comme son bienfaiteur.

A l'époque du couronnement de l'Empereur, M. de *** fut choisi par le département du Doubs pour aller complimenter les Majestés nouvelles. Il porta son rubis chez un autre joaillier, qui, moins érudit que le premier, se borna à louer la grosseur, le poids de la pierre, sa nuance et la pureté des facettes. Il n'avait jamais ouï parler du *Watteville*.

— C'est dommage, observa-t-il après l'avoir examinée, qu'elle ait sur une des tranches cette petite tache opaque. Sans ce défaut, elle serait parfaite.

— Ne pourrait-on l'enlever? objecta l'acquéreur.

— Si fait; mais cette opération sur une des facettes m'obligerait à modifier l'angle des autres; ce travail vous coûtera deux ou trois mille francs. C'est une taille complète sur un sujet qui excède les proportions ordinaires, et qui a besoin d'être rajeuni pour la forme.

Ravi de penser que grâce à lui et pour lui le *Watteville* allait être sans défaut, M. de *** attendit avec impatience l'issue de l'opération. Dès qu'il lui fut remis, il admira l'éclat éblouissant, l'air élégant et dégagé de son joyau. Le plaisir qu'on ressent seul n'est plaisir qu'à demi; M. de *** résolut de faire jouir un connaisseur de cette glorieuse transformation. Il se souvint du premier lapidaire qu'il avait autrefois visité :

— Voilà, pensa-t-il, un véritable artiste et digne d'apprécier la perfection de mon rubis.

Pour mieux savourer l'agréable surprise du lapidaire, M. de ***, sans se faire annoncer ni reconnaître, le va surprendre à son travail.

— J'ai, dit-il avec une ambitieuse modestie, en posant la pierre auprès d'un étau, j'ai un petit caillou à vous montrer...

Le lapidaire soulève ses lunettes, jette un coup d'œil de côté sur ce qu'on a posé là, et reprend froidement sa besogne en murmurant :

— Je suis à vous; veuillez attendre une minute.

Ébahi de cet accueil, M. de *** ne sait que penser.

— Et combien voulez-vous de cela? dit négligemment le lapidaire sans se détourner.

— Cela! s'écrie M. de ***; mais... cela, c'est le *Watteville!*

— Le *Watteville!* Vous plaisantez, mon bon monsieur, et vous vous adressez mal pour railler; car, moi qui vous parle, je l'ai vu, le *Watteville*, je l'ai tenu dans cette main!

Et, feuilletant un gros livre, il le plaça devant M. de *** en s'écriant :

— Tenez, voilà le portrait du *Watteville;* jugez vous-même de la ressemblance : cette tache sombre, cette pesanteur, cette taille à l'antique; tels sont les caractères du rubis vénérable que vous calomniez.

— C'est fort juste, murmura le millionnaire avec un sourire malicieux; mais je le connais aussi bien que vous, le *Watteville*, puisque c'est moi qui vous le montrai autrefois, et je vous répète qu'il est sous vos yeux; mais ravivé et purifié de toute tache.

— Comment! c'est là...

— Oui, oui, monsieur; nous l'avons amélioré; c'est lui, toujours lui, mais sans défaut.

— Misérable! s'écria le lapidaire en sautant à la gorge de M. de ***; vous avez déshonoré une pareille pierre! vous avez assassiné le *Watteville*, l'honneur des rubis! Sortez de chez moi, monsieur, et n'y revenez jamais!

— Mais cette tache?

— Était son blason.

— Enfin, tel qu'il est, son prix est-il moindre? Que vaut-il encore?

— Rien pour moi, peu de chose pour un autre : trois ou quatre mille francs, peut-être. Remportez, monsieur, cette pierre bourgeoise et faites-la monter en épingle pour vous; je n'en veux pas.

Jugez du désespoir de notre harpagon! Avoir détruit une merveille n'était rien à ses yeux; ce qui lui perça le cœur, ce fut d'avoir déboursé dix mille francs pour un objet qui n'en valait plus que trois mille. Il en garda rancune à la pauvre abbesse, et il comprit si peu le ridicule de sa conduite en cette aventure, qu'il la contait volontiers pour prouver qu'il était malheureux en affaires et que rien ne lui avait réussi dans ce monde.

Ainsi finit la splendeur de cette noble race, dont les châtellenies éventrées s'égrenaient déjà sur le flanc des collines du Jura. De toute sa splendeur, il n'avait survécu que cette pierre, héritière du nom de la branche comtoise des Watteville, qui périt avec elle.

En guise de commentaire, dès que j'eus terminé, le bonhomme Ravaillard soupira, et dit :

— Le bien mal acquis ne profite jamais.

Je le laissai à son illusion consolante, et continuai de gravir avec lui, par un sentier très-raide, hérissé d'un cailloutage analogue à un vieux pavé de voie romaine. A un certain embranchement de route, Ravaillard, me mon-

trant une sorte de meule en pierre grise trouée au centre et enfoncée dans le sol, murmura :

— Voici le support du gibet de Juan de Walteville; nous approchons de ma demeure.

Derrière nous, le rideau des montagnes s'entr'ouvrait soudainement, et, entre deux immenses arêtes de roc vif, l'œil plongeait au loin sur le clocheton aigu de l'abbaye et dans le vallon désolé de Baume; de tous côtés se dressaient des bandes de rochers gris, découpant sur le ciel, avec dureté, leurs tristes méandres, souvenirs impérissables du déluge et du courroux du Ciel. Le long de ces talus inflexibles, il ne croît que des plantes malheureuses; l'ellébore, la rhue, la chélidoine, la titymale, de livides éclaires et quelques buis contournés. Les coteaux voisins sont cachés sous d'épaisses forêts.

A mesure que nous avancions, Ravaillard devenait sombre et intimidé. Au sommet du plateau, que les bois enveloppent, nous trouvâmes, dans une fondrière, les maisons éparses du hameau de Ronnay au milieu de quelques terres défrichées. Sur le bord d'un précipice, dans un champ pierreux, sont les débris d'une construction démantelée jusqu'à un pied du sol.

— Voilà, dit mon compagnon d'une voix creuse, les champs Ravaillard et la ruine de la première habitation de mes pères.

Plus loin, à l'extrémité d'une file de chaumières basses, il s'arrêta à la porte d'une masure écrasée, et, d'un air embarrassé, m'offrit d'entrer chez lui. Comme je franchissais le seuil :

— Vous n'êtes pas superstitieux? demanda-t-il.

— Non, dis-je en mentant avec effronterie.

— C'est que nous portons malheur, monsieur; Dieu ne bénit pas notre toit.

On ne pouvait plus reculer : dans cette cabane démeublée, qui accusait la plus amère indigence, le reflet du crépuscule éclairait deux chaises de bois, une grande cheminée noire et une table sur laquelle était un couteau. Bientôt la famille de mon hôte arriva : deux grands garçons efflanqués chargés de ramée et une jeune fille de quatorze ans, hâves et déguenillés.

Ronnay est le plus pauvre des hameaux du Jura; les Ravaillard sont les pauvres de Ronnay; leur maison a déjà brûlé deux fois. Les membres de cette famille sont, depuis plusieurs générations, divisés par la haine, et les fils attendent l'heure où ils sont assez forts pour battre leur père. Ils vivent seuls, et la terre semble fermée pour eux. Ravaillard me conta ses douleurs, et finit en s'écriant :

— Le sort nous poursuit, et nous payons pour des maux que nous n'avons pas faits. Nous sommes les derniers descendants de la famille de François Ravaillac (1).

Les Ravaillard ont une haute réputation de probité; ils exercent l'état de bûcherons, leurs pères passent pour avoir fait de ce défilé un coupe-gorge. Après la mort de Henri IV, forcés de s'expatrier, ils cherchèrent tout naturellement un asile au comté de Bourgogne, soumis à l'Espagne, la mortelle ennemie de Henri, qui fit en Comté une guerre sanglante. Ils étaient assurés d'une protection dans cette retraite peu éloignée, dans un pays dont ils parlaient la langue. Lors même que leur existence dans le Jura ne serait pas attestée par quelques écrivains de la province, la tradition constante et non interrompue des paysans du voisinage ferait foi à cet égard, et la séquestration bizarre dont ils sont l'objet est un indice remarquable. Ravaillard confesse avoir appris son origine de son aïeul, qui la savait du sien. La fille et les petits enfants de cet homme singulier pratiquent le métier d'oiseleurs; ils vivent tous dans les bois, séjour dont ils ont contracté une physionomie taciturne et défiante. Au moment où j'allais sortir, la fille de Ravaillard, qui a une figure d'oiseau de proie, tira de son sein une linotte, l'étrangla net, et vint me la présenter avec un rire silencieux.

Je pris congé d'eux en murmurant quelques formules de consolation, après avoir eu beaucoup de peine à leur faire accepter mon argent, contre lequel ils s'obstinèrent à me donner des noisettes et des oiseaux morts.

Puis je cherchai à tâtons mon chemin à travers les bois, entrevoyant dans la nuit des formes étranges, tressaillant au cri des hiboux, et rêvant avec effroi à ces crimes inouïs que le Dieu de la Bible poursuit jusqu'à la dernière génération, comme si le sang innocent devait être offert en sacrifice, en échange du sang auguste et sacré des rois.

FRANCIS WEY.

(1) L'authenticité de cette généalogie me fut confirmée par des érudits qui ont remonté aux sources des traditions de leur province. La désinence *ard* du nom de Ravaillard ne préjuge rien contre la réalité du fait. Les Comtois transforment en *ard* toutes les terminaisons en *ac*. Ainsi, dans *le journal* de Bonnet, bisontin contemporain de Henri IV, on lit : « ... Celui qui l'a tué se nomme *Françoys Ravail-* « *lard,* lequel a esté exécuté cruellement et a tousiours mainctenu « que, ce qu'il en avoit faict, c'estoit pour éver le public de la ty- « rannie d'iceluy, et la crestienté d'estre opressée par luy et ses adhé- « rants, *comme l'apparence en estoit notoire.* DIEU SOIT LOUÉ ! — « Le dict Françoys Ravaillard fut exéquté le vingt-septième de may, « en la ville de Paris, fort cruellement. »

On voit par la manière dont les Comtois envisageaient la mort de ce roi, que les Ravaillac ne pouvaient mieux faire que de chercher asile chez eux et en terre d'abbaye.



ALICIA.

NOUVELLE ARAGONAISE.



Vue de l'église Notre-Dame del Pilar.

Depuis un mois je parcourais les villes du nord de l'Espagne : j'avais déjà visité Jaca, Huesca, Barbastro et Solsona ; j'avais suivi avec délices les rives fleuries de l'Èbre en repassant dans ma mémoire les hauts faits de Sertorius, ses talents pour gouverner, et cette connaissance du cœur humain qui lui fit sentir que le merveilleux agit plus puissamment que la raison sur l'esprit des peuples, et que le joug imposé par la superstition est toujours le plus respecté. Dix-huit siècles s'étaient écoulés depuis que ce général romain dictait des lois en Espagne, en feignant qu'une biche blanche lui transmettait les avis des dieux ; et les leçons du temps, le changement de maîtres et les lumières de la religion chrétienne laissaient encore ces belles contrées sous l'empire d'une foule de préjugés non moins aveugles. Cette religion sainte, dont les préceptes n'enseignent que la paix et l'amour du prochain, n'a été que trop souvent

défigurée par les inquisiteurs, qui faisaient trembler devant l'étendard de la croix un peuple qui n'aurait dû voir dans ce signe sacré qu'un gage de rédemption et de salut.

Ces réflexions m'avaient insensiblement conduit à pied jusqu'aux portes de Saragosse. Ma voiture et mes gens vinrent me rejoindre à l'hôtel que je leur avais indiqué, et, avant de me donner le temps de lui commander mon souper, l'hôte me prévint que j'arrivais à propos dans la ville pour voir, le lendemain (2 juillet), la fête de la Visitation dans l'église de Notre-Dame del Pilar. Il s'étendit longuement sur la magnificence de cette cérémonie, sur le nombre de cierges, d'ex-voto et de dons de toute espèce dont la sainte et miraculeuse image serait entourée dans cette solennité, et le récit n'aurait fini de longtemps, si l'appétit que j'avais gagné dans ma longue promenade ne m'eût fait crier plus haut pour demander à manger, que mon hôte ne criait lui-même pour me vanter la fête du lendemain. Enfin, ayant réussi à me faire entendre, je fus servi passablement, et, ma plus grande faim apaisée, je pus prêter l'oreille aux merveilleuses descriptions de l'emphatique personnage chez qui je m'étais logé. De temps en temps il s'interrompait pour regarder par la fenêtre de la salle où il m'avait établi, et je ne pus m'empêcher de lui demander la cause de l'inquiétude où il paraissait être.

— Je regarde, dit-il, si ma femme et ma fille reviennent de la visite qu'elles ont voulu faire à la solitaire de la grotte Amarilla.

— Qu'est-ce, lui dis-je, que cette solitaire?

A cette question, la figure de mon hôte prit une expression d'étonnement dédaigneux, comme s'il eût été honteux et absurde de ma part de ne pas connaître une chose de ce genre. Cependant il voulut bien, après un moment de réflexion, condescendre à me faire le récit suivant; mais non sans me faire sentir que ma qualité d'étranger pouvait seule faire excuser mon ignorance sur un fait connu dans toute la province d'Aragon.

— La solitaire dont je vous parle, señor, me dit-il, n'est pas née dans nos cantons. On la croit originaire de Valence, mais personne cependant ne connaît sa famille ni ne peut affirmer au juste quel est le lieu de sa naissance. La pureté de son langage et l'absence de tout accent dans sa prononciation, font seulement présumer qu'elle est née dans la province où la langue espagnole est parlée avec une grâce et une élégance qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Du reste, il est impossible de ne pas reconnaître en doña Alicia (c'est le nom de la solitaire) une éducation parfaite et un savoir peu commun chez les femmes espagnoles. On dit qu'en France, en Angleterre et en Italie, les dames cultivent les sciences et les arts avec un grand succès; mais chez nous, une femme instruite est un prodige, et c'est en grande partie à la rareté de ce genre de mérite que doña Alicia doit sa célébrité. A peine âgée de trente ans, elle est affaiblie par de précoces infirmités, et chaque jour peut priver l'Aragon de son plus précieux trésor. Tout le monde la regarde comme une sainte qui est en communication avec le Ciel. Dans tous les embarras qui surviennent dans les familles, on la consulte comme un oracle, et, pour ajouter au merveilleux qui l'environne, il n'est pas rare qu'elle réponde en vers aux questions qu'on lui adresse. Ma femme et ma fille sont allées lui demander son avis sur un projet de mariage pour cette dernière, et nous ne voudrions pas sans cela conclure une affaire dont le bonheur de notre unique et chère enfant doit dépendre. Voilà pourquoi, señor, vous me voyez sans cesse regarder à la fenêtre; il me tarde de savoir si mon Inès a obtenu une réponse conforme aux vœux de son cœur, et, si le mariage doit se faire, je vous retiens, en votre qualité d'étranger, pour vous faire voir les cérémonies d'une noce espagnole.

Je remerciai mon hôte de la complaisance qu'il avait mise à m'instruire de ce qu'il savait de la solitaire, et je lui promis d'accepter son invitation si le mariage de sa fille avait lieu, mon désir étant de passer plusieurs semaines à Saragosse. Je lui fis encore beaucoup d'autres questions, auxquelles il répondit fort en détail, et j'appris de lui que la solitaire avait fixé sa résidence dans une grotte souterraine formée dans les cavités d'une des mines de sel gemme qui abondent dans l'Aragon. La grotte Amarilla, ou grotte jaune, est ainsi nommée de la couleur de ses parois, lesquelles sont entièrement formées d'un sel brillant, et qui, éclairées par la lumière de deux lampes que la solitaire y entretient sans cesse, reflètent l'éclat de l'or et des plus belles topazes, de manière à faire de l'asile mystérieux d'Alicia le lieu le plus propre à parler à l'imagination.

Tout ce que me racontait mon hôte se gravait dans mon esprit, et je sentais s'accroître en moi le désir de visiter cette étonnante créature, dont la réputation s'étendait au loin, tandis que sa personne était déjà, quoique vivante, ensevelie dans les entrailles de la terre. Je demandai si elle recevait aussi les étrangers, et sur la réponse affirmative de mon hôte, je lui proposai de m'y faire conduire le plus tôt possible par un guide qui m'enseignerait le chemin de la grotte.

Dans le moment où je faisais cette demande, la femme et la fille de mon hôte arrivèrent, et, au grand désappointement du père, elles dirent qu'elles n'avaient pu obtenir audience de doña Alicia, parce qu'elle était en prières à cause des vigiles de la fête de la Visitation, et qu'elle ne recevrait que le surlendemain les personnes qui voudraient la visiter. Je fus vivement contrarié de ce retard, mais je n'en laissai rien paraître; car mes hôtes ne m'auraient pas pardonné de préférer une visite à la solitaire aux pompes de la fête de Notre-Dame del Pilar.

Je me dédommageai de ce contre-temps en faisant connaissance avec mes hôtesses. La mère, âgée d'environ trente-deux ans, avait encore des traits charmants; mais elle avait les défauts de presque toutes les femmes espagnoles, c'est-à-dire des hanches trop prononcées, une taille un peu épaisse et une peau brune et luisante. Cependant de grands yeux noirs, fendus en amandes et très-expressifs, de longues tresses d'ébène relevées gracieusement au-dessus de sa tête, et le charme magique d'un voile posé avec art, et dont la finesse et la transparence projetaient sur cette figure les ombres les plus favorables, tout cet ensemble enfin faisait de Michaela une femme remarquable, dans un pays surtout où ses défauts étaient ceux de tout son sexe, et où par conséquent ils n'étaient nullement choquants.

Inès, sa fille, réunissait aux agréments de sa mère une taille souple et légère, un air d'innocence et de gaieté qui embellissait encore son joli visage. Le travail de son père lui donnait de l'aisance, mais ne l'astreignait pas à cette réclusion ennuyeuse que la naissance impose aux femmes d'une classe élevée. Ainsi je pouvais à toute heure jouir de la conversation naïve de l'aimable Inès, dont l'esprit vif, quoique non cultivé, plaisait à mon imagination et m'inspirait une véritable bienveillance.

Dans un entretien que j'eus le soir même avec cette jeune fille, j'appris que sa mère désirait que je les accompagnasse le lendemain de la fête à la grotte d'Alicia. Rien ne pouvait me convenir davantage, et je promis avec joie mon bras aux deux aimables pèlerines. Inès me parla aussi de son prétendu: elle m'apprit qu'il était peintre, qu'il avait

beaucoup de talent, mais que ce qui déplaisait à son père, c'était que ce jeune homme travaillait indistinctement pour des sujets communs, tels que des portraits de gens d'une classe obscure, et qu'il paraissait mettre autant de zèle à ces sortes d'ouvrages qu'à ceux qui lui étaient commandés pour les palais ou pour les temples des grandes villes.

— Juanito n'est pas riche, dit-elle, et ce n'est qu'en travaillant sans relâche, et pour tous ceux qui lui commandent de l'ouvrage, qu'il a pu amasser la somme d'argent qui lui donne le droit de prétendre à ma main. Nous nous serions aimés en vain, si mon père ne lui connaissait pas ce petit trésor; mais il voudrait que Juanito abandonnât les sujets communs pour se consacrer uniquement aux tableaux d'histoire du genre le plus relevé, afin d'accroître sa réputation. Juanito, au contraire, regarderait comme une ingratitude de renoncer à ce qui fut la source de sa petite fortune: c'est là ce qui embarrasse mes parents. Ma mère est toute pour moi, c'est-à-dire pour Juanito; mais mon père ne peut oublier qu'il a peint des enseignes, et son amour-propre l'empêche de nous donner son consentement sans l'avis de la solitaire. Voilà pourquoi nous allons la consulter. J'espère que sa réponse nous sera favorable, car elle est femme, elle a peut-être aimé, et elle sentira que le bonheur vaut mieux que la vaine gloire de ne peindre que pour les grands.

L'aimable Inès me souhaita le bonsoir en finissant cette confidence, et j'allai chercher dans le sommeil le moyen de raccourcir les heures qui devaient s'écouler jusqu'à celle où nous ferions le pèlerinage projeté à la grotte d'Alicia.

Le jour suivant était le 2 juillet, fête de la Visitation. Les premières lueurs de l'aurore furent saluées par le son des cloches, le roulement des tambours et une salve de cent coups de canon, annonçant la solennité du jour qui allait commencer. A cette époque de l'année, et sous le beau ciel de l'Espagne, on peut dire qu'il n'y a point de nuit; à peine le voyageur a-t-il essayé de prendre un peu de repos qu'il est réveillé par les sérénades; et, la guitare à la main, chaque galant caballero va attendre les premiers rayons du jour sous les fenêtres de sa belle, et lui préparer un doux réveil en chantant son amoureux souci.

Moi qui, à cette période de ma vie, n'avais le cœur occupé d'aucune belle, j'aurais voulu pouvoir dormir pour réparer les fatigues de la veille; mais, ma chambre donnant sur la rue, je fus condamné à entendre tous les chants du voisinage, et je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, j'étais levé, et je pus voir les différents ordres de pénitents, noirs, gris ou blancs, aller aux lieux de rendez-vous où ils s'assemblent, pour de là se rendre en corps à la cérémonie religieuse. Un nombre considérable d'habitants de la ville, quoique laïques, s'affublent, les jours de fête, d'une espèce de domino, noir, gris ou blanc, qui leur couvre la tête et tout le corps, n'ayant pour voir et pour respirer que deux trous pratiqués dans l'étoffe, et qui se trouvent en face des yeux.

Bientôt le son des cloches de toutes les églises, et la foule grossissant à chaque instant, annoncèrent le commencement de la cérémonie. J'achevai à la hâte ma toilette, j'avalai une tasse d'excellent chocolat, préparé par les belles mains de Michaëla elle-même, et, à huit heures, je pus lui offrir mon bras ainsi qu'à sa fille, pour suivre la foule, qui nous conduisit à Notre-Dame del Pilar.

Je n'entrerai pas ici dans une description artistique de l'édifice qui renferme la miraculeuse image. Tant d'autres voyageurs se font un mérite de n'oublier ni une volute, ni une colonnette, de compter les feuilles d'acanthe et les modillons de tous les chapiteaux, que mes lectrices me sauront gré de leur épargner cette nomenclature. J'aime mieux les faire entrer de suite dans l'intérieur du temple où je venais moi-même de pénétrer, malgré la foule compacte qui en obstruait le parvis.

Quelque brillant que fût l'éclat du jour à cette heure et par le plus beau temps qu'on puisse imaginer, je fus ébloui par la clarté magique qui régnait sous ces voûtes majestueuses et dans le sanctuaire où était placée la statue de la Vierge del Pilar. Je ne sais si des réflecteurs cachés décuplaient l'effet des cierges, des lustres et des lampes répandus à profusion dans les vastes nefs de l'église, mais le fait est que jamais mes yeux n'avaient été frappés d'une lumière pareille, et que je fus un quart d'heure sans pouvoir les ouvrir assez pour distinguer quelque chose.

Au fond d'un sanctuaire où la flamme de mille bougies rivalisait avec l'éclat de l'or et des pierreries, s'élève le fameux *pilier* qui a donné son nom à l'édifice et à la madone qu'il supporte. Ce pilier, apporté, dit-on, par les anges dans cet endroit, et qu'aucune main humaine n'a jamais pu déplacer, est d'une pierre presque brute, sans sculptures ni ornements quelconques. Il est le sujet d'une antique légende, que les Espagnols ont adoptée dans tous ses détails, et qu'ils croient comme si elle faisait partie du symbole de la foi catholique. Nul assurément n'est plus porté que moi à croire à la puissance de Dieu; il suffit d'ouvrir les yeux sur les merveilles de la création, pour reconnaître une suite de miracles dans tout ce qui nous environne: mais en Espagne, chaque ville, chaque bourg, chaque hameau, a son image miraculeuse, et, à force de multiplier ces prodiges, on ébranle la croyance des hommes au lieu de leur en inspirer.

Mais revenons au pilier. Revêtu de brocart, de dentelles, de fleurs, de perles et de diamants, il est invisible dans ces jours de solennité, et on ne peut le voir que lorsque les fêtes sont passées et que sa nature abrupte apparaît aux regards des fidèles dans toute sa nudité. Quant à la statue de la Vierge, est-elle de bois, de métal ou de marbre? c'est ce que je n'ai pu voir, et bien d'autres que moi n'en savent pas davantage, car elle est toujours voilée et tellement surchargée de bijoux et d'ornements, qu'aucun œil profane ne l'a jamais vue à découvert. Ce jour-là elle était couverte, de la tête aux pieds, par un voile de la plus riche dentelle, parsemé d'étoiles d'or et de chatons de saphirs. Sur sa tête était posée une couronne de brillants, et mes yeux ne purent voir d'elle que la forme d'une femme portant son enfant sur le bras gauche, et étendant la main droite comme pour bénir les fidèles prosternés par milliers à ses pieds. Quatre riches trépieds d'argent soutenaient des cassolettes du même métal, dans lesquelles brûlaient de suaves parfums, et dont le brasier était entretenu par quatre jeunes lévites couronnés de roses blanches et revêtus de longues tuniques de dentelle. On eût dit quatre beaux anges voués au culte de la Reine des cieux.

La balustrade qui ferme le sanctuaire est en argent massif, d'un travail plus riche que gracieux. Six candélabres de bronze doré, de huit pieds d'élévation et portant chacun soixante bougies, entouraient l'autel placé devant l'image de la Vierge. C'est sur cet autel que fut dite une messe basse, par le prieur des hiéronymites du couvent de Sainte-Eugracie, et pendant qu'on la célébrait, une musique fort belle ne cessa de se faire entendre dans une tribune voilée, de sorte qu'il semblait que cette mélodie descendît du ciel pendant la célébration des saints mystères. Tout parle aux sens dans les cérémonies religieuses en Espagne. Si l'on reproche avec raison au culte protestant la nudité des

temples et la simplicité austère des services, on peut aussi blâmer la profusion des ornements des églises espagnoles; profusion dénuée de goût, qui les fait ressembler plutôt à des bazars qu'à la maison de Dieu. L'architecture intérieure disparaît sous les tableaux, les tentures et les ornements de clinquant. Les statues, au lieu de rester telles que l'artiste les a faites, sont toutes vêtues de brocart plus ou moins riche, selon la solennité du jour, et chaque saint ou sainte a sa garderobe aussi bien montée que celle d'une jolie femme.

Mais laissons défiler la procession, dans laquelle la statue de la Vierge est portée sur un riche brancard, au milieu d'une foule de prêtres et de religieux de tous les ordres, et suivie par une foule immense, composée de toutes les classes de la population de la ville. Je ramenai chez elle Michaëla et sa fille et j'allai faire la *siesta*.

Le lendemain, au point du jour, j'étais debout, préparant ma toilette de voyage et comptant les heures jusqu'au réveil de Michaëla et d'Inès. Enfin j'entendis leurs voix dans la salle à manger, et, en y entrant, je les trouvai prêtes à partir, la tête couverte d'un large *sombrero* pour se garantir de l'ardeur du soleil. Un bon et solide déjeuner nous donna des forces pour la route, et nous nous mîmes gaiement en chemin, avec cette satisfaction qui accompagne toujours une espérance prête à se réaliser

Inès et sa mère marchaient bien, et les deux lieues qui séparaient Saragosse de la montagne sous laquelle était située la grotte d'Alicia furent parcourues lestement et sans fatigue, grâce au gentil babil de mes deux compagnes. Arrivés au pied d'une montagne peu élevée, nous traversâmes le Xalon sur un pont de bois à demi ruiné, et, tournant sur la gauche, nous aperçûmes, sous un massif d'oliviers, une roche grisâtre, au centre de laquelle était une ouverture en forme de porche, mais n'ayant environ que quatre pieds d'élévation.

— Voici l'entrée de la grotte, me dit Michaëla; si la solitaire peut nous recevoir, nous allons trouver une lampe allumée sur une pierre, et elle nous servira à guider nos pas dans l'obscurité.

En effet, je vis bientôt avec une joie indicible la lueur de cette lampe, posée là sans doute par la main de cet être mystérieux qui m'inspirait une si vive curiosité. Je m'en emparai, et, précédant mes deux compagnes, je marchai, le corps à moitié courbé, sous des voûtes étroites, dont les parois me semblèrent formées de roches brunes, humides au toucher et parsemées, çà et là, de parcelles brillantes comme du mica, dont le poli reflétait la lumière de la lampe que je tenais à la main. L'allée sombre que nous parcourions me parut d'une longueur immense. Le sol était visiblement en pente, et, dans la route sinueuse que nous décrivions, nous ne pouvions manquer de descendre à une profondeur assez considérable. Il y avait au moins quarante minutes que nous marchions ainsi, lorsque des sons harmonieux vinrent frapper mon oreille et arrêter mes pas.

— C'est elle, me dit à demi-voix Michaëla; elle chante sans doute, en s'accompagnant sur sa harpe, des prières qu'elle compose elle-même, car elle a tous les talents, et il n'y a que les anges qui aient pu l'instruire comme elle l'est.

En effet, à mesure que nous approchions, nous entendîmes plus distinctement de savants accords, se mêlant aux accents d'une voix pure, dont les nombreux échos de la caverne répétaient les suaves modulations.

J'arrêtai Michaëla, dont l'impatience allait précipiter les pas et interrompre la solitaire dans l'hommage qu'elle rendait au Créateur. Je jouissais délicieusement en écoutant cette voix, dont les sons enchanteurs exerçaient un pouvoir magique sur tous mes sens, quoique je fusse encore à une distance qui ne me permettait pas d'entendre les paroles. Après quelques minutes d'une véritable extase, j'avançai un peu, et que devins-je, en entendant la solitaire prononcer en très-bon français, et avec l'accent le plus pur, la finale d'une strophe terminée par ces vers;

A mon pays, gloire et bonheur,
A moi, mon Dieu, la paix du cœur!

Bien des gens riront peut-être en voyant un homme, un militaire surtout, verser des larmes d'attendrissement en entendant subitement, à deux cents lieues de chez lui, parler la langue de son pays. Mais cette faiblesse (si c'en est une), je n'en rougis pas. Le moment où je l'éprouvai était accompagné de circonstances si émouvantes, qu'à ma place tout homme doué de quelque sensibilité en eût fait autant. Je sais parfaitement la langue espagnole et je la parle aussi facilement que le français, mais depuis plus d'un an je n'avais pas entendu un seul mot prononcé dans ma langue maternelle: c'était dans les entrailles de la terre qu'une voix de femme, d'une pureté surnaturelle, me faisait entendre ces accents aimés... Puis elle priait pour son pays: ce pays, c'était peut-être cette France, si chère à tous ceux qui lui doivent le jour! Il y avait donc, selon toute apparence, quelque chose qui nous était commun. Sans tarder davantage, j'avançai rapidement près d'une porte en bois dont je cherchai vainement la clef. Je frappai légèrement, et, à l'instant, par un ressort caché, la porte s'ouvrit et me laissa voir l'intérieur de la grotte: le fond était occupé par un autel, dont les seuls ornements consistaient en douze flambeaux et autant de vases de fleurs, entourant un magnifique Christ d'ivoire sur une croix d'ébène.

Mes yeux, comme on peut le croire, cherchèrent d'abord la solitaire; mais ne la voyant pas, et n'osant avancer sans son ordre, j'eus le temps d'examiner cette grotte magique, dont les récits de mon hôte ne m'avaient donné qu'une imparfaite idée. La voûte avait au moins soixante pieds d'élévation. Elle était soutenue sur vingt colonnes de sel gemme, dont les nuances variaient, dans le bas, du grenat au rubis, et, dans le haut, de l'hyacinthe à la topaze. Quatre lustres d'ébène, supportant chacun douze lampes de cristal, étaient suspendues à la voûte, et éclairant ce sanctuaire admirable, faisaient briller les parois de la grotte et la transparence des colonnes de tous les feux des plus éclatantes pierreries. L'imagination la plus riche pourrait à peine créer une féerie qui approchât de cette merveillleuse réalité. Toutes les facultés de mon âme étaient suspendues dans cette contemplation, dont je fus tiré par une voix douce, qui, dans le plus pur dialecte castillan, nous demanda ce qui nous amenait près d'elle, et en quoi elle pouvait nous être utile.

Je me retournai vivement, et derrière une légère balustrade de roseaux, que je n'avais pas remarquée en entrant, je vis une femme, d'une taille moyenne, vêtue d'une longue tunique de serge blanche, la tête couverte d'un voile d'une mousseline assez claire pour qu'elle pût nous voir à travers, mais trop peu pour qu'il nous fût possible de distinguer ses traits. Ses mains, d'une rare beauté et d'une blancheur d'albâtre, étaient posées sur l'appui de la balustrade, et semblaient soutenir son corps, frêle et mince comme un jonc. Je laissai approcher Michaëla et Inès les premières, non-seulement par égard pour leur sexe, mais aussi pour me donner le temps de me remettre de l'émotion que me causait tout ce que je voyais.

Michaëla détailla à la solitaire tout ce qu'elle devait sa-

voir pour asseoir son jugement sur le projet de mariage d'Inès. Alicia, avec une grande sagacité, fit à la mère et à la fille une foule de questions qui montraient que ce n'était point un avis pris au hasard qu'elle allait donner, mais le fruit d'un examen approfondi. Après s'être recueillie un moment, les mains jointes et la tête inclinée, elle la releva par le mouvement le plus noble, et, la main droite étendue, elle fit entendre ces paroles, prononcées avec l'accent de l'inspiration.

— Jeune fille, l'homme que tu aimes est digne de toi. Dis à ton père que le Ciel réprouve les pitoyables et puérils calculs de l'amour-propre qu'il oppose à tes vœux. Une conduite irréprochable, des talents distingués et une affection partagée par toi, sont des titres incontestables à l'admission de ce jeune homme dans sa famille. Si mon avis est compté pour quelque chose par ton père, si le bonheur de son enfant lui est cher, qu'il consente à cette union : elle est écrite dans le ciel et Dieu la bénira.



La solitaire.

On comprend quelle fut la joie d'Inès et de sa mère. Nul peuple n'est comparable aux Espagnols lorsqu'il s'agit d'exprimer un sentiment passionné. Ces deux femmes, surtout la mère, étaient vraiment éloquentes, et le bonheur promis par la solitaire se peignait si vivement à leur imagination, qu'elles en jouissaient déjà, et en rendaient grâce avec feu à celle qui venait de le leur assurer.

Après avoir écouté avec bonté cette touchante explosion de la reconnaissance de deux cœurs simples et honnêtes, la solitaire se tourna de mon côté et me demanda ce qui m'amenait près d'elle.

— Rien autre chose, madame, lui dis-je en français, que le désir de contempler pendant quelques moments la merveille de l'Aragon.

— Ciel! un Français, dit-elle en joignant les mains et se soutenant à peine. Oh! merci, mon Dieu! je n'espérais plus en voir un seul avant de mourir.

Mes yeux se portèrent avec anxiété sur toute l'étendue de la balustrade pour y découvrir une porte qui me permît d'entrer près d'Alicia et de lui porter secours, car je la crus prête à s'évanouir; mais elle devina ma pensée, et, reprenant la parole avec un son de voix d'une douceur enchanteresse, elle me dit en français, de manière à n'être pas comprise par mes deux compagnes :

— Monsieur, je me sens bien faible et bien souffrante aujourd'hui; seriez-vous assez bon pour revenir encore une fois me visiter et me parler de la France, qui, après Dieu, possède toutes mes affections?

— Ah! parlez, madame, ordonnez; veuillez désigner

vous-même le moment où j'aurai le bonheur de me rendre près de vous.

— Eh bien! demain, à midi. Si vous habitez Saragosse, vous ne pourriez faire la route à cette heure sans souffrir de l'excessive chaleur; partez de chez vous le matin, venez vous reposer chez un vieux pâtre qui pourvoit à tous les besoins de ma vie; sa cabane est à cent pas de l'entrée de ma grotte, sur la gauche. Là, vous trouverez du lait, des fruits, du pain noir, et des nattes pour vous reposer, et, à midi, vous me trouverez prête à vous recevoir, et heureuse de pouvoir encore une fois parler des lieux dont le souvenir sera ma dernière pensée.

Alors Alicia, avec cette grâce noble que possèdent seules les femmes de la plus haute condition, me salua, et tira le cordon d'un vaste rideau vert qui la cacha à nos yeux. Le même ressort qui avait ouvert la porte de la grotte au moment de notre arrivée l'ouvrit encore à notre sortie, et elle se referma derrière nous, comme si une main invisible l'eût poussée. Nous nous retrouvâmes dans le couloir souterrain, qui bientôt nous rendit à l'air tiède d'une belle soirée et à la clarté du soleil couchant.

Nous revenions, mes compagnes et moi, dans des dispositions d'esprit bien différentes. Elles étaient satisfaites; elles savaient tout ce qu'elles désiraient savoir, et leur joie se manifestait par un flux de paroles qui ne tarit pas depuis la sortie de la grotte jusqu'à Saragosse. Bien différent d'elles, j'étais absorbé dans mes réflexions, et le peu que je venais d'entendre me faisait sentir combien de choses encore il me restait à apprendre. Quelle pouvait être cette femme si extraordinaire? Tous les indices qu'elle laissait paraître semblaient annoncer en elle une haute origine, et, soit qu'elle fût Française ou Espagnole, elle connaissait les deux pays, les deux idiomes, et les manières nobles et élégantes qui sont en usage dans la meilleure société des deux nations. Ce lendemain qui m'était promis occupait si vivement ma pensée, que, prétextant un peu de fatigue, je laissai Michaëla et Inès à leur joie bruyante, et me retirai chez moi pour rêver tout à mon aise à dona Alicia.

Le soleil du lendemain dorait à peine la pointe des clochers de Saragosse, que je reprenais le bâton du pèlerin et me mettais en route pour mon intéressant rendez-vous. J'arrivai près de la première entrée du souterrain avant la chaleur du jour, et me dirigeant sur la gauche, d'après l'indication que m'avait donnée la solitaire, je ne tardai pas à voir la cabane du pâtre, dont les chèvres paissaient sur la montagne. Je trouvai un vieillard courbé par l'âge, mais dont les facultés morales n'avaient rien perdu, et qui m'accueillit avec cordialité lorsque je lui dis que je venais lui demander asile par ordre de dona Alicia en attendant l'heure où il me serait permis de la voir. A ce nom, le bonhomme ôta son bonnet et resta tête nue tant que nous parlâmes de *la sainte* (c'est ainsi qu'il appelait la solitaire), bien persuadé de la sainteté de sa mission sur la terre et de ses relations journalières avec le Ciel.

Tout ce que j'appris de cet homme me confirma dans la haute opinion que je m'étais déjà formée sur cette femme extraordinaire. Il me raconta tous les détails de cette vie ascétique, toute de privations, de prières, de méditations et de bonnes œuvres.

— Elle est très-riche, me dit-il, mais c'est pour les pauvres, les malades et les gens en peine qu'elle dépense sa fortune. Pour elle, rien. Du pain, un peu de lait, les figues de la montagne, voilà sa nourriture. La mousse de nos rochers, voilà sa couche. Quant à ses vêtements, c'est elle seule qui les fait. Tous les ans je vais à la ville acheter de la serge blanche pour lui faire deux tuniques, et de la mousseline pour lui faire deux voiles. Voilà toute sa dépense personnelle. Ma fille, qui est mariée à une lieue d'ici, vient toutes les semaines chercher son linge pour le blanchir, et c'est là que se bornent ses relations avec le monde, si toutefois j'en excepte les visites qu'elle reçoit des fidèles qui viennent la consulter sur les choses qui les intéressent. Mais jamais elle ne leur fait une question pour son compte sur ce qui se passe sur la terre. Elle ignore ce qu'on fait, ce qu'on dit; elle n'est plus de ce monde, et si elle consent à se laisser voir encore quelquefois, c'est toujours pour rendre service et jamais pour son intérêt personnel.

— Je l'ai entendue chanter d'une manière admirable, dis-je, lorsque je suis venu hier la visiter.

— Oh! oui, je le crois bien. Elle chante avec les anges, et aussi bien qu'eux. Tous les matins et tous les soirs, et souvent dans le milieu de la nuit, elle chante et joue de la harpe: ce sont des prières qu'elle fait comme cela, mais dans une langue qui est sans doute celle qu'on parle dans le ciel, car souvent je l'ai écoutée sans pouvoir y rien comprendre.

— Mais vous souvenez-vous de l'avoir vue arriver dans ce pays, et, avant elle, aviez-vous connaissance de la grotte qu'elle habite?

— Oui, sans doute, je l'ai vue arriver. Un soir, je gardais mes chèvres sur la montagne; je priais la vierge Marie, car c'était l'heure de l'angélus; je vis venir à moi une femme vêtue de blanc et voilée: je crus que c'était la Reine du ciel qui venait recevoir l'hommage de son humble serviteur; mais je vis bientôt que c'était une femme de la terre, car elle souffrait, elle était tremblante et prête à tomber en défaillance. Je me hâtai de l'amener ici, dans ma cabane, et de lui offrir le peu de nourriture qu'il était en mon pouvoir de lui donner. Quand elle eut un peu mangé, elle me dit qu'elle venait s'établir dans ce pays, qu'elle avait trouvé une grotte superbe, dans laquelle elle voulait se fixer, et que si je voulais l'aider à la déblayer de quelques masses de sel et de pierres qui s'étaient détachées et qui obstruaient le sol, je lui rendrais un grand service. Il y avait dans sa voix quelque chose de surnaturel, qui persuadait et à quoi il était impossible de résister. Je promis donc tout ce qu'elle voulut. Je ne connaissais pas cette grotte: je savais seulement que c'était une des mines de sel, comme il y en a plusieurs dans l'Aragon; mais celle-ci, depuis longtemps, était abandonnée et elle passait pour être hantée par des esprits. Nul dans le pays n'aurait osé y pénétrer; mais quand j'entendis une faible femme me dire qu'elle l'avait visitée et qu'elle voulait y demeurer, j'aurais eu honte de reculer devant une chose qu'elle avait faite. Il fut donc décidé que le lendemain je l'accompagnerais à la grotte, et que, sous sa direction, j'y ferais les travaux qu'elle me prescrirait. Je lui laissai ma cabane pour elle seule la nuit suivante, et me retirai dans l'étable de mes chèvres, pour qu'elle fût plus libre et plus tranquille. Ce fut dans cette nuit que, pour la première fois, je l'entendis chanter. Je crus n'être plus sur la terre, ou qu'un ange du ciel avait pris cette forme pour enseigner aux hommes la manière de louer Dieu. Mais qui pourrait l'imiter, ô mon Dieu! qui pourrait chanter ainsi! Le lendemain, au point du jour, elle parut sur la porte de la cabane. Elle me trouva prosterné à deux genoux et écoutant encore, quoique depuis longtemps elle ne chantât plus.

— Allons, Jaïme, me dit-elle, partons pour ma nouvelle demeure. Prends avec toi de la lumière, de la nourriture pour ta journée et ce qui te sera nécessaire pour nettoyer la grotte. Le reste se fera avec le temps.

Je remis la garde de mes chèvres à un pâtre de mes amis qui demeurait non loin de moi, et nous partîmes sans que la sainte voulût prendre autre chose qu'une tasse de lait pour toute nourriture. Elle s'aperçut que je tremblais un peu en entrant dans le conduit obscur qui descend sous la montagne.

— Laisse-moi passer la première, me dit-elle résolument; j'ai déjà fait ce chemin, je le connais, et tu me suivras. Je vous demande si je pouvais hésiter! Nous arrivâmes dans la grotte, et, malgré l'encombrement du sol, je me crus dans une magnifique église. Cette voûte brillante comme les étoiles du ciel, ces piliers transparents, l'air doux et tiède qu'on y respirait, tout cela ne pouvait être que l'œuvre de Dieu, qui voulait être adoré dans les entrailles de la terre comme il l'est à sa surface, dans les temples qui sont bâtis par les hommes. Mon premier mouvement fut de tomber à genoux et de prier avec ferveur; le second, de me mettre de suite à l'ouvrage pour rendre ce lieu digne de sa destination. Doña Alicia dirigeait tous mes travaux, et en moins de huit jours la grotte fut nettoyée, nivelée et débarrassée de tout ce qui nuisait à une libre circulation. Chaque soir, doña Alicia venait coucher dans ma cabane, et sa sobriété est telle, qu'elle ne prenait qu'un peu de lait le matin avant de partir pour la grotte, et, le soir, en revenant à la cabane, elle mangeait quelques figues, un peu de pain et ne buvait jamais que de l'eau.

J'avais fait la palissade de roseaux qui sépare sa demeure particulière de la nef du temple. Quand cette balustrade fut posée, elle me fit faire une natte de paille pour lui servir de lit. Puis elle me fit partir pour Saragosse, avec une lettre qu'elle écrivit à un digne religieux hiéronymite, pour le prier de m'accompagner et de me diriger dans l'acquisition des choses dont elle avait besoin pour son église et pour elle-même. Elle me donna beaucoup d'or pour acheter un autel, des flambeaux, des lustres, des vases de fleurs et le beau Christ que vous avez pu voir sur l'autel. Elle voulut que tous ces objets fussent en ébène, disant que la grotte était assez brillante par les œuvres de Dieu, sans que la main des hommes cherchât à rivaliser avec elles par des ouvrages d'orfévrerie. Le bon religieux choisit tous ces objets, ainsi qu'une harpe, une horloge et quelques petites vaisselles de poterie de terre commune pour son usage personnel. Je fis charger une voiture de tous ces objets, je les fis amener à la grotte, et je les plaçai sous la direction de doña Alicia, qui resta toujours si bien voilée, que jamais mes yeux n'ont aperçu son visage.

Lorsque la grotte fut dans l'état où vous l'avez vue, doña Alicia m'envoya chercher le religieux qui avait sa confiance. Il vint, bénit la grotte, y célébra la messe, donna la communion à la sainte et partit, pénétré de respect et d'admiration pour la courageuse résolution de cette femme si faible et si délicate, qui se vouait à une existence qui effrayerait les hommes les plus forts.

A dater de ce jour dona Alicia s'établit dans sa grotte et n'en est jamais sortie. Je fus chargé par elle de lui apporter chaque jour du pain, du lait et quelques fruits. Jamais elle ne prend autre chose. Un jour, j'avais placé dans le panier aux provisions une galette que ma fille m'avait apportée; mais la sainte n'y toucha pas, et, le lendemain, elle me la rendit, en me disant que si je voulais faire près d'elle comme le serpent auprès d'Eve, elle serait forcée de ne plus accepter mes services et d'attendre que Dieu lui envoyât sa nourriture, comme à Elie, que les corbeaux étaient chargés de nourrir. Depuis ce temps, je n'ai plus enfreint ses ordres.

J'aurais pu écouter longtemps encore les récits du bon Jaïme sans éprouver aucun ennui; mais les yeux fixés sur ma montre, je vis qu'elle marquait onze heures et demie et qu'il était temps de me rendre à la grotte. Après avoir payé généreusement l'hospitalité que le bon pâtre m'avait donnée, je le quittai, et dirigeai mes pas vers l'entrée de la grotte.

Je n'eus pas fait quelques pas dans le couloir qui y conduisait, que j'aperçus la lumière de la lampe que la solitaire avait préparée pour éclairer ma marche. Le cœur plein d'émotion, j'arrivai bientôt à la porte, et au premier coup que je frappai, j'entendis avec joie le ressort qui jouait et me livrait passage. L'intérieur de la grotte était éclairé comme la veille : le rideau vert qui fermait la demeure d'Alicia était tiré, et devant la balustrade était placée une chaise, sans doute à mon intention, ce qui me fit présumer que notre entretien serait un peu long.

Il y avait à peine trois minutes que j'étais arrivé, lorsque le rideau s'ouvrit et me laissa voir Alicia, debout comme la veille, et toujours voilée de manière à ne laisser voir que ses admirables mains.

— Me voici à vos ordres, madame, lui dis-je, et bien heureux de la faveur que vous daignez m'accorder.

— Monsieur, c'est moi qui éprouve en ce moment un bonheur que je ne devais plus espérer dans ce monde, celui de revoir un Français, et d'apprendre peut-être par lui quelque chose sur les lieux et les personnes qui me seront toujours chers. A un léger accent, j'ai cru reconnaître en vous, monsieur, un habitant des provinces méridionales de la France. Me serais-je trompée, et serais-je indiscrète en vous demandant quelle est la contrée où vous avez reçu le jour?

— Il n'y a, madame, aucune indiscrétion dans ces questions, et je n'ai rien à cacher dans ce qui m'est personnel. Je suis né à Bordeaux, d'une famille noble, et la carrière des armes étant celle de tous mes aïeux, je ne pouvais guère en choisir d'autre; je suis aujourd'hui lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie. Des affaires de famille m'ayant appelé en Espagne, j'ai profité d'un moment de paix pour demander un congé et visiter les principales villes de la Péninsule. J'étais loin de me douter que dans cette tournée de simple curiosité, je ferais une rencontre d'un intérêt aussi grand que celle qui m'amène ici.

La solitaire se recueillit, et après un moment de réflexion elle reprit :

— Vous êtes de Bordeaux, monsieur, et vous êtes noble! Sans doute, la noblesse des provinces voisines les unes des autres a des rapports d'affections, d'affaires et de convenances. Auriez-vous, par hasard, connu la famille de ***, de Toulouse?

— Beaucoup, madame. Casimir de *** a été mon camarade à l'École militaire; il n'était alors qu'un cadet de famille, et on le destinait à l'ordre de Malte, pour lequel il n'avait aucun goût. Le sort en a ordonné autrement. Son frère aîné, Achille de ***, fut tué dans un duel, il y a un an, et laissa son jeune frère héritier du titre de comte et de la grande fortune de cette noble maison.

A cet endroit de mon récit, je fus interrompu par les sanglots d'Alicia, dont la tête s'était penchée sur l'appui de la balustrade, et dont les pleurs me causèrent une douloureuse surprise.

— Suis-je donc assez malheureux, madame, pour avoir causé l'état où je vous vois? Qu'ai-je dit qui puisse vous affliger à ce point?

— Monsieur, dit Alicia en relevant la tête, pardonnez ce moment de faiblesse. Loin de me faire du mal, vous me faites espérer une grande consolation en m'offrant un

moyen de faire parvenir, d'une manière certaine, la nouvelle de mon établissement dans ce lieu, à la famille de votre ami, le comte Casimir de ***. Veuillez m'accorder un moment d'attention, et vous connaîtrez le malheur qui s'est attaché à moi depuis ma naissance, l'affection que je dois porter à cette France qui est votre patrie et presque la mienne, et combien je vous devrai de gratitude si un jour vous voulez bien certifier au père du comte Casimir de ***, que vous m'avez vue ici, bien décidée à y rester toute ma vie, dont la fin est si prochaine, que peut-être pourrez-vous aussi lui porter la nouvelle de ma mort.

Je voulus essayer de dissuader Alicia du pressentiment de sa fin prochaine; mais elle m'écouta à peine. Elle prit un verre d'eau qui était près d'elle, en but quelques gouttes et continua ainsi :

— Je suis née en Espagne. Mon père occupait un rang distingué parmi les gentilshommes de la cour du roi Charles III; mais sa fortune n'était pas proportionnée à l'éclat de sa naissance, et au lieu de songer à l'augmenter par un riche mariage, il consulta plutôt son cœur que la prudence, et il unit son sort à celui d'une jeune personne charmante, mais pauvre, dont il avait fait la connaissance chez l'ambassadeur de France, qui était son tuteur, et qui ne demandait pas mieux que de la marier, pour se délivrer des soins d'une tutelle. Je suis l'unique fruit de cette union, et ma mère mourut en me donnant la vie... Peu de temps après, mon père tomba dans la disgrâce auprès de son souverain. Juste et bon lorsque la vérité pouvait parvenir jusqu'à lui, Charles III était sujet à croire avec trop de facilité les rapports mensongers que l'envie et la méchanceté lui faisaient contre ses sujets les plus dévoués. Ce fut une de ces manœuvres perfides, dirigée contre mon père, qui occasionna sa disgrâce. Privé de ses emplois, sans fortune et sans amis, car, à la cour surtout, les malheureux n'en ont jamais, il se vit réduit à s'expatrier et à aller offrir à la France une épée dont l'Espagne repoussait les services. J'avais trois ans alors. Mon père réalisa le peu qu'il possédait et me plaça à Toulouse dans une maison religieuse, dont l'abbesse était la sœur du comte de ***. Les malheurs de ma famille étaient connus de cette dame, qui était la bonté même, et elle prit à moi le plus grand intérêt. Elle exigeait que je fusse près d'elle tous les jours, aux heures qui n'étaient pas celles des leçons, et ce fut sous les yeux de cette digne femme que se passèrent les plus heureux moments de ma vie. Lorsque, dans un couvent, les religieuses s'aperçoivent qu'une pensionnaire est la favorite de l'abbesse, elle devient bientôt celle de toute la maison. C'était à qui me gâterait, me comblerait de bonbons, de belles images et de tous ces riens qui font les délices des enfants. Hélas! cette phase de ma vie a épuisé tout le bonheur que le Ciel m'avait départi. J'avais à peine treize ans, qu'un coup affreux vint me frapper. Je perdis mon père. Je restais sur la terre sans appui, sans parents, et pour moi, l'univers, c'était l'enclos du couvent où je vivais. J'étais déjà assez grande pour sentir mon isolement et le malheur de ma position. J'entendais toutes les jeunes pensionnaires parler de leurs familles. On venait les voir, on leur écrivait, elles recevaient des présents; moi, jamais mon nom n'avait été appelé à la porte du couvent ni à la grille du parloir. J'étais donc destinée à vivre et à mourir dans cette clôture!...

— Ces réflexions n'étaient pas de nature à égayer une jeune fille de mon âge; aussi mon caractère prit dès ce moment une teinte de tristesse, présage mystérieux des malheurs qui m'étaient réservés par la Providence. J'étais très-grande pour mon âge et plus avancée, peut-être, que ne le sont d'ordinaire les jeunes filles de treize ans; il paraît que les vêtements de deuil que je portais me prêtaient une nuance de mélancolie qui donnait quelque agrément à ma figure. Le fait est, qu'à dater de cette époque, je devins l'objet des prévenances de la famille de l'abbesse et de toutes les personnes qui venaient la visiter. Le comte et la comtesse de *** venaient assez souvent visiter leur sœur, et cette dame, jouissant du privilége attaché à sa dignité, avait la liberté de recevoir les personnes qu'elle voulait admettre chez elle, sans être obligée de s'astreindre à l'ennui du parloir et à la gêne des règles de la clôture. La digne abbesse n'abusait pas de ce droit, et sa famille et quelques amis obtenaient seuls la faveur d'entrer dans ses appartements.

Un jour, le comte de *** vint avec un jeune homme d'une haute taille et d'une physionomie douce et triste, qui me parut ressembler à Mme l'abbesse plutôt par les traits que par l'expression de la figure, car la bonne religieuse était la gaieté et la sérénité personnifiées. Le comte présenta ce jeune homme à sa sœur en le nommant son fils, et disant qu'il sortait de l'École militaire, et qu'il était sur le point de partir pour Malte, afin de commencer ses épreuves pour être admis dans l'ordre. Mme l'abbesse combla son neveu de caresses et d'éloges, et lui demanda s'il avait une véritable vocation pour être chevalier de Malte et pour remplir consciencieusement tous les devoirs de cet ordre. Le jeune homme baissa les yeux (ceux de son père étaient fixés sur lui) et répondit avec le ton de la résignation : « Ma tante, quand on est sans fortune, on ne consulte pas son goût dans le choix d'un état. »

— Mais, mon enfant, reprit l'abbesse, ne vaudrait-il pas mieux être militaire dans un régiment français, et servir son pays en honnête homme, que d'aller si loin faire des vœux que le cœur repousse, et prendre des engagements qu'on se sent incapable de tenir? Moi, si je suis religieuse, c'est de mon gré, et je ne le serais pas si l'on m'avait présenté cet état comme une nécessité. Mon pauvre Casimir! tu es un cadet de famille, il est vrai; mais il y a place sur la terre pour tout le monde, et il ne faut pas te croire de trop parce que tu es venu un an plus tard que ton frère.

— Ma sœur, vous n'entendez rien aux affaires de ce genre, dit le comte en se levant d'un air d'humeur. Allons, embrassez votre neveu et faites-lui vos adieux, car il part dans trois jours.

— Oh bien, dit l'abbesse, puisqu'il a encore trois jours à passer à Toulouse, j'espère qu'il me donnera quelques instants avant son départ. En disant cela, elle serra la main de Casimir d'une manière significative, et un regard, qui valait une promesse, lui apprit qu'elle était comprise.

— J'étais présente à cette visite. Vous pensez bien que le silence le plus absolu était mon rôle, et que je ne m'en écartai pas. Mais plus d'une fois les yeux de Casimir se fixèrent sur moi et recontrèrent les miens. A l'exception de mon père, de l'aumônier et des jardiniers du couvent, je n'avais jamais vu d'homme depuis que j'étais en âge de raison. Le comte de *** me parut repoussant par l'expression dure et hautaine de sa physionomie; mais celle de Casimir, qui offrait avec elle un contraste parfait, me causa une impression dont je n'avais eu, jusqu'à présent, aucune idée. Mme l'abbesse, qui ne soupçonnait pas le trait dont je venais de recevoir l'atteinte, ne cessa dans tout le reste du jour de déplorer le sort de son neveu, de vanter sa douceur, son esprit, sa bonne mine, la haute intelligence qui brillait dans ses yeux, sa soumission à la volonté paternelle, et toutes les qualités qui devaient assurer le succès

de ce jeune homme dans le monde, si, au lieu de le vouer à un état qu'il n'aimait pas, on lui laissait la liberté de choisir une carrière selon ses goûts. Enfin, sans le vouloir, la bonne abbesse grava en traits de feu l'image de son neveu dans mon cœur. Le lendemain, fidèle à la muette promesse que ses yeux avaient faite, il revint voir sa tante. Cette fois, j'étais occupée à étudier sur la harpe un motet que je devais chanter le dimanche suivant à la messe de la communauté. Le nouveau sentiment qui s'éveillait en moi prêtait sans doute à ma voix une expression plus touchante qu'à l'ordinaire. Je tournais le dos à la porte du salon, et, toute à la musique, je n'avais pas entendu ouvrir cette porte. A la fin du morceau, Mme l'abbesse s'écria :

— Bravo, Alicia, bravo! vous n'avez jamais si bien chanté.

Je tournai la tête pour la remercier de l'éloge que je recevais ; mais que devins-je en voyant Casimir, debout derrière ma chaise, et les yeux attachés sur moi avec une expression d'admiration et de tendresse passionnée ! Peu s'en fallut que ma harpe n'échappât de mes mains et ne vînt tomber à mes pieds. Il s'aperçut de mon émotion et s'excusa de m'avoir surprise par son apparition subite. Il renchérit sur les éloges que m'avait donnés sa tante, et mit dans ses paroles un tel accent de vérité qu'elles achevèrent de troubler ma raison. Je ne vous répéterai pas tout ce que dit l'abbesse à son neveu pour le dissuader d'entrer dans l'ordre de Malte et d'y prononcer ses vœux.

— Soyez plutôt soldat, lui disait-elle, que de vous lier par des vœux qui sont un supplice ou une source de scandale lorsqu'ils ne sont pas volontaires.

Le pauvre jeune homme abondait dans le même sens que sa tante, et, en me regardant avec des yeux où se peignait le sentiment le plus tendre, il ajoutait que le bonheur le fuirait sans retour au moment où il engagerait sa liberté ; mais la conclusion de chaque phrase était toujours :

— Mon père le veut ; il me menace de sa malédiction si je résiste à sa volonté ; il n'aime que mon frère, et moi je suis dévoué au malheur et à l'abandon par le hasard qui m'a fait naître deux ans trop tard.

Enfin, il fallut se séparer. Mme l'abbesse embrassa son neveu en l'arrosant de ses larmes et lui souhaitant plus de bonheur qu'il ne pouvait en espérer. Il vint à moi, prit ma main, fit un mouvement pour l'approcher de ses lèvres, puis, comme par réflexion, il se borna à la serrer vivement, et s'échappant sans ajouter une seule parole, il disparut et nous laissa, Mme l'abbesse et moi, dans les larmes et le trouble le plus douloureux.

Le surlendemain, un domestique portant la livrée du comte de *** apporta une lettre adressée à Mme l'abbesse, et demanda la faveur de la lui remettre à elle-même. On le fit entrer, il s'approcha les yeux pleins de larmes, remit à l'abbesse la lettre dont il était porteur, puis, s'approchant de moi, il me présenta une charmante petite levrette blanche qu'il tenait cachée sous son habit, et qui vint bondir sur mes genoux et me caresser, comme si elle m'avait connue depuis longtemps.

— Elle a appartenu à mon jeune maître, dit-il, et au moment de son départ, il m'a chargé de venir vous l'apporter et vous prier de la garder en souvenir de lui.

— Quoi! il est parti, dis-je, parti pour Malte?

— Hélas! oui, mademoiselle, et Dieu seul sait si jamais nous le reverrons.

Je cachai mes pleurs en caressant ma jolie levrette, et Mme l'abbesse congédia le brave serviteur en lui donnant généreusement pour boire à la santé de son neveu.

Je ne sus pas alors ce que contenait la lettre de Casimir à sa tante. Mais elle était longue, et je ne doutai pas un instant que je ne fusse le sujet de plus d'un paragraphe. L'abbesse comprit, un peu tard il est vrai, qu'elle avait manqué de prudence en mettant en présence l'un de l'autre deux jeunes cœurs qui ne pouvaient manquer de s'aimer, et qui, cependant, étaient séparés par des obstacles insurmontables. Aussi, depuis ce jour, le nom de Casimir fut banni de nos conversations. Ma vie s'écoulait plus tristement qu'à l'ordinaire depuis ces deux jours d'immortel souvenir, où les facultés aimantes de mon cœur s'étaient révélées, et où j'avais osé croire à un bonheur qui ne devait pas être mon partage.

Trois ans s'écoulèrent ainsi, dans un ennui et une tristesse que je n'essayerai pas de décrire. Les jours se succédaient, les saisons changeaient, et je ne me sentais pas vivre. Sans espérance, sans avenir, j'existais machinalement, et ma santé dépérissait visiblement dans cette absence totale des joies de la jeunesse. J'avais seize ans, et à ma pâleur, à l'amaigrissement de mes traits, on m'en aurait donné le double. La bonne abbesse craignit pour ma poitrine : elle consulta les médecins les plus renommés. Hélas! c'était un peu de bonheur qui seul pouvait me sauver, plutôt que tous les secrets de la médecine.

Un jour, j'étais à rêver sous un arbre du jardin de Mme l'abbesse, lorsque je la vis venir à moi, une lettre à la main, dans une agitation extrême.

— Ah! ma chère Alicia, dit-elle, quelle terrible nouvelle! Mon neveu, Achille de ***, s'est battu en duel, il a été blessé, il est à toute extrémité, et les médecins déclarent qu'il ne peut vivre au delà de quelques heures. Son père m'écrit quelques lignes ; il est au désespoir, et me demande une neuvaine pour ce fils mourant. Comprenez-vous, mon enfant, le chagrin de mon frère! Cet aîné, l'objet de sa tendresse idolâtre, sur qui reposaient toutes ses espérances, le voilà aux portes du tombeau, tandis que le fils qu'il n'a jamais aimé a été sacrifié par lui à la coupable envie de n'avoir qu'un héritier!

— Quoi! madame, dis-je avec effroi, les vœux de M. Casimir sont-ils donc prononcés?

— Hélas! oui, mon enfant, le sacrifice est consommé depuis trois mois. Mon malheureux frère est cruellement puni de son injuste prédilection : le voilà sans postérité, sans espérance de voir perpétuer ce nom dont il était si fier, et de finir ses jours au sein d'une famille qu'il avait rêvée ; car un riche et brillant mariage était presque conclu pour le pauvre Achille. Mais vous tremblez, Alicia ; vous allez vous trouver mal : mon enfant, je reconnais votre bon cœur dans la part que vous prenez à ma peine, mais ne vous affectez pas ainsi.

Je souffrais le martyre de voir cette digne femme se méprendre sur la cause de mes pleurs et de l'état nerveux où j'étais tombée. Sans doute il m'était douloureux de la voir si affligée, mais ce neveu qu'elle pleurait, je ne le connaissais pas ; je savais seulement que c'était pour lui que le comte de *** avait sacrifié Casimir. J'apprenais en même temps la consommation de cette cruelle injustice et la punition d'un père dénaturé.... C'était trop d'émotions pour une nature frêle et impressionnable comme la mienne. Je tombai gravement malade. Je fus vingt jours privée de sentiment et de connaissance, et c'est en revenant à la vie que j'appris la mort du fils aîné du comte de ***, et l'ordre donné par celui-ci de faire revenir Casimir à la maison paternelle. Hélas! je n'avais jamais osé espérer d'unir mon sort à celui de ce jeune homme. L'orgueil inflexible de son père aurait toujours repoussé l'alliance d'une orpheline sans fortune, dont le père avait quitté sa patrie dans la disgrâce de son souverain, et qui n'avait rien à offrir à son époux qui pût flatter

les idées si orgueilleuses de cette noble famille. Mais Casimir était malheureux ; il était repoussé par son père, condamné à un état que son cœur détestait : moi aussi, j'étais déshéritée de la part de bonheur qui semblait, à l'aurore de ma vie, m'avoir été promise. Cette similitude d'infortunes était le point de contact qui avait uni nos cœurs, car j'étais certaine d'être aimée comme j'aimais moi-même. Je savais tout ce qui s'opposait à une union entre nous, et, cependant, le moment où j'appris que Casimir avait prononcé ses vœux et qu'un mur d'éternelle séparation venait d'être élevé entre lui et moi, ce moment, dis-je, fut pour mon cœur le coup mortel. Ma convalescence fut longue et pénible. Je ne sortais pas encore de ma chambre, lorsque Casimir, rappelé par son père, revint de Malte à Toulouse. Peu de jours après son retour, il vint voir sa tante et demanda à me voir. Mme l'abbesse avait reçu la confidence de ses sentiments à mon égard, mais, pleine de confiance dans la droiture et les principes d'honneur de son neveu, elle ne crut pas devoir lui refuser la consolation de quelques moments d'entretien, auxquels elle devait être présente.

Il me fut donc amené. Au premier regard, je reconnus sur ses traits le même changement qui s'était opéré sur les miens. Le même malheur avait frappé nos deux têtes d'un seul coup, et cependant nous n'avions pas la consolation de pouvoir mourir ensemble. A la vue de la grande croix de chevalier profès que portait Casimir sur la poitrine, je cachai ma figure dans mes mains, et pendant longtemps mes pleurs furent la seule expression de ce que je souffrais. L'abbesse, craignant de me voir tomber en syncope, rompit la première ce douloureux silence.

— Hélas! mes pauvres enfants, nous dit-elle, à quoi servent ces pleurs? Le courage et la résignation sont les seuls palliatifs à opposer à une si juste douleur, et votre mal est sans remède... Mais, que dis-je, sans remède! Casimir, le nom que tu portes ne doit pas s'éteindre. Pour le conserver, n'y a-t-il pas moyen de rompre tes vœux, et si ton père, éclairé par le malheur, te rend la tendresse qu'il portait à ton frère, ne consentira-t-il pas à adopter pour fille celle que ton cœur a choisie, cette jeune orpheline, aussi noble que toi, et à qui il ne manque que la fortune pour qu'elle soit en tout point ton égale?

— Non, non, ma tante, dit Casimir avec l'acccent du plus profond désespoir : mon malheur est complet, et rien ne peut le changer. Depuis trois jours que je suis arrivé, mon père ne m'a pas laissé un moment de repos. Il m'offre de faire révoquer mes vœux par les puissances ecclésiastisques, de ne pas laisser éteindre son nom ; mais il y met pour condition d'épouser la personne qui était destinée à mon frère. A ce prix, je serai libre, si c'est l'être que d'échanger une chaîne religieuse contre une autre plus lourde encore, puisqu'elle serait forgée par l'orgueil et l'ambition. Je me suis jeté aux genoux de mon père; je lui ai fait l'aveu de mon amour pour Alicia, et du bonheur qui serait mon partage s'il m'était donné de mettre à ses pieds le nom, le titre et la fortune que me laisse la mort de mon frère ; mais il ne m'a pas permis d'achever. « Jamais! jamais! s'est-il écrié avec cet emportement qui fait trembler tout ce qui est dans sa dépendance ; allez, allez, monsieur, retournez à Malte et ne reparaissez jamais devant mes yeux que pour signer l'engagement formel d'épouser la femme que j'avais choisie pour votre frère, et qui seule peut devenir ma fille. Jusqu'à trente ans, vous ne pouvez rompre vos vœux sans mon consentement, et je ne vous le donnerai jamais, entendez-vous? » Ma mère, présente à cette scène, au lieu d'apaiser mon père, s'est jointe à lui pour m'accabler de reproches sur mes visites dans cette maison. Enfin, il m'a été accordé un mois pour me décider à obéir. Ce délai passé, je dois signer cette fatale promesse de mariage, ou quitter la maison paternelle comme un misérable proscrit qu'on chasse pour ses méfaits. Mais, Alicia, mon choix est fait ; vous serez à moi, ou je garderai le célibat; je subirai mon sort dans toute sa rigueur plutôt que de renoncer à vous.

— Et moi, dis-je en me levant avec une exaltation fiévreuse, je jure de n'entrer jamais dans une famille qui me repousse et me méprise injustement. Casimir, je vous aime, oui, je vous aime de toutes les puissances de mon âme ; je vous aime pour vos vertus, pour vos nobles sentiments ; je vous aime pour vos malheurs, pour cette injustice odieuse qui pèse sur votre tête depuis le jour de votre naissance ; je vous aime, enfin, pour cette si flatteuse préférence que vous m'accordez sur une femme douée de tous les avantages de la terre; mais, malgré cet amour mutuel, tout nous sépare dans ce monde. Heureusement, il en est un autre où nous nous retrouverons et où nous pourrons être réunis. Vous appartenez déjà à Dieu par vos vœux : moi, je saurai m'enchaîner aussi, et mes vœux, pour n'être pas prononcés solennellement, n'en seront pas moins sacrés et durables. Reprenez cette jolie levrette que vous m'aviez donnée. Elle m'a appartenu, elle sera comme un lien entre nos deux existences. Adieu, Casimir, adieu! nous nous reverrons dans le ciel. Adieu!

En achevant ces mots, je tombai dans une crise nerveuse qui dura toute la soirée, et ce ne fut que vers minuit que je retrouvai un peu de calme. Casimir était parti dans un état moins violent, mais aussi douloureux que le mien. Il passa chez son père le mois d'épreuve qu'on lui avait accordé comme une insigne faveur. Dans la nuit qui précéda l'expiration de son terme, il écrivit à son père et à sa mère une lettre respectueuse, mais d'une fermeté qui ne laissait aucun espoir de l'amener à céder aux volontés tyranniques de ses parents. Il écrivit aussi à Mme l'abesse, et dans cette lettre plus de la moitié était pour moi. C'étaient des adieux éternels et des serments de fidélité à son amour et à ses vœux religieux. Ce double culte pouvait trouver place dans son noble cœur, car un amour comme le nôtre pouvait s'allier avec celui de la Divinité.

Ces lettres terminées, il les donna à son fidèle serviteur, avec ordre de les remettre dans la matinée qui allait suivre. Il fit seller son cheval, jeta un dernier regard sur la maison qui allait se refermer sur lui, et partit au galop de son cheval, après avoir serré convulsivement la main du vieux domestique qui l'avait vu naître.

Une langueur mortelle avait suivi pour moi ces scènes de désolation ; mais la coupe du malheur n'était pas encore entièrement vidée, il y restait une goutte de fiel dont je devais savourer douloureusement l'amertume. Quelques mois après le départ de Casimir, je vis s'éteindre dans mes bras ma digne protectrice, celle qui avait été pour moi une seconde mère, Mme Olympe de ***, abbesse du monastère où j'avais passé près de quatorze ans de ma vie. C'est alors seulement que je sentis l'horreur de l'isolement, de l'abandon et du désespoir. L'excellente abbesse avait à elle la propriété d'une rente, dont le principal était de cent mille francs. Depuis le départ de Casimir, et à mon insu, elle en avait passé le contrat à mon nom, et, ce qui n'augmenta pas peu la haine du comte de *** contre moi, ce fut la connaissance qu'il eut de ce don de ma chère protectrice.

Une autre abbesse fut nommée. Elle vit encore, et Dieu me garde de dire du mal d'elle ; mais je ne me liai pas avec elle. J'étais d'âge à vivre seule dans l'appartement que

j'occupais dans la communauté. Ce que m'avait laissé l'abbesse, et le peu que j'avais recueilli dans la succession de mon père, formaient un revenu plus que suffisant pour mes besoins. Je nourrissais un projet depuis le départ de Casimir, mais, pour l'exécuter, je voulais attendre que j'eusse vingt-cinq ans accomplis, afin d'être dans la pleine jouissance de ma liberté, sans qu'aucunes réclamations pussent s'élever contre moi, de la part de quelques parents collatéraux que je n'avais jamais connus. Ce moment impatiemment attendu arriva enfin. Je fis appeler le notaire qui avait eu la confiance de mon père et qui avait entre ses mains tout ce que je possédais. Je lui fis part de mon projet de quitter la France et de me retirer en Espagne. Je le chargeai de me faire passer mes revenus à une adresse que je lui indiquerais lorsque je serais arrivée au lieu de ma résidence, et je luis remis un testament olographe, par lequel je léguais la propriété de toute ma fortune au chevalier Casimir de ***.

Cela fait, je mis en ordre le peu d'effets que je voulais emporter, et après avoir acquitté ce que je devais pour ma pension, je partis, accompagnée d'une femme âgée que j'avais prise pour me servir de sauvegarde dans les voitures publiques et les hôtelleries où je serais obligée de coucher pendant la route. J'hésitai un peu sur le lieu où j'irais finir ma triste vie ; je ne voulais pas revoir Madrid où mon père avait éprouvé de si cruelles injustices, et je pris au hasard la route de l'Aragon. Arrivée à Saragosse, je voulus faire mes dévotions à Notre-Dame del Pilar. Je me confessai à un religieux hiéronymite, nommé le père Eusébio, qui me parut digne de toute ma confiance, et en effet il la méritait par sa bonté et son zèle pour être utile aux malheureux. Je lui fis part de mon projet de retraite dans une solitude où mon nom fût à jamais ignoré, et où la haine du comte de *** ni l'amour de son fils ne pussent venir me chercher. Le père Eusébio combattit longtemps cette résolution, et m'en détailla tous les dangers avec la bonne foi consciencieuse d'un honnête homme et d'un bon religieux : enfin, voyant que mon parti était pris irrévocablement, il me parla des grottes que formaient des mines de sel abandonnées. Il ne les connaissait pas, mais son zèle lui fit faire cette exploration. Accompagné d'un chien, fidèle gardien de son couvent, il visita cette grotte où nous sommes, et fut enchanté de la possibilité d'en faire tout à la fois un temple et la demeure d'une créature humaine. Son récit me décida à l'instant. J'y allai avec lui ; comme lui j'admirai ce lieu que je regardai de suite comme un don que me faisait la Providence pour me cacher aux yeux des personnes que je ne devais plus revoir. Le lendemain de cette visite, je vins chez Jaïme, le chevrier, où vous avez passé quelques heures ce matin, et avec qui je fis mes conventions pour avoir tous les jours du lait, du pain, de l'eau et quelques fruits. Il faut si peu pour une vie qui s'éteint et qui, grâce à Dieu, ne surchargera pas longtemps la terre d'un poids inutile.

Avant de descendre dans ce lieu qui sera mon tombeau, je voulus essayer de rendre la tranquillité à un homme qui, pourtant, ne m'avait causé que des peines. J'écrivis au comte de ***, que j'étais hors de France ; qu'un lien sacré, quoique volontaire, me retranchait du nombre des vivants et mettait entre son fils et moi une barrière infranchissable. J'ajoutai que, si la parole d'une humble fille qui connaît les lois de l'honneur et ne les a jamais enfreintes pouvait rassurer le noble comte de ***, je lui donnais formellement la mienne de ne jamais reparaître dans le monde et de finir mes jours dans la retraite profonde que j'avais volontairement choisie.

Tous ces préliminaires achevés, j'entrai dans cette grotte où vous me voyez. Je dis un adieu éternel à la lumière du jour, et je voilai mes traits de façon à ne les laisser deviner à aucune des personnes qui pourraient pénétrer jusqu'à moi. J'aurais désiré vivre ignorée de tout le monde, excepté du père Eusébio et de Jaïme, mon père nourricier ; mais ces deux hommes, me jugeant trop favorablement et m'accordant un pouvoir que je n'ai pas, ont imaginé de m'amener des malades pour que je leur indique des remèdes et que j'obtienne du Ciel, par mes prières, le soulagement de leurs maux. Quelques guérisons, opérées par la bonté divine bien plutôt que par mon intercession, m'ont donné une vogue que j'étais loin d'avoir désirée, mais que je n'ai pas voulu repousser, dans la persuasion où je suis que souvent la Providence se sert des moyens les plus infimes pour opérer les plus grandes choses. On m'a souvent aussi demandé des conseils dans les affaires de famille : après avoir invoqué l'Esprit saint, je les ai donnés dans la simplicité de mon cœur, d'après le seul bon sens que Dieu m'a départi. J'ai cité quelquefois des tirades de vers que ma mémoire me rappelait, et qui venaient en réponse aux questions qui m'étaient adressées. De là s'est établie la persuasion que j'étais une espèce de pythonisse qui ne répondait qu'en vers aux demandes qu'on me faisait. Mais, peu m'importe, hélas ! la renommée qu'on m'a faite : je ne suis plus habitante de la terre, et avant peu il ne restera de moi que le souvenir.

Voilà, monsieur, ma vie entière, déroulée à vos yeux. Actuellement, j'attends de vous un service : c'est d'aller, à votre retour en France, trouver le comte de *** et de lui raconter ce que vous avez vu et entendu ici. Si vous avez encore quelques mois à passer en Espagne, c'en est plus qu'il ne faut pour que vous puissiez porter la nouvelle de ma mort au père de Casimir. Veuillez lui dire que jusqu'à mon dernier soupir j'ai prié le Ciel de changer son cœur et de l'éclairer sur le compte de ce fils si digne de son estime et de sa tendresse. J'ose espérer que ce miracle sera accordé à mes vœux, et que dans un monde meilleur mon âme tressaillera de joie en apprenant cette réconciliation.

Je ne puis dire à quel point je fus touché de ce récit, interrompu souvent par une toux sèche et déchirante, qui ne m'annonçait que trop la réalisation des sinistres prévisions de la malheureuse Alicia. Elle avait vidé, presque goutte à goutte, le verre d'eau qu'elle avait près d'elle, et sa tête était retombée sur ses mains, dans l'attitude d'un épuisement complet. Je lui adressai quelques paroles de consolation et d'encouragement, et la promesse formelle de faire tout ce qu'elle désirait de moi. Cette promesse eut le pouvoir de la ranimer un peu.

— Merci, merci, me dit-elle, en me présentant sa main à travers la grille.

J'y appuyai respectueusement mes lèvres, et j'osai lui demander la faveur de contempler un moment les traits d'une sainte....

— Vous voulez dire d'une femme mourante, reprit-elle. Si j'avais encore ma figure d'autrefois, je vous refuserais ce que vous me demandez ; mais aujourd'hui, il y aurait peut-être un sentiment de vanité à ne pas vouloir montrer un visage qui porte la trace des ravages du temps et du malheur.

En disant cela, elle leva son voile et me laissa voir des traits que je n'oublierai jamais, dussé-je vivre des siècles. A travers la pâleur de la mort et la maigreur causée par la souffrance, on voyait encore une beauté frappante, des yeux d'une expression si intelligente et si douce, un faible sourire dessinant des lèvres pâles, mais de la forme la plus gracieuse, en un mot, un ensemble qu'il est impossible

d'oublier. Elle vit sans doute l'effet que me causait sa vue, car elle laissa retomber son voile, et me tendant une dernière fois sa main :

— Adieu, dit-elle. Songez à vos promesses ; revenez ici prier sur ma tombe avant de rentrer en France, et que Dieu vous accorde la récompense de cette œuvre de charité !

En disant cela, elle tira le cordon de son rideau entre elle et moi. J'entendis son pas lent qui s'éloignait et je pus croire un moment que je venais de faire un de ces rêves qu'on voudrait pouvoir continuer après que le sommeil a fui. Je sortis de la grotte, et je vis à ma montre que ma visite avait été plus longue que je ne le croyais. Il était six heures, le soleil couchant dorait de ses feux cette montagne qui renfermait dans ses flancs un être qui ne devait jamais jouir de son éclat et de sa chaleur vivifiante. Je revins tristement à Saragosse, en repassant dans ma pensée tout ce que m'avait dit l'intéressante créature qui mourait victime de l'orgueil barbare du comte de ***. J'abrégeai mon séjour dans une ville qui ne pouvait plus m'offrir aucun intérêt. Je souhaitai tout le bonheur possible à Inès et à sa famille, et le second jour après ma visite à Alicia, je partis pour Madrid où je séjournai un mois. De là, je fus à Valence, et après y être resté vingt jours, je revins à Saragosse. Voulant éviter les questions importunes de mon hôte, je fis choix d'un autre logement, et dès le lendemain de mon retour, je pris le chemin de la grotte. Un douloureux pressentiment me saisit au cœur, et avant d'entrer dans le couloir, je fus chercher Jaïme sur la montagne afin d'avoir des nouvelles d'Alicia. Je le trouvai gardant ses chèvres, et à son air morne et abattu je devinai la triste vérité. Alicia n'existait plus. Elle était morte un mois après mon départ, par suite de la phthisie qui la minait depuis longtemps. Aucune douleur n'avait rendu pénible pour elle ce moment suprême. Elle s'était éteinte doucement en présence du pâtre qui venait lui apporter sa nourriture de la journée, et qui, la voyant sans mouvement et sans parole, crut qu'elle dormait. Elle l'entendit, l'appela d'une voix faible, lui dit adieu, et rendit le dernier soupir. L'ange était retourné au ciel.

D'après l'ordre qu'elle avait donné, son corps avait été inhumé dans la grotte, au pied de l'autel du temple souterrain. Je voulus aller prier sur cette tombe, comme elle me l'avait demandé, et y renouveler la promesse de remplir la mission dont elle m'avait chargé. Un simple lit de mousse recouvrait la fosse creusée dans le sol. Une couronne de fleurs des champs était le seul ornement qui en marquât la place, une lampe brûlait auprès et était entretenue par le bon Jaïme. Le reste de la grotte était dans une obscurité profonde, qui rendait ce lieu d'une imposante et solennelle tristesse. La partie de la grotte qu'elle avait habitée était soigneusement fermée par le rideau, je ne voulus pas y entrer et porter un œil profane dans cet asile d'une vierge pure et aujourd'hui habitante des cieux. Je dis un dernier adieu aux restes mortels d'Alicia, et je sortis de la grotte avec un serrement de cœur que comprendront facilement les âmes douées de quelque sensibilité.

Je repris le chemin de la France, et arrivé à Toulouse, je me rendis chez le comte de ***. J'appris en entrant que la comtesse était morte depuis quelques semaines, et que la santé du comte était très-mauvaise. Ces détails me furent donnés par un domestique âgé, que je soupçonnai être celui qui était particulièrement attaché à Casimir. J'appris aussi que celui-ci était toujours à Malte, et ne donnait que très-rarement de ses nouvelles. Après quelques moments d'attente, je fus introduit dans le cabinet du comte. Je vis un vieillard d'une haute taille, d'une figure sombre, courbé, moins par l'âge que par la souffrance morale qu'on voyait empreinte dans tous ses traits. Je m'acquittai de ma pénible mission avec tous les ménagements qui pouvaient adoucir l'amertume qu'on éprouve toujours à voir un étranger instruit des chagrins domestiques qu'on peut avoir. Au nom d'Alicia, l'inflexible vieillard me jeta un regard de courroux, et ne reprit un peu de calme qu'après que je lui eus donné l'assurance formelle que l'infortunée n'existait plus.

— A la bonne heure ! dit-il avec un sourire d'infernale méchanceté. Elle m'a privé de mon fils ; grâce à elle, je suis sans famille, et ma vie se passe dans l'isolement. Si elle fût morte il y a dix ans, je n'aurais pas l'affreux avenir qui m'est réservé.

J'aurais eu trop à dire si j'avais voulu répondre à un propos d'une atrocité si révoltante. Le dégoût et l'indignation me fermèrent la bouche et me firent abréger ma visite. Je quittai cet homme incorrigible en rendant grâce à la Providence qui, dans sa haute sagesse, permettait que dès cette vie un mauvais père trouvât la punition de sa perversité dans la faute même qu'il avait commise.

MARIE DE BLAYS.



A BORD D'UN VAISSEAU.[1]



Un brig et une goëlette.

VI. — AUTOUR DU NAVIRE.

Nous ne prendrons pas la voie la plus directe pour aller au bâtiment où nous devons passer la journée; nous nous promènerons un peu au milieu de l'escadre, et ainsi vous verrez de près toutes les espèces de navires que, de loin, je vous ai montrées, en vous disant à quels caractères vous les devez reconnaître. Quant à ces caractères, j'ajouterai que les bâtiments se classent par le nombre de leurs mâts; ainsi : bâtiment à un, deux et trois mâts. Le mât incliné sur l'avant étant commun à tous les navires ou à peu près à tous, on n'en tient pas compte dans le nombre des mâts par lequel on désigne ces navires. Je dois vous dire cependant que l'usage n'admet point les locutions : un deux-mâts, un un-mât, quand il permet que l'on se serve de celle-ci : un trois-mâts. Tous les jours, sur les murs de Paris, vous voyez des affiches où vous lisez, sous une vignette représentant un navire à la voile : « En départ pour... le superbe trois-mâts le... du port de tant de tonneaux. » Jamais vous ne lisez l'annonce du départ d'un deux-mâts.

Autre chose encore : les mâts qui portent des voiles carrées ont seuls le privilége de nommer les navires. Ainsi le *lougre*, dont je vous parlais il n'y a qu'un instant, a trois mâts, et il ne compte point parmi les trois-mâts. Les trois-mâts sont : le vaisseau de ligne, la frégate, la corvette de guerre, la corvette de charge, la gabarre, et quelques navires du commerce, mâtés et gréés comme la corvette ou la frégate. Le brig est un bâtiment à deux mâts; mais, je vous l'ai fait remarquer, on ne dit pas : un deux-mâts. Tous les bâtiments à deux mâts portant des voiles carrées ne reçoivent pas le nom de brigs; le dogre, le bugalet, la bilandre et d'autres encore, que je ne puis vous faire voir, parce que la rade n'en montre point en ce moment, ont les deux mâts, mais ils diffèrent du brig par certaines dispositions de la mâture et par quelques modifications dans la construction.

— Vous nous parlez beaucoup, monsieur, me dit le jeune Édouard, de voiles carrées; mais il me semble que

[1] Voir le numéro dernier, page 233.

toutes les voiles que j'ai aperçues jusqu'à présent sont carrées.

— Vous n'y avez pas regardé d'assez près, mon cher ami ; avec plus d'attention et ce que vous savez de géométrie, vous auriez remarqué qu'il s'en faut de beaucoup que toutes les voiles aient la figure d'un carré. A parler rigoureusement, il n'y a même pas de voiles carrées. Voyez autour de nous ; plusieurs de ces navires ont leurs voiles au sec ; quelques-uns, pour que l'air en pénètre plus vite la toile, les ont montées à la tête des mâts, et les ont étendues de telle façon que leurs angles inférieurs tiennent à peu près la place qu'ils occuperaient si les voiles devaient emporter le bâtiment, délivré des ancres qui l'attachent à la terre ; parmi ces voiles *hissées* et *bordées*, — je vous dirai plus tard d'où viennent ces deux mots, — en voyez-vous une qui ait, avec les quatre côtés, les quatre angles égaux ? Non ; toutes sont moins larges en haut qu'en bas ; toutes ont la figure de ce qui resterait d'un triangle isocèle dont on aurait enlevé le sommet par une section, faite au moyen d'une ligne parallèle à la base, aux deux tiers environ de la hauteur de ce triangle. Quand le navire ne portait qu'une seule voile, étendue sur une longue pièce de bois suspendue en croix en avant du mât, cette voile était presque carrée ; quelques barques n'ont encore que la voile dont je parle, et seraient plus justement appelées *bâtiments carrés*, ou *à trait carré*, que ceux auxquels on applique cette désignation, puisque ceux-ci ont, comme vous venez de le voir, des voiles à figures de trapèze. Nous reviendrons sur les pièces diverses qui entrent dans la voilure des bâtiments, et alors je vous dirai la composition et la garniture d'une voile. Quant à présent, occupons-nous de l'extérieur du navire.

Vous avez vu sur le chantier que nous avons quitté tout à l'heure le squelette du vaisseau à divers degrés d'avancement. Vous l'avez vu réduit à sa première charpente, à ses os majeurs, si je puis parler ainsi ; puis, muni à l'intérieur de ses baus, de ses planchers, tillacs ou ponts, de sa dunette et de sa teugue : vous allez le voir maintenant pourvu de ce que je pourrais appeler sa peau. Sur ses côtés, dans toute sa longueur, et du bas en haut, on a étendu des planches longues et épaisses appelées *bordages*. A propos du mot *estambord*, je crois vous avoir dit que *bord* signifiait en saxon : planche ; *bordage* est fait de *bord*.

Si vous examinez cette surface extérieure dont les lignes ont une grâce et une majesté particulières, vous verrez qu'elle n'est pas, du haut en bas, tout à fait unie. A de certaines hauteurs, des bordages plus épais que les autres y font saillie ; ils sont destinés à lier fortement tout le système des couples et des poutres ou baus qui les maintiennent ; ils forment des ceintures solides dans le sens de la longueur : c'est de leur fonction qu'ils tiennent leur nom. On les appelle *préceintes*.

Préceinte est une corruption de *perceinte*, qui vient du latin *percingere*. Ces messieurs vous diraient, madame, que cela signifie : ceindre autour ; ils vous diraient même que *per* vient du grec *peri*, si cela pouvait avoir le moindre intérêt pour vous. La *perceinte* s'appela tout simplement *ceinte*, du mot *ceinture* ; vous la trouveriez dans quelques vieux auteurs écrite : *chainte*, qui est une francisation de l'italien, de l'espagnol ou du provençal *cinta*, prononcé : *tchinnta*.

Aux *flancs* du navire de guerre on ouvrit des canonnières dès que l'armement sur les châteaux fut jugé insuffisant. Ces canonnières, dont on voit des représentations sur d'anciennes images gravées de vaisseaux, étaient ou carrées ou cintrées par en haut. Longtemps elles eurent le nom de *portes*, qu'elles retiennent encore dans les marines du Nord ; nos matelots du seizième siècle les appelaient *comportes*. Votre ingéniosité, madame, et à vous, messieurs, votre habileté d'humanistes, renonceraient, je pense, à trouver comment *comporte*, qui semble composé de *porter* et de *avec*, ou de *porte* et *avec*, a pu désigner la porte par où le canon sortait sa bouche. Voulez-vous prendre quelques minutes pour vous donner le plaisir de deviner ?

— Oh ! assurément, non ; vous nous avez mis au défi de façon à nous décourager. Dites-nous bien vite ce que nous ne saurions dire tout seuls.

— Vous savez l'anglais, madame, et vous vous rappellerez certainement que dans cette langue : *gun*, signifie canon. *Gun-port* est le nom que les charpentiers d'Angleterre donnèrent à l'embrasure pratiquée dans le côté du vaisseau ; eh bien ! c'est évidemment de *gun-port* que nos matelots bretons, normands ou picards ont fait leur *comporte*. Aujourd'hui, la canonnière ou embrasure se nomme *sabord* ; pourquoi ? c'est ce que j'ignore. Est-ce : bord sapé, coupé ? la raison s'accommoderait de cette étymologie ; mais je n'oserais pas affirmer que *sapé* et *bord* se soient unis et presque juxtaposés pour former *sabord*. Il fallait une fermeture à la porte du canon ; on lui appliqua un volet tout à fait semblable au battant d'une porte ordinaire, et s'ouvrant d'un côté. Ce battant s'appelait autrefois *manteau*, en bas latin *mantellus* ; le volet du sabord prit ce nom, et aujourd'hui nous disons : *mantelet de sabord*. Vous pouvez remarquer seulement que ce n'est plus de droite à gauche ou de gauche à droite que le mantelet se rabat dans l'huis pour fermer la porte, mais qu'il tourne sur des gonds horizontalement placés au-dessus de l'ouverture du sabord ; si bien qu'il s'abat du haut en bas. Comme on dit de la partie inférieure d'une porte : le seuil de la porte, on dit le *seuillet* du sabord. Il y avait jadis, de chaque côté du navire, une porte dégarnie de canon, plus élevée que les canonnières, généralement ornée, peinte, sculptée, dorée, entrée plus ou moins magnifique de cet édifice naval ; on l'a supprimée. On entre aujourd'hui ou par un sabord ordinaire de la batterie basse, ou par-dessus la muraille d'enceinte du navire. Un escalier, formé de traverses clouées sur la surface du bâtiment, sert de communication entre le vaisseau et les embarcations qui l'approchent.

— Et il paraît très-difficile de monter là. J'y aurais fort peur, il me semble.

— Aussi, madame, ne vous fera-t-on pas gravir cette échelle assez peu commode, en effet, pour qui n'a pas l'habitude de ces sortes d'ascensions. Vous monterez très-confortablement un autre escalier, suspendu le long du flanc droit du bâtiment, escalier d'honneur, aux marches larges et peu élevées, à un ou deux repos ou paliers, ayant un garde-fou, et, en guise de tapis, quelques pavillons d'étamine dont on humiliera les couleurs orgueilleuses sous vos pieds, par galanterie : car vous verrez qu'on est très-galant à bord de ces vaisseaux terribles où tout est préparé en vue de donner la mort.

— Je sais, monsieur, que la politesse et les bonnes manières des marins de ce temps-ci méritent de devenir proverbiales, comme l'ont été la brusquerie et la rude franchise de leurs devanciers.

— Nous allons tourner par son arrière le vaisseau que voilà devant nous à une portée de fusil ; nous passerons de là sur l'avant de l'autre, et, après quelques instants accordés aux remarques qui seront naturellement amenées par

l'examen des parties postérieure et antérieure du navire, autant que de sa mâture, nous irons à bord de l'*Océan*, où nous arriverons avant l'heure fixée pour l'appareillage, auquel j'ai voulu vous faire assister pour vous donner une idée plus grande de cette machine admirable à qui l'intelligence semble avoir été donnée avec la force et le mouvement.

— Comment, nous verrons un vaisseau sous voiles ?

— Vous verrez toute cette escadre, mon jeune ami.

— Et nous serons sur le vaisseau, quand il sortira de son inaction pour entrer dans la vie réelle?

— Vous y serez, madame !

— Quelle fête ! quel spectacle ! Dans notre long voyage, nous n'aurons rien vu d'aussi beau, sans doute ! Pouvoir dire, en rentrant à Paris, qu'on a été sur un des plus grands vaisseaux de la mer, qu'on a navigué sur ce bâtiment qui est une ville, — *Orbis opus*, comme dit Virgile de la *Chimère*, qui eût paru comme une coquille de noix à côté de ce gigantesque navire à trois ponts ; — pouvoir ajouter qu'on a pris la mer sur un vaisseau portant un amiral, il y a de quoi être fier ! Si peu de Parisiens ont eu cette bonne fortune ! ! oh ! ma mère, je suis d'une joie !

— Modérez des transports, que je conçois au reste à merveille, et continuez à prendre vos notes, mon cher monsieur Édouard. Vous aurez plus de plaisirs encore que vous n'en prévoyez ; mais, pour en jouir en homme qui les comprend, comme il faut bien voir tout ce qui s'offrira à votre curiosité, comme les détails seront sans nombre et les scènes très-diverses, il faut tout examiner avec calme. Vous jugeriez mal ce qui frapperait vos regards troublés par l'émotion. Ce spectacle auquel vous devez assister est grave, imposant, solennel ; c'est d'un œil, non pas froid, mais assuré, qu'il faut le contempler.

— Je ne suis pas bien sûr, monsieur, d'être aussi impassible que vous voudriez que je le fusse ; je crois que le cœur me battra plus d'une fois ; mais, soyez tranquille, je ne perdrai rien de ce que vous voudrez bien nous montrer. Mes yeux et mon crayon ne resteront pas oisifs ; le plaisir ne paralysera ni mes doigts ni ma vue.

— Nous voici près du vaisseau que nous devons *doubler* (1) par l'arrière. Je vais m'arranger pour lui passer doucement à poupe, et à une distance convenable, afin que vous puissiez bien voir tous les détails de son arrière.

Cette construction saillante, en arrière des derniers sabords, et qui descend jusqu'à la ligne de la première batterie, se nomme *bouteille*. Il semble qu'il n'y ait la possibilité d'aucun rapport entre une bouteille et ce petit cabinet qui remplace certaine galerie extérieure, latérale à la poupe, qu'une ordonnance de Louis XIV supprima en 1673, parce qu'elle était un objet de luxe inutile et un poids fâcheux, sur les côtés et à l'arrière du vaisseau, déjà si chargé par son gaillard et ses dunettes ; en effet, ni la forme actuelle ni l'usage n'est en relation avec le nom de l'objet. C'est que la forme a changé, quand le nom est resté le même. La construction que vous voyez, réduite à des proportions exiguës, ressembla d'abord à la moitié d'un fanal de poupe, appliquée sur la hanche du vaisseau. Or, le fanal, dans ce temps-là, avait l'air d'une grosse dame-jeanne, l'ornement du côté de la poupe prit donc un nom qu'il a gardé jusqu'à présent, bien que cette espèce de réduit n'ait plus extérieurement la figure de la grande bouteille.

Quant à la destination de la bouteille, je vais vous la dire. Comme il y a une bouteille de chaque bord, on a fait de l'une un cabinet de bain, et de l'autre une *zambra*, un *water-closet*, que dirai-je ? un cabinet de garde-robe. De la fenêtre de la bouteille, sans être vu de personne, le capitaine voit très-bien si son bâtiment se comporte comme il faut, si ses voiles font convenablement leur office, si sa course est lente ou rapide, enfin si tout est pour le mieux.

Voici maintenant la face postérieure du vaisseau ; elle repose, comme vous le remarquez, sur une voûte dans laquelle sont percés des sabords appelés *sabords d'arcasse*. J'ai eu l'honneur de vous dire, au pied de la cale de construction, ce que c'est que l'*arcasse*. Cette face large, plate, un peu inclinée en arrière, s'appelle improprement la *poupe*. La poupe est, en réalité, tout ce qui constitue l'arrière du navire, depuis le grand mât. Mais *poupe* a prévalu dans la marine française sur un autre mot qui valait bien mieux. On appelait autrefois cette façade de l'édifice naval : le *tableau*. C'était un tableau, en effet, tout chargé de devises, d'emblèmes, de riches ornements dorés, de bas-reliefs, de sujets héroïques, mythologiques ou religieux, peints de couleurs éclatantes. Le tableau d'un vaisseau de ligne sous Louis XIV, quand le faste des constructions civiles et les magnificences de l'architecture des palais royaux avaient été appliqués au navire, ce tableau était un morceau curieux que Puget ne dédaignait pas d'honorer de ses sculptures, dont Lebrun, le premier peintre de Sa Majesté, préparait la composition, afin que la mer portât, comme la terre, des témoignages éclatants de la protection que le roi de France accordait aux beaux-arts.

Aujourd'hui, tout est devenu d'une simplicité extrême dans l'ornement extérieur des bâtiments militaires. Jadis le vaisseau de guerre était un palais somptueux, on en fait maintenant quelque chose de sombre et de grave qui a toute la majesté sévère d'un sépulcre de marbre noir. On dit que cela est *plus marin*. N'en croyez rien, madame. On était fort marin sur les vaisseaux dorés et sculptés que montaient MM. de Tourville, Duquesne, Jean Bart, Duguay-Trouin, La Galissonnière, Lamothe-Piquet et de Suffren. Ce qu'il faut dire, c'est que c'est la mode, et que cette mode passera, comme ont passé toutes celles dont nous avons ou non gardé le souvenir. Ce qu'il faut ajouter, c'est que, réduit à cette simplicité, ou, si l'on veut, à cette pauvreté d'ornements, le vaisseau est moins cher. Il est certain que le grand luxe déployé pendant les seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, pour la décoration des vaisseaux, coûta beaucoup aux différents peuples navigants. Mais entre cette profusion d'ornements dispendieux et la parcimonie dont on se targue dans ce temps-ci, le bon goût trouvera une juste mesure qu'autoriseront sans doute les prescriptions du budget, si rigoureuses qu'elles soient. Où se jouaient autrefois des arabesques élégantes, des guirlandes de petites figures animées, des groupes d'animaux de tous les pays, on voit quelques froides moulures, quelques cordons ou quelques branches de feuillage ; où brillaient l'or et les vives couleurs de la palette, règne l'uniforme teinte d'une peinture noire qu'attriste encore la blancheur des raies dont sont marquées les batteries. La flotte serait en deuil que les bâtiments ne seraient pas peints d'une façon plus lugubre. On dirait des catafalques flottants.

Quand les chevaliers de Saint-Étienne de Pise eurent perdu leur capitane dans un combat contre les Turcs, ils

(1) Contourner. De *duplex* (lat.), formé de *plicare*, plier et *duo*, deux. *Doubler un cap, un navire*, c'est faire fléchir la route qu'on suivait, de manière à en faire revenir la direction parallèlement à elle-même, à la courber, à la plier en deux. Le mot *doubler* est dans le vocubulaire des marins français depuis le commencement du seizieme siècle au moins, car on le lit dans le *Journal* de Parmentier (1529). *Dobrar* est dans le *Roteiro* de Don Juan de Castro, qui est aussi du seizième siècle. On trouve le verbe *doppiare* dans le *Voyage* de Pigafetta.

peignirent en noir leurs galères, ordinairement couvertes de vermillon et d'or. Lorsqu'après le désastre de Pavie, notre roi François Ier fut transporté à Barcelone, la galère qui le portait et cinq autres galères françaises de sa suite reçurent une couleur noire qui, du corps et des rames, s'étendit jusqu'aux voiles et aux bannières. On n'a pas encore songé à teindre les voiles en noir : mais cela viendra peut-être. De voiles qui ont perdu la blancheur que le temps donne aux toiles jaunâtres employées pour la voilure des bâtiments, il n'y a que celles des bateaux à vapeur, noircies par la fumée des cheminées.

Nous sommes bien loin du temps où les souverains et les préteurs des flottes déployaient aux vents des voiles de pourpre ; où les croisés faisaient peindre sur les ailes blanches de leurs vaisseaux des figures de saints, des devises et les emblèmes adoptés par leurs familles ; où les banderoles se multipliaient aux sommets des mâts, aux bouts des vergues, autour des hunes et des bastingages ; où le rempart supérieur des navires était formé d'une série d'écus timbrés d'armes brillantes ! Nous sommes devenus simples et graves comme des quakers; mais cela changera. L'architecture civile est revenue au style fleuri qui admet l'ornement capricieux et le luxe du bas-relief à sujets ; l'architecture navale, dont la marche fut toujours à peu près parallèle à celle de sa sœur, suivra bientôt l'exemple qui lui est donné, soyez-en sûrs.

Cette face postérieure du navire, qui fut si éclatante et que vous voyez si froide, si noire, je vous ai dit qu'on l'appelle la *poupe*. Ce n'est pas à ces messieurs que j'aurai besoin de dire que ce mot vient du latin *puppis*. C'était dans la poupe qu'étaient gardées les images des dieux protecteurs du navire ; c'était à la partie extérieure de la poupe que souvent une répétition de ces images sacrées était sculptée ; or, ces figures étaient petites ; on les compara, à cause de leur taille, au petit enfant, *pupus*, et le sanctuaire prit le nom des petits dieux, d'autant plus que les divinités principalement honorées à bord étaient les deux jumeaux, enfants de Léda. Longtemps il y eut sur les navires chrétiens une chapelle à la poupe, et nous voyons qu'à son départ pour la croisade Louis IX en fit établir une dans laquelle le saint sacrement devait être exposé, et la messe dite chaque jour. Longtemps l'image d'un saint ou d'une sainte, parrain ou marraine du navire, figura parmi les sculptures de l'arrière, au-dessus d'un cartouche de menuiserie sur lequel était écrit le nom du bâtiment. Ce cartouche s'appela *miroir*, *écusson* (il avait en effet quelquefois la forme d'un écu d'armes) et *Dieu conduit*. Cette dernière dénomination, qui rappelait que le marin avait placé son avenir sous la protection du Ciel, et qu'il s'exposait aux périls de la mer, à la garde de Dieu, cette dénomination a disparu quand l'habitude de donner des noms de saints aux navires ne fut plus générale. Aujourd'hui on donne des noms plus profanes que chrétiens, des noms d'hommes ou d'animaux, des noms faits d'un adjectif qualificatif, comme *invincible*, *redoutable*, *majestueux*, et ces noms qu'on écrit sur le cartouche du tableau, on les couvre d'une telle couche de peinture noire qu'on ne peut pas les lire, même du point où nous sommes. Jadis le vaisseau avait l'air fier de son nom ; pourquoi le voile-t-il aujourd'hui ?

Les larges fenêtres qui s'ouvrent immédiatement au-dessus de la voûte d'arcasse éclairent la *grande chambre* ou chambre commune des officiers. Nous verrons bientôt ce salon. Au-dessus de ces fenêtres est une galerie peu saillante ; c'est le promenoir particulier du capitaine dont l'appartement donne sur ce balcon. Autrefois les officiers avaient aussi une galerie ; les galeries tournaient autour de la poupe qu'elles élargissaient et alourdissaient. On les supprima lorsqu'on commença à dégager l'arrière de tout ce qui le surchargeait outre mesure. La grande ligne cintrée, limite supérieure du tableau, s'appelle le *couronnement*, que ce nom lui ait été donné parce qu'elle couronne en effet l'édifice de la poupe, ou parce que souvent, sur les vaisseaux du roi, une couronne royale a été placée là parmi les décorations du tableau.

Passons, de l'arrière de ce vaisseau, à l'avant de l'autre que voilà à notre droite. — Avant, garçons ! — Assez d'erre ! — Lève rames ! —

A proprement parler, le navire étant partagé en deux grandes fractions par le *maître-couple* qu'on place à peu près à la moitié de la longueur totale, l'*avant* est toute la partie antérieure à ce couple, et l'*arrière* toute la partie postérieure. Dans l'usage ordinaire, par *avant* on entend la partie arrondie qui s'appuie sur l'*étrave* et les œuvres extérieures attachées à cette portion de l'édifice. Les anciens appelaient *proue* ce que les marins français du Nord et de l'Ouest nomment *avant*. Nos marins du Midi, comme tous ceux de la Méditerranée, ont conservé la dénomination antique. Ces messieurs savent aussi bien que moi que *proue* vient du latin *prora*, contraction de deux mots grecs : *pro oran* (πρὸ ὁρᾷν), voir devant, ou : *pro réein* (πρὸ ῥέειν), couler en avant ou le premier, on ne sait lequel des deux. La proue ou l'avant comprend les *joues* du navire, ses *épaules*...

— Comment, des épaules et des joues au navire !

— Oui, madame, et ce ne sont pas les seules parties du corps humain dont on ait donné les noms à certaines parties du navire. Devant, le vaisseau a des épaules et des joues ; derrière, il a des *hanches*, et oserai-je ajouter sans blesser votre susceptibilité, qu'il a aussi...? Madame, vous n'êtes pas Anglaise, c'est-à-dire prude en ce qui touche aux mots ; vous diriez donc fort bien d'un ladre qu'il est un *fesse-mathieu* ; et, si vous lisiez Dorat — ce n'est pas un conseil que je vous donne, au moins ! — vous ne jetteriez pas le livre quand vous trouveriez dans ses vers si coquets que le bruit dont est frappée notre oreille quand un fouet est vivement agité en l'air provient, non de l'air froissé par la cordelette ou la fine lanière de cuir, mais du cri que pousse quelque *sylphe fessé*.

— Mon Dieu ! cela ne me choquerait pas du tout. Je penserais, et probablement vous seriez de cet avis, que l'idée est recherchée, et, par cela, de mauvais goût ; mais je ne me révolterais pas pour le mot, qui ne blesse mon oreille que par le malheur qu'il a de commencer par une syllabe sonnant mal après la dernière du mot précédent.

— C'est prendre la chose en personne d'esprit. Vivent les femmes honnêtes qui n'ont pas des vertus diablesses, toujours prêtes à se cabrer ! Eh bien ! madame, vous savez maintenant ce que le navire a sous les hanches. La hanche du vaisseau est tout ce qui est en arrière des grosses cordes qui appuient le grand mât, de l'un et de l'autre côté; les parties arrondies sur lesquelles le bâtiment est assis par derrière sont ses *fesses*. Celles qui, rondes aussi, se trouvent au-dessus de l'eau, à l'avant, sont ses *joues* et ses *épaules*. Les Anglais ont fait plus que nous ; s'ils n'ont pas donné à certaines formes du vaisseau des noms qui appartiennent à des parties du corps humain, ils ont nommé le vaisseau : *man of war*, l'homme de guerre : cela est vraiment beau.

A. JAL.

Un arrière de vaisseau du dix-septième siècle.



Un arrière de vaisseau moderne.

EXPOSITION DE L'INDUSTRIE.

C'est assurément une belle et noble idée que celle de l'exposition de l'industrie, et qui ne peut manquer d'amener d'excellents résultats. La période de cinq ans qui sépare chaque exhibition n'est ni trop longue ni trop courte. Il faut laisser aux inventeurs le temps de trouver quelque chose de nouveau, et cependant ne pas leur faire attendre pendant trop d'années le jour de produire leurs découvertes; le public, en outre, se lasserait d'expositions plus rapprochées, et de plus grands intervalles l'empêcheraient de suivre les progrès de l'industrie.

Les salles des Champs-Élysées, qui ont le tort d'être provisoires, ne contiennent pas exclusivement des inventions ou des perfectionnements; elles sont remplies de tous les objets d'un débit usuel; c'est comme une encyclopédie en relief de l'état des arts et des métiers en France, un jubilé de l'industrie où chaque branche de commerce envoie son chef-d'œuvre. Il est vrai que l'on pourrait reprocher au commerce d'abuser de l'exposition comme moyen d'annonce et de donner le pas à la boutique sur l'industrie véritable. Bien des produits confectionnés avec un soin tout particulier ne pourraient être livrés par les fabricants à la consommation sans compromettre leur fortune. La difficulté pour beaucoup de choses n'est pas de les bien faire, mais de les faire à peu de frais. Il n'est douteux pour personne qu'avec deux mille francs on ne puisse avoir un beau châle et un bon piano. Le problème n'est pas là, et, dans un sens, l'objet le plus remarquable de l'exposition est une marmite en fer d'une seule pièce qui coûte sept à huit sous. Une perfection obtenue à grands frais, et au-dessus des possibilités du débit, est donc le reproche qu'on peut en général adresser aux exposants; mais les efforts qu'ils ont faits pour produire leur *chef-d'œuvre* ne sont pas perdus pour l'intérêt public; en cherchant à mieux faire, en s'ingéniant à découvrir quelque perfectionnement de détail, en donnant un soin excessif à l'exécution, ils s'instruisent, ils font des expériences auxquelles ils n'auraient pas songé sans l'appât des médailles d'or, de la gloire et de la publicité, et, ce qui d'abord n'a été qu'une montre, qu'une curiosité ruineuse, devient bientôt, par la simplification des procédés ou un choix plus judicieux de matière, une chose de pratique facile et courante. L'inconvénient, mais il est inévitable, c'est que bien souvent le maître qui n'a rien fait est récompensé de l'habileté du pauvre ouvrier inconnu. Le fabricant riche absorbe la gloire de l'inventeur obscur, dont il a mis l'idée en œuvre. Le *sic vos non vobis* de Virgile est encore plus vrai en industrie qu'en littérature; mais qu'importent quelques petites injustices involontaires, du moins d'un côté, pourvu que le public profite du résultat?

Ce qui doit tout d'abord préoccuper le penseur dans une exposition de l'industrie au dix-neuvième siècle, c'est la salle des machines. La question n'est plus la même qu'au temps d'Hamlet, prince de Danemark, et si l'on parle de la question d'Orient comme de celle de l'époque, on a grandement tort: la question est dans la vapeur. C'est de là que dépend l'avenir du monde, et non de tel ou tel traité, de tel ou tel vote, et même de telle ou telle bataille. En entrant dans cette salle, nous nous sommes sentis saisis d'une espèce de frisson religieux et qui n'était pas sans quelque espèce de terreur: nous étions face à face avec l'avenir du monde. Ces roues aux dents acérées, ces tubes contournés en spirales, ces chaudières aux flancs en sueur, ces fourneaux haletants, ces poulies, ces engrenages, ces turbines, toutes ces machines mystérieuses et compliquées, étincelantes d'acier et de cuivre, dans le ventre desquelles on entend des bruits formidables de contrepoids, de leviers, nous paraissaient douées de vie et d'intelligence.

Quand on ouvre la terre et qu'on soulève couche par couche l'épiderme de notre pauvre planète, tant de fois ravagée, on rencontre dans la pâte des marbres, dans les bancs de calcaire, tantôt des silhouttes monstrueuses, tantôt des débris encore solides d'animaux antédiluviens, témoignagnes des énormités disparues, gigantesques efforts du globe, encore chaud des mains formidables qui l'avaient pétri. Le mastodonte, le dinothœrium, l'ythypsaurus, l'anaplothœrium, nous apparaissent avec leur structure colossale et bizarre, leurs os comme des rochers, leurs dents comme des meules, leurs nerfs comme des entrelacements de barres d'acier, ainsi que la Bible nous peint Behemoln et Léviathan.

Ces colosses du monde primitif ont disparu; des animaux d'une taille plus humble et d'une force bien inférieure les ont remplacés. La création future sera composée de monstres d'airain lançant la fumée et la flamme par les naseaux, se nourrissant de charbon de terre. La Providence, dès le lendemain du déluge, a pourvu à la consommation de ces animaux de fer et de cuivre par l'immense incendie des forêts que la foudre alluma sur les Pyrénées et qui s'étendit avec une effroyable rapidité sur la face de l'Europe, événement symbolisé par la conflagration que Phaéton causa en s'approchant trop de la terre sur le char igné dont le Soleil, son père, lui avait confié les rênes bien à regret; ces forêts brûlées et recouvertes par le limon et la poussière des siècles ont formé les tourbières et les mines de charbon, pâturages des chevaux de l'avenir.

Désormais le fer travaillera seul. Salomon de Caux a été le Christ qui a relevé les bêtes de somme de leur déchéance; Papin, Watt, Stephenson, Franchot, Tessier du Motay, sont ses apôtres. La matière insensible fera tous les gros ouvrages de la terre. On ne se servira plus comme force motrice de la vie, du sang, des muscles et de la sueur. Nous serons délivrés enfin de ce spectacle horrible de manœuvres haletants, de pauvres chevaux écorchés et râlant sous le fouet, et les animaux ralliés tiendront à leur maître joyeuse et fidèle compagnie. L'homme, libre de tous ces soins abjects, pourra cultiver en paix son intelligence et consacrer ses forces au plaisir, au lieu de les dépenser en travaux abrutissants.

Oui, c'est là, dans cette salle, que se prépare le loisir futur du monde : la chute qui s'éparpillait en poussière d'écume, grâce à cette turbine, va faire le travail de tout un atelier ; l'antique malédiction « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front » sera désormais sans effet. Cette machine, à l'air si calme, au mouvement si onctueux, rabote le fer comme du sapin et perce des plaques de deux pouces d'épaisseur. Ce métier, avec ses milliers de bobines inquiètes, tord plus de fil à elle seule, en une minute, que toutes les filandières et toutes les araignées de la terre. Nous sommes à une grande époque, des choses merveilleuses se préparent, et ceux qui sont jeunes verront de magnifiques spectacles. La distance est supprimée, les vaisseaux n'ont plus besoin du vent; avec le télégraphe électrique, on se parlera d'un bout du monde à l'autre comme si l'on était dans la même chambre; le sol, foré à d'immenses profondeurs, est obligé de livrer le trésor de ses eaux. La pile de Volta aurait déjà remplacé le soleil et la lune, si les compagnies de gaz ne s'y opposaient. D'un jour à l'autre, l'on trouvera le moyen de diriger les ballons, et la conquête de l'atmosphère sera faite comme celle de la croûte terrestre. La lumière sera forcée de raconter ses secrets au daguerréotype. Ruolz, l'associé d'Elkington pour la dorure des métaux sans mercure, porte à sa chemise un diamant qu'il a fabriqué lui-même, et si nos chimistes dédaignent de faire de l'or, c'est que l'or tout fait coûte moins cher. Nous aurons dans l'air, dans l'eau, dans le feu, dans le fer, des serviteurs bien plus actifs que les anciens esclaves et les ouvriers modernes, des serviteurs qu'on pourra faire travailler vingt-quatre heures par jour sans barbarie et sans crainte de coalition. Il y a assez longtemps que les minéraux se reposent dans le sein de leur mère; il faut qu'ils travaillent à leur tour, eux qui ne sentent pas la fatigue et qui ne deviennent ni poussifs ni fourbus.

Ces changements ne s'opéreront pas sans quelques malaises passagers; des classes de travailleurs se trouveront supprimées par l'invention d'une machine. On disait, dans le premier temps de la découverte de l'imprimerie : « Que vont devenir les calligraphes, les copistes, les enlumineurs, les parcheminiers, tout ce peuple qui vivait des manuscrits? » Ils se sont faits compositeurs, protes, imprimeurs, fondeurs de caractères, fabricants de papier; quelques-uns même, n'étant plus obligés de recopier les ouvrages des autres, sont devenus écrivains eux-mêmes, et il est à croire que la typographie a plus fait vivre d'imprimeurs qu'elle n'a fait mourir de scribes.

L'important, c'est que l'homme ne soit plus asservi aux besognes insipides, et qu'il garde toute la vivacité de son esprit pour les spéculations de l'intelligence. L'homme de l'avenir aura à sa disposition beaucoup plus de temps que nous autres; rarement il sera fatigué : — la perfection des moyens locomotifs fera des voyages des temps de repos, et l'on sera aussi frais en arrivant de Marseille en une journée que si l'on avait passé la nuit dans son lit; — il pourra donc consacrer à la recherche du beau et des nobles voluptés tous les moments qu'il consume en vaines courses, en déplacements inutiles, en travaux qu'un rouage et un ressort exécuteront beaucoup mieux. Le public si restreint des artistes et des poëtes s'étendra, grâce aux machines, qui, de jour en jour, laisseront plus de loisir aux populations. Le paysan, courbé maintenant sur le sillon que tracera bientôt une charrue à vapeur, pourra relever la tête, regarder le ciel, admirer les statues et les tableaux, et prêter l'oreille aux chants des poëtes et des musiciens. Toutes les difformités causées par le travail disparaîtront peu à peu; les membres du corps humain, n'étant plus inégalement exercés par une fonction toujours la même, garderont leur équilibre, et la beauté antique reparaîtra. L'homme pourra se dire alors vraiment fait à l'image de Dieu, car il sera délivré des scrofules, des phthisies et des pestes de toutes sortes. L'hygiène publique fera d'immenses progrès, qui allongeront d'autant la vie humaine; la chimie s'appliquera à découvrir les sophistications du commerce, et bientôt les moyens de constater la fraude seront si répandus, qu'ils la rendront impossible. Ce ne sont pas là des rêves. Voyez plutôt. Ces machines mystérieuses, pour nous autres ignorants, n'attendent qu'un peu de charbon pour réaliser quelques-unes de ces merveilles : l'homme s'assimile sa planète, il la dompte, il en fait servir les forces vives, et commence à mériter le titre de roi de la création, qu'on s'était peut-être trop empressé de lui donner. Tout progrès conduit à un autre. Le bateau à vapeur nous a préparé le chemin de fer, le chemin de fer atmosphérique prépare le ballon, et ainsi de suite. Nous avons soumis l'électricité; bientôt le magnétisme, vaincu, avouera son secret, le jour où ce secret pourra être dit sans renverser la société de fond en comble. Chaque découverte arrive à son heure, quand nous sommes capables de nous en servir. Comme aux gens à qui l'on a fait l'opération de la cataracte, il faut ne nous découvrir la lumière que graduellement; la vérité nous aveuglerait comme le soleil.

Par exemple, le monde n'est pas prêt encore pour les voyages en ballon, qui supprimeraient les frontières, les douanes, les fortifications, qui changeraient les portes en fenêtres, et si le moyen de diriger les aérostats était trouvé aujourd'hui, les gouvernements seraient dans un grand embarras. Les chemins de fer, qui ne peuvent manquer d'amener de grands changements dans les relations de peuple à peuple, sont les précurseurs des locomotives aériennes, qui d'abord seront collectives et deviendront bientôt individuelles. Dans cinquante ans au plus, la chimère des hommes volants sera réalisée, et alors il faudra un autre système de politique et de morale. Tout ce que l'imagination peut concevoir de plus hardi sera vrai demain; et la semaine prochaine, les paradoxes deviendront des lieux communs.

Quoi qu'en disent des esprits chagrins, notre époque est grande et belle; nous valons nos pères, et nul siècle ne peut le disputer au nôtre. Les pédants peuvent vanter Homère et Virgile; nous avons de quoi leur répondre.

Ces gigantesques cuillers, ces tire-bouchons et ces vrilles colossales, au moyen desquels M. Mulot troue la terre et va chercher l'eau à d'incroyables profondeurs, n'ont-elles pas autant de poésie que les odes d'Horace et les légendes du moyen âge? Avec ces instruments, qui percent le rocher, le tuf, la marne, le silex, qui perceraient le fer au besoin, il n'y a plus de stérilité possible; le désert, criblé de puits artésiens, deviendra fertile comme un jardin de maraîcher; la vie naît de la chaleur et de l'humidité. Au moyen des puits artésiens, des chemins de fer et des bateaux à vapeur, le Sahara deviendra le Saint-Cloud du Paris de l'avenir.

Mais c'est assez nous occuper de machines; nous n'avons pas la science qu'il faut pour vous entretenir en détail de ces pompes, de ces chaudières, de ces robinets, de ces moulins, de ces balanciers, de ces régulateurs, de ces cornues, de ces siphons, de ces turbines, de ces hélices, de ces appareils à soulever les fardeaux, à broyer le chocolat, les couleurs, à faire le papier; de ces cylindres, de ces filières, de ces tarauds, de ces cardes, de ces presses, de ces râpes, de ces cabestans, de ces moufles, et de toutes ces admira-

bles inventions qui centuplent les forces de l'homme; notre malheureuse éducation classique nous enseigne ce qui se faisait il y a deux mille ans, et ne nous permet pas d'apprécier les prodiges de notre temps.

Nous parlerons des objets qui, par leur nature moins compliquée et moins mystérieuse, sont plus faciles à juger et touchent par un côté à un art quelconque.

Les meubles, les tapis, les bronzes, les bijoux, les étoffes ne demandent pas des connaissances si profondes, et relèvent plus directement du goût que de la science. On peut dire que le style général de l'ornement est devenu meilleur depuis quelques années; l'on a fait beaucoup de recherches, tous les genres et toutes les époques ont été consultés, et si nous n'avons pas encore un cachet particulier, du moins on est arrivé à une grande supériorité sur le style de l'Empire et de la Restauration. Le goût qui paraît dominer est celui de la renaissance accommodé à nos usages et quelque peu mélangé de moresque. On semble avoir renoncé aux formes tourmentées et rocailleuses du temps de Louis XV, qui ont obtenu naguère une si grande vogue. Bien que les artistes de cette époque aient été des gens pleins d'invention, de facilité et de feu, nous pensons qu'imitation pour imitation, les maîtres de la renaissance sont de meilleurs modèles.

Les meubles sont donc en général conçus dans ce goût; l'on ne peut voir de plus belles formes, de plus beaux bois, un assemblage plus exact, une exécution plus soignée, un lustre et un poli plus parfaits.

Une châtelaine du moyen âge qui reviendrait au monde s'agenouillerait devant le prie-dieu de M. Dutzchold ou de MM. Grohé, comme s'il était sculpté par Cornejo Duque ou Berruguete ; Bernard de Palissy n'aimerait-il pas à ranger ses faïences sur le buffet de M. Durand?

Cette armoire, ce lit et ces tables de M. Jolly ne sont-ils pas d'une fantaisie délicieuse? cette étagère en bois de rose et en marqueterie n'aurait-elle pas très-bien figuré dans le boudoir de Mme de Pompadour?

Que d'inventions ingénieuses, de recherches confortables! Avez-vous un appartement dans le genre de la maison de Socrate, et la place vous manque-t-elle pour prendre vos aises? regardez ces divans et ces lits qui se dédoublent, de la composition de M. Baudry, et vous donnent deux chambres à coucher en une minute.

Si vous aimez le noble jeu du billard, en voilà de toutes les sortes, de carrés, de ronds, de grands, de petits, en chêne, en acajou, en palissandre, et même en fonte de fer, comme celui de MM. Guilelouvette et Thomeret ; les connaisseurs admirent des perfectionnements dans l'horizontalité du champ, dans la manière dont sont percées les blouses, etc. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont été faits par d'excellents ébénistes. Comme si l'ébène, le citronnier, l'acajou, le palissandre, ne suffisaient pas à ces habiles ouvriers, M. le docteur Boucherie a trouvé moyen de faire avec le premier tronc venu, chêne, peuplier, frêne ou bouleau, les plus belles marbrures, les plus riches veines du monde. Par un procédé merveilleux, il chasse la sève des veines de l'arbre et la remplace par une injection de liquides colorés, bleus, verts, pourpres, qui du bois le plus commun fait une plaque de porphyre, de malachite, de jaspe rubané, sans compter l'inappréciable avantage d'une incorruptibilité à dépasser celle du cèdre et de bois de Teck.

Voilà pour les meubles, voici pour les murailles. En vous promenant dans quelque ancienne résidence princière dont on a conservé l'antique ameublement, vous avez admiré les riches tentures qui recouvraient les salles, et vous vous êtes récrié sur l'épaisseur du grain, sur la beauté des couleurs, sur l'élégance des dessins et des ramages : M. Desbrosses, avec du feutre, c'est-à-dire avec des brins, des rognures et des débris de laine foulés ensemble, est parvenu à imiter les plus belles tapisseries à s'y méprendre; au moyen d'une forte gaufrure, la trame du canevas est reproduite, et ce n'est qu'un examen attentif qui peut vous faire découvrir que vous n'avez pas sous les yeux une véritable tapisserie ; cette étoffe, qui ne coûte pas cher et qui peut recevoir les teintes et les dessins les plus riches, remplacerait avec beaucoup d'avantage les papiers peints, et jouerait parfaitement le rôle du damas, du lampas, de la brocatelle et de la tapisserie de haute lisse.

La tenture exécutée par MM. Grand frères, de Lyon, pour S. A. R. le comte de Paris, n'est-elle pas digne d'un palais de fée? Est-il possible de combiner les tons avec plus de goût et de richesse, et de mêler plus heureusement l'or à la soie? Quel éclat à la fois souple et métallique! quel jeu varié d'ombre et de lumière! quel splendide chatoiement! Lyon nous a, du reste, accoutumés depuis longtemps à ces merveilles. Sous les mains patientes de ses dessinateurs et de ses canuts, que de fleurs éblouissantes se sont épanouies à faire envie au parterre le plus opulent, que de couleurs se sont mariées, contrariées, unies et désunies de cent mille manières! Tout l'Orient s'habille à Lyon. Ces caftans d'honneur que distribue le Grand-Turc ont été tissés à Fourvières ou aux Brotteaux. Ces cravates de Tunis rayées d'or viennent de Lyon, car l'Orient ne sait plus faire passer dans la pourpre un rayon de soleil. Le rideau du boudoir, l'étoffe du sofa, la moire de la robe, le damas de l'étole, tout vient de là. C'est pour Lyon que l'on dépouille les mûriers de leurs feuilles et que les vers laborieux des magnaneries filent leur bave d'or ou d'argent; c'est pour Lyon que Jacquart a inventé toutes ces bobines qui tournent à éblouir la vue, et que la Mull-Jenny se démène avec son activité sans repos.

Les anciens verriers de Bohême et de Venise n'en apprendraient guère à M. le baron de Klinglin. Ne vous étonnez pas de voir un baron s'occuper de tels soins; d'ailleurs ce n'est pas déroger que de souffler le verre, et il y avait autrefois des gentilshommes verriers. Quelle variété et quels caprices de formes! Ici, le cristal s'épanouit en large coupe; là, il s'effile comme une clochette pleine de rosée. Des spirales bleues, blanches, transparentes, laiteuses, montent dans le pied des verres, entrelaçant, tordant leurs filets plus embrouillés que les écheveaux de soie que les méchantes fées donnaient à débrouiller aux princesses en prison; et pourtant elles sont si ténues, si nettes, que pas un fil ne touche l'autre. Quels doigts seront assez délicats pour toucher sans les rompre ces verres-mousseline, qui semblent des bulles de savon solidifiées? Il est impossible de voir un étalage plus éblouissant que celui de M. le baron de Klinglin : ce ne sont que facettes, prismes réfléchissant les couleurs de l'iris; le rubis, la topaze étincellent sur le flanc des flacons, et l'on dirait l'écrin d'un lapidaire tout autant que la montre d'un fabricant de verres.

Nous voyons avec plaisir se répandre l'usage du grès et de la terre cuite, à laquelle M. Ziégler a, le premier, imprimé des formes si nouvelles et si gracieuses. M. Follet, marchant dans la même voie, vient de modeler, non pas un vase ou une amphore, mais un lustre de jardin. L'invention est originale, et ce lustre, d'un joli galbe, peut, dans une fête nocturne, offrir un heureux mélange de lumières et de fleurs. Placé en perspective au bout d'une allée, il produira l'effet le plus heureux, et aura l'air d'une étoile tombée dans un bouquet.



Tenture, soie et or, par Grand frères, de Lyon.
Lampe d'église en bronze doré, par Villemsens.
Coupe et cafetière en argent, par Morisse Mayer.
Verres en cristal, par le baron de Klinglin.

Lustre d'été en terre cuite, par Follet.
Console, bronze et palissandre, par Grohé.
Vase en porcelaine, par Gille.
Tapis, par Salandrouze.

M. Sallandrouze a exposé de magnifiques tapis. C'est un vrai gazon de laine, où les fleurs semblent naturelles tant les teintes en sont vives et bien nuancées. L'on a surtout remarqué un grand tapis représentant un éléphant dans un paysage asiatique, à la végétation touffue, diaprée de paons faisant la roue, d'aras, de kakatoès, à la manière de ces tableaux zoologiques de Desportes, symbolisant, par un choix d'animaux, une des quatre parties du monde. M. Sallandrouze n'a rien à envier ni à la Turquie ni à la Perse.

Les artistes du moyen âge ne sont pas morts, comme on affecte de le croire, en emportant leurs secrets dans la tombe. Voici M. Villemsens qui nous apporte un lustre gothique en bronze doré, que l'on croirait, pour la délicatesse des ciselures et l'élégance évidée des clochetons et des galeries qui le composent, avoir été détaché des voûtes de la cathédrale de Barcelone; ce lustre est destiné à l'église de Notre-Dame de Bon-Secours.

Les vases de porcelaine de M. Gilles, pour la beauté de la pâte et de la forme, valent les potiches de la Chine et les produits de la manufacture de Sèvres. Il est beau à l'industrie de pouvoir lutter contre les grands établissements royaux.

La coupe en argent et la cafetière de M. Maurice Mayer sont d'un goût pur et d'une exécution précieuse. La coupe est destinée à un prix de course. Dire que le roi, dont le suffrage éclairé ne manque jamais aux vrais artistes, en a commandé une pareille, c'est faire un éloge suffisant de l'œuvre. M. Maurice Mayer prend place parmi les bons orfèvres de notre époque, Vagner, Froment-Meurice, etc.

M. Froment-Meurice, puisque nous venons de le citer, a pris pour enseigne et patron de son magasin le Florentin Benvenuto Cellini, et il en avait bien le droit; c'est assurément l'un des orfèvres qui a fait entrer le plus d'art dans son métier, et, à cette occasion, combattons en passant un préjugé étrange. La sculpture, dès qu'elle est exécutée en or ou en argent, dès que le prix de la matière s'ajoute à celui du travail, n'est plus considérée comme un art; le Jupiter de Benvenuto Cellini eût été repoussé par le jury du Louvre parce qu'il est en argent, de même que le fut le cadre de miroir de Mlle de Fauveau. Nous regardons M. Froment-Meurice autant comme un sculpteur que comme un orfèvre; car ses bijoux seraient en fer qu'ils n'auraient pas moins de valeur.

L'ostensoir commandé par notre saint-père le pape rappelle, pour la pureté des lignes, ce magnifique calice d'André Mantegna, dont il existe une si fine gravure. Le style est du temps de Louis XII, à l'époque où le gothique fleuri se fond dans la renaissance.

Le pied est formé par un groupe des trois Vertus théologales, ces trois Grâces chrétiennes; des émaux représentant les sept sacrements, la sainte Vierge, saint Joseph, complètent l'ornementation; le disque blanc de l'hostie est entouré d'un cercle de pierres précieuses d'où partent des rayons d'or. C'est en effet le soleil dont l'éclat fait baisser toute prunelle catholique. On ne saurait voir un travail plus parfait, une plus fine ciselure; Maso Finiguerra, Ghiberti, n'eussent pas mieux fait.

Le bouclier destiné à être donné pour prix de course est doublement remarquable sous le rapport de l'exécution et de la composition : il retrace l'histoire du cheval, depuis les temps mythologiques jusqu'aux courses d'Epsom ou de Chantilly. Au milieu s'élève un groupe en ronde bosse, formant comme l'*umbo* du bouclier; c'est Neptune domptant un quadrige. L'on sait que Neptune a fait sortir le cheval de terre d'un coup de trident, le premier il l'a façonné au mors, et cet animal lui était consacré, comme le bœuf à Jupiter. Ce groupe est de M. J. Feuchères. De là nous passons à l'état primitif du cheval, errant dans les steppes ou les savanes, comme chez les Kosaks ou les Gauchos. Des jaguars lui donnent la chasse, et sans l'homme il deviendrait peut-être leur proie. Ce bas-relief est de M. Rouillard, le sculpteur d'animaux, à qui l'on doit la frise de la maison dorée De la sauvagerie nous passons à la barbarie. Le bas-relief de M. J. Feuchères, nous montre le cheval monté par un maître farouche comme lui, et se lançant au milieu d'une de ces immenses mêlées de peuples que Decamps a si bien rendues dans sa bataille des Cimbres. La férocité des armes, des harnais, la hardiesse échevelée des attitudes, font de cette composition un petit chef-d'œuvre.

M. Justin, en consultant Pluvinel, nous a conduits dans une forêt, au milieu d'une chasse au temps de Louis XIII. C'est l'âge féodal de l'équitation, l'époque des courbettes, des grâces étudiées; le cheval est devenu tout à fait gentilhomme, il a les allures et les manières d'un courtisan; il est Italien pour la souplesse, Espagnol pour la fierté.

Mais nous voici en plein *turf*, en plein *Derby*. M. Schœnnevert nous mène tout droit à l'hippodrome : vous diriez un tableau d'Alfred Dedreux sculpté. Voilà les chevaux *entraînés* qui se précipitent, le cou tendu, les jambes en arrière, aussi rapprochés que possible de la forme horizontale, ayant sur le dos ces singes desséchés qu'on appelle des jockeys. Le cheval est arrivé à lutter de vitesse avec les locomotives, il n'a plus que quatre piquets pour courir, et une épine dorsale, en forme de barre, pour y poser une selle.

Le tour du bouclier est entouré de têtes d'animaux, loups, sangliers, renards, chiens de chasse et autres analogues, modelés avec une grande finesse et une grande vérité.

La coupe d'agate vaut tout ce qu'a produit la Renaissance de plus ingénieux et de plus délicat. Le pied se compose de trois groupes représentant les trois sortes d'ivresse : l'ivresse poétique, l'ivresse sensuelle et l'ivresse du festin. Anacréon, Silène et don Juan! L'anse est formée par une figure de la Raison, que de petits génies renversent et attachent avec des pampres et des brindilles de vigne.

Le peu d'espace qui nous est réservé ne nous permet pas de détailler toute la montre de M. Froment-Meurice. Dans la bijouterie proprement dite, il a exposé une foule de merveilles : nous citerons d'abord une tabatière avec une peinture de Meissonier, d'un précieux, d'une délicatesse et d'une vérité admirables. Selon nous, l'artiste n'a rien fait de mieux, et, jusqu'ici, il n'a fait que des chefs-d'œuvre; la bague de la colonie de Mettray, les pommes de canne, les épingles, les parures où les diamants semblent des gouttes de rosée tremblant sur la pointe des fleurs, nous entraîneraient trop loin.

Une industrie qui fait chaque année de grands progrès, c'est celle des facteurs de pianos. Le piano n'est plus seulement, aujourd'hui, un instrument, c'est un meuble indispensable. Et il a été porté, dans ces derniers temps, à un haut degré de perfection; Erard, Pleyel, Henri Herz, Rinaldi et Boisselot n'ont rien laissé à désirer. Le piano tous les jours gagne en sonorité et perd en volume, grand avantage avec des constructions aussi étriquées que les nôtres; il y en a de carrés, de longs, de droits, à touches rondes, à triple clavier qui tiennent dans une table à jeu, dans un guéridon; on en logera bientôt dans des tabatières. C'est une industrie dans laquelle nous sommes maintenant sans rivaux.

Notre colonne, arrivée à sa dernière assise, nous avertit qu'il est temps de finir. Nous n'avons pas tout dit, il s'en faut; nous laissons derrière nous mille objets dignes d'attention. Que ceux dont nous n'avons pas parlé ne s'en offensent pas; notre silence n'est pas une condamnation; mais dans trois ou quatre pages de journal on ne peut rendre compte de tout ce qu'a produit en cinq ans l'industrie d'un pays comme la France. Seulement, avant de



Ostensoir de M. Froment-Meurice.

quitter l'exposition, nous jetterons un coup d'œil attendri sur ces écheveaux de soie grége, sur ces échantillons de toile à voile en coton, qui nous viennent de Pondichéry, de l'île Bourbon, de la Guadeloupe et de l'Algérie. Nous aimons à voir que, si loin qu'ils soient de la mère patrie, ses enfants ne l'oublient pas. Théophile GAUTIER.

Le rédacteur en chef, S. H. BERTHOUD.
Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24, Batignolles.

LE PÉRUGIN.[1]



Nous voici arrivés au peintre idéaliste par excellence, à Pietro Vanucci dit le Pérugin.

Pietro Vanucci naquit non pas à Pérouse, comme le dit Vasari, mais in citta della Piene, comme le prouve une multitude de tableaux signés *Petrus de Castro Plebis*. Sa famille était pauvre, mais non pas de basse condition : on trouve des actes qui prouvent que jusqu'à la fin de 1427 elle jouissait du droit de bourgeoisie.

Ce fut en 1446, environ six ans après la mort de Masaccio, six ans avant la naissance de Léonard de Vinci, que naquit celui qui devait mettre le pinceau aux mains de Raphaël.

Il y a des hommes deux fois grands; grands par eux-mêmes, grands par l'élève qu'ils ont fait. Sur ce point, certes, le Pérugin peut soutenir la comparaison avec Verrochio, le maître de Léonard de Vinci, et avec Guirlandajo, le maître de Michel-Ange.

En outre, à l'examiner comme artiste providentiel, si cela peut se dire, Pérugin fut la dernière digue opposée par l'art chrétien à l'art païen; Pérugin mort, à part quelque ressouvenir de son maître, qui perce encore dans les Madones de Raphaël, le naturalisme triomphe, et l'idéalisme est perdu.

Pérugin vint à Pérouse à l'âge de onze ans, et entra comme fattorono, je ne trouve pas de mot français qui rende ce mot italien, chez un peintre; le nom de ce peintre, on l'ignore; les uns disent que c'était Benedetto Buonfigli, d'autres que ce fut Nicolo Alunno. Vasari ne le nomme pas, mais se contente de dire que quoique ce professeur inconnu ne fût point un maître, il avait les maîtres en vénération.

Toute cette première partie de la vie du Pérugin reste obscure; on sait seulement qu'il travaille avec ardeur chez ce maître inconnu, lequel l'excite sans cesse, en lui citant de grands exemples, par l'appât de la gloire et de l'argent. Il en résultait que le jeune homme demandait sans cesse, non-seulement à son maître, mais encore à tous ceux avec lesquels il pouvait parler de son art, en quel lieu étaient les meilleurs peintres, et chacun lui répondait à Florence. Car, en effet, c'était à Florence qu'avaient brillé Giotto,

frère Jean de Fiesole, Masaccio, et Benozzo Gozzoli. Quant à Francia, cette étoile de l'école de Bologne, et à Léonard de Vinci, cet astre de l'école Lombarde, ils étaient à peine nés lorsque Pérugin faisait cette éternelle question.

Avec un homme aussi décidé que l'était le Pérugin à devenir un grand peintre, une pareille réponse devait porter ses fruits ; aussi un beau matin, riche d'espoir mais fort léger d'argent, le jeune homme partit pour Florence.

Sous quel maître étudia-t-il dans l'Athènes moderne ? c'est ce que personne ne sait encore ; les uns lui donnent André Verrochio pour maître, et le font par conséquent condisciple de Léonard de Vinci ; les autres Pierre Borghèse, ce grand professeur de géométrie ; les autres enfin Nicolas de Foligno. Malheureusement deux faits positifs empêchent que ni Verrochio ni Pierre Borghèse aient droit à cet honneur : Verrochio avait complétement cessé de peindre lorsque le Pérugin vint à Florence, et le Pérugin n'avait que douze ans encore lorsque Pierre Borghèse perdit la vue.

Reste donc Nicolas de Foligno, contre le préceptorat duquel aucune objection ne s'élève, et dont le talent a une grande analogie avec ce qu'on appela depuis le style pérugineśque.

Quoi qu'il en soit, le jeune artiste était pauvre ; mais fort, mais résolu : habitué dès l'enfance à la misère, la misère passée et la misère présente n'étaient rien pour lui ; sa pauvreté se dorait aux rayons de l'avenir, et jamais un seul instant il ne parut douter de la gloire et de la fortune qui lui étaient promises par la voix de sa conscience.

En attendant, le pauvre rêveur était dans une mansarde sans meubles et sans lit, couchant dans un coffre, et ne possédant qu'une table et une chaise ; ajoutant les nuits à ses journées trop courtes, et dessinant chez lui quand il ne pouvait plus peindre dans l'atelier de son maître ; ne s'inquiétant ni du chaud, ni du froid, ni de la faim, et répondant gaiement à ceux qui le plaignaient : « C'est l'habitude de Dieu d'envoyer le beau temps après la tempête. »

Tant d'efforts et de constance eurent enfin leur prix : on lui commanda quelques travaux dans le couvent de San-Martino, situé hors la porte al Prato, et qui fut ruiné depuis pendant le siége de Florence, et aux Camaldules un *saint Jérôme*, que l'expression de son visage et la savante anatomie de son corps firent regarder du premier coup comme un chef-d'œuvre. Dès lors tout était dit ; le temps des épreuves était passé pour le Pérugin. Les commandes arrivaient de toutes parts, l'argent les suivait ; et à son premier proverbe « Après la pluie le beau temps », vint un second adage qu'il mit en principe avec autant de constance que le premier, c'est que « Pendant les beaux jours il faut bâtir la maison où l'on s'abritera pendant les mauvais. »

De là sans doute cette réputation d'avarice que Vasari fait à Pérugin, oubliant que cet artiste, cupide selon lui, au plus fort de son talent et lorsque par conséquent chaque coup de son pinceau était payé au prix de l'or, ne demandait qu'une omelette pour prix des magnifiques peintures dont il avait orné l'oratoire annexé à la confrérie des Blancs, située en face de la maison qu'il habitait.

Nous reviendrons là-dessus, et nous dirons comment la haine que portait Michel-Ange au Pérugin fut partagée par Vasari, son élève infime et son admirateur exagéré.

Ce fut vers ce temps que Pérugin exécuta pour les dames de Sainte-Claire *un Christ mort*, dont le merveilleux coloris étonna les maîtres eux-mêmes ; c'est que l'artiste, qui ne voulait négliger aucune partie de son art, avait appris des jésuites, ces grands peintres sur verre, l'art de préparer les couleurs minérales.

Aujourd'hui ce tableau est au palais Pitti ; sa couleur merveilleuse s'est à peu près évanouie par le long temps où il fut exposé aux rayons du soleil dans l'église de Sainte-Claire ; mais ce que n'ont pu lui ôter ni le soleil ni le temps, et ce qu'on y retrouvera encore, c'est la merveilleuse ordonnance des personnages ; ce sont ces belles têtes de vieillards, pleines d'onction et de majesté ; c'est enfin la profonde douleur répandue sur le visage des Marie qui contemplent en pleurant le Christ trépassé.

François de Pouille vit ce tableau en passant à Florence, et voulut l'avoir ; mais les religieuses refusèrent de le lui vendre. Le prince leur en offrit alors trois fois le prix qu'elles l'avaient payé, et en outre une copie de la main du même artiste. A ces conditions elles consentirent, mais alors ce fut Pierre Pérugin qui refusa, quelque prix que François de Pouille lui offrît de cette reproduction, disant qu'il n'était pas sûr que la copie atteignît jamais la valeur de l'original.

Comme on le voit, et quoi qu'en dise Vasari, Pérugin n'était donc point capable de tout pour de l'argent.

Outre les tableaux et les fresques que nous venons de dire, Pérugin exécuta encore de sa main beaucoup de peintures dans le couvent des frères jésuites, situé hors la porte Pinti ; couvent qui fut jeté à terre pendant le siége de Florence, si bien qu'on ne put en sauver que les tableaux, qui furent transportés dans l'église della Calza.

Deux de ces tableaux étaient, l'un *le Christ au jardin, entouré des apôtres qui dorment*, tableau qui se trouve aujourd'hui à l'Académie des Beaux-Arts, et une *Piété* que l'on peut voir aussi dans le même lieu, mais qui ne peut se comparer pour la conservation au premier que nous avons cité.

Au reste, comme composition et comme sentiment, tout deux sont magnifiques.

A partir de ce moment, les commandes se succédèrent avec une telle rapidité, que nous ne pouvons plus guère que nommer les différents tableaux qui venaient ajouter à la réputation toujours croissante de l'artiste.

Ce furent, d'abord, *un Crucifix* ayant à ses pieds la Madeleine, saint Jérôme, saint Jean-Baptiste et saint Jean Colombin, crucifix qui est aujourd'hui encore à l'église della Calza.

Puis, dans le même couvent des jésuites, une fresque représentant l'*Adoration des Mages*, fresque dont la composition savante et l'exécution achevée excitaient l'admiration de Vasari.

Puis, dans le même couvent, encore une autre fresque représentant *le bienheureux saint Jean Colombin recevant l'habit religieux des mains du pape Boniface.*

Enfin, toujours dans le même couvent, une *Adoration des Bergers*, qui ne le cédait en rien aux deux fresques que nous venons de citer.

A propos de ces trois fresques, Vasari raconte une anecdote qui prouve que Pérugin n'était point si malhonnête homme qu'en un autre lieu il voudrait le faire croire.

Il y avait dans ces trois tableaux de grandes portions de ciel, et le prieur, qui était à la fois fort orgueilleux pour l'honneur de son couvent et très-avare de sa bourse, avait recommandé au Pérugin de peindre ces ciels à l'outremer ; mais comme l'outremer était une couleur fort chère, il craignait en même temps que le peintre n'eût l'idée d'en distraire une certaine quantité, pour s'épargner la peine d'en acheter lorsqu'il travaillerait pour son propre compte. Il demeurait donc là, fatiguant Pérugin de ses recomman-

dations pendant tout le temps que l'artiste exécutait les parties azurées de son tableau. Pérugin, qui avait fait honneur de la présence du prieur à son amour de l'art, s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé, et que ce qu'il avait pris pour de l'enthousiasme était tout bonnement de la défiance. Il résolut alors de donner une leçon au bon prieur, et s'avisa pour cela d'un expédient assez simple. Le prieur, comme pour aider Pérugin, tenait à la main le sachet dans lequel celui-ci trempait son pinceau pour y prendre l'outremer, l'artiste donnait deux ou trois coups sur la fresque, puis comme si la couleur était épuisée, il abandonnait le pinceau qu'il déposait dans un godet plein d'eau, en prenait un autre, donnait trois ou quatre touches encore, et posait à son tour le nouveau pinceau près du précédent. Le prieur suivait avec effroi son outremer, qui passait avec une rapidité effrayante de son sachet sur la muraille; secouant la tête de temps en temps avec douleur, et se contentant de dire :

— Quelle quantité d'outremer absorbent ces abominables ciels!

— Vous le voyez vous-même, répondait Pierre.

Puis, le prieur parti, il recueillait l'outremer qui restait au fond du godet, et c'était la meilleure partie.

Lorsqu'il en eut une quantité suffisante : « Révérend prieur, dit l'artiste en lui remettant le paquet qu'il aurait pu soustraire, voici de l'outremer qui vous appartient; ce sont les économies que j'ai faites sur vos fresques et que je vous rends; reprenez-le, et n'oubliez pas qu'il faut avoir deux poids et deux mesures en ce monde, et ne pas traiter les honnêtes gens comme s'ils étaient des voleurs. »

La leçon profita au prieur, et il laissa désormais Pérugin accomplir seul et à sa guise toutes les portions du ciel qui lui restaient à faire.

Ces travaux achevés, Pérugin partit pour Sienne, où il peignit, dans l'église de Saint-François, un tableau que Vasari regardait comme un de ses chefs-d'œuvre, et qui, malheureusement, périt dans l'incendie qui dévora cette église au milieu du dix-septième siècle. Dans l'église de Saint-Augustin, un tableau représentant un crucifix avec plusieurs saints et saintes agenouillés, lequel crucifix lui fut payé deux cents écus d'or, et existe encore aujourd'hui dans la même église; puis il revint à Florence, afin d'exécuter, pour l'église de San-Gallo, un *saint Jérôme faisant pénitence*, que Vasari a vu de son temps dans l'église de Saint-Jacques au delà des fossés, mais qui a disparu de nos jours, sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu. Un *Christ mort entre saint Jean et la Madone*, qu'on voyait sur l'escalier de Saint-Pierre-Majeur, et qui, quoique exposé à l'action de l'air, garda sa fraîcheur, comme s'il venait de sortir de la main de l'artiste. Lors de la démolition de l'église, cette peinture fut conservée par les soins du sénateur Albizzi, qui la fit transporter au second étage de son palais, où on la voit encore.

Les autres tableaux de cette belle époque du Pérugin sont :

Une *Piété* qu'il exécuta pour l'église de Santa-Croce.

Un *saint Sébastien*, que Bernardino di Rossi lui acheta cent écus d'or, et qu'il revendit quatre cents au roi de France.

Une *Assomption de la Vierge*, miracle de sentiment et d'idéalité, commandé par les moines de Vallombreuse, et qui se trouve à cette heure à l'Académie des Beaux-Arts de Florence.

Une autre *Assomption de Notre-Dame* avec les apôtres agenouillés et en extase autour du tombeau. Cette peinture, commandée par le cardinal Caraffa, est encore dans la cathédrale de Naples. Ce fut là que la vit le célèbre André de Salerne, lorsque, pris d'admiration à sa vue, il résolut de quitter Naples pour venir étudier sous le Pérugin. Mais en passant à Rome, il rencontra Raphaël et n'alla pas plus loin, préférant se faire l'élève de l'élève que celui du maître.

Une *Ascension de Notre-Seigneur*, que l'on retrouve aujourd'hui encore dans la cathédrale de Borgo San-Lepolero.

Enfin, une *Madone* et *l'Enfant Jésus dans les nuages*, qui, après avoir été enlevés de la chapelle Vizzani et transportés à Paris, sont maintenant dans la galerie de Bologne.

Cette suite de tableaux, tous plus beaux les uns que les autres, firent à Pierre Vanucci une telle réputation, que le pape Sixte IV le fit venir à Rome, et voulut qu'il concourût à orner la chapelle qu'il avait fait bâtir, et où, plus tard, Michel-Ange devait peindre *le Jugement dernier*.

Là, il peignit *Moïse trouvé dans les eaux*, *le Baptême du Christ*, *Jésus donnant les clefs à saint Pierre*, et, sur la face du fond, c'est-à-dire au-dessus de l'autel, *l'Assomption de la Vierge* avec *le Pape en prière*. Ce fut ce dernier tableau que l'on gratta pour faire place à la fresque de Michel-Ange.

Il exécuta en outre, dans la tour Borgia, quelques sujets tirés de l'histoire du Christ.

A Saint-Marc, l'histoire de deux martyrs.

Enfin, les fresques du palais Colonna : travaux qui ajoutèrent encore à sa réputation et à sa fortune; si bien, dit Vasari, qu'il revint à Pérouse, dont il était sorti pauvre et ignoré, riche de gloire et riche d'argent.

Là, de nouveaux travaux l'attendaient; il y exécuta :

Dans la chapelle des seigneurs, un tableau à l'huile représentant la Madone et plusieurs saints, qui fait partie aujourd'hui de la galerie du Vatican.

A Saint-François-du-Mont, deux fresques représentant : l'une *l'Adoration des Mages*, l'autre le martyre de quelques franciscains, mis à mort par le soudan d'Égypte.

A Saint-François del Covento, deux tableaux à l'huile, l'un représentant *saint Jean*, l'autre *la Résurrection de Notre-Seigneur*.

Dans l'église dei Servi, deux tableaux représentant, l'un *la Transfiguration de Notre-Seigneur*, tableau qui existe encore, mais qui a beaucoup souffert; l'autre *l'Histoire des Mages*.

A San-Lorenzo, dans la chapelle du Crucifix, *la Notre-Dame*, *saint Jean*, les autres *Marie*, *saint Laurent* et *saint Jacques*.

A l'autel du Saint-Sacrement, sur lequel est conservé l'anneau qui servit aux fiançailles de la Vierge, un *sposalizio*.

Enfin il peignit à fresque toute la salle du Change, où l'on voit encore aujourd'hui les portraits de Fabius Maximus, de Socrate, de Numa Pompilius, de Camille, de Pythagore, de Trajan, de Lucius Sicinius, de Léonidas, d'Horatius Coclès, de Fabius, de Périclès, de Cincinnatus.

Puis, sur l'autre façade, ceux des prophètes Isaïe, Moïse, Jérémie, Daniel, Salomon, David, ainsi que les images des sibylles Érithrée, Libyque, Tiburtine et Delphique.

Ce fut pendant cette station à Pérouse, qu'un pauvre peintre d'Urbin amena à Pierre Vanucci un enfant qui donnait des espérances en peinture et que Pérugin reçut au nombre de ses élèves. Cet enfant était Raphaël.

Deux ans après, l'élève travaillait déjà aux tableaux du maître, et l'on montre encore aujourd'hui au voyageur qui passe à Pérouse, les parties de ces tableaux qui avaient été exécutées par le futur auteur des *Stanze* et de *la Farnésine*.

Maintenant, il semble que l'œuvre providentielle du Pérugin soit remplie : il a reçu des mains de son frère celui qui sera le plus grand peintre de tous les temps; il lui a appris tout ce qu'il pouvait lui apprendre. Raphaël le quitte vers l'an 1502. Pérugin a atteint l'âge de cinquante-six ans, son talent ne fera plus que décroître. Il en est ainsi de la fleur qui doit produire le fruit; quand le fruit paraît, la fleur se fane, se dessèche et meurt.

Malheureusement, Pérugin devait se survivre; malheureusement, grâce à la facile exécution que lui avaient donnée ses œuvres multipliées, et grâce à la réputation que lui avaient faite ses chefs-d'œuvre, Pérugin devait vingt ans encore aller en décroissant. Mais Pérugin avait trop fait pour que ses dernières productions, si faibles qu'elles fussent, pussent le défaire.

Ses derniers coups de pinceau furent pour une peinture à fresque commencée par son élève Raphaël vingt ans auparavant dans l'église Saint-Sylvestre.

Pierre Pérugin mourut en 1524, survivant ainsi de plus de trois ans à son élève Raphaël, dont il vit grandir la gloire, sans que jamais cette gloire, si éclatante qu'elle fût, parût lui inspirer le moindre sentiment d'envie. Ce fut au château de Fontignano qu'il rendit le dernier soupir, « sans avoir voulu recevoir les sacrements », dit une tradition du pays; ce qui fut cause qu'on l'enterra en terre profane et près d'un chemin : « depuis, dit-on encore, il fut exhumé et déposé dans un lieu plus voisin de l'église, peut-être même dans le cimetière. »

Ce refus des sacrements et cette inhumation en terre profane est fort débattue de nos jours, après avoir longtemps passé pour article de foi. D'abord Vasari, qu'on n'accusera pas de partialité envers le maître de Raphaël, et l'ennemi de Michel-Ange, lequel, dans sa haine des choses calmes, douces et simples, appelle Pérugin *une mâchoire*, Vasari, qui était contemporain du Pérugin, ne raconte pas un mot de toute cette histoire, et dit tout simplement : « Enfin, arrivé à l'âge de soixante-dix-huit ans, Pérugin termina sa carrière au château de la Piève, où il fut honorablement enterré. »

Puis, ne serait-ce pas rêver une trop cruelle opposition entre l'homme et ses œuvres, que de tenir pour libertin, impie et athée celui dans l'esprit duquel le Seigneur avait mis à un si haut degré le sentiment religieux? Est-ce par dérision, qu'en exécutant son propre portrait il écrivit sur cette clef qu'il tient à la main, et qui doit dans sa symbolique espérance lui ouvrir le ciel, cette devise, que l'on peut supposer avoir été la sienne, *Timete Deum* (crains Dieu)? Est-ce enfin l'œuvre d'un homme sans foi, que cette éternelle Madone éternellement reproduite, et chaque fois avec un charme de plus, chaque fois avec un nouveau développement de beauté, un nouveau perfectionnement d'idéalisme; si bien que chez lui la Vierge en est arrivée à n'avoir plus rien de mondain, et à n'appartenir à la terre que par le sentiment de mélancolie qui indique que la créature céleste qu'on a sous les yeux est cependant destinée à souffrir une des plus grandes douleurs humaines, la perte de son enfant? Est-ce enfin par calcul que pendant toute cette longue existence, qui dura plus de trois quarts de siècle et qui compte soixante années successives de productions, pas un seul tableau profane ne sortit des mains de l'artiste; et à quelle époque cela? à l'époque où les Médicis payaient au poids de l'or les scènes mythologiques, qu'ils substituaient peu à peu sur les murailles de leurs palais et jusque sur les parois des hôpitaux, aux sujets sacrés, qui avaient été jusqu'à eux le seul programme sur lequel s'était exercé le pieux pinceau des peintres? Tout au contraire, nous ne trouvons pas dans toute la vie du Pérugin trace d'un seul tableau commandé soit par Laurent, soit par Pierre, soit par Julien, quoiqu'un tableau allégorique, le seul peut-être de ce genre que Pérugin ait exécuté, *le Combat de l'Amour et de la Chasteté*, prouve victorieusement une flexibilité de talent qui, si la voix de sa conscience n'eût été là pour retenir l'artiste, eût pu se plier aux gracieuses compositions de la mythologie grecque.

Mais non, Pérugin était le digne continuateur, au contraire, de ces hommes qui, puisant une partie de leur talent dans la foi, emportèrent avec eux le grand secret de la peinture idéaliste; et il devait clore, avec Francia et frère Bartholomée de Saint-Marc, la liste de ces hommes privilégiés du Seigneur et de la Vierge, dont ils étendaient la religion en reproduisant leurs images.

ALEXANDRE DUMAS.



UNE DISTRIBUTION DE PRIX.

PERSONNAGES :

LUCIEN MONTHOREL, intelligent et religieux.
ABEL DUHEM, bon, spirituel, mais insouciant.
LÉON DE BEAULIEU, studieux par ambition, vain.
TONY, enfant pauvre.
SIMÉON LEFAIVRE, le plus petit de sa classe.
PLUSIEURS ENFANTS, ÉLÈVES DU COLLÉGE DE *.**
LE SUPÉRIEUR DU COLLÉGE.
LE DIRECTEUR.
LE CENSEUR, figurant.
MATTHIEU, jardinier du collége.

DESCRIPTION DES LIEUX.

Au rez-de-chaussée une salle d'étude disposée pour une distribution de prix. Les murs tapissés de dessins et de cartes géographiques. Au fond de la salle deux portes fermées communiquant à d'autres appartements. Au milieu une table couverte d'un tapis. Trois fauteuils derrière la table. Des chaises rangées sur la droite pour les parents des élèves. A gauche la grande porte d'entrée donnant sur les jardins. Près de cette porte des bancs de bois encore les uns sur les autres. Il pleut.

SCÈNE I.

ABEL, LUCIEN, LÉON, SIMÉON, PLUSIEURS ENFANTS.

(Abel entre le premier ; il tient une baguette d'une main et sa casquette de l'autre. Les enfants le suivent.)

ABEL, *secouant sa casquette.* Quelle pluie ! quel orage ! Entrons ici, messieurs ! puisqu'on nous permet d'être un peu ensemble avant la distribution, et que la pluie nous chasse de partout ! il en tombe vraiment à ne pas mettre un maître d'étude à la porte !

Plusieurs enfants rentrent en riant et s'amusent à regarder les dessins suspendus au mur.



ABEL, *regardant autour de lui, et continuant.* Bon ! nous sommes dans la salle des prix ! Ma foi, elle est bien digne de nous servir d'arche de salut pendant l'orage, car elle nous sauve aujourd'hui de tous les déluges. (*Avec emphase.*) O mes vieux livres latins et grecs ! mes atlas et mes

pinsums! déluge universel et quotidien de tous les écoliers! du seuil de cette salle je vous brave et vous défie, car ici finit votre pouvoir. Ne suis-je pas dans l'arche bénie où tout à l'heure on va nous signer deux mois de vacances? deux mois de soleil! quelle bonne sécheresse!

Quelques enfants s'approchent d'Abel en riant.

LUCIEN, *avec douceur.* C'est vrai, deux mois de vacances, deux mois de fêtes et de joyeuses folies! Et cependant quelque chose nous manquera, comme dans tous les bonheurs de ce monde! nous aurons nos familles et notre liberté, mais nous ne serons pas heureux ensemble!... plus d'étude en commun; plus de causeries bruyantes sous les arbres du parc, où tant de projets ambitieux sont confiés au vent qui passe et qui s'en moque; plus d'amis, plus de collége enfin!

ABEL, *vivement.* Merci! passe encore pour les amis, mais je te dispense de me faire suivre d'un collége en vacances, moi!

LÉON, *avec ironie.* Tu n'en uses pourtant guère du collége! et tu ne devrais pas savoir si son régime est nuisible à ton estomac, toi qui vis de confitures et de flânerie.

ABEL. Et de punitions, s'il te plaît! tu n'oublies que ce petit agrément-là! il est vrai qu'il n'est pas de ta connaissance, à toi, la perle des bons écoliers!

LUCIEN, *frappant sur l'épaule d'Abel.* Bien, ami! très-bien! tu rends un compliment pour une injure, et cela te vaudra la force et la grâce de mieux travailler l'année prochaine.

ABEL. Ainsi soit-il! mais j'en doute, vois-tu! c'est plus fort que moi. J'ai beau me dire que je dois apprendre comme les autres tous ces gros livres par cœur; mes yeux suivent les lignes du livre, mais mes oreilles suivent l'oiseau qui chante sur les arbres, ou les pensées qui me passent par la tête, et j'arrive à la fin de la page sans en avoir compris un mot. Que veux-tu que j'y fasse? Je ne demanderais pas mieux d'être bâti autrement, et je me recommande à tes prières, à toi, la sagesse des nations, comme auraient dit nos patriarches s'ils avaient eu l'honneur de te connaître.

LUCIEN, *avec gravité.* Ne te moque pas, Abel, je prierai pour toi. Nous n'aurons même plus que ce moyen d'être encore ensemble; et si tu veux être à genoux tous les soirs, à dix heures, nous pourrons dire que la même pensée nous réunit encore; après la prière, nos âmes pourront causer un peu avant de se quitter; elles se sentiront et s'entendront, comme si toute la France ne nous séparait pas. Est-ce dit?

ABEL, *lui tendant la main.* C'est dit, puisque tu ne me trouves pas trop mauvais pour cela!

LÉON, *s'avançant avec raideur.* Messieurs, sommes-nous ici pour dire nos chapelets? Nous allons recevoir des prix et des couronnes; il me semble que ce sujet de conversation en vaut bien un autre?

ABEL. Pour toi, c'est possible, parce que tu es sûr d'avoir force prix et couronnes; mais moi, par exemple, j'aime tout autant que l'on parle d'autre chose.

PLUSIEURS ENFANTS A LA FOIS. Et nous aussi!

LÉON, *d'un ton dédaigneux.* Oui, je suis sûr d'avoir des prix; mais j'y tiens peu, et pourvu que vous ne me chantiez pas de psaumes, vous pouvez vous entretenir de ce qu'il vous plaira; vous me permettrez seulement de vous écouter à distance.

Léon va se placer majestueusement sur un des fauteuils, tire un petit livre de sa poche et lit.

LE PETIT SIMÉON, *le regardant s'asseoir.* Fait-il ses embarras, ce Léon! parce qu'il a toute la tête de plus que nous.

ABEL, *en riant.* Et tout le cœur de moins!

On rit.

SCÈNE II.

TONY, LES PRÉCÉDENTS.

Tony, pâle, mal vêtu. Il hésite, avance un peu la tête et s'arrête encore sur le seuil de la porte.

ABEL, *l'apercevant et allant à lui.* Qui cherches-tu, camarade?

TONY. *Il fait quelques pas dans la salle et chante d'une voix mal assurée et faible:*

O messieurs, ne me chassez pas,
Je ferai courte ma prière:
Comme vous je suis jeune, hélas!
Mais des parents aident vos pas,
Et moi, je chante pour ma mère. (*Bis.*)

Bien riches vous serez ce soir,
Car chacun aura sa couronne;
Moi, quand j'ai bien fait mon devoir,
Ma mère à peine a du pain noir,
Et je n'ai des prix de personne. (*Bis.*)

Donnez, donnez à l'orphelin,
Vos poches seront plus légères;
Vous courrez mieux sur le chemin
Après les oiseaux du matin;
Moi, je dirai mieux mes prières! (*Bis.*)

Tony a prononcé les dernières paroles de sa chanson d'une voix éteinte; il se laisse tomber sur une chaise. Tous les enfants font un mouvement vers lui.

LUCIEN, *avec bonté.* Qu'as-tu, mon garçon! es-tu malade?

TONY, *abattu.* Oh non! mais c'est bien fait! je chante mal, et vous ne me donnerez rien!

ABEL, *lui donnant sa bourse.* Tiens, voilà ma fortune; mais ne sois pas si triste. Comment veux-tu bien chanter, si ton âme pleure en dedans?

TONY. Si je n'étais pas triste, je ne chanterais pas!

LUCIEN, *s'approchant avec intérêt et lui donnant aussi de l'argent.* Que dis-tu, mon ami? tu ne chanterais pas si tu n'étais point triste? Mais ce sont pourtant le soleil et la joie qui font chanter les oiseaux et les enfants!

TONY. Oui, les oiseaux libres, et les enfants riches; mais les autres? C'est pour appeler sa becquée que l'oiseau chante dans sa cage; et c'est pour vous demander du pain que je suis venu chanter ici!

LUCIEN, *lui prenant la main.* Mon ami, dis-moi, comment se fait-il que ta chanson parle de nos prix?

TONY. Mais, depuis huit jours, je sais que vos vacances arrivent aujourd'hui; je demeure ici près, et on me l'a dit.

ABEL. Cela n'explique pas comment ta chanson se trouve faite pour nous, mon garçon.

TONY. J'allais vous le dire: nous autres, nous sommes trop pauvres pour faire faire des chansons et des compliments tout exprès, lorsque nous avons une fête à souhaiter, une noce à réjouir, ou un baptême à chanter; mais comme le bon Dieu n'a pas voulu pour cela nous empêcher de chanter quand nous en avons l'envie, il a donné à je ne sais qui une bonne idée, celle de faire de petits livres qui coûtent deux sous, et où se trouvent des couplets de fêtes pour toutes les bonnes journées de la vie. Si, par exemple, nous ne trouvons pas tout à fait dans le livre ce que nous voulons dire à nos parents et amis, nous changeons un peu, et ça va tout de même.

ABEL, *l'interrompant.* Bonnes gens, va! faute de richesse pour payer les chansons d'un poëte, les voilà qui inventent

la poésie! ils finiront par inventer l'astronomie faute de pouvoir acheter un almanach!

LUCIEN, *à Abel.* Les hommes seraient peut-être insouciants comme toi, s'ils étaient comme toi indépendants et riches. Dieu fait bien de mettre quelques privations dans leur vie, pour exciter leur activité; cela te manque, Abel.

ABEL. Et je ne m'en plains pas, quoi que tu en dises. Mais laissons finir notre petit chanteur. (*A Tony.*) Tu as donc trouvé ta chanson dans ton livre?

TONY. Pas tout à fait; mais lorsque j'ai été décidé à venir, lorsque j'ai vu que la pluie tombait toujours, et qu'il n'y avait pas moyen de travailler sur les toits, quand j'ai entendu ma mère cette nuit, crier dans un rêve : « Non! c'est impossible! je ne quitterai jamais ma fille, ma pauvre petite; et cependant qu'allons-nous devenir! » Quand j'ai entendu cela, j'ai pensé à vous le dire, à vous parler de mon chagrin, et de votre joie! alors, j'ai pris le petit livre, et j'ai cherché tout ce qui pouvait ressembler à ma peine et à votre fête. Je n'ai pas trouvé dans une seule chanson tout ce qu'il me fallait, mais j'ai pris un peu dans l'une, un peu dans l'autre, et j'ai mis ce que je ne trouvais pas, voilà tout.

ABEL, *étonné.* Comment! tu as fait ta chanson? (*Otant sa casquette, et prenant Tony par la main, aux autres enfants en souriant.*) Messieurs! je vous présente un poëte, et je fais sa recette.

Tous les enfants s'approchent et jettent des sous dans la casquette d'Abel. Tony est tout confus.

ABEL, *à Tony.* Comment te nommes-tu?

TONY. Je m'appelle Antoine, mais ma mère me dit *Tony.*

ABEL. Tony soit. (*A Léon.*) Eh bien! ne donneras-tu rien au petit chanteur, toi, là-bas?

LÉON *vient jeter quelques sous à Tony en haussant les épaules; il le regarde sous le nez, et dit d'un air moqueur.* Pas mal! il chante ses vers et il mendie. Il ne lui manque rien pour être un nouvel Homère : il n'a que les yeux de trop... (*A Tony.*) Mon garçon, je te conseille de devenir aveugle, cela sera plus complet de ressemblance!

ABEL, *irrité.* As-tu bientôt fini tes mauvaises plaisanteries, voyons! (*A Tony.*) Toi, viens ici, je t'aime; dis-nous tout ce que tu souffres, raconte-nous qui tu es, et le premier qui rira de toi... (*Regardant Léon.*) Le premier qui rira de toi, je lui casse ma baguette sur la figure!

LÉON, *avec ironie.* Comme tu prends feu, Abel! C'est sans doute parce que ce mendiant fait des vers comme toi? Tu as là un joli concurrent, je t'en félicite.

ABEL, *un peu troublé.* Qui t'a dit que je faisais des vers?

LÉON, *avec un sourire moqueur.* Bah! le paresseux du collége est toujours poëte, c'est connu!

ABEL, *prenant Léon par le bras et l'attirant à lui.* Eh bien! oui, je fais des vers! Jusqu'à présent, j'en ai eu honte; mais ce petit mendiant vient de me prouver que l'on pouvait nourrir sa mère avec des chansons, et je ne sais pas si Léon, quoi qu'il devienne, pourrait un jour en dire autant!...

LÉON. Il est probable que ma mère n'aura pas besoin de moi pour la nourrir; mais si la tienne est dans ce cas, tu fais bien d'être reconnaissant envers le petit mendiant qui t'enseigne des ressources pour l'avenir.

ABEL, *avec tristesse.* Léon, tu n'étais qu'orgueilleux, mais tu deviens méchant!

LÉON, *impatienté.* Laisse-moi donc tranquille!

Il retourne s'asseoir sur un fauteuil. Pendant qu'Abel et Léon causaient ensemble, Tony a compté les sous que les enfants ont jetés dans sa casquette, et plusieurs fois il a joint les mains avec une douce expression de joie. Lucien et les autres enfants ont écouté Abel et Léon.

ABEL, *à Tony.* Allons, dis-nous ton histoire, mon petit garçon.

Tous les enfants se rangent autour du petit mendiant.

TONY. Je me nomme Tony Ebrard. (*S'interrompant.*) Mais ce sera bien long, messieurs, et vous vous ennuierez!

TOUS LES ENFANTS A LA FOIS. Non! non! dis toujours.

TONY. Eh bien! mon père est mort il y a un an, empoisonné par des drogues dont il se servait pour polir et travailler des bijoux en cuivre. Ma mère était brodeuse alors; mais quand elle eût perdu son bon mari, elle pleura tant et tant, qu'elle ne vit plus clair pendant trois mois! Adieu les jolies broderies! Et plus elle pensait au malheur de ne pouvoir travailler pour nous nourrir, plus aussi elle pleurait et usait ses yeux! Les ouvriers ne devraient jamais avoir de chagrin, puisqu'ils ne peuvent pas pleurer. — J'étais l'aîné de la famille, et j'avais douze ans. A voir pleurer ma mère, j'ai pris du cœur et du courage, et j'ai cherché à gagner quelque chose. Sans profession encore, et voulant tout de suite aider la mère et la petite sœur, je suis allé offrir mes services à des couvreurs et des maçons qui emploient d'ordinaire des gamins pour leur porter sur les toits ou sur les murs, soit de l'eau, soit une planche, soit une brique ou une corde. — J'ai fini par trouver maîtres; et, depuis, je suis toujours occupé; excepté quand il pleut, cependant!

ABEL. Comme j'aimerais la pluie, si j'étais à ta place!

TONY, *souriant tristement.* C'est selon! Si vous aviez une jolie petite sœur qui vous dise : Frère, je suis bien malheureuse! regarde, je n'ai pas de souliers, et je ne puis plus courir et danser, vous maudiriez bien la pluie qui vous empêcherait de gagner les petits souliers.

ABEL. C'est vrai; cependant, sans pluie, les jardiniers et les cultivateurs mourraient de faim. Pourquoi faut-il que ce qui ôte le pain de l'un le donne à l'autre, mon Dieu!

LUCIEN. Ce n'est pas tout à fait nécessaire que le couvreur et le maçon aient faim pendant qu'il pleut : chez moi, dans ma province, les ouvriers sont souvent jardiniers et fermiers, et, quand ils perdent d'un côté, ils gagnent de l'autre.

ABEL. A la bonne heure. Tu entends, Tony, tu peux être jardinier si tu veux, et courir sur les toits tout de même, quand le jardin n'aurait pas besoin de tes bras.

TONY. Oh! je le voudrais bien, mais c'est impossible. Il faut apprendre, être longtemps sans rien gagner, et ma mère est malade!

ABEL. Bien malade?

TONY. Non, mais si faible, si faible, que je la ferais tomber rien qu'en la touchant du doigt. Le mauvais temps la désespère, parce qu'elle sent bien que nous allons manquer de pain. C'est ce qui lui fait rêver toutes les nuits qu'on lui prend ma sœur pour la mettre aux Enfants-Trouvés. Ça me fend le cœur de l'entendre prier et crier en étendant les bras sur le berceau de la petite Péroline, et ce matin, en voyant ramasser beaucoup d'argent par une chanteuse des rues, j'ai résolu de chanter aussi dans les cafés, partout, jusqu'à ce qu'il fasse beau temps pour travailler.

LUCIEN. Mais si tu gagnes plus à chanter, pourquoi ne chanterais-tu pas toujours?

ABEL, *en riant.* A la bonne heure! voilà Lucien, le grave penseur, qui prêche la joie : Vive la joie!

LUCIEN. Je ne prêche rien, Abel, j'interroge.

TONY, *avec dignité.* Je ne chanterai pas, voyez-vous, parce qu'on regarde les chanteurs d'un mauvais œil. Moi, je croyais le contraire : j'étais si reconnaissant envers ces

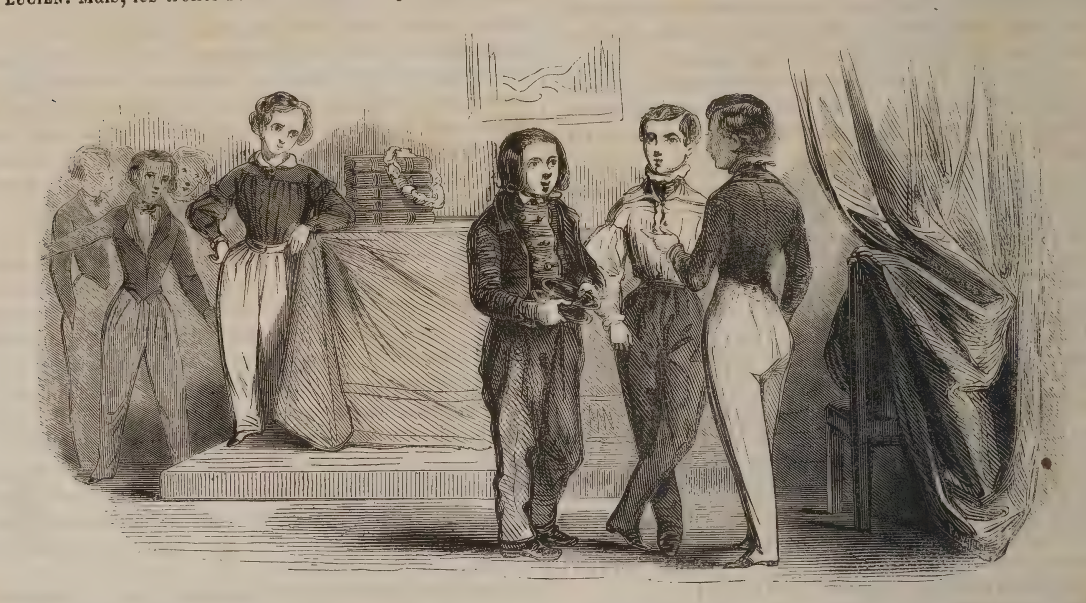
chanteurs des rues qui font de la musique pour le pauvre comme pour le riche! Je me disais : Sans ces braves gens nous n'entendrions jamais une romance, une valse, un concert. Je les regardais comme des bienfaiteurs, et je les respectais. Mais, dans le monde, ce n'est plus cela ; ils ont beau avoir du plaisir à entendre nos chansons, ils nous méprisent! et ceux que nous avons amusés, passent dans la rue sans nous dire : bonjour. Hier j'ai vu une petite fille entrer dans une boutique devant laquelle elle a chanté bien souvent pour égayer la dame du comptoir, et cette dame l'a mise à la porte en lui disant : Va travailler. Oh! le rossignol a bien raison d'aller prendre sa nourriture dans les champs; s'il la demandait à ceux qui l'écoutent, ils lui diraient : Va travailler. Voilà pourquoi je ne chanterai plus quand le soleil reviendra! Je retournerai sur les toits gagner mes trente sous par jour, et personne n'aura le droit de m'appeler fainéant et vagabond!

LUCIEN. Mais, les trente sous ne suffiront pas à toute ta famille, mon pauvre enfant; il faut apprendre un métier plus lucratif, il le faut absolument.

TONY. Hélas oui! je serais bien heureux si je pouvais être teinturier ; mais c'est impossible!

ABEL. Comment, teinturier? qui t'a donné ce goût-là?

TONY. C'est le bon Dieu tout seul! Quand je suis sur les toits, je regarde, je regarde..., et je vois bien des choses! D'abord les campagnes toutes vertes, puis les nuages d'or, d'argent, de feu ou de plomb. Je voudrais bien savoir alors comment le bon Dieu fait toutes ces belles couleurs, et pourquoi elles viennent aux nuages et aux arbres. Il me semble que les teinturiers, qui font aussi des couleurs, doivent savoir tout cela? et je voudrais être teinturier pour faire aussi des couleurs; j'ai entendu dire que les jardiniers pouvaient changer les nuances et les parfums des fleurs avec des teintures. C'est ça qui est beau! faire des fleurs tout seul, les habiller comme on veut! Ah! si j'étais teinturier!



ABEL. Mon garçon, si tu étais teinturier, tu deviendrais chimiste ; n'est-ce pas Lucien?

LUCIEN, *d'un air réfléchi.* C'est possible. Mais que va-t-il faire ce pauvre Tony! Si jeune, il se tuera sur les toits à servir les couvreurs et les maçons, et il tombera malade bientôt! (*A Tony.*) Et tu n'es pas triste de ne pouvoir être teinturier?

TONY. Oh! si, bien triste! Mais que voulez-vous! quand on est pauvre on ne peut pas même choisir sa fatigue et sa tâche. Il ne me reste qu'un espoir.

Il montre ses bras.

LUCIEN. Ils sont bien faibles, tes bras! Quel espoir as-tu donc?

TONY, *péniblement.* J'ai l'espoir qu'ils sont trop faibles pour supporter longtemps...

La voix lui manque; il s'assied.

LUCIEN, *avec émotion et se tournant vers les enfants.* Messieurs, cet enfant ne peut pas mourir ainsi! Messieurs, nous pouvons le sauver, mais par un grand sacrifice. (*Léon lève la tête.*) Tout à l'heure nous aurons des livres et des couronnes ; les livres seront beaux, et, avec le prix qu'ils coûtent, on pourrait payer un apprentissage pour Tony, et nourrir sa mère pendant quelque temps. Qu'en dites-vous, mes amis? nous garderons les couronnes pour nos familles et nous vendrons les livres pour Tony?

TOUS LES ENFANTS A LA FOIS. Oui! oui!

LÉON, *se levant.* Je déclare ne pas entrer dans cet arrangement-là. Pourquoi ne pas demander tout à l'heure de l'argent à vos familles, si vous voulez à toute force que ce petit mendiant ait un métier?

ABEL. Bah! nos familles! avec ça qu'on ne leur en demande pas assez toute l'année, de l'argent! Et puis, n'est-ce pas trop bambin de demander un sou à sa mère pour donner au pauvre. Si nous ne savons pas nous priver de quelque chose pour faire l'aumône, laissons mourir les malheureux! Nos parents n'ont pas besoin de nous pour faire la charité. (*A Lucien.*) Va, c'est une idée d'or que tu as eue là, et quoi qu'en dise Léon, je suis sûr qu'il consent.

LÉON. Pas du tout! je n'ai pas travaillé toute l'année pour ce marmot que je ne connais pas!

ABEL. Tiens! tiens! toi qui t'en souciais si peu de tes prix tout à l'heure, et tu es le premier à les refuser! Allons, Léon, sois raisonnable!

LÉON. Tu en parles fort à ton aise, toi qui n'auras pas de prix.

ABEL, *tressaillant.* C'est vrai! je n'aurai pas de prix! Oh! je donnerais la moitié de ma vie pour avoir travaillé toute l'année! (*A Lucien.*) Tu es bien heureux, toi! tu

auras des livres! Moi, je suis un lâche! je joue et je chante, et quand une bonne action se présente à faire, je n'ai rien à donner, rien! (*Il s'agenouille.*) Mon Dieu, pardonnez-moi, et rendez-moi meilleur!

LUCIEN, *tout attendri.* Mon bon Abel, tu es sauvé! Tu travailleras désormais! Cet enfant pauvre te rend bien riche aujourd'hui. (*Il s'incline.*) Et moi aussi, mon Dieu, je vous remercie! (*Aux autres enfants.*) Eh bien! est-ce convenu, à Tony les livres?

TOUS LES ENFANTS. A Tony les livres!

TONY. Mais, mon Dieu! je serai trop riche!

LUCIEN, *à Tony.* Ecoute, tu resteras sur la porte d'entrée qui sera ouverte pendant la distribution à cause de la chaleur. (*Aux enfants.*) Vous, messieurs, vous ferez passer les prix de main en main jusqu'à Tony, qui pourra les vendre facilement; il y a un libraire ici près. De cette manière, personne ne sera tenté de garder ses prix.

TONY, *tout joyeux.* Oh! ma mère! ma mère!

SIMÉON, *pensif.* C'est peut-être mal, cependant, de donner ses prix? ils nous viennent de ceux qui nous instruisent, ce sont des souvenirs sacrés... Eh, Lucien, (*posant sa main sur sa poitrine*) va! les souvenirs sont là! Et, d'ailleurs, s'il ne nous en coûtait rien, où serait notre mérite?

TOUS LES ENFANTS. Bravo! bravo! à Tony les livres!



LÉON. Je déclare encore que je ne suis point engagé dans votre convention, et que je garde mes prix.

On entend la cloche du collége.

LUCIEN, *tristement.* Pauvre Léon!

ABEL. Rentrons, messieurs; dans une heure nous reviendrons. (*A Tony.*) Toi, reste, ne t'éloigne pas trop. Ta mère ne t'attend pas?

TONY. Non, je lui ai dit que j'allais chercher à travailler, n'importe à quoi; et, ne me voyant pas revenir, elle sera bien contente, parce qu'elle me croira occupé quelque part.

LUCIEN. Alors attends-nous ici.

Les élèves sortent.

SCÈNE III.

TONY, seul.

Mon Dieu, est-ce que c'est bien vrai qu'ils vont me donner tous leurs beaux livres! Je voudrais bien les lire avant de les vendre! Mais, quel bonheur! je vais apprendre un métier, être ouvrier et faire des couleurs comme celles des nuages! (*Apercevant quelqu'un au dehors.*) Voici quelqu'un! si c'était le maître d'école de ce collége, et s'il allait me renvoyer! Cachons-nous vite.

Il se blottit dans un coin et met ses mains sur son visage. Le supérieur entre.

SCÈNE IV.

LE SUPÉRIEUR, TONY, caché.

LE SUPÉRIEUR. Excellents enfants! J'ai tout entendu, j'étais là dans un cabinet. (*Il montre une des portes du fond.*) J'étais là, et j'ai écouté avec bonheur ces jeunes têtes et ces jeunes âmes! Je ne sais vraiment lequel est le meilleur! Léon seul m'afflige! Il a besoin d'une forte leçon pour l'empêcher d'être emporté par son orgueil et son égoïsme, et je la lui donnerai. Mais les autres! comme ils sont généreux! comme le sentiment religieux les élève! Ils sont bien un peu imprudents à la vérité! Si je leur donnais une leçon aussi? (*Réfléchissant un peu.*) C'est cela, sans rien déranger à leurs projets, je vais leur montrer la conséquence d'une bonne action faite à la légère. Tony va recevoir les livres, notre jardinier les achètera, et viendra tout d'un coup dire qu'il a fait arrêter et conduire en prison un petit voleur de livres. De cette manière ils seront punis de leur imprudence, ils trembleront pour leur protégé, et nous verrons si, après l'avoir compromis, ils savent du moins le défendre. (*A Tony, qui est caché.*) Vous ici, mon ami!

TONY, *sortant de son coin et se découvrant les yeux.* (*A part.*) Il m'a donc vu! moi je ne le voyais pas, pourtant! (*Au supérieur.*) Me voilà, monsieur.

LE SUPÉRIEUR. Range un peu ces bancs, et prends cela pour ta peine.

Il lui donne une pièce de monnaie.

TONY, *refusant.* Merci, monsieur le maître, je n'aime pas qu'on me paye pour si peu de chose !

LE SUPÉRIEUR. Mais il me semble que tu mendiais tout à l'heure.

TONY. Je ne dis pas non; mais ce n'est pas la même chose, voyez-vous ! Vous êtes de cette maison, et je l'aime cette maison ! Vous me dites de ranger les bancs pour vos bons petits messieurs, et vous voulez me payer pour cela ! Mais si j'étais riche, je vous payerais, moi, pour pouvoir balayer tous les jours le chemin où vous passez tous !

LE SUPÉRIEUR, *posant sa main sur la tête de Tony.* Toi aussi tu seras un noble enfant.

TONY, *ôtant sa casquette.* Merci, monsieur !

LE SUPÉRIEUR. Allons faire la leçon au jardinier.

Il sort.

SCÈNE V.

TONY, seul, rangeant les bancs.

Ma foi, il fait bien de s'en aller, ce bon monsieur, car un peu plus j'allais tout lui dire ! Il n'aurait peut-être pas été content ? Mais s'il allait gronder les écoliers, quand il apprendra ?... Que faire ? si ces enfants revenaient au moins, pour que je leur dise cela ! Mais au fait, ils y auraient pensé, si cela pouvait être ! C'est qu'ils sont bien sûrs du contraire. Enfin ils ont plus d'esprit que moi, eux qui sont savants ! Tiens, voilà encore quelqu'un qui vient ici !

SCÈNE VI.

TONY, MATTHIEU, jardinier.

MATTHIEU, *entre en riant, et dit à part.* Mais pourquoi donc que M. le supérieur m'a fait libraire aujourd'hui ? Moi, premier jardinier fleuriste du pays, me faire marchand de livres ! C'est insultant, ma parole d'honneur ! mais ça ne me regarde pas ! il faut obéir à la consigne, primo d'abord ! (*A Tony, respectueusement.*) Mon petit monsieur, êtes-vous de ce collége ?

TONY, *à part.* Il s'y connaît, le citoyen. (*A Matthieu.*) Moi, de ce collége ! je suis joliment bâti pour en être ! regardez-moi donc !

MATTHIEU, *branlant la tête.* Dame ! tant pis pour vous ! Je viens voir si ces messieurs ont des vieux livres à me vendre, en partant. Ça leur garnit un peu la bourse, et ça les débarrasse de leurs bouquins. Je vais les attendre un peu ici.

Il s'assied sur un banc.

TONY. Vraiment, vous achetez des livres ? Je ne m'en serais pas douté ! (*A part.*) Il ressemble à un libraire comme je ressemble à un collégien ! Je l'aurais plutôt pris pour un planteur de choux ! mais j'y pense ! (*A Matthieu.*) Puisque vous achetez de vieux livres, vous pouvez bien en acheter de neufs, et je vous en vendrai, si vous voulez.

MATTHIEU, *d'un air étonné.* Vous ! des livres neufs ! où les prendrez-vous ?

TONY. Je les aurai tantôt, et vous les porterai chez vous.

MATTHIEU. Ce n'est pas la peine. Je resterai en dehors ici près, et vous me les apporterez dans la rue, chez le voisin. Je vous payerai de la main à la main et à mesure que vous me les remettrez. Est-ce entendu ?

TONY. Très-entendu, monsieur !

MATTHIEU, *à part.* Voici un collégien, faisons un demi-tour à gauche et marchons leste, car s'il nous reconnaissait, l'affaire ne pourrait plus prendre ! (*A Tony.*) Je vais voir si je trouve les collégiens par ici.

Il sort.

SCÈNE VII.

TONY, seul, et se croisant les bras.

Ma foi, je ne m'en mêle plus ! tout marche comme sur des roulettes !

Abel entre.

SCÈNE VIII.

TONY, ABEL.

TONY. Avez-vous rencontré le marchand de livres ?

ABEL. Non, je me suis échappé pour venir te demander ton adresse. Je veux te revoir avant de partir pour deux mois.

TONY. Vous êtes bien bon ! Je demeure rue Saint-Louis, 20, au cinquième, sous les toits. Mais si vous étiez arrivé un peu plus tôt, vous auriez trouvé ici un homme qui achète les livres, vieux et jeunes.

ABEL. Et tu lui as dit de revenir ?

TONY. Oui, monsieur.

ABEL. Dis-moi mon nom tout court. Va ! tu vaux mieux que moi ! tu chantes pour nourrir ta mère, moi je chante pour la désespérer, car pendant que je m'amuse, les autres gagnent des prix, et je m'en vais toujours les mains vides vers cette bonne mère qui me pardonne toujours !

TONY, *surpris.* Vous chantez aussi, vous ! et qui vous fait vos chansons ? elles doivent être bien belles celles-là ?

ABEL, *à l'oreille de Tony.* C'est moi qui fais aussi mes chansons quelquefois. Mais ne le dis pas ! Tiens, en voilà une ; elle ne vaut pas la tienne de ce matin ; prends-la tout de même, en souvenir de moi ! Je l'ai faite hier après avoir entendu notre professeur nous vanter le bonheur des enfants ! merci, je sortais d'en prendre, par exemple ! Il venait de nous écraser de pinsums, et de nous mettre en retenue. Au lieu de faire les pinsums, chose fort ennuyeuse et que tu as l'honneur et la félicité de ne pas connaître, j'ai fait cette petite pièce, mais je ne l'ai pas même achevée ; prends-la, et finis-la comme tu l'entendras.

TONY, *prenant le papier.* Merci, Abel, merci ! Vous voulez bien que je la lise tout de suite ? parce que si je la lis mal, moi qui ne sais pas trop lire l'écriture, vous m'aiderez.

Il lit.

Est-ce bien vrai, mon Dieu, ce que disent les autres,
Que plus loin dans la vie on est plus malheureux,
Que les plus doux instants, ce sont encor les nôtres,
Que le ciel pour l'enfant est bien plus généreux !

Quoi ! le bonheur n'est pas d'être fort sur la terre ?
Il me semblait pourtant qu'être grand c'était beau,
Que c'était à son gré tout pouvoir et tout faire,
Et voilà que les forts nous vantent le berceau.

Mais ce monde, voyez, est plein de belles choses,
Plein d'immenses trésors dont le fort seul est roi.
Enfant, moi, je n'ai rien, des jouets et des roses,
Encore on me les donne... Et l'heureux serait moi !

Mais qu'est-ce donc, mon Dieu, qu'est-ce donc que la vie ?

TONY. Elle est bien triste aussi, votre chanson ! Il n'y a donc pas que les enfants pauvres qui souffrent ? J'aurais bien voulu le croire pourtant !

ABEL. Grâce à toi, je ne souffrirai plus de l'étude. Mais j'aperçois tout le monde qui vient. Reste à ton poste sur le seuil de la porte, et ne te mets pas en peine, je ferai joliment circuler les livres jusqu'à toi ! Quand tu en auras deux ou trois, tu courras chez ton marchand, puis tu reviendras nous dire combien tu les as vendus et en chercher d'autres, n'est-ce pas ?

TONY. Soyez tranquille !

Abel sort.

SCÈNE IX.

TONY, DES DOMESTIQUES, personnages muets.

Les domestiques apportent des corbeilles de livres et de couronnes. Tony regarde, émerveillé, en essuyant les bancs avec son mouchoir de poche.

TONY, *à part.* A moi tout cela ! Pourvu que le libraire vienne tout à l'heure !

SCÈNE X.

Tony; des parents des élèves entrent par une porte du fond et se placent à droite; les enfants entrent bruyamment par la porte donnant sur les jardins; il se placent sur les bancs. Le supérieur, le directeur et le censeur se placent sur les fauteuils. Une dame voilée est entrée la dernière, accompagnée d'un jeune homme vêtu de noir. Trois fauteuils de velours sont apportés près de la table où sont les livres. On entend de la musique dans la pièce voisine; puis le directeur se lève :

LE DIRECTEUR. Messieurs, nous venons aujourd'hui vous rendre les dépôts chers et précieux que vous nous aviez confiés. Puissent ces enfants, que vous allez retrouver pendant deux mois, vous prouver que nos promesses n'ont pas été vaines, et nos efforts stériles. Nous leur avons souvent parlé de vous ; et leurs cœurs ne se sont point refroidis par l'étude, car le but de leurs travaux a toujours été de plaire à Dieu et à vous, en acquérant des connaissances utiles aux hommes !

Le directeur s'assied. Au moment où le directeur ouvre la liste des noms couronnés, Siméon se tourne vers Léon.

SIMÉON. Voyons, décide-toi; donne tes prix, Léon!

LÉON, *impatienté.* Non ! mille fois non !

ABEL, *à Tony resté sur la porte.* Vois-tu ton libraire ?

TONY, *bas.* Oui ! oui ! Il est à deux pas, sur la porte d'un concierge du voisinage !

Le directeur va lire les noms. Grand silence.

LE DIRECTEUR, *lit.* Prix d'excellence décernés aux élèves qui pendant l'année ont obtenu les meilleures notes pour leur conduite, leurs travaux ou leurs progrès.

Premier prix... (*Tous les enfants regardent Lucien et Léon.*) Premier prix : M. Lucien Monthorel.

Explosion de joie sur les bancs.

Deuxième prix : M. Siméon Lefaivre.

Accessit : M. Léon de Baulieu.

Léon paraît consterné. Lucien et Siméon vont chercher leurs livres et les passent de main en main jusqu'à Abel, qui les donne à Tony. Pendant ce temps, le directeur cherche les autres prix.

LE DIRECTEUR, *lit.* Prix d'instruction religieuse : M. Lucien Monthorel.

Accessit : M. Léon de Beaulieu.

Agitation de surprise parmi les enfants. Tony est allé porter les premiers livres au libraire, et dit un mot à l'oreille d'Abel.

ABEL, *à demi-voix et la main devant la bouche.* Messieurs, Tony revient de chez son acheteur de livres; vendu six francs le *Petit carême de Massillon !* Grâce à ce carême-là, Tony ne jeûnera pas demain !

Les enfants rient.

LE DIRECTEUR. Prix de thème latin. Premier prix : M. Lucien Monthorel.

Deuxième prix : M. Siméon Lefaivre.

Accessit : M. Léon de Beaulieu.

LÉON, *frappant du pied.* Mais c'est un cauchemar ! Je rêve ! C'est impossible !

ABEL, *avec malice, à Léon.* Dis donc, tu pouvais bien t'engager à donner tes prix ! Si tu nous passais tes accessits pour les vendre?

Léon froisse les accessits dans ses mains et ne répond pas. On passe toujours les livres à Tony, qui les porte toujours au marchand.

LE DIRECTEUR, *lit.* Prix de version latine. Premier prix : M. Abel Duhem.

Deuxième prix : M. Lucien Monthorel.

Accessit : M. Léon de Beaulieu.

LÉON, *serrant sa poitrine avec sa main.* Oh ! mais ça ne finira donc pas !

ABEL, *en regardant ses livres.* Moi, un prix! Ah ! mes poëtes latins, vous me deviez bien cela, je vous aime tant!

TONY, *revenant sur le seuil de la porte, bas à Abel.* Vendu trente sous le volume d'*Anquetil.*

ABEL, *en riant.* J'en donnerais bien le double pour ne pas le lire !

Le supérieur se lève.

LE SUPÉRIEUR. Mes enfants, vous venez de recevoir le prix de vos efforts, et vous allez vous reposer un peu de vos études ; mais souvenez-vous que l'homme n'est rien sans le travail. Dans ce monde où la main de l'homme est l'instrument de Dieu, celui qui ne fait rien laisse sa tâche aux autres. C'est un vol qu'il commet ; il leur dérobe tout ce qu'il devrait leur prêter d'aide et de concours dans la vie ! Conservez donc, même en vacances, l'habitude du travail. Il est bon de varier un peu les occupations de l'esprit, et nous vous rendons à vos familles; mais encore une fois, travaillez, travaillez toujours ! soit à vous rendre meilleurs, soit à vous rendre utiles autour de vous ! Que pas une journée ne se passe sans que vous puissiez dire le soir : j'ai fait quelque chose aujourd'hui. « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger », a dit saint Paul, et l'esprit de Dieu était sur ses lèvres !

Tony est visiblement ému. Il tient l'argent des livres dans ses mains, le regarde et sort avec précipitation ; on entend un bruit de voix au dehors. Le supérieur fait un signe, et Matthieu le jardinier entre.

SCÈNE XI.

MATTHIEU, LES PRÉCÉDENTS.

LE SUPÉRIEUR, *à Matthieu.* Qu'est-ce que ce bruit?

MATTHIEU, *ôtant son bonnet, et saluant la compagnie.* Pardon, monsieur, faites excuse : c'est un gendarme qui emmène un petit voleur en prison ; ce petit qu'était là tout à l'heure.

Il montre le seuil de la porte.

TOUS LES ENFANTS AVEC STUPEUR. Tony en prison!

LE SUPÉRIEUR. Qu'a-t-il fait cet enfant?

MATTHIEU. Je vous dis, monsieur, que c'est un vrai voleur ! Je l'ai vu tout pendant la distribution emporter d'ici les livres des élèves, qu'il prenait sans doute, et je l'ai fait arrêter. Voilà.

LUCIEN, *vivement.* Tony en prison ! Et j'en suis cause ! (*Se levant, et s'inclinant devant le supérieur.*) Mon père, punissez-moi, mais faites que Tony soit libre ! Il n'est pas coupable, c'est moi seul qui ai tout fait : j'ai...

ABEL, *l'interrompant.* Non, mon père, ce n'est pas lui seul, c'est nous tous ! Tony est l'unique soutien de sa famille; il a treize ans et pas de profession ; nous avons pensé à lui faire vendre nos prix pour payer un apprentissage, et nourrir sa mère. Voilà tout. Nous avons eu tort de ne pas vous demander conseil, mon père, mais nous avons tous eu tort !

TOUS LES ENFANTS SE LEVANT. C'est vrai !

LÉON, *radieux.* J'ai protesté, moi, contre leur projet jusqu'au dernier moment ! J'en appelle, messieurs, à votre témoignage?

LUCIEN. Oui, mon père, Léon a été le plus raisonnable. Mais les autres n'ont cédé qu'à mes instances; c'est moi seul qu'il faut punir. Pauvre enfant, en prison! Oh! grâce pour lui; je mourrai de douleur si vous le laissez deux jours enfermé loin de sa mère qui l'attend!

Il s'agenouille.

LE SUPÉRIEUR, *avec attendrissement.* Relevez-vous, mon fils bien-aimé; Tony n'est point arrêté.

Un cri de joie s'échappe de tous les bancs.

Non, Tony n'est point arrêté, mais il aurait pu l'être, et subir mille chagrins, grâce à votre imprudente bonté. J'avais entendu, de mon cabinet, votre petit conciliabule, et, vous trouvant un peu légers dans votre manière de faire le bien, j'ai voulu vous en faire connaître les inconvénients. C'est moi qui ai fait racheter vos livres, et, si vos parents le permettent, ils formeront le commencement d'une bibliothèque pour votre collége. De la sorte, tous pourront jouir des prix de chacun, et vous aurez également le mérite du sacrifice. Mais voici votre protégé, d'où vient-il?

SCÈNE XII.

TONY, LES PRÉCÉDENTS.

Il entre en courant; il s'avance tout ému près du supérieur et lui tend de l'argent.

TONY. Monsieur, monsieur, reprenez cet argent, je n'ai plus trouvé l'homme pour racheter les livres.

LE SUPÉRIEUR. Pourquoi voulais-tu racheter ces livres, mon enfant?

TONY. Monsieur, parce que vous venez de dire que celui qui ne travaille pas vole les autres; moi, je n'ai rien fait, et j'allais emporter la récompense du travail des autres! Je n'ai pas voulu! J'ai couru après le marchand, impossible de le retrouver. Je suis bien malheureux!

LUCIEN, *au supérieur.* Mon père, il est bien pauvre, et il voudrait un métier; il vaut mieux que nous tous; aidez-le!

La dame voilée, qui est près de la table, se lève.

LA DAME VOILÉE. Monsieur le supérieur, j'ai apporté un prix de charité chrétienne, me permettez-vous de l'offrir à M. Lucien Monthorel? Me permettez-vous aussi de solliciter pour Tony un an de vos soins, afin de le préparer à une école d'arts et métiers, ou de suivre le doigt de Dieu, dans le choix d'une vocation pour lui? Et pour que sa mère souffre moins en perdant le travail de l'enfant qui l'aidait déjà, voici pour elle.

La dame voilée pose une bourse sur la table.

LE SUPÉRIEUR, *en s'inclinant profondément.* Madame, nous n'avons rien à refuser à votre inépuisable bonté. Cet enfant sera le nôtre.

TONY, *joignant les mains.* Oh! ma mère! Ma mère!

LA DAME VOILÉE *salue, et remet un beau volume à Lucien; puis, se tournant vers Abel:* A l'année prochaine, M. Duhem!

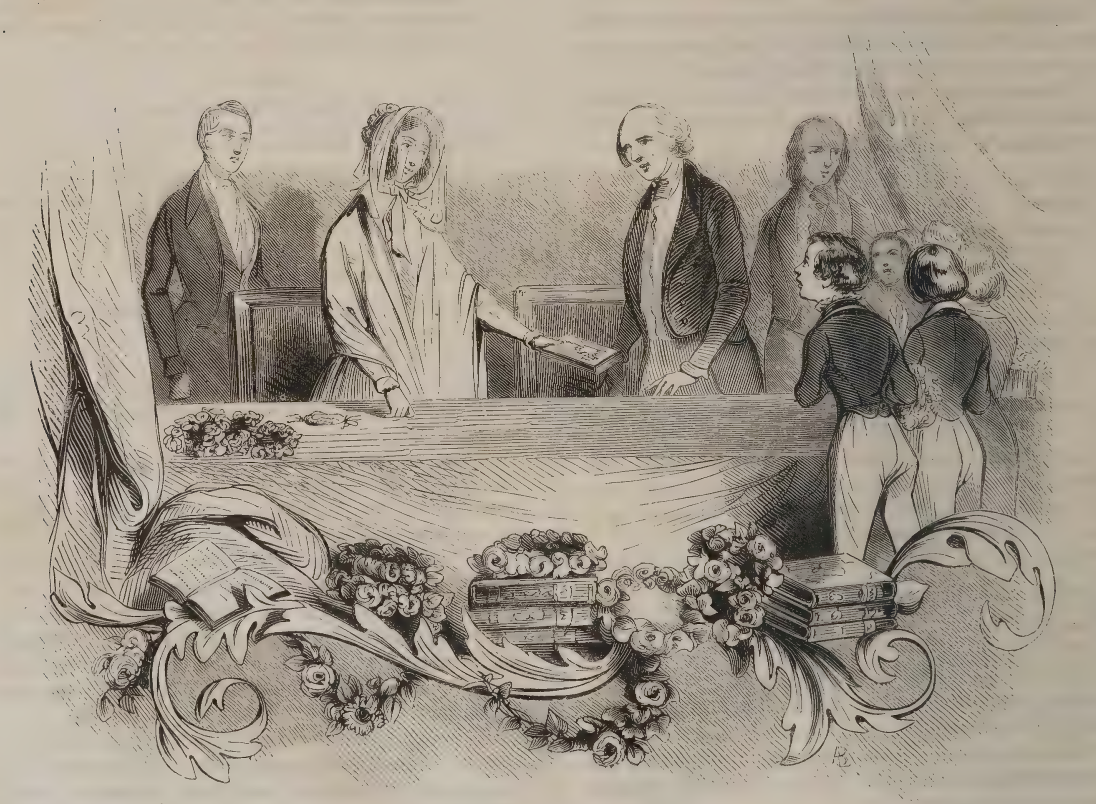
Abel s'incline.

LUCIEN, *lisant tout haut sur la couverture de son livre.* Donné par... (*Il joint les mains.*) La reine!

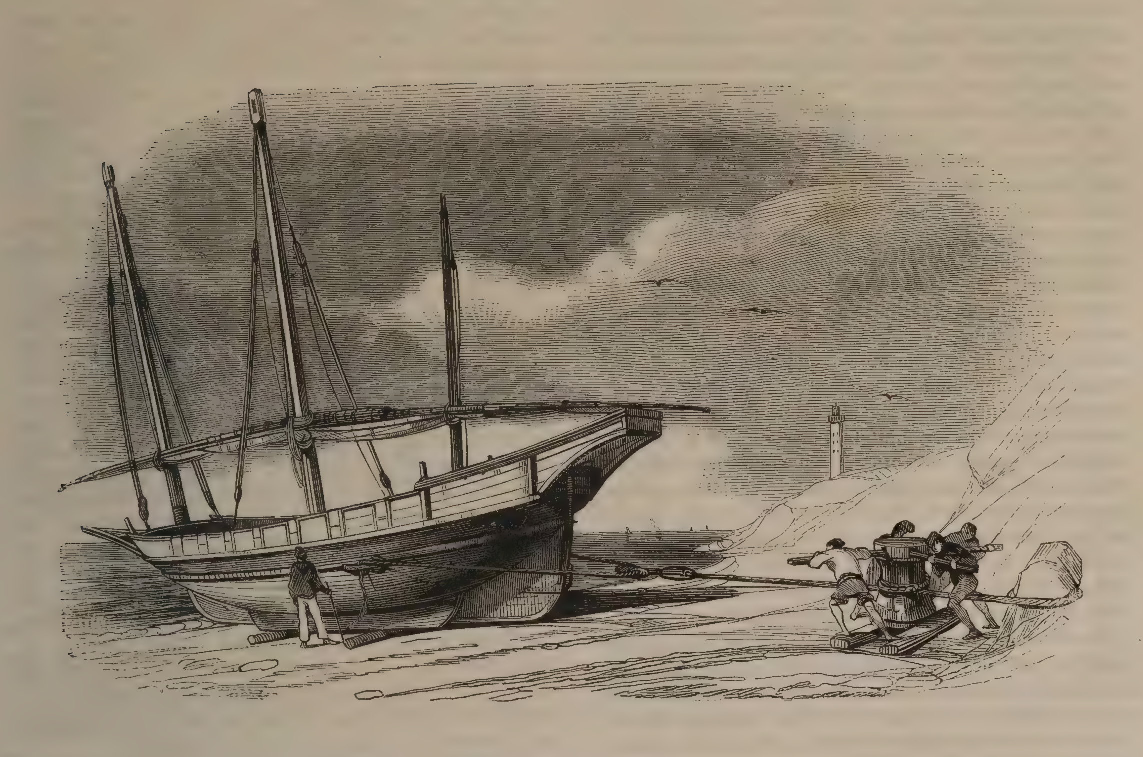
Tout le monde se lève.

LÉON, *repentant.* Oh! je suis un misérable! mais quelle leçon!

Louise CROMBACT.



A BORD D'UN VAISSEAU.(1)



Un navire tiré au sec.

Tout ce qui est antérieur aux joues du navire a reçu le nom d'*éperon*, en mémoire de l'éperon antique, le *rostrum*, dont vous avez vu des représentations autour de la colonne de Duilius, qui est au musée du Capitole; aux colonnes qui, sur la place du Peuple, à Rome, ornent la rampe par laquelle on monte au Pincio; sur le marbre d'Ostia qu'on a placé parmi les marbres du Vatican; enfin sur mille dessins, bas-reliefs ou médailles. L'éperon antique était une arme, celui-ci est un ornement, autrefois très-gracieux, maintenant assez triste. Il se détachait jadis du vaisseau qu'il prolongeait à l'avant; il s'élançait de l'étrave où il était retenu par des pièces de bois ayant des formes arrondies fort élégantes, de riches sculptures et des peintures variées : vous voyez qu'aujourd'hui c'est une pyramide noire, soutenue par des courbes noires, et tout à fait liée aux hanches par la continuation de la muraille qui règne tout autour du bâtiment. Ce nouvel ordre de choses a sans doute des avantages, mais quand j'entends dire que l'éperon ainsi arrangé est plus beau qu'il n'était au dix-septième siècle, mon goût se révolte.

Les noms ne manquèrent pas à cette portion avancée de l'*œuvre morte* du vaisseau, — la partie qui n'est point submergée, par opposition à celle qui est toujours sous l'eau et qu'on appelle l'*œuvre vive*. — On la nomma *bec*, traduction du *rostrum* latin, par lequel on désignait le bec de l'oiseau. On la nomma *cap* ou tête, du latin *caput*; on dit encore : Nous avons le cap au nord, au nord-ouest, etc. On lui donna le nom d'*avantage*, et l'on dit alors : Ce navire a un bel avantage, au lieu de : un bel avant. Enfin on le nomma *poulaine*, parce que sa pointe élancée se redressait, semblable à ces chaussures extravagantes qu'un de nos rois, qui, je pense, ne fut pas surnommé le Sage pour cela seulement, crut devoir interdire à cause de leur exagération (1). Les représentations que nous connaissons des vaisseaux du commencement du dix-septième siècle nous montrent la poulaine ordinairement très-allongée et se recourbant assez haut par l'avant. Une partie de l'avant a retenu le nom de poulaine; ce sont les latrines des mate-

(1) Voir le numéro de mai, page 233, celui de juin, page 274, et celui de juillet, page 309.

(1) Charles V, selon le continuateur de Nangis (année 1365), fit crier par les crieurs publics dans les rues de Paris que défenses étaient faites de porter des poulaines, parce que cela était fort laid et contraire, en quelque sorte, dit l'auteur latin, aux lois de la nature. Ces poulaines étaient les unes directes et recourbées comme des cornes, les autres obliques. Le pape Urbain V les avait interdites. Les statuts de l'ordre de la Couronne d'Épines prescrivent aux religieux de porter des chaussures « sans aucune poulaine quelconque, de Dieu maudite, sur griève peine. » Le concile d'Avignon ne fut pas moins rigoureux, en 1457. Les statuts de la Sainte-Chapelle de Paris déclaraient que les souliers à becs ou à poulaines n'étaient pas décents pour des ecclésiastiques. V. Du Cange, v° *Poulaina*.

lots. La pièce de bois courbée qui, partant de l'étrave ou plutôt d'une autre pièce qui double l'étrave par-devant, et qu'on nomme *taquet de gorgère*, se nomme la *gorgère* ou le *taille-mer*. Quant au nom de *taille-mer*, pas de difficulté; vous voyez, en effet, que c'est cette portion de l'éperon qui fend les flots quand la mer est un peu creuse, quand le navire doit passer au travers des lames soulevées. Mais, que signifie *gorgère?* Je crois que ce mot est, comme *cap*, *joue*, *hanche*, *épaule*, etc., un nom emprunté à une des parties du corps humain ; la gorge est au-dessous de la tête, ainsi dans le vaisseau la gorgère est au-dessous du *cap*. *Gorgère* est, selon moi, une francisation du hollandais *gorgel*, signifiant *gorge*, *gosier*.

A l'extrémité de l'éperon, vous voyez une grande statue blanche qui a l'air d'être à cheval sur le sommet du taille-mer : on nomme cette image la *figure*. Le plus ordinairement cette figure représente le personnage dont le navire porte le nom. Quelquefois, à cette représentation significative, on substitue une figure allégorique, un petit génie tenant un cartouche ; quelquefois aussi on met à sa place un simple écusson, un emblème sans importance. Par économie, on supprima souvent la figure, qui était un véritable objet d'art quand elle sortait de la main ou de l'atelier de Puget. Longtemps on mit la représentation d'un animal à la pointe de l'éperon; aussi cette partie du navire fut-elle nommée le *bestion*. A l'imitation des Anglais et des Hollandais, qui y plaçaient d'ordinaire un lion, nos constructeurs y mirent une figure léonine, et les matelots appelèrent l'éperon : le *lion*. Parmi les bêtes que l'on choisit pour orner la proue des navires, le serpent, appelé en terme de blason *givre* ou *guivre*, du latin *vipera*, vipère, fut un de ceux qu'on y plaça communément : de là le nom de *guibre* qu'a retenu en France le taille-mer ou éperon.

L'avant, comme l'arrière, était encore à la fin du dernier siècle l'orgueil des vaisseaux. Tout ce que le luxe avait imaginé de beaux ornements brillait à la proue aussi bien qu'à la poupe d'un bâtiment royal, d'un vaisseau offert au roi par une province ou par une ville, d'un navire appartenant à un grand seigneur. Le budget n'admet plus ces superfluités que nos marins affectent d'ailleurs de mépriser beaucoup, et qu'ils mépriseront tant que la mode sera aux choses simples.

L'office important de l'éperon est de servir, comme une forte console, de point d'appui au mât couché sur l'avant du navire. Ceci m'amène à vous parler des mâts, des voiles et de leurs vergues, avant que nous mettions le pied sur l'échelle de commandement de l'*Océan*.

VII. — MATS ET VOILES.

— Je vous l'ai dit, je crois, madame, tant que le navire fut petit, un mât, une voile lui suffirent. Vous voyez, naviguant sur cette rade, des bateaux, des tartanes, des barques, à qui il n'en faut pas davantage.

Il est facile à comprendre qu'un grand bateau a besoin de plus d'avirons qu'un petit. Si le canot où nous sommes, par exemple, au lieu de ses huit rameurs vigoureux, avait seulement un homme maniant un petit aviron de chaque main, il perdrait tout de suite la marche rapide qu'il a acquise, sollicité par ces nageurs, qui agissent avec un si bel ensemble : nous ramperions sur l'eau, et nous volons.

Pour les voiles, il en est de même. A de certains moments, quand la tempête mugit, quand le vent furieux soulève la mer et transforme en vallées profondes, en montagnes écumeuses sa surface, si bien unie pendant le calme, une seule voile, et une voile petite, suffit aux plus gros vaisseaux pour *fuir devant le temps*, comme on dit, ou pour *tenir la cape*, c'est-à-dire pour présenter sa tête, son avant, son *cap* au vent oblique qui lui fera faire peu de chemin. Dans le beau temps, il ne peut pas en être de même : la lourde masse du navire a besoin, pour être entraînée, qu'une plus large surface de toile soit ouverte au vent, dont le souffle est modéré. Or, cette surface, il y aurait de grands inconvénients à l'augmenter par l'agrandissement d'une seule voile. Comment, si l'on était surpris par une tourmente subite, par une rafale violente, par une de ces bouffées tempêtueuses qu'on ne peut guère prévoir, et contre la furie desquelles on a peine à se mettre en mesure de salut, comment se débarrasser tout de suite d'une voile démesurément grande? Comment la serrer? comment la faire disparaître complétement en moins de quelques minutes? Et puis, pour cette voile immense, quels agrès ne faudrait-il pas! La pièce de bois qui la supporterait, quelle grandeur il faudrait lui donner! par conséquent, de quel poids elle serait et quelle difficulté on aurait à la manœuvrer!

Au lieu d'une seule voile, présentant la surface désirée, on en a fait plusieurs, dont les surfaces ont offert au vent une étendue égale à celle de la toile qu'on aurait déployée au moyen d'une seule vergue, alors tout est devenu facile : on a augmenté ou diminué la surface selon le besoin ; on a pu manier aisément chaque voile, et les agrès de chacune des pièces de bois auxquelles elles sont attachées. Et puis, les voiles ont été réparties dans la hauteur de la mâture et dans la longueur du navire, selon certains principes, tous déduits de la pratique. Ainsi, l'on a remarqué qu'à de certains moments il est convenable de recueillir le vent qui règne à une certaine hauteur au-dessus de la surface de la mer, et on a imaginé des voiles hautes; on a senti que le navire étant un levier qui tourne autour d'un point placé à peu près au milieu de sa longueur, quand il évolue, on faciliterait son mouvement en mettant aux extrémités de ce levier des voiles employées selon qu'on voudrait contraindre le navire à tourner dans un sens ou dans l'autre ; de là, les voiles de l'avant et celles de l'arrière.

Une voile mise tout à fait à l'arrière du navire, et ouverte au vent oblique, si elle n'est contrebalancée par aucune voile placée à l'avant, force le bâtiment à porter sa tête dans la direction même du vent; le contraire a lieu si une voile est mise à l'avant sans contrepoids à l'arrière. Quand les voiles des deux extrémités fonctionnent ensemble, l'équilibre s'établit, et leur action tend à la progression du navire à peu près dans le sens de la route directe que l'on veut suivre. Tout cela est fort simple, il me semble, et, maintenant que vous êtes avertie, je suis persuadé que vous comprendrez facilement l'effet des voiles sur le vaisseau, quand nous naviguerons tout à l'heure.

Il est bon que je vous montre une voile et tout ce qui sert à la rendre complète et à la manœuvrer. Je prendrai pour exemple une de ces voiles qu'on appelle *carrées*, bien qu'en effet elles ne le soient pas, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le faire remarquer il y a une heure.

Cette surface de toile a la figure d'un *trapèze ;* ces messieurs vous diront, madame, que la géométrie appelle *trapèze* un quadrilatère dont deux côtés seulement sont parallèles. La voile n'est pas faite d'un seul morceau de toile; plusieurs bandes cousues l'une à côté de l'autre la composent. Un ourlet et des bandes appelées *renforts* la consolident tout autour. Cependant les renforts et l'ourlet seraient impuissants contre les efforts auxquels il faut que résiste la toile; on a pensé à donner un complément de solidité à ce système de bandes qui seraient bientôt désunies par le vent ou par la traction des cordes tendant à éten-

dre la voile : ce complément, on l'a trouvé dans l'addition à l'ourlet d'une corde, solide, bien que molle, sur laquelle la voile se fronce légèrement. Cette corde se nomme *ralingue.*

Le mot est français depuis longtemps ; je l'ai trouvé chez un poëte franco-normand du commencement du treizième siècle, le chroniqueur Wace (1) ; il est d'origine germaine et composé de deux mots, dont l'un, *ra*, *raa*, *ræ*, est islandais, allemand, danois, suédois, hollandais, et désigne la pièce de bois à laquelle est attachée la voile dans le sens de sa largeur, pièce que nous nommons *vergue*, du latin *virga*, qui signifie verge, gaule. La petite voile n'eut en effet besoin pour se déployer que d'une gaule d'une médiocre grosseur. La voile a grandi, et la *virga*, en grandissant aussi, a gardé son nom. Vous avez vu cela à propos de la *frégate* et d'autre chose encore. Le second des mots dont est composé *ralingue*, c'est *lik*, *leik*, *lig*, *lyk*, variantes suédoise, allemande, danoise et hollandaise, d'un nom qui me paraît venir du verbe anglo-saxon, *licgan* (2), signifiant *étendre.* La *lik* est en effet la corde étendue à la limite de la surface de la voile ; la *raalik* est la corde qui borde la voile le long de la vergue. Les trois autres cordes, bien qu'elles n'aient rien de commun avec la vergue, ont pris aussi le nom de ralingues. Seulement, les ralingues se distinguent par des dénominations particulières ; ainsi celle qui est véritablement ralingue, celle qui s'étend le long de la vergue, se nomme la *têtière*, c'est-à-dire qui est à la tête de la voile ; on l'appelle aussi *ralingue d'envergure.* C'est là une espèce de battologie, et je suis certain que M. Édouard, en sa qualité de rhétoricien, l'a remarqué déjà. Cette dénomination contient une répétition du même sens : l'*envergure* est la longueur du côté de la voile qui s'étend le long de la vergue, et vous savez ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire du *lik* et du *raa*. Les ralingues qui bordent les deux côtés non parallèles de la voile sont désignées par le nom de *ralingues de chute*, parce qu'elles tombent de la vergue aux angles inférieurs de la voile, parce qu'elles bordent les côtés verticaux ou à peu près verticaux de la voile, qu'on appelle *chute de la voile.* Quant à la ralingue qui garnit le côté opposé à l'envergure, on la nomme *ralingue de fond*, ou *ralingue de bordure.* Le *fond* de la voile est comme le *fond* de toutes choses, sa partie inférieure, celle d'ailleurs qui, dans l'ancienne coupe des voiles, était un véritable sac, et, comme on le disait alors, une *bourse ;* or bourse et sac entraînent naturellement avec eux l'idée de fond.

Le coin de la voile a reçu en France le nom de *point :* c'est le *point* d'attache des cordages qui doit aider à étendre la voile ; c'est la *pointe*, l'angle de la voile, et ces messieurs n'ont pas oublié que le latin *punctum* désigne à la fois la pointe et le point (3). Pour ouvrir la voile au vent qui devait faire effort sur sa surface, il fallait à chacun de ses coins inférieurs attacher une corde ; cette corde, que vous voyez

(1) « Por le vent as trefs coillir,
« Font les lisproz avant tenir,
« Et bien fermer as raalinges. »
Wace, *Roman de Brut.*

(2) V. mon *Archéologie navale*, t. I, p. 171.

(3) Les Italiens appellent aussi le point de la voile *punto*, mais ils ont un autre nom pour désigner ce coin où la ralingue se recourbe; ils l'appellent *bugna*, c'est-à-dire, bosse, à peu près comme les Anglais qui le nomment *clue* ou *clew* (*cliou*), ce qui signifie pelote, masse. Les Allemands, les Hollandais et les Danois nomment ce coin *horn* (corne). Les Danois le comparent assez étrangement à la gorge, au sein, et disent *barm.* Quant aux Espagnols et aux Portugais, pour eux, le *point* est devenu *poing* (*puno*, *punho*), ils ont comparé ce coin de la voile auquel sont attachées plusieurs cordes, plusieurs poulies, à une main fermée qui tient énergiquement ces objets divers.

très-bien à la voile du canot qui nous porte, on l'a nommée *écoute. Écoute* n'a rien de commun avec *écouter.* Très-probablement ce mot vient de l'anglo-saxon *sceotan* (skeotann), qui signifie *déployer* (1) ; il était déjà dans la langue maritime française au douzième siècle (2). Quand la voile n'est pas grande, et c'est le cas de celle du canot où nous sommes, l'écoute est simple ; dans le cas contraire, l'écoute passe dans une poulie fixée au point de la voile : c'est le cas de presque toutes les écoutes d'un vaisseau.

S'il faut des cordes pour étendre la voile, pour la *border*, ou étendre son bord inférieur, il en faut aussi pour la reployer, pour la rapporter vers la vergue où elle doit être recueillie. Celles-ci se nomment des *cargues. Cargue* vient du bas-latin *cargare*, ou *caricare*, charger. Quand on veut replier la voile sur elle-même, on fait effort sur cette corde, on élève la toile qui est à l'extrémité comme un fardeau, comme une charge.

On a distribué les cargues à différents points des ralingues de chute et de fond, afin que la toile retroussée le fût plus complétement et laissât moins de prise au vent, et l'on a eu des *cargues points*, des *cargues fonds* et des *cargues boulines.*

Ces dernières ont été placées à l'endroit de la ralingue verticale où est fixée une corde dont la fonction est d'ouvrir la voile au vent oblique. Cette corde va naturellement de la voile à l'avant du navire, et c'est de là que lui vient son nom de *bouline*, francisation du mot composé anglais *bow-line*, ou du hollandais *boeg-lijn*, signifiant la corde (*line*, *lijn*) de l'avant (*bow*, *boeg*). *Bouline* était un mot usité chez les marins français ou normands en même temps que *ralingue* et *écoute* (3).

Lorsque le vent est assez fort pour qu'il soit dangereux de garder la voile indispensable pendant le beau temps, mais aussi lorsqu'on ne veut pas plier tout à fait cette voile parce qu'il importe de ne pas discontinuer sa route, il faut nécessairement opérer sur la surface de la toile et la diminuer. On parvient à ce résultat en repliant sur elle-même une partie de la toile, ce qu'on appelle *prendre un ris.*

Vous voyez, à la voile de notre canot, une bande de toile cousue à la partie inférieure et percée de trous dans lesquels passent des cordelettes ; cette bande, ces trous et ces petites cordes, vous les retrouvez dans la partie supérieure de la voile du vaisseau dont j'ai l'honneur de vous dire la constitution. Vous remarquez qu'à cette voile il n'y a pas qu'une seule bande, mais trois. Vous comprenez que si l'on attache les cordes passant par les trous de la première bande autour de la vergue, on diminue la voile active, si je puis dire ainsi, de tout ce qui, dans l'état actuel des choses, se trouve entre la ralingue et la bande trouée. Si on attache de même les cordes de la seconde bande, on diminue plus encore la voile, et davantage si on attache celles de la troisième. Au premier cas, on prend un ris, on en prend deux dans le second cas, et trois dans le dernier. Vous me demanderez, madame, ce que c'est que ce mot *ris*, qui n'a d'analogie ni avec le *ris*, sourire, ni avec la graminée que vous avez mangée si peu cuite en Italie. *Ris* signifie *pli*, *ride.* Je serais tenté de le faire venir du

(1) Je crois cela d'autant plus que, dans un petit glossaire nautique latin et anglo-saxon du X[e] siècle, je trouve l'*écoute* nommée *sceata* (skéata), qui paraît en relation intime avec *sceotan.* V. *Archéol. navale*, t. I, p. 164.

(2) « Estroins firment et *escutes*,
« Et faut tendre les cordes tutes. »
Roman de Brut.

(3) « Buelines sachent et halent. »
Roman de Brut.

vieil italien *rizza* (1), qui a les significations que je viens de vous dire, si je ne voyais toutes les langues du Nord avoir le mot *reef* (*rif*), et surtout si, au treizième siècle, le poëte Wace ne s'était pas servi du mot *ris* (2), ce qui me fait croire que le mot appartient par sa racine à la famille germaine (3). Quoi qu'il en soit, l'usage de prendre des ris est ancien : un monument intéressant, le sceau de la ville de La Rochelle, qui est du treizième siècle comme le poëme de Wace, nous montre une barque ayant une voile avec trois bandes de ris.

Les cordelettes, les tresses qui servent à prendre des ris, à *riser* la voile, s'appellent *garcettes*. Il est difficile de trouver l'origine de ce mot, avec lequel l'anglais *gasket* n'est pas sans analogie euphonique. *Gasket*, qui désigne la garcette, est isolé dans la langue anglaise; il me semble que c'est une corruption de notre terme français qui pourrait bien venir de *garsette*, mot par lequel, au moyen âge, on désignait les mèches ou tresses de cheveux qui garnissaient le front des hommes. Les trous par lesquels passent les garcettes, retenues de chaque côté de l'ouverture par un nœud, sont nommés *œils de ris*, et aussi *œils de pie*. Je ne vois pas ce qu'est venue faire la pie en cette affaire.

Des attaches fixent la voile à la vergue; elles ont le nom de *rabans d'envergure*. *Raban* vient du saxon *rap*, corde, et *bœnd*, lien. C'est la corde qui lie, qui entoure. Quand on plie la voile, qu'on la serre, c'est contre la vergue qu'on en étend la toile; étendue ainsi, on la lie avec un raban qui prend le nom de *raban de ferlage*. *Ferler*, c'est serser, recueillir et mettre à l'abri. Je ne sais si le français a donné à l'anglais *furl*, ou si, au contraire, il tient *ferler* de l'anglais *furl*; tant il y a que ces deux langues ont seules des termes analogues pour désigner l'opération dont je viens de vous parler (4).

Maintenant que vous connaissez bien la voile, que vous savez comment on l'étend et on la replie, comment on diminue sa surface, et comment on la soustrait complétement à l'action du vent en la serrant, vous allez voir de quelle manière on la monte et on l'abaisse, par quel moyen on la fait tourner à droite ou à gauche pour la présenter au souffle qui doit la remplir, par quel cordage elle est retenue au mât autour duquel elle tourne.

Vous pouvez remarquer au mât de notre embarcation un cercle de fer monté au sommet du mât par une corde et portant la vergue qui y est suspendue par un crochet; quelque chose d'analogue est organisé pour les voiles du vaisseau. Au lieu du cercle de fer, un cercle de corde retient la vergue au mât. Cette corde circulaire, pour qu'elle glisse plus aisément, est garnie d'un certain nombre de boules ou pommes de bois et de petites barres verticales. On appelle ce système de sphères et de corde un *racage*.

Le mot vient du saxon *raca*, *racca* ou *hraca*, signifiant *col*; le racage est proprement la cravatte du mât, le collier qui retient la vergue. Les *vergues basses*, ainsi appelées de leur position par rapport aux autres, et parce qu'elles portent les voiles hissées au sommet des mâts inférieurs ou *bas-mâts*, n'ont plus de racages composés de cordes et de boules de bois, mais de cordes seulement, disposées de telle façon qu'on puisse les serrer à volonté. Ces cordes ont pris le nom de *drosses de racage*.

Drosse est corrompu de *trosse*, qu'on trouve dans les marchés passés à Gênes pour le loyer des navires qui portèrent saint Louis à Tunis. Vous voyez, madame, que ce mot, comme beaucoup de ceux que je vous ai cités déjà, ont cours depuis assez longtemps. Au moyen âge, on appelait la trosse *chapelet* (1); remarquez que le *racage* dont je vous disais à l'instant la composition, est un chapelet véritable, composé de grains enfilés à une corde; cela est si vrai, que les Italiens appellent les pommes de racage *pater nostri*, et nos Provençaux *patrè*. La *trosse* ne différait donc pas du *racage*; *drosse de racage*, comme nous disons, est donc une locution vicieuse, autorisée par l'usage, qui est la loi en toutes choses. Au treizième siècle, quand la *trosse* retenait la vergue au bas-mât, il y avait de bonnes raisons pour qu'elle fût un chapelet, comme le *racage* de nos vergues hautes, c'est que le mât était d'une seule pièce, uni à sa surface, et qu'on descendait les voiles quand il fallait prendre des ris ou quand on voulait aller à *sec de voiles*, c'est-à-dire sans voiles.

Pour faire monter ou descendre la voile, on attache la vergue à une corde qui passe dans la tête du mât sur une poulie, ou dans une poulie suspendue à la tête de ce mât. Cette corde, quand elle est simple, et jamais elle ne peut l'être que pour de petites voiles, s'appelle *drisse*, de l'italien *drizzare*, dresser. On la nommait autrefois *issas*, aussi de l'italien *issare*. Quand la drisse est composée, la corde qui est immédiatement attachée à la vergue se nomme l'*itague*, du saxon *under*, signifiant *dessous*. L'itague, qui s'appelait jadis *hutague*, sert à descendre et à monter la vergue; de là son nom, si éloigné par la corruption de la racine saxonne à laquelle on doit le rapporter (2). L'itague est fixée par une moufle, système de poulies et de cordons, appelé *palan* par nos marins, qui ont ainsi francisé le *paranco* ou *palanco* usité à Gênes au treizième siècle, et venu sans doute du grec *phalanx*, par une analogie moins lointaine qu'elle ne paraît l'être entre les poulies qui soulèvent des poids et les rouleaux qui aident à déplacer des fardeaux, à mettre des navires à la mer. M. Édouard, qui est meilleur grec que moi, me dira tantôt si cette étymologie de *palanco* — je n'en imagine pas d'autre — est admissible. Quant au *phalanx* lui-même, appelé maintenant *palata* par les Génois, vous l'avez vu en exercice sur toute la côte d'Italie, où l'on tire les navires à sec au moyen de rouleaux.

Entre les drisses et les itagues qui les élèvent et les abaissent, les basses vergues ont une corde très-forte ou même une chaîne pour les supporter; c'est ce qu'on nomme *suspente* de basse vergue. Pour tourner à droite ou à gauche, selon le besoin, toutes les vergues qu'on ne saurait toujours tenir dans une position parallèle à la largeur du navire, parce que le vent n'est pas toujours en poupe, on a imaginé de fixer à chacune de leurs extrémités un cordage allant à l'avant ou à l'arrière du bâtiment. On l'appelle *bras*. Pourquoi? Le voici, je pense. Le mât a été comparé à un corps humain; il a un *pied*, une *tête*; la vergue représente la largeur de ses épaules, et les cordes qui agissent à ses extrémités représentent ses bras. Il en est à peu près de même dans une *ancre*. Les deux branches recourbées, dont la fonction est de saisir la terre, sont appelés *bras*; ils sont soudés à une *verge* de fer que l'on compare au

(1) V. le *Dict. de Duez* (1674).

(2) « A tous ris curent et à treis. » (Courent avec deux ou trois ris). V. *Archéol. nav.*, t. I, p. 171-180.

(3) Le savant M. Webster hésite à se prononcer sur l'origine réelle de l'angl. *reef* (rif); il dit que si ce mot peut être rapporté au mot *rivi*, son sens primitif est division; mais que, si on le fait venir du welche *rhevu*, il signifie pli. C'est, selon moi, à cette dernière origine qu'il faut rapporter le terme dont se servent les marins anglais, hollandais, allemands, suédois et danois, et dont fort probablement les mariniers normands du XII[e] siècle firent le mot *ris*.

(4) *Furl* ne serait-il pas une corruption du saxon *for*, pour, et *leccgan*, mettre en ordre, placer, d'où l'anglais a tiré *lay*, serrer, mettre à l'abri?

(1) V. Don Carpentier, suppément à Du Cange, art. *Trossa*, 2.

(2) Je l'ai démontré p. 186, t. I de l'*Archéol. nav.*

corps, et l'endroit de la soudure s'appelle le *col*, le *collet*, par analogie avec le cou, voisin des clavicules et des omoplates. Quant au triangle de fer qui entre dans le fond de la mer, nous lui avons donné le nom de *patte*; les Allemands et les Hollandais le nomment *main* (*hand*).

Les vergues ont besoin d'être soutenues à leurs extrémités, que les efforts des ralingues, quand le vent enfle les voiles, font plier et pourraient rompre; on les a munies de cordes allant des bouts des vergues à la tête des mâts qui les portent: ces cordes sont les *balancines*. On les appelle ainsi, parce qu'elles tiennent la vergue en équilibre comme le fléau d'une balance, parce qu'elles la consolident contre



A. Bas mât avec son chouquet, sa hune, ses haubans, ses étais et sa vague.
B. Voile carrée, enverguée et garnie.
C. Perroquet de Beaupré (XVIIIe siècle.)
D. Une ancre.

le roulis, le balancement du navire. Au seizième siècle, la balancine se nommait en France *valencine* (1); c'était une forme gascone ou espagnole.

Vous savez maintenant, madame, tout ce qui constitue la voile, ce qui sert à la manœuvrer, ce qui porte la vergue et lui donne le mouvement. Le nombre des voiles est grand sur un vaisseau; je vous demande la permission de ne vous en dire les noms qu'après vous avoir parlé des mâts.

Mât, qu'on écrivait autrefois avec raison *mast*, vient de *mœst*, mot par lequel les Saxons désignaient l'arbre qui portait la voile et transmettait au navire l'action exercée sur elle par le vent. Le mât peut être d'un seul *brin*, c'est-à-dire d'une pièce. Un arbre dégrossi, aminci selon de certaines règles, et poli dans toute sa longueur pour que le

(1) V. MS. de la Bibl. roy., n° 6469-3, fol 39. — Rabelais dit *Valentiane*.

racage de la vergue glisse aisément le long de sa surface, devient ce mât-là. Quand le mât doit être si gros qu'aucun sapin ne pourrait suffire à son diamètre, on le compose de plusieurs pièces réunies; alors il prend le nom de *mât d'assemblage*. Une longue *mèche* quadrangulaire, de plusieurs pièces, est recouverte de pièces arrondies par une de leurs faces, et ainsi se forme le cylindre volumineux qu'on veut obtenir. Pour que ces pièces diverses soient solidement attachées ensemble, on les maintient avec des chevilles, puis on les entoure de cercles de fer. Vous voyez, au-dessous de la vergue basse, une pièce de bois tenue par des ligatures de corde au mât qu'elle embrasse par devant, mais non pas dans toute sa longueur; c'est une *jumelle*. Cette dénomination est excellente, car *jumelle* ou, comme on disait *gemelle*, vient de l'italien *gemello*, gémeau, venu lui-même du latin *geminare*, doubler. Les ligatures de corde qui retiennent la jumelle, s'appellent *roustures*. *Rousture* vient probablement du hollandais *rustlyn*, mot composé de *lyn*, corde, et *rust*, repos; c'est une corde immobile, passive, au repos. Pas si mal nommé, n'est-ce pas, madame?

Le mât a un *pied* qui se place dans un réceptacle appelé *emplanture*, du français *implanter*: *plantare in*, monsieur Édouard; *in plantare*, madame. Le sommet de ce mât se nomme *tête* ou *ton*. *Ton* est une corruption du hollandais et de l'anglais *top*, qui signifie *sommet*. Le *top* du mât, dans la bouche de nos matelots, est aisément devenu le *ton*. Voilà comment toutes les langues ont fait la plupart de leurs homonymes.

Le besoin de la défense et de l'attaque, autant que celui de se garder contre les surprises, fit établir au sommet du mât une sorte de niche, devenue plus tard une plate-forme, et appelée aujourd'hui, en France, *hune*. La forme de ce petit réduit fut longtemps celle d'un vase rond, assez semblable au vase médicis qui est fort connu de vous. Le mât des navires de guerre égyptiens en était pourvu, et l'on voit ce vase dans les sculptures navales de Thèbes (1). Les Grecs et, après eux, les Latins, donnèrent à cette espèce de guérite, ouverte par en haut, le nom du vase auquel elle ressemblait, et leur mât porta le *carchesion*. *Hune* et *carchesion* n'ont rien de commun, à moins que dans *hune* on ne veuille voir le mot saxon *huna*, qui désigne une sorte de vase; mais cette étymologie ne saurait nous satisfaire, surtout quand nous voyons le mot *hun* dans un glossaire saxon du dixième siècle et que nous le trouvons dans un dictionnaire islandais, avec la signification de *tête d'un bâton*, *sommet d'un mât*. Cependant, il y a là une difficulté: *hun* paraît isolé dans l'islandais et semble une importation d'une autre langue. Dans l'excellent dictionnaire anglo-saxon de Bosworth, on ne retrouve pas *hun* avec un sens qui se rapporte au navire; il pourrait donc être une corruption d'un autre mot. Mais quel serait le mot corrompu? peut-être est-ce le verbe saxon *hon*, suspendre. Ce qui prêterait de la vraisemblance à cette origine, c'est qu'au moyen âge, à l'époque des incursions des Normands, ces navigateurs suspendaient, hissaient à la tête des mâts de leurs navires des caisses ouvertes par en haut, qui faisaient l'office de petits châteaux pour le jet des pierres, des flèches et des autres projectiles. Vous voyez, madame, que la question est loin d'être décidée; je ne sais si le hasard me fournira jamais le moyen de la résoudre autrement que par des conjectures.

Tout mât a besoin d'appui; ceux qu'il emprunte à son emplanture et aux ponts qu'il traverse sont insuffisants. Il faut encore qu'il en trouve de l'un et de l'autre côté, en avant et en arrière. Les gros cordages, que vous appelez sans doute des échelles, parce qu'en effet elles portent des échelons de corde, sont les appuis latéraux du mât; quelques-uns lui donnent le moyen de résister aux efforts de la la voile qui tend à le faire tomber sur l'avant. Ces cordages, qui sont fixes et que, pour cette raison, on appelle les *manœuvres dormantes*, sont nommées *haubans*, de l'allemand *hauptband*, la corde ou le bandeau de la tête. Ils embrassent le mât à sa tête comme une couronne; ils descendent aux deux côtés du navire, où ils se fixent à des pièces de bois dont le devoir est de les écarter du bâtiment, afin que l'angle sous lequel ils s'écartent de la verticale soit plus grand et que leur résistance soit plus efficace. Ces pièces de bois s'appellent *porte-haubans*.

Les haubans sont armés à leur partie inférieure d'une pièce de bois qui a la forme d'une sphère aplatie, et qui, dans son épaisseur, est percée de trois trous; on la nomme *cap de mouton*, sans doute parce qu'autrefois la façon de ce bloc se rapprochait de la tête décharnée du mouton. Un bloc pareil à celui autour duquel s'attache le bas du hauban est fixé au porte-hauban par une bande ou *latte* de fer dont la queue tient à de grandes mailles, dont la dernière est fixée au flanc du navire. Les mailles portent le nom de *chaînes de haubans*. Vous voyez fort bien cette organisation qui se comprend tout de suite. Une corde passée dans les trous des deux caps de mouton correspondants, sert à raidir le hauban; elle se nomme *ride*; ces messieurs ont déjà deviné que le mot vient du latin *rigere*, être raide. Quant aux échelons des haubans, nos marins les ont nommés *enfléchures*, par un trope assez hardi qui compare le hauban à la flèche sur la corde de l'arc.

Quand un seul mât fut jugé insuffisant sur un grand navire, une seule voile hissée à un mât vint à ne plus suffire non plus. On avait multiplié les mâts simples, on multiplia les voiles sur un seul point de la longueur du bâtiment devenu grand, c'est-à-dire que sur les mâts inférieurs on en éleva d'autres: d'abord un, puis un second, puis un troisième et un quatrième. Le mât monté sur le bas-mât prit le nom de la hune; on l'appela le *mât de hune*; celui qu'on guinda au-dessus du mât de hune reçut le nom de *perroquet*.

— Nom singulier et qui m'a souvent étonné, dit à ce moment M. Édouard. Pourquoi avoir donné à un mât le nom d'un oiseau, et celui de perroquet préférablement à tout autre? Quel rapport avez-vous pu trouver entre l'oiseau parleur et un arbre façonné en mât?

— Parce que je n'en ai pu trouver aucun, mon jeune ami, j'ai pensé qu'au quinzième siècle, — car c'est vers cette époque-là que se reporte, je crois, le premier usage de cette voile, — on avait nommé le mât nouvellement enté sur le mât de hune d'un nom qui avait assez d'analogie avec celui du papaguai, pour que les marins, grands corrupteurs de mots, l'aient pu transformer en perroquet. Mais quel est ce nom? je l'ignore. Je l'ai beaucoup cherché, sans arriver à un résultat qui dût satisfaire ni moi ni personne. Ne voyant point de mots dans les langues vulgaires que les matelots aient pu défigurer pour en faire cet homonyme du nom d'un oiseau, je me suis demandé si la voile ajoutée à la voilure ancienne pour en augmenter la surface avait pu être nommée par les érudits, qui avaient alors beaucoup d'action sur le langage, d'un mot venant du grec qui signifie *j'augmente*. Ce mot est *parauxo* (παραύξω), n'est-ce pas, monsieur Édouard? *Parectéino* signifiant *j'allonge*, m'a paru aussi pouvoir être le verbe dont les gens de mer auraient tiré *perroquet*; enfin je suis allé, — voyez jusqu'où peut pousser le désespoir, — je suis

(1) V. t. I, de l'*Archéol. navale*, Mémoire nº 1, *sur les navires des Égyptiens*.

allé, comme aurait fait le trop ingénieux Ménage et ses imitateurs peu sensés, jusqu'à composer le mot *para-oketos* (παρα-οχετος), *oketos* exprimant poétiquement l'idée de ressource, et le perroquet étant une voile dont on se sert comme d'un auxiliaire quand la surface des voiles basses, augmentée de celle des voiles de hune, est insuffisante.

Vous entendez bien que je suis loin de soutenir que *para-oketos*, *parectéïno* ou *parauxo*, soit, en effet, l'étymologie de perroquet; je n'affirme rien, je propose seulement un doute. Ménage n'aurait pas cette bonhomie, lui qui dit le plus gaillardement du monde et sans rire, que l'oiseau nommé perroquet est ainsi appelé de *perrot*, diminutif de Pierre. Et savez-vous sur quoi il fonde cette découverte? sur cette belle raison que l'âne est appelé Martin, la pie, Margot, etc. Ce qu'il y a de bon, c'est que le savant étymologiste ne paraît pas avoir soupçonné que perroquet peut bien n'être qu'une transformation de *papaguai*, nom que les perroquets ont porté pendant des siècles en France, avant que quelqu'un s'avisât de le travestir en *père gai* et *perroquet* (1). Au lieu de proposer cette étymologie si vraisemblable, Ménage aima mieux faire de perroquet un diminutif de Pierre, et donner par fantaisie un nom d'homme à un oiseau qui, presque partout, s'appelle papegai, papagallo, papagaio, etc. Les savants ont de singulières fantaisies; il semble qu'en général ils aient horreur du simple et du probable; ils vont chercher bien loin ce qui est tout près d'eux; ils aiment à s'égarer, mais il leur arrive trop souvent d'oublier le fil sauveur avant de se lancer intrépidement dans le labyrinthe.

Quoi qu'il en soit de la raison qui fit donner à un mât et à une voile le nom de perroquet, ce mât et sa voile existent; mais ce n'est pas tout : les grands navires guindent encore au-dessus du perroquet un mât plus petit qu'on a nommé mât de *cacatois*; vous voyez que c'est une variété du perroquet. Le perroquet donné et adopté, on ne voulut pas s'arrêter là, et l'on poussa la singularité jusqu'au bout; on eut des cacatois et une *perruche*, et puis un *cacatois de perruche*, c'est-à-dire un cacatois sur la perruche.

Vous voyez comment sont disposés ces mâts au-dessus du mât principal; sur les mâts supérieurs à celui-ci, les autres sont placés de même. Retenez maintenant les noms de tous ces mâts divers; vous ne ferez pas mal, monsieur Édouard, de les écrire pour ne pas les oublier. Cependant vous allez voir qu'à peu de chose près les nomenclatures se répètent, et qu'il n'est pas difficile de se faire une mnémonique à cet égard, comme au reste pour tout ce qui est du gréement.

Commençons par l'avant. Un mât incliné appelé *beaupré*. Vous n'aurez pas de peine à vous persuader qu'il n'y a rien de commun entre un *pré beau* et le mât qui se couche sur la proue du navire. *Beaupré* est une corruption de l'anglais *bow-sprit* et du hollandais *boegspriet*, signifiant le bâton de l'avant, ou la flèche sur l'arc, figure très-expressive, car l'avant du navire, surtout celui du navire ancien, peut bien être, par sa courbure, comparé à un arc, et le bâton qui y est appuyé, à une flèche. Cette transformation française est descendue en Espagne et en Italie; là elle a pris une forme un peu différente : les Italiens disent *buonpresso*. Et comme si ce n'était pas assez, ils ont défiguré tout à fait le mot original pour en faire *copresso*.

Le mât qui se pousse à l'extrémité du beaupré est nommé *boute-hors de beaupré*. Vous savez trop bien le français pour qu'il soit utile que je vous dise le sens du mot *boute-hors*. Vous n'ignorez point que le verbe *bouter*, employé par les paysans de Molière et par ceux de la plupart de nos provinces, signifie mettre, jeter, pousser. Le boute-hors de beaupré est, comme vous voyez, très-bien nommé. Le mât vertical qui s'élève fièrement sur l'avant du navire, en arrière du beaupré, s'appelle *mât de misaine*. Le mât du milieu était le moins grand des mâts plantés sur les nefs ordinaires du treizième siècle; le mât de l'avant était le plus grand. C'est pour cette raison toute matérielle que le mât du milieu prit le nom d'*arbor mediana* ou, en italien, *albero de mezzo*. L'expérience démontra qu'il valait mieux placer au milieu de la longueur du navire le mât le plus grand; alors le mât de l'avant recula pendant que celui du milieu avançait. Le premier prit le nom de grand mât, et le second garda son nom de mât de *mezzo* ou de *misaine*, qui est une corruption de l'italien *mezzo*, corrompu lui-même du grec *mesos*, milieu.

Sur le mât de misaine, ou bas-mât de l'avant, se monte le *petit mât de hune*; petit, comparativement au mât de hune principal, monté sur le grand mât. Au-dessus du petit mât de hune, vous voyez un mât moins gros, c'est le *petit mât de perroquet*, que surmonte un mât plus petit encore, appelé *mât de petit cacatois*. Passons au milieu. Voici le mât principal, le grand mât surmonté du *grand mât de hune* que surmontent le *grand mât de perroquet* et le *grand mât de cacatois*. A l'arrière maintenant. Ceci, c'est le *mât d'artimon*. Ce mot, *artimon*, est un des plus nobles, c'est-à-dire des plus anciens qu'ait la marine; il est purement grec et vient d'*artao*, qui veut dire suspendre en haut. La première voile qu'on suspendit à la tête du mât, dut être appelée *artimon*. Au moyen âge, dans la Méditerranée, le mât d'*artimon* était le mât de l'avant ou le grand mât; le voilà à l'arrière et le plus petit des mâts de nos vaisseaux. Les Anglais l'appellent *mizen-mâst*, le mât de misaine. Sur le mât d'artimon est guindé un mât de hune qui, étant d'abord fort petit, prit le nom, qu'il a gardé en grandissant, de *perroquet de fougue*; je vous dirai tout à l'heure pourquoi. Au-dessus de ce mât se dresse le *mât de perruche*, surmonté du mât de *cacatois de perruche*.

J'ai eu l'honneur de vous dire que les appuis latéraux des mâts s'appellent *haubans*. Les mâts supérieurs ont des haubans comme les bas-mâts; mais, outre ces appuis, ils en ont d'autres dans le sens latéral; ce sont ces longues cordes sans échelons que vous voyez descendre de la tête des mâts de hunes, de perroquets et de cacatois. On les appelle *galhaubans*, ce qui signifie *haubans du galant*.

Un petit mât avait été hissé sur le mât inférieur, quand on n'avait pas encore prêté à la voile de hune un grand développement; ce mât portait les flammes ou banderoles qu'on arborait les jours de fête ou de *gala*, ornements qu'on voit encore nommés au dix-septième siècle : *gaillardets*, *gaillardelets* et même *galants*. Le mât du *galant* eut besoin de haubans; on entoura donc sa tête de cordes solides qu'on nomma *galant-hauban*, d'où *galhauban*. Par une de ces anomalies très-fréquentes que j'aurais occasion de vous faire remarquer si je pouvais vous nommer

(1) Cette transformation me paraît fort probable; je dois ajouter qu'elle le paraît aussi à un des plus savants hommes de notre temps, M. Et. Quatremère, que j'ai consulté sur cette difficulté. Quant à *papagallo*, *papagao*, *papagaio* ou *papegai*, ce sont les variantes d'un mot corrompu, de *bapagha*, nom par lequel les Persans désignent le perroquet. Le mot *bapagha* se lit dans le *Bourhani-Kati*, dictionnaire persan. Richardson, dans son Dict. persan-angl. dit *babagha*, et il donne ce mot à l'arabe. Un dictionnaire portugais justement estimé, celui de M. F. Solano Constancio, dit que le mot *papagaio* est américain. J'ignore si, en Amérique, on appelle le perroquet de ce nom; mais si cela est, assurément c'est que le nom a été importé d'Europe dans le Nouveau-Monde. On le trouve, en effet, dans plusieurs documents du XIIIe siècle et, entre autres, dans la rédaction originale, en français, du *Voyage de Marc Pol* qui est, comme on sait, de 1298. (V. chap. LXXI, p. 71, 1er vol., *Recueil de la Société de Géographie*.)

toutes les parties du vaisseau et de ses cordages, les Anglais ont gardé le mot français *gallant* (1) pour désigner le mât de perroquet, et ils n'ont pas pris le mot *galhauban*.

Vous avez déjà observé sans doute que les galhaubans appuient les mâts plus en arrière encore que les derniers haubans. Des appuis à l'avant ont été donnés à tous les mâts ; on les appelle seulement *étais*, du verbe *étayer*, qui nous reporte encore à l'*istemi* grec, dont je vous ai parlé déjà plus d'une fois. Les étais prennent les noms des mâts qu'ils soutiennent ; ainsi : étai de misaine, grand étai, étai d'artimon, etc.

Cela bien entendu, venons aux voiles et aux vergues qui les portent. Les voiles carrées et leurs vergues empruntent leurs noms à leurs mâts ; il n'y a donc rien de plus facile que de faire cette nomenclature, si vous n'avez pas oublié ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. La voile attachée à la vergue du grand mât, qu'on appelle la *grand'-vergue* — grande, en effet, car dans le vaisseau à trois ponts elle n'a pas moins de six pieds de circonférence à son milieu et cent dix pieds de longueur — cette voile se nomme la *grand'voile*. Elle a 4,556 pieds carrés de surface ; elle est moins grande cependant que le grand hunier qui la surmonte, car celui-ci a environ 4,755 pieds carrés de toile. Que pensez-vous de ces ailes du vaisseau ? Au reste, pour vous donner une idée exacte de la voilure d'un trois-ponts, je vous dirai que, lorsque ce navire a toutes ses voiles dehors, il porte 33,705 pieds carrés de toile.

La *vergue de misaine* porte la *voile de misaine ;* celle du *petit hunier*, le *petit hunier* ; celle du *petit perroquet*, le *petit perroquet*, ainsi de suite. Le mât d'artimon a une vergue qui ne porte pas ordinairement de voile et que, pour cela, on appelle *vergue sèche* ; elle sert au développement de la voile supérieure dont les deux points inférieurs viennent s'appliquer à ses extrémités. Quelquefois elle porte une voile qu'on appelle *voile de fortune* ou de tempête, du latin *fortuna*. C'est ce qui fit donner au mât d'artimon un autre nom, celui de *mât de fougue* ou de *foule*. *Foule* est une corruption qu'il faut écarter ; reste *fougue*, francisation de l'italien *foga*, signifiant furie, impétuosité. La voile de fougue était celle qu'on déployait toute seule quand le vent était fougueux, quand le ciel déchaînait la tempête. La vergue que vous voyez au-dessus de la vergue barrée et qui, ainsi que toutes les vergues supérieures aux basses vergues, a l'air de reposer sur le chouquet de son bas-mât, c'est la vergue de perroquet de fougue. Le perroquet du mât d'artimon s'appelle *perruche ;* le cacatois, *cacatois de perruche*.

Je viens de prononcer le nom de *chouquet*, et je vous ai vu chercher des yeux l'objet que ce mot désigne. Regardez, je vous prie, le sommet du bas-mât, vous y verrez une pièce de bois ayant la forme d'un billot carré ; il coiffe le mât dont il étreint ou comprime la tête et sert de passage au mât de hune. Serrant l'un et l'autre mâts, il a pris son nom du verbe anglais *to choke*, qui signifie étouffer, comprimer. Il y a des chouquets à tous les mâts au-dessus desquels s'en doivent enter d'autres. A la tête des mâts de hune vous voyez un assemblage de quelques pièces de bois qui semblent ajustées pour recevoir un plancher ; c'est là ce qu'on appelle les *barres de perroquet*. Au lieu de ces barres, les mâts de hune portaient au seizième siècle, et au commencement du dix-septième, des hunes faites comme celles des bas-mâts, c'est-à-dire rondes et creuses, mais moins grandes. Celle du grand mât de hune se nommait la *petite hune* ; celle du petit mât de hune, *hune du bourset de misaine*. Quand on supprima ces hunes hautes, les barres qui les supportaient gardèrent un temps le nom de hunes, qu'elles perdirent tout à fait à la fin du dix-septième siècle.

Outre les voiles carrées, le vaisseau a des voiles triangulaires qui se hissent en avant du mât de misaine, et ont leur point d'attache au beaupré ; il a encore, à l'avant, deux voiles trapézoïdes qui se déploient derrière le mât d'artimon. L'une de ces voiles, c'est la plus petite, s'appelle *artimon ;* elle est enverguée sur une pièce de bois, terminée par un croissant qui embrasse le mât ; cette vergue s'appelle *pic* ou *corne d'artimon*. La plus grande des voiles trapézoïdes dont je parle se nomme *brigantine ;* c'est la grande voile du brig ou brigantin qui a été transportée sur le vaisseau. La brigantine s'envergue ainsi sur sur la corne. Les deux voiles se remplacent selon que le temps est bon ou mauvais. Autrefois l'artimon était une voile *latine* ou triangulaire comme vous en voyez à ces tartanes, à ces pinques et à ces rafiaus qui sillonnent la rade. Quand le navire avait quatre mâts verticaux, et cela fut assez ordinaire depuis la dernière moitié du quinzième siècle jusqu'à la fin du seizième, en arrière du mât d'artimon il y avait un *contre-artimon* ou *petit artimon*. Ce mât avait aussi sa voile latine attachée à une antenne. Bien plus, quand le vaisseau était grand, au-dessus des hunes d'artimon et de contre-artimon, il portait de petites voiles latines comme aux mâts de l'avant, il portait des huniers. Une figure du *Grand-Henri*, ou *Henri-Grâce-à-Dieu*, ce vaisseau anglais qui eut tant de renommée sous le règne de Henri VIII, qui l'avait vu lancer en 1515, montre ce bâtiment sous toutes ses voiles, ayant dehors deux artimons et deux de ces voiles de hune à la latine dont je n'ai pas trouvé le nom encore.

Quant aux voiles de l'avant qui, fixées sur le beaupré par un de leurs angles, se hissent en avant du mât de misaine, on les appelle *focs*, du hollandais *fok*, qui me paraît venir du saxon *fog*, signifiant addition, de *fagan*, joindre. Le foc est, en effet, une voile qu'on ajouta à l'ancien jeu de voiles au dix-huitième siècle. Au dix-septième siècle, il n'était encore qu'un supplément à la voilure de certains petits bâtiments ; il consistait en une toile triangulaire qu'on poussait au moyen d'un boute-hors quand le vent était faible. Le père Fournier (1643 et 1667), Desroches (1687), ne nomment point le foc.

Il y a peu d'années encore qu'à toutes les voiles ordinaires dont je viens de vous faire la froide nomenclature, on ajoutait des voiles triangulaires ou trapézoïdes qui se hissaient le long des étais, et que, pour cette raison, on nommait *voiles d'étai*. On les a supprimées sur la plupart de nos bâtiments de guerre comme on a supprimé une et même deux voiles que portait jadis le beaupré. Ces deux voiles étaient carrées, attachées à des vergues, et s'y déployaient, la première sous l'éperon, l'autre sur le boute-hors de beaupré. Vous voyez encore quelques navires qui ont sinon la voile, du moins l'une des vergues dont je parle. La voile s'appelait *civadière*, du mot espagnol *cibadera*, nom donné par les muletiers au sac à orge (*cibada*) que l'on pend à la tête du mulet, et où il a constamment le museau. Vous voyez que civadière est un trope, et que,

(1) *Gallant* est, selon John Charnok, une corruption de *garland* (guirlande) que je crois, quant à moi, corrompu de *gala*, origine de *galant* et *gallant*, ainsi que je l'ai dit à propos du mot *gaillard*. *Garland* se lit dans un compte des dépenses faites pour les vaisseaux du roi Henri VIII (11 avril 1515). On y voit une somme de 8 livres 5 sous 11 deniers, pour le *garland* du mât de hune. On y lit aussi le terme *tope garland* (mât de galant), à l'article du navire *Mary-George*. (V. John Charnok, *History of Marine Architect.*, t. II, p. 104, in-4°, 1801.)

par notre figure, le navire ayant le cap, le nez, dans la civadière, était comparé à la mule d'Espagne portant la *cevadera*. La civadière, qui tombait presque au niveau de l'eau, était mouillée toutes les fois que la mer était un peu agitée; elle faisait une poche qui se remplissait, et c'était un poids quelquefois très-lourd pour le beaupré, bien que de chaque côté on eût le soin de faire un grand trou, appelé *œil de civadière*, par lequel pouvait se vider à peu près la voile déployée. Au-dessus de celle-là était la *contre-civadière.*

Les focs qui nous ont occupés tout à l'heure ont remplacé une voile carrée qu'on nommait *perroquet de beaupré*. Car, afin que vous le sachiez, autrefois le beaupré n'avait point de boute-hors; mais à son extrémité il portait une hune ronde comme les autres bas mâts, et de cette hune s'élançait un petit mât implanté à la tête du beaupré, et appelé le *petit beaupré* ou le *mât de perroquet de beaupré*. Cet appareil alourdissait beaucoup l'avant du navire, et tendait à le faire *canarder*, c'est-à-dire à le faire entrer la tête dans l'eau, comme font les canards. On a eu raison d'en débarrasser le beaupré et de lui substituer le jeu des focs.

Pour élargir les voiles carrées, ce qui est nécessaire dans les moments de calme, on leur ajoute des voiles supplémentaires appelées *bonnettes*, non de leur ressemblance avec un bonnet, car entre la coiffure et la voile il n'y a aucune analogie, mais du temps où on les met au vent. Ce temps, c'est celui où règne un vent facile et doux, c'est la *bonatza* ou *bonace*. Vous voyez très-bien comment les marins du Midi ayant dit d'abord *vela di bonatza*, ou *vela di bonita* (espagnol), on a dit ensuite *voile de boneta*, et puis *bonnette* tout simplement.

A. JAL.

(La suite prochainement.)

A UN ENFANT,

LE JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION.

Créez en moi, ô Dieu, un cœur pur, et rétablissez de nouveau un esprit droit dans le fond de mes entrailles.

(Psaume 50.)

Eugène, il est un jour qui jamais ne s'oublie.
Que d'absinthe ou de miel notre coupe remplie
Renferme du bonheur ou des déceptions,
Notre âme se réchauffe à ses chastes rayons.
Sous le poids des revers quand notre front se penche,
Il passe devant nous, ombre légère et blanche;
De l'abîme où souvent le doute nous conduit,
Son radieux soleil perce la sombre nuit;
Ainsi qu'il a charmé nos heures de jeunesse.
Son riant souvenir dore notre vieillesse,
Et scintille toujours à l'horizon lointain,
Aussi brillant le soir qu'il l'était le matin.

Il s'est levé, ce jour, au ciel de ton enfance,
Suave de parfums, de paix et d'innocence.
Mains jointes, embrasé d'une sainte ferveur,
Tu t'es assis, Eugène, au banquet du Sauveur;
Tes lèvres ont touché cette manne immortelle
Qui nourrit les élus dans la vie éternelle;
De l'arbre de la croix le feuillage sacré
Ombrage avec amour ton front régénéré;
Aussi pur devant Dieu qu'à cet instant suprême
Où le prêtre sur toi versa l'eau du baptême;
Dans la route du bien tu fais tes premiers pas.
Pour les sentiers impurs ne t'en détourne pas!
Ces sentiers odorants, fleuris, couverts de mousse,
Mènent au déshonneur par une pente douce;
L'esprit du mal y règne en monarque vainqueur,
Et nul n'en est sorti que le remords au cœur...
Fuis-les donc! Que jamais ton pied ne s'y hasarde!
Que la religion, sévère sauvegarde,
Guide que le chrétien n'invoque pas en vain,
T'éclaire leurs dangers de son flambeau divin.

Enfant, dans cette belle et limpide journée,
Point le plus éclatant de notre destinée,
Humblement prosterné devant le crucifix,
Parle à ton Créateur ainsi qu'un tendre fils.
Vers son trône immortel, foyer de la lumière,
Les ailes de la foi porteront ta prière;
Du méchant et du fourbe il détourne les yeux,
Mais sa grâce descend sur les enfants pieux.
Dis-lui : « Mon Dieu, ma vie est à peine à l'aurore,
« Sur elle nul cyprès ne se balance encore,
« Depuis que je suis né, ta bienfaisante main
« De gazons et de fleurs a semé mon chemin;

« Élevé loin du bruit, étranger aux alarmes,
« Je n'ai jamais connu le malheur ni les larmes :
« Ce n'est donc pas pour moi que je viens aujourd'hui
« Implorer ta clémence et ton auguste appui.

« Anges doux et bénis, deux mères attentives,
« M'ont préservé du choc de ces douleurs hâtives
« Qui fanent si souvent l'enfance dans sa fleur ;
« C'est pour elles que j'aime à t'invoquer, Seigneur ;
« Pour elles que mes vœux, pleins de reconnaissance,
« Demandent d'heureux jours à ta vaste puissance.
« Tu le sais, ô mon Dieu, l'éclatant séraphin
« Qui célèbre ta gloire en un hymne sans fin,
« Devant ton œil sévère est moins pur que ma mère :
« Préserve son destin de toute angoisse amère ;
« Fais qu'à ses doux conseils me soumettant toujours,
« Je n'empoisonne pas le calme de ses jours ;
« Fais que pour la payer des soins qu'à mon enfance
« Prodigua son amour, céleste providence,
« Je préfère toujours le devoir aux plaisirs !
« Fais qu'heureux de complaire à tes moindres désirs,
« Je sois pieux et bon comme mon frère Émile,
« Cœur d'élite, semblable à l'arbuste docile
« Qui, selon le vouloir des mains qui l'ont planté,
« Parfume le printemps ou fleurit en été.

« Je suis le premier né : c'est à moi que mon père
« Confiera le doux soin de protéger ma mère.
« Si ses nombreux travaux viennent à le lasser,
« Mon zèle auprès de tous devra le remplacer.
« Abaisse ton regard sur ma frêle jeunesse,
« Seigneur, fais-moi grandir en talents, en sagesse ;
« Donne à mon fol esprit des pensers sérieux ;
« Dis-moi que la science est un bien précieux ;
« Que de l'inaction dépouillant l'habitude,
« Je m'abreuve avec joie aux sources de l'étude,
« Et qu'à compter, mon Dieu, de ce bienheureux jour
« Où je me suis nourri du pain de ton amour,
« Des lois de la famille observateur fidèle,
« Aux enfants insoumis on m'offre pour modèle. »

Élise MOREAU.

6 juin 1844.

HISTOIRE DE L'INDUSTRIE.

LA PORCELAINE.

Les arts et l'industrie ont dû avoir une origine presque contemporaine, car chaque objet, à la qualité d'utile, a bientôt joint celle d'agréable, et c'est à peine si le limon de la terre avait été transformé en une poterie grossière, que l'on songeait déjà, par la recherche de la forme, à en faire l'ornement des tables rustiques. Le génie d'un peuple se révèle jusque dans ses moindres produits ; aussi les vases antiques comparés pourraient-ils donner d'excellents préceptes d'histoire, et, par le simple rapprochement des poteries grecques et romaines, on verrait de combien Rome était inférieure à la Grèce monumentale, dont nous aimons tant à reproduire, même aujourd'hui, les formes si pures et les ornements si délicats.

La France a fait à son tour tout ce qu'elle a pu pour ennoblir sa poterie, et nos productions céramiques du seizième siècle, grâce aux glorieux travaux de Bernard de Palissy, n'ont pas été sans faire briller cette industrie d'un bien vif éclat. Mais en dehors du monde connu des anciens florissait déjà depuis bien des siècles une nation puissante et industrieuse qui, sans aucun contact avec les autres peuples du même continent, s'était fait, par ses seuls efforts, une civilisation à elle ; civilisation bien pauvre, eu égard aux connaissances que nous possédions, et bien riche en raison de celles qui nous manquaient. Cette nation, si heureuse de son savoir, puisqu'elle ne le devait qu'à elle seule, et si peu soucieuse de son ignorance, puisqu'elle ne connaissait aucun peuple qui pût l'en faire rougir, c'était la nation chinoise.

C'est vers 1517 que le Portugais Fernand d'Andrada découvrit les côtes de ce pays, et nous pensons que c'est peu de temps après cette époque que l'on vit apparaître pour la première fois en Europe la porcelaine de la Chine. Nous sommes d'autant plus autorisés à considérer les Portugais comme les introducteurs de ce produit, que, dans leur langue, *porcellana* signifie *tasse*, premier objet qu'ils auront acquis comme étant d'une utilité plus générale, et, par une sorte d'antonomase ou de métonymie facile à concevoir, cette expression francisée est restée chez nous pour en désigner la matière.

La porcelaine devint bientôt plus recherchée et plus précieuse que l'or même, car tout concourait à la rendre d'un prix infini : les peintures dont elle était couverte, les figu-

res grotesques qu'elles représentaient, ces habitations, ces arbres, ces fleurs, ces animaux d'un aspect si bizarre, et que l'on croyait être la reproduction exacte de ce qui existait dans un pays sur lequel on faisait tant de contes étranges ; et, plus que tout cela, l'opinion que toutes ces chinoiseries étaient inimitables. En effet, le hasard seul a fait découvrir dans la Saxe, en 1703, ce que l'on connaissait en Chine depuis plus de treize cents ans ; et cette époque, si reculée qu'elle paraisse, n'en est pas moins évidente, car on lit dans les annales de Feoulam que, depuis la deuxième année du règne de l'empereur Te (dynastie des Tam, qui florissaient vers l'an 442 de Jésus-Christ), les ouvriers de cette province avaient seuls le privilége de fournir la vaisselle des empereurs. Comme on le voit, s'il y a déjà près de quatorze cents ans qu'une province avait obtenu le monopole de la porcelaine impériale, privilége qui sous-entend une concurrence, combien s'était-il écoulé d'années, de siècles même, avant que cette concurrence pût s'établir !

Un certain Bœttcher, qui s'occupait d'alchimie, principalement de cette partie qu'on appelle chrysopée, et qui a pour but de rechercher les moyens de faire de l'or, fut chassé de Berlin, où l'on disait qu'il avait trouvé la pierre philosophale, et se réfugia à Dresde. L'électeur Frédéric-Auguste II l'ayant fait venir sur le bruit de sa réputation, lui demanda s'il était vrai qu'il sût faire de l'or. Bœttcher répondit que non ; mais l'électeur, dont le trésor était en ce moment épuisé par des prodigalités, son ambition et la défaite que Charles XII venait de lui faire éprouver à Cracovie, pensa qu'il devait en être autrement, et qu'il niait afin de garder pour lui seul les grands biens dont une semblable découverte allait le rendre maître ; aussi le fit-il enfermer dans la forteresse de Konigstein, en lui affirmant qu'il ne lui faisait une telle violence que parce qu'il était plus soucieux de sa véritable gloire qu'il ne l'était lui-même, et que si, malgré tout son mérite, il ne comprenait pas combien il était avantageux pour lui de le rendre dépositaire de son secret, il était de son devoir, à lui qui le recevait dans ses États après qu'on l'avait chassé de son pays, d'employer tous les moyens en son pouvoir pour l'y contraindre. Et le prince ajouta qu'il était persuadé qu'un jour il viendrait lui-même l'en remercier. Sans doute Bœttcher était bien loin d'être du même avis ; mais le prince avait raison, puisqu'il dut à cette violence la découverte effective de cette pierre philosophale qu'il recherchait si vainement, car le secret de cette matière, qui a fondé une industrie si productive, peut bien être considéré comme une véritable mine d'or : c'est ainsi qu'en courant après l'impossible, il obtint un résultat auquel il ne s'attendait pas.

En 1710, on établit une manufacture de porcelaine à Meissen, dans la Misnie, à six lieues de Dresde, où ce procédé fut mis en usage et perfectionné par Bœttcher, auquel l'électeur donna la direction de cet établissement ; et c'est de là que peu de temps après on vit sortir des produits capables de rivaliser avec ceux de la Chine et du Japon.

Cette découverte fit du bruit en Europe ; tous les savants s'en occupèrent ; les chimistes allumèrent leurs fourneaux et se mirent à manipuler les argiles, les sables, les marnes, les silex, et toutes les substances enfin qui pouvaient présenter quelques rapports avec ce produit. L'Angleterre fit acheter les matières premières à Canton ; mais, faute de savoir les employer, cette tentative ne lui réussit pas. La France donna commission à ses missionnaires en Chine de se procurer les matériaux nécessaires avec les renseignements qui pouvaient servir à les utiliser ; mais le père d'Entrecolles, jésuite, qui en rédigea le rapport, perdu lui-même au milieu des détails d'une science qui était aussi peu en rapport avec ses connaissances qu'avec ses habitudes, égara les chimistes français au lieu de les éclairer.

Un instant le secret que la manufacture de Saxe gardait si précieusement pensa lui échapper, par la confidence qu'un Allemand en fit à un Français de ses amis ; mais tous deux moururent presque instantanément, sans que cette révélation pût nous être de quelque utilité.

Les observations de Réaumur sont les premières qui nous conduisirent sur le chemin de la vérité. En brisant des porcelaines de la Chine et de la Saxe, il s'aperçut qu'on les obtenait par une demi-vitrification, et il entreprit de fabriquer une espèce de porcelaine en dévitrifiant ou en faisant rétrograder la vitrification de pièces de verre, et il obtint en effet par ce moyen une matière d'un blanc laiteux assez semblable aux opales hyaloïdes : ce n'était pas encore une véritable porcelaine, mais elle avait avec elle une sorte de ressemblance qui faisait penser que bientôt on arriverait à la découvrir tout à fait, et, dans l'ivresse de ce demi-succès, on en fit honneur à son inventeur en lui donnant le nom de *porcelaine-Réaumur*.

Ce fut environ vers ce temps, c'est-à-dire en 1738, qu'une société se forma pour fonder à Vincennes une manufacture de porcelaine, que le roi encouragea et favorisa de tout son pouvoir en lui accordant de nombreux priviléges. Et c'est dans ce lieu que l'on composa plus tard une autre espèce de porcelaine dont la base était le sable et le caillou broyés, auxquels on ajoutait certains sels, que l'on faisait blanchir ensuite par le moyen du feu, en y mêlant une terre liante pour la rendre plastique ; mais cette matière était trop fusible, et elle avait tous les inconvénients du verre, duquel elle participait.

M. Vilaris, chimiste de Bordeaux, après avoir observé que le kaolin dont on se sert en Chine était une espèce d'argile talqueuse, et le pé-tun-tsé une pierre vitrifiable telle que le quartz ou le spath fusible, se persuada qu'on pouvait se procurer en France, et même assez facilement, la terre à porcelaine des Chinois. En effet, après d'actives recherches, il découvrit dans sa province même des carrières où l'on trouvait en abondance des substances propres à confectionner une porcelaine plus blanche que celle de la Chine, que l'on pouvait exposer à un feu de forge sans qu'elle fût sensiblement endommagée, et dont les morceaux donnaient des étincelles en les frappant avec le briquet. Le gouvernement s'empressa d'acquérir ces carrières, et depuis on s'aperçut qu'il en existait presque partout.

En 1750, les fermiers-généraux désintéressèrent la société qui s'était établie à Vincennes, et ils transférèrent leur établissement à Sèvres, où ils avaient fait élever les bâtiments que l'on y voit aujourd'hui. Mais les progrès toujours croissants de cette nouvelle manufacture firent concevoir au roi Louis XV la pensée de l'annexer aux domaines de la couronne, et il rendit, en 1759, un édit par lequel il résiliait la société dite de Sèvres, et décidait que cet établissement porterait le titre de *Manufacture royale des porcelaines de France.*

La révolution interrompit pendant un temps le cours de sa prospérité ; mais l'empereur la réorganisa en 1801, et, depuis cette époque, elle n'a point eu d'égale ; car, si nous comparons ses produits avec ceux des Indes et d'Europe, nous trouverons que les différentes qualités qui sont à peu près réparties entre toutes les porcelaines en réputation, savoir celles des Indes (Chine, Japon et Perse), de Saxe, de Franckendhal, de Louisbourg et de Saint-Pétersbourg, se trouvent toutes réunies dans celle de Sèvres.

A la dernière exposition qui s'est faite au Louvre, cette

manufacture semblait s'être encore surpassée par la pureté des formes, le bon goût des ornements, l'éclat des peintures et l'importance des pièces. On y remarquait principalement un guéridon avec des vues choisies des bords de la Seine, disposées par compartiments; nous donnons le profil de ce meuble de porcelaine, en y joignant une coupe



avec des ornements réticulaires, exposée sous le n° 19, et un vase, dit théricléen, qui portait le n° 13. Cette dernière pièce se recommandait à l'attention par une guirlande composée de fleurs et de fruits, dont l'exécution ne laissait rien supposer de plus parfait.

CHARLES TISSOT.

ARTISTES CÉLÈBRES.

BERVIC.

Le nom véritable de l'artiste dont nous allons esquisser l'histoire n'était point Bervic, mais bien Balvay. Comme il appartenait à une famille connue honorablement dans la magistrature, par un préjugé assez répandu à cette époque, il crut devoir ne point signer du nom de sa famille les œuvres de gravure qui, seules aujourd'hui, empêchent ce nom d'être tombé dans l'oubli.

Jean-Guillaume Balvay, dit Bervic, naquit à Paris le 23 mai 1756. De bonne heure la vocation s'éveilla en lui, et, malgré les instances de son père, il renonça à entrer dans le barreau pour se consacrer exclusivement à l'étude de la gravure et du dessin. Son premier maître fut le célèbre Leprince, chez lequel il allait travailler furtivement et à l'insu de sa famille.

Vaincu enfin par la persévérance de Jean-Guillaume, son père ne s'opposa plus à ce qu'il se consacrât à l'art, et il le plaça chez George Wille, que sa manière large et hardie rendait plus digne que Leprince d'un pareil élève;



Le Repos, d'après Bervic et Lépicié.



car Leprince était vieux, et sa méthode timide. George Wille, au contraire, se faisait remarquer par une grande énergie de burin, et cherchait à régénérer la gravure. Bervic comprit la pensée de son nouveau maître, s'associa à ses nobles projets, et ne tarda point à prendre place près de lui, en publiant sa gravure du *Repos*, d'après Lépicié.

Cette gravure, qui parut en 1783, obtint un succès sans exemple, et ne tarda point à être suivie de la *Demande accordée*, faite encore d'après un tableau de Lépicié.

L'année suivante, Bervic fut admis avec empressement parmi les membres de l'Académie royale de peinture, et il grava, pour sa pièce de réception, le portrait du directeur général des bâtiments, M. d'Angevilliers; un portrait de Louis XVI vint mettre le comble à la réputation de Bervic (1790).

Pendant la révolution, Bervic se tint à l'écart, et travailla en silence à graver l'*Éducation d'Achille*, d'après Renault, et l'*Enlèvement de Déjanire*, chef-d'œuvre du Guide. Ces planches ne parurent qu'au commencement du dix-neuvième siècle, et valurent plus tard à l'artiste le prix décennal qui fut décerné, en 1810, par l'empereur. L'*Enlèvement de Déjanire* est regardé comme le chef-d'œuvre de Bervic; et, pour nous servir des expressions de M. Quatremère de Quincy, « on aime à retrouver dans les tons doux et brillants de cette planche la légèreté de la touche, unie à une certaine grâce harmonieuse. »

Cependant Bervic travaillait avec ardeur, et avait entrepris de reproduire le *Testament d'Eudamidas*, d'après le Poussin, quand tout à coup sa vue vint à s'affaiblir; il lui fallut renoncer, en pleurant, à terminer cette planche, et la confier à M. Paolo Toschi, son meilleur élève.

Dès lors la vie de Bervic ne fut plus qu'une longue souffrance; car il n'est point, pour un artiste, de plus poignante douleur que de survivre à son talent, et de se trouver réduit à l'inaction.

Bervic mourut le 23 mai 1822.

Il avait reçu, en 1803, l'ordre de la Réunion; ce fut en 1815 seulement qu'il fut décoré de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Par une exception des plus honorables, et sans précédent, je crois, l'ordonnance royale qui lui déféra cette récompense fut accompagnée d'un considérant qui mérite d'être rapporté.

« Attendu, dit ce considérant, que la gravure en taille-douce, portée, sous le règne de notre illustre aïeul, à un degré de perfection qu'aucune autre nation n'a pu atteindre, a pris ensuite une marche rétrograde jusqu'à l'époque où la supériorité des ouvrages du sieur Bervic, en ranimant le goût de l'étude de la gravure, a favorisé le développement des talents qui honorent l'époque actuelle, et voulant récompenser dignement les heureux efforts de cet habile artiste, nous l'avons nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. »

LE VÉSUVE.

ASPECT DU VÉSUVE. — ENVIRONS. — ANTIQUITÉS. — ÉPISODE.

Le Vésuve est une montagne volcanique d'environ 600 toises de hauteur (1) et de forme pyramidale, située à trois lieues de Naples et à une lieue de la mer. Elle occupe le côté oriental du *cratère*, ou golfe de Naples, et domine Torre del Greco et Portici.

Le Vésuve est séparé de la grande chaîne des Apennins, et doit être distingué des monts de Somma et d'Ottaïano; l'un et l'autre s'élèvent à ses côtés sur de communes racines, et il est à croire qu'eux-mêmes ont été jadis des volcans. A Naples, de la place du palais ou du môle, on dirait que Somma est contiguë au Vésuve, et qu'elle forme avec lui un mont à double sommet. Derrière eux disparaît le pic d'Ottaïano, dont il faut deviner l'existence et qui semble se dérober au regard.

Le bassin qui s'étend au pied du Vésuve présente à l'œil le plus vaste et le plus magnifique tableau : un cercle de riantes collines disposées en amphithéâtre et s'abaissant insensiblement vers la mer; sur leur penchant, une ville toujours caressée par les rayons les plus doux, les plus transparents, les plus purs, du plus beau soleil italien. Un peu plus haut, sur la droite, dans les airs, le château Saint-Elme, placé au-dessus de la cité pour en défendre l'approche, plus encore, ce me semble, pour l'embellir; environné d'un océan de verdure, il s'échappe et surgit du milieu des lianes, qui, dans toutes les saisons, ceignent le coteau; plus bas, le golfe, où se réfléchit la *villa reale;* le palais de la reine Jeanne, aux mystérieux souterrains, aux débris où viennent s'engouffrer et gémir les flots et où glissent vers le soir des ombres plaintives. Ici, le tombeau de Virgile, et cette grotte de Pausilippe, dont la tradition populaire attribua longtemps le bienfait aux enchantements de

(1) Le mont Vésuve a environ trois lieues de circonférence à sa base, si l'on n'y comprend pas les montagnes voisines, et seulement 850 toises à son sommet. Portici, résidence de la cour pendant la belle saison, possède un palais royal remarquable par la collection d'antiques qu'il renferme et dont la plupart ont été extraites des fouilles de Cumes, d'Herculanum et de Pompeï. Portici disparaîtra sous les laves, si leurs flots, dont la direction n'est jamais bien déterminée, prennent quelque jour leur cours en sens vertical. A ses côtés celles de 1631 détruisirent Résina de fond en comble, et les deux tiers de Torre del Greco furent complétement renversés.

ce grand poëte (1) ; car ce peuple enthousiaste avait entrevu dans un tel génie quelque chose d'extraordinaire et de surhumain. Plus loin, Cumes, les Champs-Élysées et l'antre de la sibylle, sites délicieux dont ses vers ont *vulgarisé* les images, et qu'il préférait à Mantoue, que baigne le Mincio. Sur la gauche, le Sébétus, Herculanum, ensevelie sous le sol, Portici, Stabia ruinée, Pompéï, rendue en partie au jour (2) ; à l'extrémité du cap, le couvent des Camaldules, et, dans l'horizon, Sorrento, qu'un poëte malheureux illustra (3). Cette ville est Naples, dont les environs sont appelés Terre-Fortunée (4), et ce paysage immense est commandé par le plus pittoresque de tous les monts, le Vésuve, dont on ne retrouve les harmonies et les lignes fugitives dignement représentées sous aucun pinceau, parce qu'une nature aussi idéale et aussi magique ne peut se peindre.

Nos compatriotes demandent sans se lasser d'où peut naître la sécurité du Napolitain, menacé sans cesse par le Vésuve : cette énigme est résolue pour celui qui a foulé le beau sol de Naples, qui a vécu sous son beau ciel et respiré son air pur. Vainement des cités entières ont été, récemment encore, ensevelies dans ses feux ; en vain ses terribles ravages ont-ils acquis dans l'histoire une fatale célébrité : rassuré par l'habitude ou séduit par de ravissants aspects, le Napolitain dort paisiblement à côté du gouffre ; il se bâtit des casins et de délicieuses maisons de plaisance sur l'espace resserré entre la base et le sommet du volcan, palais éphémères, qui disputent ses crêtes enchantées aux torrents de laves qui les sillonnent, et dont l'inévitable destinée est de disparaître tôt ou tard dans leurs flots.

La première éruption du Vésuve dont l'antiquité nous ait transmis le détail est celle qui arriva sous le règne de Titus, l'an 79 de l'ère chrétienne (5). Ce serait toutefois une erreur de croire qu'aucune autre éruption ne la précéda. Lucrèce (6), 97 ans avant J.-C., Diodore de Sicile, Vitruve et Strabon, nous apprennent que de temps immémorial ce mont avait vomi des flammes. Son cratère et ses environs conservaient des traces non équivoques d'incendie ; on remarquait dans ses alentours jusqu'à trente couches de matières volcaniques de diverses épaisseurs, séparées entre elles par des lits de terre végétale, et Herculanum, retrouvée sous 100 pieds de semblables productions, avait été fondée sur des laves. Il était donc hors de doute, au temps où Pline a écrit, que des éruptions violentes avaient éclaté sur cette terre, dont le nom était lui-même un vestige des feux qui l'avaient dévasté (1). Mais soit que les apparitions de ces phènomènes n'eussent été consignées dans aucun écrit, soit que les monuments qui devaient les perpétuer se fussent perdus dans la nuit des âges, une vague tradition était tout ce qu'on en avait conservé au temps de Jules-César et d'Auguste, et les érudits de ce siècle de lumières avaient relégué ces événements dans l'obscurité des temps héroïques, aux jours reculés où les brillantes rêveries des Grecs avaient envahi le domaine de l'histoire et peuplé les villes et les campagnes d'êtres imaginaires et supposés.

C'est ainsi que les premières éruptions du Vésuve se présentèrent longtemps à l'imagination des Romains, environnées de tout le prestige des fables, et comme à travers un voile à la fois riant et mystérieux. On ne chercha point à les approfondir, parce que les approfondir était impossible ; leur souvenir se confondit avec les faits merveilleux dont le récit se trouvait attaché à la même époque, et les circonstances qui les avaient accompagnées demeurèrent aussi inconnues que ces fictions poétiques au milieu desquelles il est encore si difficile de démêler la réalité. Que de noms, en effet, attachés à cette côte ! combien de scènes mythologiques s'étaient passées sur ces bords ! Ici le vainqueur d'Érymanthe (2) avait effacé de la terre un peuple entier de géants, dont l'impitoyable férocité outrageait les dieux et les hommes. Plus loin, de murmurantes forêts, une vallée solitaire, des nappes liquides teintes d'émeraudes et d'azur. Ces bords, asile du silence, ces ondes consacrées à Proserpine, étaient révérés des mortels : c'était le lac renommé d'Averne ; on conservait, dans les premières années de l'ère chrétienne, la mémoire de l'oracle des mânes qui y avait jadis subsisté ; à des époques bien antérieures, Hercule, le bienfaiteur des humains, avait consommé l'un de ses travaux sur ces rives, et attaché la mémoire de son passage et la dénomination d'Héraclée à la ville qu'il fonda sur cette plage et à la route qui conduit du lac à la mer. N'était-ce pas cette mer qu'avait sillonnée le vaisseau d'Ulysse ?... Ulysse, poursuivant ses aventureuses explorations parmi les écueils, et demandant à chaque terre nouvelle cette chère Ithaque, objet de ses songes et de ses brûlants soupirs ; Ulysse, semblable à Énée par sa destinée errante, et laissant de longs regrets et le nom de Baïus (3) au même rivage auquel le Troyen devait léguer à son tour celui de Misène. Plus loin, la sirène Parthénope avait essayé le pouvoir de ses chants mélodieux sur ce même Ulysse, et ses affections inconsolables, et ses

(1) La route qui fait communiquer Naples et Pouzzole passe à travers le mont Pausilippe, dont la grotte subsistait déjà au temps de Néron. On ignore par quelles mains elle fut creusée. Sous le règne du roi Robert, les Napolitains en faisaient encore honneur à Virgile, qu'ils considéraient comme un magicien. L'ignorance ou le fanatisme populaire est demeuré là, et jamais, tant la mémoire du poëte était révérée, ils n'attribuèrent à sa puissance que des monuments utiles et des bienfaits. On sait que pendant ses dernières années Virgile s'était fixé dans les environs de Naples dont il ne pouvait s'arracher. Il les préférait aux campagnes de Mantoue qu'il avait célébrées dans ses premiers vers, et les immortalisa dans son *Enéide*. On retrouve encore aujourd'hui sur tous ces rivages les sites qu'il a décrits, et dont la plupart ont conservé leurs aspects et jusqu'à leurs noms. La ruine qui domine le coteau de Pausilippe, et qui est située au-dessus de l'excavation, passe généralement pour être le tombeau de ce grand poëte. Cette opinion a été facilement adoptée, et elle est pleine de charme : elle rappelle le « .. *O mihi tum quam molliter ossa quiescant...* »

(2) Herculanum, retrouvée en 1713, ne pourra jamais être mise à découvert, à cause de la nécessité où l'on est de ménager les édifices de Portici, sous lesquels elle est située. Lorsqu'on a terminé les fouilles dans un endroit, il faut le remplir avec la terre que l'on retire de quelque tranchée voisine. Quant à Pompeï, elle n'est placée que sous des vignes, et quelques-uns de ses principaux édifices et de ses rues sont tout à fait déblayés.

(3) Le Tasse.

(4) En italien, *Campagna Felice*.

(5) C'est celle dont Pline le jeune a tracé la relation dans deux de ses lettres (Ep. XVI et XX, lib. VI).

(6) Lucrèce, au vers 747 de l'édition de Leyde, 1725. — Diod. de Sicile, liv. IV, § 21. — Vitruve, liv. II, chap. VI. — Strabon, liv. I, p. 378.

(1) Tous ses alentours étaient appelés *Campi Phlegrei*, champs de feu.

(2) La Tradition de cette extermination des géants, celle de l'oracle des mânes, et la description du lac Averne *aux flots bleus*, sont consignées dans Diodore de Sicile (liv. IV).

(3) Cette assertion n'a rien de contradictoire au récit d'Homère, qui rapporte qu'Ulysse débarqua à Baüli, site éloigné de quelques toises seulement de celui de Baïes. Cette tradition de la sépulture de Baïus en ce lieu se retrouve dans la plupart des auteurs anciens.

Agrippine avait à Baüli une *villa* dont les débris subsistent encore ; c'est là qu'elle fut poignardée par les sicaires de son fils.

Quant au promontoire de Misène, tout le monde connaît les lignes qui lui ont été consacrées par Virgile, et qui se terminent par ces deux vers.

.... qui nunc Misenus ab illo
Dicitur, æternumque tenet per secula nomen.

charmes dédaignés, elle les avait ensevelis dans les flots (1). Rome ne pouvait douter de cet événement mémorable; la sirène avait trouvé un asile sur cette côte; les habitants avaient élevé sur le promontoire un tombeau à cette divinité de la mer; ils avaient apaisé ses mânes en consacrant à son infortune un culte de commisération et d'honneur, et la ville qu'ils élevaient sur le golfe avait voulu être appelée Parthénope.

Tels étaient les souvenirs historiques au milieu desquels les premières éruptions du Vésuve apparurent aux Romains, et il est certain qu'au temps de la république, il présentait un aspect tout autre de ce qu'on le voit aujourd'hui. On le regardait généralement comme un volcan désormais éteint, et les habitants de la Campanie croyaient n'avoir rien à appréhender de son voisinage. Ses pentes étaient boisées (2), et les bords de son cratère présentaient des champs tapissés de pampres, et des plants de vigne qui s'y étaient propagés naturellement. Mais cette agreste couronne était destinée à devenir autre chose que la parure de ces rochers, et l'incendie n'était pas le seul fléau que le perfide Vésuve devait répandre sur les campagnes; écoutons Plutarque et Florus :

« Échappés des murs de Capoue, trente révoltés s'étaient désigné trois chefs, Chrysus, Ænomanus, et un autre, Thrace d'origine, qui était né parmi les bergers. La vigueur de son corps égalait la force de son génie, et l'élévation de son esprit, sa prudence, étaient infiniment au-dessus de sa condition. Amené jadis à Rome pour être vendu comme esclave, un serpent énorme, ô prodige! s'était roulé autour de son visage pendant son sommeil. Sa femme, versée dans l'art de prédire, saisie tout à coup de l'esprit divin :

« — Vous vous élèverez, s'écria-t-elle, à une grande puissance, et les destins vous réservent d'étranges vicissitudes dont le résultat sera glorieux.

« Maintenant, elle l'accompagnait dans sa fuite, appelant et espérant en silence ces brillantes destinées que lui présageait l'avenir.

« Sous les ordres d'un chef aussi intrépide, le parti des réfractaires s'accrut instantanément, et leur nombre s'élevait déjà jusqu'à dix mille. Après avoir défait une fois les légions romaines et s'être emparés de leurs armes, ils se retranchèrent sur une montagne de la Campanie, retraite inaccessible, qu'il n'était possible de gravir que d'un seul côté, par où un sentier périlleux, étroit, à peine frayé, serpentait jusqu'à sa cime. De tous les autres, des abîmes effrayants, des masses gigantesques taillées à pic, d'affreux rochers suspendus sur des précipices. Le danger devenait pressant. Clodius Glaber, stationné au bas du sentier (1), interceptait le passage; mais des vignes abondaient sur la cime de la montagne. Détachés du cep au moyen du glaive, les sarments flexibles devinrent, dans les mains des assiégés, des échelles d'une longueur démesurée et de toute la solidité désirable, tressés avec l'ingénieuse industrie qu'enfante la nécessité. Suspendue sur ce fragile chemin perpendiculaire, l'armée des rebelles descendit silencieusement, homme à homme, dans la profonde vallée, où ils n'étaient pas attendus. Un d'entre eux demeura après les autres sur la cime dépouillée, d'où il leur jeta leurs armes, ensuite il les rejoignit le dernier. Plus terribles qu'un incendie, plus impétueux qu'un torrent, ils tombent à l'improviste sur le préteur, le mettent en fuite, puis ravagent la Campanie tout entière, les villages et les cités... »

Tel est le tableau qu'a tracé Plutarque (2). Cette armée était celle des esclaves, ce mont était le Vésuve, ce chef était Spartacus.

(1) Les Sirènes étaient filles du fleuve Acheloüs et de Calliope. Quelques auteurs font dériver leur nom du mot grec *seira*, qui veut dire chaîne : était-ce pour exprimer qu'il était en quelque sorte impossible de se tirer de leurs liens? Elles habitaient des rochers escarpés non loin de la côte, entre l'île de Caprée et les bords du golfe de Naples. Après s'être précipitée dans la mer, de désespoir de n'avoir pu charmer Ulysse, Parthénope aborda en Italie. On y découvrit son tombeau en bâtissant une ville à laquelle on donna son nom, et que les habitants du pays ruinèrent plus tard par haine et par jalousie, parce qu'on abandonnait les délices de Cumes pour aller s'y établir. Avertis par l'oracle que, pour se délivrer des ravages de la peste, il leur fallait rétablir la ville de Parthénope, ils la relevèrent et la nommèrent *Nea-Polis* (Ville-Nouvelle), aujourd'hui Naples.

(2) « *Culmina montis ejus multas arbores habent, vitesque.........* (Dion Cass., lib. LXVI, tom. II, § XXI.)

(1) Avec trois mille hommes. Freinshémius, dans ses épitomes des livres de Tite-Live que le temps nous a enlevés, l'appelle *Claudius Pulcher*.

(2) Vie de Marcus Crassus, § XIV et XV.

MERCURE DE FRANCE.

(DU 12 JUILLET AU 12 AOUT.)

MM. Best et Leloir, qui gravent toutes les planches du *Musée des Familles*, ont obtenu la grande médaille d'or, dans la distribution des récompenses décernées aux produits de l'industrie nationale. Mlle Chanson a reçu également une médaille de bronze pour son *Métier parisien*, dont le *Musée* a publié une gravure.

La France vient de perdre encore un de ses plus illustres savants dans la personne de M. Geoffroy Saint-Hilaire. La vie de ce naturaliste célèbre est une preuve nouvelle des luttes réservées à l'homme supérieur qui se consacre exclusivement à l'étude, et qui marche droit à son but, sans esprit d'intrigue et sans autre ambition que celle de faire faire de nouveaux et glorieux progrès à la science.

M. Geoffroy Saint-Hilaire, né à Étampes, en 1777, avait été destiné par sa famille à l'état ecclésiastique. Il vint de bonne heure à Paris pour y suivre le cours de ses études. Placé au collége de Navarre, où Brisson professait alors la physique, il ne tarda pas à sentir s'éveiller en lui la vocation qui le portait aux sciences naturelles. Il résolut donc, au sortir du collége, de se donner tout entier à la science. Des relations intimes avec Haüy et Daubenton l'avaient d'abord tourné vers la minéralogie; et, sans une circonstance indépendante de sa prévision, il est probable qu'il y serait demeuré fidèlement attaché. Ayant eu le bonheur de pouvoir s'employer activement pour tirer de prison Haüy, incarcéré à la suite des événements du mois d'août 1792, Geoffroy, protégé à son tour par celui qu'il

venait de sauver, fut, sur sa recommandation, nommé sous-garde et démonstrateur du Cabinet d'histoire naturelle. Il se trouvait depuis peu dans cette position, lorsque la Convention, par son décret du 10 juin 1792, qui transformait le Jardin des Plantes en un cercle de haut enseignement, vint inopinément lui ouvrir une carrière nouvelle. D'après ce décret, douze professeurs attachés à l'établissement devaient y faire un ensemble de leçons sur toutes les branches de l'histoire naturelle.

M. Geoffroy, qui n'avait encore que vingt et un ans, et qui ne s'était guère occupé que de minéralogie, se vit chargé de l'enseignement de l'histoire naturelle des animaux vertébrés. Doutant de lui-même et de sa force, il voulait refuser; Daubenton le contraignit à accepter. « J'ai « sur vous l'autorité d'un père, lui dit-« il, et je prends la responsabilité de « l'événement. Nul n'a encore enseigné « à Paris la zoologie; tout est à créer: « osez entreprendre, et faites que dans « vingt ans on puisse dire : la zoologie « est une science, et une science toute « française. »

Le jeune professeur réussit au delà de toute espérance. Dès qu'il se fut conquis de la réputation et du crédit, son premier soin fut d'appeler à Paris Georges Cuvier, qui végétait alors, obscur et inconnu, en Normandie.

M. Geoffroy Saint-Hilaire fit partie de l'expédition d'Égypte, et contribua puissamment au succès de cette grande pensée de Napoléon, qui voulait réunir aux conquêtes militaires les conquêtes de la science.

Lorsque la Commission, réfugiée à Alexandrie et livrée à l'ennemi par un article formel de la capitulation, fut prête à tomber entre les mains des Anglais avec toutes ses richesses, un littérateur anglais, M. Hamilton, fondé de pouvoirs par le général en chef, insista près de nos savants pour qu'on lui fît remise, sans délai, de tous les matériaux amassés par les Français avec tant de peine: ceux-ci, intimidés et ne sachant comment faire résistance à la force, allaient peut-être céder. M. Geoffroy répondit à l'Anglais :

« Dans deux jours, vos baïonnettes entreront dans la place; dans deux jours, nous vous livrerons nos personnes; mais, d'ici là, ce que vous exigez aura cessé d'exister: votre odieuse spoliation ne s'accomplira jamais ! Nous brûlerons nous-mêmes nos richesses. C'est de la célébrité que vous voulez ? Eh bien ! comptez sur les souvenirs de l'histoire : vous aussi, vous aurez brûlé une bibliothèque d'Alexandrie ! »

Les collections furent donc sauvées, et le grand ouvrage sur l'Égypte, seul monument de cette expédition glorieuse, put recevoir son exécution.

En 1808, M. Geoffroy quitta de nouveau la France, chargé par Napoléon d'aller organiser l'instruction publique en Portugal. Lorsque le traité d'évacuation du Portugal vint de nouveau le mettre en présence des Anglais, dans la même position où il s'était déjà vu en Égypte, lord Proby et le général Béresford avaient déclaré qu'ils ne rempliraient les conditions du traité que lorsque les collections formées par M. Geoffroy leur auraient été remises. Le duc d'Abrantès s'était rendu sans trop de résistance à leur demande. M. Geoffroy eut, encore une fois, le mérite de sauver un bien loyalement acquis à son pays : à sa sollicitation, les conservateurs du Musée d'Ajuda vinrent déclarer que les collections appartenaient en propre à M. Geoffroy, et la confiscation n'eut point lieu.

M. Geoffroy fut un des premiers savants décorés, par Napoléon, de l'ordre de la Légion-d'Honneur. Nommé en 1807 membre de l'Institut, puis successivement associé de l'Académie de médecine et de la plupart des Institutions scientifiques de l'Europe, il a consacré sa vie au perfectionnement et à l'enseignement de la zoologie. Il occupa toujours, pour ainsi dire jusqu'à sa mort, au Muséum, la chaire que lui avait donnée la Convention en 1793, et y exposa la philosophie zoologique.

Chargé, sous l'Empire, d'un cours analogue, à la Faculté des sciences, il y fit des leçons de philosophie anatomique.

Les ouvrages de M. Geoffroy, bien qu'extrêmement nombreux, sont cependant peu connus du public, parce qu'ils sont presque tous rédigés en vue des savants spéciaux, et non point en vue d'une publication élémentaire. En outre, il est fort peu de ces œuvres qui fassent corps d'ouvrage; elles se réduisent généralement à des mémoires détachés sur des points de doctrine ou d'observation particulière, et publiés isolément à divers intervalles, ou disséminés dans des recueils scientifiques.

Il ne nous est point possible d'entrer ici dans un examen raisonné de ces travaux : disons seulement qu'ils ont rendu d'immenses services à la science, et qu'ils ont ouvert une voie nouvelle à la philosophie.

— Nous n'en avons point fini avec les notices funèbres. Un de nos savants les plus distingués, M. D'Arcet, est mort; M. de Pixerécourt, auteur de tant de mélodrames célèbres, a également succombé.

M. D'Arcet est universellement regretté comme homme et comme savant; on l'aimait pour ses précieuses qualités, pour sa bonté, pour sa délicatesse et sa probité. Comme savant, ce n'est pas seulement au sein des Académies que sa perte se fera sentir. Ses avis, son expérience, son immense pratique dans les questions d'art, de perfectionnements industriels, de salubrité, d'appareils et d'économie domestique, feront surtout faute aux administrateurs et aux industriels, aux inventeurs qui venaient réclamer ses conseils dans son cabinet, à la Société d'encouragement, au Conseil de salubrité. M. D'Arcet s'occupait sans cesse des applications utiles des principes et des procédés de la science aux besoins des arts, de l'hygiène, de la médecine et de l'économie domestique. Il possédait des connaissances solides et variées en chimie, et son esprit n'était jamais dépourvu de ressources quand il s'agissait de tirer parti de ces connaissances pour les besoins journaliers de la vie. Il prodiguait son temps avec un zèle et une libéralité infatigables.

Ce que M. D'Arcet a donné de conseils en sa vie, de consultations pour aider les uns dans des entreprises, les autres dans des perfectionnements hygiéniques ou économiques, est vraiment incalculable.

Dans l'impossibilité où nous sommes de passer en revue l'immense catalogue des questions traitées par le savant que l'on vient de perdre, nous rappellerons seulement l'établissement des bains et des douches sulfureuses de l'hôpital Saint-Louis, qui ont tant contribué à extirper les maladies de la population pauvre; les procédés d'aération et d'assainissement des magnaneries et des ateliers, ses travaux sur l'affinage des métaux, sur le gaz d'éclairage, sur la fabrication des acides et des savons, la construction des fourneaux, le blanchiment, la papeterie et l'emploi du bicarbonate de soude.

— M. Matthieu Meunier, auteur de la statue de *Viala*, dont nous avons publié dernièrement une gravure, a reçu du roi une médaille d'or.

— Le daguerréotype a souvent préoccupé l'attention des lecteurs du *Musée des Familles*; nous les avons initiés à chacun des pas que faisait cette invention, destinée peut-être à réaliser, un jour, des merveilles semblables à celles que l'imprimerie a produites.

A la découverte de M. Daguerre, fort incomplète encore dans ses résultats, M. Fizeau est venu bientôt ajouter plus de promptitude dans la reproduction des images, et surtout plus de netteté et de vigueur dans les tons par l'emploi du chlorure d'or. Aujourd'hui, voici qu'il a trouvé encore le moyen de graver, et par conséquent de reporter sur le papier, ces images auxquelles nuisait tant l'insupportable miroitement des planches métalliques.

Le procédé de M. Fizeau est très-ingénieux et très-fin dans son application. L'image photographique résulte, comme on sait, du dépôt d'une légère couche de mercure à la surface d'une plaque d'argent : pour transformer cette image en gravure, il s'agit d'attaquer la plaque par un agent sans action sur le mercure, et propre à creuser l'argent dans les parties qui font les ombres; c'est ce que l'on avait essayé déjà avec un résultat incomplet au moyen de différents acides.

Le succès de M. Fizeau tient d'une part à l'emploi qu'il a fait de l'eau régale étendue; cette combinaison des acides nitrique et hydrochlorique attaque l'argent à nu et ménage le mercure; il se forme un chlorure d'argent que M. Fizeau dissout dans l'ammoniaque, puis il recommence l'opération. Il enduit ensuite la plaque, ainsi mordue, d'un vernis qui pénètre dans les parties profondes, et il essuie à la manière des imprimeurs en taille-douce. Les points saillants sont mis à découvert, et le vernis demeurant dans les parties creusées, on dore alors par les procédés de la galvanoplastie; les points dorés de-

viennent inattaquables aux acides, de sorte qu'après avoir enlevé le vernis, on peut agir impunément sur les parties déjà entamées et les creuser davantage, sans risquer d'attaquer les points saillants destinés à produire les lumières et les demi-teintes.

Dans cet état, on possède une planche mince et les parties gravées sur argent, métal mou et peu résistant à l'action de la presse; mais en déposant une couche de cuivre, à l'aide du courant galvanique, sur toute cette surface, on a enfin une planche gravée propre à être mise entre les mains de l'imprimeur et à supporter un nombreux tirage.

« Tel est en somme, a dit M. Arago, en rendant compte de cette invention à l'Académie des sciences, tel est le procédé de M. Fizeau, sauf quelques tours de main que la pratique peut seule apprendre. Ne reconnaît-on pas dans ces détails et dans cette suite d'opérations délicates, conduites avec un art et une finesse d'observation remarquables, la main habile qui a si bien manié les substances sensibles, qui a su fixer les images fugitives du daguerréotype en leur donnant une teinte chaude et dorée, et les reproduire avec tant de perfection au moyen de la galvanoplastie? »

A l'appui de sa description, M. Arago a montré plusieurs épreuves tirées sur papier des gravures daguerriennes de M. Fizeau; l'une de ces gravures représente un bas-relief de l'École des Beaux-Arts, l'autre, une porte sculptée de la galerie du Louvre; ces deux épreuves paraissent d'un grand effet.

—Puisque nous voici à parler de l'Académie des sciences, disons qu'elle s'est dernièrement beaucoup occupée d'un jouet.

Ce jouet arrive de Chine.

C'est un miroir jouissant de singulières propriétés : ce miroir métallique offre une surface polie, légèrement convexe, réfléchissant les objets, et dans laquelle on peut se mirer comme dans un miroir de toilette. A la surface inférieure existent des figures en relief qui n'apparaissent nullement sur la face polie; et pourtant, en faisant tomber un rayon de soleil sur cette face, l'image lumineuse se répète au plafond de l'appartement, non pas seule, mais avec la figure de la face inférieure. Au premier abord, il y a quelque chose d'inexplicable et presque de magique dans cet effet inattendu. Comment une figure, placée au revers de ce miroir, se reproduit-elle avec la lumière réfléchie par l'autre face? Comment passe-t-elle, pour ainsi dire, au travers de cette plaque métallique pour se peindre au plafond? C'est là, nous le répétons, un phénomène presque mystérieux, et qui exerce la sagacité des physiciens de la savante réunion.

On peut supposer le fait que, soit par suite de la chaleur agissant et dilatant différamment les parties épaisses du miroir métallique, soit par une différence dans le poli de la plaque, d'où résulterait une différence dans la réflexion des rayons lumineux, l'image se dessine momentanément sur la surface polie, et va se peindre sur le point vers lequel on dirige le rayon de lumière réfléchi par cette face. Au reste, M. Arago promet de se livrer à des recherches, et de trouver bientôt le mot de l'énigme.

— Une grande révolution s'est opérée dans le journalisme des modes : à côté de ces vieux journaux qui, de temps immémorial, donnent à leurs abonnés des poupées affreusement dessinées et des costumes fabuleux comme toutes les femmes de goût se garderaient bien d'en porter, est venu se placer un nouveau petit journal, joli, coquet, élégant et de bonne compagnie; un charmant recueil, bien écrit, bien imprimé et fort amusant. Les *Modes Parisiennes*, fondées par la maison Aubert, paraissent tous les dimanches. Dans chaque numéro, avec un article très-détaillé sur les modes du jour, avec d'intéressantes nouvelles, des causeries de salon et de plaisants rébus illustrés, elles offrent à leurs souscripteurs une gravure de modes dessinée par un artiste de grand talent, gravée sur acier avec beaucoup d'art, et coloriée avec le soin d'une jolie aquarelle. Comme si tout cela n'était pas encore suffisant pour les distinguer de leurs rivaux, les *Modes Parisiennes* publient dans presque tous les numéros les patrons des robes, des bonnets et des chapeaux représentés par leurs gravures; enfin elles font présent à leurs abonnés pour un an, d'un prodigieux album de broderies, contenant 368 dessins de cols, voiles, voilettes ou écharpes. Aussi le succès du journal de M. Aubert est-il des plus brillants et des plus mérités. Les *Modes Parisiennes* sont le guide le plus sûr de la femme qui veut s'habiller comme on s'habille dans la bonne société de Paris.

— Les honneurs rendus aux morts sont un encouragement pour les vivants, a dit un de nos plus illustres orateurs. Cette pensée semble préoccuper en ce moment la France entière. Partout on élève ou l'on s'occupe d'élever des monuments aux hommes célèbres dont le souvenir honore les lieux où ils sont nés. Dieppe n'a pas voulu rester en arrière, et il y a peu de jours, un convoi paré de drapeaux et chargé de fleurs apportait dans ses murs la statue de Duquesne, un de ses glorieux enfants.

Nous avons tous vu et admiré cette statue, de M. Dantan aîné, frère du célèbre artiste dont nos gravures ont si souvent reproduit les œuvres et nos colonnes énuméré les travaux. Exposée d'abord dans la cour du Louvre, elle a pris place ensuite à l'entrée de l'exposition de l'Industrie; car, après avoir valu des éloges unanimes au statuaire, elle devait valoir des récompenses royales au fondeur.

Encore quelques jours, et elle prendra place à Dieppe, comme un juste hommage rendu par la reconnaissance publique à la mémoire de Duquesne.

Personne, mieux que Duquesne, ne mérite un pareil honneur. Fils d'un capitaine de vaisseau, et initié de bonne heure, par son père, à la science de la navigation, le jeune Abraham Duquesne, encore enfant, s'essayait à lutter, sur la côte de Dieppe, contre les vagues irritées et à triompher de leur fureur. Son père fit succéder à ces jeux des études sérieuses et fort rares à cette époque (Duquesne était né en 1610). Il voulut que son fils, encore adolescent, parcourût tous les ports de la France, en étudiât les ressources, et se mît à même d'apprécier, d'une manière approfondie, leur faiblesse ou leurs avantages.

Ce fut ensuite par de nombreux voyages sur des baleiniers marchands, que le jeune Abraham continua son éducation de marin.

Après un tel noviciat, il ne pouvait manquer de prendre place parmi les officiers les plus distingués de la marine française; aussi, dès 1637, jeta-t-on les yeux sur lui pour lui confier le commandement d'un vaisseau. Ce vaisseau faisait partie de la flotte qui chassa les Espagnols des îles de Lerins, et le jeune officier se distingua parmi les plus braves, les plus expérimentés et les plus heureux.

Au moment où il se disposait à aller réjouir le cœur de son père en lui apprenant ces heureuses nouvelles, une lettre de sa mère lui fut remise... Son père venait d'être tué par les Espagnols, qui avaient attaqué traîtreusement, la nuit, le bâtiment qu'il commandait. Duquesne jura de venger la mort du vieillard, et ne tarda point à tenir son serment. A quelque temps de là, au combat de Scutary, il attaqua, corps à corps, le vaisseau amiral de la flotte espagnole, et le força à amener son pavillon.

Dès lors, la victoire sembla faire un pacte avec Duquesne. Dans l'expédition de la Corogne, il devance tous les vaisseaux français, attaque seul la flotte ennemie, et, quoique blessé, ne donne le signal de la retraite qu'après avoir été séparé de l'ennemi par la tempête. A Tarragone, il sauve vingt bâtiments, et à Salces, il reçoit deux glorieuses blessures.

Puis viennent pour la marine française des jours d'inaction et d'obscurité. Affamé d'activité et de gloire, Duquesne part pour la Suède, devient vice-amiral de ses flottes, et disperse devant Gothembourg de nombreux bâtiments danois.

La paix le ramène en France. Là, il ne tarde point à apprendre que les Espagnols, ses anciens ennemis, viennent au secours de Bordeaux, révoltée contre Louis XIV, encore enfant. Duquesne n'hésite pas. Aussitôt il arme à ses frais une escadre, met à la mer, et court audevant des Espagnols. Chemin faisant, il rencontre une flotte anglaise. L'amiral veut exiger que le pavillon français s'incline devant celui de la Grande-Bretagne. Pour toute réponse, Duquesne montre ses canons, et quelques heures après, les vaisseaux anglais fuient dispersés et vaincus.

Grâce à Duquesne, l'embouchure de la Gironde est fermée aux Espagnols, et Bordeaux capitule et rentre sous l'autorité du roi. La reine, Anne d'Autriche, pour récompenser tant de services, donne à Duquesne le château et l'île d'Indret, près de Nantes.

En 1752, on retrouve Duquesne se cou-

vrant de gloire contre les Anglais; il aide ensuite à la délivrance de Messine, et se voit, plus tard, désigné par Louis XIV pour combattre le grand Ruyter. La première fois qu'il se rencontra face à face avec ce redoutable adversaire, ce fut près de Stromboli, et il eut le bonheur de remporter l'avantage. A la même époque, pour assurer la délivrance de Messine, il eut le courage de renoncer à livrer un grand combat naval où la victoire lui semblait assurée; noble et rare exemple, plus glorieux peut-être que les plus hauts faits militaires.

Enfin l'occasion de combattre Ruyter se présenta ; Ruyter fut vaincu et blessé à mort dans un combat naval où les deux rivaux se montrèrent, par leur génie et leur courage, dignes l'un de l'autre.

Louis XIV récompensa d'une manière assez mesquine les grands services que lui avait rendus Duquesne; il se contenta d'ériger en marquisat les terres du Boucherat et d'en faire don au marin.



Duquesne (statue par M. Dantan aîné).

A quelques années de là, Duquesne sortit encore de sa retraite, et ce fut pour aller accomplir une mission qui devait retentir avec éclat dans toute la chrétienté. Les puissances barbaresques ne cessaient point de désoler, par leurs déprédations, les bâtiments français, et ces hardis corsaires remplissaient de prisonniers leurs villes de Tripoli et d'Alger. Duquesne parut avec une flotte devant Tripoli, qui s'humilia tremblante de terreur : il trouva plus de résistance devant Alger, qu'il bombarda et qu'il força d'accepter les conditions imposées par la France.

La dernière campagne de Duquesne fut une victoire ; ce fut par la défaite de la république de Gênes et par le bombardement de cette ville qu'il termina une carrière toujours victorieuse.

Duquesne après avoir triomphé de la république de Gênes, se retira dans le sein de sa famille, et y mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, oublié par Louis XIV, que des préjugés et des influences de cour rendirent toujours injuste envers ce grand capitaine.

Duquesne n'avait même pas un monument sur sa tombe : la ville de Dieppe, en lui élevant une statue, non-seulement honore un de ses enfants, mais encore répare une injustice.

Le rédacteur en chef, S. HENRY BERTHOUD.

Le directeur, F. PIQUÉE.

Imprimerie de HENNUYER et TURPIN, rue Lemercier, 24. Batignolles.



I.

La chambre commençait à devenir obscure, et Cœlio, depuis une demi-heure occupé à sa toilette, mettait la dernière épingle à sa cravate sans autre lumière pour l'éclairer à son miroir que la réverbération d'une lanterne allumée, dans la rue, sous sa fenêtre. Le malheur voulut qu'au moment où cette grave opération semblait terminée une boucle revêche se dérangeât dans sa coiffure; le jeune homme, irrité, frappa du pied d'impatience et courut à la sonnette, et comme le tintement métallique demeurait sans réponse, de plus en plus impatient et furieux, jaloux du reste d'exercer sa mauvaise humeur sur le premier objet qu'il rencontrait, il s'évertua à carillonner de toutes ses forces, et fit si bien que le cordon finit par lui rester à la main.

— Hôtellerie de l'enfer! murmura-t-il; et, se jetant sur le sofa, il poussa les ressorts de sa montre, qui sonna sept heures trois quarts. Maudit retard! s'ils allaient commencer sans moi! Et dire qu'il en coûte si cher pour être servi de la sorte!

Il se leva et vint à la fenêtre; un bruit inaccoutumé se faisait autour de l'Opéra, sur la place voisine; une immense multitude se pressait aux portes, et toutes les vitres du quartier frémissaient aux roulements des équipages qui arrivaient en foule.

— Une belle soirée qui se prépare et dont je serai l'âme, moi, Cœlio, moi, poëte, dont l'inspiration a fourni son texte au musicien; encore quelques heures et je deviens célèbre, et mon nom, étoilé par le succès, flotte dans les vapeurs d'une atmosphère mélodieuse et rayonnante aux applaudissements d'un public enthousiaste que mon génie enivre. Encore quelques heures, et Marianne m'appartiendra; j'ai rêvé de serpents cette nuit, et, dans la langue des

songes, un serpent veut dire un anneau : l'anneau conjugal que je passe à ton joli doigt, Marianne. Ta mère, la présidente, ne s'oppose plus à mon amour sous prétexte que je suis sans fortune ; j'ai trouvé la mine d'or du succès, j'y puise nuit et jour à pleines mains, et désormais je ne te quitte plus, je reste auprès de toi ; je renonce pour toi à ce voyage d'Italie, où ce vieux fou de marquis voulait m'entraîner...

A peine il finissait ces mots, qu'on heurta violemment à la porte :

— Bon ! encore ce damné vieillard, grommela Cœlio, reconnaissant le marquis au bruit mesuré de ses pas ainsi qu'à une petite toux sèche qui ne manquait jamais de l'annoncer ; en vérité, il faut que cet homme ait juré de me rendre fou. N'importe ! pour aujourd'hui, je saurai bien l'en empêcher.

Et comme il s'élançait vers la porte pour mettre le verrou, ses pieds s'embarrassèrent dans les plis de sa robe de chambre, qu'il venait de jeter sur le dos d'un fauteuil ; le fauteuil et lui tombèrent de tout leur poids contre une table, qui, suivant l'impulsion générale, roula à terre avec tout son attirail de chandeliers, de verres et de carafes. Or, pendant la bagarre, le marquis était entré, et, s'avançant à tâtons sans trop distinguer ce qui se passait dans cette chambre obscure :

— Bonsoir, messieurs, bonsoir, s'écria-t-il d'une voix flûtée ; est-ce qu'on se bat ici ? Continuez, de grâce, que je ne vous dérange pas. Vive Dieu ! quand j'étais dans les pages, à Versailles, moi aussi j'aimais à m'escrimer, et malheur à l'importun qui serait venu se jeter au travers d'une partie de fleurets vaillamment engagée !

— Je suis seul, marquis, tout seul, reprit Cœlio, et vous prie de m'excuser de vous recevoir ainsi dans une chambre sans lumière. Je voulais prendre mon chapeau et sortir, lorsque j'ai été donner en plein contre ce maudit fauteuil, et...

— N'importe, cher docteur, je ne vous retiens pas. Il s'agit seulement de s'expliquer, et je veux savoir de vous, oui ou non, si vous consentez à m'accompagner dans mon voyage en Italie, car j'entends profiter des quelques beaux jours qui nous restent encore avant l'entrée de la mauvaise saison pour sortir de vos tristes pays du Nord.

— En vérité, marquis, dit Cœlio en jouant l'homme embarrassé, vous me rendez confus avec les politesses dont vous m'accablez ; certainement c'est plus, mille fois plus que je ne mérite ; mais vous n'ignorez pas que j'ai des cours à suivre ici, des études à terminer...

— Permettez-moi, monsieur le docteur, de me reposer un instant ; votre escalier m'a fatigué, et je sens que ma quinte va me prendre.

Le marquis se laissa aller sur le sofa et toussa environ deux minutes à faire trembler les murailles. Cœlio était sur des charbons ardents, et se mit à mesurer sa chambre en tous les sens, ne rêvant plus qu'aux moyens de se débarrasser d'une visite qui commençait à lui devenir insupportable.

— Vous toussez bien ce soir, mon cher marquis ; je crains que cette chambre ne soit trop froide pour vous, et si vous m'en croyez...

— Non ! non ! par le vent qu'il fait, j'aurai marché trop vite. Vous parliez de vos cours ; mais si j'en crois certains professeurs de l'Université, la médecine ici ne vous occupe guère, et vous préférez singulièrement aux cours de la Faculté d'autres cours, moins pratiques sans doute, mais qui ont bien aussi leurs charmes, cours de belles-lettres, de poésie et de galanterie, auxquels la belle Marianne de Neuwald a pris à tâche, dit-on, de vous initier.

— Monsieur le marquis...

— Là, là, mon jeune ami ; vous terminerez vos études médicales à Salerne, et si vous parvenez à guérir ma toux, je vous proclame un Esculape ! Mais, de grâce, promettez-moi de renoncer à cette manie que vous avez de rimer ainsi à tout propos, et ne refusez plus de m'accompagner en Italie. Je sais que je passe à vos yeux pour un vieux fou incapable de rien comprendre aux merveilles de cet idéal que vous caressez dans vos rêves ; mais n'importe ! je vous aime, je vous aime comme si vous étiez mon fils, et n'oublierai jamais que je vous ai bercé tout enfant dans mes bras. D'ailleurs, j'ai promis à votre digne père de veiller sur votre avenir, et je vous sauverai, jeune homme, oui, je vous sauverai malgré vous-même.

— Pardonnez, monsieur le marquis ; mais le temps me presse, je suis attendu... Demain je prendrai la liberté de passer chez vous pour vous faire mes adieux.

Et là-dessus Cœlio prit ses gants et son chapeau et se mit en devoir de franchir le seuil de sa chambre, dont il agitait la clef dans ses mains depuis plus d'un quart d'heure. Le marquis, sans se hâter ni changer de ton le moins du monde, se leva du sofa, et, lui frappant doucement sur l'épaule :

— A mardi donc, monsieur le docteur, nous partons mardi prochain pour l'Italie.

Ces paroles du vieillard, prononcées avec une espèce d'accent prophétique, frappèrent vivement le jeune homme, qui resta sans répondre, et se contenta d'offrir son bras au marquis pour l'aider à descendre l'escalier. Arrivés devant la porte de la maison, Cœlio, regrettant déjà peut-être la manière brusque dont il avait accueilli jusque-là les marques de sympathie qu'on lui prodiguait, Cœlio serra la main au vieillard avec effusion, et comme il allait se diriger du côté des tilleuls, le marquis le retenant encore :

— Ne manquez pas de faire à Mme la présidente, ainsi qu'à Mlle Marianne, les adieux que vous me promettez, à moi, pour demain. Vous ne voyez donc pas, mon cher, qu'on vous mène par le bout du nez. De l'amour ! ils appellent cela de l'amour ! Fantaisie, jeunes gens, fantaisie !

II.

En quittant le marquis, Cœlio courut à l'Opéra. Mais les illusions rayonnantes, les belles illusions couleur de l'arc-en-ciel qui escortaient notre poëte pendant le court trajet, le laissèrent à la porte du théâtre, où de tristes réalités l'attendaient. L'œuvre sur laquelle il avait bâti tant de rêves de fortune et d'avenir échoua si complétement, que, dès le second acte, le pauvre jeune homme perdait toute contenance, et s'appuyait contre la coulisse pour ne pas défaillir au bruit outrageux et discordant d'une fusée de sifflets, qui papillotaient en éclaireurs en avant des contre-basses et des trombones de l'orchestre et mettaient ses oreilles à sang. Évidemment Cœlio avait mal interprété le songe de la nuit précédente. Un serpent vu en rêve ne veut pas toujours dire un anneau conjugal, surtout lorsqu'il apparaît à un auteur dramatique le jour de sa première représentation. La partie une fois compromise, notre poëte ne songea plus qu'à mettre en sûreté son amour-propre. Après tout, il pouvait bien se faire que ce fût la musique seule qu'on eût sifflée. Cette idée lui sourit assez, et, de ce moment, Cœlio conçut au fond de l'âme un suprême dédain pour le génie du maëstro dont il exaltait la veille encore les prodigieuses

créations, et se demanda, de bonne foi, comment il avait pu confier son œuvre à une pareil drôle.

Pendant l'entr'acte, Cœlio jugea qu'il était convenable de se présenter dans la loge de Mme de Neuwald. Lorsqu'il entra, Marianne lui tourna le dos et continua de causer avec un attaché de la légation de France, qui jouait avec son bouquet; quant à Mme la présidente, à peine si elle daigna répondre par un signe de tête à son salut affectueux ; ce que voyant, le malheureux poëte ne sut quelle figure faire, et rengaîna ses compliments ainsi que les agréables épigrammes qu'il s'était proposé de décocher contre son maëstro, et qui, par l'accueil glacial qu'il recevait, restèrent collées à son palais avec sa langue, jusqu'au moment où la sonnette du régisseur lui fournit un prétexte pour se retirer. En quittant la loge, Cœlio sortit à l'instant du théâtre, en proie à la plus vive agitation. Furieux, blessé dans ses vanités, dans ses ambitions les plus secrètes, plein de colère et de confusion, il erra longtemps au grand air sans pouvoir rassembler deux idées, accusant tout le monde, maudissant Marianne et la présidente, et se traitant lui-même de pauvre fou. Enfin, après une heure de promenade au clair de lune à travers les quartiers les plus éloignés de la ville, et lorsque la fraîcheur d'une nuit d'automne eut éteint les premières bouffées de cette fièvre chaude :

— Que ferai-je maintenant? s'écria-t-il; Marianne et moi nous ne devons plus nous revoir, le ridicule m'a tué à ses yeux, et, quant à moi, j'en suis à me demander si je l'ai jamais aimée.

En ce moment, un éclair traversa son esprit. Italie! Italie! Le mot magique rayonna tout à coup comme une étoile du milieu des débris de ses projets déçus et de tant d'espérances trompées, comme si une puissance invisible l'eût entraîné malgré lui vers ce but. Cœlio se trouvait juste vis-à-vis de la maison du marquis, lorsque cette révélation lui vint. Italie! Italie! répondaient toutes les voix de son âme, et il entra. Arrivé dans le vestibule, il rencontra le valet de chambre du vieillard, qui lui dit que son maître était couché.

— Déjà! reprit Cœlio; il est à peine onze heures.

— Minuit moins un quart, si monsieur le docteur le permet. Le marquis a pour habitude de s'enfermer chez lui tous les soirs au coup de dix heures, soit pour se mettre au lit, soit pour se recueillir dans son sanctuaire, et, quand une fois il est là, qu'il dorme ou qu'il veille, on serait mal venu de le déranger dans son sommeil ou dans sa méditation.

— Et qu'appelles-tu son sanctuaire?

— Un petit cabinet dérobé où jamais la lumière du soleil ne pénètre, et grand tout au plus comme une loge de spectacle, auquel M. le marquis a donné ce nom. Du reste, puisque vous devez voyager avec mon maître, vous aurez plus d'une fois occasion d'observer la chose, et c'est pour cela que je prends sur moi de vous en parler. Figurez-vous un cabinet étroit, calfeutré du haut en bas, et couvert sur les quatre murs d'une vieille tapisserie où vous voyez le roi David jouant de la harpe devant l'arche, la chaste Susanne entrant au bain, et vingt autres antiquailles que j'oublie. Puis, çà et là, accrochée à des porte-manteaux, toute une garde-robe de carnaval : des habits de cour pailletés, des vestes de satin de toutes les couleurs, des épées rouillées sans fourreau, des fourreaux démantelés sans épée, des joncs à pomme d'or, des tabatières de porcelaine et de rocaille, des perruques ébouriffées, que sais-je? tout l'attirail d'une fripière. Mais la pièce la plus curieuse du sanctuaire est, sans contredit, une petite maison en carton peint, qu'on prendrait volontiers pour un jouet d'enfant, une maisonnette fort habilement construite, avec portes et fenêtres praticables, et qu'habite une délicieuse figure de femme, très-joliment peinte en miniature, et placée à la croisée du balcon, où vous diriez qu'elle s'est mise pour prendre le frais du soir. Le tout repose sur une table en bois des îles incrusté : c'est ce qu'il appelle son autel, et, devant cette table, s'étend un large coussin de velours, saupoudré d'une couche de terre ramassée en France dans ses domaines. Tant que dure le jour, son chien dort sur ce coussin; mais, le soir, lorsque les chandeliers de l'autel s'allument, l'animal descend de lui-même et cède la place au marquis. Au moins, monsieur le docteur, vous me promettez de n'en rien dire; j'ai voulu savoir à toute force ce que mon maître faisait là, et, une fois, Dieu me le pardonne, j'ai regardé par le trou de la serrure. Je dis, Dieu me le pardonne, car, le moyen de ne point se repentir de sa curiosité lorsqu'elle vous mène à assister à de pareilles comédies! Donc, M. le marquis se tenait agenouillé sur le coussin, les bras tendus vers la maisonnette, et des sanglots étouffés s'échappaient de sa poitrine. Comme il pleurait! Je n'aurais jamais soupçonné qu'il y eût tant de larmes dans ce vieux corps si desséché. Il avait retiré de sa bouche le noyau de cerise, qui pendait attaché par un fil d'or au balcon de la maisonnette, juste à l'endroit où se tient le portrait.

— Voilà une dévotion pour le moins singulière, murmura Cœlio. Ainsi cette histoire du noyau de cerise serait vraie? je l'avais toujours prise pour une bouffonnerie; il circule tant de bruits étranges sur le compte du marquis!

— La pure vérité, monsieur le docteur, continua le digne homme, tout heureux ce soir-là de donner cours à sa verve expansive. Depuis que je l'observe, je lui ai connu ce noyau de cerise qu'il porte constamment dans la bouche au moyen d'un fil d'or fixé aux dents par deux petits crochets. Après cela, quelles particularités se rattachent à ces habitudes de maniaque, voilà ce que je ne saurais vous dire. Mais n'allez pas concevoir de mauvaises idées sur lui. Original et fantasque comme vous le voyez, c'est le meilleur homme de la terre, le cœur le plus loyal et le plus généreux; vous ne croiriez jamais tout le bien qu'il fait en cachette. La moitié de sa fortune va aux pauvres, et si, pour ce qui regarde sa manière de vivre, il est économe et souvent ladre, personne, parmi ceux qui l'entourent, ne se ressent de cette extrême rigueur, qui n'atteint jamais que lui-même.

Notre homme en était là de son discours apologique, lorsqu'un vigoureux coup de sonnette vint l'interrompre d'autorité.

— Diable! c'est M. le marquis. Que peut-il vouloir à cette heure? Attendez un moment, docteur, je vais vous annoncer.

Puis, revenant presque aussitôt :

— M. le marquis demande à vous parler et m'ordonne de vous introduire.

Le marquis, enveloppé d'une robe de chambre de lampas à ramages, où des oiseaux, jadis bleus, becquetaient des fleurs et des fruits autrefois jaunes, sur un fond qui avait dû primitivement être rose, le marquis, sa perruque poudrée à l'oiseau royal, une épée de cour au côté, un flambeau d'argent à la main, vint au-devant de Cœlio. Son visage avait une expression étrange d'exaltation et de souffrance, ses yeux rayonnaient comme dans l'extase, et sur ses joues, pâles et sillonnées de rides profondes, flottait un sueur fiévreuse; son corps entier tremblait.

— Un pressentiment m'avait dit que vous viendriez ce soir, mon cher Cœlio, dit-il en abordant d'une voix émue son futur compagnon de voyage. Ouvrez de grand yeux,

jeune homme, étonnez-vous tant que vous voudrez, mais, seulement, ne riez point de moi. Bientôt peut-être vous me connaîtrez, et alors vous pleurerez sur moi au lieu de rire. Cette robe de chambre couleur de rose a une histoire sombre, bien sombre, et, quand je l'ai sur moi, il me semble que je suis mon propre spectre. Donnez-moi votre main, cher Cœlio; ainsi donc nous partons mardi pour l'Italie, c'est convenu!

A ces mots, l'apparition s'éloigna comme elle était venue, et Cœlio, combattu entre l'étonnement, la curiosité et je ne sais quelle émotion superstitieuse résultant de son entrevue nocturne avec le vieillard fantastique, Cœlio descendit l'escalier d'un air pensif et sans prêter davantage l'oreille aux bavardages du vieux domestique, qui, sous prétexte de l'éclairer, l'accompagna de ses discours jusqu'à la porte de la rue.

III.

Les jours suivants Cœlio, absorbé tout entier par les préparatifs du voyage, n'eut, on le devine, que très-peu de temps à donner à la mauvaise humeur, aux caprices, à l'agitation de tête et de cœur, qu'en toute autre circonstance n'auraient pas manqué de provoquer chez lui les événements auxquels nous venons d'assister; peut-être aussi se fit-il à dessein plus affairé qu'il n'était réellement, s'exagérant par là l'importance de sa résolution. Quoi qu'il en soit, il prit congé de ses amis et envoya des cartes à toutes ses connaissances, ayant bien garde de n'oublier ni Mme la présidente ni sa fille. Observons en passant que cet acte suprême de désespoir ne développa aucune crise fâcheuse pour le repos de la jolie Marianne.

— Il part donc décidément pour l'Italie? dit Mme de Neuwald, en s'interrompant au milieu de la lecture de son journal.

— Un voyage de santé pour se remettre de sa chute d'avant-hier, murmura la jeune fille sans se déranger de son ouvrage, et, tout à coup, avisant du coin de l'œil une autre carte:

— Ah! maman, M. Valentin, tu sais qu'il doit nous accompagner au concert à deux heures.

Or, M. Valentin n'était autre que le jeune vicomte de Blovac, le même attaché à la légation de France qui respirait complaisamment le bouquet de Marianne dans cette loge d'Opéra où le malheureux Cœlio avait joué un si triste rôle.

On devait partir le lendemain matin au point du jour; Cœlio se rendit dans la soirée chez le marquis, et trouva le vieillard encore occupé à ses malles, épuisé de lassitude et pouvant à peine se tenir debout tant il s'était fatigué dans la journée. La poussière et l'échauffement avaient irrité sa toux, dont les accès le prenaient avec une violence telle, qu'il semblait impossible qu'on se mît en route le lendemain. Cœlio lui fit part à plusieurs reprises de ses inquiétudes à ce sujet.

— Bah! bah! mon cher docteur, répondit-il d'une voix enrouée, l'homme peut beaucoup, immensément, lorsqu'il veut. Jeune et robuste comme vous l'êtes, je ne vous souhaiterais pas le genre de vie que je mène, vous n'y résisteriez pas quinze jours, et pourtant Dieu sait si j'ai été gâté dans mon enfance. Plus tard, le malheur s'est chargé de refaire mon éducation, et je suis devenu philosophe par nécessité d'abord, ensuite par principe. Je me souviens d'un temps où j'avais plus de laquais pour me servir que je ne compte de doigts à mes mains; à cette époque je dormais sur l'édredon et sur la soie, on me dorlotait dans le velours, on m'enveloppait de pelisses, on me choyait de toutes les façons, et si bien que j'en devins une créature toute frêle et maladive. Un jour cependant, le Dieu de Job étendit sur moi ses verges de fer: ce fut ma mort. De ce jour date une nouvelle période; après ma mort, je ressuscitai, et la nécessité me saisissant alors comme par la main, m'éleva comme son enfant. Elle m'apprit à me contenter d'un pain amer et souvent arrosé de larmes, d'un rude oreiller pour reposer ma tête. Elle m'apprit à souffrir le froid et le chaud, la faim et la soif, à cheminer pieds nus à travers les ronces du sentier. Ah! ce fut une terrible école; mais je lui dois d'avoir acquis la libre et entière connaissance de moi-même, d'être devenu mon propre maître et mon propre serviteur, et de pouvoir désormais courir le monde comme ce philosophe de la Grèce antique, en portant avec moi tout mon bagage. Vous me direz que j'ai recouvré depuis une bonne partie de mes revenus, et qu'avec ce que je possède il ne tiendrait qu'à moi de reprendre l'ancien train; mais voyez la contradiction; aujourd'hui, pour rien au monde je ne renoncerais à cette vie économe, presque mesquine, que j'ai adoptée, et l'habitude me fait une nécessité maintenant de ce dont la nécessité m'avait d'abord fait une habitude.

— Plus je vous examine, et moins je m'explique le phénomène de votre existence... Une constitution si délicate, votre grand âge, et un pareil régime!

— C'est justement ce régime qui me sauve, cher docteur; toutefois, je ne suis pas si vieux que j'en ai l'air. Quel âge me donnez-vous donc?

— Mais j'estime que vous devez avoir passé soixante-dix.

— Tudieu! comme vous y allez, mon cher! j'aborde à peine les soixante. Le jour de ma naissance est assez mémorable pour qu'on s'en souvienne. Je vins au monde le jour où le prince de Soubise battit le duc de Brunswick près de Johannisberg, et mon père fut blessé à cette affaire. C'était le 30 août 1762; vous le voyez, j'entre dans mes soixante. Néanmoins, votre estimation reste juste. Vous supposiez soixante-dix, vous auriez pu tout aussi bien dire quatre-vingts. Il m'a suffi d'un jour, d'une nuit pour vieillir de trente ans, et lorsque j'allai trouver votre digne père à L..., il y a de cela plus de vingt ans, j'étais déjà le vieillard que vous avez devant les yeux.

— En effet, depuis que je vous connais, vous êtes toujours resté le même, et quand je me reporte par le souvenir aux jours de ma première enfance, je vous retrouve tel que vous m'apparaissez à cette heure, avec cette ample robe de chambre, dont j'aimais tant à caresser les fleurs et les oiseaux lorsque vous me berciez dans vos bras. C'est peut-être aussi l'étrangeté de votre costume qui vous donne cet air.

— Et pourquoi changerais-je mon costume, lorsque moi-même depuis tant d'années je n'ai point changé? Je porte en moi et sur moi mon siècle comme ma patrie, et c'est ce qui fait que je me retrouve partout dans mon centre naturel, en Chine aussi bien qu'à Paris. D'ailleurs ma France, à moi, n'est plus en France; où serait-elle, si je ne la transportais avec moi dans mes migrations? Les Bourbons ont repris possession du trône de leurs pères; malheureux princes, dans quel abîme les voilà tombés et quels éléments de ruine les entourent! Charte, constitution, noblesse de batailles, Code Napoléon, que sais-je! est-ce que c'est la France tout cela? Les bâtards de la révolution et les créatures du tyran se partagent le sol et les titres de nos pères, et toute une race de boue et de sang dilapide, au fond de nos châteaux héréditaires, les trésors conquis sur nous dans cette lutte du désespoir que nous soutenions contre

les régicides. Mais que dis-tu là, vieux fou, vieux maniaque! Tais-toi! tais-toi! N'as-tu point rapporté assez de terre du sol natal, assez de terre pour y coucher ta tête dans le cercueil?

Le marquis, qui ne touchait jamais de sang-froid à un pareil sujet, se mit alors à mesurer l'appartement de long en large, et Cœlio, dont les opinions libérales faisaient bruit à cette époque, voyant l'exaltation du vieillard, jugea prudent de ne pas le contredire, et de garder pour un cas plus opportun ses théories de gouvernement représentatif.



Cœlio et le marquis.

— Maintenant, cher docteur, reprit le marquis après une pause de quelques minutes, vous pouvez aller vous mettre au lit, car nous partons demain au coup de cinq heures. Surtout, songez-y bien, point de bagages inutiles; à Rome pas plus qu'à Naples les marchands ne manquent, Dieu merci, et nous trouverons là tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Je ne prends pour mes effets qu'une simple petite valise; quant aux coffres que vous avez vus derrière la voiture, ils ont servi à emballer le théâtre de ma vie, que je colporte avec moi partout où je vais, comme Thespis sa brouette. A la première ville où nous ferons quelque séjour, je dresserai mon petit théâtre et vous donnerai une représentation de ma tragédie. Elle vous plaira, docteur, elle vous plaira, car elle est dans ce goût sauvage et grotesque de la littérature anglaise, dans la manière de Shakspeare, et j'y joue le rôle de bouffon, vous savez, de ce fou qui pleure d'un côté et rit de l'autre. Ah! j'oubliais une dernière recommandation: ne m'apportez point de carton à chapeau, car les deux cages de mes serins occupent les filets de la berline, et nous aurons à nos pieds mon vieux carlin. Bonsoir, cher docteur, bonne nuit.

IV.

En route, les rapports de nos voyageurs, au lieu de s'établir sur le pied d'une familiarité ouverte et commode, devinrent de plus en plus aigres et difficiles. La gêne et l'embarras, loin de diminuer, augmentaient à chaque poste, et ces deux êtres, que les mêmes besoins, les mêmes jouissances, les mêmes sensations, réunissaient dans l'espace roulant d'une étroite voiture, n'avaient pas couru trente lieues ensemble, qu'ils paraissaient complétement étrangers l'un à l'autre. Cœlio, que son père adorait de cette tendresse aveugle et superstitieuse qu'un père, après avoir vu trois enfants mourir entre ses bras, voue au dernier qui lui reste, Cœlio avait contracté dans son intérieur d'autrefois des habitudes d'enfant gâté qui devaient rendre à la longue son commerce peu facile; en toute chose, notre jeune docteur avait ses opinions arrêtées qu'il émettait d'un ton dogmatique et tranchant et dont il ne démordait pas, et si chez lui les avenues du cœur étaient praticables, on peut dire qu'un triple mur d'entêtement et d'obstination défendait celles de l'esprit. De son côté, le marquis ne cédait pas volontiers, et quand on pense aux différences d'âges, de mœurs, de position, aux incompatibilités innées qui devaient exister entre eux, on s'explique aisément pourquoi ces deux intelligences ne pouvaient entrer en contact sans se heurter sur tous les points. Pour la moindre bagatelle, un combat d'une heure s'engageait; le plus simple motif donnait

lieu à des contestations sans fin, qui, se reproduisant à tout propos, en devenaient d'autant plus insupportables; et cette lutte des opinions, qui d'ordinaire ranime un entretien et le relève, avait dégénéré chez eux en une espèce d'agacerie incessante, provoquant la contradiction pour la contradiction. Cœlio, d'un esprit cultivé, d'une élocution évidemment plus facile, ne perdait pas une occasion de faire sentir au marquis ses avantages sur ce point; et celui-ci, à son tour, mettait en avant avec non moins d'emphase son expérience et sa connaissance du monde. Il bafouait les arguments de son jeune adversaire comme autant de vapeurs vaines issues de la philosophie moderne. Le marquis haïssait du fond de l'âme la philosophie, qu'il appelait une nourrice de la révolution, et rejetait sur elle toute atteinte portée à ces doctrines d'aristocratie et de légitimité qu'il avait sucées avec le premier lait. L'or du siècle de Louis XIV était pour lui le seul bon, le seul pur, le seul or ayant cours dans le royaume du vrai et du beau : Cœlio, au contraire, en sa qualité de coryphée enthousiaste de toutes les nouvelles doctrines, appelait cet or une vieille monnaie passée de mode, et préconisait des noms dont le marquis n'avait jamais entendu parler. On le voit, deux compagnons de cette espèce voyageant ensemble devaient avoir quelque peine à s'entendre.

Lorsqu'ils eurent passé la frontière d'Italie, un nouveau sujet de discussion s'offrit naturellement, qui menaça de soulever des alertes plus vives que celles auxquelles on s'était livré jusque-là. Il s'agissait du catholicisme, vers lequel Cœlio, sans le connaître à fond, se sentait irrésistiblement porté, par instinct poétique sans doute plus que par conviction intérieure, et que le marquis, déiste pur et ne professant aucun culte, ne manquait jamais de battre en brèche avec une animosité singulière. Le vieillard avait d'autant plus à cœur d'amener son jeune compagnon à partager ses opinions sur ce sujet, qu'il commençait à craindre que celui-ci, une fois à Rome, ne se convertît publiquement à une religion dont le caractère grandiose et les pompes sacerdotales avaient déjà parlé à son imagination d'artiste. Aussi ne laissait-il échapper aucune occasion de réveiller les débats, évitant toutefois de froisser certains points délicats qu'il avait reconnus dans cette jeune âme.

Cependant, un jour qu'ils visitaient ensemble l'église de la Madonna di San-Luca, aux environs de Bologne, Cœlio, poussé à bout par les impiétés sarcastiques du marquis, ne put s'empêcher de manifester sa mauvaise humeur à son compagnon.

— En vérité, marquis, je ne vous conçois pas. Sitôt que vous entamez le chapitre de la religion, on dirait que votre force de raisonnement vous abandonne. Eh quoi ! vous déclamez à tout propos contre les philosophes, coupables, selon vous, d'avoir semé des germes de révolution sur votre pays, et vous renchérissez encore sur eux dans vos discours; car je mets en fait que Voltaire et Diderot eux-mêmes ne s'exprimeraient pas sur l'Église avec plus d'amertume et d'animosité que vous ne le faites.

— D'accord ; aussi n'ai-je point la prétention de passer pour un homme conséquent, pour un homme de logique comme vous, cher docteur, qui donnez de parti pris dans un système nouveau de religion, de philosophie, de politique et de poésie, auquel tous vos raisonnements doivent, bon gré mal gré, se conformer. Quant à moi, mes opinions et mes jugements se sont faits à l'école de la vie, et nulle théorie ne me gouverne. Que m'importe après tout si je tombe d'accord avec votre exécrable Voltaire dans la haine que je professe pour l'Église catholique? ce qu'il y a de certain, c'est que, sur ce sujet comme sur tous les autres, ce que je pense et dis ne vient ni de Voltaire ni de Diderot, mais de moi, de moi seul, vous m'entendez, docteur, et de ma propre expérience, que j'ai payée, Dieu merci, assez cher.

— L'expérience, elle aussi, nous abuse, répliqua Cœlio, surtout lorsque nulle théorie sérieuse ne la revise et ne l'éclaire.

— Oh ! mon enfant, soupira le marquis du plus profond de sa poitrine, cette expérience dont je vous parle ne m'a point abusé, moi : Dieu vous préserve, aussi longtemps que vous vivrez, d'une conviction achetée à ce prix, et quand vous seriez encore plus catholique et apostolique, je ne vous souhaite pas d'être ramené au culte de la raison par une épreuve de ce genre. Du reste, un jour peut-être, jeune homme, nous reparlerons de tout ceci.

En prononçant ces derniers mots, le marquis serra convulsivement la main de son compagnon, et la discussion en resta là.

Il faisait nuit close avant que les deux pèlerins atteignissent les portes de la ville, et la lune, en se levant, étendait sur leur chemin des masses d'ombres et de lumière. Ils traversèrent la piazza Maggiore, qui, par cette belle soirée de dimanche silencieuse et calme, étalait avec orgueil aux rayons de l'astre du soir les splendides façades de ses églises et de ses palais de marbre. La lumière tombait en plein sur la statue de saint Pétrone et sur le Neptune de bronze de la fontaine, dont elle semait d'étoiles d'or la nappe argentée. La place entière reposait à l'ombre de l'église du saint patron. Cœlio, absorbé dans son recueillement, s'était assis sur le tronçon d'une colonne; pendant ce temps, le marquis arpentait le terrain de droite à gauche, et se livrait à cette impatiente activité de sa nature irritable et nerveuse, lorsqu'il avisa, debout sous le portail de Saint-Pétrone, une figure encapuchonnée de blanc et qui tenait un cierge allumé dans sa main.

— Holà ! monsieur le rêveur ! s'écria le marquis du haut des degrés de l'église.

Et Cœlio, se rendant à regret à cette invitation, trouva le vieillard, qui comprenait fort médiocrement l'italien et le parlait horriblement, engagé dans une conversation des plus laborieuses avec un frère de la Miséricorde qui lui demandait l'aumône.

— Dans quel but cette aumône que me demande ce masque blanc, avec son capuchon sur le nez? murmura le marquis d'un ton à demi courroucé.

Cœlio s'informa poliment de la chose auprès du moine, et obtint en réponse que c'était pour des messes de morts.

— Et quelles sont les âmes que vous prétendez chanter, encenser et carillonner? continua le marquis sur le même ton.

Et l'interprète transmit de nouveau sa demande au religieux, non sans en avoir singulièrement adouci l'expression.

— Les messes pour lesquelles notre confrérie s'est mise en quête dans les États pontificaux, répondit l'homme à la cagoule, seront dites à Rome prochainement en vue du repos de l'âme d'un jeune séminariste de naissance espagnole, appartenant à l'une des plus illustres familles de de Valence, et qui fut trouvé tout récemment assassiné derrière le Ghetto des Juifs. Le pauvre frère est mort sans recevoir les sacrements, et pour entrer au ciel réclame les bénéfices de notre intercession. Du reste, tout porte à croire que c'était un honnête et pieux jeune homme, que de saints motifs ont seuls pu conduire dans cet affreux repaire. Il voulait convertir une hérétique, à ce qu'on dit, mais l'affaire n'est pas encore bien éclaircie.

Le récit du frère quêteur parut produire une impression profonde sur l'esprit du marquis, et Cœlio, qui s'attendait à une bordée de traits plaisants et sarcastiques, ne fut pas médiocrement étonné de voir la physionomie du vieillard, d'ordinaire si moqueuse en pareille occasion, devenir tout à coup grave et pensive. Puis, après une assez longue pause :

— Continuez, mon frère, de grâce, continuez, reprit le marquis en italien et sur un ton tout différent.

— Je vous ai dit tout ce que je savais de cette triste histoire, répondit le moine, et je doute que vous puissiez en apprendre davantage. A Rome, on vous contera toute sorte d'histoires, mais aucun des bruits qui circulent ne s'est confirmé à l'instruction judiciaire.

Lorsque le frère eut terminé, le marquis, fouillant dans sa poche, en tira deux pièces d'or, qu'il laissa tomber dans la tête de mort que celui-ci tenait dans sa main en manière de sébile. En ce moment, Cœlio crut avoir la berlue, et son étonnement ne se contenant plus :

— Eh! eh! marquis, s'écria-t-il d'un air de triomphe, serait-ce là déjà une conséquence?

— Conséquences! conséquences! murmura le marquis; où sont les conséquences sur la terre? Il n'y a de conséquences que là-haut. Voyez la lune, elle poursuit au-dessus de nous sa carrière éternelle, tandis qu'ici-bas ombres et rayons courent pêle-mêle, se croisent et se combattent...

V

Ce fut vers les abords du carnaval que nos deux voyageurs arrivèrent à Rome. Une demi-heure à peu près avant d'entrer dans la ville, à la dernière montée au delà du Tibre, Cœlio sauta à bas de la voiture sous prétexte de jouir plus librement du panorama, mais au fond pour s'épargner le ridicule de traverser les rues de Rome dans la berline du marquis, espèce d'arche de Noé qu'on eût prise pour l'équipage forain d'un escamoteur ambulant; car il faisait encore jour lorsqu'ils virent les flèches et les tours de la ville éternelle s'élever du sein de leurs imposantes solitudes, et les rayons du soleil couchant commençaient à peine à miroiter sur les coupoles et les croix d'or des deux églises du Corso, quand Cœlio rejoignit l'équipage à la *porta del Popolo*. Après une discussion des plus vives et des plus laborieuses que le marquis eut à soutenir à cette place en l'absence de son interprète, le postillon, sur un signal du docteur, fouetta les chevaux et l'on entra; le bonhomme, empaqueté dans le fond de la voiture, attifé comme un mandarin au milieu de ses cages et de sa ménagerie, et Cœlio suivant à pied. Le peuple de Rome, en dépit des excentricités de toute espèce auxquelles il lui arrive journellement d'assister, et si habitué qu'il soit à voir poser devant lui d'étranges maniaques, ne put s'empêcher d'ouvrir de grands yeux à l'aspect de cet attelage grotesque, et Cœlio n'entendait partout sur le chemin que gens qui s'écriaient :

— Bon! voilà le carnaval qui commence aujourd'hui!

L'équipage s'arrêta devant une auberge de la *Via Condotti*, et lorsque Cœlio, hâtant le pas, s'élança vers la portière et tendit la main au vieillard pour l'aider à descendre, celui-ci persista, malgré toutes les représentations, à rester dans la voiture, et ne consentit à vider la place qu'après avoir vu enlever sous ses yeux jusqu'au dernier paquet. Comme on pense, le déménagement ne fut pas mince affaire et dura près de trois quarts d'heure, pendant lesquels avait eu le temps de s'assembler une multitude de malins curieux, que l'étrangeté de l'aventure ne tarda pas de mettre en humeur de plaisanteries et de quolibets.

A la première alerte, les artistes du café Greco étaient accourus; parmi eux se trouvait un jeune paysagiste qui avait séjourné quelque temps à B....; il commença, sans autre exorde, à raconter sur le fantastique personnage toutes les fables qu'on débitait dans cette ville.

— C'est le plus singulier original qu'on ait rencontré jamais, disait-il; un émigré français qu'on appelait à B.... le marquis au noyau de cerise, personne dans la ville ne lui connaissait d'autre nom. Figurez-vous que cet oiseau-là porte dans sa bouche un noyau de cerise dont sa maîtresse le visa au nez un jour qu'il n'avait pas d'autre distraction à lui offrir. Le compère a cinquante mille livres de rentes viagères, et vit de pain et d'eau comme un fesse-matthieu, ce qui lui a valu une espèce de coqueluche qu'on entend d'un quart de lieue à la ronde. Il compte ses grains de café, et comme il en met d'ordinaire sept et demi pour une tasse, il a des paquets de demi-grains. Il se couche tous les soirs à huit heures pour épargner le bois et la chandelle, et je gage qu'il ne vient à Rome que parce qu'on lui aura dit en Allemagne qu'on peut vivre ici à meilleur compte. Mais voyez-moi donc cet équipage et cet accoutrement!

— Quel admirable motif ce serait là pour une charge de carnaval! remarqua un autre.

— Idée lumineuse, et dont on saura se servir en temps et lieu, reprit le paysagiste. Je prends sur moi de représenter le bonhomme au naturel, et de réjouir le Corso d'un portrait qui vaudra pour le moins l'original. Les rideaux de mon lit me fourniront l'étoffe de sa roquelaure chinée, et je trouverai chez le premier fripier le satin vert-pomme de son habit; si les broderies manquaient par hasard, nous y suppléerons avec du papier peint et du clinquant. Laissez-moi faire, cette physionomie pointue est facile à saisir, et je ne vois guère dans tout son attirail que la casquette qui puisse nous embarrasser quelque peu. En effet, cette visière verte qui descend jusque sur le nez avec la double vitre à la place des yeux, est un morceau qu'on aura quelque peine à se procurer. Aussi j'en veux prendre le modèle.

Et, là-dessus, le rapin se mit à crayonner la tête du marquis avec tant de prestesse et de verve, qu'il fut contraint en un moment de se retirer dans le café pour échapper aux obsessions des curieux.

Cependant le marquis toussait, tempêtait et maugréait contre les gens de l'hôtel qui l'appelaient excellence, le poursuivant de leurs sollicitations importunes, celui-ci lui présentant la carte, celui-là lui demandant s'il ferait un long séjour dans la maison; à quoi le vieillard, impatienté, répondait avec humeur et sans trop se préoccuper du langage moitié allemand, moitié français dans lequel il s'exprimait.

— On ne m'appelle point excellence, grommelait-il entre ses dents; je ne viens pas à Rome pour me donner une gastrite, et je rendrai grâce à Dieu s'il me procure le moyen de sortir aujourd'hui même de ce coupe-gorge. En attendant, qu'on me laisse, je veux être seul; si j'ai besoin de vous, je sonnerai.

Et il entra dans sa chambre, ahuri par les mille bruits du voyage et de l'hôtel, auxquels venaient se joindre encore les jappements du carlin qu'il portait soigneusement sous son bras gauche, et les trilles chromatiques de ses serins, vocalisant à plein gosier dans leurs cages d'ivoire, qu'il tenait à la main droite.

Tout le temps que dura cette singulière installation, Cœlio s'était tenu à la fenêtre, maudissant du fond de l'âme le vieux marquis, dont les excentriques boutades lassaient partout dès l'abord la bonne volonté des gens.

— Cet homme va m'empoisonner tout le plaisir que j'avais de voir Rome et l'Italie, pensait-il en lui-même. Oh! que ne donnerais-je pour être mon propre maître et pouvoir passer ici le carnaval et la semaine sainte! Mais, bah! le vieux s'est mis dans la tête que le climat de Naples lui rendrait sa toux plus supportable, et probablement nous délogerons demain.

En ce moment, Cœlio avisa deux blonds jeunes gens qui traversaient la place d'Espagne en se tenant au bras et gravissaient lentement les degrés du Monte Pincio.

— Heureux hommes, murmura le poëte à voix basse en les accompagnant des yeux jusqu'à ce qu'il les vit disparaître derrrière l'église, heureux artistes! ils ont accompli la tâche de la journée, et, libres maintenant, ils vont s'égarer à travers ces mélancoliques solitudes et poursuivre au grand air de la ville éternelle quelque entretien sur Raphaël ou Cimarosa, qu'ils ne termineront qu'à la porte de leur maîtresse!...

Comme il en était là de sa rêverie, Cœlio sentit la main du marquis lui frapper sur l'épaule:

— Il y a dans cette maison trop de bruit et de mouvement pour moi, dit le vieillard. Informez-vous et voyez si, à l'aide de vos recommandations, nous ne pourrions nous procurer, au plus tôt, un appartement commode et tranquille dans quelque quartier sain. Je médite un dessein qui ne vous déplaira pas, j'imagine, cher docteur, et vous propose de rester ici jusqu'à Pâques, mais seulement à la condition que je délogerai d'ici sans retard. Vous m'entendez, autrement demain, au point du jour, je fais atteler, et je pars pour Naples.

Cœlio, qui depuis une semaine était revenu au moins dix fois sur ce chapitre sans jamais rien obtenir de l'entêtement du vieillard, se montra vivement touché de cet accès d'humeur conciliante et généreuse, et, de peur que l'envie ne lui vînt de se dédire, il se mit en devoir de courir tout disposer à son gré.

— Merci, cher marquis, merci, s'écria-t-il en lui serrant la main, je ne veux pas perdre un moment, et j'entends m'acquitter à souhait de votre commission.

— Allez, et n'oubliez pas, monsieur le docteur, de vous commander une belle casaque de fou pour les mascarades de la semaine, continua le marquis avec un sourire plein de douceur et de bonhomie. Quant au logement, veillez à ce qu'il ne soit ni humide, ni sombre, ni trop haut; vous savez du reste aussi bien que moi ce qui me convient. J'y veux aussi célébrer mon petit carnaval; je me sens tout triste et tout maussade lorsque je n'ai pas autour de moi mon sanctuaire...

— Au revoir donc, cher marquis, et quand je devrais battre toute la nuit le pavé de Rome, votre commission sera faite demain.

A ces mots, Cœlio prit congé du marquis, et, guidé par un garçon de place, monta les degrés de l'escalier où ses yeux, un quart d'heure auparavant, accompagnaient si avidement les deux jeunes artistes; car la personne à qui était adressée la lettre qu'il avait à cœur de remettre dans la soirée même, demeurait dans la *via Sistina* sur le *Monte Pincio.*

VI.

Le signor Marchesini, professeur de l'Académie de Saint-Luc, venait de se retirer dans son atelier, lorsque Cœlio arrriva chez lui avec ses lettres de recommandation. Dans une vaste chambre où l'artiste exposait ses travaux terminés, un bel enfant blond d'une douzaine d'années lisait à la clarté d'une lampe antique. L'enfant reçut le jeune docteur avec une familiarité souriante qui dénotait un naturel ouvert ou plutôt l'habitude de voir souvent des visiteurs étrangers et de leur répondre:

— Je vais prévenir mon père, s'écria-t-il, et en deux bonds il disparut avec la lettre.

Resté seul, Cœlio s'assit près de la lampe, et se mit à parcourir machinalement le livre que l'enfant avait laissé là. C'était un cahier de vers italiens, une sorte de complainte ou plutôt de maculature comme il s'en débite dans les carrefours, et portant pour titre: *Histoire édifiante et lamentable du bienheureux don Aquilas de Silva, natif de Valence en Espagne, et mort à Rome la première nuit de l'Avent, cruellement égorgé par la main scélérate et fratricide des infâmes mécréants du Ghetto.*

— C'est singulier, dit Cœlio, la même histoire que le frère de la Miséricorde nous a racontée à Bologne, et dont mon vieux marquis parut si vivement frappé.

Il continua. Les premières strophes contenaient une invocation à la Sainte Vierge, dont l'auteur réclamait l'intercession dans un poëme tout écrit à sa gloire, le héros qu'il s'était choisi ayant payé de son sang sa foi dans la mère du Christ; auxquelles strophes en succédaient d'autres pleines d'opprobres et de malédictions contre les Juifs; et Cœlio en était là de sa lecture, lorsque l'arrivée du professeur le força de s'interrompre et de se lever.

— Soyez le bienvenu à Rome, monsieur le docteur, s'écria Marchesini en lui tendant la main avec franchise; je n'ai fait que parcourir la lettre de notre ami, car j'espère que vous m'en direz sur son sujet plus long qu'il n'en écrit. Vous êtes ici pour quelque temps?

— Jusqu'à Pâques, monsieur, répondit Cœlio.

— A merveille! continua l'artiste en l'invitant à s'asseoir, vous ne sauriez venir plus à propos; d'abord le carnaval, ensuite le paisible temps de carême, que saint Pierre semble avoir institué tout exprès pour que les étrangers puissent jouir dans le calme et le recueillement des magnificences de sa glorieuse cité; puis enfin, pour couronner les choses, la semaine sainte. Mais, dites-moi, en quoi pourrai-je vous servir? Bien que les moments dont je dispose soient fort restreints, je ne hais pas qu'un ami me dérange. Vous ne voyagez pas seul, à ce que j'apprends par cette lettre, on dit même que votre compagnon...

— C'est lui justement que ma première démarche auprès de vous intéresse, reprit Cœlio; il désire quitter au plus tôt l'hôtel où nous sommes descendus et prendre un appartement en ville. Peut-être pourriez-vous nous donner là-dessus quelques renseignements.

— Mieux que cela, docteur, j'ai ce qu'il vous faut; vous logerez dans la maison, à un étage au-dessous de moi; un admirable appartement, ma foi, quatre ou cinq pièces, propres, commodes, exposées au midi. Vous ne trouveriez pas dans tout Rome un plus agréable intérieur. Sur le derrière, la vue s'étend jusqu'au Janicule, jusqu'au *Monte Mario* et même plus loin encore si vous le voulez, et, sur le devant, vous avez pour perspective, juste vis-à-vis de vos croisées, la plus jolie figure du quartier. Dernièrement, un jeune peintre allemand a quitté la maison qu'elle habite sous prétexte que cette ravissante apparition menaçait d'effacer dans ses rêves l'idéal de ses Madones. Mais vous, qui ne poussez pas jusqu'à ce point le mysticisme, je le suppose du moins, et qui ne peignez pas des Madones, vous n'avez pas à redouter de semblables dangers.

— Et quand pourrions-nous occuper cet appartement? continua Cœlio, répondant par un sourire à la plaisanterie du professeur.

— Mais aujourd'hui même, tout à l'heure, à l'instant. Il

était l'autre semaine à la disposition d'une famille anglaise qui vient de partir il y a vingt-quatre heures, et vous le trouverez tout à fait en état de vous recevoir.

Cœlio calma l'empressement de l'officieux professeur en lui disant que le marquis s'était arrangé pour passer la nuit à l'auberge, et après s'être informé de nouveau de la disposition des lieux et du prix du loyer, pria Marchesini de vouloir bien se charger de conclure avec l'hôtesse. Pendant cet entretien, le jeune docteur avait étendu le bras vers la table, et, soit désœuvrement, soit dessein d'amener la conversation sur un sujet qui commençait à l'intriguer, s'amusait à tourner les feuillets de la complainte.

— Prenez garde, lui dit le professeur, vous allez vous brûler les doigts. Vous jouez là avec une marchandise prohibée.

— Prohibée? demanda Cœlio d'un air étonné et comme s'il avisait pour la première fois le papier qu'il tenait dans ses mains. Qu'est-ce donc?

— Une complainte, que les crieurs publics débitaient depuis six semaines à tous les coins de rue, et que la police a fait saisir hier matin. C'est une curieuse histoire, le roman d'un jeune séminariste de la Sapienza avec une belle Juive du Ghetto, lieu certes bien mal choisi pour de semblables aventures. On ferme tous les soirs au verrou les deux portes de l'immonde repaire, et ce n'est pas trop que l'agilité d'un chat pour qui veut s'en aller rôder de nuit sous les fenêtres des Esther et des Judith du quartier. Bref, le pauvre jeune homme a payé cher son goût pour l'ancien Testament; le lendemain du premier dimanche de l'Avent, son corps, tout criblé de blessures, fut trouvé dans le Tibre, avec une pierre au cou et dans le voisinage du Ghetto. Je vous laisse à penser si l'événement fit du bruit dans la ville; le gouvernement s'empara de l'affaire, et tandis que la justice informait, le bon peuple imagina une foule de légendes, toutes plus merveilleuses les unes que les autres, où le jeune diacre espagnol apparut l'auréole au front et sous les traits d'un martyr canonisé. Un de ces poëmes surtout avait le privilége d'émouvoir la multitude et de provoquer autour du virtuose populaire qui l'exécutait toutes les sympathies du dilettantisme en plein vent. Mais la procédure n'ayant rien pu découvrir sur ce meurtre, on a jugé convenable de confisquer la légende qui prétendait en savoir plus long que la sainte congrégation criminelle.

— En vérité, reprit Cœlio, vous me donneriez envie de lire ce petit livre. Mon vieux marquis, lui aussi, je ne sais trop pourquoi, s'intéresse vivement à votre légende, dont nous avons appris par hasard le premier mot à Bologne.



Vue de Bologne.

Oserai-je, sans indiscrétion, vous emprunter pour quelques jours cette complainte?

— Prenez, docteur, et gardez-la. Elle appartient à mon fils, que je dédommagerai sans peine. Mais n'allez pas croire un seul mot de tout ce que vous y verrez. Il n'y a guère que les vers imprimés à la fin du cahier qui soient remarquables et bien sentis; du reste, ils venaient du jeune homme lui-même, on les a trouvés après sa mort dans ses papiers. L'épigraphe qui accompagne cette poésie doit avoir aussi quelque authenticité, car le crucifix d'argent dont parle cette épigraphe, et qu'il envoyait avec ses vers à sa madone israélite, n'a jamais été retrouvé, bien que les

sbires aient mis sens dessus dessous toutes les armoires et tous les coffres du Ghetto. Somme toute, on peut conclure que c'était là une nature exaltée et fougueuse, le délire d'un amoureux et le fanatisme d'un prosélyte.

Cœlio ouvrit le livre à l'endroit où se trouvait la poésie que le professeur lui indiquait.

— Eh bien! jeune homme, que pensez-vous de ces vers?

— Mais, autant que j'en puis juger, ils me paraissent beaux et bien sentis.

— C'est aussi mon opinion; seulement je vous conseille de vous défier de tout le reste.

En ce moment, Cœlio se leva et prit congé du professeur, non sans lui avoir témoigné toute sa reconnaissance pour les soins dont il consentait à se charger.

— A demain donc, lui dit Marchesini en l'accompagnant jusque sur l'escalier. Venez dès le matin, le plus tôt sera le mieux.

VII.

Le marquis s'était depuis deux heures enfermé dans son appartement, lorsque Cœlio revint à la *locanda*, et, sans vouloir troubler en son premier sommeil le vieillard épuisé par les secousses de la journée, celui-ci fit allumer bon feu dans sa chambre, s'étendit dans un fauteuil commode, et se mit à lire tout à son aise le mystérieux poëme défendu par le saint-office. Les tisons craquaient dans la cheminée, les étincelles pétillaient, et, dans quelque rue du voisinage, soupirait une mandoline, admirable mise en scène, on en conviendra, pour une lecture de ce genre.

Immédiatement après les stances d'introduction, que Cœlio avait parcourues chez le professeur, commençait le récit. Don Aquilas de Silva, jeune diacre du collége de *la Sapienza*, voit en rêve la Sainte Vierge, qui l'exhorte à se dévouer au salut d'une jeune israélite, dont l'âme, jusque-là ensevelie dans les ténèbres du mosaïsme, aspire à se vivifier aux sources divines de la foi. Le jeune homme, ravi d'extase à cette apparition, interroge la mère du Christ sur le nom et la demeure de la belle fille, et Marie lui annonce que pour l'accompagner un ange le visitera la nuit suivante, qui se trouve être la nuit du second jour de l'Avent. Don Aquilas devra se munir d'un crucifix; quant aux eaux lustrales pour le baptême, la Vierge aura soin d'y pourvoir; de plus, la belle catéchumène recevra le nom mystique de Marie, d'après sa patronne céleste. Le jour suivant, le jeune clerc se prépare par la retraite et les exercices pieux au grand œuvre qu'il est sur le point d'accomplir, et, le crucifix à la main, attend dans la veille et dans les prières la venue de l'ange. A minuit, l'ange paraît tout rayonnant de lumière et de gloire, et le jeune homme, sans lui adresser une seule question, sans risquer un seul regard de côté, suit le flamboyant messager, qui prend aussitôt les devants et flotte comme une colonne de feu dans l'azur transparent de l'air. Cependant, on s'arrête devant une grille; du doigt indicateur de sa main l'ange trace un signe de croix sur la serrure, et les deux battants s'ouvrent d'eux-mêmes.

On est dans le Ghetto.

Quelques pas plus loin, les deux compagnons aperçoivent un bouge étroit, impur et ténébreux comme l'âme scélérate d'un juif. Sur le seuil de ce repaire se tient une jeune fille, belle et contristée comme Esther au pied du trône d'Ahasvérus, et qui, d'un geste plein de grâce et d'innocence, fait signe aux jeunes étrangers de venir la visiter dans sa chambrette; car elle aussi a reçu en songe la promesse d'une délivrance. Mais elle ignore de quel fléau le Ciel veut la délivrer, si c'est d'une croyance morte ou d'un père barbare. Le jeune homme annonce sa mission, et lui demande d'un ton solennel si elle se sent disposée à recevoir le baptême. A la réponse affirmative de la jeune fille, succède un secret examen touchant les articles principaux du dogme catholique, examen auquel la juive, illuminée par l'esprit de la Sainte Vierge, répond avec une telle sagesse, une telle inspiration, que le missionnaire la reconnaît digne de recevoir sur-le-champ les rosées divines de la grâce.

Cependant l'eau manque pour le sacrement; aussitôt un torrent de larmes s'épanche des yeux du jeune homme en extase, l'ange recueille dans le creux de sa main ces larmes fécondantes, et se sert du précieux tribut pour ondoyer Marie. Mais pendant la sainte opération, le cœur du consécrateur s'embrase tout à coup d'un amour dévorant pour la belle catéchumène, et lorsque les lèvres de la jeune fille effleurent le crucifix qu'il tend à son premier baiser, un désir terrestre s'émeut en lui, et il sent qu'il voudrait être à la place du crucifié; sur quoi la mère de Dieu s'offense, et l'ange disparaît. Une nuit profonde règne dans l'appartement; au dehors, des voix lugubres et menaçantes se déchaînent, et tout à coup, au milieu d'une grêle de malédictions et de blasphèmes, la porte s'ouvre avec des grincements affreux. Le jeune homme étreint la vierge dans ses bras, mais vainement le démon des sens s'évertue à le séduire, il résiste aux attraits ineffables de la tentation, et sa bouche, au péril qui le menace, n'oppose que des paroles de bénédiction répandues comme un parfum de Madeleine sur la tête de la blanche néophyte. A peine il est sorti vainqueur de cette lutte, que soudain le courroux de la mère du Christ s'apaise. La reine des anges lui jette du haut des cieux la couronne du martyre, et au moment même où cette couronne effleure ses tempes, le jeune homme est frappé dans l'ombre par la main sanguinaire d'un mécréant maudit. Atteint au cœur, il tombe, et, près d'expirer, adresse à sa fiancée en Jésus-Christ ces paroles suprêmes :

— Souffre pour la gloire de celui qui a souffert pour toi, et lorsque sonnera ton heure, je viendrai te prendre et te ravir au séjour de l'éternelle lumière. *Ave, Maria. Amen!*

Tel était à peu près le fond de ce bizarre poëme. Cœlio avait à coup sûr trop de goût pour se laisser prendre à une semblable littérature. Cependant ce récit ne fut pas sans produire une certaine impression sur son esprit; son imagination ardente et naturellement en humeur d'idéaliser toute chose, lui présentait sous des traits plus humains et des couleurs possibles les singulières caricatures du romancier populaire, et, si grossière que fût la légende, il ne pouvait s'empêcher d'en trouver le motif dans les vers du jeune Espagnol auxquels il aimait à revenir. Enfin, et pour tout dire, un certain intérêt dramatique l'attirait moins encore peut-être vers la personne du jeune martyr que vers la gracieuse image de la belle israélite, qu'il se figurait tantôt sous l'exécrable tyrannie d'un père fanatique et stupide, tantôt sous l'aimable apparence d'une douce pénitente combattant entre un naïf chagrin de cœur et sa vocation céleste. En outre, il lui sembla que ce n'était pas sans un secret dessein de la Providence que cette histoire l'avait poursuivi de Bologne jusqu'à Rome. Le souvenir lui revint alors du marquis et des notes sympathiques et profondes qu'avait fait vibrer tout à coup dans l'âme d'un vieux gentilhomme voltairien, ce récit d'un frère de la Miséricorde. Il faut absolument que le bonhomme ait joué un rôle dans cette tragédie, pensait-il à part lui. Quoi d'étonnant dans cette émotion qui l'a pris au nom de Valence? ne savons-nous point qu'il a séjourné pendant plusieurs années dans cette ville au début de la révolution française, et que cette période de sa vie est en-

core aujourd'hui la corde sensible de son cœur? N'importe, je m'abstiendrai de lui parler de la chose, et s'il me questionnait par hasard, mieux vaudrait encore, je pense, lui raconter les faits tels que le professeur les expose, que de mettre sous ses yeux l'histoire ainsi travestie en légende. De toute façon, je pense qu'il sera plus convenable de me taire.

Moitié lisant, moitié réfléchissant, Cœlio gagna ainsi le milieu de la nuit; deux heures venaient de sonner, les lumières allaient s'éteindre, et le jeune rêveur profita du dernier jour qu'elles jetaient pour se mettre au lit.

VIII.

L'appartement de la Via Sistina agréa tellement au marquis, que sitôt qu'il le vit, le lendemain matin, il ne voulut pas retourner à l'auberge. Notez qu'il se trouvait dans cet appartement une petite pièce ronde et disposée d'avance comme à souhait pour l'installation du fameux sanctuaire, circonstance qui ne contribua point médiocrement, on le devine, à décider le goût du vieillard. Depuis le départ de B., évidemment la privation où il était de son sanctuaire entretenait chez lui une sorte d'agitation fiévreuse, entrecoupée çà et là de douloureux abattements; aussi n'eut-il garde de remettre d'une minute l'ordonnance du mystérieux cabinet. Cœlio voulut prêter son aide au marquis et lui faciliter cette rude besogne d'un déménagement; mais celui-ci déclina les offres de service du jeune homme, en lui faisant entendre qu'il aimait mieux l'introduire dans le sanctuaire lorsque toute chose serait définitivement établie en sa place consacrée, et lui ménager ainsi le plaisir de la surprise. Cela conclu, le bonhomme accepta les services d'un ancien domestique qui, depuis près d'un demi-siècle qu'il était attaché à ce logis, avait vu passer tant de maniaques et de fous de toutes les nations et de tous les climats, que, sur le chapitre des frasques et des lubies, il ne s'étonnait plus de rien. C'était là, par excellence, le personnage que rêvait le marquis, et nul, mieux que ce serviteur cosmopolite, ne l'eût secondé dans son excentrique besogne. Il fallait voir comme cet homme le comprenait, comme il accomplit jusqu'au bout son métier de coleur et de tapissier, et disposa, pièce par pièce, toute cette ridicule friperie, sans sourciller ni plus ni moins que s'il se fût agi de servir le déjeuner d'un Anglais.

On était en plein carnaval avant que le marquis, trop faible et trop souffrant pour s'occuper plus de deux ou trois heures par jour de l'érection de son sanctuaire, fût définitivement installé. Pendant ce temps, Cœlio s'en donnait à cœur-joie et menait publiquement la folle vie des élèves de l'Académie. De tous les bals, de tous les soupers, de toutes les parties; le jour, on le voyait figurer en costume dans les voitures de masques, et le soir on le rencontrait au spectacle; et plus d'une fois il lui arriva même de s'affubler d'un nez de Pulcinella et de se mêler, ainsi fait, aux bacchanales populaires. Aussi, c'était pitié de le voir le matin, après une nuit orageuse, bâiller et se frotter les yeux en déjeunant avec le marquis, fort peu édifié d'une pareille vie, et qui ne s'épargnait à son égard ni les sarcasmes ni les reproches; ce qui n'empêchait pas Cœlio de faire acte de présence chaque matin. D'abord, notre coureur d'aventures avait à cœur de tenir compagnie quelques instants au bonhomme, qu'il laissait ensuite jusqu'au lendemain dans son isolement; ensuite, un fou ne saurait manquer de prendre en patience les querelles d'un autre fou, et sur ce point, Cœlio se consolait d'avance en pensant, à part lui, tandis que le marquis débitait ses mercuriales:

— C'est bien à lui, vraiment, de parler de masques, à lui dont la vie entière est un carnaval, comme s'il y avait dans le Corso une boutique de charlatan qui valût ce qu'il appelle son sanctuaire.

Un matin, le signor Marchesini, survenant au moment où nos deux compagnons de voyage finissaient de déjeuner:

— Pardieu! mon cher professeur, s'écria le marquis, je suis fort aise de vous voir: peut-être, vous qui êtes du pays, nous direz-vous combien il faut de temps à un homme distingué pour savoir à fond son carnaval de Rome? Car voilà déjà huit jours que notre ami l'étudie aux dépens de son repos et de sa santé, et il ne me paraît pas que le cours soit encore près d'être au bout.

Cœlio sourit; le professeur et lui se regardèrent.

— Bah! bah! laissez-le faire, répondit Marchesini, il faut que jeunesse se passe: d'ailleurs, je gagerais que, sans vos remontrances, il ne penserait déjà plus au carnaval. Mais vous-même, marquis, pourquoi ne viendriez-vous point jouir de ce spectacle? une fois n'est pas coutume, et, d'ailleurs, il y a des choses qu'il faut avoir vues. Certes, ce n'est pas moi qui vous conseillerais d'aller vous mettre dans la foule; mais, dites, si nous risquions ensemble, cette après-midi, une petite promenade du côté du Corso? un de mes amis, qui occupe une maison voisine du Palais Vénitien, m'offre des places sur son balcon, voulez-vous que nous acceptions? On parle, pour aujourd'hui, d'une cavalcade magnifique, et quand ce ne serait qu'à l'intention d'y voir figurer notre cher docteur?

— Nous verrons si d'en haut vous me reconnaîtrez, dit Cœlio en l'interrompant. Mais qui donc a pu vous révéler ainsi le programme du Corso?

Pendant ce temps, le marquis était devenu pensif, et, les yeux plongés dans la tasse de café qu'il venait de vider, restait sans se mêler à la conversation.

Le professeur renouvela sa proposition avec plus d'instance.

— Mon ami, dit enfin le vieillard, après une longue pause et du ton d'un homme qui vient de prendre une mûre délibération, vous savez combien j'aime à me laisser guider par vous en toute chose; aussi vous ne vous fâcherez pas si je vous déclare que mon premier mouvement eût été de refuser net de vous suivre dans cette cohue de saltimbanques, où cependant me pousse, je le sens, un motif de dignité humaine. J'irai donc avec vous au Corso, justement parce que je me trouve avoir eu cette nuit je ne sais quelle folle idée, quel vague pressentiment qu'il devait m'arriver malheur aujourd'hui parmi les masques. Or, comme je hais la superstition à l'égal de la peste, cette raison seule suffit pour que je me décide à vous accompagner.

A ces paroles du marquis, le professeur voulut retirer sa proposition; mais le vieillard se montra inébranlable et répondit aux observations de Cœlio, qui croyait aux pressentiments, qu'il se sentait dans l'âme, pour les augures et les présages, le dédain superbe d'un Jules César.

— Mais César, dont vous parlez, remarqua Cœlio, fut victime lui-même de son incrédulité.

— Mieux vaut encore cela, reprit le vieillard, que de l'avoir été de sa superstition. Mon dessein est pris, et quand tous les devins de la Grèce et de Rome se tiendraient aux quatre coins du Corso pour me signifier que j'y dois périr, rien au monde ne m'empêcherait d'aller où mes principes me conduisent.

En présence d'une si opiniâtre détermination, Cœlio n'avait qu'à s'abstenir de tout avertissement ultérieur.

Marchesini, qui s'était excusé d'abord par politesse plutôt que par un vain motif de terreur superstitieuse, se retira en promettant au marquis de venir le prendre après la sieste.

IX.

Les ombres du soleil couchant commençaient à couvrir déjà la vaste place d'Espagne, lorsque le marquis et le professeur, bras dessus, bras dessous, descendirent l'escalier du Monte Pincio. A une pause qu'ils firent, et comme le vieillard reprenait haleine après un violent accès de sa toux, l'infatigable cicerone lui montra l'hôtel de l'ambassade d'Espagne, juste vis-à-vis de l'endroit où ils se trouvaient.

— Vous voyez ces deux fenêtres à droite, au premier étage, ajouta-t-il, c'est là que don Aquilas a demeuré.

— Aquilas, don Aquilas ! s'écria le marquis en cherchant à rassembler ses esprits, et, tremblant des pieds et des mains, il s'appuya sur les épaules de son guide. Aquilas! ai-je bien entendu? au nom de Dieu, cher professeur, dites-moi comment il se fait que ce nom vous soit venu sur les lèvres.

— Je m'aperçois que je viens de toucher, sans le vouloir, une corde sensible ; mais vous m'excuserez, marquis, il n'y a vraiment point de ma faute ; après ce que m'avait dit le docteur, je ne pouvais soupçonner que ce nom eût de quoi tant vous émouvoir.

— Que vous a dit le docteur ? Le docteur ne sait rien de ce nom ? que sait-il ?

— Qu'à Bologne déjà ce nom a produit sur vous une impression profonde, et que vous avez demandé à connaître l'histoire dans ses moindres détails. Or, cette particularité m'est revenue à l'esprit tout à l'heure en apercevant sous mes yeux l'hôtel de l'ambassade d'Espagne. Le docteur ne vous a-t-il donc pas montré la complainte rimée à la gloire du martyre du jeune saint?

— Au nom du ciel, professeur, un instant ! une minute ! laissez, que je revienne à moi !

A ces mots, le vieillard s'assit sur le parapet de l'escalier, et, la tête appuyée contre un pilastre :

— Justice éternelle ! murmura-t-il en croisant ses bras sur sa poitrine, serait-il bien possible? Dieu, Dieu ! c'est toi, je te reconnais ; mais faut-il donc que ta main s'appesantisse ainsi sur des générations, et que tu venges sur les enfants et sur les enfants des enfants les crimes des aïeux!

Cependant il eut l'air de se calmer un peu, et, se tournant vers le professeur :

— Vous parliez donc de ce meurtre commis dans le quartier des Juifs sur la personne de ce jeune Espagnol. Ai-je bien compris ce que vous me disiez, mon ami, ou bien est-ce que je radote ?

— Laissons cela, marquis, vous êtes trop ému pour en entendre aujourd'hui davantage. Si j'avais seulement pu prévoir que ce nom de don Aquilas vous touchât de si près, jamais, à coup sûr, mes lèvres ne l'eussent prononcé.

— De près ! non ! non ! point de près, mais à fond ! mais dans l'âme ! Il n'était ni mon parent, ni mon ami ; je ne l'ai jamais connu, jamais vu, je n'ai jamais ouï parler de lui ! mais, de grâce, par grâce, continuez, dites ce que vous savez sur la famille de ce jeune homme. Je vous le répète, soyez sans crainte, et racontez-moi tout ; je n'ai point de parents en Espagne, mais au nom du ciel, monsieur, parlez-moi donc de sa famille ! Voyez, vous le voyez, je suis calme à présent, ce n'était rien qu'un accès de toux, et nous allons continuer notre promenade.

Le marquis rassembla péniblement le peu de forces qui lui restaient, et, se levant, reprit le bras du professeur.

— Patience, cher marquis, répondit celui-ci, patience, vous en apprendrez aussi long que j'en sais moi-même sur cette affaire. Mais, pour Dieu ! ne brusquons point les choses ; et d'abord, je vous dirai que je n'ai recueilli sur cette maison que des renseignements d'assez médiocre importance. Ainsi, je crois savoir que l'envoyé d'Espagne était l'oncle du jeune prêtre, ou du moins son proche parent. Il l'avait amené d'Espagne à sa suite, et lui servait ici de père adoptif. Je me souviens encore d'avoir vu ici sa mère, une riche veuve de Valence, il y a de cela quelques années. Un de mes amis peignit même son portrait. A cette époque, on l'appelait dona Mercedes.

A ce nom, le vieillard tressaillit pour la seconde fois, et son pauvre corps tout brisé se débattait encore contre un tremblement nerveux qui l'agitait de la tête aux pieds, lorsqu'une émotion nouvelle l'atteignit subitement et comme un coup de foudre. Avant même qu'on sût d'où le trait pouvait partir, il venait de rouler sur le carreau avec un cri perçant, et l'œil fixe, la bouche écumante, le front ruisselant d'une sueur glacée, il secouait encore sa main droite comme pour se défendre d'un spectre, indiquant toujours la place d'Espagne de son geste convulsif. Le professeur regarda sur la place, du côté que le doigt livide du vieillard semblait désigner, et vit en effet le marquis, le vieux marquis en personne courant et gambadant parmi les masques le long de la Via Condotti. C'était lui, il n'y avait point à s'y méprendre, un effrayant *alter ego!* Qu'on se figure sa ressemblance même échappée du miroir par un enchantement, son ombre détachée de son corps, et se livrant, aux yeux d'une multitude en frairie, à toutes les arlequinades, à toutes les grotesques débauches d'un personnage du mardi-gras. Comment ne pas le reconnaître ! c'était lui, lui, sa physionomie, son costume, son air ; lui avec son habit de satin vert brodé, sa roquelaure blanche par-dessus, et cette incomparable casquette de voyage qui n'avait pas son double dans le monde entier.

Marchesini lui-même fut troublé à cette apparition fantastique, mais son illusion ne dura guère, et l'aspect du véritable marquis ne tarda pas à le ramener au sentiment de la réalité. Le malheureux vieillard gisait sans mouvement sur le sol. Un tremblement contractile des lèvres indiquait seul un dernier reste de vie dans ce cadavre. Ses yeux étaient fermés, et la partie gauche de la face avait subi une si effroyable altération, qu'on ne la reconnaissait plus. Du même côté, le bras se raidissait dans une immobilité paralytique. Evidemment une attaque l'avait frappé, et l'effort convulsif de sa main droite pour se porter vers le cœur témoignait que c'était dans ces régions que le coup avait dû l'atteindre. Le professeur appela au secours, et des mendiants étendus sur les dalles de l'escalier accoururent clopin-clopant. En apercevant le marquis, dont ils avaient déjà reçu plus d'une aumône, ces malheureux montrèrent un zèle plein d'effusion et de gratitude, et, se rassemblant autour du moribond, ils se mirent en devoir de le transporter chez lui. Le plus robuste saisit le corps par les épaules, un autre soutint les pieds, un troisième le bras paralysé, et le reste, priant et pleurant, accompagna la marche, qui se dirigea vers la maison du marquis au bruit des fanfares du carnaval.

A la porte, le professeur, qui avait pris les devants pour envoyer chercher un médecin, et le vieux domestique reçurent le corps des mains des mendiants, et, après les avoir congédiés non sans peine, portèrent le marquis dans ses appartements, et le déposèrent sur un canapé du salon. Le vieux serviteur courut s'emparer du premier miroir qui lui tomba sous la main, et le présentant aux lèvres du vieillard :

— Il respire encore, murmura-t-il, en voyant le teint de la glace s'obscurcir légèrement, tandis que le professeur, qui tenait le pouls, répondait à cet éclair d'espérance en secouant la tête avec un geste d'incrédulité.

Tous les moyens usités d'ordinaire en pareil cas furent mis en œuvre pour rappeler les esprits de la vie dans ce corps inanimé. On déboucha sous son nez des flacons de sel, on frotta ses pieds de linges brûlants, on lui enfonça même des pointes d'aiguilles dans les extrémités des doigts. Ces cruelles expériences se prolongeaient sans résultat depuis près d'un quart d'heure, lorsque le marquis ouvrit les yeux de son propre mouvement, et regarda autour de lui d'un air de sauvage étonnement. Sa bouche aussi s'ouvrit, mais sans pouvoir proférer une parole, et le souffle expira sur ses lèvres en sons inarticulés. Alors il éleva son bras droit, et, dans une agitation de plus en plus croissante, indiqua la porte de son sanctuaire, qui se trouvait juste vis-à-vis du sofa.

— Au nom de tous les saints du paradis, s'écria le vieux serviteur, où est la clef?



Le marquis montra du doigt la veste qu'on venait de lui ôter, la clef se trouvait dans la poche. Alors on courut vers la porte, et cet homme à moitié mort, sitôt qu'il vit s'ouvrir le sanctuaire, voulut s'élancer du sofa ; mais ses forces l'abandonnèrent, et ce fut à peine s'il lui en resta assez pour témoigner au professeur, par ses signes et par ses gestes, son désir d'être conduit dans le cabinet. On obéit ; mais à peine dans son sanctuaire, il commença de se heurter le front contre les murailles, de se frapper le cœur du poignet droit, et de gesticuler comme un fou de tous les membres dont l'usage lui restait encore. L'être intérieur en était à sa dernière lutte, mais ces désirs et ces sentiments, un instant ravivés avant de s'éteindre pour jamais, ne trouvaient plus, parmi les agents corporels, d'assistance pour s'exprimer par des sons ou des gestes. De minute en minute ses signes devenaient moins intelligibles. Il montra le coussin placé devant l'autel, saisit par le bout une robe de chambre de satin rose qui pendait à la muraille, juste derrière la maisonnette de carton peint, comme s'il eût voulu s'en revêtir ; puis, se retournant brusquement, demeura immobile, regardant du côté de sa chambre, et l'œil fixé sur un tableau représentant la pyramide de Cestius. Jamais agonie ne fut plus douloureuse à contempler. C'était pitié vraiment de voir ce malheureux lutter et se débattre en désespéré pour se décharger des sensations et des souvenirs qui le suffoquaient à cette heure suprême. Enfin la mort en prit compassion, et le délivrant de cette lutte affreuse, atteignit à son second coup le but que le premier avait manqué. Le vieillard rendit l'âme, sa main droite tournée vers la pyramide sépulcrale. Le professeur et le vieux domestique, en proie l'un et l'autre à la terrible secousse que la mort venait de leur donner en passant au milieu d'eux, laissèrent aller le cadavre qui glissa de leurs bras et se coucha par terre, la tête naturellement appuyée sur le carreau consacré, d'où le fidèle carlin venait de descendre pour faire place à son maître, auprès duquel il s'étendit silencieusement.

X.

Tandis que son vieil ami dépouillait pour jamais la larve de cette vie terrestre, Cœlio, déguisé en arlequin, paradait follement dans le Corso. Après avoir cherché le marquis à tous les balcons du voisinage, il pensa que le bonhomme aurait changé de résolution et se serait décidé pour une fois à suivre les conseils de la sagesse ; sur quoi il cessa de se préoccuper davantage de l'absence du vieillard, et se mit à folâtrer de plus belle. Déjà depuis longtemps il ne songeait plus au marquis et poursuivait une jolie vigneronne coiffée de pampre, lorsqu'il lui sembla tout à coup apercevoir à quelque distance la figure de son original qui gesticulait à tour de bras et se débattait au milieu de la foule.

— L'esprit du mardi-gras aurait-il par hasard revêtu le masque du vieux? murmura Cœlio, s'efforçant de se diriger vers cette incroyable apparition, qui, assaillie de toutes parts, bombardée à coups de trognons de pomme, et se défendant de la plus grotesque façon au milieu des huées et des poussades, disparaissait à tout moment derrière un nuage de farine et de poussière.

— Méfiez-vous de la vigneronne ! ne buvez point à sa coupe ! philtre d'amour ! philtre d'amour ! sorcellerie !

A ces mots, venus du groupe où l'apparition manœu-

vrait, et dans lesquels il crut pertinemment reconnaître l'aigre fausset du vieux marquis, Cœlio essuya de la tête aux pieds une bourrasque de projectiles carnavalesques qui l'atteignit si bien, qu'il fut plusieurs minutes avant de reprendre contenance. Or, pendant ce temps, la cohue s'était dissipée, le fantastique personnage et la joyeuse bande ameutée autour de lui avaient disparu. Cœlio voulut à toute force rejoindre son masque, mais il perdit sa peine. Vainement il monta et descendit la file des carrosses, fouilla tous les recoins du Corso, visita les cafés, examina chaque balcon et chaque fenêtre; point de marquis. En y réfléchissant alors, il lui sembla que son esprit venait d'être abusé par quelque illusion funeste. Peu à peu cette idée gagna dans son cerveau naturellement porté à voir du merveilleux en toute chose, et bientôt l'inquiétude, la curiosité, et je ne sais quel trouble mêlé de pressentiments et de vagues terreurs, l'obsédèrent à tel point qu'il sortit du Corso et reprit le chemin de la Via Sistina. En un moment notre jeune fou de tout à l'heure perdit toute la gaieté de son caractère d'emprunt, et jamais habitué du carnaval à Rome ne vit ce drôle d'arlequin marcher d'un pas si grave et si mélancolique. Cet air pensif sous ce masque grotesque, l'attitude de la réflexion en un semblable accoutrement, pouvaient en effet présenter aux yeux de l'observateur un assez singulier phénomène. On eût dit le mercredi des cendres dans la casaque du mardi-gras. Le trouble de Cœlio augmentait à chaque pas; il monta les escaliers quatre à quatre, et, parvenu à la porte du marquis, il entra sans frapper. La chambre était vide, et le jeune homme pâlit en apercevant sur la table l'habit et le chapeau du vieillard, et tout auprès une trousse de chirurgien. Au même instant le domestique sortit du cabinet.

— Où donc est le marquis? s'écria Cœlio.

— Chut! chut! répliqua le vieux serviteur en élevant la main d'un geste significatif : il dort.

XI.

Cœlio, tremblant d'avoir deviné le sens de ces paroles, se précipita dans le cabinet par la porte restée entre-bâillée. Le cadavre gisait là, conservant encore l'attitude qu'il avait prise en tombant, la tête appuyée sur le coussin, et dans le bizarre entourage de son sanctuaire. Cœlio tressaillit, et, sans proférer un seul mot, porta ses deux mains à son front. Il y eut alors un moment singulier, et cette scène de la vie dans son plus extravagant équipage se rencontrant avec la mort frappa sérieusement le professeur ainsi que le médecin, dont la lancette sollicitait encore la veine du défunt. Qui ne se souvient de s'être laissé aller à de graves et profondes réflexions en présence de ces peintures fantastiques du moyen âge où le squelette armé de la faux est représenté dansant un pas avec quelque masque joyeux du carnaval? Ainsi, dans cette chambre, figurait le jeune arlequin auprès de ce corps inanimé du vieillard, avec cette différence toutefois que, par son attitude et l'expression de son visage, le jeune homme rappelait plutôt le génie antique de la mort, dont la batte échappée de ses mains simulait le flambeau retourné.

Cependant, avant de congédier son collègue, Cœlio voulut expérimenter lui-même une dernière fois sur le corps du marquis, et cette épreuve suprême n'obtenant pas plus de résultat que les précédentes :

— C'en est fait, dit-il au professeur.

— Amen! murmura le vieux domestique; de pareil maître, je n'en retrouverai jamais!

A ces paroles, un long et religieux silence succéda, pendant lequel il eût été facile de lire sur la physionomie des assistants les sensations diverses qu'éveillait en eux le spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Le professeur montrait cette émotion froidement silencieuse où la vue d'un cadavre jette toujours un homme. Le vieux domestique donnait cours à son effusion, et Cœlio, de plus en plus abîmé dans sa rêverie, semblait moins préoccupé désormais de l'événement en lui-même que des idées que cet événement remuait dans son esprit.

A la fin cependant, le professeur trouvant que cette pause menaçait de se prolonger beaucoup trop, essaya d'interroger le jeune homme, mais celui-ci ne répondit pas; sur quoi Marchesini revenant à la charge :

— A quoi pensez-vous donc? Evidemment depuis dix minutes vous n'êtes plus sur la terre? vous serait-il arrivé quelque chose? parlez.

— Vous vous moqueriez de moi, répondit Cœlio en s'efforçant de rassembler ses esprits; quelque chose en effet m'est arrivé, quelque chose de si prodigieux, que j'en suis à cette heure encore plus épouvanté que de l'aspect de ce cadavre. Au moment même où le marquis expirait ici, je l'ai vu, moi, dans le Corso.

— Est-ce tout? cher docteur, répliqua Marchesini; en ce cas je vous dirai que j'ai eu, moi aussi, cette apparition, et qui plus est, le pauvre marquis lui-même, qui, sans ce coup imprévu, vivrait encore, vous pouvez m'en croire. Cessez donc de vous marteler la cervelle à ce sujet. Notre excellent ami, avec sa manière fantasque d'aller vêtu, avait attiré sur lui les brocards du bon peuple de Rome, et quelqu'un aura trouvé plaisant de copier son costume point par point, et de promener sa ressemblance en plein carnaval. Malheureuse parade, qui devait avoir un bien cruel dénoûment, car je demeure convaincu que cette apparition soudaine sur la place d'Espagne, et dans les dispositions où il était déjà, lui a porté le coup de la mort. Un instant auparavant, le nom de don Aquilas, prononcé par moi par hasard, l'avait vivement ébranlé, mais le coup de foudre auquel il a succombé venait certainement d'un autre côté.

— Votre récit, reprit Cœlio, ne fait qu'accroître mon épouvante et donner à la chose un sens plus grave et plus mystérieux.

— Au nom du ciel, mon cher, continua le professeur avec impatienc, comment pouvez-vous être si superstitieux? Qu'une pareille vision ait de quoi vous saisir dans le premier moment, je le veux bien; mais il n'est pas permis à un homme en état de raison de s'y arrêter comme vous le faites. Laissons cela. Allez vous déshabiller, et venez chez moi, nous passerons la soirée ensemble. J'ai à vous parler longuement du marquis, dont vous interpréterez sans aucun doute mieux que je ne le puis les derniers mouvements et les derniers gestes... Mais sortons, je commence à me sentir mal à l'aise dans cette chambre.

Cœlio suivit sans résistance le professeur, qui, lui prenant le bras, le fit passer aussitôt de cet obscur cabinet de la mort à la saine et splendide clarté de la vie. La vaste fenêtre ayant vue sur la ville éternelle était ouverte aux chaudes lueurs du soleil couchant, qui déclinait dans des flots de pourpre et d'or derrière les cyprès du Monte Mario. Le jeune homme s'arrêta immobile en présence de cette pompe occidentale. Il lui sembla un moment que la ville entière, que cette large plaine aux sept collines n'était qu'un immense champ de morts. Au plus profond de l'abîme, il crut voir enfouies les urnes cinéraires des vieux rois, des consuls et des vestales, au-dessus desquels gisaient les ossements broyés et pulvérisés des saints et des

martyrs, puis enfin, presque à la surface et recouverts d'un peu de terre humide, les cadavres des contemporains, déposés là sans blessures ni couronnes.

Au même instant le canon du Corso retentit.

— La farce est jouée, murmura Cœlio. Le carnaval a rendu l'âme. Maintenant endossons le suaire, et couvrons-nous le front de cendres, jusqu'à ce qu'une salve tonnante nous appelle au matin du saint jour de la résurrection.

XII.

Cœlio ne ferma point l'œil de la nuit suivante. Contre son habitude, il laissa veiller une lampe dans sa chambre sous prétexte de lire, mais dans le fond pour essayer de combattre l'espèce de terreur que provoquait en lui le voisinage d'un cadavre, terreur que l'obscurité redouble, on le sait, chez les natures exaltées et faibles. Il commença par feuilleter quelques volumes de Byron, et parcourut entre autres ses stances sur Rome aux derniers chants de Child-Harold, qui venait de paraître; mais bientôt cette lecture ne lui suffisant plus, il eut recours à la Bible, et la Bible, elle aussi, fut impuissante à distraire son esprit. Quel que fût le livre, profane ou sacré, terrestre ou divin, son attention devait inévitablement finir par se porter ailleurs, détournée par je ne sais quel torrent d'idées confuses et de sensations, fleuve interlinéaire qui roulait et grondait pour lui dans le texte; sujet vivant dans une lettre morte.

A la fin, de guerre lasse, Cœlio renonça au livre et se mit à causer familièrement avec lui-même. Il arrive presque toujours qu'un homme qui, dans les rapports de la vie quotidienne, nous paraissait assez indifférent, quelquefois même insupportable, double et triple de valeur à nos yeux lorsqu'il est mort, surtout si nous nous découvrons au fond de la conscience quelque tort commis à son préjudice et qu'il ne nous a pas été donné de réparer. Cette voix bien naturelle s'éleva dans le cœur de notre jeune ami; Cœlio repassa, l'une après l'autre, toutes les belles qualités du marquis, et se trouva bientôt avoir composé un caractère tout sympathique, une sorte de figure idéale, qu'il entoura sur l'heure de tendresse et d'affectueuse vénération.

— Toi aussi, tu l'as méconnu, lui, méconnu de tous, se dit-il en se rappelant avec un sentiment de reproche certains traits de son caractère qui l'avaient souvent éloigné du vieillard. Toi aussi, la forme baroque de son enveloppe extérieure t'a empêché de plonger plus avant dans la noble essence de son être; et pourtant, que de mal ne s'est-il pas donné pour être compris de toi! combien de fois n'a-t-il pas essayé de t'inspirer quelque intérêt pour les saintes souffrances de sa vie!

Cependant à ces récriminations succédèrent d'autres idées moins amères. Peu à peu il oublia le passé pour l'avenir, et là de nouveaux plans, d'autres projets lui sourirent. Il se vit libre de prolonger aussi longtemps qu'il lui plairait son séjour en Italie. Sitôt après la semaine de Pâques, il visiterait Naples, ensuite il se rendrait à Florence ou à Pise pour y traverser les grandes chaleurs; puis enfin il retournerait à Vienne par Venise. Oui, mais une fois là, que ferait-il? Vainement il s'interrogea sur ce sujet, et comme il ne trouvait point de réponse à se donner à lui-même, il prit le parti de s'abîmer dans les vagues lointains des espérances indécises, d'y remuer un monde de hasards et d'invraisemblances, et de se perdre à la fin dans le vide de ses fantaisies. Là flottaient les souvenirs de Marianne, de Claire, de Lucy, blondes et gracieuses figures qu'il avait rencontrées dans la vie, et que son imagination de poëte et d'amant idéalisait dans ses rêves. A cette mystique phalange d'adorables visions, types charmants que devait réaliser un jour la femme aimée, vint bientôt se joindre l'idée du portrait gardé si mystérieusement dans le sanctuaire. Une insurmontable curiosité s'empara alors du jeune homme, et si les terreurs de minuit ne l'avaient empêché de s'aventurer dans cette chambre où gisait encore le défunt, il n'eût certes point attendu jusqu'au matin pour voler à la conquête du bijou tant souhaité. Cependant, sitôt que les premières lueurs de l'aube blanchirent les rideaux de la croisée et qu'il se fit un peu de bruit au-dessus de sa tête, dans l'appartement du professeur, Cœlio s'enveloppa de sa robe de chambre, et, sa lampe à la main, se dirigea, au milieu du crépuscule, vers le sanctuaire du marquis, se gardant bien toutefois de risquer un coup d'œil sur le cadavre étendu non loin de la porte du cabinet.

— Il dort, pensa-t-il à part lui, le vieux gardien du sanctuaire, et s'il allait s'éveiller pour chasser le voleur du temple!

Comme il ouvrait la porte du cabinet noir, le vieux carlin vint à lui avec un grognement lugubre et passa entre ses jambes pour chercher son maître. Au moment où Cœlio, déposant la lumière sur l'autel, aperçut le mystérieux portrait placé, comme nous l'avons dit, à l'une des fenêtres de la maisonnette de carton peint, une sensation inénarrable courut dans tout son être. On ne saurait, en effet, rien concevoir de plus attrayant, de plus irrésistible; un abîme de douleur et de beauté se peignait dans les traits de cette image, dont les grands yeux bruns, nageant dans une mer d'azur, semblaient vouloir attirer le jeune homme dans leur profondeur insondable.

— Je l'ai trouvée! s'écria Cœlio, arrachant le portrait de la fenêtre et le pressant avec ravissement tantôt sur son cœur, tantôt sur ses lèvres.

Dès ce moment un délire inconnu s'empara de lui, ses yeux rayonnaient d'extase, sa bouche souriait à cette miniature, il l'appelait Lucy, Marianne, Elsbeth, de tous les noms des anges de ses rêves ou de ses souvenirs; car il finit par ne plus voir dans ce portrait que l'adorable ressemblance d'un idéal mystique pressenti. Quelques instants s'écoulèrent avant que cette hallucination eût jeté toutes ses flammes et que le calme de ses sens lui permît de jeter un coup d'œil sur les divers objets qui l'entouraient. Alors seulement Cœlio, avisant l'excentrique ordonnance des lieux, se rappela les descriptions qu'on lui en avait faites à B... Toutefois le noyau de cerise manquait; mais un petit crochet d'or suspendu sous la grande fenêtre semblait répondre à la destination supposée. Tout en examinant différentes curiosités, véritables joujoux rassemblés sur l'autel avec un soin minutieux, le jeune homme aperçut, devant la maisonnette de carton, un cahier plié en forme de lettre et qui, à n'en juger que par la couleur nullement jaune du papier, devait ne point appartenir aux antiquailles du cabinet. Cœlio brisa le cachet noir aux armes du marquis, ouvrit l'enveloppe et reconnut la main du vieillard. La note était écrite en français et portait pour titre: *Introduction à mon sanctuaire du Souvenir destiné à mon jeune ami Cœlio.* L'encre fraîche encore témoignait de la récente existence de ce document, daté du reste des premiers jours du carnaval. Cœlio ne put se défendre d'une émotion douloureuse à l'aspect de ces lignes tracées par la main du vieillard, et des sentiments de piété et de tendresse imposant silence à sa curiosité hâtive, il rentra dans sa chambre, emportant, avec le saint respect dû aux reliques, le manuscrit et le portrait.

Henri BLAZE.

(*La suite au numéro prochain.*)

LA BIENVENUE D'UN OFFICIER DE DRAGONS.

Scène de la Vie Militaire.



Un des plus brillants élèves de l'ancienne école impériale de cavalerie de Saint-Germain, Édouard Brémont, fils unique du riche banquier de ce nom, à Paris, avait obtenu son brevet de sous-lieutenant au mois de décembre 1813; mais avec ses lettres de service le ministre de la guerre lui avait expédié l'ordre de rejoindre, dans les vingt-quatre heures, le 10e régiment de dragons, dans lequel il avait été incorporé. Ce fut à peine si notre jeune homme, tout fier de son épaulette, eut le temps de venir embrasser son père et de se faire habiller au Palais-Royal, chez le célèbre Walther, ce tailleur breveté des dragons de l'Impératrice, qui avait le rare talent de confectionner le plus galant uniforme en une journée; mais ce qui était le plus pénible pour Édouard, c'était de se voir forcé de prendre des bottes toutes faites chez Sakoski, ce bottier *fashion* des lions de l'état-major. Enfin, quarante-huit heures après sa sortie de l'école, il avait quitté la capitale pour aller rejoindre son régiment, cantonné dans les environs de Langres. Or, il n'avait pas attendu longtemps l'occasion de prouver à ses dragons qu'il était digne de les commander. Quelques jours après son arrivée, il s'était trouvé en face de l'ennemi, et le duc de Trévise, qui l'avait vu à la tête de son peloton charger un escadron de hulans autrichiens, lui avait promis de demander pour lui la croix dans le premier rapport qu'il adresserait à l'Empereur.

Toutefois, Édouard n'était pas encore quitte envers son régiment. Il avait payé sa bienvenue à l'ennemi en lui sabrant quelques hommes avec vigueur, mais il n'avait pas payé sa bienvenue aux officiers, ses camarades; les circonstances ne lui avaient pas permis de s'acquitter de ce tribut établi par l'usage. Toujours à cheval et le sabre à la main, Édouard ne pouvait que promettre, et se justifier par la nécessité impérieuse d'un ajournement. Cependant ses jeunes camarades, qui comptaient peu sur l'avenir dans une lutte contre tant d'ennemis, commençaient à désespérer de voir se réaliser la promesse d'Édouard, car il avait

été question d'un déjeuner fabuleux où le vin de Champagne devait être à discrétion, enfin d'un déjeuner digne de l'opulence proverbiale du père de l'amphitryon. De son côté, Édouard ne se faisait pas faute de magnifiques assurances. Pour calmer un peu l'impatience de MM. les lieutenants; il avait réglé d'avance la carte du repas, qui, d'après le programme, devait être historique. Mais Napoléon, mais Blücker, mais Schwartzenberg, mais Platow et ses Cosaques, ne laissaient pas un moment de trêve à nos troupes; le moyen de formuler le menu d'un tel déjeuner au milieu d'un bivouac ou d'un village incendié!

Édouard crut un instant que le congrès de Châtillon lui permettrait enfin de tenir sa parole et d'offrir cette bienvenue, dont l'ajournement forcé l'exposait incessamment aux sarcasmes de quelques officiers et surtout aux sermons de son capitaine, vieux troupier, qui, tenant rigoureusement aux anciennes traditions, ne plaisantait jamais sur le chapitre des bienséances de rigueur. Le capitaine adressait à Édouard de graves remontrances touchant l'observation des usages reçus dans le régiment, et se montrait même assez disposé à accepter un *déjeuner sans façon*, afin de ne pas déroger au principe; mais Édouard avait promis beaucoup mieux que cela; son amour-propre de jeune homme repoussait la transaction offerte par son capitaine; il ne voulait point entendre parler d'un accommodement qui semblait laisser à ses camarades l'honneur d'un généreux sacrifice, et à lui le rôle d'un vantard.

Le 10e de dragons faisait partie de la division de cavalerie du général Vernier, et combattit vaillamment à Champ-Aubert, à Montmirail. A cette dernière affaire, la cavalerie se couvrit de gloire. Édouard et ses dragons en eurent leur bonne part; mais les chevaux fatigués ayant besoin de repos, on fut obligé de bivouaquer près du champ de bataille,



Le bivouac de Champ-Aubert.

malgré l'impatience de l'Empereur, qui brûlait d'atteindre Blücker en personne, dont il avait battu successivement l'arrière-garde et l'avant-garde. La correspondance de Paris pour le quartier-général se trouva donc à Montmirail, et là furent distribuées les lettres. Il y en avait une pour Édouard : elle était de son père, qui se plaignait d'abord du silence de son fils, comme si le jeune homme avait eu le temps de lui écrire, et qui, ensuite, le priait de s'informer de l'état dans lequel il trouverait son château de Brémont, situé à un quart de lieue de Montmirail, si par hasard le mouvement de l'armée le conduisait près de cette magnifique propriété. En outre, le banquier manifestait à son fils les plus vives inquiétudes pour son cher château, dont les embellissements et l'ameublement lui avaient coûté « les yeux de la tête », lui disait-il textuellement. Il plaignait surtout le sort de ses caves, où il y avait un assortiment complet des meilleurs vignobles de la Bourgogne et de la Champagne. « J'ai manqué de prévoyance, ajoutait le banquier, ou plutôt j'ai eu trop de confiance dans le génie de l'Empereur; il est maintenant trop tard pour essayer de faire transporter à Paris tous ces vins. Hélas! ces quatre mille bouteilles, que vont-elles devenir? ajoutait-il, et mon château, qui sait s'il demeurera debout! »

Édouard sourit en lisant la lettre de son père :

— Je le reconnais bien là, dit-il en mettant la lettre dans sa poche : il tremble depuis les pieds jusqu'à la tête pour son vin et pour son château, qui pourrait bien trembler, lui, depuis la cave jusqu'au grenier.

Déjà il avait oublié la missive paternelle, lorsqu'il fut abordé par son capitaine, qui, cette fois, ne lui parla pas du déjeuner futur, mais du détestable bivouac où ils avaient à peine un peu de bois pour sécher leurs manteaux, mouillés par une pluie glaciale. Le capitaine était de fort mauvaise humeur, et sa philosophie semblait l'avoir abandonné, quand Édouard, qui avait semblé réfléchir un moment, l'interrompit tout à coup par cette brusque question :

— Mon capitaine, aimez-vous le vin de Champagne?

Celui-ci regarda Édouard d'un air étonné :

— Belle demande! répondit-il. Allons! mon cher Brémont, pas de mauvaises plaisanteries..., ne parlons pas de vin de Champagne quand nous n'avons pas seulement d'eau à boire.

— Mais je ne plaisante pas du tout, mon capitaine. Tenez, voyez-vous là-bas, à droite de la route, ce grand bâtiment dont les blanches murailles se dessinent même à travers le brouillard?

— Certainement, je le vois : c'est un château qui semble de fort belle apparence... Et après?...

— Eh bien! c'est le château de mon père.

Le capitaine porta le revers de la main droite à la visière de son casque comme pour faire le salut militaire, en disant :

— Mes sincères compliments à vous, mon cher, ainsi qu'à votre respectable père; mais j'ai bien peur qu'il n'ait été déjà visité par les Cosaques de Sacken ou les hussards de Blücker... ce serait fâcheux pour lui.

— Pour qui, mon capitaine, pour Blücker ou pour le château?

— Pour le château, et plus encore pour vous, répliqua celui-ci.

— Alors consolez-vous, mon capitaine, il ne l'a pas été... Et, ce qui le prouve, c'est que j'aperçois encore les volets et les persiennes des fenêtres; si les Cosaques ou les Prussiens avaient passé par-là...

— C'est juste, mon cher; votre observation est celle d'un militaire expérimenté... Mais, enfin, où voulez-vous en venir?

— Vous ne devinez pas qu'il faut que, de préférence, nous visitions, les premiers, le château paternel?

— Admirable idée! s'écria le capitaine; d'ailleurs il n'est qu'à quelques portées de fusil d'ici; la visite sera bientôt faite.

— Mon père, lui-même, vient de m'écrire pour me demander des renseignements sur l'état de sa propriété et... de ses caves.

— Nous lui en donnerons, mon cher Brémont, nous lui en donnerons; allons, à cheval!

— Un moment, mon capitaine! fit Édouard en se frappant le front comme inspiré d'une idée sublime : si nous demandions au colonel la permission d'y mener le régiment, il y serait un peu mieux qu'ici; il y a des écuries très-vastes, des greniers remplis de fourrages, et des caves... oh! ce sont les caves!... Quand même ce déplacement momentané serait sans importance, surtout si nous ne devons pas suivre l'Empereur.

— Diable! mon cher, vous avez là une idée véritablement ornée de pierres précieuses; mais je redoute les objections du colonel; et puis le général Vernier a quelquefois des scrupules.

— Le général! des scrupules? Mais c'est le château de mon père, c'est un héritage à moi! et s'il avait été compris dans nos cantonnements, mon père aurait-il le droit de se plaindre? Écoutez, capitaine, ce que je vous propose est tout à fait dans l'intérêt du château : placé sur une route militaire, où il est exposé à toutes les chances de la guerre, heureux si la première visite qu'il reçoit est celle des Français! Et combien mon père ne devra-t-il pas se féliciter, quand il saura que c'est moi, que c'est son fils adoré, car il m'adore depuis la mort de ma pauvre mère, qui ai fait les honneurs de Brémont à nos soldats, à mon régiment!... Grâce à moi et aux circonstances particulières de cette visite, toute de convenance, le château ne souffrira tout juste que ce qu'il aurait souffert pour éloigner d'autres visiteurs, qui peut-être seraient moins scrupuleux; car enfin je serai là, moi! Nous serons là, mon capitaine, pour régulariser les distributions à nos dragons, et pour que tout se passe dans l'ordre... Comprenez-vous maintenant?

Le vieil officier, enchanté des ouvertures qui lui étaient faites, et rassuré d'ailleurs par le langage et les raisonnements de son lieutenant, serra la main d'Édouard en s'écriant :

— Oui, certes, je comprends!... C'est une manière économique de payer votre bienvenue...

— C'est mon père qui payera pour moi... Mon père ou moi, n'est-ce pas absolument la même chose? la politesse ne sortira pas de la famille.

— C'est ma foi vrai! fit encore le capitaine.

Et voilà ce dernier qui court au bivouac du colonel, et le colonel qui court chez le général pour obtenir le changement de cantonnement de ses dragons, tandis que Édouard attend avec impatience la réponse de ces chefs, souvent trop capricieux.

Elle arriva enfin, cette réponse si désirée.

— La victoire est à nous, mon cher Brémont! s'écria le capitaine; voici la permission du général par écrit; nous allons aller au château de votre honoré père pour y préparer les logements.

Une heure après, le 10e de dragons, hommes et chevaux, s'installaient dans le château de M. Brémont, et, chose extraordinaire! pas un ennemi ne s'y était encore présenté; quelques éclaireurs prussiens avaient bien rôdé autour de ses murailles, attirés par les chants du coq, qui dénonçait une basse-cour complète; mais la rapidité des mouvements de l'Empereur l'avait pour ainsi dire assuré contre les Cosaques. Le château était resté intact pour les Français, qui y furent bien reçus par le concierge, car ils étaient conduits par le fils de son maître.

Édouard fit les honneurs de la propriété paternelle, ainsi qu'il l'avait annoncé, avec une grâce et une générosité qui lui valurent d'unanimes éloges; il ouvrit lui-même les caves, donna le premier, dans la basse-cour, le signal du massacre, et mit à la disposition des dragons toutes les cheminées du rez-de-chaussée et tout le bois nécessaire pour entretenir les broches. Seulement, il eut soin de faire mettre à l'ordre du jour ces mots essentiels, que le colonel approuva :

« Respect aux meubles, aux portes et aux fenêtres. »

Les dragons observèrent rigoureusement cette consigne, et pendant les deux jours que le régiment passa dans le château, il n'y eut pas une seule infraction à punir, pas un reproche à adresser. Ce fut chose vraiment miraculeuse que cet ordre dans le pillage, que cette retenue des dragons dans un château qu'on avait obligeamment livré à leur merci. Et, chose plus incroyable, quand le moment du départ fut venu, il restait encore beaucoup de bouteilles qui n'avaient point été vidées; ce qui parut chagriner Édouard, qui se plaignit gaiement à ses camarades que les choses n'avaient point été aussi bien faites qu'elles auraient pu l'être. Aussi, un instant avant de monter à cheval, dit-il aux dragons :

— Mes amis, il ne faut rien laisser aux Cosaques, car ils peuvent revenir par ici, malgré nous. Or, il est du devoir d'un bon Français d'anéantir tout ce qui pourrait leur être utile ou agréable, à commencer par les vivres et les liquides.

Et, en disant ces mots, il donna lui-même le signal de la destruction, en brisant une bouteille de vin de Champagne sur les marches du perron. Alors, dès qu'on eut fait sortir tous les chevaux, douze cents bouteilles qui restaient

encore furent brisées de cette façon, et en un instant le pavé de la cour principale fut inondé de flots de vin et jonché de tessons de bouteilles cassées. Édouard sortit le dernier, après avoir donné dix napoléons au concierge pour calmer un peu sa mauvaise humeur, et s'en alla rejoindre son escadron.

Édouard était heureux. Il avait payé sa bienvenue d'une façon tout à la fois princière et originale. Cela, joint à sa réputation de bravoure, le mit en grand crédit auprès des officiers supérieurs de son régiment, et même, pendant deux jours, il ne fut question, à l'état-major général du prince Berthier, que du savoir-vivre du sous-lieutenant du 10e de dragons.

Mais les événements se pressaient. Les plaines de la Bourgogne et de la Champagne étaient sillonnées par les hordes étrangères et par les troupes françaises. Le château de M. Brémont ne pouvait manquer d'attirer l'attention des Cosaques, qui, tour à tour, accouraient frapper à ses portes, dans l'espoir d'y trouver une abondante curée, car rien, à l'apparence, n'annonçait la dévastation. Chaque détachement croyait avoir découvert une propriété vierge de pillage; mais quand le concierge ouvrait la grande porte de la cour, les débris de bouteilles dont la cour était jonchée faisaient reculer les maraudeurs, qui allaient chercher ailleurs quelque habitation où ils n'eussent pas été prévenus. Le génie d'Édouard avait donc assuré une inviolable sauvegarde à la propriété paternelle, qui se trouva par le fait mieux défendue contre la rapine des Cosaques que si elle eût été neutralisée par des protocoles diplomatiques.

Cependant l'entrée des alliés à Paris avait mis fin à cette guerre d'invasion. Napoléon avait abdiqué, et les officiers français, échappés aux hasards des combats, purent venir embrasser leurs familles. Édouard accourut comme les autres, et, la poitrine décorée de l'insigne de la bravoure, il comptait bien sur le succès de l'agréable surprise qu'il allait causer à son père, qui n'était pas prévenu de son retour. Mais celui-ci, loin de lui ouvrir les bras comme il s'y attendait, le repoussa, au contraire, avec ces mots cruels, qui furent prononcés d'un ton terrible :

— Que me voulez-vous, monsieur? que venez-vous faire ici? n'êtes-vous pas satisfait de m'avoir ruiné? Allez, je ne vous connais plus.

Édouard resta interdit : il ne savait à quoi attribuer un semblable accueil.

— Mon père, dit-il au banquier, ne suis-je donc plus votre fils? Comment ai-je pu mériter une pareille réception?

— Rappelez-vous votre conduite à Montmirail, monsieur...

Ma conduite à Montmirail, mon père! mais c'est elle qui m'a valu la décoration, et je croyais au contraire...

— Monsieur, interrompit le père exaspéré, je ne vous parle que de vos exploits dans ma propriété; vous les avez oubliés sans doute! mais, moi, j'ai bonne mémoire... Allez, monsieur, les Cosaques se sont mieux conduits que vous et vos dragons... Ceux-là, au moins, ne m'ont pas ruiné... Faites-moi donc le plaisir de retourner à votre régiment et de ne jamais remettre les pieds chez moi.

Édouard ouvrait de grands yeux en entendant ces paroles :

— Quoi! n'est-ce que cela, mon père? s'écria-t-il presque joyeusement.

— Qu'est-ce à dire, n'est-ce que cela! s'écria à son tour le père, arrivé à l'apogée de la colère. Prétendriez-vous vous moquer de votre père et venir impudemment l'insulter dans sa maison?

— De grâce, mon père, calmez-vous et daignez m'entendre. Vous croyez donc que votre château n'existe plus..., qu'il a été saccagé, démoli?...

— En vaut-il guère mieux, monsieur, d'après le récit de Lebœuf, de mon honnête concierge, que vous avez essayé de séduire à prix d'argent, car il a repoussé avec indignation votre or, et s'est empressé de me donner, par écrit, les détails de votre expédition de Vandales.

— Eh bien! mon père, votre honnête M. Lebœuf n'est qu'un fripon et un menteur. Il vous a trompé doublement, en ce qu'il a parfaitement empoché les dix louis que je lui ai donnés, et que votre château est resté intact. Il n'y manque pas une porte, pas un volet, pas un meuble, pas une glace, pas même un rideau... En venant à Paris pour vous voir, je l'ai visité du haut en bas... il est toujours magnifique. Il n'y a plus de poules dans la basse-cour, c'est vrai; il n'y a plus une seule bouteille de vin dans les caves, c'est encore exact; mais voilà les seuls dommages : sont-ils donc irréparables? Franchement, mon cher père, au lieu de reproches, ce seraient des remerciements que vous me devriez; j'ai sauvé votre propriété en la livrant au pillage patriotique de mes dragons. Les Cosaques n'y auraient pas laissé pierre sur pierre, tandis que, grâce à moi, vous en serez quitte pour quelques vieilles poules, quelques canards coriaces et quelques bouteilles de vin, que les malheurs de la patrie eussent fait tourner à l'aigre, n'en doutez pas, mon père! Et si votre vin a été consommé, du moins ne l'a-t-il pas été par des Cosaques, mais bien par de braves dragons français qui ont bu à votre santé : n'est-ce pas une compensation flatteuse?

Le banquier ne trouva pas ces raisons assez concluantes; il avait été prévenu contre son fils par des rapports mensongers et n'admettait pas de circonstances atténuantes dans sa conduite. Édouard chercha encore à fléchir le courroux paternel; mais n'y pouvant parvenir, il prit une détermination dont le résultat devait être une justification complète.

— Adieu, mon père, lui dit-il; je vais chercher des pièces qui, je l'espère, me feront rentrer en grâce près de vous.

Le banquier voulut le retenir, car, malgré sa colère, il était disposé à pardonner à un fils qu'il aimait tendrement et qui faisait son orgueil. Mais Édouard avait à cœur de prouver son innocence, et, ayant fait seller un de ses chevaux, il partit à franc étrier pour Montmirail.

Arrivé dans cette ville, occupée par une brigade de cavalerie légère russe, il entre dans le principal café, et rencontre justement quelques jeunes officiers qui, bien qu'étrangers, parlaient le français plus correctement que les naturels du pays. Il les aborde poliment et leur fait part de l'objet de sa mission, en les priant de vouloir bien l'accompagner au château de Brémont, et de venir constater l'état des lieux pour rédiger le certificat qu'il sollicite de leur complaisance. Ces officiers, gens d'esprit et d'humeur joyeuse, se prêtèrent volontiers à ce qu'Édouard voulait d'eux. Ils partirent avec lui et arrivèrent bientôt au château, où ils jugèrent que le délit reproché à Édouard par son père n'était pas même une contravention filiale.

— Eh bien! messieurs, leur dit Édouard, si je n'avais pas eu la précaution de conduire ici mon régiment et de faire main-basse sur les bouteilles et la volaille, qu'auraient fait vos cavaliers en arrivant les premiers?

— Ils eussent certainement fait pis, répondit celui des officiers russes qui paraissait le plus raisonnable.

La réponse des autres ayant été unanime pour approuver la conduite d'Édouard, ils déclarèrent que l'ivresse de leurs soldats aurait produit le même résultat que dans les

autres propriétés où ils avaient trouvé du vin à boire, et que leurs efforts même n'auraient pu empêcher le pillage général et la dévastation complète du château.

Édouard s'empressa de rédiger en forme cette attestation, qu'il fit signer et parapher par chacun des officiers russes; puis, après leur avoir offert un dîner, que ceux-ci acceptèrent, il reprit le chemin de la capitale, où il arriva le lendemain.

M. Brémont allait se mettre à table pour déjeuner avec quelques amis, quand son fils entra dans la salle à manger. Il était haletant et couvert de poussière :

— Tenez, mon père, s'écria-t-il en jetant sur son assiette un papier plié, lisez, et voyez si je suis si coupable que vous le pensez!

Le banquier, un peu surpris de cette apparition soudaine, prit le papier, le lut, puis, se levant et sautant au cou de son fils :

— Ah! mon ami, lui dit-il après l'avoir embrassé, assieds-toi là, déjeune, et qu'il ne soit plus question de cela entre nous.

Édouard mangea comme un jeune premier de province, but comme un chantre de cathédrale, et, au dessert, le banquier, pour égayer les convives, lut à haute voix le certificat des quatre officiers russes. Cette pièce singulière eut un succès d'enthousiasme. Chacun voulut en avoir une copie, et le récit de l'aventure, répété à la Bourse du jour, où le banquier était fort connu, parvint jusqu'aux oreilles de l'empereur Alexandre, qui, lui aussi, voulut voir le fameux certificat délivré par des officiers de son armée. Le czar en rit aussi; cependant il ordonna que les quatre officiers signataires garderaient les arrêts pendant quatre jours, pour mieux consacrer ce principe émis par Paul Ier, son illustre père, « Qu'un Russe, quel qu'il soit, ne peut ni prendre un engagement ni signer de déclaration sans préalablement en avoir obtenu l'agrément de son souverain. » Sans s'en douter, Alexandre validait plus encore le certificat donné à Édouard, puisqu'il légalisait en quelque sorte la signature des officiers certificateurs.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.



HO-FI A LA CEINTURE JAUNE.

CONTE CHINOIS.

Si-finn, fille de Bah-bah, était plus blanche que le riz, plus gracieuse que le bambou. Ses pieds, modèles de perfection chinoise, n'étaient pas plus longs que le doigt, ce qui lui donnait l'inestimable avantage de ne pouvoir faire un pas sans s'appuyer sur un roseau ou sur le bras d'une suivante, et imprimait à sa démarche une sorte de balancement élégant, assez semblable au mouvement de ces petites figures dites *poussahs*, qu'on voit osciller au moindre choc sur leur base arrondie en forme de culot. Sa taille était si svelte, sa figure si jolie, et toute sa personne si ravissante, qu'elle ne pouvait se montrer sans attirer tous les regards, comme la paille que le jongleur de Chang-hi tient en équilibre sur le bout de son nez. Ses sourcils étaient arqués comme le col du cygne; ses petits yeux, relevés

vers les tempes et taillés comme les fruits de l'amandier, n'étaient pas défigurés par des cils; ses cheveux avaient la finesse des légers fils qu'ourdissent les araignées noires de Tschansi; son nez était court et délicatement épaté, ses lèvres semblables à ces belles chenilles roses que les cuisiniers de Peking apprêtent pour la table du Fils du Ciel.



Portrait de Si-finn.

La renommée des charmes de Si-finn s'était répandue dans toute la province de Kiang-si, et sur la foi de cette seule renommée, son père avait reçu pour elle de nombreuses demandes en mariage. Mais le vieux Bah-bah était tant soit peu philosophe : après avoir longtemps médité sur les causes théoriques et pratiques du bonheur, et particulièrement sur la physiologie du mariage, il s'était fait, en ce qui concerne le lien matrimonial, un système à lui. Son plus grand regret, à la vérité, était de ne s'y être arrêté qu'un peu tard, c'est-à-dire, après s'être marié; mais il avait résolu, du moins, de faire profiter sa fille des lumières de son expérience; et, pour un Chinois, il avait, ce me semble, des idées passablement avancées. Il professait, entre autres, une doctrine qui paraissait tellement hétérodoxe, tellement excentrique, qu'elle aurait probablement attiré sur lui quelque manifestation du déplaisir impérial, si l'on n'avait élevé des doutes charitables sur son état mental. Cette doctrine ne nous semble pas, à nous autres barbares, si déraisonnable; mais il n'en est pas moins vrai que, des soixante milliards d'habitants du Céleste Empire (ne comptant que deux cents générations de trois cents millions chacune), Bah-bah était le premier qui se fût jamais avisé de mettre en doute la parfaite convenance d'une union conjugale entre deux personnes qui ne se sont jamais vues. Il avait eu la hardiesse d'émettre et de soutenir cette opinion; et il en tirait la conséquence assez logique que les parties devaient, avant de serrer les nœuds d'hyménée, reconnaître qu'il existait entre elles certaines sympathies et affinités mutuelles. Il décida donc, contrairement à tous les usages et à toutes les idées reçues, premièrement, que sa fille verrait son futur maître et seigneur avant de lui engager sa foi; et, en second lieu, qu'elle aurait une raisonnable latitude de choix parmi les nombreux prétendants qui se disputaient sa main.

Un mandarin à bouton bleu et deux riches négociants avaient envoyé de magnifiques présents à Bah-bah, et un savant lettré du collége de Han-lan avait composé dix volumes de sentences morales à la louange des vertus et de la beauté de Si-finn, qu'il n'avait jamais vue. Bah-bah accepta les présents et parcourut les livres; mais il éconduisit poliment les prétendants, qui demeuraient trop loin pour pouvoir faire leur cour en personne. Une foule d'autres, qui n'avaient pas ce désavantage, se mirent sur les rangs; mais aucun d'eux ne trouva grâce aux yeux de Si-finn. L'un était trop grand, l'autre trop petit; un troisième trop gros, un quatrième trop maigre; celui-ci trop gai, celui-là trop grave. Ting-ting avait la voix trop grêle, et Dong-dong le verbe trop haut. L'un aimait la patate douce, et Si-finn avait la patate douce en horreur; l'autre n'appréciait pas suffisamment le mérite du chien accommodé aux jujubes, et c'était le régal favori de Si-finn. En un mot, la belle Si-finn était une demoiselle fort difficile à contenter.

Tout près de la ville de Hum, qu'habitaient Bah-bah et son aimable fille, vivait un jeune homme qui tirait vanité de sa parenté avec la famille impériale : il descendait en

effet d'un souverain qui avait occupé le trône environ deux cents ans auparavant. L'empereur de la Chine étend sa louable et paternelle sollicitude sur tous ses pauvres parents, dont il tient une liste, qui comprend près de dix mille noms; et selon leur degré de parenté, il alloue à chacun d'eux une pension annuelle, réglée d'après une certaine échelle graduée. Ils ont en outre le privilége de porter quelque marque distinctive, telle que manteau, ceinture, écharpe ou bonnet, à la couleur impériale, c'est-à-dire jaune. Ho-fi, le jeune homme en question, portait une ceinture de soie, ce qui l'avait fait surnommer dans le voisinage *Ho-fi à la ceinture jaune* (1).

Ayant donc l'honneur d'être cousin, quoique à un degré fort éloigné, du Fils du Ciel, Ho-fi eût regardé comme une chose fort au-dessous de sa dignité, de travailler pour vivre; mais, comme ses facultés pécuniaires n'étaient nullement en rapport avec ses prétentions et ses désirs, il était quelquefois réduit à de singuliers expédients pour se procurer du sel pour son poisson, comme nous le dirions dans nos grossiers idiomes de l'Occident, ou plutôt du poisson pour son sel.

Ho-fi avait souvent entendu vanter les charmes de Si-finn; il avait entendu parler en même temps de son humeur capricieuse. Il savait combien de prétendants étaient restés sur le champ de bataille; mais Ho-fi n'était pas homme à s'effrayer de si peu de chose; et comme le soleil luit pour tout le monde, il résolut de tenter aussi la fortune.

Quoique tout jeune encore, Ho-fi avait été déjà six fois marié, et chaque fois, chose étrange! il avait eu le malheur de perdre sa femme quelques semaines après son mariage. Le nombre sept étant généralement considéré comme un nombre heureux, il n'était pas étonnant qu'il désirât courir une dernière chance : ses six épouses chéries étaient ensevelies toutes ensemble dans un même tombeau, et il lui en fallait encore une pour « faire un compte. »

Avec un mérite intrinsèque assez mince d'ailleurs, Ho-fi possédait certains avantages qui lui avaient été fort utiles en plusieurs circonstances analogues. Il réunissait les agréments physiques qui constituent, aux yeux des dames chinoises, un beau cavalier. Il cultivait avec soin des ongles d'un pouce et demi de longueur; il ne portait ni barbe ni favoris, et sa tête était toujours proprement rasée, à l'exception d'une seule touffe de cheveux, qui, nouée avec un cordon de soie, pendait par derrière jusqu'à ses jarrets. Aux agréments de sa personne et à la recherche de sa toilette, talismans si puissants en matière d'amour, Ho-fi joignait des qualités encore plus précieuses : c'étaient une merveilleuse assurance, une souplesse d'esprit qui lui permettait de se plier à l'humeur de chacun, et par-dessus tout, une rare habileté à saisir le faible des gens et à régler ses mouvements en conséquence.

Ho-fi, ayant donc jeté ses vues sur la fille de Bah-bah, dressa son plan de campagne, et commença par faire connaissance avec le digne philosophe. Il l'aperçut un jour qui marchandait, à l'étal d'un boucher, un filet de fouine; profitant aussitôt de l'occasion, il s'arrangea de manière à lier adroitement conversation, et, à l'aide de quelques observations facétieuses adressées à propos au boucher, il obtint le rabais que Bah-bah lui-même, avec toute son éloquence, sollicitait en vain. Ayant alors déclaré sa prédilection gastronomique pour la fouine, et surtout pour le filet de ce succulent quadrupède, il fit passer la conversation, par une série de transitions habilement ménagées, des fouines aux belettes, des belettes aux rats, des rats aux chiens, des chiens aux cochons, des cochons à ses aimables compatriotes, et de là tout naturellement à la belle Si-finn, fille du sage Bah-bah. Il parla avec enthousiasme de ce grand philosophe, et exprima le regret hypocrite d'être privé de l'avantage de le connaître, même de vue.

Quel philosophe fut jamais à l'épreuve de la flatterie? Tout dépend de la manière dont elle est assaisonnée. Bah-bah, déjà plein d'estime pour son nouvel ami, ne se sentit pas le courage de changer le sujet d'une conversation qui chatouillait agréablement son amour-propre : il se hasarda donc à sonder les opinions du jeune étranger sur sa théorie matrimoniale.

Ho-fi saisit la balle au bond, et voyant de quel côté venait le vent, se lança hardiment dans les éloges les plus hyperboliques.

— Si l'on me demandait, s'écria-t-il d'un air inspiré, quel est le plus grand des sages, anciens et modernes, je répondrais Bah-bah! quel est celui qui a jamais conçu le système le plus fécond en heureux résultats pour l'espèce humaine, je répondrais encore Bah-bah! Je ne doute pas qu'un jour ne vienne où le nom seul de Bah-bah sera un argument péremptoire, une réponse à toutes les questions, une solution à tous les problèmes. Quand on demandera à quelqu'un sa raison, il lui suffira de dire Bah-bah! son autorité, Bah-bah! En un mot, Bah-bah sera la quintessence de la dialectique, le résumé de toute discussion, le dernier mot de toute science!

Ce même jour, Ho-fi dîna avec Bah-bah, du filet de la fouine, relevé de champignons au piment. Ayant si heureusement conquis les bonnes grâces du père, il chercha l'occasion de s'insinuer dans celles de la fille, et manifesta à Bah-bah le désir qu'il avait de lui être présenté. Un jour fut fixé, et dans l'intervalle, Ho-fi recueillit tous les renseignements propres à l'éclairer sur les goûts et les caprices de la charmante Si-finn.

Que dirai-je? comme César, il vint, il vit, il vainquit; ou pour parler plus correctement, il vint, *elle* vit, il vainquit. Sa mise était d'une élégance encore plus recherchée que d'habitude; il avait choisi et assorti avec art les couleurs qu'il savait être le plus agréables à la dame de ses pensées; sa tunique de soie cramoisie, ornée de riches broderies, était d'un goût irréprochable; son châle aurait suffi pour gagner le cœur d'une Parisienne, et sa coiffure sortait des ateliers d'une des plus célèbres modistes de Peking. Sa longue queue, d'un noir de jais, était artistement tressée; un collier de perles fines pendait à son cou; sa cassolette était remplie des essences les plus rares, et il tenait à la main un magnifique éventail, qu'il agitait avec une grâce toute particulière.

Cette galante attention aux choses extérieures produisit une impression favorable sur Si-finn, elle-même assez coquette et fort soigneuse de sa toilette. La citadelle, pour nous servir d'une vieille métaphore, était donc sur le point de céder à cette formidable démonstration de l'ennemi; mais lorsqu'il eut ouvert son feu, et fait jouer simultanément la mousqueterie des doux propos et la grosse artillerie des cadeaux (cette dernière se composant d'une tabatière en or et d'un petit caniche), la place se rendit à discrétion, et Ho-fi entra triomphalement dans le cœur de sa dame. La belle vaincue garda la tabatière, mangea le barbet, et accepta la main de l'heureux Ho-fi.

(1) Un *wâng* (parent de l'empereur) de première classe coûte à l'État environ 60,000 *taels*, ou 500,000 francs par an, et cette allocation diminue graduellement en descendant de rang en rang jusqu'aux simples héritiers de la ceinture jaune, qui ne reçoivent que 3 *taels* par mois et deux sacs de riz. Mais on leur compte 100 *taels* quand ils se marient, et 120 si leur femme vient à mourir. (Davis, *Chinese*, t. I, p. 381.)

Les noces furent célébrées, et la première quinzaine de la lune de miel s'écoula comme un jour. Nos jeunes époux n'étaient occupés que du soin de se plaire mutuellement; et, si par aventure la paix du ménage était troublée, c'était quand l'un d'eux voulait forcer l'autre à accepter les meilleurs morceaux de renard, de furet, de grenouille, ou de toute autre friandise faisant partie de leur petit menu du jour.

Un matin, Ho-fi s'absenta pendant quelque temps et alla à la ville. A son retour, il tira de son sachet un petit paquet de thé.

— Ma bien-aimée, dit-il tendrement, j'ai un ami qui consacre à l'horticulture tous ses loisirs et toute sa fortune. Ses expériences ont été dirigées avec tant d'habileté et de succès, qu'il est parvenu à obtenir des bananes de ses orangers, et à transformer des ananas en groseilles. Mais il a depuis quelque temps donné tous ses soins à la culture d'un jeune arbre à thé: il l'a planté de ses propres mains, en a fumé le pied avec des vers à soie et de la moelle de tourterelles, et l'a arrosé tous les jours avec du jus de cannelle. Il n'a encore récolté que deux onces de feuilles; de l'une, il a fait hommage à l'empereur, et il m'a envoyé l'autre, comme à son meilleur ami. La voici, ma chère Si-finn : si vous m'aimez, vous ferez infuser ces feuilles, et vous en boirez la liqueur odorante.

— Non, dit Si-finn : puisque cette liqueur est une chose si rare, c'est vous qui la boirez, et non pas moi. Mais quelles singulières feuilles! et ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'elles ressemblent, à s'y méprendre, aux feuilles de thé ordinaires. Et quelle est cette espèce de poussière dont elles sont comme saupoudrées?

— Cette poussière, répondit l'imperturbable Ho-fi, est un duvet qui provient des vers à soie, et c'est précisément ce qui constitue la vertu de ces feuilles. Mais il faut absolument, chère Si-finn, que vous buviez ce thé délicieux; c'est pour vous que je l'ai apporté, et un refus de votre part me donnerait lieu de penser que vous faites peu de cas des attentions de votre époux.

En parlant ainsi, Ho-fi avait versé de l'eau bouillante sur les feuilles, et présentait à son épouse la tasse qui contenait l'infusion parfumée. Si-finn, au contraire, insista pour qu'il la bût; et il s'ensuivit une petite lutte d'affection conjugale, chacun voulant céder à l'autre le plaisir de déguster le breuvage. Si-finn avait commencé par refuser formellement d'en boire une seule goutte; puis elle dit que si Ho-fi voulait lui en laisser un peu au fond de la tasse, elle le boirait; enfin de concession en concession, elle finit par dire que, s'il consentait à en boire la moitié, elle prendrait le reste. Ho-fi, de son côté, persistait à exiger qu'elle bût tout, ou du moins qu'elle y goûtât la première. Quelques marques d'impatience commençaient à se mêler à ce tendre débat, lorsque Si-finn, voulant y mettre fin, jeta par la fenêtre le contenu de la tasse, en disant que c'était le meilleur moyen de vider la querelle.

Ce petit nuage passa, et plusieurs fois depuis, les deux époux avaient pris ensemble le thé sans qu'aucun incident nouveau vînt troubler les douceurs de leur tête-à-tête. Un soir, qu'ils se livraient à cette importante occupation, Ho-fi venait de finir sa première tasse, lorsque Si-finn observa malicieusement que le thé ne lui semblait pas aussi bon que de coutume. Ho-fi en convint, et faisant usage d'une formule d'imprécation familière aux Chinois, dit qu'il souhaitait mort et pourriture à la racine de l'arbuste qui l'avait produit.

— Comment! reprit Si-finn en riant aux éclats, après toutes les peines que s'est données votre pauvre ami pour en fumer le pied avec des vers à soie et des épices? Ce souhait n'est vraiment pas charitable.

Ho-fi tressaillit et changea légèrement de couleur.

— A quoi bon, dit-il avec un peu d'humeur, revenir sur cette sotte affaire? Je désire qu'il n'en soit plus question.

— Non pas, répondit Si-finn, riant toujours. J'avais décidé que vous boiriez ce thé; et lorsque vous crûtes que je le jetais par la fenêtre, je ne fis que le verser dans un vase de terre qui était dehors. Je l'ai fait réchauffer aujourd'hui pour vous, et je suis fâchée de voir que vous paraissiez si peu sensible à cette attention délicate de votre épouse.

A mesure que Si-finn parlait, le visage jaune de Ho-fi prenait une teinte livide et cadavéreuse : lorsqu'elle eut fini, sa tête, immobile sur ses épaules, ressemblait assez à une bouilloire de forme sphérique, surmontée de son couvercle; sa queue, se redressant par l'effet physique de la terreur, prit une position horizontale et figura la queue de la bouilloire, tandis que sa bouche entr'ouverte pouvait représenter l'orifice du robinet.

Il demeura pendant quelques instants comme cloué sur sa chaise; puis, tout à coup, il bondit sur ses pieds et demanda à grands cris de l'eau chaude.

— Empoisonné! s'écria-t-il; je suis empoisonné!

— Empoisonné? répéta Si-finn. Ce thé était-il donc...? Je me rappelle bien en effet cette poudre blanche... Mais est-ce que ce pouvait être...?

— De l'eau! de l'eau! vociféra Ho-fi avec fureur. Ce maudit poison me brûle les entrailles, il me dévore. Au nom de Fo, qu'on m'apporte de l'émétique, qu'on m'applique des cataplasmes, des emplâtres, tout ce qu'on voudra!

On le mit au lit et on envoya chercher trois médecins : il continua de crier et de s'agiter jusqu'à ce que ses forces fussent épuisées, puis il resta pendant quelques heures sans connaissance et dans un état d'anéantissement. Revenu à lui, il se rappela les paroles imprudentes qu'il avait laissées échapper, et, se sentant plus calme, il chercha à les expliquer. Il dit que ce thé était d'une telle force qu'il l'avait privé de sa raison plus rapidement que n'aurait pu faire la liqueur enivrante qu'on extrait du riz. Dans son délire, il s'était imaginé que sa femme avait jeté du poison dans sa tasse; affreuse hallucination, dont il reconnaissait maintenant toute l'absurdité! il lui demandait pardon de toutes les extravagances auxquelles il avait pu se livrer pendant cet accès de démence, et il allait s'empresser d'écrire à son ami l'horticulteur pour le prévenir que si, malheureusement pour lui, il prenait fantaisie à l'empereur, son céleste cousin, de goûter le thé qu'il lui avait adressé, il devait s'attendre à être condamné, pour le moins, à périr dans d'affreuses tortures.

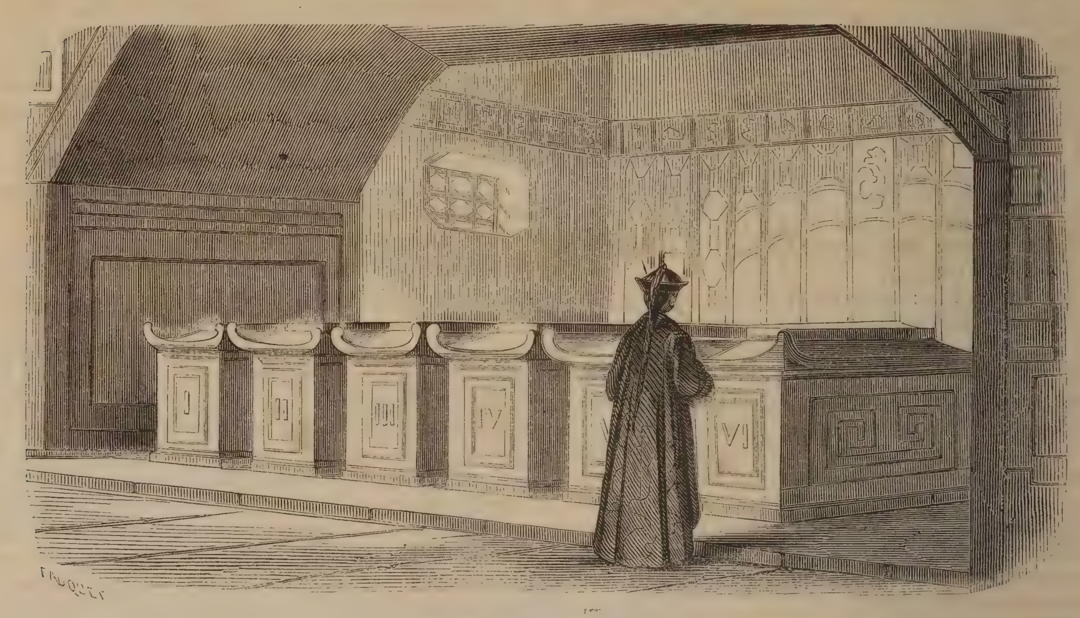
Ho-fi était doué d'une constitution à l'épreuve du poison et de trois médecins chinois. Il se rétablit donc, quoique lentement, et fut enfin rendu à sa tendre épouse.

Cependant de fâcheux soupçons avaient pénétré dans l'esprit de Si-finn; elle revenait sans cesse, et malgré elle, à l'idée que son mari lui avait offert du thé empoisonné, sans doute par excès d'affection, et pour la délivrer du triste cortége des peines et des soucis de ce monde. Déjà, longtemps avant son mariage, certains bruits malveillants et d'une nature étrange étaient venus jusqu'à ses oreilles : de mauvaises langues prétendaient que la mort de quelques-unes des six premières femmes de Ho-fi, pour ne pas dire plus, n'avait pas été très-claire. Mais il n'existait pas de preuves contre lui, attendu, entre autres choses, que les Chinois n'en étaient pas encore arrivés à ces modernes perfectionnements de la science chimique, à l'aide des-

quels nos docteurs de l'Occident peuvent, en distillant un os ou en fricassant un muscle, reconnaître la présence de la millionième partie d'un atome suspect.

Encore ne pouvait-on faire à un homme cette réputation de Barbe-Bleue sans donner quelques motifs à l'appui d'une allégation aussi grave. Aux yeux de certaines personnes, le seul fait d'avoir été six fois marié, et de s'être chaque fois trouvé veuf au bout de deux mois, était très-significatif. Mais qui ne savait qu'une ceinture jaune reçoit en se mariant, de l'empereur son cousin, une indemnité de cent *taels* pour monter son ménage, et qu'à la mort de son épouse, on lui compte cent vingt autres *taels* pour subvenir aux frais funéraires ? Ho-fi n'aurait pas été le premier qu'on supposait avoir, dans l'intérêt de son petit revenu, spéculé sur un casuel si profitable.

Si-finn ne put donc se défendre de certains soupçons ; mais comme elle avait véritablement aimé Ho-fi, elle essaya de bannir des idées qui devaient détruire son bonheur avec ses illusions. Cependant elle était toujours poursuivie par une vague crainte qu'il ne cherchât à l'envoyer tenir compagnie à ses six épouses défuntes, dont les cercueils, proprement étiquetés et numérotés, étaient rangés à côté les uns des autres, comme les volumes d'un même ouvrage sur un rayon de bibliothèque.



La chambre aux six cercueils.

Je suis fâché de dire que les soupçons de Si-finn n'étaient malheureusement que trop bien justifiés. Son époux était un monstre, qui n'avait rien tant à cœur que de faire, le plus tôt possible, relier solidement son nouveau volume en bois de camphre, de lui donner son numéro d'ordre, et de le classer à son rang dans le caveau conjugal.

Ho-fi se souvint d'un incident qu'il avait remarqué dans une fameuse tragédie chinoise : c'était un moyen ingénieux de se débarrasser d'une personne gênante, et il résolut d'en faire l'essai. Il se procura un dogue sauvage, et ayant acheté un costume de femme d'une couleur particulière et un autre costume tout semblable, mais d'une qualité inférieure, il revêtit de ce dernier une espèce de mannequin qu'il remplit de paille, d'os et de débris de viande, puis il excita son chien à assaillir cette figure. L'animal eut bientôt mis le mannequin en pièces et dévoré le contenu, ce qui lui fit prendre goût au jeu. Ho-fi répéta plusieurs fois son expérience : lorsqu'il jugea que le dogue était assez familiarisé avec son mannequin pour se jeter dessus de son propre mouvement, il l'attacha et le laissa pendant quelques jours sans nourriture. Il offrit alors l'autre costume à son épouse, en lui exprimant le désir qu'elle s'en parât tout de suite. Si-finn voulut bien se prêter à cette fantaisie, non toutefois sans avoir préalablement examiné d'un regard scrutateur ce nouveau gage de la tendresse de son époux. Ho-fi jura qu'elle n'avait jamais été aussi jolie; puis, prétextant une affaire qui le retiendrait dehors pendant une heure, il la pria d'attendre son retour dans une grotte du jardin ; il lui recommanda surtout de veiller à ce que personne ne touchât à un coffre qu'il avait fait placer dans la cour de sa maison, et dont la serrure avait été, dit-il, brisée accidentellement ; il promit, du reste, de lui faire connaître plus tard ce qu'il contenait.

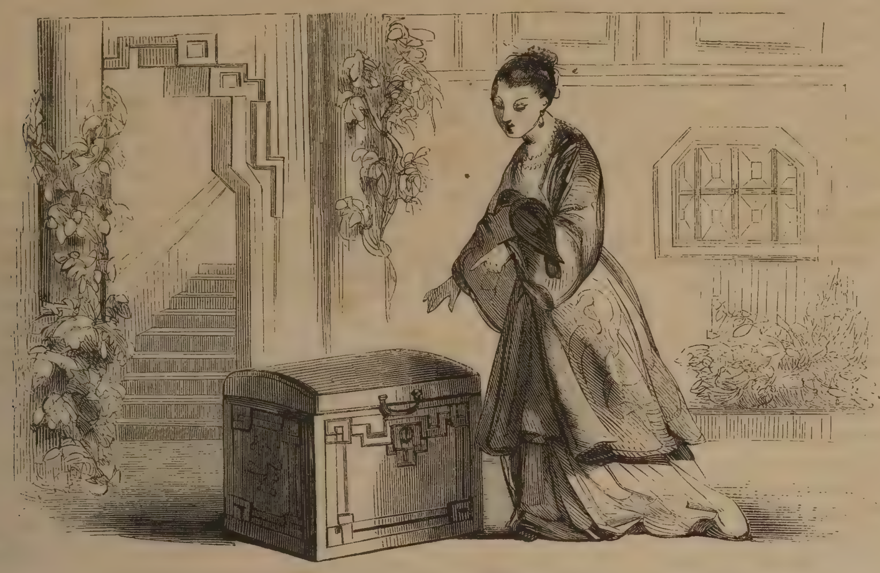
Si-finn, restée seule, commença à réfléchir :

— Qui sait, se dit-elle, si mon cher époux n'a pas disposé dans cette grotte quelque piége, quelque trappe secrète, quelque fusil à ressort ? Il est, je crois, plus prudent de ne pas m'y aventurer. Et qu'est-ce que ce coffre dont il me fait un mystère ? Je gagerais qu'il y a caché le linceul qu'il destine à sa chère Si-finn. Ah ! pour le coup, si je l'y prends, je suis bien décidée à prier mon père de lui faire sentir l'inconvenance d'un pareil procédé.

Armée de cette énergique résolution, Si-finn voulut procéder sur-le-champ à la visite du coffre. Mais en traversant une galerie pour se rendre dans la cour, elle passa devant la cage qui renfermait l'*oiseau de bonheur* de son époux, une corneille au blanc collier. Ho-fi attachait plus de prix à cet oiseau qu'à tous ses autres biens de ce monde ; il l'avait apprivoisé, et le considérait comme une espèce de talisman qui devait, tant qu'il serait en sa possession, le préserver de tout accident fâcheux. Comme Si-finn lui donnait souvent à manger, l'oiseau lui témoignait de l'at-

tachement, ce qui permettait de supposer que son influence protectrice s'étendait également sur elle. Elle le tira de sa cage, et l'ayant posé sur son poignet, lui donna un baiser, puis elle alla dans la cour et se dirigea vers le coffre. Elle souleva sans hésiter le couvercle, mais le laissa retomber aussitôt, en apercevant les yeux flamboyants et la gueule écumante d'un gros dogue qui cherchait à s'élancer sur elle.

Si-finn s'enfuit précipitamment, et le couvercle du coffre étant retombé sur le dos de Ouo-ouo (c'était le nom du chien), elle avait eu le temps de gagner quelques pas sur lui avant qu'il fût parvenu à se dégager. Cependant, il n'eût pas tardé à mettre son nouveau vêtement en lambeaux pour y chercher sa proie accoutumée, si Si-finn n'avait, avec une rare présence d'esprit, saisi par le cou l'*oiseau de bonheur*, et après lui avoir fait faire trois tours rapides dans l'air, ne l'eût jeté au dogue affamé. Celui-ci se précipita sur la malheureuse corneille, et tandis qu'il la dévorait, Si-finn, arrivée à la porte, la poussa vivement derrière elle et l'assujettit à l'aide de plusieurs verroux.



Le coffre au dogue.

Quand Ho-fi revint, il ne put se défendre d'un mouvement de surprise en voyant sa femme tranquillement couchée sur un sofa. Si-finn se contenta de lui dire froidement qu'un chien sauvage était entré dans la cour, et que son *oiseau de bonheur* s'était envolé.

Ho-fi fut inconsolable de la perte de son oiseau :

— J'aurais mieux aimé, s'écriait-il, perdre neuf femmes que mon *oiseau de bonheur !*

Il craignait que la disparition de cet oiseau ne lui annonçât ce qu'il redoutait le plus au monde, c'est-à-dire qu'il ne perdrait plus de femmes.

Cependant il tenait à en venir à ses fins, et il ne tarda pas à mettre encore une fois son esprit à l'œuvre. Mais s'apercevant que Si-finn était sur ses gardes, il jugea sagement qu'il ne pouvait plus, après l'insuccès de sa dernière expérience, faire usage d'un moyen éventé, et il renvoya le dogue à la personne qui le lui avait prêté.

Une semaine s'écoula sans amener aucun incident nouveau. Un soir, comme les arbres des montagnes de l'ouest s'étendaient graduellement dans la direction de l'est sur de riches campagnes (circonstance assez indifférente en elle-même, mais que je mentionne seulement à cause de l'habitude qu'ont les artistes du céleste empire d'oublier l'ombre dans leurs tableaux, pour faire croire sans doute que leur pays est tout *lumière*), un soir donc que la belle Si-finn était assise sur l'élégante galerie d'un kiosque, occupée à broder en mâchant du bétel, Ho-fi s'approcha d'elle, et donnant à ses traits une expression de tendresse et d'alarmes :

— Par les ongles de Con-fu-tzeu, s'écria-t-il, vous souffrez, ma charmante Si-finn ! votre teint a la pâleur de la soie, et vous êtes en ce moment sous la maligne influence de Saturne ; la soirée est humide, et vous ferez sagement de vous retirer dans votre chambre. Il faut surtout éviter les couleurs trop vives, qui ne peuvent que fatiguer vos yeux déjà malades. Rentrez donc, je vous en conjure, et, si vous m'en croyez, vous fermerez votre fenêtre et vous éteindrez votre lampe, afin de n'avoir autour de vous que du noir, si doux à la vue. Je vous quitte, de peur que l'éclat de ma ceinture jaune ne vous fasse mal ; et si vous voulez vous mettre au lit, je vais vous envoyer un célèbre médecin, qui jugera, d'après l'inspection des astres, quels remèdes il convient d'employer.

Les Chinois possèdent, comme on le sait, beaucoup de secrets de physique inconnus à nos philosophes européens. Ils ont découvert, entre autres, des rapports mystérieux entre certaines couleurs et certaines planètes ; entre le jaune et Saturne, par exemple, ou bien entre le noir et Mercure. Le blanc est leur couleur de deuil ; d'où il suit que le noir possède, à leurs yeux, des propriétés singulièrement gaies et récréatives.

Si-finn ne comprenait pas bien cette tendre et soudaine sollicitude de son époux : cependant elle dissimula ses impressions, et feignit d'être disposée à se conformer à son désir. Aussitôt que Ho-fi fut parti pour aller chercher le docteur, elle prit une lanterne, et consultant son miroir, elle s'assura de ce qu'elle soupçonnait, c'est que la couleur de son teint n'avait rien de commun avec celle de la soie. Alors elle alla à sa chambre, entr'ouvrit la porte avec précaution, et avant d'entrer, jeta un os dans l'intérieur, pour s'assurer que le terrible Ouo-ouo n'était pas là ; car vous savez qu'un chien affamé ne dédaigne jamais un os.

Mais rien ne bougea, et Si-finn se hasarda à entrer. Elle avança avec beaucoup de circonspection, dans la crainte que quelque fil perfide, arrêtant tout à coup son pied mignon, ne la fît trébucher, et elle inspecta avec un soin minutieux tous les coins de la chambre, afin de découvrir le danger dont elle pouvait être menacée ; car elle était

instinctivement persuadée de l'existence d'un danger quelconque. Elle visita la cheminée ; elle regarda dans le four placé sous le lit, suivant l'usage en Chine (usage commode qui supplée, en hiver, au luxe de la bassinoire) ; elle déplaça la table et retourna les chaises; mais ce fut peine perdue.

Cependant elle n'était pas encore pleinement rassurée. Une idée lui vint tout à coup : « S'il avait mis des aiguilles dans mon lit! » et à cette idée seule elle frémit, croyant sentir un million de petites pointes d'acier pénétrer dans son corps. Elle leva doucement la couverture, et la laissa retomber précipitamment. Elle avait eu peur; mais elle laissa seulement échapper un léger cri, comme pourrait faire une tourterelle effrayée ; puis elle recula de quelques pas et se mit à réfléchir sur ce qu'elle avait à faire.

Qu'avait-elle donc vu dans le lit? la tête triangulaire et les yeux étincelants d'une grosse vipère noire ; et si sa frayeur ne fut pas excessive, c'est qu'elle était familiarisée avec la vue de ces reptiles, qui jouent un grand rôle dans la cuisine chinoise.

Bientôt elle sortit de la chambre, appela une servante, et l'envoya chercher un jeune rat : elles lui attachèrent un petit caillou à la patte, et le mirent dans un grand vase de terre au col étroit ; puis, soulevant de nouveau les couvertures avec beaucoup de précaution, pour voir où était la vipère, elles poussèrent ce vase entre les draps, l'orifice tourné du côté du reptile. Cela fait, elles prêtèrent l'oreille; au bout de quelque temps, elles crurent l'entendre se glisser dans le vase, et leur conjecture fut bientôt confirmée par un cri aigu que poussa le rat. Alors elles écartèrent encore une fois la couverture, puis, redressant vivement le vase et en ayant bouché l'ouverture, Si-finn attendit le retour de son époux.

Deux ou trois heures s'écoulèrent avant qu'il revînt : il avait oublié le médecin. A la vue de sa femme, il recula de surprise :

— Ma chère Si-finn, lui dit-il, comment se fait-il que vous ne vous soyez pas mise au lit, comme je vous en avais priée? Vous avez eu grand tort, croyez-moi, de négliger ce conseil et de rester exposée à l'action du grand air.

— Si j'avais été me coucher, comme vous m'aviez engagée à le faire, répondit-elle, il m'aurait été impossible de fermer l'œil pendant votre absence. J'aurais eu l'imagination tourmentée par des dragons, des diables, et une foule de visions semblables, qui n'auraient contribué ni à mon repos, ni à ma guérison. D'ailleurs j'attendais la visite du médecin que vous m'aviez annoncé. Pourquoi donc n'est-il pas venu avec vous?

— Son fils est à la mort, répliqua Ho-fi, et il n'a pas pu se décider à le quitter; mais il a bien recommandé que vous ne sortissiez pas de votre lit tant que vous seriez sous la maligne influence de cette planète : il faut que je veille cette nuit auprès de vous, sans prendre de nourriture ; et il m'a indiqué certains simples que je dois aller cueillir à minuit sur la montagne voisine, et avec lesquels il composera demain une potion salutaire. Je vous en conjure donc, ma mignonne, par l'amour que vous avez pour ma ceinture jaune, allez sans plus tarder vous mettre au lit. »

Si-finn, après s'être fait un peu prier, finit par y consentir ; mais elle exigea qu'auparavant son époux mangeât avec elle un potage qu'elle avait préparé en son absence, dans l'espoir qu'il lui serait agréable après sa promenade nocturne.

Ho-fi n'avait rien à objecter à une proposition aussi raisonnable; seulement il exhorta très-pathétiquement sa chère moitié, par pur intérêt pour elle, à s'abstenir de goûter à ce potage : la promenade avait donné de l'appétit à Ho-fi.

On fut bientôt d'accord, et les deux époux s'assirent, en face l'un de l'autre, à une petite table : une lampe fut posée sur cette table, et on servit le potage dans un bol couvert. Ho-fi portait la main sur le couvercle, lorsque, bien involontairement sans doute, Si-finn fit tomber la lampe, et la lumière s'éteignit. Elle se leva aussitôt, et en se levant elle renversa la petite table, de sorte que le bol tomba sur les genoux d'Ho-fi. Celui-ci essaya, au milieu de ce désastre, de sauver son souper. Malheureux Ho-fi! son souper le saisit au poignet, et lui fit pousser des cris perçants. Le fait est que Si-finn avait voulu régaler son époux, dont elle connaissait le faible pour le potage au serpent; seulement elle avait oublié de tuer le reptile.

Ho-fi, furieux, la poursuivit autour de la chambre, jusqu'à ce que la douleur que lui causait la morsure de la vipère l'eût contraint à se rouler par terre en hurlant et en se frappant la tête contre le parquet. Tandis qu'il était dans cette position, Si-Finn mit le pied sur son épaule, et sautant lestement par-dessus lui, s'échappa de la maison. La frayeur, qui opère des merveilles, lui donna le moyen de courir plus vite qu'elle n'avait jamais fait auparavant.

Enfin elle arriva, haletante et presque épuisée de fatigue, chez son père. Quoique la nuit fût déjà avancée, le sage Bah-bah ne dormait pas : plongé dans ses rêveries philosophiques, il méditait en ce moment sur les effets des sympathies naturelles et sur l'heureuse application qu'il avait faite de sa théorie dans la personne de son gendre.

Lorsqu'il eut entendu le récit de sa fille, son indignation ne connut pas de bornes; il était blessé à la fois dans sa tendresse de père et dans sa dignité de philosophe.

— Je porterai cette affaire à Péking, s'écria-t-il, et nous ferons pendre Ho-fi avec sa ceinture jaune.

Cependant Ho-fi, lorsque les premiers paroxysmes de la douleur furent calmés, envoya chercher un barbier-chirurgien et fit panser son poignet, qui était considérablement enflé; puis, conformément à un ancien principe de médecine, il fit cuire la vipère, et le plaisir de la vengeance aiguisant encore son appétit, il en fit un excellent souper.

Bah-bah, selon sa promesse, porta sa plainte directement à l'empereur. La Cour des châtiments (*Hing-pou*) fut chargée d'examiner l'affaire, et une commission, composée de trois membres du *Ta-li-sse*, ou haut tribunal criminel, se rendit à cet effet sur les lieux.

Ho-fi et sa femme, ainsi que leurs domestiques, Bah-bah et plusieurs autres personnes assignées comme témoins, durent comparaître devant les commissaires impériaux : quelques parents des premières femmes de Ho-fi furent également interrogés. L'affaire fut instruite avec soin. On fit d'abord le relevé des différentes indemnités ou primes d'encouragement qu'Ho-fi avait touchées à l'occasion de ses sept mariages et de la mort de ses six premières femmes, et on jugea qu'il avait abusé de la munificence de son cousin et du privilége de devenir veuf.

Il fut ensuite établi jusqu'à l'évidence qu'il avait attenté de plusieurs manières aux jours de Si-finn. Il ressortit en outre des débats la preuve irrécusable qu'il s'était débarrassé par des moyens peu délicats de ses autres femmes; et les juges, suffisamment éclairés, le déclarèrent coupable à l'unanimité, sans circonstances atténuantes.

Le rapport de la commission ayant été transmis en toute hâte à Péking, on reçut quelques jours après l'édit suivant, émané du Père du Céleste Empire. Il était adressé à tous ses sujets, c'est-à-dire à ses trois cent soixante millions d'enfants.

« Péking, le sixième mois, le quatorzième jour, la cin« quante-huitième année du règne de Ho-ho.

« Si les lois ne sont point exécutées, même à l'égard de « ceux qui ont l'honneur d'appartenir à la famille impé« riale, elles perdront leur force et leur autorité.

« Quand le mûrier dégénère en épine, il est bon qu'il « soit arraché.

« Le crime ne saurait échapper à l'œil perçant de Ho-ho. « Ho-ho a de longues oreilles.

« Ho-ho veut imiter les vertus de son père Ha-ha, et « transmettre de bons exemples à son fils Hi-hi.

« Il est venu à la connaissance de Ho-ho, qu'une cer« taine ceinture jaune, nommée Ho-fi, résidant dans la « ville de Hum, a osé, au mépris de la volonté impériale, « tant de fois proclamée, que tous vivent en paix et que « personne ne fasse de mal à son prochain, faire mourir « traîtreusement six de ses femmes légitimes, et qu'il a « même attenté à la vie d'une septième. Voici les moyens « qu'il a employés et les mensonges qu'il a faits à ce « sujet :

« La première a été précipitée du haut d'un rocher : il a « prétendu qu'elle avait eu un étourdissement.

« La seconde a été noyée : il a dit qu'elle était morte « d'un excès de boisson.

« La troisième a été trouvée pendue : il a parlé de la « gêne de sa respiration.

« La quatrième a été empoisonnée : il a déclaré qu'elle « n'était pas assez soigneuse dans le choix de ses ali« ments.

« La cinquième est morte de faim : il a dit qu'elle ob« servait une diète trop rigoureuse.

« La sixième a été étouffée, et il a prétendu qu'elle n'a« vait pas pu dire elle-même comment elle était morte.

« A l'aide de ces subterfuges, ce misérable a, pendant « quelque temps, joui avec impunité du fruit de ses cri« mes. Mais la vérité s'est enfin manifestée ; le poulet a « brisé sa coquille ; la chatte ne peut plus cacher ses pe« tits ; le perroquet a mué : qu'il ait honte de sa queue !

« Il est dans l'ordre de la justice que le châtiment ait « quelque analogie avec la nature et les circonstances par« ticulières du crime. Ho-fi ayant attenté à la vie de sa « septième femme à l'aide du poison, d'un chien et d'une « vipère, la volonté du *Thien-tseu* (Fils du Ciel) est que « Ho-fi soit déchiré par des vipères jusqu'à ce que mort « s'ensuive, que son cœur soit trempé dans du poison et « donné en pâture au dogue Ouo-ouo. Il est en outre or« donné, eu égard aux précédents méfaits du susdit Ho-fi, « que son corps soit coupé en une infinité de petits mor« ceaux, qui seront distribués par tout l'empire, un par « chaque mille carré, et fixés à des épines sur la voie pu« blique. Les dix plus proches parents de Ho-fi seront éga« lement mis à mort ; mais comme il convient de tempérer « la justice par la clémence, le bon plaisir de Ho-ho est « qu'ils soient simplement étranglés. Ses domestiques re« cevront chacun deux cents coups de bambou ; Bah-bah « en recevra cinq cents, et portera pendant douze mois le « collier de bois, en punition de ses doctrines hérétiques « et pernicieuses ; et le principal mandarin de Hum, qui « a toléré un pareil scandale, sera suspendu ! »

J'ai dit l'histoire de Ho-fi. Son nom est depuis longtemps en exécration dans tout le Céleste Empire. Les Grecs l'ont emprunté aux Chinois, et chez eux *ophi* (ὀφι) était une exclamation équivalant à *ô serpent!* Il n'y a pas jusque chez nous autres barbares de l'Occident, où *oh! fi!* ne s'emploie encore aujourd'hui comme terme de reproche.

La belle Si-finn trouva bientôt un nouvel époux qui lui fit oublier les disgrâces de son premier hyménée, tandis que le sage Bah-bah, sous l'étreinte du collier de bois, eut le loisir de méditer sur la vanité de ses théories. Quant au principal mandarin de Hum, je regrette de dire qu'il expia d'une manière fort désagréable pour lui une légère distraction du *Tchong-chou-tche-jin*, secrétaire chargé de transcrire l'édit impérial, lequel avait omis, par inadvertance, dans la partie de la sentence qui concernait ce fonctionnaire, la première syllabe du mot *suspendu*.

A.-B.

(Tiré de l'anglais.)

Le Musée publiera, dans ses premiers numéros :

Mme DE LA CHANTERIE (suite et fin), par M. DE BALZAC (1).

LES NUITS DU LAC, par Charles NODIER (œuvres posthumes).

LES HASARDS DE LA SAINT-BARTHÉLEMY, par le Bibliophile JACOB.

PLUSIEURS BIOGRAPHIES DE PEINTRES CÉLÈBRES, par M. Alex. DUMAS.

UNE NOUVELLE, par M. Théophile GAUTIER.

AURONE, par M. Jules JANIN.

LE PAYS DE LA LOIRE ; — DOM SÉBASTIEN DE PORTUGAL, par M. Henri BLAZE.

LES INSECTES MUSICIENS, par M. BOITARD.

(1) Le manuscrit de l'auteur nous étant parvenu trop tard pour être publié dans la livraison de septembre, il paraîtra dans le prochain numéro.

HESDIN NORREDIN (*conte arabe*), par M. Francis WEY.

QUELQUES AFFAIRES D'HONNEUR ; — UNE FATALITÉ ; — LE LEGS DU VIEUX SOLDAT ; — UNE VISITE A SAINT-CYR (*scène de la vie militaire*), par M. Émile MARCO DE SAINT-HILAIRE.

LES FÊTES DE VENISE, par M. Urbino da MANTOVA.

UNE PROMENADE DANS L'ARCHIPEL, par M. ALEXIS DE VALON.

L'ABBAYE DU VERGER, par M. Hippolyte CASTILLE.

DEUX NUITS AU MEXIQUE, par M. BORGHERS.

FARCICO, par Mme Sophie GAY.

LES CHINOISES, par Mlle MASSON.

ESSAI SUR Mme DE SÉVIGNÉ, par Mlle Élise MOREAU.

LADY MORGAN, par Mlle SOBRY, etc., etc.

TABLE DES MATIÈRES.

Les Lépidoptères, *Boitard*. 1.
Promenades sur l'étang, *Emile Deschamps*. 12, 45.
Deux Aventures de chasse, *Borghers*. 22.
Les Contemporains (Marie-Jeanne), *S. H. Berthoud*. 27.
Mauvaise langue et bon cœur, *Sophie Gay*. 33.
Le Sommeil de Marguerite (poésie), *Charles Lafont*. 44.
Tradition de l'histoire de l'Ecosse (Le bonhomme de Ballengiech, *Severin*. 50.
Le Château de Chatsworth. 55.
Impressions sur étoffes, *A. E*. 57.
Les Rapides, *Louis Brunel*. 58.
La Métamorphose (conte pour les petits enfants), *Mme Emile de Girardin*. 65.
Un Ami, *A. Jal*. 75.
Les Troubadours suisses, *Alexandre Daguet*. 82.
Une Selle de l'Empereur, *A. T*. 88.
De la Vie champêtre en Angleterre, *Albert Debout*. 90.
Etudes physiologiques. — Le Lazzarone napolitain, *Alexis de Valon*. 92.
Lettres sur l'Inde, *Jules Denis*. 97.
Souvenir (poésie), *Edouard Turquety*. 107.
Un Forçat, *de Pongerville*. 107.
Un Chapitre de l'ordre de la Toison-d'Or, *Octave Delpierre*. 109.
Fondation de l'hospice du mont Saint-Bernard, *Rey*. 111.
Sources d'eau douce au fond de la mer. 115.
A l'île de Sumatra, *Dumont-d'Urville*. 116.
Deux Peintres valenciens. — Rodriguez et Géronimo de Espinosa, *Louis Viardot*. 121.
Une Aventure de sir Humphrey-Davy. 122.
Drachenfels et Rolandseck, *A. J*. 123.
Une Eruption de l'Etna. 126.
Petit-Trick, *Charles-Paul de Kock*. 129.
Hacko, roi de Laponie. *Edouard Barré*. 134.
Sous la Mer, *Auguste Bertsch*. 137.
Le Chien volant, *Mme Emile de Girardin*. 148.
Une Chinoiserie, *Méry*. 161.
La Bataille de Friedland, *Alexandre Dumas*. 169-196.
Un Episode de l'histoire d'Ecosse sous Charles II, *Paul Ben*. 174.
Le Cocotier, *Boitard*. 182.
Casimir Delavigne, *Lingay*. 185.
Un Vœu à Notre-Dame de Bon-Secours, accompli dans l'église Saint-Jacques à Dieppe, *Roger de Beauvoir*. 193.
Souvenirs de la Lombardie, — il palazzo del Diavolo, chronique du dixième siècle, *Urbino da Mantova*. 201.
Les Jeux, *Charles de Boigne*. 211.
Viala. 217.
Enseignement du Dessin. 218.
Le premier Bateau à vapeur venu en France, *Andriel*. 222.
Le Berger, *Théophile Gautier*. 225.
A bord d'un Vaisseau, *A. Jal*. 233, 274, 309, 333.
Le Volcan de Kiranea, *A. Borghers*. 240.
Ce qui est dit est dit, *Emile Marco de Saint-Hilaire*. 241.
Rotrou, *Ambroise-Firmin Didot*. 245.
Les trois Enterrements de Guillaume le Conquérant, *Rey*. 250.
Exposition de l'Industrie de 1844, *Théophile Gautier*. 252, 314.
De quelques fleurs. 259.
Kerry-Moyamée, *Boitard*. 261.
La Chasse au lion, *Jacques Arago*. 282.
Don Juan de Watteville, *Francis Wey*. 289.
Alicia (nouvelle aragonaise), *Marie de Blays*. 297.
Le Pérugin, *Alexandre Dumas*. 321.
Une Distribution de prix, *Louise Cromback*. 325.
A un Enfant, le jour de sa première communion (poésie), *Elise Moreau*. 341.
Histoire de l'Industrie. — La Porcelaine, *Charles Tissot*. 342.
Artistes célèbres, *Bervic*. 344.
Le Vésuve. 347.
La Bienvenue d'un officier de dragons, scène de la Vie militaire, *Emile Marco de Saint-Hilaire*. 368.
Cœlio. *Henri Blaze*. 353.
Ho-fi à la Ceinture jaune, conte chinois, *A. B*. 372.
Mercure de France, pages 30, 62, 95, 127, 159, 192, 223, 254, 287, 349.

ILLUSTRATIONS.

Une Couronne de fleurs, 1.
Lettres ornées, 1, 12, 33, 104, 109.
Papillon morpho-pavoine avec sa chenille et sa chrysalide, 5.
Le grand Paon. — Le Sphynx demi-paon. — Le Paon du jour. — Le Morio. — Le Flambé. — L'Apollon, 9.
Petit Papillon, 11.
Promenades sur l'étang, 12, 45.
Une Mère, d'après Landsear, 16.
La Classe, 20.
La Capitale à Washington, 24.
Le petit Renaudin, 33.
Les Personnages de Molière, 36.
Amédée blessé, 40.
Laurette, 41.
Tradition de l'Histoire d'Ecosse, 52.
Jacques V, roi d'Ecosse, 53.
Le Château de Chatsworth, 56,
Les Rapides, 61.
Le Sorcier, 65.
Dame Rosalie, 68.
Madame Epernay, 73.
La Balançoire, 77.
Portrait de Roustan, 80.
Reliure d'un Manuscrit de Minnesang, 84.
Détails de la Selle de l'Empereur, 88.
La Selle de l'Empereur, 89.
Harnachement complet du cheval de l'Empereur, 89.
Philopœmen, d'après Rubens, 96.
Vue d'Amsterdam, 97.
Lampyre mâle d'Europe, 101.
Lampyre mâle au repos, 101.
Nèpe cendrée, 105.
Nèpe, 106.
Une Ouvrière, 108.
Philipppe le Bon, 109.
Pros malais, 116.
Village malais, 117.
Une Jonque, 117.
Attaque d'un village, 120.
Embarquement de troupes, 120.
Rodriguez de Espinosa, 121.
Adieux de Roland et d'Hildegonde, 124.
Le Revenant, 128.
Petit-Trick, 129.
Le Marchand de bric-à-brac, 132.
La Rencontre, 133.
Hacko, roi de Laponie, 136.
Sous la Mer, 137.
Les Végétaux de l'Océan, 141.
Habitants de l'Océan, 145.
Barque espagnole, 152
Tong-tchou-fou, 161.
Le Neptune chinois, 165.
Lord Witmore et Tsin, 168.
La Bataille de Friedland, 169.
Portraits de Lobeau, Mortier, Ney, Victor, Grouchy, 173.
Le Thé, 177.
Le Meurtre, 181.
Le Cocotier, 184.
Casimir Delavigne, 185.
Coup de vent du lougre, 193.
La Procession, 196.
Loups dévorant les cadavres, après la bataille de Friedland, 200.
La Cavalcade, 201.
Vue de Saint-Ambroise, à Milan, 205.
L'Apparition, 209.
Figures principales des Cartes de Charles VI, 213.
Le Jeu d'échecs, 216.
Viala, 217.
Enseignement du Dessin, 221.
Le Berger, 225.
La Vallée d'Escars, 228.
Le Berger, peintre, 229.
L'Album, 232.
Vaisseau à trois ponts, 233.
Jangada du Brésil, 236.
Trabacoli, 237.
Navire du moyen âge, 237.
Rotrou, 245.
Le Métier parisien et son pupitre, 253.
Fleurs par M. Saint-Jean de Lyon, 257.
Kerry-Moyamée, 261.
Garakontié cassant la glace, 265.
Les Rapides du Tuskaraway, 269.
Le Père de Marie, 273.
Squelette de Navire, 274.
Vue d'une Rade, avec des bâtiments de tous les rangs, 276.
Frégate du seizième siècle, 276.
Rouvière, 284.
Rouvière et le Lion, 285.
Vue de Toulon, 288.
L'Abbaye de Baume, 289.
Les Champs Ravaillard, 296.
Vue de l'Eglise de Notre-Dame del Pilar, 297.
La Solitaire, 301.
Un Brick et une Goëlette, 309.
Un Arrière de vaisseau du dix-septième siècle, 313.
Un Arrière de vaisseau moderne, 313.
Gravure de l'Exposition de 1844, 317.
Ostensoir, 320.
La Vierge du Perugin, 321.
Perugin au couvent, 324.
Une Distribution de prix, 325.
Entrée en classe, 325.
L'Entretien, 328.
La Décision, 329.
Le Prix de la reine, 332.
Un Navire tiré au sec, 333.
Détail d'un Navire, 337.
Vases en porcelaine, 344.
Le Repos, 345.
Statue de Duquesne, 352.
Titre orné, 353.
Cœlio et le Marquis, 357.
Vue de Bologne, 361.
Le Sanctuaire, 365.
Scène de la Vie militaire, 368.
Le Bivouac de Champaubert, 369.
Cul-de-lampe, 372.
Portrait de Si-finn, 373.
La Chambre aux six cercueils, 376.
Le Coffre au dogue, 377.

